BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE, OU HISTOIRE, PAR...



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

TS — VAT.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.



A PARIS,
CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1827.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—T.	BEUCHOT.	L—P—E.	HIPPOLYTE DE LA PORTE.
A—G—S.	DE ANGELIS.	L—Y.	LÉCUY.
A. R—T.	ABEL-REMUSAT.	M—B—N.	MALTE-BRUN.
A—T.	H. AUDIFFRET.	M—D j.	MICHAUD jeune.
B—HI.	BIANCHI.	M—G—R.	MIGER.
B—P.	DE BEAUCHAMP.	M—N—D.	MONNOD.
B—U.	BEAULIEU.	M—ON.	MARRON.
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.	M—R—U.	MOREAU DE MONTALIN.
C—N.	CASTELLAN.	M—S—N.	DE MAUSSION.
D—C.	DELLAC.	N—H.	NAUCHE.
D—IS.	DUPLESSIS.	Oz—M.	OZANAM.
D—N—U.	DAUNOU.	P—C—T.	PICOT.
D—R—R.	DUROZOIR.	P—OT.	PARISOT.
D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.	P—RT.	PHILBERT.
D—X.	DECROIX.	P—S.	PÉRIÈS.
D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.	Q. Q.	QUATREMÈRE DE QUINCY.
EC-DD.	EMÉRIC-DAVID.	S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
E—K—D.	ECKARD.	SI—D.	SICARD.
E—S.	EYRIÈS.	S. S—I.	SIMONDE-SISMONDI.
F. P—T.	FABIEN PILLET.	ST—T.	STASSART.
F—T.	FOISSET aîné.	T—D.	TABARAUD.
G—G—Y.	DE GREGORY.	T. D. B.	THIÉBAUT DE BERNEAUD.
G—N—T.	GUIGNIAUT.	UG—I.	UGONI.
G—RD.	GUÉRARD.	U—I.	USTÉRI.
G—Y.	GLEY.	V—G—R.	VIGUIER.
H—Q—N.	HENNEQUIN.	V. S. L.	VINCENS-SAINT-LAURENT.
J—B.	JACOB.	V—VE.	VILLENAVE.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.	W—R.	WALCKENAER.
L—B—E.	LABOUDERIE.	W—S.	WEISS.
L—C.	J.-V. LECLERC.	Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

T

TSAI-YU, prince chinois de la famille des *Ming*, florissait dans le seizième siècle de notre ère. Porté par son goût à la culture des arts, avec l'aide des plus habiles lettrés de son temps, il puisa dans les livres classiques et dans les mémoires des trois premières dynasties le vrai système de la musique chinoise, et le développa dans un ouvrage intitulé *Liu-liu-tsing-y*, c'est-à-dire explication claire sur ce qui concerne les *liu* ou tons musicaux. L'auteur le présenta, en 1596, à l'empereur Ouan-ly. C'est dans cet ouvrage surtout que le P. Amiot a puisé, pour composer son *Traité* de la musique des Chinois, tant anciens que modernes, inséré dans le sixième volume des *Mémoires* sur la Chine (*V.* Amiot). W—s.

TSALAB-EL-NAHOUI. *Voyez* Chéibany.

TSCHARNER (Bernard), membre du conseil souverain de Berne, mort en cette ville en 1778, a publié, en trois volumes, une *Histoire de la Suisse* (allemand), assez estimée, mais qui n'a pu soutenir la concurrence avec celle de Muller. Tscharner a aussi traduit en français les poésies de Haller, et a rédigé presque tous les articles du *Dictionnaire de la Suisse*. — Tscharner (Nicolas-Émanuel), frère du précédent né à Berne, en 1727, occupa avec distinction les premiers emplois dans l'administration du canton. En 1781, il fut envoyé à Genève pour travailler à ramener la paix dans cette petite république, divisée par deux factions opposées. Il mourut le 9 mai 1794, et il eut ainsi le bonheur de ne pas être témoin des calamités qui tombèrent bientôt après sur sa patrie. Ses goûts et ses fonctions portaient ses études vers les objets de l'administration. Il composa plusieurs petits ouvrages qui, par la simplicité du style, étant à la portée de toutes les classes de lecteurs, se recommandent par leur utilité. On les trouve dans les *Mémoires de la société économique de Berne*, dans les *Éphémérides d'Iselin*, et dans le *Muséum de Fuessli*. On remarque entre autres la *Description physico-économique du baillage de Schenkenberg*, qu'il avait administré pendant six ans ; elle se trouve dans les *Mémoires* de l'an 1771. On a aussi de lui quelques pièces en vers ; Burkli les a insérées dans le *Recueil de poésies helvéti-*

ques, qu'il a publié. — TSCHARNER (Beat.-Rodolphe), frère des deux précédents, a publié, en deux volumes et en allemand, une *Histoire de Berne*. G—Y.

TSCHERBATOFF. *V.* TCHERBATOFF, au Supplément.

TSCHERNING (ANDRÉ), poète allemand, né, le 18 novembre 1611, à Bunzlau en Silésie, fit ses premières études dans cette ville, à Görlitz et à Breslau, puis à l'université de Rostock, où il apprit l'arabe, et fut nommé professeur, en 1644. Il remplit ces fonctions, pendant quinze ans, avec zèle, et mourut le 27 sept. 1659. Tscherning appartient à l'école d'Opitz, qu'il imite souvent. Cependant son style est énergique, vigoureux. Il trouvait un riche fonds de pensées dans la force de ses études et dans les connaissances positives qu'il avait acquises. Ses premiers essais ayant été imprimés séparément, pendant son séjour à Breslau, il les réunit sous ce titre : *Printemps des poésies allemandes*, Breslau, 1642, in-8°.; seconde édition, 1646. Plus tard, il donna une seconde collection de ses Poésies, intitulée : *Pièces qui précèdent l'Été de mes Poésies*, Rostock, 1655. Dans cette collection, on remarque une Complainte de Rachel, qui pleure ses enfants immolés par Hérode. Après avoir publié le *Printemps* et l'*Avant-Coureur de l'Été*, il fut surpris par la mort; et il n'a fait paraître, comme il se le proposait, ni l'*Été*, ni l'*Automne*, ni l'*Hiver*. En 1642, il donna, en latin et en allemand, les cent Proverbes d'Ali, que Golius avait publiés, en 1629, en arabe. Il les ajouta aussi au *Printemps* de ses Poésies, sous ce titre : *Centuria Proverbiorum Alis, imperatoris Muslimici, distichis latino-germanicis expressa ab Andreâ Tscherningio, cum notis brevioribus*. Vers le milieu du dix-septième siècle, la langue allemande étant très-peu cultivée, Tscherning seconda les efforts des savants qui cherchaient à lui donner des formes plus régulières. C'est dans ce dessein qu'il fit paraître en allemand : *Observations sur les fautes que l'on commet en écrivant et en parlant notre langue, avec des morceaux choisis dans les meilleurs poètes allemands, comme Opitz et Flemming*, Lubeck, 1659, in-12. Gottsched ayant donné un extrait de cet ouvrage, dit : « Quand, en considérant l'époque où Tscherning a vécu, on lit attentivement ses ouvrages, on voit qu'il connaissait parfaitement la grammaire et la prosodie allemande. Il doit être mis au nombre de ceux qui, par leurs efforts et leurs travaux, ont efficacement contribué à donner à notre langue des règles et des formes régulières. » Eschenbourg dit : « Après Opitz, Flemming mérite la seconde place, et Tscherning la troisième. » Dans ses *Caractères des poètes allemands*, Kuttner s'exprime ainsi : « La muse de Tscherning nous charme, quand il présente des tableaux tirés de l'histoire naturelle ou de la morale. Ses vers coulent facilement et avec élégance ; ses images ont une fraîcheur qui sourit ; ses expressions sont pures, nobles : mais quand il veut s'élever, on remarque des mouvements forcés ; on sent que la nature ne lui avait donné ni la profondeur ni le génie qui font le grand poète. » G—Y.

TSCHIRNHAUSEN (EHRENFRIED WALTHER DE), physicien et géomètre, seigneur de Kieslingswald et de Stolzenberg dans la Haute-Lusace naquit, le 13 avril

1651, dans le chef-lieu du riche domaine que ses ancêtres, originaires de la Moravie et de la Bohême, possédaient depuis plus de quatre siècles. Élevé avec soin, il montra de bonne heure une grande ardeur pour la géométrie, et passa rapidement aux autres parties des mathématiques. A l'âge de dix-sept ans, son père l'envoya à l'université de Leyde, pour y achever ses études. La guerre ayant éclaté entre la France et la Hollande, le baron de Niewland, avec lequel il était étroitement lié, l'engagea à entrer, comme volontaire, dans le régiment dont il était colonel; ce que Tschirnhausen fit d'autant plus volontiers qu'ainsi la guerre ne devait point le séparer de l'ami de ses études. Après avoir servi pendant dix-huit mois, il fut rappelé par son père, qui le fit voyager. Il visita l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, l'île de Malte et l'Allemagne, s'attachant partout à connaître les savants et à observer ce qui pouvait tenir à l'histoire naturelle, aux manufactures et aux productions des arts. Ayant passé quelque temps à la cour de l'empereur Léopold, il revint à Kieslingswald, pour mettre en ordre les notes qu'il avait recueillies; et dans l'année 1682, il retourna, pour la troisième fois, à Paris, afin de présenter ses découvertes à l'académie des sciences. Il communiqua d'abord, sur la manière de faire le phosphore, un Mémoire (1), qui ayant vivement excité l'attention donna lieu à des recherches plus aprofondies sur le même sujet. Il avait à proposer une découverte plus importante: c'étaient les fameuses *Caustiques*, qui ayant retenu le nom de l'inventeur sont appelées ordinairement les *Caustiques de Tschirnhausen*. Quoiqu'il n'eût alors que trente-un ans, Louis XIV, par une distinction honorable, le mit au nombre des associés de l'académie; et lorsque l'académie des sciences reçut une organisation définitive, en 1699, Tschirnhausen en fut un des membres. En 1682, l'académie avait chargé Cassini, Mariotte et La Hire d'examiner les Caustiques de Tschirnhausen. La Hire contesta à l'auteur une génération ou description qu'il donnait de la caustique par la réflexion du quart de cercle. Les commissaires firent un Rapport qui fut inséré parmi les Mémoires de l'an 1699 (2). « Les effets de ces verres brûlants, dit le Rapport, sont au-dessus de tout ce que l'on avait encore vu. Le bois, quelque dur ou quelque vert qu'il soit, même mouillé dans l'eau, s'enflamme en un moment. Dans un petit vase, l'eau entre aussitôt en ébullition. Les morceaux de métal, d'une grosseur proportionnée, se fondent quand ils ont atteint un certain degré de chaleur. Le fer mis en plaques minces, rougit dans l'instant, et se fond. Les tuiles, les ardoises, la faïence, rougissent dans le moment, et se vitrifient. On peut faire avec ces verres des représentations curieuses d'optique, et l'on en ferait des lunettes et des microscopes incomparablement meilleurs que tout ce que l'on a vu jusqu'à présent. » Étant à Kieslingswald, Tschirnhausen travaillait à l'exécution d'un autre dessein qu'il méditait depuis long-temps. Persuadé que nos progrès en physique resteraient au point où ils étaient alors, tant que l'on n'aurait

(1) *Histoire de l'académie royale des sciences de Paris*, 1666 à 1698, tom 1, p. 274.

(2) *Ibid.*, année 1699, p. 120.

pas perfectionné nos instruments d'optique; convaincu que pour mieux connaître la nature il faut la voir de plus près, dans les formes qui cherchent à se cacher à nos yeux, il tourna toute son attention vers l'exécution des instruments dont il avait formé le plan. Après avoir inventé les caustiques, il vit que des verres convexes plus grands, faits avec plus de soin, seraient, quand on les exposerait au soleil, des fourneaux ardents et des agents chimiques d'une activité puissante. Mais la Saxe n'ayant point de verreries propres à une pareille opération, il obtint de l'électeur la permission d'y en établir; et ce commencement ayant réussi, il en fit élever trois en différents endroits. C'est là qu'il construisit un nouveau verre de lunette, au sujet duquel l'académie des sciences adopta un rapport où il est dit (3): « M. Tschirnhausen, qui a de grandes vues pour la perfection de la dioptrique, et qui en a déjà donné un bel essai par ses Caustiques, a appris aux savants les effets d'un nouveau verre qu'il a construit. Ce verre, convexe des deux côtés, ayant trente-deux pieds de foyer, est extraordinaire par la grandeur de son diamètre. Les plus grands verres du même foyer, employés jusqu'ici, n'ayant que quatre à cinq pouces de diamètre, celui-là a plus d'un pied; il avait même deux pieds au commencement : mais il a été endommagé par un accident. De là on peut juger quelle doit être la machine inventée par M. Tschirnhausen pour pouvoir tailler de si grands verres. Toute la dioptrique paraît être renversée par les effets qu'il produit. L'espace que l'on peut voir à-la-fois avec ce verre est d'une grandeur incroyable. M. Tschirnhausen assure que sans tuyau ni oculaire il avait vu très-distinctement une ville entière à la distance d'un mille et demi d'Allemagne. Tant de singularités annoncent de grandes et d'heureuses nouveautés dans la dioptrique, dans cette science qui ne fait, pour ainsi dire, que de naître. » Dans l'Éloge de Tschirnhausen, qui fut prononcé à l'académie des sciences, après sa mort, on lit, sur ce verre si remarquable (4): « Le miroir, convexe des deux côtés, est une portion de deux sphères, dont chacune a douze pieds de rayon. Il a trois pieds de diamètre, et pèse cent soixante livres; ce qui est une grandeur énorme par rapport au plus grand verre convexe qui ait jamais été fait. Les bords en sont aussi parfaitement travaillés que le milieu; ce qui le marque bien, c'est que son foyer est exactement rond. Ce verre est une énigme pour les gens de l'art. A-t-il été travaillé dans des bassins, comme les verres ordinaires, ou a-t-il été jeté en moule? Chaque manière a de grandes difficultés; ce qui relève d'autant mieux la mécanique dont M. Tschirnhausen s'est servi. Il a dit qu'il l'avait taillé dans des bassins, et que la masse de verre dont il l'avait tiré pesait sept quintaux; ce qui serait toujours une grande merveille dans la verrerie. Il avait fait un autre miroir de quatre pieds de diamètre, mais il fut endommagé par un accident. » Le duc d'Orléans acheta celui que l'auteur avait apporté à Paris, et le donna à l'académie des sciences. Tschirnhausen en présenta un pareil à l'empereur Léopold, qui voulut le créer baron de l'empire; mais il refusa et ne voulut accepter que le portrait de ce prince

(3) *Ibid.*, année 1700, p. 178.

(4) *Ibid.*, année 1709, I, p. 143.

avec une chaîne d'or. Il refusa également le titre de conseiller-intime-d'état, que le roi de Pologne, électeur de Saxe, voulait lui conférer. En 1701, il retourna, pour la quatrième fois, à Paris, afin de prendre part aux travaux de l'académie. A la séance du 23 décembre, il présenta une *Méthode pour trouver les rayons des développées, les tangentes, les quadratures et les rectifications de plusieurs courbes, sans y supposer aucune grandeur infiniment petite* (5). Étant persuadé que les véritables méthodes sont faciles, que les plus ingénieuses ne sont pas les vraies dès qu'elles sont trop composées, il voulait rapprocher la géométrie, disait-il, de la nature, qui est simple dans sa marche. Il croyait que la méthode des infiniment petits n'était point nécessaire à la science, et qu'on pouvait facilement y suppléer par des procédés beaucoup moins compliqués. Dans la séance du 10 janvier 1702, il lut un second Mémoire (6), où, développant sa pensée, il exposait la *Méthode pour trouver les touchantes des courbes mécaniques, sans supposer aucune grandeur infiniment petite*. Il concluait que, par sa méthode, on pouvait trouver les touchantes, non-seulement des cycloïdes, mais encore celles de toutes les courbes imaginables. Ces assertions, qui ne paraissaient point solidement établies, excitèrent, dans le sein de l'académie, une curiosité inquiète. Bernoulli, le marquis de l'Hôpital, Carré et d'autres académiciens examinèrent avec attention la Méthode de Tschirnhausen, en lui donnant les développements les plus étendus. Jacques Bernoulli communiqua ses réflexions aux Transactions de Leipzig. D'autres Mémoires sur le même sujet ont été insérés dans l'Histoire de l'académie des sciences (7). Pendant son séjour à Paris, Tschirnhausen communiqua à l'un de ses confrères un secret qu'il avait découvert, celui de faire de la porcelaine parfaitement semblable à celle de la Chine. Jusque-là on avait cru que la terre avec laquelle les Chinois font la leur ne se trouvait que dans leur empire. Tschirnhausen découvrit qu'elle est un mélange de quelques terres qui se trouvent facilement partout, mais qu'il faut savoir combiner dans une juste proportion. Il donna à son confrère de sa porcelaine, en échange de quelques autres secrets chimiques, et lui fit promettre qu'il n'en ferait usage qu'après la mort de l'inventeur. Étant retourné en Saxe, il y éprouva des chagrins domestiques, qui abrégèrent ses jours. Il mourut le 11 octobre 1708. Ses restes mortels furent portés avec pompe à une de ses terres; et le roi Auguste voulut lui-même faire les frais de ses funérailles. Tschirnhausen avait composé, sur la philosophie, deux ouvrages, que ses amis firent paraître sous ces titres : I. *Medicina corporis, seu cogitationes admodùm probabiles de conservandâ sanitate*, Amsterdam, 1686, in-4°. L'auteur y indique douze règles générales, qu'il convient de garder pour conserver la tranquillité, la gaîté de l'esprit et la santé du corps. II. *Medicina mentis, seu tentamen genuinæ logicæ, in quâ disseritur de methodo detegendi incognitas veritates*, Amsterdam, 1687, in-4°. L'auteur s'appuie sur

(5) *Ibid.*, année 1701, p. 394.
(6) *Ibid.*, année 1702, IIe p., p. 1.

(7) *Ibid.*, année 1703, Ire p., p. 89 et 238; — An. 1704, p. 94.

les quatre principes suivants, qu'il regarde comme incontestables et hors de toute discussion : 1°. *J'ai la conscience, je sens intérieurement que certaines choses se passent en moi ;* 2°. *je sens que les unes me sont agréables, qu'elles m'affectent d'une manière qui me fait plaisir, et que les autres me causent des sensations pénibles ;* 3°. *que certaines choses sont à ma portée, et que d'autres passent les bornes de mon intelligence ;* 4°. *que par le moyen de mes sens et de mes organes, je perçois les choses qui sont hors de moi.* La *Medicina mentis* est divisée en trois parties. Dans la première, les quatre principes ci-dessus sont développés très-succinctement. Dans la seconde, qui est la plus longue, ils sont appliqués aux vérités fondamentales et aux grands problèmes de la géométrie. Condillac a suivi la même marche dans sa logique. La troisième partie de la *Medicina mentis* traite en peu de mots de la morale. L'auteur s'étant occupé presque exclusivement des sciences mathématiques, on voit, et par le plan de son ouvrage et par la tendance de ses études, qu'il s'était seulement proposé de faire un cours de logique élémentaire pour les jeunes gens qui se destinent à l'étude de la géométrie. La *Medicina mentis* est une logique-pratique pour les géomètres. Ce traité étant beaucoup plus important que la *Medicina corporis*, il est toujours placé le premier, quoiqu'il ait été imprimé une année plus tard. Ils ont été tous les deux réimprimés, avec les corrections de l'auteur, à Leipzig, 1695, in-4°. Chr. Thomasius attaqua vivement le système de Tschirnhausen (8); et des discussions très-animées s'élevèrent entre les deux savants. Cependant Thomasius avoue, dans la préface de sa *Logique-pratique*, que la *Medicina mentis* lui a été très-utile, et que souvent il y a puisé, dans ses études philosophiques. G—Y.

(8) *In dialogis menstruis*, an. 1688, mois de mars.

TSCHUDI (GILLES), d'une famille très-ancienne du canton de Glaris, et dont le père se distingua dans le militaire ainsi que dans la magistrature, naquit à Glaris en 1505, et mourut en 1572. Dès sa jeunesse, il s'appliqua aux sciences et à la connaissance des langues, de l'histoire et des antiquités. Zwingle fut son précepteur ; il étudia ensuite à Bâle, sous Glareanus, qu'il suivit à Paris, où il sut obtenir la bienveillance particulière de Jacques Lefebvre d'Étaples. De retour dans sa patrie, il fut employé dans les affaires les plus difficiles que la réforme avait fait naître, et depuis 1530, il occupa successivement différents emplois de magistrature. Il n'avait point embrassé la réforme : mais en homme d'état, il l'avait jugée ; et fidèle au culte de ses pères, il employa son autorité et son crédit à modérer les esprits, à soutenir ou à rétablir la paix publique, et à calmer les dissensions : aussi sut-il, par sa sagesse et par son impartialité, s'acquérir la confiance des deux partis. Au milieu de sa carrière, il entra pour quelque temps au service de France, sans devenir infidèle aux muses, ni dans les camps, ni à la cour. Après huit ans de service, il reprit ses emplois de magistrature, en 1549 ; et il fut nommé en 1558 landamman de son canton. L'année suivante, il se trouva parmi les députés suisses à la diète d'Augsbourg, pour recevoir de l'empereur la sanction des priviléges de la confédération. Ferdinand

Ier. confirma en même temps les anciens titres de noblesse de la famille Tschudi ; mais ce furent surtout ses travaux historiques qui rendirent immortel Gilles Tschudi, et qui lui méritèrent le nom de père de l'histoire suisse. De ses nombreux ouvrages, rien n'a été publié par lui-même; mais durant sa vie, et à son insu, parurent : I. *Descriptio de priscâ ac verâ Alpinâ Rhætiæ cum alpinarum gentium tractu*, Bâle, 1530 et 1560. II. *Cartes de la Suisse*, 1560 et 1595. Longtemps après sa mort fut publié son grand ouvrage : la *Chronique de la Suisse* (en allemand; Bâle, par les soins de J. B. Dselin, 1734, 2 vol. in-fol.), la première et la seule histoire diplomatique de l'Helvétie, depuis 1000 jusqu'à 1470. La suite, jusqu'à l'année 1564, et qui aurait dû former le troisième volume, est restée en manuscrit. En 1758, fut imprimé (à Constance, par les soins de Jacques Gallati) son ouvrage classique : *Description de l'ancienne Gallia comata*. La collection des *Scriptores rerum basil.* renferme sa *Delineatio veteris Rauracæ*; et les *Scriptores rer. german. Sikardii*, son Mémoire *De Lentiensium, Germanorum, Aug. Vindelic., Octodori Veragrorum, equestris coloniæ, nomine et situ*. Ce qui est resté en manuscrit de ses ouvrages est beaucoup plus considérable : en voici quelques détails. Outre la suite de la grande *Chronique suisse*, il a laissé : 1°. *Historia chronographica rerum in Helvetiâ et alibi gestarum*, contenant le neuvième siècle; 2°. *Histoire des guerres des Cimbres, Teutons, Tigurins, Tugiens, Ambrons*, etc., *contre les Romains*; 3°. *Chronicon Helvetiæ*, depuis 563 jusqu'à 952; 4°. *Histoire de l'Allemagne et de la Suisse*, depuis 900 *jusqu'en* 1200; 5°. *Description de la guerre intestine de l'appel*, 1531; 6°. *Histoire de la Rhétie et des antiquités de Suisse*; 7°. des *Chroniques* plus ou moins étendues *des évêchés et des abbayes de la Suisse*, surtout de *Notre-Dame des Hermites*, *de Saint-Gall*, *de Rheinau*, *de Muri et de Pfeffers*; 8°. Un *Armorial* des familles suisses, de plus de quatre mille armes, et une quantité prodigieuse de *généalogies des comtes et de la noblesse établie en Suisse*; 9°. *Topographia historica omnium Galliarum*; 10°. Enfin plusieurs *Chroniques générales*; *Traité de l'invocation des saints*; *Geographia Galliæ antiquæ*, *Germaniæ*, *Hispaniæ*, *Italiæ*, *Pannoniæ*, *Norici*, *Britanniæ*, *Africæ*, et d'autres ouvrages moins importants. Ils sont dispersés dans les bibliothèques de *Zurich*, *Saint-Gall*, *Glaris*, etc. (*Mémoires sur la vie et les écrits de Gilles Tschudi*, *par Ildephonse Fuchs*, 2 vol., Saint-Gall, 1805, in-8°., en allemand.)—TSCHUDI (Dominique), né à Baden en 1596, y mourut en 1654. Il étudia à Dillingen et à Ingolstadt; élu abbé de Muri, il fut un des restaurateurs de ce monastère. Il a publié *Origo et genealogia gloriosissimorum comitum de Hapsburg, monast. Murensis ord. S. Bened. in Helvetiâ fundatorum*, *et antiquis et authenticis ejusdem cœnobii monumentis*, *à Guntramo divite*, *usque ad Albertum Cæsarem demonstrata*; Constance, 1651, in-8°., ouvrage curieux et réimprimé plusieurs fois. On conserve de lui en manuscrit : *Constitutiones et acta congregationis monasticæ Helveto-Benedictinæ*; *Origines fundationis Murensis*; *Vitæ sanctorum*

ordinis Benedictini in Helvetiâ, etc. — Tschudi (Jean-Henri), né à Glaris en 1670, et mort en 1729, fit ses études à Zurich et à Bâle, devint curé de Schwanden, et publia un nombre considérable d'écrits, qui sont, pour la plupart, relatifs à l'histoire de sa patrie; savoir: 1°. *Histoire du canton de Glaris*, 1714; 2°. *Conversation du mois*, journal curieux, en 12 vol., qui parurent de 1714 à 1726; 3°. l'*Histoire des Jésuites*, 1716; 4°. Plusieurs petites pièces sur la *Guerre du Toggenburg*, de 1712; 5°. l'*Histoire du comté de Werdenberg*, 1726, publiée sous le nom de Jean-Pierre Tschudi. Il a laissé en manuscrit: *Gallus Hiberno-Helvetus*, ou *Chronique de l'abbaye de Saint-Gall*. U—I.

TSCHUDI (Valentin) fut, à Glaris, un des premiers partisans de la réformation, et peut être regardé comme le type des théologiens latitudinaires. Curé de Glaris, il souffrait de voir ses paroissiens partagés en deux factions ennemies. Un jour il monte en chaire, et leur dit: « Vos » querelles au sujet d'une religion » dont l'essence est la charité, m'affligent : tenez-vous en à l'essentiel, » et ne vous tourmentez plus pour » les différends qui vous divisent. » Gardez-vous d'abandonner votre » pasteur : vous savez qu'il vous » porte tous également dans son » cœur : jusqu'à ce qu'il plaise à » Dieu de dissiper vos doutes, le » matin, je dirai la messe pour ceux » qui veulent la messe; le soir je » prêcherai pour ceux qui préfèrent » le sermon, et la diversité de nos » opinions ne nous empêchera pas » de nous aimer. » Valentin, ayant définitivement renoncé au catholicisme, se maria et fut l'ami de Zwingle. Après la bataille de Cappel, si funeste au parti réformé, les autels ayant été rétablis à Glaris, il disait aux catholiques qu'ils ne devaient pas se faire de la peine de l'avoir pour pasteur; qu'il irait à la messe, quoiqu'étant marié il ne pût pas la dire, et qu'il s'abstiendrait, dans ses sermons, d'attaquer leur croyance. La plupart agréèrent ses services, et il leur tint parole. Il fit fonder, à Glaris, un hôpital, où les malades des deux communions étaient soignés avec le même zèle. Voyez *Histoire de la Réformation de la Suisse*, par Ruchat, tome 4, page 182, et *Vie de Zwingle*, par Hess, page 301. Gérard Brandt, dans son *Histoire de la Réformation des Pays-Bas*, nous offre un exemple de tolérance absolument pareil, dans un curé d'Utrecht, nommé Hubert Duifhuis. *V.* la traduction française de cet ouvrage, tome 1, page 269 et suiv. Valentin Tschudi mourut en 1555. Il a laissé une *Histoire de la réformation du canton de Glaris*, qui se conserve en manuscrit à Glaris et à Zurich. M-on.

TSCHUDI (Jean-Baptiste-Louis-Théodore, baron de), de la même famille que les précédents, dont une branche était établie à Metz depuis plus de cent cinquante ans, fut bailli de cette ville, puis ministre du prince de Liége. Les *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, rapportent « qu'il s'était comporté noblement » dans le temps des tracasseries avec » le corps diplomatique concernant » les jeux publics, et, quoique peu » riche, s'était refusé aux profits » considérables que lui avaient offerts les banquiers. » Tschudi est mort à Paris, le 7 mars 1784. Il s'était occupé d'agriculture et de poésie. On a de lui : I. *Traité des arbres résineux conifères, extrait et traduit de l'anglais, de*

Miller, avec des notes, 1768, in-8°. II. *De la transplantation, de la naturalisation et du perfectionnement des végétaux*, 1778, in-8°. III. *Écho et Narcisse*, pastorale en trois actes, donnée sur le théâtre de l'opéra, le 24 septembre 1779, et avec un Prologue, le 8 août 1780; la musique est de Gluck. La pièce est imprimée. IV. Les *Danaïdes*, tragédie lyrique en cinq actes, jouée le 24 avril 1784, imprimée in-4°. La musique est de Gluck et de Salieri. Tschudi étant mort avant la représentation, les paroles furent revues et corrigées par le bailli Durollet. V. *Vénus dans la vallée de Tempé*, 1773, in-8°. VI. *Lettre à M. Duquesnoy*, chanoine régulier de la congrégation de Notre-Sauveur, 1774, in-8°. VII. Les *Vœux d'un citoyen, ode au roi, avec un morceau de poésie champêtre*, 1776, in-8°. VIII. La *Nature sauvage et la nature cultivée*, 1777, in-8°. IX. Des articles de botanique dans l'*Encyclopédie* d'Yverdun. A. B-T.

TSCHUDI (Le baron DE), cousin du précédent, était fils d'un conseiller chevalier d'honneur au parlement de Metz, et y fut lui-même conseiller. Pendant un voyage qu'il fit en Italie, il publia une apologie des francs-maçons contre une bulle du pape qui les condamnait, et il essuya quelques désagréments. D'Italie, il alla en Russie, où il fut réduit, pour vivre, à entrer dans la troupe des comédiens de l'impératrice Élisabeth. Le comte Ivan Schouwalow, avec lequel il fit connaissance, le prit pour son secrétaire particulier, et il devint en même temps celui de l'académie de Moscou; un autre protecteur le fit nommer gouverneur des pages. Ces faveurs et sa qualité de français lui suscitèrent des ennemis. Tschudi revint en France; et à son arrivée, il fut mis à la Bastille. Lorsque la liberté lui eut été rendue, il s'occupa beaucoup de franc-maçonnerie, et mourut le 28 mai 1769, âgé de plus de 40 ans. On a de lui : I. Le *Vatican vengé, apologie ironique pour servir de pendant à l'Étrenne au pape, ou Lettre d'un père à son fils, à l'occasion de la bulle de Benoît XIV, avec les notes et commentaires, par le chevalier de L. . .*, la Haye, Van Cleef, 1752, in-8°. Quoiqu'il n'ait pas même mis les initiales de son nom à cet ouvrage, Tschudi en fut bientôt reconnu pour l'auteur; et il quitta l'Italie. II. Le *Philosophe au Parnasse français, ou le Moraliste enjoué; Lettres du chevalier de L. et de M. de M., dédiées au comte Chevaloff* (Schouwalow). Barbier (*Supplément à Grimm*, pag. 382) dit que ce journal, imprimé à Amsterdam, 1754, in-8°., en douze numéros, contenait treize Lettres, et que c'est probablement de cet ouvrage que Duclos a voulu parler dans ses *Mémoires*, en le désignant sous le titre de *Parnasse français*. III. Le *Caméléon littéraire*, autre journal français, imprimé à Saint-Pétersbourg en 1755. IV. L'*Étoile flamboyante, ou la société des francs-maçons, considérée sous tous les rapports*, 1766, 2 vol. in-8°. V. L'*Écossais de Saint-André d'Écosse, contenant le développement total de l'art royal de la franche-maçonnerie*, 1780, in-12. L'auteur avait légué le manuscrit aux archives du conseil des chevaliers de l'Orient; *mais à condition de ne pas le faire imprimer*. Le conseil ne tint aucun compte de la condition. On croit que Tschudi est auteur de quelques romans; le seul que l'on nom-

me est *Thérèse philosophe*, ouvrage très-obscène. A. B—T.

TSE-TIEN-HOUNG-HEOU, la Sémiramis des Chinois, était fille du gouverneur de la ville de King-Tcheou dans le Hou-Koang, et fut appelée Ou-chè, du nom de son père. Douée de beaucoup d'esprit et d'une vaste mémoire, elle montra, dès son enfance des talents si supérieurs à son âge, qu'elle passait pour un prodige. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de l'empereur Tay-tsoung. Ce prince voulut la voir, et, charmé de sa conversation à-la-fois agréable et instructive, il l'admit au nombre de ses femmes de second ordre. Ou-chè, qui reçut alors le nom d'*Ou-mei*, ne négligea rien pour plaire à son nouveau maître; mais elle s'appliqua surtout à gagner l'affection de ses compagnes par son empressement à leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. Après la mort de Tay-tsoung, Ou-chè s'enferma dans le monastère de Kan-yé-see, avec les autres dames du palais, pour y pleurer la mort de l'empereur; mais son dessein n'était pas d'y finir sa vie dans les larmes. Elle ne songeait qu'aux moyens d'entrer à la nouvelle cour. La troisième année de deuil étant expirée, l'empereur Kao-tsoung vint, suivant l'usage, à Kan-yé-see, brûler des parfums devant l'image de son père. Pendant la cérémonie, Ou-chè fit éclater une douleur si vive qu'elle attira l'attention du prince. Kao-tsoung se souvint de l'avoir vue dans les appartements de son père; il rougit en la reconnaissant. L'impératrice s'aperçut de son trouble, et, voulant prévenir ses vœux, lui demanda la permission d'emmener Ou-chè, et de l'attacher à sa personne. Dans les entretiens fréquents qu'elle avait avec l'empereur, Ou-chè parvint aisément à l'enflammer; mais plus ambitieuse que tendre, elle refusa de satisfaire sa passion, à moins qu'il ne lui donnât le titre d'épouse, et ayant réussi à le convaincre qu'elle n'avait jamais été la femme de son père, elle fut élevée, du consentement de l'impératrice, à la dignité de reine. Ou-chè se servit de son ascendant sur l'esprit de Kao-tsoung pour éloigner de la cour les grands qui lui déplaisaient, et elle fit donner leurs emplois à ses parents et à ses créatures. Elle aspirait elle-même à remplacer l'impératrice, et elle attendait avec impatience une occasion favorable d'exécuter ce projet. Étant accouchée d'une fille, elle reçut une visite de l'impératrice qui demanda l'enfant, le prit dans ses bras, et le caressa comme le sien propre. Dès que cette princesse se fut retirée, Ou-chè, se trouvant seule, étrangla son enfant, et n'hésita pas à faire planer sur l'impératrice le soupçon de ce crime odieux. Ayant persuadé à Kao-tsoung qu'il devait se reposer sur elle d'une partie des soins du gouvernement, elle obtint d'assister au conseil secret, d'abord derrière un voile; et voyant qu'aucun mandarin n'avait réclamé contre sa présence, elle cessa de se contraindre, et présida, placée sur un trône, les assemblées des ministres. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir fut de provoquer la dégradation de l'impératrice. En vain quelques voix courageuses osèrent prendre la défense de cette malheureuse princesse, elle fut déposée, et Ou-chè prit sa place sans obstacle. Ce n'était pas assez pour elle d'avoir chassé sa bienfaitrice; elle la fit enfermer dans une étroite prison, avec une de ses rivales. Ayant su que Kao-tsoung les avait visitées, et craignant de la

part de ce prince, un retour de tendresse, elle donna l'ordre à l'un de ses eunuques de couper les pieds et les mains aux deux captives, et fit jeter leurs membres mutilés dans du vin, pour en faire, disait-elle, un ragoût à celui qui aurait pu se laisser encore séduire par leurs appas. L'impératrice étant morte, Ou-chè fit substituer l'un de ses fils au prince héritier, et, pour lui assurer la succession au trône, fit périr dans l'exil ou dans les supplices tous les généraux et les ministres qu'elle soupçonna de conserver quelque attachement à l'héritier légitime. Son ambition satisfaite, elle s'occupa de gagner l'affection du peuple par de sages mesures dont elle confia l'exécution à des hommes également instruits et dévoués; elle protégea les lettres et les arts, fit fleurir le commerce et l'agriculture, et donna tous les emplois au mérite. Elle recula les frontières de l'empire, bâtit des villes et des forts pour maintenir sa domination dans les provinces nouvellement conquises, et accorda des récompenses magnifiques à tous ceux qui avaient fait preuve de dévouement à sa personne. Parvenue au faite des grandeurs, Ou-chè n'était pas heureuse. Souvent, elle croyait voir l'ombre sanglante de l'ancienne impératrice, et entendre ses reproches. Croyant étouffer ses remords en s'éloignant du théâtre de ses crimes, elle transporta la cour dans le palais de Lo-yang, et le fit rebâtir entièrement, afin que rien ne pût lui rappeler le souvenir de celle dont elle tenait la place. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, elle chercha dans les opérations de la magie un secret pour apaiser sa conscience. Elle fit venir à la cour un bonze étranger, qui passait pour un habile magicien, lui donna sa confiance, et l'admit dans l'intérieur de son appartement où, contre toutes les bienséances, elle restait des jours entiers enfermée seule avec lui. Malgré sa faiblesse pour Ou-chè, Kao-tsoung, averti de sa conduite, en fut indigné, et laissa voir le dessein de la déposer. La crainte de perdre un pouvoir qu'elle avait acquis par tant de crimes lui rendit toute sa fureur. Tous ceux qu'elle soupçonna d'avoir pu conseiller à l'empereur de la renvoyer furent exilés ou périrent dans les supplices; et les princes de la famille impériale ne furent point à l'abri de sa vengeance. La facilité qu'elle trouvait à se faire obéir accrut encore son ambition; et voulant préparer les Chinois à la voir régner seule quand le temps en serait venu, elle usurpa les fonctions du sacerdoce, et offrit, avec l'empereur, des sacrifices au ciel, à la terre, aux esprits du premier ordre et aux ancêtres. Craignant que les lettrés ne lui reprochassent cette usurpation impie, elle voulut se les rendre favorables, affecta le plus grand respect pour Confucius, et répandit tant de grâces, que l'année qui commençait en reçut le nom de *king-foung*, c'est-à-dire, des bienfaits insignes. Cependant elle ne tarda pas de reprendre, avec ses soupçons, le cours de ses cruautés; et cette fois, ce fut sur ses proches qu'elle signala sa fureur. Ses deux frères, qu'elle avait élevés aux premiers emplois, furent proscrits, et avec eux tous leurs amis et leurs serviteurs. Ses généraux ayant achevé, dans le même temps, la conquête du royaume de Corée, elle profita des fêtes publiques célébrées à cette occasion, pour faire décerner à son père et à sa mère des titres honorables; et elle prit pour elle celui d'*impé-*

ratrice céleste. Les talents et les vertus qu'annonçaient ses fils lui faisant craindre que s'ils parvenaient au trône ils ne l'éloignassent des affaires, elle les fit successivement dégrader et bannir de la cour, sous les prétextes les plus frivoles. Après la mort de l'empereur Kao-tsoung (683), elle ne put empêcher Tchoung-tsoung, déclaré prince héritier, d'être reconnu son légitime successeur; mais elle saisit adroitement une circonstance favorable pour le faire déposer, comme incapable de régner, et le relégua dans une province frontière. Restée seule maîtresse de l'empire, elle résolut d'éloigner du trône tous les princes de la dynastie régnante (celle des *Tsoung*). Ces princes, s'étant révoltés, furent entièrement défaits. Les uns périrent en combattant; et les autres se donnèrent la mort pour éviter les supplices. Une seconde guerre civile fut étouffée également dans des torrents de sang. Ou-chè, sous le prétexte de découvrir les abus qui pouvaient exister dans le gouvernement, encouragea la délation. Les magistrats dénoncés comme prévaricateurs furent mis à mort; et elle fit ensuite périr leurs accusateurs, comme ayant porté de faux témoignages. Les bonzes de la secte de Fo, pour se rendre l'impératrice favorable, publièrent un écrit dans lequel ils assurèrent qu'Ou-chè descendait de leur fondateur, et qu'elle était destinée par son père à devenir la tige d'une dynastie puissante; mais c'est en vain qu'elle fit parler le ciel dans les intérêts de son ambition: le peuple réclamait les *Tsoung*, comme ses légitimes souverains. L'âge n'avait point affaibli la fermeté de cette princesse. Les nouvelles guerres qu'elle entreprit ne furent pas toutes heureuses; mais elle eut le talent de faire servir les revers mêmes de ses généraux à cimenter sa domination, et à l'étendre sur les nations étrangères. Forcée de partager le pouvoir, pour ne pas le compromettre, elle rappela son fils Tchoung-tsoung, lui rendit le titre de prince héréditaire, et bientôt après le déclara généralissime de l'armée qu'elle envoyait contre les Tartares. Ou-chè se repentit de l'avoir rendu si puissant; mais le temps où elle créait ou défaisait à son gré les princes était passé sans retour. Une conspiration, ourdie par ses ministres eux-mêmes, rétablit Tchoung-tsoung dans tous ses droits. Ou-chè, précipitée du trône, fut renfermée dans ses appartements, et ne survécut que peu de mois à ce changement de fortune. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Cette princesse avait toutes les qualités d'un grand prince; mais elle les souilla par son ambition et sa cruauté, que les historiens chinois sont soupçonnés cependant d'avoir exagérées. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* d'Ou-chè, dans les *Mémoires sur les Chinois*, par Amiot, v, 255-330; elle est précédée de son portrait. W—s.

TSEU-SSE, dont le véritable nom était *Youan-hian*, mais qui n'est guère connu que par le surnom qu'il portait dans l'école de Confucius, était petit-fils de ce célèbre philosophe, et il est compté au nombre de ses principaux disciples. Confucius, marié, à l'âge de dix-neuf ans, à la fille d'un magistrat du royaume de Soung, en eut, l'année suivante, un fils qui reçut les noms de Li et de Pe-iu. Celui-ci vécut cinquante ans, et mourut avant son père, qui lui survécut trois années. Il avait eu de bonne heure un fils, qui porta, dans

son enfance, le nom de Khi, et fut depuis surnommé Tseu-sse. On varie sur le lieu de la naissance de cet enfant : les uns disent qu'il vit le jour dans le royaume de Lou (maintenant la province de Chan-toung), patrie de son aïeul; les autres le font naître dans le royaume de Soung (partie de la province actuelle de Ho-nan). Dès sa plus tendre enfance, il montra beaucoup de curiosité et d'aptitude à l'instruction. Il marquait de l'étonnement à la vue d'objets que le commun des hommes a coutume de contempler avec indifférence : « D'où vient, disait-il, cette diversité qu'on remarque entre les quadrupèdes? Pourquoi tous les oiseaux ne se ressemblent-ils pas? Pourquoi les astres ne restent-ils pas toujours à la même place? » Confucius, qui s'attachait surtout à faire descendre la philosophie sur la terre, vint aisément à bout de réprimer ce que cette curiosité enfantine paraissait avoir d'excessif et d'irrégulier, et il réussit à la diriger sur les vérités morales qui étaient le but unique de son enseignement. Tseu-sse avait atteint l'âge de trente-sept ans, lorsqu'il perdit son illustre aïeul, et ne jugeant pas lui-même qu'il eût acquis le degré d'instruction auquel il desirait parvenir, il se fit le disciple de Thseng-tseu (*Voyez* ce nom), qui avait hérité d'une partie de la réputation de Confucius, leur maître commun. Mais, par la suite, peu curieux des honneurs que quelques autres philosophes de la même école avaient recherchés, il se réfugia dans un lieu peu fréquenté, s'établit dans une chaumière, et s'y revêtit des habits les plus grossiers. Tseu-koung, un de ses anciens condisciples, qui exerçait les fonctions de ministre dans le royaume de Wei, vint à traverser le bourg qu'habitait Tseu-sse, dans un char attelé de quatre chevaux. Il éprouva quelque confusion à la vue de l'extérieur par trop négligé avec lequel Tseu-sse vint à sa rencontre : « Êtes-vous dans la détresse? lui demanda-t-il. — J'ai appris, répondit Tseu-sse, que l'homme privé de richesse est pauvre, et que celui qui s'adonne à l'étude de la vertu, sans parvenir à la pratiquer, est seul malheureux. Je suis pauvre, il est vrai, mais je ne suis point dans la détresse. » Tseu-koung, confus de sa méprise, se retira, et toute sa vie il regretta la parole indiscrète qui lui était échappée. On rapporte de Tseu-sse plusieurs beaux discours qu'il eut occasion de tenir sur des sujets de philosophie et de morale, avec des princes et des ministres ses contemporains. Mais son plus grand titre à la gloire est la composition de l'ouvrage intitulé : *Tchoung-young*, ou l'*Invariable milieu*, dans lequel il traite, en trente-trois chapitres, du *Milieu*, sorte d'état moral qu'il considère, non pas comme l'état habituel, mais comme l'état moyen auquel doivent tendre toutes les actions humaines, auquel doivent se réduire toutes les passions, et qui seul est compatible avec les inspirations du ciel, les vues de la nature, la voix de la raison, les leçons de la sagesse, et la pratique de la vertu. Cette abstraction, à laquelle on peut certainement blâmer l'auteur d'avoir mis trop d'importance, et accordé trop d'espace dans son livre, l'a entraîné, en plusieurs endroits, dans des subtilités d'une métaphysique ardue, et parfois inintelligible. Il semble qu'il ait été, en quelques circonstances, trompé par son langage même, et qu'il ait donné de la réalité à de simples vues de l'esprit. Ce défaut,

qui jette de l'obscurité dans plusieurs chapitres de l'*Invariable milieu*, n'empêche pas que cet ouvrage ne renferme de très-belles définitions, des aperçus profonds et des maximes d'une morale très-pure et très-relevée. La doctrine de Confucius, qui y est enseignée, le plus souvent, par la citation des paroles mêmes de ce philosophe, se rapproche, au fond, de celle qui fut, vers cette époque, enseignée en Grèce par Platon, en ce qu'elle reconnaît pour but de la sagesse le beau moral, et pour principe de la vertu l'amour de l'ordre et la conformité à la marche éternelle de la nature soumise aux ordres du ciel. On y trouve même un passage très-singulier sur l'avénement d'un saint qui doit se montrer supérieur à tous les autres hommes, égal au ciel et à la terre, et maître de la nature: ce passage, qui a beaucoup occupé nos missionnaires, est à l'abri de tout soupçon d'interpolation. Le Tchoung-young est le second des quatre livres moraux qui passent sous le nom de Confucius, et mériterait d'être le premier, si l'auteur avait su partout concilier la profondeur et la clarté. On ne saurait compter le nombre des auteurs chinois qui l'ont commenté, soit séparément, soit en commun avec les trois autres livres (*Voy.* TSENG-TSEU et MENG-TSEU). Il a pareillement été traduit en mandchou. La version latine qu'en a rédigée le P. Intorcetta a été imprimée partie à Kian-tchhang-fou, partie à Goa, avec le texte, et forme un volume de la plus grande rareté. La version, séparée du texte, a reparu dans la collection de Thévenot, dans les *Analecta Vindobonensia*, dans le *Confucius Sinarum philosophus*. Le P. Noël en a donné une autre traduction latine dans ses *Sinensis imperii libri classici sex*, et le P. Cibot, une paraphrase en français, qui a été insérée dans le tome deuxième des Mémoires des missionnaires de Peking. L'auteur de cet article a fait du Tchoung-young l'objet d'un travail aprofondi, et en a donné une édition critique dans le tome x des *Notices et extraits des manuscrits*. Cette édition, renfermant le premier texte chinois complet qu'on ait publié en Europe, offre en outre la version mandchoue, et une double traduction entièrement nouvelle, en français et en latin. Cette dernière est littérale, et destinée à remplacer une version interlinéaire. On en a tiré quelques exemplaires séparément pour l'usage des étudiants. Depuis qu'elle a paru, M. de Schilling a donné, à Pétersbourg, une nouvelle édition lithographiée du texte chinois: on doit lui accorder les mêmes éloges qu'à celle du Taï-hio. Tseu-sse eut encore part à la rédaction du Li-ki. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, vingt-six ans après Confucius, par conséquent vers 453 av. J.-C. Un tombeau lui fut érigé au midi, et en face de celui de son aïeul; il laissa un fils nommé Pe et surnommé Tseu-chang: c'est par lui que s'est continuée cette ligne unique de descendance, la plus ancienne et la mieux constatée qui soit dans l'univers, on pourrait dire la plus illustre, puisqu'elle se rattache à travers vingt-trois siècles et soixante-quatorze générations à l'un des sages qui ont le plus honoré l'humanité. A. R—T.

TUAIRE (FRANÇOIS), peintre, né à Aix-en-Provence le 29 juillet 1794, montra dès l'âge le plus tendre autant d'éloignement pour les jeux bruyants de l'enfance que de goût et de dispositions pour l'étude. Ses progrès au collége furent rapides

et constants. Il eût été un savant, un littérateur distingué, si la nature ne l'eût pas appelé à être peintre. Le temps que lui laissaient ses études, il l'employait uniquement au dessin. Ses parents, loin de contrarier son penchant, lui permirent de s'y livrer, et ses progrès furent tels, que dès l'âge de quatorze ans ils l'envoyèrent à Paris pour s'y perfectionner. Prudhon, à qui on l'avait recommandé, sut apprécier ses talents naissants, et l'admit dans son atelier, malgré la résolution qu'il avait prise de ne plus faire d'élèves. Tuaire fut bientôt en état de composer des tableaux dignes d'estime. Afin de se procurer plus d'aisance, il donnait lui-même des leçons, et consacrait à ce travail les heures des repas et du sommeil. Cette privation altéra sa constitution, et il ne dut la prolongation de sa frêle existence, qu'à la régularité de ses mœurs. A la demande de l'impératrice Joséphine, il peignit *Vénus et les Amours*. Satisfaite de l'ouvrage, elle voulut voir le jeune peintre, le combla d'éloges, lui fit compter le double du prix convenu, et l'admit dans sa belle galerie de tableaux. Cet encouragement développa le génie du jeune artiste, accrut sa réputation, et fut utile à sa fortune. En 1821, un tableau d'une assez grande dimension lui fut commandé pour le château de Fontainebleau. Le sujet était: *Psyché en prison, condamnée à séparer des grains de blé, et secourue par l'Amour*. Ce tableau, plein d'expression, d'une bonne couleur et d'un dessin sévère, fut distingué à l'exposition de 1822. M. de Forbin, directeur du Musée lui donna la médaille d'or, pour le dédommager de la médiocrité du prix qui avait été convenu d'avance. Tuaire acheva de ruiner sa santé par son excessive ardeur pour le travail. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 28 janvier 1823. Peu de temps auparavant, il avait composé un dessin au lavis représentant *deux Guerriers qui visitent des ruines*. Cette production prouve que, malgré l'affaiblissement de ses facultés physiques, son génie n'avait rien perdu de sa vigueur. A-T.

TUBALCAIN ou TUBAL-CAÏN, fils de Lamech et de Sella, l'une de ses femmes, né vers l'an 2975 avant J.-C. est regardé comme l'inventeur de l'art de travailler les métaux. « Il se servit du marteau, dit l'Écriture, et fabriqua toutes sortes d'objets en fer et en airain » (*Genèse*, IV, 22). Il forgea des armes pour faire la guerre, et employa aussi dans ses travaux l'or, l'argent, etc., dont on fit ensuite des idoles pour les adorer, selon le témoignage de Philon, et du livre apocryphe d'Enoch, cité par Tertullien (*Lib. de idolat.*) On croit que c'est de Tubal-Caïn que les païens ont pris l'idée de leur Vulcain. La désinence du nom et les travaux auxquels s'adonna Tubal-Caïn rendent cette conjecture assez probable. P—RT.

TUBERO (*QUINTUS-ÆLIUS-PÆTUS*), Romain, petit-fils de Paul-Émile et neveu du dernier Scipion l'Africain, était d'une famille aussi illustre que pauvre, et qui, composée dans un temps de dix-sept individus, n'avait qu'une seule habitation de ville et de campagne et une seule place au cirque. Quintus était lui-même si dépourvu des choses les plus nécessaires que, dans un festin de cérémonie, il ne put asseoir ses convives que sur des couchettes de bois, couvertes de peaux de chèvre, et qu'il ne les fit servir qu'en vaisselle de terre grossière. Le peuple, qui admire

plus qu'il n'aime cette simplicité, ne lui accorda pas ses suffrages pour la préture. Tubero, vrai stoïcien, se consola de cette disgrace en se retirant dans son cabinet, où il donna des consultations qui eurent une grande influence sur les décisions des juges. — TUBERO (*Quintus-Ælius*), jurisconsulte, de la même famille, était disciple d'Ofilius, et fut d'abord orateur; mais l'éloquence de Cicéron lui fit quitter le barreau. Il n'avait pas craint de se porter accusateur dans l'affaire de Ligarius. Sans doute, Ligarius était coupable; mais défendu par Cicéron il fut déclaré innocent. Le jeune Ælius, qui avait cru pouvoir rivaliser de talent avec le prince des orateurs, regarda ce jugement comme une mortification d'autant plus grande, que son éloquence était appuyée de la justice de sa cause. Malgré son application à aprofondir les lois, ce jurisconsulte est peu estimé. Ses ouvrages, tant sur le droit public que sur le droit particulier, sont cités quelquefois dans les Institutes; mais les expressions anciennes et inusitées dont il se sert les rendent peu agréables à la lecture. Le style a dû faire beaucoup de tort à la réputation de Tubero, qui vivait dans le siècle où la langue latine avait acquis toute sa pureté.—Un historien du même nom fut contemporain de Cicéron. Ses écrits sont souvent cités par les anciens; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Z.

TUBÉRON (LOUIS), abbé d'une maison religieuse en Dalmatie, dans le seizième siècle, a écrit des *Commentaires* ou *Recueils d'événements contemporains*, de 1490 à 1522, qui furent publiés à Francfort, en 1603, et ensuite à Vienne, en 1746, dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, tome II, pag. 107 à 308, sous ce titre: *Ludovici Tuberonis, Dalmatæ abbatis, Commentariorum de rebus suo tempore, nimirùm ab anno Christi* 1490 *usque ad annum* 1522, *in Pannonia et finitimis regionibus gestis, libri XI*. Dans l'exorde, l'auteur annonce qu'il s'est proposé d'écrire ce qui s'est passé de son temps en Hongrie depuis la mort du roi Mathias Corvin. Son style est clair, pur, quelquefois élégant. Il n'a point les défauts d'affectation que l'on reproche à Thurocz et à Bonfini. L'édition de Francfort est pleine de fautes; on les a corrigées dans celle de Vienne, qui a été soignée par Bélius père et fils. Quelques biographes avaient insinué que Tubéron pouvait bien n'être qu'un nom supposé sous lequel se serait caché le véritable auteur, afin de pouvoir écrire avec plus de liberté. Pray a réfuté cette opinion d'une manière incontestable, en s'appuyant sur deux documents manuscrits, qu'il avait découverts dans la bibliothèque des Jésuites de Presbourg. Le premier est une Lettre autographe de Tubéron, qui, vers l'an 1523, adressant son ouvrage à l'archevêque de Kolocza, le recommande à la protection de ce prélat. Le titre de sa lettre porte: *Ludovicus Tubero, Dalmata abbas, Gregorio Frangepani Colocencium pontifici*. Le second document est le manuscrit autographe de Tubéron, qui se trouvait, en 1570, à Raguse, entre les mains de Benessa, agent du roi Jean Zapolya II, qui en prit une copie, et l'envoya à son maître, avec une lettre intéressante par les détails qu'elle contient. G—Y.

TUBI (JEAN-BAPTISTE), dit *le Romain*, né à Rome, vers 1630, fut membre de l'académie de peinture et de sculpture de Paris, et mourut

dans cette ville, en 1700. Cet habile sculpteur avait un talent admirable pour travailler d'après l'antique : sa copie du *Laocoon*, placée dans le parc de Versailles, en est une preuve. Ses compositions originales ne se font pas moins remarquer : telles sont, à Versailles, la *Fontaine de Flore*, les figures de l'*Amour*, de *Galathée*, du *Poëme lyrique*, et un *Vase* de marbre dont les bas-reliefs représentent les conquêtes de Louis XIV en Flandre. Les ouvrages de cet artiste, à Paris, sont la figure de l'*Immortalité*, qui ornait le tombeau de La Chambre, médecin du roi, et celle de la *Religion*, au tombeau de Colbert, l'un et l'autre dans l'église de Saint-Eustache. Ce dernier monument, enlevé pendant la révolution, vient d'être rétabli cette année (1826). Tubi a sculpté, d'après les dessins de Lebrun, le mausolée de Turenne, excepté les figures de la *Sagesse* et de la *Valeur*, qui sont de Marsy. Ce mausolée, qu'on voyait dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis, fut déplacé, mais conservé, lors de la profanation de 1793; il a été transporté en 1800 dans l'église des Invalides (*Voy.* TURENNE). P—RT.

TUCCARO (ARCHANGE), fameux acrobate, né à Aquila, dans les Abbruzzes, vers l'année 1535, était au service de l'empereur Maximilien II, lorsque l'on conclut le mariage de l'archiduchesse Isabelle avec Charles IX. Il suivit la nouvelle reine, et il eut l'honneur de *sauter* devant la cour de France, à Mézières, en 1570. Le jeune prince en fut si émerveillé, que desirant le garder auprès de lui il le nomma *Saltarin du roi*, et il lui ordonna de l'accompagner dans le voyage qu'il se proposait de faire en Touraine. Les gentilshommes de cette province s'étaient portés en foule à Château-du-Bois, pour rendre hommage à leur souverain. Tuccaro, qui logeait dans la même maison que le roi, y fit la rencontre de quelques amis, avec lesquels il eut des entretiens très-savants sur la gymnastique. Il a eu soin de nous faire connaître ses principaux interlocuteurs : c'étaient « le seigneur Côme Roger, natif de Florence, issu d'un noble sang; le sieur Ferrand, gentilhomme italien, très-docte et très-avisé ; et Charles Tetti, napolitain, faisant partie de la suite de la reine. » Ils discutèrent d'abord sur le nom à donner à Tuccaro. Quelques-uns auraient desiré qu'il s'appelât *Palæstrita*, d'autres *Gymnastiarcha* ; mais on s'arrêta à celui de *Gymnasta*. On ne manqua pas de faire l'éloge de l'art de sauter en l'air, et de montrer le peu d'analogie qu'il avait avec la danse. Autant le premier leur parut noble, autant l'autre fut déclaré méprisable. « Ce sont les bateleurs, les bouffons, les parasites et autre ordure du peuple, qui s'en servent pour satisfaire au desir insatiable qu'ils ont d'amasser de l'argent ou de remplir leur ventre à l'épicurienne. » En effet, Tibère, dit l'un des interlocuteurs, bannit de Rome les maîtres de danse, et ne persécuta point les sauteurs, « dont les mouvements virils ne sont point indignes de la majesté de l'homme. » Aristote, reprend un autre, a parlé *vulgairement* de ce noble exercice : « Ne vaut-il pas mieux sauter que perdre son temps, sa santé, son argent, et peut-être son honneur, au jeu? » Tuccaro était le plus grand admirateur de Charles IX, « de ce magnanime roi qui ne sera jamais assez loué, et qui était desireux au

» possible de s'exercer à ces sauts » périlleux, esquels j'avais l'hon- » neur de lui servir de maistre. » Ce passage nous révèle un talent particulier de ce *magnanime* prince, et dont aucun historien ne nous paraît avoir fait mention. Ce fut peut-être pour l'instruction de son royal élève que Tuccaro composa un livre sur l'*Art de sauter*. Ce Traité, dont il avait confié le manuscrit à un de ses amis, s'égara pendant le siége de Paris, au temps de la Ligue; et l'auteur, qui s'était éloigné de cette capitale, avant la journée des barricades (12 mai 1588), fut obligé de recommencer son travail. Attaché à la maison du roi, il avait suivi partout Henri III; et il ne quitta pas son auguste successeur, Henri IV, auquel l'ouvrage est dédié. Il est intitulé : *Trois Dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air, avec les figures qui servent à la parfaite démonstration et intelligence dudit art*, Paris, 1599, in-4°. Il en existe une réimpression (Tours, 1616, in-4°.), due à un certain George Griveau, qui, dans sa dédicace à Louis XIII, dit » qu'il a tiré ce trésor des ténèbres, » pour lui faire voir le jour, et du » tombeau, pour lui redonner la vie.» On ignore la date de la mort de Tuccaro : elle eut probablement lieu peu après la publication d'un petit poème qui a pour titre : *La presa e il giudizio d'amore, in rima*, Paris, 1602, in-12. Cette fois il s'appelle *Tucquaro*, et non pas *Tuccaro*, comme dans le premier ouvrage. Cet auteur est resté inconnu aux historiens de la littérature italienne, à laquelle il appartient par sa naissance.

A—G—S.

TUCKER (ABRAHAM), littérateur anglais, naquit, le 2 septembre 1705, à Londres, où son père exerçait la profession de marchand. Devenu orphelin à l'âge de deux ans, il fut confié aux soins de sir Isaac Tillard, son oncle maternel. Après avoir terminé ses études à l'université d'Oxford, où il s'était appliqué surtout à la métaphysique et aux mathématiques, il apprit les langues italienne et française et la musique, qu'il aimait passionnément. Il voyagea ensuite en France, et se maria en 1736. Ayant perdu sa femme en 1754, il fit imprimer, sous le titre de *Peinture d'un amour sans art*, toutes les Lettres qu'elle lui avait écrites pendant ses fréquentes absences dans les différentes parties de l'Angleterre et de l'Écosse. Il fit paraître, quelque temps après, son *Avis d'un gentilhomme campagnard à son fils*, etc., et commença son grand ouvrage intitulé : *The light of nature pursued*, 7 vol. in-8°. Les trois premiers furent publiés, en 1768, sous le nom supposé d'Édouard Search; et les quatre autres ne parurent qu'après la mort de l'auteur. C'est une suite de recherches et d'observations sur les points obscurs et les théories concernant la métaphysique, la politique, la théologie, etc. On y trouve des pensées fortes et hardies, mais rendues dans un mauvais style. Tandis que les uns l'accusent d'être trop servilement asservi aux doctrines de l'Église anglicane, d'autres lui font un reproche contraire, puisqu'ils prétendent qu'il se montre partisan du système des Unitaires. Le travail excessif auquel se livrait Tucker lui fit perdre la vue. Il supporta cette infirmité avec courage, et mourut le 20 novembre 1774. D—z—s.

TUCKER (JOSIAS), écrivain politique anglais, né, en 1711, dans un village du pays de Galles, étu-

dia à l'université d'Oxford. Nommé en 1739 vicaire de l'église de Tous-les-Saints, à Bristol, et l'un des chanoines mineurs de la cathédrale, il commença à se faire connaître par quelques écrits contre les méthodistes. D'après le desir du docteur Boulter, primat de l'Irlande, il composa une Histoire des principes du méthodisme, qui fut imprimée en 1742. Sa résidence dans une ville commerçante telle que Bristol tourna ensuite son attention sur d'autres objets. Il publia plusieurs Traités sur la science du commerce, ce qui lui attira les sarcasmes du docteur Warburton. Quelqu'un demandant à ce dernier quelle espèce d'hommes étaient le docteur Squire et le docteur Tucker, Warburton répondit que l'un faisait de la religion son commerce, et que l'autre faisait du commerce sa religion; mot que Tucker ne lui pardonna jamais, malgré les avances de l'évêque de Gloucester pour se réconcilier avec lui. Cependant ces travaux, étrangers à sa profession, ne lui firent jamais négliger les devoirs de son état; et il se justifia de ce reproche dans la préface d'un de ses ouvrages. On a regardé, dit-il ailleurs, comme une chose excusable dans un ecclésiastique, d'écrire sur des sujets d'amusement, ou sur des points intéressants de la science; on ne peut donc pas trouver étrange qu'il traite des sujets qui ont pour but d'accroître la richesse et la prospérité nationale et tous les avantages extérieurs de la vie. Le docteur Tucker fut élu, en 1749, recteur de Saint-Étienne de Bristol, et en 1752, prébendier de Saint-David. En 1751, un bill ayant été proposé à l'effet de naturaliser en Angleterre les protestants étrangers, Tucker se montra, dans sa conversation, comme, dans ses écrits, très-favorable à cette mesure libérale. L'appui qu'il donna, en 1753, à un autre bill, qui avait pour but la naturalisation des Juifs, excita contre lui beaucoup d'animosité, et de son jardin il put se voir brûler en effigie par la populace. Il fut nommé, en 1755, prébendier de Bristol, et, plus tard, doyen de Gloucester. Après avoir publié quelques écrits de controverse religieuse, il mit au jour, en 1774, *quatre discours* (four tracts) *sur des sujets politiques et commerciaux*. On y remarque particulièrement ceux qui sont relatifs à la lutte alors ouverte entre la Grande-Bretagne et ses colonies en Amérique. L'auteur, tout en soutenant la juridiction du parlement anglais sur les colonies, conseillait, néanmoins, pour éviter les dépenses et les dangers d'hostilités prolongées, d'accorder aux Américains l'indépendance qu'ils demandaient. Il s'était formé, du caractère de ces derniers, l'opinion la plus défavorable, et on lui reprocha de passer quelquefois, à leur égard, les bornes de la modération, surtout à l'égard du docteur Franklin. En 1781, il publia un *Traité concernant le gouvernement civil*, où il combat les principes de Locke et de ses partisans touchant l'origine, l'étendue et la fin des institutions civiles. Cet ouvrage lui attira quelques traits amers de la part des ardents amis de la liberté: mais il en fut consolé par les éloges de lord Mansfield dans la chambre des pairs. L'année suivante vit paraître un pamphlet du doyen: « *Cui bono?* ou Considérations sur les avantages que les Anglais ou les Américains, les Français, les Espagnols ou les Hollandais peuvent recueillir des plus grands succès et des victoires les plus signa-

lées dans la guerre actuelle. » Cette brochure, adressée à M. Necker, avait pour but de démontrer qu'aucune nation ne gagnerait vraisemblablement à la continuation des hostilités. Ce pamphlet eut plusieurs éditions; la troisième est augmentée d'une preface où l'écrivain s'attache à réfuter l'opinion qui réclamait une représentation égale. On cite encore du docteur Tucker plusieurs écrits, un entre autres où il se déclare pour la liberté entière du commerce. Il avait publié, en 1772, un volume de sermons; on dit qu'il en avait composé près de trois cents. Ces travaux multipliés et l'exacte observation de ses devoirs ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'atteindre un âge très-avancé : il mourut, en 1799, à quatre-vingt-huit ans. On lui a généralement reconnu beaucoup de savoir et de lumières, et une sagacité qui fut rarement mise en défaut. Un de ses écrits politiques a été traduit par Turgot. (*Voy.* ce nom). L.

TUCKEY (JACQUES-KINGSTON), navigateur anglais, né, en août 1776, à Greenhill en Irlande, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les voyages lointains. En 1791, il s'embarqua pour les Antilles, et bientôt après pour la baie de Honduras. La guerre ayant éclaté deux ans après, il servit avec distinction dans les mers des Indes et des Moluques, puis dans le golfe Arabique, dont la chaleur excessive produisit un effet si préjudiciable à sa santé, qu'il fut obligé de retourner dans sa patrie. Nommé, en 1802, premier lieutenant du *Calcutta*, qui devait aller former une nouvelle colonie dans le New-South-Wales, il reconnut avec beaucoup d'exactitude le Port-Philip, ainsi que la côte voisine sur le détroit de Bass; et il revint en Europe avec les certificats les plus honorables. En 1805, il était sur le même vaisseau, qui fut pris par les Français. Conduit prisonnier à Verdun, Tuckey y épousa la fille d'un capitaine de la compagnie des Indes. Les personnes qui s'intéressaient à lui firent inutilement des demandes répétées pour qu'il pût être échangé. Ce ne fut qu'en 1814, qu'il revit son pays : on n'y avait pas oublié ses services, il fut avancé en grade. Le gouvernement britannique ayant, en 1815, résolu d'envoyer à la côte de Congo une expédition pour explorer le cours du Zaïre, Tuckey s'empressa, malgré le délabrement de sa santé, de demander à être chargé de cette mission, dont l'objet répondait si bien à ses études constantes. Plusieurs officiers de mérite et des savants s'embarquèrent avec lui; il partit le 19 mars 1816, ayant sous ses ordres le *Congo* et la *Dorothée*, qui était un bâtiment de transport. On mouilla le 30 juin près de Malembe, sur la côte de Congo par 4°. 39' de latitude sud. Le douanier du roi nègre fut très-scandalisé d'apprendre que l'on ne venait pas pour acheter des esclaves, et vomit un torrent d'imprécations contre les rois de l'Europe, qui le ruinaient. Le 18 juillet, Tuckey entra dans le Zaïre et le remonta avec le *Congo*; le 5 août, il s'embarqua avec une partie de son monde dans des chaloupes et des canots, parce que la hauteur des rives du fleuve ne permettait plus d'avancer à la voile; le 10, la rapidité du courant et la quantité des rochers qui remplissaient le fond du fleuve lui firent penser qu'il conviendrait mieux de continuer le voyage tantôt par terre et tantôt par eau. Le 20, on trouva le cours interrompu

par une grande cataracte; alors on prit définitivement la route de terre: les difficultés croissaient à chaque instant; les nègres refusaient de porter les fardeaux; Tuckey avait laissé en arrière une partie de ses gens malades : enfin, parvenu à 280 milles de la mer, il se vit obligé de revenir sur ses pas; et le 16 septembre, il fut de retour à bord du *Congo*. Mais la saison des pluies était commencée; chaque jour le nombre des malades augmentait, la plupart succombèrent, entre autres, le lieutenant. Tuckey lui-même, profondément affligé de tant de pertes, fut conduit dans un état complet d'épuisement à bord de la *Dorothée*, et il y mourut le 4 octobre 1816. On a de lui : I. *Relation d'un voyage fait pour établir une colonie au Port-Philip dans le détroit de Bass, sur la côte méridionale du New-South-Wales*, 1802 à 1804, Londres, 1805, in-8°. II. *Géographie et statistique maritime*, ibid., 1815, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, que Tuckey entreprit pour charmer les ennuis de la captivité, contient un tableau des divers phénomènes de l'Océan; la description de ses côtes et de ses îles; des caps et des fleuves les plus remarquables; des notices sur la navigation intérieure qui aboutit à la mer; enfin l'histoire du commerce, des pêches, et des colonies. L'auteur, qui avait beaucoup navigué, a augmenté de ses propres observations les matériaux qu'il a tirés d'autres auteurs; mais son livre laisse beaucoup à désirer, même pour l'époque à laquelle il fut composé. III. *Relation d'une expédition entreprise, en 1816, pour explorer le fleuve Zaïre, ordinairement appelé le Congo dans l'Afrique méridionale*, Londres, 1818, in-4°., carte et figures. Cette expédition avait pour but de reconnaître, en remontant le Zaïre, si, comme le prétendaient quelques géographes, ce fleuve n'était que la continuation du Niger, dont l'embouchure est encore le sujet de tant d'hypothèses. Tuckey tint un journal exact de ses opérations jusqu'au moment où les forces lui manquèrent. Le livre est terminé par un Supplément contenant le journal du botaniste Smith; des observations générales sur le pays et ses habitants, et sur l'histoire naturelle. Les planches sont exactes et bien dessinées. On a une traduction française de ce Voyage, Paris, 1818, 2 vol. in-8°., et atlas. Elle est peu fidèle. E—s.

TUDELA (BENJAMIN DE). *Voy.* BENJAMIN.

TUDESCHI (NICOLAS). *Voy.* TEDESCHI.

TUDOR (OWEN-MEREDITH), d'une famille obscure du pays de Galles, suivant quelques auteurs, parmi lesquels nous citerons le président Hénault, et que Hume fait descendre des anciens princes gallois, n'occupe une place dans la Biographie que parce qu'il est la souche de la maison de Tudor, qui a donné plusieurs rois à l'Angleterre. Nous ignorons l'époque de sa naissance. Il parvint à se faire aimer de Catherine, fille de Charles VI, roi de France et veuve de Henri V, roi d'Angleterre; et il l'épousa secrètement. Dans les longues querelles entre la maison d'York et la maison de Lancastre, il embrassa le parti de cette dernière, et se trouva à la bataille de *Mortimer's Cross* (1461), où il combattit avec Jasper Tudor, comte de Pembroke, son second fils. Celui-ci, plus heureux que son père, parvint à se sauver; mais Owen Tudor fut fait prisonnier et décapité.

sur-le-champ, par ordre du duc d'York, qui monta sur le trône, sous le nom d'Édouard IV. Owen Tudor avait eu, de son mariage avec Catherine de France, outre le fils dont nous avons déjà parlé, Edmond Tudor, créé comte de Richmond par le roi Henri VI, son frère utérin, et qui fut le père du roi d'Angleterre Henri VII. D—z—s.

TUET (Jean-Charles-François), chanoine de Sens, naquit à Ham le 5 août 1742. Un curé de Tugny, près de Ham, qui le prit en amitié et qu'il appelait son oncle, eut soin de son enfance, lui donna les premiers principes du latin, jusqu'en 1755, puis l'envoya achever ses études au collége des Grassins à Paris. Tuet obtint plusieurs prix, et, après avoir terminé ses études, ce fut en qualité de maître qu'il continua d'habiter les Grassins. En 1764, lors de l'expulsion des Jésuites, le cardinal de Luynes, archevêque de Sens, demanda au recteur de l'université un sujet pour diriger le collége de sa métropole : Tuet, qui n'avait que vingt-deux ans, fut désigné, mais n'osa, à cause de sa jeunesse, accepter l'emploi de principal, et se contenta de professer la troisième et la quatrième, ce qu'il fit jusqu'en 1782. Deux ans auparavant, il avait été nommé chanoine de la cathédrale de Sens. La révolution de 1789 le priva de ce bénéfice. La misère à laquelle il se trouva réduit, et les persécutions auxquelles il fut exposé abrégèrent ses jours ; et il mourut à Sens, le 26 déc. 1797. Il avait toujours aimé la retraite, et ses amis disaient en riant que l'on aurait pu écrire sur la porte de son cabinet : *Sicut nycticorax in domicilio*. On a de lui : I. *Éléments de poésie latine*, Sens, 1778, 1783, 1787, in-12 ; plusieurs éditions ont depuis été publiées à Paris, soit séparément, soit avec l'ouvrage suivant. II. Le *Guide des humanistes, ou principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poètes latins et français*, Sens, Tarbé, 1780, in-12 ; l'ouvrage a été réimprimé à Paris. III. *Matinées senonaises, ou proverbes français*, suivis de leur origine, de leur rapport avec les langues anciennes et modernes, etc., Sens, Tarbé, 1789, in-8°., et avec un nouveau frontispice, portant seulement *Proverbes français*, etc., an troisième. Pendant long-temps on n'a rien eu de meilleur sur les proverbes. Le *Dictionnaire*, par M. de La Mésangère, publié en 1821, et dont la troisième édition est de 1823, a fait oublier l'ouvrage de Tuet, dont Th. P. Bertin avait donné un abrégé incomplet, sous ce titre : *Histoire des proverbes*, 1803, in-12. Tuet, dans le *Postcriptum* de ses *Matinées senonaises*, promettait une suite. « Les matières, disait-il, » ont été distribuées de manière que » le lecteur ne puisse dire qu'on lui » a fait *manger son pain blanc le* » *premier ;* mais avant de risquer » une nouvelle fournée (qu'on me » pardonne la bassesse de l'allégo- » rie), il est bon que je sache ce » que deviendra celle-ci. » C'était subordonner la publication de la seconde partie au succès de la première. Les événements politiques ont été tels que les suites n'ont pas été publiées. Le manuscrit en existe dans la bibliothèque de M. T. Tarbé, à Sens, en deux volumes, l'un de 274 pages, l'autre de 157. IV. *Projet sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*, Paris (Melun) 1790, in-8°. de 32 pages. C'é-

tait au moment de la suppression des couvents, etc., etc. Tuet proposé de ne pas en vendre les livres, mais d'en former ou d'en enrichir des bibliothèques publiques. Outre la suite de ses *Matinées senonaises*, Tuet a laissé en manuscrit 1°. *Morceaux et traits analogues tirés de la littérature et de l'histoire*, en 362 pages; la seconde partie, consacrée aux traits historiques, rappelle les *Gemelles* de P. de Saint-Julien (*V.* Saint-Julien, XXXIX, 603); 2°. *Essai sur le langage des signes*, en 210 pages, in-8°., qui rappelle aussi le volumineux ouvrage de Costadau (*Voy.* ce nom, X, 50); 3°. *Notes pour servir à l'histoire de Sens*, in-8°. de 240 pages; 4°. les *Cinq siècles de la poésie française, contenant un extrait des Annales poétiques depuis le berceau de notre poésie jusqu'à l'année* 1700, en 2 vol. in-4°., formant 737 pag. Tuet y cite beaucoup d'auteurs omis dans les *Annales poétiques* (*Voy.* Marsy, XXVII, 270); 5° *Fréroniana, ou extraits des morceaux les plus piquants de l'Année littéraire de Fréron*, in-4°. de 45 pag.; 6°. *Dictionnaire néologique ou recueil raisonné d'expressions et de termes produits par la révolution*, in-8°. de 266 pages. Ces divers manuscrits sont aussi conservés dans la bibliothèque de M. T. Tarbé, de Sens. — Tuet (Esprit-Claude), frère puîné et consanguin de Jean-Charles-François, écrivait cependant son nom autrement, et s'obstinait toujours à signer *Thuet*. Il était né vers 1745, fut prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard, à Paris, où il mourut vers 1787. On a de lui: I. *Moyens d'arriver à la perfection chrétienne*, 1778, in-12. II. *Moyens convenables aux personnes chrétiennes pour passer facilement le temps de l'Avent*, 1780, in-12. III. *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*, 1782, in-8°. IV. *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques chargés de la partie des mariages*, 1785, in-8°.; seconde édition, augmentée des *Empêchements dirimants*, 1786, in-8°. A. B—t.

TUFO (Jean-Baptiste del), historien, né vers l'année 1546 à Averse, prit l'habit des Théatins, et prononça ses vœux dans le couvent de Saint-Paul, à Naples. En 1587, le pape Sixte-Quint lui conféra l'évêché d'Acerra, dans le même royaume. Philippe III, voulant rendre hommage à ses vertus, le désigna pour le siége archiépiscopal de Matère ou d'Otrante. Mais Tufo, aussi modeste que pieux, refusa cet honneur, et pria le pape de lui permettre d'aller terminer ses jours dans la retraite. Il quitta son diocèse, en 1603, et il mourut à Naples le 13 juin 1622. On a de lui: *Istoria della religione de' padri Clerici regolari*, avec un supplément, Rome, 1609, 1616, 2 vol. in-fol. C'est l'histoire des Théatins, depuis leur fondation jusqu'à l'année 1609: le supplément est destiné plutôt à remplir les lacunes de l'ouvrage qu'à le continuer. Les confrères de Tufo se montrèrent peu satisfaits de son travail: ils lui reprochaient, entre autres, d'avoir donné trop de place aux couvents de Naples: ils auraient aussi desiré que cet auteur l'eût rédigé en latin; ce que fit plus tard Joseph Silos, appelé à écrire les Annales de l'ordre. A—g—s.

TULL (Jethro), agriculteur, né dans le comté d'York, vers l'an 1680, d'une famille noble, reçut

une éducation soignée ; conduit par un goût décidé pour l'agriculture, il alla visiter toutes les contrées de l'Europe, pour en observer le sol, la culture et les différentes productions. Revenu dans sa patrie, il s'établit dans un domaine qui lui appartenait, près d'Oxford, se proposant d'y tenter les méthodes qui lui paraissaient les plus convenables. Sa santé l'obligea d'aller passer trois années en France et en Italie, où il continua ses observations. De retour en Angleterre, il renouvela ses essais dans un autre de ses domaines. Les propriétaires de son voisinage l'ayant engagé à faire connaître le résultat de ses expériences, il publia son *Specimen*, 1731 ; et en 1733 son *Essai sur l'Economie domestique*, qui a été traduit en français par Duhamel. Il inventa une méthode nouvelle de semer le blé par planches, qui a été suivie long-temps dans quelques pays, et ensuite abandonnée. Voltaire, qui l'avait adoptée dans sa terre de Ferney, fut aussi obligé d'y renoncer. Tull continua de publier ses expériences et de répondre aux objections élevées contre ses méthodes, jusqu'à sa mort, arrivée au mois de janvier 1740. G-Y.

TULLIA, l'aînée et la plus perverse des filles de Servius Tullius, roi des Romains, fut mariée au meilleur des Tarquins, Aruns, l'aîné de fils de Tarquin l'Ancien ; tandis que sa sœur, aussi douce que sage, épousa le plus violent et le plus ambitieux, celui que l'histoire a nommé Tarquin-le-Superbe. Il résulta bientôt, de deux unions si mal assorties, que les deux époux du caractère le plus odieux formèrent une liaison criminelle, et firent périr, l'un son frère et l'autre sa sœur, pour pouvoir s'unir ensuite. Cette seconde union fut à peine formée, que Tullia, impatiente de voir régner son nouveau mari, l'excita par les plus violents discours, à renverser du trône Servius Tullius (*Voy.* ce nom.) ; et lorsque ce malheureux prince eut été tué dans la rue par ordre de Tarquin, cette fille dénaturée, accourant pour proclamer roi l'assassin de son père, fit passer son char sur le cadavre sanglant de celui-ci. Les Romains, indignés, donnèrent le nom de *Scélérate* à la rue dans laquelle avait été commis cet horrible crime ; et Tullia fut chassée de Rome peu de temps après, ainsi que son époux. (*Voyez* TARQUIN). Quelques historiens ont pensé que c'était par les ordres de cette femme que Servius, son père, avait été tué. M—D j.

TULLIA, fille de Cicéron, naquit à Rome l'an 677 de la fondation de cette ville, 77 ans avant J.-C., le 5 du mois d'août. elle était le premier enfant de Terentia (*Voy.* ce nom, XLV, 160), qui avait épousé Cicéron vers la fin de l'année précédente. Celui-ci, âgé de trente-un ans, venait d'obtenir la questure, à l'unanimité des suffrages, dans les comices par tribus : cette charge, qui donnait alors le droit d'entrer au sénat, était le premier degré des honneurs, et il alla l'exercer, l'année d'après, à Lilybée en Sicile. On voit, par ses lettres, qu'au milieu des soins et des inquiétudes de la vie publique, dans son édilité, dans sa préture, les grâces et l'esprit de sa fille, quoique bien jeune encore, faisaient son bonheur et sa joie. Dès l'âge de dix ans, elle fut promise à C. Pison Frugi, dont Cicéron parle toujours avec une profonde estime ; et le mariage se fit trois ans après, en 689, vers l'époque même où Terentia venait de donner un fils à son

époux, désigné consul (*Voy.* Cicéron le fils, VIII, 551). Tullia, veuve en 696, pendant l'exil de son père, vint le trouver à Brindes, lorsqu'il revit sa patrie après une absence de dix-sept mois. Fiancée, le 4 avril de l'année suivante, à Furius Crassipès, le même peut-être qui fut questeur en Bithynie, elle se sépara de lui par le divorce, on ne sait pour quel motif: il paraît du moins que Cicéron conserva toujours avec Crassipès des liaisons d'amitié. En 703, nous voyons Tullia prendre un troisième époux, P. Cornelius Dolabella, dont le nom fut depuis tristement célèbre par les intrigues, les combats et les cruautés des guerres civiles. Il s'était présenté pour elle des partis plus avantageux et plus honorables, entre autres Tib. Claudius Néron, qui épousa ensuite la fameuse Livie, et dont le fils devint, après Auguste le maître du monde. Mais pendant qu'il écrivait en Asie, pour demander l'aveu de Cicéron, chargé alors d'un gouvernement proconsulaire, l'adresse et les prévénances de Dolabella (*Voy.* ce nom, XI, 482), déterminèrent Tullia et sa mère à le préférer. Cicéron, qui connaissait l'humeur prodigue et le caractère violent de ce jeune patricien, qu'il avait défendu deux fois, n'apprit point ce mariage sans quelque douloureux pressentiment. En effet, Tullia cessa bientôt, du moins pour quelque temps, de vivre avec Dolabella, dont les emportements et les infidélités lui avaient fait trouver beaucoup d'amertume dans cette union. Cependant on n'alla pas d'abord jusqu'au divorce, à cause de la situation politique de Cicéron, qui avait besoin de son gendre, tout-puissant auprès de César, pour le protéger contre les défiances du dictateur. Les Lettres où Cicéron nous apprend que Tullia vint une seconde fois à Brindes, le 12 juin 706, consoler son père après la défaite de Pharsale, comme autrefois après son exil, ne s'expriment pas d'une manière positive sur la séparation des deux époux. Quoiqu'elle paraisse avoir eu lieu sans retour l'année suivante, il est certain qu'elle n'amena point de rupture entre le beau-père et le gendre, et qu'ils se rendirent réciproquement des services, jusqu'au moment où Dolabella, souillé du sang de Trebonius, qu'il avait fait égorger à Smyrne, fut déclaré, par Cicéron lui-même, ennemi de la patrie. Un texte assez douteux de Plutarque, justifié cependant par une note d'Asconius Pedianus sur le Discours *contre Pison*, ferait croire que ce fut dans la maison même de son mari que Tullia, au commencement de 708, mit au monde le fils dont la naissance lui coûta la vie; mais en lisant avec attention les Lettres de Cicéron à Atticus (XII, 45, 46, etc.), on trouvera plus vraisemblable de supposer que Tullia mourut après sa séparation, à Rome, ou peut-être même à Tusculum, dans la maison de son père. Beaucoup d'erreurs se sont mêlées à cette partie de l'histoire de Tullia. Sans parler de Plutarque, dont les renseignements sont incomplets, et qui ne lui donne que deux maris, quelques savants ont confondu la naissance de ce dernier fils avec celle d'un autre fils qu'elle avait eu plusieurs années auparavant, au mois de mai 704. Bayle s'est trompé aussi (art. *Tullie*, Rem. K), en reprochant fort durement à Asconius, comme Paul Manuce l'avait fait avant lui, d'avoir donné P. Lentulus pour dernier mari à Tullia : ils savaient pourtant l'un

et l'autre que Dolabella s'appelait *P. Cornelius Lentulus*, et que Cicéron lui-même (*ad Att.*, XII, 28, 30) se sert du nom de Lentulus, en parlant de son petit-fils. Ce qui n'est point douteux, c'est la douleur, le désespoir même, dont ce grand homme fut frappé et comme abattu, à la mort de sa fille. Elle n'avait pas trente-deux ans; elle joignait à un cœur reconnaissant et généreux, à un esprit aimable, tous les fruits de l'expérience et de l'instruction, lorsqu'il la perdit à une époque où il avait besoin plus que jamais d'une consolation si douce : la liberté romaine était alors enchaînée par César, et le vieux consulaire n'avait plus les triomphes du sénat et du Forum pour le distraire de ses infortunes domestiques ; sa douleur l'absorba tout entier. On l'accusa même de ne pleurer sa fille avec tant d'abandon que pour avoir le droit de pleurer plus librement sa patrie. Retiré d'abord, loin de toute société, dans la maison d'Atticus, il alla bientôt chercher dans sa terre d'Astura, près d'Antium, l'asile le plus propre à nourrir sa mélancolie. « Je ne vois » personne, écrivait-il à son ami » (*ad Att.*, XII, 15); dès le point » du jour, je m'enfonce dans l'épais» seur des bois, et j'y reste jusqu'au » soir. Après vous, rien ne m'est si » cher que ma solitude. Je ne m'en» tretiens qu'avec mes livres; je ne » les quitte que pour verser des lar» mes. » En vain les philosophes grecs essayèrent de calmer sa douleur; en vain les premiers hommes de son siècle, Brutus, César, lui écrivirent des lettres de consolation. Nous avons encore l'une des deux lettres de Lucceius, et cette lettre affectueuse et touchante qui doit faire vivement regretter les autres ouvrages de Sulpicius. Préoccupé de ses tristes idées, Cicéron voulut voir enfin s'il pourrait, en combattant lui-même sa douleur, remporter une victoire qu'il refusait à d'autres; et il écrivit son traité de la *Consolation*. Cet ouvrage est aujourd'hui perdu ; celui qu'on publia sous ce titre au seizième siècle, est une composition moderne (*Voyez* SIGONIO, XLII, 335). Dans les fragments authentiques conservés par Lactance, Cicéron parle ainsi de sa fille : « Si ja» mais un être d'une nature mortelle » fut digne des honneurs divins, ô » Tullia, ce fut toi ! Si les enfants » de Cadmus, d'Amphitryon, de » Tyndare, ont mérité que la voix » des peuples leur décernât cette cé» leste récompense, la même faveur » t'est due, et je veux te la décerner. » Oui, plein d'admiration pour tes » vertus et ton génie, sûr de l'ap» probation des dieux immortels, je » veux te consacrer, te placer par» mi eux, et te rendre à jamais vé» nérable dans l'opinion de la posté» rité. » Ce vœu ne fut pas une inspiration passagère de la douleur et de l'enthousiasme : long-temps Cicéron voulut l'exécuter. Il s'occupe sans cesse avec Atticus du *fanum* qu'il destine à sa fille ; il le consulte sur le lieu qu'il doit choisir pour ce sanctuaire, sur le plan, sur les marbres, sur les dépenses. On ne peut douter que ce malheureux père n'ait entretenu pendant plus d'une année cette singulière illusion. Ainsi, le philosophe qui écrivit si éloquemment contre la douleur dans les *Tusculanes* nous révèle à tout moment ses chagrins et ses pleurs; ainsi, l'ennemi de la superstition et de l'idolâtrie, l'auteur de tant de réflexions graves et sévères sur la *Nature des dieux* et sur la *Divination*, voulut, égaré

par sa tendresse paternelle, consacrer à sa fille un culte religieux. Malgré l'ardeur qu'il montre pour ce projet dans plusieurs de ses lettres, malgré le soin qu'il prend de mettre en réserve une partie de ses revenus, de faire marché pour des colonnes de Chio, et d'engager l'architecte Cluatius, il n'est pas probable qu'il ait jamais rempli son vœu; et aucun ancien ne paraît avoir vu de monument sacré en l'honneur de Tullia; on ne trouve même aucune trace de son tombeau. Celius Rhodiginus n'en raconte pas moins (*Lectiones antiq.*, III, 24) que, du temps de Sixte IV, on découvrit, dans une tombe de la voie Appia, un corps de femme dont les cheveux étaient enveloppés d'un réseau d'or; qu'il avait été si bien embaumé qu'il était encore intact après quinze cents ans; mais qu'au bout de trois jours il se réduisit en poussière. Cet auteur parle de l'inscription, et il ne la cite pas; il dit que cette découverte fut faite vis-à-vis du tombeau de Cicéron, et l'on n'a jamais appris que Cicéron eût un tombeau sur la voie Appia. Un autre savant raconte aussi que, sous le pape Paul III, vers l'an 1540, on découvrit sur la même voie une tombe avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*, et que la lampe sépulcrale, qui brûlait encore, s'éteignit aussitôt. Il faut ranger ces contes avec les prétendues découvertes du tombeau de Platon, de celui d'Ovide, de Cicéron lui-même, et avec tant d'autres fables qui amusaient, au milieu de leurs longs travaux, les érudits du seizième siècle. Tullia reçut sans doute de son père quelques hommages funèbres, dignes d'une telle perte et d'une telle douleur; mais le reste de la vie de Cicéron fut agité par de si grands intérêts publics, il prit tant de part à la lutte qui recommença bientôt entre le règne des lois et le despotisme des armes, que le temps lui manqua pour ajouter au paganisme une nouvelle apothéose, et que cette illusion s'effaça peut-être de son esprit. Le traité de la *Consolation* aurait pu être un monument plus durable: la barbarie et les siècles l'ont détruit; et c'est surtout par quelques lettres, auxquelles Cicéron devait attacher peu de prix, que nous connaissons aujourd'hui sa tendresse et son admiration pour sa fille. On peut consulter sur Tullia, outre ces lettres et les autres textes anciens, tous les historiens modernes de Cicéron : Léonard d'Arezzo, Seb. Corrado, P. Ramus, Fr. Fabricius, Vallambert, Macé, Middleton, Morabin, etc.; une Dissertation spéciale de Gasp. Sagittarius, Iéna, 1669; une autre, par un anonyme, Paris, 1681; le *Dict.* de Bayle; art. *Tullie;* les *Remarques* de Mongault sur le *Fanum* de Tullia, *Mém. de l'acad. des inscript.*, tom. II, pag. 473; éd. in-12, tom. I, pag. 488; l'*Histoire de Tullie, fille de Cicéron, par une dame illustre* (la marquise de Lassay), Paris, 1726, etc. *Tullie* est un des personnages du *Catilina* et du *Triumvirat* de Crébillon (1). L'auteur du présent article l'a extrait en partie de ses différents travaux sur les *OEuvres complètes de Cicéron*, dont il a publié deux éditions, lat. et franç., de 1821 à 1826. L—C.

TULLIN (Chrétien Braunman), poète danois, né, le 6 septembre 1728, à Christiania en Norwége, fit d'excellentes études en théologie et en droit, et s'appliqua d'abord à la

(1) Tullie est aussi au nombre des personnages dans le *Catilina* de Pellegrin, et dans la *Terentia* de François Tronchin. A. B—T.

prédication dans l'Église réformée, à laquelle il appartenait. Il entra ensuite dans la carrière judiciaire, fut nommé conseiller et président du tribunal à Christiania, et cultiva toujours, dans ses loisirs, avec beaucoup de zèle, les lettres et la poésie. Jusqu'à lui les Danois avaient écrit en vers, mais sans s'assujétir à la sévérité des règles. Il donna à ses vers des formes régulières; et il est considéré comme le premier poète classique danois. Il réunit l'élévation des idées à la pureté du style, et l'harmonie à la tournure élégante de la versification. Ses ouvrages, quoique peu nombreux, forment une époque dans la poésie danoise. La société royale des belles-lettres, fondée, en 1760, par Frédéric V, plaça en tête de ses Mémoires le poème de Tullin sur la *Navigation* (1), et, en 1764, elle lui accorda le prix d'honneur, fondé par le roi. Après la mort de ce poète, qui arriva en 1765, sa veuve publia ses OEuvres, 3 vol. in-8°., Copenhague, 1770. Le premier comprend les pièces suivantes : I. *Premier jour de mai*, ou Description du printemps, dans laquelle l'auteur relève la bonté, la sagesse et la toute-puissance du Créateur. II. *Chants pour la musique d'église*. III. *Odes*. IV *Fables*. V. *Découverte de la navigation*, poème couronné. VI. *Poème sur la création et sur l'ordre qui règne dans les choses créées*, ouvrage également couronné par la société royale. VII. *Élégies*, dont la première est intitulée : *Pouvoir de la mort sur la vertu*. L'auteur demande pourquoi l'homme vertueux est si souvent malheureux. La question est très-difficile sans la religion : tout se résout facilement par le secours des lumières qu'elle nous fournit. VIII. *Inscriptions sépulcrales*. Le second et le troisième volume contiennent le recueil des *Pensées* de Tullin, en prose; elles sont placées par ordre alphabétique. La Vie de l'auteur se trouve dans la préface du troisième volume. G—Y.

(1) *Mémoires de la société des belles-lettres*, Copenhague, 1761, in-12, 1er. vol.

TULLUS HOSTILIUS, troisième roi des Romains, était petit-fils de cet Hostus Hostilius qui, sous le règne de Romulus, avait combattu vaillamment les Sabins au pied du Capitole. Il fut élu roi par le peuple, après la mort de Numa Pompilius, l'an de Rome 83. Le sénat ratifia l'élection. Les historiens le représentent comme non moins belliqueux que Romulus, et cherchant de toutes parts des prétextes de guerre. Celle qu'il fit aux Albains, pour quelque butin enlevé par des villageois sur le territoire romain, est devenue célèbre par le combat des Horaces et des Curiaces, qui donna à Rome la victoire et l'empire. Les historiens, assez d'accord sur les détails de ce combat, ne savaient cependant pas positivement si les Horaces étaient les champions des Romains, ou ceux des Albains. Mais Tite-Live, d'après la tradition générale, penche pour la première opinion. Quoi qu'il en soit, il existait des monuments incontestables de ce combat : c'était le poteau Sororique, *Sororium tigillum*, sous lequel le jeune Horace fut contraint de passer en punition du meurtre de sa sœur. Ce poteau, toujours réparé quand le temps menaçait de le détruire, subsistait encore au siècle d'Auguste. On voyait aussi les tombeaux des deux Horaces, ceux des trois Curiaces, et celui d'Horatia. De tels monuments qui manquent absolument pour les règnes de Romulus

et de Numa, prouvent du moins l'authenticité de celui de Tullus Hostilius. Il faut encore remarquer que le procès du jeune Horace donna lieu au premier exemple de l'appel au peuple d'une sentence royale, droit dont les tribuns surent si bien abuser dans la suite contre les consuls et le sénat. La soumission des Albains fut suivie de l'attaque des Fidénates et des Veïens, qui donna lieu au supplice de Metius Suffetius (*Voy.* ce nom) non moins célèbre que le combat des Horaces. C'est dans cette occasion que Tullus Hostilius, joignant l'ironie à la cruauté prononça ce mot atroce : *De même que ton cœur s'est partagé entre tes alliés et nos ennemis, de même ton corps se partagera en mille lambeaux.* Ce supplice se fait d'autant plus remarquer dans les annales de Rome, que jamais peuple ne fut plus avare d'exécutions que les Romains (1). Aussitôt après, Tullus, fit raser la ville d'Albe, et transporter tous les habitans dans Rome, dont il doubla ainsi la population. Ils s'établirent sur le mont Cœlien, où Tullus fit construire un palais. Il augmenta le nombre des sénateurs et celui des chevaliers, en y faisant entrer les chefs des principales familles albaines. Se voyant à la tête d'un puissant état, il déclara la guerre aux Sabins, l'une des plus florissantes nations de l'Italie, entra sur leur territoire, et leur livra un combat sanglant, près de la forêt *Maliciosa*, où il remporta une victoire qui accrut encore beaucoup la prépondérance des Romains. Mais ils furent peu de temps après affligés par une contagion cruelle, dont Tullus Hostilius fut atteint lui-même. La maladie de ce prince ayant dégénéré en langueur, ses forces et son courage s'abattirent ; il se livra aux plus minutieuses pratiques de la religion, et remplit tout son peuple de scrupules et de superstitions. Ce fut dans cet état de dégradation morale qu'il mourut au fond de son palais, sans que l'on ait pu savoir précisément de quelle manière. (an de R. 114). Tite-Live rapporte qu'il fut frappé de la foudre : c'est aussi l'opinion de Denys d'Halicarnasse, qui raconte toutefois que plusieurs auteurs attribuaient la mort de ce prince à l'ambition de son successeur Ancus-Martius (*V.* ce nom). Mais après avoir rapporté en détail le prétendu assassinat de Tullus par Ancus, il *déclare n'ajouter aucune foi à cette histoire.* Des critiques ont conclu de certaines circonstances rapportées par Tite-Live, au sujet de la mort de ce prince, frappé, dit-il, par *Jupiter Elicius*, que les expériences d'électricité n'étaient pas inconnues aux anciens. En effet, Pline le naturaliste confirme cette tradition sur Tullus, et rapporte que Numa et le roi d'Étrurie Porsenna (*Voy.* ce nom et Scævola (Mutius), étaient habiles dans l'art de faire tomber la foudre du ciel. (Plin. liv. II, ch. 53; liv. XXVIII, ch. 2). D'après la chronologie ordinaire, ce prince régna trente-deux ans : Newton réduit considérablement ce temps. Florus vante Tullus Hostilius, comme ayant posé dans Rome toutes les bases de la discipline militaire. « Rome, dit encore Bossuet, en » étendant ses conquêtes, réglait sa » milice ; et ce fut sous Tullus Hos- » tilius qu'elle commença à appren- » dre cette belle discipline qui la ren- » dit dans la suite la maîtresse de » l'univers. » D—R—R.

(1) « C'est le premier et le dernier exemple d'un » supplice où l'on ait méconnu les lois de l'huma- » nité : du reste, nulle nation ne peut se vanter » d'avoir établi des peines plus douces. » (Tite-Live, liv. 1er., ch. 28).

TULP (Nicolas), médecin et magistrat d'Amsterdam, naquit en cette ville le 11 oct. 1594. Il adopta le nom de *Tulp*, à raison d'une *tulipe* sculptée sur le frontispice de la maison paternelle. Il commença par exercer la chirurgie, puis la médecine, et il honora ces professions par ses connaissances non moins que par ses qualités personnelles. Il a fondé à Amsterdam le collége de Médecine, et il y donna, pendant long-temps des leçons d'anatomie. En 1622, l'estime et la confiance de ses concitoyens le firent nommer conseiller-échevin, et il célébra, en 1672, par un repas solennel, la cinquantaine de sa magistrature, pendant laquelle il avait été élu quatre fois bourguemestre. Cette circonstance a été transmise à la postérité par une médaille que l'on peut voir dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, tome III, p. 64, et dans les *Récréations numismatiques* de J. D. Koehler, 13e partie, page 309. La magistrature de Tulp coïncida avec des conjonctures difficiles, suscitées, soit par l'ambition stathoudérienne, soit par la guerre qu'en 1672 Louis XIV déclara à la Hollande. Tulp montra de la dextérité comme négociateur dans la première crise (1650): il se signala par une mâle énergie dans la seconde. La légende de sa médaille y a trait :

Vires ultrà sortemque senecta.
(La vieillesse chez lui n'éteint pas la vigueur).

Il mourut le 12 septembre 1674 (1). On a de lui *Observationes medicæ*, in-12, avec fig. Elles parurent simultanément en langue hollandaise, et elles ont eu cinq éditions, dont la première est de 1641, et la dernière de 1716. A. S. Van der Voort a enrichi celle-ci d'une Notice biographique. Les premières éditions de ces *Observationes* ne contenaient que trois livres. Celle de 1672, in-8°., est enrichie d'un quatrième livre, ainsi que celle de 1752, imprimée chez les Elzevirs, qui offre de nouvelles augmentations. A la suite des Observations, qui sont au nombre de deux cent vingt-huit, se trouvent soixante-dix *Monita medica*, dans le goût des Aphorismes d'Hippocrate. Ce volume, peu considérable, eût suffi, par son mérite, pour immortaliser son auteur. Il avait adopté pour emblème, une chandelle allumée, avec cette devise : *Aliis inserviendo consumor.* Louis Wolzogen a célébré la mémoire de Tulp, par une Oraison funèbre. Parmi ses portraits, il faut distinguer un tableau de Rembrandt, conservé au *Theatrum anatomicum* de la ville d'Amsterdam. Il y est représenté donnant une leçon d'anatomie, et entouré de sept personnages notables de son temps; M. de Frey l'a gravé à l'eau-forte en 1798. M—on.

(1) C'est par erreur que Van Loon place la mort de Tulp en 1679.

TUNELD (Éric), géographe et historien suédois, mourut vers la fin du dix-huitième siècle. Sa *Géographie de la Suède* est un ouvrage classique dans le pays. Elle a eu six éditions, dont la dernière, en trois volumes, est revue et augmentée considérablement par *J. Biaerkegrin*, bibliothécaire du roi. L'ouvrage de Tuneld est encore indispensable quoiqu'il ait paru depuis une autre Géographie de Suède très-détaillée, par Dan Diurbeg. Tuneld est aussi auteur d'une *Histoire d'Engelbrecht Engelbrechtson*, administrateur de Suède au quinzième siècle, et l'un des hommes les plus remarquables de ce pays (*V.* Engelbrecht). C—au.

TUNSTALL (James), critique anglais, né vers 1710, étudia dans l'université de Cambridge, au collége Saint-Jean, dont il devint un des associés et des instituteurs. En 1741, il fut élu orateur public de cette université : il était dès 1739 recteur de Sturme, dans le comté d'Essex. L'archevêque de Canterbury Potter, l'admit au nombre de ses chapelains, et lui donna un rectorat, dont le revenu se trouva insuffisant pour faire subsister sa famille. Rongé de soucis domestiques, il mourut, en 1772, laissant sa veuve et deux filles dans l'indigence. La douceur et la modestie relevaient encore en lui le mérite du savoir et du talent. Aussi, peu de temps après qu'il eut quitté le palais archiépiscopal de Lambeth, on disait que : « plus d'un était entré humble dans ce palais, à titre de chapelain; mais que jamais aucun n'en était sorti de même, excepté le docteur Tunstall. » L'ouvrage par lequel il commença à se faire connaître fut une attaque contre l'authenticité des lettres entre Cicéron et Brutus, dont Middleton avait fait un grand usage en composant la Vie de l'orateur romain; il a pour titre : *Epistola ad virum eruditum Conyers Middleton, Vitæ M. T. Ciceronis scriptorem*, Cambridge, 1741, in-8°. L'auteur attaqué, qui eût préféré, dit-on, voir mettre en doute l'authenticité des quatre Évangiles, essaya de réfuter l'opinion de Tunstall, dans la préface d'une édition des Lettres de Cicéron et de Brutus. Celui-ci répliqua, en 1744, par des *Observations sur le Recueil des Épîtres entre Cicéron et Brutus*, où l'on signale différents indices de supposition dans ces lettres, avec le véritable exposé de plusieurs particularités importantes de la Vie et des écrits de Cicéron. Il suffit à l'éloge de ce livre de dire que le savant critique Markland était convaincu qu'on ne pourrait jamais y répondre. On a de Tunstall quelques autres écrits : *Justification du droit qu'a l'état de prohiber les mariages clandestins, sous peine de nullité absolue*, particulièrement les mariages des mineurs, faits sans le consentement de leurs parents et tuteurs, 1755, in-8°. *Le Mariage dans l'état de Société*, avec des considérations sur le gouvernement, etc., 1755, in-8°. *Academica :* la première partie contient des discours sur la certitude, la distinction et la connexion de la religion naturelle et révélée, 1759, in-8°. Il ne vécut pas assez pour en publier la suite; mais on suppose qu'elle fait partie de ses *Leçons sur la Religion naturelle et révélée*, lues dans la chapelle du collége Saint-Jean de Cambridge, et qui ont été imprimées in-4°., par les soins de Dosworth, trésorier de Salisbury, et son beau-frère. Parmi les manuscrits du docteur Birch, déposés au Muséum britannique, on trouve une collection de lettres écrites par Tunstall au comte d'Oxford, de 1738 à 1739, sur les *Lettres athéiques* (*atheistical*), de Duckel, etc. L.

TUNSTALL (Cuthbert). *Voy.* Tonstall.

TUPAC-AYMARU ou TUPAMARU (Joseph-Casimir-Boniface), cacique péruvien, né, en 1743, dans le district de Tintaï, qui fait partie de la vice-royauté de Lima, descendait de la famille royale des incas, que les Espagnols avaient privés du trône du Pérou depuis plus de deux siècles (*V.* Atahualpa et Pizarre). Élevé dans la religion catholique, il avait fait ses études au collége de Cusco; mais ni l'instruc-

tion qu'il y avait reçue, ni la morale du christianisme n'avaient pu éteindre sa haine et ses desirs de vengeance contre les tyrans de son pays, bourreaux de ses aïeux. Dès qu'une occasion de manifester ses sentiments se présenta, il la saisit avec ardeur. Don Antonio Arriaga, corrégidor de Tintaï, ayant fait arrêter un curé qu'il avait averti en vain de renoncer à sa vie scandaleuse, fut excommunié par l'évêque de Cusco; mais le métropolitain de Lima leva l'excommunication. Deux partis se formèrent alors; et ce fut dans ces circonstances que les tentatives du ministère espagnol pour établir au Pérou le monopole du tabac achevèrent d'exaspérer les esprits. Une sédition éclata dans la ville d'Arequipa. Les mutins détruisirent la douane, et pillèrent la maison du directeur. Le corrégidor Arriaga se disposait, suivant les ordres de la cour, à dresser le rôle des habitants de son district, lorsque le premier cacique, Tupac-Aymaru, l'ayant invité à dîner, le fit saisir et conduire en prison, ordonna d'instruire son procès, et le força de signer des circulaires qui mandaient à tous les caciques de la province de se rendre à Tintaï, pour y assister à une exécution commandée par le roi. Le 4 novembre 1780, jour de la fête de Charles III, le malheureux corrégidor, après avoir entendu sa sentence et reçu les secours de la religion, fut conduit au supplice à travers une foule immense, par un détachement d'Indiens, à la tête desquels marchait Tupac, monté sur un cheval blanc, et suivi des autres caciques. Un mulâtre, esclave d'Arriaga, fut chargé de pendre son maître; et comme il s'en acquitta mal, la corde cassa, et ils tombèrent ensemble. Le barbare Tupac, sourd à toutes les représentations, à toutes les prières, fit recommencer l'exécution; et après avoir laissé le cadavre exposé trois jours entiers, il lui rendit les honneurs funèbres. Au premier bruit de cet attentat, le corrégidor de Cusco envoya treize cents hommes pour arrêter le cacique rebelle; mais celui-ci avait rassemblé des troupes. Il surprit les Espagnols endormis dans un village indien, qui leur avait paru abandonné, y égorgea les uns, et brûla les autres dans l'église. Enflé de ce succès, il prit le titre d'inca, arbora l'étendard de ses ancêtres, ordonna aux caciques des provinces de se saisir des corrégidors, de lever des troupes; et il se vit bientôt à la tête de vingt-cinq mille hommes armés et disciplinés. Il porta ses premiers ravages dans la province d'Azangaro, où la lettre qu'il avait envoyée à son cousin, remise par ce cacique fidèle au corrégidor, avait valu au messager d'être pendu. Tupac se vengea en mettant le pays à feu et à sang. Cependant l'évêque de Cusco, les corrégidors de cette province, de Gampa, de Montevideo et jusqu'au vice-roi de Buénos-Ayres, firent des levées considérables, pour opposer une prompte et vigoureuse résistance aux progrès de la révolte. On ignore les détails des affaires qui durent avoir lieu entre les deux partis, le gouvernement espagnol n'ayant rien publié d'officiel sur des événements que sa politique mystérieuse voulait tenir secrets. On sait seulement que Tupac-Aymaru, faisant la guerre en barbare, commit tant de dévastations, et exerça tant de cruautés dans le Pérou, sans distinction d'amis ou d'ennemis, qu'un grand nombre de naturels se joignirent aux Espagnols, et marchèrent contre lui.

Il fut pris et écartelé vers le milieu de l'année 1781, et plusieurs de ses complices furent exécutés dans diverses provinces du Pérou. Tupac, avec des talents, du courage, une illustre naissance et une fortune considérable, aurait pu opérer une grande révolution dans l'Amérique méridionale, s'il eût été moins aveugle dans sa haine et plus modéré dans sa vengeance — DIEGO TUPAC-AYMARU, contenu d'abord par la terreur qu'avait inspirée le supplice de son frère et de ses partisans, se cacha, et la révolte parut quelque temps assoupie; mais elle recommença en 1782. Diégo se déclara alors le successeur et le vengeur de son frère. Quoiqu'il passât pour être plus fier et plus audacieux, il se contenta d'abord de faire massacrer tous les Espagnols qui tombaient entre ses mains, et d'exciter à la révolte toutes les peuplades indiennes du Pérou. Bientôt il parut en armes, et s'étant joint à un autre cacique, son neveu, nommé Cutari, ils commirent d'horribles dévastations. Après avoir exterminé les blancs dans plusieurs provinces riches en mines d'or, ces deux chefs vinrent bloquer la ville de la Paz, où la disette fit monter les chiens et les chats à trente piastres. La ville était à moitié brûlée et saccagée, et quinze mille habitants y avaient péri, lorsqu'un corps de troupes espagnoles accourut de Lima, et força les Indiens de lever le siége. Le gouvernement espagnol, voyant que les mesures de rigueur n'avaient produit qu'un mauvais effet, eut recours à la douceur. On publia une amnistie. Diégo et son neveu vinrent au camp espagnol, à la fin de 1782, et y furent bien accueillis. Ainsi fut apaisée une révolte qui suivant le voyageur Townsend avait coûté la vie à plus de deux cent mille hommes. Les Mémoires que nous avons consultés ne disent pas ce que devint Diégo Tupac; si sa soumission et son pardon furent sincères. Il est probable qu'il mourut dans les fers.—Son frère Jean TUPAC-AYMARU, dernier rejeton de cette famille des Incas, arrêté, en 1783, par ordre du vice-roi du Pérou, et envoyé en Espagne avec tous ses parents, fut enfermé au fort Saint-Sébastien, à Cadix; et après trente-sept ans de détention, recouvra sa liberté, en janvier 1821. A-T.

TUPPO (FRANÇOIS), jurisconsulte napolitain, né vers l'année 1445, étudia le droit, et fut reçu docteur à l'université de Naples. Il occupait une place à la chancellerie du roi (V. FERDINAND Ier., XIV, 338), lorsque Sixte Riessinger alla, en 1471, fonder dans cette ville le premier établissement typographique. Le jeune avocat entra en relation avec cet imprimeur, dont il devint bientôt l'ami et l'associé. Ayant à sa disposition un grand nombre d'ouvrages inédits, il ne songea plus qu'à les publier. Malheureusement ces manuscrits étaient tels, qu'un homme de loi devait en avoir : des commentaires sur le Code, des gloses sur le droit coutumier, tous ces lourds et inutiles travaux qui composaient le fonds de l'ancienne jurisprudence. Tuppo y attachait un grand prix comme avocat; et il ne les dédaignait pas comme éditeur. Une classe nombreuse de lecteurs était intéressée à connaître les opinions de Luc de Penna, de Barthélemi de Capoue, d'André d'Isernia, de *Napodano*, de ces intarissables écrivains, jadis si célèbres, et maintenant complétement oubliés. Après le départ de Riessinger, en 1479, Tuppo resta seul à la tête de l'imprimerie, qui ne produi-

sit plus rien de marquant, si ce n'est une traduction d'Ésope, exécutée par le même Tuppo, et publiée en 1485, quelques années après celle de Zucco (*V.* ce nom). Le traducteur napolitain enrichit son recueil d'allégories, d'analogies et d'exemples, tirés de l'histoire contemporaine. Il y joignit aussi la vie du fabuliste, traduite de celle de Planude, et non pas écrite par lui-même, comme l'a supposé Giustiniani (1). On ne saurait indiquer avec précision la date de la mort de Tuppo : il a dû cesser de vivre vers la fin du quinzième siècle. C'est aussi une erreur de Giustiniani (2) de croire que cet écrivain ait eu beaucoup de part à la publication des œuvres de Bartole, Lyon, 1518, 10 vol. in-fol. (3). Tuppo ne surveilla que l'édition des Commentaires de ce jurisconsulte sur le Code de Justinien, Naples, 1471, deux parties in-fol. On a de lui : *Favole di Esopo*, Naples, 1485, Aquila, 1493, in-fol.; Venise, 1492, et 1495, in-4°.; ib., 1553, in-8°. Les quatre premières éditions sont très-rares. Ce volume contient soixante-six apologues trad. en mauvaise prose italienne, précédés de la vie d'Ésope, en latin et en italien; le tout orné de quatre-vingt-sept gravures en bois. Argelati (*Biblioteca de' volgarizzatori*, v, 483) a rapporté, d'après la *Biblioth. Colbertine*, une édition de Naples, de 1482, qui n'a jamais existé. Giustiniani (*loc. cit.*, pag. 71), qui reproche à Chioccarelli d'avoir fait sortir ce livre des presses de Riessinger, l'avait affirmé lui-même dans l'ouvrage que nous venons de citer, pag. 220. A-G-S.

TURA (Côme), appelé aussi par Vasari *Cosmè*, peintre, né à Ferrare, en 1406, fut élève du Squarcione. Borso d'Este, seigneur de Ferrare, l'attacha à sa cour, en qualité de peintre; et Tito Strozzi, son contemporain, a célébré plusieurs fois son talent, dans ses vers. Son style est sec et sans élévation; mais il faut attribuer ces défauts à son siècle, où l'on était encore éloigné de la véritable morbidesse et du véritable grandiose. Les figures sont drapées sur le faire de Mantègne; les muscles sont très-prononcés, les lignes de l'architecture tirées avec la plus scrupuleuse exactitude; et les bas-reliefs, ainsi que tous les autres ornements, sont exécutés avec un soin qui va jusqu'à la minutie, et une vérité poussée aussi loin que possible. Ces qualités se font surtout remarquer dans les miniatures dont il a orné les livres de plain-chant de l'église du Dôme et des Chartreux de Ferrare, et que l'on fait voir aux étrangers comme des objets extrêmement rares et précieux. Il conserve le même caractère dans sa peinture à l'huile, comme le prouvent le tableau de la *Crèche*, que l'on voit dans la sacristie de la cathédrale; les *Actes de la vie de saint Eustache*, dans le couvent de Saint-Guillaume; et la *Vierge entourée de saints*, qui décore l'église de Saint-Jean. Ses figures de grande dimension sont moins estimées. Cependant on fait un grand éloge des fresques qu'il a exécutées dans le palais de Schivanoja, par ordre de son protecteur Borso d'Este. La composition, qui remplit une vaste salle, est distribuée en douze compartiments; et l'on peut l'appeler un petit poème, dont Borso est le héros.

(1) *Saggio sulla tipografia del regno di Napoli*, Naples, in-4°., pag. 70.

(2) *Memorie storiche degli scrittori legali del regno di Napoli*, III, 220.

(3) Cette édition n'existe pas. Le premier recueil des Œuvres de Bartole fut donné, en 1538, par Arelatan, à Lyon, chez Jean Crepin, surnommé *du Quarre*.

Dans chacun des tableaux, est représenté un des mois de l'année, désigné scientifiquement par les signes astronomiques et par une figure de divinité. Borso reparaît ensuite chaque mois, dans l'exercice auquel ce prince était accoutumé de se livrer pendant ce mois, tels que justice, chasse, spectacles. Chaque sujet est rempli de variété et de poésie; et les mêmes qualités se font distinguer dans l'exécution. Cet habile artiste mourut en 1469. P—s.

TURAMINI (Alexandre), jurisconsulte, né à Sienne vers l'année 1558, apprit le droit à l'école de son compatriote Jérôme Benvolenti, et fréquenta quelque temps le barreau. En 1585, il fut appelé à Rome, pour y occuper une chaire de jurisprudence. Sa santé ne lui permit pas de s'y établir : confirmé professeur à Sienne, il y partagea son temps entre l'enseignement et la composition de ses ouvrages. Sa réputation ne fit qu'augmenter : le grand-duc Ferdinand Ier. le fit venir à Florence, pour le charger des fonctions d'*Uditore della rota fiorentina*. C'était le premier Siennois qu'on voyait parvenir à cet emploi. Turamini n'y resta pas longtemps : il aima mieux former des magistrats que l'être lui-même. Il revint à Sienne, où il reçut, en 1594, l'offre de la première chaire de droit, à l'université de Naples. Il y chercha quelques distractions dans les travaux littéraires: il composa des poésies, donna quelques pièces au théâtre, et prononça plusieurs discours à l'académie des *Inforcati*, dont il avait été un des fondateurs. Sa santé, s'affaiblissant de plus en plus loin de sa patrie, l'obligea de quitter Naples. En passant par Rome, il accepta la proposition que Clément VIII lui fit d'une chaire à l'université de Ferrare: il ouvrit une espèce de cercle pour y exercer les jeunes avocats aux assauts de la tribune, et se livra à la composition de divers écrits, entre autres, d'un Traité sur le *change*, qui, s'il était achevé, lui donnerait une place parmi les économistes italiens. Son plus grand travail est un commentaire sur un livre du Digeste (*de Legibus*), et dans lequel, au travers des distinctions scolastiques, on remarque des idées saines et judicieuses sur l'origine et l'application des lois. Il avait cru d'abord, comme il l'avoue lui-même, que le meilleur magistrat était celui qui citait le plus d'autorités sur un cas particulier : mais il demeura convaincu qu'on ne mérite le nom de jurisconsulte que lorsqu'on sait tirer de plusieurs lois particulières, un principe général. Dans ce même traité, on trouve le germe de l'ouvrage de Grotius sur le droit de la guerre : ce grand publiciste qui n'ignorait pas les écrits d'un autre italien (Alberic Gentili), aurait bien pu avoir connaissance de ceux de Turamini. Bargagli (*Veglie Sanesi*, pag. 76) a donné ce nom à un de ses dialogues (*il Turamino*), dans lequel un des interlocuteurs est *Virginius*, et non pas Alexandre Turamini, comme on l'a supposé. Ce dernier a été oublié par Tiraboschi. Ses Ouvrages ont été réimprimés à Sienne, 1769, in-fol., et à Leipzig, 1772, in-fol., d'après les manuscrits autographes, et par les soins de l'abbé Mehus, qui y a joint une Notice sur l'auteur. Ce recueil, qui ne se compose que des traités de droit, devait être suivi d'un second volume contenant les essais littéraires qu'on n'a pas encore rassemblés. Nous citerons entre autres: I. *Sileno*, *favola boschereccia*,

Naples, 1599, in-8°. II. *Orazione in morte di Filippo II, re di Spagna*, ibid., 1599, in-4°. *V.* Borsieri, *Discorsi sulla vita e gli scritti di Alessandro Turamini*, Milan, 1818, in-8°. A-G-S.

TURBILLY (Louis-François-Henri de Menon, marquis de), agriculteur et militaire, était né, en 1717, d'une famille distinguée d'Anjou. La mort de son père l'ayant laissé, en 1737, maître de terres considérables, il y entreprit dès lors de grandes améliorations, et y commença des défrichements. La guerre de 1741 le rappela à son régiment; « il quittait tour-à-tour, dit M. Musset Pathay, les armes pour reprendre la charrue, et la charrue pour les armes. » Pendant son absence, il confia ses affaires à un domestique intelligent. Rentré dans ses foyers à la paix, il reprit ses défrichements; quelques années après, il imagina de distribuer deux prix pour le plus beau blé et le plus beau seigle récoltés dans le canton. Ces prix consistaient en une somme d'argent et une médaille. C'est le premier encouragement de ce genre donné en France. C'est encore à Turbilly que l'on doit l'idée de l'établissement de sociétés d'Agriculture. La fondation de ces utiles sociétés est postérieure à l'écrit de Turbilly qui les demande. Une autre idée généreuse qu'il eut, fut de détruire la mendicité; et il y parvint dans ses terres. C'est encore le premier essai de ce genre fait en France. Doué d'une grande constance dans ses projets, cet auteur l'était aussi malheureusement d'une trop vive imagination. Il trouva dans ses propriétés une terre propre à la porcelaine; et il en établit une manufacture; il forma ensuite une fabrique de savon. De si grandes entreprises demandaient des capitaux immenses. Ceux de Turbilly, malgré sa surveillance, étaient quelquefois dilapidés. Toutes ses opérations ne réussissaient pas dès la première année. Quelques procès achevèrent sa ruine. Cependant ses créanciers, tout en saisissant son bien, lui en laissèrent l'administration jusqu'à sa mort, arrivée en 1776. Il n'avait point d'enfants. La terre de Turbilly fut vendue par les créanciers; et en changeant de mains, elle dépérit. L'utile gentilhomme fut bientôt oublié; et lorsque Arthur Young vint en France, en 1787, ce ne fut qu'après beaucoup de peines qu'il obtint l'indication précise des lieux qu'il avait habités et défrichés. L'agriculteur anglais trouva des restes plutôt que des traces des améliorations faites pendant près de quarante ans, et il en a rendu un compte intéressant au tome 1er. de ses *Voyages* (*Voy.* A. Young). Turbilly avait attiré sur lui l'attention des agriculteurs par son *Mémoire sur les défrichements*, 1760, in-12. La première partie contient la pratique du défrichement en général : dans la seconde, l'auteur donne l'historique de ceux qu'il a faits, et les moyens pour engager les propriétaires et fermiers à défricher les terres incultes. C'est donc la première partie seulement qui a été réimprimée sous le titre de : *Pratique des défrichements, seconde édition, revue et corrigée*, 1760, in-12, dont l'existence a été niée, mais dont j'ai un exemplaire sous les yeux. Une quatrième édition de la *Pratique*, publiée en 1811, in-8°., est divisée en chapitres et sommaires, et augmentée (sur la seconde) de quelques articles qui se trouvent sans doute dans la troisième. Ce qui n'est que dans la quatrième, ce sont quelques notes extraites

des *Mémoires de la société de Berne*, où l'on avait réimprimé l'ouvrage de Turbilly. C'est peut-être, au reste, la réimpression dans les *Mémoires de Berne*, que les éditeurs de 1811 ont comptée pour troisième. Voltaire a immortalisé Turbilly, par un vers de son *Épître à Madame Denis, sur l'agriculture*:

Turbilly dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.

Cependant Voltaire n'est nommé, ni désigné, dans le *Mémoire sur les défrichements*. A. B—T.

TURCHI (ALEXANDRE), peintre, naquit, à Vérone, en 1580, d'un pauvre aveugle, que, dans son enfance, il conduisait dans les rues, en mendiant, ce qui lui fit donner le surnom de l'*Orbetto, petit aveugle*. Cependant le Passeri prétend que ce surnom lui vient de ce qu'il louchait; et en effet ce défaut s'aperçoit à son œil gauche, dans le portrait de ce peintre, que possède la famille Vianelli de Vérone. Quoi qu'il en soit, le Brusasorci, frappé des rares dispositions que le jeune Turchi montrait pour la peinture, le prit chez lui, lui prodigua ses soins, et en fit, au bout de quelques années, un émule plutôt qu'un élève. Alors il quitta Vérone, et se rendit à Venise, où il entra dans l'école de Charles Caliari. De là il vint à Rome, où il se forma un style qui lui appartient, et qui se fait particulièrement remarquer par la grâce et la noblesse, quoique cependant il ne soit pas dépourvu de vigueur. Turchi s'établit à Rome, où, en concurrence avec les élèves des Carraches, François Sacchi, et Pierre de Cortone, il peignit, dans l'église de la Conception : il exécuta quelques autres tableaux dans la même ville; mais celle qui renferme le plus de ses ouvrages publics et particuliers, c'est, sans contredit, la ville de Vérone. La seule famille du marquis Gerardini, qui le protégeait et qui le maintint à Rome, en possède un assez grand nombre pour pouvoir en enrichir plusieurs cabinets. C'est là que l'on peut voir ses progrès, et comment il passa de l'incorrect au correct, et d'un style un peu pauvre à un style riche et orné. Quelques auteurs n'ont pas craint de le mettre en parallèle avec Annibal Carrache: mais cet excès de louange, qui se conçoit parmi des contemporains, serait ridicule aujourd'hui; et le temps en a fait justice en remettant ces deux artistes à leur place. Annibal est au premier rang des plus grands peintres de tous les siècles et de toutes les contrées; et lorsque le Turchi a tenté de s'élever à la hauteur de son dessin, comme dans le *Sisara* du palais Colonna et dans quelques autres compositions, il n'a pas toujours réussi. En général, ses nus, partie dans laquelle Annibal a presque atteint les Grecs antiques, sont loin d'avoir le mérite de ses figures drapées. Du reste, cet artiste a des qualités attrayantes, qui font qu'il plaît, quel que soit le sujet qu'il traite. On dirait qu'il cherchait à faire un mélange de différentes écoles; mais il y ajoutait un je ne sais quoi d'original dans la manière d'ennoblir les portraits qu'il introduisait dans ses compositions, et auxquels il savait donner le coloris le plus brillant et la plus grande morbidesse. C'est surtout dans la distribution des couleurs qu'il se montre supérieur. Il avait adopté une teinte d'un rouge doré, qui égale sa toile, et qui est un des signes auxquels on le reconnaît. On dit qu'il apportait un soin extrême au choix de ses couleurs, et qu'il possédait le secret de leur conserver ce brillant et cette fraîcheur que la pos-

térité lui envie. Il les préparait et les nettoyait lui-même et consultait les chimistes. Il a peint, dans l'église de Saint-Étienne de Vérone, le *Supplice des XL Martyrs*. Cet ouvrage tient beaucoup, par l'empâtement du coloris et la science des raccourcis, de l'école lombarde; par le dessin et l'expression, de l'école romaine; et par l'éclat, de l'école vénitienne. C'est un des plus étudiés, des plus finis, des plus brillants qu'il ait faits. Le choix des têtes rappelle le Guide. Il a su en distribuer la composition avec tant d'art, que l'on voit sans peine sur les derniers plans tous les développements de son sujet, qui semble remplir un champ d'une immense étendue. Les figures y sont variées et dégradées d'une manière admirable. Cependant il n'est pas de ces artistes qui multiplient inutilement les acteurs pour encombrer leurs compositions historiques de figures. La *Mère de douleur*, qu'il a peinte dans l'église de la Miséricorde à Vérone, n'a que trois personnages : le Christ mort, la Vierge et Nicodème; mais le dessin, la composition, l'agencement, le coloris, tout en est si parfait, que ce tableau est regardé comme son chef-d'œuvre et comme un des plus beaux qui se trouvent à Vérone. L'*Épiphanie*, que l'on voit dans la collection du marquis de Gerardini, et dont l'ébauche se trouve à Bologne, n'abonde pas non plus en figures; mais il a déployé une telle magnificence dans les vêtements des mages, qu'il rappelle les belles productions des Titien et des Bassans. On cite encore comme deux beaux ouvrages : la *Fuite en Égypte*, que l'on voit à Rome, dans l'église de Saint-Romuald, et le *Saint Félix capucin*, qu'il peignit à la Conception, pour la famille Barberini, qui avait employé les plus habiles artistes pour orner cette église. Le Musée du Louvre possède cinq tableaux de ce maître : I. Le *Déluge*. II. *Samson endormi, livré aux Philistins par Dalila*. III. La *Femme adultère amenée devant Jésus-Christ*. IV. Le *Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*. V. La *Mort de Marc-Antoine*. Parmi les élèves sortis de son école, deux surtout se sont fait un nom. L'un est Jean Caschini, et l'autre Jean-Baptiste Rossi, surnommé le *Gobbino*. Le Turchi mourut à Rome, en 1650. P—s.

TURCHI (Charles), évêque de Parme, né dans cette ville le 4 août 1724, fit ses études chez les Jésuites, et prit, à dix-sept ans, l'habit de saint François, chez les Capucins. C'est alors qu'il changea son nom de baptême pour celui d'Adéodat, sous lequel il fut long-temps connu. Après les sept années qui, suivant les règles de l'ordre, sont consacrées au noviciat et aux études, il fut reçu docteur en théologie, et nommé aussitôt professeur de cette science. Élu deux fois gardien du couvent de Parme, il orna cette maison de tableaux et d'une bibliothèque qu'il bâtit en entier, et qu'il remplit de bons livres. Devenu définiteur, puis provincial, il unissait le zèle et la vigilance avec la prudence et la douceur. Ces emplois ne l'empêchaient point de s'appliquer à l'étude; et les faux principes qu'il voyait prévaloir dans quelques écoles, excitaient encore sa sollicitude. Il s'adonna surtout à la prédication: Pise, Rome, Gênes, Bologne, Modène, Parme, Plaisance, Lucques et d'autres grandes villes, l'entendirent avec intérêt. Turchi prêcha entre au-

tres devant la cour de Naples et celle de Parme; et dans cette dernière résidence, le duc Ferdinand le nomma son prédicateur. Le même prince lui donna une marque signalée de confiance, en le chargeant de l'éducation de ses enfants. Turchi sentait toute l'importance d'une telle tâche; il donna tous ses soins à ses élèves, et il les formait à-la-fois aux connaissances et aux vertus qui convenaient à leur rang. Aussi les enfants du duc montrèrent-ils leur reconnaissance pour leur maître. La princesse Marie-Thérèse, qui se maria en Saxe, fut un modèle de vertu jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. Ses sœurs, Marie-Antoinette et Marie-Caroline, embrassèrent la vie religieuse, et leur frère Louis, devenu roi d'Etrurie, témoigna toujours beaucoup d'attachement à son précepteur, et eût pu faire plus de bien, si une maladie grave ne l'avait empêché de bonne heure de vaquer aux soins du gouvernement. Nommé à l'évêché de Parme, en 1788, Turchi bâtit une partie de son séminaire, en augmenta les revenus, visita les parties les plus éloignées de son diocèse, et se fit un devoir de prêcher souvent. La perte inattendue de l'infant don Ferdinand, et celle de don Louis lui-même, le pénétrèrent de douleur; il fut pris de la fièvre, et mourut le 25 août 1803. Son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Scutellari. Andra, littérateur de Turin, composa un court éloge du prélat : c'est le même qui publia une apologie des homélies de l'évêque contre les critiques d'un anonyme; mais on a consulté principalement, pour cet article, une Notice rédigée par Antoine Cerati, ami de l'évêque, et imprimée à la tête des Sermons du prélat. La collection des ouvrages de Turchi est assez considérable. On imprima de lui, de son vivant, une Traduction italienne des Méditations de l'infante Isabelle de Bourbon, archiduchesse d'Autriche; ses Homélies, un Discours sur le secret politique, prononcé à Lucques, devant les chefs de la république, et trois Oraisons funèbres : celle de l'infant don Philippe, celle d'Élisabeth Farnèse, sa mère, et celle de l'impératrice Marie-Thérèse. Turchi avait laissé ses manuscrits à un de ses confrères, le P. Fortuné de Modène, qui avait été son secrétaire, puis son confesseur. Ces manuscrits contenaient un assez grand nombre d'Homélies, plus de cent Sermons pour la cour, plusieurs Panégyriques et un Carême entier. Il parut à Parme, après la mort du prélat, une édition magnifique de ses *OEuvres inédites;* elle sortait des presses de Bodoni, et formait trois vol. in-fol. Il y en eut aussi une édition in-8°.; et les mêmes OEuvres inédites ont été imprimées à Venise, chez Remondini, et depuis dans d'autres villes d'Italie. Nous avons sous les yeux une édition faite à Modène, de 1818 à 1821, et qui est en dix vol. in-8°. La première des Homélies de ce recueil devait être prêchée à Parme, le jour de la Pentecôte de 1796; mais l'arrivée des Français empêcha Turchi de prononcer ce discours. On a, en outre, un recueil de Mandements, Lettres pastorales et Homélies épiscopales de Turchi, en quatre vol. On voit, par ce recueil, que le prélat était dans l'usage de prêcher aux grandes fêtes. Dans plusieurs de ses Discours, il s'élève, tantôt contre les maximes de l'incrédulité, tantôt contre l'esprit de troubles et de nouveautés. Il se prononce contre un parti qui cherchait à s'accréditer en Italie; et il fit sa profession de foi à cet égard, dans

sa première Homélie à son troupeau, en 1788. Cette Homélie fut imprimée à Livourne, avec une préface et des notes assez malignes. On y supposait que Turchi avait été obligé de faire une rétractation pour être promu à l'épiscopat; et on lui prêtait des opinions qui n'étaient pas les siennes. L'évêque ne crut pas devoir garder le silence sur ces imputations; et on trouve à la suite de son Homélie sur saint Bernard une réfutation de l'écrit précédent. Il y déclare qu'il n'a point eu de rétractation à faire, et qu'il n'a jamais varié dans ses sentiments. C'est contre ce recueil d'Homélies qu'est dirigé un ouvrage italien, en deux vol. in-8°., sous le titre de *Réflexions sur les Homélies de Turchi, évêque de Parme*, à Bielle et à Casal, sans date. L'auteur était le P. Victor de Sainte-Marie, carme déchaussé du couvent de Parme, qui sortit de son monastère, fut connu sous le nom de Sopranzi, et publia plusieurs écrits sur les contestations de l'Église. Ses *Réflexions* contre Turchi sont pleines d'aigreur et de partialité. L'auteur se déclare pour l'Église de Hollande et pour l'Église constitutionnelle de France. En revanche, il fait le procès aux Jésuites et à la cour de Rome, et montre, dans ses jugements, aussi peu de critique que de modération et d'équité. C'est à cet écrit que répondit Andra de Turin. Turchi joignait aux qualités épiscopales des avantages extérieurs qui contribuèrent à sa réputation comme orateur. Une physionomie agréable, des yeux vifs, une voix sonore, un débit aisé, relevaient le mérite de sa composition. Il resta toujours attaché à l'infant Ferdinand, au milieu des traverses qu'éprouva ce prince; et dans son Mandement pour le carême de 1801, il parle encore du duc et de sa famille en des termes qui honorent son dévouement et son courage. Le duché de Parme était alors occupé par les Français; et Ferdinand fut enfin obligé d'abdiquer le gouvernement, en échange de la Toscane, que l'on donnait à son fils, avec le titre de royaume; arrangement qui d'ailleurs ne dura que fort peu. P—c—t.

TURENNE (Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de), le plus grand capitaine des temps modernes, né à Sédan le 16 sept. 1611, était le second fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon (*Voy.* Bouillon, V, 315), et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier., prince d'Orange. Issu d'une famille toute zélée calviniste, et qui avait pris beaucoup de part aux dissensions du seizième siècle, Turenne semblait destiné à vivre dans les mêmes agitations; mais le caractère froid et réservé, la supériorité de raison, qui le distinguèrent dès l'enfance, devaient le garantir de tous les genres d'excès; et les malheurs des siens furent aussi des leçons qu'il n'oublia jamais. Ses facultés intellectuelles ne se montrèrent pas d'abord fort extraordinaires; et il reçut assez péniblement dans la maison paternelle le peu d'instruction que l'on donnait alors aux jeunes gentilshommes. Il n'avait de goût que pour les récits de guerres et de combats : César et Quinte-Curce étaient ses auteurs de prédilection; et l'on raconte qu'à l'âge de dix ans, il proposa sérieusement un cartel à un vieil officier qui lui disait que l'historien d'Alexandre n'était qu'un faiseur de romans. Cependant sa constitution était si faible, que son père ne le destinait pas à la carrière militaire. Affligé d'une

telle résolution, et voulant prouver qu'il était capable de supporter les fatigues de la guerre, il passa une nuit d'hiver tout entière sur les remparts de Sedan; et le lendemain, après l'avoir cherché long-temps, son gouverneur le trouva endormi sur l'affût d'un canon. Turenne avait à peine douze ans, lorsqu'il perdit son père. Dès l'année suivante, sa mère, cédant à ses instances, le fit passer en Hollande, où déjà elle avait envoyé son fils aîné, pour qu'il y apprît le métier des armes sous Maurice de Nassau, son oncle. Ce prince reçut avec bonté son jeune neveu, et il consentit à lui servir de guide; mais il voulut le voir commencer au dernier rang de l'armée, et ce fut comme simple soldat que Turenne fit ses premières armes en 1625, sous les yeux de ce grand capitaine. Il supporta toutes les fatigues, et se soumit à toutes les privations; mais il eut bientôt le malheur de perdre son excellent maître. Le prince Henri, qui prit alors le commandement de l'armée hollandaise, était aussi l'oncle de Turenne; et il n'eut pas pour lui moins d'égards et de bonté. Dès l'année suivante, il lui fit obtenir une compagnie, que le jeune officier commanda aux siéges de Klundert, de Groll, de Bois-le-Duc, et dans plusieurs expéditions contre le fameux Spinola. Il montra, dans toutes ces occasions, beaucoup de zèle à s'instruire, et surtout un courage que, tout en l'admirant, son oncle et son gouverneur furent souvent obligés de retenir. Cet apprentissage de la guerre, que Turenne fit en Hollande, dura cinq ans; et si, pendant cette période, il ne fut pas témoin d'événements bien importants, s'il ne vit pas en mouvement de grandes masses de soldats, il vit du moins pratiquer, par des hommes très-habiles, les meilleurs principes de la stratégie, et surtout il apprit, dans le pays où elle avait reçu le plus de perfection, la science des siéges, alors si utile et d'un usage si fréquent. Mais déjà ce pays ne lui présentait plus rien de nouveau à connaître; déjà il s'y trouvait à l'étroit, et brûlait de paraître sur un plus grand théâtre, lorsque les arrangements que sa mère fit avec le cardinal de Richelieu pour la principauté de Sedan lui fournirent une occasion de se rendre à Paris, où il fut parfaitement accueilli. Nommé, peu de temps après son arrivée, colonel d'un régiment d'infanterie, il alla le commander sous le maréchal de La Force, en Lorraine, et débuta par une action d'éclat qui assura la prise du fort de la Motte, et lui valut un brevet de maréchal-de-camp. Il suivit, en cette qualité, le cardinal de La Valette, qui marchait au secours de Mayence; mais bientôt le manque de vivres les obligea de retourner sur leurs pas; et ils firent, au travers de la province des Trois-Évêchés, une retraite difficile et célèbre. Ne pouvant, dans ce désastre, se faire remarquer par sa valeur, Turenne fit du moins éclater cette bienfaisance, cette humanité, qui le rendirent dans tous les temps l'idole des soldats. Voyant un homme que la faim et la fatigue avaient fait tomber au pied d'un arbre, où il ne pouvait manquer d'être égorgé par un ennemi impitoyable, il le mit sur son cheval, et marcha jusqu'à ce qu'il eût joint un de ses chariots sur lequel il fit monter le malheureux qu'il venait de sauver. Dans cette même retraite, qui dura treize jours, il abandonna sur la route

tous ses équipages, afin que ses fourgons n'eussent à transporter que des malades et des blessés. L'année suivante, La Valette et lui prirent leur revanche à Saverne, qu'ils emportèrent par un assaut meurtrier, où Turenne fut blessé si grièvement au bras que l'avis des chirurgiens était de faire l'amputation. Il guérit cependant en peu de jours, sans recourir à cette dure extrémité, et il marcha aussitôt contre un corps ennemi, qu'il battit à Jussey, et qu'il força de repasser le Rhin. Il suivit, plus tard, le cardinal de La Valette en Flandre, où il concourut à la prise de Landrecies, à celle de Maubeuge, et s'empara du château de Solre. Ce fut dans cette place que les soldats lui ayant amené, comme la plus précieuse portion du butin, une femme d'une rare beauté, il renouvela le trait mémorable de Scipion, en la remettant à son époux. Comme le héros de Rome, il était alors dans toute l'effervescence de la jeunesse, mais pour l'un et pour l'autre la première passion fut toujours celle de la gloire. La Valette étant allé prendre, à cette époque, le commandement de l'armée d'Italie, témoigna le desir d'avoir encore une fois Turenne pour son lieutenant; mais Richelieu avait promis de l'envoyer au duc de Weymar: et le vicomte, obligé de conduire à celui-ci un renfort de troupes, concourut à la prise de Brisach. Aussitôt après la mort de Weymar, il se rendit en Piémont, et il y vit mourir La Valette, son appui auprès de Richelieu; mais déjà il ne pouvait plus avoir de meilleure protection que sa valeur et ses exploits. Le duc d'Harcourt, qui vint remplacer La Valette, n'eut rien de mieux à faire que de suivre ses avis, et de le charger des opérations les plus importantes. Ainsi ce fut Turenne qui dirigea, près de Quiers, en 1639, cette retraite, où avec deux mille hommes il soutint, pendant plusieurs jours, les efforts de neuf mille Espagnols; et ce fut encore lui qui enleva, devant Casal, des lignes que le comte de Praslin avait en vain attaquées à trois reprises. Le succès de toutes ces opérations, qui furent couronnées par la reddition de Turin, ajouta beaucoup à sa réputation; il fut créé lieutenant-général, commanda quelque-temps l'armée en l'absence du duc d'Harcourt, et fut appelé sur la frontière d'Espagne, où il fit la campagne du Roussillon, en 1642, sous les yeux de Louis XIII. Revenu à Paris avec ce monarque, il y fut très-bien accueilli par Richelieu, qui lui demanda son amitié, et lui proposa la main de sa nièce. Le vicomte s'excusa avec politesse sur la différence de religion, et malgré ce refus, malgré les liaisons de son frère, le duc de Bouillon, avec Cinq-Mars et de Thou (*V.* ces noms), le cardinal lui témoigna toujours beaucoup d'estime. Ce ne fut pas néanmoins sous son ministère que Turenne eut le bâton de maréchal; il ne l'obtint qu'après la mort du cardinal et celle de Louis XIII, lorsque la reine-mère et le nouveau ministre voulurent, par cette faveur, l'attacher davantage à la cause du jeune roi. Il avait alors trente-deux ans; et c'était le moment où son frère, mécontent de la cour, et brouillé avec Mazarin, comme il l'avait été avec Richelieu, se rendait à Rome pour commander les troupes du Pape. Turenne se conduisit, dans cette circonstance délicate, avec sa prudence accoutumée: il resta l'ami de son frère; s'abstint de toute sollicitation pour

son propre compte, jusqu'à ce qu'on eût satisfait aux promesses faites à sa famille, et refusa positivement le titre de duc de Château-Thierry, dans la crainte que cette faveur ne fît tort au duc de Bouillon, à qui l'on avait promis le même duché. D'un autre côté, voulant écarter jusqu'au moindre soupçon, il écrivait à sa sœur, qui avait toute sa confiance : « Je n'aurai avec mon frère ni commerce de lettres, ni aucune intelligence, tant qu'il sera hors du royaume et que je serai dans une charge comme celle-ci ; étant des choses si chatouilleuses, qu'il ne faut donner nul prétexte du moindre soupçon. » Malgré ces précautions, Mazarin conçut quelque défiance, et craignant de laisser le nouveau maréchal en Italie, si près d'un frère mécontent, il l'envoya en Allemagne pour y recueillir les débris de l'armée, échappés au désastre de Duttlingen. Ce changement ressemblait beaucoup à une disgrace ; Turenne n'en parut point offensé, et il ne vit dans les difficultés de son nouvel emploi qu'une occasion d'acquérir plus de gloire. Arrivé en Alsace, dans le mois de décembre 1643, il donna tous ses soins à la réorganisation des troupes, leur fit prendre de bons quartiers, pressa le recrutement, et, ne recevant point d'argent, emprunta, sur son crédit, des sommes considérables ; enfin, il fit si bien, que, dès le mois de mai, le comte de Mercy s'étant approché de Fribourg pour en faire le siége, l'armée française, composée de dix mille hommes bien armés et bien équipés, fut en état de marcher au secours de cette place. Turenne était près d'attaquer l'armée impériale, lorsque le duc d'Enghien vint se réunir à lui avec de nouvelles troupes, et prendre le commandement général. C'était la première fois que ces deux grands capitaines se trouvaient sur le même terrain ; tous deux s'y montrèrent tels qu'ils devaient être dans toute leur glorieuse carrière ; le vainqueur de Rocroy, brillant, impétueux, et suivant l'expression de Bossuet, voulant tout emporter de haute lutte ; Turenne, calme, impassible, voyant et calculant tout de sang-froid, réglant ses mouvements suivant le temps, les hommes et les lieux, en un mot ne donnant rien au hasard. Dans le conseil qui précéda la bataille de Fribourg, il fut d'avis qu'on tournât la position du comte de Mercy, trop forte pour être attaquée de front ; mais cet avis ne pouvait convenir à l'impétuosité du jeune prince. Turenne, forcé d'obéir, se chargea de diriger un faible corps sur les derrières de l'ennemi, et d'y opérer une fausse attaque, qu'il aurait bien voulu rendre réelle et décisive, mais dans laquelle il ne put faire que de vaines démonstrations, tandis que le duc d'Enghien répandait des flots de sang en conduisant ses bataillons contre des retranchements inexpugnables. Ces inutiles efforts durèrent deux jours ; et ce ne fut qu'au troisième que le prince, reconnaissant enfin son erreur, prit le parti d'attaquer le comte de Mercy par la vallée de Bloterthal qui menait sur ses derrières. Dès que ce général vit les Français se mettre en mouvement dans cette direction, il comprit leur but, et commença une retraite à laquelle, dès le premier jour, il eût pu être forcé sans combat. Après cet événement, le duc d'Enghien alla faire le siége de quelques places sur le Rhin, et Turenne entra dans la Franconie, où il se trouva encore en

présence de Mercy et des Bavarois, n'ayant à leur opposer que des troupes fatiguées et qui manquaient de tout. La cavalerie était sans fourrage, et il fallut la disperser dans des cantonnements éloignés, pour qu'elle pût y subsister. Le vicomte ne consentit à cette dispersion qu'avec beaucoup de répugnance; et il eut à peine cédé aux prières de ses officiers, qu'il conçut les plus vives inquiétudes, qu'il visita sans cesse ses cantonnements, et fit de continuelles découvertes. Le jour même où Mercy s'avança contre lui avec toutes ses forces, il s'était porté jusqu'à trois lieues en avant de Mariendal, et il avait envoyé plus loin encore un de ses officiers. Ce ne fut que par cette vigilance qu'il échappa, dans cette occasion, à une surprise et à une défaite absolue. Prévenu de l'approche de l'ennemi, il eut le temps de réunir la plus grande partie de son armée, et, après avoir fait bonne contenance, il exécuta sa retraite avec ordre, et surtout avec le calme et le sang-froid qu'il savait conserver dans de pareilles circonstances. C'était le premier échec qu'il éprouvait; et il y fut très-sensible. « Si, » après un malheur qui m'est arrivé » par compassion pour les troupes, » écrivait-il à sa sœur, on se peut » consoler en quelque chose, ce se- » rait que les ennemis n'ont profité » en rien de leur victoire. » En effet, après l'échec de Mariendal, Turenne resta sans obstacle en Franconie; et bientôt, avec les secours du comte de Kœnigsmarck, et ceux de la Landgrave de Hesse, il se disposait à marcher contre les Bavarois, lorsqu'il reçut ordre de ne rien entreprendre avant l'arrivée du prince de Condé. Cet ordre était encore évidemment un effet des mauvaises intentions de Mazarin, qui, après lui avoir long-temps refusé des renforts, voulut, lorsqu'il le vit en état de s'en passer, le priver d'une occasion d'effacer sa défaite. Toujours soumis et modeste, Turenne marcha sans se plaindre sous les ordres d'un prince qui devait l'éclipser partout où ils se trouveraient réunis; et, ne voyant que le succès des armes françaises, il concourut de tous ses moyens à l'assurer. A la bataille de Nordlinghen, qui fut encore livrée contre son avis, ce fut lui qui remporta réellement la victoire, avec l'aile gauche qu'il commandait, et qui, après avoir culbuté la droite de l'ennemi, prenant en flanc le reste de son armée, la mit dans une déroute complète, lorsque déjà elle avait repoussé le centre et la droite des Français. Condé le félicita et le remercia sur le champ de bataille, avec autant de franchise que de générosité; et le lendemain, il écrivit à la reine que c'était au vicomte que l'on devait le succès de la journée. Ce prince, se rendit ensuite à la cour, laissant le commandement à Turenne, qui obtint encore quelques avantages, et s'empara de Trèves, où il rétablit l'électeur, que les ennemis de la France avaient expulsé depuis dix ans. Après cette opération, il se rendit aussi à la cour; et Mazarin lui fit beaucoup d'accueil. Toujours occupé des succès de son armée, même dans le peu de temps qu'il était obligé de s'en éloigner, Turenne profita des bonnes dispositions du cardinal pour faire adopter le plan de jonction avec les Suédois, qu'il méditait depuis long-temps. Les avantages que les Impériaux et les Bavarois avaient su tirer, dans les campagnes précédentes, de leur position centrale, n'avaient pu échapper à son esprit

observateur; et il les avait toujours vus réunir leurs forces pour opérer sur un seul point, tandis que les Suédois et les Français n'avaient fait que des attaques successives et séparées. Le seul moyen d'ôter cet avantage aux ennemis, était de joindre l'armée française à celle des Suédois. Mazarin parut comprendre assez bien cette idée; mais au moment fixé pour l'exécution, il suspendit tout, par suite d'une déception dans laquelle le rusé duc de Bavière venait de le faire tomber. Turenne, qui connaissait la mauvaise foi de ce prince, persista dans son projet. Ne pouvant passer le Rhin au-dessous de Mayence, il traversa l'électorat de Cologne, franchit le fleuve à Wesel, parcourut la Westphalie, et joignit dans la Hesse le suédois Wrangel, au moment où ce général, pressé par les forces combinées des impériaux et des Bavarois, était près de succomber. Dès que les alliés eurent connaissance de l'arrivée de Turenne, ils se retirèrent dans un camp retranché, et laissèrent parcourir sans obstacle la Franconie, la Souabe et la Bavière, par l'armée gallo-suédoise, qui s'empara de toutes les places, de tous les magasins, et força le duc de Bavière à demander la paix. Ainsi, par une marche aussi hardie que savante, et dans laquelle il ne fit pas moins de cent cinquante lieues en quinze jours, Turenne, sans combattre, changea entièrement la face des affaires. Mais le cardinal Mazarin, trompé de nouveau par les protestations du duc de Bavière, ordonna au maréchal de se séparer des Suédois, et de revenir en-deçà du Rhin. Cette retraite était à peine terminée, que les Bavarois reprirent les armes, et forcèrent Turenne à retourner au secours des Suédois. Cette nouvelle campagne ne fut ni moins prompte ni moins glorieuse que la précédente : la Bavière fut envahie tout entière; et le vieux duc, fuyant devant le vainqueur, se réfugia dans les états autrichiens. Déjà Vienne était menacée lorsque les plénipotentiaires réunis depuis plus de cinq ans à Munster y signèrent enfin la paix (24 oct. 1648). Personne ne douta en Europe que ce fameux traité de Westphalie, si avantageux et si long-temps attendu, ne fût principalement dû aux exploits de Turenne : il en reçut de toutes parts des félicitations; et pour consacrer le souvenir de sa dernière expédition on frappa une médaille, avec cette légende, qui indiquait à-la-fois ses victoires et le manque de foi du duc de Bavière : *Victoria fractæ fidei ultrix.* Après vingt-cinq ans de travaux non interrompus, la paix semblait devoir enfin lui laisser quelque loisir; mais le repos n'était alors ni dans ses goûts ni dans sa destinée; et il n'était pas non plus dans celle de la France. La guerre extérieure fut à peine terminée, que des dissensions intestines vinrent agiter le royaume d'une manière encore plus funeste. La ruine des finances, le pouvoir d'un ministre étranger, et, plus que tout cela, les incertitudes et la faiblesse qui accompagnent la minorité des rois, avaient fait naître dans l'état une foule de prétentions et de partis opposés. Les princes et le parlement, les grands et le peuple, tout était en révolte contre la cour (*Voy.* MAZARIN); et le duc de Bouillon, devenu l'un des chefs de cette faction de la Fronde, qui fut si près de détruire à son berceau la monarchie de Louis XIV, rendait la position de Turenne extrêmement embarrassante. Ce général était encore en Alle-

magne, occupé de faire exécuter les conditions du traité de Westphalie, lorsque la rébellion éclata dans Paris, par la journée de barricades. Dès les premiers symptômes de ces dissensions, chaque parti avait cherché à l'attirer à lui; et tandis que Mazarin lui envoyait sa nomination au gouvernement de l'Alsace, et lui offrait, pour la seconde fois, la main de sa nièce, tandis que la reine-mère lui écrivait de la manière la plus affectueuse, le duc de Bouillon, sa femme et la duchesse de Longueville le pressaient de se réunir aux Frondeurs. Toujours froid et réservé, il ne fit d'abord rien connaître de ses intentions; ramena ses troupes en France, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de la cour, et écrivit à Mazarin, *qu'il éprouvait un déplaisir extrême de voir son frère se mêler de ces désordres; qu'il ne ferait jamais rien contre la fidélité qu'il devait au roi; mais que le blocus de Paris lui semblait une démarche bien hardie dans un temps de minorité; et que si le cardinal continuait à traiter le peuple avec tant de sévérité, il ne devait plus compter sur son amitié*. Il s'expliqua ensuite encore plus clairement dans une espèce de manifeste à son armée. La cour, ne pouvant plus avoir aucun doute à son égard, envoya aux troupes l'ordre de ne plus le reconnaître pour chef; elle fit en même temps répandre de l'argent parmi les soldats, et bientôt la moitié des régiments se sépara de lui. Voyant hésiter ceux qui lui restaient, Turenne les mit lui-même sous les ordres du général que la cour avait nommé pour le remplacer; et il se retira en Hollande, où il resta jusqu'à la convention de Ruel. La cour ayant consenti que les intérêts de la maison de Bouillon fussent une des premières clauses de cette convention, Turenne, qui en avait fait le principal motif de sa défection, n'eut plus aucune raison de rester dans un parti où d'ailleurs il ne voyait pour lui aucun avantage. Il se hâta donc de rentrer en France; et la reine-mère, le cardinal le reçurent avec beaucoup d'empressement. Mais cette paix de Ruel ne pouvait durer; elle n'avait satisfait aucun parti; et toutes les prétentions augmentaient de jour en jour. La cour, qui avait beaucoup promis, n'avait ni l'intention ni le pouvoir de tenir ses promesses. Le prince de Condé se montrait de plus en plus exigeant; il annonçait hautement l'intention de présider la régence, et traitait le cardinal avec une excessive hauteur. Mazarin vit tous les dangers de sa position; et, fort de son ascendant sur l'esprit de la reine, il conçut et exécuta presque en même temps un coup d'état aussi audacieux qu'imprévu; ce fut de faire arrêter et conduire à-la-fois dans la prison de Vincennes les princes de Condé, de Conti, et le duc de Longueville, leur beau-frère. Un acte de violence aussi inattendu mit toute la France en rumeur: la Fronde reprit son activité, et Turenne se sépara une seconde fois de la cour. Ce fut en vain que la reine-mère et le cardinal lui écrivirent les choses les plus flatteuses. Entraîné, comme il l'était, par toutes les passions et les prétentions de sa famille, par les charmes de Mme. de Longueville, et peut-être encore par d'autres motifs, rien ne put le retenir. Il se rendit à Stenai, pour s'y réunir aux chefs de la nouvelle ligue, et surtout à la belle duchesse. Tous les Mémoires du temps ont parlé de l'amour dont Turenne fut alors épris pour Mme.

de Longueville; mais tous s'accordent à dire qu'elle ne le traita jamais aussi bien que l'auteur des Maximes, et que la politique fut le seul point sur lequel ils s'entendirent (*Voy.* LONGUEVILLE, XXV, 14). Le vicomte vendit son argenterie, la duchesse ses diamants, et tous les deux signèrent un traité d'alliance avec le roi d'Espagne. Ils reçurent des subsides, levèrent des troupes, et Turenne fut bientôt à la tête d'une armée. Ses premiers exploits dans cette guerre déplorable furent la prise du Catelet, de la Capelle et de Rhetel; il s'avança ensuite vers la Marne, et voulait pénétrer jusqu'à Paris, ou du moins à Vincennes, pour délivrer les princes; mais les Espagnols refusèrent de le suivre, et il fut obligé de se diriger sur d'autres points, sans oser entreprendre rien de considérable. Son armée, composée de toutes sortes de nations, s'était entièrement dispersée lorsque celle du roi s'avança sous les ordres du duc de Praslin, pour reprendre Rhetel. A cette nouvelle, Turenne se hâte de réunir tous les Allemands, les Lorrains et les Français qui veulent lui obéir; il en forme un corps de huit mille hommes, et marche vers Rhetel, pour en faire lever le siége : mais déjà cette place avait été vendue par le gouverneur; et le vicomte se trouva en présence de l'armée royale, qui ne comptait pas moins de vingt mille combattants. Tout lui prescrivait de se retirer; mais cette opération était difficile dans un pays découvert et devant un ennemi si nombreux. Le duc de Praslin suivit tous ses mouvements, et le força bientôt de s'arrêter. Obligé de combattre, Turenne se met à la tête de ses escadrons; il charge à plusieurs reprises la cavalerie française, se jette, l'épée à la main, au plus fort de la mêlée; et, deux fois entouré de cavaliers ennemis, ne leur échappe que par sa présence d'esprit et son courage. Enfin cette défaite de Rhetel, où il perdit la moitié de son armée, et qui porta une grande atteinte au parti de la Fronde, ne fit qu'ajouter à sa gloire, en même temps qu'elle contribua beaucoup à lui ouvrir les yeux, et qu'elle lui fit voir clairement le peu de fond qu'il fallait faire sur les Espagnols, sur les femmes et sur les jeunes seigneurs dont se composait le parti dans lequel il s'était si imprudemment jeté. La cour ayant fait dans ce moment auprès de lui quelques tentatives, il se montra fort disposé à se rapprocher d'elle, refusa des subsides que lui envoyaient les Espagnols, et lorsque le jeune roi lui eut écrit d'une manière très-flatteuse, lorsque son frère eut obtenu tout ce qu'il avait demandé, il se hâta de revenir à Paris, où il reçut le meilleur accueil. Le grand Condé surtout le rechercha avec un empressement dont il comprit aisément les motifs. Ce prince semblait alors beaucoup moins occupé de servir le roi, que d'augmenter son propre parti; et tout annonçait que sa réconciliation avec la cour ne serait pas de longue durée; mais Turenne était trop sage, il connaissait trop les hommes, pour se placer volontairement sous les ordres d'un chef exigeant, emporté, et sans ménagements pour ses amis comme pour ses ennemis. La régence au contraire, dans les mains d'une femme et d'un prélat, lui offrait toutes sortes d'avantages. On ne pouvait s'y dispenser d'avoir recours à lui dans les circonstances les plus importantes; et si la guerre éclatait de

nouveau, le plus beau rôle lui était évidemment réservé. On ne peut pas douter que Turenne n'ait fort bien vu tout cela, et que ces motifs n'aient été pour beaucoup dans sa résolution. D'ailleurs il n'avait réellement plus aucune raison d'abandonner la cause du jeune roi, et ce fut avec l'intention bien sincère de le servir qu'il accompagna ce prince à Saumur. Ce fut aussi avec beaucoup d'empressement et de zèle qu'il reprit les armes pour sa défense, lorsqu'il le vit dans un extrême péril; et qu'il accepta le commandement qu'on lui offrit, bien que ce ne fût que celui d'une partie de l'armée, et qu'il fût plus ancien que le maréchal d'Hocquincourt, qui devait le partager avec lui. Dès le premier jour, il obtint à Gergeau un succès tellement décisif, que la reine le remercia avec raison d'avoir *sauvé l'état;* mais sa modestie ordinaire n'y vit, pour nous servir de ses expressions, *qu'un avantage de peu de considération.* Ce succès, qui venait d'arrêter les troupes du prince de Condé, prêtes à enlever la cour à Gien, n'avait pas mis, il est vrai, le roi hors de tout danger; et le lendemain on voulut le faire partir pour Bourges; mais Turenne s'y opposa avec force, disant hautement qu'il était toujours dangereux de fuir devant des rebelles, qu'il répondait de tout. C'était prendre une grande responsabilité; et certes il ne se faisait aucune illusion sur l'imminence du péril. Voici comment il a peint lui-même, dans sa correspondance, l'effrayante position où il se trouva: « Jamais il ne s'est présenté tant de » choses affreuses à l'imagination » d'un homme, qu'il s'en présenta » à la mienne. Il n'y avait pas long- » temps que j'étais raccommodé » avec la cour, et qu'on m'avait don- » né le commandement de l'armée » qui en devait faire la sureté. Pour » peu qu'on ait de considération, on » a des ennemis et des envieux: j'en » avais qui disaient partout que j'a- » vais conservé une liaison secrète » avec M. le prince. M. le cardinal » ne le croyait pas; mais au premier » malheur qui me fût arrivé, peut- » être aurait-il eu le même soupçon. » De plus, je connaissais M. d'Hoc- » quincourt, qui ne manquerait pas » de dire que je l'avais exposé et ne » l'avais point secouru (1). Toutes » ces pensées étaient affligeantes; et » le plus grand mal, c'est que M. le » prince venait à moi, le plus fort et » victorieux. » C'était après avoir battu et dispersé le corps d'Hocquincourt que Condé marchait ainsi avec quatorze mille hommes contre Turenne, qui n'en avait que quatre mille pour lui résister. Dans un aussi grand danger, celui-ci dit froidement à son capitaine des gardes, qui lui faisait part de toutes les clameurs, de tous les projets de retraite: *C'est ici qu'il faut périr.* Il venait de choisir la place où il voulait combattre; et dé-j , feignant de se retirer épouvanté, il y avait attiré son imprudent rival. Dès qu'il le voit engagé dans le défilé il fait volte face, foudroie avec son artillerie une colonne qui ne peut se déployer, lui fait subir une grande perte, l'oblige à la retraite, et reprend paisiblement la route de Gien, où il va rassurer la cour, prête encore une fois à prendre la fuite.

(1) Le maréchal d'Hocquincourt ayant laissé enlever ses postes, dispersés malgré l'avis de Turenne, Mazariu voulut faire mention de cet avis dans une relation qu'il fit publier: mais le vicomte en exigea la suppression; et comme on lui rapporta que, loin de reconnaître sa faute, d'Hocquincourt la lui imputait hautement, il dit qu'un homme aussi affligé que l'était ce maréchal devait avoir au moins la liberté de se plaindre.

Turenne fut souvent aussi habile, aussi bon tacticien que dans cette occasion; mais jamais il ne déploya tant de valeur, jamais il ne se montra aussi véritablement grand, aussi supérieur à tous les événements. Le service qu'il rendit à Louis XIV était immense; et ce fut avec la plus rigoureuse exactitude que, dans le premier moment d'enthousiasme, la reine-mère s'écria, en le voyant: *Vous venez une seconde fois de mettre la couronne sur la tête de mon fils*. Le lendemain, il fut rejoint par les débris du corps d'Hocquincourt; et Condé, qui vit tous ses projets renversés, se rendit à Paris, pour y rassurer son parti alarmé par des événements si extraordinaires. Turenne fit encore essuyer un échec aux troupes de ce prince, sous les murs d'Étampes : mais, obligé de marcher contre le duc de Lorraine, qui venait au secours des Frondeurs, il ne put s'emparer de cette place. Après avoir forcé les Lorrains, par la seule habileté de ses manœuvres, à retourner dans leur pays, il serra de si près l'armée des princes, qu'il la força de combattre dans un faubourg de Paris, et que le grand Condé n'échappa dans cette occasion à une ruine complète, que parce que les habitants de la capitale, qui d'abord lui avaient fermé leurs portes, de peur de se compromettre avec la cour, les lui ouvrirent ensuite, quand il s'agit de le sauver. Ce fut dans ce moment que Mademoiselle (*V.* MONTPENSIER, XXX, 30) fit tirer le canon de la Bastille sur l'armée royale, lorsque cette armée, poursuivant celle des princes, pouvait l'anéantir et mettre fin à la guerre. Dans ce fameux combat du faubourg Saint-Antoine, qui dura tout un jour, on vit long-temps au plus fort de la mêlée les deux chefs rivaux, l'épée à la main, couverts de sueur et de sang, prendre part à toutes les charges, et se jeter dans tous les périls. Lorsque, par le secours des Parisiens, l'armée Condéenne se fut tirée du danger le plus imminent, elle traversa paisiblement la ville, pour aller camper au faubourg Saint-Victor. Les Espagnols lui envoyèrent des renforts; et peu de temps après, Turenne, entouré par des forces supérieures, se vit réduit, dans son camp de Corbeil, à une extrémité qui donna de vives inquiétudes à la cour. Déjà l'on y voulait encore recourir à la fuite; et tous les avis étaient de se rendre à Lyon: mais le vicomte s'y opposa fortement, et bientôt il sortit presque sans combattre de la mauvaise position où il se trouvait, ramena la cour à Paris, et força le prince de Condé à sortir de France. Cette campagne de 1652 ne dura pas six mois; et, dans ce court intervalle, Turenne déploya tous les genres d'habileté et de valeur: il sauva plusieurs fois la monarchie; et ce beau règne de Louis XIV, qui commençait, fut assuré à la France par ses victoires. Alors son crédit n'eut plus de bornes, et le commandement des armées lui fut dévolu sans partage. C'était le seul objet dont il se montrât jaloux; et c'était sur ce point-là seulement qu'on pouvait le taxer de quelque ambition. Certes, il est bien permis de dire que ce sentiment n'était en lui que la conscience d'une grande capacité. Il faisait peu de cas des richesses; et souvent la plus grande partie de ses traitements et des bienfaits du roi, fut employée pour le service de l'état et pour le soulagement des troupes. Au siége de Saint-Venant, on le vit couper sa vais-

selle d'argent et la distribuer aux soldats, qui ne recevaient point de solde. Plus tard, il avança des sommes considérables aux Stuarts, dont il avait embrassé la cause avec beaucoup de chaleur; et cet argent ne lui a jamais été rendu. Cependant ses charges et ses emplois étaient toute sa fortune; car il n'avait rien eu de sa maison; et il était incapable de s'enrichir par les voies qu'employaient tant d'autres généraux. Un officier lui ayant indiqué un moyen de gagner quatre cent mille francs sans que personne en sût rien, il lui répondit froidement : « Je vous suis fort obligé ; mais » ayant eu souvent de pareilles occa- » sions sans en profiter, je ne change- » rai pas à l'âge où je suis. » Une autre fois les habitants d'une ville étant venus lui offrir trois cent mille francs, pour que son armée ne passât pas sur leur territoire, il répondit avec le même calme : « Je vous prie de garder » votre argent : votre ville n'est pas » sur le chemin que je dois suivre. » Ce ne fut certainement pas pour s'enrichir qu'il épousa, en 1653, la fille du duc de La Force, riche héritière; ce fut pour acquitter envers le père une dette d'estime et de reconnaissance. Ce mariage le mit cependant en état de mieux suivre ses goûts de bienfaisance et de générosité; mais lorsqu'il perdit sa femme, après quelques années d'une union fort heureuse, il voulut rendre la dot à son beau-père qui la refusait; et dans ce combat de générosité, le vieux duc se vit obligé de céder. Cette union avait à peine duré quelques mois, lorsque Turenne fut envoyé de nouveau contre les Espagnols, dont Condé était resté l'auxiliaire. Dans cette campagne de 1654, il s'empara de Rethel, puis de Mouson et de Sainte-Menehoult; il exécuta ensuite, devant un ennemi toujours supérieur par le nombre, des marches si bien combinées, qu'on les a comparées à celles de Fabius devant Annibal; enfin il termina ces belles opérations par la levée du siége d'Arras, que les Espagnols avaient entouré d'une double circonvallation, où leur armée semblait à l'abri de toute approche. Mais l'expérience à suffisamment prouvé qu'en pareil cas, l'initiative du mouvement et le choix du point d'attaque donnent aux assaillants un grand avantage. Le vulgaire, épouvanté par des retranchements en apparence inexpugnables, a considéré long-temps ces entreprises comme impossibles; mais Turenne ne pouvait commettre une telle erreur. Malgré l'avis des maréchaux de La Ferté et d'Hocquincourt, il fit décider que les lignes espagnoles seraient emportées, et il dirigea lui-même la principale attaque, où il réussit dès le premier choc. Ce fut en vain que le prince de Condé marcha à lui pour l'arrêter : tous les points furent successivement enfoncés; et l'ennemi se retira en désordre sur Cambrai. Voici avec quelle admirable simplicité Turenne écrivit sur cette victoire le lendemain : « On a trouvé aujourd'hui beau- » coup plus de prisonniers que l'on » ne pensait, et la défaite bien » plus grande. M. l'archiduc s'est » sauvé avec deux cents chevaux. » M. le prince a fait sa retrai- » te avec plus d'ordre, mais n'a » emmené ni canon, ni bagage, et » trouvé le désordre si grand, qu'il » n'a pu y remédier. Il n'est pas » imaginable comme tout ce que l'on » a concerté a réussi; et il a fallu » que presque toutes les mesures » n'aient point manqué, pour y » avoir un succès aussi heureux. J'ai

» rendu grâce à Dieu de ce qu'une » affaire qui me tenait tant à cœur » m'a si bien réussi. Voilà bien des » fois réussir. » Il semblait, par ces dernières expressions, que Turenne eût le pressentiment de ce qui devait arriver un peu plus tard à Valenciennes, où, par une fatalité qui serait inexplicable, si tous les historiens n'étaient d'accord pour l'attribuer à l'ignorance et à l'entêtement du maréchal de La Ferté, les Français to:nbèrent précisément dans la faute qui avait perdu leurs ennemis devant Arras. Comme eux, ils s'établirent dans de vastes lignes de circonvallation, obligés d'observer en même temps leur front et leurs derrières, et comme eux, forcés de garder également tous les points. Ce fut vers La Ferté, dont ils connaissaient l'impéritie et la folle sécurité, que les ennemis dirigèrent leur principale attaque: ils surprirent sa troupe, la défirent complétement, et l'emmenèrent lui-même prisonnier. Obligé de se retirer devant un ennemi victorieux, Turenne, avec le calme qui le distinguait si éminemment dans de pareilles occasions, fit une très-belle retraite sur le Quesnoy, où de nouvelles forces vinrent le joindre et le mirent en état de tenir la campagne. Depuis l'échec de Valenciennes, tout se passa en siéges de peu d'importance, et en marches et contre-marches, qui prouvèrent l'habileté des chefs, sans offrir de grands résultats. Ce fut dans ce temps-là que les deux héros du siècle, ces rivaux de gloire et de célébrité, qui s'étaient jusqu'alors traités avec tant de politesse, même en se combattant, se piquèrent assez vivement par suite d'une dépêche qui fut interceptée, et dans laquelle Turenne blâmait, sans déguisement, les manœuvres du prince de Condé. Celui-ci, vivement offensé, envoya, par un trompette, une lettre fort dure au vicomte, qui se contenta de dire : « Si l'on se permet encore » de m'apporter de pareils écrits, je » ferai punir celui qui les apportera. » Depuis ce moment ces deux généraux ne mirent plus les mêmes égards dans leurs rapports, et ils ne parurent réconciliés qu'après la paix des Pyrénées. Turenne se rendit, à cette époque, chez le prince, et il en fut très bien accueilli. Voici comment il a raconté cette entrevue dans une lettre à sa femme : « Je fus hier à » Saint-Maur, où je vis M. le Prince. » Cela se passa, de son côté, le plus » honnêtement qu'il est possible. Il y » avait beaucoup de monde. Je fus » quelque temps avec lui ; et il se » parla de tout le passé, même des » lettres écrites auprès de Condé (c'était la correspondance interceptée). « Je fus fort aise de le voir, et » on ne peut s'attendre à aucune ci- » vilité qu'il ne me fît. » Malgré toutes ces assertions, il est bien sûr que cette entrevue, après dix ans de combats et d'opposition, fut embarrassante pour tous les deux : mais Condé était trop poli, et Turenne trop sage et trop réservé pour en rien laisser paraître. Plus tard, la cour ajouta encore aux motifs d'éloignement, par la confiance exclusive qu'elle sembla donner à Turenne ; et l'on peut dire en toute vérité que ces deux grands hommes ne furent jamais sincèrement unis. Cette paix des Pyrénées avait encore été déterminée par les victoires du vicomte, et surtout par celle des Dunes auprès de Dunkerque, où, se trouvant dans la même position qu'à Valenciennes, et s'y voyant attaqué de la même manière, loin de tomber dans la même faute, il sortit de ses lignes pour

aller au devant des Espagnols, et les battit complétement. Ainsi, dans trois événements considérables et fort rapprochés, ceux d'Arras, de Valenciennes et de Dunkerque, l'inutilité et même le danger des lignes de circonvallation pour une armée assiégeante fut parfaitement démontré (2). Après la bataille des Dunes, dans laquelle Turenne avait eu à combattre le grand Condé et les meilleures troupes espagnoles, il n'écrivit que ces mots à sa femme : « Les ennemis sont » venus à nous; ils ont été battus. » Dieu en soit loué. J'ai un peu fa- » tigué toute la journée; je vous » donne le bon soir, et je vais me » coucher. » Ainsi, quand il s'agissait d'une victoire, il disait : *Nous l'avons remportée;* et quand il parlait d'une défaite : *J'ai été battu.* Mais qu'à tant de modestie et d'abnégation de lui-même, on ne croie pas qu'il ne connût fort bien toute l'importance et le prix de ses exploits, ni qu'il eût souffert que quelqu'un osât s'en faire honneur. A cette époque, Mazarin, frappé de l'éclat qu'avait répandu la victoire des Dunes, conçut l'idée bizarre de se l'attribuer; et il fit prier sérieusement le vicomte de déclarer, dans un de ses rapports, que c'était du cardinal qu'il avait reçu tous les plans et instructions d'après lesquels il avait agi, lui donnant à entendre que la plus haute faveur serait le prix de cette complaisance. Le maréchal repoussa cette proposition de telle manière que Mazarin n'osa plus y revenir. Cependant ils continuèrent à se traiter avec beaucoup de politesse.

(2) Ce n'est cependant que beaucoup plus tard qu'on y a tout-à-fait renoncé. Près d'un demi-siècle après ces événements, les Français perdirent encore, par les mêmes causes, une grande bataille sous les murs de Turin (*Voy.* EUGÈNE, XIII, 432; et ORLÉANS, XXXII, 106).

La paix de 1659 donna enfin à Turenne un repos qu'il ne connaissait pas. Depuis trente ans, il faisait la guerre, sans avoir séjourné trois mois dans les mêmes lieux. Des travaux si soutenus, une activité si rare, n'avaient fait que fortifier sa santé, en même temps qu'ils lui avaient acquis tant de gloire. Sa considération dans l'état n'était pas moins grande que sa réputation militaire. Dans une occasion importante une seule démarche de sa part auprès des chefs du parlement ramena cette compagnie dans les vues de la cour. Une autre fois le seul ascendant de son nom et de sa haute sagesse fit rentrer dans l'obéissance le maréchal d'Hocquincourt prêt à se joindre aux rebelles. Ainsi l'on peut dire sans exagération que Turenne jouait alors en France le premier et le plus honorable rôle. Nommé colonel-général de la cavalerie, en 1657, il fut fait maréchal-général des armées, en 1660, à l'époque du mariage de Louis XIV; et ce prince lui dit en recevant son serment pour cette dernière charge : « Il ne tient qu'à vous que ce soit davantage. » C'était évidemment du titre de connétable que le roi voulait parler. Ce titre ne pouvait pas être donné à un protestant : ainsi c'était une abjuration qu'on lui demandait; mais il était trop sage, il avait trop l'esprit des convenances, pour faire aussi ouvertement une espèce de marché de sa foi religieuse. On voit, par plusieurs passages de sa correspondance, que dès-lors il cherchait, par la lecture des Livres saints et par des conversations avec les ministres des différents cultes, à s'instruire des matières de religion. On y voit aussi que depuis long-temps il s'éloignait peu-à-peu des principes du calvinisme, et qu'il combattait pour

cela contre sa femme, qui les défendait avec opiniâtreté. On a fait honneur à plusieurs ecclésiastiques du changement qui s'opéra dans sa croyance ; mais les plus grandes probabilités se réunissent pour Bossuet, qui composa, dans cette intention, son *Exposition de la foi;* et il faut avouer qu'un tel résultat était bien digne d'un aussi grand génie. Cependant ce ne fut qu'après la mort de sa femme (3), que Turenne abjura solennellement entre les mains de l'archevêque de Paris, le 23 octobre 1668. Il en reçut aussitôt des félicitations de la cour de Rome et de celle de Saint-Germain; et ce fut, sous tous les rapports, un grand triomphe pour le catholicisme. D'un autre côté, les Protestants sentirent vivement la perte qu'ils avaient faite; et, déclamant avec violence contre celui que jusqu'alors ils avaient comblé de louanges, ils prétendirent que Turenne n'avait été conduit à un pareil changement que par des vues d'ambition et de politique (4). Cependant toutes ses prétentions auprès du roi se bornèrent alors à demander que le chapeau de cardinal, obtenu par son neveu depuis plusieurs mois, fût publiquement annoncé; et Louis XIV s'y refusa positivement, disant que, la conversion du maréchal étant trop récente, les Huguenots ne manqueraient pas de dire que cette faveur en était la récompense. « Je suis trop connu pour » craindre de pareils discours, dit » Turenne; et d'ailleurs je me suis » converti dans un temps non sus» pect. — Il est vrai, répondit le » roi, que si vous aviez voulu le fai» re en 1660, vous auriez pu espé» rer autre chose qu'un chapeau rou» ge. » Après sa conversion Turenne s'occupa beaucoup des devoirs de sa nouvelle religion. Vivant dans un cercle d'amis très-étroit, il se rendait rarement à la cour, bien qu'on lui témoignât toujours beaucoup d'empressement, et que le roi lui demandât son avis sur les affaires les plus importantes. Il eut surtout, dans ce temps-là, une grande part aux relations avec la Suède, l'Angleterre et le Portugal. Les Mémoires et les Instructions diplomatiques qu'il rédigea ont été imprimés dans la Collection de Grimoard; et l'on y remarque des vues sages, profondes, et une grande connaissance des rapports politiques de l'Europe. Aucun diplomate de cette époque ne comprit mieux que lui les intérêts de la France relativement au Portugal ; ce fut d'après ses avis et ses instructions que le maréchal de Schomberg alla défendre la maison de Bragance contre les prétentions de l'Espagne, alors si près de l'accabler (*V.* SCHOMBERG, XLI, 225); et, ce qui est assez remarquable aujourd'hui, c'est que l'Angleterre, d'accord avec la France, contribua très-efficacement, dans ce temps-là, à l'indépendance du Portugal. Tous ces travaux politiques auxquels le maréchal se livra pendant la paix, au grand déplai-

(3) La vicomtesse de Turenne mourut, en 1666, sans avoir eu d'enfants.

(4) Dans un libelle publié sous le titre de *Motifs de la conversion de M. le maréchal de Turenne*, les Protestants prétendirent qu'il avait eu le projet de se faire nommer roi de Pologne; qu'il avait voulu épouser la duchesse de Longueville; enfin, qu'il avait aspiré à se faire chef d'une république, composée de tous les protestants de France, et qu'il n'avait abjuré leur croyance, que parce qu'ils s'étaient refusés à le seconder. Ces assertions, dépourvues de toute vraisemblance, tombèrent promptement dans l'oubli ; mais les Protestants n'en soutinrent pas moins que Turenne n'avait changé de religion que dans des vues de fortune. Voltaire a adopté cette opinion dans son *Siècle de Louis XIV*; le président Hénault essaya vainement de lui en démontrer la fausseté ; il l'a laissé subsister dans toutes ses éditions.

sir des ministres, ne furent jamais qu'une suite de l'extrême confiance que le roi avait en lui. Ce prince lui communiquait les secrets de l'état les plus importants; et il lui pardonna même d'avoir commis, sur ce point, une assez grave indiscrétion. Les plus grands hommes ont eu des faiblesses; celle de Turenne fut un penchant assez décidé pour les femmes, qu'il conserva jusque dans ses dernières années. Son zèle pour la cause des Stuarts l'avait fait remarquer de la duchesse d'Orléans; et il allait souvent chez cette princesse, où il vit une jeune dame (Mme. de Coëtquen), (5) qui le séduisit autant par sa beauté que par son esprit; et lui arracha le secret du voyage de Madame en Angleterre, dont Louis XIV ne s'était ouvert qu'à lui et à Louvois. Ce prince, voyant son secret divulgué, n'hésita pas à en accuser Louvois; mais le maréchal s'empressa d'avouer sa faute et de justifier le ministre, duquel cependant il était loin d'avoir à se louer. Turenne ne pensa jamais à cette faute qu'avec de très-grands regrets; et long-temps après, le chevalier de Lorraine voulant lui en parler, il disait: *Auparavant éteignons les bougies*. C'était en 1661 que Mazarin mourant avait fait place à Louvois; et dès le premier instant, celui-ci, montrant une extrême jalousie de la confiance du roi pour Turenne, n'avait laissé échapper aucune occasion de lui nuire; mais ce qui devrait suffire pour honorer à jamais le caractère de Louis XIV, c'est qu'en donnant au maréchal des preuves multipliées de son estime et de sa confiance, il ne crut dans aucune occasion devoir se priver des services de Louvois, qu'il jugeait utiles, et que ce fut ainsi que ce monarque judicieux sut toujours tenir à leur place tous ceux qui le servirent, et tirer en même temps parti des opinions et des caractères les plus opposés. Turenne était d'ailleurs bien loin d'exiger aucun sacrifice; soumis à tout ce qui lui était ordonné de la part du souverain, jamais on ne le vit, depuis la guerre de la Fronde, mettre ses passions à la place de ses devoirs. Quand il recevait du ministre des instructions contraires à ses plans, il se contentait d'écrire au roi que M. de Louvois *ne connaissait pas assez la guerre*; et il recevait aussitôt l'autorisation d'agir comme il lui plairait. Dans ses dernières campagnes, il eut presque toujours carte blanche; et quand elle ne lui fut pas donnée, il fit à-peu-près comme s'il l'avait reçue. Ce fut certainement le seul général à qui Louis XIV laissa une pareille liberté. Ce prince était persuadé qu'en fait de guerre, Turenne ne devait recevoir des avis et des ordres de personne; et il voulait que tout le monde lui fût soumis. Dans la campagne de 1672, il lui donna la direction du corps d'armée que lui-même commandait, ordonnant à tous les autres maréchaux de lui obéir; et il en exila plusieurs qui, s'obstinant à le regarder comme leur égal, refusaient de recevoir ses ordres. On sait assez les détails de cette campagne de Hollande, où Louis XIV voulut commander en personne. Les historiens, les poètes et les flatteurs de toute espèce ont assez longuement raconté la prise de tant de villes qui se rendirent sans combattre, et le

(5) Marguerite de Rohan-Chabot, seconde fille de Henri, duc de Rohan, et de Marguerite, duchesse de Rohan. Elle avait épousé, en 1662, Malo, marquis de Coëtquen.

passage du fleuve, qui s'effectua si glorieusement, sans obstacle et sans danger. Dans cette guerre d'apparat, on pense bien qu'il n'y eut rien de remarquable pour Turenne; mais lorsque les affaires eurent changé de face, lorsque le roi eut quitté l'armée et qu'il l'eût déclaré généralissime, alors seulement le maréchal-général se trouva dans une position digne de lui. Les Hollandais venaient de prendre, sous la conduite du prince d'Orange (*Voy.* Guillaume III, xix, 219), une nouvelle attitude; et, leur armée, réunie à celles de l'empire et de l'électeur de Brandebourg, avait forcé les Français d'abandonner leurs conquêtes. Obligé de faire face, en Westphalie, à cette nombreuse coalition, Turenne se trouva, pour la première fois, en présence du comte de Montecucculi, de ce fameux tacticien, dont il a suffi, pour faire le plus grand éloge, de dire qu'il fut digne de lui être opposé. Ce général, que la cour de Vienne venait de mettre à la tête de ses armées, fit alors d'inutiles efforts pour passer le Rhin. Turenne, avec des forces de beaucoup inférieures aux siennes, réussit à l'en empêcher; et après de longues et insignifiantes marches, les armées impériales se retirèrent sans avoir osé risquer une bataille. Cette timidité parut si étonnante de la part d'un homme tel que Montecucculi, qu'on n'a pu l'en excuser qu'en disant qu'il avait reçu de sa cour des ordres positifs. Turenne força ensuite l'électeur de Brandebourg à rentrer dans ses états, et à signer la paix. Ce fut surtout pendant ces pénibles et brillantes expéditions, que, conduisant son armée dans les plus riches contrées, et s'emparant d'un grand nombre de places et de magasins, il fit éclater cette générosité, ce désintéressement qui le distinguaient si éminemment. Comme il s'était avancé dans le cœur de l'Allemagne beaucoup plus que ses instructions ne le portaient, et que l'on n'avait point de ses nouvelles à la cour, ses envieux ou ses ennemis, qui ne laissaient pas d'y être en grand nombre, profitèrent de cette inquiétude, pour insinuer contre lui quelques accusations, et déjà ils avaient réussi à persuader les hommes crédules, lorsque le maréchal parut triomphant. Le roi le combla de nouveaux témoignages d'estime, et le renvoya bientôt à l'armée, où sa présence était devenue plus que jamais nécessaire. Cette armée, forcée de se retirer en Alsace, avait laissé toute l'Allemagne au pouvoir de ses ennemis; une puissante ligue s'était formée de nouveau contre la France; et l'électeur de Brandebourg, oubliant ses promesses, s'y montrait au premier rang. Louis XIV ne pouvait pas opposer plus de dix mille hommes à des ennemis si nombreux; mais en y envoyant Turenne, il n'avait besoin de compter ni leurs soldats, ni les siens. Arrivé en Alsace, le maréchal, qui vit les alliés divisés en deux corps, conçut le projet d'attaquer le duc de Lorraine avant que ce prince eût réuni ses troupes à celles du comte de Bournonville. Ce fut dans cette intention qu'il passa le Rhin brusquement, qu'il fit faire à son armée quarante lieues en quatre jours, et qu'il l'amena devant Sintzheim, harassée de fatigue, mais avide de gloire, et pleine de confiance dans son digne chef. Jamais les Allemands n'avaient choisi une position plus formidable; leurs ailes étaient appuyées

sur des montagnes et des forts inaccessibles, leur front couvert par une rivière et une ville fortifiée ; enfin l'on ne pouvait arriver devant eux que par un étroit défilé. C'était, il faut le dire, une véritable témérité que d'attaquer un tel poste. Turenne ne put se le dissimuler ; mais il commandait aux meilleures troupes, et jamais la France n'avait eu plus besoin d'une victoire ; d'ailleurs, comme il l'a dit lui-même, ses longs succès lui donnaient une confiance, une audace que, plus jeune, il n'aurait pas eue. Enfin, la victoire, qui justifie tout, couronna bientôt son entreprise : toutes les positions de l'ennemi furent enlevées l'épée à la main. Turenne se montra partout, reçut une légère blessure, et eut un cheval tué sous lui au plus fort de la mêlée. Après l'événement, il dit à ses officiers, qui s'étaient réunis autour de lui pour le féliciter : « Avec des gens » comme vous, Messieurs, on doit » attaquer hardiment, parce qu'on » est sûr de vaincre. » Les alliés se réfugièrent derrière le Necker, et se réunirent à l'armée de Bournonville. Malgré cette jonction, qui porta leurs forces bien au-dessus de celles de l'armée française, ils n'osèrent plus l'attendre, et se retirèrent encore derrière le Mein. Se voyant ainsi maître de tout le Palatinat, avec une armée qui avait beaucoup souffert par de longues marches et des privations de tous les genres, Turenne voulut donner quelque repos à ses troupes, et il les répartit dans quatre arrondissements, où elles vécurent à discrétion chez les habitants. Cette mesure, alors inusitée, surtout dans un pays neutre, fut sans doute autorisée par le roi et par Louvois ; mais il résulte de la correspondance de Turenne, que ce général, loin de s'y opposer, la provoqua lui-même par ses avis, et qu'il alla plus loin encore en écrivant au ministre, *qu'il regardait comme fort utile à la place de Philisbourg que le pays entre Heidelberg et Manheim fût mangé.* On voit, par la même correspondance, que si l'on peut attribuer à quelqu'un dans le Conseil le mérite d'avoir hésité sur l'ordre d'une telle dévastation, ce n'est qu'au roi qu'il faut rendre une pareille justice. Écrivant au ministre sur le même sujet, Turenne lui dit encore : *Je crois que le roi voit bien l'importance que tout le Palatinat soit ruiné* (6). Il est vrai que l'ordre de *ruiner* et de *manger* un pays n'est pas tout-à-fait celui de le réduire en cendres ; mais, pour les soldats, la permission de dévaster et de piller entraîne toujours d'autres excès ; ces excès provoquent des représailles, et bientôt le meurtre et l'incendie en sont les cruelles conséquences. Ce fut ainsi que trente villages périrent alors par les flammes, en présence de l'électeur palatin (7). Ce prince, voyant de son palais de Manheim cet horrible spectacle, ne put contenir son indignation. Il écrivit à Turenne, qui était son oncle, une lettre fort vive, et qu'il termina par la proposition

(6) Ces citations textuelles de la Correspondance de Turenne ne doivent laisser aucun doute sur les causes et les auteurs de ce malheureux événement. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que Grimoard, qui a publié cette correspondance, a élevé lui-même des doutes sur l'exactitude des faits dans le texte de son *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne*, qu'il fit imprimer dans le même temps que la Correspondance (1782). C'est ainsi que tant d'éditeurs, lisant à peine ce qu'ils publient, se mettent en contradiction avec leurs auteurs et souvent avec eux-mêmes.

(7) Quelques années plus tard, en 1688, et surtout de nos jours, ces malheureuses contrées ont été dévastées d'une manière plus cruelle encore. L'auteur de cet article a été témoin des derniers ravages, et il peut attester que rien n'est comparable à ce qui se fit en 1794, par ordre du comité de salut public, qui avait résolu de *mettre un désert* entre les Français et leurs ennemis.

d'un combat singulier. Le maréchal, répondit avec beaucoup de politesse à cette proposition bizarre : « Je puis » assurer votre altesse électorale, que » le feu qui a été mis dans quelques- » uns de ses villages l'a été sans aucun » ordre, et que les soldats, qui ont » trouvé leurs camarades tués d'une » assez étrange façon (8), l'ont fait » à des heures qu'on n'a pu l'empê- » cher. Je ne doute pas que votre » A. E. ne me continue l'honneur de » ses bonnes graces, n'ayant rien fait » qui pût m'en éloigner. » On prétend que cette modération fit rougir de son emportement le prince palatin ; mais il faut avouer que dans cette affaire ce n'était pas lui qui devait rougir. Turenne eut grand soin de ne pas la divulguer, et il envoya au roi la lettre de son neveu, desirant, dit-il, *assoupir l'affaire à cause de Madame* (c'était la sœur de l'électeur). Lorsque l'armée française eut *mangé* et *ruiné* le Palatinat sur la rive droite du Rhin, elle vint sur la rive gauche avec l'intention sans doute de s'y conduire de la même manière ; mais les Impériaux, qui s'étaient prodigieusement renforcés par la réunion des Hessois, des Saxons et de toutes les troupes de l'empire, ne tardèrent pas à l'y suivre ; et devant un si grand nombre d'ennemis, il ne parut plus possible de tenir la campagne. Louvois effrayé voulut que Turenne se repliât en diligence sur la Lorraine ; mais le maréchal, après avoir fait sentir les inconvénients de fuir ainsi trop précipitamment, écrivit avec un ton de supériorité et d'assurance qui ne pouvait être permis qu'à lui seul : « Je connais la force des trou- » pes impériales, les généraux qui » les commandent, le pays où je » suis ; je prends tout sur moi, et » je me charge de tous les événe- » ments. » C'était à la tête d'une armée de vingt mille hommes qui en avait soixante mille à combattre, que Turenne parlait avec tant d'assurance ; et ce fut avec des forces si inégales qu'il fit sa campagne la plus savante, la plus admirée des tacticiens, celle de 1674. Comme Louvois, sans doute, il voyait la nécessité de se retirer devant des forces si imposantes ; mais il sentait mieux que lui tous les dangers d'une retraite qui aurait eu l'air d'une fuite. Après quelques mouvements aussi hardis que bien combinés, il attira l'ennemi sur un terrain favorable, le battit à Insheim, et se retira alors dans le meilleur ordre sur la Lorraine, abandonnant aux alliés les plaines de l'Alsace, et ne doutant pas qu'ils ne se hâtassent d'y répandre leurs troupes, et d'y prendre des quartiers d'hiver. Il avait écrit à Louvois deux mois auparavant : « Je les attaquerai par » un endroit où ils ne me soupçonne- » ront pas, et je les forcerai à re- » passer le Rhin. » Tout se fit précisément comme il l'avait prévu. Dès qu'il eut reçu quelques renforts, et que les nombreuses troupes des alliés se furent dispersées en Alsace, il fit défiler les siennes derrière les Vosges, vint très-secrétement par divers chemins surprendre l'ennemi près de Colmar, le battit à Mulhausen, puis à Turckeim, et le força de repasser le Rhin. Après ces admirables opérations, Louis XIV l'invita de la manière la plus flatteuse à se rendre à la cour ; et l'arrivée en France du maréchal-général fut une sorte de marche triomphale. Partout on se pressait sur son passage, partout on vou-

(8) Les habitants les avaient pendus et accrochés à des arbres.

lait voir le libérateur du royaume. A la cour l'empressement ne fut pas moins vif; le roi en donna l'exemple, tous les courtisans à l'envi vinrent féliciter le héros; et l'orgueilleux Louvois lui-même fut contraint de s'humilier devant tant de valeur et de gloire. Aussi calme, aussi impassible dans le triomphe et les honneurs qu'il l'avait été dans les moments de difficultés et de périls, Turenne ne s'abandonna pas à un seul mouvement de vanité. On dit même que ce fut dans ce temps-là qu'il forma sérieusement le projet de passer le reste de ses jours dans la retraite, chez les Pères de l'Oratoire, et que l'arrangement qu'il fit pour cela est resté aux archives de la maison Saint-Honoré de cet ordre, jusqu'à sa suppression, en 1792. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fallut que le roi le pressât beaucoup, et qu'il lui exposât tous les dangers où se trouvait la France, pour le décider à reprendre le commandement de l'armée. Dans sa campagne de 1675, qui devait être la dernière, Turenne eut encore une fois devant lui le comte de Montecucculi; et ces deux grands capitaines furent en présence pendant deux mois, calculant tous leurs mouvements, ne voulant rien donner au hasard, et déployant, sans combattre, tout ce que l'art et l'expérience la plus consommée de la stratégie peuvent offrir de ressources. Enfin Turenne avait amené son ennemi sur un terrain favorable, et déjà il s'écriait: *Je les tiens; ils ne pourront plus m'échapper*, lorsqu'un boulet, tiré au hasard, vint le frapper au milieu de l'estomac (27 juillet 1675). Le même coup emporta le bras de Saint-Hilaire, qui avait conduit le maréchal sur ce terrain funeste, pour lui faire reconnaître une batterie; et le fils de ce brave général fondait en larmes. « Ce n'est pas moi qu'il faut » pleurer, dit celui-ci, en montrant » le corps de Turenne; c'est ce grand » homme. » Mot sublime, disent tous les historiens, et qui est digne de la plus belle antiquité, comme celui qui en fut l'objet doit être mis à côté de tout ce qu'elle offre de plus merveilleux. Après sa mort, les lieutenants-généraux qui prirent le commandement, ne purent pas suivre ses plans, et, n'inspirant point de confiance aux troupes, ils se trouvèrent dans un grand embarras. Les soldats, voyant leur hésitation, s'écriaient: *Lâchez la Pie* (c'étaient ainsi qu'ils appelaient le cheval de Turenne), *elle nous conduira*. La fin de ces irrésolutions fut, pour les Français, la nécessité de repasser le Rhin, dont naguère leurs ennemis étaient forcés de s'éloigner. Tristes résultats de la mort d'un seul homme! — La taille de Turenne était moyenne et ses épaules très-larges: ses sourcils gros et rassemblés lui donnaient un air dur. Modeste et simple dans ses habits, il l'était aussi dans ses discours, quoique l'amour-propre et surtout la vanité de sa haute naissance y perçassent quelquefois. Par une bizarrerie assez ordinaire, il semblait mettre plus de prix à l'illustration de sa race qu'à la sienne propre; et il tenait surtout beaucoup à l'honneur d'être issu d'une maison souveraine. Après la mort de son frère on le vit dans toutes les occasions céder le pas à l'aîné de ses neveux encore enfant, mais devenu le chef de la famille. Sa première éducation n'avait pas été fort soignée, sous le rapport des lettres et des arts; mais lorsqu'il fut entré dans la carrière militaire, il sentit le besoin de plus d'instruction, au moins de celle qui se rapporte à

la guerre, et il finit par savoir assez bien l'histoire, la géographie et tout ce qui tient à la science des siéges. Il apprit aussi l'allemand et le flamand; du reste, il écrivait médiocrement en français; et c'est avec raison que Voltaire a dit, après avoir lu ses Mémoires, que notre héros ne fut ni un Xénophon, ni un César. Il parlait peu, et comme le dit le cardinal de Retz, *il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités, qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont développées qu'à sa gloire.* » Doué d'un grand sens et d'une extrême justesse d'esprit, il n'eut jamais de ces élans du génie, de ces subites illuminations qui étonnent, et qui changent la face des événements, mais qui souvent entraînent dans des écarts funestes. Conservant, dans les revers comme dans les succès, ce calme stoïque, ce sang-froid imperturbable qui sert si bien à réparer les uns et à compléter les autres, il ressemble plus qu'aucun de nos grands hommes aux héros de l'antiquité. Marchant toujours à son but du même pas, ne s'emportant jamais, et repoussant, par son calme et sa froide raison, les folles prétentions et mêmes les injures, il eût répondu comme le héros d'Athènes aux emportements d'un rival : *Frappe, mais écoute.* Et cet inappréciable avantage qui lui fut si utile sur le champ de bataille, il le conservait dans toutes les circonstances, dans les rapports les plus ordinaires de la vie privée. Tout le monde connaît cet admirable mot à un de ses domestiques qui, lui ayant appliqué, par méprise, un grand coup sur les fesses, lui demandait pardon à genoux, disant qu'il l'avait pris pour George, son camarade. — « Quand c'eût été George, dit tranquillement le maréchal, en se frottant le derrière, il ne fallait pas frapper si fort. » Et cette réponse aux gens qui, venant lui annoncer que La Ferté refusait de lui prêter des outils de siége dont il avait le plus pressant besoin, rapportèrent les injures dont le maréchal avait accompagné son refus : « Puisqu'il ne veut pas absolument nous en donner, il faudra bien nous en passer, et faire comme si nous en avions. » Ce même maréchal de La Ferté était si emporté, si jaloux des succès de Turenne, que dans toutes les occasions il se répandait contre lui en violentes invectives. Un jour, n'osant pas s'attaquer à lui-même, il frappa si rudement un de ses gens, qu'il le mit tout en sang. Ce malheureux étant venu dans cet état se plaindre à son maître, celui-ci le renvoya sur-le-champ à La Ferté avec une lettre d'excuse, où il le priait de le corriger plus sévèrement encore: « Car, dit-il, il » faut que ce valet ait eu envers vous » un tort bien grave, pour que vous » vous soyez porté à une telle vio» lence. » La Ferté dit, en lisant la lettre : *Cet homme sera-t-il donc toujours sage et moi toujours fou ?* Ce fut lentement et par une longue suite d'expériences, que Turenne parvint à un si haut degré d'habileté militaire, qu'à la fin de sa vie, cette science était pour lui réduite à des principes à-peu-près fixes. Il a dit qu'une armée de plus de cinquante mille hommes était incommode pour le général et pour les soldats ; mais cet aveu ne peut guère être compris aujourd'hui que la manière de faire la guerre est si différente ! Ce n'était pas assurément de faire mouvoir et de mettre

en action de grandes masses, que Turenne eût été embarrassé ; mais on n'avait pas imaginé de son temps qu'il fût possible de mettre en campagne une armée de cinq cent mille hommes, sans approvisionnements et sans magasins. L'immensité des équipages, des transports et des convois qu'eût exigé un pareil rassemblement; les difficultés qui en seraient résultées pour la marche et tous les mouvements, l'effrayaient avec raison; et il est bien sûr que dans l'ancien système de telles agglomérations d'hommes étaient impossibles. Dans les plans de Turenne, tout était prévu et préparé de longue main, selon les lieux, les ressources qu'ils pouvaient offrir, et surtout d'après la nature des troupes ennemies, et le caractère de leurs généraux. On le vit dans ses dernières campagnes, plus hardi et plus entreprenant à mesure qu'il devint plus habile et plus expérimenté, bien différent du grand Condé, qui avait paru si ardent et si audacieux à son début, et qui plus tard se montra prudent et presque timide. Ainsi ce n'est que par des contrastes et des moyens tout-à-fait divers, que brillèrent en même temps et dans la même carrière deux hommes que l'on a tant de fois comparés. Les meilleurs juges hésitent encore sur le rang qui doit leur être donné; mais la question serait facile à résoudre s'il ne s'agissait que de décider lequel des deux fut le plus utile à sa patrie et à son souverain. Dans une autre position et dans d'autres circonstances, Condé eût été, sans doute, un de ces conquérants qui ravagent la terre et renversent les empires; Turenne ne pouvait être qu'un de ces guerriers modestes et soumis, qui les défendent et les soutiennent. Louis XIV lui dut évidemment la couronne dans son enfance; et plus tard on fut persuadé dans tout le royaume, qu'il l'avait garanti de funestes invasions. Toute la France le pleura, et le roi plus que tous les autres. Voulant honorer sa mémoire d'une manière tout-à-fait extraordinaire, ce monarque ordonna que ses restes fussent inhumés à l'abbaye de Saint-Denis, dans la chapelle destinée à la sépulture des rois; et le cercueil de Turenne traversa les provinces au milieu des pleurs et du deuil de tous les habitants. Cette illustre dépouille est restée dans ce dernier asile des grandeurs humaines, jusqu'à ce que la faux des révolutions soit venue le détruire. Lorsque la poussière de tant de rois fut dispersée, en 1793, on épargna celle de Turenne; mais que l'on ne croie pas que ce fût à ses exploits ni à son grand nom qu'on accorda cette distinction; les barbares, qui ne vivaient guère plus d'un siècle après lui, le connaissaient à peine. Ce fut un savant, qui, par zèle de la science, réclama pour le *Cabinet national d'histoire naturelle*, un corps qui lui parut mieux conservé que les autres, et qu'il se hâta de mettre sous les yeux du public, parmi les quadrupèdes et les cétacées. En 1796, le député Dumolard, indigné de cette profanation, la dénonça au conseil législatif; et le corps de Turenne fut transporté au *Musée des monuments*, où il resta encore pendant plusieurs années exposé aux regards des antiquaires, à-peu-près comme il l'avait été long-temps à ceux des naturalistes. Ce ne fut que le 23 sept. 1800, que le consul Buonaparte, arrivé par les armes au pouvoir suprême, sentit que la première gloire militaire de la France ne devait pas rester dans cet avilissement, et fit

transporter solennellement les restes du grand Turenne dans l'église des Invalides. C'est là qu'ils reposent honorablement. Son cœur, qui avait été donné par le cardinal de Bouillon à l'abbaye de Cluny, y resta aussi jusqu'à la révolution. Ayant alors disparu par les mêmes causes qui arrachèrent le corps des tombes de Saint-Denis, il fut retrouvé plus tard, et remis à la famille, qui conserve religieusement ce dépôt. Un officier nommé Deschamps, qui avait servi sous Turenne, publia, en 1678, des *Mémoires* de ses deux dernières campagnes. Cet ouvrage estimé, qui avait été revu par le maréchal de Lorges, eut, en 1756, une seconde édition à laquelle on ajouta la fin de la campagne de 1675. Une *Vie du maréchal de Turenne* fut ensuite publiée par Courtilz (*V.* ce nom). Celle de Raguenet parut beaucoup plus tard (*V.* RAGUENET). Ramsay en a aussi fait une plus étendue, mais ce n'est souvent qu'une copie de Raguenet qu'il avait eu en manuscrit (*Voy.* RAMSAY). On y trouve les Mémoires du vicomte, écrits par lui-même, et d'autres pièces importantes. Grimoard a publié, en 1782 : *Collection des Mémoires du maréchal de Turenne*, 2 gros vol. in-fol.; et dans la même année, sous le nom de Beaurain, *Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne*. Beaucoup d'orateurs firent l'Éloge de ce grand homme, à l'époque de sa mort, entre autres le président de Lamoignon, dans un discours de rentrée du parlement. Mme. de Sévigné écrivit des choses fort touchantes sur ses derniers moments. Mascaron et Fléchier prononcèrent son oraison funèbre; et ces deux discours sont les chefs-d'œuvre de leurs auteurs; ce qui prouve au moins que ce beau sujet était, plus qu'aucun autre, fait pour inspirer l'éloquence. Cependant, par une bizarrerie qu'il serait difficile d'expliquer, l'Éloge de Turenne, si éminemment national, n'a été composé ni donné au concours dans aucune académie. Les étrangers ont peut-être montré plus de respect pour sa mémoire. Montécucculi dit, en apprenant sa mort, que la France *avait perdu un homme qui faisait honneur à l'homme*. Les habitants de la Souabe laissèrent en friche pendant plusieurs années la place où il avait péri, et ils ne voulurent pas détruire l'arbre sous lequel il s'était assis un instant auparavant. Comme le mûrier de Shakspeare, le pommier de Newton, et le peuplier de Pope, cet arbre fut long-temps l'objet de la vénération publique, et il n'a cessé de l'être, que parce que les braves de toutes les nations sont venus à l'envi, en arracher les derniers débris. Le cardinal de Rohan fit élever, en 1781, à Saltzbach, sur la place où Turenne avait reçu le coup mortel, un monument que le général Moreau rétablit en 1801, et devant lequel vont encore se prosterner tous les guerriers qui passent dans ces contrées M—D j.

TURGOT (SAINT), né en Écosse vers l'an 1045, était d'une famille si ancienne, qu'il comptait parmi ses aïeux Togut, roi danois, dont le règne remonte à une époque antérieure de mille ans à l'ère chrétienne. S. Turgot, à-la-fois religieux et homme d'état, était abbé du monastère de Dunelm, et premier ministre du roi Malcolm III (*Voy.* ce nom, XXVI, 335). Les historiens louent sa capacité, sa modestie, son courage et son élo-

quence. Hector Boëce l'appelle *Vir sanctissimus eruditissimusque.* Il a laissé, entre autres ouvrages, deux livres estimés: l'un est une *Vie du roi Malcolm et de la reine Marguerite*, en langue vulgaire: *linguâ maternâ*, dit Pitseus, *sed eloquentiâ quâdam Demosthenianâ;* l'autre, en latin, est une *Histoire du monastère de Dunelm*, dans laquelle S. Turgot a fait entrer une partie des annales d'Écosse. Il est mort évêque de Saint-André, en 1115, et a été canonisé. Sa fête se trouve dans les calendriers anglais, le 14, et dans les calendriers écossais, le 22 septembre. D—R—R.

TURGOT (MICHEL-ÉTIENNE), prévôt des marchands sous Louis XV, de la même famille que le précédent, dont une branche passa d'Écosse en Normandie au temps des croisades, naquit à Paris le 9 juin 1690. Dès l'an 1272, le nom de Turgot figure dans le rôle des gentilshommes de cette province. Vers la même époque on voit un Turgot parmi les gentilshommes qui formaient la compagnie du vicomte de Rohan. En 1281, un des ancêtres de celui dont il est parlé dans cet article fonda l'hôpital de Condé sur Noireau: Jacques Turgot de Saint-Clair, son bisaïeul, orateur et guerrier, fut un des présidents de la noblesse aux états-généraux, convoqués en 1614, sous Louis XIII; il eut une grande part aux remontrances énergiques qui furent faites par ces états. Il mourut à Paris, et fut inhumé aux Incurables, où son épitaphe faisait allusion à sa présidence de l'ordre de la noblesse: *Nobilibus patriæ bis deno lectus in anno.* Claude Turgot des Tourailles, cousin-germain de ce dernier, éteignit, en s'armant avec ses vassaux, en 1621, le feu de la guerre civile que Vatteville était près d'allumer en Normandie. Tous les membres de cette famille avaient suivi le parti des armes, lorsque le père de Michel-Étienne Turgot embrassa la carrière de la magistrature, ce qui, dans les idées d'alors, était une sorte de dérogation à la noblesse d'épée. Il acquit la réputation d'un magistrat intègre et courageux, et fut successivement intendant de la généralité de Metz et de celle de Tours. Michel-Étienne, son fils, était président en la seconde chambre des requêtes du palais, lorsqu'en 1729 il fut nommé prévôt des marchands. Ce digne magistrat s'occupa sans relâche de l'assainissement et de l'embellissement de la capitale. C'est lui qui fit construire cet immense égout qui embrasse tout le côté de la ville situé sur la rive droite de la Seine; ouvrage comparable à ceux des Romains. Par ses soins le quai de l'Horloge, auparavant étroit et dangereux, fut rendu plus large et plus commode, prolongé jusqu'à l'extrémité de l'île du Palais, et joint au reste de la ville par un beau pont de pierre (1731). La belle fontaine bâtie rue de Grenelle, faubourg St.-Germain, sous la direction et d'après les dessins de Bouchardon, est encore un monument de l'administration de Turgot. Chez lui l'ordre et l'économie se joignaient à la grandeur des entreprises, à la noblesse des vues. Ses soins pour la santé, pour les intérêts du peuple, son zèle pour faire régner l'abondance dans la capitale durant les années de disette, le courage avec lequel il se jeta au milieu des gardes françaises et des gardes suisses qui s'entrégorgeaient sur le quai de l'École, désarmant un des plus furieux, les contenant, les arrêtant tous, et faisant seul cesser

le carnage : tels furent les titres qui engagèrent Louis XV à le continuer prévôt des marchands plus long-temps qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Après avoir exercé cette charge pendant onze ans, il fut fait conseiller-d'état, puis président du grand-conseil en 1741, et mourut dans la retraite, le 1er. février 1751. Voltaire a fait l'éloge de ce magistrat, dans le *Temple du Goût*, et dans le *Siècle de Louis XV* : Turgot eut trois fils, dont l'aîné, président d'une des chambres du parlement de Paris, mourut sans postérité, le 28 sept. 1773, à l'âge de cinquante-sept ans. Voyez les articles suivants. D—R—R.

TURGOT (ANNE-ROBERT-JACQUES), baron de l'Aulne, contrôleur-général des finances, était le plus jeune des trois fils du précédent ; il naquit à Paris, le 10 mai 1727. Dès l'enfance, il annonça ces qualités du cœur et de l'esprit qui firent de lui, sinon un grand ministre, du moins un des hommes les plus estimables et les plus distingués de son temps. Au milieu des progrès qu'il faisait dans ses études, au collége de Louis-le-Grand, sa famille s'aperçut avec inquiétude que l'argent qu'il recevait d'elle était presque aussitôt dépensé : on voulut savoir quel en était l'emploi, et l'on découvrit qu'il le distribuait à de pauvres écoliers, pour qu'ils achetassent des livres. Cependant il passa toute son enfance presque rebuté, non pas de son père, qui était un homme de sens, mais de sa mère « qui le trouvait maussade, dit l'abbé Morellet » dans ses *Mémoires*, parce qu'il ne » faisait pas la révérence de bonne » grâce, et qu'il était sauvage et » taciturne. Il fuyait la compagnie » qui venait chez elle.... et se ca» chait quelquefois sous un canapé » ou derrière un paravent, où il res» tait pendant toute la durée d'une » visite, et d'où l'on était obligé de » le tirer pour le produire. » Ces détails sont minutieux, sans doute ; mais comme, dans ses relations administratives, Turgot, devenu ministre, conserva cette gaucherie maussade qui avait si mal fait augurer de l'écolier, ils ne paraîtront pas superflus. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique : son goût pour l'étude et la simplicité de ses manières semblaient indiquer chez lui cette vocation ; mais dès qu'il eut atteint l'âge où l'on commence à réfléchir, il se sentit un éloignement invincible pour le sacerdoce. Toutefois, par obéissance, il se livra avec zèle à l'étude de la théologie, et fut élu prieur de Sorbonne, au mois de décembre 1749. Cette espèce de dignité le mit dans l'obligation de prononcer deux discours d'apparat durant l'année 1750. Dans le premier, qui a pour sujet *les avantages que le christianisme a procurés au genre humain*, il soutenait avec éclat des vérités sur lesquelles on l'a depuis accusé d'avoir eu plus que des doutes. Le second, où il traitait *des progrès successifs de l'esprit humain*, est remarquable en ce que le jeune prieur de Sorbonne osait prédire, ce que ministre d'état il commença de voir s'effectuer : la séparation des colonies américaines d'avec leurs métropoles (1). Il avait alors vingt-trois ans, et déployait une instruction, une profondeur, une élévation d'idées vraiment remarquables. Doué d'une mé-

(1) « Les colonies sont comme des fruits qui ne » tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité : de» venues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce » que fit depuis Carthage, ce que fera un jour » l'Amérique. »

moire étonnante, il retenait jusqu'à deux cents vers français, après les avoir entendu lire une ou deux fois. « Il était en même temps, » dit encore l'abbé Morellet, d'une simplicité d'enfant, qui se » conciliait en lui avec une sorte de » dignité, respectée de ses camarades, et même de ses confrères les » plus âgés. Sa modestie et sa réserve eussent fait honneur à une jeune fille. Il était impossible de hasarder la moindre équivoque sur » certain sujet, sans le faire rougir » jusqu'aux yeux et le mettre dans » un extrême embarras. Cette réserve ne l'empêchait pas d'avoir la » gaîté franche d'un enfant, et de rire aux éclats d'une plaisanterie, » d'une pointe, d'une folie. » Dans la maison de Sorbonne, il se lia particulièrement avec les abbés de Cicé, de Brienne, de Véry, Bon et Morellet; et si ce commerce intime avec des jeunes gens qui devinrent tous des hommes distingués, mais dont quelques-uns méritèrent d'être taxés d'incrédulité, eut pour Turgot l'avantage d'étendre ses idées, et de fortifier ses connaissances, il y trouva des motifs de s'affermir dans son scepticisme religieux. On voit, d'après les Mémoires de Dupont de Nemours, et surtout d'après ceux de l'abbé Morellet, que, destinés la plupart, par leur naissance, à l'épiscopat, ces condisciples de Turgot n'avaient pas d'autre vocation que l'espoir des riches dignités de l'Eglise. Quant à lui, d'une probité trop délicate pour consentir à être un mauvais prêtre, il résolut de quitter l'habit ecclésiastique au commencement de l'année 1751. En vain ses amis, moins scrupuleux, le supplièrent de ne pas faire une démarche *si contraire à ses intérêts*, lui remontrant que, par le crédit de sa famille, il ne pouvait manquer d'obtenir bientôt *un évêché et d'excellentes abbayes.* Turgot répondit à l'abbé de Cicé, qui lui tenait ce langage, au nom et en présence de leurs amis communs: « Il y a beaucoup de vrai dans vos » observations. Prenez pour vous le » conseil que vous me donnez, si » vous pouvez le suivre. Quoique je » vous aime, je ne conçois pas entièrement comment vous êtes faits. » *Quant à moi, il m'est impossible* » *de me vouer à porter toute ma* » *vie un masque sur le visage* (2). » Décidé, pour ainsi dire, depuis son entrée à la Sorbonne, à partager son temps entre les lettres, les sciences et les devoirs de la magistrature, il ne s'était pas borné à des études théologiques. Il s'était appliqué au droit, à la morale, aux mathématiques, à l'astronomie, à la physique, etc. Le détail de ses travaux depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à vingt-trois, est vraiment prodigieux. Il possédait le grec, le latin; et ses Discours prononcés en Sorbonne avaient prouvé qu'il s'exprimait en cette dernière langue aussi bien qu'il est possible aux modernes. Il étudiait l'hébreu, l'anglais, l'italien. Il s'était tracé la liste d'un grand nombre d'ouvrages qu'il voulait exécuter. Des poëmes, des tragédies, des romans philosophiques, des traductions, des traités sur la physique, sur l'histoire, sur la géographie, la politique, la métaphysique et les langues, entraient dans cette liste singulière. Il ne put accomplir ces grands projets; mais au moins,

(2) Cette conversation curieuse est rapportée en détail dans les *Mémoires sur la vie, l'administration et les ouvrages de M. Turgot*, par M. Dupont de Nemours; mais seulement dans l'édition de ces Mémoires, publiées en 1811, en tête des OEuvres de Turgot, 9 vol. (*Voy.* t. 1er., p. 28).

de tous ces ouvrages qu'il se proposait à vingt ans, il en a fait ou commencé quinze, et composé beaucoup d'autres, auxquels il ne pensait pas alors. Voici ce qu'il a écrit, étant encore sur les bancs de la Sorbonne : à dix-huit ans, un Traité sur l'existence de Dieu, dont il reste des fragments; une Lettre à Buffon, au sujet des erreurs sur la Théorie de la terre, que Turgot, à peine âgé de dix-neuf ans, avait découvertes dans le *Prospectus* de l'*Histoire naturelle* publiée par ce grand écrivain; un Dictionnaire des étymologies de la langue latine, dont il avait déjà recueilli un nombre considérable, quand il interrompit ce travail; un Traité de la Géographie politique, et une Suite du Discours sur l'Histoire naturelle. On possède des morceaux très-étendus de ces deux dernières compositions. A vingt-deux ans, il adressa à l'abbé de Cicé, sur l'illusion et les inconvénients du papier-monnaie, une Dissertation qui offre les vrais principes de la matière. L'année suivante, dans deux Lettres sur l'existence des corps, il réfuta les deux paradoxes du métaphysicien Berkeley, dont il traduisit en partie l'ouvrage (*Voy.* BERKELEY, V, 226). Il entreprit, à la même époque, la réfutation des *Réflexions philosophiques* de Maupertuis, *sur l'origine des langues et la signification des mots*, (*Voy.* MAUPERTUIS, XXVII, 536). L'académie de Soissons ayant mis au concours cette question : *Quelles peuvent être, dans tous les temps, les causes de la décadence du goût dans les arts, et des lumières dans les sciences?* Turgot traita ce sujet avec étendue; mais apprenant que l'abbé Bon, son ami, avait entrepris de concourir, il eut la générosité de lui abandonner son travail. Le moment vint de déclarer à son père qu'il ne voulait point être ecclésiastique. Il lui annonça cette résolution dans une lettre motivée : il obtint son consentement; et sa famille s'occupa de lui procurer une des charges parlementaires, par lesquelles il fallait passer pour devenir maître des requêtes. Il fut successivement pourvu de celle de conseiller-substitut du procureur-général, le 5 janvier 1752, et de conseiller au parlement, le 30 décembre 1752. Sa destinée fut de se singulariser de bonne heure : dans cette compagnie, les jeunes magistrats cherchaient à se faire remarquer par la violence de leur opposition aux intérêts et aux vues de la cour : Turgot, au contraire, persuadé que l'autorité entière réside dans le roi, témoignait sa soumission à tout ce qui émanait de la couronne : un arrêt du conseil était à ses yeux une chose sacrée, et il opinait toujours en faveur de l'enregistrement. Cette conduite ne nuisit point à son avancement; il fut fait maître des requêtes dès le 28 mars 1753. Choqué de l'animosité réciproquement injuste qui s'était manifestée entre le parlement et l'archevêque de Paris Beaumont, au sujet du refus des sacrements par les prêtres molinistes, aux dévots jansénistes, il publia, pour ramener les esprits à des sentiments de paix et de charité, deux brochures qui eurent un grand succès. L'une se composait de deux *Lettres sur la tolérance;* l'autre avait pour titre le *Conciliateur*. On a prétendu que ce dernier écrit ne fut pas sans influence sur les déterminations du roi et du ministère, dont la sage modération apaisa ces querelles (3). Durant ces déplo-

(3) L'abbé Morellet attribue à tort le *Conciliateur* à Loménie de Brienne.

rables débats, le parlement avait été exilé, (mai 1753) et remplacé par une chambre royale, composée de conseillers-d'état et de maîtres des requêtes. Turgot en fit partie, et on le vit avec défaveur siéger dans ce tribunal, pour ainsi dire à la place de son frère, le président Turgot, qui n'était pas légalement vacante. Cette circonstance le rendit odieux au parlement, ensorte qu'après le rappel de cette compagnie, il ne put obtenir l'agrément de la charge de président à mortier, que ce même frère avait le projet de lui céder. Il est plus doux de suivre Turgot dans sa vie littéraire : c'est là, selon nous, son véritable titre à l'estime de la postérité; car, comme philosophe spéculatif, on ne peut nier le mérite et l'utilité de ses travaux. Ses fonctions de maître des requêtes ne suffisant pas à l'activité de son esprit, il remplit ses loisirs par une grande variété d'études : il s'appliquait à la chimie sous le célèbre Rouelle; perfectionnait ses connaissances en histoire naturelle, en géométrie transcendante, en astronomie; et se délassait de ses méditations philosophiques par des traductions en prose ou en vers. En prose, il traduisit de l'hébreu le Cantique des Cantiques : du grec, le commencement de l'Iliade; du latin une multitude de fragments de Cicéron, de César, de Tacite, de Sénèque et d'Ovide; de l'anglais, des morceaux de Shakspeare, de Pope, de Johnson, d'Addison, et presque tout le premier volume des *Stuarts*, de David Hume; de l'italien, plusieurs scènes du *Pastor fido*. Ses traductions en vers s'appliquèrent à quelques odes d'Horace; à la première élégie de Tibulle, à la belle prière de Cléanthe, à plusieurs morceaux de Pope, enfin à la plus grande partie des Géorgiques de Virgile. Ce n'étaient là que les exercices d'un homme de goût; mais Turgot rendit un vrai service à la littérature, en faisant, le premier, connaître à la France, par une version fidèle, les Pastorales et les Idylles de Gesner; la *Messiade* de Klopstock; enfin, plusieurs morceaux des poésies erses attribuées à Ossian, et traduites en anglais par Macpherson (4). Il contribua aussi aux progrès des sciences politique et économique, en reproduisant dans notre langue les dissertations de Hume sur les jalousies de commerce, sur la réunion des partis, sur la liberté de la presse; et les considérations de Josias Tucker sur les guerres entreprises pour favoriser, étendre ou assurer le commerce. La traduction littérale lui paraissait l'unique moyen de bien faire connaître un auteur : il disait quelquefois : « Si je veux vous montrer comment on s'habille en Turquie, il ne faut pas envoyer le doliman à mon tailleur pour m'en faire un habit à la française : vous n'en connaîtriez que l'étoffe. Il faut que je mette le doliman sur mes épaules, et que je marche devant vous. » Il commença dès-lors à jouir d'une réputation littéraire d'autant plus flatteuse, qu'il n'y prétendait aucunement. Ses amis le consultaient sur tous leurs ouvrages, malgré la sévérité de ses jugements; et lui-même ne s'offensait jamais de leurs critiques sur ses propres écrits. « Nous faisons assaut de sévérité, disait-il à Saint-Lambert; mais

(4) Ces fragments d'Ossian, traduits par Turgot, ont été publiés d'abord dans le *Journal étranger*, puis réimprimés dans les *Variétés littéraires*, avec un discours sur la poésie des peuples sauvages. (*Voy.* SUARD).

» sans nous aimer moins. « Souvent il suspendait ses études et ses travaux les plus intéressants, pour revoir les ouvrages de ses amis, et il n'a guère employé moins de temps à leurs écrits qu'aux siens propres. Le talent assez remarquable qu'il avait pour la poésie ne fut pendant sa vie qu'un secret révélé à quelques confidents intimes; « et ce mystère, dit » Sénac de Meilhan, fait l'éloge du » caractère de M. Turgot, qui a su » résister aux tentations de l'amour- » propre, toujours si avide de jouis- « sances, même aux dépens du repos.» Ce fut seulement après sa mort qu'on sut qu'il était l'auteur d'une pièce de vers sur le traité de Versailles, et de plusieurs autres qui méritèrent dans le temps d'être attribuées à Voltaire (5). Turgot ambitionnait des succès d'un genre plus élevé : il visait à la gloire de réformer l'administration de l'état; et c'était pour mettre en pratique ses brillantes utopies, qu'il aspirait aux grandes places. Bien qu'il fût lié avec Diderot, d'Alembert, Raynal, et qu'il fréquentât les sociétés du baron d'Holbach, d'Helvétius, de M[me]. du Deffant, etc., il sut garder assez de réserve dans ces relations, pour ne point se compromettre aux yeux du gouvernement. Personne dans le parti philosophique n'était, selon l'expression de Voltaire, *plus habile à lancer la flèche, sans montrer la main.* Cette habileté de conduite, qui se conciliait chez lui avec une austère probité et un véritable désintéressement, lui mérita la considération générale. On citait d'ailleurs de lui des traits infiniment honorables. Il avait été chargé d'examiner l'affaire d'un employé des fermes, poursuivi pour un crime par la justice, et qui avait trouvé moyen de s'y soustraire. Turgot, persuadé que cet homme était coupable, et que le devoir qu'il aurait à remplir envers lui serait un devoir de rigueur, ne se pressa pas de s'en occuper. Cependant, après de longs retards, il examina l'affaire, et trouva que l'accusé était innocent. Alors il se crut obligé de réparer le tort que ces délais avaient pu causer à cet employé, et il l'indemnisa des appointements dont ce malheureux avait été privé pendant la durée du procès, « ayant soin, dit » Condorcet, de n'y mettre que de » la justice, et non de la générosité.» Si Turgot se montrait l'ami fort circonspect des philosophes qui attaquaient de front la religion et les pouvoirs de la société, il fut toujours le plus fervent adepte de la secte des économistes, qui avaient entrepris de réformer l'administration. Ceux-ci se partageaient en deux écoles : l'une, ayant pour chef Quesnay (*Voy.* ce nom), plaçait dans les produits agricoles la source de toutes les richesses, et bornait la science du gouvernement à favoriser l'agriculture; l'autre attachée aux principes du conseil-

(5) Dans une de ces pièces qui prouvent chez Turgot beaucoup de penchant surtout pour la satire, on lisait ces vers devenus fameux, sur le conseiller Pasquier (*V.* XXXIII, 94), rapporteur dans l'affaire de Lally :

Ces yeux où la férocité
Prête de l'âme à la stupidité.

On connaît l'épigraphe qu'il fit pour le portrait de Francklin :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Les vers suivants, moins connus, sont peut-être ce qu'on a dit de plus piquant et de plus vrai sur Fréderic-le-Grand.

. . . .

Haï du dieu d'amour, cher au dieu des combats,
Il inonda de sang l'Europe et sa patrie.
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
Et pas un n'en reçut la vie.

On peut voir des vers de Turgot, cités dans le *Mercure français*, du 11 et du 25 février 1792, p. 49 et 107.

Enfin, on a encore rapporté une épigramme de Turgot contre le cardinal de Bernis, dans l'art. FRÉDÉRIC II (XV, 575).

ler-d'état Vincent de Gournay, voyait dans le travail manufacturier la seule richesse véritable de l'état, et insistait pour que le gouvernement demeurât spectateur passif de l'industrie et du commerce : sa maxime était *laissez faire, laissez passer*. Turgot était lié avec Quesnay, et l'ami intime de Gournay: il entreprit de concilier ces deux systèmes, dont les respectables auteurs, tendant au même but par des routes opposées, étaient parfaitement d'accord sur les moyens de faire prospérer l'agriculture et le commerce; mais les nombreux disciples de ces deux écoles, et Turgot tout le premier, allèrent plus loin que leurs maîtres, dont ils n'imitèrent point la sage réserve ; ils ne tinrent compte, dans l'application de leurs théories, ni des obstacles, ni des intérêts qu'il fallait ménager, ni des habitudes qu'il est toujours si dangereux de rompre. De là la défaveur dont la secte des économistes demeura frappée en France, jusqu'à ce que les travaux judicieux des Adam Smith et des Garnier, soient venus donner à la science de l'écononomie politique une direction véritablement utile. Depuis 1755 jusqu'en 1759, Turgot étudia l'administration sous M. de Gournay, alors intendant du commerce ; en 1755 et 1756, il l'accompagna dans sa visite des principales places de commerce à l'est et au midi de la France. Après la mort de ce respectable ami, il en traça l'éloge historique, pour consoler sa douleur (6). Vers la même époque il fit un voyage en Suisse, recueillant partout des observations, soit comme naturaliste, sur la forme et la nature des montagnes et des vallons ; soit comme économiste, sur l'agriculture, les fabriques et le commerce. Il alla rendre une visite au patriarche de Ferney. Voici le jugement que d'Alembert et Voltaire portaient dès lors sur Turgot. Le premier écrivait le 8 » octobre 1760 : « M. Turgot m'écrit » qu'il compte être à Genève vers la fin » de ce mois; vous en serez surement » très-content. C'est un homme d'es- » prit très-instruit et très-vertueux, » en un mot, un très-honnête *cacouac*, » mais qui a de bonnes raisons pour » ne le pas trop paraître; car je suis » payé pour savoir que la *cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, » et il mérite de faire la sienne. » Voltaire fut, en effet, très-content de Turgot, et dans son enthousiasme, il répondit à d'Alembert : « Je suis » encore tout plein de M. Turgot. Je » ne savais pas qu'il eût fait l'article » *Existence;* il vaut encore mieux » que son article. Je n'ai guère vu » d'homme plus aimable ni plus ins- » truit; et, ce qui est assez rare chez » nos métaphysiciens, il a le goût le » plus fin et le plus sûr. Si vous avez » plusieurs sages de cette espèce dans » votre secte, je tremble pour l'*infâme*. Elle est perdue dans la bonne » compagnie. » Turgot fut appelé le 8 août 1761, à l'intendance de la généralité de Limoges. Alors il commença à réaliser des innovations fondées sur les maximes des économistes. Il supprima les corvées, mesure juste et louable, en ce qu'il fit retomber sur les propriétaires des terres la charge de la construction et de l'entretien des chemins, qui portait entièrement sur la classe ouvrière. Cependant la manière dont il procéda à cette opération, était peu régulière et même peu équitable, en ce qu'il employa au rachat de la corvée des fonds destinés à des dégrévements

(6) Voy. tom. III des *Œuvres de Turgot*.

en faveur des contribuables qui avaient éprouvé des pertes dans leurs récoltes. Cette irrégularité et cette injustice ne furent point aperçues, ou furent excusées par l'enthousiasme qu'avait excité la seule idée de supprimer une charge si onéreuse. Il fit, d'ailleurs, beaucoup de bien dans son intendance. Il ouvrit un grand nombre de nouvelles routes, et des canaux pour le transport des grains et d'autres denrées. Il réduisit à des proportions convenables, la largeur des chemins qui existaient déjà, rendant ainsi un terrain précieux à l'agriculture: les nouvelles routes pratiquées par ses ordres out passé pour un modèle de construction (7). Pendant une longue et cruelle disette, il répandit des aumônes abondantes. Il apprit au paysan à se passer de bled, en y substituant les pommes de terre, alors peu connues. Le peuple Limousin dédaigna d'abord ce précieux légume, et ne consentit à l'adopter, qu'après que l'intendant en eut fait servir sur sa table. Turgot fit instruire, dans des cours publics, les sages-femmes des campagnes; il assura au peuple, en cas d'épidémie, les soins de médecins éclairés; il fit distribuer des semences et des instruments aratoires; il encouragea par des gratifications pécuniaires les agriculteurs qui s'écartaient de la routine pour perfectionner quelque branche de culture, etc. Une société d'agriculture existait à Limoges: Turgot lui donna une grande activité, et en dirigea les travaux vers le but le plus utile. Sous sa présidence elle se rendit célèbre par l'intérêt des questions qu'elle proposa; des hommes d'une grande réputation ne dédaignèrent pas de disputer les prix. Le sujet le plus important qu'elle ait mis au concours, portait sur *les effets des impôts indirects sur le revenu des propriétaires de biens fonds*. Le mémoire couronné avait pour auteur Saint-Péravi (*V.* ce nom, XL, 39). Une autre année, l'abbé Rozier, physicien célèbre, obtint le prix du sujet proposé sur la fabrication des eaux-de-vie (*Voy.* Rozier, XXXIX, 208). Turgot établit dans le Limousin les premiers ateliers de charité. Il fit imprimer à ses frais l'écrit de Guillaume-François Letrosne (*V.* ce nom, XXIV, 348), sur le commerce libre des grains. Lui-même voulut appliquer ce système dans sa généralité; et soit qu'il y eût de sa part imprudence à rompre brusquement les habitudes d'une population peu éclairée, soit que ses innovations, contrariées par la persévérance des intendants voisins, à suivre le système de prohibition, donnassent lieu à des froissements et à des conflits plus funestes que les anciens abus, on peut dire, sans prétendre trancher la question de principe en matière de commerce de grains, que ce ne fut pas là la partie brillante de l'administration de Turgot. Les mesures inusitées, qu'il crut devoir prendre donnèrent lieu à de fréquentes révoltes, dans lesquelles il déploya, sans doute, beaucoup de sang-froid et de fermeté; mais il eût mieux valu s'épargner les occasions de mettre ces vertus en pratique. Aveuglé par son enthousiasme pour les théories économiques, il ne savait pas faire la part des obstacles; il ignorait surtout q' en administration, il est certains abus de détail qu'il est plus dangereux de réformer que de tolérer. On ne peut que rendre justice à la pureté d'intention avec

(7) Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Chemin*, les compare aux voies romaines.

laquelle il s'attacha à corriger ceux qui s'étaient introduits dans la perception des impôts, et dans la levée de la milice. On doit le louer d'avoir commencé à faire cadastrer les terres de sa généralité sur des bases équitables; mais pour n'obtenir en définitive que des réformes imparfaites et passagères, trop souvent il s'écarta des lois établies sur la matière, et méconnut des droits acquis; en un mot, comme l'a dit un écrivain moderne : « Le droit naturel fut son » premier guide lorsqu'il fut appelé » à l'administration : dans le con- » cours du droit naturel des peuples » et du droit positif établi en France, » les droits de la nature furent sans » cesse préférés par lui au droit d'ins- » titution. C'était un grand achemi- » nement vers l'invention *de la dé-* » *claration des droits de l'homme* » (8). » Aussi le conseiller d'état Guignard de Saint-Priest, intendant de Languedoc (9), administrateur connu par sa longue expérience des affaires, dit un jour, que si Turgot « faisait » précéder ses rapports de préam- » bules sublimes dans l'esprit de Puf- » fendorf ou de Grotius, ses conclu- » sions étaient, la plupart du temps, » injustes. Dans une monarchie flo- » rissante, et qui jouit du repos, la » désobéissance d'un magistrat à des » lois précises, en faveur d'un droit » plus sacré, est un crime; et de tous » les abus d'un grand état, le plus » grand est de vouloir, sans mis- » sion, les réformer. » C'était en général la manière de penser des intendants sur Turgot et sur sa théorie : mais celui-ci répondait à leurs censures par le mépris; et qualifiant ses confrères d'*hommes à routine*, dédaignant le *rôle passif de ces administrateurs vulgaires*, il s'écartait de plus en plus des routes frayées, pour marcher droit à son but. L'abbé Terray, contrôleur-général, avait résolu, au mois d'octobre 1770, de révoquer l'édit de 1764, qui, avec des restrictions assez sévères, permettait l'exportation des grains de province à province. Bien que ce ministre fût d'un caractère fort impérieux, il ne haïssait pas la contradiction. Il fit part de son projet aux intendants du royaume, en leur demandant leurs observations. Turgot lui écrivit, à ce sujet, sept Lettres qui renfermaient toute la doctrine des économistes, et dans lesquelles il envisageait la question sous toutes ses faces. « M. l'abbé Terray lut ces let- » tres, dit l'auteur des *Mémoires* sur » Turgot, les admira, loua les lu- » mières, le talent et le courage de » l'auteur avec vivacité; les indiqua » à d'autres intendants comme un » modèle : mais son parti était pris; » et il détruisit la liberté du com- » merce des grains (10). » Les diverses lettres et instructions que Turgot adressa à ses subdélégués, aux commissaires des tailles, aux officiers municipaux, aux officiers de police et aux curés de sa généralité, ont été imprimées dans ses *OEuvres*. Il mit toujours un grand intérêt à les conserver manuscrites, et appelait cette collection ses *OEuvres limousines*. Au milieu de vues fort sages, inspirées par une belle ame, on y trouve la préoccupation d'un homme trop prévenu de la supériorité de son esprit, et quelquefois une emphase

(8) Soulavie, *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, tom. II, p. 277 et 78.

(9) Il le fut jusqu'en 1764, qu'il fut remplacé par G. de Saint-Priest, son fils. Il sont tous deux de la même famille que les Saint-Priest dont on peut lire l'article, t. XL, p. 68.

(10) *Mémoires sur la vie, etc. de Turgot*, tom. 1er. de l'édition de ses œuvres, p. 99, et tom. V, p. 292.

assez ridicule pour exprimer des idées vulgaires. On peut dire que c'est à dater de l'intendance de Turgot en Limousin, que l'administration, en France, est devenue *écrivassière*. Ministre, il donna encore plus complétement dans ce travers; cette multitude d'écrits administratifs semblerait supposer dans Turgot une grande facilité d'écrire. On se tromperait cependant; car il composait lentement et avec peine. « L'esprit de M. Turgot » était dans une activité continuelle, » dit Morellet; mais lorsqu'il se » mettait au travail, lorsqu'il s'a- » gissait d'écrire et de faire, il était » lent et *musard*. Lent, parce qu'il » voulait donner à tout un degré de » perfection tel qu'il le concevait, na- » turellement difficile jusqu'à la mi- » nutie; et parce qu'il ne pouvait » s'aider de personne, n'étant jamais » content de ce qu'il n'avait pas fait » lui-même. Il *musait* aussi beau- » coup, perdant le temps à arranger » son bureau, à tailler ses plumes, » non pas qu'il ne pensât profondé- » ment en se laissant aller à ces niai- » series; mais à penser seulement, » son travail n'avançait pas. » Depuis douze ans, il était intendant de Limoges: subordonné, dans cette place, à des réglements qui lui déplaisaient, et aux idées variables des contrôleurs-généraux, qui se succédaient fréquemment, il desirait se placer sur un plus grand théâtre, où il pût donner l'essor à ses opinions; car tel était le caractère de cet homme qui se trompa si souvent, mais dont on ne saurait accuser les intentions: il ne recherchait la puissance, que dans la conviction qu'il était né pour l'exercer au profit de l'espèce humaine. Jouissant d'une fortune médiocre, il ne songeait pas à l'augmenter. Il n'acceptait le revenu attaché aux grandes places que pour le consacrer à la représentation qu'elles exigent, à des actes de bienfaisance, ou à des encouragements pour les progrès des sciences. Son désintéressement était tel que, même dans ses grands projets pour le bonheur de ses semblables, il bornait ses vœux à la réalité du succès, sans que la gloire de l'avoir opéré fût pour lui une récompense nécessaire (11). Il s'attachait tellement au bien qu'il méditait, qu'afin de ne pas abandonner ses travaux commencés pour la prospérité du Limousin, il refusa les intendances plus importantes et beaucoup plus lucratives de Rouen, de Lyon et de Bordeaux. Cependant, accoutumé à vivre dans la capitale avec des savants et de beaux esprits, il se déplaisait à Limoges, où il ne pouvait trouver le même avantage. La nécessité de traiter verbalement avec les ministres d'importantes affaires, l'attira quelquefois à Paris. Il s'y trouvait, lorsque les maîtres des requêtes, jugeant au souverain, réhabilitèrent la mémoire de l'infortuné Calas (*Voyez* CALAS, VI, 503). Turgot fut un des juges; et dans cette occasion, il parla en faveur de cette victime avec une véhémence qui ne lui était pas ordinaire. Enfin, en 1774, lorsque, long-temps comprimé par l'administration vigoureuse de Maupeou et de Terray, le parti philosophique se sentit renaître à l'avénement de Louis XVI, et retrouva de puissants appuis à la cour, dans le gouvernement et même parmi le clergé, il appela de tous ses vœux Turgot au ministère. D'Alembert, Condorcet, Marmontel,

(11) *Particularités et observations sur les ministres des finances*, par M. de Montyon (p. 178).

Bailly, Thomas, Laharpe, Condillac, Morellet, en un mot tous les hommes de lettres en possession de diriger l'opinion publique, proclamèrent l'intendant de Limoges comme le seul homme qui pût soutenir la monarchie ébranlée et opérer les réformes qu'exigeaient les lumières du siècle. Le premier ministre Maurepas craignait ces réformes : il n'était pas partisan des économistes; mais il ne dédaignait point le suffrage des philosophes; il voulait d'ailleurs n'entourer le trône que d'hommes vertueux. Ce double but fut atteint par la nomination de Turgot au ministère. Maurepas le plaça à la marine (20 juillet 1774), parce qu'il espérait que dans ce département le nouveau ministre ne pourrait appliquer ses principes que d'une manière indirecte. Turgot *n'avait ni attrait ni disposition ni connaissances acquises* pour cette partie de l'administration (12). Il accepta cependant. « Au moins, » dit-il, en apprenant sa nomination, » je ne retournerai pas à Limoges. » Pendant ce ministère, qui ne dura qu'un mois, Turgot s'honora par deux actes universellement applaudis : il fit payer aux ouvriers de Brest une année et demie des arrérages qui leur étaient dus; il proposa au roi d'accorder à l'illustre Euler une gratification d'environ cinq mille livres, pour le récompenser de son excellent ouvrage sur la construction et la manœuvre des vaisseaux (13). Cependant il saisissait habilement toutes les occasions d'énoncer devant le roi ses projets pour le bonheur public. Louis XVI, qui crut entrevoir le moyen de mériter l'amour des Français, saisit avec empressement l'occasion de nommer Turgot au contrôle-général. Ce fut le 24 août 1774, que ce dernier passa du ministère de la marine à ce nouveau poste. Cette promotion excita un enthousiasme universel dans le parti encyclopédique (14). Les hommes religieux, les amis de l'antique constitution de la monarchie étaient consternés. Ils voyaient avec peine l'opposition philosophique entrer dans le ministère; et leurs alarmes étaient d'autant plus vives, que personne n'était tenté de refuser au nouveau contrôleur-général des connaissances profondes, beaucoup d'activité, et l'influence que donnent toujours les vertus personnelles (15). En acceptant la direction des finances d'un royaume obéré, Turgot adressa au roi une lettre devenue fameuse, et qui contenait l'aperçu de ses projets : *Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôt, point d'emprunts;* telle était la base de tout son système. « Pour remplir » ces trois points, il n'y a, disait-il, » qu'un moyen; c'est de réduire la » dépense au-dessous de la recette, » et assez au-dessous pour pouvoir » économiser, chaque année, une » vingtaine de millions, pour rem-

(12) « Je ne le crois pas plus marin que moi, » écrivait Voltaire à Mme. du Deffant. »

(13) M. de Montyon : même ouvrage, p. 183.

(14) La correspondance de Voltaire offre des détails curieux à cet égard. « M. Turgot est né sage » et juste, écrivait-il au mois de septembre 1774, » à Mme. du Deffant; il est laborieux et appli» qué; si quelqu'un peut rétablir les finances, c'est » lui. » Voltaire écrivait aussi à d'Argental : « Je » suis comme tout le monde, j'attends beaucoup » de M. Turgot. Jamais homme n'est venu au mi» nistère mieux annoncé par la voix publique. Il » est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son » intendance. *Qui suprà pauca fuisti fidelis, suprà » multa te constituam.* » (23 septembre.)

(15) Ces alarmes du clergé étaient plus que justifiées par la joie du parti philosophique : on peut en juger par ce passage d'une lettre de Voltaire au roi de Prusse, du 3 auguste 1775 : « Nous perdons » le goût, mais nous acquérons la pensée; il y a sur» tout un M. Turgot qui serait digne de parler » avec Votre Majesté. Les prêtres sont au déses» poir. Voilà le commencement d'une grande ré» volution. Cependant on n'ose pas encore se dé» clarer ouvertement. On mine en secret le vieux » palais de l'imposture, fondé depuis 1775 années.

» bourser les dettes anciennes. Sans » cela, le premier coup de canon forcerait l'état à la banqueroute. On » demande sur quoi retrancher; et » chaque ordonnateur, dans sa partie, soutiendra que presque toutes » les dépenses particulières sont indispensables. Ils peuvent dire de » fort bonnes raisons ; mais comme il » n'y a en point pour faire ce qui est » impossible, il faut que toutes ces » raisons cèdent à la nécessité absolue de l'économie. Il est donc de » nécessité absolue que Votre Majesté exige des ordonnateurs de » toutes les parties qu'ils se concertent avec le ministre des finances, etc. » Turgot demandait surtout que le roi lui prêtât son appui dans les réductions qu'il méditait : « J'ai prévu, continuait-il, que je » serais seul à combattre contre les » abus de tous genres, contre les efforts de ceux qui gagnent à ces » abus, contre la foule des préjugés » qui s'opposent à toute réforme, et » qui sont un moyen si puissant dans » la main des gens intéressés à éterniser les désordres. J'aurai à lutter même contre la bonté naturelle » de Votre Majesté et des personnes » qui lui sont les plus chères.... Ce » peuple auquel je me serai sacrifié, » est si aisé à tromper, que peut-être » j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que j'emploierai pour » le défendre contre les vexations.... » Votre Majesté se souviendra que » c'est sur la foi de ses promesses, » que je me charge d'un fardeau » peut-être au-dessus de mes forces ; » que c'est à elle personnellement, à » l'honnête homme, à l'homme juste » et bon, plutôt qu'au roi, que je me » confie.... » Faire ainsi des conditions à un monarque qui l'honorait de sa confiance, donner l'exemple dangereux, surtout en matière de gouvernement, de distinguer dans le roi deux personnes, le prince et l'homme privé, dénotait de la part de Turgot beaucoup de présomption, et l'oubli complet du principe fondamental de la monarchie. Une pareille lettre adressée à Louis XIV ou même à Louis XV, eut été suivie d'une prompte révocation ; Louis XVI en parut satisfait. Des écrivains ont vanté outre mesure le ministère de Turgot; d'autres l'ont étrangement déprécié. Les faits prouvent qu'il y a eu, dans les actes de cet homme d'état, mélange de bien et de mal. Le bien lui appartient tout entier : le mal a été fait contre ses intentions. Turgot avait conçu ses plans dans un vaste ensemble : il en avait d'avance prévu, combiné l'exécution, avec l'autorité entière du roi, pour soutenir ses innovations : les parlements ayant été rappelés quelques mois après son avénement au ministère, il fut privé de cet appui ; et les parlementaires, irrités contre Turgot qui, seul dans le conseil avec le maréchal du Muy, s'était opposé à leur rétablissement, s'unirent aux courtisans, aux financiers, au clergé, en un mot, à tous les ennemis du contrôleur-général. Louis XVI, voyant que tout ce qui l'entourait était contre son ministre, finit par hésiter dans la voie des réformes philosophiques, proposées par celui-ci. Maurepas, qui ne les approuvait pas, et qui était jaloux de la popularité de Turgot, ne cessait, appuyé du garde-des-sceaux, Hue de Miromesnil, de faire dans le conseil, contre les projets du contrôleur-général, des objections dans l'intérêt des classes privilégiées : il dirigeait, sous main, l'opposition des parlements et de la cour. Seul contre tant d'ennemis, connais-

sant mieux les livres que les hommes, incapable de fléchir sur des détails indifférents, pour assurer le succès d'une mesure; étranger à l'art si facile aux hommes en place de gagner leurs adversaires par des prévenances, Turgot devait succomber à la fin, et sortir du ministère avec la déplorable réputation d'avoir su *faire aussi mal le bien* que Terray, son prédécesseur, *faisait bien le mal* (16). Voici les grands projets médités par Turgot : l'abolition des corvées par tout le royaume; la suppression des abus les plus tyranniques de la féodalité; les deux vingtièmes des tailles convertis en un impôt territorial sur la noblesse et le clergé; l'égale répartition de l'impôt assurée par le cadastre; la liberté de conscience; le rappel des protestants; la supression de la plupart des monastères; le rachat des rentes féodales, combiné avec les droits de la propriété; un seul code civil pour tout le royaume; l'unité des poids et mesures; la suppression des jurandes et maîtrises; des administrations provinciales pour défendre les intérêts municipaux; le sort des curés et des vicaires amélioré; les philosophes et les gens de lettres appelés à fournir au gouvernement le tribut de leurs lumières; la pensée aussi libre que l'industrie; un nouveau système d'instruction publique; l'autorité civile indépendante de l'autorité ecclésiastique, etc. L'imagination s'effraie de l'étendue de ces conceptions, quand on se reporte au temps où Turgot osa les annoncer; elle s'épouvante en songeant à quel prix la révolution nous a fait acheter celles de ces réformes qui étaient réellement des améliorations desirables. Au reste, il ne fut donné à ce ministre d'accomplir aucun de ses vastes projets : les résultats qu'il obtint se réduisent à quelques mesures partielles; et il ne recueillit, après tant de travaux, que le ridicule d'avoir promis beaucoup pour faire peu. Il débuta par payer les pensions de quatre cents francs et au-dessous, arriérées depuis plusieurs années : il réduisit différents droits qui portaient sur la consommation et l'industrie de la classe ouvrière; il adoucit la perception de l'impôt; il s'honora en refusant le pot-de-vin de trois cent mille livres, que les contrôleurs-généraux, par un usage établi, recevaient au renouvellement du bail des fermes; il abolit la contrainte solidaire pour les contribuables des communes. Aucun ministre ne favorisa avec plus de zèle les savants et les gens de lettres; et, sous ce rapport, on n'aurait aucun reproche à lui faire, s'il ne s'était montré beaucoup trop prodigue des bienfaits du roi envers des écrivains qui n'avaient d'autre titre que d'appartenir à la secte des économistes. Occupé du grand projet d'un système général de navigation intérieure, il nomma pour arrêter les bases de cette opération, d'Alembert, Condorcet et Bossut, en faveur duquel il établit une chaire d'hydrodynamique. Il institua la société royale de médecine, pour s'occuper exclusivement de la géographie médicale et des causes des maladies endémiques. Il acheta le secret du remède contre le ver solitaire, et le publia. Il favorisa Parmentier, qui améliorait le pain du soldat; l'abbé Morellet, qui composait un Dictionnaire du commerce, et l'abbé Roubeau, qui écrivait l'Histoire des finances de France. Aux fermiers ineptes du bail des poudres,

(16) L'économiste Baudeau, disait de Turgot, après sa disgrace, que *c'était un bon outil sans manche.*

il substitua Le Faucheux, homme intègre, et lui adjoignit le célèbre Lavoisier, qui perfectionna la fabrication de la poudre. Il envoya Rozier en Corse, pour y établir une école d'agriculture. De tels actes qui seuls eussent suffi pour illustrer un grand ministre, disparaissent en quelque sorte devant les fautes nombreuses qui, sous Turgot, signalèrent la marche générale de l'administration. « Il agissait, dit » Sénac de Meilhan, comme un » chirurgien qui opère sur les ca» davres, et il ne songeait pas qu'il » opérait sur des êtres sensibles : » il ne voyait que les choses et ne » s'occupait pas assez des personnes. » Cette apparente dureté avait pour » principe la pureté de son ame, qui » lui peignait les hommes comme » animés d'un égal desir du bien » public, ou comme des fripons » qui ne méritaient aucun ménage» ment. » Durant le carême de 1775, il indisposa le clergé, en faisant autoriser les bouchers de Paris à vendre de la viande comme dans tous les autres temps. Jusqu'alors l'Hôtel-Dieu avait seul le privilége de débiter cette denrée pendant cette époque de l'année. Le parti philosophique vanta cette innovation comme ayant *l'avantage de détruire une des usurpations de la puissance ecclésiastique* (17). Le clergé accusa Turgot de vouloir détruire la religion. Il encourut le même reproche, en réformant les voitures publiques, qu'il remplaça par d'autres appelées, de son nom *Turgotines*. « Les en» trepreneurs des anciens établisse» ments, dit un auteur religieux (18), » étaient tenus de procurer aux voya» geurs la faculté d'entendre la messe » les jours où il est de précepte d'y » assister : la réforme des voitures » entraîna celle des chapelains ; et » les voyageurs en Turgotines ap» prirent à se passer de messe, com» me s'en passait Turgot. » Sous d'autres rapports, ces nouvelles messageries transportant les voyageurs à peu de frais et avec célérité, offraient au commerce des facilités jusqu'alors inconnues; mais le public n'en fit pas moins chorus avec les propriétaires et les fermiers des anciennes voitures, qui se trouvaient lésés par cette innovation (19). A l'époque du sacre du roi, Turgot proposa de faire la cérémonie à Paris, d'abord par économie, ensuite pour détruire (du moins on l'en a accusé) l'influence des souvenirs religieux que rappelle la ville où fut baptisé Clovis (20). Il essaya aussi de changer la formule du serment du sacre, qu'il trouvait trop favorable au clergé : il désapprouvait, avec raison, le serment d'exterminer les hérétiques, que Louis XIII et Louis XIV avaient déjà modifié. Il adressa, à ce sujet, à Louis XVI, un Mémoire *sur la tolérance*, dont la première partie se trouve dans le septième volume de ses OEuvres. Louis XVI s'abstint de rien innover dans une matière si grave. De tout le ministère de Turgot, l'événement qui a laissé le plus de souvenirs, est la fameuse révolte des blés, au mois de mai 1775, prélude effrayant des scènes de 1789. Le mo-

(17) Condorcet, *Vie de Turgot.*

(18) L'abbé Proyart, *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle.*

(19) Entre autres épigrammes faites à cette occasion, nous citerons la suivante :

Ministre ivre d'orgueil, tranchant du souverain,
Toi, qui sans t'émouvoir, fais tant de misérables,
Puisse ta poste absurde aller un si grand train,
Qu'elle te mène à tous les diables.

(20) Bourgoing, dans les *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI*, a même dit que Turgot voulut s'opposer à ce que le sacre eût lieu ; cette imputation paraît fausse.

ment qu'il choisit pour accorder la libre circulation des grains dans l'intérieur, parut peu favorable, attendu la médiocrité de la récolte. Son tort surtout fut d'avoir avancé, dans les préambules des édits sur cette matière, des propositions dures, et faites pour effrayer les citoyens qu'il se proposait d'éclairer. Telle était celle où alors que les angoisses du besoin se faisaient le plus sentir, il réclamait pour le commerçant en grains, un droit de propriété si absolu sur sa denrée, qu'il pût à son gré l'enlever à la circulation et même la laisser perdre et avarier. Dans d'autres arrêts du conseil, Turgot déclarait que le blé était cher, et qu'il devait toujours rester à haut prix (21). « La nation, dit un auteur » contemporain, était fatiguée depuis » long-temps de l'administration dé» sastreuse de Louis XV : elle l'avait » supportée, en se flattant d'en être » bientôt débarrassée; mais le moyen » de souffrir patiemment sous un prin» ce dont la carrière ne faisait que » commencer, et dont le joug, à en » juger par le début, deviendrait into» lérable, si on laissait s'ancrer dans » le ministère le chef d'une secte fa» natique, causant la famine à force » de parler de blé, et tourmentant » toujours le pauvre peuple par ses » expériences fatales, sous prétexte » de s'occuper de son bonheur (22)? » Ces mécontentements étaient habilement fomentés par les ennemis que Turgot s'était faits 1°. dans le clergé, qui le *croyait un athée*, et qui ne pouvait lui pardonner de vouloir le comprendre dans la classe de ceux qui devaient contribuer pécuniairement aux corvées ; 2°. dans les gens de finance sur le compte desquels le contrôleur-général s'était expliqué si ouvertement, que d'un instant à l'autre ils s'attendaient à leur ruine totale; 3°. enfin, dans le parlement de Paris, qui le détestait depuis long-temps. A tous ces adversaires si puissants et si nombreux, il faut joindre les partisans que le duc de Choiseul et même l'abbé Terray conservaient encore. La révolte éclata non-seulement dans Paris, mais encore à Dijon, à Lille, à Amiens, et dans plusieurs autres villes de province. Partout il fallut déployer l'appareil militaire pour disperser les mutins. De Pontoise, qui fut le foyer de l'émeute parisienne, les brigands se portèrent sur Versailles : on n'eut que le temps de fermer les grilles du château. Louis XVI se présenta au balcon : il harangua la multitude, et ne fut pas écouté. Croyant voir le peuple affamé, dans cette canaille effrontée, il baissa le prix du pain, et le fit afficher à deux sous la livre. Cette publication rétablit la tranquillité dans Versailles; mais les mutins, fiers de leur succès, se dirigèrent la nuit même sur Paris, où ils entrèrent à sept heures du matin : on remarqua dans ce mouvement une sorte de combinaison militaire, qui semblait indiquer qu'une main invisible dirigeait secrètement la révolte. Ce qui confirma ces soupçons, c'est que les brigands mêlaient les signes de l'ivresse aux cris de la faim. Quoiqu'ils pillassent toutes les boutiques de boulangers, ils avaient si peu besoin de pain, que la plupart le distribuaient au peuple qui contemplait l'émeute avec une curiosité stupide. Le régiment des gardes-françaises était alors sur pied dans la capitale.

(21) Quelquefois on y trouvait des vérités si simples, qu'elles en étaient triviales : entre autres dans l'édit concernant la libre exportation, il disait *que le blé ne vaut qu'autant qu'il est semé.*

(22) *Anecdotes du règne de Louis XVI* (par Nougaret), tom. V, p. 96.

Les mousquetaires noirs et gris occupaient aussi une partie des postes. Quelques coups de fusil auraient dissipé l'attroupement; mais le roi, par humanité, avait ordonné de ne pas tirer sur son peuple. Cependant, à onze heures, tout fut fini. Les pillards se lassèrent plutôt qu'ils ne furent réprimés. A midi, le maréchal de Biron s'empara des carrefours et de divers postes. Les parisiens, pour qui tout est spectacle, sortirent à une heure de leurs maisons, en disant avec légèreté, *allons voir l'émeute* (23). Le soir, le premier ministre Maurepas, se montra à l'Opéra. Cependant Turgot et le maréchal Du Muy étaient enfin parvenus à décider le roi à sévir contre un ramas de brigands. Le premier, avait déjà rétabli le pain au prix courant; il obtint du monarque une signature en blanc, qui mettait à sa disposition toutes les troupes. C'est alors qu'il traça un vaste plan de campagne, comme s'il se fût agi de repousser une armée ennemie, tandis que quelques précautions militaires étaient plus que suffisantes pour réprimer des séditieux qui avaient montré si peu d'acharnement. Le 3, en quittant le roi à deux heures après minuit, il alla lui-même, muni de son blanc-seing à l'hôtel des chevau-légers de Versailles, où il frappa à coups redoublés. Le suisse n'ouvrit que sur les ordres réitérés de Turgot, qui s'annonçait *de la part du roi;* mais n'apercevant, au lieu d'un officier d'ordonnance, qu'un gros homme en habit noir et en cheveux longs, ébouriffés par le vent, il crut avoir affaire à un fou. La vue du blanc-seing du roi termina enfin ce burlesque débat entre le suisse en chemise, et le contrôleur-général. Turgot fit partir sur-le-champ les chevau-légers pour Pontoise; et dès le lendemain, il organisa avec le maréchal de Biron, des campements pour prévenir de nouvelles émeutes, et protéger l'arrivage des grains. Les mousquetaires noirs furent placés sur la rive droite de la Marne, les gris sur la basse Seine, les gendarmes et chevau-légers sur la haute Seine. Les gardes-françaises, les suisses et les invalides gardèrent les faubourgs et les boutiques de boulangers. Il fut défendu de s'attrouper, et d'exiger le pain au-dessous du prix courant, sous peine d'essuyer le feu des troupes royales, et d'être jugé prévôtalement. Louis XVI n'avait pas le genre d'esprit convenable pour saisir le ridicule de toutes ces mesures; mais cet appareil de forces militaires au milieu de sa capitale, répugnait à la bonté de son cœur, et il répéta plusieurs fois à son ministre : « N'avons-nous rien à nous reprocher dans ces dispositions? » La cour et le peuple de Paris, ne virent que le côté plaisant de ces dispositions stratégiques, qu'on appela *la guerre des farines*. Le maréchal de Biron, qui prenait les ordres de Turgot, avait sous lui quatre lieutenants-généraux, un état-major, des aides-de-camp de tous les corps : le quartier-général était à son hôtel, et l'armée était de vingt-cinq mille hommes. Les appointements des officiers supérieurs étaient payés sur le pied de guerre. Le maréchal avait vingt mille livres par mois, outre une somme de quarante mille livres par an pour sa table. Au gaspillage momentané qu'avait occasionné l'émeute, on substitua le mal réel et plus dura-

(23) Les marchandes de modes imaginèrent de tirer parti de l'insurrection. Elles changèrent la dernière mode, et toutes les élégantes de Paris portèrent des *bonnets à la révolte*.

ble, d'un armement militaire qui coûta près d'un million à l'état. On ne manqua pas de chansonner le maréchal de Biron, sur son généralat ; et la puérile importance qu'il y mettait, lui attira ce couplet :

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des halles.
De rue en rue au petit trot,
Tu chasses la famine ;
Général digne de Turgot,
Tu n'es qu'un Jean Farine.

Des intrigues parlementaires se mêlèrent alors aux embarras du gouvernement ; le parlement prit part à l'émeute, autant qu'il était en lui, et choisit le moment d'une pareille crise, pour rendre un arrêt violent dirigé contre le système des économistes et contre la liberté du commerce des grains. Il promettait en outre que le pain serait diminué. L'arrêt fut imprimé et affiché. Turgot, appuyé de son collègue et ami Lamoignon de Malesherbes, récemment élevé au ministère, ôta au parlement la connaissance de tout ce qui pouvait avoir rapport aux subsistances. Cette décision, sans signature d'aucun ministre d'état, fut placardée, par voie purement militaire, sur les affiches du parlement. Cette cour fut mandée pour le 5 mai à Versailles, afin d'y subir un lit de justice. Turgot aurait voulu le maintien de toutes les dispositions affichées le jour précédent contre l'autorité du parlement ; mais d'après le conseil de Maurepas, la déclaration faite dans le lit de justice se borna à attribuer à la juridiction prévôtale la connaissance des délits commis par ceux qui avaient été arrêtés le 3 mai. Le parlement fut satisfait de cette disposition, qui lui ôtait l'odieux de la punition des coupables. Au moment de l'émeute, le lieutenant de police Lenoir avait été révoqué, à la demande de Turgot, dont il ne partageait pas les principes. L'économiste Albert fut mis à la place de cet habile administrateur : c'était sans doute un homme probe, studieux, d'une amitié sure ; mais personne n'était moins fait pour diriger la police. Continuateur obscur de l'*Art de vérifier les dates*, il n'avait jamais vécu qu'avec ses livres. Le 17 mai, la commission prévôtale fit pendre, au milieu du plus grand appareil militaire, un gazier et un perruquier, à une potence de quarante pieds de haut. Ils y montèrent en criant au peuple qu'ils mouraient pour sa cause. Le lendemain, le roi signa une amnistie : car ce prince, qui dans toute cette affaire montra plus de sang-froid et de réserve que son ministre, n'avait consenti à la potence de quarante pieds, qu'à condition de l'amnistie subséquente. L'opinion publique se prononça dès-lors plus fortement que jamais contre les économistes : on disait que les apôtres de cette secte, ne pouvant persuader ni convaincre, avaient voulu effrayer. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour la considération personnelle du contrôleur-général, c'est que pendant qu'on scellait ainsi de sang humain la loi de la liberté du commerce, Turgot fut obligé de donner dans les provinces des ordres destructifs de cette liberté. Il avait fait approvisionner extraordinairement, et à prix forcé, la Lorraine, avec des blés de la Champagne. A l'approche du sacre, les amis de Turgot lui firent craindre la disette à Reims : il se décida à faire reporter de la Lorraine ces mêmes blés qui y avaient été exportés à grands frais. Sans cette précaution, il eût été possible que la cérémonie fût troublée par les violences d'un peu-

ple famélique. « Jamais, selon » un écrivain du temps, la loi de » la liberté n'éprouva plus d'entra- » ves qu'à l'époque où on la prônait » avec le plus d'enthousiasme. » En un mot, toute la conduite de Turgot, en matière de subsistances, ne fut qu'un enchaînement de fautes et de contradictions. Il avait fait arrêter des agents dont s'était servi l'abbé Terray pour l'approvisionnement des blés: après cet éclat, il ne put trouver ces agents en faute, soit qu'ils fussent innocents, soit qu'il n'eût pas pris des mesures assez promptes pour acquérir des preuves de leurs coupables menées. « Impru- » dent dans sa sévérité, dit M. de » Montyon, il l'a été encore dans » ses affections et dans sa bienfai- » sance; il a pris pour ses coopéra- » rateurs des illuminés dont les idées » étaient gauches, et l'expérience » nulle : d'autre part, pour se faire » regretter dans le Limousin, il ac- » corda à cette province une dimi- » nution du montant de ses tailles, » qui fut répartie en augmentation » sur les provinces voisines, sans » qu'il y eût preuve qu'elles fussent » imposées dans une proportion » moins forte que le Limousin. » Il voulait aussi abolir la contrainte par corps en matière commerciale. S'il y fût parvenu, il aurait détruit le commerce. Son amour pour la classe populaire le rendait injuste envers les autres classes de la société, depuis la bourgeoisie jusqu'aux premiers corps de l'état : c'est dans cet esprit qu'il donna une préférence décidée aux impôts directs sur les impôts indirects, genre de contribution dont on a sans doute abusé depuis, mais qui, établi sur des bases modérées, paraît d'autant moins onéreux au contribuable, qu'il paie l'impôt presque sans s'en apercevoir; d'ailleurs c'est le seul moyen pour que l'ouvrier acquitte sa part des charges publiques, dont aucun citoyen ne doit être exempt. Turgot prétendit aussi abolir l'assujétissement au service militaire, détruire la milice, et pourvoir à la sureté de la patrie par des engagements volontaires. Cette proposition fut unanimement rejetée dans le conseil, comme pouvant compromettre le salut de l'état. Chaque jour il voyait croître le nombre de ses ennemis : il trouva moyen d'indisposer contre lui le vertueux duc de Penthièvre. Chargé pour Mesdames, de traiter avec ce prince de l'achat du beau domaine de Sceaux, il en offrait un prix bien éloigné de sa valeur. Le duc de Penthièvre lui dit : « Monsieur le contrôleur-général, je » savais bien que vous prêchiez la » liberté; mais je ne vous croyais pas » homme à en prendre tant (24). » Il ne manquait plus à Turgot que de voir les philosophes se déclarer contre lui : c'est ce que firent quelques-uns d'entre eux (25), lorsque Necker, qui aspirait au ministère, eut publié son fameux écrit sur le commerce des grains, dans lequel il attaquait Turgot sur des fautes qu'il n'avait pas commises. En effet, ainsi qu'on

(24) *Voy.* la Correspondance de Grimm, où l'on trouve une juste appréciation des Mémoires de Dupont de Nemours et de Condorcet, sur Turgot. On y apprend aussi que cette expression *patriotisme d'antichambre*, pour exprimer des idées populaires rebatues, a été pour la première fois employée par ce ministre.

(25) Les tabletiers de Paris avaient imaginé, pour les amateurs, de nouvelles boîtes fort plates, qu'ils nommèrent pour cette raison des *platitudes*. La duchesse de Bourbon alla un jour à l'hôtel Jabach, fameux magasin de bijoux, et demanda des *Turgotines*. Le marchand parut ignorer ce qu'elle voulait dire ; « Oui, ajouta-t-elle, des ta- » batières comme celles-là, » en montrant la forme à la mode. — « Madame, ce sont des *platitudes*, » répliqua-t-il. — Oui, oui, reprit la princesse, » c'est la même chose. » Le nom leur en resta, et tout le monde en province, comme à Paris, voulut avoir sa *Turgotine*.

peut s'en convaincre par la lecture des divers édits provoqués par ce ministre, jamais il n'avait cherché qu'à établir la liberté intérieure du commerce, tandis que son adversaire le combattait comme s'il eût établi l'exportation des grains hors du royaume. De là naquit entre les partisans de Turgot, et ceux de Necker une guerre de pamphlets, de caricatures, de médisances et de calomnies. Dans cette lutte, Condorcet se distingua par son zèle pour Turgot, son ami; mais ses brochures produisirent peu d'effet, et prouvèrent qu'un habile géomètre peut n'être qu'un publiciste fort médiocre. Du côté de Necker, on vit se signaler le marquis de Pezay, personnage équivoque, dont l'alliance n'était rien moins qu'honorable, et qui ne cessait de poursuivre ouvertement le contrôleur-général par ses petits vers et ses sarcasmes. Il ne craignit pas d'attaquer les mœurs de Turgot, qui furent toujours irréprochables; et dans ses odieuses calomnies, il mêlait les noms des femmes les plus respectables (26). Comme homme privé, Turgot pouvait répondre à toutes les imputations par la profonde estime des hommes vertueux. Le prince de Beauvau, le duc de la Rochefoucauld, Trudaine, et surtout Lamoignon de Malesherbes, voilà les amis dont le suffrage vengeait la personne de Turgot des outrages d'un Pezay. Cependant Voltaire, dont l'opinion était une puissance, ne cessait de lui prodiguer les hommages d'une admiration fervente. Dans vingt endroits de sa correspondance, il le signale comme un *nouveau Sully* (27). Lors de la révolte des blés, il écrivait à M. de La Tour-du-Pin : « Il est digne des Welches de s'opposer aux grands desseins de M. Turgot. » Il se prononça également contre la brochure de Necker, dans une lettre adressée à Devaisnes, ami du contrôleur-général : « Nous n'avons point à Genève » le fatras du genévois Necker » contre le meilleur ministre que la » France ait jamais eu. Necker se » donnera bien de garde de m'envoyer sa petite drôlerie. Il sait » bien que je ne suis pas de son avis. » Il y a dix-sept ans que j'eus le bonheur de posséder pendant quelque » temps M. Turgot dans ma caverne. J'aimai son cœur, et j'admirai » son esprit. Je vois qu'il a rempli » toutes mes vues et toutes mes espérances. L'édit du 13 septembre me » paraît un chef-d'œuvre de la véritable sagesse et de la véritable éloquence. Si Necker pense mieux et » écrit mieux, je crois dès ce moment » Necker le premier homme du monde; mais jusqu'à présent je pense » comme vous. » Turgot avait mérité la reconnaissance de Voltaire par l'édit bienfaisant qui avait affranchi le petit pays de Gex de toute imposition

(26) Parmi les caricatures de cette époque, on peut citer celle qui parut immédiatement après la publication d'une brochure de Condorcet. On représentait Turgot en cabriolet, avec la duchesse d'Enville. Dupont de Nemours, Devaisnes et les abbés Beaudeau et Roubeau, zélés économistes, traînaient la voiture en foulant des tas de blés. La voiture verse, et Mme. d'Enville montre, d'une manière très-libre, ces mots écrits en grosses lettres : *Liberté*, *liberté*, *liberté toute entière*.

(27) « *Je bénis* en m'éveillant et en m'endormant » *M. le duc de Sully-Turgot* (Lettre du 22 déc. » 1775). Je ne sais ce qu'on lui permettra de faire; mais je fais plus de cas de son esprit que de » celui de Jean-Nicolas Colbert, et de Maximilien » de Rosny. Je ne crains pour lui que deux ennemis, les financiers et la goutte. Ce sont deux terribles sortes d'ennemis : il n'y a que les moines » qui soient plus dangereux. » (19 avril 1775, lettre à Mme. du Deffant). Mais Voltaire, chez lequel on trouve presque toujours le pour et le contre, a aussi rimé sur Turgot cet impromptu qui a l'air d'une epigramme :

Je crois en Turgot fermement,
Je ne sais pas ce qu'il veut faire;
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

indirecte. Voltaire ne mit aucune borne à sa reconnaissance. Il fit frapper, à Ferney, une médaille à l'effigie de Turgot, couronnée d'olivier, avec cette légende : *Regni tutamen.* Il voulut l'engager à faire à l'académie française *le même honneur que Colbert;* mais on ne sait pourquoi ce ministre, qui devint, quelques mois après, membre de celle des inscriptions et belles-lettres, où il succéda (1776) au duc de Saint-Aignan, se refusa à prendre place parmi les quarante. Depuis vingt mois, Turgot exerçait le ministère; mais son crédit baissait de jour en jour. En vain le roi, dans une circonstance récente, lui avait-il donné un témoignage signalé de prédilection en lui écrivant : « Il n'y a que » vous et moi qui aimions le peuple », Turgot ne devait pas se soutenir long-temps contre le vœu du premier ministre. Maurepas se garda bien de l'attaquer : il le laissa marcher de lui-même à sa perte par la témérité de ses dispositions. Tout préoccupé qu'il était de son nouveau plan d'administration, Turgot négligeait souvent de pourvoir aux besoins pressants de l'état; et cependant on pouvait lui reprocher de tirer avantage des choses qu'il voulait changer. « Tandis qu'il proscrivait » tout magasin de blé pour le compte » du gouvernement, le peuple de Pa» ris était nourri avec les blés emma» gasinés par l'abbé Terray. Tandis » qu'il censurait les moyens de finan» ces employés par son prédéces» seur, il pourvut à l'acquit de la dé» pense avec l'argent obtenu par ces » moyens (28). » Ces contradictions indisposaient toutes les classes, tous les partis, on peut dire toute la nation. Le roi lui-même, fatigué de tant de contradictions, ébranlé surtout par la démission de Malesherbes (29), commençait à perdre quelque chose de sa confiance dans Turgot. Maurepas, de son côté, ne négligeait aucune occasion de lui présenter sous le point de vue ridicule les projets romanesques du contrôleur-général. C'est au milieu de telles difficultés que ce dernier, en annonçant pour un avenir peu éloigné des plans de réforme et de nombreuses suppressions de charges dans la maison du roi et des princes, publia à-la-fois six édits, dont les deux premiers surtout pouvaient être regardés comme devant amener une révolution dans toute l'administration. L'un portait la suppression des corvées dans tout le royaume, et la création d'un impôt pour en tenir la place; l'autre, la suppression des jurandes et maîtrises (30). Depuis plus de six mois ces édits étaient connus, annoncés, et l'opposition avait pu concerter d'avance ses moyens de les combattre : en un mot, on les attendait comme le signal de la chute du ministre qui voulait ainsi révolutionner l'état, sous prétexte de le réformer (31). De tous ces édits, le parlement n'enregistra que celui qui concernait

(28) M. de Montyon, ouvrage déjà cité.

(29) On disait alors : M. de Malesherbes doute de tout, M. Turgot ne doute de rien, M. de Maurepas rit de tout (Lettres de Mme. du Deffant).

(30) Les quatre autres, d'une importance moins marquée, mais qui touchaient cependant à beaucoup d'intérêts, avaient pour objet la suppression 1°. de la caisse de Poissy, 2°. des droits sur les grains à la halle, 3°. des charges sur les ports; le quatrième tendait à la diminution des droits sur les suifs.

(31) « Ce que je dis, qu'il n'était jamais content, » dit l'abbé Morellet, dans ses Mémoires, et que » cette difficulté pour soi-même lui faisait perdre » un temps précieux, a été bien marqué dans tout » le cours de son ministère, et a vraisemblable» ment contribué à sa retraite. Il avait demandé » des préambules pour les édits qu'il préparait » sur les blés, sur les vins, sur les jurandes, sur » les corvées, ses quatre principales opérations, à » M. de Fourqueux, à M. Trudaine, à M. Abeil» le, à Dupont et à moi. Je me souviens qu'il m'a-

la suppression de la caisse de Poissy : il envoya les cinq autres à l'examen d'une commission. Le clergé, la noblesse et les parlements, indignés d'être assujétis à l'impôt qui remplaçait la corvée, s'élevèrent avec acharnement contre cet acte de bienfaisance éclairée. On jugera de la faiblesse de leurs objections, par celle-ci qui parut la plus spécieuse : elle était fondée sur la crainte que des ministres n'employassent un jour cette contribution à d'autres dépenses que celles de l'entretien des routes. Les justes objections qu'on avait pu faire à Turgot qui, simple intendant, prétendait pour sa province changer la loi générale du royaume concernant les corvées, ne pouvaient lui être opposées comme ministre exerçant l'autorité législative au nom du roi dans la plénitude de sa puissance. Ce qu'on peut reprocher à Turgot, c'est d'avoir négligé tous les moyens qu'il pouvait avoir de désarmer l'opposition du parlement. Après la signature de l'édit sur les corvées, on le fit trouver à dîner avec le premier président et quelques-uns des principaux membres, afin qu'il pût les disposer favorablement pour l'enregistremsnt de l'édit. Turgot dit quelques paroles d'un air froid et sententieux. Un de ses amis, voulant, à plusieurs reprises, l'engager à faire quelques avances, lui dit : « C'est le moyen de faire passer votre édit. — *Si le parlement veut le bien*, répondit Turgot, *il enregistrera l'édit* ; » et il conserva ses manières réservées et même dédaigneuses. Le roi, nonobstant les remontrances de ce corps, fit enregistrer les cinq édits dans un lit de justice : mais c'était le dernier triomphe que devait obtenir le ministre. Louis XVI commença dès lors à lui témoigner une froideur qui aurait pu lui faire pressentir son renvoi, s'il avait eu plus de tact, plus de connaissance des hommes et de la cour. Enfin, il reçut sa démission deux heures après un travail dans lequel le monarque avait écouté avec humeur la lecture qu'il lui avait faite d'un long Mémoire sur les principes de quelque nouvel édit. Turgot sortit du ministère au mois de mai 1776, et fut remplacé par Clugny (*V.* ce nom). On a assigné à sa chute, outre l'opposition concertée de Maurepas et du parlement, divers motifs qui ont aussi dû y contribuer : d'abord les infidélités de son premier commis Lacroix, auquel il accordait une confiance aveugle ; en second lieu, le mécontentement qu'avait conçu le roi en apprenant qu'aux barrières de Paris on prélevait, en vertu d'une simple lettre de Turgot, certains droits supprimés par un édit que ce ministre lui-même avait provoqué ; enfin le manége odieux du baron d'Ogny, intendant des postes, qui, feignant d'abuser du secret des lettres, mit sous les yeux du roi une foule de missives supposées, où l'on exagérait les torts de Turgot. Quoi qu'il en soit, il supporta sa disgrace avec dignité ; et parmi ceux mêmes qui avaient demandé sa chute comme ministre, chacun lui rendait justice comme homme privé : « On ne peut voir qu'avec » regret, dit un contemporain (32),

» vait remis trois de ces préambules sur les blés, » en m'en demandant mon avis. Je les lui rendis » au bout de quelques jours, sans en faire moi- » même un nouveau, parce que je les trouvais tous » bons. Il insista pour que je lui disse quel était » celui que je trouvais le meilleur. Je lui répon- » dis : *Celui que vous donnerez le premier*. Il y » avait deux mois qu'on attendait ce malheureux » édit ; il le fit attendre encore deux mois, et je ne » me trompe pas en disant qu'il a consumé à ré- » diger ce préambule plus de deux mois entiers » du peu de temps que le tourbillon des affaires » lui laissait pour la méditation. »

(32) M. de Montyon, ouvrage déjà cité.

» que les intentions les plus pures, » une passion vraie pour le bonheur de l'humanité, des vues » étendues et élevées, tant de connaissances, de méditations, d'efforts, de vertus, n'aient produit que » des institutions qui n'ont pas subsisté et qui n'ont pas dû subsister, » et ont commencé la désorganisation » de l'état (33). » Dans la retraite, Turgot conserva de nombreux partisans parmi les gens de lettres : Voltaire (34), d'Alembert, Condorcet, Dupont de Nemours, Roucher, Morellet, Marmontel, Devaisnes, etc. Des ouvrages lui furent dédiés quoiqu'il ne fût plus ministre (35); en un mot, tous ses amis lui demeurèrent fidèles, et c'est faire l'éloge des uns et des autres. La haute société se partagea sur la question de son renvoi. Dans un cercle où se trouvait la marquise de Fleury, d'Alembert s'étendait sur le bien qu'avait fait Turgot, et s'adressant aux contradicteurs : « Au moins » on ne peut nier qu'il n'ait fait un » furieux abattis dans la forêt des » préjugés. — C'est donc pour cela, » répondit la marquise, qu'il nous a » donné tant de fagots. » Un des amis de ce ministre lui reprochait d'avoir mis trop de précipitation dans ses opérations : « Comment pou» vez-vous me faire ce reproche, » répondit-il ? vous connaissez les » besoins du peuple, et vous savez » que dans ma famille on meurt de la » goutte à cinquante ans. » On peut dire au reste en faveur de Turgot, que la postérité ne l'a jugé inférieur en talents administratifs à aucun des contrôleurs-généraux qui lui ont succédé, et que nul n'a montré des intentions plus pures ni des vertus plus réelles. Loin que la triste expérience de son administration l'eût éclairé, il redoubla d'enthousiasme pour les principes des économistes; mais chez lui du moins les idées philantropiques n'étaient pas des abstractions vaines; il porta son ardeur pour l'humanité au point de vouloir que ses domestiques fussent aussi bien logés que lui; et fit, dans son hôtel, des dépenses considérables pour cet objet. Il s'occupa beaucoup des sciences mathématiques : dans sa jeunesse (en 1760), il avait le premier averti l'abbé de Lacaille, fameux astronome, de l'apparition d'une comète près du genou oriental d'Orion (36); il entreprit alors avec l'abbé Rochon de perfectionner les thermomètres. Il voulait déterminer un point fixe, le même dans tous les temps et dans tous les lieux, d'après lequel on pût graduer le tube; mais bien que la chose fût évidemment impossible, il s'obstinait dans cette vaine tentative : « Vous voilà, lui dit l'ab» bé Morellet, faisant en physique » comme en administration, combat» tant avec la nature, qui est plus » forte que vous et qui ne veut pas » que l'homme ait la mesure précise » de rien. » Son amour des réformes s'étendait à tout : il voulait l'introduire dans la poésie française :

(33) Ce jugement est celui que Malesherbes a porté de Turgot, son ami, et de lui-même : « M. » Turgot et moi nous étions de fort honnêtes gens, » très-instruits, passionnés pour le bien. Qui n'eût » pensé qu'on ne pouvait mieux faire que de nous » choisir? Cependant ne connaissant les hommes » que dans les livres, manquant d'habileté pour » les affaires, nous avons mal administré.... Sans » le vouloir, sans le savoir, nous avons contribué » à la révolution. »

(34) Voltaire lui adressa l'*Épître à un homme*, qui commence par ces deux vers :

Philosophe indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien.

(35) Entre autres, la première traduction de Sterne qui ait paru en français, par Fresnais.

(36) *Voy.* les Mémoires de l'académie des sciences, année 1760, p. 101.

et il prétendait substituer les vers métriques aux vers rimés. Il traduisit de la sorte le quatrième livre de l'Énéide et les Églogues de Virgile. Turgot mourut d'une attaque de goutte, le 20 mars 1781, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son éloge fut prononcé, au nom de l'académie des inscriptions et belles-lettres, par *Dupuy*, secrétaire perpétuel (37). Dupont de Nemours publia, en 1782, sur la vie et les ouvrages de Turgot, des Mémoires fort prolixes, et qu'il a encore alongés en les faisant réimprimer à la tête de la collection des *OEuvres de Turgot*, qui a paru de 1808 à 1811, 9 vol. in-8°. On a encore une *Vie de Turgot* par Condorcet, Londres, 1786, in-8°.; mais tous ces ouvrages sont des apologies, et jamais ce ministre n'a été mieux apprécié que par M. de Montyon et par l'abbé Morellet. L'esquisse rapide et bienveillante du ministère de Turgot, est un des morceaux les plus attachants de l'*Histoire du dix-huitième siècle*, par M. Lacretelle. D—R—R.

TURGOT (Le chevalier ÉTIENNE-FRANÇOIS), marquis de Consmont, frère du précédent, né à Paris le 16 juin 1721, associé libre de l'académie des sciences, était très-savant en histoire naturelle, en chirurgie et en médecine. Il n'était pas moins versé dans l'agriculture, et, à l'exemple de son frère, il fut un économiste zélé. Destiné par sa famille à l'état militaire, il alla faire ses caravanes à Malte, dont il commandait une galère. Après avoir fait ses preuves comme officier, il se signala dans cette île comme administrateur. Il s'occupa de perfectionner l'éducation des habitants, d'établir une bibliothèque, de former un jardin botanique, d'attirer des chirurgiens habiles, des pharmaciens instruits, enfin de faire fleurir l'agriculture et le commerce. De retour en France, en 1764, il fut élevé au grade de brigadier des armées du roi. Il proposa au duc de Choiseul, de régénérer la colonie de Caïenne, et d'établir, sous le nom de *France équinoxiale*, dans le continent de la Guyane, une colonie nouvelle, qui fût capable de résister, sans aucun secours de la métropole, aux attaques étrangères, et de prêter son appui aux autres colonies à sucre. Cet établissement, s'il eût pu réussir, aurait compensé la perte récente du Canada. Mais ceux qui l'avaient conçu n'avaient pas tenu compte des obstacles provenant de l'insalubrité du climat. Le savant et modeste Turgot fut tout étonné, dans cette circonstance, de se voir appuyé auprès du duc de Choiseul par un intrigant nommé Beudet, qui avait le plus grand crédit sur l'esprit de ce ministre; mais on en verra bientôt les motifs. L'homme d'état adopta donc avec enthousiasme le projet du militaire philosophe : la difficulté était de le faire nommer gouverneur-général de la Guyane française, par Louis XV, qui n'aimait pas qu'on lui proposât des sujets qui lui fussent inconnus. En effet, depuis la mort du prévôt des marchands, le nom de Turgot était oublié à la cour. Son fils aîné le président à mortier, goutteux et podagre, ne se montrait qu'au Palais. L'intendant de Limoges quittait peu sa province, et lorsqu'il venait à Paris, il ne voyait que les savants et les encyclopédistes. Quant au chevalier Turgot, après avoir passé l'été dans ses terres, parmi ses vassaux dont il faisait le bonheur en

(37) *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. XLV, p. 121.

leur distribuant les trois quarts de son revenu, il vivait à Paris dans la société des Rouelle, des Macquer, des Jussieu, des Poivre, ne fréquentant ni les hommes en crédit, ni les femmes qui faisaient les ministres. Heureusement Turgot avait quelques rapports, comme botaniste, avec le jardinier du duc d'Ayen, capitaine des gardes en exercice : ce subalterne, très-versé dans la connaissance des plantes, possédait la confiance de son maître, qui était passionné pour cette science. Le duc d'Ayen ne connaissait nullement le chevalier Turgot ; mais dès que le ministre Choiseul lui eut appris les relations qui existaient entre ce gentilhomme et son jardinier, il se chargea de recommander au roi le gouverneur futur de la Guyane. Turgot fut donc présenté à Louis XV, qui dit en le voyant : *Ah ! voilà le chevalier Turgot : du génie, des vues, des idées neuves !* — *Sire*, dit le duc de Choiseul, *c'est le gouverneur de la France équinoxiale*. Le monarque sourit et entre dans son cabinet, avec le ministre, pour signer la nomination. Le chevalier, se confond en remercîments auprès du duc d'Ayen, et paraît surtout flatté de ce que le roi l'a reconnu. — *Oui*, répond le duc, *je lui ai dit que vous étiez borgne ;* puis, il ajouta : « Je » saisis, la semaine dernière, l'occa- » sion de parler de vous à S. M. : » c'était à Choisy, pendant le sou- » per : on servit un faisan à la tar- » tare que le roi trouva excellent : » l'idée me venant alors de parler » de vous, je lui dis que j'en avais » mangé accommodé à la turque : et » que c'était le chevalier Turgot qui » en avait donné la recette à mon » jardinier. *J'en veux avoir*, ré- » pondit le roi : d'après cela je ne » suis point du tout étonné que le roi » vous ait bien reçu. » Le chevalier Turgot eut, quelques jours après, ses provisions de gouverneur-général. Cependant si ses vues et celles du duc de Choiseul pour une colonisation nouvelle étaient bonnes en principe, le local était mal choisi. Les mesures d'exécution furent plus mal prises encore : on fit à grands frais venir des familles alsaciennes, dont quelques-unes pensèrent mourir de faim en France avant leur embarquement. Douze mille hommes furent débarqués à-la-fois après une longue navigation sur les plages désertes et inondées de la Guyane. Le gouvernement devait les loger, les nourrir. Dans les commencements, un mauvais hangar fut le seul asile qu'on leur fournit ; les vivres altérés par la chaleur, l'humidité et le transport, causèrent une épidémie, et les inondations firent périr une partie des colons qu'avait épargnés la contagion. L'intendant Chauvallon n'avait été envoyé en Amérique que pour faire sa fortune : car Beudet, son ami, avait espéré que tandis que le philosophe Turgot s'occuperait de simples, il laisserait cet administrateur *tailler et rogner* à sa volonté. Cette espérance fut trompée. Turgot, qui était demeuré dix mois à Paris, sous prétexte d'aider le ministère de ses conseils, partit enfin pour remédier à tant de désordres. Sur les plaintes générales des colons, il fit arrêter et conduire en France Chauvallon, pour être jugé. Après quatre mois de séjour dans la colonie, sur lesquels il fut malade pendant trois, Turgot lui-même revint à Paris rendre compte de l'expédition, et il confirma, par son témoignage, ce que répandait déjà la rumeur publique, l'impossibilité de suivre des projets trop légèrement adoptés. Il en ré-

sulta entre Turgot et Chauvallon un différend qui se traita dans le cabinet des ministres. Une lettre de cachet priva Turgot de sa liberté; Chauvallon l'accusait d'abus de pouvoir. Après sa détention, Turgot se renferma dans son cabinet, uniquement occupé de ses études; et il ne sortit pas de cette retraite philosophique, même quand son frère fut élevé au ministère. Cependant au commencement de 1776, lorsqu'un parti puissant se déchaîna contre ce dernier, ses ennemis voulurent revenir sur le procès de son frère avec Chauvallon, dans l'intention de décrier le contrôleur-général comme fauteur des prétendues vexations du gouverneur de la Guyane. On trouve des détails sur cette affaire dans la lettre qu'Anne-Robert Turgot écrivit à Louis XVI quelques semaines avant sa disgrace. Le chevalier Turgot fut, en 1760, un des fondateurs de la société d'agriculture, pour laquelle il a rédigé plusieurs Mémoires importants. Dans le Recueil de l'académie des sciences, où il avait été reçu associé libre en 1762, on a de lui; entre autres Mémoires intéressants, des *Observations sur l'espèce de résine élastique de l'île de France, à peu près semblable à celle de Cayenne* (1769). Il a fourni à Soulavie, pour l'histoire du ministère de son frère, quelques matériaux insérés textuellement dans les *Mémoires historiques sur le règne de Louis XVI*. Il mourut le 21 octobre 1789, d'une attaque de goutte, maladie qui avait emporté son père et ses deux frères.

D—R—R.

TURGY (Louis-François), né à Paris le 18 juillet 1763, entra dans la maison du roi, en 1784. Son dévouement à Louis XVI lui suggéra l'idée de s'introduire au Temple, le jour même où ce prince y fut conduit avec sa famille; et il a raconté, dans ses *Fragments historiques*, de quels moyens il s'était servi pour s'y établir. Quoiqu'il fût l'objet de la surveillance particulière des municipaux, à cause des relations que son service exigeait au dehors, il ne cessa de correspondre avec la reine et avec Mme. Élisabeth, et de les instruire, soit par écrit, soit par des signaux, de ce qui se passait d'important à la Convention, dans Paris et aux armées. Il s'acquitta également des commissions données par le roi, avec tant de prudence et d'adresse, qu'il ne fut jamais soupçonné. Des billets nombreux des princesses sont des témoignages non équivoques qu'il fut un de leurs plus utiles serviteurs pendant leur captivité. Enfin, Louis XVI, le jour même de sa mort, remit pour lui à Cléry ce billet honorable: « Je vous charge de dire à » Turgy combien j'ai été content de » son fidèle attachement pour moi, » et du zèle avec lequel il a rempli » son service; je lui donne ma bénédiction et le prie de continuer ses » soins avec le même attachement » à ma famille, à qui je le recommande. » Après le 21 janvier, Turgy parvint à se maintenir auprès de Louis XVII, et à suivre la même correspondance avec la reine et Mme. Élisabeth. Ainsi, il fut en quelque sorte, et surtout dans les quatre mois qui précédèrent son renvoi, le seul point de communication que la famille royale eût conservé avec le reste du monde. Contraint de sortir du Temple, le 13 octobre 1793, il suivit la fille de Louis XVI à Vienne, puis dans les différents lieux où cette princesse alla résider. A Mittau, Louis XVIII lui exprima, dans un diplome écrit de sa main, combien

« il était satisfait de la fidélité, du courage et de l'intelligence qu'il avait montrés au Temple. » Ces faveurs excitèrent l'envie, et Turgy aurait succombé à ses efforts, si l'abbé de Firmont ne se fût pas déclaré son appui. En 1814, il devint premier valet de chambre et huissier du cabinet de MADAME. Le roi lui conféra des lettres de noblesse, et le nomma officier de la Légion-d'Honneur. Il mourut à Paris, le 4 juin 1823. Ses *Fragments historiques sur le Temple*, insérés dans la troisième édition des Mémoires sur Louis XVII, ont été rédigés par l'auteur de cet article. E—K—D.

TURHEIM (ULRICH DE), un des plus célèbres troubadours ou minnesingers allemands du treizième siècle, fut l'ami de Wolfram d'Eschenbach (*V.* ce nom) et de Rodolphe de Montfort. Sur les instances de Conrad de Wintersteten, il continua le poème que Gottfried de Strasbourg avait commencé sous le nom de *Tristan*, et que Muller a publié dans son recueil, d'après un manuscrit du grand-duc de Florence. *Tristan*, avec la continuation faite par Turheim, se trouve, sous le n°. 154, parmi les manuscrits qui furent transportés de Heidelberg à la bibliothèque du Vatican. Turheim est aussi l'auteur du petit poème qu'il intitula: *Aventures d'Élies*, (*V.* les *Miscellanea* de Docen, II, pag. 154, 300 et 304). Parmi les manuscrits du Vatican, on trouve, sous les n°s. 4 et 325, le poème que Rodolphe de Montfort composa sous le titre de *Wilhelm von Orlienz* ou *Guillaume d'Orléans*. L'auteur y parle des poésies de son ami Turheim, auquel il attribue entre autres productions le poème connu sous le nom du *roi Artus*, ou *Arthur*, ou *la Table ronde*. Le Vatican possède six manuscrits (n°s. 316, 370, 371, 374, 391 et 397), du roi Artus, qui dans le 1er. n°. a 114 feuillets in-8°. Le Catalogue de la bibliothèque l'attribue aussi à Turheim. C'est dans ce poème, un des plus célèbres de cette époque si brillante et si fertile pour la poésie allemande, qu'ont puisé les troubadours qui ont succédé à Turheim, à Eschenbach et à Rodolphe. Turheim et Eschenbach travaillèrent ensemble à un poème épique qu'ils intitulèrent: *Wilhelm der Heilige of Oranze*, ou le *Saint Guillaume, margrave d'Orange*. Ils en avaient pris les faits et les aventures dans un troubadour français. Turheim en composa la première partie, qu'il intitula le *Margrave d'Orange*; et la troisième, à laquelle il donna le titre du *Vaillant Rennevart*, ou le *Fort Raynouard*. La seconde partie, qui est d'Eschenbach, est intitulée: le *Comte de Narbonne*. Ce poème se trouve au Vatican, sous les n°s. 395 et 404. Casparson en a publié les deux premières parties, Cassel, 1781, in-4°., d'après un manuscrit de Hesse-Cassel. Il avait promis de publier la troisième, ou le *Vaillant Raynouard*, avec un glossaire; mais il n'a pas tenu parole. La bibliothèque de Wolfenbuttel avait un manuscrit du *Vaillant Raynouard*, lequel, selon Eschenburg, doit avoir été transporté à la bibliothèque royale de Paris. Nous ne l'y avons pas trouvé. Celle de Munich en possède un. G—Y.

TURNÈBE (ADRIEN), l'un des professseurs auxquels la France doit le bienfait de la renaissance des lettres, naquit, en 1512, à Andely en Normandie, de parents nobles, mais peu fortunés. On dit que son père, gentilhomme écossais,

s'appelait *Turnbull;* que ce nom fut remplacé en français par celui de *Tourneba..f* et *Tournebou* qui devint *Turnebus* en latin; dont on fit enfin *Turnèbe*, qui est le plus généralement connu. On l'amena, dès l'âge de onze ans, à Paris pour faire ses études : il annonça, dans un âge si tendre, les plus heureuses dispositions, et ses progrès furent très-rapides. Bientôt ses maîtres, Toussain, Legros, Guillaume Duchesne, malgré leur science, n'eurent plus rien à lui enseigner. Infatigable au travail, doué de la mémoire la plus fidèle, d'une pénétration vive et du sens le plus droit, les écrits des anciens ne lui présentèrent presque plus aucune difficulté qu'il ne pût résoudre. C'était vers ces écrits qu'à cette époque se dirigeaient principalement les études : on sent combien les travaux d'un critique si éclairé devinrent utiles. Bientôt les diverses contrées de l'Europe où les lettres étaient en honneur se le disputèrent; sa patrie obtint la préférence. Le cardinal de Châtillon, qui le protégeait, le fit nommer professeur d'humanités à Toulouse, et déjà il s'y était fait une grande réputation, lorsqu'en 1547, il fut appelé à Paris, pour remplacer au collége royal Toussain, qui venait de mourir. Il y remplit d'abord la chaire de grec, et ensuite celle de philosophie grecque et latine : ses leçons attirèrent un grand concours d'auditeurs, et il forma les élèves les plus distingués; nous ne citerons qu'Henri Estienne et Génebrard. En 1552, son amour pour les lettres lui fit accepter encore la direction de l'imprimerie royale, pour les livres grecs. On lui doit les premières éditions grecques de Philon, de Synésius, des Scolies de Démétrius sur Sophocle, etc., qu'il a enrichies de Préfaces ou d'Épîtres dédicatoires savantes. Mais en 1556, il abandonna cette direction à Guillaume Morel, qu'il s'était associé. Une maladie violente l'enleva, le 12 juin 1565, dans un âge peu avancé. Il fut inhumé sans pompe, comme il l'avait prescrit par son testament. Cet ordre fournit aux Protestants un prétexte pour prétendre qu'il avait embrassé leurs sentiments. On vit paraître et afficher dans Paris des vers latins, où cette disposition du testament était malignement paraphrasée. Un nommé Gabriel Goniard de Soissons y répondit par d'autres vers latins : les uns et les autres ont été réimprimés par J.-H. de Seelen, dans la Dissertation sur la religion de Turnèbe, qu'on trouve dans ses *Selecta litteraria* (Lubeck, 1726, in-8°.). Mais ce qu'il y a de certain sur ce point, c'est que Leger Duchesne et Génebrard, amis particuliers de Turnèbe, attestent qu'il mourut dans la religion catholique qu'il avait professée toute sa vie. Leur témoignage est confirmé par quelques jésuites, quoique Turnèbe, peu avant sa mort, eût publié contre leur société une pièce de vers, qui a pour titre : *Ad Sotericum gratis docentem.* Sa mort excita une douleur générale, et les hommes de lettres les plus distingués s'empressèrent de payer un tribut d'éloges à sa mémoire. Il leur était cher par la douceur de son caractère, qui se peignait dans ses traits, et par une modestie qui donnait un nouvel éclat à ses talents. Ses mœurs furent toujours irréprochables ; cette rectitude d'esprit qui l'a élevé au rang des critiques les plus habiles, il l'étendait aux sujets qui lui étaient les moins familiers. « C'était, dit Montaigne, l'ame la plus polie du monde. Je l'ai souvent à mon es-

» cient jeté sur propos éloignés de » son usage. Il y voyait si clair, » d'une appréhension si prompte, » d'un jugement si sain, qu'il semblait qu'il n'eût jamais fait autre » métier que la guerre et les affaires » d'état. » Tant de qualités précieuses lui méritèrent d'illustres amis : outre Montaigne, que nous venons de citer, il faut placer dans ce nombre le chancelier de l'Hôpital, Henri de Mesmes, Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, auxquels sont dédiées les trois parties de ses *Adversaria;* Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, à qui il adressa son Commentaire sur la préface de Pline, etc. On doit reconnaître qu'il a rendu un double service aux lettres, en formant de nombreux disciples par ses leçons, et en aplanissant, par ses Commentaires et par ses traductions, les difficultés que présente l'étude des auteurs de l'antiquité. Les premiers ont pour objet principalement Cicéron (1), Varron, Horace et la préface de l'Histoire naturelle de Pline. Il a traduit du grec en latin, un Traité d'Aristote, plusieurs opuscules de Théophraste, nombre d'écrits de Plutarque, la Vie de Moïse, par Philon, le Périple d'Arrien, le poëme de la Chasse par Oppien. Ses traductions sont excellentes. Huet les place au rang des meilleures, parce que, dit-il, à une connaissance profonde des deux langues Turnèbe joint beaucoup d'élégance et de précision. Ces ouvrages, publiés d'abord séparément, ont été recueillis sous ce titre : *V. Cl. Adr. Turnebi regii quondam Lutetiæ professoris opera nunc primùm ex bibliothecâ Steph. Adr. F. Turnebi senatoris regii in unum collecta, aucta et tributa in tomos III.*, Strasbourg, 1600, in-fol. Cette collection ne forme qu'un volume. Les Commentaires et les traductions remplissent les deux premières divisions; la troisième renferme les écrits originaux de Turnèbe, savoir : quelques Discours qu'il prononça comme professeur, les Préfaces ou Épîtres dédicatoires, qu'il avait mises en tête des éditions grecques qu'il avait publiées, et ses poésies. Un autre ouvrage considérable, dont il est aussi l'auteur, obtint encore beaucoup de succès ; c'est celui qu'il a intitulé : *Adversaria*. Il est divisé en trois parties, dont il publia les deux premières ; la troisième n'a paru qu'après sa mort, par les soins d'Adrien son fils. Turnèbe nous apprend lui-même, que détourné, par la douleur dont l'accablaient les malheurs publics, de tout travail suivi, il parcourait sans ordre les auteurs anciens, et écrivait les remarques que lui suggérait cette lecture. C'est ainsi que se forma ce grand ouvrage, composé d'observations détachées sur les passages les plus difficiles de ces auteurs. Il a été imprimé plusieurs fois. L'édition de Paris, de 1580, est la première qui réunisse les trois parties. Turnèbe eut une famille nombreuse. — Odet, son fils aîné, avait été pourvu de la charge de premier président à la cour des monnaies ; mais il mourut en 1561, avant d'avoir été installé. On lui doit la publication de quelques ouvrages de son

(1) Les écrits de Cicéron furent l'objet d'une dispute très-vive entre Ramus (*Voy.* ce nom, XXXVII, 63-64) et Turnèbe. Ce dernier attaqua Ramus qui ne partageait pas son admiration pour l'orateur romain. Ramus publia une réponse sous le nom d'Omer Talon (*Voy.* ce nom, XLIV, 452) son ami, à laquelle Turnèbe répliqua par un ouvrage sous le pseudonyme de Léger Duchesne, professeur au collége royal. Les écrits de Turnèbe, à ce sujet, sont en latin, et se trouvent dans le tome 1er. de ses Œuvres. *V.* aussi les *Mémoires de Niceron*, XXXIX, 342-41.

père. On trouve aussi des vers de lui dans le Recueil des pièces sur la puce de Mlle. des Roches. — Étienne-Adrien fut conseiller au parlement de Paris, et il fournit les corrections et augmentations de l'édition complète des Œuvres de Turnèbe. — Adrien, un autre de ses fils, mort en 1594, a donné au public la troisième partie des *Adversaria*, et quelques pièces de vers français et latins. Si—d.

TURNER (Guillaume), naturaliste anglais, naquit, à Morpeth, dans le commencement du seizième siècle. Il s'attacha au célèbre réformateur Ridley, et quitta l'université de Cambridge, où il achevait ses études, pour aller, comme missionnaire réformé, prêcher les principes de son ami. Il donna dans de tels écarts qu'il fut arrêté. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Ferrare, où il se fit recevoir docteur en médecine. De là il parcourut l'Allemagne jusqu'à la mort de Henri VIII. Alors il retourna en Angleterre, où, le duc de Sommerset l'ayant nommé son médecin, il se fit une clientelle nombreuse par le moyen de laquelle il fut promu à de riches bénéfices, dans l'Église anglicane. Marie ayant succédé à son frère, Édouard VI, Turner quitta de nouveau le royaume, pour voyager en Allemagne et en Suisse. De retour en Angleterre, après la mort de la reine, il fut rétabli dans ses bénéfices ecclésiastiques. Il mourut le 7 juillet 1568. Dans ses voyages, il avait fait des observations sur les bains et les eaux minérales des contrées qu'il visitait. Il a publié ses Notes sur ce sujet, ainsi que sur les vins dont on fait usage en Angleterre. Il est le premier qui ait publié un *Herbier* en anglais (*New herbal*). La première partie de son ouvrage parut à Londres, en 1551; la seconde à Cologne, en 1562; et il y en ajouta une troisième, lorsqu'il en publia une édition plus complète, à Cologne, en 1568. Cet ouvrage est remarquable pour le temps où il parut. L'auteur y montre une connaissance très-variée des plantes qu'il s'était procurées dans ses voyages. Les gravures furent soignées, en grande partie, par Fuchs. Comme zoologiste, Turner a publié : *Avium præcipuarum, quarum apud Plinium et Aristotelem mentio fit, brevis et succincta historia*, Cologne, 1554, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec élégance et exactitude, a été très-loué par Gesner, ami de l'auteur, lequel a inséré dans le troisième volume de son *Historia animalium*, une Lettre de Turner sur les *Différentes espèces de poissons que l'on trouve en Angleterre*. Cet auteur a aussi publié plusieurs ouvrages, qui ont rapport à la réforme en Angleterre. G—y.

TURNER (Robert), né, à Barnstaple dans le Devonshire, d'une famille originaire d'Écosse, fit ses premières études dans l'université d'Oxford, d'où il passa au collége anglais de Douai. Il y fut ordonné prêtre, en 1574, et professa la rhétorique avec beaucoup de succès. Il alla à Rome, en 1576, pour y enseigner les belles-lettres, dans le collége des Allemands. Appelé, en 1586, à Ingolstadt, il y prit le degré de docteur en théologie, et fut nommé recteur de cette université. Guillaume, duc de Bavière, l'admit dans son conseil privé; ce qui lui attira beaucoup de jaloux. Pour les débarrasser de sa présence, il se retira à Paris, d'où étant revenu en Allemagne, il obtint un canonicat de Breslaw et la place de secrétaire de Ferdinand de Gratz, pour les lettres latines. Turner mourut à Gratz,

le 24 novembre 1599, avec la réputation d'un grand orateur et d'un excellent latiniste. On a de lui : I. *Commentaria in quædam sacræ Scripturæ loca*. II. *Vita Edmundi Campiani*. III. *Vita et martyrium Mariæ, reginæ Scotiæ*. in-8°. IV. *Oratio et epistola de vitâ et morte D. Martini à Schomberg, episcopi Eustad.*, Ingolstadt, 1590. V. *Oratio funebris in principem Estensem*, Anvers, 1598. VI. *Orationes* XVII, Ingolstadt, 1602, in-8°. VII. *Tractatus* VII, ibid., in-8°. VIII. *Epistolarum centuriæ duæ*, ibid., in-8°. T—D.

TURNER (WILLIAM), théologien anglais, né dans le Flinshire, étudia à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître-ès-arts en 1675. Devenu vicaire de Walberton, il publia, en 1695, une *Histoire de toutes les religions*, Londres, in-8°.; et deux ans après, *Histoire complète des pressentiments les plus remarquables*, etc., *suivi de tout ce qu'il y a de curieux dans les ouvrages de la nature et de l'art*, 1697, in-fol. — TURNER (Daniel), théologien anglais, né en 1701, dirigea un établissement d'éducation, et prêcha avec succès parmi les *Baptistes*. Il fut, en 1748, élu pasteur d'une congrégation de cette secte à Abingdon, et il y exerça son ministère jusqu'à sa mort, arrivée le 5 sept. 1798. Nous citerons parmi les écrits qu'il a publiés : I. *Introduction à la psalmodie*, 1737, II. *Introduction à la rhétorique*, 1771. III. *Défense de la poésie sacrée contre le docteur Johnson*, 1785. IV. *Essais sur des sujets importants*, 1791, 2 vol. V. *Pensées détachées* (free thoughts) *sur l'esprit de libre examen en matière de religion*, 1792. VI. *Lettres religieuses et morales, adressées aux jeunes personnes*, 1793, deuxième édition. Z.

TURNER (DANIEL), médecin et chirurgien anglais, de la société royale de Londres, a publié : I. *Traité des maladies de la peau* (en anglais), Londres, 4e. éd., 1731, in-8°.; trad. en français par Boyer de Pébrandier, Paris, 1743, 2 vol. in-12. II. *Des maladies honteuses* (angl.), Londres, 1732, 2 vol. in-8°., trad. en français, par Lassus, sous le titre de *Dissertation sur les maladies vénériennes*, Paris, 1777, 2 vol. in-12. III. *Art de la chirurgie* (angl.), Londres, 1729, 3e. éd.; 5e. éd., 1736, 2 vol. in-8°. IV. *Opuscula medica et medico-philologica*, Francfort, 1766, in-4°. — TURNER (Dawson), botaniste anglais, a publié, au commencement de ce siècle, sur la *Mousse*, ses genres et ses espèces, un ouvrage savant, sous ce titre : *Muscologiæ Hibernicæ spicilegium, auctore Dawson Turner, A. M. soc. reg. ant. et Linn. Lond. imp. ac. nat. cur. phys. Gœtt. necnon lit. nov. cast. socio.*, Yarmouth et Londres, 1804, in-12, avec 16 planches, qui sont, ainsi que l'impression de l'ouvrage, exécutées avec le plus grand soin. L'auteur garda tous les exemplaires pour en faire présent. Dans sa préface, il expose les découvertes que Dillen, Linné, Haller, Necker, Schmidel, Hudson, Hedwige et quelques autres botanistes avaient faites sur ces petites plantes que nous appelons mousses. « Hedwige, dit-il, a le premier soulevé le voile sous lequel la nature cherche à cacher à nos yeux cette portion si méprisée du règne végétal. En observant avec une constance si attentive la structure délicate des mousses, il a découvert leurs diffé-

rences sexuelles. Sur cela il a pu établir un nouveau système, assigner d'autres genres, et leur donner de nouveaux noms, qui, reçus depuis plusieurs années chez les peuples voisins, ne sont presque point connus en Angleterre. » L'auteur, qui avait parcouru l'Irlande, assure qu'il y a rencontré toutes les espèces de mousses, dont les unes croissent sur les rochers, les autres dans les lieux bas et fangeux. Il les distribue en vingt-deux genres, dont chacun a ses espèces et ses différences. Sa grande division place ainsi les mousses en trois classes, d'après la forme des capsules : I. *Capsulæ ore nullo*. II. *Capsulæ ore nudo*. III. *Capsulæ ore aucto peristomio*. Cet auteur est mort en 1818. G—Y.

TURNER (SAMUEL), voyageur anglais, né, vers 1749, dans le comté de Gloucester, prit du service dans l'armée de la compagnie des Indes, et se distingua d'une manière qui fixa l'attention du célèbre Hastings. Ce gouverneur-général des possessions britanniques avait, en 1774, envoyé en ambassade au tchou-lama, George Bogle, qui fut très-bien accueilli par ce pontife du Tibet, alors tuteur du dalaï-lama. Le tchou-lama mourut en 1780, à Péking, où l'empereur de la Chine l'avait invité à venir. Bogle termina ses jours vers la même époque. Quelque temps après le bruit se répandit que le tchou-lama venait de s'incarner de nouveau dans le corps d'un enfant. Hastings pensa qu'il convenait d'envoyer une seconde ambassade au Tibet, pour féliciter le tchou-lama de sa réapparition, et proposa de confier cette mission à Turner. Celui-ci partit de Calcutta vers le milieu de janvier 1783, traversa les montagnes situées entre le Bengale et le Boutan, et arriva le 1er. juin à Tassi-Soudon, ville capitale de ce pays, et résidence du deb-radjah, qui est le souverain. Après trois mois d'attente, pendant lesquels il fut comblé de marques d'attention par le deb-radjah, Turner reçut du régent de Tchou-Loumbo la permission d'entrer dans le Tibet, mais à condition qu'il n'amènerait qu'un seul anglais avec lui. Le 8 septembre, il sortit de Tassi-Soudon, franchit bientôt le mont Soumounang, qui forme la limite entre le Boutan et le Tibet, et après un voyage très-pénible dans une contrée couverte de montagnes extrêmement hautes, il entra, le 19 dans le monastère de Tchou-Loumbo, qui est au sud de la ville de Jikadzé. Dès le lendemain il eut son audience du régent. Il aurait bien voulu assister à la cérémonie de la reconnaissance solennelle du lama, qui devait avoir lieu quelques jours après; mais il ne put l'obtenir, parce que les délégués chinois, qui devaient y être présents, auraient trouvé mauvais qu'on y admît des étrangers. Le 30 novembre, Turner reçut son audience de congé du régent, qui lui remit ses dépêches pour Hastings, et protesta de sa sincère amitié pour les Anglais. Le 2 décembre, Turner reprit la route du Bengale; le lendemain, il alla au couvent de Terpaling, où le jeune tchou-lama résidait avec ses parents; le 4, il lui rendit ses hommages, et lui offrit des présents. Le 6, il lui fut présenté pour la dernière fois. Il rentra ensuite dans les états du deb-radjah, ayant fait toute la diligence possible pour se rapprocher d'un climat plus tempéré que celui du Tibet. « Nous le » trouvâmes, dit-il, à Panouka, ré- » sidence d'hiver du deb-radjah. » Le 30 décembre, il obtint son au-

dience de congé de ce prince; au commencement de mars 1784, il fut de retour auprès d'Hastings, qui était alors à Patna, dans la province de Bahar. En 1792, dans la guerre contre Tippou-Sultan, Turner se signala au siége de Seringapatnam. Plus tard, il fut nommé ambassadeur près de ce monarque, et s'acquitta si bien de sa mission que la compagnie lui accorda cinq cents livres sterling, en témoignage de son approbation et de son estime. Turner, qui avait acquis une grande fortune dans l'Inde, revint en jouir en Europe; ce ne fut pas pour long-temps. Le 21 déc. 1801, passant le soir dans une rue écartée à Londres, il fut frappé d'une attaque de paralysie. Transporté au corps-de-garde, puis à la maison de travail, car on ne trouva sur lui aucun papier qui pût le faire reconnaître, ce ne fut qu'en ôtant ses bottes que l'on vit son nom écrit dans l'intérieur. Un imprimeur qui était là par hasard se souvint qu'une personne de ce nom avait fait imprimer un livre deux ans auparavant, et indiqua son domicile. Cependant des secours lui avaient été prodigués. Ses amis avertis écrivirent à ses parents, qui demeuraient hors de la capitale. Ce ne fut que le 30 qu'il recouvra la parole. Les médecins pensèrent que l'on ne pouvait sans danger le faire changer de place: il mourut le 2 janvier 1802. On a de lui: *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres, 1800, in-4°., fig. Ce voyage dans des pays si peu fréquentés des Européens, et dont les institutions civiles et religieuses offrent tant de singularités, est d'autant plus intéressant, que l'auteur était un homme instruit et un observateur judicieux. Jamais il n'entre dans des digressions étrangères à son sujet; mais il ne néglige rien de ce qui est important. On doit regretter qu'il n'ait pas séjourné aussi long-temps que d'Andrada, Desideri et Horace della Penna (*Voy.* leurs articles), dans des contrées si curieuses. Les figures représentent diverses vues remarquables. On y voit un pont en chaînes de fer, suspendu, que l'on a imité en Europe en le perfectionnant. La carte ne contient que la route de Turner. Cette relation, traduite dans la plupart des langues modernes, l'a été en français par Castera, Paris, 1802, 2 vol. in-8°., avec atlas. E-s.

TUROCZI. *Voy.* THUROCZ.

TURPIN, TULPIN ou TILPIN, à qui l'on donne quelquefois le prénom de JEAN, n'est fameux que par le roman qui lui a été long-temps attribué. La date de sa naissance n'est pas connue; on n'a point de renseignements sur sa patrie ni sur sa famille: mais on sait qu'il avait été moine de Saint-Denis, avant d'être archevêque de Reims. Son nom est le vingt-neuvième dans le tableau chronologique des prélats de cette église, entre Abel et Wlfar. Certains auteurs font vivre Abel jusqu'en 760; quelques-uns même ne lui donnent un successeur qu'en 773: nous croyons, avec les bénédictins, qu'il était mort en 752 ou 751, peut-être dès 748 ou 747. Seulement on doit observer que l'élection de son successeur légitime fut retardée par les manœuvres d'un intrus, nommé Milon, dont il fallut auparavant se débarrasser, en sorte qu'il est possible que l'épisco-

pat de Turpin n'ait commencé qu'en 753 : c'est l'opinion de dom Rivet (*Hist. littér. de la France*, tome IV, p. 205), et nous la suivrons comme la plus probable. En 769, Turpin assista, avec onze autres prélats français, au concile de Rome, où Étienne III fit condamner l'anti-pape Constantin. La correspondance épistolaire de notre archevêque avec ce pontife et avec Adrien Ier. ne subsiste plus, à l'exception d'une Lettre que lui adressait Adrien, vers 775, et qui se lit au tome V du *Recueil des historiens de France* (p. 593-595). Le pape rétablit, confirme les anciens droits de la métropole de Reims, accorde au prélat le pallium, et le charge de prendre des informations sur Lullus, évêque de Mayence. Turpin était révéré comme un saint personnage : entre autres bonnes œuvres, il enrichissait la bibliothèque de son église, et faisait copier des livres. Il a obtenu de Charlemagne quelques priviléges : Trithème et d'autres écrivains ajoutent qu'il était le secrétaire de ce prince, son ami, son compagnon d'armes; mais là commencent des détails fabuleux, indignes de l'histoire. On raconte, par exemple, que l'archevêque voyant que Charles restait éperdument amoureux d'une femme morte, saisit un moment favorable pour visiter le cadavre de la défunte, y trouva un anneau sous la langue, s'en empara, et devint ainsi lui-même l'objet de la passion du monarque, jusqu'à ce que, l'anneau ayant été jeté dans un lac, Charlemagne, épris des charmes de ce lieu, y fit bâtir un palais, un monastère et un tombeau où il voulait être enterré. L'année où mourut Turpin n'est pas très-facile à déterminer : les conjectures varient entre 788, 794, 800, 811, 830, etc. En supposant, comme nous l'avons fait, que son installation sur le siége de Reims est de 753, et en observant qu'il a été archevêque quarante ans et plus, selon Hincmar ; quarante-sept ans, selon Flodoard, on peut conclure, avec les auteurs de la nouvelle *Gallia Christiana* (tome IX, pag. 28-30) qu'il est mort en 794, ou bien avec dom Rivet qu'il a vécu jusqu'en 800 : nous préférerions cette dernière date, mais en ne la donnant que pour approximative. Turpin fut inhumé dans son église ; Hincmar lui fit une épitaphe en dix vers latins. L'archevêché de Reims resta vacant pendant les premières années du neuvième siècle ; Charlemagne le retenait sous sa puissance, ce qui suffirait pour réfuter l'opinion de ceux qui prolongent la carrière de Turpin jusque sous Louis-le-Débonnaire. En 808, au plus tard ; Charles permit d'installer Wlfar, successeur de Turpin, et prédécesseur d'Ebbon qui fut déposé et que remplaça Hincmar (*V.* XX, 394). Il nous reste à parler du livre qui porte le nom de Turpin; mais dont ce prélat n'est certainement pas l'auteur. La chevalerie s'y montre avec des formes et des caractères qu'elle était loin d'avoir de son temps. Le mot *Lotaringia* qui s'y lit n'existait point avant 901 ; plusieurs noms de terres seigneuriales s'y rencontrent, qui n'ont été inventés que bien après Charlemagne ; on y remarque des expressions empruntées de l'office de Saint Martin, rédigé en 930 ; il y est fait mention du chant musical écrit sur quatre lignes, pratique qui ne remonte qu'au douzième siècle (*V.* Guido d'Arezzo, XIX, 88). Enfin aucun des auteurs qui ont écrit de l'an 800 à 1000 n'a eu connaissance de cette chronique, devenue depuis si célèbre. Elle n'est

donc point, quoi qu'en ait pensé de Marca, antérieure à la millième année de notre ère; à plus forte raison faut-il rejeter l'idée de Papire Masson qui la croyait composée peu après le règne de Charles-le-Chauve: elle est de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième; et s'il y avait lieu de lui assigner une date précise, celle de 1092, proposée par quelques auteurs, conviendrait d'autant mieux que c'est l'époque des premiers projets de croisades. On a dit qu'elle n'avait été fabriquée que sous le pontificat de Calixte II (1109-1124); Cas. Oudin a prétendu même que ce pontife en était le rédacteur: il est vrai seulement que Calixte l'a déclarée authentique en 1122; voilà du moins ce qu'assure Rolewinck dans le *Fasciculus temporum*; et si cette assertion, bien tardive, prouve quelque chose, c'est que ce roman s'était répandu dès le commencement du douzième siècle, et passait dès-lors pour l'ouvrage de Turpin. Il en existe des manuscrits de ce siècle, quelques-uns peut-être du précédent, plusieurs du treizième et des deux suivants. Vers 1160, Julien, archevêque de Tolède, en trouva un dans l'abbaye de Saint-Denis; peu d'années après, Geoffroi, prieur du Vigeois, en recevait un autre, déjà fort vieux, envoyé d'Espagne. La bibliothèque Laurentiane en possède un très-ancien: Catel qualifie de même ceux qui se conservaient de son temps en Languedoc. Vossius en cite de Cambridge et d'Amsterdam: Lambecius indique les variantes de ceux qui sont à Vienne en Autriche; Sainte-Palaye, au milieu du dernier siècle, en comptait treize à Paris, à la bibliothèque du Roi. L'âge de cette chronique peut se conclure des mentions qui en ont été faites par divers auteurs: le premier qui en parle est Rodolphe de Tortaire, moine de Fleuri, qui écrivait de 1096 à 1145: elle a été connue de Godefroi de Viterbe, au douzième siècle; de Vincent de Beauvais, au treizième, puis du Dante et d'un très-grand nombre de romanciers et de poètes, soit italiens, soit français. Les traces s'en retrouvent dans beaucoup de livres, et jusque sur les productions des arts: elle a fourni, par exemple, les sujets des bas-reliefs de deux flacons d'or donnés à l'empereur Charles IV, par le roi de France Charles V, et décrits par Christine de Pisan. La question la plus difficile serait de savoir quel en est le véritable auteur. Nous avons écarté l'archevêque Turpin et le pape Calixte II: Lebeuf et Rivet proposent un chanoine de Barcelone, ou quelque autre espagnol, et se fondent sur ce que ce livre tend à recommander la dévotion à Saint-Jacques de Compostelle; ils observent d'ailleurs que l'Espagne est le berceau de plusieurs ouvrages supposés, particulièrement des fausses décrétales. Ces raisons ne sont pas péremptoires; car les décrétales d'Isidore ont précédé au moins de trois siècles la chronique dite de Turpin; et il s'en faut que celle-ci ait pour unique but de soutenir les intérêts de l'église de Saint-Jacques. Nous trouverions plus plausible la conjecture de Gui Alard, qui la croit faite, vers 1092, par un moine de Saint-André à Vienne en Dauphiné; mais on manque de renseignements positifs sur ce point. L'ouvrage a été traduit du latin en français, dès 1206 et 1207, par un clerc nommé Jehans, attaché à Renaud, comte de Boulogne, et par Michel ou Mikieu de Harnes, qui néanmoins n'a fait peut-être que donner

ordre d'entreprendre ce travail. Une version, moins ancienne, due à Robert Gaguin (XVI, 269), a été imprimée à Paris, in-4°., sans date; dans la même ville, en 1527, in-4°.; et à Lyon, in-8°., en 1583. Le texte latin n'a vu le jour qu'en 1566, dans un Recueil in-fol., publié par Schard (XL, 83, 84), à Francfort-sur-le-Mein : il a reparu dans une collection donnée par Reuber, in-fol., Francfort, 1584; Hanau, 1619. M. Ciampi en a fait paraître à Florence, en 1822, une édition in-8°., précédée d'une dissertation qui tend à présenter ce livre, non comme authentique, ni comme très-ancien, mais comme un tableau fidèle des mœurs du neuvième siècle : nous ne pourrions y reconnaître que celles du onzième et du douzième, qui en différaient beaucoup. Ce roman se rattache à celui du voyage de Charlemagne dans la Terre-Sainte, fabriqué aussi vers la fin du onzième siècle, probablement par un moine de Saint-Denis, dans l'intention d'accréditer des reliques transportées d'Aix-la-Chapelle dans cette abbaye, et d'exciter à une expédition en Palestine. Le livre du prétendu Turpin n'a pour sujet que les exploits de Charles et de son neveu Roland ou Rotoland en Espagne. Là du moins tout n'est pas pure fiction, puisqu'en effet Charlemagne (*Voy.* VIII, 96) a passé les Pyrénées et fait la guerre en Espagne, en 778; mais ce fond historique est presque méconnaissable au milieu des détails imaginaires qui le surchargent : la plupart sont de l'invention de l'auteur; peut-être en tirait-il quelques-uns de ce qu'avaient écrit de plus merveilleux certains chroniqueurs du neuvième siècle tels que Solcon, Haucon et Occon, petit-fils de Solcon. Pris dans son ensemble ce roman ressemble fort à celui de l'expédition de Charles dans la Terre-Sainte : ils sont, l'un et l'autre, dans le goût de la vie de Merlin l'enchanteur, écrite, au douzième siècle, par Galfrid (*V.* XVI, 295), ou Geoffroi de Monmouth; et tous deux se placent à la tête de l'une des trois classes des romans de chevalerie, savoir de celle que distingue le nom de Charlemagne. Le livre attribué à Turpin est intitulé assez inexactement: *De vitâ Caroli Magni et Rolandi*. Après une dédicace fictive à Léoprandus, doyen d'Aix-la-Chapelle, il est divisé en trente-deux ou trente-trois chapitres, pleins de contes puérils et d'aventures chimériques; mais on y distingue des morceaux que les plus anciens manuscrits ne contenaient pas et qui ont été ajoutés dans les suivants : tels sont un supplément aux exploits de Roland, la description des arts libéraux, le récit de la mort de Charles, la relation de celle de Turpin lui-même, qui est supposé, très-faussement comme nous l'avons dit, avoir survécu au monarque. M. Ciampi, qui en est le dernier éditeur, a publié de plus, en 1823, à Florence, in-8°., une nouvelle édition du livre qui porte le nom de Philomena, et le titre de *Gesta Caroli Magni ad Carcassonam et Narbonam* : cette production se lie à celle du faux Turpin; mais elle paraît n'être que de la fin du douzième siècle ou du commencement du treizième; et il se pourrait qu'elle eût été originairement écrite en langue romane (V. *Journal des savants*, nov. 1824, p. 668-75). On peut consulter, sur Turpin et sur l'ouvrage qui a pris son nom, la *Bibl. des Romans*, juillet 1777; les *Mélanges tirés d'une grande biblioth.*, tome F; et les auteurs cités dans le cours de cet article. D—N—U.

TURPIN (François-Henri) historien, né en 1709 à Caen, annonça, dès sa première jeunesse, un goût très-vif pour les lettres. En 1731, il remporta le prix de poésie par une Ode en l'honneur de l'immaculée conception (1). Pourvu d'une chaire à l'université de sa ville natale, il la résigna pour s'établir à Paris, où il se flattait de tirer un parti plus avantageux de ses talents. L'abbé Pérau le chargea de continuer les *Vies des hommes illustres de France* (*V.* Perau, XXXIII, 334); mais Turpin, n'ayant pu se procurer les Mémoires dont il avait besoin, ne tarda pas d'abandonner ce travail. On voit, par les dédicaces de ses ouvrages, qu'il ne négligeait rien pour s'assurer la protection des dispensateurs des graces et de la fortune. Il disait à M. de Boynes (2), devenu ministre de la marine : « Je suis dans l'habitude de chérir et de respecter les ministres qui vous ont précédé ; et ma reconnaissance, qui les suit jusque dans leur retraite, en justifiant ce qu'ils ont fait pour moi, me rend plus digne de vos bienfaits (3). » Turpin fut attaché, quelque temps, au prince Kourakin, qu'il s'était chargé d'initier dans la connaissance de nos richesses littéraires (4). La nécessité de se créer des ressources le forçait de se mettre aux gages des libraires et de prêter sa plume à ces hommes qui, nés avec plus de fortune que de talent, aspirent à la gloire littéraire, quoique la nature leur ait refusé les moyens d'en acquérir (Voy. les *Trois Siècles de la littérature*, art. Turpin). Après avoir publié, presque sans succès, des abrégés, des extraits et des compilations, il lui revint enfin à l'idée de compléter la galerie des hommes illustres de la France, et il en donna plusieurs volumes sous le titre de *Plutarque français*. La vie de Duguay-Trouin, lui valut des lettres de citoyen de la ville de Saint-Malo. Les nombreux travaux de Turpin ne l'avaient point mis à l'abri du besoin. Il fut compris pour trois mille livres dans les secours accordés, en 1795, aux gens de lettres, et mourut dans l'indigence, à Paris, au mois de septembre 1799, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Les critiques ne s'accordent pas dans leurs jugements sur cet écrivain. Suivant Sabatier, aucun biographe n'a porté plus loin le talent de traiter ce genre d'histoire, et de répandre de l'intérêt sur les plus petits détails.... Les notices des plus grands hommes acquièrent sous sa plume un nouveau degré d'intérêt. Laharpe ne voit au contraire dans Turpin qu'un *phrasier*. Il lui reproche de s'intituler le Plutarque français, en recrépissant les vies des grands hommes de la France, écrites par Pérau, et dit qu'il n'est ni *Plutarque*, ni *français* (*Corresp. russe*, lettre 146). Mais Laharpe est beaucoup trop sévère : Turpin a de l'imagination, de la chaleur, de l'abondance; et s'il n'eût pas été forcé d'écrire vite et beaucoup, on ne peut douter qu'il ne se fût fait une réputation durable comme historien. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les Vies de Louis II de Bourbon, prince de Condé ; de Charles et de César de Choiseul*, maréchaux de France. Elles forment les tomes XXIV à XXVI des *Hommes illustres de la*

(1) Cette pièce est imprimée dans le *Mercure de France*, juillet 1733.

(2) M. de Boynes avait été premier président du parlement et intendant de Franche-Comté. *Voyez* l'art. Talbert, tom. XLIV.

(3) Dédicace de l'*Histoire de Siam*.

(4) *Préface* de la tragédie de *Cyrus*.

France, commencés par d'Auvigny, et continués par l'abbé Pérau. II. *Histoire du gouvernement des anciennes républiques*, où l'on découvre les causes de leur élévation et de leur dépérissement, Paris, 1769, in-12; trad. en allemand, Mittau, 1770, in-8°. III. *Histoire universelle*, imitée de celle des Anglais, ibid., 1770-78, 5 vol. in-12. C'est un extrait de l'*Histoire universelle* publiée en Angleterre par une société de gens de lettres (*V.* PSALMANASAR). Quelques critiques regrettent que Turpin n'ait pas terminé cet ouvrage. IV. *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam*, et des révolutions qui ont bouleversé cet empire, jusqu'en 1770, ibid., 1771, 2 vol. in-12. Il composa cet ouvrage sur les Mémoires de l'évêque de Tabraca, vicaire apostolique à Siam; mais ce prélat, ayant trouvé que Turpin s'était trop écarté de ses idées, obtint un arrêt du conseil qui supprima l'ouvrage comme renfermant des assertions hasardées et des maximes dangereuses (*V.* le *Dict. des Livres condamnés*, par M. Peignot, II, 165). V. *Cyrus*, tragédie en cinq actes, ibid., 1773, in-8°. Cette pièce n'a point été représentée. L'auteur l'a fait précéder d'une longue dissertation en forme de Lettre au prince Kourakin. VI. *La Vie de Mahomet*, législateur de l'Arabie, ibid., 1773, 2 vol. in-12; nouv. édit. augmentée, ibid., 1780, 3 vol. in-12; trad. en allem., Halle, 1781, gr. in-8°. Cet ouvrage, dit Sabatier, paraît avoir été écrit trop à la hâte. Les faits n'y sont pas assez bien présentés, les observations y sont confuses et mal digérées. On y remarque cependant, en plusieurs endroits, la touche du peintre du *Grand Condé*. VII. *Histoire de l'Alcoran*, où l'on découvre le système politique du faux prophète, et les sources où il a puisé sa législation, ibid., 1775, 2 vol. in-12. VIII. *La France illustre, ou le Plutarque français*, contenant l'Histoire des généraux, des ministres et des magistrats, ibid., 1775-85, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage qu'on trouve rarement complet, se compose de cinquante-deux cahiers, avec quarante-huit portraits; mais cette collection n'est point estimée (1). IX. *Histoire des révolutions d'Angleterre de* 1688 à 1747; ibid., 1786, 2 vol. in-12. C'est la continuation de l'ouvrage du P. d'Orléans (*Voy.* ce nom). X. *Histoire de Louis de Gonzague, duc de Nevers*, ibid., 1789, in-8°. XI. *Histoire des hommes publics tirés du tiers-état*, avec un Discours sur les avantages et les abus de la noblesse, ibid., 1789, 2 vol. in-8°. Les Notices publiées sur Turpin dans les journaux sont inexactes et incomplètes.

W—s.

TURPIN DE CRISSÉ (LANCELOT, comte), célèbre tacticien, naquit, vers 1715, dans la Beauce (1), d'une famille noble. Ayant embrassé, fort jeune, la profession des armes, il obtint, en 1734, une compagnie, et, dix ans après, un régiment de hussards, à la tête duquel il signala sa

(1) Il existe aussi une édition in-12 du *Plutarque français*, brochée ordinairement en 13 volumes, avec des frontispices, ayant tous la date de 1781; je ne sais si ce qui a paru depuis est imprimé dans le même format. Turpin était venu à Paris, sous les auspices d'Helvétius, dont la générosité le fit jouir d'une honnête médiocrité. C'est Turpin qui est auteur de la *Lettre à M.,..... avec une ode sur le départ de Voltaire* (pour la Prusse), 1750, in-12 de 12 pages. Il avait composé des *Instructions républicaines*, dont il se faisait un titre pour obtenir quelques secours de la Convention nationale, et qui n'ont point été imprimées (Voy. la *Décade philosophique*, etc., I, 377). A. B—T.

(1) A Herronville, suivant la *France littéraire* d'Ersch; mais ce nom ne se trouve pas dans le *Dictionnaire des villages de France*, peut-être doit-on lire *Hatonville* ou *Rouville*.

valeur dans les guerres d'Italie et d'Allemagne. Tout-à-coup il quitta brusquement son corps, et se retira à l'abbaye de la Trappe, pour y mener une vie pénitente; mais, effrayé des austérités dont il était le témoin, il ne tarda pas à se repentir de cette démarche, et reprit son grade de colonel (2). Peu de temps après, il épousa la fille du célèbre maréchal de Lowendhal (3). Ayant fait d'excellentes études, il profita de ses loisirs pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. En 1754, il publia, de concert avec Castilhon (*V.* ce nom, VII, 334), les *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*. Il fit précéder ce volume d'une Épître à J.-J. Rousseau, dans laquelle il lui conseillait de se mettre en garde contre sa misanthropie. Rousseau lui répondit pour justifier sa conduite, et crut sans doute l'encourager à cultiver son talent pour les lettres, en lui disant: « Votre recueil n'est pas assez » mauvais pour pouvoir vous rebu» ter du travail, ni assez bon pour » vous ôter l'espoir d'en faire un » meilleur. » La guerre de 1757 rappela sous les drapeaux Turpin de Crissé, déjà connu pour un habile tacticien; et l'on peut croire que ses conseils ne furent pas inutiles aux généraux sous lesquels il se trouva placé. Nommé maréchal-de-camp, en 1761, il fut fait, en 1771, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Quarante ans de services et dix-sept campagnes lui valurent enfin le grade de lieutenant-général, en 1780; et l'année suivante, il obtint la place de gouverneur du fort de Scarpe, à Douai. Son nom figure, en 1792, sur la liste des lieutenants-généraux; il émigra et mourut en Allemagne; mais on n'a pu découvrir à quelle époque. Il était membre des académies de Berlin, de Nanci et de Marseille. C'est avec peine qu'on en fait la remarque: il ne s'est encore trouvé personne, depuis trente ans, qui, par un éloge, une notice, ait essayé d'acquitter la dette de la reconnaissance publique envers un général habile et un grand tacticien, dont toute la vie fut consacrée à son pays (4). Turpin de Crissé avait fait une étude approfondie de tous les ouvrages anciens et modernes sur l'art militaire; mais, plus modeste encore qu'il n'était savant, il évita toujours de se citer lui-même, quoique l'occasion s'en présentât souvent. On retrouve, dans tous ses ouvrages, un homme attaché sincèrement à son pays, un ami de l'humanité, et enfin, pour nous servir de l'expression de l'abbé Mercier de Saint-Léger, un vrai *preux*, qui dit toute vérité avec cette liberté franche et courageuse, l'apanage ordinaire des ames fortes et grandes (Voy. l'*Année littéraire*, 1785, VII, 98). Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a de Turpin de Crissé: I. *Essai sur l'art de*

(2) C'est Grimm qui nous apprend ces particularités sur Turpin de Crissé (*Correspond.* VI, 246); mais il ne dit pas les motifs qui purent déterminer son entrée à la Trappe, parce que chacun les connaissait alors. Toutes les recherches que nous avons faites pour les découvrir ont été inutiles.

(3) Madame la comtesse Turpin de Crissé joignait aux charmes de la figure, toutes les qualités du bon sens, et beaucoup d'esprit. Elle aimait les lettres et les cultivait avec succès. C'est à cette dame qu'on doit l'édition des *OEuvres* de l'abbé de Voisenon (*Voy.* ce nom) son ami. Elle mourut en 1785. De Sancy lui fit une épitaphe, qu'on trouve dans l'*Année littéraire*, 1785, tom. VII, p. 212.

(4) Le nom de Turpin de Crissé ne se trouve pas dans les tables du *Moniteur*. Il n'est cité dans aucun des journaux littéraires publiés depuis 1789. Il n'a point d'article dans le *Dictionnaire universel* ni dans la volumineuse *Biographie des Contemporains*. Les auteurs de ces indigestes compilations ont sans doute regretté que nous ne l'eussions pas fait avant eux, afin de nous le prendre suivant leur usage, et de nous dire ensuite de grossières injures.

la guerre, Paris, 1754, 2 vol. gr. in-4°., avec 25 pl. Il est divisé en cinq livres. Le premier embrasse toutes les opérations d'une campagne, à l'exception des siéges, partie que l'auteur se réservait de traiter ailleurs. Le second traite de l'attaque; le troisième, des cantonnements; le quatrième, des précautions à prendre pour attaquer l'ennemi dans ses cantonnements; et le cinquième, de la petite guerre et de l'utilité des troupes légères. Tous les principes avancés par l'auteur sont appuyés d'exemples tirés de la vie des plus habiles capitaines anciens et modernes. Cet ouvrage fut traduit en allemand, par ordre du grand Frédéric, en anglais et en russe. II. *Commentaires sur les Mémoires de Montécucculi*, ib., 1769, 3 vol. in-4°., fig.; Amsterdam, 1770, 3 vol. pet. in-8°., fig. Les Mémoires de Montécucculi sont divisés en trois livres. Dans les deux premiers, il a renfermé tous les principes militaires, en commençant par les éléments les plus simples, et s'élevant par degrés jusqu'aux idées les plus sublimes. Le troisième contient ses réflexions sur les guerres de Hongrie, depuis 1660 jusqu'en 1664, que Montécucculi (*V.* ce nom) gagna sur les Turcs la bataille mémorable de Saint-Gothard. Turpin de Crissé s'est borné le plus souvent à expliquer son auteur; mais, quoique pénétré de respect pour les talents de ce grand général, il ne se croit pas obligé d'être toujours de son avis, et il le réfute dans ce qu'il avance d'inexact ou d'erroné. III. *Commentaire sur les Institutions de Végèce*, Montargis, 1770, 3 vol. gr. in-4°., avec 20 pl. L'ouvrage de Végèce est divisé en cinq livres; mais Turpin de Crissé ne donne que les trois premiers. Le quatrième, ayant pour objet le système de fortification des anciens, ne pouvait présenter aucun intérêt. L'auteur renvoie d'ailleurs à l'ouvrage précédent, dans lequel il a traité cette partie en détail. Le cinquième concerne leur marine; et il avoue qu'il n'a pas les connaissances nécessaires pour éclaircir tout ce que Végèce dit d'obscur à cet égard. L'examen des trois premiers livres lui fournit l'occasion d'entrer dans de grands détails sur toutes les parties de l'art de la guerre. Il signale les abus qui résultaient de la vénalité des charges, du système de recrutement, du mode adopté pour l'avancement, de la mauvaise administration des hôpitaux, etc. Il indique des changements à faire dans l'habillement du soldat, dans son armure, dans sa nourriture. Plusieurs idées qui lui appartiennent ont été adoptées depuis, sans qu'on ait songé à lui en faire honneur. IV. Les *Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires*, Montargis, 1785, 3 vol. in-8°., gr. form., avec 43 pl.; Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8°. Le texte adopté pour cette édition est celui de l'édition de Londres, 1712, in-fol., publiée par Clarke (*Voy.* ce nom, VIII, 618). En regard est la traduction française de Wailly, mais corrigée par Turpin toutes les fois qu'il l'a jugée défectueuse. Les notes sont également savantes et instructives. Tous les ouvrages de Turpin qu'on vient de citer sont très-estimés, malgré les changements que l'art militaire a éprouvés. W—s.

TURQUET. *Voy.* MAYERNE.

TURREAU DE GARAMBOUVILLE (Le baron LOUIS-MARIE), lieutenant-général, naquit, en 1756, à Évreux, fit d'assez bonnes études; entra jeune dans la carrière des armes; et alla combattre en Amérique,

dans un grade subalterne, pour l'indépendance des États-Unis. De retour en France, il continua de servir, et il était capitaine d'infanterie quand la révolution éclata ; il en embrassa les principes, et fut employé, en 1792, sous le général Beurnonville, à l'armée de la Moselle. Il était adjudant-général, et chef de brigade lorsqu'il passa dans la Vendée, et fut attaché à la division de Tours, commandée par Labarolière. Ce général venait d'entrer dans le pays vendéen par le Pont-de-Cé. Le 15 juillet 1793, son avant-garde fut attaquée et rompue par les royalistes aux environs de Martigné-Briant. « C'est, dit le général Turreau, dans » ses Mémoires, la première affaire » où je me sois trouvé dans la Ven- » dée ; j'étais arrivé la veille de l'ar- » mée de la Moselle. » Toutefois son corps d'armée, s'étant porté en avant, vint camper à Vihers : là il fut attaqué le lendemain par l'armée royale ; et la journée finit par la plus affreuse déroute. « Les représentants Bour- » botte et Tallien, ajoute Turreau, » et le commissaire du département » de Paris, La chevardière, peuvent » se rappeler que j'ai prédit la dé- » faite de l'armée, si l'on gardait la » position de Vihers. » Il fut ensuite attaché, en qualité de général de brigade, au corps d'armée dont Santerre prit le commandement, et qui fut défait à Coron. La brigade Turreau eut le plus à souffrir. « L'affaire » ne dura pas plus d'une heure, dit- » il ; pendant l'action, mon cheval » se renversa et roula sur moi ; on » m'emporta ; et il n'y avait pas dix » minutes que j'avais quitté la ligne ; » lorsque le désordre se manifesta de » toutes parts. » Il quitta l'armée de la Vendée, le 21 sept., peu de jours après la défaite de Coron, et partit, quoique blessé, pour aller prendre le commandement de l'armée des Pyrénées Orientales, ayant reçu les provisions de général en chef, avec son brevet de général divisionnaire. On croit qu'il fut redevable de cet avancement rapide au conventionnel Turreau, son cousin, qui exerçait alors une assez grande influence (*Voyez* l'article suivant). Succédant au général Dagobert, il sembla d'abord vouloir en suivre les plans, les vues et les projets. Il profita de l'ardeur que la prise de Campredon avait inspirée aux troupes françaises, resserra ses forces, et poursuivit les Espagnols, commandés par Ricardos. Ce général, ayant reçu des renforts, occupa la position de Boulou. Turreau entreprit de terminer la campagne par un coup décisif, et fit toutes ses dispositions pour une attaque générale. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, il mit son armée en mouvement ; il s'approcha du camp de Boulou, l'assaillit sur six colonnes, et remporta d'abord l'avantage sur presque tous les points. Le village de Montesquiou était désigné comme le point central de l'attaque : sa manœuvre était habilement conçue ; mais elle fut devinée par le général espagnol, qui renforça aussitôt le centre de son armée. Turreau s'apercevant que son plan était découvert, alla en personne vers la gauche de l'ennemi, et fit attaquer ses batteries placées sur le plateau appelé *el Pla del rey*, qui est d'un accès très-difficile. Sept fois il fit monter ses bataillons au pas de charge, et sept fois il fut repoussé. Le carnage fut horrible sur le plateau, pris un moment et abandonné sous les yeux mêmes de Turreau, qui ordonna la retraite. Le 18 octobre et les jours suivants, il fit canonner le

camp ennemi, mais sans succès. Les commissaires de la Convention voulaient qu'il tentât une expédition sur Roses, et le 28 octobre, ses colonnes se mirent en mouvement. Tous les postes avancés des Espagnols furent enlevés le 5 novembre; mais le 9, Turreau ayant formé l'attaque du camp d'Espolla ne put réussir à l'entamer, et l'expédition de Roses se trouvant manquée, l'armée des Pyrénées Orientales se concentra sur les hauteurs depuis Céret jusqu'à Ville-Longue. Dès lors Turreau, malgré son activité et son zèle, n'éprouva que des revers (1). Remplacé, vers la fin de novembre, par Doppet, sa destitution ou du moins sa disgrace semblait inévitable, lorsqu'il reçut du comité de salut public l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée de l'Ouest. C'était à l'époque où la grande armée vendéenne ayant été détruite au Mans et à Saveuay, la Convention nationale et son comité de salut public s'attendaient à l'extinction prochaine de cette guerre civile: Charette seul restait encore à la tête d'un parti. Turreau, qui avait été témoin, peu de mois auparavant, des prodigieux succès des royalistes, les avait attribués, dans des Mémoires adressés au comité de salut public, à la mollesse des agents du gouvernement et des administrations; il s'était surtout élevé contre l'emploi de ce qu'il appelait des demi-mesures et des palliatifs. Il n'en fallut pas davantage pour appeler sur lui l'attention du comité, embarrassé alors sur le choix d'un général en chef capable de terminer une telle guerre. Voulant signaler son arrivée par une action d'éclat, Turreau chargea le général Carpentier d'observer Charette, et ordonna l'attaque immédiate de l'île de Noirmoutiers. Cette dernière opération réussit. Noirmoutiers, qui servait de place d'armes à Charette, lui fut enlevé. Parmi vingt-deux officiers royalistes faits prisonniers, on remarquait d'Elbée, généralissime des Vendéens: il était couvert de blessures, mourant et accablé sous le poids de la douleur. Turreau, tout en lui témoignant les égards dus au malheur, s'efforça de lui arracher quelques aveux sur la situation des royalistes et sur leurs projets. La noblesse des réponses de d'Elbée, et un examen réfléchi font regarder comme de pure invention le discours que lui a prêté Turreau, ainsi que les commissaires de la Convention, qui avaient ordonné le supplice de ce général royaliste (*V.* ELBÉE). Cependant malgré la prise de Noirmoutiers, Charette se maintenait, et de nouveaux rassemblements se formaient dans la Vendée, qui semblait renaître de ses cendres. L'alarme se répandit dans l'armée républicaine; les officiers témoignèrent au général en chef leurs inquiétudes. Turreau, connaissant les intentions du comité de salut public, se hâta d'exé-

(1) Depuis la destitution de Deflers, qui périt plus tard sur l'échafaud révolutionnaire, et celle de Puget-Barbentane, qui lui avait succédé dans le commandement en chef, l'armée des Pyrénées-Orientales était livrée à l'anarchie et au brigandage. Daoust, qui la commandait provisoirement, n'était pas aimé des députés conventionnels, Cassaguies et Fabre de l'Hérault. Ils le remplacèrent par Dagobert qui, à la tête d'un corps séparé qu'on nommait *armée centrale*, venait de conquérir la Cerdagne espagnole. La bataille qu'il perdit le 22 septembre contre le général Ricardos l'obligea de retourner dans la Cerdagne: mais quoique cet échec eût été attribué à la jalousie, au peu d'union des généraux, et que Dagobert eût essayé de le réparer par la prise et le sac de Campredon, où il ne put se maintenir, il n'en fut pas moins destitué. Ce fut dans ces circonstances que Turreau arriva. La mésintelligence des chefs, l'indiscipline des soldats, les vices de l'administration, l'ignorance des commissaires de la Convention, et leur empiétement sur l'autorité militaire, avaient forcé ce général à demander son changement ou sa démission dès le 24 octobre.

A—T.

cuter le plan funeste puisé dans les décrets de la Convention et dans les arrêtés du comité. Ce plan consistait à tout mettre à feu et à sang; enfin à dépeupler la Vendée. Le 20 janvier 1794, Turreau donna le signal de l'irruption sur douze colonnes, formées par quinze mille hommes d'élite, et qui devaient, dans leur marche combinée, dévaster en tous sens le territoire vendéen. Les généraux chargés de les conduire reçurent l'ordre dont voici la substance : « Passer tous les royalistes au fil » de la baïonnette ; livrer aux flam» mes les villages, métairies, bois, » genets, et généralement tout ce qui » pourra être brûlé; faire précéder » chaque colonne par quarante à cin» quante pionniers ou travailleurs » chargés d'abattre les bois et forêts » pour propager l'incendie; prendre » enfin toutes les mesures secondai» res commandées par les circonstan» ces. » Les douze colonnes incendiaires, en partant de différents points de la circonférence, eurent d'abord quelques succès ; le quart de la population vendéenne tomba sous le fer des soldats de Turreau ; mais cent mille hommes, femmes, vieillards et enfants abandonnèrent leurs chaumières en feu pour se jeter dans les forêts. Alors tous les Vendéens en état de porter les armes se réunirent aux nouveaux rassemblements formés par Larochejaquelein et par Stofflet. Larochejaquelein, ayant rassemblé à Jalais mille Vendéens d'élite, passa entre deux colonnes, et tomba sur Chemillé, qu'il emporta l'épée à la main. Cet échec ne changea rien d'abord aux dispositions de Turreau, qui avait porté son quartier-général à Chollet, d'où il dirigeait tous les mouvements. De là il se porta sur Tiffanges avec deux colonnes du centre. Peu de temps après, Stofflet rentra triomphant dans Chollet, et la ville de Mortagne fut aussi enlevée par les royalistes. D'un autre côté, Charette était poursuivi sans succès, quoique avec beaucoup d'acharnement. Le système d'incendie et d'extermination ne réussissant point, le Comité de salut public en rejeta le blâme sur les généraux. Ce fut alors seulement que Turreau mit fin aux égorgements et à l'incendie, et qu'il adopta un nouveau plan, celui des camps retranchés: mais la guerre de l'Ouest, quoiqu'elle ne fût plus, des deux côtés, que la dégénération de cette Vendée qui avait étonné l'Europe, semblait interminable. Turreau reçut une injonction menaçante des commissaires de la Convention, Garreau et Hentz, conçue en ces termes: « Quatre-vingt mille hommes sont » sous tes ordres, dont plus de qua» rante mille en état de combattre; » et la Vendée existe toujours; Cha» rette et Stofflet ne sont pas pour» suivis. Que fait donc notre armée? » Nantes est-il pour ton état-major » la Capoue de la Vendée? Point de » sommeil, point de repos tant qu'il » existera un rassemblement de roya» listes. Cette malheureuse guerre au» rait dû ne durer que quinze jours : » ta réponse doit nous apprendre que » Charette et Stofflet n'ont plus d'ar» mée. Tout, hormis la victoire, » t'expose à une responsabilité dont » tu dois craindre le danger. » Turreau ne se laissa point intimider par ce ton de menaces; il y était accoutumé. « Le Comité de salut public, » dit-il dans ses Mémoires, donnait » des plans à tous les généraux en » chef; je n'ai jamais reçu de lui que » des menaces de m'envoyer à l'é» chafaud. » Telle était alors la position critique de tous les généraux

qui servaient la nouvelle république. C'était le règne de la terreur et du despotisme le plus violent et le plus cruel qui ait jamais pesé sur aucun peuple; mais Turreau avait à la Convention des amis qui le tenaient sur ses gardes. Il fit continuer les opérations, qui ne furent plus qu'un mélange de succès et de revers sans résultats décisifs, et il finit par renfermer entièrement son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites du pays vendéen. Pour colorer la honte d'un système purement défensif, il allégua que les paysans royalistes échouaient presque toujours devant les postes fortifiés : « Les camps retranchés, ajoutait-il, » produiront encore l'avantage d'accélérer dans l'armée le retour de » l'ordre et de la discipline; mais le » plus puissant de tous les motifs, » c'est de conserver à la république » sinon la totalité, du moins la plus » grande partie des riches productions que promet déjà la récolte. » En garantissant sureté et protec- » tion aux cultivateurs paisibles, les » camps retranchés, mobiles, pour- » ront, dans leur marche progressive » et combinée vers le centre de la Ven- » dée, resserrer le cercle de l'insur- » rection, et ramener enfin le calme. » Ce plan fut adopté; mais le Comité de salut public ôta le commandement à Turreau. Les commissaires l'avaient dénoncé comme un homme orgueilleux, sans capacité, n'ayant pas des conceptions assez étendues pour une grande armée. Suspendu de ses fonctions le 23 avril 1794, il suivait la route de Nantes à Orléans, pour se conformer à la loi concernant les officiers généraux destitués, quand il fut sur le point d'être arrêté à Saumur par les autorités locales; mais il reçut heureusement l'ordre, dans ce moment même, d'aller prendre le commandement de Belle-île en mer. Après le supplice de Robespierre (juillet 1794), il fut dénoncé par Merlin de Thionville, pour ses cruautés dans l'Ouest. Le député Alquier ayant produit contre lui, le 28 septembre, un ordre de massacres, expédié au général Moulin, le décret d'arrestation fut rendu, et ce général se vit transférer dans la capitale et mis en prison au Plessis. Ce fut là qu'après avoir publié une justification, qu'il appuyait sur les ordres du gouvernement, il composa ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*. Cet ouvrage est le premier écrit qui ait jeté quelque jour sur cette guerre, et qui ait mérité d'être consulté par les historiens. On voit avec une sorte d'étonnement que les Vendéens y sont traités avec quelques égards. Le témoignage de Turreau est d'autant moins suspect, que ce général a été témoin de plus de vingt combats dans cette contrée: il décrit avec exactitude les deux grandes déroutes de Vihers et de Coron dans lesquelles il fut entraîné lui-même. Turreau assure qu'il fut le premier, dès le mois de décembre 1793, qui proposa aux comités une amnistie en faveur des Vendéens, ce qui serait tout-à-fait en contradiction avec les mesures terribles qu'il exécuta plus tard, et dont il se montre le partisan, même dans ses Mémoires. « J'observerai, dit-il, » que sans ces mesures prises par les » représentants en mission, pour cou- » per toutes communications des re- » belles avec leurs complices dissé- » minés dans la Vendée et villes voi- » sines, je ne voyais pas de bornes » à la contagion, ni de terme à la » guerre. » Dans un autre passage, il avoue qu'une ceinture de feu enveloppait le pays révolté; que l'incen-

die, la terreur et la mort précédaient ses colonnes.... « L'exécution de ces » mesures terribles, et peut-être né» cessaires, ajoute-t-il, ordonnées » par la Convention nationale, éloi» gna des Vendéens tous ceux qui » les avaient secrétement favorisés.... » En déployant la vengeance natio» nale sur la perfide Vendée, on ef» fraya tous les malveillants dissémi» nés dans les pays limitrophes; on » y décida les incertains et les timi» des en faveur du gouvernement ré» publicain. » Et pourtant l'apologiste de ces mesures atroces prétendait qu'on n'avait porté contre lui que des accusations vagues, que des dénonciations dénuées de preuves, élevées par les seules haines personnelles; qu'en un mot, il n'avait fait qu'exécuter les instructions et les ordres du gouvernement. D'un caractère ferme et tenace, Turreau ne se démentit point dans les fers. La journée du 4 octobre 1795, connue sous le nom de 13 vendémiaire, ayant été l'occasion d'une amnistie, dont tous les généraux arrêtés pour des causes sembables s'empressèrent de profiter, il persista seul à demander des juges. Les officiers qui avaient servi sous ses ordres, devenus libres, le pressaient de sortir de prison. Il s'y refusa. « C'est » pour vos sottises que je suis ici, » leur dit-il, je n'en sortirai que par » un jugement, ou je laisserai ma » tête sur un échafaud : j'ai fait le » sacrifice de ma vie. » Mais sa vie était alors en sureté par le tour même que venaient de prendre les affaires. Ne cessant de réclamer sa mise en jugement, il fut d'abord traduit devant le directeur du jury de Tours. Merlin de Thionville demanda qu'il fût jugé par un conseil de guerre, nouvellement installé. Le Directoire exécutif ayant pris un arrêté conforme à cette proposition, Turreau fut mis en jugement devant un conseil de guerre, et acquitté après une longue détention. Il ne fut employé que vers la fin de 1796. Après le supplice du démagogue Babœuf, il adopta un des enfants de ce condamné, et se chargea même, dit-on, de sa femme et de ses autres enfants, à l'époque où il eut un commandement en Suisse. Les bons Helvétiens, écrasés alors par nos troupes, se plaignaient d'être forcés d'alimenter la famille d'un homme justement condamné dans son pays, parce qu'il plaisait à un général français d'être généreux à leurs dépens : ce fut particulièrement à Wintherthur que ces murmures éclatèrent. A l'ouverture de la campagne de 1799, la division française qui était sous les ordres de Turreau, occupait les montagnes des Alpes, depuis le lac de Zurich jusqu'au Valais. S'étant concentré dans le Haut-Valais, le général se mit en mouvement pour seconder les opérations de Lecourbe; il se rendit maître de toute la vallée du Rhône et du mont Furca, rejetant l'ennemi audelà du Simplon. Par ce mouvement à la suite duquel il occupa le Furca et le cours du Simplon, il assura la communication entre le corps du Valais et l'aile droite de l'armée de Masséna. Pénétrant ensuite par le Simplon en Italie, ses avant-postes s'étendirent jusqu'au lac Majeur; il avait devant lui quelques troupes autrichiennes, et il gardait tout le Haut-Valais quand le maréchal Souwarow fit sa trouée en Suisse, par la vallée de la Reuss. Au même moment, Turreau, qui s'était avancé en personne jusqu'au lac Majeur, fut attaqué par Laudon, et d'abord forcé de céder du terrain : mais n'ayant

pas été poussé avec la vigueur que semblait annoncer la première agression, il réussit à reprendre ses premières positions. Nos revers, en Piémont, à la fin de cette campagne, ayant forcé nos troupes de prendre leurs quartiers d'hiver en-deçà des Alpes, Turreau alla commander à Briançon, où il reçut bientôt les instructions du premier consul Buonaparte, pour opérer une diversion en faveur de son irruption en Italie, par le Saint-Bernard. Turreau devait déboucher en Piémont avec quatre à cinq mille hommes formant l'extrême droite de l'armée de réserve. Il fut d'abord arrêté dans sa marche par un détachement de troupes autrichiennes, au-dessus du Pas de Suse; mais les retranchements ennemis furent attaqués et emportés; il enleva ensuite le fort de Saint-François qui commandait le village de Clavière, et enveloppa sur le plateau de la Brunette quinze cents hommes, qu'il força de capituler. Maître de Suse, il prit position sur les hauteurs de Bossolino, se tenant préparé soit à opérer sa jonction avec la grande armée, soit à se porter sur les derrières de l'ennemi. S'étant avancé sur Turin, il y tint en échec la garnison autrichienne. La journée de Marengo ayant mis toute l'Italie au pouvoir des Français, Buonaparte confia d'abord à Turreau un commandement en Piémont. Il le chargea ensuite d'organiser le Valais, et de diriger les travaux de la route du Simplon. Enfin, après l'avoir nommé, en 1804, baron et grand-officier de la Légion-d'Honneur, il l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, aux États-Unis d'Amérique. A son arrivée, Turreau s'attacha spécialement à étudier le gouvernement fédéral et les mœurs des Américains. Il séjourna successivement à Philadelphie, à Baltimore et à New-York. Ayant conçu une très-mauvaise opinion de ce pays et de son gouvernement, il se plaignit souvent de la prédilection des Américains pour les Anglais, et de leur ingratitude pour la France. « La reconnaissance, dit-il, à ce su» jet, est une vertu usée, et malheu» sement n'a jamais été celle des ré» publiques. » Lors de l'envahissement des Florides sans déclaration de guerre préalable, il donna une note énergique, mais qui n'eut aucun succès. Quand, par suite du système continental, les îles Britanniques furent mises en état de blocus, le ministre de France s'efforça d'entraîner le gouvernement de Washington dans son système. Il ne fut pas plus heureux: un acte du congrès, du 1er. mai 1810, interdit l'entrée des ports américains aux vaisseaux de guerre français et anglais. Turreau demanda aussitôt son rappel, et revint en France, en 1811, avec le projet d'y faire imprimer son *Aperçu sur la situation politique des États-Unis;* des raisons d'état s'y opposèrent: il n'a publié cet ouvrage curieux qu'en 1815. C'est une critique raisonnée et très-amère du gouvernement fédéral, gouvernement, dit Turreau, dans sa préface, que l'auteur a étudié pendant huit ans sans pouvoir y rien comprendre. Il pose en principe qu'il est impossible qu'un état à-la-fois démocratique et marchand ait une longue existence politique. Turreau fut réemployé dans l'armée. Il eut sous ses ordres la vingt-unième division militaire, et fit en Allemagne, malgré ses infirmités, la campagne de 1813. A l'époque de la restauration, il commandait encore dans le duché de Wurtzbourg, et réunit, le 2 mai

1814, les officiers-généraux bavarois, pour célébrer la paix et le rappel de Louis XVIII, qui le nomma chevalier de Saint-Louis. Au retour de Buonaparte et pendant les cent jours, il fit réimprimer ses Mémoires sur la Vendée. Il y avait ajouté des notes et un avertissement, où il parlait du *séjour momentané des Bourbons en France*, espèce de prophétie dictée par l'esprit de parti, et que l'événement ne tarda pas à démentir. Après la bataille de Waterloo, Turreau fut chargé par la commission de gouvernement, composée de Carnot, Fouché, etc., de défendre la rive gauche de la Seine ; fut nommé, le 2 juillet, commissaire de l'armée pour l'exécution de la convention conclue le 3 du même mois, et suivit ensuite, derrière la Loire, les débris de l'armée de Buonaparte. Devenu, depuis cette époque, tout-à-fait étranger aux affaires, il se retira dans une terre qu'il possédait à Conches, département de l'Eure; et il y mourut à l'âge de soixante ans, le 15 décembre 1816. Ses *Mémoires* sur les guerres de la Vendée ont été traduits en plusieurs langues. B—P.

TURREAU DE LINIÈRES (Louis), cousin-germain du précédent, naquit, à Orbec en Normandie, vers 1760. Son père, fils d'un huissier de Ravières dans l'ancienne élection de Tonnerre, exerçait à Orbec les fonctions de receveur des consignations et des domaines. On prétend que Turreau, très-jeune encore, s'enfuit de la maison paternelle, emportant une partie de la caisse; mais ne voulant laisser peser aucun soupçon sur le caissier, il s'accusa de cette soustraction dans une lettre à son père. Cet argent fut bientôt dissipé, et le jeune Turreau se vit forcé d'entrer dans un régiment, d'où une de ses tantes le tira en achetant son congé. N'osant se représenter chez son père, il demanda un asile à cette tante qui habitait Ravières, et s'y trouvait encore lorsque la révolution éclata. La mère de Davoust (depuis maréchal prince d'Eckmülh), déjà veuve de son premier mari, tué à la chasse par accident, habitait aussi ce village avec ses quatre enfants, et quoiqu'elle vécût dans la médiocrité elle était dans l'aisance, par comparaison avec Turreau, qui n'avait rien. Il chercha à inspirer de l'affection à Mme. Davoust, et parvint à l'épouser, le 31 août 1789. On conçoit qu'il dut embrasser avec ardeur les principes de la révolution. Nommé, en 1790, administrateur du département de l'Yonne, il fut chargé d'aller à Dijon, pour établir la distinction des divers intérêts qui, précédemment communs à tout le duché de Bourgogne, devenaient propres à chacun des départements formés de cette province. De retour à Auxerre, en septembre 1791, il fut nommé député suppléant à l'assemblée législative; mais il n'y fut point appelé. Il siégea au directoire du département, dont la présidence avait été déférée à Lepelletier de Saint-Fargeau, qui sortait de l'assemblée constituante. Turreau se lia bientôt intimement avec le président, ainsi qu'avec le peintre Gautherot, l'un des familiers et commensaux de Saint-Fargeau, et comme lui l'un des membres les plus chauds de la société des Jacobins. Cette liaison contribua beaucoup à le faire nommer député à la Convention avec Lepelletier, Maure, Bourbotte, etc., etc. Dès le 28 nov. 1792, il se prononça contre les Girondins. Le ministre de l'intérieur

Roland, ayant en vue le *parti de la Montagne*, avait signalé, dans une lettre à la Convention, les agitateurs de Paris. Turreau demanda qu'il fût tenu de les nommer; et comme le ministre ajoutait qu'on avait eu le projet de tirer le canon d'alarme: « *Le canon d'alarme*, dit Turreau, *c'est la lettre de Roland.* » Il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, et lors de la délibération sur la question de l'appel au peuple, il apostropha Louvet et Buzot, et désignant toujours le parti Girondin, il s'écria : « *Je déclare que nous sommes ici sous une majorité oppressive.* » Il s'opposa, le 19 janvier 1793, à ce que la Convention acceptât la démission de Manuel. Le général Stengel, né sujet de l'électeur Palatin, avait demandé à ne pas être employé en présence des troupes de ce prince; Turreau proposa à la Convention de le destituer, alléguant qu'elle ne devait pas laisser plus long-temps un homme qui se qualifiait de *sujet* commander à des hommes libres. On prétend que frappé de l'assassinat de Lepelletier, et craignant peut-être le même sort, ce fut lui qui demanda, vers cette époque, une mission dans le département de l'Yonne. Il y fut envoyé avec Garnier (de l'Aube). Il parut avec un faste proconsulaire à Noyers, Tonnerre et Ravières; affecta d'y prêcher l'athéisme et les doctrines les plus anarchiques; chercha à soulever l'opinion de la multitude contre les nobles, les prêtres et les riches, et remplaça par les Jacobins les plus vils et les plus ignorants ce qu'il y avait encore d'hommes sages et modérés dans les autorités. De retour à Paris, à la fin de mai, il se plaça au milieu des *Montagnards* les plus frénétiques du côté gauche, les Marat, Danton, Bentabole, etc. Dans une des luttes orageuses qui précédèrent la fameuse journée du 31 mai, il se plaignit de ce qu'on refusait la parole à Robespierre, et menaça hautement la Gironde, en disant. *Il faut résister à l'oppression; nous résisterons à l'oppression!* Le 2 juin 1793, Lanjuinais reprochant à la Convention de se laisser dominer par la commune de Paris et par un comité directorial, Turreau lui adressa ces paroles : « *Tu as donc juré de perdre la république par tes déclamations et par tes calomnies?* » Vers la fin de ce mois, envoyé en mission auprès de l'armée de l'Ouest ou de la Vendée, il y partagea, pendant près d'un an, les opérations de Bourbotte, de Carrier, de Hentz, de Prieur de la Marne, etc., et fut particulièrement un des auteurs du système de dévastation de ce malheureux pays, dont il fit, selon ses expressions, *une grande illumination.* Ses rapports à la Convention suffisent pour donner une idée de son caractère à-la-fois lâche et féroce. On peut lire spécialement ceux dans lesquels il rend compte des affaires de Saumur, du Mans, de la prise de Noirmoutiers. Le général Danican, dont il fut à la vérité le dénonciateur, rapporte dans ses Mémoires, qu'il fit brûler un faubourg de Saumur sans aucune nécessité, l'armée vendéenne étant alors à plus de dix lieues, et il assure en outre avoir conservé un ordre, signé de la main de ce proconsul, de tuer les malades dans leurs lits, à Laval. Les massacres de Noirmoutiers, où il avait fait exterminer non-seulement les troupes vendéennes qui demandaient quartier, mais encore la presque totalité des habitants, firent pousser contre Turreau et Bourbotte des cris accusateurs

jusqu'au sein de la Convention. Ils furent défendus par Carrier; et la Convention, sur ses instances, leur accorda un congé pour se remettre de leurs fatigues. Turreau alla passer ce temps à Ravières, portant en écharpe son bras droit, qu'il avait, disait-il, lassé *à force de sabrer les royalistes*. On croit que ce fut vers la même époque que, s'étant épris de la fille d'un chirurgien de Versailles, il fit prononcer le divorce entre Mme. Davoust et lui, sans toutefois se brouiller avec elle; car, il lui présenta cette deuxième femme dans un autre voyage. De retour à la Convention, dans le mois de juin 1794, Turreau, ayant remarqué que certains tribunaux criminels des départements ne procédaient pas aussi promptement que le tribunal révolutionnaire et avec la même absence de formes, les dénonça comme protégeant les aristocrates et persécutant les patriotes. Nommé secrétaire, en 1794, après la chute de Robespierre, il se prononça contre les terroristes, et oubliant le sang qu'il avait fait couler, il osa dire à Joseph Lebon, qui cherchait à se justifier en peignant les crimes de ses collègues : *Peins-toi, toi-même, scélérat!* Le 2 août, s'opposant à la motion de Fréron, pour la mise en accusation de Fouquier-Tainville, il fit décréter son arrestation et sa traduction immédiate au tribunal révolutionnaire. Par un décret du 6 août, la Convention avait ordonné de mettre en jugement devant ce tribunal six membres du comité révolutionnaire de Saumur. Turreau fit rapporter ce décret, en alléguant qu'ils avaient été *la terreur de l'aristocratie catholique et royale*. Le 11 août, il fit entrer, en qualité de juge, dans la composition du nouveau tribunal révolutionnaire, le chirurgien Forestier, de Ravières, qui l'avait servi dans les assemblées électorales, pour le faire arriver à l'administration du département et à la Convention. Peu de temps après, la société populaire d'Auxerre ayant envoyé à la Convention une adresse dans laquelle elle s'élevait contre les attributions de police des agents nationaux de districts, Turreau traita ces agents de premiers ministres *de Capet-Robespierre*; et il ajouta que ce « *Théocrate ambitieux*, en n'appelant » dans l'arrêté qui les avait institués aucune surveillance sur » les prêtres, avait signalé de cette manière sa *tendre complaisance* pour ces derniers. » Il parla encore dans la discussion sur la nouvelle organisation des comités révolutionnaires, et se plaignit de ce qu'elle attaquait les principes de l'égalité. En septembre 1794, il fut nommé commissaire près l'armée d'Italie, et y fit célébrer, le 21 janvier 1795, l'anniversaire de la mort du roi. Du reste, il s'y conduisit d'après les principes de cette époque, et écrivit même à la Convention, pour se disculper de sa complicité dans les actes révolutionnaires de son cousin le général Turreau (de Garambouville). Rentré dans cette assemblée, il s'opposa avec véhémence, le 3 septembre 1795, au rappel du général Montesquiou, disant que bientôt il n'y aurait pas un émigré qui ne demandât à rentrer en France, en alléguant le prétexte de s'y faire juger, et il mit dans son opposition une telle violence, qu'un député s'écria : « *Turreau tient ici la place de Marat; il faut lui imposer silence.* » Cette terrible apostrophe le força de descendre de la tribune. Quelques jours après, il fit insérer dans le Mo-

niteur une lettre explicative de sa résistance, et dans laquelle il cherchait même à se justifier de toute participation aux proscriptions du 31 mai 1793. A cette occasion, il déclara que pour ne pas se voir attribuer les actions d'un homonyme, il ajouterait à son nom de famille le surnom de *De Linières*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 9 thermidor n'avait apporté aucun changement dans ses opinions. Tourmenté, comme beaucoup de ses collègues, par le souvenir de ses crimes, il craignit sans doute que la réaction de 1795 ne lui en fît subir le châtiment; mais il demeura toujours intimement uni au parti de la Montagne. Aussi fut-il un des auteurs du mouvement du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). Il fut employé par les conventionnels chargés de la direction de la force armée contre les sections de Paris, et envoyé près de celle du faubourg Montmartre, qui avait offert ses services à la Convention. Si l'on en croit les Mémoires de Las Cases, il fut un de ceux qui firent déférer, dans cette journée, le commandement militaire à Buonaparte. N'ayant point été réélu aux conseils législatifs à la fin de la session, Turreau devint garde-magasin à l'armée d'Italie. Il s'y rendit avec sa femme, et il s'ensuivit, dit-on, des chagrins domestiques, qui le tourmentèrent beaucoup, et ne furent pas étrangers à la mort qu'il trouva peu de temps après dans ce pays. On lit le passage suivant dans M. de Las Cases (tome 1er., pages 199 et 200): « Représentant » du peuple à l'armée de Nice, assez » insignifiant. Sa femme, extrême» ment jolie, fort aimable, parta» geait et parfois dirigeait sa mission. » Le ménage faisait le plus grand » cas du général d'artillerie (Napo» léon); il s'en était tout-à-fait en» goué et le traitait au mieux sous » tous les rapports, ce qui était un » avantage immense; car, dans le » cas de l'absence des lois ou de leur » improvisation, un représentant du » peuple était une véritable puissan» ce. » Ce n'en était pas moins un homme sans talents, de l'immoralité la plus profonde, avec cela dévoré d'ambition, et sans moyens pour la justifier. G—RD.

TURRECREMATA. *Voy.* TORQUEMADA.

TURREL (PIERRE), en latin *Turellus*, naquit à Autun vers la fin du quatorzième siècle, et fut recteur du collége de Dijon, alors très-célèbre. Il s'y était acquis une grande réputation comme professeur de philosophie et de mathématiques. Son goût pour l'astrologie judiciaire le fit traduire en justice comme coupable de sortilége; mais Pierre du Châtel, son ancien disciple, depuis évêque de Mâcon, plaida sa cause avec tant d'éloquence, qu'il le fit remettre en liberté. Turrel mourut vers 1547. On a de lui: I. *Fatale précision par les astres et disposition d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appelée Bourgoigne, pour l'an* 1529, etc. C'est principalement à ce livre que Turrel dut ses malheurs, et il paraît qu'il s'y attendait, puisqu'il n'y avait mis ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Il l'avait d'abord composé en latin, et il en fit lui-même la traduction française. II. Le *Période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et influence des corps célestes*, Lyon, 1531. III. *Histoire de Bourgogne*, et *Table chronologique du même pays*, qui se conservaient en manus-

crit dans la bibliothèque de Philibert de la Mare (*Voy.* ce nom, XXVII, 1). IV. *Alkabitius astronomiæ judiciariæ principia tractans etc., cum tractatulo de cognoscendis infirmitatibus*, Lyon, in-4°., goth. P. Galand a donné, dans la vie de du Châtel, le plaidoyer qu'il prononça pour Turrel. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Pierre* Turrel, champenois, avocat au parlement de Paris, qui publia, en 1576, contre le *Franco-Gallia* de *Hotman*, un ouvrage dans lequel il se déclare contre l'élection des rois, et soutient la réalité de la loi salique. T—d.

TURRETTINI (Bénédict) était de l'une de ces familles qui sortirent d'Italie, au seizième siècle, pour professer la réformation, et dont plusieurs vinrent à Genève. Celle des Turrettini est originaire de Lucques. On trouve ce nom dans la noblesse lucquoise du treizième siècle, et deux Turrettini sont indiqués comme ayant travaillé au recueil des *statuts et lois* de cette république, imprimé en 1528. François Turrettini se rendit d'abord à Anvers, puis à Zurich, et de là à Genève, où il mourut, en 1628, à l'âge de cinquante-un ans.—Son fils, Bénédict, né à Zurich, en 1588, fit ses études à Genève, y fut nommé pasteur et professeur de théologie, en 1612. Il fut député au Synode d'Alais, en 1620, et l'année suivante, chargé d'aller solliciter, auprès des États-Généraux et des villes anséatiques, des secours nécessaires pour mettre Genève en état de défense : mission qu'il remplit avec un plein succès. Il mourut en 1631, à quarante-trois ans; et à cet âge peu avancé, il avait publié un grand nombre de dissertations théologiques, des sermons, et des écrits religieux estimés dont on peut voir le détail dans Senebier, *Histoire littér. de Genève*. Il avait composé une Histoire de la réformation de Genève, restée manuscrite. M—n—d.

TURRETTINI (François), fils du précédent, né en 1623, suivit la carrière de son père. Après avoir étudié la théologie sous de savants professeurs, Fréd. Spanheim, Morus, Diodati, il vint à Paris, pour entendre les leçons de Gassendi, et fit servir ses études philosophiques à mieux approfondir la souveraine sagesse qui a dicté les livres saints, sur lesquels toute théologie s'appuie. Aussi fut-il compté, comme théologien, comme professeur et comme pasteur, parmi les hommes les plus distingués de l'église de Genève, au dix-septième siècle. Le nôtre lui reproche peut-être la sévérité, non de ses opinions dogmatiques, mais du zèle avec lequel il aurait voulu les imposer aux autres, et faire prévaloir les décisions du Synode de Dordrecht. Ce tort était celui de son temps. Fr. Turrettini enseigna la théologie depuis 1653 jusqu'en 1687, époque de sa mort. En 1661, il remplit, auprès des Hollandais, une mission semblable à celle de son père, et en rapporta une somme considérable, qui servit à construire le bastion qu'on a appellé bastion de Hollande. L'église de la Haye, l'université de Leyde, s'efforcèrent de le retenir : les États-Généraux le demandèrent au Conseil de Genève; mais il préféra rester au service de sa patrie. On a de lui un volume de Sermons, plusieurs opuscules de théologie et de controverse, mais surtout un cours de théologie encore consulté : *Institutiones theologiæ elenchticæ*, Genève, 1679-1685, 3 vol in-4°.

Voy. Senebier, *Hist. litt. de Genève.* M—N—D.

TURRETTINI (Jean-Alphonse), fils du précédent, le plus célèbre de tous les membres de cette famille, naquit en 1671, et se fit remarquer de bonne heure par ses heureuses dispositions. Le docteur Burnet, depuis évêque de Salisbury, passant l'hiver de 1685 à Genève, prit à ce jeune homme un intérêt qui devint ensuite une amitié précieuse à tous deux. Ayant terminé, fort jeune encore, ses études théologiques, en 1691, Turrettini voyagea pour les perfectionner. Partout il fut accueilli comme un homme déjà recommandé par son savoir, ses talents, les agréments de sa société; et il forma des liaisons avec quelques-uns des hommes les plus célèbres dans les pays qu'il visita : Bayle, Leclerc, Basnage, Spanheim, en Hollande; en Angleterre, Newton, Tillotson; à Paris, Fontenelle, Huet, Bossuet, Mallebranche, Longuerue, etc. Il prit part à une dispute publique à la Sorbonne, où l'on admira également sa facilité à parler latin, la force de ses raisonnements et la politesse avec laquelle il les proposait. Revenu dans sa patrie, il fut consacré au ministère évangélique, en 1694; agrégé au corps des pasteurs, en 1695. En 1697, on créa une chaire d'histoire ecclésiastique, dont il fut le premier professeur. Il y joignit celle de théologie, en 1705; et il exerça cette double fonction jusqu'à sa mort, arrivée en 1737. Avec une santé faible et souvent dérangée, Turrettini remplit sa carrière de travaux nombreux et utiles. Non-seulement il se livra à de profondes recherches sur les sciences qu'il enseigna, et recueillit, pour son propre usage, d'immenses matériaux, mais il prit part à tout ce qui se fit de son temps, dans sa patrie, pour la religion et les lettres. Il entretint des relations dans toute l'Église protestante, dont il était une des principales lumières. Il soutint une correspondance fort étendue avec des amis qu'il avait dans toutes les communions, tels que, dans l'Église romaine, les cardinaux Quirini et Passionei, le bibliothécaire de Florence, Magliabecchi, etc. Il publia des ouvrages, tous marqués par l'union du savoir, du jugement et du goût. On ne peut mieux le peindre que par ces mots du registre où la compagnie des pasteurs de Genève exprima ses regrets sur sa mort : « Quelque étendues que fussent ses connaissances, » qui lui donnent un rang distingué » parmi les savants, on admirait encore plus en lui un jugement exquis, qui paraît dans l'ordre excellent qu'il savait donner à ses » pensées, et dans la netteté et la » précision avec laquelle il les exprimait. Plein de charité et de tolérance, il a prêché toute sa vie, » et par son exemple, et de vive » voix, et par ses écrits, la paix » et la concorde dans l'Église; et » il a eu la consolation de voir » que Dieu bénissait ses travaux. » En effet, sa pensée constante, son plus vif desir fut celui de voir régner la paix entre les Chrétiens. Il s'occupa, avec l'archevêque de Cantorbéry Wake et quelques théologiens allemands, de projets tendant à réunir les diverses branches de l'Église réformée, en attendant que l'on pût porter ses espérances plus loin. Ces projets étaient encouragés par le roi de Prusse Frédéric Ier.; et s'ils avaient pu dès-lors être réalisés, comme ils l'ont été en partie de nos jours, Turrettini aurait

été fortement secondé par deux théologiens suisses, ses amis, et animés du même esprit qu. lui, Werenfels de Bâle et Osterwald de Neufchatel. Le principe de son système de pacification était qu'il fallait s'attacher spécialement aux croyances fondamentales sur lesquelles les Chrétiens se trouvent aisément d'accord; et à l'égard de quelques points moins essentiels, de quelques questions obscures et épineuses, tolérer une diversité d'opinions qui est inévitable. Turrettini eut beaucoup de part à la résolution que prit, en 1706, la compagnie des pasteurs de Genève, de ne plus exiger de ceux qu'on admettait au saint ministère la signature du *Consensus*, formulaire introduit dans le temps des disputes sur la prédestination et la grâce, et dont son père avait été le zélé défenseur. Cet esprit de sagesse et de modération, joint à une profonde conviction des vérités fondamentales du christianisme, avait été inspiré à Turrettini par son prédécesseur et son maître, Louis Tronchin. Il s'est retrouvé chez plusieurs de leurs successeurs; et l'on peut dire que ces deux hommes ont exercé une longue et heureuse influence sur le clergé de Genève. On a de Turrettini : I. Quelques Sermons détachés. II. Un grand nombre de Discours académiques, de Dissertations et de Thèses, en latin, qui ont été recueillis en 3 vol. in-4°., Genève, 1737. On y distingue particulièrement une série de thèses sur la religion naturelle et une autre sur les preuves de la divinité du christianisme. Ces dernières ont fait le fond du *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par J. Vernet, 10 vol. in-8°. (*Voy.* VERNET). III. *De ludis secularibus academicæ quæstiones*, Genève, 1701, in-8°. IV. *Nubes testium pro moderato et pacifico in rebus theologicis judicio.... Præmissa est disquisitio de articulis fundamentalibus*, ibid., 1719, in-4°. V. *Historiæ ecclesiasticæ compendium, à Christo nato usque ad annum 1700*, ibid., 1734, in-8°. VI. *Commentarius theoretico-practicus in Epistolas ad Thessalonicenses*, Bâle, 1739, in-8°. VII. *Commentarius theoretico-practicus in Epistolam ad Romanos*, Genève, 1741, in-4°. VIII. *De S. Scripturæ interpretatione tractatus restitutus et auctus per Guil. Teller*, Berlin, 1766, in-12, rédigé sur une copie manuscrite des leçons de l'auteur, que lui-même n'avait pas voulu faire imprimer. On a réuni tous ces ouvrages sous ce titre : *Turrettini (J.-A.) opera omnia*, Lenwarde, 1775, 3 vol. in-4°. Voyez *Bibliothèque raisonnée*, tome XX; Senebier, *Hist. littér. de Genève*; *Dictionnaire* de Chaufepié. M—N—D.

TURRETTINI (MICHEL), de la même famille que les précédents, né en 1646, mort en 1721, fut pasteur et professeur des langues orientales à Genève. Il s'était occupé d'une nouvelle version de la Bible; mais il n'a laissé qu'un *Catéchisme familier pour les commençants*, et quelques Sermons. — TURRETTINI (Samuel), son fils, né en 1688, remplaça son père dans la chaire des langues orientales, en 1718, et l'année suivante fut nommé professeur de théologie. Il mourut en 1727, après avoir publié des Thèses *De iis qui ultimis seculis divinas revelationes jactârunt*, 1722, in-4°., traduit en français par Jacq.-Théod. Leclerc, depuis professeur à Genève, et publié, avec un Supplément, par l'auteur, sous ce titre :

Préservatif contre le fanatisme, ou réfutation des prétendus inspirés des derniers siècles, Genève, 1723, in-8°. M—N—D.

TURRIEN (FRANÇOIS TORRÈS, plus connu sous le nom de), en latin *Turrianus*, naquit, vers 1504, à Herrera, diocèse de Valence en Espagne. Barthélemi Torrès, son oncle, évêque des Canaries, prit soin de son éducation. Il étudia le grec, l'hébreu, la théologie et les antiquités ecclésiastiques. Étant allé à Rome, il s'attacha d'abord aux cardinaux Jean Salviati et Jérôme Scripandi. Le pape Pie IV, dont il gagna la confiance, l'envoya au concile de Trente, en 1562. Lorsqu'il fut question de permettre la communion sous les deux espèces, Turrien s'y opposa fortement. A son retour, il entra dans la compagnie de Jésus, et en prit l'habit le jour de Noël 1566. Il voyagea ensuite en Allemagne revint à Rome, et y mourut le 21 novembre 1584. Il avait fouillé dans les bibliothèques les plus célèbres d'Espagne et d'Italie, pour consulter les anciens manuscrits. On l'accusa souvent d'en avoir cité d'imaginaires : mais ce reproche était injuste, car après sa mort, de savants bibliographes, entre autres Colomiès, ont reconnu l'existence de ces manuscrits prétendus supposés. Au reste, Turrien n'était pas un habile critique : il soutenait l'authenticité des fausses *Décrétales*, assertion qui a été facilement réfutée par David Blondel (*V.* ce nom, IV, 591). On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques et de traductions d'auteurs ecclésiastiques. Nous nous bornerons à indiquer : I. *In monachos apostatas*, Rome, 1549, in-4°. C'est le premier ouvrage de Turrien, qui depuis l'augmenta beaucoup, et le fit reparaître sous ce titre : *De votis monasticis liber I; De inviolabili religione votorum monasticorum liber II*, Rome, 1561 et 1566, in-4°. II. *De residentiâ pastorum*, Florence, 1551, in-8°. L'auteur enseigne que la résidence des évêques dans leurs diocèses est de droit divin; mais au concile de Trente il abandonna cette opinion. III. *De summi pontificis suprà concilium auctoritate*, ibid., 1551 et 1559, in-4°. IV. *Pro canonibus apostolorum, et pro epistolis decretalibus pontificum apostolicorum Defensio adversùs Centuriatores Magdeburgenses*, ibid., 1572; Paris, 1573; Cologne, 1575, in-8°. C'est cet ouvrage qui a été réfuté par Blondel. Voy. les *Mémoires* de Niceron, XXIX, 129-42, où se trouve la liste de tous les écrits de Turrien. P—RT.

TURSELIN (HORACE). *V.* TORSELLINO.

TUSCO. *Voy.* TOSCHI.

TUSSER (THOMAS), agronome, surnommé le *Varron anglais*, né en 1515 en Essex, s'appliqua d'abord à la musique, et fut enfant de chœur de la cathédrale de Saint-Paul, à Londres. Lord Paget, qui le protégeait, lui procura ensuite de l'emploi à la cour. Après avoir passé dix ans dans cette situation, il se retira à la campagne, se maria, et s'établit dans une ferme, au comté de Suffolk. Ce fut là qu'il écrivit sur l'agriculture un ouvrage intitulé : *Cinq cents objets de bonne agriculture* (*Five hundred point of good husbandry*), où l'on trouva des connaissances et des vues sages; mais tandis que le livre annonçait un habile fermier, la ferme dépérissait chaque jour. Le dérangement de ses affaires réduisit Tusser à accepter une place de chantre à la

cathédrale de Norwich. Dominé par son penchant, il reprit une autre ferme, n'y fut pas plus heureux, et mourut à Londres vers 1580. Benjamin Stillingfleet (*Voy.* ce nom) le compare à Hésiode: « Tous deux, dit-il, écrivirent dans l'enfance de l'agriculture; tous deux ont donné de bons préceptes généraux, sans entrer dans des détails, quoique Tusser s'étende plus qu'Hésiode; tous deux paraissent jaloux d'améliorer les mœurs de leurs lecteurs, aussi bien que leurs fermes, en recommandant l'industrie et l'économie, et, ce qui sera considéré peut-être comme le premier point de ressemblance, tous deux ont écrit en vers, probablement dans le même but, celui de répandre plus efficacement leurs doctrines. » Tusser publia son ouvrage en 1557. Il reçut du public un accueil si favorable, que douze éditions parurent dans l'espace de cinquante années, et furent suivies de plusieurs autres. Les meilleures sont celles de 1580 et 1585, mais elles sont très-rares. Le docteur W. Mavor en a donné une nouvelle en 1812, précédée d'une Notice biographique, et accompagnée de notes et d'un glossaire. L.

TUTCHIN (Jean), écrivain anglais sous le règne de Jacques II, devint la terreur du gouvernement par la virulence de ses pamphlets. A l'époque de la rébellion de Montmouth, il publia un libelle pour lequel il fut condamné par Jefferies à être fouetté dans les principaux marchés des provinces de l'Ouest. Afin d'éviter un châtiment aussi honteux, il adressa au roi une pétition dans laquelle il demandait à être pendu. A la mort du malheureux monarque, il écrivit contre sa mémoire avec tant de violence, qu'il s'attira le mépris de tous les partis. Il est auteur de l'*Observateur*, qu'il commença le 1er. avril 1702. Outre ses ouvrages politiques et ses poésies, on lui doit un drame intitulé: *Le malheureux berger*, 1685, in-8o., qui a été imprimé dans la collection de ses poèmes. Vers la fin de sa vie, Tutchin, qui est appelé dans des vers faits en son honneur *le capitaine Tutchin*, tomba dans la plus affreuse misère. Il mourut le 23 septembre 1707. On trouve quelques détails sur cet écrivain dans la *Biographie dramatique*, dans les OEuvres de Swift, et dans l'édition des OEuvres de Pope par Bowles. D—z—s.

TUTILON, bénédictin du couvent de Saint-Gall, né de parents nobles, fut peintre, statuaire, poète et musicien. Il florissait en 880; l'époque de sa naissance est inconnue, il mourut vers l'an 908. Passionné pour les arts, il ne se contenta pas de l'instruction qu'il pouvait acquérir à cet égard dans le monastère de Saint-Gall, quoique cette maison eût la réputation de renfermer les plus habiles artistes de son temps, et qu'elle fût gouvernée par le savant Notker, dit *Balbulus*, qui ne négligeait rien pour y faire fleurir les études propres à l'embellissement des temples. Il voyagea dans tous les pays où il espéra pouvoir acquérir des connaissances, *multas propter artificia peragraverat terras*. Ses voyages le perfectionnèrent dans la théorie et la pratique des arts; mais partout aussi, dit naïvement le religieux qui a écrit son histoire, on admira en lui une telle habileté, que personne ne doutait qu'il ne fût moine de Saint-Gall. De retour à son monastère, il exécuta divers ouvrages, tant pour cette maison que pour les pays voisins, et acquit beaucoup de célébrité. On

citait de lui entre autres une table d'ivoire, ornée de bas-reliefs, qui couvrait un des côtés d'un manuscrit de l'Évangile, tracé et orné de miniatures, par Sintramne, religieux du même monastère, et contemporain de Tutilon. La couverture placée sur l'autre face était pareillement une table d'ivoire, sculptée en bas-relief. Un des ouvrages de cet artiste parut si beau qu'il fut regardé comme miraculeux. Voici la manière dont on rapporte la chose. Comme Tutilon sculptait, dans la ville de Metz, une image de la Vierge, tout-à-coup des traits de feu parurent sortir de ses mains ; un clerc en fut témoin. Deux anges, sous les dehors de deux pélerins, abordèrent en ce moment l'artiste, et lui demandèrent si Marie était sa sœur ou sa parente pour qu'il pût la représenter si bien. Le lendemain, dans le fond doré qui environnait la statue se trouvèrent des abeilles en relief, et dorées. On jugea que c'était la Vierge qui avait elle-même ajouté cet ornement en signe d'approbation. La figure, qui était assise et qui paraissait vivante, *et quasi viva*, devenue fameuse par ces récits, demeura exposée aux yeux des habitants de Metz, et fut l'objet de la vénération publique. Une inscription placée au-dessous rappelait le miracle. Doué d'une belle voix, Tutilon ne fut pas employé seulement à peindre et à sculpter; ses supérieurs le nommèrent maître de musique des élèves de l'abbaye. Pendant longtemps on chanta dans l'église de ce monastère des hymnes qui passaient pour être aussi son ouvrage. A sa mort, une épitaphe fut placée sur son tombeau ; on y lisait ces mots : *Pictor egregius, Tutilo, cœlaturâ elegans, pietate potens*, etc. Quel que puisse avoir été le degré de beauté de la Vierge de Metz, on voit toujours que Tutilon avait été richement doté par la nature : il paraît ne lui avoir manqué que de naître dans un meilleur temps (1). Ec—Dd.

TUTINI (Camille), historien, né à Naples vers 1600, entra dans les ordres, et s'occupa d'éclaircir l'histoire de sa patrie. Il rassembla un grand nombre de documents dans les archives de la capitale, et dans les monastères. Né dans un siècle où l'histoire d'un peuple n'était guère que la généalogie de quelques familles, il négligea trop souvent les travaux utiles pour satisfaire la vanité des grands. Cependant au milieu de beaucoup de détails insignifiants, on trouve dans son ouvrage des faits importants, et quelques idées hardies. Cette innovation le compromit gravement auprès des hommes puissants de ce temps-là. Il fut obligé de s'expatrier, et se rendit à Rome, où il continua ses travaux sous la protection du connétable Colonne, et du cardinal Fr. Marie Brancaccio. Il mourut dans cette ville, en 1667, laissant un grand nombre de manuscrits au cardinal Brancaccio, qui les réunit à sa bibliothèque, et en disposa en faveur de la ville de Naples. Les ouvrages de Tutini, sont : I. *Memorie della vita, miracoli, e culto di S. Gennaro*, Naples, 1633, in-4°. ; et 1710, in-8°. II. *Notizie della vita e miracoli di due santi Gaudioso*, ibid., 1634, in-4°. III. *Narrazione della vita e miracoli di S. Biagio*, ibid., 1637, in-4°. IV. *Istoria della famiglia Blanc*, ibid., 1641, in-4°., réimprimée avec

(1) *Voy.* Canisius, *Antiq. lect.*, tom. II, part. III, pag. 215, 230; tom. III, part. II, pag. 567. — Mabillon, *Annal. ord. S. Bened.*, tom. III, pag. 339, 340, etc.

des additions par de Lellis, ibid., 1670, in-4°. V. *Supplimento all' apologia de' tre Seggi illustri di Napoli, di Terminio* (*V.* ce nom, XLVI, 167), ibid., 1643, in-4°. VI. *Della varietà della fortuna*, Naples, 1643, in-4°. C'est une traduction de l'ouvrage de Tristan Caracciolo, intitulé : *De Varietate Fortunæ*. VII. *Dell' origine e fondazione de' Seggi di Napoli, del tempo in cui furono istituiti, della separazione de nobili dal popolo*, etc., ibid., 1644, in-4°. VIII. *Prospectus historiæ ordinis Carthusiani*, etc., Viterbe (1660), in-8°. IX. *Discorsi de' sette officj, ovvero de' sette grandi del regno di Napoli*, 1re. partie, et la seule publiée, Rome, 1666, in-4°. *V.* Soria, *Storici Napoletani*, pag. 608. A—G—S.

TWARDOWSKI (Samuel), gentilhomme polonais, fut un des poètes les plus célèbres de sa nation. Il vécut dans le dix-septième siècle. On a de lui : I. Un *Poème sur Uladislas IV*, 1649. II. *Daphnis changée en laurier*, 1638 et 1702. III. La *Guerre avec les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Suédois, les Hongrois*, etc., 1666. Ce poème, qui est aussi intitulé: *Guerre domestique*, comprend tout ce qui s'est passé en Pologne pendant douze ans. IV. *Poésies diverses*, 1681. V. *Histoire de la belle Pasqueline*, traduite de l'espagnol, 1701. Zaluski n'ayant pas trouvé cette production indiquée dans la Bibliothèque espagnole de *Nicolas Antonio* la croit originale, et de Twardowski lui-même. VI. Des *Odes*, dont plusieurs sont des traductions de Sarbiewski, etc. Baillet parle de Twardowski dans ses *Jugements des savants*, tome IV; et il en est aussi question dans les *Acta eruditorum Lipsiens.*, tome II. *Voy.* encore *Bibliot. poët. polonor. de Zaluski*. C—AU.

TWARTKO Ier., roi de Bosnie, était fils d'Étienne Cotromanowich, et beau-frère de Louis, roi de Hongrie, qui, en 135., épousa la princesse Élisabeth, sa sœur. Il fut, à cette occasion, nommé duc de Croatie, de Dalmatie et de Slavonie. Son père étant mort en 1359, il lui succéda dans le duché de Bosnie. En 1376, vivement appuyé par Louis, il fut proclamé roi de Bosnie, de Rascie et de Pomorie. Le roi de Hongrie, croyant pouvoir compter sur la reconnaissance et la bravoure de Twartko, le plaça comme en avant-garde contre les Musulmans, dont la puissance se déployait d'une manière effrayante pour la Hongrie. En 1383, Twartko, profitant lâchement des troubles qui, après la mort du roi Louis, divisèrent la Hongrie et la Pologne, entra dans la Dalmatie, prit Clissa, Scardona et Cattaro. En 1385, il se réconcilia avec la reine Élisabeth, veuve de Louis, promettant avec serment qu'il honorerait les filles du roi, Marie et Hedwige, qu'il les chérirait et les protégerait comme ses propres sœurs; mais dès l'année suivante il oublia ses promesses. La reine Élisabeth et sa fille Marie, ayant été arrêtées par Horvathi, duc de Croatie, et traînées de prison en prison, la première fut décapitée sous les yeux de sa fille, et celle-ci ne fut délivrée qu'après une longue captivité, sans que Twartko, son oncle, eût fait aucune démarche en sa faveur. Il s'entendit au contraire avec le duc de Servie, qui s'était révolté contre la Hongrie, donna asile aux meurtriers de la reine, et s'empara d'Ostrowicza et de Cattaro, où il fit armer une flotte pour attaquer Spalatro, Sebenigo,

et soumettre toute la Dalmatie. Enfin, en 1388, Sigismond marcha contre ce prince félon, qu'il força de se soumettre; mais à peine était-il retiré, que Twartko entra dans la Dalmatie; Spalatro et Trau allaient se rendre, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Amurath Ier. menaçait la Bosnie. Il se hâta de réunir ses troupes à celles de Lazare, prince de Servie, et le 15 juin 1389 fut livrée la sanglante bataille de Cossowo ou Cassovie, dans laquelle Amurath et Lazare perdirent la vie (*Voy.* AMURATH Ier.) Le fils de Lazare, ayant fait sa paix avec Bajazet, se reconnut vassal de la Porte Othomane, et Twartko conclut aussi un traité ignominieux, d'après lequel il reçut du sulthan un corps de troupes auxiliaires qui devait l'aider à enlever toute la Dalmatie et la Hongrie. Le 30 septembre 1389, ce prince, traître à la cause des Chrétiens, vint à la tête de ses Turcs et de ses Bosniaques mettre le feu aux faubourgs de Zara. En 1390, il s'empara de Spalatro, de Trau, de Sebenigo, de Brazza et de Lezina: dans toute la Dalmatie, Jadra fut la seule place qui resta fidèle à la Hongrie. Twartko, qui mourut le 23 mars 1392, eut pour successeur son fils, dont l'article suit. — TWARTKO II, dit *Scurus*, continua les projets de son père, pour rendre la Bosnie indépendante. En 1398, et en 1402, Sigismond entra dans cette contrée; mais cette expédition n'eut point de succès. Twartko affermit sa domination en Dalmatie, et y ayant établi un duc, il fit avec Wladislas, roi de Naples, une ligue offensive et défensive contre Sigismond. Celui-ci s'avança contre Twartko, qui assiégeait Srebernik. La place fut dégagée, et en 1408, Sigismond, poussant ses avantages, enleva Dobor, capitale de la Bosnie: cent soixante-deux rebelles, auxquels Twartko donnait protection furent arrêtés et décapités. Le royaume de Bosnie et de Rascie fut partagé et de nouveau rendu tributaire de la Hongrie; mais, en 1416, pendant que Sigismond était occupé au concile de Constance, les Turcs s'en emparèrent. Sigismond les ayant défaits le 4 octobre 1419, entre Nissa et Nicopolis, Twartko, qui sans doute s'était reconcilié avec lui, rétablit sa domination dans la Bosnie septentrionale. Le 2 sept. 1427, voyant qu'il n'avait point d'héritier, il donna, par testament, ses états à la famille des Cilley, à laquelle il tenait par les femmes. G—Y.

TWEDDEL (JOHN), littérateur et voyageur anglais, né, en 1769, à Threepwood près d'Hexham en Nortumberland, fut enlevé aux lettres lorsqu'il avait à peine atteint sa trentième année. Il mourut de la fièvre dans le cours de ses voyages, à Athènes, le 25 juillet 1799. Ses restes mortels furent déposés dans le Theseum, et indiqués par une inscription en langue grecque. Élève du collége de la Trinité, à Cambridge, il y fut souvent couronné pour des compositions, que des littérateurs du plus grand mérite l'encouragèrent à mettre au jour. Elles parurent en 1793, un vol. in-8o., intitulé: *Prolusiones juveniles, præmiis academicis dignatæ*. Ce recueil se compose de poëmes grecs et latins, d'Essais et de Discours en anglais, notamment sur la politique de Henri VII, et sur le caractère de Guillaume III. Dans une de ses compositions en prose latine, l'auteur s'attache à prouver qu'un gouvernement libre et juste peut subsister dans un grand empire. Dans ces di-

vers morceaux, on admire la noblesse et la maturité de la pensée, la pureté et l'élégance du style. Des juges sévères y ont seulement blâmé de la recherche dans le tour de la phrase et dans les expressions. Le célèbre professeur Heyne de Goettingue rendit hommage à un talent qui s'annonçait avec tant d'éclat, Les *Prolusiones* ont été reproduites en 1815, avec des fragments d'autres ouvrages de la même plume : *Remains*, etc., *Restes de J. Twed del*, ou choix de Lettres écrites de diverses parties du continent, précis du journal de l'auteur, détail sur ses collections mss., ses dessins, etc., précédés de Mémoires biographiques, par l'éditeur, le Rev. Robert Tweddel, Londres, in-4°., avec figures. On peut lire, au sujet de cette publication, des articles intéressants dans le *Monthly Review*, sept. et octobre 1816. J. Tweddel était membre de son collége et de la société d'Inner-Temple à Londres. L.

TWINGER. *V.* Koenigshoven.

TWINING (Thomas), savant anglais, né vers 1734, était fils d'un marchand de thé. Il étudia à l'université de Cambridge, où il dirigeait les concerts qui se donnaient aux jours des exercices académiques. Il était également versé dans la théorie et dans la pratique de la musique. Il joignait à la connaissance des langues classiques celle du français et de l'italien. Entré dans la carrière ecclésiastique, il y eut peu d'avancement malgré son mérite. Il avait été nommé recteur de White-Notley au comté d'Essex, en 1763; l'évêque de Londres lui donna en 1770, la cure de Sainte-Marie à Colchester, et là s'arrêta sa fortune. Il mourut, le 6 août 1804, âgé de soixante-dix ans. On lui doit une traduction anglaise de la *Poétique d'Aristote*, avec des notes et deux Dissertations sur l'imitation poétique et musicale, 1789, in-4°.; ouvrage qui l'a fait avantageusement connaître comme helléniste et comme critique. On a aussi de lui : *Précis historique sur les Pharisiens, avec un parallèle entre les anciens et les modernes*, 1798, in-8°. L.

TWISS (Richard), voyageur anglais, mourut, au mois d'avril 1821, dans un âge très-avancé. Possesseur d'une fortune qui lui permettait de satisfaire son goût pour les voyages, il voulut d'abord connaître sa patrie, alla ensuite en Écosse, puis sur le continent, et parcourut successivement la Hollande, la Belgique, la France, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la Bohême. Toutes ces courses étaient terminées, en 1770, et Twiss y avait employé plusieurs années. Le desir d'examiner des objets nouveaux lui fit entreprendre, en 1772, le voyage de Portugal et d'Espagne. Enfin, en 1775, il visita l'Irlande. Il revint en France à l'époque de la révolution, et retourna dans son pays où il jouissait de beaucoup de réputation parmi les hommes qui s'occupaient de littérature et de musique. On a de Twiss : I. *Voyage en Espagne et en Portugal, fait en 1772 et 1773*, Londres, 1775, in-4°., cart. et fig., traduit en français, Berne; 1776, in-8°.; en allemand, par Ébeling; Leipzig, 1776, in-8°. Cette relation fit assez de bruit à l'époque de sa publication, quoiqu'elle ne contienne pas beaucoup de choses neuves, ni des observations bien profondes. Du reste, son ton est plein de modération. II. *Voyage en Irlande, fait en 1775; avec la vue du saut*

des Saumons à Ballyshannon, Londres, 1776, in-8°., fig., trad. en allemand, avec des remarques, Leipzig, 1777, in-8°.; en français, par Millon, an 7, in-8°., avec cart. et fig. Twiss fit rapidement le tour de l'île. Comme il s'était exprimé avec peu de ménagement sur le caractère des Irlandais, ceux-ci se vengèrent en plaçant son portrait au fond d'un pot de chambre, et le vase a conservé, en Irlande, le nom de Twiss. III. *Anecdotes du jeu des Échecs.* IV. *Voyage à Paris pendant la révolution*, et quelques autres ouvrages. Twiss était membre de la société royale. E—s.

TYCHO. *Voy.* Brahé et Curtz.

TYCHSEN (Olaus, ou plutôt Olouf Gerhard), professeur de langues orientales en l'université de Rostock, était né, le 14 décembre 1734, à Tondern, ville du duché de Sleswick. Son père était natif du canton de Drontheim en Norwége, et peu fortuné. Tychsen n'était point le nom de cette famille : le père et le grand-père d'Olaüs Gerhard avaient pour nom de famille *Tuka* ou *Tukasen*, d'après l'usage où étaient les habitants du duché de Sleswick d'ajouter à leur nom propre la syllabe finale *sen*. Le jeune Olaüs Gerhard imagina de changer son nom *Tuka*, en y substituant le mot grec τύχη, *fortune*, ce qui lui semblait être de bon augure, et il en forma le nom de *Tychsen*, qui lui est resté. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il fréquenta d'abord l'école allemande, puis l'école latine de sa ville natale. Les heureuses dispositions qu'il annonçait, et les succès qu'il avait eus dans ses premières études, lui firent trouver un protecteur, à la recommandation duquel il obtint une bourse au gymnase d'Altona, où il arriva le 3 avril 1752. Ce gymnase comptait un grand nombre d'élèves, et l'enseignement y était confié à des hommes d'un mérite distingué, dont le jeune Tychsen gagna l'affection et obtint des soins tout particuliers, par sa bonne conduite et son ardeur pour l'étude. Non-seulement il y acquit une connaissance solide des écrivains classiques de la Grèce et de Rome et des antiquités grecques et latines; il s'y livra aussi à l'étude de la langue hébraïque, et particulièrement à celle du Talmud et de la littérature rabbinique, sous la direction du principal rabbin de cette ville, Jonathan Eydeschutz; et à celle de la langue arabe, telle qu'on la parle dans l'empire de Maroc, par la fréquentation d'un négociant d'Altona, qui avait passé plus de vingt ans à Alger, Tétouan et Maroc. Au mois d'avril 1756, il se rendit à Halle, pour s'y consacrer à l'étude de la théologie et des langues orientales. Ses connaissances variées et son zèle lui procurèrent bientôt l'emploi de répétiteur dans la maison des orphelins, et il y obtint un avancement rapide dans l'enseignement, surtout dans celui de la langue hébraïque. Profitant de toutes les occasions d'augmenter ses connaissances, il apprit, du célèbre Benjamin Schulz, qui avait exercé les fonctions de missionnaire vingt-quatre ans dans l'Inde, l'anglais, en même temps que l'hindoustani et le tamoul, tandis qu'il était initié à l'étude de la langue éthiopienne, par le professeur de langues orientales J. H. Michaëlis, qui avait eu pour maître celui de tous les Européens qui a le mieux connu cet idiome, le célèbre Ludolf. Parmi tant d'études variées, et dont quelques-unes sans doute furent un peu superficielles, celle qui l'occupa

toujours de préférence, et dans laquelle il parvint au plus haut degré de perfection, ce fut incontestablement l'étude de l'hébreu rabbinique et du patois juif-allemand. Sa supériorité dans l'un et l'autre langage, et la facilité avec laquelle il les parlait et les écrivait, firent souvent l'admiration des rabbins les plus instruits, et le mirent en grande réputation parmi les Juifs. Ce même talent, joint à des connaissances solides en théologie et à un zèle sincère pour la religion et la piété, le fit choisir, en 1759, par le docteur J. H. Callenberg, comme l'instrument le plus propre au succès de l'institution qu'il avait créée dès 1729, à Halle, pour travailler à la conversion des Juifs et des Mahométans. Une des parties essentielles de cette institution était de former des missionnaires, et de les envoyer parmi les Juifs des différentes contrées de l'Europe. Callenberg, mort en 1760, eut pour successeur dans la direction de cette institution un ecclésiastique de Halle, nommé Étienne Schultz, qui, depuis vingt ans, avait travaillé conjointement avec le fondateur de ce pieux établissement. Quant à Tychsen, invité par Callenberg à prendre part, en qualité de missionnaire, à l'œuvre de la conversion des Juifs, il accepta courageusement ce pénible emploi; et, dans le cours des années 1759 et 1760, il parcourut à pied diverses contrées du nord de l'Allemagne, de la Prusse, du Danemarck et de la Saxe, distribuant partout, parmi les Juifs, les livres composés et imprimés pour leur instruction, et prêchant dans leurs synagogues, sans que le plus léger succès récompensât son zèle et le dédommageât des peines et des sacrifices nombreux que lui imposait une semblable mission. Peu s'en fallut même que le tumulte excité à Altona par une de ses prédications, dans son premier voyage, ne lui coûtât la vie. De retour de son second voyage, à Halle, il quitta cette ville au bout de quelques semaines, pour se rendre à Butzow, où il était appelé par le duc Frédéric de Mecklembourg, qui venait de fonder une université dans cette ville. Il n'y eut d'abord que le titre d'agrégé (*magister legens*), avec un très-modique traitement, qu'il avait lui-même fixé, sans y avoir assez réfléchi. Il prit possession de ce nouvel emploi, qui détermina tout le reste de sa carrière, le 1er. octobre 1760. En 1762, il fit un voyage en Angleterre, pour se soustraire à des recherches dont il croyait être l'objet, et qui pouvaient avoir leur source dans une lettre qui lui avait été adressée par un Juif portugais, employé auprès de l'armée prussienne qui occupait alors le duché de Mecklembourg. Quand on réfléchit sur le caractère connu de Tychsen, qui chercha toujours, par toute sorte de moyens, à se donner de l'importance et à fixer sur lui l'attention du public, on est tenté de penser qu'il feignit d'avoir conçu de grandes inquiétudes de cette lettre, où il affectait de voir la menace d'attenter à ses jours. Tychsen, mécontent de n'obtenir à Butzow ni le titre de professeur, ni aucune augmentation de traitement, songea plus d'une fois à quitter cette université; et peut-être l'eût-il fait, si le gouvernement ne lui eût enfin accordé, vers la fin de 1763, le titre de professeur ordinaire des langues orientales, avec un traitement de trois cents rixdales, qui, en 1767, fut porté à cinq cents. Son mariage avec Madeleine-Sophie de Tornow, d'une an-

cienne famille noble, contribua à l'amélioration de son sort. Un seul enfant, né de ce mariage, n'a vécu que seize mois. Devenu veuf en 1806, il ressentit vivement la perte d'une épouse qui ne s'était attachée à lui que par l'estime qu'elle avait conçue pour ses talents et ses vertus, et qui, plus âgée que lui de dix ans, s'était entièrement consacrée à son bonheur. L'université formée à Butzow comptait à peine trente années d'une existence précaire, lorsqu'elle fut, en 1789, supprimée et réunie à celle de Rostock. Sa bibliothèque, qui était l'ouvrage de Tychsen, et dont il avait été nommé gardien ou conservateur, en 1770, fut en conséquence transportée à Rostock, et elle fut toujours confiée à ses soins jusqu'à sa mort. La formation et l'augmentation de cette bibliothèque et de quelques collections de curiosités naturelles, de médailles, etc., est un des services les plus essentiels que Tychsen ait rendus à la patrie qui l'avait en quelque sorte adopté. Quant à l'enseignement qu'il donnait dans les cours publics, il se réduisait à peu de chose, ce qui devait être ainsi, et parce que l'université de Butzow, et même celle de Rostock, étaient en général fréquentées par des jeunes gens qui ne desiraient acquérir dans les langues orientales que les notions élémentaires dont ils avaient absolument besoin pour prendre leurs grades, et aussi parce que Tychsen était naturellement opposé à tous les travaux qui avaient pour objet la critique du texte hébreu, et qu'il ne s'écartait guère de la méthode suivie par les Juifs et adoptée par les premiers hébraïsants de la confession d'Augsbourg. Toutefois, comme il se prêtait avec plaisir à donner des leçons particulières aux jeunes étudiants qui voulaient avoir une connaissance plus approfondie des langues de l'Orient, et qu'il les mettait à même de faire usage de sa bibliothèque et de toutes ses collections, il est sorti de son école des hommes d'un grand mérite, tels que MM. Adler, Fræhn, Erdmann et quelques autres, qui occupent aujourd'hui des rangs distingués dans la littérature. Tychsen obtint successivement de son souverain, le duc de Mecklembourg, les titres de conseiller aulique, de conseiller de la chancellerie et de vice-chancelier, et d'autres témoignages d'une estime particulière; loin d'être insensible à ces honorables distinctions, il les desira toujours vivement, et n'omit rien pour en relever le prix aux yeux des savants avec lesquels il était en correspondance. Il fut nommé, en 1791, membre de la société royale d'Upsal. L'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Stockholm lui déféra, en 1793, le titre de membre : il fut aussi agrégé, en 1796, à l'académie royale de Padoue, comme membre honoraire, et reçut le même titre de la société royale des sciences de Copenhague, en 1798, de l'académie royale des sciences de Berlin, en 1803, et de celle de Munich, en 1813. L'université de Casan le nomma enfin, en 1815, membre honoraire et correspondant de la classe de philologie. Tychsen est mort à Rostock, le 30 décembre 1815. Il n'est presque aucune branche de ce qu'on nomme littérature orientale sur laquelle il n'ait publié quelques ouvrages, et il a pris part à toutes les découvertes, à toutes les questions importantes de philologie ou de critique relatives à l'Orient, qui ont été agitées pendant le cours de sa longue carrière. Mais, soit que l'érudition

l'emportât chez lui sur le jugement, soit que le desir de se distinguer et de produire une sensation qui flattait son amour-propre l'égarât et le portât à embrasser de préférence les opinions les plus paradoxales, il a presque toujours soutenu des thèses que la saine critique ne saurait adopter; et la majeure partie de ses écrits, s'ils passent à la postérité, ne servira qu'à fournir de nouvelles preuves de l'abus que l'on peut faire de l'érudition, quand on n'est pas guidé dans l'usage que l'on en fait par un jugement sain et un amour désintéressé de la vérité. C'est ainsi que dans la dispute occasionnée par l'entreprise de Kennicott, Tychsen, entraîné par les préjugés rabbiniques peu favorables à toute critique réelle du texte hébreu, et par sa haute estime pour les travaux des Massorètes, ne se contenta point de réduire à leur juste valeur les promesses pompeuses du critique anglais, et les espérances exagérées que beaucoup de savants avaient conçues de son entreprise, mais il mit en avant l'hypothèse, purement gratuite des originaux hébreux écrits en lettres grecques, sur lesquels, si on l'en croit, ont été faites les versions grecques de l'Ancien Testament, et une autre assertion aussi peu fondée, qui consiste à attribuer à des Chrétiens un grand nombre des copies du texte hébreu. Le principal ouvrage de Tychsen, sur cette matière, est intitulé : *Tentamen de variis codicum hebraicorum Veteris Testamenti manuscriptorum generibus*, Rostock, 1772, in-8°. Deux ans après, il publia en allemand une défense de cet ouvrage, contre les critiques nombreuses dont il avait été l'objet (*Befreytes Tentamen von den Einwürfen*, etc.), et il consacra encore plusieurs opuscules à la propagation et au développement de ces hypothèses, dont il faut croire, pour son honneur, qu'il était effectivement convaincu, mais qui excitèrent une réclamation presque générale. Tous ses efforts ne lui ont, sans doute, obtenu l'assentiment réfléchi d'aucun bon esprit, quoique son érudition et son adresse à déguiser la faiblesse de ses arguments lui aient valu d'abord quelques applaudissements de la part des adversaires de Kennicott. L'édition critique de celui-ci n'eut pas le succès qu'on s'en était trop légèrement promis, et quand elle parut elle justifia plusieurs des préjugés défavorables du professeur allemand. Tychsen en triompha, mais avec peu de raison ; car ses hypothèses favorites n'en restèrent pas moins des paradoxes insoutenables. Il ne donna pas des preuves d'une meilleure critique ni d'un jugement plus solide dans ses divers opuscules sur les médailles samaritaines et les inscriptions cunéiformes, dans la défense qu'il prit des impostures du fameux abbé Vella, etc. Quant aux médailles samaritaines, partant de la supposition que les Juifs n'ont jamais frappé de monnaie avant la captivité de Babylone, et qu'ils n'en ont pas frappé davantage sous le gouvernement de Simon, il soutient que toutes les médailles samaritaines sont fausses, et il compte pour rien, sous un prétexte frivole, le témoignage de l'auteur du premier livre des Macchabées. C'est le sujet d'un ouvrage allemand publié à Rostock, en 1779, in-8°. : *Die Unæchteit der jüdischen Münzen, mit hebr. und samarit. Buchstaben* (*La fausseté des monnaies juives, avec légendes en caractères hébreux ou samaritains, démontrée*). François

Pérez Bayer ayant réfuté les assertions de Tychsen, dans l'ouvrage intitulé : *De numis hebrœo-samaritanis*, Valence, 1781, in-4°., Tychsen répondit à ce savant, par un écrit espagnol, qui parut en 1786, sous ce titre : *Refutacion de los argumentos que el Sr. D. Fr. Perez Bayer ha alegado nuevamente en favor de las monedas samaritanas*. Cette discussion, qui dégénéra en une vraie dispute, produisit encore, de la part de Tychsen, trois écrits intitulés : *Vindicatio Refutationis hispanicè scriptæ, ab anonymi hispani, objectionibus*, Butzow, 1787, in-8°. *De numis hebraicis diatribe, quâ simul ad nuperas Ill. Fr. P. Bayerii objectiones respondetur*, Rostock, 1791, in-8°. *Assertio epistolaris de peregrinâ numorum hasmonæorum origine, cum tabulâ æneâ*, Rostock, 1794. Ce que Tychsen a publié sur les inscriptions cunéiformes de Persépolis se réduit à une petite brochure intitulée : *De cuneatis inscriptionibus Persepolitanis lucubratio*, Rostock, 1798, in-8°., et n'a jeté aucune lumière sur ce sujet. Nous avons déjà dit que c'était principalement dans la littérature rabbinique que Tychsen était profondément instruit. Il a publié soit séparément, soit dans des recueils allemands, un grand nombre d'opuscules relatifs aux Juifs, à leur histoire, à leurs usages, à leurs dogmes, à leur jurisprudence, en un mot à tout ce qui se rattache à leur existence civile, politique et religieuse ; plusieurs fois aussi il a été consulté dans des contestations qui devaient être décidées d'après les lois qui régissent les corporations juives. Dans une de ces occasions, où il s'agissait de l'exécution du testament d'un juif mort à Berlin en 1776, et où il était important de fixer le sens de l'expression ne *pas persévérer dans la religion juive*, et de décider si elle pouvait s'appliquer aux deux filles du testateur, qui avaient embrassé la religion chrétienne, Tychsen entraîné, à ce qu'il paraît, par le desir de faire parler de lui, ou par un penchant irrésistible pour les paradoxes, et sacrifiant ses lumières et sa conscience à des motifs indignes d'un homme auquel le gouvernement accordait une honorable confiance, ne craignit point d'affirmer et de soutenir, par les plus misérables arguments, que les filles du testateur, quoiqu'elles eussent embrassé le christianisme, n'avaient pas cessé pour cela de persévérer dans la profession de la religion juive. Tychsen trouva des contradicteurs parmi les Juifs et même parmi les Chrétiens, et quoiqu'il continuât à soutenir son opinion, et qu'il ne s'avouât pas vaincu, il dut regretter le faux parti qu'il avait pris dans cette circonstance. Il est deux branches de la littérature orientale auxquelles il a rendu d'importants services, nous voulons parler de l'interprétation de plusieurs inscriptions arabes écrites en caractères coufiques, et des monnaies musulmanes. Quant au premier objet, les explications données par Tychsen se trouvent pour la plupart insérées dans divers recueils, tels que le *Journal pour servir à l'histoire de la littérature et des arts*, de M. de Murr ; les *Morceaux pour la littérature arabe* (*Beytræge zur arabischen litteratur*) ; la *Description des ornements impériaux et autres curiosités de la ville de Nuremberg*, du même auteur ; l'*Elementale arabicum*, dont nous parlerons plus bas, etc. Quelques-uns ont été publiés à

part; en voici les titres : *Interpretatio inscriptionis cuficæ in marmoreâ templi patriarchalis S. Petri cathedrâ quâ S. Apostolus Petrus sedisse creditur*, Rostock, 1787, in-4°. On croyait à Venise que cette chaire avait servi à l'apôtre S. Pierre, dans l'église d'Antioche. L'inscription avait été mal lue par d'autres savants : Tychsen, plus heureux, y découvrit un texte de l'Alcoran. Il ne manqua pas de faire beaucoup valoir cette découverte, qui avait pour un protestant un double mérite, et qui déplut au patriarche de Venise; mais il en diminua lui-même le mérite, en adoptant, selon son usage, une conjecture peu vraisemblable et tout-à-fait dénuée de preuves, sur la primitive destination de ce monument, conjecture qui fut solidement réfutée par l'abbé Simon Assemani. Il faut joindre à cet écrit un supplément que Tychsen publia à Rostock, en 1790, sous ce titre : *Appendix ad Inscriptionis cuficæ Venetiis in marmoreâ templi patriarchalis cathedrâ conspicuæ interpretationem*, in-4°. Un autre écrit du même genre a pour titre : *Explicatio cuficæ inscriptionis quæ in columnâ lapideâ musæi societatis antiquariorum Londinensis conspicitur. Adjecta est marmoris Messanensis interpretatio*, Rostock, 1789, in-4°. Quant aux monnaies arabes, qui ont été constamment un des objets favoris de ses études, nous nous contenterons d'indiquer son *Introductio in rem numariam Muhammedanorum*, Rostock, 1794, in-8°., et un supplément à ce traité, intitulé : *Introductionis in rem numariam Muhammedanorum additamentum I*, Rostock, 1796, in-8°. Ce titre semblait promettre un second supplément, mais il n'en a point paru d'autre que celui-ci. Quoique cette introduction, même après les nombreuses corrections contenues dans le Supplément, ne soit pas exempte de fautes, elle devra être considérée comme l'ouvrage vraiment classique de la numismatique musulmane, jusqu'à ce qu'une main habile, profitant des nombreux travaux dont cette science a été l'objet depuis quelques années, et y appliquant une connaissance plus approfondie des langues arabe et persane, et une critique plus éclairée, remplace cette ébauche par un traité complet et méthodique. Tychsen, dans les premiers temps où il s'occupa de cette étude, semble avoir été entraîné par le desir de se signaler dans cette carrière au moyen de succès extraordinaires, à supposer des médailles qui n'existaient pas, pour se faire honneur de leur explication. On peut consulter à ce sujet une dissertation de M. Fræhn, insérée dans le Journal asiatique, cahiers de mars et avril 1825. La littérature syriaque doit à Tychsen la publication d'un petit ouvrage sur les animaux dont les noms se trouvent dans l'Écriture-Sainte. Voici le titre de cet ouvrage : *Physiologus Syrus, sive historia animalium XXXII in S. S. memoratorum, syriacè*, Rostock, 1795, in-8°. Précédemment il avait publié : *Elementale syriacum sistens grammaticam, chrestomathiam et glossarium, subjunctis novem tabulis ære expressis*, Rostock, 1793, in-8°. Un ouvrage du même genre que celui-ci, mais destiné à l'étude de la langue arabe, était sorti de ses mains une année auparavant. Il est intitulé : *Elementale arabicum, sistens linguæ arabicæ elementa et catalecta, maximam partem anecdota et glossarium*, Rostock, 1792, in-8°. Dans

ce volume, la partie grammaticale est absolument nulle; et d'ailleurs Tychsen semblait peu propre à apprécier l'importance des connaissances grammaticales, sans lesquelles cependant l'étude des langues savantes n'est qu'une sorte de divination plus ou moins heureuse. Mais le plus grand service rendu par Tychsen à la littérature arabe consiste dans la publication de deux traités de Makrizi, l'un sur l'histoire des monnaies musulmanes, l'autre sur les poids et les mesures légales des Musulmans. Le premier a paru à Rostock, en 1797, in-4°., sous ce titre: *Al-Makrizi historia monetæ arabicæ è codice Escorialensi cum variis duorum codicum Leidensium lectionibus et excerptis anecdotis, nunc primùm edita, versa et illustrata ab O. G. Tychsen*; le second intitulé : *Takieddin Al-Makrizi tractatus de legalibus Arabum ponderibus et mensuris, ex codice academiæ Lugduno-Batavæ, additis excerptis è scriptoribus arabicis, nec non variantibus lectionibus ad editam Makrizi historiam monetæ arabicæ spectantibus, edidit O. G. Tychsen*, a été publié dans la même ville, en 1800, in-8°. La traduction du premier de ces deux ouvrages de Makrizi était fréquemment inexacte, et le texte peu correct. L'auteur de cet article en a publié, dans le *Magasin encyclopédique*, une traduction française, accompagnée de notes critiques et philologiques, et a rétabli la vraie leçon des passages où le texte paraissait altéré. Cette traduction a été tirée à part, et a paru en l'an v (1797). Le second ouvrage avait d'abord été traduit en français par le même auteur, et sa traduction avait paru en l'an vii (1799). Tychsen, qui lui avait communiqué le texte, le fit imprimer l'année suivante. Il a écrit, en allemand, deux autres ouvrages: dont le premier, intitulé *Beurtheilung der Jahrzahlen in den hebræisch-biblischen Hanschritfen*, et publié en 1786, à Rostock, in-8°., a pour objet les règles que la critique doit observer pour bien juger de l'âge des manuscrits hébreux de la Bible, et le second, intitulé *Abhandlung von den Heuschrecken*, etc. (*Traité des sauterelles et des moyens de les détruire*), est une traduction d'un livre espagnol de D. Ignace de Asso y del Rio, et contient en outre, par forme de supplément, des recherches sur les sauterelles dont il est fait mention dans la Bible. De 1766 à 1769, Tychsen avait publié à Butzow un recueil en six parties, intitulé *Butzowische Nebenstunden* (*Loisirs de Butzow*), qui se compose principalement de morceaux relatifs aux Juifs. Il a gravé lui-même toutes les planches qui accompagnent plusieurs de ses ouvrages. Si l'on veut connaître à fond tous les travaux de ce célèbre orientaliste, et en même temps se faire une idée juste des matières sur lesquelles il a exercé ses talents, et du parti qu'il a embrassé dans toutes les questions de philologie sur lesquelles il a écrit, il faut lire l'ouvrage publié à Brême, de 1818 à 1820, par M. A. Th. Hantmann, professeur de théologie à Rostock, sous ce titre : *Oluf Gerhard Tychsen, oder Wanderungen durch die mannigfaltigsten Gerbiete der biblisch-asiatischen Litteratur*, in-8°. Cet ouvrage se compose de 4 vol., auxquels il en faut joindre un 5e., intitulé : *Merckwürdige Beylagen zu dem O. G. Tychsen's Verdiensten gewidmeten litterarisch-biographischen Werke*, Brême, 1818. S. D. S—Y.

TYDEMAN (MINARD), savant hollandais, né à Zwolle, en Over-Yssel, le 20 mars 1741, reçut dans sa ville natale les premiers éléments littéraires, continua ses études à Deventer et à Utrecht, et fut créé docteur en droit dans la dernière de ces académies, en 1762. Il publia une dissertation *De L. Ulpii Marcelli, Jurisconsulti, vitâ et scriptis*; recueillie, comme elle méritait de l'être, dans le premier volume du *Thesaurus novus dissertationum, in academiis Belgicis habitarum*, par G. Oelrichs. L'année suivante, Tydeman fut nommé recteur et gymnasiarque à Leuwarde, et, en 1765, professeur d'éloquence et de grec à Harderwick. En 1766, il passa à l'académie d'Utrecht, comme professeur de droit naturel et public, et il y forma des élèves extrêmement distingués. Ses principes politiques, peu en harmonie avec ceux qui, en 1786 et 1787, s'accréditèrent spécialement à Utrecht, l'engagèrent à accepter une chaire de jurisprudence à Harderwick; mais, dès 1788, il alla reprendre à Utrecht ses anciennes fonctions. Une nouvelle carrière ne tarda pas à s'ouvrir pour lui. En 1790, il fut nommé greffier des États de la province d'Over-Yssel, et remplit les fonctions de cette place de la manière la plus distinguée, jusqu'au nouvel ordre de choses, que l'année 1795 vit naître en Hollande. Retiré à Campen, il s'y occupa d'éducations particulières jusqu'en 1801, où il transféra son domicile à Leyde. Un emploi analogue à ses goûts lui avait été confié dans cette ville classique : la confection du catalogue et l'arrangement de la célèbre bibliothèque de son université. Limité d'abord à un certain nombre d'années, cet emploi fut successivement prolongé, et étendu des livres imprimés aux manuscrits. Jamais fonctions ne furent mieux ni plus consciencieusement remplies. En 1813, Tydeman fut reçu parmi les professeurs de cette université; puis, en 1815, déclaré émérite, comme septuagénaire, avec conservation de son rang et de ses émoluments. Il se chargea volontairement d'un cours d'antiquités romaines. Le 1er. février 1825 mit fin à son honorable et utile carrière. On doit à Tydeman : I. Plusieurs Harangues académiques remarquables. II. Plusieurs Thèses ou dissertations publiées sous le nom de ses disciples, et auxquelles il eut au moins une notable part; telles que *De usu juris Romani in Trans-Isalanià* (sous le nom de J. Westenberg); *De Burggraviatu Leidensi* (G. Musketier Vergenst); *De nexu feudali Imperii Romano-Germanici et diœceseos Trajectinæ* (Is. Vander Does); *Animadversiones ad diplomata quædam Belgica inedita* (J. Vander Dussen); *De antiquissimo urbis Delphensis privilegio* (C. Van Overgaauw Pennis). III. Un *Mémoire sur l'origine du langage, et sur le Cratyle de Platon*, dans le Recueil de la société philologique hollandaise de Leyde; société dont les séances étaient fréquemment enrichies de ses lectures, comme l'avaient été antérieurement les séances et le Recueil d'une autre société, sous la rubrique *Dulces antè omnia Musæ*. IV. *Syntagma dissertationum ad philosophiam moralem pertinentium*. V. Un Discours préliminaire et de savantes observations, ajoutés à la traduction hollandaise des *Voyages de Shaw*. VI. Une nouvelle édition du Traité *De jure belli et pacis*, de Grotius. VII. *Enchiridion studiosi jurisprudentiæ na-*

turalis. VIII. *M. Theses et aphorismi ex jurisprudentiâ naturali.* Tydeman était un grand amateur de la langue et de la littérature hollandaises : il fut un des fondateurs de la société de Leyde, spécialement consacrée à cet objet. Sous le rapport social et religieux, peu d'hommes furent plus respectables que lui.

M—on.

TYERS (Thomas), écrivain anglais, né vers 1726, était un des fils de Jonathan Tyers, à qui les jardins du Vauxhall durent leurs premiers embellissements. Destiné à la carrière du barreau, il demeura long-temps au Temple à Londres; mais dominé par son goût pour la poésie, il ne s'occupait qu'à regret de l'étude des lois. La possession d'une fortune considérable lui permit enfin de suivre son penchant : Dès-lors il partagea sa résidence entre la capitale et sa maison de campagne à Ashted, près d'Epsom en Surrey. Lisant tout ce qui s'imprimait en littérature et en politique, et n'oubliant presque rien de ses lectures, il se trouva muni d'un fonds d'instruction qu'il accrut encore dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit : plusieurs productions étaient déjà sorties de son porte-feuille, mais sans le nom de l'auteur, lorsqu'il fit paraître un volume intitulé : *Conférences politiques entre plusieurs grands hommes du siècle précédent et du siècle actuel*, avec des notes par l'éditeur, 1781, deuxième édition. D'autres écrits suivirent cette publication, mais la plupart imprimés à un petit nombre d'exemplaires réservés à des amis. On y trouve généralement de l'esprit, du savoir, de la sensibilité, mais peu de profondeur et d'originalité, résultat sans doute de l'immense lecture à laquelle il se livrait, ainsi que des habitudes d'une vie très-dissipée. Le docteur Johnson, qui l'estimait, et qui reconnaissait avoir toujours appris dans son entretien quelque chose de nouveau, regrettait seulement qu'il se contentât trop souvent de ses premières idées. Tyers, ne voulant rester étranger à aucun genre d'instruction, se jeta dans l'étude de la médecine, et cette demi-connaissance lui devint funeste : il tomba dans une hypocondrie qu'aggrava encore le chagrin de quelques pertes cruelles, et il mourut à sa campagne le 1er. février 1787, âgé de soixante-un ans, regretté pour la douceur de son commerce. On comptait parmi ses amis Johnson, lord Hardwicke, et l'évêque Lowth. Voici les titres de plusieurs de ses écrits I. *Rapsodies sur Pope*, 1781; deuxième édit., 1782. II. *Essai historique sur Addison*, 1782, 1783. III. *Conversations politiques et familières*, 1784. IV. *Esquisses biographiques sur le docteur Johnson* (dans le *Gentleman's magazine*, 1784), écrite avec élégance et avec chaleur. V. Des *Chansons* et de petites pièces de théâtre exécutées au Vauxhall, dont il était un des propriétaires. Tyers s'était tracé une sorte de règle de conduite, qui se trouve imprimée, sous le titre de *Résolutions*, etc., dans les *Anecdotes littéraires* de Nichols. On y remarque beaucoup de maximes excellentes à suivre, dont plusieurs paraissent être des réminiscences de l'écrivain; nous y en avons reconnu quelques-unes qui sont empruntées au docteur Franklin.

L.

TYMOUR. *Voy.* Tamerlan.

TYMOUR-CHAH, second souverain de la monarchie moderne à

laquelle les voyageurs, les géographes et les historiens ont donné les divers noms d'*états des Abdallis*, de *pays d'Ahmed-Chahy*, de *royaume de Candahar et de Kaboul*, et enfin d'*Afghanistan* (1), naquit en déc. 1746 à Meschehd, dans le temps où son père Ahmed n'était encore que commandant de la garde Afghane du fameux roi de Perse Nadir-Chah (*V.* ce nom). L'année suivante, Ahmed emmena son fils à Candahar, où il se fit proclamer roi. Tymour, élevé à la cour de son père, le suivit dans toutes ses expéditions. Il résida, pendant ses premières années, dans le Pendj-ab; mais lorsqu'il eut atteint l'adolescence, il fut chargé du gouvernement de Herat, principalement habité par des Persans: aussi, quoiqu'il appartînt à la nation des Afghans, il n'eut jamais leur caractère dur et sauvage, ni leurs mœurs grossières, et l'on prétend même que leur langue ne lui fut jamais bien familière. Ayant appris la dernière maladie de son père, il partit pour Candahar; mais des ordres suprêmes le forcèrent de retourner à Hérat. Ces ordres étaient dictés par le vezir, qui voulait placer sur le trône son gendre Soliman, l'un des frères de Tymour. Dès que le roi fut mort (juin 1773), le vezir, malgré l'opposition qu'il éprouva dans le divan, donna la couronne à Soliman; mais il ne put réussir à lui former un parti puissant. Tymour accourut avec des forces supérieures, triompha, sans coup férir, du perfide qu'il fit mettre à mort, condamna Soliman à la réclusion, et resta paisible possesseur des états de son père. Ces états, plus vastes que la France, et formés aux dépens de la Perse, de l'Indoustan et de la Tartarie Ouzbeke, avaient plus de deux cent cinquante lieues du nord au sud, depuis le fleuve Djihoun ou Amou (l'Oxus) jusqu'au Beloutchistan, et plus de trois cent cinquante de l'est à l'ouest, depuis le Kaschemyr jusqu'à Hérat. Tymour n'avait pas l'humeur belliqueuse et conquérante de son père: loin de chercher à étendre les bornes de sa puissance, il ne s'obstina même point à garder la province de Pendj-ab ou de Lahor, sujet de continuelles hostilités entre le feu roi et les Seiks, et il finit par l'abandonner à ces dangereux voisins. Il mit tous ses soins à maintenir la tranquillité intérieure, à rendre ses sujets heureux, et il ne fit la guerre que pour leur défense. Le gouvernement des Afghans était féodal; les charges étaient héréditaires dans les principales familles, surtout dans celles de la tribu des *Douranis* (2), à laquelle appartenait la maison régnante. Tymour, se défiant du caractère remuant et ambitieux de cette tribu, débuta par changer le siége du gouvernement, qu'il transféra de Candahar, centre du pays des Douranis, à Kaboul, ville habitée par les Tadjiks, les plus paisibles et les plus soumis des sujets de la monarchie Afghane. Il suivit le même système dans le choix de ses ministres, qu'il conserva durant tout son règne. Sans priver les chefs douranis de leurs charges et de leurs dignités, il affaiblit réellement leur crédit et leur considération extérieu-

(1) On devrait donner la préférence à ce dernier nom qui, plus indépendant des changements politiques, du caprice des souverains, désigne mieux le pays qui fut le berceau de ce royaume, et le peuple qui en forme la principale population.

(2) Le nom primitif des Afghans de cette tribu est celui d'*Abdallis*, sous lequel ils figurèrent dans les révolutions de la Perse, au commencement du dernier siècle. Le nom de *Douranis*, qu'ils ont pris plus tard, vient de ce qu'ils portent une perle à l'oreille, probablement depuis le règne d'Ahmed-chah, et sans doute comme une distinction due à la tribu qui avait donné un roi à la nation

re, en créant de nouveaux emplois, dont les titulaires lui furent entièrement dévoués. Il confia le gouvernement des provinces à des hommes nouveaux et sans influence, et sut par ce moyen se mettre à l'abri des révoltes et assurer le recouvrement des impôts. Ses finances furent réglées avec tant d'économie qu'il eut toujours un trésor disponible pour les circonstances imprévues, sans avoir besoin, pour faire face aux dépenses de son gouvernement, de recourir aux avanies et aux expéditions militaires, si en usage chez les nations à demi civilisées. Il retint les chefs douranis à sa cour; mais pour qu'ils n'eussent aucun moyen de troubler l'état, il n'admettait point de soldats de leur tribu dans la capitale. Quoiqu'il pût mettre deux cent mille hommes sur pied, ses troupes réglées ne consistaient qu'en un corps de trente mille cavaliers, composé de Persans et de Tadjiks, qui formaient sa garde et portaient le nom de *Gholam - chah* (esclaves du roi). Ces troupes (sorte de mamlouks), bien payées, et jouissant de beaucoup de priviléges, furent assez puissantes pour maintenir dans le devoir les provinces voisines de la capitale. Quelques troubles éclatèrent à Balkh, dans le Khoraçan, dans le Seïstan, à Kaschemyr, à Moultan : Tymour-Chah les déjoua par sa vigilance, ou les réprima par ses trésors ou par ses armes. La seule révolte qui compromit la sureté de l'état et la vie du roi fut celle qui eut pour but, en 1779, de lui donner pour successeur Iskander, un de ses frères : elle fut machinée par un derviche qui s'était fait une grande réputation de sainteté, et l'exécution en fut confiée à Feyz-Ullah khan, chef d'une puissante tribu. Ce général, chargé d'aller attaquer les Seiks dans le Pendj-ab, marcha sur Peïschour, sour prétexte d'y exercer ses troupes devant le roi, et surprit d'abord cette place, après avoir égorgé la garde de l'une des portes. Tymour n'eut que le temps de gagner l'étage le plus élevé de son palais. Ses fidèles gholam - chah le délivrèrent bientôt, et firent un carnage horrible des troupes de Feyz-Ullah, qui, pour la plupart, ignoraient les projets de leur chef. Ce rebelle fut mis à mort; mais le prince et le coupable derviche furent seulement incarcérés. En 1781, Tymour-Chah alla en personne recouvrer le Moultan que le gouverneur avait livré aux Seiks. Ceux-ci furent mis en déroute près de Moultan, et la ville fut prise après un siége de quelques jours. Vers la même époque, les Talpouris, s'étant révoltés, chassèrent le nabab du Sind, tributaire du roi de Kaboul. L'arrivée d'une armée Afghane obligea les rebelles à se retirer dans leurs déserts, et les habitants naturels à s'enfuir sur les montagnes. Les troupes de Tymour-Chah mirent tout le pays à feu et à sang, et rétablirent le nabab dans son poste : mais aussitôt qu'elles se furent éloignées, les Talpouris reparurent, et défirent, en 1786, un général afghan : malgré cet avantage, ils eurent recours aux négociations, et moyennant un tribut qu'ils s'obligèrent de payer au roi de Kaboul, ils demeurèrent maîtres du pays, et obtinrent un de leurs chefs pour nabab. Tymour-Chah, à l'exemple de son père, prit quelque part aux affaires de la Perse orientale : héritier de sa reconnaissance envers les descendants de Nadir-Chah, il protégea le vieux et aveugle Chah-Bokh contre les usurpations de ses fils, et les agressions de ses voisins, et il le maintint dans la souveraineté de

Meschehd et d'une partie du Khoraçan. Les Tartares Ouzbeks ne se bornaient pas, suivant leur antique usage, à infester par leurs incursions continuelles et leurs ravages les frontières de la Perse et de l'Afghanistan. Conduits par le fameux Chah Mourad, régent du royaume de Bokhara, ils reprenaient sur les Afghans quelques portions du territoire que ceux-ci avaient usurpé sous leur premier roi. Tymour, avant de déclarer la guerre à Chah Mourad, lui écrivit une lettre pleine de sagesse et de modération, qui ne produisit aucun effet: au printemps de 1789, il marcha vers Coundouz à la tête de cent mille hommes, mais à petites journées, afin de laisser le temps au souverain des Ouzbecks de faire des propositions pacifiques. Quelques hostilités peu importantes eurent lieu près d'Akchehr; elles se terminèrent par une paix dont le rusé Chah Mourad recueillit tout le profit, et laissa tous les honneurs au confiant et généreux Tymour-Chah. L'un garda toutes ses conquêtes; l'autre perdit beaucoup de monde par le froid et la neige, en traversant le Caucase indien pour revenir dans sa capitale. Le chagrin d'avoir manqué le but de cette expédition aigrit, sans doute, le caractère du roi de Kaboul, et provoqua le seul acte d'injustice et de cruauté que l'histoire ait à lui reprocher. Pendant sa dernière absence, un rébelle, après avoir causé beaucoup de maux à la province de Peïschour, s'était rendu volontairement au prince qui en était gouverneur. Tymour ne laissa pas de livrer ce malheureux à la vengeance d'un ennemi implacable. Il est fâcheux qu'on n'ait à consulter, pour l'histoire moderne de l'Inde et d'une grande partie de l'Asie, que les voyageurs et les compilateurs anglais, dont les ouvrages sont presque tous, plus ou moins, pleins d'erreurs, d'inexactitudes, d'omissions et de contradictions. Ce n'est pas ici le lieu de signaler les fautes qu'ils ont commises à cet égard: qu'il suffise de remarquer que Forster, Taylor, Elphinston, Pottinger et Malcolm, qui ont parlé de Tymour-Chah, méritent le même reproche: ils ne s'accordent que sur un point, et c'est pour l'accuser d'indolence, d'avarice et de lâcheté. On sait que les auteurs anglais ont coutume de traiter de barbares, de tyrans, les princes de l'Orient qui peuvent causer de l'inquiétude à la puissance britannique, ou qui osent résister à sa despotique ambition. (*V.* HYDER, SINDIAH et TIPPOU). Il paraît qu'ils ne ménagent pas même les princes humains et pacifiques. Aussi n'est-ce point dans leurs écrits, mais dans notre correspondance diplomatique, que nous avons trouvé un trait qui suffit pour placer Tymour-Chah au rang des meilleurs rois: il est extrait d'un Mémoire persan, envoyé de Baghdad. Deux années de sécheresse ayant occasionné une extrême disette dans les beaux pays de Badakschan et de Kaschemyr, le roi de Kaboul, touché du malheur des peuples de cette dernière province, marcha à leur secours, au commencement de 1785, avec toute sa cour, emmenant des convois immenses de provisions de toute espèce, et plusieurs milliers de bœufs, qui, employés au transport des comestibles, devaient ensuite servir à la nourriture des Musulmans. Son camp ressemblait à une foire. Des distributions de vivres s'y faisaient aux malheureux affamés, qui accouraient en foule de toutes parts; mais la peste, suite ordinaire de la famine, exerça bientôt les plus cruels ravages parmi cette multitude de gens

rassemblés sur un même point. Les soins bienfaisants et les précautions que prit Tymour-Chah ne purent empêcher la mort d'un très-grand nombre d'individus. Les chaleurs de l'été firent enfin cesser le fléau : des pluies abondantes vinrent féconder les campagnes. Alors Tymour, après avoir fait reconduire dans leurs foyers les habitants échappés à l'épidémie, et leur avoir accordé tous les moyens d'indemnités et d'encouragements dont ils avaient besoin, partit comblé des bénédictions de ses sujets. Ce monarque bienfaisant mourut le 20 mai 1793, et eut pour successeur le fougueux et imprudent Zeman-Chah, l'un de ses fils. A—T.

TYMPE (Jean Gottfried), professeur de théologie et des langues orientales à l'université de Iéna, naquit le 26 octobre 1699, à Biedritz, dans le duché de Magdebourg. Il fit des progrès si rapides dans la langue hébraïque, qu'étant encore sur les bancs il lisait et expliquait la Bible dans cette langue à l'ouverture du livre. Après avoir, pendant plusieurs années, donné des leçons particulières d'hébreu, il fut nommé par l'université professeur de la langue sacrée et des langues orientales. D'autres universités cherchant à le gagner par des propositions flatteuses, celle de Iéna, afin de le fixer dans son sein, lui donna encore la chaire des Antiquités sacrées; en 1737, elle y ajouta celle de la langue grecque. En 1761, elle le nomma professeur de théologie. Il mourut à Iéna, en 1768, âgé de soixante-neuf ans, et considéré comme un des premiers orientalistes de l'Allemagne. Ses principaux écrits, sont : I. *Schediasma, quo iterandæ concordantiarum, pronominum tam separatorum, quàm connexorum, nec non nominum propriorum Scripturæ sacræ Vet. Test. originalis rationes exponuntur*, Iéna, 1723. II. *Prima quinque Geneseos capita et pars sexti hebraïcè; recensuit et singularum vocum rationem grammaticam secundùm principia Danziana exposuit in usum auditorum*, Iéna, 1727, in-8°. III. *Chr. Noldii concordantiæ particularum hebraïco-chaldaïcarum, in quibus partium indeclinabilium, quæ occurrunt in fontibus, et hactenùs non expositæ sunt in Lexicis aut concordantiis, natura et sensuum varietas ostenditur. Digeruntur eâ methodo, ut Lexici et concordantiarum loco simul esse possint. Subjunxit Lexica particularum hebraïc.*, Iéna, 1734. Les notes grammaticales n'étant pas aussi complètes que Tympe se l'était proposé, il avait promis de les publier dans un supplément faisant suite à l'ouvrage précédent; ses occupations littéraires ne lui permirent pas de tenir sa parole. IV. *Joh. Andr. Danzii Interpres hebraïco-chaldæus, omnes utriusque linguæ idiotismos explicans, ad genuinum scripturæ sacræ sensum ritè indagandum accommodatus. Editionem hanc novam recensuit, emendavit multisque accesionibus ad mentem auctoris locupletavit*, Iéna, 1754, in-4°. G—Y.

TYNDAL. *Voy.* Tindal.

TYPOTIUS (Jacques Typoest, plus connu sous le nom latinisé de) historien, était né, vers le milieu du seizième siècle, à Bruges, d'une famille honorable : son père, savant jurisconsulte, le destinait à remplir une place dans la magistrature; mais il ne se sentait aucune inclination pour cette carrière. Il fit cependant son cours de droit à Louvain, et suivant

l'usage de son temps, il se rendit ensuite en Italie, pour se perfectionner par les leçons des grands-maîtres; mais c'est sans aucun fondement qu'on a dit qu'il avait professé quelque temps la jurisprudence dans une université. La création de l'académie de Wurtzbourg l'attira dans cette ville, dont l'évêque accueillait les savants avec une rare bienveillance. Le roi de Suède, Jean III, l'appela bientôt à sa cour, et l'honora de toute sa confiance. Les distinctions dont il était l'objet ne pouvaient manquer d'exciter l'envie; et les courtisans se liguèrent pour le perdre. Son penchant à la satire leur en fournit l'occasion. Convaincu d'avoir, dans un de ses ouvrages (1), attaqué la réputation de plusieurs personnes considérables, et entre autres du comte de La Gardie (*V.* ce nom), qu'il ...ait accompagné à Rome, il fut mis en prison, et on instruisit son procès (1582). Le roi de Danemark, à la prière du frère de Typotius, son médecin, voulut bien s'intéresser pour le coupable. On lui fit grace de la vie; mais il fut enfermé dans la forteresse d'Abo (2), d'où il ne sortit qu'à l'avènement de Sigismond III au trône de Suède (1594). Le nouveau roi témoignait le desir de dédommager Typotius de sa longue captivité; mais celui-ci, prévoyant les troubles qui menaçaient la Suède, se retira près de l'empereur Rodolphe II, qui le nomma son historiographe. Il mourut à Prague, à la fin de l'année 1601, ou dans les premiers mois de 1602, dans un âge peu avancé. Outre plusieurs *Discours* prononcés dans des cérémonies publiques, et qui ne peuvent offrir aucun intérêt, on a de lui : I. *De salute reipublicæ libri duo*, Francfort, 1505, in-12. II. *De famâ libri duo*, ibid., 1595, in-12. III. *De justo, qui est finis omnis divini et humani juris, sive de legibus, libri tres*, ibid., 1595, in-12. IV. *De fortunâ libri duo*, ibid., 1595, in-12. Tous ces ouvrages étaient des fruits de sa captivité. V. *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum et regum*, Prague, 1601, 1602, 1603, in-fol., 3 parties. Typotius n'a publié que les deux premières; la troisième l'a été par Anselme de Boodt. Ce volume est orné de belles estampes de Gilles Sadeler, qui le font rechercher des curieux; mais on estime peu les explications dont Typotius a jugé convenable de les accompagner. VI. *Relatio historica de regno Sueciæ bellisque ejus civilibus et externis, non regis Sigismundi tantùm et principis Caroli, sed et majorum*, Francfort, 1605, in-8°. très-rare. Typotius a laissé plusieurs ouvrages *manuscrits* (3), dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Paquot pour servir à l'Hist. littéraire des Pays Bas, II, 376, édit. in-fol. La meilleure Notice qu'on ait sur cet écrivain est celle que Bayle a donnée dans son *Dictionnaire*. W—s.

TYPOU. *Voy.* TIPPOU.

TYR. *Voy.* CONRAD.

TYRCONNEL (RICHARD TALBOT duc DE), fils de Pierre Talbot, gen-

(1) *Cet ouvrage circulait en manuscrit, ou l'édition en a été supprimée avec tant de soin qu'on n'en connaît pas un seul exemplaire. Suivant Paquot, cet écrit serait le même que celui que nous avons indiqué sous le n°. VI. C'est ce qu'il ne nous a pas été possible de vérifier.

(2) On trouve dans les *Acta litter. Sueciæ*, année 1722, p. 286, une *Lettre* de Typotius à Éric Sparre, datée de la forteresse d'Abo, le 30 avril 1584.

(3) Il faut compter dans le nombre l'*Histoire des Goths*, quoique le Dictionnaire universel l'indique format in-8°.

tilhomme irlandais, fut accusé, en 1677, d'avoir trempé, avec son père, dans une conspiration qui aurait été, dit-on, formée par les catholiques d'Angleterre, d'accord avec les puissances étrangères, pour assassiner le roi Charles II, massacrer les Protestants, et rétablir le culte romain. Mais ce n'était qu'une fable inventée par les Protestants, et J. Gordon, auteur d'une *Histoire d'Irlande*, quoique peu favorable aux catholiques, avoue lui-même qu'elle ne prit quelque consistance que parce qu'elle coïncidait avec les vues de certains personnages et avec les notions populaires. Quoi qu'il en soit, Richard Talbot fut arrêté; mais comme on ne trouva rien de suspect dans sa conduite, on lui permit, après avoir donné caution, de sortir du royaume. Il rentra bientôt en faveur à la cour, par la protection que lui accordait le duc d'York, depuis Jacques II, et fut promu au grade de lieutenant-général. La même influence lui fit donner, en 1684, le commandement absolu du département militaire de l'Irlande. Il n'était pas encore arrivé à son poste, dont il n'aurait peut-être jamais exercé les fonctions, parce que Charles II paraissait disposé à changer de mesures et de conseillers, lorsque ce souverain mourut, le 6 février 1685. A son avénement au trône, Jacques II créa Talbot comte de Tyrconnel, et l'envoya, l'année suivante, en Irlande pour commander l'armée, avec un pouvoir indépendant du lord lieutenant. Il avait des instructions particulières pour l'admission des catholiques aux franchises des corporations, aux offices de shérifs et de juges de paix, et il était autorisé à admettre indistinctement dans les troupes tous les sujets du roi, quelle que fût leur religion; mais il paraît que, par ses ordres, on n'y admit que des catholiques. Le zèle que Tyrconnel mettait à servir les projets de Jacques II fut récompensé par le titre de vice-roi et de lord député d'Irlande. Gordon, dont le témoignage ne doit cependant être admis qu'avec beaucoup de défiance, affirme qu'il se montra « précipité dans ses desseins, furieux et implacable dans ses ressentiments, insolent à l'égard de ses supérieurs et despote envers ses inférieurs. » Accusé par le parlement, il se rendit à Chester auprès du roi, et n'eut pas de peine à se justifier. Il lui fut plus difficile de résister à la cabale formée contre lui par le P. Peters, confesseur de Jacques II, qui voulait faire nommer à sa place le comte de Castlemain. Soutenu avec chaleur par les ministres de France, Tyrconnel voulut convaincre son souverain de son habileté et de son zèle en renversant tout l'établissement des Protestants d'Irlande. Quoique les mesures qu'il avait prises à ce sujet parussent devoir faire réussir son projet, Jacques II fut forcé d'y renoncer en voyant combien il excitait la désapprobation générale. Tyrconnel, instruit des menées du prince d'Orange, en informa son maître; mais celui-ci, plongé dans une imprudente sécurité, refusa d'y croire et ne prit aucune mesure. Lorsque les préparatifs du prince ne furent plus contestés, Tyrconnel résolut de tenter quelques efforts pour soutenir son légitime souverain : il ordonna des levées nombreuses, fit sortir de Dublin la garnison qui était composée de protestants, et y envoya le régiment du comte d'Antrim, formé entièrement de catholiques romains, de montagnards irlandais et d'Écossais au nombre de

douze cents. Mais la crainte qu'on avait su inspirer aux habitants, en répandant le bruit qu'on allait faire un massacre général des Protestants, les détermina à se soulever et à s'opposer à l'entrée de ces troupes ; et ce ne fut qu'après une vive résistance, qu'ils consentirent à ce que la nouvelle garnison fût composée au moins pour la moitié de protestants. Apprenant avec effroi l'état désespéré des affaires de Jacques II, Tyrconnel témoigna un moment le desir de résigner son emploi; mais il se décida bientôt après à continuer de servir son malheureux souverain, à cette époque réfugié en France. Lorsque ce prince revint en Irlande, avec les secours que Louis XIV lui avait accordés, Tyrconnel, qui venait d'être créé duc, le reçut à Corke, et l'accompagna quand il fit son entrée à Dublin. Jacques II eut d'abord quelque succès, mais il fut bientôt forcé d'abandonner l'Irlande. Tyrconnel y resta pour soutenir ses intérêts; envoyé pour solliciter des secours en France, il n'en rapporta que des vêtements et environ huit mille livres sterling, somme bien insuffisante pour apaiser le mécontentement des soldats. Malgré l'injustice qui avait été commise à son égard, puisque Jacques II lui avait ôté l'administration des affaires civiles, il n'en continua pas moins de servir sa cause de tous ses moyens; mais après les succès obtenus par le général Ginckle, il proposa de se soumettre au nouveau souverain de l'Angleterre, et mourut bientôt après abreuvé de chagrins, sous le poids du mépris de ceux même dont il avait partagé les opinions, et qui affectaient de le considérer comme un traître.

D—z—s.

TYRON. *V.* Tiron.

TYRRELL (Jacques), historien et écrivain politique, né à Londres en 1642, fit ses études à Oxford, et consacra tous ses moments à l'étude de l'histoire et de la politique. Nommé à un emploi dans la magistrature du comté de Buckingham, il fut destitué par le roi Jacques II, parce qu'il refusa de se prêter aux vues de son gouvernement. Ayant concouru de toutes ses forces à la révolution qui éloigna ce prince, il écrivit pour la justifier, et pour établir les droits de Guillaume III à la couronne. C'est dans ce but qu'il publia les *Quatorze Dialogues politiques* (anglais), de 1692 à 1695. Il recueillit ces Dialogues en un seul volume in-fol., sous ce titre : *Bibliothèque politique, ou Recherches sur l'ancienne constitution du gouvernement anglais, considéré d'après la juste balance du pouvoir royal avec les droits et les libertés des sujets, avec des considérations impartiales sur les principaux arguments pour et contre la révolution.* Il publia aussi : *Courtes Réflexions sur la loi naturelle, d'après les principes et la méthode du traité latin, composé sur ce sujet par l'évêque de Cumberland, avec la réfutation des principes avancés par Hobbes et de sa méthode*, 1692, in-8°., et seconde édition, 1701. Le principal écrit de Tyrrell, celui auquel il consacra la plus grande partie de ses veilles, est l'*Histoire générale, ecclésiastique et civile d'Angleterre depuis les temps les plus anciens*, publiée de 1700 à 1704, 5 vol. in-fol. L'auteur s'était proposé de pousser son travail jusqu'au règne de Guillaume III; mais il s'est arrêté à celui de Richard II. Le principal mérite de cet ouvrage consiste en de nombreuses traductions des anciens historiens anglais et dans leur

classement méthodique, de manière à présenter au lecteur la comparaison de leurs différents récits. Un autre plan aurait pu rendre plus facile et plus agréable la lecture de cet ouvrage : cependant il est très-utile à ceux qui veulent étudier l'histoire et les antiquités de la Grande-Bretagne. L'auteur n'a pas toujours été exact dans ses traductions; et on lui reproche d'avoir prétendu que la conquête par les Normands n'avait point altéré la constitution anglaise. Tyrrell paraît, dans cette histoire, s'être particulièrement proposé de réfuter la doctrine de ceux qui soutiennent que les libertés et priviléges de la nation anglaise sont des concessions de ses rois, et que la part que les communes ont aujourd'hui au pouvoir législatif et au parlement ne remonte qu'à la quarante-neuvième année du règne de Henri III. Ces points sont encore aujourd'hui un sujet de controverse entre les deux partis qui divisent l'Angleterre. Afin de pouvoir plus facilement consulter les bibliothèques d'Oxford, Tyrrell, pendant qu'il composait cet ouvrage, s'était établi à Shotover, près d'Oxford, où il mourut, en 1718. G—Y.

TYRTÉE, Grec célèbre par ses poésies guerrières. Platon et Lycurgue l'orateur disent qu'il était Athénien, et s'honorent de le compter parmi leurs concitoyens. Cette opinion ne peut que l'emporter sur celle de quelques écrivains plus modernes qui, divisés entre eux, lui assignent d'autres lieux pour patrie. Les sentiments sont aussi partagés sur l'époque où il a vécu. Il est constant qu'il florissait pendant la seconde guerre de Messénie; mais Justin, Eusèbe et Suidas placent le commencement de cette guerre à la fin de la trente-cinquième olympiade; Pausanias au contraire, suivi par les meilleurs chronologistes et spécialement par l'abbé Barthélemy, le fixe à la quatrième année de la vingt-troisième olympiade, qui répond à l'an 684 avant J.-C. Les Messéniens avaient repris les armes contre Sparte sous la conduite d'Aristomène, et les Lacédémoniens, dans les premières rencontres, avaient éprouvé une résistance inattendue. Ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur conseilla de demander aux Athéniens un homme qui pût les aider de ses conseils. Ceux-ci, peu favorablement disposés pour une ville rivale, leur envoyèrent Tyrtée, par une sorte de dérision. Fils d'Archimbrote, il était boiteux, louche ou borgne, et maître d'école obscur. On ajoute même que sa raison n'était pas bien saine. Cependant Platon lui donne le titre de sage, et Lycurgue attribue à ses avis les succès des Lacédémoniens. Peut-être que par cette imputation de folie, il ne faut entendre que son exaltation poétique. A son arrivée, Tyrtée récita devant les magistrats des Élégies et d'autres compositions pleines d'énergie et d'élévation, qui firent une vive impression sur un peuple que sa constitution dirigeait entièrement vers la guerre. On marcha à l'ennemi, et Tyrtée fut chargé de réchauffer le courage de ceux qui montraient quelque crainte. Il eut d'abord peu de succès, et les Lacédémoniens essuyèrent une défaite sanglante auprès du *Monument du sanglier*. Tyrtée redoubla d'efforts, parvint à relever les esprits abattus, et donna le conseil d'armer les Ilotes. La victoire fut vivement disputée dans d'autres actions; mais enfin les Messéniens furent contraints par la trahison d'Aristocrate, roi des Arcadiens, leur

allié, de se renfermer dans Ira. Le siége de cette place fut long et pénible : les Lacédémoniens allaient se soulever, lorsque les chants de Tyrtée les firent rentrer dans le devoir. La prise d'Ira et la fuite d'Aristomène mirent fin à cette guerre, qui avait duré dix-huit ans. Les Lacédémoniens en attribuèrent le succès à Tyrtée, et en reconnaissance de ses services lui donnèrent le titre de citoyen, honneur qu'ils n'accordaient que très-rarement : une loi ordonna encore qu'à l'avenir les généraux fissent réciter ses poésies à l'armée rassemblée autour de leur tente. Tyrtée, flatté de ces honneurs, fixa sa demeure à Sparte. L'histoire se tait sur la suite de sa vie et sur sa mort. Il paraît qu'au talent de la poésie, il réunissait, comme beaucoup d'autres poètes de l'antiquité, celui de la musique. On lui a même attribué l'invention de la flûte ; mais il est reconnu que cet instrument était en usage avant lui. Suidas dit qu'il avait composé un Traité du gouvernement, pour les Lacédémoniens (Πολιτεία), des Élégies, qui reçurent aussi le nom d'Εὐνομία, et cinq livres de chants guerriers Πολεμικὰ μέλη. Mais il paraît que cet écrivain a mal-à-propos distingué les deux premiers de ces ouvrages, et que les élégies ne sont pas différentes de ce qu'il lui a plu d'appeler un traité du gouvernement. Ces poésies ont joui, dans toute l'antiquité, de la plus haute renommée. Horace a placé Tyrtée à côté d'Homère :

Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

« Des peintures vives et animées, » dit l'auteur du Voyage d'Anacharsis (ch. 40), brillent successivement aux yeux des guerriers. L'image d'un héros qui vient de » repousser l'ennemi, ce mélange » confus de cris de joie et d'attendrissement qui honorent son triomphe, ce respect qu'inspire à jamais » sa présence, ce repos honorable » dont il jouit dans sa vieillesse, » l'image plus touchante d'un jeune » guerrier expirant dans le champ » de la gloire, les cérémonies augustes qui accompagnent ses funérailles, les regrets et les gémissements » d'un peuple entier à l'aspect de » son cercueil. . . . Tant d'objets et » de sentiments divers, retracés avec » une éloquence impétueuse et dans » un mouvement rapide, embrasent » les soldats d'une ardeur jusqu'alors » inconnue. . . . » Mais nous avons à regretter la perte presque entière de ces nobles compositions ; il ne nous en reste que trois fragments d'une certaine étendue ; ils nous ont été conservés, le premier par Lycurgue l'orateur, et les deux autres par Stobée. Dans ses chants de guerre, le poète avait adopté le vers anapestique, qui n'admettait que l'anapeste et le spondée. Ces chants, appelés aussi Ἐμβατηρία, s'exécutaient au son de la flûte, et comme l'indique ce nom, au moment où l'on marchait à l'ennemi. On lui attribue encore les chants qui accompagnaient la danse à trois chœurs, dont Plutarque nous a transmis un fragment dans sa Vie de Lycurgue. Les restes épars et bien peu nombreux de ces belles poésies ont été recueillis avec soin par divers auteurs. On les trouve à la suite du recueil qu'a donné Fulvius Ursinus des poésies de quelques femmes grecques (1568). On les voit encore dans les Analectes de Brunck (tome 1). Klotz en a donné une édition séparée, avec un Commentaire auquel on ne peut reprocher

qu'une trop grande prolixité (Altenbourg, 1764-1767, in-8°.). Lamberti en publia une traduction italienne à Paris (1801, in-4°.) Enfin M. Firmin Didot vient de les livrer encore à l'impression, avec une traduction en vers français (Paris, 1826, in-8°.) Elles paraissaient en même semps, traduites en prose, par M. Hautome, Paris, 1826, in-12. Les traits de Tyrtée sont reproduits dans l'Iconographie grecque de M. Visconti (tome 1). Son nom se lit sur la pierre gravée où il est figuré; la forme antique de ces lettres, leur position de droite à gauche, prouvent qu'elle appartient à un siècle très-reculé. Il y est représenté armé de la pique et du bouclier; il est nu; seulement une petite chlamyde lui couvre une partie du dos. Il est sans barbe. Ses jambes, lourdes et incorrectes, portent le savant antiquaire à penser que l'artiste a voulu rappeler peut-être aussi le défaut naturel attribué au poète guerrier.

Si—d.

TYRWHITT (Thomas), philologue, né à Londres en 1730. Son père, chanoine du chapitre de Windsor, ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions, et l'envoya, en 1747, continuer ses études à l'université d'Oxford, où il prit ses degrés, et fut agrégé au collége de Merton. Il apprit presque toutes les langues de l'Europe. Dans sa jeunesse il cultiva la poésie avec succès; mais nommé, en 1756, sous-secrétaire au département de la guerre, il sut sacrifier quelque temps son goût aux devoirs de cette place. Lorsqu'il l'eut résignée, il consacra ses loisirs à une étude approfondie des langues anciennes. Il acquit, par une lecture assidue des auteurs grecs, une érudition et un esprit de critique qui le firent bientôt connaître d'une manière avantageuse. En 1761, il fut élu secrétaire de la chambre des communes; mais il se démit, au bout de six ans, d'un emploi qui le détournait de ses travaux littéraires. Il fut, en 1784, chargé, conjointement avec M. Cracherode, de la garde du musée britannique. Il mourut, le 15 août 1786, dans sa 56e. année, avec la réputation du plus habile critique que l'Angleterre eût produit au dix-huitième siècle. Depuis long-temps, la société royale de Londres et celle des antiquaires le comptaient au nombre de leurs membres. Il légua au musée, par son testament, une partie de sa bibliothèque, riche particulièrement en auteurs classiques. On lui doit : I. *Épître à Florio* (M. Ellis) *à Oxford*, Londres, 1749, in-4°. II. *Traductions en vers*, Londres, 1752, in-4°. On distingue dans ce recueil une traduction en vers latins du *Messie* de Pope et du *Brillant Shilling* de Philips (*V.* ce nom). III. *Observations et conjectures* sur quelques passages de Shakespeare, ibid., 1766, in-8°. IV. *Explication* de plusieurs inscriptions grecques, dans l'*Archæologia Britannica*, ibid., 1770, in-4°. V. Une excellente édition des *Contes de Canterbury*, par Chaucer, avec des notes et un Glossaire, ibid., 1772-78, 4 ou 5 vol. in-8°.; reproduit avec luxe, en 1798, Oxford, 2 vol. in-4°. VI. Une édition de deux fragments de *Plutarque*, ibid., 1773, in-8°. VII. *Dissertatio de Babrio, fabularum æsopicarum scriptore*, ibid., 1776, in-8°.; nouv. édit., par Th. Ch. Harles, Erlang, 1785, in-8°. Tyrwhitt y a réuni quelques fables inédites de Babrius, tirées d'un manuscrit de la

Bibliothèque Bodléienne (*V.* BABRIUS, III, 160). VIII. *Poëmes qu'on suppose avoir été écrits à Bristol, par Th. Rowley, et d'autres auteurs, au quinzième siècle;* la plupart publiés actuellement, pour la première fois, d'après les copies les plus authentiques, avec un specimen gravé de l'un des manuscrits; accompagnés d'une préface, d'une introduction historique et d'un glossaire, 1777, in-8°., réimprimé deux fois en 1778, avec un *Appendix contenant des observations sur le langage de ces poëmes*, tendant à prouver qu'ils ont été composés, non par un ancien auteur, mais par Chatterton seul. Ce fut le sujet d'une controverse très-vive, où Tyrwhitt fut secondé par Malone (*Voy.* MALONE au Supplément) et par Th. Warton. Elle fut terminée par la publication d'une *Défense* (Vindication) de cet *Appendix*, 1782, in-8°. (*V.* CHATTERTON). IX. *Appendix ad exercitationem J. Musgravii in Euripidem*, Oxford, 1778. X. Une édition du poëme attribué à Orphée: *de Lapidibus* (grec et latin), avec des notes, Londres, 1781, in-8°. Tyrwhitt reporte la composition de ce livre, sur les pierres, au temps de Constance. Ruhnken en rendit un compte avantageux dans la *Biblioth. critica*, VIII, 85. XI. *Conjecturæ in Strabonem*, ibid., 1783; nouv. édit., par Ch. Harles, Erlang, 1788, in-8°. XII. Une excellente édition de la *Poétique* d'Aristote, avec une traduction nouvelle et des notes, Oxford, 1794, in-4°. Tyrwhitt en avait laissé le manuscrit, qui fut publié par les professeurs d'Oxford. Ce savant était d'un naturel généreux: l'habitude de la critique n'excluait point en lui l'aménité et l'élégance de manières. Lié d'amitié avec le docteur Musgrave, il lui resta constamment attaché dans le malheur, malgré la différence de leurs opinions politiques; et quand la mort lui eut enlevé cet ami, il ouvrit sa bourse à sa veuve indigente, et se chargea de publier à son profit quelques opuscules de son mari. L.

TYSSENS (PIERRE), né à Anvers en 1625, obtint, comme peintre d'histoire, une si grande réputation, qu'on le mettait presque au même rang que Rubens. L'amour du gain lui fit abandonner ce genre auquel il devait sa célébrité, pour se consacrer au portrait; et toutes les personnes un peu considérables de la Flandre voulurent avoir le leur de sa main. Sa vogue excita l'envie, et ses ennemis dénigrèrent quelques-uns de ses portraits avec un si grand acharnement, qu'il crut devoir revenir au genre historique. Il s'y appliqua avec une nouvelle ardeur, et les ouvrages qu'il produisit purent faire considérer comme un bonheur pour lui, les attaques de ses envieux. Le tableau de l'Assomption, qu'il fit pour l'autel de la Vierge dans l'église de Saint-Jacques d'Anvers, enleva tous les suffrages, et le mit au premier rang des plus habiles peintres de son pays. Il peignit, pour l'église des Carmes, quelques tableaux qui n'eurent pas moins de succès. Celui du maître-autel des religieux de Liliendael, à Malines, représentant plusieurs saints et saintes de leur ordre, qui adorent la sainte Trinité et révèrent la Vierge, placée dans une gloire au haut du tableau; le martyre de sainte Catherine, dans la collégiale de Saint-Martin, à Alost; saint Guillaume en extase, chez les Guillelmites, et plusieurs autres ouvrages qu'il serait trop long de citer, soutinrent sa grande réputation. Peu de peintres de

son pays ont eu un aussi grand goût du dessin; sa composition pleine de feu et d'enthousiasme est encore rehaussée par un pinceau sûr et hardi, et une couleur franche et vigoureuse. Il n'est pas moins supérieur par la manière dont il traite le fond de ses tableaux : il s'y montre savant en architecture et en perspective. En 1661, il était directeur de l'académie de peinture d'Anvers. Il mourut en 1692. — TYSSENS, peintre, naquit à Anvers en 1660. On croit qu'il était fils du précédent. Après avoir appris son art en Flandre, il se rendit, jeune encore, en Italie, et séjourna long-temps à Rome. Il avait un talent particulier pour peindre des trophées composés de vieilles armures, de mousquets, de damas, de tambours, etc. Il disposait ces différents objets avec beaucoup d'adresse, et les faisait valoir par l'éclat d'une bonne couleur. Arrivé à Rome, un marchand de tableaux l'employa long-temps et sut tirer un parti avantageux de ses ouvrages, dont les artistes faisaient le plus grand cas. De Rome il se rendit à Naples et à Venise, où il étudia le secret de la couleur, et où il vit les artistes rechercher également ses tableaux. Il voulut alors rentrer dans son pays, où le genre de son talent réussit peu. Il se rendit à Dusseldorf, au moment où l'électeur Palatin formait son cabinet: ce prince le chargea d'acheter pour lui les plus beaux tableaux de la Flandre et de la Hollande. Tyssens mit tant d'activité dans cette commission, qu'il eut formé en peu de temps la plus riche collection. Il se maria à Anvers, et résolut de reprendre la peinture; mais voyant que son genre ne réussissait pas, il se mit à peindre des fleurs et des oiseaux. Ses fleurs eurent peu de succès; mais ses oiseaux furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondekoeter. Il passa alors en Angleterre, où il vit ses ouvrages très-estimés, et il y mourut. — *Augustin* TYSSENS, peintre d'Anvers, frère du précédent, et né vers l'an 1659, cultiva le paysage avec un talent réel. Ses tableaux représentent ordinairement des troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux, etc., dans le goût de Berghem; et les devants sont enrichis de plantes, de ronces, peintes d'après nature: ses figures sont dessinées avec esprit et peintes avec finesse; sa couleur est excellente, et l'ensemble de sa composition est agréable. Il fut directeur de l'académie d'Anvers, en 1691. P—s.

TYTLER (WILLIAM), littérateur anglais, né à Édimbourg en 1711, termina son éducation classique à l'université de cette ville. Fils d'un *attorney* (procureur), il passa lui-même sa vie dans un genre d'occupation qui semble peu compatible avec la culture des lettres et des beaux arts; mais il n'en trouva pas moins des heures pour satisfaire son penchant favori : il cultiva en même temps la poésie, la musique et la peinture, sans négliger les études philosophiques, et vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et leurs talents; avec Beattie, les lords Monboddo et Kames, J. Gregory, Reid. La première production sortie de sa plume le fit connaître avec avantage : *Recherche historique et critique sur les témoignages portés contre Marie, reine d'Écosse, et Examen des Histoires du docteur Robertson et de M. Hume, relativement à ces témoignages*, 1759, in-8°. Cet ouvrage fut souvent réimprimé, et fut, en 1790, porté à 2

volumes. L'auteur y montre une grande sagacité, mais surtout une modération rare sur un point qui n'a presque jamais été discuté assez froidement. Tytler mit au jour, en 1783, les *Restes poétiques de Jacques Ier, roi d'Écosse*, précédés d'une dissertation sur sa vie et ses écrits. L'éditeur mérite de la reconnaissance pour avoir dérobé à l'oubli des ouvrages animés par un génie poétique remarquable encore à travers l'obscurité du vieux langage. Le premier de ces poëmes (*The King's Kair*, en six chants), a été apprécié par un élégant écrivain de nos jours, M. Washington Irwing, qui dans son Sketch-book, etc. *Livre d'esquisses de Geoffrey Crayon*, 2 vol. in-12, Paris, 1823, se plaît à rendre hommage à l'heureux naturel comme aux talents d'un prince qui sut charmer, par les rêves de son imagination, les ennuis d'une longue captivité (*V.* JACQUES Ier.). William Tytler fut élu membre, et ensuite vice-président de la société des antiquaires d'Écosse, et il inséra, dans les *Transactions* de cette académie, une *Dissertation sur le mariage de la reine Marie avec le comte de Bothwell; Observations sur le poème de la Vision; sur les amusements à la mode à Édimbourg, durant le dernier siècle.* On a aussi de lui une *Dissertation sur la musique écossaise*, imprimée dans l'*Histoire d'Édimbourg*, par Arnot. Cet auteur mourut le 12 sept. 1792.—Il fut le père d'Alexander Fraser TYTLER, lord Woodhouselee, un des juges de la cour de session et de la haute cour de justice en Écosse, qui s'est acquis de la réputation par plusieurs ouvrages utiles et ingénieux, surtout ceux-ci : *Essai sur les principes de la Traduction*, imprimé pour la troisième fois en 1813, in-8°. *Éléments de l'histoire générale, ancienne et moderne*, avec un tableau comparé de la géographie ancienne et moderne, sixième édition, Londres, 1817, 2 vol. in-8°. La *Vie de lord Kames.* Lord Woodhouselee a cessé de vivre, à Édimbourg, le 15 janvier 1813. L.

TYTLER (HENRI-WILLIAM), médecin anglais, mort à Édimbourg, le 24 août 1808, âgé de cinquante-six ans, a donné au public plusieurs traductions en vers de poëtes anciens, très-estimées pour leur fidélité. 1°. Les Hymnes et les Épigrammes, du grec de *Callimaque;* 2°. la *Chevelure de Bérénice*, du latin de Catulle, avec le texte original et des notes, 1793, in-4°. 3°. *Pædotrophia*, ou l'art de nourrir et d'élever les enfants, traduit de Scévole de Sainte-Marthe, avec des notes médicales et historiques, la Vie de l'auteur, etc., 1797. 4°. La *Guerre punique de Silius Italicus*, avec un commentaire. On ne dit pas si cette traduction, l'ouvrage le plus étendu de ce genre qui ait été entrepris en Angleterre depuis l'Homère de Pope, a été imprimée. Tytler est aussi l'auteur d'un *Voyage du Cap de Bonne-Espérance en Angleterre* (*Voyage home from the Cap of Good Hope*), et de plusieurs articles insérés dans les écrits périodiques. L.

TZETZÈS (JEAN), poète et grammairien, était né vers 1120, à Constantinople, suivant les conjectures les plus vraisemblables. Son père se nommait Michel, et sa mère Eudocie (1). Son aïeul paternel, quoique

(1) Tzetzès a donné lui-même sa généalogie (*Chiliad.*, v, 583); on y voit que son aïeul maternel était Grec, et son aïeul paternel Abage ou Ibérien.

privé d'instruction, aimait les savants, et les favorisait par ses richesses. Il apprit de son père à mépriser la fortune et les honneurs, et à ne faire cas que du savoir et de la vertu. Il se flattait d'avoir mis ses leçons en pratique, puisqu'il dit (*Chiliad.*, III, 170) (2) : « Si quelqu'un veut connaître Caton et savoir ce qu'il a été, » qu'il me regarde. » A quinze ans, il fut placé dans les mains d'habiles maîtres, sous lesquels il fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il y joignait une vaste mémoire; et, possédant toutes les langues, même le syriaque et l'hébreu, il acquérait sans cesse de nouvelles connaissances. Ayant présenté un de ses écrits (3) à l'impératrice Irène (4), cette princesse en fut si satisfaite, qu'elle ordonna à son trésorier de compter successivement à l'auteur douze écus d'or pour cent vers. Les courtisans, auxquels il offrit ensuite ses ouvrages, ne se piquèrent pas d'imiter la générosité de l'impératrice. Tout en vantant son désintéressement, qu'il compare à celui d'Épaminondas et de Caton (*Chil.*, XI, 21), il se plaint amèrement de ce que ses talents restent sans récompense. Réduit à faire le métier de copiste, il se décida bientôt à quitter Constantinople; on n'a pas les documents nécessaires pour le suivre dans ses voyages. En approchant de Trajanopolis, il fut atteint de la foudre à l'épaule droite. Il se crut mort; mais, revenu de son premier effroi, il reconnut qu'il n'avait point de mal (*Chil.*, XII, 755). Il demeura quelque temps chez son frère Isaac, qui remplissait une des premières places à Berrhoée, ville de Macédoine; sa belle-sœur lui ayant fait des avances auxquelles il refusa de répondre, cette femme artificieuse l'obligea de s'éloigner, et il n'eut pas même la liberté d'emmener ses propres chevaux (V. *Post-Homerica*, v. 284, 620 et 750). On ignore les autres particularités de la vie de Tzetzès. Si, comme on le croit, il est l'auteur d'un petit Poème sur la mort de l'empereur Alexis Comnène (*Voy.* I, 542), il a vécu jusqu'en 1183; on ne doit pas en conclure, avec Chaufepié (*Dict.*, art. TZETZÈS), qu'il a poussé sa carrière jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans, puisque rien n'oblige à reculer la date qu'on a cru devoir assigner à sa naissance. On ne peut contester à Tzetzès du talent ou du moins de la facilité pour écrire, et de l'érudition; mais il avait encore plus de jactance et de vanité. Sans cesse il revient, dans ses ouvrages, sur son immense lecture et sur son insigne mérite. Il se flatte d'être en état de répondre sur-le-champ à toutes les questions qu'on pourrait lui adresser, et ne parle qu'avec un mépris insultant des auteurs contemporains. On doit regretter, dit M. La Porte du Theil, que Tzetzès n'ait pas eu réellement toute l'érudition dont il se vante. Il cite, comme les ayant sous les yeux, une foule d'auteurs que nous ne possédons plus, tels que les poètes cycliques (*V.* BOUCHAUD), Scylax le géographe, etc.; mais on a reconnu qu'il ne les citait que d'après des extraits et des compilations infidèles, sorte d'écrits qui se multiplièrent à l'infini dans le moyen âge. Sans attacher à ses ouvrages le même prix que Tzetzès y mettait lui-même, on ne doit cependant pas les dédai-

(2) Il l'a répété, *Chiliad*, IV, 565.

(3) On ne sait pas le titre de cet ouvrage. Ceux qui ont dit que c'était *la paraphrase d'Homère* se sont trompés, puisqu'elle est en prose.

(4) C'était la femme de Manuel Comnène, laquelle a régné de 1143 à 1158.

gner. On y trouve, dit l'excellent critique déjà cité, relativement à la mythologie, à l'histoire, à la grammaire, une foule de particularités qui ne se rencontrent nulle part ailleurs; et quoiqu'on en ait mis beaucoup à profit, il en reste un plus grand nombre dont on peut encore tirer parti pour l'éclaircissement des passages obscurs chez les auteurs anciens. Outre des *Scolies* sur *Hésiode* (*V.* ce nom, XX, 322) et sur l'*Alexandra* ou la *Cassandre* de Lycophron (*V.* ce nom, XXV, 513), les ouvrages imprimés de Jean Tzetzès sont: I. Quelques Pièces de *Vers* publiées par l'archevêque de Monbasie, à la suite des *Præclara dicta philosophorum* (*V.* ARSENIUS, II, 536). II. *Chiliades XIII, sive variarum historiarum liber, versibus politicis gr. conscriptus*. C'est un recueil dans le genre des *ana*, où l'on trouve une foule d'anecdotes sur les principaux personnages de l'histoire ancienne, en remontant jusqu'aux temps fabuleux, entremêlées de traits d'histoire naturelle, de détails sur les animaux qui ont fait preuve d'intelligence, particulièrement sur les chiens, etc. Il a été publié, pour la première fois, avec une version latine de Paul Lacisio de Vérone, et une préface de Nicol. Gerbelius, Bâle, 1546, in-fol., à la suite de l'*Alexandra* de Lycophron. Cette édition est fort rare. Lectius a reproduit cet ouvrage dans les *Poetæ græci veteres*, Genève, 1614, II, 274. Enfin M. Kiesling vient d'en faire paraître une édition d'après deux manuscrits de Munich, Leipzig, 1826, in-8°. Le nouvel éditeur y a joint de courtes notes et trois *Index*, l'un des choses, l'autre des locutions, et le troisième des auteurs cités. *V.* la *Revue encyclopédiq.*, août 1826, page 417. III. *De filiorum educatione, carmen iambicum*, imprimé à la suite du précédent, avec la version latine de Lacisio. IV. *Allegoriæ mythologicæ, physicæ, morales, carmen iambicum*, Paris, 1616, in-8°., publié par Fréd. Morel (*V.* ce nom), avec une version latine. V. *Carmina iliaca* (5), *cum ipsius Tzetzæ Scholiis græcis et notis Fred.-Nath. Mori, nunc primùm è Codice Augustano edidit Gottlob. Schirach*, Halle, 1770, in-8°. Ce poème a été confondu par les meilleurs critiques avec la Paraphrase en prose d'Homère (*Metaphrasis Homerica*), et avec les *Allegoriæ Homericæ*, deux autres ouvrages de Tzetzès, encore inédits. Il est divisé en trois parties: la première, de quatre cent six vers hexamètres, traite des événements qui ont précédé l'époque à laquelle commencent les récits d'Homère; la seconde, des faits qui se sont passés dans le temps auquel se borne l'Iliade: elle est composé de quatre cent quatre-vingt-cinq vers. Enfin la troisième, de sept cent quatre-vingt-sept vers, contient la suite des événements, depuis les funérailles d'Hector jusqu'au départ des Grecs, après la prise de Troie. Plusieurs savants, entre autres Huet, évêque d'Avranches (*V.* le *Recueil* de Tilladet, II, 244), et le célèbre Heyne, avaient formé le projet de publier ce poème. Les matériaux recueillis par Heyne ayant été remis à M. Schirach, il le fit enfin paraître; mais le seul manuscrit qu'il ait eu à sa disposition était incomplet; et d'ailleurs cette édition est exécutée avec

(5) Fred. Morel a publié vers 1616 *Carmen Iliacum, incerto auctore* (*V.* l'art. MOREL); mais on n'a pu vérifier si ce poème a quelque rapport avec celui de Tzetzès.

peu de soin. M. Jacobs en a donné une nouvelle, plus complète et enrichie d'un excellent commentaire, sous le titre : *Ante-Homerica*, *Homerica*, et *Post-Homerica*, Leipzig, 1793, in-8°. ; on en trouvera l'analyse raisonnée, par La Porte du Theil, dans le *Magasin Encyclopédique*, année 1801, VI, 27-48. Les rédacteurs du *Catalogue de la Bibliothèque du Roi* (Belles-lettres, tome I, n°. 285) attribuent à Tzetzès : *De Idiomatibus linguarum tractatus tres*, imprim. à la suite de la *Grammaire* de Lascaris, Venise, Alde, 1512, in-4°. ; mais à la tête de l'ouvrage, l'auteur n'est désigné que par les noms de Jean le Grammairien (*Joannes Grammaticus*), et puisqu'on ne le trouve pas cité dans la liste des ouvrages de Tzetzès, peut-être doit-on le donner à Jean *Philopon*, également surnommé Jean le Grammairien (6). Les ouvrages de Tzetzès restés inédits sont : Des *Scolies* sur l'*Halieuticon*, ou Traité de la pêche d'Oppien, et sur l'*Abrégé des Canons* de Ptolémée ; un *Traité des Urines* ; un *Livre* en vers iambiques *sur les différents genres de poésie et les diverses espèces de poèmes* ; un *Traité des Verbes* qui ont un subjonctif, et de ceux qui n'en ont pas ; des *Lettres* (7) ; un *Poème* sur la comédie et sur les poètes dramatiques ; un *Poème*, en vers politiques, *De Imperatore occiso* ; l'*Exposition*, en vers politiques, *du Livre des cinq mots*, par Porphyre (*V.* ce nom, XXXV, 427) ; l'*Abrégé de la Rhétorique* d'Hermogène ; un *Traité de Logique* ; et enfin la *Paraphrase d'Homère*, et les *Allégories homériques*, dont on a parlé. Fabricius a donné dans la *Biblioth. græca*, x, 245-54, avec une courte notice sur Tzetzès, la liste des ouvrages et l'index ou table des auteurs cités dans les *Chiliades*. On peut encore consulter le *Dictionnaire* de Chaufepié ; l'*Histoire de la littérature grecque*, par M. Schoell, etc. — TZETZÈS (*Isaac*), frère du précédent, partagea son éducation et son goût pour les lettres et les sciences. Il fut pourvu d'une des principales dignités de la ville de Berrhoée, près du lac de Bebois, dans la Macédoine. On a vu, ci-dessus, que sa femme était galante et artificieuse. On lui a long-temps attribué, sur la foi de quelques copistes, le *Commentaire sur l'Alexandra* de Lycophron ; mais le savant Potter l'a restitué à Jean Tzetzès, qui s'en déclare l'auteur dans ses *Chiliades* (VIII, 486), et dans une *Lettre* publiée par Fabricius, sur une copie que Kuster lui avait envoyée, dans la *Bibliothèque grecque*, II, 419.

W—s.

TZETZI ou DETZI (JEAN BAROVIUS), en latin DECIUS, littérateur, né, vers le milieu du seizième siècle, à Tolna dans la Transylvanie, suivit les leçons des plus habiles maîtres de Tolna, Debrecin et Clausenbourg, et se rendit savant dans les langues anciennes, la philosophie et la jurisprudence. Passionné pour les voyages, il trouva le moyen de satisfaire son goût, en se chargeant de l'éducation de quelques jeunes gentilshommes, avec lesquels il visita la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse et une partie de l'Allemagne. Il était à Wittemberg, en 1587 ; et on sait qu'il se rendit ensuite à Strasbourg, où il s'arrêta quelque temps.

---

(6) *V.*. sur JEAN PHILOPON, tom. XLII, pag. 403 note 1.

(7) On en trouve 107 à la bibl. du roi ; et le même manuscrit contient le *Monodion de Imperatore occiso*.

L'époque de sa mort est incertaine. On a de lui : I. *Hodoiporicun itineris Transylvanici*, *Moldavici*, etc., Wittemberg, 1587, in-4°. C'est la relation poétique de ses voyages. II. *Adagia latino-hungarica*, Strasbourg ; ce Recueil est si rare, qu'aucun bibliographe n'en a pu donner la description. III. *Syntagma institutionum juris imperialis Hungarici, quatuor perspicuis quæstionum ac responsionum libris comprehensum*, Clausenbourg, 1593 (1), in-4°., rare. Ludwig faisait beaucoup de cas de cet ouvrage, et desirait que quelque savant jurisconsulte voulût en donner une nouvelle édition. Voy. *Memor. Hungarorum* de Horanyi, 1, 486. W-s.

U

UBALDINI (Roger de'), archevêque de Pise, est célèbre pour avoir fait mourir le comte Ugolin. Il était d'une famille illustre et gibeline de la noblesse immédiate du Mugello, dans les Apennins, où, possédant un grand nombre de châteaux, elle conserva son indépendance jusqu'au quinzième siècle. Roger de' Ubaldini fut élevé à l'archevêché de Pise, en 1276, l'année même où le comte Ugolin de la Gherardesca, qui s'était allié aux Guelfes et aux ennemis de sa patrie, obtint, à la pointe de l'épée, d'être rappelé à Pise. Roger, qui n'avait jamais varié dans son parti, fut dès-lors considéré comme le vrai chef des Gibelins, tandis qu'Ugolin, qui n'avait d'autre but que sa propre élévation, passait sans scrupule des Gibelins aux Guelfes : après s'être allié à Roger, il lui manqua de parole, et l'outragea même avec arrogance. En 1288, Ugolin refusa de recevoir Roger pour associé dans la seigneurie, quoique ce partage eût été la condition de leur alliance, et qu'il fût sanctionné par le choix du peuple. Bientôt après, il tua de sa main un neveu de l'archevêque, qui lui adressait quelques reproches avec trop de liberté. Roger de' Ubaldini attendit le moment favorable pour appeler les Gibelins à la vengeance; quand il l'eut trouvé, il donna lui-même le signal à son parti de prendre les armes et fit sonner le tocsin. Après avoir arrêté Ugolin, il le fit enfermer avec ses enfants dans une tour, dont il jeta les clefs dans l'Arno (*Voy.* Ugolin de la Gherardesca). Le Dante a représenté Ugolin exerçant dans l'enfer une éternelle vengeance sur le crâne de l'archevêque Roger. La maison des Ubaldini a produit quelques généraux distingués dans le quatorzième et le quinzième siècle. Azzo et Jean d'Azzo de' Ubaldini furent formés à l'école d'Albéric de Barbiano. Maguinardo de Susinana acquit quelque réputation au milieu du quatorzième siècle. Enfin, Berardino de la Carda de' Ubaldini, qui servait avec distinction dans l'état de l'Église, passait pour être père de Frédéric II de Montefeltro, celui qui, en protégeant les lettres et les arts, donna tant de lustre au duché d'Urbin. S. S—i.

UBALDINI (Petruccio), historien, né à Florence vers l'année 1524, descendait d'une ancienne famille à laquelle on donnait pour

(1) Vogt dit 1539; mais c'est une faute d'impression; elle a été copiée par Bauer, *Bibl. rarior. libror.*, et peut être encore par d'autres catalographes.

origine un Sicambre (1). On ignore les motifs qui l'amenèrent en Angleterre. Il fut probablement obligé de quitter l'Italie à cause de ses opinions religieuses ; car il entra au service d'Édouard VI, ennemi déclaré de la cour de Rome. Après la mort de ce prince, en 1553, il se rendit à Venise, où il s'occupa de la traduction de Cébès, qu'il adressa au grand-duc Cosme Ier. Cet ouvrage n'a pas été publié. L'autographe est resté à la bibliothèque *Laurentienne* à Florence. Montfaucon en a fait mention dans sa *Bibl. manuscript.*, pag. 393. Ubaldini s'en alla de nouveau en Angleterre, où il mourut à la fin du seizième siècle. On a de lui : I. *La vita di Carlo Magno*, Londres, 1581, in-4°. L'auteur assure que c'est le premier ouvrage italien imprimé à Londres. II. *Descrizione del regno di Scozia e delle isole sue adjacenti*, Anvers, 1588, in-fol. III. *Le vite delle donne illustri del regno d' Inghilterra e di Scozia*, Londres, 1591, in-4°.

A—G—S.

UBALDIS (Balde de). *V.* Balde.

UBALDO (Guido). *Voy.* Guid'ubaldo.

UBERFELD (Jean-Guillaume). *Voy.* Gichtel.

UBERT. *V.* Humbert, XXI, 48.

UBERTI (Farinata des), chef de la faction gibeline à Florence, au milieu du treizième siècle, avait été chassé de sa patrie avec tout son parti, le 20 octobre 1250. Dès que Manfred se fut affermi sur le trône de Naples, Farinata des Uberti se rendit auprès de lui. Il lui fit sentir de quelle importance il était pour le roi de l'Italie méridionale d'occuper en Toscane une partie de son armée, et d'assurer son influence sur le seul pays par lequel ses ennemis pussent parvenir jusqu'à lui. Il n'obtint cependant qu'avec peine des renforts insuffisants ; mais il ne s'empressa pas moins de les conduire au combat, pour engager Manfred, par point d'honneur, à lui envoyer de nouvelles troupes. Par la supériorité de son esprit et de son caractère, il sut diriger en même temps les conseils des Guelfes de Florence, ses ennemis, dont il nourrissait la présomption, pour les faire tomber dans le piége ; ceux des Gibelins émigrés, qui, tout en le suivant, étaient jaloux de son autorité ; ceux enfin de ses alliés, le roi de Naples et la république de Sienne, qui ne le secondaient qu'avec mollesse, et n'écoutaient ses avis qu'avec défiance. Malgré les Florentins et les Siennois, il réussit, le 4 septembre 1260, à engager la grande bataille de l'Arbia. Le parti gibelin dut la victoire à l'habileté de Farinata des Uberti. Il lui dut encore l'avantage que les Gibelins en retirèrent ; Farinata poursuivit l'ennemi avec rapidité, soumit toutes les villes de la Toscane, et entra dans Florence même, qui fut prise par les Gibelins, le 27 septembre ; mais peu s'en fallut que Farinata ne vît alors s'échapper de ses mains tous les fruits de sa victoire. La patrie qu'il venait de reconquérir était généralement odieuse au parti gibelin. On savait que le peuple de Florence était attaché aux Guelfes, et qu'il profiterait de la première occasion favorable pour retourner à son ancien parti. Dans une diète tenue par les vainqueurs, il fut résolu d'une voix unanime de raser Florence jusqu'à ses fondements. Farinata seul, dans cette assemblée

(1) *Voy.* J.-B. Ubaldini, *Istoria della casa degli Ubaldini*, Florence, 1588, in-4°.

nombreuse et turbulente, osa prendre la défense d'une patrie qu'il venait de combattre et de vaincre. Il plaida avec l'énergie d'un guerrier qui ne connaît point de crainte, avec l'éloquence qui part d'une grande ame. Il entraîna l'assemblée au milieu de laquelle il parlait; il fit rougir ceux qui jusqu'alors avaient écouté l'égoïsme et ses étroits calculs; il fit taire la haine et trembler l'envie, et il fit assurer par les Gibelins la conservation de la capitale du pays guelfe. On croit qu'il mourut avant le 11 nov. 1266, jour où les Gibelins furent de nouveau chassés de Florence. Il doit à la manière dont le Dante le présente dans l'enfer (ch. X, v. 22) une partie de sa célébrité. S. S—I.

UBERTI (Boniface, ou *Fazio degli*), petit-fils du précédent, fut dès sa naissance enveloppé dans les malheurs qui pesèrent sur sa famille. Gibelin et proscrit, il se flatta de partager la gloire du Dante, et donna une description poétique de la terre, à-peu-près comme le chantre de Béatrix avait rendu compte de son triple et mystérieux voyage. Son poème, intitulé : *Dittamondo* (les dicts du monde), est divisé en six livres, qui se subdivisent en un nombre inégal de chapitres. L'auteur s'était proposé de parcourir les trois parties de la terre, connues de son temps; mais prévenu par la mort, il ne put qu'effleurer son sujet, et ne laissa qu'un aperçu sur l'Italie, la Grèce et l'Asie. Il crut rehausser le mérite de son ouvrage, en le parsemant de citations tirées de Pline, de Tite-Live, de Paul Orose, d'Eutrope, de Justin, de l'Écriture sainte, etc. En rêvant, voyageant et s'égarant comme le Dante, il rencontre Solin, auquel il fait le plus d'emprunts, et qui remplit dans son poème le même rôle que Virgile joue dans la *divine comédie.* Mais tant de précautions pour se rapprocher d'un grand modèle, ne produisirent qu'une mauvaise copie. Si l'on devait en chercher la cause ailleurs que dans l'esprit servile des imitateurs, on dirait que le Dante flétrissait les tyrans, loin de les flatter comme son émule, et qu'abandonné aux libres inspirations de son génie, il chargeait sa palette de ces couleurs sombres et terribles, dont l'usage devenait embarrassant pour un talent médiocre. Les deux premières éditions du *Dittamondo* fourmillent de fautes qu'on n'a point évitées dans le *Parnasse italien*, où ce poème a été inséré. Biscioni, Bottari, Caterino-Zeno, travaillèrent en vain à les faire disparaître. Perticari, dans son enthousiasme pour les écrivains italiens du quatorzième siècle, osa braver l'ennui de cette tâche, et ses variantes ont été publiées par Monti, dans le dernier volume de sa *Proposta* (Appendix, IV, pag. CCIX). Ces corrections, dont on a déjà profité pour une nouvelle édition du *Dittamondo* (Milan, 1826, in-12), remplissent trente-sept grandes pages in-8°., qui n'ont pas suffi pour épurer le texte, et Monti croit impossible qu'on parvienne à le rétablir. Perticari en était convenu lui-même, et il avait fini par avouer que ce poème ne méritait pas les honneurs de la réimpression. Monti, en renchérissant sur le jugement de son gendre, ajoute: « que le *Dittamondo*, devenu célèbre par les suffrages des académiciens de la *Crusca*, n'est qu'une pitoyable rapsodie de noms, de faits et de contes ridicules, présentés sans grace et sans art, bien au-dessous de sa réputation comme poème, et ne rachetant point ses défauts de style,

par l'importance de ses renseignements historiques et géographiques. » Uberti passa ses dernières années dans la plus grande détresse. Dans une de ses *Chansons*, il se livre à des plaintes amères sur sa destinée. « En sortant du sein de ma mère, dit-il, la pauvreté vint s'asseoir auprès de moi, et me prédit qu'elle ne me quitterait plus. Cette prédiction ne s'est que trop accomplie. » Il mourut à Vérone, peu après l'année 1367. Quelques-unes de ses poésies furent recueillies par Allacci, d'autres parurent à la suite de la *Bella Mano*, de Conti, Paris, 1595, in-12, et dans un recueil de poésies toscanes, publié par Ph. Giunta, Florence, 1527, in-8°. *Voy.* Villani, *Vite d'illustri fiorentini* et Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. A—G—S.

UCELLO (PAOLO), peintre florentin, né, en 1389. Jusqu'à lui la perspective était restée dans l'enfance; Philippe Brunelleschi et ses élèves Benoît de Majano et Masaccio l'avaient poussée un peu plus loin que Giotto et son école; mais Paolo Ucello, guidé par les conseils de Jean Manetti, célèbre mathématicien, s'adonna à cette partie de l'art avec tant de zèle, que s'il ne posséda pas à un degré bien éminent les autres parties, il excella du moins dans celle-ci, qui était le but de toutes ses études; on l'entendait répéter souvent: « C'est cependant une belle chose que la perspective. » Il n'exécuta aucun ouvrage où il ne fît faire des progrès à cet art, et n'ajoutât à ses lumières, soit en peignant des *édifices* ou des *colonnades*, qui représentent, dans un cadre resserré, des espaces immenses; soit en composant des figures qui offrent des mouvements et des raccourcis inconnus à l'école de Giotto. Dans le cloître de Ste-Marie Nouvelle, on voit encore quelques traits de l'*Histoire d'Adam* et de *Noé*, remplis d'une foule d'imaginations tout-à-fait neuves en ce genre. On y remarque en outre des paysages ornés d'arbres et d'animaux, peints avec tant de perfection et de vérité, qu'on peut l'appeler le Bassan de cette époque. Un de ses plaisirs était d'avoir chez lui une grande quantité d'oiseaux de toutes espèces, qu'il s'occupait sans cesse à dessiner; et c'est de là que lui vient le surnom d'*Ucello* sous lequel il est connu. Dans l'église du Dôme, il a exécuté, en terre verte, le portrait équestre et d'une proportion colossale de *Jean Aguto* ou *Hawkwood*, condottière anglais au service de la république de Florence. Ce fut la première fois que la peinture osa autant, et elle ne parut point trop oser. Il en donna quelques autres exemples à Padoue, en y peignant également en terre verte, dans les palais des Vitali, plusieurs figures de *Géants*. Cependant il s'adonna plus spécialement à orner les meubles de petites peintures. Les *Triomphes de Pétrarque*, que l'on voit peints sur quelques petites armoires de la galerie de Florence, sont attribués à Paolo par quelques connaisseurs. Il mourut en 1472. P—s.

UCHANSKI (JACQUES), archevêque de Gnesne et primat de Pologne, se fit connaître à la cour de Sigismond Auguste, qui, à la recommandation de la reine Bonne, le nomma référendaire du royaume. Ayant rempli cette place pendant douze ans, il fut, d'après les vives instances du roi, nommé évêque de Culm, où il se fit remarquer par un zèle perfide pour les nouvelles doctrines. Il augmenta le scandale par la manière dont il souscrivit les décrets

du synode national assemblé à Lenzcicé, sous la présidence d'un légat apostolique (1556). De Culm, le roi le transféra au siége de Cujavie, qu'il occupa pendant quatre ans sans être approuvé par Paul IV, et contre l'expresse volonté de ce pape, qui le suspendit et l'excommunia. Cependant Pie IV, cédant à la recommandation de Sigismond Auguste, le transféra à l'église métropolitaine de Gnesne (1562), où il enhardit les nouvelles doctrines par les rapports qu'il avait avec leurs fauteurs. Il fut plus d'une fois sévèrement repris par son chapitre métropolitain; et dans une diète, un sénateur protestant dit hautement que le primat, président du sénat, pensait comme lui sur la foi. Uchanski s'en tira, en lisant la profession de foi que Pie IV avait exigée de lui avant de l'absoudre de l'excommunication. Le roi avait épousé en troisièmes noces Catherine, fille de l'empereur Ferdinand, et veuve du duc de Mantoue. Les deux époux ayant vécu pendant quelques années dans la plus parfaite union, la discorde se mit entre eux à un tel point que l'empereur Maximilien manda à sa sœur de revenir en Autriche. Uchanski conjura le roi, et lui donna des avis salutaires; mais tout fut inutile : l'exaspération était à son comble, et la reine retourna en Autriche. Sigismond étant mort, Uchanski, comme primat et président du sénat, remplissait les fonctions royales, pendant l'interrègne; mais le grand maréchal du royaume, qui avait en main l'autorité exécutive, s'étant mis à la tête des dissidents ou de ceux qui, en Pologne, avaient abandonné la religion catholique, le prélat était peu respecté; Karnkowski qui lui avait succédé à Cujavie et qu lui succéda dans la suite à Gnesne, l'aidait de ses conseils, et le soutenait par son influence. Le primat convoquait des diétines dans les différents palatinats; les dissidents en faisaient convoquer en d'autres lieux. Cependant le primat, aidé par son collègue, réussit à rassembler la diète dans les champs de *Kaskos*, vis-à-vis de Varsovie. Il assigna, selon l'usage, la place que chaque palatinat devait occuper. Les principaux prétendants étaient : le prince Ernest, fils de l'empereur Maximilien; Henri, duc d'Anjou, frère de Charles IX, et Jean III, roi de Suède. Le primat ayant fait éloigner les orateurs des prétendants, leur nomma des patrons ou défenseurs parmi les sénateurs polonais. Le parti qui portait Henri à la couronne, obtint une grande majorité, les dissidents s'y étant joints, quoique avec peine, cause de l'impression que la fatale journée de la Saint Barthélemi avait produite en Pologne. Le primat, qui, a ce qu'il paraît, n'était point franchement pour Henri, hésitait de le proclamer roi. Enfin, il s'avança sur la tribune, et la foule demandant unanimement Henri, il le proclama roi de Pologne. Quelques jours après, il fit venir Montluc et les autres orateurs de la France, et lorsqu'il eurent juré que le nouveau roi observerait les conditions qui lui étaient imposées, Henri fut de nouveau proclamé roi de Pologne. Le prince arriva à Cracovie; Uchanski, assisté par les évêques du royaume, et en présence de la noblesse, reçut le serment du nouveau roi. Les dissidents demandaient à grands cris qu'il jurât de protéger leur acte de confédération; les évêques s'y opposant, le roi attendit long-temps sur son prie-dieu. Enfin on apaisa les dissidents; l'ar-

chevêque couronna le monarque, et lui donna l'onction sacrée (*V.* SULIKOW). Il paraît que la fuite de Henri fut agréable à Uchanski; il rassembla aussitôt les états de Pologne, qui fixèrent à ce prince un terme péremptoire jusqu'au 12 mai 1575, après lequel, s'il ne revenait point, ils devaient procéder à l'élection de son successeur. Le primat, que l'empereur Maximilien avait gagné, indiqua la diète pour l'élection, et, sans attendre plus long-temps, il fit déclarer dans tout le royaume qu'il y avait interrègne, Henri ayant abandonné le trône; les partisans du prince témoignèrent vivement au primat leur mécontentement. Sur ces entrefaites, les Tartares s'étant jetés sur la Podolie et la Wolhinie, on imputa ces malheurs à la précipitation d'Uchanski. La diète d'élection s'assembla; le primat, entouré par le parti de l'empereur, proclama ce prince roi de Pologne, et se rendit aussitôt à Varsovie, où il entonna le *Te Deum*. La noblesse, indignée de ce qu'on ne l'avait point consultée, élut et proclama reine la princesse Anne, fille du roi Sigismond Auguste, et lui désigna pour mari Étienne Bathory, palatin de la Transylvanie, qui fut aussi nommé roi. Cette dernière élection ayant pour elle l'observation des formes et la grande majorité, on tâcha d'y ramener le primat: mais il fut sourd à toutes les représentations; et le parti de Bathory ayant envoyé des députés vers ce prince, Uchanski leur adjoignit son neveu pour veiller aux intérêts de Maximilien. Ce prélat, avancé en âge, profita de l'interrègne, et nomma pour son coadjuteur un évêque de son parti. Il convoqua, à Lowicz, où il résidait, une diète pour l'opposer à une assemblée nombreuse, qui avait confirmé l'élection de Bathory. Karnkowski, évêque de Cujavie, fut le seul prélat qui se rendit à Lowicz: il y alla dans le dessein d'empêcher le primat de faire autant de mal qu'il en avait le desir. Bathory ayant fait son entrée à Cracovie, le primat refusa d'y venir pour le couronner. La cérémonie fut faite par l'évêque de Cujavie. Cependant informé, quelques mois après, que le roi voulait envoyer à Lowicz un détachement de troupes, le primat vint trouver le prince et fit sa paix. Son neveu, Paul Uchanski, fut moins heureux: entré dans Varsovie en grande pompe, escorté par les nombreux clients de son oncle, il affecta, pendant plusieurs jours, de ne pas aller voir le roi. Les gens de sa suite ayant été arrêtés, pour leurs excès, il se présenta enfin chez le roi, qui lui fit un accueil très-sévère. Le primat mourut le 5 avril 1581. Ce prélat avait causé beaucoup de scandale et fait peu de bien. Quelques années avant sa mort, afin de regagner la confiance de la Pologne catholique, il avait mis au jour un petit ouvrage sur le saint sacrifice de la messe, sous ce titre: *Brevis augustissimi ac summè venerandi sacrosanctæ missæ sacrificii, ex sanctis patribus contrà impium Francisci Stancari mantuani scriptum assertio, jussu et auctoritate reverendissimi Jacobi Uchanski*, Cologne, 1577, in-8°. Ce traité, rédigé avec sagesse, peut être utilement consulté: il paraît que l'auteur avait assisté au concile de Trente. Le mandement que le primat mit en tête de l'ouvrage est véhément: on y reconnaît le prélat qui, dans les matières de la religion, ne gardait pas plus de mesure que dans la po-

litique, se laissant entraîner dans tous les extrêmes, et ne pouvant détruire les antécédents avec lesquels il se mettait en contradiction. G—Y.

UCHORÉUS, nom grécisé, donné par Diodore de Sicile à l'un des plus anciens Pharaons ou rois d'Égypte, qui aurait été, suivant cet historien, le huitième successeur du fameux Osymandyas, et aurait précédé Myris ou Mœris de douze générations, et Sésostris de dix-neuf (conférez les articles OSYMANDYAS, XXXII, 222, SÉSOSTRIS, XLII, 151, et THOUTMOSIS, XLV, 522). Or, Mœris étant le *Miphris* des listes royales de Manéthon, et le *Thoutmosis II* des Monuments, cinquième Pharaon de la dix-huitième dynastie, lequel régna dans la seconde moitié du dix-huitième siècle avant notre ère, il s'ensuit que l'*Uchoréus* de Diodore, antérieur d'environ quatre cents ans, doit avoir appartenu à la seconde moitié du vingt-deuxième siècle, et à la seizième dynastie égyptienne, l'une des diospolitaines ou thébaines. Ce roi n'est, à la vérité, mentionné par aucun autre historien, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans l'*Achoréus* de la liste réduite du Syncelle : mais ce n'est point une raison pour révoquer en doute son existence. Osymandyas, qui le précéda d'un ou deux siècles, se trouve précisément dans le même cas; et l'on n'en a pas moins, selon toute apparence, découvert sa véritable légende royale, soit sur les plus anciennes constructions du palais de Karnac à Thèbes, soit sur deux colosses qui représentent cet antique Pharaon, dont l'un se voit aujourd'hui à Turin, et l'autre à Rome (1). Peut-être en sera-t-il de même un jour d'*Uchoréus*. Ce monarque, ainsi nommé d'après son père, suivant Diodore, fut le fondateur de Memphis, la plus belle ville de toute l'Égypte. Située à la pointe du Delta formé par le Nil, dans la position la plus avantageuse, elle devait être la clef du pays, et commander la navigation du fleuve. *Uchoréus* lui donna cent cinquante stades, c'est-à-dire ou six, ou plus vraisemblablement trois lieues de tour. En cherchant à la garantir contre les inondations périodiques du Nil, par de hautes levées, et des lacs ou fossés larges et profonds, il pourvut en même-temps à la défense extérieure, et mit sa nouvelle capitale à l'abri d'un coup de main. Il en fit un séjour à-la-fois si sûr et si séduisant, que presque tous les Pharaons ses successeurs, abandonnant Thèbes, ancienne capitale du pays, transportèrent à Memphis leur cour et leur demeure royale. Tel est le récit de Diodore, qui, en plusieurs points importants, ne s'accorde ni avec Hérodote, ni avec Manéthon. Le père de l'histoire, d'après la tradition intéressée des prêtres de Memphis, lui donne pour fondateur *Ménès*, le premier roi, et aussi le premier homme d'Égypte, personnage, comme nous l'avons dit ailleurs (XLII, 151 et 187, note), plus mythologique qu'historique. A l'époque où toute la Basse-Égypte ne formait encore qu'un golfe ou un vaste marais, Ménès, détournant le cours du Nil, qui allait se perdre à l'occident, et le forçant à suivre une direction constante au centre de la vallée, aurait bâti Memphis sur l'emplacement même de son ancien lit, ouvrage, en effet, digne d'un

(1) Voy. *Seconde Lettre* à M. le duc de Blacas, sur les monuments historiques de l'Égypte, par M. Champollion le jeune, Paris, 1826, pag. 11 et suiv. — Confér. *Religions de l'antiquité*, etc., par J.-D. Guigniaut, tom. 1er., Paris, 1825, part. 2, notes et éclaircissements, p. 942 et suiv.

dieu descendu sur la terre. D'autres auteurs attribuaient la fondation de cette ville à Épaphus ou à Apis, fils de Phoronée, fables demi-grecques, demi égyptiennes, que Diodore lui-même a reçues en partie, lorsque, mêlant la mythologie à l'histoire, il rapporte les amours de *Memphis*, la fille d'*Uchoréus*, patronne de sa capitale nouvelle, avec le Nil sous la figure d'un taureau, c'est-à-dire, avec Épaphus ou Apis, divinité tutélaire de la cité de Memphis. De ces amours du Nil avec Memphis serait né un héros, *Égyptus*, qui aurait succédé à son aïeul, suivant ces légendes poétiques, mais qui n'est peut-être en réalité qu'un pendant de Ménès, enfant des dieux comme lui, et comme lui symbole de la prospérité de l'Égypte. Pour revenir à l'histoire, toutes les probabilités tendent à établir que Memphis, ainsi reportée vaguement aux âges mythologiques, ne fut cependant bâtie que plusieurs siècles après Thèbes; et en ce sens nous avons eu raison de dire que la tradition positive, suivie par Diodore, est la plus vraisemblable des deux (article *Thoutmosis*). Il se pourrait toutefois que le Pharaon *Uchoréus*, supposé l'un des rois de la seizième dynastie égyptienne, n'eût été véritablement que le second fondateur de Memphis, et que cette ville eût commencé d'exister longtemps avant lui. En effet, suivant les listes de Manéthon, la plus sûre de nos autorités, cinq des dynasties antérieures à la seizième auraient été composées de rois Memphites, c'est-à-dire originaires de Memphis, et peut-être même y faisant leur résidence. Ce qui semblerait le prouver, c'est l'existence des grandes sépultures royales, appelées pyramides, dans le voisinage de cette ville : pyramides dont la principale, la grande pyramide par excellence, aurait eu pour fondateur, d'après Manéthon, l'un de ces Pharaons memphites, *Souphis* Ier., de la quatrième dynastie; et une autre, la troisième en grandeur comme en ancienneté, serait l'ouvrage de la célèbre *Nitocris*, reine qui appartient à la sixième dynastie. Cette opinion sur les auteurs des pyramides s'écarte beaucoup, il est vrai, de l'opinion généralement adoptée, d'après la double autorité d'Hérodote et de Diodore, et qui attribue les trois principales aux trois rois, *Chéops*, *Chéphren et Mycérinus*, vers le douzième ou le treizième siècle avant notre ère. Mais, selon toute apparence, ces trois rois ne sont eux-mêmes que les deux *Souphis* et le *Menchérès* de Manéthon, connus également d'Ératosthène, parmi les premiers souverains de l'Égypte, et déplacés par une erreur chronologique. Déjà nous avions émis nos doutes sur l'époque réelle de la construction des pyramides, et nous aimons à entendre aujourd'hui le savant qui a surtout droit de prononcer sur de telles questions, proclamer ces monuments gigantesques comme les plus anciens que nous connaissions jusqu'ici (2). G—N—T.

UDALRICH (Ulric), duc de Bohême, troisième fils de Boleslas II, succéda à Boleslas III et à Jaromir, ses deux frères aînés. Boleslas III sachant que, par sa cruauté et ses vices, il s'était rendu odieux à la nation, fit honteusement mutiler Jaromir, et donna ordre d'égorger Udalrich; ce prince eut le bonheur de se sauver. Boleslas furieux,

(2) Champollion le jeune, *ubi supra*, p. 102 et suiv. Confér., éclaircissements sur les *Relig. de l'antiq.*, tom. 1er., p. 763 et 786.

méprisant les larmes de sa mère Hemma, l'exila, ainsi que son second fils Jaromir (1002); il fut chassé lui-même, et les Bohémiens choisirent pour leur duc Wladiboy, frère du roi de Pologne, qui ne regna qu'un an. Jaromir et Udalrich, qui s'étaient réfugiés à la cour de Henri II, empereur d'Allemagne, furent rappelés. Udalrich eut pour apanage Melnick et y fixa sa résidence avec sa mère. En 1012, il s'empara de la Bohême, et en chassa son frère Jaromir, qui se réfugia près de l'empereur; celui-ci, au lieu de le secourir contre son frère, le fit jeter en prison. Udalrich, intéressé à gagner le chef de l'empire, lui jura fidélité et reçut de lui l'investiture, reconnaissant qu'il tenait la Bohême comme fief de l'empire. Il chassa les troupes polonaises restées en garnison dans quelques places du duché et s'empara de la Moravie. Le roi de Pologne, ayant fait des efforts inutiles pour reprendre cette province, rentra en Bohême chargé de butin. Prévoyant que bientôt la guerre éclaterait entre la Pologne et l'empereur, Boleslas envoya vers Udalrich son fils Mieczyslas, pour lui représenter qu'étant proches parents et liés par les mêmes intérêts il l'engageait à se liguer avec lui contre l'ennemi des peuples Slaves, l'empereur d'Allemagne. Udalrich fit arrêter le jeune prince ainsi que les seigneurs de sa suite, et il fut très-content d'avoir entre ses mains un pareil otage contre les entreprises de Boleslas. Ayant mis à mort la plupart des seigneurs polonais, il livra à l'empereur le fils du roi de Pologne. Celui-ci s'avança vers l'Oder, à la tête d'une armée, tandis que le jeune Mieczyslas, que l'empereur avait renvoyé à son père, entrait dans la Bohême et la ravageait, sans éprouver de résistance. Cependant Udalrich pénétra en Silésie, et alla assiéger Nimptsch, entre Breslau et Glatz. Étant monté à l'assaut, il fut repoussé avec perte. En 1018, la paix se fit entre les trois princes. En 1025, Udalrich envoya son fils Brzétyslas en Moravie, et lorsqu'il s'en fut emparé, il en confia le gouvernement à ce jeune prince. L'empereur, irrité, lui ordonna de se présenter à sa cour; et ce ne fut qu'avec peine qu'il se laissa fléchir. Udalrich, humilié, revint à Prague, où il mourut en 1037. Le malheureux Jaromir, qu'il avait fait enfermer à Lissa, après l'avoir privé de la vue, sortit de prison et vint à Prague, dans le moment où l'on conduisait le corps de son frère à l'église de Saint-George; il arrêta le cercueil et lui adressa ces paroles: « » La mort vient de t'arracher le du- » ché que tu m'avais enlevé; re- » poussant la tendresse fraternelle » que j'avais pour toi, tu m'as fait » cruellement arracher les yeux. A » présent tu me rendrais bien la vue, » si tu pouvais. Va, je te pardonne » de tout mon cœur. » Après les funérailles, Jaromir prit son neveu, Brzétyslas par la main, et le fit asseoir sur le trône de Bohême, en présence des grands du royaume, en leur disant: « Voilà votre duc! » et s'adressant au jeune prince: « Mon » fils, dit-il, conduis-toi autrement » que ton père; prends l'avis de ces » hommes sages et mets ta confiance » en eux. » G—Y.

UDINE (Jean d'), peintre, naquit en 1489, fut élève du Giorgion, puis de Raphaël. On croit que son nom de famille était Ricamatore. Quelques historiens l'ont appelé Nanni, sans faire attention que ce nom n'est qu'une abréviation de celui de Gio-

vanni, en usage dans plusieurs contrées d'Italie. Morto da Feltro s'étant acquis une grande réputation par ses peintures de grotesques, Jean d'Udine porta ce genre à sa perfection, et y ajouta les stucs. Raphaël l'appela à Rome, et lui confia l'exécution des peintures de ce genre qui ornent les loges du Vatican, la grand' salle des Pontifes, et plusieurs autres pièces. C'est pendant qu'il s'occupait de ces travaux, que furent découverts les Thermes de Titus, et qu'il puisa dans les peintures qui les décorent le goût exquis qu'il a déployé dans ses ouvrages. On l'a même accusé d'avoir détruit ces peintures antiques pour cacher les heureuses inspirations qu'il y avait prises ; mais ce même reproche, adressé également à Raphaël, ne paraît pas mieux fondé pour l'un que pour l'autre. Ses *chars*, ses *treilles*, ses *colombiers*, ses *volières*, peints dans le Vatican, et dans beaucoup d'endroits d'Italie, trompent l'œil par la vérité de l'imitation; et dans la représentation des animaux et des oiseaux, il passe pour avoir atteint le plus haut terme de la perfection. Il réussit également à contrefaire, avec une vérité étonnante, tous les objets de nature morte ; et l'on raconte qu'ayant peint quelques tapis dans la loge de Raphaël, un valet cherchant en toute hâte un tapis dont on avait besoin pour l'étendre dans un endroit où le pape devait passer, courut pour prendre un de ceux que Jean avait peints, et s'aperçut seulement alors que ses yeux l'avaient trompé. Après le sac de Rome, il parcourut l'Italie, reconnu partout pour le maître le plus habile et le plus gracieux dans le genre de l'ornement. Il décora le palais Grimani, pour le patriarche d'Aquilée, son Mécène, d'ornements qui excitèrent une admiration générale. Il s'y montre presque unique dans l'art de donner la vie aux animaux, aux oiseaux, et de peindre des fleurs et des fruits. A Florence, il fut chargé par les Médicis d'orner de peintures le palais Pitti et la chapelle de Saint-Laurent. Vasari fait mention de plusieurs étendards peints par Jean, dont un, exécuté pour la confrérie de Castello, et qui représente, dans des proportions assez grandes, la Vierge et l'Enfant Jésus auquel un ange fait hommage du plan de Castello, existe encore à Udine, quoique très-endommagé par le temps; il s'en trouve une copie dans la chapelle, faite en 1653, par le Pini. Dans le palais archiépiscopal, on voit encore une chambre où, parmi les ornements, se trouvent deux sujets tirés de l'Évangile, les figures de demi-nature. Ils n'ont peut-être pas la perfection des ornements, mais il sont extrêmement précieux par leur rareté. Ce ne sont pas les seules peintures à l'huile qu'il ait exécutées; mais il est difficile d'en rencontrer, et celles qu'on lui attribue généralement sont incertaines, peut-être ne sut-il pas peindre plus en grand que les petits satyres, les enfants et les nymphes dont il embellissait les petits paysages ou les enroulements de ses grotesques. Lorsque Sébastien del Piombo fut investi de la charge de scelleur les brefs, il fut assigné à Jean, sur les émoluments de cette place, une pension de trois cents écus. Le P. Féderici remarque que le premier fut appelé Frà Sébastiano, mais que l'autre ne prit jamais le nom de frère Jean, d'où il voudrait conclure que Sébastiano avait d'abord été frère de saint Dominique, sous le titre de frère Marc Pensaben ; qu'il fut ensuite sécularisé par le

pape, et investi de la charge de scelleur, et qu'il retint le frà, comme un reste de son premier état; mais ces diverses conjectures ne sont appuyées d'aucune preuve. Quant à Jean d'Udine, sur les dernières années de sa vie il revint à Rome, où il mourut en 1562. P—s.

UFFENBACH (PIERRE), médecin allemand, fit ses études en Italie, et revint s'établir à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, où il mourut le 22 oct. 1635. Éditeur et traducteur de plusieurs ouvrages de médecine, de chirurgie, d'art vétérinaire et de botanique, il publia entre autres: *Practica medicinalis*, de Léonelle Victorius; les œuvres de Sassonnia, médecin de Padoue, sous ce titre: *Pantheon medicinæ selectum*, Francfort, 1603, in-fol.; celles de Montagnana, ibid., 1604, in-fol; et donna, en 1619, une édition de l'*Hortus sanitatis*, de Cuba (*Voy.* ce nom et EHRHART (Baltazar), XII, 590). Il traduisit de l'italien en allemand l'*Herbier* de Castor Durante, Francfort, 1609, in-fol., et en latin la Chirurgie de Gabriel Ferrara: *Sylva chirurgiæ*, ibid., 1625, 1629, 1644, in-8°. On a de lui: I. *Dissertatio de generatione et interitu*, Strasbourg, 1591, in-4°. II. *Dissertatio de venenis ac morbificis medicinis in genere*, Bâle, 1597, in-4°. III. *Thesaurus chirurgicus*, Francfort, 1610, in-fol. IV. *Dispensatorium galeno-chymicum*, ibid., 1631, in-4°. Z.

UFFENBACH (ZACHARIE-CONRAD D'), célèbre bibliophile, était né le 22 février 1683, à Francfort, d'une famille patricienne. Dès sa première jeunesse, il montra d'heureuses dispositions, et son père ne négligea rien pour en hâter le développement. Son ardeur pour l'étude devint si grande, qu'on fut obligé de prendre des précautions pour l'empêcher de lire la nuit. Placé d'abord au gymnase de Rudelstadt, il en sortit au bout de deux ans, malade d'une chute dont il se ressentit longtemps. Ayant obtenu la permission d'aller continuer ses cours à l'académie de Strasbourg, il s'y perfectionna dans les langues anciennes, et fit en même temps de rapides progrès dans la jurisprudence. La perte de son père et de sa mère, morts à trois jours d'intervalle (mars 1700), lui causa la douleur la plus vive; mais l'étude lui procura des consolations, et avant la fin de l'année, il se rendit à l'académie de Halle, où il acheva son cours de droit, et reçut le grade de docteur. Il revint alors dans sa ville natale, rapportant les livres qu'il avait recueillis en assez grand nombre, et qui devinrent le fondement de sa bibliothèque, l'une des plus belles qu'ait jamais possédée un particulier. Le desir d'accroître ses collections lui fit entreprendre plusieurs voyages: de 1703 à 1711, il visita toute l'Allemagne, la Prusse, les Pays-Bas et l'Angleterre, recherchant partout l'amitié des savants, et ne laissant passer aucune occasion d'augmenter ses richesses. Il prolongea son séjour à Oxford pour jouir de l'entretien des professeurs de cette université célèbre, et fit plusieurs herborisations avec le professeur de botanique (Haller, *Bibl. botan.*, II, 105). La guerre ne lui ayant pas permis de parcourir la France et l'Italie, comme il en avait formé le dessein, il revint à Francfort y rapportant une foule d'éditions rares et précieuses et de manuscrits. Peu de temps après, il épousa la veuve de J.-Nicol. Scheider, l'un de ses intimes amis. Le classement de

ses livres et la correspondance qu'il entretenait avec les savants de toute l'Europe l'occupèrent exclusivement pendant plusieurs années. En 1720, il publia le *Catalogue* de ses manuscrits (1), précédé d'un avertissement dans lequel il offrait aux savants de leur adresser des copies de tous ceux qui leur seraient utiles pour leurs travaux. Admis, l'année suivante, au sénat, et ensuite au conseil privé de Francfort, d'Uffenbach se vit forcé de négliger la culture des lettres pour remplir les devoirs que lui imposait cette double charge. Bientôt l'affaiblissement de sa santé ne lui permit plus de donner les mêmes soins à sa bibliothèque : ne voulant pas qu'une collection si précieuse fût inutile entre ses mains, il résolut de la vendre et en publia le *Catalogue* (2). Il céda, dans le même temps, son cabinet de médailles et d'antiquités à J.-B. Others, conservateur de la bibliothèque de Zurich. Une fièvre lente conduisit d'Uffenbach au tombeau, le 6 janvier 1734, à l'âge de cinquante-un ans. Il fut enterré, comme il l'avait desiré, dans le cimetière public, avec une modeste épitaphe. D'Uffenbach avait des connaissances extrêmement variées. Bon, affable, obligeant, généreux, il employa son temps et sa fortune à l'avancement des sciences. Francfort dut à sa générosité un amphithéâtre d'anatomie. Il fut le bienfaiteur de plusieurs savants, entre autres de Schelhorn auquel il permit de puiser dans sa riche collection de Lettres inédites et la plupart autographes (3), pour enrichir ses *Amœnitates litterariæ ;* il lui légua, par son testament, une belle suite d'éditions aldines (*Amœnitat. litter.*, x, 1172), et la relation de ses voyages littéraires. Schelhorn l'a publiée sous ce titre: *Voyage dans la Basse-Saxe, la Hollande et l'Angleterre* (en Allemand), Francfort, 1753-54, trois parties, in-8°. fig., précédé de la Vie d'Uffenbach, par J. Ger. Hermann. Il est intéressant par les détails qu'il contient sur les principales bibliothèques de l'Allemagne. C'est encore à Schelhorn qu'on doit la publication d'un choix de la correspondance d'Uffenbach avec les savants, sous ce titre: *Commercii epistolaris Uffenbachiani selecta, variis observationibus illustrata*, Ulm, 1753-56, 5 vol. in-8°., avec une nouvelle Vie d'Uffenbach, par le savant éditeur. Ce Recueil est rare en France, et recherché par les amateurs de l'Histoire littéraire. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter pour des détails: *Lettre de Schelhorn* à J.-J. Breitinger, dans laquelle il lui rend compte de son projet d'écrire la Vie et de publier le commerce littéraire d'Uffenbach, dans le *Musæum Helvetic.*, VI, 551-84; et la *Nouvelle biblioth. germaniq.*, XIV, 192. W—s.

UFFENBACH (JEAN-FRÉDÉRIC D'), frère du précédent et membre du sénat de Francfort, naquit le 10 mai 1687. Ayant accompagné son frère dans ses voyages, il fut, comme lui, constamment occupé à enrichir une bibliothèque et un ca-

(1) *Bibliotheca Uffenbachiana manuscripta, seu Catalogus et recensio Mss. Codd. qui in Bibliotheca Zach. Conr. ab Uffenbach, Trajecti ad Mœnum adservantur et in varias classes distinguntur, quarum priores Joh. Henr. Maius recensuit, reliquos possessor ipse digessit*, Halle, 1720, in-fol.

(2) *Bibliotheca Uffenbachiana universalis, sive Catologus librorum tàm typis, quàm manu exaratorum quos summo studio collegit Zach. Conr. ab Uffenbach*, Francfort, 1729-31, 4 vol. in-8°. Il y a des exemplaires avec un frontispice renouvelé, daté de 1735. On en trouve l'analyse dans les *Acta eruditorum Lipsiens.*, 1731, 270-76.

(3) Il possédait un Recueil immense de lettres autographes des savants de l'Allemagne, lequel après sa mort fut acquis par J.-Chr. Wolf.

binet sur lesquels on peut lire la *Description de la ville de Francfort*, publiée par Muller, en 1747. D'après ce savant, on trouvait dans la bibliothèque d'Uffenbach les livres les plus rares sur les mathématiques et sur l'architecture; son cabinet était riche en tableaux et gravures; on y voyait aussi une collection précieuse d'instruments de physique, de mathématiques, de musique, d'ouvrages faits au tour, etc. Par son testament, il donna sa bibliothèque et son cabinet à l'académie des sciences de Göttingue, qui, en 1751, l'avait élu un de ses membres pour la classe des mathématiques; il mourut en 1769. Cultivant avec succès la poésie lyrique allemande, il composait lui-même la musique qui devait accompagner son texte. On a de lui : I. *Succession de Jésus-Christ*, Wolfenbuttel, 1726. C'est un Recueil de chants d'église, en musique, pour toute l'année. II. *Recueil de Poésies*, Hambourg, 1733, in-8°. Dans la Préface, il réfute ce que Gottsched avait avancé contre l'opéra. Il est le premier qui ait rendu en vers allemands la fameuse *Table de Cébès*, que l'on trouve dans son Recueil de poésies. Schelhorn lui a dédié ses *Amœnitates litterariæ et ecclesiasticæ*. G—Y.

UGHELLI (FERDINAND), né à Florence le 21 mars 1595, eut divers emplois honorables dans l'ordre des Cisterciens, devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, puis procureur de la province, et consulteur de la congrégation de l'*Index*. Aussi renommé pour ses vastes connaissances que pour ses vertus, ce savant mourut le 19 mai 1670. Il avait refusé plusieurs évêchés; mais il accepta des pensions d'Alexandre VII et de Clément IX, qui l'honorèrent de leur estime et de leur constante protection. On a de lui un ouvrage important et plein de recherches, intitulé: *Italia sacra, sive de episcopis Italiæ, opus*, Rome, 1644, et ann. suiv., 9 vol. in-fol., dans lequel il a exécuté, sur les évêques d'Italie, le même travail qu'avait fait Sainte-Marthe sur les Églises de France. Cet ouvrage, réimprimé à Venise, de 1717 à 1733, 10 vol. in-fol., offre un grand nombre d'augmentations; mais cette édition est moins correcte que la première. (*Voy.* COLETI). M—G—R.

UGOLIN (Le comte). *Voy.* GHERARDESCA.

UGONIUS (MATHIAS), évêque de Famagouste en Chypre, florissait au commencement du seizième siècle. Nous avons de ce savant prélat : I. *Tractatus de dignitate patriarchali*, Bresse, 1507, in-fol. Cet ouvrage est en forme de dialogue. II. *Synodia Ugonia.... de conciliis*, Bresse, 1532, in-fol., fort rare. On trouve au commencement de ce volume quatre feuillets séparés, qui renferment le titre, au verso duquel il y a une dédicace à cinq cardinaux, datée de 1531, et ensuite une préface et une table. Le corps de l'ouvrage est composé de cent quarante-cinq feuillets à double colonne. La lecture en est difficile, à cause du caractère gothique et des nombreuses abréviations. On prétend qu'il y a des exemplaires qui portent la date de Venise, 1534, 1565 et 1568; mais il est constant qu'il n'existe qu'une seule édition. C'est un des ouvrages les plus vigoureux en faveur des maximes de la primitive Église. Il n'est point étonnant que, malgré l'approbation de Paul III, du 16 déc. 1553, la cour de Rome l'ait fait disparaître avec le plus grand soin. On serait bien plus étonné qu'il ne soit cité

par aucun écrivain gallican des derniers temps, si son excessive rareté, autant que la difficulté de le lire, ne l'avait fait négliger. La préface est intéressante par la bonne-foi qui y règne. Après avoir gémi sur les maux de tout genre qui désolaient l'Église, l'auteur se demande quelle pouvait être la cause du mépris qui s'attachait à la personne et à l'autorité des ecclésiastiques; et il n'hésite point à déclarer qu'elle était tout entière dans le débordement de leurs mœurs. « Nous avons profané » le sanctuaire du Seigneur, s'écrie- » t-il, et nous l'avons rendu désert. » Nous nous sommes précipités dans » l'abîme des vices; et quant à ceux » qui osent les dévoiler, ou qui ten- » tent de les réformer, nous ne trou- » vons point d'expressions assez for- » tes pour les outrager, ni de sup- » plices assez cruels pour les punir: » *Hunc nebulonem, ardelionem, si-* » *cophantam, idiotam, supplan-* » *tatorem, superstitiosum, hypo-* » *critam, execrandum, irriden-* » *dum, exsibilandum, ac omninò* » *explodendum existimamus.* Quoi » donc! ajoute-t-il, pouvons-nous » espérer autre chose que le déshon- » neur et la honte, de la déprava- » tion dans laquelle nous sommes » plongés? Jésus-Christ n'a-t-il pas » dit: Vous êtes le sel de la terre; » que si le sel perd sa force, avec » quoi le salera-t-on? Il n'est plus » bon qu'à être jeté dehors et à être » foulé aux pieds par les hommes. » Le Traité *De conciliis* se divise en quatre parties: *prœludia, dispositio, potestas, dissolutio.* Elles renferment toutes des choses fort curieuses; mais la troisième est celle qui en renferme davantage. Ugonius y traite les points les plus importants de la hiérarchie avec autant de savoir que de modération. Quelle est la source immédiate de la juridiction du concile œcuménique? Le pape est-il au-dessus du concile, ou le concile au-dessus du pape? Dans le cas de dissentiment, doit-on s'attacher à la décision du concile de préférence à celle du pape? etc. Le docte prélat répond à ces questions d'une manière si claire et si précise, que notre immortel Bossuet ne l'eût pas désavouée. L—B—E.

UHLICH (GOTTFRIED), piariste ou religieux des écoles-pies, né, en 1743, à Saint-Poelten en Autriche, fut professeur d'éloquence à Vienne; puis de numismatique et de diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il est mort le 13 janvier 1794. Ses écrits historiques sont estimés; voici les principaux: I. *Histoire universelle en abrégé*, Vienne, 1778, in-8°. II. *Histoire de la guerre de la succession de Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph*, Prague, 1779, in-8°. II. *Connaissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle*, Vienne, 1780, in-8°. IV. *Vie de Marie-Thérèse*, Prague, 1782, in-8°. V. *Siéges qu'a soutenus la place de Belgrade, depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Leipzig, 1791, in-8°. Ces cinq ouvrages ont paru en allemand, et les deux suivants en latin: VI. *Prælectiones diplomaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1785, in-8°. VII. *Prælectiones numismaticæ in usum auditorum*, Lemberg, 1785, in-8°. G—Y.

UILKENS (JACQUES-ALBERT), théologien et naturaliste hollandais, né à Wierum, village voisin de Groningue, le 1er. mai 1772, a également bien mérité de l'histoire naturelle et de la religion, en les présen-

sentant dans le remarquable rapport qu'elles ont entre elles. Dès son enfance, il manifesta un esprit observateur. A l'âge de huit ans, conduit à Groningue, il y commença ses humanités, et, à dix-sept ans, il y passa aux études académiques, qu'il acheva avec distinction. Il acquit beaucoup de connaissances, auxquelles la plupart des théologiens demeurent assez ordinairement étrangers. Il avait pris, en 1795, le degré de maître-ès-arts, et celui de docteur en philosophie, en soutenant une thèse dont le sujet était la *nature de l'athmosphère et son influence sur le règne végétal*. Le goût de la retraite s'unissait chez Uilkens à celui de l'observation, et ses premières cures rurales lui permirent assez de se livrer à l'un et à l'autre; il s'habitua à prêcher de méditation, et l'éloquence improvisée lui devint très-familière. En 1796, une société savante ayant proposé pour sujet de prix un *Traité élémentaire de physique*, il fut couronné, bien qu'il n'eût eu connaissance du concours que huit jours avant la clôture. Ce Traité devint d'un usage populaire, et il a été souvent réimprimé. Ses *Discours sur les perfections du Créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8°., ne lui firent pas moins d'honneur. Le roi des Pays-Bas ayant créé à l'académie de Groningue une chaire d'économie rurale, Uilkens y fut appelé, et la remplit avec distinction. Sa harangue inaugurale, prononcée le 29 nov. 1815, traitait de l'*Influence de l'économie rurale sur le bien-être de la société*. En 1819, il publia un *Manuel d'économie rurale*. Il refusa, en 1822, de passer à l'université de Leyde. L'année 1825 mit un terme à son utile et honorable carrière. L'Institut royal de Hollande, et plusieurs autres sociétés savantes s'étaient associé Uilkens. Son talent pour la parole et sa dextérité dans les expériences donnaient à ses cours une vogue peu commune. On l'appelait à toutes les commissions qui avaient pour objet le bien public. Les principales publications d'Uilkens, outre celles que nous avons mentionnées, sont une *Description du thermomètre*; un *Tableau figuratif des principales hauteurs du globe*; *Remarquables phénomènes de la nature*, où il est spécialement question du magnétisme animal, devenu à Groningue le sujet de nouvelles discussions et de nouvelles recherches; un *Mémoire* couronné, *sur l'utilité des insectes*; un *Manuel de technologie*. Uilkens s'est encore rendu utile par un *Abrégé du catéchisme de la nature*, de Martinet. Enfin, on lui doit un *bon almanach ou annuaire* qui a paru en petit format depuis 1813 jusqu'à 1824. M—on.

UITENBOGAARD (Jean), théologien hollandais, de la communion dite des *Remontrants*, naquit à Utrecht le 11 février 1557. Destiné d'abord au barreau, il gagna si bien la confiance du procureur chez lequel on l'avait placé, que celui-ci ayant eu un voyage à faire à Malines, lui confia sa maison pendant son absence. La peste se déclara à Utrecht, et elle fit de grands ravages dans la maison du procureur: Uitenbogaard demeura à son poste, et il prodigua les plus tendres soins aux victimes du fléau, qui du moins épargna ses jours. Peu de temps après, le greffier de la cour provinciale d'Utrecht jeta les yeux sur lui pour la place de premier clerc; mais ayant appris qu'il montrait de

la propension pour la réforme, et qu'il allait au prêche du curé Duifhuis (*Voy.* Tschudi (Valentin), il voulut faire de sa fidélité à l'église catholique une condition de cette faveur. Uitenbogaard la refusa à ce prix. Bientôt entièrement décidé à embrasser la réforme, et même à se vouer au ministère sacré, il prit le parti d'aller faire à Genève de nouvelles études. Il y suivit, pendant quatre ans, les leçons de Bèze, de La Faye, de Perrot, se lia avec Bertram, avec Goulart, et, en 1524, revint à Utrecht. L'Église réformée de cette ville le nomma pasteur dans son sein : elle était partagée en deux sections, dont l'une, plus attachée à la doctrine calvinienne de la prédestination et à la sévérité de la discipline génevoise, s'appellait le *Consistoire*; l'autre, moins rigoriste, l'*Église de Saint Jacques*. Uitenbogaard s'attacha à cette dernière. Les circonstances ayant occasionné quelque interruption dans son ministère le stadhouder Maurice le requit pour l'église de la Haye. Il ne put cependant avoir un congé absolu de celle d'Utrecht, qui ne le céda à la Haye que pour deux ans. Les troubles de l'Arminianisme commençaient à prendre couleur : la soi-disante orthodoxie remuait contre lui ciel et terre. Plusieurs fois, dans ces fâcheuses conjonctures, Uitembogaard fut employé comme pacificateur : on connaissait ses principes, mais on rendait justice à sa droiture, à sa modération. Maurice alors lui portait de l'affection, et il n'assistait plus à d'autres sermons qu'aux siens. Uitenbogaard fut nommé chapelain de la cour, et il donna aussi des soins à l'éducation du prince Frédéric-Henri. En 1599, le sort le désigna pour les fonctions de chapelain à l'armée. C'était une corvée de deux mois, mais Maurice le retint pendant six. Tel qu'on l'avait vu, lors de la peste d'Utrecht, bravant le danger et méprisant la mort, tel il se montra à l'armée, administrant des consolations et distribuant du linge dans les rangs des mourants et des blessés. Un jour qu'il prêchait adossé à un arbre, un coup de canon en abattit la partie supérieure, et le couvrit du branchage : on le crut tué, et, de tous les assistants, il se montra le moins effrayé. De retour à la Haye, il semblait pour toujours affranchi de ces périlleuses fonctions; Maurice les rendit permanentes, et Uitenbogaard dut se détacher de son église de la Haye. L'horizon religieux de la Hollande se rembrunissait; les querelles d'Arminius et de Gomarus s'envenimaient. Arminius et Uitenbogaard s'étaient trouvés ensemble à Genève, et ils s'y étaient liés d'une étroite amitié : toutefois le sentiment de la vérité pouvait seul faire embrasser à ce dernier la cause de son ami. Il devint une colonne du parti des remontrants, toujours prêt à le défendre de son crédit et de sa plume. Bientôt il fut question de la convocation d'un synode national : Uitenbogaard y donnait la main, mais sous certaines clauses, repoussées par les zélateurs de l'orthodoxie. La lutte fut longue et acharnée, les querelles de dogme se compliquaient avec les querelles politiques; et l'ambitieux Maurice ayant été gagné par les contre-remontrants, sa bienveillance pour Uitenbogaard ne fut plus la même. En 1610, les états-généraux envoyèrent en France une ambassade extraordinaire, dont celui-ci fut aumônier. Henri IV, à la veille de la funeste catastrophe qui devait terminer ses jours, lui témoigna une

considération particulière. Cette mission le mit aussi en rapport avec l'illustre Casaubon, qu'il fut bienaise d'éclairer sur ce qui se passait en Hollande. En 1609, Arminius et Gomarus, accompagnés chacun de quatre théologiens, avaient été admis devant les États de Hollande à une conférence, où l'on pense bien qu'Uitenbogaard joua un rôle important. Cependant son parti se voyait de plus en plus dénigré: on traitait les remontrants de partisans de l'Espagne et des jésuites; on les désignait à la haine du peuple par toutes sortes de moyens. Les plus sinistres pressentiments agitaient le grand-pensionnaire Barnevelt. Dans une visite qu'Uitenbogaard lui fit, le 29 août 1618, il le trouva dans sa bibliothèque, non plus, selon sa coutume, occupé à travailler et à écrire, mais dans une attitude d'abattement remarquable, Uitenbogaard l'exhorta, le consola de son mieux; il lui serra la main, et le quitta profondément ému. Cet entretien fut le dernier; l'arrestation du grand-pensionnaire eut lieu une heure après: le 13 mai suivant, il périt sur l'échafaud. Uitenbogaard épargna à l'oppression et à l'intolérance un crime de plus, en quittant la Haye; il partit pour Anvers, où il reçut l'accueil le plus distingué. Si Spinola et d'autres lui firent des propositions dans l'intérêt de leur cause, on pense bien que ni la conscience ni l'honneur d'Uitenbogaard ne furent compromis. Il se vit, au mois de mai suivant, condamné par contumace à un bannissement perpétuel, avec confiscation de ses biens. En 1621, la trève avec l'Espagne étant expirée, aucune sollicitation, aucune promesse ne put le retenir dans la Belgique; il partit pour Paris, où les premiers hommes de l'état, Jeannin, Sillery, et même de notables prélats le comblèrent de marques d'intérêt. Il se rendit ensuite à Rouen, où il eut à se louer de l'accueil que lui fit l'archevêque. Ce prélat semblait vouloir préparer un rapprochement dans l'Église; mais Uitenbogaard n'entra pas dans ses vues. Il desirait retourner dans sa patrie, où l'aigreur des partis se calmait. Ce n'était plus le violent Maurice, c'était le sage Frédéric-Henri qui était à la tête des affaires. La femme d'Uitenbogaard, inséparable compagne de ses infortunes, le précéda de sept mois en Hollande. Au mois de décembre 1626, il partit lui-même de Rouen. Arrivé à la Haye, il y consulta quelques jurisconsultes sur la question de savoir s'il lui convenait de s'adresser à la justice pour demander à purger son ban. On fut unanimement de cet avis. Alors il informa de son retour le prince d'Orange, et présenta aux États une requête qui ne fut pas accueillie comme il l'avait espéré; ce qui le réduisit à voyager de nouveau d'une ville à une autre, n'osant s'arrêter nulle part. En 1629, sa femme obtint la restitution de la maison qu'on lui avait confisquée; et peu de temps après, il put l'habiter ouvertement. Le 15 déc. 1632, jour de solennelles actions de grâces pour les victoires qui venaient de couronner les armes de la république, il risqua de reparaître en chaire; et les plaintes portées à ce sujet demeurèrent sans effet; mais elles recommencèrent en 1637. Deux pasteurs de la Haye se présentèrent devant les États, soutenant que la foi était en péril, si l'on ne réprimait cette licence. De vifs débats eurent lieu; et il fut décidé enfin, à une majorité

douteuse, qu'Uitenbogaard ne prêcherait plus. Il se conforma à cette injonction, vivant à la Haye chez lui, et fréquentant les assemblées religieuses de sa communion. Episcopius, son compagnon d'exil, étant mort en 1643, Uitenbogaard, malgré ses quatre-vingt-sept ans, fit le voyage d'Amsterdam, pour lui rendre les derniers honneurs. S'étant approché du cercueil, et ayant touché le front de son ami, il s'écria : « O tête » chérie, combien tu cachais de » sagesse ! » Il finit sa carrière le 4 septembre 1650. Sa Vie a été écrite en latin par Gérard Brandt (un vol. in-8o., Amsterdam, 1720). Il en avait écrit une lui-même en langue hollandaise, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle a été publiée en 1639, 2e. éd., 1646, in-4o. Les nombreux écrits d'Uitenbogaard sont presque tous du genre polémique et en langue hollandaise. On en peut voir le catalogue dans le *Trajectum eruditum* de G. Burmann, p. 435-445. Nous ne citerons que : I. *Traité des fonctions et de l'autorité du magistrat chrétien dans les affaires ecclésiastiques* (ce que les publicistes appellent *jus majestatis circa sacra*), la Haye, 1610, in-4o. II. *Histoire ecclésiastique, offrant les plus notables événements de la chrétienté depuis 400 jusqu'à 1609, surtout en ce qui concerne les Provinces-Unies*, 1646 et 1647, in-fol. III. Douze Sermons, 1644.

M—on.

ULADISLAS. *V.* Vladislas.

ULASTA. *V.* Vlasta.

ULEFELD (Cornifix, ou Corfito (comte d'), sixième fils du grand-chancelier de Danemark, et issu d'une des premières et des plus anciennes maisons du royaume, devint le favori de Christiern IV, qui le nomma grand-maître de ses états, vice-roi de Norwège, et le choisit pour son gendre, en lui faisant épouser sa fille Éléonore qu'il avait eue de Christine de Monch, laquelle ce monarque avait épousée de la main gauche après la mort de la reine sa femme. Il l'envoya ensuite comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France, en 1647, et continua, tant qu'il vécut, à le combler de ses bienfaits ; mais Frédéric III, fils et successeur de Christiern IV, ne le traita pas aussi bien : l'esprit et la conduite du comte d'Ulefeld lui déplurent ; il lui trouva trop d'ambition et de fierté. Profitant de cette disgrace, les ennemis du comte se réunirent pour le perdre. Une femme, connue par ses galanteries, l'accusa d'avoir voulu empoisonner le roi. Ulefeld était éloquent : indigné de l'audace de son accusatrice, il la confondit, et la fit condamner à avoir la tête tranchée. Mais le danger qu'il avait couru lui faisant voir ce qu'il devait attendre de ses ennemis, il sortit secrètement de Danemark, et se retira en Suède, où la reine Christine l'accueillit avec distinction. Il montra beaucoup de zèle pour le service de la Suède; mais il ternit sa réputation en aidant de ses conseils les ennemis de sa patrie. Il fut l'un des commissaires de la Suède au traité de Roschild, en 1658; mais il ne put l'être à celui de Copenhague, en 1660. Tombé enfin dans la disgrace des Suédois, il fut mis en prison, d'où s'étant échappé, il revint à Copenhague, avant d'avoir obtenu le pardon de sa conduite envers son prince. Frédéric III le fit arrêter, et l'envoya avec la comtesse, sa femme, dans l'île de Bornholm. Cependant peu de temps après, il leur permit de demeurer dans l'île de Fu

neu, et ensuite de voyager hors du royaume. Ulefeld alla aux eaux de Spa, puis à Paris, et à Bruges. La comtesse, sa femme, qui avait passé secrètement en Angleterre, fut arrêtée à Douvres, et ramenée à Copenhague, où elle fut mise en prison. On prétendit, à Copenhague, qu'il avait tramé une horrible conspiration pour détrôner le roi de Danemarck et faire passer la couronne sur la tête de l'électeur de Brandebourg. On le condamna à mort, comme criminel de lèse-majesté, le 24 juillet 1663, et l'arrêt fut exécuté en *effigie* sur une statue de cire. Le comte reçut cette terrible nouvelle en Flandre, et il se retira aussitôt à Bâle, où il demeura environ cinq mois sans se faire connaître. Mais ayant ouï dire qu'on le cherchait pour s'emparer de lui, il se mit la nuit dans une petite barque afin de gagner Brisach. A peine eut-il fait deux lieues que le froid le saisit; et comme il était déjà malade, il mourut, au mois de février 1664, à soixante ans, laissant trois fils et une fille. Z.

ULFILAS. *Voy.* ULPHILAS.

ULITIUS (JEAN). *Voy.* VLITIUS.

ULLOA (ALPHONSE DE), historien et fécond traducteur, était le fils d'un capitaine espagnol qui suivit Charles-Quint dans son expédition d'Afrique. Étant venu jeune en Italie, il y cultiva son goût pour les lettres, et, dirigé par les conseils d'habiles maîtres, fit de rapides progrès dans les langues anciennes. A l'exemple de ses ancêtres, il embrassa la profession des armes, et servit quelque temps sous les ordres de Ferdinand de Gonzague, qu'il essaya plus tard de disculper des reproches qui pèsent sur sa mémoire (*V.* GONZAGUE, XVIII, 101). Il s'établit ensuite à Venise, et s'y lia, bientôt, avec les littérateurs les plus distingués, tels que Louis Dolce, Jérôme Ruscelli, etc. Ulloa possédait l'italien comme sa langue maternelle, et l'écrivait avec la même élégance et la même facilité. Il a traduit une foule d'ouvrages de l'espagnol et du portugais en italien; mais on doit se borner à citer ici les principaux : les *Dialogues*, les *Leçons* et les *Vies des empereurs*, par P. Mexia; l'*Histoire des Turcs*, par Tanco; les deux premières décades de l'*Asie portugaise*, par Jean de Barros; l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, par August. de Zarate; le *Dialogue de la dignité de l'homme*, par Oliva; le *Dialogue sur le véritable honneur militaire*, par Jérôme de Urrea; la *Vie de Christophe Colomb*, par Ferdin. Colomb, son fils (*V.* IX, 301)(1); l'*Histoire des Indes*, par Lopez Castanheda; les *Lettres* de Guevara, etc. Il mourut vers 1580 à Venise, et fut inhumé dans l'église de Saint-Luc, auprès de Louis Dolce, de Jérôme Ruscelli, et de Denis Astanasio, dans un tombeau qui existe encore (*V.* Ghilini, *Teatro d'uomini letterati*, I, 9). Quelques bibliographes lui attribuent avec raison, d'après Fontanini (*Bibliot. d'eloquenza*, II, 282), l'édition des *Nouvelles* de Bandello, revue et corrigée, Venise, 1566, 3 vol. in-4°.; c'est une édition purgée des obscénités

(1) L'ouvrage original de Ferd. Colomb ayant été perdu ou n'ayant pu être retrouvé, un anonyme a traduit en espagnol la traduction italienne de Ulloa, qui se trouve être aujourd'hui la seule qu'on puisse consulter avec une pleine confiance. La traduction française de Cotolendi est fort inexacte et le traducteur s'est d'ailleurs permis de faire beaucoup de suppressions. D—z—s.

du prélat italien. (Voy. *Notizia de' Novellieri italiani*). Les principaux ouvrages d'Alph. de Ulloa, comme historien, sont : I. *Vita del' imperator Carlo V*, Venise, 1560, in-4°. Parmi les nombreuses réimpressions de cette histoire de Charles-Quint, on distingue celles de Venise, 1566, et ibid. *Alde*, 1575, toutes deux in-4°. II. *Vita di Ferdinando I, imperatore*, ibid, 1565, in-4°. III. *Vita del gran capitano D. Ferrante Gonzaga*, ibid., 1563, in-4°. On y trouve des détails intéressants ; mais elle n'est rien moins qu'impartiale. IV. *Le guerre d'Italia e d'altri paesi, dall' anno* 1525, *dove il Guicciardino finisce le sue istorie, sin all' anno* 1557. Cet ouvrage est ordinairement réuni à la Vie de Gonzague. V. *Istoria dell' impresa di Tripoli di Barberia, della presa del Peñon di Veles della Gomara in Africa, e del successo sopra l'isola di Malta l'anno* 1565, ibid., 1566, 1569, in-4°. VI. (en espagnol), *Comentarios de la guerra de Flandes*, ibid., 1568, in-4°. L'auteur traduisit lui-même cet ouvrage d'espagnol en italien ; et il a été traduit d'italien en français, par Belleforest. VII. *Le Storie di Europa dall' anno* 1564, *sin al* 1566, ibid., 1570, in-4°. On peut consulter la *Bibl. hispana* de D. Nic. Antonio, et le *Dict.* de Moreri, édit. de 1759.

W—s.

ULLOA Y PEREYRA (Louis de), poète espagnol, était né, vers la fin du seizième siècle, à Toro, petite ville sur le Duero, entre Tordesillas et Zamora. Indépendamment de son mérite poétique, il était très-bon humaniste et versé dans l'étude des langues. Ses talents le firent distinguer dans la foule des poètes qui parurent en Espagne sous le règne de Philippe IV. Le duc d'Olivarez se déclara son protecteur, et lui fit obtenir l'emploi de corrégidor de la ville de Léon. Il se démit de cette charge, passa ses dernières années dans la retraite, et mourut en 1660. Les *OEuvres en prose et en vers* de Ulloa ont été recueillies, par son fils aîné, en un volume, Madrid, 1659 et 1674, in-4°. Outre des Sonnets, des *Canciones* et des Satires, on y trouve un poème en 76 octaves, intitulé: *Raquel* ou les Amours d'Alphonse VIII, que Millin a traduit en français, dans le second volume des *Mélanges de littérature étrangère*. Le sujet de cette intéressante narration poétique, empruntée à l'histoire espagnole du douzième siècle, est la mort d'une belle juive qui, après avoir captivé pendant sept ans le roi Alphonse VIII, et protégé auprès de ce prince tous ceux de sa nation, ainsi qu'une autre Esther, fut impitoyablement égorgée par une troupe de conjurés, tandis que le roi était à la chasse dans les montagnes. Une singulière facilité dans la versification, et une foule de détails spirituels rendent très-agréable la lecture de ce petit poème, qui, sans être d'un goût constamment irréprochable est fort estimé en Espagne. Il a été reproduit dans le 1er. volume du *Parnaso español* de Sedano. Le septième volume du même recueil contient aussi deux morceaux très-remarquables de Louis de Ulloa, adressés à son protecteur le comte-duc d'Olivarez. Dans l'un, prenant le contre-pied d'un texte très-rebattu chez les poètes espagnols, il vante la vie de cour, et la préfère à la retraite. C'est une épître en tercets dans le genre du *Capitolo* italien.

On y trouve, parmi d'excellents détails, beaucoup de traits entortillés et obscurs de l'école gongoriste à laquelle n'appartient pas le poëme de *Raquel*. L'autre pièce est du genre lyrique dit *Romance*, en petits quatrains à rimes *assonantes* : l'auteur se plaint au comte-duc d'être séparé de ses deux fils auxquels le ministre avait accordé des emplois lucratifs en Amérique, et il le remercie en même temps d'une manière très-délicate. En général, Louis de Ulloa appartient à cette classe assez nombreuse de poëtes espagnols qui, doués d'un véritable talent, ont été gâtés par cette manie du style *culto*, à laquelle Louis de Gongora a donné son nom (*V.* GONGORA). V-G-R et W-S.

ULLOA (ANTONIO DE), fut un des hommes qui honorèrent le plus l'Espagne au dix-huitième siècle, par ses longs et utiles services comme voyageur, marin, administrateur, et par ses travaux scientifiques. Il naquit à Séville le 12 janvier 1716. Sa famille, déjà distinguée dans la marine, le prépara de bonne heure à suivre cette carrière par les études les plus soignées; il entra au service comme garde-marine, en 1733; et ses progrès surpassèrent bientôt les espérances que ses heureuses dispositions avaient fait concevoir. La première commission dont il fut chargé fut la savante expédition concertée entre les ministères de France et d'Espagne pour prendre la mesure d'un arc du méridien à l'équateur, opération sollicitée par l'académie des sciences de Paris, afin de déterminer la figure de la terre, et dont la conduite fut confiée à plusieurs membres de cette compagnie (*Voy.* BOUGUER, V, 302, LA CONDAMINE, IX, 383 et GODIN, XVII, 563). La province de Quito, au Pérou, ayant paru offrir la station équatoriale la plus favorable à cette entreprise, qui devait être longue et pénible, il avait fallu amener le ministère de Philippe V, et le conseil des Indes espagnoles, à permettre que des savants étrangers allassent faire une curieuse investigation de ces riches contrées. L'amitié qui unissait alors les deux cours, et une généreuse émulation en faveur de la science l'emportèrent sur toute autre considération; il fut décidé que deux officiers de la marine royale, capables de seconder les académiciens français dans leurs travaux, seraient envoyés avec eux pour les protéger auprès des autorités du pays, et pour partager, au nom de leur patrie, l'honneur de cette importante opération. Le choix des deux officiers fut remis aux chefs du *corps et académie des Cavaliers royaux gardes-marines*, et le jeune Ant. de Ulloa, à peine âgé de dix-neuf ans, fut proposé, avec un autre officier du même corps, D. George Juan, déjà renommé pour ses talents comme mathématicien. L'un et l'autre s'acquittèrent dignement de leur commission : ils surent concerter leurs efforts pour le plus grand succès de l'entreprise, et toujours exempts des fâcheuses mésintelligences qui survinrent parmi les savants français, ils publièrent à leur retour, treize ans après leur départ, et un an avant les académiciens de Paris, les résultats de ce grand voyage. George Juan, s'étant réservé plus spécialement la rédaction des observations géométriques, physiques et astronomiques faites soit en commun, soit par chacun d'eux séparément, publia, en 1748, aux frais du gouvernement espagnol, son volume d'*Observaciones*, etc., Madrid, in-4°.; et peu de mois après, Ulloa publia,

également aux frais du roi d'Espagne, la *Relation historique du voyage fait à l'Amérique méridionale, par ordre du roi, pour mesurer quelques degrés du méridien et connaître la véritable figure et grandeur de la terre, avec diverses observations astronomiques et physiques*, etc. Madrid, 1748, quatre parties en 2 tomes in-4°., fig. et cartes. Partis, en 1735, avec le grade de lieutenants de vaisseau, sur deux bâtiments de guerre, qui transportaient à Carthagène le nouveau vice-roi du Pérou, ils attendirent dans cette ville pendant cinq mois l'arrivée de la corvette française, qui amena enfin Bouguer, La Condamine, et Godin. Ce long séjour leur permit de se livrer à de nombreuses observations d'histoire naturelle, de mœurs et de statistique, dont s'enrichit la Relation d'Ant. de Ulloa, où l'on remarque partout un esprit attentif, exact et judicieux. La compagnie, enfin rassemblée, partit avec un riche équipage d'instruments géométriques, et se rendit à Quito, par la route de Portobello, Panama et Guayaquil. Depuis le commencement des travaux trigonométriques, en juin 1736, Ulloa ne cessa d'y contribuer avec un zèle dont ses collègues eurent beaucoup à se louer; il participa à toutes les opérations de Bouguer et de La Condamine, tandis que G. Juan et Godin formaient de leur côté une autre série de triangles et de calculs. Les mesures géométriques ne furent terminées qu'après plus de quatre années, pendant lesquelles on fut exposé à des fatigues, à des dangers sans nombre, soit par un séjour presque continuel sur des montagnes couvertes de neige, et au milieu des précipices, soit par le passage subit de ces régions glacées à la température brûlante de la plaine, soit enfin par l'effet de l'ignorance et des préventions des habitants, qui faillirent être funestes à l'expédition en août 1739, à Cuença. Ulloa décrit avec beaucoup d'intérêt et de simplicité toutes les souffrances qu'il eut à endurer ainsi que ses compagnons; d'ailleurs peu occupé de lui-même, il omet presque une grave maladie dont il guérit heureusement dans un chalet de ces montagnes : mais on ne pouvait pas attendre ni d'un écrivain espagnol, ni d'un narrateur officiel, des détails qui eussent compromis plusieurs des autorités du Pérou, et en général l'amour-propre de ses compatriotes. Il ne laisse pas de faire connaître les préjugés des naturels du pays, par diverses anecdotes, entre autres celle de cet indien qui vint à genoux supplier les savants européens, qu'il prenait pour des magiciens, de lui révéler quel était le voleur d'un âne qu'on lui avait pris. Vers la fin de septembre 1740, comme on travaillait aux observations astronomiques à l'une des extrémités de l'arc du méridien qui avait été mesuré, un ordre du vice-roi obligea subitement les deux officiers espagnols de se rendre à Lima. La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne venait d'éclater. L'expédition du vice-amiral Anson menaçait les côtes des possessions espagnoles; Ulloa et Juan furent chargés de mettre en état de défense les parages voisins de Lima et de Callao. Dès que ces dispositions furent terminées, ils obtinrent de retourner à Quito reprendre leurs travaux scientifiques. Mais à peine arrivés, on les appelle à Guayaquil : le sac de Payta, par l'escadre anglaise, avait répandu au loin la terreur. Pour se faire une idée des fati-

gues de ces allées et venues, il faut songer à la difficulté des voyages à travers les montagnes du Pérou. Quand toutes les mesures furent prises pour la sureté de Guayaquil, on ne consentit à laisser repartir que l'un des deux officiers; ce fut Ulloa qui s'empressa de reprendre, dans la saison la plus défavorable, la route de Quito. En entrant dans cette ville, on lui apprit qu'il était rappelé en toute hâte à Lima, et il s'y rendit de nouveau avec G. Juan. Là ils prirent le commandement de deux frégates, avec ordre de croiser devant les côtes du Chili et les îles de Juan Fernandès. L'arrivée de quelques renforts espagnols à Lima leur permit d'aller encore une fois reprendre l'objet de leur mission scientifique, à Quito, où ils ne trouvèrent plus les académiciens français, à l'exception de Godin, avec lequel ils observèrent la comète de 1744. Enfin, impatients de rapporter en Europe le fruit de leurs travaux, ils allèrent s'embarquer à Callao, sur deux navires français qui devaient doubler le cap de Horn, et se rendre à Brest: mais des tempêtes les séparèrent; celui où se trouvait Ulloa ayant rejoint deux autres bâtiments français, échappa difficilement à un combat très-vif contre des corsaires anglais, supérieurs en force, qui s'emparèrent de ces deux bâtiments chargés de trois millions de piastres fortes. Il fallut changer de route pour éviter de nouveaux dangers: on se dirigea vers le nord de l'Amérique. En entrant dans le port de Louisbourg, au cap Breton, l'équipage se félicitait d'avoir échappé à tant de périls, lorsqu'on fut obligé de se rendre aux Anglais qui venant de prendre cette ville, y avaient à dessein laissé flotter les bannières françaises. Ulloa, fait prisonnier, fut transporté en Angleterre, et traité avec égards. Il ne tarda pas à recouvrer sa liberté et ses papiers, par le crédit de plusieurs personnages distingués qui s'intéressèrent vivement en sa faveur auprès de l'amirauté, entre autres le célèbre président de la société royale de Londres, Martin Folkes. Ce savant s'empressa de le présenter à ses collègues, et le fit nommer membre de la société. Bientôt Ulloa s'embarqua pour Lisbonne, et arriva à Madrid, en 1746, au commencement du règne de Ferdinand VI. Il reçut à la cour l'accueil le plus flatteur, fut nommé capitaine de frégate, et commandeur de l'ordre de St-Jacques. A la relation de son voyage, dont il s'occupa pendant les deux années suivantes, et qui eut un grand succès, il joignit un *Résumé historique* sur les souverains du Pérou depuis Manco Capac, le premier Inca, jusqu'aux derniers rois d'Espagne. Il y fait beaucoup d'emprunts à l'historien Garcilaso. Ce travail, peu remarquable en lui-même, a peut-être aussi le défaut de figurer comme un étalage fastueux de la puissance espagnole, plutôt que comme le complément d'un voyage écrit avec candeur, et rempli d'observations utiles ou savantes. Ulloa parcourut ensuite une partie de l'Europe, par ordre du roi, et les connaissances qu'il recueillit dans ce voyage furent heureusement appliquées au service de l'état et à l'utilité de la nation. Pendant la suite d'une carrière très-active, Ulloa s'efforça de concilier son goût pour l'étude des sciences avec les nombreuses commissions dont il fut chargé par son gouvernement pour le service maritime, et plus tard pour l'amélioration de l'industrie intérieure. La surintendance

lucrative de la mine de mercure de Guancavelica, au Pérou, fut la récompense de son zèle; mais les produits de cette mine diminuèrent par l'avarice et la mauvaise administration des entrepreneurs, et Ulloa ne put les rétablir, parce qu'il osa dénoncer les malversations de quelques hommes alors en pouvoir. Sous le règne de Charles III, un ministère qui savait apprécier les talents nécessaires à l'Espagne l'éleva au grade de chef d'escadre, et lui confia le commandement de la flotte des Indes. Lorsque la paix de 1762 eut fait passer la Louisiane sous la domination de l'Espagne, Ulloa fut envoyé pour en prendre possession, la gouverner, et pour y organiser les diverses branches de l'administration espagnole. Il y arriva en 1766; mais la résistance qu'il éprouva de la part des colons, qui avaient encore le cœur et l'esprit français, le força de se rembarquer. Avec plus d'audace et moins de scrupules sur le choix des moyens, O-Reilly, son successeur, réussit à soumettre la Louisiane au nouveau souverain que des convenances politiques lui avaient donné. (*V.* O-Reilly). Le voyage de Ulloa ne fut cependant pas inutile à sa réputation et à sa patrie : il parcourut les deux Amériques, et y recueillit des matériaux précieux, qui lui servirent à composer un nouvel ouvrage. Dans l'intervalle de ses campagnes, il correspondait avec les savants étrangers, et il fut nommé associé des académies de Stockholm et de Berlin. Dès 1748, il était devenu correspondant de l'académie des sciences de Paris. En 1772, il publia à Madrid, en 1 vol. in-4°., un recueil d'observations sous ce titre : *Noticias Americanas, Entretenimientos physico-historicos sobre la America Meridional, y la septentrional-oriental* (1); dans cet ouvrage il se livre à des dissertations d'une lecture facile (c'est ce que signifie ici le mot *Entretenimientos*) sur le sol, le climat, les productions végétales, animales et minérales de ces vastes contrées; sur les pétrifications marines; sur les Indiens, leurs mœurs, leurs usages, leurs antiquités, leurs langues, et enfin sur l'origine probable de la population de l'Amérique. A l'égard de cette dernière question, l'auteur admettant sur des autorités fort suspectes, qu'à la suite du déluge les hommes construisirent de petites arches à l'imitation de celle de Noé, suppose qu'une de ces arches dut être entraînée par les vents jusqu'en Amérique. Ce n'est point sur des hypothèses aussi hasardées qu'il faut juger cet esprit sage et sincère. Son livre fut bientôt suivi d'un autre : *La Marine* ou *Forces navales de l'Europe et de l'Afrique*, présenté au ministère espagnol en 1773. Ulloa fit paraître à Cadix, en 1778, une *Observation, faite en mer, de l'éclipse de soleil*, qui avait eu lieu cette année. Ce petit ouvrage fut traduit en français par Darquier, Toulouse, 1780, in-8°., et se retrouve dans le *Journal de Physique*, d'avril 1780. On y remarque un fait singulier qui occupa quelque temps les astronomes. L'auteur assure avoir vu pendant plus d'une minute, durant l'éclipse, et fait voir à plusieurs personnes un point brillant sur la lune, et il le regarde comme un véritable trou au travers de cette planète. « Suivant mon

(1) Un exemplaire de cet ouvrage donné par l'auteur à La Condamine, suivant une note écrite et signée de lui, a été vendu à Paris, le 9 décembre 1822, à la vente de la librairie espagnole de Rodriguez.

» calcul, dit Lalande (*Bibliographie* » *astronomique*, page 573), ce trou » serait à quinze lieues de distance » de sa surface, et il aurait cent neuf » lieues de longueur; mais on ne » peut le regarder que comme un » volcan. » Suivant le même Lalande (*ibid.*, page 778), Ant. de Ulloa, l'un des plus grands promoteurs de l'astronomie en Espagne, contribua beaucoup à la construction de l'Observatoire de Cadix; et c'est surtout comme savant, qu'il a laissé un nom honorable. Quoiqu'il possédât, au degré le plus éminent, toutes les connaissances théoriques de la navigation, on est forcé de convenir que dans la pratique de la marine militaire il ne s'éleva pas au-dessus de la médiocrité. Il commanda diverses escadres, mais sans éclat. Il était cependant parvenu au grade de lieutenant-général des armées navales, lorsqu'il fut chargé, en 1779, d'une croisière aux îles Açores, afin de s'y emparer de huit vaisseaux de la compagnie anglaise, qui revenaient de l'Inde, et de se rendre ensuite à la Havane, où il devait trouver des forces plus considérables, pour attaquer les Florides. Ulloa, l'esprit trop préoccupé d'expériences et d'observations, oublia de décacheter la lettre qui contenait les instructions ministérielles; et il revint au bout de deux mois après une croisière inutile. On l'accusa d'avoir laissé passer les huit navires anglais sans les poursuivre, d'avoir laissé prendre, à sa vue, une frégate espagnole et un vaisseau de Manille. Il fut arrêté et traduit, en déc. 1780, d'après sa demande, devant un conseil de guerre. Soit que l'accusation ne fût pas prouvée, soit que le mérite supérieur de Ulloa, et les services qu'il avait rendus eussent disposé ses juges à l'indulgence pour une faute occasionnée par sa seule distraction, il fut acquitté honorablement, et conserva son grade et ses titres; mais il cessa de figurer dans l'armée active, il commanda des départements maritimes, et sur la fin de sa vie, il fut directeur-général par *interim* des armées navales, et comme tel chargé d'examiner les élèves de l'école d'artillerie de marine à Cadix. Ulloa était aussi ministre de la junte générale du commerce et des monnaies. Il mourut dans l'île de Léon, le 3 juillet 1795, dans la quatre-vingtième année de son âge. Un voyageur anglais (Townsend), qui l'avait visité à Cadix huit ans auparavant, a fait ainsi son portrait: « L'Espagnol dont la conver- » sation m'intéressait le plus était » don Antonio de Ulloa;..... je trou- » vai en lui un véritable philosophe, » spirituel et instruit, vif dans sa » conversation, libre et aisé dans ses » manières.... Il est d'une petite sta- » ture, extrêmement maigre et voûté » par les années: il était habillé com- » me un paysan, et entouré de ses » nombreux enfants, dont le plus » jeune, âgé de deux ans, jouait sur » ses genoux. Dans la chambre où il » recevait ses visites, on voyait con- » fusément dispersés des chaises, » des tables, des malles, des caisses, » des livres, des papiers, un lit, une » presse, des parasols, des habits, » des outils de charpentier, des ins- » truments de mathématiques, un » baromètre, une pendule, des ar- » mes, des tableaux, des miroirs, » des fossiles, des minéraux, des co- » quilles, une chaudière, des bas- » sins, des cruches cassées, des anti- » quités américaines, de l'argent et » une curieuse momie des îles Cana- » ries.... » Ce n'est point seulement

par ses services rendus à l'état et par ses connaissances supérieures dans les hautes sciences que don Ant. de Ulloa a laissé de justes regrets dans sa patrie. L'Espagne lui doit le premier cabinet d'histoire naturelle, et le premier laboratoire de métallurgie qu'elle ait possédés; la première idée du canal de navigation et d'arrosement de la Vieille-Castille, commencé sous Charles III, et abandonné sous ses successeurs; la connaissance du platine et de ses propriétés; de l'électricité et du magnétisme artificiel. C'est lui qui perfectionna l'art de la gravure et celui de l'imprimerie, en Espagne; qui dirigea la géographie espagnole dans la rédaction des cartes de la Péninsule, et qui fit connaître l'utilité des laines *churlas*, très-semblables à celles de Canterbury, en Angleterre, et le secret de fabriquer des draps fins par le mélange de ces laines avec celle des mérinos. Afin de démontrer l'avantage de sa découverte, il établit à Ségovie, pour le compte et avec l'autorisation du roi, une fabrique d'où sortirent des draps comparables, pour la finesse, à ceux qui provenaient des manufactures étrangères. Enfin, c'est d'après les sollicitations d'Ulloa, que des jeunes gens furent envoyés dans divers états de l'Europe pour s'instruire dans les arts mécaniques et libéraux, et propager ces connaissances dans leur patrie. Son principal ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, etc., par de Mauvillon, 2 vol. in-4°., 1752. Le travail de Juan y est compris.

A—T et V—G—R.

ULLOA (MARTIN DE), savant critique espagnol, neveu du précédent, naquit à Séville, en 1730. Après avoir terminé ses études, il entra dans la carrière de la magistrature, et fut pourvu de la charge de président de l'audience royale de Séville. Au milieu des occupations de cette place importante, il trouva le loisir de satisfaire son goût pour les lettres et pour les recherches d'histoire. Il fut l'un des fondateurs de la société patriotique qui se forma dans sa ville natale, pour éclairer le gouvernement sur les mesures les plus propres à ranimer l'industrie et le commerce en Andalousie. La société des bonnes lettres de Séville, les académies de la langue et de l'histoire, de Madrid, le comptèrent au nombre de leurs membres les plus distingués. Il mourut à Cordoue, en 1800, à l'âge de soixante-dix ans, laissant plusieurs ouvrages très-estimables par l'étendue et la profondeur des recherches, mais peu connus au delà des Pyrénées. Les principaux sont : I. *Mémoire sur l'origine et le génie de la langue castillane*, Madrid, 1760, 2 part. in-4°. On y trouve beaucoup d'érudition. II. *Dissertation sur l'origine des Goths*, ibid., 1781, in-8°. III. *Recherches sur les premiers habitants de l'Espagne*, ibid., 1789, in-8°. IV. *Dissertation sur les duels*, ibid., 1789, in-8°. V. *Mémoire sur la chronologie des différents royaumes de l'Espagne*, ibid., 1789, 2 tom., in-4°. VI. *Histoire des académiciens de Madrid*, 1789, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage contient beaucoup de détails intéressants; mais l'auteur y prodigue trop d'éloges à des écrivains médiocres. VII. *Cadastre de Séville et de son territoire*, ibid., 1797, in-4°. Ce travail était demandé par le gouvernement. — *Bernard* de ULLOA, gentilhomme de la bouche du roi, a publié *Rétablissement*

des manufactures et du commerce d'Espagne, traduit en français, 1 vol. in-12, Amsterdam et Paris, 1753, sans nom de traducteur. W-s.

ULPHILAS ou WULFILAS, était, vers le milieu du quatrième siècle, évêque des Goths qui habitaient la Dacie et la Thrace : depuis que l'empereur Valens leur eut permis de s'établir dans la Mœsie, sur la rive droite du Danube, on les appela Petits-Goths, Goths-Occidentaux, West-Goths, Wisigoths. C'est pour leur instruction qu'Ulphilas traduisit en langue gothique les livres saints. Par cette version, dont les restes sont si précieux pour la science sacrée, et pour l'étude des antiquités septentrionales, il a immortalisé son nom. D'après le témoignage de Philostorge, ses ancêtres, issus de Sadagoltina, en Cappadoce, avaient été emmenés captifs par les Goths, lorsqu'en 266, ces peuples se jetèrent sur la Lydie, la Phrygie, la Troade et la Cappadoce, et devenus esclaves, ils avaient répandu, parmi ces barbares, avec les lumières de la religion chrétienne, les premiers rayons de la vie sociale et de la civilisation. Ils conservèrent ainsi une certaine supériorité morale sur leurs vainqueurs, et furent introduits dans leurs familles, puis admis aux places qui demandaient de l'instruction. Ulphilas ayant été choisi pour évêque, assista au concile que les Ariens convoquèrent, en 360, à Constantinople. Saint Hilaire qui s'y trouvait, défendit devant l'empereur Constance la foi catholique, avec sa fermeté ordinaire. Mais les Ariens l'ayant renvoyé dans les Gaules, ce faux concile adopta une formule contraire à la foi catholique. Après la défaite des Goths par les Huns, vers la fin du quatrième siècle, plusieurs de leurs hordes se réfugièrent dans les forêts de la Sarmatie ; ceux qui étaient restés en Orient députèrent leur évêque Ulphilas à Constantinople, en 377, pour prier l'empereur Valens de leur assigner une province de l'empire, dans laquelle il leur fût permis de s'établir. Ils promettaient qu'en récompense ils serviraient fidèlement dans les armées romaines. Ulphilas se trouvant dans la capitale de l'empire, occupé de sa mission, et apprenant que les chefs des Ariens étaient puissants à la cour, il les rechercha, et eut des conférences avec eux. Ils lui représentèrent que les Catholiques et les Ariens n'étaient divisés que par des disputes de mots, qu'au fond leur doctrine était la même, et qu'en faisant des concessions à Valens il réussirait beaucoup plus facilement. On prétend qu'Ulphilas se laissa entraîner, qu'à sa persuasion les Goths embrassèrent l'arianisme, et qu'ils le portèrent avec eux en Italie et en Espagne. Jusque-là ces peuples avaient suivi fidèlement la doctrine des apôtres, et d'après des témoignages authentiques, la défection parmi eux fut loin d'être générale. Quoi qu'il en soit, Ulphilas réussit parfaitement dans sa mission, et Valens permit aux Goths de s'établir sur la rive droite du Danube, dans la Mœsie et dans la Thrace. Mais les ordres de ce prince furent mal exécutés. Reçus en apparence comme amis, les Goths furent traités avec la plus grande dureté par les généraux grecs. Poussés au désespoir, ils se concertèrent, et se jetèrent sur la Thrace pour la piller. Valens accourut de l'Asie, et s'étant avancé jusqu'à Andrinople, Fritigaire, roi des Goths, lui envoya de nouveau Ulphilas, avec une lettre dans la-

quelle il lui déclarait, en termes très-soumis, que ses sujets ne demandaient qu'à être traités humainement; il priait qu'il leur fût permis d'habiter en paix les provinces qui leur avaient été assignées, et d'y cultiver les troupeaux qui faisaient toutes leurs richesses. Ces demandes modérées furent rejetées avec hauteur, et le 6 août 378, on en vint aux mains. Après un combat sanglant, Valens complétement défait, fut brûlé dans une cabane où il s'était retiré (*V.* Valens). Il est probable qu'après sa mort les Goths quittèrent les erreurs d'Arius. Ce qui est bien certain, c'est que saint Ambroise, saint Jérôme et saint Jean-Chrysostôme, donnent de grands éloges à la pureté de leur croyance, et que l'Évangile d'Ulphilas ne porte aucune trace d'arianisme. Ce prélat ne paraît pas avoir survécu aux grands événements de l'an 378; car sous l'empereur Théodose, depuis l'an 379 jusqu'en 395, nous voyons que Théomime, qui sans doute lui avait succédé, était évêque des Goths. D'après le témoignage unanime de l'antiquité, Ulphilas avait traduit en langue gothique les saintes Écritures, l'Ancien et le Nouveau-Testament. Philostorge assure qu'il avait omis dans sa traduction les livres des Rois, craignant que cette partie de nos livres saints, consacrée au récit d'événements militaires, n'enflammât encore davantage l'ardeur d'un peuple guerrier, motif qui paraît bien léger; aussi cette assertion est regardée comme extrêmement hasardée. Le même écrivain attribue à Ulphilas la gloire d'avoir inventé les lettres gothiques, ce qui n'a aucune apparence de vérité. Car s'il avait introduit des caractères étrangers, et jusque-là inconnus aux Goths, comment ceux-ci auraient-ils pu le lire, le comprendre? De quelle utilité aurait été pour eux sa traduction, à moins qu'il n'eût commencé par apprendre à lire à toute la nation? Ulphilas avait donc devant lui l'alphabet des Goths, lequel appartenait à celui de tous les peuples septentrionaux; il ne fit que suppléer là où il avait à rendre des sons que les formes, les figures de son alphabet ne pouvaient assez clairement exprimer. Versé dans la littérature grecque, le savant traducteur a pu donner à la langue gothique plus de régularité; il lui a sans doute imprimé un mouvement qu'elle n'avait point, il en a rendu l'étude plus facile aux Grecs; mais il n'en a inventé ni les lettres, ni l'alphabet. Junius, Mareschall, Stiernhielm, Fulda, Reinwald, Zahn et les autres savants qui ont examiné sa version, assurent qu'il a traduit le texte grec, que l'on appelle *bysantin moderne;* il suit son original mot-à-mot, il conserve fidèlement la construction grecque, autant que cela peut se faire sans blesser les règles de la grammaire gothique, et à cette imitation presque servile il sacrifie quelquefois la clarté. Il décrit avec une exactitude religieuse chaque mot plutôt qu'il ne le traduit; si quelquefois il n'arrive point jusqu'à l'expression propre, c'est parce que son manuscrit grec était vicieux, ou que, malgré ses efforts, il n'avait pu faire plier la langue gothique à la tournure de la phrase grecque. La traduction d'Ulphilas est, pour les savants qui étudient les antiquités du Nord, d'autant plus précieuse, qu'elle présente le plus ancien document écrit dans une des langues septentrionales: elle leur montre le point où ils doivent commencer leurs recherches. Dans les anciens idiomes francique,

anglo-saxon, bas-allemand, frison, haut-allemand, suève, islandais et scandinave, on n'a encore rien découvert qui appartienne au quatrième siècle. Les savants du Nord prétendent, il est vrai, que quelques chants de l'Edda sont du deuxième ou du troisième : mais cette haute antiquité est contestée; et Reinwald, qui avait des connaissances si profondes dans les langues septentrionales, assure que ces chants ne peuvent être que du neuvième siècle. La loi salique fut écrite en langue francique; mais seulement dans le commencement du cinquième siècle, et l'original francique est perdu; nous n'en possédons plus que quelques phrases que la version latine nous a conservées. Après cette antique loi de nos pères, le plus ancien document que l'on connaisse dans les langues septentrionales est la traduction d'un Traité d'Isidore de Séville, faite par un Franc, dont le manuscrit autographe se trouve à la bibliothèque du Roi, sous le n°. 2326; mais il est tout au plus du sixième siècle. Les premières traductions de la Bible en langue francique n'ont été publiées que sous les princes Carlovingiens (1). Ce qui reste de la traduction d'Ulphilas nous est parvenu en deux manuscrits, dont l'un, appelé *Codex Argenteus*, est à présent dans la bibliothèque de l'université d'Upsal en Suède; l'autre, nommé *Codex Carolinus*, appartient à la bibliothèque du duc de Brunswick-Wolfenbuttel. Le *Code d'argent*, qui a été copié en Italie, dans le cinquième siècle, pendant que les Wisigoths y dominaient, se trouvait, vers le milieu du seizième siècle, dans la bibliothèque de l'abbaye de Werden, en Westphalie. Ce *Codex* mérite d'être appelé d'*argent*, à raison des caractères et à cause de la relîure, qui est en argent massif. Le manuscrit original avait trois cent vingt feuillets ou six cent quarante pages in-4°. Malheureusement il n'a plus aujourd'hui que cent quatre-vingt-huit feuillets, qui renferment les quatre évangélistes, défigurés par de grandes lacunes. Dans notre *Codex*, comme dans le *Codex Brixianus* de Blanchini, les évangélistes sont placés dans l'ordre suivant : S. Matthieu, S. Jean, S. Luc et S. Marc. Le premier verset de chaque chapitre est toujours écrit en lettres d'or. Le verset IX du 6e. chapitre de S. Matthieu, qui est le commencement du *Pater*, est aussi en caractères d'or. Il existe plusieurs copies de ce *Codex*. La première et la plus importante avait été faite à Werden. Le copiste y avait suivi pas à pas l'original, transcrivant les lettres gothiques, les lignes et les pages, dans l'ordre où elles s'y trouvent. Le comte de La Gardie, s'étant procuré cette copie, en fit don à l'université d'Upsal. Rudbeck l'avait empruntée : elle périt, en 1702, dans l'incendie qui consuma la bibliothèque de ce savant. Ihre en avait aussi tiré une copie, laquelle orne à présent une bibliothèque particulière, à Francfort-sur-l'Oder. Dans celle-ci, on trouve, en regard du texte gothique, la version qu'en avait faite l'archevêque d'Upsal Erich Benzel,

(1) Voy. *Langue et littérature des anciens Francs*, par G. Gley, Paris, 1814, in-8°., pag. 88 et suiv. L'auteur donne, pag. 154, des détails historiques sur le *Codex* que les Anglais appellent *Aureus*, et dont il découvrit, en 1794, un *Codex* pareil à celui qu'on croyait être l'*unique*. Le roi de Bavière l'a fait mettre dans sa bibliothèque à Munich. Il est, comme celui de Londres, du huitième ou neuvième siècle. M. Gley en prit, dans le temps, une copie qui représente l'original mot par mot, page par page, et l'a fait déposer à la bibliothèque de l'institut, avec la version littérale et les notes de Reinwald.

avec les notes d'Ihre. Jusqu'à présent, il a paru cinq éditions de ce *Codex* : I. *Quatuor D. N. Jesu-Christi evangeliorum versiones perantiquæ duæ, gothica et anglo-saxonica, quarum illam è celeberrimo Codice argenteo nunc primùm depromsit Fr. Junius; hanc autem è codicibus manuscriptis collatis emendatiùs recudi curavit Thomas Mareschallus Anglus, cujus etiam observationes in utramque versionem subnectuntur. Accessit et Glossarium gothicum.... operâ ejusdem F. Junii*, Dordrecht, 1665, 2 vol. in-4°. Pour exécuter cette grande entreprise, Junius, aidé, à ce qu'il paraît, par le comte de La Gardie, avait fait fondre les caractères de l'alphabet gothique, que l'on appelle *ulphilaniens*. II. Le même texte gothique, avec la version anglo-saxone, le tout imprimé avec les mêmes caractères, à Amsterdam, 1684, même format. III. *D. N. Jesu-Christi SS. Evangelia ab Ulfilâ Gothorum in Mœsiâ episcopo, circà annum à nato Christo 360 è græco gothicè translata, nunc cum parallelis versionibus sveo-gothicâ, norrœnâ seu islandicâ, et vulgatâ latinâ edita*, Stockholm, 1671, in-4°. Geor. Stierhielm, qui a publié cette édition, a, comme les savants de son temps, parlé de l'origine des langues, et en particulier de la langue gothique. Ses hypothèses sont plus curieuses que solides. Il donne le texte d'Ulphilas, avec les lettres latines, le texte islandais et suédois et un Glossaire pour les mots employés par Ulphilas. IV. *Sacrorum Evangeliorum versio gothica, è codice argenteo emendata atque suppleta, cum interpretatione latinâ et annotationibus Erici Benzelii, non ità pridem archiepiscopi Upsaliensis, edidit, observationes suas adjecit et Grammaticam gothicam præmisit Edwardus Lye*, Oxford, 1750, in-fol. Le manuscrit de l'archevêque Benzel était achevé en 1707, et prêt à être envoyé à l'imprimeur. L'éditeur mourut sans avoir vu paraître son travail, que Lye a fidèlement publié. Le texte, pris dans le *Codex argenteus*, fut imprimé avec les caractères gothiques ou *ulphilaniens*, que Mareschall avait fait venir de Hollande à Oxford, après la mort de Junius. Ces caractères ont aussi servi à publier le Dictionnaire gothique de Lye. Au bas de la page, on trouve la version latine littérale de Benzel, avec les notes et la Grammaire gothique de Lye. V. *Version gothique d'Ulfilas, le plus ancien document en langue germanique, d'après le texte d'Ihre, avec une version interlinéaire littérale en latin, une Grammaire et un Glossaire, par F.-C. Fulda, F.-H. Reinwald, J.-C. Zahn* (allem.) *Weissenfels*, 1805, in-4°. Cette édition, dédiée au roi Gustave-Adolphe IV, peut remplacer les précédentes. Dans l'introduction, on trouve tout ce que l'on peut desirer sur les Goths, sur leur langue, sur Ulphilas, sur sa traduction, sur le texte d'après lequel il l'a faite, sur la langue dont il s'est servi, sur le *Codex argenteus* et le *Carolinus*, sur les grammaires, les glossaires, les auteurs que l'on peut consulter quand on veut bien comprendre le texte d'Ulphilas. En 1733, Stuss avait annoncé la publication prochaine d'Ulphilas, avec le texte grec et la version allemande. L'année suivante, Heyne donna le Programme d'une édition qui comprendrait Ulphilas avec les versions anglo-saxone, haut-allemande, bas-allemande, hollandaise, suédoise, is-

landaise, et le texte francique des Évangiles, par Otfried et Tatien. Ces deux savants n'ont publié que leur annonce; et leur édition n'a point vu le jour. Ihre avait aussi préparé une édition du *Codex argenteus;* mais celle de Stirnhielm ayant paru, il se contenta de publier son *Ulfilas illustratus*. Le *Codex Carolinus* fut découvert, en 1756, par Knittel, dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, et publié, en 1762, à Brunswick, avec les mêmes caractères que le *Codex argenteus*. Il est, sous tous les rapports, beaucoup moins précieux. Voici les cinq éditions qui en ont paru : I. *Ulphilæ versionem gothicam nonnullorum capitum Epistolæ Pauli ad Romanos, venerandum antiquitatis monumentum pro amisso omninò atque adeò deperditoper multa secula ad hunc usque diem habitum, è litterâ codicis cujusdam manuscripti rescripti, qui in augustâ apud Guelpherbytanos bibliothecâ adservatur, unà cum variis variæ litteraturæ monumentis huc usque ineditis, eruit, commentatus est datque foras F. A. Knittel.* Dans cette superbe édition, le texte gothique est imprimé avec les caractères que l'on appelle *Ulphilaniens*. Sous chaque mot, le texte est répété en caractères latins, et au-dessous de ce second texte, Knittel a placé sa traduction allemande. De l'autre côté on trouve l'ancienne traduction latine avec le texte de la Vulgate et le texte grec. II. *Fragmenta versionis Ulphilanæ, continentia particulas aliquot Epistolæ Pauli ad Romanos. haud pridem è codice rescripto bibliothecæ Guelpherbytanæ eruta à F. A. Knittel, archidiacono, edita nunc cum aliquot annotationibus, typis reddita, à Johanne Ihre. Accedunt duæ dissertationes ad philologiam mæsogothicam spectantes*, Upsal, 1763, in-4°. L'éditeur donne fidèlement le texte de Knittel, mais avec des caractères latins; il y joint sa version latine avec des notes et deux dissertations. Une troisième édition du *Codex Carolinus* a paru dans la collection que Busching a publiée en allemand sous ce titre : *Sammlung der ihrisch-ulfilanischen Schriften* (*Collection des écrits ihre-ulphilaniens*). Une quatrième se trouve dans le *Dictionnaire de Lye, par Manning*, avec les caractères ulphilaniens, Londres, 1772; et enfin une cinquième dans les *Taelkundigen mengelingen, par Steenwinkel*, avec des caractères *ulphilaniens*, fondus par l'éditeur, et avec la traduction hollandaise en regard. Leyde, 1781 à 1785. On doit admirer le mouvement vraiment extraordinaire qu'a pu imprimer chez toutes les nations éclairées un parchemin échappé, il y a cent cinquante ans, à une destruction qui semblait devoir être éternelle; cette série d'éditions qui se sont succédées en différentes contrées, sous des formes si variées, annonce un phénomène du plus haut intérêt pour les lettres et la science; elles ont donné matière à une infinité d'écrits et de dissertations; elles ont provoqué des recherches profondes sur les langues du Nord, de l'Asie, et sur leur origine. Avec le texte d'Ulphilas, on a pu dire ce qu'est la langue gothique, on a pu déterminer d'une manière précise les formes de son alphabet, de sa syntaxe, et la comparer avec les autres anciens idiomes du Nord; on a pu l'expliquer par des glossaires et des dictionnaires. Il serait à desirer que l'on fît une pareille découverte pour le celtique, le punique, et pour

tant d'autres langues dont il ne reste que des vestiges inintelligibles.

G—y et M. B—n.

ULPIEN (Domitius Ulpianus), fameux jurisconsulte de l'ancienne Rome, était originaire de Tyr, ville de la Syrie Phénicienne habitée par des colons romains qui avaient conservé les mœurs, les institutions et la langue de leur métropole. Il vivait vers l'an 209 de J.-C. Après avoir enseigné quelque temps à Rome la jurisprudence, il fut, avec le jurisconsulte Paul, un des assesseurs de Papinien, dans la préfecture du prétoire, sous les empereurs Alexandre et Caracalla. Parvenu lui-même à cette dignité, sous Héliogabale, il y fut maintenu par Alexandre Sévère. Ulpien remplit encore sous ce dernier prince plusieurs fonctions honorables, entre autres celles de secrétaire-d'état, *magister scrinii*, et de préfet des approvisionnements, *præfectus annonæ*. L'empereur Sévère l'aimait et l'estimait tant, qu'il le prit pour tuteur, d'abord contre le gré, puis avec l'approbation de Mammée, sa mère. Quoique jeune encore, ce prince, d'un cœur droit et d'un esprit cultivé, ne pouvait se passer d'Ulpien, dont le savant entretien et la prudence le charmaient également. Ce jurisconsulte n'était d'ailleurs pas moins recommandable par sa science que par sa probité. Aussi l'infâme Héliogabale, en chassant tous les sénateurs et tous les honnêtes gens de Rome, avait compris Ulpien dans cette proscription, parce qu'il était homme de bien. (*Spartian.*). Enfin, suivant Lampride, Alexandre ne fut un grand empereur que parce qu'il gouverna l'état par les conseils d'Ulpien. Ce jurisconsulte avait en effet tenu lui-même, pour ainsi dire, les rênes de l'empire pendant les premières années du règne de ce prince. C'est sans doute à la sagesse ainsi qu'à l'habileté d'Ulpien, qu'il faut attribuer la douceur et l'équité de ce même règne. Cependant on lui a fait quelques reproches. Les deux principaux sont la mort de Chrestus et de Flavien, préfets du prétoire, et sa haine pour les chrétiens. La première imputation n'est pas plus fondée que l'autre. Ces deux préfets, à la vérité, furent condamnés à mort pendant qu'Ulpien dirigeait le conseil d'Alexandre; mais rien ne prouve que ce fût ce jurisconsulte lui-même, comme le prétend Xiphilin, qui, pour leur succéder dans la préfecture, provoqua cette condamnation. L'assertion, au moins hasardée, de cet écrivain grec, est d'autant plus suspecte que les auteurs latins gardent tous sur ce fait un profond silence, et que Zozyme lui-même le raconte fort longuement d'une manière toute différente. Quant à la haine qu'il portait aux Chrétiens, quoique le martyrologe romain fasse mention d'un grand nombre de saints martyrs qui expirèrent dans les supplices et les tourments sous le règne d'Alexandre Sévère, et durant la préfecture d'Ulpien, cette persécution était moins l'effet de la haine que de la politique. Ce jurisconsulte était païen; en informant contre les sectes il remplissait un devoir de sa charge. Il est également faux qu'il ait recueilli, ainsi que le dit Gravina, les constitutions des autres empereurs relatives aux Chrétiens, pour aigrir contre eux Alexandre, qui les eût protégés (*Voy.* Alexandre Sévère), puisque, dans ses livres intitulés *De officio proconsulis*, où sont réunies ces mêmes constitutions, se trouvent éga-

lement les lois que les empereurs précédents avaient portées contre toute espèce de crime. On sait d'ailleurs que le christianisme était alors rangé parmi les crimes d'état. Ulpien a laissé, sur le droit, un grand nombre d'ouvrages, tous fort estimés, et qui ont obtenu les éloges de plusieurs empereurs. Dioclétien, Maximien, et surtout Justinien l'appellent le *très-prudent, très-sage et très-fécond jurisconsulte* (*Cod. de quæst.*). Ulpien est encore aujourd'hui pour nous, et sous plus d'un rapport, le plus important des anciens jurisconsultes. Ses écrits paraissent même avoir reçu une dernière révision sous le règne de Caracalla. Celui qu'il a composé sur l'édit a été amplement mis à contribution dans les Pandectes. Ce livre, qui était probablement un commentaire sur les *Digesta* de Julien, devint, du moins dans les écoles de l'Orient, le guide ordinaire des professeurs de jurisprudence. Les passages extraits des écrits d'Ulpien, dans les Pandectes, forment à eux seuls une masse aussi considérable que ceux qui ont été empruntés à tous les autres jurisconsultes réunis. La *Collatio Mosaicarum et Romanarum legum*, ou Conférences des lois de Moïse et de Rome, en renferme aussi un grand nombre de fragments. Il nous reste en outre d'Ulpien un autre ouvrage qui, jusqu'en 1817, était l'unique en ce genre. Cet ouvrage est un aperçu du droit romain, tracé d'après la doctrine contenue dans tous les passages des écrits d'Ulpien insérés dans les Pandectes. Il est intitulé : *Liber singularis regularum*. C'est évidemment un traité scientifique du droit romain. D'après l'état dans lequel se trouve la partie finale de la matière relative aux *Personnes*, on voit que le manuscrit a beaucoup souffert en cet endroit, de même que dans le commencement de ce traité. Il y manque aussi tout ce qui a rapport aux *obligations* et aux *actions*. Cet ouvrage a eu le sort de la plupart de ceux des anciens qui sont parvenus jusqu'à nous. Il n'en existe plus qu'un seul manuscrit qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque du Vatican ; encore est-il incomplet. Le *Liber singularis regularum* n'a été publié que fort tard, en 1549, par Tilius; et c'est d'après le nom de cet éditeur qu'Antoine Augustin lui a donné le titre de *Fragmentum Tilianum*. D'autres l'ont appelé *Ulpiani institutiones*, jusqu'à ce qu'enfin l'usage ait consacré la désignation de *Fragments d'Ulpien*. Quant au manuscrit connu sous le nom de *Ulpianus de Edendo*, il tire sa dénomination de ce que le premier fragment qui s'y trouve inséré est d'Ulpien, et qu'il a été puisé dans le titre des Pandectes *de Edendo*. Du reste le style de ce jurisconsulte est facile, tempéré, mais toujours grave et concis. L'auteur est admirable pour le choix des termes ; il est même si scrupuleux à cet égard, que Théodore Cynulque, dans Athénée, trouve son exactitude et sa subtilité rebutantes. Aussi l'appelait-on l'amateur d'épines, *spinarum collector*. Ulpien fut à-la-fois homme d'état et habile jurisconsulte ; mais autant il était chéri de l'empereur, autant il était haï des soldats, parce qu'il avait fait abolir plusieurs privilèges qu'Héliogabale leur avait accordés. Alexandre l'avait plus d'une fois sauvé de leur fureur, en le couvrant de sa pourpre (1); mais il ne put l'en

(1) La pourpre impériale était si respectée des Romains, qu'il n'était permis à personne de la

préserver long-temps. La haine l'emporta enfin sur la faveur du prince. Quelques soldats de la garde prétorienne entrèrent chez lui de vive force pendant la nuit, et le massacrèrent presque dans les bras d'Alexandre, vers l'an 230 de J.-C.

M—R—U.

ULRIC (Comte DE CILLEY), l'ennemi du grand Huniade, eut, dans le quinzième siècle, sur les affaires de la Hongrie, une influence funeste. Neveu de Barbe Cilley, épouse de l'empereur Sigismond, il fut nommé, en 1437, gouverneur de la Bohême, par Albert d'Autriche; mais ce prince l'éloigna quand il apprit que, de concert avec l'impératrice veuve, il intriguait pour se faire nommer roi. Après la mort d'Albert, Ulric s'insinua dans la confiance d'Élisabeth sa veuve, et d'après ses avis, cette princesse suspendit les pouvoirs qu'elle avait donnés pour aller offrir le trône de Hongrie et sa main à Vladislas, roi de Pologne. Ulric avait fait considérer l'état où se trouvait la princesse; et en effet, trois mois après la mort de son époux, elle accoucha d'un prince qui fut depuis Vladislas V, roi de Hongrie. Il y avait dans le royaume un parti puissant opposé aux Cilley; sur ses instances et malgré les nouveaux ordres d'Élisabeth, le roi de Pologne accepta, avec la main de la princesse, la couronne de Hongrie (1440). Ulric arrêta les ambassadeurs qui venaient apporter cette résolution à Élisabeth et s'empara des présents qu'ils devaient offrir. Le roi de Pologne s'étant mis en marche pour venger cet affront, Ulric conduisit la reine et le jeune prince, qui n'avait que trois mois, à Stuhl-Weissenbourg, et après avoir couronné cet enfant, il l'envoya à Presbourg avec sa mère. Le grand Huniade, ennemi des Cilley, s'étant déclaré pour Vladislas, les partisans d'Élisabeth suivirent cet exemple. Ulric, enfermé dans Raab, ayant été pris, jura aussi fidélité à Vladislas, qui, après s'être fait donner en otage vingt-quatre des nobles qui suivaient ce fier magnat, le renvoya vers Élisabeth pour l'engager à rendre la *sainte couronne*, que, d'après l'avis d'Ulric, elle avait emportée avec elle. Au lieu de revenir, Ulric s'enfuit avec elle à Vienne, d'où il s'avança à la tête de ses partisans contre Vladislas. On était en présence; des amis communs représentèrent combien il serait honteux que des frères combattissent contre des frères, pendant que le brave Huniade couvrait presque seul les frontières du royaume contre les Turcs. Ulric négocia, pour ainsi dire, d'égal à égal, avec le souverain de deux puissants royaumes; il promit seulement *de rester neutre* (1441). Après la malheureuse bataille de Warna (1444), la diète hongroise envoya, à Vienne, prier l'empereur Frédéric de rendre la couronne de Hongrie et le jeune prince Vladislas, qu'il faisait élever à sa cour. D'après l'avis d'Ulric qui se tenait près du jeune prince, Frédéric imposa, entre autres conditions, que Vladislas, à son arrivée en Hongrie, ne serait point couronné, et que le premier couronnement fait par Élisabeth et Ulric serait déclaré légitime. Les députés ayant refusé d'accepter, Cilley s'avança vers la Hongrie, et ses partisans s'emparèrent de la Croatie. Aussitôt Huniade accourt, laissant là les Turcs pour un moment; nommé capitaine-général du royaume, il fond sur Ulric et le force à renouveler sa pre-

toucher, à moins qu'on ne fût revêtu d'une haute dignité.

mière soumission (1446). Après la la déroute du 18 oct. 1448, Huniade, dans sa fuite, tomba entre les mains d'un des parents d'Ulric; George, duc de Servie, qui l'aurait peut-être livré à Amurath II, si celui-ci n'avait rejeté de lâches propositions, et si le conseil royal de Hongrie n'était intervenu. Huniade fit aux circonstances et au bien du royaume un grand sacrifice; il maria son fils aîné Vladislas Huniade à la fille d'Ulric, et fit nommer celui-ci duc de Slavonie et patron de l'archevêché d'Agram. En 1449, Ulric, qui paraissait agir de bonne-foi avec Huniade, défit un magnat rebelle et lui enleva ses places-fortes, dont Huniade, comme gouverneur du royaume, prit possession au nom du roi Vladislas. Ce jeune prince était toujours détenu à la cour de l'empereur Frédéric, qui, sous les plus vains prétextes, refusait de le rendre; il le prit même avec lui en allant à Rome. Ulric, qui était également puissant en Autriche, excita la noblesse des états: celles de Hongrie et de Bohême s'y étant jointes, on envoya en Italie une députation à l'empereur, qui, offensé par le ton menaçant que l'on prenait envers lui, fit excommunier par le pape les membres de cette confédération, et les déclara rebelles. On en appela aux armes et au pape mieux informé, et Frédéric fut forcé de remettre le jeune roi entre les mains d'Ulric (1452), qui l'amena triomphant à Vienne. Il n'avait pu décider Huniade à agir avec lui, ce grand capitaine pensant qu'il fallait ménager l'empereur dont la coopération contre les Turcs était si importante; d'ailleurs il prévoyait, avec raison, qu'Ulric ne montrait tant de zèle pour délivrer le roi qu'afin de gouverner en son nom. Cependant il envoya à Vienne son fils aîné Vladislas, avec une escorte de deux mille hommes et de riches présents. Le jeune prince étant aussi roi de Bohême, les états de ce royaume réclamaient pour la Bohême l'honneur de la première visite. D'après l'avis d'Ulric, devenu tout-puissant, Vladislas se décida pour la Hongrie, en invitant Huniade à venir lui-même à la tête du conseil-d'état pour le prendre à Vienne. Le roi Vladislas, conduit en Hongrie, fut généralement reconnu, et on ne lui parla plus d'un second couronnement pour ne point offenser Ulric, qui, afin de se faire un nouvel appui, fit conclure le mariage de la princesse Élisabeth, sœur du roi, avec Casimir, roi de Pologne (1453). Malheureusement pour la Hongrie, Vladislas Huniade perdit sa jeune épouse, fille d'Ulric. Cette mort rompait le faible lien qui unissait les deux grandes familles, et depuis elles ne connurent plus de modération. Pendant que Huniade délivrait Semendria, assiégé par Mahomet II, Ulric était tombé sur la Croatie, dont il avait pris plusieurs places. A cette nouvelle, Huniade fut forcé de suspendre la poursuite des Turcs. Ulric, qui pendant quelque temps avait perdu la faveur du roi, rentra à la cour comme en triomphe (1455), et d'après ses insinuations, Huniade reçut ordre de se rendre auprès du roi, qui alors avait atteint sa quinzième année. Huniade vint, mais avec une escorte de deux mille chevaux, au milieu desquels il campa devant le palais où se trouvait le roi: invité à venir le trouver, il répondit qu'il n'avait point l'usage d'entrer dans une place à moins qu'il n'y eût mis lui-même garnison. Le roi lui promit des lettres de sureté; et son entrée étant concertée, Ulric

12..

alla au-devant de lui comme pour lui faire honneur : « Où est la lettre du roi, dit Huniade ! — Je l'ai oubliée, répondit Ulric. — Lâche, reprit Huniade, je devrais te faire hacher en pièces; je donne ta vie non à toi, mais au roi. » A ces mots, il lui tourna le dos, et s'éloigna. Peu de temps après, le pape, effrayé, envoya en Hongrie un légat, qui opéra une espèce de réconciliation. Huniade conserva le commandement de l'armée et la direction suprême du ministère de la guerre; mais il dut céder au roi les places-fortes qu'il occupait, et envoyer à la cour son second fils Mathias (*V.* Corvin), que le roi nomma son chambellan. Ulric fut créé duc de Dalmatie, de Croatie et de Slavonie. Mahomet étant entré en Bulgarie (1456), Vladislas devait se mettre à la tête d'une armée puissante, et aller joindre Huniade. Ulric, au lieu de conduire le jeune prince au chemin de l'honneur, l'emmena à Vienne, laissant à Huniade le soin de protéger la Hongrie. Ce héros ne manqua point à ses devoirs : dans les journées glorieuses des 14, 21 et 22 juillet 1456, il délivra Belgrade, et repoussa Mahomet jusque dans la Romélie. Il conjurait Vladislas, ou plutôt Ulric d'arriver, l'assurant que la terreur parmi les Turcs était telle, que dix mille Hongrois en feraient fuir trente mille; mais il mourut, n'ayant joui de ses dernières victoires que pendant quinze jours. A cette nouvelle, le roi et Ulric marchèrent vers la Hongrie, et la diète déclara celui-ci capitaine-général du royaume, à la place de Huniade. Une réconciliation apparente ayant été négociée entre les Cilley et les Huniade, le roi déclara qu'il irait à Belgrade, alors entre les mains de ces derniers. Vladislas Huniade, qui s'y était rendu, afin de tout préparer pour recevoir le monarque, surprit une lettre d'Ulric qui annonçait à un de ses amis l'espoir d'en finir bientôt avec ceux qu'il appelait une *race de chiens*. La famille se rassembla et la mort d'Ulric fut résolue. Le roi arriva à la tête de l'armée, avec Ulric. Quatre-vingts personnes étaient à peine entrées dans Belgrade, que les portes se fermèrent, et Vladislas leur fit poser les armes. Le lendemain ayant fait prier Ulric de passer chez lui, il lui montra la lettre que l'on venait d'intercepter; le traitre voulut alors résister, et Vladislas fut blessé à la tête et à la main; mais ses gardes se jetèrent sur Ulric et lui coupèrent la tête (*V.* Huniade et Vladislas). G—y.

ULRIC (Philippe-Adam), professeur de droit, naquit, en 1692, à Louda dans l'évêché de Wurtzbourg, et voyagea en France, en Italie et en Espagne. De retour dans sa patrie, il s'occupa d'y répandre les connaissances utiles par la traduction de plusieurs ouvrages étrangers. Il encouragea en Franconie la culture du trèfle, des pommes de terre et des mûriers. Pour se livrer sans réserve à l'agriculture, il quitta sa chaire de droit, en 1739, prit des fermes, acheta des terres et acquit des richesses considérables en cultivant le trèfle. Il fit imprimer, à ses dépens, des Mémoires économiques, qu'il distribuait gratuitement. Il chercha aussi à introduire de nouvelles machines, à réformer les écoles du peuple, à lui inspirer des sentiments purs de religion, en répandant de bons livres de piété ; enfin il nourrissait une infinité de pauvres, et il fonda des missions pour la propagation de la foi, un mont-de-piété, un hôpital,

etc. Le docteur Oberthor a donné la Vie de cet homme de bien, à Wurtzbourg, in-8°., 1783. T—D.

ULRIC. *Voy.* UDALRIC.

ULRICH (JEAN-JACQUES), né à Zurich en 1569, y mourut en 1638. Après avoir fait ses études dans sa patrie, à Midlbourg, Leipzig, Wittenberg et Tubingen, il occupa ensuite différentes chaires de théologie à Zurich, où il publia un nombre considérable d'écrits, dont on ne citera que les plus remarquables : I. *Vindiciæ pro Bibliorum translatatione Tugurina contrà Gretzerum*, 1616. II. *De religione ecclesiarum græcanicarum, tùm vetere, tùm hodiernâ*, 1621. III. *De religione antiquâ et catholicâ, S. Felicis et S. Regulæ, proto-martyrum Tigurinorum*, etc., 1628. IV. *Oratio de confessione Helveticâ et Augustanâ*, 1635. — ULRICH (Jean-Jacques), né à Zurich en 1683, y mourut en 1731. Après avoir étudié dans sa patrie, à Bremen, à Franeker et à Leyde, il occupa les chaires de morale et de droit naturel à Zurich. Outre des Sermons et des Commentaires sur la sainte Écriture, il a publié : I. *Historia Jesu Nazareni à Judæis blaspheme corrupta, versione ac notis illustrata*, Leyde, 1705, in-8°. II. *Gentilis obtrectator, sive de calumniis gentilium in Judæos commentatio*, 1744, in-8°. III. *Miscellanea Tigurina*, 3 vol. in-8°., 1722 à 1724. Dans la *Bibliothèque de Brême* se trouve de lui la *Vie de Rodolphe Gualter*.— ULRICH (Jean-Gaspar), né en 1705, mourut à Zurich en 1768. Il fit ses études dans sa ville natale, à Utrecht et à Bremen; et il voyagea ensuite dans l'Allemagne et dans les Pays-Bas. A son retour dans sa patrie, il occupa différents emplois ecclésiastiques. Il s'était appliqué particulièrement à l'étude des langues orientales, et surtout à celle des rabbins. Outre un grand nombre de Sermons, d'ouvrages de piété et de Dissertations, il a donné une nouvelle édition de la *Sainte Écriture*, 1755, et l'*Histoire des Juifs en Helvétie*, 1765, ouvrage très-curieux. On trouve de ses Mémoires dans la *Tempe helvetica* et dans la *Satura dissertationum*, qui se publièrent à Zurich. — ULRICH (Jean-Rodolphe), né à Zurich en 1728, y mourut en 1795. Il fut professeur de droit naturel et de morale au gymnase de sa ville natale depuis 1763, et devint premier pasteur en 1769. Ecclésiastique recommandable par la sagesse de ses vues, par sa modération, par un esprit cultivé et par son érudition classique, il a bien mérité de sa patrie par le zèle avec lequel il contribua à des réformes de l'Église et des écoles, ainsi qu'à l'établissement de différentes institutions bienfaisantes. Il a publié des Sermons et des écrits ascétiques, qui ont été fort goûtés (Sal. Hirzel, *Souvenir de mon frère S.-G. Hirzel, et de mes amis Ulrich et Schinz*, à Zurich, 1804, in-8°., en allemand). U—I.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, reine de Suède, femme de Charles XI et mère de Charles XII, était née, en 1656, de Frédéric III, roi de Danemark, et de Sophie-Amélie de Brunswick-Lunebourg. Son mariage avec Charles XI facilita le rétablissement de la paix entre la Suède et le Danemark, en 1679. Charles, captivé par sa mère Hedwige-Éléonore de Holstein, ne témoigna jamais une grande tendresse à Ulrique-Éléonore (*V.* CHARLES XI); mais cette princesse se conduisit toujours avec beaucoup de prudence, et se fit aimer de

la nation en tempérant par ses bienfaits les mesures rigoureuses que prenait quelquefois son mari. Elle se distingua aussi par ses connaissances et son goût pour les lettres. Jean Paschius, dans son *Gynæceum doctum*, dit en parlant de cette princesse qu'elle savait le latin, le français, l'italien, le danois, le suédois, l'allemand, et qu'elle était capable de répondre à des ambassadeurs de diverses nations, et de lire des livres, des dédicaces et des placets en plusieurs langues : *Studiis atque eruditione egregia regina, latinè, gallicè, italicè, danicè, suecicè, germanicè adeò, ut cujusvis nationis atque idiomatis legatos, libros librorumque dedicationes atque libellos supplices facilè intelligat.* Cette princesse mourut, en 1693, quelques années avant son mari, qui, pendant sa maladie, se rapprocha d'elle, et qui, à sa mort, rendit publiquement justice à ses vertus. C—AU.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, fille de Charles XI et d'Ulrique-Éléonore de Danemark, naquit en 1688. Pendant que Charles XII, son frère, était en Turquie, les états, qui se trouvaient assemblés, engagèrent cette princesse à prendre séance au sénat; mais le roi désapprouva cette mesure. En 1715, Charles, étant de retour dans son pays, engagea sa sœur à épouser le prince Frédéric de Hesse-Cassel, qui devint en même temps généralissime au service de Suède. Ulrique-Éléonore, qui n'avait point revu son frère depuis le commencement de la guerre, en 1699, eut une entrevue avec lui à Christinehamm, pendant qu'il s'occupait de son expédition en Norwége. Quand Charles eut péri devant Frédéricshall, il se forma deux partis pour décider de la succession au trône. L'un travaillait pour le duc de Holstein, fils de la sœur aînée du roi; l'autre pour Ulrique-Éléonore et son époux. Les états ayant été assemblés en 1719, il fut décrété que, selon les lois et les conventions, ni la princesse Ulrique ni le prince de Holstein n'avaient des droits à la couronne, et qu'il fallait procéder à une élection. Cependant la résolution était déjà prise de nommer Ulrique-Éléonore, qui, pour en être plus sûre encore, promit de renoncer au pouvoir absolu, introduit par Charles XI, et de laisser aux états le choix d'une forme de gouvernement. Elle fut proclamée le 21 février 1719, et couronnée, le 17 mars, à Upsal. On introduisit une constitution qui partageait le pouvoir entre le monarque, le sénat et les états. Le duc de Holstein fut abandonné; et son principal appui, le baron de Goërtz, eut la tête tranchée. Cependant la guerre continuait; et les Russes ravageaient les frontières suédoises ; ils menacèrent même la capitale, dont ils approchèrent avec des galères et des frégates. La reine assembla les états, au commencement de l'année 1720, et leur fit la proposition de donner les rênes du gouvernement à Frédéric de Hesse-Cassel, son époux. Elle avait pour ce prince un attachement sans réserve, et sentait qu'elle allait succomber aux difficultés de l'administration. Les états acceptèrent la proposition de la reine; et Frédéric devint roi de Suède. Ulrique-Éléonore, depuis ce moment, ne prit plus de part au gouvernement. Elle vécut dans la retraite, se livrant à la lecture, applaudissant aux succès de son mari, et lui pardonnant ses fréquentes infidélités. Pendant un voyage qu'il fit à Cassel, elle reparut, pour quelque

temps, à la tête de l'administration. Cette princesse avait plusieurs qualités estimables, mais ne brillait point par un esprit supérieur. La nature l'avait plutôt destinée à l'obscurité de la vie privée qu'à l'éclat des grandeurs et aux soins du trône. Elle sacrifia sans peine l'ambition à la tendresse conjugale. Elle mourut en 1744; et avec elle s'éteignit la dynastie de Deux-Ponts, qui avait occupé le trône de Suède depuis Charles X, successeur de Christian, et qui, outre ce prince, avait donné les deux rois Charles XI et Charles XII. C—AU.

ULRIQUE de Prusse. *V.* LOUISE-ULRIQUE.

ULUG-BEY. *Voy.* OULOUGH.

ULUZZALI, LOUCHALI ou OCCHIALI. *Voy.* ALI-PACHA, I, 475.

UMEAU (JEAN), professeur en droit à l'université de Poitiers, naquit dans cette ville, en 1598, de *François Umeau*, mort l'année suivante doyen de la faculté de médecine, et connu par deux ouvrages intitulés, l'un : *Discours des signes, causes, préservation et guérison du pourpre*, 1575, l'autre : *Traité sur la rate*, en latin, Paris, 1578, in-8°., écrit avec netteté et précision. *Jean Umeau*, après s'être distingué dans le barreau de la capitale, vint, en 1657, occuper la chaire des institutes dans sa patrie. La pratique du palais le mit en état de joindre le droit français au droit romain dans ses leçons. Cette méthode utile éprouva des oppositions de la part de ses confrères, mais il ne la continua pas moins avec succès. Il mourut en 1682. L'assiduité à son emploi ne l'empêcha pas de donner plusieurs ouvrages au public: I. *Otia parisina* et *Autumnalia subcisiva*, recueils de diverses pièces de littérature et de jurisprudence, imprimées à différentes époques. II. *De jure emphiteutico*, Paris, 1679. La matière y est mieux traitée que dans tout ce qui avait été fait jusqu'alors sur ce sujet. III. Des *Vers* latins meilleurs que ceux qu'il a faits en français. IV. Des *Discours*, une savante Dissertation sur les *Translations des évêques*, en latin. V. Les *Conventus juridici Parnassi*, dont Gueret (*V.* ce nom) a su profiter, et qui, avec le traité du *Double lien*, sont ce que *Umeau* a fait de mieux. On voit qu'il connaissait à fond le droit romain et le droit français. Il écrivait bien en latin. Le style de son poème sur les poètes burlesques est vif, varié, soutenu. — Son oncle, *Pierre Umeau*, avocat à Poitiers, était un furieux ligueur, connu par deux Discours fanatiques, imprimés en 1590; et son neveu, *François Umeau*, mort en 1683, doyen de la faculté de médecine de Poitiers, est auteur d'un petit traité latin contre le système d'Hervey sur la circulation du sang, où il combat, aussi bien qu'il est possible, une vérité généralement reconnue aujourd'hui. Cet ouvrage porte pour titre: *In circulationem sanguinis Herveanam exercitatio anatomica*, Poitiers, 1659, in-8°. T—D.

UNFROI, troisième fils de Tancrède de Hauteville, succéda, en 1051, à Drogon, son frère, dans le commandement des aventuriers normands qui conquirent la Pouille et fondèrent le royaume de Naples. Ce fut lui qui remporta, le 18 juin 1053, la grande victoire de Civitella sur le pape Léon IX, et qui obtint de ce pontife, qu'il avait fait prisonnier, l'investiture des mêmes provinces d'où le Saint-Père avait voulu, peu

de jours auparavant, chasser les Normands par une croisade. Unfroi avait déjà pour lieutenant, dans cette bataille, son frère Robert Guiscard, à qui tout l'honneur de cette guerre est demeuré. Unfroi, jaloux des talents supérieurs de ce frère, lui donna ensuite un commandement en Calabre, et chercha de plusieurs manières à traverser ses succès; mais Unfroi mourut, en 1057, et Robert lui succéda. S. S—I.

UNGER (Jean-Frédéric), secrétaire intime du duc de Brunswick, né en 1716, a publié : I. *De mathesi forensi*, Goëttingue, 1744, in-4°. II. *De la nature du fluide électrique*, petit traité qui, en 1745, fut couronné par l'académie des sciences de Berlin. III. *Du prix des blés, de sa marche, de ses variations et de l'influence qu'il a sur les affaires les plus importantes de la vie humaine*, Goëttingue, 1752. Ce traité pratique mérite les éloges qui lui furent donnés dans le temps. L'auteur y discute avec exactitude les faits nombreux qu'il y a rassemblés. En 1749, il avait inventé une machine qui d'elle-même met en notes tout ce que l'on joue sur un clavecin. Un artiste de Berlin exécuta cette pièce singulière, dont on trouve la description dans les Mémoires de l'académie de Berlin, de 1771. Unger donna lui-même à Brunswick, en 1774, in-4°., la *Description circonstanciée de son invention, et de la manière dont il y était parvenu*. Il mourut à Brunswick, en 1781. G—Y.

UNION (don Louis-Firmin de Carvajal y Vargas, comte de La), général espagnol, fils puîné du duc de San-Carlos, chef de l'ancienne famille de Carvajal, issue des rois de Léon (*V.* Carvajal), naquit, à Lima, au mois d'août 1752. A l'âge de sept ans, son père l'envoya en Espagne, pour y être élevé au collége des nobles, fondé à Madrid par Philippe V : il entra, en 1765, dans le régiment des gardes espagnoles, en qualité de cadet, et passa ensuite dans le régiment de Maïorque-infanterie. Ce corps fit partie de l'armée franco-espagnole qui forma le blocus de Gibraltar, en 1779, puis de celle qui conquit Minorque en 1781. Le comte de La Union fut fait alors lieutenant-colonel de ce régiment, et revint devant Gibraltar. Il se distingua dans cette guerre, où il commanda la colonne de grenadiers faisant le service d'éclaireurs, et il se trouva sur les batteries flottantes de l'invention de d'Arçon. Nommé colonel à la paix de 1783, brigadier en 1789, et maréchal-de-camp en fév. 1791, il fut envoyé, peu de mois après, sur la côte d'Afrique, avec l'expédition destinée à soutenir Oran, sous les ordres du général Courten. Il se fit remarquer, pendant cette campagne, par sa valeur et surtout par sa présence d'esprit qui, mettant un officier dans le cas de profiter des circonstances imprévues, détermine souvent le succès d'un opération. Le trait suivant mérite, sous ce rapport, d'être cité. Les Maures attaquaient, avec des forces considérables, la tour *del Nacimiento*, poste important, en ce qu'il renferme la source des eaux qui abreuvent Oran. Ils obtenaient des avantages; et le succès leur semblait assuré. Le comte de La Union, qui commandait encore la colonne de grenadiers, voit le danger que court le fort; sans suivre d'autre impulsion que celle de la nécessité, sans perdre du temps à aller rendre compte au général et prendre ses ordres, il se pré-

cipite, à la tête de trois cents hommes, vers le point attaqué, franchit l'estacade, pénètre dans le fort, et par ce secours inattendu, aide la garnison, déjà réduite aux abois, à repousser les Maures. On lui dut le salut de cette position, dont la perte eût infailliblement entraîné celle d'Oran que l'Espagne rendit pourtant aux Maures l'année suivante. En avril 1792, il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi, et au commencement de 1793, premier gouverneur du fort San-Fernando de Figueras. Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, en 1793, le comte de La Union, employé dans l'armée de Catalogne, sous le général Ricardos, mérita, par le talent qu'il déploya, d'être fait lieutenant-général, dès le commencement de la campagne. Il eut alors le commandement d'une division; et il se fit remarquer dans ce nouveau poste, surtout à la reprise de Ceret, le 26 novembre, et à la prise de Saint-Ferréol, où il sauva l'armée. Ricardos étant mort le 13 mars 1794, et ayant été remplacé par le comte O-Reilly, qui mourut en se rendant en Catalogne; le comte de La Union fut alors choisi par le roi pour commander l'armée dite du Roussillon, et nommé en même temps capitaine général de la Catalogne, et président de l'audience royale de cette province; ce choix était d'autant plus flatteur pour cet officier, qu'il était le plus jeune et l'un des derniers promus des lieutenants-généraux. Cette marque de haute confiance blessa l'amour-propre des généraux qui se trouvaient sous ses ordres. Ils témoignèrent de la jalousie, et même de la mauvaise volonté; ce qui fut cause, en partie, des échecs que les Espagnols éprouvèrent. Le comte de Las Amarillas avait eu, par ancienneté de grade, le commandement *interim* de l'armée qui sous Ricardos avait obtenu des succès. Les Français, reprenant alors l'avantage, avaient forcé les Espagnols à évacuer presque entièrement le Roussillon, et à se concentrer au pied des Pyrénées, dans les positions de Ceret et du Boulou, où ils menaçaient de les attaquer. Le comte de La Union, qui avait passé l'hiver à Figueras, sans pouvoir rétablir sa santé délabrée depuis le siége d'Oran, fut reçu avec enthousiasme par les soldats. Il fit une reconnaissance générale sur toute la ligne, le 30 avril; et il se prépara à enlever aux républicains la position avantageuse de Notre-Dame-du-Vilar, d'où ils dominaient les batteries de Montesquiou et de la Trompette, qui couvraient la position du Boulou. Les troupes chargées de cette mesure conservatrice échouèrent; et l'armée française attaqua, le 30, les Espagnols sur tous les points. L'effort principal de Dugommier se dirigea vers le centre, afin de couper aux Espagnols la retraite directe du Boulou sur Bellegarde. Le prince de Montforte fut chargé de s'opposer à cette tentative. Un renfort de onze mille hommes lui fut envoyé pour soutenir ce point, le salut de l'armée espagnole, puisqu'elle ne pouvait effectuer une retraite régulière que par la route de Bellegarde. Le comte de La Union se porta en personne vers Ceret, afin de chercher à déborder l'aile droite des Français. Il se jeta dans le fort de la mêlée, et eut un cheval tué sous lui. Pendant qu'il faisait ainsi à sa gauche des prodiges de valeur, le prince de Montforte laissait forcer le centre; et par

une fausse disposition des troupes qu'il avait sous ses ordres, une partie d'entre elles ne fut point engagée. Le désordre se met dans les colonnes : elles abandonnent le grand chemin de Bellegarde, et se jettent sur leur droite, pour gagner Ceret et le col de Porteil. Deux régiments sont coupés. La terreur gagne les Espagnols ; ils repassent les Pyrénées, abandonnant toutes leurs positions sur le Tech, où ils auraient pu arrêter les Français. Le comte de La Union, forcé luimême d'évacuer Ceret, ne put rallier les fuyards que devant Figueras. Cette défaite, laissant isolées les troupes espagnoles qui occupaient encore en Roussillon les places de Collioure, Saint-Elme, Port-Vendre, et Bellegarde, amena l'armée française sur le territoire espagnol. Elle prit position en avant de La Jonquière. La Union s'occupa des moyens de réorganiser la sienne, d'y établir la displine, d'y ramener la confiance, et de la renforcer par des levées de *Somatenes* (sorte de guérillas). Mais il commit une faute grave, qui, achevant de décourager et de mécontenter les troupes espagnoles, fut une des principales causes de ses derniers revers. Le général Navarro, qu'il laissait sans secours, ayant rendu les places de Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme aux Français, le 27 mai, fut renvoyé en Espagne avec sept à huit mille hommes qui en composaient les garnisons, après avoir juré qu'elles ne serviraient point contre la France jusqu'à ce qu'elles eussent été échangées. La Union refusa de ratifier la capitulation, incorpora ces troupes dans son armée, et par cette imprudence donna lieu au fameux décret de la Convention nationale, qui défendit de faire des prisonniers espagnols. Dugommier, profitant avec habileté de la position morale de l'armée espagnole, cherchait à se rapprocher de Figueras, et à débusquer les ennemis de la position très-forte qu'ils occupaient dans le Lampourdan, position reconnue par le maréchal de Vauban pour un des boulevards de l'Espagne. Différentes tentatives furent faites sur divers points de la ligne espagnole avec des succès partagés. Le comte de La Union, croyant pouvoir compter sur ses troupes, disposa une attaque générale, pour dégager Bellegarde, et forcer les Français à repasser les Pyrénées. Cette attaque eut lieu le 13 août ; mais elle fut infructueuse. Bellegarde se rendit le 18 septembre, et sa garnison n'échappa au décret de mort que parce qu'elle était entièrement ravagée par le scorbut. Le général espagnol ne se découragea point : il fit manœuvrer son armée, afin de couvrir ses projets sur le point qu'il voulait attaquer ; et il se jeta inopinément sur Monroch, point central de la position des Français. Ce poste fut enlevé à la baïonnette, le 21 sept., puis abandonné par suite d'une terreur panique qui se répandit parmi les troupes : elles se crurent coupées, et prirent la fuite dans le désordre le plus complet. La Union infligea des peines très-sévères aux régiments qui avaient fui. Les Français, profitant de cet échec, concentrèrent leur ligne très-étendue, et se rapprochèrent de la position des Espagnols. Dugommier combina un mouvement général. Il feignit une invasion en Catalogne, en menaçant la droite des Espagnols; et il fit déboucher, le 17 novembre, ses colonnes d'attaque réelle sur la position de Figueras. Contenu par la ré-

sistance qu'il éprouva, il fut tué sur la montagne noire, d'où il dirigeait l'attaque contre une batterie du centre. Pérignon prit le commandement ; et, renforçant sa droite, il culbuta la gauche des Espagnols, et occupa les approches de Figueras. La Union, au lieu de se replier sur sa seconde ligne, s'opiniâtra à défendre celle qu'il ne pouvait plus conserver. Dans la nuit du 19 au 20, les forces françaises s'avancèrent vers le centre des Espagnols. Le comte de La Union s'étant porté sur l'ermitage du Roure, pour reconnaître la position de l'ennemi et animer, par son exemple et ses discours, les soldats qui défendaient la principale redoute près du Pont des Moulins, y fut frappé mortellement d'une balle dans la poitrine, à l'âge de quarante-deux ans. Les Espagnols se replièrent sur la Fluvia, abandonnant le Lampourdan aux Français. Le comte de La Union avait pris le commandement d'une armée découragée par un grand revers; il eut à la réorganiser moralement et matériellement sous le feu de l'ennemi victorieux. Il eut à lutter contre la jalousie des généraux qui étaient sous ses ordres. En sévissant avec toute la sévérité des lois militaires contre les officiers qui manquaient à leurs devoirs, il crut rétablir l'ordre et ne fit que des mécontents. Général divisionnaire, il fut toujours vainqueur ; général en chef, il manqua de prudence et ne fut pas heureux : mais toujours plein de valeur, il eut la gloire de mourir sur le champ de bataille. La Union était grand'-croix de l'ordre de Charles III, et commandeur des ordres de Saint-Jacques et d'Alcantara. Charles IV honora sa mémoire par un service funèbre qu'il fit célébrer à l'Escurial où se trouvait la cour. Il est utile pour l'histoire de faire connaître qu'en recevant le commandement de l'armée, en 1794, il fut chargé de négocier la paix avec la république française. Le commissaire français pour l'échange des prisonniers était agent du comité de salut public. Pour mieux cacher cette négociation, qui du reste n'eut pas de résultat, le comte de La Union, d'accord avec le commissaire, le fit arrêter et conduire au château de Figueras ; ce qui facilitait les communications diplomatiques. A—T.

UNROCH (HENRI ou ÉRICH), duc de Frioul, qui fut l'allié de Charlemagne, fit avec gloire les campagnes de Pannonie, et contribua puissamment à la soumission des Huns. Ces peuples barbares, qui, sous Attila, s'étaient établis sur les bords du Danube, dans cette partie de la Pannonie qui depuis a pris le nom de Hongrie, étaient entrés dans la ligue que les ducs de Bavière et de Bénévent avaient formée avec les Grecs contre Charlemagne. Ce prince, après avoir triomphé d'autres ennemis, voulut aussi se venger des Huns, et descendit le Danube, en 791, avec deux corps d'armée, dont l'un était parti de la Bohême, et l'autre de la Bavière, pendant que le duc de Frioul s'avançait sur la droite, à la tête des troupes de l'Italie. Celui-ci fut le seul qui vit l'ennemi ; il jeta une telle épouvante parmi les Huns, qu'ils se dispersèrent dans leurs montagnes, laissant les forteresses sans garnisons, et le pays sans défense. Charlemagne, à la tête des deux autres corps, vint jusqu'aux bords de la Raab; la saison avancée l'obligea de se retirer sans résultat important. Il se proposait de retomber sur la Pan-

nonie au printemps suivant; mais les Saxons s'étant soulevés à l'instigation de Huns, il ne put reprendre son projet qu'en 795. Occupé ailleurs, il confia le commandement de l'armée à Unroch, qui pénétra dans la Pannonie sans trouver de résistance; prit d'assaut la principale forteresse des Huns, et enleva leur trésor. Enrichis par les dépouilles que ces barbares, sous la conduite d'Attila, avaient enlevées aux provinces de l'empire, les soldats, dit Éginhard, revinrent de cette expédition chargés d'or et d'argent. Theudon, l'un des petits rois ou chefs des Huns qui partageaient la Pannonie, s'étant soumis, vint à Aix-la-Chapelle, et rendit hommage à Charlemagne. L'année suivante (796), ce prince confia le commandement de l'armée à Pepin, son second fils, et lui donna le duc de Frioul pour lieutenant. Les Huns, qui avaient fait de grands préparatifs, opposèrent une vive résistance. Ayant été vaincus, et leur capitale prise de nouveau, ils furent poussés jusqu'à la Theisse, et tout le pays fut livré au pillage. Il y eut une quatrième campagne, en 797: les Huns, défaits et domptés, envoyèrent des ambassadeurs à Charlemagne pour se soumettre. La Pannonie fut tranquille pendant l'année 798; mais l'année suivante, Theudon s'échappa et appela les Huns aux armes; alors Unroch entra dans la Pannonie, et défit complétement Theudon, qui fut fait prisonnier; mais le brave lieutenant de Charlemagne tomba dans une embuscade, et périt malheureusement, pleuré de son prince, qui regretta une victoire achetée par la mort d'un de ses plus vaillants généraux. Theudon eut la tête tranchée, et avec lui tomba la puissante république ou monarchie des Huns, ce reste de la gloire d'Attila. G—y.

UNTERBERGER (Ignace), peintre, né, en 1744, à Karales dans le Tirol, d'une famille qui a produit plusieurs artistes, travailla jusqu'à l'âge de vingt ans dans l'atelier de son père, d'où il fut envoyé à Rome, auprès de son frère aîné, sous la direction duquel il fit de grands progrès. Après avoir étudié les antiquités grecques et romaines, il composa quelques bons tableaux d'histoire. L'impératrice de Russie ayant demandé alors qu'on lui copiât les *Loges* de Raphaël au Vatican, Unterberger fut un des artistes qui exécutèrent ce travail. Il vint à Vienne, en 1776, et l'académie des beaux-arts ayant engagé les artistes de cette ville à exposer leurs ouvrages, il orna cette exposition par quelques tableaux historiques, et surtout par des arabesques et des camées d'un genre nouveau, qui attirèrent l'admiration de la cour. Depuis ce moment, Unterberger devint *le peintre favori* du ministre Kaunitz; et de toutes parts on lui demandait des tableaux. Son premier chef-d'œuvre fut *Bacchus* qui entre dans son temple. Le travail est si parfait que le tout paraît être d'ivoire: l'illusion est complète. Ensuite vint sa *Minerve* dans le même genre: de loin on croit voir une statue exécutée en marbre. Bientôt après parut une jeune Grecque, puis des tableaux commandés pour des églises, parmi lesquels on remarqua la *Descente du Saint-Esprit*, qu'il fit pour l'église principale de Koenigsgratz. Le plus important de ses tableaux est son *Hébé*, qui présente l'ambroisie à Jupiter, sous la forme d'un aigle. Dans ce chef-d'œuvre la lumière est distribuée avec un art qu'il semble impossible d'imiter. L'empereur

François II l'acheta dix mille florins, et le fit placer dans sa chambre à coucher. Le pendant d'*Hébé* représente l'*Hymenée*; c'est une riante allégorie sur la *Paix* et l'*Amour*, sous la figure d'une jeune fille qui caresse un agneau. Ces quatre pièces placent Unterberger parmi les plus grands artistes. Ses compositions sont nobles, dessinées à la manière des Grecs; ses groupes, les masses de lumière, les draperies et le coloris enlèvent l'admiration. L'expression dans ses figures est parfaite; elles sont vivantes. Comme il avait étudié toutes les parties de l'art, il a su enrichir ses tableaux historiques avec des antiques, des paysages, des morceaux détachés d'architecture, des animaux, des fleurs ou d'autres objets de la nature ou des beaux-arts. Il a laissé quelques travaux sans les finir, entre autres deux *Ovide* de même grandeur, pour lesquels on lui avait déjà offert trente mille florins. Son génie s'était aussi exercé dans la mécanique, et il inventa, pour une société qui faisait creuser un canal en Hongrie, un char, dont l'utilité pour transporter plus promptement les terres et le sable fut tellement prouvée par l'expérience, que le gouvernement lui accorda, avec une récompense considérable, un privilége pour plusieurs années. Il inventa d'autres machines pour polir les planches des graveurs. Il mourut le 4 décembre 1797. G—Y.

UNZER (JEAN-AUGUSTE), médecin et littérateur allemand, naquit, le 29 avril 1727, à Halle dans le duché de Magdebourg. Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale et à Hambourg, il s'établit à Altona, où il eut une vogue extraordinaire. Il mourut le 2 avril 1799. Kuttner, dans ses *Caractères des poètes et littérateurs allemands*, dit de lui : « Unzer réunissait des connaissances profondes dans la médecine à l'expérience. Il a été l'écrivain de la nation et de l'humanité. Comme le *Spectateur anglais*, il savait plaire, attacher, et faire une impression profonde, en traitant les matières les plus arides, les plus abstraites. Dans ses écrits, il s'était proposé de fixer notre attention sur notre santé, et de nous prévenir contre les dangers du charlatanisme. Il a atteint son but. » Unzer a publié, en allemand : I. *Nouvelle doctrine sur les mouvements de notre ame et de l'imagination*, Halle, 1746, in-8°. C'est un petit traité de physiologie, dans lequel l'auteur cherche à établir l'influence que la structure et la tension des nerfs ont sur nos inclinations et sur nos passions, lesquelles, selon lui, sont une dépendance du système nerveux. Cette doctrine trouva beaucoup d'adversaires. II. *Pensées sur le sommeil et les songes*, Halle, 1746, in-8°. L'auteur s'attache à prouver que ce qui se passe en nous pendant le sommeil n'est que fantôme, et souvent sans qu'aucune représentation ait lieu dans l'ame. A ce petit traité il joignit une Lettre qui a pour titre : *On peut sentir sans tête*. Il y a beaucoup de gaîté dans cette production, dont la pensée dominante est qu'il se passe en notre ame une infinité de choses dont elle n'a point la conscience, et dont elle ne conserve point le souvenir. III. *Pensées sur l'influence de l'ame sur le corps*, Halle, 1746, in-8°. IV. *Traité sur les soupirs*, Halle, 1747, in-8°. V. *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, Halle, 1750, in-8°. L'auteur cherche à établir que non-seulement les

sensations ou les opérations, mais aussi les autres actions de l'ame, l'imagination, la prévision, l'intelligence et la volonté produisent toujours dans notre corps des mouvements qui sont en harmonie parfaite avec ce qui se passe en elle. VI. *Le Médecin*, ou *Journal de médecine*, Hambourg, 1759 à 1764, in-8°.; dernière édition, en 6 vol., Hambourg, 1769, in-8°. Ce Journal, qui eut si promptement un grand nombre d'éditions, a été traduit en suédois, en danois et en hollandais. Un critique allemand a dit : « Unzer a répandu de vives lumières sur la médecine, par son Journal, qui, écrit à la manière du *Spectateur* d'Addison, plein d'érudition, de vues philosophiques et de gaîté, est riche en faits et en expériences. » On reproche à l'auteur d'en avoir trop dit pour les novices en médecine, et d'avoir trop cherché à les initier dans l'art de guérir. VII. *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg, 1768, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui a eu en Allemagne plusieurs éditions, a été traduit en hollandais. VIII. *Sur les facultés sensitives des corps animés*, Lunebourg, 1768, in-8°. IX. *Manuel de médecine*, Hambourg, 1770, 2 vol. in-8°. Dans le premier volume, l'auteur traite particulièrement des enfants, de leur éducation et de leurs maladies. Dans le second, il indique les moyens que l'on peut employer pour sauver les personnes en danger de périr par accident. Il parle des circonstances qui peuvent exposer notre santé et notre vie. Cet ouvrage, qui, comme les précédents, a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en danois et en hollandais. X. *Physiologie de la nature animale dans les corps vivants*, Leipzig, 1771, in-8°. XI. *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, Leipzig, 1773, in-8°. Dans ces deux ouvrages, dit le critique que nous avons déjà cité, Unzer a développé la physiologie de la nature animale avec tant de profondeur, avec une telle précision philosophique et un talent si brillant, que nous n'avons en médecine aucune production qui puisse lui être comparée. Il s'était proposé de pénétrer jusque dans les mystères du système nerveux, pour deviner son influence, et pour calculer cette action occulte qui se dérobe si adroitement à nos yeux. Il est arrivé au but, autant qu'il peut être donné à l'homme de l'atteindre. » XII. *Sur les maladies contagieuses, en particulier sur la petite-vérole*, Leipzig, 1778, in-8°. XIII. *Introduction à une pathologie générale des maladies contagieuses*, Leipzig, 1782, in-8°. XIV. *Défense des objections dirigées contre la théorie de Hofmann sur la petite-vérole*, Leipzig, 1783. Ces trois derniers écrits ont été publiés en abrégé par Pichler, dans son *Mémoire sur les maladies contagieuses*, Strasbourg, 1786, in-8°. Unzer fut un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg, 1752 et 1753, 4 vol. in-8°., ainsi que du *Patriote médecin et économique*, Hambourg, 1756 à 1758, 3 vol. in-4°.—UNZER (JEANNE CHARLOTTE), épouse du précédent, fut membre honoraire de l'académie de Londres, de celle de Goëttingue, de Helmstadt, et publia des poésies, qui, en 1753, obtinrent le prix décerné par l'académie de Helmstadt. Elle mourut le 29 janvier 1782. Ses écrits sont : I. *Poésies*

gaies, Halle, 1751, in-8°. réimprimé trois fois en quelques années. II. *Poésies morales*, Rinteln, 1766, in-8°., seconde édition, Halle, 1766. III. *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, Halle, 1754, in-8°., seconde édition, 1767. — UNZER (LOUIS-AUGUSTE), né, en 1748, à Wernigerode, y mourut le 14 janvier 1775, laissant de vifs regrets sur sa mort prématurée. Il a publié: I. *Petites poésies*, Halberstadt, 1772, in-8°. II. *Traits naïfs et bons mots*, Goëttingue, 1773, 2 vol. in-8°. III. *Sur les jardins chinois*, Lemgo, 1773, in-8°. IV. *Chants sacrés*, Leipzig, 1773. V. *Sur les plus anciens poëtes érotiques italiens*, Hanovre, 1774, in-8°. VI. *Correspondance*, Leipzig, 1771 et 1772, 2 vol. in-8°. Il travaillait à la *Biblioth. de la littérat. allem.*, qui paraît à Lemgo. G-Y.

URBAIN (SAINT), né au commencement du quatrième siècle, au village de Colmiers près Grancez-le-Château, de parents nobles et très-riches, consacra sa jeunesse à l'exercice de toutes les vertus, et acquit une telle réputation de piété, qu'après la mort d'Honoré, cinquième évêque de Langres, il fut élu pour lui succéder, avec l'applaudissement de tous les fidèles. Il remplit constamment les devoirs d'un saint pasteur, rétablit les églises ruinées, pourvut à leur décoration, et fit revivre la splendeur du culte; ensorte qu'il mérita d'être appelé plutôt le fondateur que le restaurateur de l'église de Langres. Urbain assista au concile de Valence, en 375, et mourut l'année suivante. Son corps fut déposé à Dijon, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait fait élever à ses frais. Sa fête se célèbre le 23 janvier. M-G-R.

URBAIN Ier. (SAINT), pape, successeur de saint Calixte Ier, Romain de naissance, fut élu le 13 octobre 222. Il gouverna l'Église pendant les jours de paix dont elle jouit sous l'empereur Alexandre-Sévère. Cependant quelques magistrats subalternes exercèrent des persécutions. On croit que ce pape en fut une des victimes, et qu'il subit le martyre, le 23 mai 230. Il eut pour successeur saint Pontien. D—s.

URBAIN II, élu pape, le 12 mars 1088, succéda à Victor III, qui l'avait désigné, en mourant, pour le remplacer. Il était Français, et portait le nom d'Eudes ou Odon, fils du seigneur de Lagny, près Châtillon-sur-Marne, ce qui l'a fait quelquefois désigner sous le nom d'Eudes de Chastillon. Il avait fait ses études à Reims, sous saint Bruno, et il devint chanoine de la cathédrale, puis archidiacre de la même ville. Retiré ensuite à Clugny, il y fut nommé prieur par saint Hugues, qui en était abbé et qui l'envoya à Grégoire VII. Ce pape, frappé du mérite et des talents d'Odon, le nomma évêque d'Ostie, et lui donna toute sa confiance. Quoique sincèrement attaché à Grégoire, Odon soutint fermement même à Didier, en présence de Henri, que le consentement de l'empereur était nécessaire pour l'installation du pape. Cette dissidence d'opinion ne brouilla point, ainsi qu'on a pu le remarquer, l'évêque d'Ostie avec Didier, puisque celui-ci contribua puissamment à l'élévation d'Odon. Dès le lendemain de sa nomination, le nouveau pape, qui avait pris le nom d'Urbain II, en fit part à tous les catholiques, et leur déclara par écrit qu'il suivrait en tout les traces de Grégoire VII. Cependant l'anti-pape (*V.* GUIBERT) était toujours dans

Rome. Urbain ayant manifesté de l'indulgence pour ses partisans, les Romains se réunirent pour chasser honteusement Guibert, auquel ils firent promettre par serment qu'il n'usurperait plus le Saint-Siége. mais il conservait toujours celui de Ravenne. La disposition des esprits ne tarda pas à changer. La prise de Mantoue par Henri rehaussa le courage des schismatiques, c'est-à-dire de ses partisans et de ceux de l'antipape, qu'ils rappelèrent alors dans les mêmes murs d'où ils venaient de l'expulser. Ces mouvements si fréquents, en sens contraires, se firent encore sentir plusieurs fois pendant le pontificat d'Urbain II, et ne finirent que sous Pascal, son successeur, par la mort de l'auteur de ces troubles déplorables. La France attira bientôt l'attention d'Urbain. Le roi Philippe Ier. venait de répudier sa femme Berthe, pour épouser Bertrade, femme de Foulques, comte d'Anjou, et encore vivant. Ce divorce doublement criminel excita l'animadversion d'Urbain contre l'évêque de Senlis, qui avait donné la bénédiction nuptiale. Urbain écrivit à ce sujet une lettre très-sévère à l'archevêque de Reims, pour lui intimer de faire réparer le scandale donné par son suffrage, de remontrer au roi la faute qu'il avait commise, et la nécessité de l'effacer. Philippe fut excommunié dans le concile d'Autun et dans celui de Clermont, mais avec des formes moins sévères que celles qui avaient été employées contre Robert, son aïeul. On sait, au surplus, que Philippe fut enfin absous, après avoir promis de quitter Bertrade. En 1095, un projet plus vaste appela Urbain II dans cette même France, où déjà avait éclaté le dessein de la première croisade. L'éloquence d'Urbain acheva, au concile de Clermont, ce que les inspirations de Pierre l'Ermite avaient si glorieusement commencé. Les peuples se crurent appelés par la voix même du ciel à des succès infaillibles, lorsque le chef suprême de la religion eut promis l'absolution des péchés, et béni les armes de tous ceux qui combattraient dans cette sainte entreprise : leurs espérances ne furent point trompées. Mais ces grands tableaux historiques sortent du cercle dans lequel nous devons nous renfermer. Nos faibles esquisses pâliraient auprès de ces compositions brillantes qui viennent de sortir du sein de nos premiers corps littéraires (1). Qu'il nous suffise de remarquer que ce fut un pape français, qui vint dans sa patrie donner le premier mouvement à cette révolution mémorable où le triomphe de la religion chrétienne amena des changements prodigieux dans les mœurs et dans la politique de tous les états civilisés, et prépara, par des résultats inespérés, l'affermissement des trônes et la liberté des peuples. En 1098, Urbain II revint en Italie; il y tint le concile de Bari, où les Grecs se trouvèrent, et où il discuta la question de la procession du Saint-Esprit avec la supériorité de talent dont il avait déjà donné tant de preuves. Urbain vécut assez pour apprendre les premiers succès des Croisés, qui s'étaient rendus maîtres d'Antioche, le 3 juin 1098; Jérusalem fut prise encore de son vivant, le 15 juillet 1099 : il mourut à Rome le 29, après onze ans quatre mois et dix-huit jours de pontificat. On trouve

(1) Voy. l'*Influence des Croisades*, par M. le comte Maxime de Choiseul, de l'académie des inscriptions, et l'*Histoire des Croisades*, par M. Michaud, de l'académie française.

cinquante-neuf lettres d'Urbain II dans le Recueil des conciles du P. Labbe. Sa Vie, écrite en latin par *Ruinart*, d'une manière très-intéressante, est insérée dans les *OEuvres posthumes* de dom Mabillon. Urbain eut pour successeur Pascal II. D—s.

URBAIN III (Hubert Privelli ou Crivelli, pape, sous le nom d') fut élu le 21 novembre 1185, et succéda à Luce III. Il avait été archidiacre de Bourges, et ensuite de Milan, où il était né. Le pape Luce l'avait fait archevêque de cette même ville, puis cardinal en 1182. Sept mois après, il remplaça son bienfaiteur sur le trône pontifical. Sa nouvelle dignité le mit bientôt en contradiction avec l'empereur Frédéric Barberousse. Il se plaignit des usurpations de Frédéric, qui s'était emparé des biens que la comtesse Mathilde (*Voy.* ce nom) avait laissés au Saint-Siége, prenait la dépouille des évêques morts en sorte que leurs successeurs étaient réduits à faire des extorsions pour vivre, et supprimait des monastères de filles, afin d'en confisquer les revenus, sous prétexte de déréglement des abbesses. L'empereur, de son côté, ne pardonnait pas à Urbain d'avoir fait cardinal Volmar au lieu de Rodolphe, qu'il protégeait. Volmar avait été élu archevêque de Mayence; Frédéric fit saisir son temporel et l'attribua à son compétiteur Rodolphe. Le pape menaça l'empereur d'excommunication, et celui-ci fit fermer tous les chemins des Alpes pour empêcher qui que ce fût d'aller à Rome; ce qui obligea Urbain d'établir, pour son légat en Allemagne, Philippe, archevêque de Cologne. Mais le plus grand chagrin qu'éprouva Urbain et qui avança ses jours, ce fut la nouvelle de la reprise de Jérusalem par les infidèles, après que cette ville eut été pendant quatre-vingt-huit ans au pouvoir des chrétiens. Urbain, déjà très-âgé, succomba à sa douleur, et mourut à Ferrare, le 19 octobre 1187, après un an et près d'onze mois de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire VIII. D—s.

URBAIN IV (Jacques Pantaléon, pape, sous le nom d'), succéda à Alexandre IV. Il était de Troyes en Champagne, et d'une naissance obscure. Mais son mérite l'avait fait élever à plusieurs places dont il avait été trouvé digne. D'abord archidiacre de Laon, ensuite évêque de Verdun, il était patriarche de Jérusalem, et se trouvait à Viterbe, où l'avait appelé une affaire de son église, au moment de la mort d'Alexandre IV. Huit cardinaux seulement étaient réunis à Viterbe pour donner un successeur à Alexandre. Ne pouvant s'accorder sur le choix de l'un d'entre eux, ils jetèrent les yeux sur Jacques Pantaléon, qui fut élu le 29 août 1261. Le premier soin d'Urbain IV fut d'augmenter le nombre des cardinaux. Il en nomma quatorze, dont deux lui succédèrent par la suite. Urbain s'occupa ensuite, mais inutilement, de concilier le différend entre Alfonse, roi de Castille, et Richard, comte de Cornouailles, tous deux prétendant à l'empire d'Allemagne vacant depuis douze ans. La couronne de Sicile fut ensuite l'objet de sa sollicitude. Il l'offrit à saint Louis pour un de ses enfants. Le saint roi la refusa malgré les instances réitérées du pontife. On sait que Charles d'Anjou l'accepta ensuite malgré les droits de Conrad, que saint Louis n'avait pas voulu violer. Ce fut Urbain IV qui institua la fête du St.-Sacrement, qu'il

fixa au jeudi après l'octave de la Pentecôte. Le pape demeurait à Orviette depuis deux ans, lorsque les habitants se déclarèrent contre lui, et prirent un des forts appartenant à l'église. Cet événement détermina Urbain à se faire porter en litière à Pérouse, où il mourut le 2 octobre 1264, après deux ans, trois mois et quatre jours de pontificat. Sa modération et sa facilité à pardonner les injures ont honoré sa mémoire. On cite surtout la douceur dont il usa envers trois gentilshommes du pays de Trèves, qui l'avaient autrefois pris et dépouillé pendant qu'il était légat d'Innocent IV en Allemagne. Ces malfaiteurs sollicitèrent son indulgence et lui offrirent des restitutions convenables, depuis qu'il fut pape. Non-seulement il leur pardonna; il refusa même les restitutions, et se contenta de leur écrire pour les exhorter à ne plus commettre de pareils crimes. On a de ce pape une Paraphrase du *Miserere* dans la *Bibliothèque des Pères*, et soixante-une lettres dans le *Trésor des anecdotes* du P. *Martenne*. On trouve aussi des lettres d'Urbain IV, dans les conciles du P. Labbe, et dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Grosley a inséré la vie de ce pontife dans les *Éphémérides troyennes* de 1761. Urbain IV eut pour successeur Clément IV. D—s.

URBAIN V, élu pape à Avignon, vers la fin d'octobre 1362, succédait à Innocent VI. Il s'appelait Guillaume Grimaud ou Grimoard, fils d'un chevalier de ce nom, seigneur de Grisac en Gévaudan au diocèse de Mende. Après avoir étudié avec succès le droit civil et canonique, qu'il enseigna lui-même ensuite tant à Montpellier qu'à Avignon, il avait été pourvu de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, puis de celle de Saint-Victor de Marseille, qu'il possédait lorsqu'il fut élu. Les cardinaux ne nommèrent point l'un d'entre eux, parce qu'ils furent long-temps à s'accorder, et préférèrent choisir un étranger. Urbain V donna un évêque à l'église d'Avignon, qui n'en avait pas eu sous les deux derniers papes, Clément et Innocent. Ils en touchaient les revenus et les faisaient administrer par des grands vicaires. Urbain y nomma son frère, qui était chanoine régulier de Saint-Pierre de Die. Le roi de France, Jean, vint visiter le pape dans Avignon, et y attendre le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, que ses exploits contre les infidèles avaient rendu fameux. Ces deux princes projetèrent une nouvelle croisade, à laquelle Urbain donna son consentement, et qu'il favorisa de tous ses vœux; mais elle n'eut point lieu (*Voy.* TALLEYRAND, XLIV, 434). Les Romains sollicitaient vivement Urbain de revenir à Rome pour faire cesser les maux causés en Italie par la longue absence des papes. L'empereur Charles IV l'en pressait également. Le roi Jean tâchait au contraire de le retenir à Avignon. Urbain crut que son devoir le rappelait à Rome; et en conséquence il partit de Marseille le 19 mars 1367, avec une flotte de vingt-trois galères, et d'autres bâtiments que la reine de Naples et les Vénitiens lui avaient fournis. Il arriva à Rome le 16 octobre, et y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Après avoir été installé dans la chaire pontificale, il passa au Vatican, qu'il fit rétablir avec magnificence. Il n'en déploya pas moins dans le nouveau reliquaire qu'il fit exécuter pour enchâsser les

chefs des deux saints apôtres Pierre et Paul. Saint Pierre y est représenté en pape avec une thiare chargée de trois couronnes. Ce monument, très-riche pour la matière, mais d'un mauvais goût d'ornement, fut déposé à Saint-Jean-de-Latran, sur un grand tabernacle soutenu de quatre colonnes de marbre, au-dessus du grand autel. L'empereur Charles IV vint en Italie, en 1368, à la prière du pape, avec une nombreuse armée pour soumettre les usurpateurs des terres de l'Église. Mais auparavant il avait confirmé, par une bulle d'or, tous les privilèges et donations accordés aux papes par les empereurs. Le dénombrement des domaines et des droits de l'Église de Rome y était fait avec exactitude, parce que la longue absence des papes et des empereurs y avait apporté une grande confusion, et avait donné lieu à plusieurs usurpations. L'empereur trouva le pape à Viterbe, et alla l'attendre à son tour à un mille de Rome, où Urbain fit son entrée à cheval; l'empereur et le comte de Savoie marchaient à pied et tenaient la bride, chacun de son côté. L'impératrice s'y rendit quelques jours après, et le pape la couronna, le jour de la Toussaint, à la messe. L'empereur y remplissait la fonction de diacre, mais il ne lut point l'évangile, ce qu'il ne pouvait faire que le jour de Noël. L'empereur d'Orient, Jean Paléologue, vint aussi visiter Urbain à Rome, pour demander des secours aux princes d'Occident contre les Turcs. Il fut très-bien accueilli du pape; mais il ne retira point d'autre fruit de sa démarche. En 1370, Urbain déclara le dessein où il était de retourner à Avignon pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Il écrivit aux Romains pour les rassurer sur son absence. Sainte Brigitte de Suède fit de vains efforts pour le retenir, l'assurant qu'il mourrait bientôt s'il retournait à Avignon. Urbain partit le 26 août et arriva le 24 septembre. On le reçut avec une grande joie. Mais, peu de temps après, il tomba dangereusement malade, et mourut le 19 déc., après un pontificat de huit ans et deux mois. Urbain V exerça son zèle contre les clercs déréglés, simoniaques, et contre les usuriers. Il réforma, autant qu'il put, la pluralité des bénéfices. Pendant son pontificat, il entretint cent étudiants en différentes universités; il fonda à Montpellier un collége pour douze élèves en médecine, et donna, en plusieurs occasions, des marques de sa tendre affection pour les pauvres. Il fit bâtir plusieurs églises et fonda plusieurs chapitres de chanoines. Le palais d'Avignon fut construit par ses soins. On a remarqué qu'il avait un goût singulier pour les bâtiments. Il aimait à expédier les affaires et à réprimer la chicane des avocats et des procureurs. Il ne se laissa point dominer par l'affection naturelle pour ses parents. On a de lui quelques lettres peu importantes. Urbain V eut pour successeur Grégoire X. D—s.

URBAIN VI, élu pape le 8 avril 1378, était né à Naples, et s'appelait Barthélemi de Prignano. Son père était Pisan, et sa mère Napolitaine. Docteur fameux en droit canon, humble, pieux, désintéressé, grand ennemi de la simonie, zélé pour la chasteté et pour la justice, mais se fiant trop sur sa prudence et trop disposé à prêter l'oreille aux flatteries, tel est le caractère moral que l'historien ecclésiastique remarque en lui; et comme aucun trait de cet

homme singulier ne doit échapper à l'histoire, en faisant la peinture de sa personne il ajoute qu'il était de petite taille, épais, le teint basané, et âgé d'environ soixante ans, lorsqu'il fut élu pape. Il avait exercé successivement, à Avignon et à Rome, des emplois distingués, et était parvenu d'abord à l'archevêché d'Auronte ou Auruntia, puis à celui de Bari, en 1376. Il disait tous les jours la messe, portait un cilice jour et nuit, jeûnait même outre les jours d'obligation, et tous les soirs se faisait lire la Bible, jusqu'à ce qu'il s'endormît. Son élection fut orageuse : elle est remarquable, parce qu'il fut le premier à qui l'on donna un compétiteur dans la personne de Clément VII. (*V.* GENÈVE, Robert DE), et que ce fut à cette époque qu'éclata le schisme d'occident. Urbain succédait à Grégoire XI, qui avait enfin rétabli la résidence du pape à Rome. Pour la maintenir, le peuple voulait un pape romain : il le demandait avec tumulte autour du conclave, composé en ce moment de seize cardinaux, dont quatre seulement étaient Italiens. Ils prirent à la hâte un Napolitain, afin de ne pas paraître céder tout-à-fait aux clameurs populaires ; mais ils l'intronisèrent avec toutes les formes accoutumées ; ils écrivirent même aux six cardinaux restés à Avignon, et qui ratifièrent l'élection. Urbain ne fut pas plutôt en possession du souverain pontificat, qu'il voulut user avec une sévérité excessive de son droit de réforme et de réprimande. Il blâma publiquement les évêques qui résidaient en ce moment à Rome, et les traita de parjures. Il reprocha, dans un sermon très-violent, aux cardinaux et aux prélats, leurs mœurs scandaleuses. Cette conduite le rendit odieux : les cardinaux mécontents sortirent de Rome, et se retirèrent à Anagni, où ils appelèrent des troupes pour leur sureté. Urbain sentit, mais trop tard, le tort qu'il avait eu d'aliéner ainsi les esprits. Il fit de vaines démarches pour rappeler à Rome ces fugitifs. Ceux-ci prétendirent bientôt que l'élection d'Urbain était nulle, comme ayant été forcée ; et ce fut sur ce prétexte qu'ils se déterminèrent à élire Clément VII, ainsi qu'il a été dit à son article. Il est inutile de reproduire le tableau affligeant des dissentions qui naquirent de cet état de choses. Les puissances se partagèrent entre les deux pontifes, varièrent dans leur attachement, et plusieurs finirent par adopter la neutralité. Il faut se borner ici à ce qui regarde Urbain. Il créa vingt-six cardinaux pour remplacer ceux qui l'avaient abandonné, et se vit obligé de prendre des mesures de défense plus énergiques. Il appela de Hongrie Charles de Duras, pour le couronner roi de Naples, et l'opposer à Louis d'Anjou, que la reine Jeanne avait fait donataire de ses états ; mais Urbain ne tarda pas à se brouiller avec son protecteur, dont il trouvait les opérations trop lentes. L'impatience d'agir ne lui permit pas de l'attendre, et il se mit en chemin pour Naples, malgré les représentations de la plupart de ses cardinaux, qui refusaient de l'accompagner, et qu'il menaça de dépouiller de leurs dignités, s'ils ne venaient le joindre. Charles l'atteignit près d'Aversa, et l'accompagna à Naples, où, sous le prétexte de le traiter avec honneur, il le fit environner d'une garde nombreuse, qui le retenait en effet prisonnier. Urbain se plaignit, et Charles lui demanda

publiquement pardon avec larmes. Urbain profita de sa liberté pour se retirer à Nocera; et cet acte de défiance acheva de le brouiller avec Charles. Les cardinaux, craignant d'être victimes de cette division, refusèrent d'abord de le suivre. Ils méditèrent ensuite un autre projet; ce fut d'interdire Urbain, de s'emparer de sa personne, et de lui donner un curateur. Le pape, furieux en apprenant cette conjuration, fit instruire contre les prévenus, et les mit entre les mains de François de Prignano, son neveu, qui en fit appliquer six à la question *des cordes*, et en tira l'aveu du complot. Urbain les dégrada, et procéda ensuite à l'excommunication de Charles, de Marguerite sa femme, de l'anti-pape Clément, et de tous leurs fauteurs et adhérents. Le pape prêcha du haut d'une tour très-élevée; l'excommunication fut prononcée avec la croix et les cierges qu'on éteignit ensuite et qu'on jeta sur les assistants. Charles irrité des censures lancées contre lui, vint assiéger Nocera, dont il s'empara bientôt; mais Urbain, réfugié dans le château, en soutint le siége pendant sept mois. On le voyait tous les jours à sa fenêtre, une clochette et un flambeau dans les mains, excommunier l'armée assiégeante. Les six cardinaux emprisonnés souffrirent une seconde torture plus cruelle encore que la première. Urbain reçut enfin un secours que lui amenaient Raimond de Beauce, et un capitaine allemand nommé Lother de Souabe, au moyen de quoi il put s'échapper et gagner Salerne. Dans sa marche, Urbain menait avec lui toute sa cour, ses cardinaux prisonniers et l'évêque d'Aquila, qu'il avait fait arrêter également, et qu'il fit tuer en route, parce qu'il retardait sa fuite. Urbain s'embarqua à Salerne, et après avoir touché en Sicile, où il était reconnu, parvint à Gênes, le 23 septembre 1385. Là il s'occupa de créer de nouveaux cardinaux. Une conspiration formée pour s'emparer de sa personne n'eut point de succès. Il en fut de même d'un projet conçu pour l'empoisonner. On accusa deux cardinaux, Pie de Pratz et Galiot de Tarlat de Pietramala, d'avoir ourdi ces complots, et leur fuite les rendit suspects. Quant aux prisonniers, cinq disparurent dans une nuit: on racontait diversement leur mort. On crut que quelques-uns avaient été jetés à la mer, d'autres égorgés et enterrés dans une écurie. Il n'y eut d'épargné que le cardinal de Sainte-Cécile, à la prière de Richard, roi d'Angleterre. Cependant, Charles de Duras ou de la Paix était mort en retournant en Hongrie. Sa veuve avait fait proclamer le jeune Ladislas, son fils, âgé de dix ans. Urbain ne voulut point le reconnaître à cause des censures portées à Nocera, et se mit en chemin pour s'emparer du royaume de Naples, qu'il regardait comme sa propriété. Il quitta Gênes, et s'établit à Pérouse, d'où il partit avec une armée pour accomplir son projet; mais à peine était-il à dix milles de la ville, que sa mule tomba rudement par terre, et le blessa dangereusement. Il se fit transporter à Tivoli, et de là revint à Rome, qui le reçut avec indifférence: il y mourut, le 15 octobre 1389, après onze ans, six mois et huit jours de pontificat. Il avait réduit le jubilé à l'espace de trente-trois ans, en mémoire de la vie de J.-C.; institué la fête de la Visitation de la Sainte-Vierge; ordonné qu'on pourrait célébrer la fête du Saint-Sacrement malgré l'interdit,

et accordé cent jours d'indulgence à tous ceux qui accompagneraient le saint viatique depuis l'église chez un malade, et de chez un malade à l'église. S'il n'est pas permis de révoquer en doute le témoignage des historiens qui ont rapporté tous ces traits odieux de la conduite d'Urbain VI, il doit l'être du moins d'attribuer une partie de ses actions à cette aliénation d'esprit qui n'est pas sans exemple dans une tête exaltée par des idées mystiques et des pratiques trop rigides. Cet accident est attaché à la condition humaine. Tel était l'avis des cardinaux de ce temps-là, qui disaient que *le faîte des honneurs avait ébranlé le cerveau du pontife* (V. l'*Hist. de l'Égl. gallic.*, l. 41), et c'est la seule manière, non pas de justifier, mais d'expliquer cet étrange amalgame des vertus les plus respectables et des plus révoltantes cruautés. Urbain VI eut pour successeur Boniface IX. D—s.

URBAIN VII (Jean-Baptiste Castagna, pape, sous le nom d'), élu le 15 septembre 1590, succéda à Sixte-Quint. Il avait été d'abord professeur de droit civil et de droit canon. Son mérite l'avait fait distinguer de bonne heure, et l'avait fait nommer nonce en Allemagne et en Espagne. Il avait, dans cette dernière légation, obtenu l'affection de Philippe II, et tenu sur les fonts de baptême une des filles de ce monarque. Il avait été enfin élevé à la pourpre, et créé cardinal du titre de Saint-Marcel. Le nom d'Urbain, qu'il choisit au moment de son élection, ne convint jamais mieux à personne, par la douceur de son caractère et par la modestie de sa conduite. En se revêtant de la chape blanche, il disait que, « quoique légère, elle lui paraissait pesante et bien au-dessus de » ses forces. » Son expérience dans les affaires, l'intégrité, l'esprit de justice, qui animaient toutes ses actions, le firent recevoir avec acclamation des Romains, fatigués, pour la plupart, de l'administration violente, mais peut-être nécessaire, de son prédécesseur. Urbain avait éloigné sa famille de toute la faveur qu'elle se promettait de son exaltation. « Je ne » veux pas, disait-il, donner les charges vacantes à mes parents, afin de » me réserver le droit de punir en liberté ceux qui se conduiraient mal » dans l'exercice de leurs fonctions. » Jamais peut-être Rome n'avait pu se promettre un tel bonheur sous un tel prince : malheureusement ces espérances furent trop tôt déçues : Urbain VII fut, dès le lendemain de son élection, attaqué d'une fièvre maligne à laquelle il succomba, le 26 septembre, après treize jours seulement de pontificat. Il eut pour successeur Grégoire XIV. D—s.

URBAIN VIII (Maffeo Barberini, pape, sous le nom d'), succéda à Grégoire XV, et fut élu le 6 août 1623. Il était d'une famille noble et ancienne de Florence, où elle avait occupé des places considérables. Dès son plus jeune âge, Barberini s'était distingué par ses heureuses dispositions. A l'âge de dix-neuf ans, il fut fait prélat. Sixte-Quint l'avait nommé référendaire; Clément VIII lui avait donné le gouvernement de Fano, à l'âge de vingt-quatre ans; ensuite la charge de protonotaire apostolique, et depuis l'archevêché de Nazareth : enfin, Paul V l'avait élevé à la pourpre. Il avait dressé l'acte de possession de Ferrare, et signé le contrat de mariage de Philippe III avec la reine Marguerite. Barberini, envoyé nonce en France, y était venu pour com-

plimenter Henri IV sur la naissance du dauphin, depuis Louis XIII. L'élection d'Urbain VIII fut généralement approuvée, à cause de l'intégrité de ses mœurs et de l'habileté avec laquelle il s'était acquitté de tous ses emplois (1). Son zèle pour les intérêts de la religion confirma les heureuses espérances que son élévation avait fait concevoir. Il s'attacha à la conversion des hérétiques, surtout des schismatiques d'Orient, et réussit à l'égard de quelques-uns. Il exhorta les évêques à procéder contre les femmes qui paraissaient à l'église d'une manière contraire à la modestie. Ce qui l'occupa souvent, ce fut la béatification et la canonisation de quelques personnes célèbres par la piété de toute leur vie, tels que André Avellin, Gaëtan de Thienne, Felix de Cantalice, François de Borgia, Élisabeth de Portugal, Ignace de Loyola et saint Roch. Ces actes solennels de la puissance des clefs lui paraissaient essentiels à confirmer de plus en plus d'une manière irrévocable, parce qu'ils avaient fait un sujet de contestation dans les premiers siècles, où chaque église s'attribuait particulièrement ce pouvoir (*V*. le Pr. Hénault, année 998). Urbain VIII, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, défendit de rendre aucun culte à ceux qui étaient morts, même en odeur de sainteté, avant qu'ils eussent été béatifiés ou canonisés par la cour de Rome. Ce pape fit bâtir de nouvelles églises, et en répara beaucoup d'anciennes. Il conféra, le premier, le titre d'*Éminence* aux cardinaux, et leur donna ainsi le rang de princes de l'Église. Il renouvela plusieurs fois la fameuse bulle *In cœnâ Domini*, proscrite en France, et depuis abolie par Clément XIV. Il supprima, en 1630, l'ordre des jésuitesses, qui s'était multiplié en Italie et dans les Pays-Bas, comme étant contraire aux saines doctrines et aux bonnes mœurs. La vie politique d'Urbain VIII mérite aussi d'être remarquée par des événements et des actes d'une grande importance. Pendant la guerre de la Valteline, sous le ministère du cardinal de Richelieu, il imposa un tribut à tout le clergé d'Italie, qui était sous la domination espagnole; il fit fortifier le château Saint-Ange, et plusieurs endroits de Rome; il réussit à réunir au domaine du Saint-Siége le duché d'Urbin, les comtés de Montefeltro et de Gubio, la seigneurie de Pesaro, et le vicariat de Sinigaglia. En 1639, Urbain VIII déclara la guerre au duc de Parme, et lui enleva Castro, dont il voulait réunir le duché au Saint Siége, faute par le duc de rembourser les sommes qu'il devait au mont-de-piété de Rome, et pour lesquelles il avait engagé son duché. Ce fut une guerre de chicane, prolongée par des négociations infructueuses, et qui ne fut terminée qu'en 1644. La France, les Vénitiens, le grand-duc de Toscane et le vice-roi de Naples furent les médiateurs de la paix; et le duc de Parme rentra dans la possession de Castro. Ce fut Urbain VIII qui condamna le livre de Jansenius, par sa bulle de 1642. On sait trop ce qu'il en résulta de troubles et de dissentions jusqu'à la fin de ce siècle, et dans tout le cours du suivant,

(1) Les abeilles qu'il portait dans ses armoiries, et les espérances que son exaltation fit naître, donnèrent lieu au quatrain suivant, où l'on fait parler successivement un Français, un Espagnol et le pape lui-même :

Gallis mella dabunt, Hispanis spicula figent.
Spicula si figant emorientur apes.
Mella dabunt cunctis, nullis sua spicula figent,
Spicula nam princeps figere nescit apum.

pour que nous ayions à nous appesantir davantage sur ce sujet. Ces querelles déplorables sont à peu près tombées dans l'oubli, et il serait au moins inutile de les en tirer. Ce pontife entendait si bien le grec qu'on l'appelait l'*Abeille attique* (2). Il eut de grands succès dans la poésie latine. Il corrigea les hymnes de l'Église. Ses vers latins ont été imprimés à Paris, au Louvre, 1642, in-fol., avec beaucoup d'élégance, sous ce titre : *Maffei Barberini poëmata*. Les pièces les plus considérables sont : I. Des paraphrases sur quelques Psaumes et Cantiques de l'Ancien Testament. II. Des Hymnes et des Odes sur les fêtes de N.-S., de la Sainte Vierge et de plusieurs Saints. Ses Odes surtout sont très-estimées : Vittorio *Rossi* dit qu'elles sont très-pures, très-élégantes, et remplies de grâces poétiques. III. Des Épigrammes sur divers hommes illustres. On a de lui des Poésies italiennes, Rome, 1640, in-12., et on les a réimprimées à la suite des poésies latines, dans l'édition du Louvre (pag. 227-318) : elles se composent de soixante-dix Sonnets, deux Hymnes et une Ode. Urbain détestait les écrivains médiocres. Un d'eux, nommé *Rusticus*, lui avait adressé un gros ouvrage, qui l'avait fort ennuyé. Le pontife lui appliqua très-spirituellement ce vers, parodié d'Horace :

Despicit Urbanus quæ Rusticus edit ineptè.

Urbain VIII mourut, le 29 juillet 1644, après avoir gouverné l'Église pendant vingt-un ans et vingt-deux jours. Il avait élevé quelques-uns de ses parents aux dignités de l'Église et de l'état, sans avoir cependant porté le népotisme jusqu'aux excès reprochés à ses prédécesseurs. Sa douceur et sa facilité à pardonner les injures ont fait chérir sa mémoire. Il avait eu à se plaindre vivement du cardinal Deti, qui l'avait fort maltraité avant son pontificat. Non-seulement il oublia ses ressentiments; il lui procura même le décanat, par reconnaissance pour Clément VIII, qui avait été son bienfaiteur et celui de ce cardinal. Urbain VIII eut pour successeur Innocent X. D—s.

URBAIN (Ferdinand de Saint-), célèbre artiste, naquit, en 1654, à Nanci, d'une famille à laquelle les ducs de Lorraine avaient accordé des lettres de noblesse. Entraîné par un goût particulier pour les arts, il apprit sans maître le dessin et la peinture. Mais voyant que sa patrie, désolée par une longue suite de guerres, ne présentait aucune ressource, il se rendit, en 1671, à Munich près d'un de ses oncles; de là, il visita les plus célèbres académies d'Allemagne et d'Italie, cherchant à se perfectionner non-seulement dans le dessin et la peinture, mais aussi dans l'architecture et la gravure. Arrivé à Bologne, il fut reçu membre de l'académie de cette ville, et le conseil municipal, en lui confiant la direction de son cabinet de médailles, le nomma son premier graveur et son premier architecte. Il avait rempli, pendant dix années, ces fonctions honorables, lorsque le pape Innocent XI l'appela à Rome, et le nomma aussi son premier architecte, en lui confiant la direction de son cabinet de médailles. Saint-Urbain occupa ces divers emplois sous les papes Innocent XI, Alexandre VIII,

(2) Ce surnom fait une allusion visible aux armoiries des Barberini, de même que le titre d'*Apes urbanæ* donné, par Leo Allatius, à la bibliographie des écrivains qui florissaient à Rome de son temps (*Voy.* ALLACCI).

Innocent XII ; et pendant vingt ans, il exécuta un grand nombre de formes ou matrices d'une rare beauté, soit pour des monnaies courantes, soit pour des médailles ou jetons. Il pensait terminer ses jours à Rome, lorsque son souverain, Léopold Ier., duc de Lorraine, prit la résolution de rappeler dans ses états un artiste qui faisait tant d'honneur à sa patrie. Après les plus vives sollicitations, ce prince, ayant enfin obtenu du pape la démission de Saint-Urbain, il le reçut avec les marques de la plus haute distinction, doubla le traitement que cet artiste recevait à Rome, lui assigna pour sa vie un logement à l'hôtel des monnaies, à Nanci, et lui confia toutes les fonctions qu'il avait remplies à Bologne et à Rome. Saint-Urbain servit la maison de Lorraine sous les ducs Léopold et François III, depuis 1703 jusqu'en 1738, et pendant ces trente-cinq années il n'a cessé d'enrichir son art par de nouvelles productions. On a de lui cent dix médailles ou monnaies. Il avait commencé la suite des papes, mais il ne l'a point achevée; il fut plus heureux pour celle des ducs de Lorraine, à laquelle il a donné la dernière main. Il exécuta aussi quelques médailles pour les maisons d'Espagne, d'Orléans, pour l'électeur palatin, pour des princes italiens, des cardinaux, des prélats, des hommes illustres. Toutes les matrices qui sont sorties de son burin ont été transportées à Vienne, où on les montre dans le cabinet des médailles de l'empereur. Outre cela, on a frappé en Italie et en Lorraine, pour immortaliser des événements remarquables, cent vingt médailles ou monnaies qu'il avait gravées. En 1735, le pape Clément XII lui envoya les insignes de l'ordre du Christ. Saint-Urbain mourut à Nanci, le 11 janvier 1738, âgé de 85 ans. Il avait épousé à Rome, en 1699, la fille d'un célèbre sculpteur du roi d'Espagne et du pape; elle mourut à Nanci, en 1743. G—Y.

URBANUS (HENRI). *V.* CORDUS.

URBIN (DUCS D'). *Voy.* MONTEFELTRO et ROVÈRE.

URCEUS CODRUS (ANTOINE), littérateur, naquit le 14 août (1) 1446 à Rubiera (2), ville située entre Modène et Reggio, mais dépendante de cette dernière ville. Sa famille tirait son origine des *Orzi-Nuovi* dans le territoire de Brescia; et elle en avait pris le nom d'*Orcei*. Le père d'Antoine, quoique assez peu favorisé de la fortune, ne négligea rien pour lui procurer les avantages d'une instruction solide. Ayant fait ses premières études à Modène, il vint à Ferrare suivre les leçons de Bapt. Guarino (*V.* ce nom), et de Luc Ripa, deux très-habiles maîtres; et fit, sous leur direction, des progrès si rapides dans les langues et la littérature anciennes, qu'il eut bientôt surpassé tous ses condisciples. En 1469, il fut appelé à Forli pour y enseigner les humanités; et quoiqu'il fût très-jeune encore, on lui assigna un traitement plus considérable que celui de son prédécesseur. Ses talents lui valurent la protection de Pino Degli Adelaffi (*Voy.* ce nom), seigneur de cette ville, qui le combla de témoignages d'amitié, le nomma précepteur de son fils, et lui donna sa table avec un logement dans son palais. Un jour le prince lui dit, en l'abordant, *messer Antonio, mi vi raccomando* (3) : Urceus lui ré-

(1) *Postridie iduum Augusti natus sum. Sermo* IV.

(2) En latin *Herbaria.*

(3) Formule de politesse encore usitée en Italie.

pliqua sur-le-champ: *Dunque Giove a Codro si raccomanda.* Cette répartie fit fortune, et le nom de Codrus lui resta. Comme il était très-laborieux, il étudiait le matin à la lumière d'une lampe. Un jour qu'il était sorti sans l'éteindre, le feu prit à des papiers qu'il avait laissés sur sa table, et se communiqua rapidement à sa bibliothèque. Averti de cet accident, Codrus accourut aussitôt; mais voyant qu'il était impossible de sauver des flammes un ouvrage (4) auquel il venait de mettre la dernière main, il tomba dans le désespoir le plus affreux. Après avoir exhalé sa colère dans un torrent d'injures adressées à la Vierge et aux saints, il défendit à ses amis de le suivre, et sortant de la ville, s'enfonça dans un bois où il passa toute la journée, dans un continuel délire. Quand il voulut rentrer, les portes étaient fermées, et il fut obligé de coucher sur un fumier. Le matin, il alla demander un asile à un pauvre menuisier, chez lequel il demeura six mois sans livres, et ne voulut voir personne. Enfin, cédant aux prières du prince de Forli, Codrus consentit à reprendre son appartement qu'on avait réparé. La mort de Pino Degli Adelaffi, suivie, quelques mois après, de celle de son fils, laissait Forli en proie aux factions et aux troubles civils. Codrus vint à Bologne, en 1480, et, par la protection des Bentivogli, fut pourvu sur-le-champ de la double chaire d'éloquence et de langue grecque, qu'il remplit avec une réputation toujours croissante. Quoique sévère et sujet à de fréquents accès d'humeur, il avait le talent de se faire aimer de ses élèves, qui le regardaient comme un père. Son peu de fortune et sa mauvaise santé l'avaient toujours empêché de songer au mariage; mais sur la fin de sa vie, il regretta de n'avoir pas pris une compagne dont les soins auraient adouci sa situation. Ses mœurs n'avaient pas toujours été pures; et le cynisme avec lequel il s'exprimait avait jeté des doutes sur sa croyance; mais dans sa dernière maladie, il témoigna le plus grand repentir de sa conduite, demanda lui-même les sacrements, qu'il reçut d'une manière édifiante, et ne cessa de protester de son attachement à la religion. Il mourut à Bologne, en 1500, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son corps fut porté par ses élèves au monastère de Saint-Sauveur, où il avait choisi sa sépulture. Il légua, par son testament, à ce monastère, outre une somme de vingt livres, un superbe manuscrit des *OEuvres* de saint Basile, apporté de Constantinople, et que l'on voit encore dans la bibliothèque. On mit sur son tombeau cette courte épitaphe : *Codrus eram.* C'était un homme simple dans ses goûts, ennemi du faste et de la représentation; quoique dans l'aisance, il n'avait point de domestique pour le servir. Si l'on en croit Bapt. Mantouan (*Sylvæ*), Codrus, dans le temps qu'il était à Bologne, avait souvent l'*Iliade* sur ses genoux, tandis que d'une main il écumait son pot, et que de l'autre il tournait la broche. Malgré son humeur bizarre et sa vanité, ce savant avait beaucoup d'amis. Les plus connus sont Ange Politien et Alde Manuce : le premier le choisit pour revoir ses *Épigrammes grecques*; et le second lui dédia son *Recueil* de Lettres grecques, imprimé en 1499. Les *OEuvres* de Codrus ont été publiées par Phil. Beroald, Bologne, 1502, in-fol., avec une

(4) Cet ouvrage avait pour titre *Pastor*; mais on n'en connait ni le genre, ni le sujet.

Vie de l'auteur, par Barth. Bianchini, son disciple. Cette première édition est très-rare et fort recherchée des curieux. On en trouve la description dans la *Biblioth.* de David Clément, tome VII, art. Codrus, et dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet. Elles ont été réimprimées à Venise, 1506, in-fol.; Paris, 1515, in-4°.; et Bâle, 1540 (5), même format. Ce Recueil contient quinze Discours (*Sermones*) (6); dix *Lettres*; deux livres de *Sylves*, deux *Satires*, une *Églogue* et des *Épigrammes*. Les Discours sont la partie la plus intéressante des ouvrages de Codrus; mais le quatrième, le cinquième et le douzième sont remplis d'obscénités telles qu'on est surpris qu'ils aient pu jamais être prononcés en public. Saint-Hyacinthe a donné un extrait fort étendu des *OEuvres* de Codrus, d'après l'édit. de Paris, dans les *Mémoires littéraires*, 1715; reproduit en 1740, sous le titre de *Matanasiana*. Cet extrait est précédé d'un portrait de Codrus, d'une laideur si plaisante qu'il est difficile de le croire ressemblant, et suivi de sa Vie, d'après celle de Bianchini, mais augmentée de quelques traits tirés de ses ouvrages. On doit encore à Codrus le cinquième acte en partie de l'*Aulularia* de Plaute (*V.* ce nom, XXXV, 55), inséré dans plusieurs éditions du théâtre de Plaute, entre autres dans celle qu'on doit à Taubmann. Il existe des éditions séparées de cette pièce avec la conclusion de Codrus, Cologne, 1510, in-4°.; Deventer, 1512, même format; et Leipzig, 1513, in-fol. Enfin il a fourni quelques Notes sur les *Rei rusticæ scriptores*, insérées dans l'éd. de Paris, 1533, in-fol. Les autres ouvrages de Codrus sont perdus. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter, sur cet écrivain, les *Mémoires* de Niceron, tome IV; la *Vie* de Codrus par Righetti, dans le tome III des *Annali letterar. d'Italia*; une autre par B. Corniani dans la *Nuova raccolta calogerana*, tome XXI; la *Bibliot. modenese* et la *Storia della letterat. ital.* de Tiraboschi, etc. W—s.

URFÉ (ANNE D'), poète, moins connu maintenant par ses ouvrages que par la bizarrerie de sa destinée, naquit en 1555, dans le Forez, d'une ancienne et illustre famille originaire de la Souabe, et alliée aux maisons de Lascaris et de Savoie (1). Il annonça, dès sa plus tendre jeunesse, un goût très-vif pour les lettres; et on a reproché justement à Baillet de l'avoir oublié dans sa liste des *Enfants célèbres*. « C'est, dit Duverdier, une chose admirable en ce » seigneur, que la muse ait commencé » de lui inspirer la fureur poétique » ayant à peine atteint l'âge de quinze » ans, depuis lequel temps il n'a » cessé et ne cesse, parmi autres no-

(5) Tiraboschi prétend qu'au lieu de MDXL, il faut lire M. D. XI; (*Bibl. modenese*, VI, 208); ainsi l'éd. de Bâle, aurait précédé celle de Paris, de quatre ans; mais c'est une erreur : l'éd. de Bâle est réellement de 1540. Voy. la Bibl. de David Clément.

(6) Voltaire, dans son *Appel à toutes les nations* (ouvrage qui depuis a été refondu), avait, sur l'indication du duc de la Vallière, cité un passage d'un des *Sermones* de Codrus qu'il appelait Codret. Le duc de La Vallière avait traduit *Sermones* par *Sermons*, et Voltaire s'en était rapporté à lui; mais ce fut l'occasion de quelques reproches contre le philosophe de Ferney. La Vallière en ayant été instruit, s'empressa d'adresser à Voltaire une Lettre du 9 avril 1761, qui fut imprimée dans le temps, et dans laquelle il se reconnait la cause de l'erreur. C'est ce bon procédé qui donna lieu à la très-longue *Lettre de M. de Voltaire à M. le duc de la Vallière*, que les éditeurs de Kehl ont placée dans le tome XLIX, in-8°., parmi les *Mélanges littéraires*. A. B—T.

(1) V. le *Dict.* de Moreri, et la *Lettre de Huet à Mademoiselle Scudéry*, touchant Honoré d'Urfé, dans les *Dissert. sur différents sujets*, recueillies et publiées par Tilladet, II, 68, éd. de 1720.

» bles et sérieux exercices, de faire » des vers, mais tels et si gaillards, » que Pierre de Ronsard, qui en a vu, » en prise grandement la façon et » l'ouvrier (*Biblioth. française*). » La lecture des poètes, en exaltant son imagination, devait le rendre plus sensible aux charmes de l'amour. Il adressa ses vœux à la belle Diane de Château-Morand, la plus riche héritière du Forez, et il eut le bonheur de les lui faire agréer. L'âge des deux amants était le seul obstacle à leur union. Le père de d'Urfé le fit voyager en Italie, en attendant le moment fixé pour son mariage. Étant à Marignan (1573) il composa plusieurs Sonnets à la louange de sa maîtresse. Duverdier les trouvait si beaux qu'il n'hésite pas d'en placer l'auteur parmi les meilleurs poètes de la France. Peu de temps après son retour, il épousa Diane; selon toute apparence en 1575, mais au plus tard en 1577. Il succéda, cette dernière année, à son père dans la place de bailli du Forez. Huet dit qu'il fut député de cette province aux états de la Ligue (2); mais il a confondu le bailli du Forez avec un autre personnage de sa famille. Anne d'Urfé ne cessa pas un instant de défendre avec zèle les droits d'Henri IV au trône. Ce prince le récompensa de sa fidélité par la charge de lieutenant-général du Forez, et il le nomma, peu après, membre de ses conseils d'état et privé. Cependant son mariage avec Diane n'était rien moins qu'heureux. Il fut annulé, sur la demande des deux époux, par sentence de l'officialité de Lyon, du 7 janvier 1598 (3). On dit qu'Henri IV voulut le comprendre, la même année, dans la nouvelle promotion des chevaliers du Saint-Esprit, mais que d'Urfé remercia le roi de cette faveur, son intention étant d'embrasser l'état ecclésiastique : il prit en effet les ordres, en 1599. Il fut pourvu presque aussitôt d'un canonicat du chapitre de Lyon, et il obtint, dans la suite, le prieuré de Montverdun et le doyenné de Montbrison, dont il se démit en 1611. Anne d'Urfé mourut en 1621, à l'âge de soixante-six ans, avec la réputation d'un homme de bien et d'un savant distingué. On connaît de lui : I. La *Diane*; c'est le Recueil de cent cinquante sonnets qu'il avait composés à Marignan : il est resté manuscrit; mais Duverdier en a publié cinq dans sa *Bibliothèque*. II. *Vingt sonnets posthumes*; plusieurs beaux *Discours* en vers héroïques, et une *Imitation* de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, en stances françaises, avec des arguments et sommaires, etc. Tous ces ouvrages étaient terminés en 1583, puisque Duverdier les a cités dans sa *Bibliothèque*. III. *Deux dialogues*, l'Honneur et la Vaillance, Lyon, 1592, in-4°. IV. Le *Premier livre des hymnes*, ibid. 1608, petit in-4°. de 224 p. Duverdier lui a dédié ses *Diverses Œuvres*; et Papon le cite avec éloge dans la Préface de son *Notaire*. V. Un *Recueil* de poésies, cité dans le *Catal.* de La Vallière, II, 3218.

W—s.

(2) *Lettre de Huet*, p. 76.
(3) *Manuscrits de la Bibl. de Lyon*, III, 176.

URFÉ (Honoré d'), frère cadet du précédent, est le célèbre auteur du roman de l'*Astrée*. On a cru long-temps qu'il avait décrit dans cet ouvrage ses propres aventures, sous le voile de l'allégorie; mais la date de sa naissance, sur laquelle on est d'accord, suffit pour faire reléguer au pays des fictions ses amours avec Diane de Château-Morand, sa

belle-sœur. Honoré naquit à Marseille le 11 février 1567. Il eut pour parrain le comte de Tende, sénéchal de Provence, son oncle maternel, qui se chargea de veiller sur sa première éducation. Il acheva ses études au collége de Tournon, et l'on sait qu'il s'y trouvait encore en 1583 (1), puisqu'il y fit représenter, cette année, par ses camarades, une espèce de drame de sa composition, à l'honneur de Mme. de Tournon. L'auteur y joua lui-même le rôle d'Apollon, vêtu d'une grande robe de taffetas cramoisi et orange, et la tête entourée d'un soleil rayonnant (2). Ayant embrassé la profession des armes, il obtint une compagnie de cinquante hommes et signala sa valeur dans les guerres de la ligue (3), ainsi que son habileté dans les négociations dont il fut chargé en Savoie et à Venise. Il fut fait prisonnier deux fois par les partis qui désolaient la France. Suivant Huet (4), arrêté par un détachement des troupes de la reine Marguerite (*V.* XXVII, 23), il fut conduit au château d'Assas, en Auvergne, où cette princesse s'était retirée; mais loin d'être traité avec rigueur, l'amour prit soin d'adoucir sa captivité. Cette anecdote ne paraît mériter aucune confiance. La vie tumultueuse que menait Honoré n'avait point ralenti son ardeur pour la culture des lettres. On sait qu'il composa dans sa prison des *Épîtres morales*, et qu'il faisait des vers. Malherbe, à qui d'Urfé communiqua ses essais, tâcha de le détourner de la poésie, « en lui représentant qu'il n'avait pas assez » de talent pour cela, et qu'un gentil- » homme comme lui devait éviter le » blâme de passer pour un mauvais » poète (*Segraisiana*) ». Diane de Château-Morand ayant obtenu, comme on l'a vu dans l'article précédent, la dissolution de son mariage, Honoré l'épousa, non par amour, ainsi qu'il le disait lui-même, mais pour ne pas laisser sortir de sa maison les grands biens qu'elle y avait apportés. Cette nouvelle union ne fut pas plus heureuse que la première. La mal-propreté de Diane, toujours environnée de grands chiens qui entretenaient dans sa chambre et presque dans son lit une saleté insupportable, finit par rebuter son mari. Elle passait l'âge d'avoir des enfants. Honoré prit le parti de se séparer de sa femme, pour aller habiter une terre qu'il possédait dans les environs de Nice. Ce fut dans cette retraite qu'il composa le roman d'*Astrée*, dont la première partie fut publiée en 1610. Encouragé par le succès extraordinaire de cet ouvrage, il employa ses loisirs à le continuer; mais il ne l'avait pas entièrement achevé quand il mourut d'une maladie de poitrine, à Villefranche, en 1625, à l'âge de cinquante-huit ans. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui du succès immense de l'*Astrée* oublient que ce roman était une création nouvelle dans notre littérature, et qu'il parut à une époque où les esprits, fatigués du spectacle continuel des troubles civils, aspiraient après le repos. La des-

(1) Par conséquent plus de six ans après le mariage de son frère avec Diane de Château-Morand. Que deviennent alors la jalousie d'Honoré et la préférence que Diane lui donnait sur son frère ?

(2) *V.* l'analyse de cette pièce dans la *Biblioth. du Théâtre Français* (attrib. au duc de la Vallière), I, 251.

(3) Huet, Patru et ceux qui les ont suivis, prétendent qu'Honoré fut forcé d'entrer dans l'ordre de Malte, par son père, qui voyait avec peine son amour pour sa belle-sœur; mais le père d'Honoré était mort dès 1577, six ans avant qu'il sortît du collége.

(4) *Lettre à Mademoiselle de Scudéry touchant Honoré d'Urfé et Diane de Château-Morand*, dans le *Recueil de dissert.* publ. par Tilladet, II, 79.

cription des mœurs pastorales et des agréments de la campagne devait avoir un prix infini pour des lecteurs que commençaient à lasser les romans de chevalerie. Aussi les bergers du Lignon devinrent-il bientôt aussi célèbres que ceux de l'Arcadie ; et malgré les justes reproches que Sorel (*V.* ce nom) et d'autres critiques faisaient à l'*Astrée*, ce roman a joui long temps de la plus grande vogue. Pellisson en nomme l'auteur (*Hist. de l'Acad. franç.*) l'un des plus rares et des plus merveilleux esprits que la France ait jamais portés. Lafontaine, qui a essayé, sans succès, d'en tirer un opéra, n'estimait rien tant que ce roman après les ouvrages de Marot et de Rabelais ; enfin Ségrais, sur la fin de sa vie, disait qu'il trouvait ce roman si beau, qu'il le lirait encore avec plaisir (*Segraisiana*). Pendant cinquante à soixante ans, il a fourni des sujets au théâtre, à la peinture et à la gravure : il est maintenant tombé dans l'oubli. Labarpe a déclaré, publiquement, qu'il n'en avait jamais pu terminer la lecture (*Cours de littérat.*) ; et peu de personnes aujourd'hui seraient d'humeur à l'entreprendre. La première partie de l'*Astrée* parut, comme on l'a dit, en 1610 ; la première et la seconde, Paris, 1612, in-4°. ; les quatre premières, ibid., 1618, 4 vol. in-8°. Baro, secrétaire de d'Urfé, depuis membre de l'acad. franç., termina l'*Astrée* sur les manuscrits de son maître ; mais cela n'empêcha pas Pierre *Boistel* (5) ou *Boitel* (*V.* ce nom, V, 34) d'en donner une nouvelle continuation, Paris, 1626, 2 vol. in-8°. Les meilleures éditions de l'*Astrée* sont celles de Paris, 1637, ou Rouen, 1647 5 vol., petit in-8°., orn. de fig. de Michel Lazne. On fait peu de cas de l'édit. publ. par l'abbé Souchay, Paris, 1733, 5 vol. in-12, fig., quoique l'éditeur en ait retouché le style et retranché les longueurs. On trouve une *Analyse de l'Astrée* dans la *Biblioth. des Romans*, juillet, 1775, tome 1er., suivie des *Éclaircissements* publiés par Patru (*V.* ce nom) *sur l'Histoire de l'Astrée* (6). Huet n'a guère fait que répéter les conjectures de Patru dans sa *Lettre à Mademoiselle de Scudéry, touchant Honoré d'Urfé et Diane de Château-Morand* (7) ; mais l'abbé d'Artigny a démontré, dans sa réplique, que les Amours de Diane et d'Honoré étaient imaginaires (*Mémoires de littérat.*, V, 1). Les autres ouvrages de d'Urfé sont : I. La *Syreine*, Paris, 1611, in-8°. ; et avec d'autres poésies du même auteur, 1618, même format. Les amateurs de conjectures veulent qu'il ait décrit dans ce poème ses amours avec Diane. II. *Épîtres morales*, Lyon, 1598, in-12 ; ibid., 1603 ; ibid., avec un troisième livre, 1620. III. La *Sylvanire*, ou *la Morte vive*, fable bocagère, Paris, 1625, in-8°. Cette pièce est précédée d'une dissertation dans laquelle l'auteur se justifie de l'avoir écrite en vers non rimés, par l'exemple des meilleurs poètes italiens, qui, dit-il, ont ôté la rime de leurs poèmes dramatiques pour conserver plus

(5) Le nom de *Borstet* s'est glissé par une erreur typographique dans la *Bibl. des romans*, par Lenglet-Dufresnoy, II, 43 ; et cette faute a été copiée par tous les biographes ou bibliographes même les plus recents, tels que Barbier, etc.

(6) *La nouvelle Astrée*, Paris, 1713, in-12, est un bon abrégé de l'Astrée de d'Urfé. On l'a réimprimée dans le tome V de la *Bibliothèque de campagne*, Genève, 1749, 18 vol. in-12. Coutant d'Orville l'attribue à l'abbé de *Choisy*. Voy. le *Dict. des anonymes* de Barbier, 12654.

(7) Voy. ci-dessus, note 4.

de vraisemblance. IV. La *Savoysiade*; ce poème, que l'auteur n'eut pas le loisir de terminer, est resté manuscrit. De Rosset ayant eu l'occasion d'en voir une copie en fit un assez long extrait qu'il publia dans les *Délices de la Poésie française* (*V.* Rosset, XXXIX, 40), avec douze sonnets de d'Urfé, restés également inédits. Ch. Perrault a publié l'*Éloge* d'Honoré d'Urfé, dans ses *Hommes illustres de France*, II, 39; et le P. Niceron lui a consacré une Notice dans ses *Mémoires*, VI, 217; mais le plus exact et le plus judicieux des biographes de l'auteur de l'Astrée est sans contredit l'abbé d'Artigny. Son portrait a été gravé in-fol. et in-4°. W—s.

URIE HÉTÉEN (*feu du Seigneur*), était le mari de Bethsabée. Quand David eut appris que Bethsabée avait conçu, il manda Urie, qui parut en sa présence. Ce prince lui dit: « Allez-vous-en chez vous, et lavez-vous les pieds. » Urie sortit du palais, et le roi lui envoya des mets de sa table. Il passa la nuit suivante avec les autres officiers devant la porte du palais, et n'alla point en sa maison. David en fut averti, et dit à Urie: « D'où vient qu'arrivant d'un voyage vous n'allez point chez vous? » « L'arche de Dieu, Israël et Juda, répondit Urie, demeurent sous des tentes; Joab et les serviteurs de mon seigneur couchent sur la terre, et moi j'irais en ma maison manger et boire, et dormir avec ma femme? Je jure par la vie et par le salut de mon roi que je ne le ferai jamais. » David retint Urie à Jérusalem, ce jour et le lendemain; il le fit manger et boire à sa table, et il l'enivra; mais Urie, au sortir du palais, passa la nuit avec les officiers de garde, et n'alla point chez lui. Alors David adressa par Urie même, à Joab, qui assiégeait Rabba, une lettre conçue en ces termes: « Engagez Urie dans une action, à l'endroit où le combat sera le plus rude, et qu'on l'y abandonne afin qu'il périsse. » Joab exécuta ponctuellement les ordres de son maître. Il exposa Urie dans le lieu le plus dangereux: les assiégés firent une sortie, et le tuèrent sur la place (*Deuxième Livre des rois, Chap. XI*).—Urie, souverain pontife, fut successeur de Sadoc II. Achaz, roi de Juda, étant allé à Damas, au devant de Théglathphalasar, roi des Assyriens, et ayant vu un autel dont la forme lui plut, il en envoya à Urie un modèle qui représentait exactement tout l'ouvrage. Le pontife en éleva un tout semblable, sur lequel le roi, à son retour, immola des holocaustes, et fit des sacrifices. Le pontife poussa la complaisance plus loin: après avoir transféré l'*autel d'airain* à côté de celui qu'il avait élevé, il le négligea entièrement, et n'immola plus dessus l'holocauste du soir et du matin. Il n'offrit plus les sacrifices et les oblations que sur le nouveau, au mépris des lois du Seigneur, et au grand scandale d'Israël (*Quatrième livre des rois, Chap. XVI*). — Urie, fils de Séméi de Cariathiarim, contemporain de Jérémie, prophétisait les mêmes choses que ce prophète devant le roi Joakim, les princes et les plus puissants de sa cour. Le roi voulut le faire mourir; Urie le sut, il eut peur, il s'enfuit, et se retira en Égypte. Le roi envoya Elnathan et des hommes avec lui pour le prendre. Ils s'emparèrent d'Urie, et l'amenèrent à Joakim, qui le fit mourir par l'épée, et voulut que son corps fût enseveli sans honneur dans

les sépulcres des derniers du peuple (*Jérémie*, *Chap. XXVI*). L—B—E.

URQUIJO (Marianno Louis, chevalier de), ministre espagnol, naquit, dans la Vieille Castille, en 1768, et reçut une éducation soignée. Il voyagea très-jeune et avec fruit, et passa quelques années en Angleterre, où il reçut les premières idées de philosophie et d'indépendance, qui devinrent pour lui un goût de prédilection. De retour dans sa patrie, il se fit connaître par une Traduction de la *Mort de César*, tragédie de Voltaire, précédée d'un *Discours préliminaire sur l'origine et la situation présente du théâtre espagnol et sa réformation indispensable*. Cette production, où il avait mêlé beaucoup d'idées nouvelles, fut réfutée par un anonyme, et attira les regards du Saint-Office : Urquijo aurait été emprisonné si le comte d'Aranda, premier secrétaire-d'état, ayant remarqué son nom sur la liste des jeunes gentilshommes que le comte de Florida-Blanca, son prédécesseur, destinait à la diplomatie, n'eût persuadé à Charles IV de le nommer officier de la première secrétairerie-d'état. Cette circonstance détermina les inquisiteurs à user de ménagement. Le décret d'emprisonnement fut converti en un décret d'*audience des charges*, qui obligeait Urquijo à comparaître devant le tribunal de l'inquisition de la cour à chaque citation. La sentence se réduisit à le déclarer *légèrement suspect* de partager les erreurs des philosophes modernes, et à lui imposer quelques pénitences spirituelles. Il fut absous des censures, sous caution; et son ouvrage fut prohibé : mais pour ne pas le signaler à la multitude, mal disposée, en général, contre les hommes dont l'inquisition a supprimé les écrits, on ne le nomma, dans le décret, ni comme auteur ni comme traducteur. Urquijo était parvenu, sous le ministère de Godoy, alors duc de la Alcudia, à la place de premier commis de la première secrétairerie-d'état et des dépêches, lorsque le porte-feuille lui en fut confié provisoirement, au mois d'août 1798, après la démission de Saavedra, qui conserva celui des finances; mais bientôt les infirmités de ce ministre l'ayant obligé de demander sa retraite, Urquijo le remplaça définitivement au ministère des affaires étrangères, par la protection de la reine. Les premiers actes de son administration annoncèrent le système qu'il voulait établir : le rappel d'Olavide, persécuté par le Saint-Office (*V.* Olavide); l'apologie de la *Lettre de Grégoire*, évêque de Blois, *au grand-inquisiteur*, par Yeregui, devenu membre de ce tribunal, après y avoir comparu comme accusé; l'ordonnance du roi qui enjoignit, en mars 1799, à tous les prêtres et moines étrangers au clergé de Madrid, de retourner dans leurs diocèses, et d'y reprendre leurs fonctions. Élève du comte d'Aranda, et d'un caractère ferme, actif et d'une physionomie imposante, Urquijo mit tous ses soins à réformer les abus, à encourager l'industrie et les arts. Il conçut, ou du moins il réalisa, le premier en Europe, l'abolition de l'esclavage. Dans un traité de paix et de commerce qu'il conclut, le 31 mars 1799, avec l'empereur de Maroc, et qui s'exécute encore, il consacra le principe de l'échange des prisonniers de guerre avec les Maures. Le monde savant lui est redevable de l'estimable ouvrage du baron de Humboldt. Bravant les coutumes et les préjugés de l'Espagne, il

ouvrit l'Amérique à cet illustre voyageur, et l'y entoura de tout l'appui d'un premier ministre passionné pour les sciences et les lettres. Il seconda l'amiral Mazarredo, son ami, pour relever la marine. Il donna des encouragements aux propagateurs de la vaccine, qu'il se proposait d'introduire en Espagne. A l'occasion de la mort de Pie VI, il fit signer au roi, le 5 septembre, un décret qui ordonnait aux archevêques et évêques d'exercer toute la plénitude de leurs droits, conformément à l'antique discipline de l'Église, pour les dispenses matrimoniales, etc. Ce décret affranchissait l'Espagne, à certains égards, de la dépendance du Vatican, et lui épargnait les sommes considérables qu'elle envoyait tous les ans à la cour de Rome. Un éclat inconsidéré fait par les commissaires de l'inquisition à Alicante et à Barcelone, après le décès et dans le domicile du consul de Hollande et de celui de France, donna lieu à Urquijo de faire signer au roi, le 11 octobre, la fameuse ordonnance sur la liberté et l'indépendance de tous les livres, papiers et effets des consuls étrangers, dans les ports et villes d'Espagne. Ce fut le chevalier d'Urquijo qui signa, avec le général Berthier, à Aranjuez, en septembre 1800, le traité par lequel il fut convenu que l'infant Louis de Parme, gendre de Charles IV, serait mis en possession de la Toscane, érigée en *royaume d'Étrurie*. Jouissant alors du plus haut crédit, il crut pouvoir se venger de l'inquisition, et ne visa à rien moins qu'à faire supprimer ce tribunal, et à en appliquer les biens à des établissements utiles. Il en présenta le décret à la signature du roi; et si ce grand œuvre ne fut pas consommé alors, le ministre obtint du moins que le Saint-Office ne pourrait plus faire arrêter personne sans l'autorisation du roi; que les prisonniers, après leur audition judiciaire, ne seraient plus au secret; qu'on leur communiquerait les pièces de leur procédure; qu'ils connaîtraient leurs accusateurs, etc. Ce coup d'autorité souleva contre le jeune ministre la plus grande partie du clergé. Soutenu par l'amitié du roi, il aurait conjuré cet orage, si cette amitié même et les témoignages qu'il en avait reçus n'eussent excité la jalousie d'un rival puissant, sur lequel Urquijo s'était permis quelques plaisanteries. Le favori Godoy ne négligea rien pour perdre un homme qui ne lui paraissait que trop capable de le supplanter, même dans le cœur de la reine. Urquijo fut disgracié à la fin de l'année 1800, et bientôt conduit à Pampelune et renfermé dans les cachots de la citadelle. Il y languit plusieurs années, privé de papier, d'encre, de livres, de lumière, et tenu au secret le plus rigoureux. Ferdinand VII, à son avénement au trône, en 1808, déclara injustes les persécutions dirigées contre Urquijo. Celui-ci, devenu libre, se trouvait à Vittoria lorsque ce prince y passa, se rendant à Baïonne. Il mit tout en œuvre pour le détourner de ce funeste voyage. Ses Lettres à son ami le général La Cuesta, des 13 avril, 5 mai et 8 juin, insérées dans le tome II des *Mémoires de Llorente sur la révolution d'Espagne*, monument de sa pénétration et de ses vues, prophétisent les malheurs qui depuis ont accablé l'Espagne, et indiquent les moyens qui auraient pu les prévenir. A ces sages avis, Ferdinand préféra les conseils de la perfidie ou de l'inexpérience. Malgré les ordres

trois fois réitérés de Buonaparte, Urquijo ne se rendit à Baïonne qu'après les actes d'abdication et de renonciation de Charles IV, de Ferdinand VII et des infants, et lorsque tous ces princes eurent quitté cette ville. N'ayant pu dissuader Napoléon de ses projets sur l'Espagne, il accepta les fonctions de secrétaire de la junte des notables espagnols réunis à Baïonne, et aussitôt après celles de ministre-d'état. S'il ne put pas alors réaliser ses intentions, il eut du moins la satisfaction de voir le tribunal de l'inquisition supprimé en 1808, par Buonaparte, et, en 1813, par les cortès. Après les revers des Français en Espagne, il fut obligé de suivre le roi Joseph Buonaparte, et fixa sa résidence à Paris, en 1814. Charles IV envoya de Rome un témoignage de son affection au ministre qu'il n'avait pas su conserver ni protéger. Le chevalier d'Urquijo survécut peu à cette consolante marque de souvenir. Une maladie de six jours l'enleva à ses amis, le 3 mai 1817. Son courage et sa tranquillité ne l'abandonnèrent pas jusqu'à son dernier moment. « Attends, dit-il à son domestique, tu vas voir comment un homme meurt; » et à l'instant il cessa de vivre. Son corps fut porté, le lendemain, au cimetière du Père Lachaise, où on lui a élevé un monument en marbre blanc, sous la forme d'un temple en rotonde, orné de huit colonnes: au milieu est un cénotaphe sur lequel on a gravé son épitaphe en espagnol et en français. A—T.

URRAQUE ou URRACA, reine de Castille, fille et héritière d'Alphonse VI, épousa d'abord Raymond de Bourgogne, qui mourut en 1100, et se remaria six années après avec Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre. Par cette union, les trois couronnes de l'Espagne chrétienne se trouvèrent fixées sur la même tête; mais la haine et l'antipathie éclatèrent bientôt entre le roi et la reine. Aussi ambitieuse que galante, Urraque voulut exclure son époux de son trône et de son lit, et par ses intrigues elle détermina les grands à refuser à Alphonse le titre de roi de Castille. Ce prince, non moins ambitieux, entra dans ce royaume à la tête d'une armée nombreuse, et après avoir vaincu les partisans de la reine, il força les états assemblés à le reconnaître en qualité de roi. Urraque, pour se venger, chassa les seigneurs qui s'étaient trouvés aux états, et se maintint par la force en possession de la Castille. Aussi voluptueuse que belle, cette princesse se livra au penchant de son cœur, oubliant ses devoirs dans les bras de don Pedro de Lara et du comte de Gauderpirce: jamais on n'avait vu sur le trône de Castille des amours si publics et si scandaleux. Tous les historiens espagnols, à l'exception de Sandoval, prétendent qu'elle eut du comte de Lara un fils appelé *Hurtado*, qui fut la tige de l'illustre maison de Hurtado de Mendoza. Alphonse, indigné, apprenant d'ailleurs que la reine se disposait à faire casser son mariage et à le chasser à main armée, la fit arrêter et enfermer dans le château de Castellan. Cette violence aigrit la noblesse soulevée bientôt par Lara. Les Castillans prirent les armes et délivrèrent la reine. A peine fut-elle en liberté, qu'elle demanda à être séparée d'Alphonse. L'évêque de Compostelle, nommé par la cour de Rome pour juger ce différend, déclara le mariage nul. Alphonse répudia Urraque; mais en abandonnant une épouse qu'il

méprisait, il voulait garder une partie de sa riche dot, et remplissait la Castille de ses soldats. Urraque rassembla ses partisans à Sahagun, et se prépara à la guerre. On en vint à une bataille, en 1111, près de Sepulveda. Les deux amants de la reine commandaient son armée: l'un d'eux fut tué; et Alphonse, vainqueur, livra la Castille au pillage. La reine, sans ressource, se retira en Galice. Les partisans d'Alphonse y formèrent une conjuration pour lui livrer la princesse fugitive; mais la conspiration ayant été découverte et dissipée, Urraque rassembla une nouvelle armée et marcha en Castille. A son approche, Alphonse lève le siége d'Astorga, et se retire à Carrion; la reine l'y assiége et le contraint de demander la paix; il l'obtient à condition d'évacuer la Castille. Urraque régna seule depuis 1109 jusqu'en 1117, que les Castillans, indignés de son excessive faiblesse pour don Pédro de Lara, donnèrent le trône à son fils Alphonse Raymond, qu'elle avait eu de son premier époux. La reine régna dès-lors conjointement avec son fils; mais, aussi mauvaise mère que mauvaise épouse, elle lui fit bientôt la guerre pour régner seule en Galice et à Léon. Une telle reine ne pouvait être aimée de ses sujets; aussi eut-elle besoin de tout son courage pour apaiser deux séditions dont elle faillit être victime. Retirée à Léon, elle parut abandonner à son fils le gouvernement, tandis qu'elle cherchait secrètement à recouvrer son ancienne autorité. Le roi, voulant faire échouer les projets de sa mère, vint l'assiéger dans le château de Léon, et ne lui donna la liberté qu'après qu'elle eut renoncé à la couronne de Castille. Mais la fière Urraque trouva encore le moyen de se remettre à la tête du gouvernement et de régner à Léon d'une manière absolue. Elle déclara la guerre à Thérèse sa sœur, comtesse de Portugal, qui pendant les troubles s'était emparée de plusieurs places de la Galice. Les deux sœurs en vinrent aux mains, en 1121, sur les bords du Minho: la victoire demeura à Urraque, dont l'armée entra en Portugal et mit tout à feu et à sang. Cette princesse mourut en 1126, d'une couche laborieuse, selon les uns, et selon d'autres, d'une mort subite en sortant de piller le trésor de l'église de Saint-Isidore de Léon. Tel est le résumé des événements extraordinaires dont se compose la vie agitée de la princesse Urraque. Presque tous les historiens l'ont jugée sévèrement à cause de ses mœurs scandaleuses, et n'ont pas rendu justice aux talents et à l'énergie qu'elle déploya dans plus d'une crise. Pendant son règne, la Castille fut continuellement déchirée par des guerres civiles, et l'on ne peut douter que, placée dans des circonstances plus heureuses, Urraque n'eût égalé, par la vigueur de son administration, les reines les plus célèbres. B—P.

URREA (Jérôme de), écrivain espagnol, né, vers l'année 1515, à Épila en Aragon, fils naturel d'un seigneur de l'illustre maison d'Aranda, s'engagea de bonne heure dans le service militaire, et se distingua dans plusieurs campagnes pendant la seconde moitié du règne de Charles-Quint, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes attachés à ce prince, il se délassait des fatigues militaires par la culture des lettres et de la poésie. Nicolas Antonio s'est sans doute trompé en lui attri-

buant un ouvrage qui appartient à l'un de ses compagnons d'armes, Ferd. de Acuña, poète comme lui. C'est la traduction du vieux poème allégorique français intitulé : *Le Chevalier délibéré, par Messire Olivier de la Marche, chevalier bourguignon*, Anvers, 1555. Ce qui est certain, c'est que la traduction de Ferd. de Acuña, dédiée à Charles-Quint, parut à Anvers, en 1555 (*Voyez* ACUNA, I, 171). La concurrence de deux publications pareilles est peu probable. Antonio donne la traduction de Urrea pour être en *tercets*: celle de Acuña est en stances de cinq vers sur deux rimes, l'une pour deux vers, l'autre pour trois. D'autres inadvertances échappées au savant auteur de la *Bibliotheca Hispana*, dans le même article, fortifient à cet égard le soupçon d'inexactitude. La plus estimée des productions de Jér. de Urrea est un *Dialogue*, en prose, *sur le véritable honneur militaire, et les moyens de concilier l'honneur avec la conscience*, Venise, 1566, in-4°.; Madrid, 1575, in-8°. Cet ouvrage, où l'abus des duels est vivement censuré, fut traduit en italien, par Alph. de Ulloa (*Voy.* ce nom), Venise, 1569. Un des descendants de l'auteur en donna deux éditions, accompagnées de son éloge, à Saragosse, 1642 et 1661, in-4°. Il composa aussi une traduction du *Roland furieux* de l'Arioste, et la fit imprimer à Lyon, 1556; puis à Anvers, 1558, in-4°., à deux colonnes, du même format que la continuation de l'Arioste, *Segunda parte de el Orlando furioso*, etc., terminée à la bataille de Roncevaux, par Nicolas Espinosa, ibid., 1557. Ces deux ouvrages, assez rares, se trouvent quelquefois réunis. La traduction de Urrea est généralement faible, mais exacte, excepté dans quelques passages où l'amour-propre national lui a fait substituer des chevaliers espagnols à plusieurs des héros français célèbres par son auteur; quelques omissions la réduisent à quarante-cinq chants au lieu de quarante-six. Elle fut réimprimée en 1583, Bilbao, in-4°.; et trois ans après à Tolède, 1586, in-4°. Ce succès n'a pas suffi pour placer Urrea parmi les bons traducteurs que l'Espagne se glorifie de posséder en plus grand nombre qu'aucune autre nation. Ce dut être en 1529 qu'il publia un écrit que Nic. Antonio lui attribue: *Défi de l'Empereur et du roi François, et jugements de ce défi selon les lois du duel*, Venise, in-4°. Mais cette date, un peu trop reculée, nous ferait soupçonner que l'ouvrage en question n'est pas de cet auteur. On a plusieurs fois fait mention d'un poème épique composé par lui en l'honneur de Charles-Quint : *El Carlos victorioso*. Ce serait la cinquième ou sixième épopée contemporaine sur le même sujet. Mais, ainsi que beaucoup d'autres compositions d'écrivains espagnols plus éminents que celui-ci, cet ouvrage est resté inédit dans une bibliothèque de couvent. On retrouverait de même, à Épila, ville natale de l'auteur, un petit poème en l'honneur de cette ville : *La famosa Epila ;* une traduction de l'*Arcadie* de Sannazar, et un roman chevaleresque en trois volumes : *Don Clarissel de las Flores*.

V—G—R.

URRUTIA (JOSEPH DE), général espagnol, né, en Biscaye, vers l'an 1728, entra de bonne heure dans la carrière militaire, s'éleva par son seul mérite, et par-

vint successivement au grade de brigadier : il servit en cette qualité, en 1791, et se distingua à la défense de Ceuta, assiégée par le roi de Maroc. Lorsque la guerre entre la France et l'Espagne éclata, Urrutia fit la campagne de 1793, à l'armée de Catalogne, avec le titre de maréchal-de-camp, sous le général Ricardos, dont il commanda l'avant-garde, et il prit plusieurs places en Roussillon. A la fin de cette année, il passa, avec le grade de lieutenant-général, à l'armée de Navarre et Guipuzcoa, qu'il commanda par *interim*, en février et mars 1794, tandis que le général en chef Caro avait été appelé à la cour. Il fut ensuite chargé du commandement de l'aile droite de cette armée, et contribua à la belle défense de la vallée de Baztan et de la Navarre. La défaite et la mort du général comte de La Union, ayant affaibli et désorganisé l'armée de Catalogne, Urrutia fut appelé au commandement de cette armée, en déc. 1794, et en même temps nommé capitaine-général de la Catalogne, et président de l'audience royale de cette province. Dans l'état des choses, on ne pouvait faire un meilleur choix. A peine arrivé à Girone, Urrutia fit cesser l'espèce d'anarchie qui divisait les chefs, rétablit la discipline et s'occupa sans relâche à recruter, à réorganiser l'armée et à s'opposer aux progrès des Français : maîtres de Figuèras et du fort San-Fernando qui leur avait été livré par trahison ou par lâcheté, ils assiégeaient la place de Rosas et le fort la Trinité ou le Bouton. Si Urrutia ne put empêcher la prise de ces deux places, il contribua du moins à en retarder la réduction, et à diminuer les avantages que les vainqueurs espéraient retirer de ces deux conquêtes, dont les garnisons furent sauvées et embarquées sur la flotte de Gravina. Il eut surtout l'honneur de borner les succès de l'armée républicaine, qu'il arrêta sur les bords de la Fluvia, et de la combattre avec des succès balancés. Lorsque Schérer eut remplacé Pérignon dans le commandement de l'armée française, Urrutia obtint une supériorité plus marquée ; et la bataille qu'il soutint près de Pontos, le 14 juin 1795, fut comptée, avec quelque raison, par les Espagnols, pour une victoire. Il reprit alors l'offensive ; et sans la paix qui fut signée à Bâle, le 22 juillet, il eût peut-être reporté le théâtre de la guerre dans le Roussillon ; car, le 26 et le 27, les maréchaux-de-camp sous ses ordres, La Cuesta et Oquendo, avaient forcé Puycerda et Belver, reconquis la Cerdagne espagnole, dont les Français étaient maîtres depuis deux ans, et fait prisonniers deux mille cinq cents hommes qui en formaient les garnisons. Urrutia quitta bientôt le gouvernement de la Catalogne, et fut nommé au grade supérieur de capitaine-général, qui équivaut à celui de maréchal de France. Au printemps de 1796, il fut appelé à Aranjuez pour y faire partie d'un conseil de vingt-deux généraux, chargés de rédiger de nouveaux plans et règlements militaires. Il fut ensuite commandant-général de l'artillerie et du génie. Loin de faire sa cour au favori Godoy, prince de la Paix, Urrutia refusa de commander sous lui l'armée destinée contre le Portugal ; et mourut à Madrid, sur la fin de l'année 1800, dans une sorte de disgrace. A—T.

URSATUS (Sertorius). *Voy.* Orsato.

URSIN (Jean-Henri), savant antiquaire, était surintendant à Ra-

tisbonne, où il mourut le 14 mai 1667. Il est particulièrement connu par les deux ouvrages qui suivent : I. *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniathone*, Nuremberg, 1661, in-8°. II. *Compendium historiæ de ecclesiarum germanicarum origine et progressu, ab ascensione Christi usque ad Carolum Magnum*, Nuremberg, 1664, in-8°. — URSIN (George-Henri), fils du précédent, né en 1647, enseigna les belles-lettres à Ratisbonne, où il mourut le 10 septembre 1707. Les ouvrages qu'il a publiés annoncent qu'il avait hérité de l'érudition de son père. Voici les principaux : I. *Onomasticon Germanico-græcum*, Ratisbonne, 1690, in-4°. II. *Grammatica græca et selecta græca ex optimis linguæ auctoribus excerpta*, Nuremberg, 1691, et réimprimé en 1714, in-8°. III. *Institutiones latinæ linguæ*, Ratisbonne, 1700, in-8°. G—Y.

UPSIN (JEAN-FRÉDÉRIC), né, en 1735, à Meissen en Saxe, mourut le 9 janvier 1796 à Boritz, où il était ministre protestant. Il est particulièrement connu par la *Chronique de Dithmar*, qu'il a publiée en allemand, avec la Vie de l'auteur, Dresde, 1790. Cette traduction est d'autant plus importante que, parmi les historiens du moyen âge, Dithmar est incontestablement un des plus difficiles à expliquer. Ursin avait préparé une édition latine du même auteur, avec des Notes; la mort le prévint : mais on a profité de son travail pour l'édition suivante : *Dithmari, episcopi merseburgensis, Chronicon ad fidem codicis qui in tabulario regio Dresdæ servatur, denuò recensuit, J. F. Ursini, J. F. A. Kinderlingii et A. C. Wedekindii (nec non A. de Vignoles) passim et suas adjecit notas Johan. Augustin. Wagner*, etc., Nuremberg, 1807, in-4°. Ursin a publié sur les antiquités de la Saxe plusieurs ouvrages appuyés sur les chartes et documents qu'il avait découverts dans les archives du pays ; on peut en voir la liste dans les bibliographes allemands. Ses manuscrits sur l'histoire de Saxe ont été transportés à la bibliothèque royale de Dresde. G—Y.

URSIN ou URSICIN, anti-pape. *V.* DAMASE (St.), pape.

URSINS (JEAN JOUVENEL ou JUVENAL DES), l'un des plus grands magistrats dont la France puisse s'honorer, ne descendait pas, comme on l'a prétendu, des *Orsini* (*V.* ce nom) ; mais tirait son origine d'une famille anglaise, établie en Champagne, à la suite des guerres (1). Né vers 1360 à Troyes, il signala de bonne heure ses talents au barreau de Paris. Sa capacité le fit choisir, en 1388, pour remplir la charge de prévôt des marchands, supprimée après la sédition des *Maillotins* (*Voy.* DESMARETS, XI, 201), mais qu'il était urgent de rétablir. Il s'occupa d'abord d'assurer la libre navigation de la Seine et de la Marne, gênée par les moulins que les seigneurs avaient multipliés sur ces deux rivières. Ayant obtenu du parlement l'autorisation de les faire détruire, en indemnisant les propriétaires (2), il prit si bien ses mesures, que toutes les digues furent coupées dans une seule nuit. Le zèle du prévôt des marchands pour le bien pu-

(1) Voy. l'*Hist. généalogique* du P. Anselme, VI, 403 ; et Grosley, *Mémoires pour servir à l'histoire de Troyes*, I, 308 et suiv. On croit que Juvenal prit le nom de *Des Ursins* de l'hôtel qui lui fut donné par la ville de Paris, en reconnaissance de ses services.

(2) L'indemnité fut fixée par l'arrêt à dix fois le revenu de l'usine.

blic lui mérita la confiance de Charles VI. La maladie de ce prince ayant fait passer le gouvernement dans les mains des ducs de Berry et de Bourgogne (Philippe-le-Hardi), tous les ministres du roi se trouvèrent exposés aux vengeances des grands. Malgré les dangers qu'il devait courir lui-même, Juvenal n'hésita pas à prendre la défense de Noviant, dont il était allié par son mariage avec sa nièce, et il parvint à lui sauver la vie. Le duc de Bourgogne, irrité contre Juvenal, suborna trente témoins qui déposèrent l'avoir entendu tenir des propos séditieux. L'affaire fut instruite par des commissaires du Châtelet, et Juvenal, cité devant le roi, qui résidait alors à Vincennes (1393). Le bruit s'étant répandu dans Paris, que le prévôt des marchands était menacé, trois à quatre cents des plus notables habitants s'offrirent pour l'escorter. Juvenal confondit ses accusateurs; et le roi termina cette lutte scandaleuse par cette sentence : *Je vous dis que le prévôt des marchands est prudhomme, et que ceux qui ont fait proposer contre lui sont mauvaises gens.* S'adressant ensuite à Juvenal et à ceux qui l'avaient accompagné, il leur dit : *Allez-vous-en, mon ami, et vous tous bons bourgeois.* Vers le temps de Pâques, les faux témoins furent obligés, pour obtenir l'absolution, de se soumettre à une expiation publique. Ils vinrent donc à l'hôtel-de-ville, nus, n'ayant qu'un drap blanc pour couverture. Juvenal leur demanda leurs noms, et comme ils hésitaient, il les nomma lui-même, et leur accorda le pardon qu'ils imploraient, en versant sur eux des larmes d'attendrissement. Le danger auquel il venait d'échapper n'affaiblit point son courage. Au milieu des factions qui désolaient la France, il resta seul inébranlable dans son attachement au roi, reprochant avec la même franchise, au duc d'Orléans et au duc de Bourgogne, les malheurs dont ils étaient la cause, et cherchant à réconcilier ces deux princes. En 1400, Juvenal fut pourvu de la charge d'avocat-général au parlement. Cette place importante lui fournit de nouvelles occasions de faire éclater son amour pour le bien public. Il défendit avec une noble fermeté les prérogatives de la couronne contre les prétentions du Saint-Siége; et soutint que le roi a le droit d'assembler son clergé, de le présider, de lui proposer toutes les mesures qu'il croit utiles à son peuple, et d'en assurer l'exécution. Après l'assassinat du duc d'Orléans (1407), Juvenal fit décider que la régence appartiendrait à la reine pendant la maladie du roi. C'était le seul moyen d'apaiser les troubles résultant des prétentions des princes à gouverner l'état. Le duc de Lorraine ayant fait abattre les armes de France, placées à Neufchâteau, ville relevant de la couronne, le parlement condamna ce prince par contumace au bannissement et à la confiscation de ses biens (3). Cependant le duc, protégé par Jean-Sans-Peur, osa venir à Paris. Aussitôt le parlement députa Juvenal au roi, pour lui remontrer la nécessité de maintenir son arrêt. Il arrive au pied du trône, dans le moment que le duc de Bourgogne présentait au roi le duc de Lorraine, et sans se laisser inti-

(3) *Arrêt du parlement de Paris*, rendu à la requête du procureur-général du roi Charles VI, contre Charles II, duc de Lorraine, du 1er. août 1412; avec une commission de la cour pour l'exécution dudit arrêt, et la remarque qu'y a faite Jean Juvenal des Ursins (l'archevêque de Reims, dont l'art. suit), Paris, 1634, in-8°.

mider par la présence de Jean-Sans-Peur, il expose avec force le sujet de sa commission. Le duc de Bourgogne indigné lui dit : *Juvenal, ce n'est pas la manière de faire. — Si, Monseigneur*, reprit le courageux magistrat, *il faut faire ce que la cour ordonne*; puis il ajouta : « Que tous ceux qui sont bons et loyaux viennent avec moi, et que les autres restent avec M. de Lorraine. » Confondu par cette apostrophe, le duc de Bourgogne lui-même quitta le duc de Lorraine, qu'il *tenait par la manche*, et vint se placer à côté de Juvenal. Le duc de Lorraine, se voyant seul, recourut à la clémence du roi, qui lui pardonna (1412). Jean-Sans-Peur, maître de Paris, abandonna sans scrupule à la rage de ses partisans, les *Armagnacs* qui n'avaient pu s'échapper. Juvenal taxé par les *Cabochiens* à deux mille écus, fut mis en prison jusqu'à ce qu'il eût complété le paiement de cette somme. Certain d'être secondé par tous les bons citoyens, il osa concevoir le projet de délivrer la famille royale des mains des Bourguignons, et il exécuta cette étonnante résolution, seul, et sans qu'il en coûtât la vie à personne. Peu de jours après, il sauva le roi, que le duc de Bourgogne avait fait sortir de Paris, sous prétexte de la chasse, et qu'il se proposait de conduire à Meaux. Le Dauphin, Louis, ayant pris les rênes du gouvernement, récompensa la fidélité de Juvenal en le nommant son chancelier. Lorsque la guerre fut déclarée au duc de Bourgogne, Juvenal accompagna le Dauphin au siége d'Arras, et lui fit accepter les propositions de paix offertes par Jean-sans-Peur (1414). Ce fut le dernier service qu'il rendit à la France. Ayant voulu s'opposer aux dilapidations des courtisans, il fut remplacé dans la charge de chancelier par un ministre plus complaisant et moins désintéressé. A la mort de Charles VI, ses domaines furent confisqués par les Anglais; mais il y rentra peu de temps après, et fut nommé président au parlement qui siégeait alors à Poitiers. Ce grand homme mourut le 1er. avril 1431, et fut inhumé dans une chapelle de Notre-Dame de Paris, où l'on voyait un tableau qui le représentait à genoux, avec sa femme et ses enfants. Le P. de Montfaucon a publié ce précieux monument dans les *Antiquités de la monarchie française*, III, planche 67.

W—s.

URSINS (Jean Juvenal des), historien, fils du précédent, naquit à Paris en 1388, et suivit d'abord la carrière que son père avait parcourue d'une manière si brillante. Conseiller et maître des requêtes, en 1416, il fut ensuite pourvu de la charge d'avocat-général au parlement, qui siégeait alors à Poitiers, et montra, dans ces différents emplois, beaucoup de talents et d'intégrité. Ayant embrassé depuis l'état ecclésiastique, il fut élu successivement, en 1432, évêque de Beauvais; en 1444, évêque de Laon (1); et en 1449, archevêque de Reims, sur la résignation de son frère cadet. Député la même année, avec le brave Dunois (*V.* ce nom), à Rouen, il contribua beaucoup à préparer l'expulsion des Anglais de la Normandie. Il tint, en 1455, un concile métropolitain à Soissons. L'année suivante, il présida les évêques chargés de reviser le procès de Jeanne d'Arc, et fit justice des absurdes imputations dont les An-

(1) C'est par une erreur typographique qu'on lit *Léon*, dans le Moreri de 1759.

glais avaient essayé de flétrir la mémoire de cette héroïne. Ce fut Juvenal qui sacra Louis XI, en qualité d'archevêque de Reims. Ce monarque avait promis à son sacre de ne point augmenter les impôts; mais il ne tarda pas de violer son serment (*V.* XXV, 131). Les habitants de Reims furent les premiers à se révolter contre le monarque parjure. Juvenal ne négligea rien pour les ramener à l'obéissance; mais il saisit cette circonstance pour faire entendre au roi de dures vérités : « On m'a rapporté, » lui dit-il, qu'il y a en votre conseil un, qui, en votre présence, » dit, à propos de lever argent sur » le peuple duquel on alléguait la » pauvreté : que ce peuple toujours crie et se plaint, et toujours » paye ; qui fut mal dit, en votre » présence ; car c'est plus parole qui » se doit dire en présence d'un tyran inhumain, non ayant pitié et » compassion du peuple, que de » vous, qui êtes roi très-chrétien. » Quelque chose qu'aucuns disent de » votre puissance ordinaire, vous ne » pouvez pas prendre le mien : ce » qui est mien n'est point vôtre. » En la justice, vous êtes souverain » et va le ressort à vous : vous avez » votre domaine et chacun particulier le sien. » (*Opuscules de Loisel* avec les notes de Joly, 490). Juvenal assista, en 1468, aux états de Tours; et il y parla vivement sur la nécessité de ne point démembrer de la couronne la Normandie, que Louis XI avait été forcé de promettre à son frère par le traité de Conflans (*Voy.* XXV, 135). Cet illustre prélat mourut à Reims, le 14 juillet 1473, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut inhumé dans son église cathédrale. On a de Juvenal : l'*Histoire de Charles VI et des choses mémorables advenues pendant quarante-deux années de son règne* (de 1380 à 1422). Théodore Godefroy l'a publiée, Paris, 1614, in-4°. ; mais Denis, son fils, en a donné une nouvelle édition, ib., imprimerie royale, 1653, in-fol., enrichie de plusieurs pièces importantes. Cette histoire est écrite avec beaucoup de naïveté. On y trouve des détails précieux sur les événements dont Juvenal avait été le témoin et qu'il tenait de son père. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir cherché, par une vanité puérile, à prouver que sa famille était une branche de celle des *Orsini* (*V.* la note 1re. de l'article précédent).

W—s.

URSINS (GUILLAUME JUVENAL DES), chancelier de France, frère du précédent, naquit à Paris le 15 mars 1400. Doué d'un esprit pénétrant, il y joignait beaucoup de bravoure, et se distingua dans presque tous les emplois de la robe et de l'épée. Le roi Charles VII, qui l'avait nommé conseiller au parlement en 1423, le fit chevalier lors de son sacre à Reims (1429), et lui donna une compagnie de gens d'armes, à la tête de laquelle il se signala dans les guerres contre les Anglais. Il devint ensuite lieutenant du Dauphiné, bailli de Sens, et fut enfin nommé chancelier en 1445. Cette dignité ne l'empêcha pas d'aller au siége de Caen en 1449. Il instruisit lui-même le procès de Jean II, duc d'Alençon (*V.* I, 489), et, l'ayant convaincu du crime de lèse-majesté, le fit condamner et lui lut sa sentence. A son avénement au trône, Louis XI écarta des emplois tous les ministres de son père. (*Voy.* XXV, 131). Guillaume fut remplacé par Jean de Morvilliers, évêque d'Or-

léans; mais il fut réintégré dans sa charge en 1465. Il ouvrit les états de Tours (1468) par un éloge du roi et de la nation, loua la fidélité des peuples, la confiance des princes, et l'amour réciproque des sujets et du souverain, et parla fortement contre les cabales (V. *Histoire de France* par Villaret). On sait que les états accordèrent toutes les demandes du chancelier, et prononcèrent la nullité du traité de Conflans, par lequel Louis XI avait promis au duc de Berri, son frère, de lui donner la Normandie en apanage. Guillaume fut un des commissaires chargés de travailler au procès du cardinal de la Balue (*V.* ce nom). Il mourut à Paris le 23 juin 1472, avec la réputation d'un homme propre à tous les emplois, et d'un ministre intègre. Ses restes furent ensevelis à Notre-Dame, dans la chapelle de sa famille. On a son portrait dans le *Recueil* d'Odieuvre, et dans l'édit. des *Mémoires* de Commines par Lenglet-Dufresnoy. W—s.

URSINS (ANNE-MARIE DE LA TREMOILLE, princesse DES), était fille de Louis de La Tremoille, duc de Noir-Moutier, qui joua un rôle dans les troubles de la Fronde. En 1659, elle avait épousé Adrien Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, qui fut contraint de quitter la France dans l'année 1663, à cause de son duel fameux contre les sieurs de La Frette, le chevalier de Saint-Aignan et le marquis d'Argenlieu (1). Elle le suivit dans son exil, d'abord en Espagne, puis en Italie, où il mourut bientôt. Il laissait sa veuve loin de sa patrie, sans enfants et sans fortune; les cardinaux de Bouillon et d'Estrées la prirent sous leur protection : un sentiment tendre, a-t-on prétendu, excitait leur zèle et leur intérêt; ils la servirent puissamment; enfin, en 1675, ils pensèrent à lui faire épouser le duc de Bracciano, prince romain et du Saint-Empire, chef de la puissante famille Orsini (des Ursins), déjà vieux et possesseur d'une grande fortune : c'est de cette époque que date l'existence politique de la princesse des Ursins. Son luxe, le charme de son esprit et la grâce de ses manières attirèrent au tour d'elle tout ce que la capitale du monde chrétien renfermait de noble et de distingué. A cette époque, Rome, déchue déjà depuis long-temps du premier rang dans l'Europe, cherchait à maintenir son influence par les efforts d'une adroite politique : on regardait encore la cour papale comme la meilleure école pour les hommes d'état. La duchesse de Bracciano nourissait une de ces *ambitions vastes, fort au-dessus de son sexe et de l'ambition ordinaire des hommes* (2). Pleine du desir de se livrer aux affaires, les entendant et les conduisant à merveille, tour-à-tour haute et adroite, prudente et hardie, fière et bienveillante, selon les hommes et les circonstances, elle ne tarda pas à entrer fort avant dans les intrigues. Elle ne demeura pas constamment à Rome. Son union n'était point exempte de nuages. Elle vint en France, et y résida long-temps, à diverses époques. Le duc de Bracciano mourut; sa veuve quitta son nom en vendant le duché, et adopta celui que depuis elle a rendu célèbre. La princesse des Ursins jouissait paisiblement de sa

(1) Le prince de Chalais avait pour seconds Noir-Moutier, son beau-frère, d'Antin et Flamarens. Louis XIV ne voulut jamais pardonner à aucun des combattants, quelque affection qu'il éprouvât pour les familles de plusieurs d'entre eux.

(2) Mémoires de Saint-Simon, tom. II.

fortune et de son influence à Rome, lorsque Philippe V dut épouser la princesse de Savoie (1701). Il fallait nommer une *camarera-major* de la reine; l'importance de l'emploi rendait le choix difficile : les uns voulaient une espagnole, près d'une reine étrangère; les égards dus à la fierté castillane semblaient l'exiger; Louis XIV, consulté, partageait cette opinion. Le cardinal Porto Carrero, le principal auteur du testament de Charles II, qui conservait, sous son successeur, tout l'empire qu'il avait obtenu dans l'état, pensait autrement : il craignait qu'un choix semblable ne renouvelât dans l'intérieur du palais les intrigues dont il avait été désolé si souvent, et dont le gouvernement avait ressenti les funestes effets (3). Une française ne pouvait convenir; on crut trouver un juste milieu en indiquant la princesse des Ursins : née en France, elle était entrée dans une famille étrangère, résidait à Rome, avait parcouru l'Espagne, le Portugal, l'Italie et la Savoie, y était connue et estimée. On a dit que le cardinal d'Estrées, intimement lié autrefois avec la princesse, avait ouvert cet avis, et que le souvenir des rapports étroits qui avaient existé entre Mme. des Ursins et Porto-Carrero le fit prévaloir (4). La princesse fut proposée et acceptée; elle connaissait tous les avantages du nouveau poste qui lui était offert : ils flattèrent son ambition, et cependant elle hésitait à l'aller occuper. Vivant à Rome, tranquille, heureuse et considérée, elle redoutait un emploi difficile dans un royaume qu'embrasait une guerre intestine, soutenue par la moitié de l'Europe. Les instances et les ordres de Louis XIV la décidèrent. La princesse partit pour aller joindre, à Nice, la nouvelle reine d'Espagne. Elle avait le don de plaire et de séduire, un charme indéfinissable dans les manières, une éloquence naturelle, et par cela même irrésistible, une rare discrétion, un tact exquis et la connaissance la plus parfaite des convenances; avec tant de moyens de succès, elle eut bientôt capté l'esprit d'une reine jeune, confiante, qui ne manquait pas d'ambition, mais dépourvue de toute expérience. Dès leur première entrevue, elle avait assuré cet empire que la participation aux affaires ne fit qu'augmenter, et que la mort seule devait détruire. Mme. des Ursins ne contribua pas peu, par ses conseils et par ses soins, à procurer et à conserver à la reine, sur son royal époux, cet ascendant que rien ne diminua jamais. La reine, reconnaissante, lui prêta tout l'appui d'une autorité qu'elle lui devait en partie : aussi les vicissitudes qu'éprouva Mme. des Ursins dans sa carrière politique ne lui vinrent jamais de ce côté. Délivrée de toute crainte à cet égard, elle entra dans les voies d'une politique quelquefois franche, plus souvent cachée, sans système arrêté, que d'ailleurs la difficulté des temps devait modifier souvent, et qui la jeta dans un dédale d'intrigues, dont son habileté put seule la tirer, mais non sans beaucoup de fautes. La France évitait toute apparence d'influence sur les affaires d'Espagne, bien qu'elle les voulût diriger réellement. Mme. des Ursins s'était engagée à seconder ces vues, peut-être en connut-elle bientôt le danger. La hauteur et la jalousie de la nation espagnole, son attachement à son nouveau roi, les

(3) Mémoires du marquis de Saint-Philippe.
(4) Mémoires de Saint-Simon.

sacrifices qu'elle avait déjà faits pour le soutenir, demandaient plus de ménagements. D'un autre côté, secouer le joug de Versailles pouvait flatter l'ambition de la princesse, et cependant les liens du sang et des traités, le besoin d'une assistance armée, maintenaient des égards et souvent l'obéissance : aussi l'on vit Mme. des Ursins, peu de temps après son arrivée, se répandre en éloges sur le caractère, les mœurs des Espagnols, le climat, le sol, la langue, les lois du pays; bientôt elle alla plus loin, elle fit rappeler les grands dans les affaires, les avança même autant qu'elle le put, releva leur ancien crédit, tandis qu'elle entretenait des rapports directs avec la cour de France. Elle lui avait demandé des hommes pour mettre à la tête de l'administration, et paraissait réclamer l'examen de tous ses actes; elle poursuivait néanmoins l'exécution de son plan, dont elle ne dévoilait qu'une partie; mais ce n'était pas sans une vive opposition du côté des Espagnols eux-mêmes, qu'elle cherchait à relever de leur abaissement, et que la vanité, la jalousie, les intrigues éloignaient de l'étrangère, devenue presque entièrement l'arbitre des destinées de leur pays. Les obstacles les plus grands venaient des agents de la France, qui, convaincus quelquefois du danger du système suivi par la princesse, le combattaient encore plus souvent, parce qu'ils y voyaient l'anéantissement de leur crédit. Philippe V s'était rendu dans ses états d'Italie; pendant son absence, la reine avait gouverné, ou plutôt Mme. des Ursins sous son nom : elle avait consolidé son pouvoir. Le cardinal d'Estrées accompagnait Philippe à son retour, en qualité d'ambassadeur de France; et ce prince de l'Église, comptant sur l'élévation de son rang, l'autorité de son âge et de ses éminents services, sur ses anciennes liaisons avec la princesse, espérait la plus grande part dans l'administration. Mme. des Ursins le craignait et le combattit. La lutte fut longue; enfin la princesse, ayant mis dans ses intérêts jusqu'aux proches du cardinal, réussit à le faire rappeler (1703). L'abbé d'Estrées, dont Mme. des Ursins s'était servie pour abattre le cardinal, reçut le prix de ses complaisances : il remplaça son oncle; alors, il voulut changer sa marche, se soustraire à l'empire de la princesse, et la desservir à son tour à la cour de France; il était fortement secondé par le cardinal, qui, de son côté, ne ménageait pas la favorite, et faisait sentir à Louis XIV tout le danger de sa politique. L'abbé d'Estrées alla jusqu'à dévoiler les détails de la conduite privée de la princesse; elle devina bientôt sa désertion, et craignit ses menées : ils avaient pu s'apprécier l'un l'autre dans la carrière des intrigues. Elle fit un jour arrêter un des courriers du ministre de France, ouvrit des dépêches adressées au roi, et y trouva une violente dénonciation; on appuyait surtout sur ses rapports avec un nommé d'Aubigny (5), intendant de la princesse, auquel son crédit faisait supposer des liaisons intimes avec elle, au point que d'Estrées avançait qu'on les croyait mariés. La princesse, blessée au vif, per-

(5) Boutror d'Aubigny, fils d'un procureur au parlement de Paris,, devint secrétaire, puis intendant, puis écuyer de la princesse, son confident, son agent le plus sûr. Il avait acquis un crédit et une fortune considérables; la princesse le chargea de diverses missions, notamment de la négociation de la souveraineté. Ce fut lui qui fit bâtir Chanteloup. L'affaire ayant manqué, ce château lui resta, et passa à sa fille unique, mariée au marquis de Conflans-Armentières.

dit toute prudence; elle écrivit en marge de la dépêche ces mots: *pour mariée, non:* justification qui devenait un aveu pour le reste; et ne craignit pas de renvoyer, dans cet état, la dépêche à Louis XIV. Ce procédé devait le blesser profondément; il conçut des préventions qu'entretenaient les deux d'Estrées. Cependant la princesse avait rompu ouvertement avec l'abbé; elle parvint à obtenir son rappel, à la veille d'éprouver elle-même un traitement inattendu. Louis XIV, sans en expliquer tous les motifs à son petit-fils, intima l'ordre à Mme. des Ursins de sortir d'Espagne, et de se retirer en Italie (1704). La princesse, sans se laisser abattre par un coup aussi fatal, qui entraînait le débordement de tant de jalousies et de tant de haines, prépara lentement son départ, et tout à-la-fois son retour: elle ne se roidissait point contre les événements, elle en connaissait le danger; Louis XIV avait parlé. Mais elle savait aussi toute l'étendue de son crédit sur la reine, et celui de cette princesse sur Philippe V; elle avait des appuis à Versailles, elle avait conduit les affaires par des voies trop peu connues aux autres, pour ne pas redevenir nécessaire. Enfin elle attendait tout, et du temps qui emporte avec lui les plus grands orages, et du résultat de ses dernières combinaisons, dans lesquelles elle avait su faire entrer bien des ambitions et bien des intérêts. La princesse redoutait cependant beaucoup l'éloignement de l'Italie; elle employa tous les moyens pour obtenir la permission d'aller à Versailles porter sa justification: n'ayant pu y réussir, elle obtint au moins de rester en France, et s'établit à Toulouse. Elle attendit là avec patience, et dans une inaction au moins apparente, des temps meilleurs. Les affaires d'Espagne empiraient; celles de France, qui y étaient étroitement liées, se gâtaient tous les jours. Une intime union entre les deux couronnes devenait plus nécessaire que jamais; et le mécontentement de la jeune reine rendait cette harmonie difficile. Mme. des Ursins agissait dans l'ombre; elle avait réussi à gagner Mme. de Maintenon, qui, outre l'intérêt général, voyait, dans le rappel de la princesse, un moyen, sinon de diriger les affaires d'Espagne, elle ne le voulait pas, quoiqu'on ait prétendu le contraire (6), au moins la certitude d'en être parfaitement instruite, ce qu'elle desirait vivement. On persuada à Louis XIV d'accorder à la princesse ce qu'elle sollicitait depuis près d'un an, la permission de venir se justifier. La reine d'Espagne se bornait à demander la même grâce. Les courtisans habiles virent bientôt dans cette faveur le prélude d'un retour entier au pouvoir. Mme. des Ursins arriva à Paris le 4 janv. 1705. Elle eut lieu d'être satisfaite de la réception qui l'attendait. Elle garda néanmoins avec prudence l'attitude qui convenait à une justification; mais quand elle vit les attentions dont elle était l'objet, les préventions favorables du roi, l'appui décidé de Mme. de Maintenon, elle changea de rôle; et, comme on l'a dit, *de répondante qu'elle se proposait d'être, elle crut pouvoir devenir accusatrice* (7). Elle fut comblée d'égards par Louis XIV, et à l'envi par toute la cour. Enfin son retour en Espagne fut décidé. Elle

(6) Mémoires de Saint Simon. La Correspondance de Mme. de Maintenon dément formellement cette assertion.

(7) Mémoires de Saint-Simon.

jugea sa position si favorable, que, dans de longs entretiens avec le roi, elle demanda et s'assura l'obtention de toutes les grâces et de toutes les suretés qu'elle pouvait souhaiter pour son nouveau règne qui allait commencer. En retour, elle s'engageait à maintenir l'influence de la France, dont elle promettait de seconder les vues et les intérêts. Elle promettait aussi à Mme. de Maintenon, l'un des principaux auteurs de son rétablissement, une confiance, une déférence dont elle s'éloigna rarement. Constante à son plan, elle ne mit point trop de précipitation dans son départ. Un illustre écrivain (8), toujours sévère, mais surtout pour Mme. des Ursins, a prétendu qu'elle conçut l'idée de rester à Versailles, et, fondant des espérances sur l'âge de Mme, de Maintenon, de la remplacer auprès de Louis XIV. Rien n'appuie cette singulière assertion, que repousse au contraire la connaissance de la politique plus habile de la princesse. Elle était trop sûre de son crédit à Madrid et trop peu à Versailles; D'ailleurs son âge, rapproché de celui de Mme. de Maintenon, ne lui permettait pas d'attendre beaucoup d'un avenir si peu certain. Enfin elle partit au mois de juillet. Elle fut reçue à la cour d'Espagne avec des démonstrations extraordinaires de joie. Le roi et la reine allèrent au-devant d'elle, et la comblèrent de caresses. Ses places, dont on avait disposé, lui furent rendues; et plus forte que jamais, par une disgrace réparée avec éclat et par l'appui de Louis XIV, elle reprit la direction des affaires. Elle avait emmené avec elle, comme ambassadeur de France, Amelot, habile diplomate autant qu'honnête homme, et que son pur désintéressement et son dévouement aux deux rois avaient seuls pu décider à accepter une mission hérissée de difficultés, et qui ne promettait que peu de gloire. La princesse adopta dès-lors un plan différent de celui qu'elle avait antérieurement suivi. L'autorité de Philippe V avait diminué; de nombreuses défections en annonçaient d'autres encore. Mme. des Ursins crut voir dans les Espagnols plus de vanité que de véritable attachement pour leur nouveau roi: elle les abandonna, les desservit, les éloigna. Elle y mit peu de prudence; et l'on vit bientôt Philippe, accablé de la perte de ses places, dénué de tout, obligé d'abandonner sa capitale, amené enfin à deux doigts de sa perte. Cette conduite ne fut pas toujours approuvée à Versailles, quelque dévouement que cherchât à prouver la princesse. Le maréchal de Berwick, nommé, en 1706, pour commander les troupes françaises envoyées en Espagne, se plaignit; et malgré la victoire d'Almanza, il fut rappelé l'année suivante. Le duc d'Orléans le remplaça. Sa présence amena d'autres difficultés. Choqué du pouvoir de la princesse, avide luimême d'en exercer un sans bornes, son rang, de véritables services rendus établirent entre eux une lutte violente. Il attaqua vivement la princesse et son administration, quelquefois avec fondement; mais on découvrit bientôt que l'intérêt personnel le guidait. Il n'est pas douteux qu'il conçut le projet, lorsque les événements réduisirent Philippe V aux dernières extrémités, de se faire transmettre tous les droits de ce prin-

(8) Mémoires de Saint-Simon. Les vifs démêlés de Mme. des Ursins avec le duc d'Orléans, depuis régent, pendant le séjour de ce dernier en Espagne, avaient inspiré au duc de Saint-Simon, fidèle partisan du prince, une grande antipathie pour la princesse.

ce, de combattre pour lui-même, et d'affermir la couronne sur sa tête. La princesse des Ursins connut ses projets ; elle les combattit de tous ses moyens : sa cause était belle ; elle trouvait des armes puissantes dans son propre dévouement à son roi, dans l'inébranlable fermeté de son caractère au milieu des plus grands dangers, dans le courage et la générosité de Philippe V et de la reine. Tout l'honneur de la lutte lui devait rester ; et le duc d'Orléans quitta l'Espagne (*V.* ORLÉANS, XXXII, 107). Ces démêlés trop fréquents altéraient le crédit de la princesse à la cour de France. Des malheurs inouis accablaient cette puissance : l'Espagne les avait en partie causés. On vit naître de l'aigreur dans les rapports établis entre les deux puissances. La correspondance de Mme. de Maintenon avec Mme. des Ursins (9) en est un témoignage irrécusable. La France, qui pouvait se défendre à peine elle-même, abandonna l'Espagne à ses propres forces. Elle ne lui donna qu'un général, dont elle ne se servait pas, et qui sauva la monarchie espagnole (bat. de Villa-Viciosa, 10 décembre 1710). Dans la crise terrible où se trouva l'Espagne pendant plus de trois années, Mme. des Ursins montra un courage qui ne contribua pas peu à soutenir celui de ses maîtres et de leurs sujets. On attaqua son administration ; mais l'extrémité où l'on se trouvait ne permettait ni plans ni améliorations. La grande question était d'exister. Plus d'une fois elle éprouva de grandes injustices, d'amers dégoûts. Elle pensa souvent à une retraite qu'autrefois elle avait connue douce et paisible : on l'en détourna ; elle céda et l'on doit bien croire, en considérant sa position, son âge, que ce n'était point une feinte propre à augmenter encore un crédit qui n'avait pas de bornes. A la fin de 1709, la princesse manifesta surtout son desir, elle se retira pour un temps des affaires, projeta de se rendre en France ; elle en référa à Louis XIV, qui crut à propos de l'engager à rester auprès de son petit-fils. Enfin les temps devinrent meilleurs ; Mme. des Ursins persista dans son système : elle éloigna les Espagnols, quelque bienveillance que méritât le dévouement que tant d'entre eux avaient montré au prix de leur fortune et de leur vie. La cour de France adressa d'inutiles représentations à ce sujet. Une autre source de discorde fut l'ambition que témoigna la princesse, lorsque des changements survenus dans la politique de l'Europe amenèrent les préliminaires d'une paix générale, de se faire donner pour elle une souveraineté dans les Pays-Bas. Le roi d'Espagne l'avait accordée (10) par un acte formel du 18 septembre 1711. La France n'y mit d'abord aucun obstacle ; mais bientôt, comme l'abandon des possessions de l'Espagne dans les Pays-Bas devint une des conditions de la paix, les prétentions de la princesse furent regardées comme inadmissibles : elle ne se rebuta point ; elle fit soutenir ses droits, mais sans succès. Louis XIV manifesta son mécontentement, surtout lorsqu'après avoir signé lui-même la paix, il

(9) *Tom.* 1er., p. 415, 399, 428, etc. ; t. II, p. 10, 15 et suiv.

(10) C'était les villes et canton de la Roche en Ardennes, que la princesse avait l'intention d'échanger contre une certaine étendue de terre en Touraine, qu'elle aurait conservée sa vie durant, au même titre, et qui aurait, après sa mort, fait reversion à la couronne. Le château de Chanteloup près Amboise, nouvellement détruit, avait été bâti pour la résidence de la princesse.

vit que les lenteurs et les refus de son petit-fils, dont il s'était rendu garant, n'avaient pas d'autre cause : il parla avec autorité, et l'affaire fut rompue : on en parla long-temps encore cependant, et jusqu'à l'époque de sa chute Mme. des Ursins se flatta de la reprendre ; elle y attachait assez d'importance, pour se promettre d'obtenir un jour, par ses négociations et ses instances, un succès vivement desiré. L'Espagne n'était point paisible : l'empereur, compétiteur de Philippe, continuait la guerre ; des provinces lui demeuraient attachées, et les difficultés qu'éprouvait Mme. des Ursins ne s'aplanissaient pas. Les finances étaient épuisées, l'industrie anéantie, le commerce détruit ; le désordre régnait dans toutes les branches du service public ; rien n'était moins propre à une heureuse administration. La princesse réussit néanmoins à corriger les plus grands vices de cet état de choses, dans le très-peu de temps que la nouvelle dynastie d'Espagne n'eut pas à combattre pour son existence ; elle jouissait, sinon en paix, du moins sans partage de sa toute-puissance, lorsque la reine mourut (février 1714). C'était le premier coup, et le plus violent, porté à son autorité : elle était l'objet de toutes les attentions de cette princesse, vive et persévérante à-la-fois dans ses sentiments, et à l'existence de laquelle elle était devenue nécessaire. Philippe lui conserva toute sa confiance, et Mme. des Ursins ne négligea rien pour se l'assurer. Elle devait surmonter de grands obstacles. Le roi, jeune encore, d'un tempérament ardent, ne pouvait rester long-temps sans la compagnie d'une femme ; ses principes solides, l'intérêt de sa famille et de son royaume, lui imposaient l'obligation de contracter une seconde union. Mme. des Ursins le sentit et ne chercha point à combattre cette résolution ; mais jusqu'à ce qu'un choix fût arrêté, elle crut prudent d'isoler, autant qu'il lui fut possible, le roi de ses sujets. Ce prince, d'un caractère mélancolique et bizarre, plongé dans une douleur profonde, et captivé par l'habileté de la princesse, se prêta à cette précaution au-delà de ses desirs ; on en murmura. On a été jusqu'à dire et à répéter (11) que Mme. des Ursins avait conçu l'espoir de monter sur le trône ; en paraissant ajouter quelque foi à ce propos, on ne s'est pas souvenu qu'à cette époque, Mme. des Ursins, plus que septuagénaire, ne pouvait, quelque vif que pût être en elle et chez les autres le souvenir des attraits de sa jeunesse, quelles que fussent les ressources de son esprit, concevoir l'idée de séduire un roi de trente ans ; il était plus sage de chercher à maintenir son crédit par le choix d'une princesse disposée à supporter le joug imposé à la reine défunte. Elle crut la trouver dans Élisabeth Farnèze, l'une des princesses proposées à Philippe, nièce et héritière du duc de Parme, élevée dans une cour vertueuse et modeste, qu'on croyait simple et timide, et dont une alliance semblable devait surpasser toutes les espérances. La reconnaissance de ce service paraissait à Mme. des Ursins le gage assuré de sa tranquillité future ; mais un habile intrigant, qui n'avait pas peu contribué à faire agréer la princesse, Albéroni, Parmesan, résidant en Espagne avec

(11) Mémoires de Saint-Simon ; Mémoires de Duclos, etc. *Voy.* l'art. Philippe V, tom. XXXIV.

un titre subalterne, conçut dès-lors un de ces vastes plans qu'enfantait sans peine son fertile génie, et qui l'auraient fait mettre au rang des grands hommes si le succès les eût tous également couronnés. Il déguisa le véritable caractère de la princesse de Parme, qui d'ailleurs ne pouvait pas être connue telle qu'elle se montra depuis. Le mariage fut arrêté, la nouvelle reine se rendit en Espagne, et Mme. des Ursins alla au devant d'elle à Xadraque, petite ville à quelques lieues de Madrid. La princesse n'avait eu que le temps de se présenter à sa nouvelle souveraine, et lui donnait, après les premiers compliments, sur l'étiquette de la cour où elle arrivait, un avis naturel, autorisé par les prérogatives de sa charge, lorsque la reine s'emportant sur un si léger motif, maltraita la princesse, la chassa de sa présence, et donna l'ordre formel qu'elle fût enlevée et conduite hors du royaume. C'était au mois de décembre (1714) et par un froid rigoureux (12). Mme. des Ursins, en habit de cour, sans femmes, sans suite, sans vêtements, sans provisions, fut jetée dans un carrosse escorté de gardes, et conduite ainsi, sans repos, jusqu'à la frontière. Cet étrange événement, si imprévu, si inconcevable, atterra d'abord la princesse. Depuis quelque temps néanmoins, elle n'était pas sans inquiétude sur la conservation de son crédit et de son autorité; de perpétuelles difficultés avec la cour de Versailles, où elle avait de nombreux ennemis qui correspondaient avec les ennemis plus nombreux encore qui l'entouraient à Madrid, l'affaire de la souveraineté, l'isolement où l'on tenait Philippe, le mariage de ce prince, arrêté et presque conclu sans l'aveu de son grand-père, tout cela avait gravement indisposé Louis XIV. La princesse éprouvait du dégoût, des craintes (13); mais elle ne pouvait prévoir un traitement ignominieux, venant de ce côté. Bientôt cependant son courage ordinaire reprit le dessus; elle espérait d'ailleurs et de sa justification et du roi d'Espagne, dont elle croyait la confiance inébranlable, un retour, difficile néanmoins après un semblable éclat. La reine ne répondit point à ses lettres; le roi lui annonça qu'il n'avait pu refuser le maintien de la mesure prise, aux instances de la reine, et lui assura ses pensions. Arrivée à Saint-Jean-de-Luz, Mme. des Ursins écrivit à Versailles; peu après elle y envoya un de ses neveux. Louis XIV déclarait s'en rapporter à la décision de son petit-fils; Mme. de Maintenon répondit par des compliments évasifs; alors la princesse put voir que tout était fini pour elle; elle avança en France et arriva enfin à Paris. Le roi la reçut froidement; son séjour en France ne se prolongeait pas sans difficulté; en outre, elle prévoyait la fin de Louis XIV et la régence du duc d'Orléans. Leurs anciens démêlés, la haine ouverte qui existait depuis entre eux lui causant des inquiétudes, elle résolut de quitter la France; elle voulait aller dans les Pays-Bas, elle ne le put pas; elle passa en Savoie, à Gênes, et enfin retourna à Rome où elle se fixa de nouveau. Son existence y était assurée, Philippe V tenait sa promesse,

(12) Mémoires de Saint-Simon. — Duclos.

(13) Lettres de Mme. des Ursins, tom. IV, 480, 485 et 522, etc. On y entrevoit aussi quelque inquiétude en ce qui touche la reine, et il était difficile que la princesse n'arrivât pas à découvrir quelque chose du véritable caractère d'Elisabeth Farnèse. Duclos rapporte seul un fait qui, s'il était plus constant, leverait tous les doutes à cet égard.

et lui faisait exactement payer ses pensions. Habituée au mouvement des cours et des affaires, elle ne put se condamner, malgré son grand âge, à un repos absolu. Le prince Jacques Stuart, dit le prétendant, s'était retiré à Rome; Mme des Ursins s'attacha à lui et à sa fortune; elle faisait les honneurs de sa maison; il en fut ainsi jusqu'à la mort de la princesse arrivée le 5 décembre 1722, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. On a cherché à deviner les véritables auteurs de la disgrace de la princesse des Ursins; car on n'a pas jugé sans raison qu'il était peu vraisemblable qu'elle n'eût d'autres causes qu'un mouvement d'emportement et de colère trop mal justifié de la part de la reine, pour la porter à faire exécuter une résolution qui causait une véritable révolution politique. On a réuni divers indices, et l'on a voulu en conclure que ce parti avait été suggéré par Louis XIV, approuvé passivement par Philippe V, et l'accomplissement, dont ce prince n'était pas capable, confié à une femme douée d'un caractère énergique, qui n'était ni sans ambition, ni soumise encore à un empire qu'elle redoutait. Cette opinion n'est pas sans vraisemblance (14); mais d'un autre côté il n'existe aucune preuve de la préparation d'une mesure aussi grave, exécutée avec une précision, et surtout avec un secret bien rare, on doit le dire, dans l'accomplissement des actes de la plus haute politique. Les lettres de Mme. de Maintenon sembleraient combattre l'idée de la participation du roi (15), mais elles ne portent pas toujours le cachet d'une grande franchise, et l'on y voit plutôt le langage de la circonspection, de l'humilité et de la charité chrétienne, que des éclaircissements positifs sur les faits et sur leurs causes. Pendant douze années, la princesse des Ursins exerça un pouvoir presque absolu. Si l'on cherche les traces bienfaisantes de son influence et de sa domination, on ne trouve rien; sans doute, après tant de secousses et de révolutions éprouvées depuis par l'Espagne, ce pays en aurait perdu tous les avantages; mais du moins la postérité en eût conservé le souvenir. On ne doit cependant pas accuser trop sévèrement Mme. des Ursins; il eût fallu un de ces vigoureux génies, qui apparaissent trop rarement parmi les hommes, pour soutenir et relever la monarchie espagnole au milieu de circonstances aussi difficiles. Après une guerre civile et étrangère, qui avait mis Philippe sur le bord du précipice, il réduisait sous son obéissance la dernière ville de son royaume, peu de jours avant la chute de Mme. des Ursins; c'était alors que commençait une domination paisible qui eût permis de songer à d'utiles réformes et à d'heureuses améliorations. La princesse, souvent accusée et peut-être méconnue, avait un esprit étendu, fin, cultivé, une rare aptitude pour les affaires, une force de caractère peu commune dans les personnes de son sexe. Vive dans ses affections, elle l'était naturellement dans ses haines; elle se montra trop accessible à d'injustes préventions, comme aussi on la vit chercher, encourager le mérite. On lui a reproché ses intrigues; les mêmes armes dont on se servait contre elle, elle les employait contre ses ennemis, et le nombre en fut grand. Que de ja-

(14) Mémoires de Saint-Simon.
(15) Tome III, page 164.

lousies ne devait pas exciter la position d'une femme qui, n'étant placée qu'auprès du trône, dominait ses maîtres et leur cour, créait et dirigeait les ministres, les généraux et les ambassadeurs! Un vif attachement pour ses princes, des services éminents rendus à eux et à la patrie, une étonnante capacité, une grande connaissance des hommes, une rare présence d'esprit et une fermeté inébranlable dans les situations les plus périlleuses et les malheurs les plus imprévus, voilà ce qu'on ne pourrait refuser sans injustice à la princesse des Ursins, et ce qui consacrera la mémoire de ses travaux et de son nom. On a publié les lettres de Mme. des Ursins à M. le maréchal de Villeroy; une inaltérable amitié unit ces deux personnages au milieu des vicissitudes des cours, que l'un et l'autre éprouvèrent également. Un autre recueil plus précieux et récemment mis au jour (16) est celui de la correspondance de Mme. de Maintenon avec Mme. des Ursins, et de celle-ci avec la première et quelques autres personnages illustres de France et d'Espagne; il commence en 1705, et continue jusqu'à l'époque où chacune de ces deux femmes célèbres disparut, de la scène du monde, à peu de distance l'une de l'autre. Cette publication ne répond pas entièrement à ce qu'on aurait pu attendre d'un pareil commerce; les lettres de Mme. de Maintenon sont courtes, prudentes, plus remplies de détails des événements de la cour, et surtout de plaintes lamentables sur le malheur des temps, que de faits intéressants qu'elle n'osait confier au papier. Celles de Mme. des Ursins sont plus ouvertes, plus pleines de choses; on le comprend facilement, elle avait promis d'instruire de tout, et demandait des conseils qui lui étaient rarement donnés. Les unes et les autres sont écrites avec la régularité d'un journal, mais aussi avec sa négligence et son incorrection. M. A. Duval a fait représenter une pièce sous le titre de la *Princesse des Ursins* (17). Il a pu chercher à rappeler quelques traits du caractère de son personnage principal, et de quelques autres groupés autour; mais il a suivi l'histoire de si loin, que cet ouvrage ne doit être examiné que sous le rapport dramatique. D-s.

URSINS (DES) *V.* BENOIT XIII, MONTMORENCI (tom. XXX, p. 19), et ORSINI.

URSPERG. *V.* CONRAD DE LICHTENAU, IX, 434.

URSULE (SAINTE), vierge et martyre. Il est impossible de faire un pas plus avant au sujet de cette sainte, sans se livrer à des conjectures plus ou moins hasardées. On croit généralement qu'elle était fille d'un prince de la Grande-Bretagne; le P. Crumbach, qui a publié un gros vol. in-fo., intitulé: *Ursula vindicta*, Cologne, 1647, va jusqu'à donner sa généalogie, page 523, et même son histoire, racontée par elle-même, page 742. On croit aussi généralement qu'Ursule fut martyrisée à Cologne, ou près de Cologne. Ce sentiment, accrédité par d'anciens martyrologes et par les légendes, est appuyé par la découverte de son tombeau dans cette ville. L'époque du martyre de sainte Ursule est un

(16) *Lettres inédites de Mme. de Maintenon et de Mme. la princesse des Ursins*, 1826, 4 volumes in-8o.

(17) Elle est imprimée en cinq actes dans les Œuvres de cet auteur; et c'est ainsi qu'elle fut représentée le 25 décembre 1825; mais l'auteur la réduisit depuis en trois actes, et après avoir été représentée le 25 janvier 1826, cette pièce a été imprimée séparément dans sa nouvelle forme.

grand sujet de controverse. Geoffroi de Monmouth, auteur d'une Histoire d'Angleterre imprimée plusieurs fois, le place vers 384; mais cet auteur, quoiqu'en dise Baronius, est peu digne de foi. La chronique de Sigebert le met en 453; c'est l'opinion d'Othon de Frisingen et d'Usserius. Le nombre des compagnes de sainte Ursule s'étend depuis onze jusqu'à onze mille. La Chronique de saint Tron, *Spicileg.*, t. VII, p. 475, fait mention d'une sainte Ursule, supérieure d'un monastère de filles près de Cologne, mise à mort avec onze de ses compagnes, par les barbares. Wandelbert, moine de Pruim, dans son Martyrologe en vers, qu'il compila en 850, les fait monter à mille; mais il n'a écrit que d'après de faux actes. Sigebert, auteur d'une Chronique au commencement du douzième siècle, en compte onze mille. Le peuple a adopté ce nombre, et appelle ces saintes les *Onze mille Vierges*. Il paraît que ce calcul de Sigebert est fondé sur le nom d'une des compagnes de sainte Ursule, qui est appelée *Undecimilla* par les légendaires, et même par un ancien Missel qui appartenait à la Sorbonne; mais Valois croit que cette *Undecimilla* est une pure fiction. Si l'on s'en rapporte aux tombeaux découverts à Cologne, la sainte communauté devait être fort nombreuse. Toutefois le Martyrologe romain se contente de nommer sainte Ursule et ses compagnes, sans déterminer leur nombre, qu'il est impossible de constater. Outre l'histoire de sainte Ursule par le P. Crumbach, où la crédulité est portée à son comble, nous en avons une par Surius, une par Ribadeneira, et une autre par Canisius, qui ne sont pas plus raisonnables. Il est fâcheux que les Bollandistes ne soient pas allés jusque-là. Ils auraient peut-être débrouillé ce chaos. La Sorbonne vénère sainte Ursule comme sa patronne, et elle en fait l'office le 21 octobre; un ordre de religieuses destinées à l'éducation de la jeunesse porte son nom. L-B-E.

USHER (JACQUES), archevêque d'Armagh, plus connu sous son nom latin d'*USSERIUS*, fut l'un des plus savants hommes du seizième siècle; il naquit à Dublin, le 4 janvier 1580, de l'ancienne famille de NEVIL, en Angleterre. On remarque comme une chose assez singulière qu'il apprit à lire de deux de ses tantes qui étaient aveugles. Étant tombé, à l'âge de quatorze ans, sur l'ouvrage de Sleidan, *De quatuor monarchiis*, il y prit un tel goût pour l'étude de l'histoire, qu'il s'y livra sans réserve, faisant des extraits, et plaçant dès-lors les faits dans le même ordre chronologique, qu'il leur donna depuis dans son grand ouvrage sur cette partie. Après la mort de son père, qui était greffier de la chancellerie d'Irlande, il céda à son frère le droit qu'il avait à cet emploi lucratif, pour s'attacher entièrement à l'étude de la théologie; et dès l'âge de dix-huit ans, il entra publiquement en lice avec le jésuite Fitz-Simmons, qu'il étonna par une érudition au dessus de son âge. La lecture des ouvrages de controverse de Stapleton l'engagea, pendant dix-huit ans, dans l'étude des Pères et des scolastiques. Son but avait été d'abord de vérifier les citations du docteur catholique, mais ce travail le conduisit à composer une *Bibliothèque théologique*, qui n'a jamais été finie ni publiée : son manuscrit, en 2 vol. in-fol., est conservé dans la bibliothèque bodléienne, à Oxford. Dès 1601, il s'adonna à la

prédication, et dirigea principalement ses sermons contre les catholiques; mais il ne put empêcher sa mère de rentrer et de mourir dans la communion romaine. Ayant été chargé du soin de former la bibliothèque du collége de Dublin, il alla à Londres, à Oxford, à Cambridge, pour acheter des livres et des manuscrits; y fit connaissance avec les savants de la capitale et des universités, se lia particulièrement avec Bodley, Rob. Cotton, Allen, Camden, Selden et autres. Ses talents et la faveur du roi Jacques I[er]. lui valurent successivement une chaire de théologie à l'université de Dublin, en 1607, la dignité de chancelier de l'église de Saint-Patrick; l'évêché de Meath, en 1620; la place de membre du conseil privé d'Irlande, en 1623; et l'année suivante, l'archevêché d'Armagh. Dans ces deux dernières places, Usher déploya le plus grand zèle contre les Catholiques, et s'opposa vivement à ce qu'on passât un acte de tolérance en leur faveur. Il voulait bien qu'en acceptant les contributions qu'ils offraient pour obtenir cet acte, on suspendît la rigueur des lois pénales; mais il ne voulait pas que cette suspension se fît par un acte législatif. Sa plume féconde produisit contre eux un grand nombre d'ouvrages; entre autres : *De Ecclesiarum Christianarum successione et statu*, Londres, 1613, pour répondre à cette question que les Catholiques pressaient continuellement contre les Protestants : *Où était votre église avant Luther?* L'évêque Jewel avait cherché à prouver que les dogmes des Protestants étaient les mêmes que ceux qui ont été professés dans l'Église pendant les six premiers siècles. Usher s'efforce de continuer cette tradition jusqu'en 1240 : il devait, dans une autre partie, remonter jusqu'à la réformation. Le libraire qui a donné la dernière édition de l'ouvrage en 1687 a même mis en tête : *Opus integrum ab auctore auctum et recognitum*; mais c'est exactement la même que celle de 1613. L'auteur traita encore cette question dans un ouvrage anglais, ayant pour titre : *De la Religion des anciens Irlandais et Bretons*, Londres, 1622, 1631, in-4°., où il prétend montrer que la croyance des premiers Chrétiens sur les points contestés entre les Protestants et les Romains est la même que celle des Réformés. Usher n'était guère plus favorable aux Arminiens qu'aux Catholiques. Il publia contre eux, en 1631, à Dublin : *Goteschalchi et prædestinatianæ controversiæ ab eo motæ historia.* C'est le premier ouvrage latin imprimé en Irlande. Dès 1615, il avait imaginé et publié une profession de foi irlandaise en cent quatre articles, absolument conformes à la doctrine de Calvin sur la prédestination et la réprobation absolue; ce qui le fit accuser de puritanisme. Le lord-lieutenant Wentworth, plus connu sous le nom de comte de Strafford, ami intime de Laud, archevêque de Cantorbéry, qui penchait pour l'arminianisme, vint à bout, dans l'assemblée du clergé d'Irlande, en 1635, de lui faire abandonner ces articles, et d'y faire substituer les trente-neuf articles de l'église anglicane. Usher s'y prêta, à condition que sa profession de foi ne serait point expressément condamnée, que les articles anglicans ne seraient pas adoptés collectivement en forme de Code, et qu'on y laisserait introduire quelques-uns des siens. Au moyen de cet arrangement, il reconnut la primatie du siége de Cantorbéry sur

l'Irlande. Usher, tout archevêque et primat qu'il était, avait des idées assez singulières sur l'origine et la nature de ces dignités. Il ne croyait pas que l'épiscopat fût un ordre distinct de celui de la prêtrise, du moins quant à leur divine institution. La prééminence de l'un sur l'autre ne lui paraissait être que de discipline. Il pensait aussi que la juridiction des métropolitains remontait aux apôtres. Cette question produisit, de sa part, divers écrits, entre autres, le *Jugement du docteur Reynold, touchant l'origine de l'épiscopat, défendu*, 1642. — *L'origine des évêques*, ou *Recherches chorographiques et historiques sur l'Asie Lydienne ou proconsulaire*. Il prouve, dans ce dernier, que l'évêque d'Éphèse était non-seulement métropolitain de l'Asie proconsulaire, mais encore primat de toutes les églises comprises dans le diocèse d'Asie. Lors des grandes disputes élevées sous le long parlement, il avait composé un traité *de la Réduction de l'épiscopat à la forme du gouvernement synodal*: dans cet ouvrage, qui n'a été donné au public qu'en 1658, par le docteur Bernard, chapelain du primat, l'auteur propose un moyen terme pour accommoder l'épiscopat avec le presbytérianisme. Il laisse aux évêques le droit d'imposer les mains et l'honneur de présider aux synodes diocésains; mais il donne au clergé inférieur le droit de gouverner l'Église dans les assemblées synodales, où l'évêque n'a pas plus de prépondérance qu'un simple prêtre. Les ennemis d'Usher avaient profité de bonne heure du prétexte que leur fournissaient ses idées sur l'épiscopat, pour lui nuire dans l'esprit de Jacques Ier. Mais comme il soutenait fortement la suprématie royale et le gouvernement épiscopal, ils n'eurent aucun succès. Aussi resta-t-il constamment attaché à la cause de son souverain. Il fit son possible pour détourner Charles Ier. de signer le bill de condamnation du comte de Strafford, et assista cette illustre victime dans sa prison et au supplice. Il composa, par ordre de ce prince, un ouvrage sur le *Pouvoir du souverain et l'Obéissance des sujets*, où il établit par l'Écriture, les Pères, les philosophes et la raison, qu'il n'est jamais permis de prendre les armes contre son prince légitime. Cet ouvrage n'a vu le jour qu'en 1661, avec une Préface curieuse de l'évêque Saunderson. En voyant Charles sur l'échafaud, Usher s'évanouit entre les bras de ses domestiques, et consacra sa douleur par une fête funèbre, qu'il célébrait chaque année le jour de l'anniversaire de la mort de ce malheureux prince. Après ce triste événement, il se vit dépouillé des revenus de son archevêché, par la révolte des Catholiques d'Irlande, et privé de sa bibliothèque par le parlement d'Angleterre, pour avoir prêché contre l'assemblée des théologiens de Westminster, dont il avait refusé d'être membre. Sa bibliothèque lui fut rendue par des amis qui la rachetèrent; mais elle éprouva bien des pertes dans les divers transports qu'il fut obligé d'en faire pendant la guerre civile. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait fait présent de son portrait sur une médaille d'or, lui proposa une retraite en France, la liberté de conscience, et une pension considérable. Lorsque, forcé de fuir, de se cacher pour se soustraire aux parlementaires, il voulut passer sur le continent, Moulton, qui commandait

une escadre, le fit menacer de l'enlever, et de le traduire au parlement. Alors il n'eut plus d'autre ressource que de se réfugier à Londres chez la comtesse de Peterborough. Il mourut dans une maison de campagne de cette dame, à Ryegate, au comté de Surrey, le 20 mars 1656, à l'âge de soixante-seize ans. Cromwell, qui lui avait témoigné beaucoup d'égards pendant sa vie, sans néanmoins le dédommager de ses pertes, voulut qu'il fût enterré à Westminster; mais l'avare protecteur laissa tous les frais de cette dispendieuse cérémonie à sa famille, qui n'était guère en état de les faire. Ce prélat était naturellement gai, affable, généreux, sans fiel, ne parlant jamais mal de personne. Il laissa pour tout héritage à ses enfants une bibliothèque de dix mille vol., imprimés ou manuscrits. Le roi de Danemark et le cardinal de Richelieu en offrirent un grand prix; mais on n'osa la faire sortir du royaume, dans la crainte de déplaire à Cromwell. Elle a passé depuis au collége de Dublin, selon la première intention d'Usher. Ses principaux ouvrages, outre ceux déjà cités, sont: I. *Veter. epistol. hibernic. sylloge*, Londres, 1632, in-8°.; Paris, 1665, in-4°. C'est une collection de Lettres tirées d'anciens manuscrits, écrites par des évêques hibernois, ou qui leur sont adressées, depuis 592 jusqu'en 1180, sur les affaires d'Irlande. II. *Britannicar. ecclesiar. antiquitates*, Dublin, 1639, in-4°.; corrigé et augmenté en 1687, Londres, in-fol. C'est une histoire des premières églises d'Angleterre, depuis la vingt-huitième année de l'ère chrétienne, où l'auteur place la première prédication dans les îles britanniques, jusqu'à la fin du septième siècle. Lloyd, Stillingfleet, Thoresby et autres ont beaucoup profité de ses recherches. III. *Polycarpi et Ignatii epistolæ*, 1644, avec une dissertation sur ces Epîtres, sur les constitutions apostoliques et sur les canons des apôtres, réimprimé avec des augmentations, en 1650, in-4°. IV. *Annales veteris et novi Testamenti*, Londres, 1650-54, Paris, 1673. La plus ample édition est celle de Genève, 1722, dans laquelle on a inséré du même auteur: *Dissertatio de Macedonum et Asianor. anno solari; De Græcâ Sept. interpret. versione syntagma; Chronologia sacra; de Romanæ ecclesiæ symbolo*, et autres pièces de littérature sacrée, avec la vie de l'auteur, par Th. Smith. Usher laissa une nombreuse famille. Une de ses petites-filles épousa Robert Edgeworth, et fut mère de l'abbé de Firmont, confesseur de Louis XVI (*V.* FIRMONT et MOYLAN). On a une vie d'Usher par Nic. Bernard; et une autre, avec le recueil de ses lettres, au nombre de trois cents, par Rich. Parr., Londres, 1686, in-fol. Ces deux auteurs avaient été chapelains de l'archevêque. M. Aikin a publié récemment les Vies de Selden et d'Usher, en 1 vol. in-8°. T—D.

USHER (JAMES), écrivain anglais, de la même famille que le précédent, mais né de parents catholiques romains, vint au monde en 1720. Il exploita d'abord une ferme, à l'exemple de son père; mais non avec la même aptitude. Après une coûteuse expérience, il essaya du commerce des draps, et s'établit à Dublin: mais il n'y fut pas plus heureux; et se trouvant alors veuf, chargé de quatre enfants, et ruiné, il prit les ordres dans l'Église ro-

maine. A l'aide d'un legs de trois cents livres sterling que lui fit un gentilhomme irlandais, il ouvrit, à Kensington Gravel-Pits, conjointement avec John Walker, auteur d'un *Dictionnaire de la Prononciation* et de plusieurs autres ouvrages estimés sur la construction et l'élégance de la langue anglaise, une école, que cet associé lui abandonna peu de temps après. Usher la dirigea avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1772. Il est auteur de quelques productions ingénieuses. I. *Nouveau système de philosophie*, où il censure Locke comme inclinant au naturalisme, doctrine qu'il considère comme la mort de tout ce qui est sublime, élégant et noble. II. Des *Lettres* insérées dans le *Public Ledger* (le Grand Livre public) et signées *un libre penseur*, où il démontre l'inconséquence et l'impolitique des persécutions exercées alors contre les catholiques romains. III. *Elio*, ou *Discours sur le goût, adressé à une jeune dame*, dans lequel il s'attache à prouver qu'il est à plusieurs égards, dans l'ame humaine, un type universel de goût, qui peut être dépravé ou corrompu par l'éducation ou par l'habitude, mais ne peut jamais être totalement déraciné. A cet essai, écrit avec élégance et où l'on reconnaît le talent de l'observation, mais peut-être trop de subtilité, l'auteur ajouta une *Introduction à la théorie de l'esprit humain*, dont l'objet est de réfuter les déistes, qui attaquent la religion révélée sous l'apparence d'un appel à la philosophie. Z.

USSERIUS. *Voy.* Usher.

USSERMANN (Émilien), savant bénédictin et bibliothécaire au monastère de Saint-Blaise, né le 30 octobre 1737 à Saint Ulrich dans la Forêt-Noire, mourut dans son couvent en 1798. Il fut le disciple, l'ami et le collaborateur de son abbé, le célèbre D. Gerbert; il a eu part à ses travaux, et les ouvrages qu'il a publiés l'ont fait connaître d'une manière avantageuse, comme littérateur et comme historien. Les plus importants sont: I. *Monumenta res Allemanicas illustrantia*, des presses de l'abbaye de Saint-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°. II. *Episcopatus Wirceburgensis sub metropoli Moguntica, chronologice et diplomatice illustratus*, Saint-Blaise, 1794, in-4°. C'était le premier volume de la *Germania sacra*, dont Gerbert avait indiqué le plan en 1784. Elle devait comprendre l'histoire de tous les évêchés en Allemagne. Ussermann a aussi publié une édition de la Chronique de *Hermanus contractus*. G—y.

USSIEUX (Louis d'), romancier et agronome, né, en 1747, à Angoulême, s'établit de bonne heure à Paris, où il devait trouver, avec la facilité de cultiver son goût pour les lettres, les moyens d'acquérir de la célébrité. Le premier ouvrage qui fixa sur lui l'attention fut le *Siége de Saint-Jean-de-Lône* (*V.* Gallas, XVI, 355). Cette pièce, imprimée en 1773, fut représentée, en 1780, au Théâtre Français, mais avec très-peu de succès, malgré le brillant spectacle qu'offrait le dernier acte; et elle n'a jamais été reprise. Dès 1777, d'Ussieux était devenu l'un des principaux rédacteurs du *Journal de Paris*; et il s'associa depuis à la plupart des entreprises littéraires de l'époque, telles que la traduction de l'*Histoire universelle* des Anglais (*V.* Psalmanasar); la *Collection universelle des Mémoires relatifs à l'histoire de*

France (*V.* Petitot au Supplément); et la *Petite Bibliothèque des dames*, espèce de résumé de toutes les sciences. Indépendamment de la part plus ou moins active qu'il prit à ces différents travaux, il publiait des traductions de l'allemand et de l'italien, et faisait paraître, chaque mois, des nouvelles historiques, genre mis à la mode par Arnaud de Baculard, mais entièrement abandonné. Cette malheureuse fécondité valut à d'Ussieux les éloges ironiques de l'auteur du *Petit Almanach des grands hommes*: « Ce beau génie, dit Rivarol, s'annonce par un débordement. » Dans les premières années de la révolution, d'Ussieux, prévoyant les malheurs qu'elle devait attirer sur la France, se retira dans un domaine près de Chartres, où il eut le bonheur de rester ignoré. Il partageait son temps entre l'étude, les soins qu'il donnait à l'éducation d'un troupeau de *mérinos* et des essais d'agriculture, qui ne réussirent pas toujours. « Il était systématique, mais de bonne foi; et s'il fit des dupes, il commença par l'être lui-même » (*Bibliograph. agronomiq.*, 317). Les qualités de d'Ussieux, son esprit doux et conciliant lui méritèrent l'estime de ses nouveaux compatriotes. En 1795, il fut député, par le département d'Eure et Loir, au Conseil des anciens, où il ne se fit remarquer que par la pureté de ses vues et la droiture de ses intentions. A l'expiration de son mandat, il se hâta de retourner à ses travaux agricoles. Il fut élu, en 1801, membre du conseil général de son département, et il mourut près de Chartres, le 21 août 1805, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il était membre de l'académie de Montauban et de la Société d'agriculture de Paris. Sautereau de Marsy, son collaborateur au Journal de Paris, a fait insérer son éloge dans le *Magasin encyclopédique*, même année, V, 404. D'Ussieux a eu part, avec Bastide l'aîné, à l'*Histoire de la littérature française*, Paris, 1772, 2 vol. in-12; avec Imbert, à *Gabrielle de Passy*, parodie très-gaie d'un des drames les plus révoltants de de Belloy (*V.* ce nom). Il a fourni des articles importants, entre autres celui de la *Vigne*, à la continuation du *Cours d'agriculture* par l'abbé Rozier (*V.* ce nom). On trouve, de lui, des notes dans la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres (*V.* ce nom) et dans le *Traité sur l'art de faire le vin*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°., ainsi que plusieurs Mémoires dans les *Recueils* de la Société d'agriculture. Ses autres ouvrages sont : I. *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais*, Paris, 1772, 2 vol. in-12. II. Des imitations du *Nouveau Don Quichotte*, de l'*Endymion* et du prince des *Gaules* de Wieland (*V.* ce nom). III. *Les Héros français*, ou le siége de Saint-Jean-de-Lône, drame héroïque en prose, suivi d'un précis historique de cet événement, ibid. 1773, in-8°. IV. *Le Décameron français* (1), Paris, 1774, 2 vol. in-8°., fig. V. *Nouvelles françaises*, ibid., 1775, 3 vol. in-8°. Chaque volume en contient cinq. Ces deux Recueils, ornés d'estampes et de vignettes très-bien exécutées, sont encore recherchés par les amateurs de belles impressions. VI. Une traduction de *Roland furieux*, ibid., 1775-83, 4 vol. in-8°. jugée, par Ginguené, faible et sans couleur (*Voy.* Arioste, II, 432),

(1) La plupart des bibliographes, trompés par le titre de cet ouvrage, attribuent à d'Ussieux une trad. du *Décaméron* de Boccace.

mais qu'on achète encore pour les gravures. W—s.

USTARIZ (Jérome), le premier Espagnol qui se soit distingué par ses connaissances en économie politique, naquit dans la Navarre vers la fin du dix-septième siècle, et mourut vers le milieu du dix-huitième. Il est principalement connu par son ouvrage intitulé : *Théorie et Pratique du Commerce et de la Marine*, in-4°., 1724, Madrid, in-fol., 1742, et qui a eu plusieurs autres éditions. Rien ne prouve mieux l'importance et le mérite de cet ouvrage que l'honneur qu'il a obtenu d'être traduit dans la langue des deux nations les plus éclairées et les plus commerçantes. La version anglaise fut publiée à Londres, 1751, 2 vol. in-8°., et celle que Forbonnais donna en français parut en 1753, Paris, in-4°. (*Voy.* l'article de Forbonnais, où l'on trouve une courte analyse de cet ouvrage).—Le marquis d'Ustariz, probablement de la même famille que le précédent, fut assistant de l'audience de Séville, intendant de l'Andalousie, et, en 1795, ministre surnuméraire du conseil suprême de la guerre ; mais ces titres ne lui mériteraient aucune place dans la *Biographie universelle* si ce n'était peut-être lui qui mourut vers l'année 1800, et non pas Jérôme Ustariz, comme le dit le *Dictionnaire historique* (1). — Gabriel Ustariz, né vers l'an 1772, à Caracas, dans l'Amérique espagnole, et de la même famille que les précédents, servit dans sa jeunesse, et fut lieutenant d'infanterie. Ayant quitté la carrière militaire, il jouit des douceurs de l'hymen et de la vie privée, au milieu de ses propriétés, jusqu'en 1810, époque de la révolution de Caracas. Il la favorisa de ses conseils et de ses facultés, fut élu membre du congrès législatif de la république de Venezuela, puis appelé à d'autres fonctions. Lors des premiers succès que le général royaliste Monteverde obtint à son arrivée, en 1812, Ustariz fut jeté dans un cachot, et accablé d'outrages. Rendu à la liberté, après que Bolivar eut triomphé de Monteverde, il continua de servir avec zèle la cause qu'il avait embrassée ; mais le parti royaliste ayant encore prévalu sous le général Moralès, en 1814, Ustariz, qui s'était retiré à Mathurin, y fut tué à coups de lance avec son fils, lorsque cette ville tomba au pouvoir de Moralès. A—t.

USTÉRI (Léonard), naquit à Zurich en 1741, et y mourut en 1789. Après avoir fait d'excellentes études dans sa ville natale, il embrassa l'état ecclésiastique, fit un séjour à Genève, et voyagea en Italie et en France. Il mérita l'estime et l'amitié des savants les plus distingués. Winkelmann et J.-J. Rousseau eurent avec lui un commerce épistolaire ; et l'on trouve dans les collections de leurs Lettres celles qu'ils lui ont adressées. De retour dans sa patrie, il devint professeur à Zurich, et chanoine peu de temps avant sa mort. Les réformes des écoles et du gymnase, opérées en 1773, lui sont dues en grande partie. Il a publié les détails de leur *Nouvelle organisation*, un volume in-8°., Zurich, 1773. Après avoir achevé ce travail, ses regards se tournèrent vers l'instruc-

(1) Le petit article consacré à *Ustaris*, dans ce Dictionnaire, renferme d'autres fautes. On y a tronqué le titre de son ouvrage ; on y a donné la date de 1783 à la traduction qui en a été faite par Forbonnais ; on y a traduit par *Hilaire* son prénom *Hieronimus*. Ce prénom (*Geronimo* en espagnol) est écrit par erreur *Gregorio*, page 8 du *Catalogue des livres espagnols*, etc., de Rodriguez, vendus en 1822.

tion négligée du sexe; et il fonda une école spéciale, destinée à son usage, qui devint bientôt le modèle d'un nombre considérable d'établissements pareils en Helvétie et en Allemagne. Ce fut pour les besoins des filles des artistes et des classes peu fortunées de la société que le plan de l'établissement avait été dressé; mais bientôt les familles aisées s'empressèrent d'en profiter. Les dons volontaires que l'estime dont jouissait le fondateur lui fit obtenir complétèrent le succès de son école. Ustéri en a donné cinq différents *Rapports* au public, de 1777 à 1789. Bibliothécaire de la ville et membre de la société physique, il a rendu des services importants à l'une et à l'autre. Il soigna l'édition des volumes III et IV du *Catalogue de la Bibliothèque*; et il prit une part essentielle aux encouragements de l'agriculture. Différentes *Instructions*, publiées au nom de la société, celles *sur la Culture des forêts*, *sur la Plantation des haies*, etc., ont été rédigées par lui. La jeunesse académique fit frapper une médaille à sa mémoire, avec cette légende: *Auctoritas juncta comitati*, et l'exergue: *Usterio desideratiss. pietas juv. acad. Turic.*, 1789. Z.

USTRZYCKI (André-Vincent), évêque de Przamisl, a vécu vers la fin du dix-septième siècle, et s'est fait connaître par des traductions du latin, de l'italien et du français. On cite surtout sa Traduction en vers du *Rapt de Proserpine* de Claudien, et de l'*Achilléide* de Stace. Il a aussi traduit en polonais les *Epitaphes* de Charles Utenhoff, sur Henri IV, roi de France, imprimées à Paris, par Robert Estienne. On a également d'André-Vincent Ustrzycki des Poésies latines, qui jouissent de quelque réputation, du moins dans son pays. Voy. *Biblioth. poetarum Polon.* de Zaluski. C—AU.

USUARD, compilateur du *Martyrologe* qui porte son nom, florissait dans le neuvième siècle. On sait qu'il embrassa la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et qu'il fut honoré du sacerdoce. Ayant reçu de l'abbé Hilduin la mission d'aller en Espagne, pour chercher le corps de saint Vincent dans les ruines de la ville de Valence (*V.* Childebert Ier., VIII, 387), il partit, en 858, muni d'un sauf-conduit du roi Charles-le-Chauve. Tous les passages étaient si bien gardés par l'armée des Sarrasins, qu'il ne put pénétrer à Valence. Il se rendit alors à Cordoue; et ayant obtenu les corps des saints martyrs George, Aurèle et Natalie, il revint en France avec son pieux trésor. Il arriva, dans le mois d'octobre, à Emant, diocèse de Sens, où ses confrères avaient été forcés de se retirer, pour échapper à la fureur des Normands. Après la retraite des barbares, il transféra les saintes reliques à Paris. Charles-le-Chauve félicita beaucoup Usuard sur le succès de son voyage. Ce prince, sachant que ce religieux était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, le chargea de composer un nouveau Martyrologe. Usuard accepta cette commission, dédia son travail au roi, et mourut en 876 ou 877, le 13 janvier. Il s'est beaucoup aidé des Martyrologes de saint Jérôme, du V. Bède, mais surtout de ceux de Flore, diacre de Lyon, et d'Adon, évêque de Vienne (*V.* I, 238), quoiqu'il ne nomme point ce prélat; mais il a surpassé tous ses devanciers. Le *Martyrologe* d'Usuard fut adopté par la plupart des églises de France, d'Allemagne et d'Italie; et il a servi de

base au Martyrologe romain. On l'imprima, pour la première fois, à Lubeck, en 1475, in-fol., à la suite du *Rudimentum novitiorum* (Voy. le *Diction.* de La Serna, III, 318). Cette rare édition est citée par les bollandistes, sous le titre de *Maxima Lubecana*, parce qu'il en existe d'autres de cette ville, format in-4°. Toutes les éditions d'Usuard publiées dans le quinzième siècle sont défectueuses. Cependant les curieux recherchent celle de Florence, 1486, in-4°., regardée comme l'originale, attendu que l'ouvrage d'Usuard n'avait paru jusqu'alors que dans des recueils. Parmi les éditions postérieures, on estime celle de Molanus (*Voy.* XXIX, 280); mais la meilleure est celle d'Anvers, 1714, in-fol., que l'on doit au P. Sollier (*Voy.* XXIII, 503 et XLIII, 49). La préface et les éclaircissements dont le savant éditeur l'a enrichie assurent la préférence à cette édition sur celle que le P. Bouillart a donnée, en 1718, d'après le manuscrit autographe d'Usuard, que l'on conservait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On trouve une Notice détaillée sur Usuard et son ouvrage dans l'*Histoire littéraire de la France*, par D. Rivet, v, 436-45. (*V* aussi Joly, XXI, 602). W—s.

USUN-CASSAN. *Voy.* Ouzoun-Haçan-Beyg.

UTEN BOGAERT. *Voy.* Uitenbogaard.

UTENHOVE ou UYTTENHOVE (Charles), né à Gand, vers 1536, d'une famille distinguée par ses emplois, sacrifia tout à son goût pour les lettres et pour l'indépendance, et passa une partie de sa vie à Paris, dans d'honorables loisirs littéraires, fréquentant les Turnèbe, les Lambin, les Dorat; il alla ensuite à Cologne, où il se maria, et où il mourut sans enfants, le 1er. août 1600. Il cultivait les muses latines et grecques. Ses productions poétiques ne sont guère que des vers de circonstance. On a de lui : I. *Epistolarum centuria*, Cologne, 1597, in-12. II. *Mythologia Æsopica*, en vers élégiaques, Steinfort, 1607, in-12. III. Des pièces éparses dans différents ouvrages. On en a recueilli quelques-unes dans les *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, tome v. Son père Nicolas Utenhove, président du conseil provincial de Flandre, mort le 11 février 1527, était un des correspondants d'Érasme, qui lui a fait une épitaphe. M—on.

UVA (Benoît dell'), moine bénédictin, de la congrégation du Mont-Cassin, né à Capoue vers 1530, n'est plus connu aujourd'hui que par des poésies italiennes en l'honneur de la religion; encore les critiques s'en sont-ils trop peu occupés. Tiraboschi se contente de nommer cet auteur en tête de quelques autres de la même époque; ce n'est pas sans doute qu'il n'eût rien à en dire d'honorable, mais plutôt parce que, renfermé toute sa vie dans de pieuses occupations, étranger aux querelles littéraires de son temps, le bon moine ne prit aucun rôle qui le fît remarquer personnellement. On peut induire à l'aide du petit recueil de ses poésies qu'il passa quelque temps dans divers couvents de la Sicile, particulièrement à Catane et à Syracuse. Mais il habita Naples pendant la plus grande partie de sa vie, qui fut assez longue. On voit qu'il ne consacra à la poésie que quelques travaux à de longs intervalles ; et que s'il chercha à plaire dans ce genre d'ouvrages, ce fut surtout pour édifier. Son recueil a été plusieurs

fois imprimé, entre autres à Venise 1737, in-12, sous ce titre : *Le Vergini prudenti, con tutte le altre rime di don Benedetto dell' Uva, monaco cassinense.* Cinq petits poèmes en octaves composent son principal ouvrage des *Vierges pieuses* : il y raconte le martyre de sainte Agathe et de sainte Lucie, que Catane et Syracuse célèbrent encore chaque année par des fêtes brillantes; ensuite le martyre de sainte Agnès, à Rome, celui de sainte Justine, à Padoue; enfin celui de sainte Catherine d'Alexandrie. Ces sujets ne sont assurément point dénués de charme poétique. Le style de l'auteur, naïf et clair, n'appartient point encore à cette école napolitaine qui fut si contraire au bon goût. Contemporain du Tasse, auquel il adresse un éloge très-remarquable dans l'un de ses sonnets, dell' Uva rappelle par de nombreuses imitations de détail les anciens poètes toscans, tels que le Daute et Pétrarque, mais il tient surtout de la manière de l'Arioste, par la couleur générale de sa versification et de ses récits. Les légendes populaires, intéressantes d'ailleurs, lui fournissent quelquefois des tableaux assez bizarres, comme celui du miracle par lequel sainte Lucie, que l'on veut conduire dans un lieu infâme, ne peut être entraînée hors de sa place par les efforts de tout un attelage d'hommes et de bœufs. Un autre petit poème du genre ascétique est intitulé : *Il pensier della morte.* Vient ensuite *Il Doroteo*, où un sage vieillard détourne de ses erreurs un jeune homme livré au désespoir d'un amour malheureux; enfin des *Sonnets* mêlés de quelques *Canzoni*. Ces différents ouvrages, composés d'après le desir de plusieurs personnages d'un rang élevé, leur sont dédiés par deux hommes de lettres, compatriotes de l'auteur, les historiens Scipion Ammirato et Camille Pellegrini. Cette preuve de son humilité s'accorde assez bien avec le ton de candeur et le zèle religieux qui dominent dans ses compositions, sauf un petit nombre de Sonnets consacrés à la louange de diverses personnes. Huit de ces Sonnets forment une *couronne* citée en exemple par Crescimbeni (*Comment. intorno alla sua ist.*, etc.); l'enchaînement des rimes d'un sonnet à l'autre, et la répétition du dernier vers du précédent au commencement du suivant, font l'artifice de cette couronne offerte à Jeanne Castriotta, duchesse de Nocera.

V—G—R.

UXELLES (1) (NICOLAS DE BLÉ, marquis D'), maréchal de France, descendait d'une maison de Bourgogne, connue dès le treizième siècle (2), et qui a fourni plusieurs officiers distingués. Il naquit à Châlons le 24 janvier 1652. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut pourvu, dès son enfance, d'une riche abbaye; mais son frère aîné ayant été tué dans l'expédition de Candie (1669), il lui succéda dans le gouvernement de la ville et citadelle de Châlons, héréditaire depuis plus d'un siècle dans sa famille. Il fit ses premières armes, en 1674, au siége de Besançon; et la même année, le roi lui donna le régiment Dauphin, infanterie, vacant par la mort du marquis de Bringhen, son cousin. Il dut à la protection du ministre Louvois un avance-

(1) Mme. de Sévigné, Saint-Simon, Mme. de Lafayette, Duclos, etc., écrivent ce nom *Huxelles*; mais l'orthographe que nous avons adoptée a prévalu.

(2) Voy. la *Généalogie* de la maison De Blé, dans l'*Histoire des grands officiers de la couronne*, par le P. Anselme, ou dans le *Dict.* de Moréri.

ment assez rapide. Nommé brigadier, et ensuite maréchal-de-camp, il fit toutes les campagnes de Flandre, et servit aux siéges de Valenciennes et de Cambrai, de Gand, d'Ypres et de Luxembourg, mais sans trouver l'occasion de se signaler. En 1688, il fut employé, comme lieutenant-général, sous les ordres du dauphin, au siége de Philisbourg, et il y fut blessé légèrement d'un coup de mousquet entre les épaules(3). A la fin de la campagne, il fut fait chevalier des ordres du roi; et se montrant peu touché de cette haute faveur, « il ne remercia que M. » de Louvois, et recommanda au » courrier de lui dire en même temps » que si l'ordre de Saint-Louis l'em» pêchait d'aller au cabaret et tels » autres lieux, il le lui renverrait » (*Mém.* de Mme. de Lafayette). » L'armée française ayant été obligée d'évacuer l'Allemagne, d'Uxelles resta chargé de défendre Maïence contre toutes les forces de l'empire. Il montra beaucoup de sagesse et de prévoyance dans ses dispositions; soutint sept semaines de tranchée ouverte, fit vingt-une sorties, et tua plus de cinq mille hommes à l'ennemi; mais n'étant pas secouru, et manquant de poudre, il fut obligé de capituler (8 septembre 1689). Cette belle défense fut mal jugée à Paris : on le soupçonna d'avoir rendu Maïence pour retarder la paix, qui devait amener la chute du crédit de Louvois (*Voy.* XXV, 293). La haine qu'on portait au ministre rejaillit sur un général qu'on savait être sa créature. D'Uxelles fut hué par le public en plein spectacle. Quand il parut, suivant l'usage, sur le théâtre, on lui cria des loges : *Maïence!* Il fut, dit Voltaire, obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, et dont cependant on ambitionne les louanges (*Siècle de Louis XIV*, chap. 16). L'accueil qu'il reçut de Louis XIV dut le consoler de l'injustice des Parisiens. Ce prince lui dit : « Vous vous êtes défendu en homme de cœur, et vous avez capitulé en homme d'esprit. » D'Uxelles eut, pendant tout le reste de la campagne, le commandement des troupes stationnées en Alsace; mais, suivant Saint-Simon, il se conduisit, dans cette province, moins en gouverneur qu'en souverain. Il fut compris, en 1703, dans la nombreuse création de maréchaux que fit Louis XIV. Le roi le choisit, en 1710, pour aller, avec le cardinal de Polignac, négocier la paix à Gertruydenberg; mais elle ne fut signée qu'en 1713, à Utrecht (*Voy.* POLIGNAC, XXXV, 185). D'Uxelles n'avait pas fait preuve, dans cette circonstance, d'une grande habileté comme négociateur. Cependant, après la mort de Louis XIV, il fut nommé président du conseil des affaires étrangères, et admis au conseil de régence. Il refusa d'abord de signer le traité de la quadruple alliance, négocié par Dubois (*Voy.* XII, 73), et parla même de donner sa démission; mais le régent lui ayant envoyé le traité avec ordre de le signer à l'instant ou de quitter sa place, il signa (*Mémoires* de Duclos, liv. III). Cet acte de faiblesse lui fit, dans l'opinion, un tort irréparable. Il mourut à Paris, le 10 avril 1730, à soixante-dix-neuf ans. En lui s'éteignit la maison d'Uxelles, dont les biens pas-

(3) Mme. de Sévigné en parle dans une lettre à sa fille : « La marquise d'Huxelles est assez insensible à la joie d'une légère blessure que son fils a reçue. » *Lettre* du 26 oct. 1688.

sèrent dans celle de Beringhen. Il n'avait jamais voulu se marier. Quelqu'un lui en ayant demandé le motif, on assure qu'il répondit : « C'est que je n'ai jamais trouvé un homme tel que j'aie desiré d'être son père. » Comme général, il avait de la sagesse et de l'esprit de conduite; mais il ne savait pas prévoir les événements, et il manquait de ce coup-d'œil qui sait embrasser et décider une affaire. Aussi le maréchal de Villars disait-il : « J'ai toujours entendu dire que d'Uxelles était une bonne caboche; mais personne n'a jamais osé dire que ce fût une bonne tête (Duclos, *ibid.*) » Il était de la société de Mme. de Lafayette, qui parle de lui comme d'un honnête homme; et de Mme. de Sévigné, avec laquelle il entretenait une correspondance. Sans oser se montrer frondeur, il affectait une certaine indépendance dans sa conduite et dans ses opinions. Paresseux, homme de table et de plaisir, mais peu délicat dans ses choix; égoïste, en attaquant ce défaut dans les autres; avec l'apparence de la bonhomie, courtisan fin et délié; avide d'honneurs en paraissant les mépriser : telle est l'idée que Saint-Simon et l'abbé de Saint-Pierre donnent du maréchal d'Uxelles. Saint-Simon a laissé de lui ce portrait : « C'était un grand et assez bel homme, » tout d'une venue, et qui marchait » lentement et comme se traînant; » un grand visage couperosé, mais » assez agréable, quoique de physionomie refrognée par de gros sourcils, sous lesquels deux petits yeux » vifs ne laissaient rien échapper à » leurs regards. » On a le portrait du maréchal d'Uxelles à cheval, gravé par Poilly, in-fol. W—s.

UZ (Jean-Pierre), poète allemand, naquit à Anspach en Franconie le 3 octobre 1720. Pendant qu'il étudiait la jurisprudence à Halle, Horace et Anacréon étaient constamment sur sa table, à côté des Pandectes. Uni par les mêmes goûts à Gleim et à Goetz, les trois élèves traduisirent en allemand les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon. Ce premier travail inspira au jeune Uz la pensée d'imiter la prosodie et la versification des anciens, et de transporter le système des quantités syllabiques dans la poésie allemande. Il fit son essai dans l'ode intitulée *le Printemps*, qui est composée de vers alexandrins mêlés de petits vers dactyliques. Cette composition, qui lui avait coûté beaucoup de peine, ne le satisfit point; mais dès ce moment il prit la résolution de ne plus écrire qu'en vers rimés. Il était revenu à Anspach depuis trois ans, lorsque l'on fit paraître, à son insu, ses Odes d'Anacréon, en vers libres, Leipzig, 1746, in-8°. (On préfère la seconde édition, qui parut vingt-quatre ans plus tard, sous ce titre : *Poésies d'Anacréon, et Odes de Sapho*, traduites du grec, Carlsruhe, 1760, in-8°.) Jusque-là on n'avait traduit aucun auteur classique grec avec autant de goût et d'une manière aussi parfaite. Uz aimait le genre lyrique, et à mesure qu'une pièce était finie il l'envoyait à Gleim, qui s'était établi à Berlin, et qui y fit paraître, en 1749, le *Recueil de poésies lyriques* de notre auteur. Uz composa ensuite ses *Lettres*, ses *Odes* et ses *Chansons*. Depuis 1748, il occupait une place dans la magistrature d'Anspach. En 1763, le margrave l'ayant nommé à un emploi très-élevé, il eut moins de loisir à donner aux Muses. Cependant il publia, en 1768, un nouveau *Recueil*, dans lequel il fit entrer un

grand nombre de pièces qui n'avaient pas encore paru. Quoiqu'il eût déclaré ne vouloir plus vivre que pour la magistrature, il prit cependant une part active à la *Traduction d'Horace* imprimée en 1773. Le roi de Prusse ayant pris possession du margraviat, le nomma premier juge du tribunal d'Anspach; mais il mourut le 12 mai 1796, quelques heures après avoir reçu sa nomination. Ses poésies ont paru dans les recueils suivants : I. *Poésies lyriques*, Berlin, 1749, in-8°. L'éditeur, Gleim, annonça dans la préface qu'Uz, en permettant cette publication de ses poésies légères, avait voulu pressentir ses compatriotes, et leur demander, pour ainsi dire, s'ils jugeaient sa Muse assez forte et assez exercée pour pouvoir s'élever jusqu'à l'ode et à la poésie sérieuse. Son premier chant, le *Printemps*, réimprimé dans ce recueil, eut un succès général, et depuis cette époque, plusieurs poètes allemands suivirent cette versification qu'Uz avait empruntée aux anciens. II. *Poésies lyriques, et de différents autres genres*, Anspach, 1755, in-8°. On trouve dans ce recueil quatre Lettres philosophiques en vers, dont la dernière a rapport à la grande dispute qui divisait alors les savants allemands, les uns ne voulant que des vers rimés, les autres, que l'on appelait *Miltoniens ou Anglomans*, repoussant la rime, qui selon eux n'avait été inventée que pour mettre le génie dans les fers. En commençant cette Lettre, le poète se place en songe dans le *Temple du Goût*, où l'on voit les bustes des anciens poètes et ceux de quelques autres choisis parmi les modernes. La statue de Milton est en marbre noir. Uz voit la foule qui se presse autour d'elle pour lui prodiguer son encens : « Ils pourront bien, » dit-il, avec leur fumée épaisse » couvrir à nos yeux les statues des » anciens, mais ils ne les souilleront » point. » Après avoir montré les statues d'Opitz, de Canitz, de Haller, de Hagedorn, de Schlegel, de Gellert et de Gleim, le poète se moque de ces savants allemands qui, atteints de la fureur de l'*anglomanie*, méprisaient la rime, ne connaissaient dans leurs descriptions ni bornes ni mesure, et qui, voulant mettre le goût dépravé des Anglais à la place des modèles classiques pris dans l'antiquité, ne couraient qu'après l'enflure et le désordre des figures et des expressions. Cette lettre excita contre Uz toute la fureur des Miltoniens, qui attaquèrent vivement notre poète. Il y répondit par de nouvelles *Lettres*, que l'on trouve dans la même édition d'Anspach, réimprimée à Leipzig, en 1756 et 1765. III. *Recueil complet des œuvres poétiques de J.-P. Uz*, Leipzig, 1768, 2 vol. in-8°. Le second volume commence par un poème didactique : l'*Art d'être toujours joyeux*, en quatre Lettres. Ce poème, écrit en vers alexandrins rimés, mérite une des premières places parmi les productions de ce genre. Le sujet est sagement choisi. L'auteur, parlant à ceux qui veulent mener une vie heureuse, leur recommande la modération dans les desirs, les joies durables que nous offrent le spectacle de la nature et l'étude des sciences, la patience et la confiance dans les vues de la providence, et la foi dans une autre vie. Dans les Lettres où il se défend contre ses adversaires, il se montre avec toute la modération de son caractère; il finit par les désarmer et par leur faire avouer qu'ils ont eu tort de l'attaquer. Cette

édition, de 1768, ayant été exécutée avec toutes les recherches du luxe typographique, on en fit paraître dans le même temps une moins coûteuse, qui fut réimprimée aussi à Leipzig et à Vienne, en 1772. IV. *Poésies de J.-P. Uz, d'après les corrections faites de sa main*, Vienne, 1804, 2 vol., in-8°., édition de luxe, sur papier vélin. L'*Art de vivre toujours joyeux*, avec quelques Odes. Chansons et Lettres d'Uz, a par·· en français, dans le *Choix de poésies allemandes*, Paris, 1766, et Avignon, 1770, in-8°. G—Y.

UZÈS (Aldebert d'), né, au commencement du douzième siècle, dans la ville dont il porta le nom, fut élu évêque de Nîmes, en 1141, et sacré à Rome par le pape Innocent II. Il était de l'illustre maison d'Uzès, l'une des plus puissantes de son temps, dans le Bas-Languedoc. Trois de ses frères devinrent évêques comme lui. Si, comme c'était l'usage alors, ils furent appelés, par le choix des fidèles, à gouverner leurs églises, on doit croire qu'ils avaient un grand mérite ou un grand crédit. Leur sœur épousa Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse. La terre de Peccais, voisine du lieu où depuis a été bâtie la ville d'Aigues-Mortes, appartenait à cette famille, qui y établit, en 1284, les belles salines qui subsistent encore. Aldebert jouit de beaucoup de considération dans l'Église et de faveur auprès du roi Louis-le-Jeune. Le pape Alexandre III le chargea de réconcilier le comte de Toulouse, Raimond V, avec Constance sa femme, sœur du roi de France, que son époux avait répudiée. Malgré les preuves que ce prélat avait données de son talent pour les négociations difficiles, il échoua dans celle-ci : le comte fut inflexible. Pour comprendre comment un pontife de Rome put souffrir, au douzième siècle, que sa médiation restât impuissante, et descendre aux voies de la conciliation, au lieu de commander avec autorité, il faut se rappeler qu'à cette époque deux papes se disputaient la tiare, et qu'il pouvait être dangereux de s'aliéner un prince aussi puissant que le comte de Toulouse. Le fils de Raimond V fut traité avec moins de douceur. On sait à quelles persécutions l'exposèrent sa justice et son humanité envers les Albigeois. L'évêque de Nîmes fut un des pères du concile de Lombers (1165), qui condamna leur doctrine, et les déclara hérétiques. Aldebert contribua ainsi à préparer les longs malheurs dont son pays fut bientôt accablé, et auxquels l'établissement de l'inquisition mit le comble. Aldebert mourut en 1180. V. S. L.

UZZANO (Nicolas d'), homme d'état florentin, attaché au parti des Albizzi, était lié par une étroite amitié avec Thomas Albizzi, qui fut chef de la république Florentine, de 1382 à 1417. Nicolas d'Uzzano, à la mort de son ami, succéda au crédit que celui-ci avait exercé si long-temps. Attaché comme lui au parti Guelfe et à l'aristocratie, il se montra cependant plus modéré que les Albizzi : il s'efforçait d'étouffer les anciennes haines, d'assoupir les vengeances, et de maintenir la paix intérieure, persuadé que tout le crédit de son parti tenait à la terreur qu'avaient inspirée les commotions populaires, et que cette terreur s'affaiblissant avec le souvenir de la dernière révolution, le nombre des gens qui desiraient un changement allait croissant. Au dehors l'administration de Nicolas d'Uzzano fut également pacifique ; il ouvrit à

Florence un asile au pape Martin V, et assura à sa patrie l'alliance de Braccio de Montone, le premier général de son siècle; il fit, en 1419, la paix avec le duc de Milan, et il engagea les Génois à lui vendre Livourne. La guerre que Philippe-Marie Visconti déclara aux Florentins, en 1423, fut terminée le 18 avril 1428, par une paix glorieuse pour la république. Uzzano voulait l'observer fidèlement; mais Renaud, fils de Thomas Albizzi, jaloux du crédit que l'ami de son père avait acquis dans la république, entraîna les Florentins, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à des mesures plus violentes, et fit déclarer la guerre aux Lucquois, le 14 décembre 1429. Cette guerre, qui devint bientôt générale, ne répondit point aux espérances du jeune ambitieux qui l'avait provoquée: elle affaiblit le parti du gouvernement, et donna du courage aux Médicis, qui songeaient à saisir le timon des affaires. Uzzano, par sa sagesse et sa modération, empêcha, tant qu'il vécut, un choc entre les deux partis, qu'il prévoyait devoir être funeste aux Albizzi; mais Uzzano mourut en 1432, peu après la paix de Lombardie. Deux ans après sa mort, tout le parti sur lequel il avait exercé une longue influence fut exilé. S. S—i.

V

VACA DE GUZMAN (JOSEPH-MARIE), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade vers l'an 1745, fut avocat et recteur perpétuel du collége Saint-Jacques des Manriques à Alcala de Henarès. Il est auteur d'un poëme intitulé: *La Destruction des vaisseaux de Cortès*, couronné par l'académie royale espagnole, le 13 août 1778. Ce poème, traduit en français par Mollien, avocat de Paris, se trouve analysé avec éloge dans le *Journal de littérature* de cette capitale; mais malgré ces titres de recommandation, l'éditeur du poème de Nicolas Fernandez Moratin, sur le même sujet, donna la préférence à celui-ci, ce qui obligea Vaca de Guzman à publier des *Réflexions* sur le poème des Vaisseaux de Cortès. Cet avocat a composé un autre poème, la *Reddition de Grenade*, en stances et en vers endécasyllabes, couronné aussi par l'académie espagnole, en 1779; *El columbano* (le Colombier), églogue imprimée sous le nom de don Miguel Cobo Mogollon, Madrid, 1784; *Deux autres Églogues* lues à la société économique de Grenade. Il a aussi publié *Quatre Lettres* contre les détracteurs de ses poésies, trois sous le même pseudonyme de Mogollon, et la quatrième, sous celui de don Jos. Rodriguez Zerezo. Vaca de Guzman est mort vers l'an 1805. — Don Gutierre Joachim VACA DE GUZMAN Y MANRIQUE, frère du précédent, avocat, et ensuite auditeur à la chancellerie royale de Grenade, a traduit de l'italien en espagnol les *Voyages de Henri Wanton aux terres inconnues australes, et aux pays des singes*, où sont décrits les usages, les mœurs, les sciences et la police de ces peuples extraordinaires, Madrid, 1778. Ce n'est pas seulement une traduc-

tion du roman philosophique du comte de Seriman (*Voy.* ce nom). L'auteur italien n'en avait mis au jour que deux volumes, des ordres supérieurs l'ayant arrêté dans cette composition satirique, où des sénateurs vénitiens et d'autres grands personnages se trouvaient attaqués. Le succès qu'obtint la traduction espagnole de ces deux volumes engagea Vaca de Guzman à compléter ce roman. Il y ajouta les tomes 3 et 4, sous le titre de *Supplément*, se conforma, autant que possible, au style de l'original, et satirisa quelques coutumes de l'Espagne, en évitant toutefois les personnalités, écueil où avait échoué l'auteur primitif. Cette continuation est différente de celle qu'un italien avait fait imprimer à Berne, en 1764, formant aussi deux volumes, dans lesquels il s'était totalement éloigné du plan de Seriman, et avait transporté le lieu de la scène au pays des *Cénophales* ou têtes de pierre. Le traducteur espagnol a mis aux deux premiers volumes une partie de ses noms, don Joachim de Guzman, en indiquant les autres par des initiales. Dans l'avertissement des deux derniers tomes, il prévient que les noms de *Rireguet Boitocephalo*, sont les anagrammes de deux de ses noms, l'un en espagnol, de *Gutierre*, l'autre en grec, de *Tête de Vaca* (1). A l'occasion des tremblements de terre qui épouvantèrent Grenade, en 1770, le peuple ayant demandé qu'on ouvrît plusieurs puits afin d'éloigner le danger qui menaçait la ville, les magistrats consultèrent la société économique. Elle chargea don Gutierre Vaca, qui en était alors censeur, de lui faire un *Rapport*, qui fut imprimé, en 1779, in-4°. L'auteur s'y prononça sur l'inutilité et le danger d'élargir ces excavations; et son opinion servit de règle aux magistrats, sans aucune réclamation. Don Gutierre Vaca de Guzman est mort vers le commencement du dix-neuvième siècle. A-T.

VACCA (FLAMINIO), sculpteur romain du seizième siècle, est moins connu comme statuaire, quoique plusieurs de ses ouvrages ornent les églises, les places et fontaines de Rome, que comme restaurateur de statues. Il travaillait dans cette capitale sous Sixte-Quint, et fut aussi appelé en Toscane. Il acheva, en 1594, un recueil de *Memorie di varie antichità di Roma*, mémoires qu'il laissa inédits, et qu'Ottavio Falconieri publia à Rome, en 1704. Montfaucon les a traduits en latin, et insérés dans son *Iter italicum*. Flaminio Vacca doit à cet ouvrage l'honneur d'être souvent cité par les antiquaires. E. Q. Visconti trouvait du charme à son ton de vérité et de bonhomie. Ses *Mémoires* sont pleins de détails curieux sur les fouilles qu'on faisait à Rome à cette époque. Voy. les *Vite de' pittori*, par Baglioni. UG—I.

VACCA-BERLINGHIERI (FRANÇOIS), médecin, né en 1732 à Ponsacco près de Pise, commença ses études au séminaire, et les acheva à l'université de cette ville, où il remplit ensuite, avec distinction, une chaire de chirurgie, qui lui fut donnée lorsque, ne voulant pas quitter son père, octogénaire, il refusa la place de médecin du roi de Polo-

(1) Les espagnols ont beaucoup de goût pour les anagrammes et les pseudonymes. Outre les deux frères dont nous venons de parler, nous pourrions citer pour exemple le père Isla, qui a publié son *Fra Gerundio* sous le nom de Fr. Lobon de Salazar, et sa traduction de Gilblas sous le nom de *don Joaquin Frédéric Issalps*; Thomas Yriarte, qui a pris quelquefois celui de *Tirso Ymareta*, et Llorente, dont le nom retourné (*Nellerto*) est en tête de ses *Mémoires sur la révolution d'Espagne*.

gne, que lui avait fait offrir le marquis Niccolini de Florence. Vaccà-Berlinghieri ne se borna pas à donner des leçons publiques, il enseignait encore chez lui, se livrait à une pratique très-active et publiait des ouvrages qui le placèrent au rang des premiers médecins de l'Italie. Dans ses discours, comme dans ses écrits, il mit toujours beaucoup de soin à distinguer ce qu'il y a de vrai dans la science de ce qui n'est que systématique ou hypothétique. Dès que la nouvelle théorie de Brown commença à prévaloir en Italie, il en publia une réfutation (*V.* Brown au Supplément). Peu de temps après, le gouvernement de la Lombardie lui fit proposer (décembre 1796) la chaire de clinique médicale à l'université de Pavie, vacante par le départ de J.-P. Franck, qui fut appelé à Vienne, en qualité de premier médecin de l'empereur. Son attachement pour son pays et ses amis le détermina à refuser cette offre. Marié depuis 1765, il vécut heureux au sein de sa famille. Il eut trois fils : les deux premiers firent leurs études scientifiques à Paris; l'aîné se distingua dans la physique, et le second dans la chirurgie; son troisième fils étudia le droit à Rome. Deux moururent avant lui; il termina lui-même sa carrière le 6 octobre 1812. Ses principaux ouvrages sont: I. *Considerazioni intorno alle malattie dette volgarmente putride*, Lucques, 1781, in-8°. L'auteur s'y déclarait contre une théorie des maladies appelées vulgairement putrides, théorie alors généralement reçue. Plusieurs écrivains qui avaient soutenu la doctrine dont Vaccà démontrait l'erreur publièrent que les nouvelles idées de ce professeur appartenaient à Milman, médecin anglais; accusation injuste, puisque l'ouvrage : *On scurvy and putrid fevers*, by Milman, in-8°., avait été publié en 1782, tandis que les *Considerazioni* de Berlinghieri parurent en 1781. II. *Saggio intorno alle principali e più frequenti malattie del corpo umano*, etc., Pise, in-8°., seconde édition, 1799. III. *Lettere fisico-mediche*, ibid., 1790, in-4°. IV. *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanità e la robustezza*, ibid., 1792, in-4°. Il en parut une seconde édition à Venise, 1801, in-8°. V. *Codice elementare di medicina pratica*, etc., Pise, 1794, 2 vol., in-8°. VI. *Meditazioni sull' uomo malato e sulla nuova dottrina di Brown*, Pise, 1795, in-8°. VII. *Filosofia della medicina*, Lucques, 1801, in-8°. VIII. *Di un nuovo potere della missione di sangue*, etc., Pise, 1804, in-8°. Cet écrivain a publié quelques ouvrages moins importants (Voy. *Elogio del Prof. Francesco Vaccà-Berlinghieri scritto dal dott. Franc. Tartini*, Pise, 1815, in-8°.). — André Vacca-Berlinghieri, seul fils du précédent qui lui ait survécu, est mort, le 6 sept. 1826, à Pise, où il était professeur de chirurgie et de médecine : c'était un des plus habiles chirurgiens de nos jours; et il a été vivement regretté. Ug—i.

VACCARO (André), peintre, né à Naples en 1598, fut élève de Girolamo Imparato, contemporain et émule de Massimo Stanzioni, mais en même temps son admirateur et son ami. Il paraissait né pour l'imitation : dès le principe, il suivit la manière du Caravage, et l'on voit encore de lui, à Naples, quelques tableaux qu'il a peints dans ce style, ainsi que des peintures d'appartement lesquelles en ont imposé à des

amateurs vraiment éclairés, qui les ont achetées comme des productions originales du premier peintre. Au bout de quelque temps, Vaccaro s'enthousiasma, à l'exemple du chevalier Stanzioni, pour la manière du Guide: le succès qu'il obtint lui mérita les applaudissements du public, quoiqu'il n'eût pas égalé son ami. C'est dans ce style que sont exécutées ses productions les plus recommandables, de la Chartreuse, des Théatins, et du Rosaire de la ville de Naples, sans parler de ses tableaux de galerie, qu'il n'est pas rare de rencontrer. Après la mort du Stanzioni, il prit le premier rang parmi ses compatriotes. Le seul qui osa le lui disputer fut Luca Giordano, lorsque, revenu jeune encore de Rome, il rapporta le nouveau style qu'il avait puisé dans l'école de Pietre de Cortone. Tous deux avaient concouru pour l'exécution du tableau principal de l'église de Sainte-Marie *del Pianto*. Cette église venait tout récemment d'être érigée en l'honneur de la Vierge qui avait délivré la ville du fléau de la peste; et c'était là le sujet du tableau. André et Lucas firent chacun leur esquisse; Pietre de Cortone, choisi pour juge, prononça contre son propre écolier en faveur de Vaccaro, disant que ce dernier l'emportait par le dessin et par la vérité de l'imitation. Il ne s'adonna à la peinture à fresque que vers la fin de sa carrière, et pour ne point le céder à Giordano; mais il ne fit que confirmer, aux dépens de sa gloire, la vérité de ce proverbe, que ce n'est point dans la vieillesse qu'il faut commencer à apprendre. Le Musée du Louvre possède de ce peintre un tableau qui représente *Vénus au désespoir sur le corps expirant d'Adonis*. Parmi ses élèves, celui qui montra le plus de talent et qui se rapprocha le mieux de sa manière fut Jacques Farelli. Vaccaro mourut à Naples en 1670. — François VACCARO, peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Bologne vers 1636. Élève de l'Albane, il fut chargé, sous la surveillance de son maître, de l'exécution de plusieurs grands travaux, dont il décora les églises et les palais de sa ville natale. On cite les fresques dont il orna une des chapelles de l'église de Saint-Vital de Bologne. Il composa un *Traité de perspective*, dont il grava lui-même les planches, et qu'il dédia à Beccatelli. On connaît encore de lui, comme graveur à l'eau-forte, douze pièces représentant des *Vues perspectives de ruines, de fontaines et d'édifices d'Italie*. Vers 1670, il abandonna sa patrie, sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu.

P—s.

VACCHIERY (CHARLES-ALBERT DE), né en 1745 à Dachau en Bavière, fut reçu, en 1779, à l'académie des sciences de Munich, laquelle le nomma, en 1801, directeur de la classe d'histoire. En 1781, il avait été nommé membre du conseil administratif de l'université, et depuis il fut curateur en chef des écoles et de l'instruction dans le royaume de Bavière; il était en même temps conseiller intime du roi, et chancelier de la cour suprême. On lui doit, entre autres fondations utiles, une pension pour les veuves des avocats. Il a inséré dans les Mémoires de l'académie un grand nombre de Dissertations relatives à l'histoire de Bavière, et on a de lui en manuscrit: I. *Histoire diplomatique de l'église principale de Munich*, 2 volumes in-fol. II. *Bavaria subterranea seu Epitaphia boica*

collecta, etc., 5 vol. in-fol. Les *Épitaphes* qu'il avait recueillies avec tant de soin sont discutées, comparées avec d'autres sources historiques, et presque toutes servent à éclaircir quelques points obscurs de l'histoire. III. *Histoire de Bavière*, 2 vol. in-fol. L'auteur étant mort à Munich le 12 novembre 1807, l'académie des sciences, qui connaissait tout le prix de ses manuscrits, n'obtint que par les sacrifices pécuniaires les plus pénibles qu'ils lui fussent cédés par ses héritiers et transportés dans ses archives, où ils se trouvent aujourd'hui. G—y.

VACE (Robert). *Voy.* Wace.

VACHER. *Voy.* Levacher.

VACHET (Jean-Antoine Le), instituteur des sœurs de l'*Union chrétienne*, naquit à Romans en Dauphiné, et fit ses premières études à Grenoble. Afin de se soustraire aux sollicitations de sa famille, qui le pressait de se marier, il voyagea en Italie, et alla jusqu'à Rome, en demandant l'aumône. De retour en France, il entra au collége des Jésuites à Dijon, pour étudier la théologie. Après la mort de ses parents, il se dépouilla de la plus grande partie de son patrimoine en faveur des indigents, et vint à Paris où il reçut les ordres sacrés. Dès-lors il se dévoua au service des pauvres et des malades, et fit des missions dans les campagnes, dans les prisons, dans les hôpitaux. En 1672, Anne de Croze ayant fondé un établissement sous le titre d'*Union chrétienne*, pour l'éducation des nouvelles catholiques et des jeunes orphelines, Le Vachet en dressa les réglements. Il fut honoré de l'estime de saint Vincent de Paul et du baron de Renti (*Voy.* ce nom), qui le fit entrer chez les dames hospitalières de Saint-Gervais, dont il devint le directeur. Il mourut dans leur maison, le 6 février 1681, à l'âge de soixante-dix-huit ans. L'humilité et la charité furent ses vertus caractéristiques. On a de lui, entre autres livres de piété : I. L'*Artisan chrétien*, ou la Vie du bon Henri (*Voy.* Buche), Paris, 1670, in-12. II. *Réglements et pratiques chrétiennes en forme de constitution, pour les filles et les veuves qui vivent dans le séminaire des sœurs de l'Union chrétienne.* L'abbé Richard a donné la *Vie* de Le Vachet, avec l'analyse de ses ouvrages, Paris 1692, in-12.— Vachet (Bénigne), né à Dijon en 1641, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra aux missions étrangères. Après avoir prêché dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, il revint en France, et mourut à Paris le 19 janvier 1720, laissant en manuscrit la relation de ses voyages. On trouve une *Description de l'île de Bourbon*, par Vachet, dans la *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine*, etc., Paris, 1674, in-12. — Vachet (Pierre-Joseph du), né à Beaune, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint curé de Saint-Martin de Sablon, dans le Bordelais. Il mourut vers 1655. On a de lui un Recueil de poésies latines, publié après sa mort, Saumur, 1664, in-8°. P—rt.

VACQUERIE (Jean de La), premier président du parlement de Paris, dans le quinzième siècle, était un des principaux habitants d'Arras, lorsque Louis XI voulut s'emparer, en 1476, de cette place, qui appartenait à Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire. Il répondit avec beaucoup de fermeté aux députés que ce monarque envoya pour déterminer

les habitants à la soumission : mais il fallut céder à la force ; et alors, contre toute attente, le monarque le fit venir à Paris, et lui accorda sa protection au point de lui donner, en 1481, l'emploi de premier président du parlement. Dans cette place importante, La Vacquerie ne montra pas moins de fermeté. Louis XI ayant envoyé au parlement, pour y être vérifiés, des édits onéreux, et ayant accompagné cet envoi, selon sa coutume, de cruelles menaces en cas de résistance, le premier président se rendit au palais à la tête de sa cour en robes rouges, et dit au monarque : *Sire, nous venons remettre nos charges entre vos mains, et souffrir tout ce qu'il vous plaira plutôt que d'offenser nos consciences.* Il fallait être animé d'un grand courage et d'un entier dévouement pour faire une telle démarche devant un pareil roi. Cependant, au grand étonnement de tout le monde, elle eut le plus heureux résultat. Louis révoqua ses édits en présence des intrépides magistrats, dit qu'il ne leur en adresserait plus de semblables, et les renvoya en les priant de continuer à bien rendre la justice. Après la mort de Louis XI, La Vacquerie fit encore des protestations très-énergiques sur la régence. Il mourut en 1497. Le chancelier de Lhôpital a dit, dans un de ses Discours, que La Vacquerie avait été beaucoup plus recommandable par sa pauvreté que Rollin, chancelier du duc de Bourgogne, par ses richesses. M—D j.

VADDÈRE (JEAN-BAPTISTE), historien, né, vers 1640, à Bruxelles, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Anderlecht, en 1671, et partagea le reste de sa vie entre la pratique de ses devoirs et l'étude de l'histoire. Il mourut le 3 février 1691, et fut inhumé dans l'église à laquelle il était attaché depuis vingt ans, avec une épitaphe rapportée par Foppens (*Bibl. belg.*, 574), et plus fidèlement par Paquot (*Hist. littér. des Pays-Bas*, II, 96, édit. in-fol.). On a de lui : *Traité de l'origine des ducs et duché de Brabant*, et de ses charges palatines héréditaires ; avec une *Réponse aux vindices de Ferrand sur les fleurs de lis*, Bruxelles, 1672, in-4°. Cette histoire des ducs de Brabant est pleine de recherches intéressantes. Dans la *Réponse* à Ferrand (1), Vaddère soutient avec J.-J. Chifflet, son ami, mort depuis peu (2), que les rois de France de la première race avaient pour armes des abeilles. Cet ouvrage était devenu si rare, même en Flandre, que Paquot ne l'avait pas encore vu quand il publia son *Histoire littéraire des Pays-Bas*; l'ayant découvert quelque temps après, il le fit réimprimer, Bruxelles, 1784, 2 vol. petit in-8°. (*Voy.* PAQUOT, XXXII, 540). Vaddère a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit ; les principaux sont : l'*Histoire* de la Chartreuse de Bruxelles, depuis sa fondation jusqu'à sa ruine pendant les troubles de Flandre ; l'*Histoire* du chapitre d'Anderlecht ; la *Vie* de sainte Widine, etc. W—s.

VADÉ (JEAN-JOSEPH), né en janvier 1720 à Ham en Picardie, était fils d'un honnête marchand, qui fit

(1) Le P. Ferrand, jésuite, avait publié contre le sentiment de Chifflet : *Epinicion pro liliis seu pro aureis Franciæ liliis*, etc., Lyon, 1663, in-4°. ; *Epinicion secundum pro liliis aureis Franciæ*, ibid., 1671, in-4°. C'est à ces deux ouvrages que Vaddère répond.

(2) On a dit, d'après Foppens (*Bibl. Belg.*, 610), et d'après le P. Niceron (XXV, 256), que J.-J. CHIFFLET était mort en 1660, à l'âge de 72 ans mais c'est une erreur que nous n'avions pas encore trouvé l'occasion de rectifier. J.-J. Chifflet est mort, en 1670, à l'âge de 82 ans.

de vains efforts pour lui inspirer le goût des études classiques. Amené de bonne heure à Paris, Vadé s'y livra tellement à son penchant pour la dissipation, qu'il ne put apprendre les premiers principes du latin. Un peu plus tard, néanmoins, il trouva moyen d'orner son esprit par la lecture des auteurs français, et par la fréquentation des spectacles. Les autres détails de sa vie privée n'ont que peu d'intérêt. Il importe médiocrement de savoir qu'il remplissait à Soissons, en 1739, une place de contrôleur des vingtièmes; qu'il revint à Paris, en 1743, pour s'attacher au duc d'Agenois, en qualité de secrétaire; et qu'en 1745, un emploi au bureau du vingtième le fixa dans cette capitale. Disons seulement que, dès l'année 1752, la burlesque originalité de ses ouvrages lui avait valu une sorte de célébrité, et qu'il eut même quelque temps l'honneur d'être le poète à la mode. Malheureusement sa santé, altérée par les excès auxquels il s'était livré dans sa première jeunesse, ne lui permit pas de fournir une longue carrière. Il mourut à Paris, le 4 juillet 1757, des suites d'une opération à la vessie. Il avait à peine trente-sept ans. Ce poète, qui suppléait à son défaut absolu d'instruction par de la gaîté et de l'esprit naturel, dut en grande partie sa réputation à des circonstances qui n'existent plus, et dont la classe inférieure de la société ne conserve très-heureusement qu'une faible tradition. Les femmes de la Halle avaient autrefois le singulier privilége d'injurier (1) impunément tous les acheteurs, et même les passants, dans ce qu'on appelait l'idiome *poissard*, langage grossier, mais énergique, dont le peuple et certains amateurs faisaient par plaisir une étude. C'était, pour quelques observateurs des mœurs publiques, un objet de curiosité que l'extrême volubilité avec laquelle ces femmes déployaient dans leurs disputes toutes les richesses de leur *sottisier*. Notre poète se plut à fréquenter les guinguettes et les marchés de Paris, pour y étudier ce genre d'éloquence; et, comme il s'avisa le premier d'en faire usage dans des pièces de vers, il fut proclamé justement l'inventeur de la littérature poissarde. Voici ce que Dorat en a dit dans son poème de la Déclamation :

Vadé, pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
Jaloux de la saisir sans muse et sans parure
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Était-il au village? il en traçait les mœurs,
Trinquait, pour mieux les peindre, avec des racoleurs,
Et changeant chaque jour de ton et de palette
Crayonnait sur un port Jérôme et Fanchonnette.

La vérité est qu'il s'était parfaitement pénétré de l'esprit de ses personnages, et qu'habitué à jouer lui-même dans des salons les scènes dont il avait été si souvent témoin à la place Maubert, il était devenu par ce moyen un plaisant de profession, dont les gens riches payaient les facéties par de bons dîners. Ses chansons, ses bouquets, et quelques-uns de ses opéras sont assurément les chefs-d'œuvres de la poésie des halles; on y trouve des expressions vives et originales, des images plaisantes et une grande vérité d'observation. Quant à ses nombreux imitateurs, si quelques-uns d'eux sont parvenus à l'égaler, on n'y a fait que peu d'attention, leurs imitations étant venues trop tard pour participer à la vogue du mauvais genre qu'il avait facilement épuisé. On par-

(1) Le véritable mot était *engueuler*.

le beaucoup moins des ouvrages que Vadé composa dans un style plus relevé. Quelques-uns pourtant, entre autres le *Suffisant*, et le *Trompeur trompé*, opéras-comiques, ne sont pas sans mérite; et l'on trouve dans nos recueils plusieurs poésies où cet auteur avait su mettre de la délicatesse. On cite encore ses chansons : *Sous un ombrage frais; Vous boudez, vous gardez.... Une fille qui toujours sautille*, et surtout la suivante, qui était dans toutes les bouches :

Je suis un Narcisse nouveau,
Qui s'aime et qui s'admire;
Mais dans le vin et non dans l'eau,
Sans cesse je me mire;
En y voyant le coloris
Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image.

Mais dans ce genre, avoué par le goût, il avait un trop grand nombre de rivaux habiles pour pouvoir prétendre à la première place, tandis qu'il était à-peu-près sûr de régner sans partage dans le dernier genre de la poésie triviale. Du reste, tous ses contemporains font l'éloge de son cœur et de son caractère. Il était doux, poli, jovial, obligeant; et ce n'était pas uniquement comme *plaisant de société* qu'il était recherché dans le monde. Ses œuvres ont été recueillies d'abord en 4 vol. in-8°., chez Mme. Duchesne, ensuite en 6 vol. in-12 (lesquels fourmillent de fautes, et paraissent être une contrefaçon). Ses pièces de théâtre sont au nombre de 20, savoir : la *Fileuse*, parodie d'Omphale, 8 mars 1752; — le *Poirier*, opéra-comique, 7 août 1752; — le *Bouquet du roi*, opéra-comique, 24 août 1752; — le *Suffisant*, opéra-comique, 12 mars 1753; — le *Rien*, parodie, 10 avril 1753; — les *Troqueurs*, opéra-comique, 30 juillet 1753 (*V.* Gallet, XVI, 360); — le *Trompeur trompé*, opéra-comique, 18 février 1754; — *Il était temps*, parodie, 28 juin 1754; — la *Nouvelle Bastienne*, opéra-comique, 17 septembre 1754; — la *Fontaine de Jouvence*, grand ballet de Noverre, entremêlé de chants, 16 septembre 1754; — les *Troyennes en Champagne*, opéra-comique, 1er. février 1755; — *Jérôme et Fanchonnette*, pastorale, 18 février 1755; — le *Confident heureux*, opéra-comique, 31 juillet 1755; — *Folette* ou l'*Enfant gâté*, parodie, 6 septembre 1755; — *Nicaise*, opéra-comique, 7 février 1756; — les *Racoleurs*, opéra-comique, 11 mars 1756; — l'*Impromptu du cœur*, opéra-comique, 8 février 1757; — le *Mauvais plaisant* ou le *Drôle de corps*, opéra-comique, 17 août 1757; — la *Veuve indécise*, parodie de la Mère coquette (ouvrage posthume), 24 septembre 1759; — la *Canadienne*, comédie en un acte et en vers (ouvrage posthume). Ses autres productions sont la *Pipe cassée*, poème épi-tragi poissardi-héroï-comique; des Bouquets poissards; les Lettres de la Grenouillère, des Épîtres en vers, des Madrigaux, des Fables, des Chansons et des Amphigouris. Ce poète a été lui-même le sujet de deux petites pièces, qui furent jouées avec succès, il y a plus de vingt ans, l'une au théâtre Favart, sous le titre de *Vadé chez lui*, l'autre, au théâtre des Troubadours, sous le titre de *Vadé à la Grenouillère*. La première était de feu Demautort, la seconde est de MM. Armand-Gouffé et Georges Duval. Vadé avait laissé son nom à une fille naturelle, qui débuta dans la tragédie au Théâtre-Français, en 1776, et qui mourut, en 1780, d'une fluxion

de poitrine. Voltaire a publié un certain nombre de pamphlets facétieux sous les noms supposés de *Guillaume* et de *Jérôme Vadé*. Personne n'a été dupe de cette ruse, dont le patriarche de Ferney faisait sans scrupule un fréquent usage (2). F. P-T.

VADIANUS (JOACHIM), proprement DE WATT, né à Saint-Gall en 1484, y mourut en 1551. Fils d'un négociant lettré, il se voua lui-même aux lettres avec autant de zèle que de succès. Il étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Vienne, où l'ardeur de son tempérament lui suscita de fréquentes querelles. Il revint bientôt de ces désordres, et après avoir voyagé en Hongrie, en Pologne, en Allemagne et en Italie, il obtint la chaire des arts libéraux à Vienne, et fut nommé recteur de l'université. Maximilien Ier. lui conféra, en 1514, le laurier de poète. Outre les belles-lettres, il avait étudié le droit et la médecine, qu'il exerça ensuite. De retour dans sa patrie, en 1519, il occupa différentes places de magistrature, depuis 1526 celle de bourguemestre de Saint-Gall, et il fut employé dans des affaires difficiles de la confédération. La réforme l'occupa beaucoup ; il embrassa la doctrine de Zwingle, et ce fut principalement par son zèle qu'elle s'établit à Saint-Gall et dans une partie de l'Appenzell. Il assista à différentes conférences et disputes de religion tenues à Zurich, à Berne et à Zug ; mais ses talents lui attirèrent la haine particulière des adversaires de Zwingle, et il dut se sauver, par la fuite, des dangers qui le menaçaient à Zug. A Saint-Gall, il avait à combattre la secte des Anabaptistes ; il y établit les nouvelles ordonnances ecclésiastiques. Savant laborieux, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la partie relative à l'histoire de sa patrie n'existe qu'avec les manuscrits, qu'il a légués, ainsi que sa bibliothèque, à sa ville natale. Ce sont deux *Chroniques de Saint-Gall ;* l'une, moins étendue, ne va que jusqu'à l'abbé *Diethelm Blaurer*, élu en 1530 ; l'autre, plus considérable, comprend les siècles treize, quatorze et quinze. Il y a mêlé une partie de l'histoire de la Suisse : dans un troisième ouvrage, il a traité de la Turgovie, de l'origine des Moines, de l'histoire de Saint-Gall, et il a donné une description de la partie supérieure du lac de Constance. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ægloga cui titulus Faustus ; de insignibus familiæ Vadianorum elegia*, Vienne, 1517, in-4°. Dans sa lettre adressée à un ami, et insérée dans ce Recueil, Vadianus explique les raisons qui l'ont engagé à changer son nom : « *Cum barbara illa cognomina à nitore latinæ linguæ longè absint, sive carmen quis scribit, sive prosam, prope me necessitas quædam impulit ut cognomentum usurparem, linguæ quâ tot annis exerceor consonum, quod in prosâ lene est, in versu verò facile. Tantùm igitur abest ut me consilii pœniteat mei, ut vos omnes ob hanc vel unicam causam idem probaturos esse sperem, præsertim cùm quoties ver-*

(2) Le succès des *Contes* du pseudonyme Guillaume Vadé fut très-grand. Le libraire qui vendait alors les *OEuvres* de Jean-Joseph imagina de mettre à des exemplaires du quatrième volume ce titre : *Contes de Jean-Joseph Vadé pour servir de tome second à ceux de Guillaume Vadé*, 1765, in-8°. Les trois premières pièces sont une historiette en prose et deux contes en vers ; le reste du volume, à partir de la page 33, contient des épîtres, des fables, des chansons, le *Cantique* si connu *de saint Roch*, le *Cantique de saint Hubert*, des *Amphigouris*, etc., etc. L'*Année littéraire*, 1757, IV, 350-355 contient un Éloge de Vadé par Fréron, qui déclare avoir été lié avec lui. A. B—T.

naculâ linguâ quicquid scribo, toties me non Vadianum, sed, quod libentiùs facio, Joachimum von Watt scribere soleo. » II. *Commentarii in Pomponium Melam*, 1518, et souvent réimprimés. III. *Scholia in Plinii historiam naturalem*, 1531. IV. *Epitome Asiæ, Africæ et Europæ, præsertim locorum descriptionem continens quorum evangelistæ et apostoli meminère*, 1535. V. *Consilium contrà pestem*, 1546. VI. *Farrago antiquitatum Alemannicarum*, et d'autres pièces insérées dans la Collection de Goldast. Senkenberg, *Præf. ad Goldastum*, a donné la Vie de Vadianus. U—I.

VÆNIUS. *Voy.* VEEN.

VAFFARD. *Voyez* ANGE DE SAINTE-ROSALIE.

VAHAN-LE-GRAND, prince de Daron, en Arménie, de la race des Mamigoneans, fils de Hmaïeag, et neveu de Vartan-le-Grand, se révolta contre les Persans, tandis que leur roi Firouz était embarrassé dans ses guerres contre les Huns : il chassa ses généraux, fit proclamer *marzban* le prince bagratide Sahag, en 481, et conclut une alliance avec le roi d'Ibérie Vakhtang et avec les Huns, afin d'assurer l'indépendance qu'il venait de conquérir. Pendant un an, il résista avec avantage aux troupes envoyées contre l'Arménie par le roi de Perse ; mais, en 483, trahi par le roi d'Ibérie, il perdit une grande bataille qui coûta la vie au marzban Sahag, et il fut contraint de se réfugier dans des montagnes inaccessibles sur les frontières de la Colchide. Firouz ayant péri, la même année, dans une expédition contre les Huns hefthalites (*V.* FIROUZ), et ses généraux ayant évacué l'Ibérie et l'Arménie, pour voler à la défense de la monarchie, Vahan sortit de son asile, rassembla des troupes, et rétablit l'indépendance de sa patrie sur les débris des armées persannes. Balasch, fils et successeur de Firouz, après avoir repoussé les Barbares, conclut la paix avec Vahan, et accorda aux Arméniens le libre exercice de leur religion. L'an 485, Vahan se rendit à la cour de Perse, y fut reçu avec les plus grands honneurs, et en revint avec le titre de marzban. Pendant une administration pacifique de vingt-six ans, il ne s'occupa qu'à réparer les maux que la guerre avait causés à l'Arménie, et à faire relever les églises ; mais il ne put empêcher les erreurs d'Eutychès de se répandre dans le pays, où elles furent adoptées par la plupart des membres du clergé. Vahan mourut l'an 511. Il eut pour successeur son frère Vart, qui ayant été accusé d'avoir voulu se révolter contre Kobad, roi de Perse, fut mandé à Ctésiphon, l'an 515, et y mourut de chagrin bientôt après. A—T.

VAHL (MARTIN), né le 10 octobre 1749 à Bergen, en Norwége, fit ses premières études dans sa ville natale, et vint à Copenhague pour apprendre l'histoire naturelle, sous le docteur Stroem ; de là il se rendit à Upsal, où il suivit, pendant cinq ans, les cours de Linné, dont il est devenu un des plus illustres élèves. Revenu à Copenhague, en 1779, il fut nommé lecteur au jardin botanique, et visita, aux frais du roi, la Hollande, la France, l'Espagne, les côtes de la Barbarie, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre et la Laponie. Nommé professeur à Copenhague, en 1785, il fit un second voyage sur les côtes et les montagnes de la Norwége, afin de recueillir de nouveaux matériaux pour la *Flore danoise*,

dont la continuation lui avait été confiée. Il en avait déjà paru à Copenhague, depuis 1761 jusqu'à 1782, sept cahiers in-fol. Vahl et Hornemann publièrent les cahiers huit à vingt-quatre, Copenhague, 1787 à 1810, avec planches. En 1799 et 1800, Vahl fit, aux frais du gouvernement, un troisième voyage en Hollande et à Paris, où il fut reçu avec la considération qu'il méritait par tant de services rendus à la science. Étant de retour à Copenhague, il fut nommé professeur de botanique à l'université, place à laquelle on joignit l'inspection du jardin botanique. Ce savant mourut le 24 décembre 1804. Ses principaux ouvrages sont : I. *Symbolæ botanicæ, sive plantarum, tam earum quas in itinere imprimis orientali collegit Pet. Forskael, quàm aliarum recenter detectarum exactiores descriptiones*, Copenhague, 1790 à 1794, trois cahiers in-fol., avec soixante-quinze planches. II. *Eclogæ Americanæ, seu descriptiones plantarum, præsertim Americæ meridionalis, nondùm cognitarum*, Copenhague, 1796 à 1807, en trois cahiers in-fol., avec trente planches. III. *Icones illustrationi plantarum Americanarum in Eclogis descriptarum inservientes*, Copenhague, 1798, in-fol., avec trente planches. Cette publication avait été commencée par Ascanius. IV. *Enumeratio plantarum, vel ab aliis, vel ab ipso observatarum, cum earum descriptionibus succinctis*, Copenhague, 1805 et 1807, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage posthume se continue. Quoique Vahl s'appliquât plus particulièrement à la botanique, il n'a pas négligé les autres parties de l'histoire naturelle. Il prit part à la publication de la *Zoologie danoise*; il a communiqué des Mémoires au savant Cuvier pour l'histoire des animaux carnassiers, et à Fabricius pour celle des insectes. Il avait acquis des connaissances variées et profondes dans la bibliographie et la littérature, et il a laissé, dans son cabinet, un herbier extraordinairement riche. G—Y.

VAIDJAN ou VIDJAN (1) (ABOU-SAHL MOHAMMED), ben Vasten ou Waschan, géomètre et astronome, qui a joui de la plus grande célébrité chez les Arabes, naquit à Koufah ou dans le Kouhestan (2), vers le milieu du dixième siècle de l'ère chrétienne. Il florissait à Baghdad, sous les règnes des princes bowaïdes Adhad-ed-daulah et de ses fils (*Voy.* ce nom et SAMSAN-ED-DAULAH), qui gouvernèrent le khalifat, sous le titre d'*emir al-omrah* (*V.* RADY). L'un d'eux, Scheref-ed-daulah, après avoir dépouillé et emprisonné son frère Samsam-ed-daulah, voulut, à l'exemple du khalife Al-Mamoun (*Voy.* MAMOUN, XXVI, 433), illustrer son règne par des observations astronomiques. Un observatoire fut construit à Baghdad, à l'extrémité du jardin de son palais, sous la direction de Vaïdjan, et cet astronome fut chargé d'observer le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, l'an 378 de l'hég. (988 de J.-C.) La première expérience eut lieu le 27 safar (16 juin), jour où le soleil entre dans le signe de l'Écrevisse, et la seconde, le 3 djoumadi 1er. (18 septembre), jour de son entrée dans le signe de la Balance. Les procès-verbaux de ces observations, dont Casiri a donné le

(1) C'est la traduction de *Vigianus* de Casiri. Pocock le nomme Waijan ou Waihi.

(2) Ce doute vient de ce que les uns lui donnent le surnom latin de *Cufensis* et les autres celui de *Cuhensis*.

texte et la traduction (3), sont signés et approuvés par deux cadhis et deux autres témoins, l'un samaritain, l'autre espagnol, et par quatre savants qui avaient secondé Vaïdjan, savoir: les astronomes Abou Ishak Ibrahim ben Helal, et le chrétien Abou Sad el Fadhl, de Chyraz, l'arithméticien Abou'l Wafa Mohammed, et le mécanicien Ahmed ben Mohammed al Sagani. Vaïdjan a composé divers ouvrages: I. *Du centre de la terre.* II. *Commentaires sur les Éléments d'Euclide.* III. *De la perfection du compas.* IV. *Description des deux lignes proportionnelles.* V. *De la construction et de l'usage de l'Astrolabe pour les observations.* VI. *Addition au second livre d'Archimède.* VII. *De l'extraction du côté septangulaire dans le cercle*, etc.

A—T.

VAILLANT DE GUELLE (GERMAIN), né à Orléans au commencement du seizième siècle, était fils d'un conseiller au grand conseil. Il fut élevé dans la maison des Coligny, et s'acquit, par son goût pour les lettres, la protection de François Ier., qui l'admit au nombre des savants dont il aimait à s'entourer. Il fut conseiller au parlement de Paris, abbé de Paimpont, et évêque d'Orléans, en 1586. Il mourut l'année suivante à Meliun-sur-Loire. Nous avons de lui un *Commentaire* sur Virgile, Anvers, 1575, estimé dans le temps pour son érudition, mais difficile à lire à cause du style qui est trop concis. Il composa, à l'âge de soixante-dix ans, un Poème latin, qui se trouve dans les *Deliciæ poëtarum gallorum;* et dans lequel il prédit l'assassinat commis, quelques années après, sur Henri III, et les désordres qui suivirent ce forfait. Plusieurs de ses écrits périrent pendant les guerres civiles. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge. — Dom Guillaume-Hugues VAILLANT, bénédictin, mort professeur de rhétorique à Pont-Le-Voi, en 1678, âgé de cinquante-neuf ans, était aussi d'Orléans, mais on ignore s'il était de la même famille. On a, de ce dernier, diverses pièces de poésie latine, *Poëmes, Odes, Hymnes*, etc., entre autres un Recueil d'épigrammes à la louange des Saints de toute l'année, sous le titre de *Fasti sacri*, Paris, 1674, 2 vol. in-8°.

T—D.

VAILLANT (JEAN-FOI), célèbre numismate, naquit à Beauvais le 24 mai 1632. Il perdit son père à l'âge de trois ans: un de ses oncles maternels se chargea de son éducation, et en prit le plus grand soin. Cet oncle, qui lui destinait sa place dans la magistrature, mourut lui laissant, avec son nom, une partie de sa fortune. Libre alors de suivre ses goûts, Vaillant quitta l'étude de la jurisprudence pour celle de la médecine, et se fit recevoir docteur. Il exerçait son état à Beauvais, quand le hasard vint lui révéler des dispositions qu'il était loin de se soupçonner pour l'étude des médailles. Un fermier des environs ayant découvert, en labourant, un assez grand nombre de pièces antiques, les lui remit. Vaillant les examina d'abord superficiellement; mais étonné de voir qu'elles se rapportaient à des événements oubliés ou mal racontés par les historiens, il les revit avec plus d'attention; et bientôt il parvint à les expliquer avec une facilité qui n'est d'ordinaire le fruit que d'une longue expérience. Dans un voyage qu'il eut l'occasion

(3) *Biblioth. arab.-hisp. Escur.*, t. 1, p. 441 et 442.

de faire à Paris, il vit Seguin, habile numismate, et l'étonna par sa prodigieuse érudition. Seguin s'empressa de le produire auprès des savants qui s'occupaient de médailles. Informé de sa capacité, le ministre Colbert lui proposa de voyager pour enrichir le cabinet du roi. Vaillant accepta l'occasion qui se présentait de perfectionner ses connaissances et d'en acquérir de nouvelles; il visita l'Italie, la Sicile et la Grèce, et recueillit, dans cette expédition, un si grand nombre de médailles rares, que le Cabinet du roi fut dès-lors le premier de l'Europe. S'étant embarqué, peu de temps après (1674), pour retourner à Rome, il fut pris par un corsaire d'Alger, et retenu dans cette ville, pendant quatre mois et demi, malgré les réclamations du consul français. On lui permit enfin de retourner en France, et on lui rendit une vingtaine de médailles d'or. Deux jours après son départ, le patron de la barque aperçut un corsaire de Salé qui s'avançait à force de voiles. Vaillant redoutant, avec les misères d'un nouvel esclavage, la perte des médailles qu'on lui avait rendues, prit le parti fort imprudent de les avaler. Un coup de vent éloigna le corsaire, et, après avoir failli d'échouer sur la côte de Catalogne, Vaillant entra dans le port de Marseille. Les médailles qu'il avait avalées, et qui pesaient cinq à six onces l'incommodaient beaucoup. Il consulta, sur ce qu'il avait à faire, deux médecins qui ne purent pas s'accorder sur le remède. Heureusement la nature vint à son secours, et il avait recouvré plus de la moitié de son trésor quand il arriva à Lyon. Il alla revoir, dans cette ville, un curieux de ses amis (*V.* Dufour, XII, 149), à qui il conta ses aventures, et n'oublia pas l'article des médailles. Il lui montra celles qui lui étaient déjà revenues, et lui décrivit celles qu'il attendait encore. Parmi ces dernières, était un Othon qui fit tant d'envie à son ami, qu'il lui proposa de l'en accommoder. Vaillant y consentit pour la rareté du fait, et heureusement il se trouva le jour même en état de tenir son marché. Cet infatigable explorateur repartit bientôt avec de nouvelles instructions, et ayant pénétré, cette fois, jusque dans l'Égypte et la Perse, il en rapporta des médailles et des antiquités qui vinrent accroître les richesses du cabinet royal. Outre les deux courses lointaines dont on vient de parler, Vaillant avait visité douze fois Rome et l'Italie, et deux fois l'Angleterre et la Hollande. Dans l'intervalle de ses voyages il avait publié divers écrits qui l'avaient placé parmi les premiers numismates. A l'organisation de l'académie des inscriptions (1701), il y fut admis comme associé; et il succéda bientôt à Charpentier (*V.* ce nom), dans la classe des pensionnaires. Cet illustre savant mourut d'apoplexie, le 23 oct. 1706, à l'âge de soixante-quinze ans, et fut inhumé dans l'église Saint-Benoît, où sa fille lui fit élever un monument, décoré d'une épitaphe (1). Vaillant avait épousé successivement les deux sœurs par une dispense qu'il ne put obtenir, dit le P. Niceron, qu'en travaillant quelque temps comme un simple manouvrier à l'église Saint-Pierre de Rome. Ce savant s'était rendu si habile à déchiffrer les vieux monuments, qu'on disait de lui, qu'il lisait aussi facilement la légende des anciennes médailles, *qu'un Man-*

(1) Elle est rapportée par Éloy, dans le *Dict. de médecine*, art. *Vaillant*.

ceau lit un exploit. « Par ses immenses travaux, dit le rapport de l'Institut (2), Vaillant n'avait laissé aucune partie de la science sans lui donner un commencement de culture. » On lui reproche néanmoins d'avoir introduit beaucoup de barbarismes dans le langage des antiquaires. Outre l'*explication* du choix des médaillons en gros bronze du cabinet de l'abbé de Camps (*V.* VI, 653), on a de lui : I. *Epistola ad totius Europæ antiquarios, utrùm laurea Eumenio Pacato concedenda ?* Paris, 1662, in-4°. C'est une critique du P. Hardouin (*Voy.* ce nom). II. *Numismata imperatorum Romanorum præstantiora, à Julio Cæsare ad Posthumum et Tyrannos*, ib., 1674, in-4°.; 1694, 2 vol. in-4°. Cette édition est augmentée de toutes les médailles qu'il avait rapportées de ses voyages, ou examinées dans les cabinets des curieux. Elle fut contrefaite deux fois en Hollande. Cependant l'ouvrage était devenu si rare, que J. Fr. Baldini (*V.* III, 274), cédant au vœu des numismates, en donna une nouvelle édition, Rome, 1743, 3 vol., gr. in-4°., augmentée des médailles découvertes depuis la mort de Vaillant, et d'une continuation jusqu'à Constantin. On doit joindre à cette édition un *Supplément* du P. Khelle (3). III. *Seleucidarum imperium, sive historia regum Syriæ ad fidem numismatum accomodata*, Paris, 1681, in-4°.; la Haye, 1732, in-fol. : la seconde édition est la plus recherchée. Cet ouvrage a jeté beaucoup de jour sur l'histoire des rois de Syrie. (*Voy.* Froelich, XVI, 97.) IV. *Numismata ærea imperatorum; Augustorum et Cæsarum in coloniis, municipiis et urbibus jure latino donatis, ex omni modulo percussa*, Paris, 1688, ou 1697, in-fol. V. *Numismata imperatorum, Augustorum et Cæsarum à populis romanæ dictionis græcè loquentibus ex omni modulo percussa*, ibid., 1695, in-4°., Amsterd., 1700, in-fol. Cette édition est augmentée de plus de sept cents médailles et de l'explication des lettres grecques et de leur valeur numérale. Les planches en sont fort nombreuses, et très-bien gravées; mais la précipitation de l'auteur pour prévenir le *Trésor* de Morell fut cause d'un grand nombre de fautes (*Voyez* Granelli, XVIII, 305, et Morell, XXX, 114). Un exemplaire de cet ouvrage, enrichi, par Morell, de beaucoup de dessins et de descriptions de médailles omises et inédites, afin d'en donner une nouvelle édition qui n'a pas eu lieu, a passé dans la bibliothèque de M. le baron de Tiellandt à la Haye. VI. *Historia Ptolemæorum Ægypti regum, ad fidem numismatum accomodata*, Amsterdam, 1701, in-fol. VII. *Nummi antiqui familiarum Romanarum, perpetuis interpretationibus illustrati*, ibid., 1703, 2 part. in-fol. On trouve dans cet ouvrage plusieurs médailles suspectes; et l'édition est d'ailleurs défigurée par un grand nombre de fautes (*V.* Patin (Charles), XXXIII, 126). VIII. *Arsacidarum imperium sive regum Parthorum historia ad fidem numismatum accomodata ; Achæmenidarum imperium sive regum Ponti, Bosphori et Bithyniæ historia ad fidem numismatum*, Paris, 1725,

(2) *Rapport historique sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne*, rédigé par M. Dacier, Paris, 1810, in-4°., pag. 61.

(3) *Jos. Khell ad numismata imperatorum romanorum a Vaillantio edita supplementum*, Vienne, 1757, in-4°., fig.

2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut publié par un des confrères de Vaillant à l'académie des inscriptions (Charles de Valois, *Voy.* ce nom). Il s'y trouve, dans l'arrangement des médailles des rois parthes, beaucoup d'erreurs qui proviennent du défaut de monuments, et de ce que l'auteur n'a pu lui-même achever son histoire des Arsacides. IX. On trouve de lui, dans les *Mémoires* de cette académie, tome III, des *Dissertations* sur l'année de la naissance de J.-C., découverte par les médailles antiques (3); sur le titre de *Neocore*, dans les médailles grecques frappées sous les empereurs romains; sur la médaille de la reine Zénobie, trouvée dans les ruines de Palmyre; et enfin, sur les médailles de Vahalatus. On doit encore à Vaillant une édition du *Choix des médailles antiques* du cabinet de Pierre Séguin, avec des explications, Paris, 1684, in-4°. Il avait entrepris, sur les *congiaires* marqués sur les médailles des empereurs romains, un ouvrage dont il communiqua plusieurs morceaux à l'académie, dans les années 1705 et 1706; mais il n'eut pas le loisir de le terminer, non plus que l'*Histoire* qu'il annonçait (4) de tous les princes dont on a des médailles. L'*Éloge* de Vaillant, par de Boze, est imprimé dans le tome premier des *Mémoires* de l'académie. On peut encore consulter les *Mémoires* de Niceron, tome III; le *Dictionnaire* de Chaufepié; et une *Vie* de Vaillant, en latin, par Cl. de La Feuille, bibliothécaire du cardinal Passionei, Venise, 1745, in-12, et insérée dans la *Raccolta Calogerana*, XXXI, 275-99. Son portrait est gravé in-fol.

Si—D et W—S.

(3) L'explication donnée par Vaillant n'est point exacte.

(4) A la fin de la préface de son *Histoire des Ptolémées*.

VAILLANT (JEAN-FRANÇOIS-FOI), fils du précédent, naquit, à Rome, le 17 février 1665. Ramené par sa mère en France, à l'âge de quatre ans, il fit ses premières études à Beauvais, et rejoignit ensuite son père à Paris, où il acheva son cours de philosophie, et reçut le grade de maître ès-arts. Son père, l'ayant initié de bonne heure dans les secrets de la numismatique, se l'associa pour la rédaction du Catalogue des médailles du cabinet du roi, et le conduisit en Angleterre, où il se rendait dans le but d'acquérir de quelques amateurs diverses pièces rares. A son retour de ce voyage, le jeune Vaillant suivit les cours de la faculté de médecine, et prit, en 1691, le bonnet de docteur. Il fut admis, en 1702, à l'académie des inscriptions, en qualité d'élève de son père, et y lut quatre Dissertations; mais il ne reste des extraits que des deux premières. Une maladie, occasionnée par un abcès à la tête, après l'avoir fait languir plusieurs années, l'enleva, le 17 novembre 1708, à l'âge de quarante-quatre ans. Il fut inhumé dans le tombeau de son père, avec une épitaphe (*V.* l'art. précédent). On cite de lui: *Dissertation sur une médaille qui représente Acheus, roi de Syrie*, dans les *Mém. de Trévoux*, janv., 1703; *Dissert. sur une médaille de Septime Sévère*, ibid., février 1705. Les deux autres Dissertations de Vaillant, l'une contenant l'explication des mots *conob* et *comob*, qu'on lit fréquemment dans l'exergue des médailles d'or du Bas-Empire, et l'autre sur les *Dieux Cabires*, seraient entièrement inconnues, si de Boze n'en eût pas fait mention dans son Éloge de cet antiquaire. On

conjecture qu'elles se trouvaient parmi les papiers que l'auteur fit brûler dans sa dernière maladie. Vaillant avait composé, dès sa première jeunesse, un *Traité sur la nature et l'usage du café*. Il en confia l'unique copie à un de ses amis, pour en corriger le style : mais celui-ci l'égara, et on ignore ce qu'il est devenu. Outre son *Éloge*, par de Boze, dans le tome I du *Recueil* de l'académie, on peut consulter les *Mémoires* de Niceron, tome XXII, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. W-s.

VAILLANT (WALLERANT), peintre, naquit à Lille, en Flandre, en 1623. Tout jeune encore, il se rendit à Anvers, et entra dans l'école d'Érasme Quellinus. Il ne tarda pas à se montrer habile dessinateur et excellent coloriste; mais, craignant d'élever ses vues trop haut, il se borna à peindre le portrait, genre dans lequel il obtint des succès mérités. A l'époque du couronnement de l'empereur Léopold, son maître et ses amis lui conseillèrent de se rendre à Francfort, dans l'idée qu'il pourrait y tirer un grand parti de ses talents. Il eut, en effet, l'honneur de peindre l'empereur. Ce portrait, extrêmement ressemblant et parfaitement peint, le mit en crédit; et la plupart des hauts personnages qui assistèrent à la cérémonie du couronnement voulurent se faire peindre également par lui. Le maréchal de Grammont le prit en affection, et l'engagea à venir en France, où il le présenta à la reine, qui lui fit faire son portrait, celui de la reine-mère et celui du duc d'Orléans. Il ne réussit pas moins bien là qu'à Francfort; et toute la cour se fit peindre par lui. C'est au milieu de travaux multipliés qu'il passa en France quatre années, après lesquelles il revint se fixer à Amsterdam, comblé de richesses. Il est le premier qui ait gravé en manière noire. Le prince Robert, qui avait trouvé le secret de ce genre de gravure, le lui enseigna à condition qu'il ne le communiquerait à personne. Vaillant garda religieusement sa promesse; mais un pauvre vieillard qui lui préparait ses planches l'engagea à prendre chez lui son fils, en qualité de domestique. Celui-ci, qui voyait son père cacher jusqu'aux outils dont il se servait, et auquel on avait fait des offres avantageuses s'il faisait connaître ce secret, menaça son père de s'enfuir s'il ne le lui découvrait. Craignant de voir son fils se livrer à la débauche s'il le laissait s'éloigner de lui, le vieillard lui montra ses outils et la manière de s'en servir. Le fils ne se fit pas scrupule de vendre son secret à qui le voulut : il gagna de la sorte beaucoup d'argent; mais son inconduite le réduisit à la dernière misère. Cette gravure ayant passé ainsi entre les mains d'artistes médiocres tomba dans le mépris, et ne se releva que lorsque l'anglais Smith lui rendit tout son crédit en la portant à sa perfection. Vaillant a gravé aussi quatre portraits au burin de la plus grande rareté : ce sont ceux de l'empereur Léopold, de Jean-Philippe, archevêque et électeur de Maïence, de Charles-Louis, comte palatin, et de son épouse Sophie. Les autres pièces et portraits de sa composition qu'il a gravés en manière noire sont au nombre de dix-sept, et celles qu'il a gravées de la même manière, d'après différents maîtres, s'élèvent à vingt-une. Il mourut à Amsterdam en 1677. — Jean VAILLANT, son frère et son élève, naquit à Lille en 1624. Il cultivait la peinture avec succès, et ses rares dispositions lui auraient acquis beaucoup de réputa-

tion ; mais ayant épousé une jeune personne de Francfort très-riche, il se livra exclusivement au commerce. —Bernard VAILLANT second frère de Wallerant et son élève, naquit à Lille en 1625. Tendrement uni à son frère aîné, il le suivit dans tous ses voyages ; mais il abandonna le pinceau pour le crayon, et acquit une grande réputation comme dessinateur de portraits, qu'il faisait très-ressemblants, avec une touche et un travail singuliers. Pendant le couronnement de l'empereur Léopold, il dessina le portrait de ce prince, tandis que son frère le peignait. Après avoir cessé de voyager, il alla s'établir à Rotterdam, où son attachement à sa religion et ses bonnes mœurs lui méritèrent la place de diacre de l'église Walonne, et de nombreux travaux. Ayant entrepris un voyage à Leyde, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui l'enleva subitement. Blocteleng, Gole, et autres habiles artistes, ont gravé d'après ses dessins; lui-même a gravé quelques pièces en manière noire, marquées ordinairement B. V. F. Ce sont six portraits, parmi lesquels se trouve celui du peintre Jean Lingelbach. — Jacques VAILLANT, quatrième frère de Wallerant, et son élève, parcourut l'Italie pour se perfectionner. Il demeura à Rome pendant deux ans, livré aux études les plus assidues. Il fut reçu dans la bande académique sous le nom de l'*Alouette*. Ses talents le firent appeler à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le chargea de plusieurs grands tableaux d'histoire, dont il se tira d'une manière si distinguée, que l'électeur l'envoya à la cour de Vienne, avec la commission de peindre pour lui le portrait de l'empereur. Il y réussit parfaitement, et l'empereur lui fit présent d'un collier en or. De retour à Berlin, il présenta le portrait qu'il venait d'exécuter; et l'électeur n'en fut pas moins satisfait. Il aurait sans doute mis le sceau à la réputation qu'il avait déjà acquise d'habile peintre d'histoire et de portraits, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'art qu'il cultivait avec tant de succès. — André, le plus jeune des cinq frères VAILLANT, naquit à Lille en 1629, et fut aussi l'élève de Wallerant. Mais il préféra le burin au pinceau, et se rendit à Paris pour y étudier la gravure sous un habile maître. Après deux années d'étude, il vint à Berlin auprès de son frère Jacques, qui était établi dans cette ville, et grava d'après lui deux portraits : l'un d'Aloisius Bevilacqua, patriarche d'Alexandrie, l'autre de Jean Ernest Schroeder, inspecteur du gymnase de Berlin. Ces deux ouvrages de son burin, les seuls que l'on connaisse, annoncent un graveur distingué; mais il mourut quelque temps après son arrivée en Prusse. P—s.

VAILLANT (SÉBASTIEN), membre de l'académie des sciences et démonstrateur des plantes au jardin royal à Paris, naquit le 26 mai 1669 à Vigny près de Pontoise. Il annonça, dès l'âge de cinq ans, une inclination décidée pour la botanique. Il ramassait toutes les plantes qui lui paraissaient les plus belles, les transportait et les cultivait dans le jardin de son père. Celui-ci, craignant à la fin qu'il ne remplît son jardin de plantes sauvages, le relégua dans un coin, où il pouvait à son aise se livrer à son goût. Le jeune Vaillant, afin d'avoir le temps de satisfaire son maître d'étude, et de suivre en même temps son penchant favori, mettait, tous les soirs, sous sa tête une planche garnie d'un clou relevé

en bosse, pour se réveiller plus matin : mais ce clou le blessa et il lui vint à la nuque une loupe qu'il garda toute sa vie. Son père, qui n'était pas riche, et qui ne voyait pas où la passion d'herboriser pourrait conduire son fils, chercha à lui donner un état, et lui fit apprendre la musique. Ses progrès dans cet art furent si rapides, que son maître étant mort, il lui succéda, à l'âge de onze ans, dans la place d'organiste chez les bénédictins de Pontoise. De là il passa à l'église des religieuses de la même ville. Dans ses heures de loisir, il allait à l'hôpital pour assister au pansement des malades. Il se lia avec les chirurgiens de la maison, se procura des livres d'anatomie et de chirurgie; et enfin, d'organiste, Vaillant devint aide-chirurgien de cet hôpital. Il alla, en 1688 exercer la chirurgie à Évreux; puis à l'armée, et se trouva à la bataille de Fleurus. Il vint en 1691, à Paris, où les leçons de Tournefort réveillèrent son goût pour la botanique. Tout son temps fut partagé entre la profession de son état, le jardin du roi, l'amphithéâtre, les écoles de chimie et d'anatomie. Tournefort le distingua bientôt parmi ses autres écoliers, et sut l'employer utilement pour son *Histoire des plantes des environs de Paris*. Fagon, premier médecin de Louis XIV, frappé de l'ordre et de la propreté avec lesquels Vaillant disposait les mousses dans son herbier, le prit pour secrétaire, et lui ouvrit un libre accès dans tous les jardins du roi. Il lui donna depuis la direction du jardin royal, que le nouveau directeur enrichit d'un très-grand nombre de plantes curieuses. Il lui résigna ensuite ses emplois de professeur et de sous-démonstrateur des plantes de ce jardin: Tournefort avait demandé cette place avec instance. Vaillant, qui eut la préférence sur son maître, justifia cette confiance par les soins qu'il donnait à l'instruction de ses élèves. Louis XIV ayant ordonné que l'on construisît un amphithéâtre et un cabinet de pharmacie au jardin royal, Vaillant fut chargé d'acheter les substances, dans les trois règnes, et de les disposer dans l'ordre où on les voit encore aujourd'hui. La conservation de ce cabinet lui fut confiée; et il eut occasion de le montrer à Pierre-le-Grand, à d'autres personnages distingués et aux savants qui venaient le visiter. Ce fut sur ses représentations et sur les instances de Fagon que le roi fit construire, en 1714, une serre avec des poêles, pour y élever les plantes des pays chauds. Ce premier établissement étant insuffisant, sur de nouvelles prières, on établit, en 1717, une seconde serre, dont Fagon fit les avances. En 1716, Vaillant était entré à l'académie des sciences, sans avoir sollicité cette distinction, que ses amis eurent peine à lui faire accepter. Les leçons de botanique qu'il donnait au jardin royal étaient suivies par un concours extraordinaire d'élèves. Du Verney, le premier anatomiste de son siècle, des botanistes et des savants du premier rang y assistaient. Malgré ses occupations, Vaillant avait trouvé des moments pour aller plusieurs fois visiter les côtes de la Normandie et de la Bretagne, afin d'y recueillir des plantes, des fossiles et autres objets relatifs à l'histoire naturelle. Par une distinction honorable, il avait la permission de visiter les endroits les plus écartés des jardins du roi, dans lesquels aucun botaniste n'avait accès. Fagon l'avait chargé de la correspondance avec les différen-

tes contrées de la terre, desquelles il tirait des semences et des productions naturelles pour le jardin royal. Ayant approfondi la science des plantes, il crut qu'il était temps de travailler à la publication de sa méthode. Celle de Tournefort ne le satisfaisait plus : selon lui, elle n'indiquait point avec précision les signes distinctifs des classes, des genres et des espèces. Ayant deviné le système que Linné a depuis si heureusement développé, il donna quelques exemples de sa méthode, dans le discours qu'il prononça le 10 juin 1717, et dans les Mémoires lus à différentes séances de l'académie, desquels nous parlerons plus bas. Il avait aussi jeté les fondements de sa nouvelle doctrine dans ses Observations sur les *Institutiones* de Tournefort; mais la mort vint l'arrêter dans ses glorieux projets. L'honneur de développer un système qui a fait faire de si grands progrès à la botanique était réservé à un savant étranger. La santé de Vaillant, si forte, s'était affaiblie par les excès du travail. Sentant approcher sa fin, il s'affligeait en voyant qu'il ne pourrait point donner la dernière main à ce *Botanicon Parisiense* auquel il travaillait depuis trente-six ans. Le 15 mai 1721, il fit écrire à Boerhaave, pour le prier de vouloir bien avoir soin de son manuscrit; ce qui fut facilement accordé. Le savant hollandais apprit qu'Aubriet, peintre du cabinet du roi, avait, sous les yeux de Vaillant, dessiné trois cents figures appartenant à l'ouvrage, et qu'elles se trouvaient encore entre les mains du dessinateur, Vaillant n'ayant pu en acquitter le prix; Boerhaave les acheta. Les dessins et les manuscrits lui furent remis; alors Vaillant, tranquillisé sur ces objets de ses *affections terrestres*, défendit qu'on lui parlât de botanique, et ne voulut plus s'occuper que de Dieu et de son ame. A sa mort, arrivée le 22 mai 1722, il laissa un herbier, le plus beau et le plus parfait qu'il y eût alors, celui de Fagon lui ayant été joint. Louis XV fit acheter de sa veuve son cabinet d'histoire naturelle, lequel est encore aujourd'hui un des ornements du jardin royal. Vaillant mourut pauvre, ayant méprisé les richesses, et n'ayant vécu que pour la science. Fagon, son protecteur, qui avait subi l'opération de la taille dans un âge avancé, voulut témoigner à Vaillant sa reconnaissance pour les soins qu'il lui avait prodigués pendant sa maladie, en lui cédant les droits que, comme premier médecin du roi, il avait sur les eaux minérales du royaume. Vaillant refusa ce don, que les plus vives instances ne purent lui faire accepter. Nous avons de ce savant : I. *Discours prononcé, le 10 juin 1717, à l'ouverture du jardin royal des Plantes, sur la structure des fleurs, leurs différences et l'usage de leurs parties*. Ce Discours fut réimprimé en latin, avec le français en regard, sous ce titre : *Sermo de structurâ florum, horum differentiâ usuque partium eos constituentium et constitutio trium novorum generum plantarum : Araliastri, Sherardiæ, Boerhaaviæ*, Leyde, 1718 et 1728, in-4°. II. *Nouveau genre de plante, nommé Araliastrum, duquel le fameux Ninzin ou Gin-seng des Chinois est une espèce*. Ce petit ouvrage, in-4°., qui a paru sans date et sans indication de lieu, fut publié, en 1718, à Hanovre, par le médecin de l'électeur, sur les notes que Vaillant lui avait communiquées. III. *Établissement des nouveaux caractères de trois familles ou classes*

de plantes à fleurs composées, savoir : des Cynarocéphales, des Corymbifères et des Cichoracées. Dans ce Mémoire, que Vaillant lut, le 2 juillet 1718, à la séance de l'académie des sciences, l'auteur, critiquant les *Institutiones* de Tournefort, indique, d'après leur sexe, les caractères distinctifs de ces trois familles, selon le système de Linné, qu'il devançait. IV. *Caractères de quatorze genres de plantes, dénombrement de leurs espèces, descriptions et figures.* Vaillant lut ce Mémoire à la séance du 11 janvier 1719. V. *Suite de l'Établissement de nouveaux caractères de plantes à fleurs composées, classe II des Corymbifères,* Mémoire lu à la séance du 19 juillet 1719. VI. *Suite des Corymbifères, ou de la seconde classe des plantes à fleurs composées,* Mémoire lu par Vaillant à la séance du 27 janvier 1720. VII. *Suite de l'Établissement de nouveaux caractères de plantes à fleurs composées, classe III des Cichoracées ou Chicoracées.* Ce Mémoire fut lu le 15 janvier 1721. VIII. *Suite de l'Établissement de nouveaux caractères, classe des Dipsacées,* Mémoire lu le 10 décembre 1721. IX. *Remarques sur la méthode de M. Tournefort,* Mémoire lu à la séance du 17 décembre 1721. Ces sept Mémoires sont insérés dans ceux de l'académie des sciences, selon les années où ils ont été lus. L'auteur fait voir ce qu'il appelle les défauts et l'insuffisance de la méthode que Tournefort avait adoptée, montrant clairement qu'il faut recourir aux caractères *sexuels* pour bien classer les plantes. Il y a autant d'amertume que d'injustice dans la conduite de Vaillant, puisque l'on ne peut refuser à son maître d'avoir ouvert la véritable route de la science, et d'offrir dans l'ensemble de sa méthode, unie à celle de Linné, les éléments les plus simples et les plus clairs, ceux qui doivent hâter la marche de l'élève vers la botanique perfectionnée. X. *Botanicon parisiense, operis majoris prodromus,* Paris, 1723, in-8°., et Leyde, 1745, in-12. Dans ses courses pour herboriser, Vaillant portait ordinairement avec lui ce *Botanicon* manuscrit, qui ne fut imprimé que cinq ans après sa mort. XI. *Botanicon parisiense,* ou *Dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris, avec plusieurs descriptions des plantes, leurs synonymes, le temps de fleurir et de grainer, et une critique des auteurs de botanique,* Leyde et Amsterdam, 1727, in-fol., avec plus de 300 figures. Ce bel ouvrage, que son exactitude et le fini de ses planches rendent précieux, fut publié par Boerhaave, dédié par lui à J.-P. Bignon, bibliothécaire du roi, et précédé de la vie de Vaillant. Boerhaave, qui avait acquis tous les manuscrits et dessins de ce savant jaloux et passionné, les fit déposer à la bibliothèque de l'université de Leyde, où ils existent encore aujourd'hui. Tournefort sut s'élever au-dessus des critiques et des intrigues de son élève, et pour rendre homma e au savoir réel de Vaillant, il donna le nom de *Valantia* à un genre de plantes. Vaillant le changea ; mais Linné l'a rétabli et les botanistes modernes l'ont respecté. G—y et T. d. B.

VAILLANT (François Le), célèbre voyageur, était né en 1753 à Paramaribo dans la Guiane hollandaise, où son père, riche négociant, originaire de Metz, exerçait les fonctions de consul. Le Vail-

lant nous apprend lui-même que ce fut sous les yeux et par l'exemple de ses parents que se développa son goût pour les courses lointaines, la chasse et l'histoire naturelle. Amené en Hollande, en 1763, il suivit bientôt après sa famille en France, passa deux ans en Allemagne, puis sept en Lorraine et dans les Vosges. La chasse faisait son principal amusement. Il étudiait les mœurs des oiseaux, et s'habituait à bien empailler ceux qu'il avait abattus. Une circonstance favorable le conduisit à Paris, en 1777. Quand il y eut bien examiné tous les cabinets d'histoire naturelle, il éprouva un desir irrésistible d'aller observer dans leur pays natal les êtres dont il avait considéré les dépouilles. L'Afrique, encore moins connue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, fut celle des parties du monde où il jugea qu'il pouvait acquérir le plus de notions nouvelles, et rectifier les idées anciennes sur l'objet qui l'intéressait. La France et l'Angleterre étaient en guerre; il s'embarqua au Texel, le 19 décembre 1780, et arriva au Cap de Bonne-Espérance le 29 mars 1781. Afin de voir plus de choses entièrement neuves, il passa sur un des vaisseaux de la compagnie, qui se retirèrent dans la baie de Saldanha. Tandis qu'il chassait dans les environs, cette flotte fut attaquée par une escadre anglaise. Le bâtiment qui portait tous ses effets sauta en l'air. « N'ayant, » dit-il, pour toute ressource que » mon fusil, dix ducats dans ma » bourse, et le mince habit que je » portais, quel parti me restait-il à » prendre? qu'allais-je devenir? » Heureusement le colon Slaber lui donna l'hospitalité; Boers, fiscal de la colonie, prit à lui le plus vif intérêt et devint son bienfaiteur. Après avoir passé près de trois mois au Cap ou dans les environs, Le Vaillant en partit pour voyager dans l'est. En général, il s'éloigna peu de la côte, et pénétra dans la Cafrerie, au-delà du vingt-huitième degré de longitude à l'est de Paris, et bien près du vingt-neuvième degré de latitude sud. Les hostilités déclarées entre les colons et les Cafres l'empêchèrent d'aller plus avant dans le pays de ces derniers, quoiqu'il eût été bien accueilli par ceux qu'il avait rencontrés. Il revint par une route plus septentrionale, traversa les monts Sneeuwe, le Cambedou, et revint au Cap, après seize mois d'absence. Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les cantons peu éloignés du Cap, et enfin reprit son projet de traverser toute l'Afrique. Le 15 juin 1783, il se remit en route et se dirigea vers le nord. Ce second voyage fut beaucoup plus pénible que le premier: la plupart de ses attelages de bœufs périrent par suite de l'excessive aridité des pays qu'il traversait; il fut obligé de laisser une partie de son train sur la rive gauche ou méridionale de la rivière d'Orange; puis, avec un petit nombre de Hottentots dévoués qui le suivaient depuis le commencement, il s'aventura dans des régions inconnues, prenant successivement des guides dans les hordes sauvages chez lesquelles il passait, et dont, par ses manières pleines de franchise, il réussissait à gagner la bienveillance. Mais plus il avançait, plus il acquérait la conviction que son dessein primitif était inexécutable. Enfin, il arriva chez les Houswanas ou Boschismans, dont le nom répandait la terreur chez leurs voisins, qu'ils pillaient sans

cesse. Il sut aussi se concilier l'amitié de ces hommes sauvages. Leur caractère hardi lui fit penser que par leur secours il pourrait effectuer le plan qu'il méditait depuis long-temps. Mais il fallut renoncer à cette illusion. Après avoir fait plusieurs chasses avec les Houswanas, jusqu'au nord du tropique du Capricorne, et à l'ouest du quatorzième méridien oriental, Le Vaillant repartit pour joindre son camp. Il reprit ensuite la route du Cap, faillit à mourir d'une esquinancie, dont un Namaquois le guérit; et enfin, échappé à des périls sans nombre, il revit le Cap, d'où il était parti depuis seize mois. Il s'embarqua le 14 juillet 1784 pour l'Europe, débarqua à Flessingue, et en janvier 1785 rentra dans Paris. Son unique occupation fut alors de mettre ses collections en ordre, et de rédiger les journaux de ses voyages, ainsi que les observations particulières qu'il avait recueillies sur les oiseaux. Quelque paisible et simple que fût son existence, il ne put échapper aux calamités de la révolution; emprisonné en 1793, comme suspect, il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Une petite propriété qu'il possédait à La Noue, près de Sezanne, fut dans ses dernières années son séjour le plus habituel. Lorsque la composition de ses ouvrages ne l'occupait pas, son goût inné pour la chasse le portait sans cesse à courir les champs. Il vécut ainsi près de trente ans, et mourut le 22 novembre 1824 dans cette retraite, qu'il quittait fort rarement pour venir soigner à Paris la publication de ses divers ouvrages, qui sont : I. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1790, 1 volume in-4°. ou 2 volumes in-8°., figures. II. *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance*, pendant les années 1783, 84 et 85, Paris, 1796, 2 vol. in-4°. ou 3 vol. in-8°., figures et carte. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris (an XI), 1803, 3 v. in-4°.; 5 vol. in-8°., fig. et cartes. On a souvent dit et même imprimé que la rédaction des Voyages de Le Vaillant appartenait à Casimir Varon (*Voy.* ce nom). Voici ce qui a donné lieu à cette fausse assertion : Le Vaillant, qui avait passé son enfance dans les forêts de la Guiane, et sa jeunesse en Afrique, n'écrivait pas toujours le français correctement, quoiqu'il le parlât bien. Lorsqu'il s'agit de livrer ses manuscrits à l'impression, il fallut bien qu'il eût recours à une plume étrangère pour corriger les épreuves, et ce fut pour cela seulement qu'il emprunta celle de Varon. Long-temps après la mort de celui-ci, Le Vaillant publia d'autres ouvrages d'histoire naturelle, où l'on retrouve, ainsi que dans les lettres qu'il écrivit à ses amis, vers les dernières années de sa vie, le même style que dans ses voyages. Peu de relations se lisent avec plus de plaisir. Le Vaillant ne s'appesantit pas sur des détails de route, qui n'auraient pu qu'être fort ennuyeux, puisqu'il n'a parcouru que des déserts; mais il sait joindre à ses récits une foule de particularités qui intéressent. Ce qu'il raconte de son singe Kees n'a pas besoin des excuses qu'il répète à ce sujet. Des critiques ont reproché à ce voyageur de se mettre trop souvent en scène et d'attacher trop d'importance au résultat de ses chasses. On lui pardonne bien ces défauts, ainsi que ses élans d'amour-propre et ses excla-

mations d'enthousiasme, quand il a été assez heureux pour abattre un oiseau ou un quadrupède rare. On rit volontiers de ses boutades contre les sociétés civilisées. Toujours il se montre humain, affectueux, reconnaissant. Il ne tarit pas dans ses expressions de gratitude pour tous les hommes, sans distinction de couleur, qui lui ont rendu service, entre autres, pour le hottentot Klaas. Des voyageurs qui ont visité les mêmes contrées après lui, entre autres M. Barrow et M. Lichtenstein, ont mis en doute quelques-uns de ses récits. Le premier l'a même accusé d'avoir inventé des noms de peuplades qui n'existaient pas; mais ne s'est-il pas écoulé un temps suffisant, de 1782 à 1797, pour que la horde des Gonaquois, à laquelle appartenait cette Narina que Le Vaillant a rendue si célèbre, ait pu être dispersée? Combien n'a-t-on pas d'exemples d'événements semblables! Du reste, les deux voyageurs détracteurs de Le Vaillant sont d'accord avec lui sur la conduite atroce et odieuse des colons envers les indigènes; conduite qui a provoqué, de la part du gouvernement anglais, les mesures les plus sévères. Le missionnaire Campbell, qui a voyagé deux fois dans l'Afrique australe, raconte qu'il vit, près des monts Kamis, une femme qui se souvenait parfaitement du séjour de Le Vaillant dans sa maison. Ce voyageur, ajoute Campbell, mêle trop de romanesque à ses récits; mais c'est lui qui a décrit avec le plus d'exactitude les mœurs et les usages des Hottentots. Le Vaillant a le premier fait connaître en France la giraffe, dont on ne possédait que des descriptions imparfaites. Il a rapporté d'Afrique celle que l'on voit au cabinet du roi. On lui doit la découverte d'un grand nombre de mammifères, d'insectes, et surtout d'oiseaux nouveaux. Le premier il a signalé, chez les Houswar.., l'existence de cette difformité au bas des reins, dont a vu récemment un exemple à Paris, dans une Africaine. Les Voyages de Le Vaillant ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. On a encore de lui : 1°. *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris, 1796-1812, 6 vol. in-fol. ou in-4°., fig. Le Vaillant a laissé deux volumes en manuscrit, qui complèteront l'ouvrage. 2°. *Histoire naturelle des perroquets*, ibid., 1801-1805, 2 vol. in-fol. ou in-4°., fig. 3°. *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, ib., 1801-1806, in-fol. et in-4°.; 4°. *Histoire naturelle des cotingas et des todiers*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°.; 5°. *Histoire naturelle des Calaos*, ibid., 1804, in-fol. et in-4°. Le Vaillant avait vu, dans leur pays natal, presque tous les oiseaux qu'il a décrits. Les figures qui accompagnent ses ouvrages sont de la plus grande vérité. Elles furent dessinées sous ses yeux, par Barraband. Les observations sur les mœurs des animaux sont extrêmement curieuses et toujours intéressantes. Le Vaillant était ennemi des systèmes : mais il reconnaissait l'existence des familles naturelles, et l'on ne peut nier qu'il n'ait rendu de grands services à la science. Ses ouvrages sur les oiseaux sont placés au premier rang. E—s.

VAIRASSE. *V.* ALLAIS et VAYRASSE.

VAISSETE (Dom JOSEPH), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1685 à Gaillac, diocèse d'Alby, d'une famille honorable. Après avoir terminé ses études à l'académie de Toulouse, il se fit recevoir avocat, et

fut pourvu de la charge de procureur du roi. Passionné pour les recherches d'histoire, il ne goûtait de plaisir qu'au milieu de ses livres ; et bientôt il résolut d'embrasser la vie religieuse pour se soustraire aux embarras et aux soins qui le détournaient de son goût pour l'étude. Ayant fait profession, en 1711, au monastère de la Daurade, il fut appelé, deux ans après, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, si justement célèbre, et où il devait trouver tous les genres de secours dont il aurait besoin pour ses travaux. Il avait déjà formé le projet d'écrire l'histoire du Languedoc ; et il eut dans un de ses confrères, dom de Vic (*Voy.* ce nom), un utile coopérateur. Cet ouvrage immense l'occupa sans relâche pendant plus de vingt-cinq ans. Épuisé de fatigues, il ne put jamais ni renoncer à l'étude, ni recouvrer ses forces ; et après avoir langui quelques années il mourut à Paris, le 10 avril 1756, à l'âge de soixante-onze ans. Son caractère était un heureux mélange de bonhomie et d'une simplicité spirituelle. On a de lui : I. *Dissertation sur l'origine des Français*, où l'on examine s'ils descendent des Tectosages ou anciens Gaulois établis dans la Germanie, Paris, 1722, in-12. L'auteur penche pour la négative. (*Voyez* TOURNEMINE). II. *Histoire générale du Languedoc*, avec des notes et des pièces justificatives, composée sur les auteurs et les titres originaux, et enrichie de divers monuments, ibid., 1730-45, in-fol., 5 vol., fig. Cet ouvrage est savant, judicieux, exact et bien écrit. Le premier volume commence à l'an de Rome 163, et contient l'histoire des différentes expéditions des Tectosages dans la France méridionale ; l'établissement et la ruine du royaume des Visigoths, et enfin la fondation du royaume d'Aquitaine par Charlemagne, et son démembrement après la mort de Charles-le-Chauve. Le second renferme l'histoire des comtes de Toulouse et des autres grands vassaux du Languedoc, depuis 877 jusqu'à la condamnation des Albigeois, en 1165 ; le troisième, l'histoire de la guerre des Albigeois, appuyée sur des documents authentiques, et la suite des événements jusqu'à la réunion du comté de Toulouse à la couronne, en 1271 ; le quatrième finit à la création définitive du parlement de Toulouse, en 1447 ; et le cinquième, à la mort du roi Louis XIII, en 1643. A la fin de chaque volume, l'auteur a rassemblé les inscriptions antiques, les diplomes, les chartes et autres monuments qui servent de preuves à ses récits ; ainsi que de nombreuses dissertations sur les points historiques les plus importants (1). L'histoire du Languedoc étant restée incomplète, dom Bourotte (*Voy.* V, 390) fut chargé de la terminer, et en rédigea le sixième volume ; mais il n'eut pas le temps de le publier. III. *Abrégé de l'histoire générale du Languedoc*, ibid., 1749, 6 vol. in-12. IV. *Lettre à Fontenelle sur Romieu de Villeneuve*, ministre de Raimond-Bérenger, comte de Provence, dans le *Mercure*, mars 1751 ; il y réfute l'article publié par Fontenelle sur ce ministre, dans le *Mercure* de janvier. V. *Géographie historique, ecclésiastique et civile*, ou description de toutes les parties du globe terrestre, enrichie de cartes géographiques, ibid., 1755, 4 vol. in-4°., ou 12 vol. in-12. Il y a des recherches, et elle peut encore être con-

(1) La liste des dissertations dont l'Histoire de Languedoc est enrichie contient neuf colonnes dans la *Biblioth. historique de la France*, III, p. 521.

sultée utilement surtout pour la partie ecclésiastique, traitée avec soin et exactitude. On trouve une Notice sur D. Vaissete dans l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur* (par D. Tassin), 724-29. W—s.

VAKHTANG V, roi de Géorgie (ou plutôt du K'harthel, qui en est la principale partie), de la race des Bagratides, était fils du roi Livon ou Léon, et petit-fils de Vakhtang IV. Il régna, l'an 1703, après son oncle Kaï Khosrou, fils et successeur de George XII, par le choix de son suzerain, le roi de Perse, Chah Houcein; mais ayant refusé d'embrasser l'islamisme, il fut remplacé, en 1711, par son frère Iesseï. On voit, par plusieurs lettres de missionnaires, qu'il résista long-temps aux sollicitations, aux menaces même qui lui furent faites pour le déterminer à abandonner le christianisme; enfin il feignit de céder, en 1719, se fit musulman en apparence, et fut réintégré dans sa dignité. Ce qui le décida à cette démarche, pour laquelle il avait montré tant de répugnance, ce fut l'état précaire de la Perse, livrée aux factions et aux troubles, et menacée des plus grands malheurs par la révolte des Afghans de Candahar, qui avait coûté la vie aux deux derniers prédécesseurs de Vakhtang (*V.* GEORGE XII, et MIR-MAHMOUD). En effet, ce prince ne tarda pas à abjurer sa nouvelle religion. Les Lezghis et autres peuples tartares du Caucase ayant commis, depuis quelques années, de grands dégâts en Géorgie, Vakhtang entra sur leurs terres, y exerça de cruelles représailles, remporta plusieurs avantages signalés sur ces brigands, et les aurait peut-être détruits, si l'interposition du roi de Perse n'eût arrêté le cours de ses vengeances. Ce monarque, à l'instigation de son premier ministre, qui était de la nation des Lezghis, ordonna à Vakhtang de laisser ces peuples en repos. Le prince géorgien obéit, en frémissant de rage; mais ayant mandé l'ambassadeur du sofy, il remit son sabre dans le fourreau, et jura de ne plus le tirer pour la défense de la Perse : il tint ce serment. Son abjuration et son refus de marcher à la tête des troupes que Chah-Thahmasp voulait envoyer au secours d'Ispahan, où son père Chah Houcein était assiégé par les Afghans (*Voy.* THAHMASP II), lui attirèrent de fâcheuses affaires avec les Persans. Chah-Thahmasp, en 1722, donna la couronne de K'harthel à Constantin III, roi de Kakhet, qui professait le mahométisme, et qui avait pris le nom de Mohammed Kouli-Kan. Vakhtang se mit sous la protection des Turcs, qui, profitant des troubles de la Perse, s'étaient emparés de l'Arménie. Ils chassèrent Constantin du pays de K'harthel (Carduel ou Carthelin), mais sans y rétablir le roi légitime, et ils restèrent les maîtres de la Géorgie entière. Vakhtang, trompé par ces auxiliaires, prit le parti, en 1724, de se retirer en Russie avec sa famille, et mourut à Astrakhan. Il fut le dernier des Bagratides qui ait régné en Géorgie. Lorsque le fameux Thahmasp Kouli-Khan (*Voy.* NADIR CHAH) eut recouvré les provinces conquises par les Othomans, il donna le trône de Teflis à Teymouras, prince du Kakhet, frère de Constantin III, et père d'Héraclius II, qui, ayant recouvré son indépendance, à la faveur des révolutions qu[illegible]uivirent la mort de Nadir Chah, [illegible]ndit dans la suite vassal de [illegible]erine II, et dont le petit-fils D[illegible]vid a cédé tous ses états

à la Russie, dans la première année du dix-neuvième siècle (*V.* Héraclius II, au Supplément). Vakhtang est auteur d'une Chronique universelle de Géorgie, composée d'après les manuscrits qui, de son temps, étaient conservés au monastère de Gélathi, dans le royaume d'Imirette et dans celui de Mokhetha, près de Teflis. Il s'en trouvait un exemplaire à Rome, et il doit en exister plusieurs en Russie. De Guignes, dans son *Histoire des Huns*, a donné, d'après cette Chronique, la liste de tous les souverains de la Géorgie. On en trouve de courtes notices dans les relations allemandes des voyages de Guldenstadt, de M. Klaproth, etc. Vakhtang a composé aussi une *Description géographique* de tous les pays caucasiens : M. Klaproth en a inséré quelques fragments dans ses voyages. A—t.

VAKEDI (Abou Abdallahal). *V.* Wakedi.

VALA ou WALA, célèbre abbé de Corbie, était proche parent de Charlemagne ; il fut élevé par les soins de ce prince, et revêtu de la charge importante d'intendant du palais, dans laquelle il montra beaucoup de capacité. Peu touché, du moins en apparence, de l'éclat des grandeurs, il quitta brusquement la cour, pour embrasser la vie monastique, et fut élu abbé de Corbie, après son frère Adalhard. Du fond de son cloître, il continua cependant d'exercer une grande influence, par suite de l'estime que lui avaient mérité ses talents et ses vertus. A la mort de Charlemagne, on craignit que la paix publique ne fût troublée par les prétentions des seigneurs ; mais toutes les inquiétudes cessèrent dès que l'abbé de Corbie eut prêté le serment d'obéissance au nouvel empereur. Louis *le Débonnaire* était plein de vénération pour Vala. Chargé de veiller sur l'éducation du jeune Lothaire, il accompagna ce prince dans son royaume d'Italie, pour l'aider dans les soins du gouvernement. L'attachement qu'il devait à Louis ne put lui faire excuser ses faiblesses, ni calmer les élans d'un zèle indiscret. On ne disconvient pas qu'il n'y eût du courage à signaler au monarque les abus que les ministres faisaient de son autorité ; mais on ne peut se dissimuler non plus que Vala n'ait contribué, de cette manière, à diminuer le respect de Lothaire pour son père, et qu'il n'ait excité, sinon favorisé, l'ambition criminelle de ce prince. Il eut encore la principale part à l'intrigue du camp de Rothfeld, où, de concert avec Radbert, il fit signer au pape Grégoire IV une réponse aux évêques, dans laquelle se trouve le premier indice de la prétention de suprématie sur la puissance temporelle. L'abbé de Corbie, trop prompt à croire le duc de Septimanie coupable de tous les crimes que ses ennemis lui imputaient (*V.* Bernard, IV, 275), pour renverser le ministre, avilit l'autorité royale. Louis, ayant ressaisi sa couronne, offrit à Vala son pardon, s'il voulait avouer ses torts. Il rejeta cette grace, et fut envoyé prisonnier dans une forteresse au bord du lac Léman, ou, selon d'autres auteurs, aux îles d'Hières, ou bien encore à Corbie, dépouillé de son titre d'abbé. Quoi qu'il en soit, cette punition ne l'empêcha pas d'agir dans les nouveaux troubles qui ne tardèrent pas d'éclater. Il prit une part active aux délibérations de la diète de Compiègne (833), qui prononça la déposition de l'empereur. Louis ayant encore repris l'autorité, Vala jugea prudent de

chercher un asile près de Lothaire ; mais il se retira, bientôt après, à l'abbaye de Bobio, où il mourut d'une maladie contagieuse, dans les derniers jours du mois d'août 836. Il fut inhumé auprès de saint Colomban. Paschase Radbert a écrit la *Vie* de Vala, son ami, dans deux Dialogues, et en changeant les noms des personnages. On y trouve peu de faits ; et c'est d'ailleurs moins la vie que l'apologie de Vala, dont la conduite était généralement blâmée. Cet ouvrage a été publié par Mabillon, dans les *Acta sanctorum ordin. S. Benedicti*, v, 458. M. Guizot en promettait une traduction franç. ; il paraît y avoir renoncé. L'abbé Valart s'était rangé parmi les apologistes de Vala ; mais l'ouvrage qu'il avait composé dans le but de le venger des reproches de Velly et des autres historiens n'a point été publié. *V.* le *Magas. encycloped.*, 1812, IV, 134. W—s.

VALADA, ou VALADATA, ou mieux encore WALIDA, princesse musulmane, non moins célèbre, au onzième siècle, par sa beauté que par son esprit et par son goût pour la littérature, était native de Cordoue et fille du roi Mohammed III al Mostacfi-billah, l'un des derniers rois d'Espagne de la dynastie des Ommeyades ou Merwanides. Elle s'adonna tout entière à la rhétorique et à la poésie, cultiva l'amitié des poètes les plus célèbres de son temps, et se plaisait dans leurs fréquents entretiens. Ses écrits avaient beaucoup de finesse et de sel, si l'on en juge par des vers qu'elle avait adressés à ses confrères les académiciens de Cordoue, et dont Casiri nous a conservé une traduction, par Jean Yriarte, bibliothécaire de Madrid, en quatre vers latins, dont voici le sens : « Mes regards pénètrent vos cœurs ; » les vôtres s'impriment sur mes » joues. C'est blessure pour blessure ; et tout serait égal entre » nous, si la rougeur de mon teint » ne durait pas plus long-temps que » le mal que mes yeux vous ont » fait. » Un noble Cordouan, nommé Abd-Ousi, s'étant épris d'amour pour cette princesse, chargea une matrone de lui déclarer ses feux, et de l'intéresser en sa faveur. Un procédé si inconvenant irrita le poète Ibn-Zaïd, qui exhala sa colère et sa jalousie dans une Épître adressée à l'amoureux, au nom de la princesse. Cette pièce, pleine d'esprit, mais très-mordante, est mise au rang des satires par les Arabes. Valada, célébrée par les auteurs ses contemporains, auxquels elle avait souvent enlevé la palme de l'érudition et de l'éloquence, mourut dans un âge très-avancé, le 2 safar 484 (26 mars 1091 de J.-C.), puisqu'elle survécut cinquante-sept ans à la chute de l'empire des Ommeyades en Espagne, et soixante-neuf ans à son père. Plusieurs autres femmes, avant et après elle, se distinguèrent dans les lettres, parmi les Maures d'Espagne. Casiri en a cité quelques-unes. A-T.

VALADON (le P. ZACHARIE), religieux capucin, naquit, vers 1680, à Auxonne, où son père occupait une charge de notaire. Ayant embrassé la règle de saint François, il résolut de se consacrer aux missions étrangères ; et en 1717, il fut chargé par ses supérieurs de visiter les établissements que l'ordre possédait dans l'Asie Mineure. Le bâtiment sur lequel il s'en revenait entra dans le port de Marseille, à l'époque où la peste exerçait en cette ville ses plus grands ravages (*Voy.* BELZUNCE, IV, 137). Ne consultant

que son zèle, il se dévoua tout entier au service des malades, et il eut le bonheur d'en sauver un grand nombre. Deux fois il fut lui-même atteint de ce fléau ; mais à peine était-il guéri qu'il s'empressait de braver de nouveaux dangers. La conduite héroïque du P. Zacharie fut connue du duc d'Orléans, alors régent du royaume ; et ce prince le fit assurer de sa protection : mais il ne s'en servit que pour obtenir des secours plus abondants pour les malheureux échappés à la contagion. Au bout de quelques années, le P. Zacharie retourna dans l'Orient, reprendre le cours de ses travaux apostoliques. En 1736, il était dans l'île de Cypre ; et le 16 juillet, il s'embarqua sur un bâtiment destiné pour Tripoli (Tarabolos), d'où il se rendit, par terre, à Jérusalem. Après avoir satisfait sa dévotion, il visita les saintes solitudes du Liban et du Carmel, et parcourut dans tous les sens la Syrie et la Palestine, annonçant les vérités de l'Évangile. Deux fois il fut jeté dans d'obscures prisons et tourmenté cruellement ; mais sa douceur et sa résignation désarmèrent ses ennemis. Épuisé de fatigues, il retourna dans l'île de Cypre, et revint bientôt après en France. A son passage à Marseille, il fut comblé par les habitants des témoignages d'estime et de reconnaissance dus à son noble dévouement. Il se retira dans le couvent de son ordre à Dijon, où il passa les dernières années de sa vie, dans des souffrances continuelles, et mourut le 27 janvier 1746. Le P. Zacharie a composé la *Relation de ses voyages en Orient* ; mais elle est restée manuscrite. M. Amanton en conserve, dans son cabinet, à Dijon, une copie qu'il croit autographe. Cet ouvrage, nous écrit-il, est fort curieux ; le style en est simple et naïf ; la franchise de l'auteur et les détails dans lesquels il entre sur les contrées qu'il a parcourues en rendent la lecture très-attachante. W-s.

VALARESSO (Zaccaria), poète italien, naquit à Venise, vers l'an 1700, d'une famille patricienne, et mourut le 23 mars 1769. Il doit sa célébrité à un essai piquant dans un genre de littérature aussi peu cultivé en Italie qu'il l'est beaucoup en France. L'abbé Lazzarini ayant publié, en 1719, son *Ulisse il giovane*, tragédie froide et ennuyeuse, eut pour lui les littérateurs jaloux de l'immense supériorité du marquis Maffei, qui était alors en butte aux attaques de toutes les médiocrités de sa nation. Une cabale se forma pour opposer l'*Ulisse il giovane* à la *Mérope*. Le sénateur Valaresso, homme du monde, gai et spirituel, voulut se moquer à-la-fois de Lazzarini et de Maffei. Leurs tragédies, quoique différentes quant au mérite, avaient un défaut qui leur était commun : c'était une imitation servile des tragédies grecques. Valaresso publia sa parodie sous ce titre : *Il Rutzvanscad il giovane, arcisopratragichissima tragedia di Cattuffio Panchiano*, 1724. Elle fut réimprimée avec l'*Ulisse il giovane* dans les *Observations sur la comédie*, Paris, 1736 ; dans le *Nuovo teatro italiano*, Venise, 1743 ; dans le *Parnasso italiano*, Venise, 1791, tom. L, pag. 209. Cette composition, pleine de gaîté et de verve satirique, eut un grand succès. On en a souvent cité le dénouement, qui est en effet assez remarquable. Comme la scène reste vide, le souffleur sort de son trou, et, tenant le cahier d'une main et un rat-de-cave de l'au-

tre, il débite les vers suivants :

Uditori, m'accorgo ch' aspettate
Che nuove della pugna alcun vi porti,
Ma l'aspettate in van : son tutti morti.

Une troupe de comédiens, voulant rendre la catastrophe encore plus complète, fit tomber la toile sur la tête du souffleur, et l'assomma. UG-I

VALARSACE ou VAGHARSCHAG, premier roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, était frère de Mithridate Ier. ou Arsace-le-Grand, roi des Parthes. Les Arméniens, las d'obéir à des princes amovibles nommés par les Séleucides, et mécontents de la conduite molle et efféminée de leur roi Artavazde, fils et successeur d'Artaxias, qui s'était rendu souverain indépendant de l'Arménie, députèrent à Mithridate, alors le plus puissant monarque de l'Orient (*Voyez* MITHRIDATE Ier., XXIX, 177), et lui demandèrent son frère pour les gouverner. Mithridate accueillit leur demande, et entra, peu de temps après, dans leur pays, avec Valarsace, à la tête d'une armée. A l'approche des deux princes Arsacides, Artavazde s'arracha des bras de ses concubines, pour défendre sa couronne; mais, insulté par ses sujets, trompé par ses ministres et ses courtisans, il rentra dans son palais, et s'endormit dans une fausse sécurité. Les Parthes ayant pénétré sans résistance dans Artaxate, le roi, abandonné de tout le monde, évita une mort ignominieuse en se perçant de son épée, et en se précipitant dans l'Araxe, vers l'an 150 avant J.-C. Valarsace, placé sur le trône d'Arménie par son frère, qui lui avait laissé un corps de troupes et cédé la Médie Atropatène, suivit ses conseils, et chercha à inspirer aux Arméniens l'ardeur militaire et le desir des conquêtes. Doux, affable, accessible, il y réussit sans peine ; l'enthousiasme, et la confiance qu'il excita furent si grands, que presque la moitié de l'Arménie, disent les historiens, se fit gloire de marcher sous ses étendards. Il rassembla et exerça ses troupes dans la plaine d'Armavir, près de l'Araxe; les divisa en divers corps, et envahit l'Asie-Mineure sur plusieurs points. Il gagna deux batailles sur Mithrobarzane, roi de la Petite Arménie (1), qui périt dans la seconde; et il fit prisonnier le gouverneur de Sophène, Artaxès, frère de ce prince. Valarsace soumit les habitants des frontières de la Cappadoce, du Pont, les Lazes et tous les peuples barbares et pillards du mont Caucase : mais loin de dévaster leur pays, il y favorisa l'agriculture, et y entretint l'abondance, l'industrie, la sureté, en faisant creuser des canaux, dessécher des marais, construire des digues, pratiquer et réparer des routes, élaguer les forêts qui servaient d'asiles aux voleurs. Il fit construire, dans le pays des Lazes, une maison de plaisance, établir des haras et des rendez-vous de chasse, planter des jardins et des vignes. Il le repeupla en y envoyant les prisonniers qu'il avait amenés du Caucase. Il s'appliqua à civiliser ces peuples, en les engageant à se livrer à des métiers utiles, et à se rendre capables de remplir des fonctions honorables. De retour à Nisibe, dont il avait fait sa capitale, parce que la température y était moins froide que celle d'Artaxate, il ne s'occupa plus que de donner des lois à ses sujets, à régler l'administration intérieure de son royaume et de sa cour; à assu-

(1) Ou sur Morp'hiloga, suivant M. Saint-Martin, qui, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, ne dit point où régnait ce prince.

rer l'état et le sort des nobles, des citadins et des laboureurs; à maintenir la discipline militaire; à créer de grandes charges, qu'il rendit héréditaires; à pourvoir à la sureté de son trône, et à garantir ses états de toute invasion étrangère, en formant une garde nombreuse pour sa personne, et en plaçant sur six points différents de ses frontières des armées permanentes, sous le commandement de généraux habiles. Il ordonna de rassembler les monuments historiques, et obtint même du roi des Parthes, son frère, la permission de fouiller dans les archives de Ninive, où l'on trouva des manuscrits qui avaient été enlevés à l'Arménie lorsqu'elle fut conquise par Alexandre-le-Grand. Valarsace en fit former un corps d'histoire, qui n'existe plus, mais dont Moïse de Khoren s'est servi pour la composition de son Histoire d'Arménie (*Voy.* Moïse, XXIX, 263). Ce prince partagea les succès que les Arsacides obtinrent sur les rois de Syrie, Démétrius Nicator et Antiochus Sidètès (*V.* ces noms), qui osèrent attaquer l'Arménie et l'empire des Parthes. Après avoir fait le bonheur de ses sujets, pendant un règne glorieux de vingt-deux ans, par sa bonté, sa valeur, ses talents et ses lois, Valarsace, que les écrivains nationaux comblent d'éloges, comme souverain et législateur, comme le restaurateur de la monarchie et de la puissance arménienne, mourut, l'an 127, universellement regretté, et eut pour successeur son fils Arsace ou Arschag. Sa dynastie se maintint plusieurs siècles sur le trône d'Arménie (*V.* Tigrane II et Tiridate). A-t.

VALART (Joseph), grammairien et critique, naquit, au hameau de Fortel près de Hesdin (1), diocèse d'Amiens, le 25 décembre 1698 (2), de parents réduits à l'indigence. Il servait régulièrement la messe dès sa plus tendre enfance à l'abbaye de Carcamp, voisine de la chaumière qu'habitait sa famille; un religieux, qui lui trouvait de la capacité, se chargea de lui apprendre le peu qu'il savait lui-même; l'élève répondit parfaitement à ses soins, et ses progrès lui valurent le patronage de quelques personnes charitables qui envoyèrent le jeune Valart au collége d'Amiens. Après avoir réalisé, sous ses nouveaux maîtres, les espérances qu'il avait données, ce jeune homme embrassa l'état ecclésiastique et ouvrit à Amiens une école que ses talents firent prospérer rapidement. Il fit paraître alors une suite de livres élémentaires qui attestaient son zèle pour la simplification des études. Tels furent ses *Particules françaises et latines*; son *Syllabaire français*; son *Dictionnaire latin*, approuvé par Rollin et d'Olivet, Paris, 1735 et 1742, in-8o.; son *Introduction à la Géographie*, refondue depuis; *Selecta è Cicerone et variis auctoribus loca*, extrait méthodique où se présente d'abord le texte disposé sans inversions, avec la traduction interlinéaire, etc., etc. Un caractère insouciant et fantasque lui fit refuser la direction du collége d'Abbeville, et les offres que lui faisait d'Olivet pour l'attirer à Paris. Le grand nombre de ses élèves

(1) Les auteurs de la *France littéraire* avaient d'abord placé sa naissance à *Hesdin*; mais ils se rectifièrent dans le troisième volume, en la fixant à *Frévent*. Desessarts (*Siècl. littér.*) fait naître Valart dans le diocèse d'Amiens, à *Sertel*, nom qu'on ne trouve pas dans le Dict. général de la France; c'est sans doute *Fortel* qu'on a voulu dire.

(2) Dans la réponse au P. Desbillons, qui l'appelait *Vieux grammairien*, Valart nous a donné la date de sa naissance : le R. P. a raison, dit-il, je suis *vieux*, puisque j'ai 68 ans; mais le moyen de me corriger.

suffisait à ses besoins comme à son ambition. Cependant le temps que mettait Valart à la composition de ses ouvrages, la mort d'un oncle dont il recevait des secours, et plus que tout cela, une incurie sans exemple amenèrent ses affaires à un désordre absolu. Il était sur le point de former un établissement d'éducation à Lille, lorsqu'il y renonça tout-à-coup par un de ces mouvements de bizarrerie qui lui étaient ordinaires. Réduit quelque temps à une existence embarrassée, desservi auprès de l'évêque, aux oreilles duquel on fit retentir l'accusation banale de jansénisme, il trouva enfin un asile dans la maison de M. de Brunville fermier-général à Guise, qui le choisit pour précepteur de son fils. Son humeur inquiète et les dégoûts que lui inspira la médiocrité de son élève, le rendirent insensible aux soins délicats dont il était l'objet, et lui firent demander sa retraite, tandis qu'avec un peu plus de patience il aurait assuré l'indépendance du reste de sa carrière. De retour à Amiens, et y subsistant avec peine, en partie des secours de l'amitié, il travailla sans beaucoup de profit aux Bréviaires d'Amiens, de Noyon et de Laon. Il put enfin habiter la capitale, grâce à son ami Philippe de Prétot, qui lui ménagea un appartement au collège des Cholets. A cette époque, un arrière-neveu du savant Ducange, Dufresne d'Aubigny, qui présidait à l'éducation des élèves de l'école militaire, y fit entrer Valart en qualité de professeur et de préfet d'études. Il profita de ses loisirs pour collationner les manuscrits de la bibliothèque du roi, et préparer, par la révision attentive du texte, des éditions plus correctes des meilleurs auteurs latins. Il s'attira plusieurs critiques par la hardiesse de ses corrections, et se trouva fréquemment engagé dans des controverses littéraires. De toutes les querelles qu'il eut à soutenir, la plus fameuse est celle que lui suscita son *Examen de la latinité du P. Jouvency*, placé par ses confrères au premier rang des écrivains de leur société. Valart releva quatre-vingt-dix fautes dans l'*Appendix de Diis*, le plus petit des ouvrages de Jouvency, et s'efforça de prouver que l'auteur n'avait que des connaissances superficielles en géographie et en mythologie. Jouvency fut défendu par Fréron (3), Mercier de Saint-Léger (4), Querlon (5), et le P. Desbillons (*Voy.* ce nom). Ni le nombre, ni les talents de ses adversaires n'effrayèrent Valart : il répondit à chacun d'eux séparément ; et dans sa réplique au P. Desbillons, il fit une nouvelle revue de l'*Appendix*, où, cette fois, il signala jusqu'à cent soixante-dix fautes, au lieu de quatre-vingt-dix. Il est bien vrai que Valart est trop pointilleux dans sa critique, et même quelquefois injuste; mais on doit convenir aussi qu'il y montre une rare connaissance des finesses de la langue latine. Par suite de son inconstance, il abandonna sa chaire, avec la promesse d'une pension de 600 livres que Gribeauval, lieutenant-général d'artillerie, son élève, fit augmenter de 200 livres. En sortant de l'école militaire, précédé d'une voiture chargée de sa bibliothèque, on l'entendit dire : *Grâce à Dieu je ne laisse point ici de latin.* En 1772, Valart partit à pied de sa province pour revenir dans la capitale embrasser encore

(3) *Ann. littéraire*, mars 1766.
(4) *Mémoires de Trévoux*, juin 1766.
(5) *Affiches de province*, 21 et 28 janvier 1767.

ses amis : un de ceux qu'il affectionnait le plus était l'abbé Goujet, trop connu par ses inimitiés contre les jésuites pour que cette liaison laissât à Valart la possibilité d'obtenir le moindre bénéfice. Il mourut dans le lieu de sa naissance le 2 février 1781 (6). Il était membre de l'académie d'Amiens. Son humeur essentiellement variable, et qui ne se pliait point aux convenances de la société, son esprit désordonné et son penchant à la causticité, qu'il satisfaisait sans ménagement, l'éloignèrent toujours de la fortune à laquelle ses travaux lui donnaient droit. Ses écrits sur la grammaire sont plus remarquables par la justesse et la clarté que par des vues qui lui soient propres. Barbier accuse Valart de plagiat : « C'était, dit-il, un homme très-instruit; mais il ne se faisait aucun scrupule d'emprunter à ses devanciers sans les nommer. L'édition de Quinte-Curce qui porte son nom ne contient guère que des notes de Heuzet; et celle qu'il a donnée d'Horace offre plusieurs remarques tirées d'une lettre de Markland » (Voy. *Exam. critiq. des Dictionn.*, 1, 444). On doit à Valart les éditions suivantes : 1. *Thom. à Kempis de Imitatione Christi libri IV*, Paris, Barbou, 1758, in-12; reproduite en 1764 et en 1773. On préfère l'édition publiée par Beauzée (*Voy.* ce nom). Valart se flattait d'avoir corrigé dans la sienne plus de six cents fautes, d'après la confrontation de huit manuscrits; il y joignit un petit Dictionnaire déjà imprimé chez Lottin en 1749, sous le titre de *Dictionarium vocum minùs latinarum vel aliud significantium quàm apud auctores classicos*, et une *Dissertation française*, dans laquelle il cherche à prouver que l'abbé Gersen est le véritable auteur de l'Imitation. Elle a été réfutée par les PP. Gery, Ghesquière et Desbillons ; loin de se rendre aux raisons de ses adversaires, Valart avait préparé des repliques véhémentes, que ses amis Foncemagne et d'Olivet le dissuadèrent de mettre au jour. — 2. *M. T. Ciceronis Cato Major*, ibid., 1758, in-32. Lottin a publié de cette édition une critique très-piquante (*V.* Lottin, XXXV, 85); — 3. *Ovidii opera*, ibid. 1762, 3 vol. in-12; — 4. *Horatii opera*, ibid., 1763, in-12. On préfère à cette édition celle de 1775, soignée par Lallemand; — 5. *Vegetii Institutiones rei militaris*, ibid., Didot, 1762, petit in-12; — 6. *Frontini Stratagemata*, ibid., 1763, in-12; — 7. *Horatii opera*, ibid., 1770, in-8°.; — 8. *A. Celsi de re medicâ*, ibidem, 1772, in-12. Il a traduit en français : l'*Imitation de J.-C.*, Paris, Barbou, 1759, in-12; réimprimée jusqu'à douze fois. — *Cornélius Nepos*, avec le texte en regard et des Notes, 1759, in-12; cette version est inférieure à celle que l'abbé Paul (*V.* ce nom) a donnée du même auteur. — Le *Nouveau-Testament*, 1760, in-24. — *La Conquête de la Gaule*, extraite des Commentaires de César, 1761, in-12. Les autres ouvrages de Valart sont : I. *Abrégé de la grammaire latine*, Paris, 1736, in-12, corrigé et augmenté dans les éditions suivantes, par l'auteur, qui le reproduisit en 1749, sous le titre de *Rudiment de la langue latine*. L'édition de 1758 est la huitième. On peut y réunir : *Analogie* des genres, des prétérits et des supins, 1759, in-12; et *Lettre* de

(6) Desessarts (*loc. cit.*) fixe la mort de Valart à l'année 1786.

l'abbé Valart au P. Gillot, au sujet de la huitième édition de sa Grammaire, 1759, in-12. II. *Parabolæ evangelicæ mysteria*, ib., 1742, in-8°. III. *Prosodie* ou versification latine, ib., 1742, in-12. IV. *Grammaire française*, ibid., 1742 et 1744, in-12. A travers une exposition diffuse, et parmi des principes aujourd'hui surannés, on distingue des recherches estimables, pour rendre raison de la classification des noms en masculins et en féminins; Lenglet-Dufresnoy fit insérer dans le tome III des *Jugements sur les écrits modernes* une critique de cette grammaire qu'il devait à Restaut. Valart publia l'abrégé de son livre, en 1749. V. L'*Art d'apprendre à lire en très-peu de temps*, en français et en latin, en donnant aux lettres la dénomination la plus naturelle, ibid., 1743, in-8°. VI. *Géographie abrégée*, ibid., 1743, 2 vol. in-12, composée d'après les cartes de Delisle; les variantes d'orthographe de ce livre élémentaire en rendent la lecture fatigante. Lenglet-Dufresnoy, qui se trouvait un peu maltraité dans la préface, se joignit aux journalistes de Trévoux et de Verdun qui harcelaient Valart; celui-ci s'en vengea par l'ouvrage suivant. VII. *Lettre critique* à l'abbé Lenglet-Dufresnoy, auteur des *Tablettes chronologiques* (1744), in-8°. de vingt-quatre pages. Il y relève quatre-vingts fautes dans deux pages du premier volume; elles furent corrigées dans l'édition suivante des *Tablettes;* mais Lenglet n'en garda pas moins rancune à son censeur. VIII. *Prosodie française*, Paris, 1749, in-12. IX. *Dictionnaire des mots latins les plus communs*, où les mots tant dérivés que composés se trouvent après les simples, Paris, 1756, in-8°. X. *Méthode pour la traduction du français en latin*, ibid., 1759, in-8°. XI. *Dialogi selecti ad usum scholæ regio-militaris*, ibidem, 1761, in-12. XII. *Examen de la latinité du P. Jouvency* (1746), in-12 de 24 p. — *Réponse* à Fréron, 37 p. — A Mercier de Saint-Léger, 42 p. — *Réponse aux deux dernières apologies de la latinité du P. Jouvency, l'une par M. de Querlon, et l'autre par le P. Desbillons, jés.; avec l'examen de plusieurs fables latines de ce dernier, et une, entre autres, de vingt-huit vers, où l'on montre jusqu'à quatre-vingt-trois fautes*, 1767, in-12 de 252 p. La *Réponse* à Querlon forme une partie séparée de 12 p. Le Recueil de ces différents opuscules ne se trouve que bien rarement complet. XIII. *Supplément à la grammaire générale de Beauzée;* sur les gallicismes, les latinismes, l'usage de l'ellipse, le supin, etc., Paris, 1769, in-8°. de 48 pages. C'est une réponse solide à Beauzée, qui le traitait avec mépris comme grammairien. XIV. *Lettres de Cicéron mises à la portée des enfants*, ibid., 1771, in-12 Quelques années avant sa mort, cet infatigable humaniste promettait des éditions corrigées, sur les meilleurs manuscrits, de *Salluste*, de *Juvénal* et *Perse*, *Cornelius Népos*, *Phèdre*, *Pomponius Mela*, un petit Traité latin de *Mythologie*, l'*Analogie de la langue latine*, et un nouveau *Dictionnaire latin*, qui lui avait déjà coûté quarante ans de travail, et dont les essais en ce genre, qu'il avait publiés, n'étaient que des fragments; mais il paraît qu'il l'abandonna sur l'observation d'un ami qui pensait que le cadre des auteurs auxquels il empruntait des lo-

cutions était trop resserré, et que la division des matières était poussée à l'excès, pénible et peu naturelle. Valart ne bornait pas ses recherches à la langue latine ; il s'était assidument occupé d'un Vocabulaire étendu de plusieurs langues, auquel se rapportait la note qu'il inséra dans le *Mercure* de novembre 1737, touchant les étymologies de la langue celtique. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits. Si l'on en croit Sabatier de Castres, Valart a corrigé les épreuves du Meursius de Barbou, 1774, in-8°. Il eut part, en outre, à l'édition de Plaute donnée par Capperonnier, en 1759, et c'est à lui qu'appartient la critique du Suétone de Labarpe, insérée dans le premier vol. de l'*Année littéraire*. On trouve une Notice sur Valart, par le P. Daire, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1812, IV, 99-156 ; elle offre des détails curieux ; mais elle contient aussi beaucoup de verbiage et d'inutilités. F—T et W—S.

VALAZÉ (Charles-Éléonore Du Friche de) naquit à Alençon le 23 janvier 1751. Après une éducation faite avec soin, et malgré ses dispositions plus studieuses que militaires, il embrassa la carrière des armes, et fut nommé, en 1774, lieutenant au régiment provincial d'Argentan. Rentré chez lui bientôt après, il se livra à l'agriculture, et pendant qu'il rendait à la fertilité trois cents arpents d'un terrain depuis long-temps abandonné, il méditait son livre des *Lois pénales* qu'il ne termina qu'en 1783. Cet ouvrage parut en 1784, un vol. in-8°., et fut accueilli avec éloge par les journaux du temps. On y trouve des vues neuves et profondes, même après les ouvrages de Montesquieu, de Gravina, de Beccaria, de Morris et de M. Pastoret. Mallet-Dupan, qui en rendit compte, s'exprimait ainsi : « C'est » assurément une grande idée que » celle de dresser la nomenclature et » de déterminer les degrés de la mo- » ralité des actions humaines, consi- » dérées comme devoirs et vertus, » comme vices et crimes.... L'esprit » de méthode caractérise l'ouvrage » entier. Le chapitre sur la peine de » mort est un effort de logique, de » raison et d'humanité..... Par son » importance, par la philosophie, » c'est-à-dire, par l'esprit de ré- » flexion et par les vues absolument » neuves, cet ouvrage sera placé » dans le petit nombre des écrits » vraiment utiles, etc. » Coqueley de Chaussepierre, qui en parla dans le Journal des savants, n'en fit pas un moindre éloge. Valazé a laissé dans ses manuscrits une suite à cet ouvrage, sous le titre de *Cri de l'humanité*, et une autre pour lui servir de complément, intitulée : *Plan d'administration pour les maisons de correction*. Il avait antérieurement adressé à l'académie des sciences un *Mémoire sur les causes de l'élévation des vapeurs de l'atmosphère, suivi d'une explication des tuyaux capillaires*. Suivant le rapport des commissaires de l'académie, ce Mémoire, qui n'a point été imprimé, renfermait des idées ingénieuses. Il fait, comme les précédents manuscrits, partie du petit nombre d'écrits que Mme. de Valazé parvint à sauver lors de la mort de son mari. On n'a retrouvé dans ces manuscrits ni l'Éloge de Séguier, ni l'Histoire de la législation civile, dont on a parlé sans nul fondement dans un avis mis à la suite d'un titre destiné à faire croire à une nouvelle édition des *Lois pénales*, en 1802. Valazé donna dans

la Bibliothèque des Romans (1783) un conte philosophique intitulé : *Le Rêve*, et publia, en 1785, un opuscule moral, intitulé : *A mon fils*, un vol. in-8°. Ce sont des conseils adressés à un enfant qui est devenu général de brigade dans l'arme du génie. Mais ce n'était pas comme écrivain que Valazé devait acquérir le plus de célébrité. La révolution lui ouvrit une autre carrière en 1789, et il s'y jeta avec beaucoup d'ardeur. Nommé maire de la petite ville d'Erray, voisine d'Alençon, le nouveau magistrat se mit à parcourir les campagnes, expliquant aux paysans les avantages des changements qui s'opéraient. En 1792, il fut député à la Convention par le département de l'Orne, se lia d'amitié avec Vergniaux, et défendit les Girondins avec moins d'éclat que lui, mais avec autant de courage et de dévouement. Marat, qu'il attaquait sans cesse, l'appelait *le chef des hommes d'état*. Dès l'ouverture de la session, il s'éleva avec beaucoup de force contre la commune de Paris, qui déjà exerçait la plus déplorable influence. Cependant, malgré tout ce qu'il fit pour être remarqué, ce conventionnel serait resté confondu dans les rangs subalternes, si le procès de Louis XVI, dont il fut le rapporteur, ne lui eût fait une célébrité funeste. Le 6 novembre 1792, il développa à la tribune, avec une impudence incroyable ce qu'il appelait les preuves de la conspiration de Louis XVI. Nous ne citerons que deux passages de son rapport; ils suffiront pour juger du reste. Le sucre, le café et le blé étaient alors très-chers; M. de Septeuil avait à sa disposition cent cinquante mille francs appartenant au roi, et ce prince l'avait autorisé à placer cette somme dans une maison de commerce qui achetait chez l'étranger du café et du sucre, pour le revendre en France. Valazé dénonça ces achats comme un accaparement dont le but était d'affamer le peuple. « De » quoi n'est-il pas coupable le mons» tre (le roi), s'écriait-il! Vous al» lez le voir aux prises avec la race » humaine tout entière! Je vous le » dénonce comme un accapareur de » sucre et de café. Était-ce pour cet » horrible usage que la nation fran» çaise avait comblé le perfide de » richesses? Il n'y a que le cœur d'un » roi qui soit capable d'une telle in» gratitude. » Valazé appartenait au parti modéré de la Convention! Voici quel fut l'autre crime qu'il dénonça peu de temps avant sa proscription : le ministre des affaires étrangères De Lessart avait chargé un sieur Gilles, que le rédacteur de cet article a connu, de la publication d'un journal (le *Postillon de la guerre*), dont la liste civile devait faire les premiers fonds. Le but de cette feuille était de combattre, toujours dans des termes et par des moyens constitutionnels, ceux qui avaient résolu de détruire ce qui restait de la royauté. Pour remplir sa mission, Gilles, après s'être a[illegible]é de trois ou quatre rédacteurs qui, à ce que nous croyons, existent encore (1), chargea un certain nombre de personnes de parcourir les divers quartiers de Paris, de pénétrer dans les groupes de Jacobins, dans les faubourgs surtout, et d'apporter au bureau du journal des notes de ce qu'ils auraient entendu. Si l'on s'en rapporte à une quittance de douze mille francs, signée par Gilles, et trouvée aux Tuileries, le nombre de ces personnes devait être

(1) L'un d'eux, Esménard, est mort en 1812.

de soixante. Valazé les appela une compagnie d'assassins, recrutée par ordre du roi pour assassiner son peuple... Le 11 décembre, ce prince fut traduit à la barre de la Convention, et Valazé fut chargé de lui communiquer les pièces qui avaient motivé son jugement. Ce fut un tableau bien frappant que le député rapporteur communiquant successivement ces pièces à l'accusé. Il les avait déposées sur une petite table placée dans l'intérieur de la salle, et sur laquelle étaient deux flambeaux allumés. Louis XVI était debout et découvert derrière la barre, vêtu d'une redingotte grise, entre deux militaires qui paraissaient chargés de le surveiller, ayant à sa gauche Valazé un peu en avant dans l'intérieur de la salle. Barrère, qui présidait, était placé sur un fauteuil, auquel on arrivait par des gradins, et vis-à-vis du roi qu'il interrogeait avec une insolence révoltante. Valazé, chargé d'interpeller le monarque, ne fixa pas ses regards sur lui une seule fois : il prenait les pièces sur la table, de la main droite, et les lui présentait par derrière l'épaule, en disant: *Reconnaissez-vous cela.* Le roi, qui avait la vue basse, les parcourait en les plaçant sous ses yeux de très-près, répondait *oui* ou *non*, et les rendait au rapporteur, qui les reprenait de même par dessus l'épaule, sans jamais regarder le prince : il était à-peu-près six heures du soir. La salle oblongue de la Convention était éclairée par trois lustres; les tribunes publiques, à droite et à gauche, étaient remplies d'hommes farouches armés de sabres et d'une ceinture de pistolets qu'ils affectaient de montrer à l'assemblée. Dans une tribune particulière, au-dessus du fauteuil du président, on apercevait quelques personnes privilégiées extrêmement connues. Dans le fond de la barre étaient placés trois ou quatre municipaux bardés d'écharpes tricolores, qui, le cou tendu et l'oreille attentive, écoutaient avec avidité. La peinture a retracé les grandes scènes rappelées par l'histoire : il semble que celle-là ne serait pas indigne d'être transmise par elle à la postérité. L'auteur de cet article l'a vue, et elle a fait sur lui une si vive impression, que toutes les circonstances en sont encore présentes à sa pensée. Dans le procès, Valazé vota pour l'appel au peuple, pour la mort et pour le sursis; du reste il n'eut point de mission dans les départements, et ne se fit plus remarquer dans la Convention que par sa courageuse résistance à la tyrannie de Robespierre et de la commune de Paris, et par ses protestations contre les violences du 31 mai: tout cela fut inutile; vainement il demanda l'arrestation d'Henriot: arrêté lui-même, le 2 juin, avec les chefs de son parti, Valazé refusa de s'évader lorsqu'il le pouvait encore, fut décrété d'accusation le 28 juillet, et condamné à mort le 30 oct. suivant. Lorsqu'on prononçait son arrêt, il s'enfonçait dans le sein un poignard qu'il avait caché sous ses vêtements. Son voisin le voyant frissonner et pâlir, lui dit : *Tu trembles, Valazé! Non*, répondit-il, *je meurs ;* il tomba mort, sur les gradins, et fut porté en cet état aux pieds de l'échafaud, où périrent les autres chefs de la Gironde. On a retrouvé, depuis sa mort, sa défense, qu'il avait commencée pour être prononcée devant le tribunal révolutionnaire. Son collègue Penières la publia en l'an III (1795), in-8°., sous ce titre: *Défense de Charles-Éléonore Dufriche-Valazé, imprimée d'après son ma-*

nuscrit trouvé dans la fente du mur de son cachot. Voici les dernières lignes de ce plaidoyer : « Je n'ai pas » le loisir d'en copier davantage. Je » vais être jugé dans le jour, ou » plutôt je vais être assassiné. Le dé» cret d'hier m'interdit de me défen» dre : citoyens, je me tairai par » respect pour la loi ; mais voici une » partie de ce que j'allais dire. Le » 30 octobre. Signé, Dufriche-Vala» zé. J'embrasse toute ma chère fa» mille. » M. Louis Du Bois fit imprimer, en 1802, in-8°., une Notice historique sur Valazé. B—U.

VALBONNAIS. *V*. BOURCHENU.

VALCARCEL (JOSEPH-ANTOINE), agronome espagnol, naquit à Valence vers 1720. Depuis qu'Alfonse de Herrera (*V*. ce nom) avait publié son livre sur l'économie rurale, personne ne s'était occupé, en Espagne, de cette science ; et la superstition, qui obscurcit les idées et étouffe l'industrie, dirigeait les travaux des laboureurs suivant l'influence des astres et les lunaisons. Valcarcel rendit un service signalé à son pays en l'initiant aux découvertes des auteurs étrangers sur cette branche importante de l'administration publique, et en y joignant les résultats de ses propres observations. Tel fut le but du grand ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Agricultura general, y gobierno de la casa del campo*, etc., Valence, 7 vol. in-4°., ornés de gravures, dont les deux premiers parurent en 1765, le troisième, en 1767, le quatrième et le cinquième, en 1770, le sixième et le septième, en 1785 et 1786. L'auteur, dans le discours préliminaire, rend compte des faibles progrès de l'agriculture en Espagne. Dans les deux premiers livres, il expose les moyens d'encourager et d'améliorer ces progrès. Il indique les différentes sortes de terres et les procédés pour les bonifier. Dans les troisième et quatrième livres, il parle de l'utilité et de la forme des clôtures des propriétés, du labourage et des divers instruments aratoires. Le cinquième et le sixième livre traitent des semailles et de la culture de toutes les plantes céréales et racines, et des prairies artificielles. Les deux livres suivants font connaître l'utilité des arbres, leurs diverses espèces, leur culture, leurs maladies, les insectes, les herbes, les températures, qui leur sont nuisibles. Dans les neuvième et dixième, il s'agit de la maison rustique, de l'éducation des chevaux, ânes, mulets, bêtes à cornes, cochons, lapins, et des diverses volailles, de leurs maladies, et des moyens d'utiliser leurs produits, lait, beurre, fromage, laine, etc. Le livre onzième traite des vers à soie, de la culture des mûriers, et de la filature de la soie. Enfin, le douzième, des abeilles, de leurs produits, et de la manne, production indigène et très-abondante en Espagne. Pour tenir tout ce que promettait le titre de son ouvrage, Valcarcel avait encore à parler de la vigne, des oliviers et des jardins ; il est probable que son âge déjà avancé, et la mort l'auront empêché de le terminer. Le Journal économique de Paris, du mois de juin 1770, avait donné des éloges aux premiers volumes. Valcarcel confesse avoir fait principalement usage du *Gentilhomme cultivateur*, traduit de l'anglais par Dupuy-Demportes (*V*. ce nom). On a de l'auteur espagnol deux autres ouvrages : *Instruction sur la culture du Riz*, dédiée au comte d'Aranda, Valence, 1768. Il entreprend de démontrer qu'on peut le cultiver comme les autres grains, en l'arrosant

périodiquement et en renonçant aux inondations stagnantes, si funestes à la santé. *Instruction sur la culture du Lin, et sur sa préparation pour le filer*, Valence, 1781. La société économique de Valence, voulant propager la culture du lin, en avait tiré de l'étranger une certaine quantité qu'elle avait distribuée à plusieurs laboureurs. Valcarcel vivait encore en 1789, et mourut peu d'années après. A—T.

VALCARCEL (Don ANTOINE). *Voy.* LUMIAREZ.

VALCARENGHI (PAUL), médecin, né à Crémone vers le commencement du dix-huitième siècle, fut professeur à l'université de Pavie et aux écoles palatines de Milan, membre de plusieurs sociétés savantes d'Italie, et agrégé au collége des médecins de Crémone, de Ferrare et de Brescia. Il jouit, pendant sa vie, d'une grande réputation, et mourut en 1780. Ses ouvrages sont : I. *De aortæ aneurismate observationes binæ cum animadversionibus*, Crémone, 1741. II. *Ad claris. virum Franciscum com. Roncallum Parolinum*, etc., *diatriba epist.* Cette Dissertation se trouve dans l'*Europa medicinalis* de Roncalli, pag. 314, Brescia, 1747. III. *Dell' uso e dell' abuso del rabarbaro unito alla china-china dissertaz.-epist.*, Crémone, 1748. IV. *Riflessioni medico-pratiche sopra la lettera familiare del dot. Ignazio Pedattri*, etc., *intorno all' uso ed all' abuso del rabarbaro unito alla china-china*, Crémone, 1749. V. *De potentiâ ve. impotentiâ ad generandum ob virulentam gonorrhœam in Titii circumstantiis considerandam*, Milan, 1749. VI. *Dissertatio medica epistolaris de virgine Cremonensi, quæ per plures annos maleficiata fuit*, Crémone, 1746. Cette jeune fille rendait des cailloux, des aiguilles, etc. Valcarenghi donna une explication naturelle de ces phénomènes, qu'André Fromond et le prêtre Cadonici attribuaient à l'œuvre du démon. VII. *In Ebenbitar tractatum de malis limoniis commentaria*, etc. Crémone, 1758. Dans cet ouvrage, le texte d'Ebenbitar (*V.* ABEN-BITAR) est enrichi de variantes tirées de trois éditions différentes : celle de Crémone, par Martino Ghisi, en 1557 ; celle de Venise, de 1583, et celle de Paris, de 1602. Les Commentaires de Valcarenghi, divisés en douze chapitres, traitent des citrons, des différentes manières de les presser et de leurs propriétés. VIII. *Discorsi due epistolari sopra una terra salina purgante, di fresco nel Piemonte scoperta*, Turin, 1757. Voy. le *Diction. de méd.*, par Éloy, tome VII, pag. 385, édit. de Naples, 1762. UG—I.

VALCKENAER (LOUIS-GASPAR), l'un des philologues modernes les plus illustres, naquit en 1715 à Leeuwarde, en Frise; il étudia les langues savantes de l'Orient et de l'Occident aux académies de Franeker et de Leyde, et débuta dans la carrière de l'enseignement par l'emploi de co-recteur au gymnase de Campen. Il avait déjà fait preuve d'une érudition peu commune, par trois publications remarquables dont il sera parlé plus loin. En 1741, il fut appelé à la chaire de grec qu'Hemsterhuis, son maître, venait de laisser vacante à Franeker, et il y réunit, en 1755, celle des antiquités grecques. En 1766, il passa à l'université de Leyde, où il joignit à la chaire de langue et d'antiquités grecques celle de l'histoire de la patrie. C'est dans ces fonctions qu'il a fourni

la carrière la plus honorable et la plus honorée, formant d'excellents élèves, mais dont un trop grand nombre a été moissonné par une mort précoce, tels que Pierson, Koen, d'Arnaud, Higt. Aussi distingué par la gravité et l'aménité de son caractère, parfois cependant un peu caustique, que par les talents oratoires qu'il déployait à la tribune académique; il fut enlevé aux lettres et à la société, le 15 mars 1785, avant d'avoir accompli sa soixantième année. Ses ouvrages imprimés sont : I. *De ritibus in jurando à veteribus Hebræis maximè ac Græcis observatis*, Franeker, 1755, in-4°. II. *Specimina academica*, ibid., 1737, in-4°. III. Quelques savants articles dans le Recueil connu sous le nom de *Miscellaneæ observationes*. IV. *Ammonius de adfinium vocabulorum differentiâ*. Il y a réuni quelques opuscules inédits d'anciens grammairiens grecs, suivis de trois livres d'*Animadversationes ad Ammonium*, et d'un *Specimen scholiorum ad Homerum ineditorum*, Leyde, 1739, in-4°. V. Une réimpression du *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, de Fulvius Ursinus, avec quelques additions importantes, Leeuwarde, 1747, in-8°. VI. *Euripidis Phoenissæ*, avec des collations de manuscrits, des scolies, des observations critiques, et la traduction en vers latins de Grotius, Franeker, 1755, in-4°. VII. *Euripidis Hippolytus, et Diatribe in deperditas Euripidis tragœdias*, Leyde, 1768, in-4°.; la *Diatribe* est un travail parfait dans son genre. VIII. *Theocriti decem Idyllia, cum notis; ejusdemque Adoniazusæ, uberioribus adnotationibus instructæ*, ib., 1773, in-8°. IX. *Theocriti, Bionis et Moschi carmina, cum emendationibus, variis lectionibus*, etc., ibid., 1779, in-8°. X. Il avait enrichi de notes l'édition d'*Aristénète*, par Abresch, Zwolle, 1749, in-8°. XI. Et celle de *Thucydide*, par Wesseling, Amsterdam, 1763, in-folio. XII. Plusieurs Harangues académiques sur des sujets intéressants. Trois de ces Harangues, accompagnées de deux Discours de saint Jean-Chrysostôme, et d'un *Specimen adnotationum criticarum in loca quædam novi fœderis*, forment son *Orationum Trias*, Leyde, 1782, in-8°. Au nombre des publications posthumes dues à son gendre et à son successeur, Jean Luzac, sont : XIII. *Callimachi Elegiarum fragmenta, cum Elegiâ Catulli Callimacheâ*, Leyde, 1799, in-8°. XIV. *Diatribe de Aristobulo Judæo, philosopho peripatetico Alexandrino*, ibid., 1806, in-4°. (Voyez J. Luzac : *Exercitationes academicæ, specimen tertium*, p. 132 et suiv., Leyde, 1793, in-8°.) Sans la catastrophe fatale qui termina les jours de cet éditeur, il eût publié sans doute d'autres ouvrages posthumes de Valckenaer; car celui-ci, dont la lecture était immense, avait toujours lu la plume à la main; et il a laissé un inappréciable trésor de manuscrits, que nous croyons appartenir aujourd'hui à M. Louis-Gaspar Luzac (frère puîné de Jean), avocat à Leyde, et auteur d'une savante Dissertation : *De Hortensio, Ciceronis æmulo*. Jean Otto Sluiter, prématurément enlevé aux lettres, a accompagné ses *Lectiones Andocideæ* d'observations inédites de Valckenaer sur cet auteur grec, et elles ajoutent beaucoup au prix de cet ouvrage. Wyttenbach en a cependant rendu un compte peu obligeant dans sa *Biblioth. crit.*, tome III, p. 3, p.

75-117; et il avertit, à la pag. 97, de la réserve qu'il faudrait apporter à ces publications posthumes, que n'eût pas toujours avouées celui dont elles émanent. XV. Éverard Scheidius a publié à Utrecht, en 1790, in-8°., *Valckenarii Observationes academicæ, quibus via munitur ad origines græcas investigandas, lexicorumque defectus resarciendos*, suivies des *Prælectiones academicæ* de J.-D. Van Lennep : *De analogiâ linguæ græcæ*. Rien n'est plus précieux que ces *Observations* de Valckenaer pour la connaissance analogique et étymologique de la langue grecque. Il les avait dictées à ses disciples. C'était la route ouverte par Joseph-Juste Scaliger, dans ses *Causæ linguæ latinæ*. Hemsterhuis l'avait suivie pour le grec, et Albert Schultens pour l'hébreu. Elle est célébrée peut-être avec un peu trop d'enthousiasme par Jean Luzac, dans sa dédicace des *Callimachi Fragmenta*, mentionnés plus haut, qui est adressée à Bavius Voorda, p. 12-40. XVI. Il a paru à Leipzig, en 1809, 2 vol. in-8°. : *L.-C. Valckenarii opuscula philologica, critica et oratoria, nunc primum conjunctim edita*. XVII. Jean-Auguste-Henri Tittmann a publié à Leipzig, en 1802, 2 vol. in-8°. : *Davidis Ruhnkenii, L.-C. Valckenarii et aliorum ad Joh. Aug. Ernesti epistolæ. accedunt D. Ruhnkenii observationes in Callimachum et L.-C. Valckenarii adnotationes ad Thomam magistrum*, avec une dédicace remarquable de l'éditeur à J.-D. Heyne. XVIII. *Hymnus in Apollinem, cum emendationibus ineditis*, Leyde, 1787, in-8°. — Valckenaer a laissé un fils, Jean VALCKENAER, dont l'éducation lettrée fut spécialement dirigée vers la jurisprudence. Il débuta par une chaire de droit à Franeker. Vers 1787, il embrassa avec beaucoup de chaleur la cause patriotique contre la maison d'Orange, et il fut nommé professeur de droit à Utrecht, à la place de Tydeman, qui était attaché au stadhoudérat. Obligé de quitter la Hollande, après le rétablissement du prince d'Orange, il se réfugia en France; et le 6 février 1793, parut à la barre de la Convention nationale, pour invoquer en faveur de ses compatriotes l'appui de l'assemblée. Après l'invasion des Français, en 1795, J. Valckenaer publia une feuille périodique, intitulée l'*Avocat de la liberté batave*. Il fut nommé professeur de droit à Leyde, en remplacement de F.-G. Pestel; et il signala son début dans ces nouvelles fonctions par un Discours *De officio civis batavi in republicâ turbatâ*. Il eut une mission à Berlin, pour négocier, avec le gouvernement prussien, le remboursement d'un emprunt fait en Hollande. Cette mission manqua de succès; et Valckenaer, revenu dans sa patrie, y fut élu membre du corps législatif de la nouvelle république, puis envoyé, par le directoire batave, comme ambassadeur en Espagne. Les curateurs de l'université de Leyde lui assurèrent, pour son retour, le droit de reprendre sa place dans le sénat académique. Il revint d'Espagne en 1799, et y fut renvoyé la même année, comme ministre plénipotentiaire. De retour en 1801, il reprit sa place au sénat, entra dans l'administration de la Rhinlande, dans laquelle il eut beaucoup de part à la construction des magnifiques écluses de Catwick. L'institut de Hollande l'agrégea au nombre de ses membres. Lorsqu'en 1810, Buo-

naparte eut résolu d'incorporer dans son empire le royaume de Hollande, créé en faveur de son frère, Valckenaer fut envoyé à Paris, pour tenter de le détourner de ce projet; mais il ne put y parvenir. Revenu dans sa patrie, le négociateur y demeura sans une part ostensible aux affaires publiques, et il vécut avec ses livres et un petit cercle d'amis, dans une charmante campagne aux environs de Harlem, jusqu'à ce que la mort vînt le frapper, le 19 janvier 1820, à l'âge de soixante-deux ans. Le roi de Prusse lui avait donné la grande décoration de l'Aigle-Rouge; il a laissé de savantes dissertations de droit, quelques notables avis sur des affaires de litige politique, comme sur celle du grand pensionnaire Vander-Spiegel; cette pièce porte le cachet d'une sage modération; et *Avis juridique dans la cause du stadhouder Guillaume V*, pièce non moins remarquable, rédigée concurremment avec le professeur Bavius Voorda, et publiée en 1796. On assure que pendant son séjour en Espagne il exerça une grande influence sur les affaires de ce royaume. — VALKENAER (Isaac), oncle de Louis-Gaspar, s'est aussi fait connaître comme bon humaniste, par sa publication de *Ciceronis epistolæ selectæ*, Leeuwarde, 1716, in-8°. Il a été successivement recteur de l'école latine à Leeuwarde et à la Haye. M—on.

VALDEMAR Ier., surnommé le Grand, roi de Danemark, était fils de saint Canut, roi des Obotrites et duc de Sleswig, assassiné par Magnus son cousin. Il naquit le 15 janv. 1131, huit jours après la mort de son père. Pour le soustraire aux périls qui le menaçaient, Ingeburge sa mère l'emmena en Moscovie, où il passa les premières années de sa vie. Revenu dans ses états, il fut trouvé trop jeune, à la mort d'Éric II, en 1137, pour occuper le trône auquel sa naissance lui donnait des droits. Il les fit valoir de nouveau, en 1146, lorsqu'il fut question de donner un successeur à Éric III. Suénon III et Canut V, ses concurrents, parvinrent à l'exclure. Lorsqu'il eut atteint l'âge de porter les armes, il prit naturellement le parti de Suénon contre Canut, qui était fils de Magnus, et qui lui retenait le duché de Sleswig. Le secours de Valdemar fut très-utile à Suénon; Canut, dont les armées n'éprouvaient que des défaites, fut obligé d'aller chercher un asile hors du Danemark. Quand les prétentions des deux compétiteurs furent soumises à la décision de l'empereur Frédéric Ier., Valdemar accompagna Suénon, se rendit caution des engagements qu'il prit, et à leur retour en Danemark, parvint à les lui faire tenir. Mais la conduite de Suénon lui ayant ensuite inspiré une juste défiance, il se rapprocha de Canut, en 1154, fiança Sophie sa sœur utérine, fille de Suerker, roi de Suède, et obtint une partie des domaines qu'il avait réclamés. Suénon, alarmé de cette alliance, résolut de prévenir, par une perfidie, le danger qu'il redoutait. La guerre éclata (*Voy.* CANUT V, tom. VII, pag. 50). Lorsque la paix eût été conclue par la médiation de Valdemar, elle fut célébrée par des fêtes en 1157. Canut, quoiqu'il se fût défié des intentions de Suénon, fut tué dans la salle du festin. Pendant qu'on l'égorgeait, Valdemar, plus jeune et plus agile, se défendit avec intrépidité, éteignit les lumières qui éclairaient cette scène sanglante, et passa, au milieu de ses meurtriers, à la

faveur de l'obscurité, sans avoir reçu aucune blessure dangereuse. Il se sauva en Jutland, où il fut poursuivi par Suénon, qui périt le 23 octobre à la suite d'une bataille (*V.* Suénon, XLIV, 146). Après la victoire de Valdemar, ses droits et les vœux du peuple lui assuraient également la possession du trône, et il s'en montra digne. Il pardonna d'abord à tous ses ennemis, à la réserve de ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Canut, et il s'occupa de châtier les Vendes, qui ne cessaient de faire des incursions en Jutland et dans les îles danoises. Il avait investi de sa confiance Absalon, guerrier qui lui était attaché depuis long-temps. Celui-ci, bien que nommé évêque de Rœskilde, n'en continua pas moins à commander les armées, et contribua beaucoup aux victoires que les armées danoises remportèrent sur les Vendes (*V.* Absalon, I, 3). Valdemar ne put engager qu'à force de promesses et d'argent Henri-le-Lion, duc de Saxe, à joindre ses armes aux siennes contre les Vendes qui étaient pour lui des ennemis non moins dangereux que pour le Danemark; enfin il y réussit. Le prince des Vendes périt, et ils demandèrent la paix : mais bientôt ils en violèrent les conditions; et après des alternatives de succès et de revers, ils furent défaits, embrassèrent la religion chrétienne, et reconnurent la domination danoise. Enfin, en 1175, la prise de Julin en Poméranie délivra le Danemark de tous ses ennemis sur la côte méridionale de la Baltique. Durant ces guerres extérieures, Eskild, archevêque de Lund, avait essayé de troubler la paix de l'intérieur: il fut réduit à demander grace; et Valdemar profita de cette occasion pour faire rendre à la couronne une partie des biens dont ses prédécesseurs avaient été prodigues envers l'Église. Un schisme, à cette époque, désolait la chrétienté. Frédéric Barberousse, sous prétexte de convoquer un concile, auquel assisteraient les princes les plus illustres, invita Valdemar à venir le trouver à Lons-le-Saulnier; il le flatta même de la cession de quelques provinces en Italie, avec la souveraineté de toute la Vandalie. Valdemar, excité par le desir de servir la religion, résolut, malgré l'avis d'Absalon et de ses autres ministres, de se rendre auprès de l'empereur. Dès la première entrevue, Frédéric parla d'un ton menaçant de l'hommage qu'il prétendait lui être dû pour le royaume de Danemark. Absalon allégua envain les promesses faites auparavant. Valdemar surveillé ne put s'échapper en France : mais il opposa une vive résistance aux projets de Frédéric, qui finit par ne demander hommage que pour les provinces à conquérir sur les Vendes, et fit même prêter serment aux princes de l'empire d'aider Valdemar dans son entreprise. Le monarque danois ayant ainsi atténué par sa fermeté les funestes effets de son imprudence, refusa de prendre part à la querelle des compétiteurs de la chaire de saint Pierre, et retourna dans ses états. Son premier soin fut de faire revêtir d'une forte muraille le Danervik, retranchement élevé jadis au sud de Sleswig, dans la partie la plus étroite de l'isthme, pour garantir le Jutland d'une invasion étrangère. Bientôt les troubles qui agitaient la Norwége attirèrent son attention, et il donna tant d'inquiétudes à Erling, roi de ce pays, pour lui faire tenir ses engagements, qu'il le contraignit à conclure, en 1169, une paix honorable

pour le Danemark. En 1181, l'empereur sut déterminer Valdemar à lui fournir des forces navales dont il avait besoin pour réduire les habitants de Lubeck. Valdemar mena une flotte magnifique à l'embouchure de la Trave. Une révolte en Scanie et en Halland menaçait de devenir sérieuse : elle fut apaisée. Valdemar se disposait à marcher contre les Vendes qui faisaient de nouvelles excursions, lorsqu'une maladie le força de s'arrêter à Vordindborg, petite ville située sur le détroit qui sépare l'île de Seeland de celle de Falster. Il fut ramené à Ringsted dans l'intérieur. Un certain abbé, Jean de Scanie, qui se vantait de posséder de grands secrets dans l'art de guérir, lui donna un breuvage pour le faire transpirer. Le lendemain, 12 mai 1181, Valdemar fut trouvé mort dans son lit. Son tombeau se voit à Ringsted. Ce prince réunissait les principales qualités qui font chérir les rois : il était brave et bienfaisant; il rétablit l'ordre et fit régner l'abondance dans ses états ; au dehors il leur rendit la considération que les désastres des règnes précédents leur avaient fait perdre. Il fit rédiger les codes appelés la *loi de Scanie* et la *loi de Seeland*, qui sont encore en vigueur, et se font remarquer par leur sagesse et leur clarté. Il était de très-grande taille et se distinguait par son air majestueux. A son entrevue à Lubeck avec l'empereur, les Allemands se pressèrent tellement sur son passage pour le voir, que la tente de Frédéric en fut renversée ; les soldats, montant sur les épaules les uns des autres, s'écriaient que c'était là un prince véritablement digne de porter la couronne de l'empire. Valdemar eut deux fils : Canut VI et Valdemar II, qui régnèrent successivement. De ses six filles, qui presque toutes furent mariées à des princes, nous ne nommerons qu'Ingeburge, qui épousa Philippe-Auguste, roi de France, dont elle ne put se faire aimer. E—s.

VALDEMAR II, dit le *Victorieux*, né en 1170, fut fait chevalier en 1188, et créé duc de Sleswig, sous le règne de Canut VI, son frère aîné ; mais il n'obtint ce duché que pour le temps de sa vie, et à condition d'en faire hommage au roi. Il ne tarda pas à se signaler par sa bravoure : en 1200, il prit le commandement de l'armée danoise envoyée dans le Holstein ; défit les troupes du comte à Stilnow, et emporta toutes les places-fortes ; il entra en triomphe dans Hambourg, et toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. N'ayant pu s'emparer de Lauenbourg, il releva un fort voisin pour tenir la garnison en respect, soumit Lubeck, et retourna en Danemark. A la mort de son frère, en 1202, les droits de sa naissance et ses grandes actions fixèrent sur lui le choix des états. Il fut couronné le jour de Noël. Aussitôt après, il s'embarqua pour Lubeck, où il fut reconnu roi des Slaves, et seigneur de Nordalbingie : c'était presque tout le Holstein actuel. Il fit ensuite marcher son armée contre Lauenbourg, dont il ne se rendit maître qu'avec beaucoup de peine. Adolphe, comte de Holstein, détenu sous le règne précédent, fut mis en liberté, sous la condition de renoncer à tout ce qu'il possédait au nord de l'Elbe ; il donna des otages, et alla finir ses jours en paix. En 1204, Valdemar envoya des secours à Erling, roi de Norwége, qui l'emporta sur Guthorn, son compétiteur, et s'engagea de payer un tribut annuel au Danemark. L'année

suivante, les sollicitations de l'évêque de Livonie, et les indulgences promises à quiconque combattait les païens, entraînèrent Valdemar dans ce pays : mais il fut obligé de faire brûler un fort qu'il avait bâti dans l'île d'Oesel, parce que personne ne voulut s'exposer à y passer l'hiver ; et laissant là quelques vaisseaux et des troupes, il revint dans ses états. L'évêque Valdemar, dont le caractère turbulent avait causé tant de troubles sous le règne de Canut, ayant été tiré de sa prison en 1206, à la sollicitation du pape et de la reine, avait promis, par serment, de ne jamais demeurer en Danemark, ni dans aucun lieu où il pût causer de l'ombrage au roi. Mais bientôt, quittant Cologne, qu'on lui avait fixé pour séjour, il essaya de se faire nommer archevêque de Brême; l'empereur Philippe de Suabe, ennemi du roi de Danemark, favorisa cette élection, que le pape désapprouva. Valdemar conduisit son armée à Hambourg, et donna des troupes au compétiteur de l'évêque factieux. Le diocèse de Brême était presque tout envahi, lorsque la mort de Philippe et l'élection d'Othon, ami de Valdemar, ruinèrent complétement les espérances de l'évêque, ennemi juré de ce monarque. Les armes du roi de Danemark ne furent pas moins heureuses dans la Poméranie Orientale, aujourd'hui le royaume de Prusse : Valdemar reçut l'hommage du duc, et reconquit Dantzick, bâti par son père, mais perdu peu de temps après. Il profita de la paix qui suivit ces exploits, pour former ou achever des établissements utiles, publia diverses ordonnances, qui se trouvent encore dans le *Code de Scanie* ; rebâtit Lubeck ruiné par un incendie, et fonda Stralsund. En 1212, Othon s'étant allié contre Valdemar, avec Albert, margrave de Brandebourg, qui cherchait sans cesse à s'agrandir aux dépens du Danemark, du côté de la Vandalie, Valdemar prit le parti de Frédéric II, antagoniste d'Othon; il obtint de ce prince la cession absolue de toutes les provinces qu'il possédait en Allemagne, de sorte qu'elles furent ainsi unies au Danemark, et démembrées de l'empire. Les lettres-patentes datées de Metz servent de fondement au titre de roi des Vendes, que conservent encore les rois de Danemark. Othon, irrité, fit une irruption en Holstein, prit Hambourg, et soutint l'évêque Valdemar. A la nouvelle de l'approche du roi de Danemark, il repassa précipitamment l'Elbe. Bientôt Hambourg se rendit; et l'évêque Valdemar alla pour toujours s'ensevelir dans un cloître. Ayant assuré ses frontières du côté de l'Allemagne, Valdemar, à la tête de la flotte la plus considérable que l'on eût encore vue dans la Baltique, alla débarquer en Estonie, en 1218. Les Estoniens demandent la paix et le baptême, et sont renvoyés comblés de présents; mais trois jours après, il fondent à l'improviste sur les Danois, qui ne purent les vaincre qu'après avoir été rejoints par leurs auxiliaires, les Slaves et les Allemands. Suivant une tradition long-temps en vogue, les Danois, ayant perdu leur bannière au fort de la mêlée, commençaient à plier, lorsqu'il leur en tomba du ciel une autre de couleur rouge, avec une croix blanche au milieu. Ranimés à la vue de ce prodige, ils obtinrent la victoire. C'est cet étendard, nommé *Dannebrog*, qui figure encore au milieu des armoiries du Danemark, qu'il partage en quatre, et qui a don-

né lieu à l'ordre de Dannebrog. Après cette victoire éclatante, l'Estonie fut soumise; et les vainqueurs achevèrent la forteresse de Revel. Valdemar y laissa une forte garnison, et regagna le Danemark. L'année suivante, il revint en Estonie, pour pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les évêques de Revel et de Riga, fit un partage équitable des territoires, et se réserva l'Estonie et l'île d'Oesel. Ce prince avait ainsi porté la monarchie danoise au plus haut degré de puissance; et son règne avait été jusque-là constamment heureux. Le reste ne fut qu'une suite de malheurs. Henri, comte de Schwerin, contraint de faire hommage de ses états à Valdemar, qui ensuite, pour le punir d'un manque de parole, lui en avait enlevé une partie, nourrissait contre lui une haine implacable. Quelques auteurs attribuent la cause de son ressentiment à une injure faite à son honneur. Habile à feindre, il vint à la cour de Valdemar, et par ses démonstrations d'attachement parvint à regagner sa confiance. En 1223, un jour qu'ils avaient chassé dans une petite île au sud de la Fionie, ils soupèrent ensemble. Le roi, qui s'était abandonné aux plaisirs de la table, dormait profondément. Des hommes apostés se saisissent de lui et de son fils aîné, les garrottent, et les transportent sur un navire qui aussitôt fait voile pour le Mecklenbourg. Henri mena d'abord ses prisonniers au château du comte de Danneberg, son allié, puis dans celui de Schwerin. La nouvelle de cet attentat causa une grande consternation dans le Danemark, et remit les armes à la main à tous ceux que la crainte seule tenait dans l'obéissance. Le sénat danois pria Frédéric II de s'intéresser à Valdemar; mais cet empereur voyait avec une secrète satisfaction la captivité de ce monarque. Honoré III, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, fit sommer Henri de le remettre en liberté; mais l'audacieux Henri y mit un prix excessif. Cependant le légat parvint à faire assembler un congrès des princes d'Allemagne à Northausen, et ensuite à Bordewick. Les ennemis de Valdemar dominant dans ces assemblées, on exigea de lui des conditions si dures, qu'il refusa d'y souscrire. Le comte d'Orlamund, son neveu, leva des troupes pour marcher à son secours; mais, battu près de Mœllen, il fut pris et envoyé dans la même prison. Le sénat de Danemark, ne voulant plus tenter le sort des armes, renoua des négociations, et les appuya par des présents qu'il répandit dans l'empire. La ligue formée contre Valdemar se désunit. Henri conclut pour lui et pour quelques-uns de ses alliés une convention avantageuse; et le roi sortit enfin de captivité, s'engageant à payer une rançon énorme, et à céder la Nordalbingie, ainsi que d'autres territoires. Le traité fut signé le 25 novembre 1225. Henri n'en exécuta pas toutes les conditions. En 1227, Valdemar entra en campagne, et conquit la partie orientale du Holstein; mais malgré les secours que lui offrit Othon, duc de Lunebourg, le seul allié qui lui fût resté fidèle, il assiégea en vain Itzehoe et Segeberg. Henri et ses confédérés vinrent le combattre à Bordenhœved, près de Segeberg. Au milieu de l'action, les Dithmarses, qui composaient une partie de l'armée de Valdemar, tournèrent leurs armes contre les Danois, qui après une longue résistance furent obligés de lâcher pied. Le roi perdit un œil, fut renversé de cheval, et n'échappa

qu'avec peine à ses ennemis. Cette guerre malheureuse fit naître dans son cœur le desir d'un rapprochement: il fit la paix en 1229; elle lui coûta le Holstein, le Mecklenbourg et la Poméranie, où il ne conserva que la principauté de Rugen. En 1238, Revel et une partie de la Livonie rentrèrent sous l'obéissance du Danemark. Quatre ans auparavant, une entreprise infructueuse contre Lubeck avait été suivie de grands désastres pour la flotte danoise. Valdemar, renonçant à la guerre, refusa ensuite de prêter l'oreille aux propositions que lui fit Grégoire IX de placer Abel, son second fils, sur le trône impérial. Il s'occupa de la réforme des lois, et publia le *Code de Jutland*. En 1231, il avait perdu son fils aîné, nommé Valdemar comme lui, et qui avait partagé ses adversités. Ce jeune prince, couronné dès 1218, portait communément le nom de roi; et il est désigné sous le nom de Valdemar III. Il fut tué par accident à la chasse, peu de temps après avoir épousé Éléonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal. Comme il ne laissait pas d'enfants, Valdemar engagea les états à nommer roi son second fils Éric, déjà duc de Sleswig. Afin de prévenir les mésintelligences que le caractère de ses fils ne rendait que trop vraisemblables, il fit Abel, le troisième, duc de Sleswig, et investit Christophe, le quatrième, des îles de Lolland et de Falster. Canut, son fils naturel, eut la Blekingie, et Nicolas, autre fils naturel, le Halland septentrional. Après avoir pris ces arrangements, qui ne pouvaient qu'affaiblir le royaume, Valdemar mourut le 28 mars 1241. Il avait épousé, en 1205, Marguerite Dankmar, fille de Przemihl-Ottocar Ier., roi de Bohême; et, après la mort de cette princesse, en 1212, Bérengère, fille de Sanche Ier., roi de Portugal. E—s.

VALDEMAR III était le troisième fils de Christophe II. Ce dernier, qui avait perdu Éric, son fils aîné, qu'il avait fait proclamer roi, mourut en 1333, laissant le Danemark dans une triste position qui dura sept ans. La Scanie, le Halland, la Blekingie étaient entre les mains des Suédois. Le comte de Holstein était maître du Jutland et de la Fionie; un autre possédait les îles de Seeland et de Lolland; il ne restait au roi que quelques terres dans les îles; des seigneurs danois occupaient les autres. L'autorité royale était anéantie; l'agriculture dépérissait; le commerce avait passé entièrement dans les villes anséatiques. Othon et Valdemar, fils de Christophe, voulant faire cesser les maux de leur patrie, s'unirent avec le margrave de Brandebourg, qui promit de les aider contre les comtes de Holstein. En 1337, dès qu'Othon eut quelques troupes à sa disposition, il marcha en Jutland; Gerhard, comte de Holstein, le rencontra près de Tappehède, à peu de distance de Viborg, mit son armée en déroute, le fit prisonnier, et l'envoya dans le château de Segeberg, d'où les bons offices de l'empereur et du margrave de Brandebourg ne le tirèrent que long-temps après. Valdemar, duc de Sleswig, et neveu de Gerhard, lui céda la plus grande partie de ses domaines. Les Danois rebutés d'un joug tyrannique, avaient déjà rappelé Valdemar; les Jutlandais, sans attendre son arrivée, se soulevèrent contre Gerhard. Il arriva d'Allemagne à la tête d'une armée, et envahit la moitié de la péninsule; mais le poignard d'un assassin arrêta ses progrès.

Après sa mort ses troupes se découragèrent, et les Danois élurent Valdemar, en 1340. Ce prince reçut cette nouvelle à la cour de l'empereur Louis de Bavière, qui, dès sa jeunesse, le faisait élever près de lui, et qui dans cette occasion lui donna de nouvelles preuves d'attachement. Dans une conférence tenue à Spandau, chez le margrave de Brandebourg, fils de Louis, les différends du nouveau roi avec Valdemar, duc de Sleswig, et avec les comtes de Holstein furent terminés. On arrêta qu'Othon serait mis en liberté après avoir renoncé à toutes ses prétentions à la couronne de Danemark; que le duc de Sleswig donnerait sa sœur en mariage au roi, avec une grosse somme d'argent, et que Valdemar la paierait aux comtes. Le traité fut confirmé la même année à Lubeck, et Valdemar fit publier, à son arrivée en Danemark, une amnistie pour tous ceux qui s'étaient révoltés contre son père. Il était proclamé roi; mais il n'avait ni puissance réelle, ni argent. Avec de l'adresse, de la patience et de l'économie, il se procura tout ce qui lui manquait. Dans une entrevue qu'il eut à Varberg, en 1343, avec Magnus, roi de Suède, il lui céda, pour une somme considérable, toutes les possessions danoises à l'est du Sund; on lui rendit le château de Copenhague. L'Estonie avait été plus onéreuse que profitable au Danemark : en 1347, Valdemar en fit la cession au grand-maître des chevaliers porte-glaive. Avec l'argent qu'il se procura par ces moyens, il racheta successivement ses domaines engagés. Ensuite, les dissentions qui divisèrent la Suède donnèrent à Valdemar, en 1360, la facilité de recouvrer la Scanie et la Blekingie. D'un autre côté, il ne perdait pas de vue les affaires de l'extérieur. En 1349, il avait volé au secours de son beau-frère, Louis de Brandebourg, assiégé dans sa capitale par les troupes de l'empereur Charles IV. Il allait marcher sur Berlin, quand un armistice fut conclu et bientôt suivi de la paix. Valdemar fut dédommagé, par une forte somme, des frais que cet armement lui avait occasionnés. La sévérité avec laquelle il travaillait à rétablir le bon ordre causa des soulèvements dans le Jutland et ailleurs. Sa prudence vint à bout de les réprimer; mais l'on avait été si accoutumé à l'anarchie que son gouvernement parut tyrannique, et que souvent on poussa la haine jusqu'à lui donner le nom de *Mauvais*. La conquête de la Scanie l'avait encouragé à entreprendre des expéditions de ce genre. Les îles d'OEland et de Gothland s'étaient montrées rebelles au roi de Suède, allié de Valdemar. Celui-ci, appelé pour les réduire, se présente devant Visby, capitale de Gothland, et malgré la prompte soumission de cette ville, la livre au pillage, et n'épargne pas les magasins appartenant aux négociants des villes anséatiques; il traite de même OEland, et retourne en Danemark chargé de butin. Cette conquête produisit une ligue de la Suède, de la Norwége, des comtes de Holstein, du duc de Mecklenbourg et des villes anséatiques, contre Valdemar. Elle ne fut pas heureuse, et un traité y mit fin en 1364; mais le calme fut de peu de durée. Toutes les villes anséatiques se confédérèrent : Valdemar, obligé à son tour de recourir aux négociations, réussit à diviser ses ennemis. Enfin, un traité conclu avec ces villes, leur assura des avantages pour leur commerce. Sur ces entre-

faites, Valdemar arrêta le mariage de sa fille Marguerite avec Haquin, roi de Norwége (*V.* MARGUERITE, XXVII, 33). Bien qu'enveloppé encore dans une guerre acharnée avec ses voisins, il avait quitté le Danemark en 1363, était allé en Allemagne, puis en Pologne, où il avait renouvelé son alliance avec Casimir; de là à Prague, pour réclamer le paiement du tribut que les Lubeckois lui devaient, et enfin à Avignon, pour se plaindre au pape de la conduite factieuse de plusieurs villes de son royaume et des états voisins. De retour, après dix mois d'absence, Valdemar trouva la tranquillité rétablie par une trève de trois ans. En 1366, il prit part à la guerre que Magnus, père d'Haquin, son gendre, faisait au duc Albert de Mecklenbourg, nommé roi par les Suédois. Albert, par des concessions considérables, réussit à lui faire retirer ses troupes; mais ayant conjuré l'orage, il ne se mit plus en peine de tenir ses promesses. Il accéda même à une alliance formée par les ducs de Mecklenbourg et les comtes de Holstein, avec la noblesse rebelle du Jutland, alliance à laquelle s'unirent les villes anséatiques de Vandalie. Accablé par ses ennemis, Valdemar sortit encore une fois de son royaume, où il ne se croyait pas en sureté. N'ayant pu réussir à lever des troupes en Brandebourg et en Misnie, il se rendit à la cour de l'empereur Charles IV, qui se contenta de lui donner des lettres contenant des menaces contre les confédérés. Valdemar n'en fit point usage, et revint, en 1372, dans ses états: ils avaient été dévastés par les ennemis, qui avaient obtenu une paix très-avantageuse par le traité de Stralsund, signé en 1370. A l'extinction de la race des ducs de Sleswig, Valdemar était déjà en possession d'une grande partie de leurs états. Il ne put poursuivre le projet de les réunir au Danemark, parce que les comtes de Holstein ne voulurent pas se dessaisir des places fortes qui leur étaient hypothéquées. Durant les trois dernières années de sa vie, il s'occupa de réformes qui lui attirèrent encore des tracasseries de la part de la noblesse. Il envoya au pape un ambassadeur, pour le prier d'excommunier les factieux: mais avant d'avoir reçu la réponse de Grégoire XI, il mourut le 25 octobre 1375, au château de Gurve, en Seeland, près d'Elseneur; il fut victime des remèdes qu'un charlatan lui donna pour le guérir de la goutte. Il eut de sa femme Hedwige, décédée un an avant lui: Christophe, mort en 1363; Ingeburge, épouse d'Henri, duc de Mecklenbourg; enfin, Marguerite, surnommée la Sémiramis du Nord. En lui s'éteignit la ligne masculine qui régnait en Danemark depuis un temps immémorial. Brave, actif, juste, mais fier, opiniâtre et emporté, Valdemar ne fut pas apprécié dans les temps malheureux où il régna. Il fut le restaurateur de son pays, et ne s'attira que sa haine. Ce fut sous son règne que la peste noire, qui désolait l'Europe, étendit ses ravages jusque dans l'Islande et le Groenland. Le premier il prit le titre de roi des Goths. En 1345, il avait fait le pélerinage de Revel à Jérusalem. E—s.

VALDÈS (JEAN), souvent appelé VALDESIUS ou VALDESSO et quelquefois VAL D'ESSO, gentilhomme, né en Catalogne, dont l'histoire est restée obscure, malgré l'influence qu'il exerça sur plusieurs hérétiques célèbres en Italie, au seizième siècle, et la réputation

que les Églises sociniennes lui ont faite. Il s'était d'abord livré à l'étude du droit, et avait rempli à l'étranger plusieurs missions de la part de Charles-Quint, dont il reçut un ordre de chevalerie. Ses voyages en Allemagne pendant les dix premières années de la réformation lui permirent de s'attacher secrètement aux nouvelles doctrines. Protégé par son titre de secrétaire du roi d'Espagne, il ne fut point inquiété pendant un assez long séjour qu'il fit à Naples, jusqu'à sa mort, arrivée en 1540, quoiqu'il y fût le chef d'une réunion de théologiens et de gens du monde, curieux des mêmes nouveautés. Il avait apporté avec lui les livres de Luther, de Mélanchthon, de Bucer, et de quelques anabaptistes. Les conférences dans lesquelles il les exposait ou les discutait, étaient fréquentées par des personnages de distinction, entre autres par une dame espagnole, Isabelle Manrique, qui émigra ensuite en pays protestant, et l'unique héritier du marquis de Vico, Galéas Carraccioli, jeune alors, qui abandonna une carrière brillante pour se retirer à Genève, où il mourut long-temps après. Cette société assez nombreuse, mais trop faible pour attaquer la religion du pays, continuait de fréquenter les églises, et de faire profession extérieure de catholicisme. Les dogmes protestants y étaient admis sur quelques points, sur quelques autres on s'en éloignait : il est remarquable qu'à la même époque, le même levain fermentait en divers endroits de l'Italie, en Toscane, en Piémont, à Bologne, à Padoue, à Vicence ; et que les idées des novateurs manifestèrent bientôt une même direction, lorsque, dans cette dernière ville, le siennois Lelius Socin fit éclater le nouvel arianisme auquel son nom est resté attaché. Jean Valdès paraît avoir été un des premiers auteurs de cette secte, rejetée depuis également par les communions catholique et protestantes, et reléguée vers les confins de l'Europe civilisée, en Pologne et en Transylvanie. Pierre Martyr, et plus encore Bernardin Ochin, se préparèrent, dans les entretiens de Valdès, à abandonner l'Église catholique, et il est probable que l'évêque Vergerio le connut aussi. Vers 1542, les gouvernements d'Italie, et particulièrement celui de Naples, s'occupèrent sérieusement d'étouffer les germes de l'hérésie naissante ; Valdès était mort depuis deux ans ; autrement il eût difficilement échappé aux poursuites dirigées contre ses disciples, qui furent dispersés ou contraints à faire amende honorable ; quelques-uns même furent livrés au supplice. C'est donc par erreur que Sandius, en le citant un des premiers dans sa *Bibliotheca antitrinitariorum*, a dit de lui : *Floruit anno* 1542. La date de sa mort est donnée d'une manière positive dans une préface de Celius Secundus Curion, éditeur italien de son principal ouvrage. Cet ouvrage était écrit peut-être en espagnol, mais il ne paraît pas avoir été publié en cette langue ; Curion le donna en 1550, à Bâle, sous ce titre : *Le cento e dieci considerazioni del S. Giovanni Valdesso, nelle quali si ragiona delle cose piu utili, piu necessarie, e piu perfette della cristiana professione*, in-12. Cet éditeur ne nomme pas la personne qui a fait la traduction qu'il publie ; il convient seulement qu'il a dû rester quelques formes espagnoles dans le style. Il vante beaucoup les mœurs irréprochables, ainsi que le talent de persuasion,

et la douceur évangélique, dont son auteur avait offert l'exemple durant sa vie. C'est du célèbre Vergerio qu'il tient ces éloges, et qu'il a reçu le manuscrit pour le publier. *Les cent et dix considérations divines* parurent en français, en 1563, traduites par un gentilhomme nommé Cl. de Kerquifinen, Lyon, in-8°.; et en anglais, Oxford, 1668, in-4°. Ce livre, plus ascétique que dogmatique, présente moins directement les hérésies de l'auteur que ses ouvrages de théologie, aujourd'hui peu recherchés et difficiles à trouver. Ils consistent en *Commentaires* sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, sur l'Épître aux Romains et la première aux Corinthiens, de saint Paul. Enfin nous emprunterons à Bayle le titre entier d'un écrit de Valdès publié à Venise, in-8°., sans date : *Due dialoghi, l'uno di Mercurio e Caronte, nel quale, oltre molte cose belle, graziose e di buona dottrina, si racconta quel che accade nella guerra dopo l'anno 1521; l'altro di Lattantio e di un Archidiacono, nel quale puntualmente si trattano le cose avvenute in Roma nell' anno 1527. Di spagnuolo in italiano con molta accuratezza e tradotti e revisti.* — Deux Ferdinand VALDÈS furent professeurs à Alcala, l'un de langue grecque, l'autre de médecine. Le premier a donné une *Introductio in grammaticam græcam*, Alcala, 1556; l'autre un *Traité de l'utilité de la saignée dans la petite vérole et autres maladies des enfants*, dont il se fit deux éditions, la première en latin, Séville 1583, in-4°., et la seconde en espagnol. — Alph. Inigo VALDÈS, avocat à Madrid, a publié: *Tractatus eleemosynæ, ex visceribus et medullis utriusque juris excerptus*, Madrid, 1588. — François VALDÈS, mestre-de-camp sous le règne de Philippe II, est auteur de : *Espejo y diciplina militar en el qual se trata del oficio del sargente mayor*, Bruxelles, 1586 et 1590, in-4°., Madrid, 1591, in-8°., Anvers, 1601. — Diego VALDÈS, né dans les Asturies, étudia à Valladolid, où il devint avocat et professeur de droit canonique; ensuite il fut magistrat à Grenade. On a de lui : *De dignitate regum Hispaniæ*, Grenade, 1602, in-fol.; et des *Additions* à une édition des *Lecturæ variorum jurium* de Rodrigue Suarez, Valladolid, 1590, — Un autre écrivain du même nom, omis par Nic. Antonio, est le licencié Jean de VALDÈS y Melendez, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre poète Melendez Valdez, mort en France en 1817 (*V.* XXVIII, 199). Celui dont nous parlons, qui vivait à la fin du seizième siècle, n'est plus connu que par un certain nombre de poésies comprises dans l'intéressant recueil de son contemporain P. de Espinosa : *Flores de poetas ilustres de España*, Valladolid, 1605, in-4°. Ces poésies, dont plusieurs sont d'assez heureuses imitations d'Horace, offrent de l'agrément, de l'esprit et une gaîté satirique assez piquante, mais beaucoup de mauvais goût. Sedano, dans son *Parnaso*, en cite un exemple qui réunit tous ces caractères. V—G—R.

VALDÈS (DON ANTONIO), ministre espagnol, né dans les Asturies, vers 1735, d'une famille noble, entra dans l'ordre de Malte, où il fit ses caravanes, et dont plus tard il devint bailli grand'croix. Il servit aussi dans les armées navales espagnoles, et s'y distingua comme capitaine de vaisseau, brigadier de ma-

rine et chef d'escadre. Charles III, lui confia le porte-feuille de la marine, en 1781; et le nouveau ministre justifia le choix de son souverain par des talents supérieurs et une application surnaturelle. C'était par ses soins que les forces navales de la monarchie espagnole, dans l'espace de six ans, avaient presque doublé, et se trouvaient portées à cent quinze vaisseaux de ligne, sans compter les frégates. Ce fut aussi sous son ministère que furent construites, à Algeziras, les fameuses batteries flottantes, dont les fâcheux résultats contre Gibraltar (*V.* D'ARCON) ne doivent pas plus être attribués à Valdès que l'issue inutile de deux expéditions contre Alger, en 1783 et 1784. Son administration est mémorable par l'adoption d'un nouveau pavillon de la marine espagnole, lequel est encore le seul en usage; par la fondation de quatre bassins de construction dans le port de Cadix, où il n'en existait pas un seul; par l'établissement de pompes à feu à Carthagène, pour remplacer les pompes à chaînes qui servaient à caréner les vaisseaux dans les bassins de construction, et dont la manœuvre pénible abrégeait la vie des forçats; par quatre voyages de découvertes, deux pour relever d'une manière certaine les côtes du détroit de Magellan, un pour reconnaître les établissements des Russes et des autres nations européennes à l'ouest de l'Amérique Septentrionale, et le quatrième uniquement pour contribuer aux progrès des sciences naturelles et de la navigation; enfin par la belle défense d'Oran et de Ceuta contre les Musulmans d'Alger et de Maroc, faits militaires non moins honorables pour les marins espagnols qui secoururent ces places, que pour les troupes de terre qui en formaient les garnisons. Ce fut encore sous le ministère de Valdès que les escadres d'Espagne, réunies à celles d'Angleterre, occupèrent Toulon (1793), et reprirent sur les Français quelques îles de la Méditerranée. Charles III, qui connaissait le zèle et les talents de Valdès, étendit ses attributions, en 1787, en augmentant son travail et sa responsabilité. Ayant supprimé le ministère des Indes, après la mort de Galvez, il réunit à celui de la marine tout ce qui concernait le commerce, les finances, la guerre et la navigation des possessions espagnoles dans les deux mondes. Valdès avait été nommé par ce monarque lieutenant-général des armées navales et grand-croix de l'ordre de Charles III. Sous le règne de Charles IV, il conserva le porte-feuille de la marine; mais en avril 1790, on lui retira une partie des attributions du ministère des Indes, et il ne fut plus chargé que des détails maritimes de ce département. Il fut fait gentilhomme de la chambre du roi, en 1791; élevé, en novembre 1792, au grade suprême de capitaine-général des armées navales (amiral), dont était revêtu alors le seul don Louis de Cordova. Après la paix de Bâle (1795), Valdès fut décoré de l'ordre de la Toison-d'Or; mais ce fut là le terme de ses récompenses et des services qu'il avait rendus pendant un ministère de quatorze ans. Soit que l'âge eût diminué son activité, soit plutôt qu'il n'eût pas su gagner les bonnes grâces d'Émanuel Godoy, et qu'il eût été compromis dans quelque intrigue contre ce favori, il se vit forcé de donner sa démission. On lui laissa néanmoins les honneurs du ministère, avec les titres et les traitements de conseiller-d'état et de ca-

pitaine-général. Il vécut depuis dans une retraite absolue, jusqu'à l'époque des révolutions de 1808. Après le départ de Charles IV et de Ferdinand VII pour Baïonne, on ne voit figurer le nom de Valdès dans aucun des actes de soumission des différents corps de l'état et des administrations provinciales envers Buonaparte et le nouveau roi qu'il avait donné à l'Espagne; mais il fut nommé, par le royaume de Léon, l'un des trente-cinq membres de la junte centrale de Séville, qui, depuis septembre 1808, fut chargée de maintenir l'indépendance de la monarchie espagnole, et de la gouverner en l'absence de son souverain légitime. Les progrès des Français ayant obligé cette junte à quitter Séville, en janvier 1810, pour se retirer à Cadix, Valdès et deux autres membres, à leur passage à Xerez, furent sur le point d'être massacrés par la populace, qui, furieuse des revers des armes espagnoles, les attribuait injustement au gouvernement provisoire. On ne les sauva qu'en les renfermant, comme prisonniers d'état, dans un couvent, d'où le général Castaños parvint à les faire sortir, peu de jours après. Valdès se rendit dans l'île de Léon, et prit part à la nomination d'une régence de cinq membres. Comme il était très-avancé en âge, il ne survécut pas long-temps à la secousse qu'il venait d'éprouver: mais nous ignorons le lieu et la date de sa mort.— Valdès laissa plusieurs neveux: l'un, don Raphaël VALDÈS, servit, comme maréchal-de-camp, dans le corps de troupes espagnoles qui occupa Toulon en 1793, et se distingua ensuite, comme lieutenant-général, à l'armée de Catalogne, en 1794 et 1795. — L'autre, don Caïetano VALDÈS, brigadier de marine, signala sa valeur, en 1805, à la bataille de Trafalgar, où il commandait le *Neptune*, qu'il fut forcé de faire échouer. Parvenu au grade de chef d'escadre et de lieutenant-général, et employé comme commandant de ports, il prit parti, en 1809, pour les cortès contre les Français, et ensuite contre Ferdinand VII; fut condamné, en décembre 1815, à dix ans de détention, dans le château d'Alicante; recouvra la liberté en 1820, fut membre des derniers cortès, obligé de fuir en 1823, et compris dans la sentence de 1826, qui a condamné à la peine de mort et à la confiscation des biens soixante-cinq membres des cortès qui, dans une des dernières séances, avaient voté la déchéance du roi. A—T.

VALDIVIA (don PEDRO DE), capitaine espagnol, conquérant du Chili, étudia l'art de la guerre en Italie, où il s'acquit la réputation d'un bon officier, accompagna Pizarre au Pérou, en 1532, devint son mestre-de-camp, et contribua, par ses dispositions et sa bravoure, à la défaite du parti d'Almagro, le 6 avril 1538. Nommé gouverneur du Chili, dont ce dernier n'avait soumis que les provinces sujettes aux incas du Pérou, il pénétra plus avant, et remporta plusieurs victoires contre des tribus belliqueuses et confédérées, fonda la ville de Saint-Iago, prévint une conspiration formée contre lui par ses propres troupes, ouvrit les mines de Quilotta, et poursuivait ses conquêtes, lorsque les troubles du Pérou forcèrent Pizarre à le rappeler avec une partie de ses soldats. Valdivia revint au Pérou, en 1547, avec le dessein de servir Gonzale Pizarre dans sa rébellion; mais ayant appris l'arrivée du président La Gasca, envoyé par Charles-Quint pour rétablir l'autorité royale, il pas-

sa sous ses drapeaux, contribua, en 1568, au triomphe du parti royaliste, et fut nommé capitaine-général de tout le Chili, pour en poursuivre la conquête. Les Indiens avaient profité de son absence pour détruire la plupart de ses établissements. Valdivia les attaqua, en 1550, avec son courage ordinaire, rebâtit les villes qu'ils avaient détruites, et força les tribus guerrières à recevoir le joug. Formant ensuite un projet très-vaste, mais très-dangereux, il traversa un pays immense, et fonda la ville de la Conception, sur la côte de la mer du Sud, la ville *Impériale* et Villa-Ricca, ainsi nommée à cause des riches mines qui l'avoisinent. Mais en étendant ainsi ses conquêtes, Valdivia affaiblit ses forces. Attaqué, en 1559, avec le plus grand acharnement par les Arauques, le peuple le plus intrépide du Chili, il fut défait, enveloppé, pris et attaché à un arbre; il vit les Indiens massacrer tous ses soldats, et eut lui-même la tête cassée avec une massue. D'autres assurent qu'on lui coula dans la gorge de l'or fondu, en lui disant de se rassasier d'un métal pour lequel il avait montré une soif si insatiable. Suivant les historiens espagnols, les Indiens firent des flûtes et autres instruments avec ses os; et ils conservèrent son crâne comme un monument de leur victoire, qu'ils s'engagèrent à célébrer par une fête annuelle.

B—P.

VALDO (PIERRE) (1), le chef des hérétiques connus sous le nom de Vaudois, était né dans le douzième siècle à Vaux, sur les bords du Rhône. Il s'établit à Lyon, et acquit par le commerce une fortune considérable. Frappé de la mort subite d'un de ses amis, il résolut dès-lors de mener une vie pénitente, et ayant vendu ses biens, il en distribua le prix aux pauvres. L'abondance de ses aumônes ne pouvait manquer d'attirer à sa suite un grand nombre de malheureux. Valdo, touché de leur ignorance autant que de leur misère, fit traduire en langue vulgaire quelques livres de la *Bible*, qu'il se chargea de leur expliquer. En cherchant à inspirer à ses auditeurs le détachement du monde et le mépris des richesses, recommandé par l'évangile, il finit par se persuader que, pour être chrétien, il fallait imiter dans tous ses points la vie des apôtres. Il s'attribua, dans ce but, et reconnut à ses disciples, hommes et femmes, le droit d'annoncer la parole de Dieu. L'archevêque de Lyon sentit le danger de leur laisser faire des instructions publiques; mais ils continuèrent de prêcher en secret, soutenant que tout laïque, homme de bien, a le même droit que les prêtres d'enseigner et d'administrer les sacrements. Cette doctrine, condamnée par le concile général de Latran, en 1179, l'a été, depuis, un grand nombre de fois. Valdo, chassé de Lyon, se retira dans les montagnes du Dauphiné et du Piémont, d'où ses disciples se répandirent dans toute l'Europe. Nommés tantôt Lionistes ou Léonistes, du nom latin que portait alors la ville de Lyon, tantôt Sabbatès ou Insabbatès, de la forme de leur chaussure, et enfin Vaudois, du nom de leur fondateur, on les vit se multiplier en Provence, en Languedoc, dans les Pays-Bas et en Allemagne, adoptant les mœurs de diverses sectes : mais il est certain

(1) Suivant Théod. de Bèze et Jean Léger, Pierre de Lyon, loin d'être le fondateur et le dénominateur de cette secte, ne fut appelé *Valdo* que parce qu'il suivit la doctrine des *Vaudois*, c'est-à dire des habitants des vallées.

que, dans l'origine, les Vaudois n'étaient séparés de l'église catholique que par leur empiétement sur les droits des pasteurs légitimes, et que d'ailleurs ils admettaient presque tous les autres points de sa croyance (Voy. l'*Histoire des variations*, liv. XI). Cependant les Protestants regardent Valdo comme un de leurs précurseurs, et ils ont admis ses disciples dans leur communion. Suivant Flaccus Illyricus, Valdo était un homme instruit (2); et c'est à lui qu'il faudrait attribuer la première traduction de la *Bible* en langue vaudoise; mais cette version, dont on ne connaît plus aucune copie, était d'Étienne d'Acusa (3). Les Vaudois, exterminés dans le reste de l'Europe, ne se sont maintenus qu'avec beaucoup de peine dans les trois vallées du Piémont, où ils s'étaient d'abord établis. Ils y possèdent treize églises, et y forment une population d'environ vingt mille ames. Par une ordonnance du 10 janvier 1824, le roi de Sardaigne, leur souverain, leur a accordé l'autorisation de construire un hôpital pour leurs pauvres malades, et de le faire desservir par un médecin et des chirurgiens de leur croyance. Outre l'*Histoire des variations*, on peut consulter sur les dogmes des Vaudois, le *Dictionnaire des hérésies*, de l'abbé Pluquet. Leur principal historien est Jean Léger (*V.* ce nom); mais on ne doit pas lui accorder une entière confiance. W-s.

VALDORY (GUILLAUME), mort en 1620, est auteur d'un *Discours du siége et désassiégement de la ville de Rouen*, en 1591, *avec le pourtrait du V. et du N. Fort, par le capitaine G. Valdory*, Rouen, Ric. Lallemant, 1592, in-8°. C'est un monument historique fort curieux et bon à consulter sur le siége de cette place par Henri IV. — Un autre VALDORY, de la même famille, a publié les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu et du règne de Louis XIII*, tirées du *Mercurio di Siri*, Amsterd. (Rouen), 1717, 2 v. in-12. — VALDORY (CLAUDE), de la même famille, né à Rouen en 1601, entra dans la congrégation des Jésuites, et s'y livra à la prédication, comme missionnaire, pendant près de quarante ans. Il a laissé, entre autres écrits ascétiques : I. *Réponse au ministre Trintet*, in-4°., 1657, dans laquelle il défend le culte de la croix. II. *Traité de la servitude à la croix*, in-8°., 1660. III. *Traité de la sainte mort du chrétien*, Paris, in-12, 1672. M—G—R.

VALDRADE. *Voyez* LOTHAIRE, XXV, 80.

VALENÇAY. *Voyez* ESTAMPES, XIII, 360.

VALENCE (CYRUS-MARIE-ALEXANDRE DE TIMBRUNE-TIMBRONE, comte DE), général français, né à Agen en 1757, était neveu de Timbrune, gouverneur de l'école militaire. Il entra au service, dans l'artillerie, en 1774; passa, en 1778, comme capitaine, dans un régiment de cavalerie, devint aide-de-camp du maréchal de Vaux, et fut nommé colonel en second en 1784. Vers ce même temps il fut premier écuyer du duc d'Orléans; celui qui est mort en 1785, colonel du régiment de Chartres-Dragon. Doué de tous les avantages extérieurs, qui étaient relevés chez lui par un esprit plein de grâce,

(2) *Fuit homo doctus ut ex vetustis membranis cognosco. Catal. testium veritatis*, lib. XV.

(3) Voy. le *Catalogue des manuscrits de Genève*, par Senebier, p. 463; on y trouve une notice sur trois ouvrages en langue vaudoise, le plus ancien du douzième, et les deux autres du quatorzième et du quinzième siècle.

une politesse noble et aisée, beaucoup d'usage du monde et du grand monde, il obtint, au commencement du règne de Louis XVI, du succès à Paris et à la cour, mais surtout auprès d'une grande dame, à laquelle il n'a manqué que le titre de princesse. Toutes les feuilles à-la-main, et les recueils d'anecdotes de cette époque ont rapporté une circonstance piquante qui aurait contribué à décider le mariage de Valence avec la fille cadette de Mme. de Genlis. Cette dame a très - souvent parlé de lui dans ses Mémoires récemment publiés; et a nié complétement la scène de son gendre surpris par le duc d'Orléans aux genoux de Mme. de Montesson, où il n'était tombé, dit alors celle-ci, à ce que l'on prétend, que pour demander la main de sa jolie nièce, presque identifiée déjà avec la maison de ce prince. Valence, de son côté, a toujours démenti le fait allégué, ne convenant que du vif desir qu'avait eu Mme. de Genlis de le voir entrer dans sa famille. Il demeura attaché, sinon à la maison, du moins à la société intime du nouveau maître du Palais-Royal, devenu trop fameux à dater de 1789, et se montra comme lui partisan de la révolution. Ayant été nommé député suppléant aux états - généraux, il n'y siégea point. Dès le commencement des hostilités, en 1792, il passa à l'armée de Luckner, comme maréchal-de-camp, puis à celle de Dumouriez, fut nommé lieutenant-général, et commandant de la réserve à l'affaire de Valmy en Champagne (*Voy.* DUMOURIEZ et KELLERMANN, au Supplément). Il y fit preuve de beaucoup de courage, et fut ensuite chargé de suivre les Prussiens dans leur retraite, signa la capitulation de Longwy, et s'empara de Charleroi et de Namur. Dumouriez lui ayant confié, au commencement de 1793, le commandement de l'armée qui devait faire face au prince de Cobourg, il laissa sous les ordres de Dampierre (*V.* ce nom) ses avant-postes disséminés sur la Roër; et ils furent tous enlevés et rejetés sur Liége, où Valence ne put les attendre. Le siége de Maëstricht fut abandonné à la hâte; et ce ne fut que dans les plaines de Tirlemont que l'armée française, dont Dumouriez était revenu prendre le commandement, put se rallier et marcher contre les Autrichiens, qui remportèrent sur elle la victoire de Nerwinde (18 mars 1793). Valence montra encore la plus grande valeur dans cette journée, et il y fut blessé grièvement au front en chargeant à la tête de la cavalerie. Obligé, le mois suivant, de quitter la France avec Dumouriez, il fut mis hors la loi par un décret de la Convention, et se retira successivement en Angleterre, en Hollande, puis à 5 lieues d'Hambourg, où il prit pour secrétaire, à ce que nous apprend Mme de Genlis, Mlle Fernig, une de ces deux sœurs amazones qui avaient servi dans l'armée de Dumouriez, enfin dans le Holstein, où il vécut sans faire parler de lui, jusqu'à ce que le gouvernement consulaire lui permît de revenir dans sa patrie, en 1801. Dès-lors, attaché à la fortune de Buonaparte, il fut nommé sénateur en 1805, et commanda en 1807 une division de l'armée d'Espagne, puis en Allemagne et en Russie, une division de cavalerie, sous les ordres de Murat. Au moment de l'invasion de 1813, Napoléon l'envoya à Besançon, en qualité de commissaire extraordinaire; et Valence fit, dans cette contrée, des efforts inutiles pour résister aux

alliés. Revenu dans la capitale, au moment du rétablissement des Bourbons, il signa, le 1er. avril, comme secrétaire du sénat, la déchéance de Buonaparte, et fut nommé pair de France par le roi, le 4 juin 1814; mais après le second départ de ce prince, en mars 1815, il entra dans la chambre des pairs que Buonaparte avait créée à son retour, en fut nommé secrétaire, et prit beaucoup de part à ses discussions. Après la défaite de Waterloo, il parla avec force contre la décision de la chambre des représentants, qui s'était déclarée en permanence, et fut ensuite un des commissaires du gouvernement provisoire pour traiter d'un armistice avec les généraux Blücher et Wellington, dont les troupes environnaient Paris. Compris, après le retour du roi, dans les mesures prises contre les partisans de Buonaparte, il fut mis à la retraite comme général, et il cessa de faire partie de la chambre des pairs : mais il y rentra en novembre 1819, et fit systématiquement partie de l'opposition, sans se montrer jamais d'une manière hostile, et n'y tenant essentiellement que par ses affections personnelles. Il mourut, le 5 février 1820, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle il était revenu à la religion. Mme. de Montesson lui avait transmis, en 1806, par testament, toute sa fortune. Il n'a laissé que deux filles, dont une a épousé le comte Wischer de Celles, préfet sous Buonaparte, et aujourd'hui membre de la chambre haute du royaume des Pays-Bas. Outre ses Discours à la chambre des pairs, où Lacépède lui paya un tribut d'éloge funèbre, il a publié, en 1796, à Hambourg, un vol. in-8o., intitulé : *Essai sur les finances de la république française et sur les moyens d'anéantir les assignats*. L—P—E.

VALENCIENNES (Pierre-Henri), paysagiste, né à Toulouse en 1750, avait été d'abord destiné par ses parents à l'étude de la musique. Son inclination pour la peinture l'emporta; et il fut envoyé à Paris, où il entra dans l'école de Doyen. Il puisa chez cet habile maître ce style historique qui est une des qualités les plus remarquables de ses productions; mais, entraîné par son goût particulier, c'est au paysage qu'il consacra plus spécialement son pinceau. Il se rendit en Italie, pour perfectionner son talent. L'étude de la nature, celle des chefs-d'œuvre du Poussin et de Claude Lorrain, qu'il eut occasion de voir et de copier à Rome, achevèrent de mûrir son goût et de former son style. Sa réputation l'avait précédé lorsqu'il revint en France; et il ne tarda pas à être admis parmi les membres de l'académie de peinture. Son exemple apporta un changement notable et avantageux dans le genre du paysage; et il eut, dans cette partie de l'art, l'influence qu'à la même époque Vien avait dans le genre historique. Il forma une école, d'où sont sortis la plupart des paysagistes dont s'honore en ce moment la France; et pour ne citer que les morts, c'est à ses leçons que nous devons Prevost, le célèbre peintre des panoramas. Non content de montrer, par ses ouvrages, la marche qu'il fallait suivre, il voulut y joindre la théorie, et composa son *Traité de perspective et de l'art du paysage*, 1800, in-4o.; seconde édition, 1820, in-4o. ouvrage remarquable par la solidité des principes, la clarté des préceptes et la profonde connaissance qu'il y montre de tous les secrets

de son art. C'est, dans son genre, un livre entièrement classique (1). Quoique Valenciennes n'ait point fait partie de l'Institut, il n'en était pas moins regardé, et à juste titre, comme le plus habile paysagiste de son époque : mais c'est qu'au moment où l'Institut fut fondé, on n'admit dans la classe des beaux-arts que des peintres d'histoire. Si par la suite il n'y fut point reçu, c'est une injustice à ajouter à toutes celles dont aucun corps savant n'est exempt. Valenciennes était chevalier de la Légion-d'Honneur. Il sera toujours regardé comme un artiste d'un talent supérieur. Il n'a pas la vérité de Claude Lorrain, de Ruysdaël, de Berghem ; mais lui seul, depuis le Poussin, a su donner au paysage cette noblesse, cette grandeur de style qui l'élèvent au niveau de l'histoire. Parmi ses productions les plus estimées, on cite *Philoctète dans l'île de Lemnos ; OEdipe trouvé sur le Cythéron ; OEdipe devant le temple des Euménides*. Le Musée du Louvre possède le chef-d'œuvre de Valenciennes : c'est un grand paysage historique, représentant *Cicéron, lorsqu'il était questeur en Sicile, découvrant le tombeau d'Archimède*. Cet artiste, qui était associé de l'académie de peinture de Toulouse, est mort à Paris le 16 février 1819. P—s.

VALENS (PUBLIUS VALERIUS), l'un des trente tyrans, était neveu de *Julius Valens*, qui prit la pourpre sous le règne de Dèce (an 251), et fut tué, après un règne de quelques jours, à Rome, suivant Aurelius Victor, ou dans l'Illyrie, suivant Trebellius Pollion. Le jeune Valens joignait aux vertus civiles des talents militaires. Nommé par Gallien proconsul de l'Achaïe, il gouverna cette province avec sagesse, et en maintint les habitants dans le devoir. Lors de l'usurpation de Macrien (*Voy.* ce nom), il ne pensa d'abord qu'à préserver l'Achaïe d'une guerre presque inévitable ; mais averti que l'usurpateur avait chargé Pison, l'un de ses lieutenants, de le surprendre et de lui ôter la vie, il crut que le seul moyen d'échapper au danger était de se faire proclamer empereur. Ayant reçu de ses soldats le titre d'Auguste, il marcha contre Pison, qui venait de prendre le même titre dans la Thessalie, et l'ayant vaincu, le fit massacrer (*V.* XXXIV, 523). Peu de jours après, Valens fut tué par ses propres soldats, au commencement de juin, l'an 261 ; son règne avait duré six semaines. Les médailles qu'on a publiées de ce prince sont fausses ou suspectes. W—s.

VALENS (FLAVIUS), empereur, né, vers 328, à Cibales dans la Pannonie, était le second fils de Gratien, comte d'Afrique. Dans sa jeunesse, il remplit les fonctions d'officier du palais de Julien ; mais le desir de plaire à ce prince, ami des lettres, ne put le décider à les cultiver. Valentinien, son frère, l'ayant associé à l'empire, en 364, il fut chargé du gouvernement des provinces de l'Orient, et fixa son séjour à Constantinople, au milieu de peuples dont il n'entendait pas la langue. La révolte de Procope troubla les commencements du règne de Valens. Procope s'était élevé soit par ses talents, soit par la protection de Julien, son parent, aux premiers emplois de l'armée ; et le peuple s'habituait à le regarder comme le successeur d'un prince qui n'avait pas

(1) Voyez la *Bibliothèque française* rédigée par Ch. Pougens, II, p. 167, où cet ouvrage est apprécié comme il mérite de l'être par M. de Fortia d'Urban.

d'héritier. Après la mort de Julien, les ennemis de Procope répandirent le bruit qu'il avait été revêtu de la pourpre en secret; mais il parvint à détourner les soupçons de Jovien, et se retira dans la Cappadoce, où il possédait des terres considérables. Il y vivait oublié; mais à son arrivée au trône, Valens ayant donné l'ordre de l'arrêter, il passa dans la province du Bosphore, et s'y tint caché. Fatigué de la vie errante qu'il menait depuis plusieurs mois, il hasarda de se rendre à Constantinople, où il trouva des amis prêts à le seconder s'il voulait se mettre à la tête d'une conspiration pour renverser Valens, également odieux et méprisé. Les succès qu'il obtint d'abord effrayèrent Valens au point qu'il offrit d'abdiquer l'empire : mais la fermeté de ses ministres lui sauva ce déshonneur. Procope, abandonné de la fortune et trahi par ses généraux, fut livré à Valens, qui lui fit trancher la tête (366). Valens, ayant résolu de faire la guerre aux Goths, voulut auparavant recevoir le baptême. D'après les insinuations de l'impératrice Albia Dominica, il se fit ondoyer par Eudoxe, chef des Ariens, qui exigea de lui le serment de rester attaché à sa doctrine. L'empereur, fidèle à sa promesse, employa depuis son autorité au triomphe de l'hérésie; mais ses ordres furent souvent outre-passés par ses officiers; et la conduite qu'il tint à l'égard de saint Basile (*Voy.* ce nom, III, 477) prouve qu'on ne doit pas le compter parmi les persécuteurs de l'Église. Valens passa le Danube, en 369, vainquit les Goths et contraignit Athanaric, leur roi, à recevoir la paix sous des conditions onéreuses. Il fit ensuite la guerre aux Perses, sur lesquels il remporta divers avantages par lui-même ou par ses lieutenants. Malgré leur abaissement, les Goths étaient encore redoutables par leur nombre et par leur courage. Valens, pour n'avoir plus à les craindre, résolut de les admettre dans l'empire, et de leur assigner des terres à cultiver (*V.* ULPHILAS). Un million de Goths obtinrent la permission de passer le Danube, et couvrirent de leurs tentes les plaines et les hauteurs de la Basse-Mœsie. En attendant qu'ils pussent subvenir eux-mêmes à leurs besoins, il fallait y pourvoir. Les officiers chargés de ce soin n'y virent qu'un moyen d'accroître leurs richesses. Ils vendirent aux Goths les vivres les plus grossiers à un prix exorbitant. Les marchés furent remplis de chair de chiens et d'autres animaux morts de maladie; et une petite quantité de cette viande se vendait jusqu'à dix livres d'argent. Les Goths, réduits à la plus affreuse misère, se vengèrent sur les sujets de Valens des crimes de ses ministres. Une conduite plus équitable à leur égard les eût peut-être rappelés à l'obéissance : mais Valens jugea plus glorieux de les réduire par la force, et demanda des secours à Gratien (*Voy.* ce nom), son neveu, pour l'aider dans son projet d'exterminer cette nation coupable. Il revint d'Antioche à Constantinople, et, sur son passage, il put entendre les clameurs de la multitude qui lui reprochait les maux de l'empire. Bientôt il marcha sur Adrianople avec la rapidité que donne l'assurance de la victoire. Ayant appris que Gratien avançait, après avoir battu les Allemands, et craignant de partager avec lui la gloire de vaincre les Goths, il se hâta de leur livrer une bataille générale. La cavalerie romaine ayant été chargée par celle des Goths, prit

la fuite ; et l'infanterie, environnée de toutes parts, fut taillée en pièces. Valens, blessé lui-même, fut transporté par ses serviteurs dans une maison, non loin du champ de bataille. Les Barbares, ayant essayé vainement d'en forcer la porte, y mirent le feu ; et Valens périt au milieu des flammes avec tous les officiers de sa suite, le 9 août 378, à l'âge de cinquante ans. C'en était fait de l'empire d'Orient, si Gratien n'eut choisi pour succéder à Valens Théodose-le-Grand (*Voy.* ce nom), dont le génie et les talents militaires pouvaient seuls en retarder la chute. Ainsi se trouva vérifiée la prédiction faite à Valens, que l'empire passerait à un homme dont le nom commençait par les deux syllabes *theod*, prédiction qui coûta la vie à une foule d'innocents, et entre autres au célèbre comte Théodose, père du successeur de Valens. Moins habile et moins éclairé que Valentinien, Valens apporta plus d'ordre et plus d'économie dans les dépenses de l'état. Dès les premières années de son règne, il sut diminuer les impôts d'un quart, sans faire souffrir aucun service. Sa timidité le rendait cruel aussitôt qu'il se croyait menacé. Il renouvela les édits sanglants rendus contre les magiciens, tout en ajoutant foi à leur pouvoir, et sacrifia à sa sureté, sans discernement, tous ceux qui lui portaient quelque ombrage. On a des médailles de ce prince, dans tous les métaux. On peut consulter Gibbon et les auteurs qu'il a cités dans son *Histoire de la décadence de l'empire*, chap. 26. W—s.

VALENTI GONZAGA (Silvio), cardinal et secrétaire-d'état à Rome, né à Mantoue, le 1[er]. mars 1690, d'une ancienne et illustre famille, commença ses études au collége des Jésuites de Parme, et les acheva à Rome. Successivement archimandrite à Messine, camérier d'honneur de Clément XII, nonce dans les Pays-Bas et en Espagne, il fit preuve de tant de sagesse dans ces différentes places, que Clément XII l'éleva au cardinalat, le 19 décembre 1738. Plus tard il eut le titre d'évêque de Sabina. Nommé ensuite légat apostolique de Bologne, le cardinal Valenti retournait en Italie, lorsque la mort de Clément XII survint. Ainsi, à son arrivée à Rome, il entra au conclave qui élut Lambertini pape. Benoît XIV se l'attacha comme secrétaire-d'état, et dans la suite comme camerlingue, à la place du cardinal Albani, démissionnaire. Le nouveau pontificat ne reçut pas moins d'éclat du pontife que de son ministre ; et il n'est pas aisé de faire entre eux un juste partage du bien qu'ils opérèrent. On peut voir, à l'article de Benoît XIV, quelle fut la sage conduite de la cour de Rome pour calmer les divisions entre les puissances chrétiennes, et pour épargner aux Romains les funestes résultats de la présence des troupes autrichiennes, espagnoles et napolitaines, qui campaient alors sur les états de l'Église. Secondant le goût de son maître pour les lettres et le sien propre, le cardinal Valenti, qui avait pris sous sa protection spéciale l'université connue sous le nom de la *Sapienza*, y ajouta les chaires de chimie et de physique expérimentale, et il en pourvut les cabinets de machines qu'il fit venir de l'étranger. Il enrichit aussi cette université des meilleurs professeurs, tels que Stay, etc. Il fit dresser une belle carte topographique des états du pape (*Voy.* Boscowich et Maire). Il fit rouvrir l'académie de dessin, réparer les an-

ciens édifices, et en fit ériger de nouveaux. Si l'on veut attribuer l'honneur de tout cela à Benoît XIV, convenons du moins que le mérite d'avoir mis sur un meilleur pied les finances sans augmenter les impôts, malgré tant de dépenses, appartient au secrétaire-d'état, qui favorisa le commerce, et ne négligea rien de ce qui pouvait enrichir un pays aussi pauvre que les états romains. Valenti Gonzaga réforma plusieurs abus intérieurs, et mit l'ordre dans l'administration. Comme Benoît XIV avait une aversion décidée pour les affaires de détail, tout retombait sur le cardinal Valenti, que les écrivains contemporains s'accordent à représenter comme un homme du plus haut mérite, et dont la perte causa à Benoit XIV les plus vifs regrets. Lorsque ce cardinal voulait se délasser des travaux dont il était surchargé, il se réfugiait dans un des quartiers solitaires de la ville. Là un choix d'amis des lettres, des collections de plantes exotiques, des instruments de physique et d'astronomie, une bibliothèque choisie et des chefs-d'œuvre des arts, faisaient de sa maison un véritable lycée, qui a été chanté par les poètes. Les hommes de lettres y entouraient le cardinal, qui les accueillait à son tour avec une hospitalité splendide. Il y avait tant d'affabilité dans sa société, que ses convives oubliaient aisément le secrétaire d'état pour ne voir que l'homme aimable, plein de goût et de lumières. Frappé d'apoplexie, il se rendit en vain à Viterbe, pour y chercher la santé. Il y mourut le 28 août 1756. L'année suivante, son corps fut transporté à Rome, où il avait construit lui-même son tombeau. Son *Éloge* a été publié par *Monsignor Todeschi*, en 1766. — VALENTI GONZAGA (Louis), neveu du précédent et comme lui cardinal, se distingua aussi par son amour pour les beaux arts et pour les sciences. Il fit restaurer à Ravenne le monument en l'honneur du Dante. Plusieurs autres personnages de cette famille occupèrent des places à la cour de Rome, de Vienne et à celle des archiducs de Milan. Ug—i.

VALENTIA (GRÉGORIO), théologien espagnol, naquit en 1551 à Médina del Campo, dans la Vieille-Castille. Sa mère, étant enceinte, imagina qu'elle était grosse d'un petit chien, et disait qu'elle l'entendait aboyer continuellement. On a cru voir depuis, dans ce rêve d'une femme malade, l'annonce du zèle que Valentia montra contre les hérétiques. Il fut envoyé par ses parents à l'académie de Salamanque, pour y faire ses cours de philosophie et de jurisprudence; mais touché des avis du P. Ramirez, son directeur, il résolut de renoncer au monde, et prit, en 1565, l'habit de saint Ignace. Dès qu'il eût terminé son noviciat, il se rendit à Rome; mais ses supérieurs le renvoyèrent, peu de temps après, en Allemagne, où il professa la théologie, d'abord à Dillingen, et ensuite à Ingolstadt, pendant vingt-quatre ans, de la manière la plus brillante. Ses talents et le zèle infatigable qu'il déployait contre les novateurs étendirent au loin sa réputation. Le roi de Pologne et l'université de Paris se disputèrent l'honneur de le posséder; mais le pape Clément VIII le fit revenir, en 1598, pour occuper la chaire de théologie au collége Romain. L'excès du travail ayant épuisé ses forces, il fut obligé de suspendre ses leçons, et se rendit à Naples, dans l'espoir d'y rétablir sa santé; mais il y mourut, le 25 avril 1603,

à l'âge de cinquante-deux ans. L'abbé Racine, dont l'autorité est fort suspecte quand il s'agit des jésuites, assigne une autre cause à la mort de celui-ci : il prétend que, lors des fameuses congrégations *De auxiliis*, Valentia, pour soutenir le système de Molina (*Voy.* ce nom), avait falsifié un passage de saint Augustin, et que les vifs reproches qu'il reçut du pape le firent mourir de chagrin. Au reste, l'université d'Ingolstadt a consacré le souvenir de cet illustre professeur par une inscription, rapportée dans la *Biblioth. soc. Jesu*, 310. *Voy.* aussi GONZALÈS (Thyrse), XVIII, 112. Outre une foule de Traités de *controverse*, dont les principaux ont été recueillis en un vol. in-fol., Lyon, 1591, on lui doit des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, ibid., 1591, 4 tomes in-fol. L'édition d'Ingolstadt, 1593, a été revue et corrigée par l'auteur. W—s.

VALENTIA (PIERRE DE), jurisconsulte espagnol, né à Cordoue, en 1554, d'une famille originaire de Zafra dans l'Estramadure, d'où il prenait le surnom de *Zafrensis*, mourut en 1620 à Madrid, où Philippe III l'avait appelé en qualité de son historiographe. Il se rendit habile dans le grec et dans l'hébreu; on l'estimait pour sa vertu et son érudition; et tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'état et dans l'église le consultait comme un oracle. Nous avons de lui un excellent *Commentaire* sur les Académiques de Cicéron, où il entre parfaitement dans le sens de son auteur, et fait paraître une grande connaissance des diverses sectes des philosophes anciens, Anvers, 1596; in-8°. On le trouve dans l'édition latine et française des Académiques de l'orateur romain, donnée, en 1740, par Durand, et dans celle de l'abbé d'Olivet, Paris, in-4°. Valentia avait composé un grand nombre d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits dans les bibliothèques d'Espagne. T—D.

VALENTIN, élu pape, le 1er. sept. 827, successeur d'Eugène II, était Romain. Élevé dans le palais de Latran, ordonné sous-diacre par le pape Pascal, qui le prit à son service, attaché à Eugène, qui l'aimait comme son fils, il était archidiacre lorsqu'il parvint à la thiare; mais son pontificat ne dura que quarante jours. Il mourut le 10 octobre, et eut pour successeur Grégoire IV. D—s.

VALENTIN, célèbre hérésiarque, était né, suivant l'opinion commune, dans les premières années du deuxième siècle, à Phrebon ou Pharbé, ville située sur les côtes de l'Égypte. Il fréquenta les cours de l'école d'Alexandrie, et se rendit fort habile dans la littérature et les sciences des Grecs. Joignant à beaucoup d'érudition une éloquence vive et brillante, il se fit bientôt connaître d'une manière avantageuse. Ayant brigué l'épiscopat, il eut le chagrin de se voir préférer un confesseur; et son orgueil humilié lui fit, dit-on, former le projet de se rendre le chef d'une nouvelle secte. Imbu des principes de Platon et de Pythagore, il mêla la doctrine des idées, et les mystères des nombres, avec la théogonie d'Hésiode et l'Évangile de saint Jean, le seul qu'il regardât comme authentique, et bâtit un système approchant de celui de Basilidès (*V.* ce nom, III, 485) et des *Gnostiques* (1). Malgré l'absurdité

(1) Les disciples de Valentin prenaient aussi le

de sa doctrine, Valentin compta bientôt, en Égypte, un grand nombre de disciples. Il vint à Rome, vers 140, sous le pontificat du pape Hygin, dans le dessein de s'y faire des partisans; mais, après avoir été deux fois exclus de l'assemblée des fidèles, il fut excommunié définitivement, vers l'an 143, suivant la *Chronique* de saint Jérôme. Valentin, loin de reconnaître ses erreurs, ne s'occupa qu'avec plus de zèle à les propager; et sa secte s'étendait déjà dans la plupart des provinces de l'Orient, quand il mourut vers 161. On avait de lui des *Lettres* et des *Homélies*, citées par saint Clément d'Alexandrie, et qui décelaient beaucoup d'orgueil. On lui attribuait aussi des *Psaumes;* mais Tertullien raille ceux qui l'en croyaient l'auteur. Après la mort de Valentin, ses disciples se divisèrent en plusieurs sectes, parmi lesquelles on cite les Sethiens, les Caïnites, les Ophites, etc., et ils s'étendirent jusque dans les Gaules, où ils rencontrèrent dans saint Irénée (*V.* ce nom) un redoutable adversaire. Tillemont (*Histoire de l'Église*, II, 283) trouve que ce serait un travail bien ennuyeux et bien ingrat de rapporter en détail les erreurs de Valentin et de ses sectateurs. Suivant Beausobre (*Hist. du Manichéisme*, I, 150), la théologie valentinienne est trop obscure pour qu'on ose entreprendre de la développer. C'est, dit-il, un entassement d'énigmes mystérieuses qui n'ont été bien connues que des maîtres de la secte, supposé même qu'ils entendissent bien ce qu'ils disaient. Un précis de la doctrine de Valentin, tel qu'on peut le donner dans la Biographie, serait insuffisant pour les hommes instruits, et n'offrirait aucun intérêt aux lecteurs qui veulent s'amuser et s'instruire : on préfère donc renvoyer les curieux aux auteurs qui ont traité spécialement de cette matière. Outre ceux qu'on vient de citer, on doit consulter : l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, liv. III, 26; Brucker, *Hist. critica philosophiæ*, tome III, 291; Pluquet, *Dict. des Hérésies*, etc. W—s.

nom de *Gnostiques*. C'était le titre général de tous ceux qui se prétendaient plus éclairés que le vulgaire.

VALENTIN (Moïse), peintre français, né à Coulommiers en 1600, se livra de bonne heure à l'étude de son art, et y fit de rapides progrès. Quelques biographes le font élève de Simon Vouet; mais nous avons sujet de croire qu'ils sont dans l'erreur, puisqu'à l'époque où Vouet quitta la France pour se rendre à Constantinople, et ensuite à Venise, le Valentin n'était âgé que de deux ou trois ans. D'autres prétendent, au contraire, et avec aussi peu de vraisemblance, que Vouet, s'étant fixé à Rome, y fit une étude particulière du Valentin; d'où il résulterait que le maître aurait à son tour pris des leçons de son jeune élève. Il est plus naturel de penser que ces deux artistes, dont, en effet, les premiers tableaux ont entre eux quelque analogie, s'étaient formés à la même école, c'est-à-dire, à celle de Michel-Ange de Caravage, qui était alors un des peintres le plus en vogue. Quoi qu'il en soit, le Valentin demeura plus fidèle que Vouet à la manière forte et ressentie qu'ils avaient adoptée dans le principe : aussi le caractère distinctif de ses ouvrages est-il très-facile à reconnaître. S'étant rendu en Italie, il s'y lia d'amitié avec le Poussin, et trouva un protecteur zélé dans la personne du cardinal Barberin, qui lui

procura de nombreux travaux. Ce fut à la recommandation de ce prince de l'Église, que le Valentin fut chargé de peindre pour la basilique de Saint-Pierre à Rome, le *Martyre des saints Processe et Martinien*, tableau que les papes conservèrent en original dans leur palais de Monte-Cavallo, et dont la copie exécutée en mosaïque par Cristo-Fori, est encore aujourd'hui un des plus beaux ornements de Saint-Pierre de Rome. Le chef-d'œuvre du Valentin fut apporté à Paris, à la suite des conquêtes de Buonaparte; mais il fut enlevé du Musée en 1815, après la seconde invasion des armées étrangères. La vie du Valentin fut trop courte pour offrir un grand intérêt aux amateurs de particularités historiques : on sait seulement que sa mort prématurée fut l'effet de son imprudence. S'étant baigné dans une fontaine des environs de Rome, au sortir d'un repas où il s'était peu ménagé, il se sentit saisi du frisson mortel. Il n'avait alors que trente-deux ans. Quelques critiques pensent, mais sans en donner une raison bien solide, que si ce peintre avait vécu plus long-temps, il aurait acquis plus de droits à notre admiration par des modifications importantes dans son style et dans sa pratique. L'élévation des idées ne s'acquiert pas, et il est évident que cette qualité manquait totalement au Valentin, qui, à l'exemple du Caravage, semblait s'être borné à l'imitation matérielle de la nature. Il préférait la vigueur à l'élégance, et semblait plus occupé du grand-relief des objets que du charme de la couleur. Ses chairs ont moins de fraîcheur et de souplesse que celles du Caravage; il abuse encore plus que ce maître de la ressource des ombres noires et des lumières resserrées; ce qui donnerait souvent lieu de croire qu'il peignait à la lueur d'une lampe. Mais son dessin, généralement correct, a beaucoup de précision, ses expressions sont franches et naïves, sa touche réunit la finesse à la fermeté, et, quoiqu'on ait à lui reprocher un ton de couleur un peu sombre, il possédait au plus haut degré l'intelligence du clair-obscur. Quel dommage qu'un peintre dont la main était si habile n'ait presque jamais représenté que des personnages de mine commune, des bohémiens, des buveurs, des joueurs, etc., et qu'il se soit le plus souvent borné à peindre des demi-figures ! Tels qu'ils sont néanmoins, ses ouvrages ont beaucoup de prix aux yeux des amateurs, et coûtent aujourd'hui d'autant plus cher, que le nombre en est peu considérable. On ne lui connaît qu'un seul élève nommé Tournier, né à Toulouse, et dont il reste dans cette ville quelques morceaux qui ne sont pas sans mérite. Le Musée du Louvre possède onze tableaux de Valentin, savoir : I. à IV, les *Quatre évangélistes*; V. *L'Innocence de Susanne reconnue* ; VI. Le *Jugement de Salomon*. VII. Le *Tribut de César*. VIII et IX. *Deux concerts*, le premier composé de huit personnages, le second de cinq seulement. X. *Deux militaires accompagnés de deux femmes*. L'un verse du vin dans un verre, l'autre joue de la flûte. XI. La *Diseuse de bonne aventure*. Sur le devant, à droite, un vieillard joue de la harpe près de lui, une jeune fille chante en s'accompagnant sur la guitare. On cite encore comme un de ses beaux ouvrages le *Reniement de saint Pierre*, qui se voyait dans l'église du collége de Cluny, à Paris. Les

Quatre évangélistes du Musée du Louvre ont été gravés par Gilles Rousselet; la *Susanne* par Boulanger, et le *Tribut de César* par Baudet. Coelemans, Boël, Souttef et différents autres maîtres ont gravé d'après ses productions; enfin, les amateurs conservent dans leur porte-feuille une autre gravure d'après ce maître (*Des soldats jouant aux cartes dans un corps-de-garde*). Celle-ci est l'ouvrage de Jardinier (Claude-Donat), qui avait plus de talent que de réputation, et dont il est parlé dans cette biographie, tome XXI, page 407. F. P—T.

VALENTIN (MICHEL-BERNARD), médecin et naturaliste, naquit à Giessen le 26 novembre 1657. Après avoir terminé ses études, il visita les universités, les cabinets, les hôpitaux, les établissements de santé, en Hollande, en Angleterre, en France, et ayant exercé la médecine à Philipsbourg, il fut nommé professeur à l'université de Giessen, où il mourut en 1726. Les ouvrages que nous avons de lui attestent la variété de ses connaissances. Voici les principaux : I. *Historia Moscæ, adjunctis meditationibus de podagrâ*, Leyde, 1682, in-12. II. *Medicina novo-antiqua, seu Cursus artis medicæ è fontibus Hippocratis, juxta principia naturæ mechanica, mentemque modernorum erutus et perpetuis commentariis illustratus*, Francfort, 1698, in-4°. III. *Pandectæ medico-legales, sive Responsa medico-forensia, ex archivis academiarum celebriorum, scriptisque probatissimorum medicorum deprompta, cum introductionibus generalibus cuilibet classi præmissis; quibus accedunt Declamationes panegyricæ, Polychresta exotica et Dissertationes epistolicæ varii argumenti, cum supplemento Pandectarum*, Francfort, 1701, 3 vol. in-4°. IV. *Polychresta exotica in curandis affectibus probatissima, ut nova herniarum cura*, Francfort, 1701, in-4°. V. *Novellæ medico-legales, sive earum introductio generalis*, Giessen, 1704, in-8°. VI. *Musæum Musæorum, sive descriptio rerum naturalium, præcipuè in Indiis nascentium* (all.), Francfort, 1704, in-fol. avec fig. : il a été réimprimé, en 1730, en 3 vol. in-fol. VII. *Prodromus historiæ naturalis Hassiæ*, Giessen, 1707, in-4°. VIII. *Armamentarium naturæ systematicum seu Introductio ad Philosophiam modernorum naturalem per formam Institutionum*, Giessen, 1709, in-4°. IX. *Praxis medicinæ infallibilis*, Francfort, 1711, in-4°. X. *Physiologiæ biblicæ capita selecta*, Giessen, 1711, in-4°. XI. *Medicina novo-antiqua, cui accedunt miscellanea curiosa et fructifera de novellarum publicarum usu et abusu in rebus physico-medicis*, Francfort, 1713, in-4°. XII. *Historia simplicium; accedit India litterata, edit. secunda auctior, per Christoph. Bern. auctoris filium*, Francfort, 1716, in-fol., avec fig. XIII. *Viridarium reformatum, seu regnum vegetabile*, ou *Cours de Botanique nouveau et complet* (all.), Francfort, 1719, in-fol., avec figures. XIV. *Amphitheatrum zootomicum, tabulis æneis exhibens historiam animalium anatomicam; accedunt Methodus secandi cadavera humana et Ars dealbandi ossa pro sceletopœiâ*, Francfort, 1720, in-fol. Cet ouvrage avait déjà paru en allemand, à Francfort, 1704 à 1714, 3 vol. in-fol. XV. *Corpus juris medico-legale*, Francfort,

1722, 2 vol. in-fol. XVI. *Aurifodina medica, ex triplici naturæ regno cum litteris ex Indiâ*, Giessen, 1723, in-fol. avec fig. Quoique le titre soit en latin, l'ouvrage est écrit en allemand. On y trouve un Recueil de cinquante Lettres que l'auteur avait reçues des Indes orientales, et qui ont rapport aux productions naturelles de cette contrée. XVII. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 3 vol. in-4°. G-y.

VALENTIN (Louis-Antoine), né à Saint-Jean d'Angély en 1736, était membre de l'ancien collége royal de chirurgie, membre honoraire de l'académie royale de médecine et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il émigra en 1791, et publia un écrit qui fut très-recherché, et qui a pour titre : *Question médico-légale. Examen du procès-verbal de l'ouverture du corps de Louis XVII et des causes de sa mort*, imprimé à Paris (à l'étranger, 1795), in-8°. de 16 pages, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Il y soutient que, d'après l'autopsie même, le jeune prince a été empoisonné : mais l'opinion contraire, appuyée sur les témoignages de Desault et de M. Pelletan, a généralement prévalu (*Voy.* Louis XVII). En nous donnant le seul exemplaire qui lui fût resté de sa Dissertation, ce docteur nous a dit que tous ceux qu'il avait essayé de faire pénétrer en France avaient été saisis et mis au pilon. Il est mort à Paris, le 29 août 1823, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On connaît encore de lui, d'après la *France littéraire* de M. Ersch : I. *Question chirurgico-légale, relative à l'affaire de la demoiselle Famin, femme du sieur Laneret, accusée de suppression de part*, Berlin, 1768. II. *Éloge de M. Lecat*, Paris, 1769, in-8°. III. *Recherches critiques sur la chirurgie moderne, avec des Lettres à M. Louis.* Il ne faut pas le confondre avec le docteur Louis Valentin, de Nanci, qui a composé plusieurs écrits en faveur de la vaccine. E—k—d.

VALENTIN (Basile). *Voy.* Basile.

VALENTINE de Milan, était fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, dont le roi Jean avait, dans sa détresse, accordé la main au duc de Milan, moyennant un subside. Les richesses auxquelles le prince italien dut une si grande alliance lui en procurèrent une seconde ; et la jeune Valentine, dotée du comté d'Asti, et de sommes considérables, épousa, en 1389, Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France. Les grâces de cette princesse, l'élévation et la sensibilité de ses sentiments ne la préservèrent ni des peines de l'abandon, ni des blessures de la calomnie. L'affligeante maladie du roi, les rivalités, les intrigues, les troubles, dont elle devint l'occasion, succédèrent, peu après le mariage du duc d'Orléans, aux fêtes somptueuses, aux plaisirs toujours renaissants d'une cour jeune et brillante. Mais tandis que la reine Isabelle de Bavière, pour se livrer plus librement aux intelligences qu'elle entretenait avec son beau-frère, se faisait remplacer auprès de son époux par une jeune fille qui avait quelque ressemblance avec elle, Valentine, pleine de prévenance et de soins, charmait par sa présence les ennuis de l'infortuné monarque. Mieux que personne, elle savait calmer ses agitations ; et c'était surtout dans ses doux entretiens que Charles retrouvait quelque paix : il la nommait sa sœur chérie, et la rappelait par

les plus vives instances toutes les fois que, cédant à la malignité de ses ennemis, elle voulait, en s'éloignant de la cour, faire cesser des accusations de sortiléges auxquelles l'ignorance des temps ne donnait que trop de crédit. On disait qu'instruite en Italie dans l'art de la magie, elle en exerçait sur le roi les secrètes influences, pour assurer l'autorité au duc d'Orléans, son époux. Sans doute, Valentine, tout entière au prince qu'elle aimait, souhaitait avec ardeur le triomphe de son parti sur celui du duc de Bourgogne; mais toute sa magie consistait dans le charme d'un caractère inaccessible à l'aigreur et aux ressentiments. Quelque chagrin que dussent lui causer les infidélités de son époux, les récits contemporains ne la présentent jamais comme livrée à la jalousie: ils la montrent, au contraire, unie à sa rivale pour travailler de concert à l'élévation de l'homme qu'elles aimaient toutes deux. L'histoire sévère attribue cette conduite à l'ambition; mais l'amour de Valentine pour un époux auquel elle ne put survivre semble permettre d'en chercher la cause dans un sentiment plus désintéressé. La mort d'un fils chéri devint une nouvelle occasion de calomnier celle dont le tendre cœur devait être blessé dans toutes ses affections. Les partisans du duc de Bourgogne répandirent que ce jeune prince avait, par erreur, pris un poison préparé par sa mère pour le dauphin; et le duc d'Orléans ne craignit pas de donner quelque crédit à une si horrible accusation en reléguant la princesse à Neuchatel. Était-ce un conseil d'Isabelle? ou ce prince, léger et dissolu, voulait-il seulement donner, par l'éloignement de son épouse, un plus libre cours à sa conduite licencieuse? Non content d'en tirer gloire, sa vanité suppléait par des calomnies aux succès qu'il ne pouvait obtenir, et ses prétentions aux faveurs de la jeune duchesse de Bourgogne devinrent l'arrêt de sa mort. Cependant Valentine reparut à la cour: elle fut même admise dans les conseils que dirigeaient une femme galante et un jeune ambitieux. Mais elle se trouvait à Château-Thierry vers la fin de l'année 1407, lorsqu'elle apprit la mort tragique de son époux. La crainte que devait inspirer une faction capable de frapper un coup si hardi l'obligeant à mettre en sureté ce qu'elle avait de plus cher, elle envoya ses enfants à Blois, tandis qu'elle se rendait à Paris. Elle traversa la ville accompagnée d'une longue suite de femmes vêtues de deuil, et vint se jeter aux pieds du roi en demandant vengeance. Le faible prince la promit avec une sincère émotion; mais la reine, qui désormais n'avait plus d'intérêts communs avec cette veuve affligée, l'éloigna de la cour. Valentine, retirée à Blois auprès de ses enfants, ne cessait de demander justice; elle fit même éclater une seconde fois aux yeux des Parisiens son deuil et ses douloureuses réclamations; mais l'impunité du crime, le triomphe du coupable, les regrets de la mort d'un époux que tous ses torts n'avaient pu l'empêcher d'aimer, la réduisirent à un désespoir auquel elle ne put survivre. Elle assembla ses enfants autour de son lit de mort, et parmi eux se trouvait Dunois, que, suivant l'usage du temps, on appelait le bâtard d'Orléans. Valentine les exhorta à soutenir la gloire de leur maison, et surtout à poursuivre la vengeance du meurtre de leur père. Dunois répondit mieux que les autres. « On me l'a » volé, s'écria-t-elle, je devais être

» sa mère. » Cette princesse mourut en 1408, à l'âge de trente-huit ans, après avoir déployé les plus douces vertus, le plus noble caractère, et conservé des mœurs pures au milieu d'une cour corrompue, sur une scène souillée de tous les excès où peut jeter le débordement des passions. Depuis son veuvage, elle avait adopté une devise que sa touchante naïveté a fait conserver :

Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.

Les droits héréditaires de Valentine sur le Milanez devinrent le motif des guerres qu'entreprirent en Italie deux de nos meilleurs rois, tous deux ses petits-fils, Louis XII et François Ier. M—s—n.

VALENTINIEN Ier. (*Flavius Valentinianus*), empereur romain, naquit vers l'an 321 à Cibales dans la Pannonie. Il était fils de Gratien, que sa force extraordinaire et ses talents avaient élevé, d'un état obscur, à la dignité de comte d'Afrique, dont il fut dépouillé sur le soupçon de quelques malversations. Sa première éducation fut très-négligée, et quoique plusieurs auteurs aient loué son érudition, il est certain qu'il ne savait pas le grec; mais il avait reçu de la nature des dons auxquels l'étude ne supplée qu'imparfaitement : il joignait à un esprit actif et pénétrant une mémoire heureuse; il parlait avec facilité, même avec élégance, et au milieu des camps, il se délassait de ses fatigues par la culture de la poésie. La valeur brillante qu'il montra dans sa jeunesse et le souvenir des exploits de son père l'élevèrent promptement à la charge de tribun. Il commandait, en 357, un corps de cavalerie dans les Gaules; mais Constance le cassa sur un faux rapport, et l'envoya servir contre les Perses. L'empereur Julien le fit tribun des lanciers de sa garde. Suivant quelques historiens, Valentinien, élevé dans la foi chrétienne, fut encore privé de cette charge, et exilé pour avoir refusé de rendre hommage à la religion du prince et maltraité un prêtre qui lui présentait l'eau lustrale; mais il paraît au contraire que Julien n'employa que la douceur pour ramener à l'ancien culte un officier dont il appréciait les talents. A son arrivée à l'empire, Jovien le renvoya dans les Gaules pour y faire reconnaître son autorité. Lucillianus, beau-père de l'empereur, ayant été tué dans une sédition, Valentinien revint en Orient prendre sa place dans les gardes de Jovien, qui le récompensa de sa fidélité. Ce prince étant mort peu de temps après, l'armée choisit Valentinien pour son successeur. Il reçut à Ancyre la nouvelle de son élection, et se rendit aussitôt à Nicée, où il fut proclamé Auguste, le 26 février 364. Ayant voulu, suivant l'usage, haranguer l'armée, il fut interrompu par les cris des soldats qui le pressèrent de se désigner un collègue, pour que l'empire ne courût pas les risques de rester encore sans chef, comme cela venait d'arriver deux fois. Valentinien, étendant les mains, réclama le silence, et s'adressant aux séditieux : « Il a dépendu de vous, leur dit-il, de me donner l'empire; mais l'ayant une fois reçu, c'est à moi et non à vous de juger ce qui est utile pour le bien public. Je ne refuse pas de choisir un collègue; mais ce choix devant être fait avec maturité, je prendrai le temps d'y réfléchir. » Il partit, dès le lendemain, pour Constantinople : à son arrivée dans cette ville, il s'associa Valens (*V.* ce nom), son frère, auquel il céda les

provinces de l'Orient, et fit aussitôt ses dispositions pour se rendre en Italie. Il s'arrêta quelque temps à Milan, comme le prouvent différentes lois datées de cette ville. Par l'une il interdit aux païens les sacrifices nocturnes. L'unique but qu'il se proposait était de mettre un terme aux désordres inséparables de ces sortes de réunions; mais quoique chrétien zélé, il ne montra jamais l'intention de gêner ses sujets dans l'exercice de leur culte. Il refusa, par le même esprit de tolérance, de prendre aucun parti dans les querelles alors si fréquentes sur les matières de foi, disant que c'était l'affaire des évêques (*Voyez* DAMASE (Saint)). Informé que les Allemands (*Alemani*) venaient de pénétrer dans les Gaules, il envoya quelques légions sur le Rhin pour les repousser, et s'avança lui-même jusqu'à Paris (365), où il reçut l'avis d'un soulèvement en Illyrie. Il voulut s'y rendre pour étouffer promptement la sédition; mais les prières des principaux habitants des Gaules le retinrent dans ce pays, menacé de nouvelles invasions. Les Allemands y rentrèrent en effet dès l'année suivante (366) en grand nombre, et remportèrent d'abord différents avantages sur les généraux romains: mais ils furent enfin repoussés au-delà du Rhin; et Valentinien, pour les contenir, donna l'ordre d'élever sur les bords de ce fleuve une ligne de forteresses où il plaça des garnisons. Étant tombé malade dangereusement à cette époque, dès qu'il fut rétabli, il s'empressa de déclarer Auguste son fils Gratien (*V.* ce nom). Peu de temps après, il répudia la mère du jeune prince (1), et épousa Justine, fille d'un seigneur sicilien, dont il eut plusieurs enfants (2). De nouvelles tentatives des barbares pour pénétrer dans les Gaules avaient été promptement réprimées; mais l'invasion des Pictes dans la Grande-Bretagne présentait un caractère plus alarmant. Valentinien confia le soin de cette guerre au comte Théodose, devenu si célèbre par ses exploits; et il se rendit sur le Rhin pour être plus à portée de surveiller les mouvements des différents peuples qui menaçaient sans cesse la tranquillité de l'empire. Il passa le Rhin, en 368, battit les Allemands et les obligea de lui donner des otages. Au milieu de tant de soins, il s'occupait de réformer les abus par des lois sages, et d'adoucir le sort de ses sujets. C'est à cette même année qu'on rapporte deux lois qui font honneur à Valentinien: l'une règle les devoirs et les honoraires des avocats; par l'autre, il établit à Rome un médecin par quartier, pour soigner les pauvres dans leurs maladies. Elles sont datées de Trèves, où ce prince prolongea son séjour jusqu'en 373. Il revint alors en Italie; mais la révolte des barbares l'obligea bientôt à se rendre dans la Pannonie. Les Quades indignés du lâche assassinat de Gabinius, leur roi, étaient entrés dans cette province, et l'avaient dévastée. Valentinien les poursuivit à son tour jusque dans l'Illyrie, qu'ils habitaient, et, malgré les réclamations et les plaintes de leurs députés, il brûla leurs villes, et repassa le Danube sans avoir perdu un seul homme. Les Quades lui envoyèrent

(1) Quelques auteurs nomment cette princesse *Valeria Severa*.

(2) L'historien Socrate accuse Valentinien de bigamie, et lui attribue une loi qui permettait d'avoir deux femmes à-la-fois; mais c'est une fausseté qui a été réfutée par Bonamy. Voy. les *Mémoires de l'acad. des inscript.*, XXX, 394-98.

de nouveaux députés, pour le prier de borner là sa vengeance. Valentinien les reçut dans son camp de Brégentie; mais tandis qu'en leur répondant il s'abandonnait à toute sa colère, un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et il expira, noyé dans son sang, le 17 novembre 375, à l'âge de cinquante-cinq ans. Ce prince joignait à une taille avantageuse une figure noble et agréable. Il soulagea le peuple par la diminution des impôts et encouragea la culture des sciences, en établissant à Rome une école publique, qu'il dota libéralement. Il aima la justice et les gens de bien; en un mot, il eut presque toutes les qualités qui font les grands princes : mais elles sont effacées par sa sévérité, si excessive qu'il a égalé les tyrans les plus féroces. Suivant Ammien Marcellin, il avait sans cesse à la bouche ces mots : Qu'on lui tranche la tête, qu'on le brûle vif, qu'il expire sous le bâton ; et de pareils ordres étaient donnés contre des malheureux, coupables souvent de quelque imprudence ou de fautes légères. Deux ours féroces et énormes, l'un connu sous le nom de l'Innocence, et l'autre de Miette d'Or, étaient placés dans des cages près de sa chambre à coucher; et l'on assure qu'il se plaisait à leur voir dévorer les membres palpitants des malheureux qu'on leur abandonnait. La maxime favorite de Valentinien était que la sévérité est l'ame de la justice, et que la justice doit être l'ame de la puissance humaine. On a des médailles de ce prince dans tous les métaux. Parmi les historiens modernes, on doit lire surtout, pour connaître son règne, *Le Nain de Tillemont* et *Gibbon*, Hist. de la décadence de l'empire romain, ch. xxv. W—s.

VALENTINIEN II (*Flav. Valentinianus Junior*), empereur, fils du précédent et de Justine, était né vers la fin de l'année 371. Il fut salué du titre d'auguste par les légions de l'Illyrie, le 22 novembre 375, six jours après la mort de son père (*Voy.* Merobaudès). Gratien, pour éviter les horreurs d'une guerre civile, s'empressa de ratifier le choix de l'armée, et, détachant de ses états l'Italie, en forma l'apanage de son frère. Le jeune empereur, amené à Milan, y fut élevé par sa mère dans les erreurs de l'arianisme. La faveur que Justine accordait aux Ariens (*Voy.* XXII, 177) excita la pieuse indignation de saint Ambroise, et fit perdre à Valentinien l'affection de ses sujets. Maxime, vainqueur de Gratien (*V.* ce ce nom, XVIII, 333), profita de la disposition des esprits pour se rendre maître de l'Italie. Justine, n'ayant pas voulu s'exposer aux hasards d'un siége, s'était retirée, avec sa famille, dans Aquilée. Elle ne tarda pas à s'embarquer pour aller à Constantinople réclamer la protection du grand Théodose (*V.* ce nom). Ce prince lui désigna Thessalonique pour sa résidence; mais son mariage avec Galla, sœur de Valentinien, ne lui permit pas de différer d'aider son beau-frère à reconquérir ses états. La défaite et la mort de Maxime (*V.* ce nom, XXVII, 586) rétablirent Valentinien, en 388, dans la possession de l'Italie; et Théodose y ajouta les provinces au-delà des Alpes, enlevées à l'usurpateur. Une instruction plus pure effaça bientôt du cœur du jeune prince jusqu'à la trace des erreurs que sa mère lui avait inculquées dans son enfance; et il ne négligea rien pour reconquérir l'amour de ses sujets. Il diminua les impôts,

abolit les jeux du cirque, onéreux au peuple, et parut disposé à prendre les mesures les plus propres à rétablir dans l'empire la paix et l'abondance. En quittant Valentinien, Théodose lui avait laissé, pour l'aider de ses conseils, Arbogaste, l'un de ses lieutenants, dont il pensait que les talents militaires et l'expérience lui seraient très-utiles. Arbogaste, abusant de la faiblesse de Valentinien, finit par s'emparer de l'autorité, ne lui laissant que le vain titre d'empereur. Valentinien sentit ce que sa situation avait d'humiliant, et se hâta d'en instruire Théodose, en le priant de rappeler Arbogaste; mais sans attendre sa réponse, il osa dépouiller l'audacieux général de tous ses emplois (*Voy.* ARBOGASTE, II, 362). Peu de jours après ce grand acte d'autorité, Valentinien fut trouvé mort dans son palais, à Vienne, le 15 mai 392. Ce malheureux prince n'était âgé que de vingt ans. On conjecture que des eunuques l'avaient étranglé. Son corps, rapporté à Milan, fut placé dans le tombeau de Gratien. Quoiqu'il n'eût pas reçu le baptême, saint Ambroise prononça son Éloge funèbre, dans lequel il rappelle les espérances qu'avaient fait concevoir la clémence, la douceur et les autres vertus de ce prince, digne d'un meilleur sort. On a des médailles de Valentinien dans tous les métaux.

W—S.

VALENTINIEN III (*FLAVIUS PLACIDIUS VALENTINIANUS*), empereur romain, naquit à Ravenne le 3 juillet 419; il était fils de Placidie et de Constance, l'un des généraux d'Honorius (*V.* CONSTANCE, IX, 457). Il resta sous la tutelle de sa mère, qui le conduisit à Constantinople, où il fut élevé sous les yeux de Théodose le Jeune. Après la chute de l'usurpateur Jean (ann. 425), Valentinien, déclaré nobilissime par Théodose, reçut le titre de César à Thessalonique, et se rendit ensuite à Rome, où le patricien Helius le revêtit de la pourpre en présence du sénat. Avant son départ il avait été fiancé avec Eudoxie, fille de Théodose, et cette alliance s'accomplit dès que les deux époux eurent l'âge de puberté. Malgré les divisions de l'empire, les mêmes lois avaient régi jusqu'alors les peuples de l'Orient comme ceux de l'Occident; mais un edit de Théodose, ratifié par son collègue, déclara qu'à l'avenir les lois n'obligeraient plus que les sujets du prince qui les aurait rendues. Placidie gouverna l'empire, au nom de son fils, pendant sa longue minorité. Jalouse de conserver seule le pouvoir, elle éloigna de lui tout moyen de s'instruire et de s'exercer; on l'accuse même d'avoir énervé la jeunesse de ce prince en le livrant à une vie dissolue (*Voy.* PLACIDIE, XXXV, 11). Après la mort de sa mère, Valentinien resta sous la dépendance d'Aëtius, dont le courage avait sauvé l'empire de l'invasion des barbares (*V.* AETIUS, I, 267). Abandonnant à ses eunuques le soin des affaires, il passait sa vie dans de honteux plaisirs: mais l'amour criminel qu'il conçut pour la femme du patricien Maxime devint la cause de sa perte. N'ayant pu la séduire par ses promesses, il résolut d'employer la ruse ou la violence pour se satisfaire. Un jour qu'il avait gagné au jeu une somme considérable à Maxime, il lui demanda sa bague pour gage, et l'envoya sur-le-champ à sa femme, en lui faisant ordonner, de la part de son mari, de se rendre près de l'impératrice. Des émissaires l'introduisirent dans une

chambre retirée où Valentinien lui fit violence. Maxime, instruit de ce qui s'était passé par les larmes et les reproches de sa femme, qu'il le croyait complice de son déshonneur, attendit avec impatience l'instant de se venger. Valentinien haïssait Aëtius, dont il croyait avoir payé trop chèrement les services. Ce général étant venu à Rome presser le mariage de son fils avec Eudoxie, fille de l'empereur, Valentinien, excité par l'eunuque Heraclius, son nouveau favori, tira, pour la première fois, son épée et la plongea dans le sein d'Aëtius. En vain voulut-il déguiser l'atrocité de cette action, en présentant ce lâche assassinat comme une chose juste et nécessaire; le mépris dont il était couvert se convertit en une horreur universelle. Maxime gagna facilement deux soldats d'Aëtius, que l'empereur avait conservés parmi ses gardes; et tandis que Valentinien regardait ses troupes s'exercer au Champ de Mars, les deux soldats, après avoir immolé Heraclius, s'élancèrent sur l'empereur et le massacrèrent, le 16 mars 455, sans que personne se mît en devoir de prendre sa défense. En lui finit la race de Théodose. Maxime lui succéda sur le trône de l'occident (*Voy.* MAXIME XXVII, 584). On a des médailles de Valentinien dans tous les métaux.

W—s.

VALENTYN (FRANÇOIS), ministre du saint évangile, et voyageur, était né à Dordrecht vers l'année 1660. Il s'attacha, comme ecclésiastique, au service de la compagnie des Indes, et partit le 13 mai 1685 pour Batavia, où il arriva le 30 décembre suivant. Il fut quelque temps prédicateur à Japara; ensuite il alla exercer ses fonctions dans l'île d'Amboine, où il débarqua le 1er. mai 1686. Aussitôt il étudia le malais, dont les insulaires parlent un dialecte. Il fit des progrès si rapides qu'en quelques mois il fut en état de prêcher dans cette langue. Un nouveau gouverneur, qui voulait avoir un de ses parents près de lui, fit partir Valentyn, malgré sa répugnance, pour Neyra, petite île dépendante de Banda. Cependant l'église des Malais à Amboine était restée sans ministre; Valentyn fut rappelé en 1688. Les bons témoignages qu'on avait rendus de lui (car personne ne prêchait mieux les Malais) avaient engagé le conseil des Indes à augmenter ses appointements. Dès 1689, il s'occupa de traduire l'Écriture sainte en malais vulgaire, qu'il regardait comme le plus utile pour répandre la connaissance de la foi. Il ne négligea pas non plus de recueillir des renseignements sur l'île qu'il habitait. En 1694, l'affaiblissement de sa santé le força de revenir en Europe, et il se retira dans sa ville natale. Plusieurs des intéressés de la compagnie des Indes l'ayant invité, en 1705, à retourner dans ces contrées, il s'embarqua le 10 mai; et le 18 janvier 1706, le navire surgit à Batavia. Fatigué de son long voyage, Valentyn obtint la permission de se reposer à Java; mais au bout de quelques mois on le fit partir pour un camp établi vers la côte orientale de l'île; puis, en 1707, il revit Amboine. Malgré son absence, il n'avait rien perdu de sa facilité à prêcher en malais. Au bout de cinq ans il demanda la permission de se retirer : le gouverneur lui proposa d'aller à Ternate. Valentyn, dont la santé était chancelante, insista sur ce motif pour qu'on le renvoyât en Europe. Le conseil ecclésiastique lui délivra une attestation contenant le

témoignage de son zèle infatigable et de sa connaissance profonde du malais. Malgré ce certificat honorable, Valentyn ne fut pas bien accueilli du gouverneur de Batavia, qui même le desservit en Europe. Il ne revint dans sa patrie qu'en 1714. Alors il s'occupa de réunir tous les matériaux qu'il avait rassemblés dans les Indes, et il les publia en hollandais sous ce titre : Les *Indes orientales anciennes et modernes, comprenant un Traité exact et détaillé de la puissance de la Nederlande dans ces contrées*, etc., Dordrecht et Amsterdam, 1724-1726, 5 parties, 8 vol. in-fol., cartes, figures, et le portrait de l'auteur fort bien gravé. On peut appeler cet ouvrage l'Encyclopédie de l'Inde hollandaise. Indépendamment du résultat de ses propres recherches, Valentyn se servit des renseignements que lui fournirent diverses personnes qui avaient occupé de grands emplois dans les Indes. Ce livre offre l'histoire de la navigation des peuples européens dans les mers de l'Orient, et notamment celle des progrès de la puissance hollandaise; la description des Moluques, de Banda, Amboine, Macassar, Borneo, Java, Sumatra, celle de plusieurs autres îles, du Tonkin, du Cambodje, de Siam, de Surate, des côtes de Malabar et de Coromandel, de Malacca, de Ceylan, du Japon, du Cap de Bonne-Espérance : du commerce des Hollandais en Perse et en Chine. L'auteur traite aussi de l'histoire de ces pays, et décrit leurs productions naturelles. C'est sur Amboine qu'il donne le plus de détails. Dans son quatrième volume, on trouve le cabinet des raretés de Rumphius (*V.* Rumpf, XXXIX, 317). Valentyn a publié un extrait du Journal de Tasman (*V.* ce nom). Il est assez singulier que ce morceau, si intéressant pour l'histoire de la géographie, soit contenu dans la description de Banda, et que Valentyn ne cite pas ce grand navigateur, quand il raconte les expéditions maritimes de ses compatriotes. On pourrait desirer plus d'ordre dans cette immense collection, et l'on a quelque peine à trouver les Voyages de l'auteur, qui terminent le vi^e^. volume. Mais ce recueil est une mine abondante dans laquelle puiseront toujours avec fruit ceux qui voudront écrire sur les Indes orientales. Les cartes sont bonnes pour le temps où elles parurent ; les figures, excepté celles des productions naturelles, sont en général peu exactes, quoique bien gravées. E—s.

VALERA (Diego), historien espagnol, né vers 1412 à Cuenca, ville épiscopale de Castille, dans une condition médiocre, fréquenta de bonne heure les écoles les plus fameuses, perfectionna ses connaissances par les voyages, et devint ainsi capable de rendre à son pays d'importants services. Ses talents l'ayant fait accueillir à la cour du roi Jean II, ce prince l'envoya deux fois en Allemagne, avec le titre de son ambassadeur; et Valera s'acquit, dans cette double mission, la réputation d'un habile négociateur. La Castille était depuis long-temps troublée par l'orgueil et les prétentions des grands. Valera, persuadé que le seul moyen de rétablir la paix était d'accorder aux rebelles un pardon généreux, écrivit au roi pour l'engager à la clémence : « Plus le crime est énorme, lui disait-il, et plus vous aurez de gloire à le pardonner. Nous appelons votre majesté le père de la patrie; un nom si aimable doit réveiller dans votre cœur la tendresse

d'un père, toujours prêt à pardonner et lent à punir...., et quand vous seriez assuré de triompher de vos ennemis, la perte des vaincus ne retomberait-elle pas sur le vainqueur? Les malheurs de vos sujets ne sont-ils pas les vôtres?» Cette lettre fut communiquée au conseil de Castille. L'orgueilleux archevêque de Tolède osa l'improuver : « Que Valera, dit-il, nous fournisse les moyens d'étouffer la révolte, nous n'avons que faire de ses avis, et les lumières ne nous manquent pas » (*Hist. de Mariana*, liv. XXI). Cependant la guerre civile continuait de désoler le royaume. Jean II convoqua les Cortès à Tordesillas (1448) pour délibérer sur les moyens d'y mettre un terme. Valera reçut, dans cette circonstance, un témoignage éclatant de l'estime de ses compatriotes, et fut élu député de la ville de Cuenca. Seul, dans cette assemblée, il osa se prononcer contre les mesures de rigueur que le roi proposait d'adopter : « Quelque juste, dit-il, que pût être le châtiment dont on punirait les rebelles, il n'en serait pas moins odieux à la nation qui voit en eux les défenseurs de ses droits. » Ribadeneira, l'un des cortès, l'interrompant, lui dit : « Ces paroles te coûteront quelque jour bien cher. » Mais Jean II jeta sur Ribadeneira un regard courroucé, et sortit de l'assemblée. Valera, persistant dans son système de douceur, écrivit au roi, quelques jours après, pour lui rappeler qu'une trop grande sévérité n'a jamais eu que de tristes résultats (*ibid.*, liv. XXII). Il eut enfin le plaisir de voir son souverain adopter des moyens pacifiques; et s'ils n'eurent pas l'effet qu'il en attendait (*V.* JEAN II, XXI, 453), on ne doit pas moins lui savoir gré d'avoir fait entendre la voix de l'humanité et de la pitié dans ces temps de désordre et d'anarchie. On ignore ce que Valera fit sous le règne du faible Henri IV. On peut conjecturer qu'éloigné des affaires, il s'appliqua, dans sa retraite, à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Mais Ferdinand et Isabelle, en arrivant au trône de Castille, s'empressèrent de le rappeler à la cour. Il fut nommé conseiller, puis major-dome ou grand maître-d'hôtel du palais; et Ferdinand le revêtit enfin de la charge de son historiographe. On sait qu'il était, en 1481, à Port-Sainte-Marie, près de Cadix, et que ce fut dans cette ville qu'il acheva son Abrégé de l'histoire d'Espagne, ouvrage entrepris par ordre de la reine Isabelle. Valera nous apprend lui-même qu'il était alors âgé de soixante-neuf ans; mais on ignore l'époque de sa mort. Sa *Cronica de España abreviada*, qui finit avec le règne de Jean II, en 1454, fut imprimée, pour la première fois, à Séville, 1482, in-fol. Cette histoire eut un très-grand succès, et il s'en fit plusieurs éditions, Burgos, 1487; Tolède, 1489; Saragosse, 1492; Séville, 1527 et 1553, in-fol. Elles sont toutes rares et recherchées; mais les curieux donnent la préférence aux plus anciennes. Outre un *Traité de la Providence*, Séville, 1494, in-fol., on a de Valera plusieurs ouvrages, restés la plupart en manuscrit. Ferreras cite les suivants : *Chronique de l'ancienneté de la France*; *Histoire de Henri IV*, roi de Castille; les *Hommes illustres de l'Espagne*; un *Livre d'armoiries et de devises*; un *Livre de la noblesse et probité*; un *Livre de généalogies*; le *Cérémonial des princes*; et une traduction de l'*Arbre des batailles*, par Bonnor (*V.* ce nom). W—s.

VALÈRE-MAXIME (*Valerius-Maximus*), historien latin, florissait sous le règne de Tibère. L'auteur anonyme d'une Notice qu'on trouve à la tête de son ouvrage dit qu'il était issu, par son père, de la famille *Valerius*, et par sa mère, de *Fabius-Maximus*, et que c'est de là que son nom s'est formé; mais ce n'est point ainsi que se composaient les noms romains. Il eût été plus naturel, comme René Binet l'a remarqué, de le faire descendre de Valerius-Maximus, censeur vers l'an de Rome 646; mais notre auteur le cite (liv. II, 9) sans faire aucune mention de leur parenté; et d'ailleurs le rang qu'il occupait dans l'état n'annonce pas une origine aussi relevée. Il servit en Asie sous Sextus Pompée, qui était consul l'année de la mort d'Auguste. De retour à Rome, il ne prit aucune part aux affaires publiques; on conjecture que la protection de son général lui procura la faveur de Tibère et les moyens de passer sa vie dans une douce aisance. Il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire, qu'il envisagea particulièrement sous le rapport des mœurs. Le seul ouvrage que nous ayions de Valère-Maxime est intitulé: *De dictis, factisque memorabilibus libri IX*. C'est une espèce de compilation d'anecdotes, de traits historiques et de maximes, tels qu'on en trouve un grand nombre dans toutes les littératures modernes. Il en offrit la dédicace à Tibère, par une Épître qui n'est qu'un tissu de lâches flatteries. Quelques critiques prétendent qu'on n'a que l'abrégé de l'ouvrage de Valère-Maxime. Ils se fondent sur une lettre de Januarius Nepotianus à Victor, son disciple, dans laquelle il lui dit que, trouvant l'ouvrage de Valère-Maxime trop diffus, il se propose d'en retrancher les longueurs; mais rien ne prouve qu'il ait exécuté ce projet. Le style de Valère-Maxime est si défectueux, que plusieurs savants ont douté qu'il ait vécu dans un temps si rapproché d'Auguste; mais on sait que les plus beaux siècles de la littérature ne sont pas ceux qui fournissent le moins d'auteurs médiocres. Cet écrivain, non-seulement ne brille point par l'élégance, il manque de critique et de goût. Cependant son ouvrage ne laisse pas d'être fort utile, à raison d'un grand nombre de détails et de faits oubliés par les autres historiens; aussi l'a-t-on réimprimé plus de cent fois. La première édition est sans date: on la croit imprimée vers 1469, avec les caractères de J. Mentel. Il en parut deux en 1471, *Maïence*, Schoyffer, et *Venise*, Vindelin. Toutes les deux sont très-recherchées. Parmi les autres éditions du quinzième siècle, on distingue les suivantes: *Venise*, 1474; *Paris*, 1475; *Milan*, même ann., ornée d'une Épître dédicatoire de B. Accurse; et *Bologne*, 1476. Les principales éditions du seizième siècle sont: *Venise*, Alde, 1502, 1514, 1534, in-8°.; *Florence*, Giunta, 1517, in-8°., et *Anvers*, Plantin, 1567, in-8°. Cette édition, que l'on doit à Ét. Pighius (*V.* ce nom), est remarquable en ce qu'elle est la première qui contienne les fragments d'un petit traité des *Noms propres*, indiqué, dans divers manuscrits, comme un dixième livre de Valère-Maxime, et que l'on attribue à Julius Paris (1) ou à C. Titus Probus, deux abréviateurs presque inconnus. Parmi les éditions postérieures, les plus esti-

(1) Suivant M. Schoell, c'est un fragment de l'abrégé des *Annales de Valerius Antias*, par Julius Paris, (*Hist. de la littér. romaine*, II, 364).

mées sont celles de *Leyde*, 1640, in-12, avec les notes de Just. Lipse; d'Ant. Thysius, *Leyde*, 1660 ou 1670, in-8°., qui fait partie de l'ancienne collection *Variorum*; de P. Cantel, *Ad usum Delphini*, Paris, 1679, in-4°.; d'Abrah. Torrenius, *Leyde*, 1726, in-4°.; de Miller, *Berlin*, 1753, in-8°.; de Kapp, *Leipzig*, 1782, in-8°.: c'est la plus complète pour la critique (2); de J.-Th.-B. Helfrecht, *Hoff*, 1799, in-8°.; et enfin de M. Hase, *Paris*, 1822, in-8°., qui fait partie de la *Collect.* publiée par M. Le Maire. On a des traductions de Valère-Maxime dans les principales langues de l'Europe. Il a été traduit en français, dès le milieu du quatorzième siècle, par Simon de Hesdin. Cette version, revue et terminée par Nicolas de Gonesse, fut imprimée, vers 1476, en 2 vol. in-fol., sans nom de ville; et elle a été reproduite, *Lyon*, 1485, in-fol.; ibid., 1489, même format; et enfin *Paris*, Verard, vers 1500. Il existe, de cette dernière édition, des exemplaires sur vélin. Une nouvelle traduction fut publiée par J. Le Blond, *Paris*, 1547, in-fol.; ibid., 1557, in-16. Claveret en donna une troisième, *Paris*, 1647, in-8°., et 1659, 2 vol. in-12; Tarboicher ou Tarboichier, une quatrième, *Paris*, 1713, 2 vol. in-12. René Binet en a donné une, *Paris*, 1796, 2 volum. in-8°. La dernière et la plus estimée est celle de MM. Peuchot et Allais, *Paris*, 1822, 2 vol. in-12. Jean de Hangest, valet de chambre de Charles VII, a fait, en 1458, un *Abrégé* de l'ouvrage de Valère-Maxime, imprimé, Paris, 1497, in-fol., avec le *Gouvernement des princes* et le *Trésor de la noblesse*. On en a des exemplaires sur vélin. La Place (*Voy.* son article, XXXV, 9) est auteur du *Valere-Maxime français*. W—s.

VALÈRE-ANDRÉ DESSELIUS. *Voy.* ANDRÉ, II, 125.

VALERIA (GALERIA), impératrice romaine, fille de Dioclétien et de Prisca, fut mariée, en 292, à Galère-Maximin, que Dioclétien venait de créer César. Les vertus qu'elle montra sur le trône ont fait conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'elle avait embrassé la religion chrétienne; mais la crainte de déplaire à son père et à son mari ne lui permit pas d'en faire une profession publique. N'ayant point d'enfants, elle adopta Candidien, fils naturel de son mari, qui l'avait eu depuis leur union. Ce prince, en mourant, recommanda sa femme et son fils à Licinius, qui lui devait son élévation, et qu'il avait, dit-on, le dessein de désigner son successeur (*V.* LICINIUS, XXIV, 457). La conduite indigne de Licinius à l'égard de Valeria et de sa mère obligea ces deux princesses à chercher un asile dans le camp de Maximin-Daza, qui les reçut avec empressement; mais, épris des charmes de Valeria, il lui proposa de répudier sa femme pour l'épouser; et sur son refus, il l'exila dans les déserts de la Syrie, avec sa mère. Maximin étant mort, les deux malheureuses princesses furent réduites à se cacher, pour se soustraire à la fureur de Licinius, qui, joignant la perfidie à l'ingratitude, leur faisait un crime de leur séjour près de Maximin. Découvertes à Thessalonique, après avoir eu la douleur de voir massacrer le jeune Candidien, el-

(2) On trouve des *Notes* sur Valère-Maxime, par Math. Klokius, dans le tome 1er. du *Sylloge epistolar.* de Burmann; par P. Burmann et J. Alberti dans les *Miscellan. observationes*, tom. V et VI; et par Fréd.-Ot. Mencke, dans les *Miscellan. Lipsiens. Nova*, IV, 2e. part.

les furent décapitées, et leurs corps jetés dans la mer, au commencement de l'année 315. Les médailles de Valeria sont très-rares en or et en argent; mais on en trouve assez fréquemment de moyen bronze. W-s.

VALERIANOS. *Voy.* FUCA.

VALERIANUS (JOANNES PIERIUS), ou Valeriano Bolzani, littérateur, naquit en 1477, de Laurent Bolzani, à Bellune dans la marche Trévisane, et non à Bolzano en Tyrol, comme l'ont dit des biographes qui ont pris son nom de famille pour celui de sa patrie. Ce fut son maître Sabellicus qui changea son nom de Pierre en celui de Pierius, par allusion à *Pierides*, un des noms des Muses. La pauvreté de sa famille le réduisit à servir d'abord comme domestique; son oncle, Urbano Bolzani, pourvut ensuite à ses besoins, et lui donna des leçons de littérature. Ce ne fut qu'à l'âge de quinze ans qu'il commença d'apprendre à lire; mais il fit dans ses études des progrès rapides, qui lui acquirent l'amitié des hommes les plus éclairés de l'Italie. Valla et Lascaris lui enseignèrent les langues grecque et latine. Le cardinal Bembo, Léon X et Clément VII furent ses mécènes; déjà chambellan et chanoine, il fut obligé de mettre lui-même des bornes à leurs bienfaits. Voulant consacrer tout son temps aux lettres, il refusa les évêchés de Capo-d'Istria et d'Avignon, et n'accepta que la place de protonotaire apostolique. Il n'avait cependant pas pu refuser à Clément VII de se charger de l'éducation d'Hippolyte et d'Alexandre de Médicis ses neveux, qu'il fut assez heureux de pouvoir soustraire aux poursuites lors de la prise de Rome, en 1527, en les conduisant à Plaisance. Mais l'année suivante, fatigué du séjour de la cour, il se retira à Bellune; et ce fut alors qu'il composa ses quatre livres sur les antiquités de cette ville, dans lesquels il inséra quarante-deux inscriptions, la plupart inédites. Cet ouvrage, comme tous ceux de Valerianus, est écrit avec une rare élégance. Hippolyte de Médicis, son élève, ayant été élu cardinal, en 1529, le choisit pour secrétaire. A la mort du cardinal, Valerianus resta attaché au duc Alexandre, qui fut tué en 1537. Alors il renonça pour toujours à la cour, et se retira à Padoue, résolu de ne plus s'occuper que de littérature. Il y mourut en 1558, âgé de 81 ans. Ses ouvrages sont : I. *De fulminum significationibus*, Rome, 1517, in-8°., imprimé aussi dans le cinquième vol. des *Antiq. Rom.* de Grævius. II. *Pro sacerdotum barbis defensio*, Rome, 1531, au sujet de l'intention de renouveler un décret attribué à un ancien concile, et confirmé par le pape Alexandre III, décret qui défendait aux prêtres de porter de longues barbes. III *Castigationes et varietates Virgilianæ lectionis per Joan. Pierium Valerianum.* Elles se trouvent dans une édition de Virgile, donnée par Rob. Estienne, à Paris, en 1532, in-fol., et dans d'autres éditions postérieures du poète latin. IV. *Poëmata*, Bâle 1538, in-8°. V. *Amorum libri quinque et alia poëmata*, Venise, 1549, in-8°. On trouve dans le recueil des *Deliciæ poët. ital.* un choix des Poésies de Pierius Valerianus, parmi lesquelles on distingue un poëme en trois chants, sur le martyre de *Johatas*, un livre d'Odes, une Epître critique sur les qualités nécessaires pour écrire, et sur le style propre à chaque sujet; cette dernière

pièce, surtout, est très-remarquable par la justesse des pensées, par la sagesse des préceptes, par l'élégance et le choix des expressions. Elle a pour titre : *Studiorum conditio*. VI. *Sphæræ compendium*. VII. *Dialogo della volgar lingua, non prima uscito in luce*, Venise, 1620, in-4°. VIII. *Antiquitatum Bellunensium sermones quattuor* (sic), Venise, 1620, in-8°. IX. *Contarenus, sive de litteratorum infelicitate, libri duo*, Venise, 1620, in-8°. Cet ouvrage contient un grand nombre d'anecdotes curieuses. Le premier livre est un dialogue entre Gaspard Contarino, ambassadeur Vénitien, et quelques savants de Rome. L'édition que nous venons de citer est très-rare. On en a donné une à Amsterdam, 1647, in-12, avec un appendice de Cornelius Tollius (Voy. ce nom); une autre à Helmstadt, 1695, in-12, et une autre à Leipzig, 1707, petit in-8°, avec deux autres écrits sur des sujets analogues : *Alcyonius, de exilio*, et *Barberius, de miseriâ poëtarum græcorum*, et une préface par Jean-Burckhard Mencke. La dernière édition du Traité *De litteratorum infelicitate* est celle que sir Egerton Brydges a donnée à Genève, en 1821, grand in-8°.; elle n'a été tirée qu'à quatre-vingt-sept exemplaires ; on y trouve des morceaux de critique anciens et modernes. M. Coupé a inséré dans ses *Soirées Littéraires* la traduction d'une partie de cet ouvrage de Valerianus. Un élégant écrivain anglais, qu'on a plus d'une fois eu occasion de citer avec éloge dans cette biographie, M. d'Israeli, auteur des *Misères des gens de lettres* (the Calamities of authors), 2 vol. in-8°, ouvrage bien supérieur à celui-ci, apprécie en ces termes le livre sur lequel repose particulièrement la réputation de Valerianus : « C'est, dit-il, une maigre production, où l'auteur montre parfois de la prédilection pour ce merveilleux qui est si rare dans les choses humaines, et si peu de philosophie qu'il place parmi les infortunes des littérateurs ces fatalités accidentelles auxquelles tous les hommes sont également exposés. » Le dernier éditeur du Livre de Valerianus, sir Egerton Brydges, en rapportant le jugement d'Israeli, le réfute en grande partie. X. *J. P. Val. Bel. Hieroglyphica, sive de sacris Ægyptiorum, aliarumque gentium litteris commentariorum libri VIII, duobus aliis ab eruditis viro annexis. Accesserunt loco auctarii Hieroglyphicorum collectanea ex veteribus et recensioribus auctoribus descripta, et in sex libros ordine alphabetico digesta. Horapollinis item Hieroglyphicorum libri duo ex postremâ Davidis Hœschelii correctione. Præterea ejusdem Pierii Declamatiuncula pro barbis sacerdotum : de Infelicitate litteratorum libri duo ; denique Antiquitatum Bellunensium sermones quatuor. Editio ad novissimas Germaniæ composita, quibus et annotationes ad marginem atque necessarios indices debet*, Francfort-sur-le-Mein, 1678, in-4°. La première partie de ce volume (*Hieroglyphica*) parut d'abord à Bâle en 1566. L'auteur s'efforce d'expliquer par les symboles égyptiens, grecs et romains, presque toutes les branches de la science et de l'art; mais on a trouvé qu'il a déployé en cela plus d'érudition et d'imagination que de jugement. UG—I.

VALÉRIEN (*PUBLIUS - LICINIUS - VALERIANUS*), avant d'être revêtu de la pourpre impériale, avait

porté les armes avec honneur. Dans les dignités qui avaient été la récompense de ses services, il s'était environné de l'estime générale, et s'était montré l'ennemi des tyrans, principalement dans la lutte que le sénat soutint contre Maximin. L'empereur Dèce ayant voulu rétablir, en 251, l'office de censeur, pour ramener les mœurs antiques et le respect des lois, les suffrages unanimes du sénat, chargé de désigner ce magistrat suprême, étaient tombés sur Valérien. Les événements de la guerre avaient rendu sans effet ces projets de réforme; mais la réputation de Valérien s'en était considérablement accrue. Aussi lorsque l'empire eut passé des mains de Gallus dans celles d'Émilien, l'ascendant des vertus de Valérien, alors à la tête des légions de la Gaule et de la Germanie, lui fit supplanter facilement ce rival. Il touchait à sa soixantième année; et son âge lui conseillait de partager le trône avec un associé plus capable de diriger les travaux de la guerre, et d'opposer l'activité nécessaire pour résister au débordement des barbares. Valérien, en jetant les yeux sur son fils Gallien, prépara des malheurs que sa sagesse promettait d'éviter. Après un règne de sept ans, le vieux empereur voulut marcher lui-même à la défense de l'Euphrate, contre Sapor, roi de Perse (*Voy.* CHAPOUR, VIII, 63), qui venait de se rendre maître de l'Arménie, alliée des Romains. Sa confiance en Macrien, préfet du prétoire, perdit son armée. Vaincu sous les murs d'Édesse et resserré dans ses retranchements, il fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur. Sapor ou Chapour, sans égard aux représentations de ses alliés, qui l'exhortaient à faire de son prisonnier l'instrument de la paix, l'abreuva d'outrages, jusqu'à ce qu'il eût succombé à sa douleur, et son corps, empaillé, fut conservé pendant plusieurs siècles, comme un trophée, dans un des temples de la Perse. Cette tradition a paru douteuse; et les lettres des princes de l'Orient à Sapor, alléguées par les historiens, sont évidemment supposées, puisque l'une d'elles est d'Artavasdes, roi d'Arménie : or, l'Arménie faisant alors partie de la Perse, le royaume et la lettre sont de pure imagination. Le malheureux Valérien avait distingué le mérite d'Aurélien, de Tacite et de Probus. Tous les trois figurèrent parmi ses successeurs. F—T.

VALERIUS. *Voyez* MESSALA, XXVIII, et PUBLICOLA.

VALERIUS FLACCUS (*Caius* (1)), poète latin. Quelques auteurs conjecturent qu'il descendait de l'illustre Valerius Publicola (*Voy.* PUBLICOLA), mais d'une branche pauvre et tombée dans l'obscurité. On ignore le nom de son père; la date de sa naissance est incertaine. Deux villes, Sessa, dans l'état de l'Église, et Padoue, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Padoue appuie ses prétentions d'une épigramme de Martial; et le témoignage du plus intime ami de Valerius est ici d'un grand poids. Valerius cultiva de bonne heure son goût pour la poésie. Quoiqu'il fût assez mal partagé de la fortune, il rejeta le conseil de Martial, qui l'engageait à quitter la carrière des lettres pour celle du barreau (*Epig.* 1, 27). Admis au nombre des prêtres d'Apollon, il fut agrégé dans la suite au collége des

(1) Le manuscrit du Vatican nomme ce poète *Caius Valerius Flaccus Setinus Balbus*. Heinsius rejette ces deux derniers noms, et les motifs qu'il en donne ont paru concluants à Burmann, ainsi qu'à M. Dureau de La Malle.

Quindécemvirs, chargés de la garde des livres sybillins. Ses talents lui méritèrent la protection de Vespasien et de Titus; mais on ne voit pas qu'il ait tenté de profiter de la faveur de ces deux princes pour revendiquer les biens et les honneurs de sa famille. On conjecture que notre poète est le même Valerius qui fut décoré de la préture vers l'an de J.-C. 88 (de Rome 838). Il paraît qu'il obtint, l'année suivante, le gouvernement de l'île de Chypre; du moins il est certain qu'il s'y trouvait alors. La requête que Martial lui adressa pour en obtenir quelques présents (*Epig.* VIII, 56) peut faire présumer qu'il s'était enrichi dans l'exercice de ses fonctions. Il revint à Rome dans les premières années du règne de Trajan. En l'an 100 de l'ère chrétienne (de Rome, 851) il fit un voyage en Espagne, dont il était de retour l'année suivante. On ne s'accorde pas sur l'année de sa mort. M. Dureau de La Malle prouve, d'après un passage de Quintilien, qu'elle doit être fixée à la cent onzième année de notre ère. Outre Martial, Valerius comptait au nombre de ses amis Pline, Juvénal, Quintilien lui-même, etc. L'ouvrage auquel il doit toute sa célébrité est le poème des *Argonautiques*, qu'il commença sous Vespasien, et auquel il travailla le reste de sa vie, sans pouvoir le terminer, du moins il ne nous est pas parvenu tout entier; la fin du huitième livre manque dans tous les manuscrits. Le sujet de ce poème, traité déjà par plusieurs auteurs, entre autres, en grec, par Apollonius de Rhodes (*Voy.* ce nom), est l'expédition des Argonautes, l'un des événements les plus intéressants que les temps héroïques offrent à l'épopée. Suivant M. François de Neufchâteau, le poème de Valerius a des parties dramatiques, souvent de l'intérêt, et partout des beautés sans nombre (2). Tiraboschi n'en porte pas un jugement aussi favorable; il décide que Valerius n'était pas né poète, et que Martial, en l'engageant à préférer le barreau, voulut le détourner de cultiver un art pour lequel la nature ne l'avait point fait (Voy. *Storia della letterat. ital.*, II, 75). Laharpe ne trouve dans l'Argonautique de poésie d'aucune espèce (*Cours de littérat.*, II, 229). Ce jugement, dit M. Dureau de la Malle, si bref, si absolu, si méprisant, prouve que Laharpe ne s'était pas donné la peine de lire Valerius, et qu'il en a parlé sans le connaître. Mais c'est déjà un préjugé contre l'ouvrage que de manquer de lecteurs. On compte environ quarante éditions de l'*Argonautique;* cinq dans le quinzième siècle, dix-huit dans le seizième, six dans le dix-septième, neuf dans le dix-huitième, et deux ou trois depuis le commencement du dix-neuvième. On se contentera d'indiquer les meilleures et les plus recherchées : Bologne, 1473, in-fol., première édition avec date; Florence, Jacques de Ripoli, sans date, in-4°., plus rare que la précédente; ibid., Giunta, 1503, in-8°.; Paris, Jac. Badius, 1517 ou 1519 in-fol., deux éditions dont il existe des exemplaires sur vélin; Bologne, 1519 in-fol., avec les commentaires et la conclusion de l'ouvrage par J.-B. Pio, qui termina le huitième livre et y en ajouta deux nouveaux; Venise, Alde, 1523, in-8°.; Paris, Colines, 1532, in-8°.; Anvers, Plantin, 1566, petit in-12;

(2) *Discours en Réponse à M. Dureau de La Malle père*, lors de sa réception à l'acad. française.

Padoue, Comino, 1720, in-8°.; Leyde, 1724, in-4°., avec les notes de P. Burmann; Altembourg, 1781, in-8°., édition de Harles, qui se joint à la collection *Variorum;* Gottingue, 1805, 2 vol. in-8°.; le second renferme un savant Commentaire de J.-A. Wagner; enfin, Paris, 1824, dans la *Biblioth. des classiques latins*, publiés par M. Lemaire. Cette édition contient, outre le Commentaire de Wagner, des notes de M. Caussin, professeur au collége de France, traduites en latin par M. Le Maire. Le poème de Valerius a été traduit trois fois en italien: par Maximil. Buzio; par M. Ant. Pindemonte, Vérone, 1776, in-4°.; et enfin par un anonyme, Milan 1794, même format. Il n'en existe qu'une seule traduction française; c'est celle que M. Dureau de La Malle avait commencée avec son père, et qu'il a publiée après la mort de celui-ci, Paris, 1811, 3 vol. in-8°.: elle est en vers et enrichie de notes. Le traducteur l'a fait précéder d'une Notice sur les sources où il a puisé, et d'un Discours dans lequel il a recueilli tous les détails sur la vie de Valerius, suivi d'une analyse de son poème. W—s.

VALESIO (Jean-Louis), peintre, né à Bologne, en 1561, et mort à Rome, dans un âge prématuré, sous le pontificat d'Urbain VIII, entra un peu tard dans l'école des Carraches, où il apprit plutôt la miniature et la gravure que la peinture. Cependant, s'étant rendu à Rome, sous le pontificat de Grégoire XV, il fut employé à beaucoup de travaux par les Ludovisi. Le Marini et les autres poètes de cette époque lui ont donné de grandes louanges; mais il les dut moins à son talent de peintre qu'à sa fortune et à son adresse. Il fut un de ces hommes qui savent suppléer au manque de mérite par d'autres moyens plus faciles de se faire valoir; tels que la flatterie, le talent de s'insinuer, et d'acquérir des partisans et des protecteurs. C'est par cette conduite que Valesio possédait un carosse dans Rome, où Annibal Carrache, pendant longues années, n'eut d'autres récompenses de ses honorables travaux qu'une misérable chambre sous les toits, la nourriture journalière nécessaire pour lui et pour un domestique, et douze écus de pension annuelle. Dans le petit nombre d'ouvrages que Valesio a laissés à Bologne, tels que l'*Annonciation*, aux Mendiants, on remarque un faire sec et de peu de relief, mais exact, qui est en général l'apanage des peintres en miniature. Toutefois son talent parut s'agrandir lorsqu'il se fixa dans Rome, où l'on voit encore quelques-unes de ses productions à fresque et à l'huile, dont la meilleure, sans contredit, est la figure de la *Religion*, qu'il peignit dans le cloître de la Minerve. Ses eaux-fortes sont plus estimées que ses tableaux: elles sont gravées avec un fort bon goût, et consistent en *Emblèmes allégoriques et ornements de livres*, exécutés d'après ses propres dessins. On cite particulièrement les morceaux suivants: I. La *Vierge et l'Enfant-Jésus appuyé sur les genoux de sa mère*. II. *Vénus menaçant l'Amour*. III. *Vénus châtiant l'Amour*. Ces deux jolies pièces font pendant. IV. L'*Hymen, ayant à ses pieds deux lions et des génies qui portent des lis;* d'après Louis Carrache. — Jacques et François Valesio ont aussi cultivé la gravure; mais leurs ouvrages jouissent de peu d'estime. P—s.

VALESIO. *Voy*. Vallès.

VALESIUS (*Adrianus*). *Voy.* Valois.

VALETTE (Jean Parisot de La), quarante-huitième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit en 1494. Issu d'une très-ancienne famille, qui avait donné des capitouls à Toulouse, il était grand-prieur de Saint-Gilles de la langue de Provence, et lieutenant-général du grand-maître Claude de La Sangle, lorsqu'à la mort de ce prince il fut unanimement élu pour lui succéder, le 21 août 1557. « Ce seigneur, dit Vertot, n'était point sorti de Malte depuis qu'il avait pris l'habit et la croix de l'ordre ; il avait rempli successivement toutes les charges : soldat, capitaine, général, sage politique, plein de fermeté, et autant estimé parmi ses confrères que redoutable aux infidèles. » Dans ses premières caravanes, il avait répandu la terreur de son nom sur les mers d'Afrique et de Sicile : souvent vainqueur et quelquefois vaincu, il tomba même dans les fers des infidèles (*V.* Dragut, XII, 3) ; mais à peine eut-il recouvré sa liberté qu'il arma pour de nouvelles courses. Parvenu à la dignité de commandeur, il avait, sous la grande-maîtrise de Jean d'Omèdes, été chargé du commandement de Tripoli, au moment où cette place était menacée par toutes les forces des Barbaresques. De deux gouverneurs qui s'étaient succédé dans ce poste, Fernand de Braquemont et Christophe de Solertarfan, l'un avait sollicité et l'autre avait mérité son rappel. Arrivé à Tripoli, en 1537, La Valette prit les mesures les plus énergiques et les mieux entendues pour se défendre dans un poste à-la-fois si important comme position militaire, et si faible comme place fermée. Il rétablit la discipline dans la garnison composée de Chrétiens et de Maures ; et mêlant à l'activité du capitaine le zèle du religieux, il punit sévèrement les blasphémateurs. Lorsque, vingt ans après, il fut élevé à la grande-maîtrise, son premier soin fut de relever l'autorité et la religion, en forçant les prieurs et les commandeurs d'Allemagne et de Venise à rentrer sous l'obéissance qu'ils devaient à l'Ordre, et à se soumettre aux taxes imposées par les chapitres généraux. Il ne se fit pas moins d'honneur en réparant avec éclat les injustices que le grand-maître d'Omèdes avait fait subir au brave maréchal Gaspard de Vallier, ancien gouverneur de Tripoli, qui n'avait pu défendre cette place à cause de la trahison des soldats maures et des habitants. Déjà le grand-maître La Sangle avait rendu la liberté à ce preux chevalier; La Valette, non content de l'absoudre des accusations iniques dont il avait été l'objet, le nomma grand-bailli de Lango. Il fit plus encore, et pour tirer vengeance des indignes traitements que Vallier avait reçus des Infidèles à la prise de Tripoli, il entra dans le dessein que lui proposa Jean de La Cerda, duc de Médina-Celi, vice-roi de Sicile, de tenter la conquête de cette place. Une telle entreprise, si elle eût réussi, aurait inauguré bien glorieusement le règne d'un grand-maître; mais elle manqua par la présomptueuse impéritie de Jean de La Cerda, qui, au lieu d'attaquer Tripoli, perdit un temps précieux à la conquête insignifiante de l'île des Gerbes ou de Gelves (*Voy.* l'art. *Dragut*, déjà cité), où il fut surpris et accablé par les Othomans : près de quatorze mille chrétiens périrent dans cette funeste expédition, soit par les maladies, soit par le fer

ennemi. La Valette, qui prévoyait les fautes de La Cerda, lui avait donné les plus sages avis; mais ce lâche et imprudent capitaine s'était montré sourd à toutes les représentations. Après le désastre de Gerbes, le grand-maître envoya, dans toutes les mers du Levant, des galères de l'Ordre, qui sauvèrent plusieurs navires chrétiens poursuivis par les infidèles, et capturèrent un grand nombre de corsaires. Il fit alors construire à ses dépens deux nouvelles galères; et les plus riches commandeurs, imitant son exemple, équipèrent divers armements, selon leurs facultés. Jamais, grace à l'influence de ce grand homme, l'Ordre ne s'était montré si redoutable sur mer; jamais ses escadres n'avaient été commandées par des chevaliers plus expérimentés. Chaque jour était marqué par quelque nouveau succès sur les infidèles. Attentif à tous les devoirs de la dignité souveraine, La Valette obtenait, dans le même temps, pour les ambassadeurs de son Ordre, l'honneur de siéger au concile de Trente parmi ceux des grandes puissances de la chrétienté. Après la clôture du concile, si Philippe II, ou plutôt son lieutenant don Garcie de Tolède, put effacer la honte de la journée de Gerbes par la prise de Gomère de Velez, ville située sur la côte d'Afrique, à quarante lieues des côtes d'Espagne, il dut en grande partie ce triomphe aux galères de Malte, que La Valette lui avait fournies. Cette conquête alarma Soliman, qui, irrité de la part qu'y avait prise l'Ordre, forma le projet de renverser ce boulevard de la chrétienté. Dans ce dessein, il travailla secrétement à un armement considérable. Ce fut alors que les chevaliers s'emparèrent, à la hauteur de Zante, d'un puissant galion chargé de marchandises précieuses pour le compte du chef des eunuques du sérail, et de plusieurs de ses odalisques. Deux cents janissaires, qui montaient ce riche bâtiment, furent taillés en pièces. Ce nouvel affront engagea le sulthan à précipiter son attaque contre l'ordre, qu'il jura *par sa tête* d'exterminer tout entier. Tous ses officiers, et jusqu'aux moindres de ses sujets, partageaient son ressentiment. Des cris de vengeance contre les Chrétiens retentissaient dans les mosquées. Depuis cinq ans, les chevaliers s'étaient rendus maîtres de plus de cinquante gros vaisseaux turcs, sans compter une infinité de bâtiments inférieurs. A la nouvelle des préparatifs de Soliman, qui menaçait Malte du sort qu'il avait fait éprouver, quarante-quatre années auparavant à l'île de Rhodes, le grand-maître (1565), loin de s'épouvanter, fit les préparatifs les plus énergiques. « Les périls inévitables qu'il prévit » ne firent qu'exciter son courage, » dit Vertot. C'était un homme d'une » fermeté supérieure aux événe- » ments : une valeur naturelle lui » avait inspiré sans effort une noble » indifférence pour la vie. » A sa voix, plus de six cents chevaliers arrivèrent à Malte, la plupart suivis de domestiques courageux, qui devinrent de bons soldats. Les commandeurs, que leur âge ou leurs infirmités retenaient dans leurs provinces, firent passer à Malte la meilleure partie de leurs biens. Pie IV, qui occupait la chaire de saint Pierre, fournit au grand-maître une somme de dix mille écus. Philippe II promit des troupes, et donna à Don Garcie de Tolède, vice-roi de Sicile, ordre de pourvoir à la sureté de Malte, mais ce secours se fit bien atten-

dre. Abandonné à ses propres forces, La Valette, dans la multitude et l'importance des soins dont il était accablé, conserva toute la liberté de son esprit : il voulait être instruit de tout, il entrait dans les plus petits détails ; et, se montrant tour-à-tour soldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingénieur, de la même main dont il avait tracé une nouvelle fortification, il remuait lui-même la terre, et pourvoyait au soulagement des malades. A l'approche des Turcs, il assembla les chevaliers, et, dans une courte allocution, il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude des secours que l'Espagne lui promettait. Il engagea ses frères d'armes à renouveler avec lui leurs vœux au pied des autels, et à puiser à la sainte table un généreux mépris pour la mort. Après avoir pris le pain des forts, les chevaliers abjurèrent toute faiblesse, toute division, toute haine particulière ; « et ce qui était encore plus difficile, dit l'abbé Vertot, on rompit les tendres engagements si chers au cœur humain. » Le grand-maître, les voyant dans ces heureuses dispositions, s'empressa d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devait défendre. Il y avait alors dans l'île sept cents chevaliers, sans compter les frères servants et huit mille cinq cents hommes, tant soldats de profession qu'habitants enrégimentés. L'historien déjà cité, après avoir détaillé toutes les dispositions de défense prises contre l'agression imminente des Turcs, ajoute que la principale ressource consistait dans la présence du grand-maître, dont la contenance ferme inspirait une confiance sans bornes aux chevaliers et aux soldats. Il parcourait continuellement les postes ; faisait fortifier les endroits faibles, marquait à chaque commandant les mouvements qu'il devait faire. La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malte, le 18 mai 1565. Elle était composée de cent-cinquante-neuf vaisseaux de guerre chargés de trente mille janissaires et spahis, et suivie d'un grand nombre de bâtiments, qui portaient la grosse artillerie et les munitions. Le débarquement des Turcs ne se fit point sans obstacles. Le commandant Copier, de la langue d'Auvergne, chargé de tenir la campagne, leur tua plus de quinze cents hommes dans la première journée. Mustapha, leur général, sans vouloir attendre Dragut, comme le proposait l'amiral Piali, son collègue, ouvrit les opérations par le siége du fort Saint-Elme. Après avoir employé deux jours à établir leurs batteries, malgré le feu continuel de la place, les Turcs se virent, le 24 mai, en état de la foudroyer avec leur artillerie. Les chevaliers, enfermés dans le fort, désespérant de pouvoir tenir long-temps, envoyèrent le commandeur de La Cerda au grand-maître pour lui demander des secours. « Quelle perte avez-vous donc faite, » dit La Valette, avec indignation, » pour crier au secours ? — Seigneur, » répondit La Cerda, le château doit » être regardé comme un malade exténué, qui ne peut se soutenir que » par des remèdes extraordinaires. » — J'en serai moi-même le médecin, » répliqua le grand-maître, et j'y conduirai d'autres chevaliers avec moi ; » s'ils ne peuvent pas vous guérir de » la peur, ils empêcheront bien au » moins par leur valeur que les infidèles ne s'emparent du château. » Ce n'est pas qu'il se flattât de pouvoir conserver long-temps une place si faible, contre les attaques conti-

nuelles des Turcs: il déplorait en lui-même le sort des chevaliers placés dans un poste si dangereux; mais le salut de l'île entière dépendait de la durée de ce siége; et comme il fallait, par une vigoureuse résistance donner au vice-roi de Sicile le temps d'arriver, il résolut de se jeter dans la place; mais le conseil et tout le couvent s'y opposèrent, et il se présenta un si grand nombre de chevaliers qui demandaient cette périlleuse mission, que le grand-maître n'eut plus que l'embarras du choix. Cependant le vice-roi, docile à la politique trop circonspecte de son maître, ne se pressait pas d'accomplir ses promesses. Chaque jour, malgré les efforts surhumains des chevaliers, les Turcs faisaient de nouveaux progrès. L'arrivée du renégat Ulucchialy, avec six galères et neuf cents hommes, et, peu de jours après, celle du fameux Dragut, suivi de seize cents guerriers montés sur treize galères, ajouta aux forces des Turcs, et surtout à leur confiance. Dragut s'aperçut d'abord de la faute qu'avait commise Mustapha en s'attachant au fort Saint-Elme, au lieu de commencer par attaquer le Goze et la *Cité notable*, dont la prise eût affamé le reste de l'île, et empêché les Chrétiens de recevoir aucun secours par mer. Ses habiles dispositions hâtèrent les progrès des Turcs; et son nom est même resté au promontoire sur lequel il établit une foudroyante batterie (*la pointe de Dragut*). Déjà la moitié du fort n'était plus qu'un amas de ruines: ses intrépides défenseurs perdirent enfin courage, et se plaignant que le conseil de l'ordre les exposait, sans aucune apparence d'utilité, à une mort inévitable, cinquante-trois chevaliers écrivirent au grand-maître, que s'il ne leur envoyait pas des barques pour sortir du fort ils allaient se précipiter à travers les lignes des infidèles, et mourir tous l'épée à la main. La Valette, sans s'émouvoir, leur répondit qu'avant le devoir de mourir avec honneur, il était, pour les chevaliers de l'ordre, une obligation non moins sacrée, l'obéissance. Il envoya cependant trois chevaliers pour lui faire un rapport exact de l'état de la place. Castriot, l'un d'eux, issu de la même maison que le fameux Scanderbeg, soutint, contre l'avis de ses deux collègues, que le fort était encore tenable, et s'offrit au grand-maître pour le défendre. La Valette agréa cette proposition courageuse: de concert avec l'évêque de Malte, il avança de son argent les sommes nécessaires pour faire de nouvelles levées dans l'île. Une foule de Maltais s'enrolèrent à l'envi; le grand-maître écrivit alors aux réfractaires que, pour un chevalier qui paraissait rebuté de soutenir plus long-temps le siége, dix braves demandaient à s'enfermer dans le fort. « Revenez au couvent, mes frères, » ajoutait-il avec une méprisante » ironie, vous y serez plus en sureté, et de notre côté, nous serons » plus tranquilles sur la conservation d'une place d'où dépend le » salut de l'île et de tout notre ordre. » Les chevaliers confus s'écrièrent tous d'une voix: « Comment » soutiendrons-nous la vue du grand-» maître et les reproches de nos frères! » Tous jurent de se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de céder leur poste à une milice nouvelle; et dans une lettre respectueuse ils témoignent à leur héroïque et vénérable chef tout leur repentir. C'était là qu'il les attendait:

il se laissa fléchir, et leur accorda, comme une grace, la permission de continuer à défendre le fort, que la veille encore ils voulaient abandonner. Cependant les Turcs gardaient leur supériorité. Chaque jour de nouveaux assauts faisaient briller le courage des chevaliers, mais diminuaient leur nombre. Le grand-maître, qui dirigeait tous leurs mouvements, qui leur faisait sans cesse passer des recrues, des vivres et des munitions de guerre, inventa, pour la défense du fort, une pièce d'artifice d'une nouvelle espèce. C'était des cercles de bois très-légers, recouverts de laine et de coton; on les imbibait d'eau-de-vie et d'huile bouillante, mêlées avec du salpêtre et de la poudre à canon. Cette préparation refroidie, on mettait le feu à ces cercles, puis on les jetait au milieu des bataillons ennemis. Souvent deux ou trois soldats turcs se trouvaient embarrassés dans ces cercles enflammés, et périssaient au milieu d'affreux tourments. Le 16 juin, les infidèles donnèrent un assaut général. Depuis le commencement du siége il ne s'était point fait d'attaque si vive : les chevaliers se servirent avec succès de l'instrument meurtrier inventé par leur souverain. Cependant après quatre heures d'une sanglante mêlée, les Turcs ne reculaient point, et les Chrétiens n'avaient pas perdu un pouce de terrain. Du fort Saint-Ange et de l'île de la Sangle, le grand-maître, auquel la grandeur de son courage et son habileté ne permettaient pas d'être spectateur inutile de tant d'efforts, faisait tirer continuellement sur les assiégeants : Malte tout entière paraissait en feu; enfin l'artillerie et le généreux désespoir des défenseurs de Saint-Elme, forcèrent les Turcs à se retirer après une perte de deux mille hommes. A la suite du combat, Dragut fut mortellement blessé d'un éclat de pierre, comme il tenait conseil dans la tranchée avec Mustapha et les principaux officiers. Le siége du fort Saint-Elme dura encore sept jours, dont quatre furent marqués par autant d'assauts. Enfin, le 23 juin, après un dernier combat qui dura six heures, et dans lequel la plupart des chevaliers et de leurs soldats se firent tuer sur la brèche, les Turcs entrèrent victorieux dans la place. En ce moment, Dragut touchait à sa dernière heure : il leva les yeux au ciel comme pour le remercier de cette victoire, et cessa de vivre. En entrant dans le fort, Mustapha, étonné de sa petitesse en comparaison de la grandeur du bourg qui lui restait à conquérir, s'écria : « Que ne fera pas le père, puisque le » fils, qui est si petit, nous coûte nos » plus braves soldats! » En effet, les Turcs avaient perdu huit mille hommes selon Vertot, quatre mille selon de Thou. Mustapha, pour intimider les Chrétiens, fit arracher le cœur aux chevaliers qui respiraient encore. Par une dérision sacrilége, les infidèles fendirent en croix le corps de ces héroïques martyrs; puis, après les avoir liés sur des planches, on les jeta à la mer, dont les flots les transportèrent au pied du château Saint-Ange. Le grand-maître, profondément indigné, fit, par représailles, égorger tous les prisonniers turcs; et par le moyen du canon il renvoya leurs têtes jusque dans le camp de Mustapha. Cette action apprit au général othoman, avec quelle énergie le grand-maître, loin de se laisser accabler par la perte du château Saint-Elme, songeait à défendre le reste de l'île. Après avoir, par ses discours, relevé le courage de ses chevaliers, il

parcourut tous les postes, et communiqua aux moindres fantassins, *soldats de Jésus-Christ comme lui*, disait-il, l'héroïsme dont il était animé. Il défendit expressément de faire à l'avenir aucun prisonnier, autant pour apprendre aux Turcs que leurs cruautés ne resteraient pas sans vengeance, que pour ôter à ses propres soldats tout espoir de salut, si non par la victoire. Un parlementaire envoyé par Mustapha, pour offrir une capitulation, ne reçut d'autre réponse que la menace d'ensevelir le Pacha et ses janissaires dans les fossés de la place. Les infidèles investirent alors le château Saint-Ange, le bourg et la presqu'île de la Sangle, ainsi que la ville de Saint-Michel. Le vice-roi de Sicile s'était enfin décidé à envoyer aux chevaliers un secours de six cents hommes, que La Valette fit entrer, par des routes détournées, dans le bourg de Saint-Michel, et qui, selon le témoignage de tous les historiens, contribuèrent puissamment à la conservation de l'île. Ce serait tomber dans des détails fastidieux que de suivre les opérations de ce mémorable siége. Tous les forts de l'île étaient à-la-fois pressés par les ennemis; Mustapha et l'amiral Piali, tous deux braves et habiles capitaines, rivalisaient d'efforts; mais La Valette semblait se multiplier pour faire tête à ces deux adversaires: son esprit fécond en ressources créait sans cesse de nouveaux moyens de défense contre de nouveaux moyens d'attaque. Le 18 août, Mustapha, croyant surprendre les Chrétiens pendant la chaleur du jour, tenta de forcer la brèche faite aux murailles du bourg de Saint-Michel; et Piali, de son côté, donna l'assaut au bastion de Castille. Le premier, après six heures d'un combat opiniâtre, fut enfin repoussé. Le second avait fait sauter par la mine un pan de muraille; déjà il commençait à se rendre maître du fort de Castille; déjà les Turcs avaient arboré leurs enseignes sur la muraille. Un chapelain de l'ordre court au grand-maître pour l'engager à se retirer dans le château Saint-Ange: mais l'intrépide vieillard, sans se donner le temps de mettre sa cuirasse, s'avance fièrement la pique à la main au-devant des infidèles: suivi des chevaliers, il les charge avec fureur; ceux-ci, voyant une foule d'habitants venir au secours du grand-maître, commencent à se retirer, sans ralentir leur feu. Tous les chevaliers tremblent des périls auxquels s'expose La Valette: plusieurs se jettent à ses genoux, et le conjurent de ne pas compromettre davantage une vie si précieuse. Le héros, montrant les enseignes des Turcs, répond qu'il ne se retirera qu'après les avoir abattues. Le combat s'engage avec une nouvelle fureur, les étendards sont renversés, et les Turcs s'éloignent en désordre. Le grand-maître, convaincu que leurs chefs les ramèneront bientôt au combat, témoigne la résolution de passer la nuit au poste où il avait si vaillamment combattu. Les chevaliers lui représentent combien cet endroit est exposé à l'artillerie des ennemis: « Puis-je, leur répondit La Valette, à l'âge de soixante-onze ans, finir ma vie plus glorieusement qu'avec mes frères, pour le service de Dieu et la défense de notre sainte religion? » Le lendemain, dans un nouvel assaut, le grand-maître reçut une blessure à la jambe; mais, dissimulant ses souffrances, il ne cessa de donner l'exemple aux plus braves. Le 23, les Turcs renouvelèrent leurs atta-

ques sur tous les points : on combattit jusqu'à la nuit, et le grand-maître, malgré toutes ses batteries, ne put les empêcher de se loger sur la brèche. Le conseil de l'ordre était d'avis d'abandonner ce poste (le bastion de Castille), après en avoir fait sauter les fortifications; mais La Valette rejeta cet avis avec indignation. « C'est ici, mes chers frères, dit-il, qu'il faut que nous » mourions tous ensemble, ou que » nous chassions nos ennemis ; » et, pour prouver aux chevaliers combien il était éloigné de se retirer au château Saint-Ange, il passa toute la nuit avec la garnison à construire de nouveaux retranchements. Lui-même conduisit ces ouvrages avec tant d'art et de capacité, qu'on fut en état de tenir encore sur ce point. Enfin, le 7 septembre, le secours si long-temps attendu parut devant Malte, sous la conduite de Don Garcie de Tolède. Après avoir présidé au débarquement, qui se fit dans un endroit opposé à celui que les infidèles gardaient avec vigilance, le vice-roi se remit aussitôt en mer pour aller chercher encore quatre mille soldats; mais ce nouveau renfort ne fut pas nécessaire. Mustapha et Piali, craignant de voir fondre sur eux les principales forces de la chrétienté, levèrent le siège, et se rembarquèrent avec précipitation. La Valette ne vit pas plutôt les Turcs s'éloigner, qu'il fit combler leurs tranchées et ruiner leurs ouvrages; et sa prévoyance préserva l'île d'un nouveau siége. En effet, informé par un esclave que le secours qui avait fait fuir seize mille Othomans n'était composé que de six mille hommes accablés de fatigues, Mustapha revint de sa terreur panique : il remit son armée à terre, et alla au-devant des troupes auxiliaires de Sicile; mais les Turcs, qu'il avait fallu forcer à coups de bâton de quitter leurs vaisseaux, combattirent sans courage, et livrèrent aux Chrétiens une facile victoire. Mustapha, abandonné de ses soldats, fut réduit à la triste nécessité de fuir comme eux. Les Chrétiens poursuivirent les infidèles jusqu'à leurs vaisseaux, qui bordaient le rivage. Ainsi se termina le siége de Malte, qui avait duré quatre mois. Les Turcs y avaient perdu plus de trente mille hommes, suivant Vertot, ou vingt mille seulement d'après de Thou. Les Chrétiens eurent à regretter la perte de neuf mille personnes de tout âge et de tout sexe, y compris trois mille soldats et deux cent cinquante chevaliers. La Valette n'avait plus sous ses ordres que six cents guerriers. Il avait eu le malheur de perdre Henri de La Valette son neveu, dans un des assauts. « Jamais, dit l'historien de Thou, le puissant empire des Turcs n'avait rassemblé plus de troupes, plus de vaisseaux, plus de munitions de toutes sortes, pour un siége. Jamais il n'y eut d'attaques faites avec plus de vigueur, et soutenues avec autant de courage et de persévérance. » On n'avait pas encore employé de plus grosses pièces d'artillerie que celles dont se servirent les Turcs, et qu'ils laissèrent en se retirant. Quelques-unes portaient des boulets de trois cents livres. Ils avaient tiré, pendant le siége, plus de soixante mille coups de canon. Le grand bourg de Malte ressemblait moins à une place sauvée par ses défenseurs qu'à une ville emportée d'assaut et abandonnée par l'ennemi, après le pillage. Les murailles étaient renversées; et il n'y avait pas une maison qui ne fût détruite ou ébranlée. La nouvelle de la délivrance de Malte répandit

la joie dans toute la chrétienté. Le nom de La Valette fut célèbre dans toute l'Europe. Le pape Pie IV lui offrit le chapeau de cardinal. La Valette refusa cette dignité, comme incompatible avec les fonctions militaires de la grande-maîtrise. Selon Vertot, il y avait bien autant de politique que de modestie dans ce refus, et le grand - maître, en sa qualité de souverain, regardait comme au-dessous de lui la pourpre romaine. C'était peu d'avoir sauvé Malte : il fallait la mettre, pour l'avenir, en état de défense, sans négliger de relever toutes les places de l'île. La Valette forma le dessein de bâtir une ville nouvelle, sur l'emplacement du fort Saint-Elme. Le pape, les rois de France, d'Espagne, de Portugal, fournirent des sommes considérables pour un si grand ouvrage. La première pierre de la ville nouvelle, appelée la *Cité Valette*, fut posée le 18 mars 1566; et pour qu'elle fût plutôt achevée, le pape Pie V permit qu'on y travaillât même les jours de fête. Tous les jours, huit mille ouvriers y étaient employés. Pendant près de deux ans, le grand - maître ne quitta point la direction des travaux. Il passait des jours entiers au milieu des charpentiers et des maçons, prenant là ses repas comme un simple artisan, et donnant ses ordres et ses audiences. Manquant d'argent, il y suppléa en faisant frapper une monnaie de cuivre, à laquelle il attacha une valeur nominale très - élevée. D'un côté, on voyait deux mains entrelacées, signe de la bonne - foi, et de l'autre les armes de La Valette, écartelées avec celles de l'ordre, et pour légende ces mots : *Non æs sed fides*. Les ouvriers et les marchands ne firent aucune difficulté de prendre cette monnaie : *Faites moins attention au métal*, leur disait-on, *qu'à la parole inviolable qu'on vous donne de le reprendre pour sa valeur représentative*. En effet, dès que le trésor de l'ordre avait reçu de l'or ou de l'argent, on ne manquait pas de retirer cette monnaie de cuivre et d'en rendre la valeur. Les derniers jours du grand-maître furent empoisonnés par le chagrin. Quelques jeunes chevaliers espagnols le forcèrent, par leur libertinage et leur insubordination, de les priver de l'habit de l'ordre. Pie V, au mépris des droits du grand-maître et de ses promesses, avait conféré le prieuré de Rome au cardinal Alexandrin, son neveu. La Valette en écrivit au pontife avec beaucoup de vivacité. Le Saint-Père parut touché de ses raisons; mais Cambiaso, ambassadeur de l'ordre, ayant eu l'imprudence de répandre dans Rome des copies de la lettre de son souverain, Pie V, justement blessé, fit défendre à l'indiscret négociateur de se présenter devant lui. Ce nouveau sujet de chagrin jeta le grand-maître dans une profonde mélancolie. Pour se dissiper, il voulut prendre le plaisir de la chasse; mais, frappé d'un coup de soleil, il tomba malade, et mourut trois semaines après, le 21 août, jour anniversaire de celui où il avait été élu grand-maître, onze ans auparavant. Son éloge est renfermé dans ce peu de mots : L'ordre de Malte, et peut-être même l'Europe chrétienne, lui doit sa conservation (*Art de vérifier les dates*). Par ses travaux de fortifications, il avait rendu Malte imprenable, au dire de tous les ingénieurs. C'est ce que reconnurent les Français, lorsque la trahison leur livra cette île au mois de juin 1798. Cafarelli du Falga, l'un des lieutenants du général Buona-

parte, disait à la vue d'innombrables fossés et contrescarpes : « Il est bien heureux que nous ayions trouvé quelqu'un pour nous en ouvrir les portes, car jamais nous n'aurions pu y entrer. (1) » D—R—R.

VALETTE (BERNARD DE LA), frère du duc d'Espernon, naquit, en 1553, de Jean de La Valette, mestre-de-camp de cavalerie légère. Busbec le fait petit-fils d'un notaire. L'abbé Le Gendre le dit issu d'un capitoul de Toulouse; et dans l'un ou l'autre cas, l'origine de la maison de La Valette ne serait pas fort ancienne. La vie de Bernard, ayant été plus guerrière que politique, ne présente que des faits militaires. Il se distingua surtout dans les guerres du Piémont, fut nommé gouverneur du Dauphiné en 1583, gouverneur de Provence en 1587, et devint aussi amiral de France. Cette charge, qui fut long-temps donnée à des généraux de terre, passa successivement au duc d'Espernon et au duc de La Valette. Bernard avait été blessé au siége de Valensole; il fut tué à celui de Roquebrune près de Fréjus, le 11 février 1592. Il n'avait que trente-neuf ans, et mourut sans laisser de postérité de sa femme, Anne de Batarnay. De Thou fait ce bel éloge de Bernard de La Valette : *In periculis imperterritus, in adversis constans, in prosperis moderatus.* On ne remarquait en lui ni la fierté insultante, ni l'ambition sans frein, ni les vices brillants de son frère. Il fut plus estimable : il est moins connu. Un Bourguignon, Jean Robelin, fit imprimer, en 1587, un *Discours* à sa louange; et Honoré Mauroy a publié, en 1624, à Metz, un *Discours de la vie et des faits héroïques de Bernard de La Vallette*, in-4°., réimprimé à la suite des *Mémoires* de Secousse sur le maréchal de Bellegarde, Paris, 1767, in-12. V-VE.

VALETTE (BERNARD, duc de LA), second fils du duc d'Espernon, naquit à Angoulême en 1592. La terre de Villebon en Angoumois fut érigée en duché-pairie en faveur de Bernard de La Valette, à la même époque (1631) que le fut la terre de Richelieu, pour le cardinal-ministre; et le duc et le cardinal furent reçus au parlement le même jour. La Valette avait épousé une nièce de Richelieu (la fille du baron de Pontchateau), pour arrêter les poursuites de ce ministre contre le duc d'Espernon, dans la fâcheuse affaire que ce seigneur s'était faite avec l'archevêque de Bordeaux (*V.* SOURDIS). Les Espagnols étant entrés dans le pays de Labour (1636), La Valette marcha contre eux avec les gardes de son père et quelques milices rassemblées à la hâte. Il défit les *Croquants* : c'est le nom qu'on donnait, en Guienne, à des paysans révoltés, dont le nombre et l'audace inquiétaient le gouvernement. Il était colonel-général de l'infanterie, lorsque l'armée où il était employé sous les ordres du prince de Condé passa la Bidassoa (1638). Le siége de Fontarabie fut entrepris. Une flotte, commandée par l'archevêque de Bordeaux (*V.* SOURDIS), était chargée d'empêcher l'introduction des vivres et des munitions. L'assaut avait été résolu, et La Valette devait le diriger. Les soldats, pleins d'ardeur, demandaient le signal. Le duc temporisa, prétendant que la brèche n'avait pas assez de largeur. Le prince de Condé, se défiant du courage ou de la fidélité du duc, lui ordonne de se

(1) *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle* par M. Lacretelle, tom. XII, p. 524.

retirer dans un quartier éloigné, et de céder son poste à l'archevêque de Bordeaux, qui venait de brûler ou de couler à fond une flotte espagnole portant quatre à cinq mille hommes et cinq cents pièces de canon. La Valette obéit : mais l'assaut n'était pas encore donné, lorsqu'une armée espagnole attaque et force les lignes françaises. Bientôt la confusion est extrême. L'archevêque regagne précipitamment ses vaisseaux; le prince de Condé le suit, et marche dans l'eau pour atteindre une chaloupe. Le duc de La Valette est resté dans les lignes. Bientôt le duc de Saint-Simon, le comte de Grammont, le marquis de Gesvres, et de Beauvau, évêque de Nantes, se rendent auprès de lui. La Valette rallie les débris de l'armée, et les conduit à Baïonne. Le camp avait été pris sans combat, avec l'artillerie et les bagages. Le prince de Condé et l'archevêque de Bordeaux se hâtent d'imputer ce revers à La Valette. Le duc publie un écrit pour se justifier; le prince de Condé fait paraître une ample réfutation; et le cardinal de Richelieu, que le duc a plusieurs fois offensé par des traits satiriques et mordants, annonce publiquement que si La Valette est jugé, il fera contre lui l'office de procureur-général. Le roi ordonne au duc de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Le duc, qui craint la colère du cardinal, se sauve en Angleterre. Richelieu fait réclamer en vain, par l'ambassadeur de France, son extradition. Machault et de La Poterie, conseillers-d'état, sont chargés de continuer l'instruction du procès : « J'oserai » bien répondre, disait Richelieu, » que M. de La Valette ne peut être » convaincu de trahison : mais je » crains qu'il n'ait beaucoup de pei» ne à se justifier d'une jalousie fu» rieuse qui l'a empêché de faire son » devoir, et a produit un aussi mau» vais effet que s'il avait été d'intel» ligence avec les ennemis. Il paraît » coupable d'une jalousie criminelle, » ou fort malhabile dans le métier » de la guerre, ou avoir manqué du » courage nécessaire dans une pa» reille occasion. » Le cardinal de La Valette, qui commandait alors l'armée française en Italie, consulta le cardinal-ministre sur la conduite qu'il devait tenir dans cette affaire; et il finit par lui écrire : « Puisque » mon frère continue de vivre d'une » façon qui ne peut vous être agréa» ble,.... je suis le premier contre » lui. » Cependant, le prince de Condé ne cessait de déclamer, en Guienne, contre le duc d'Espernon et contre tous ses enfants. Le duc de La Valette fit paraître une réponse violente, qu'on trouve, mais non à sa place, dans les *Mémoires* du duc de Rohan. Il traite le prince de *mauvais orateur*, qui ne sait pas *mieux se servir de la langue et de la plume que de l'épée*. Il justifie, avec force, sa conduite devant Fontarabie, et dit : « Puisque vous m'avez tiré de » mon poste, qui vous empêchait de » mieux faire par un autre? Une » heure de vigueur suffisait, dites» vous, pour vous rendre maître de » la place. En cela vous vous con» damnez vous-même. Je ne vous ai » lié ni la langue ni les mains pour » vous empêcher de commander et » d'agir.... Si vous m'imputez votre » déroute, je puis répondre que s'il » y avait encore quelque reste de for» tune et d'honneur à sauver, je le » garantis du naufrage; j'empêchai » que tout le sang de l'armée ne fût » répandu avec honte, et que la » perte ne fût plus grande que le

» déshonneur. » Enfin, faisant allusion aux liaisons particulières du cardinal de La Valette avec la princesse de Condé, le duc ajoute ce trait outrageant : « Mes frères ne sont pas » plus coupables que mon père. Je » ne sais pourquoi vous voulez les » envelopper dans ma disgrace : » peut-être vous les haïssez pour » quelque raison que vous ne voulez » pas dire. » Un tribunal extraordinaire fut établi pour juger le duc de La Valette. Ce tribunal, présidé par le roi, était composé de ducs et pairs, de conseillers-d'état, de tous les présidents à mortier, et du doyen du parlement. Ils furent mandés à Saint-Germain, sans que les lettres indiquassent le sujet de leur convocation. Un dîner splendide leur fut servi ; ensuite le secrétaire-d'état La Ville-aux-Clercs vint leur annoncer que le roi ne les avait appelés qu'en qualité de conseillers-d'état, suivant l'ordre et la date de leurs brevets : mais les membres du parlement répondirent qu'étant venus en corps, ils ne pouvaient se séparer. Une négociation s'ensuivit : les membres du parlement persistèrent, le roi céda : ils entrèrent, et se placèrent en corps dans la salle du conseil. A la droite du roi étaient assis le cardinal de Richelieu, les ducs d'Uzès et de La Rochefoucauld, Bouthillier, surintendant des finances ; Jacques Talon, Brulart de Léon, Aubri et Le Bret, conseillers-d'état ; à sa gauche, le chancelier de l'Aubespine de Chasteauneuf, le duc de Montbazon, le maréchal de Saint-Luc, les présidents du parlement et le doyen Pinon. Les deux rapporteurs, Machault et de La Poterie, s'assirent au bas de la table. Le capitaine des gardes et le premier gentilhomme de la chambre étaient debout derrière le fauteuil du roi. Les quatre secrétaires restèrent aussi debout pendant la séance, suivant l'usage de ce temps-là : « Je vous ai mandés, dit le roi, » pour le procès du duc de La Valet- » te. Vous allez entendre le rapport. » Le premier président Le Jay, prenant la parole : « Sire, nous sup- » plions très-humblement Votre Ma- » jesté de nous dispenser d'opiner » ici ; nous ne pouvons le faire que » dans le parlement. S'il plaît à Vo- » tre Majesté d'y renvoyer l'affaire » suivant les ordonnances, on y pro- » cédera dans les formes contre l'ac- » cusé. — Je ne le veux pas, reprend » le roi. Vous faites les difficiles, et » il semble que vous vouliez me te- » nir en tutelle ; mais je suis le maî- » tre, et je saurai me faire obéir. » C'est une erreur grossière que de » s'imaginer que je n'ai pas le pou- » voir de faire juger les pairs de mon » royaume où il me plaît ; qu'on ne » m'en parle plus ; contentez-vous » d'opiner au procès. » Alors le chancelier cherche à prouver que le parlement de Paris n'avait ni titres, ni ordonnances, ni possession certaine qui lui assurât le droit exclusif de juger les pairs. Personne n'ose lui répliquer. Le rapport est fait : il dure plus de deux heures. On lit les conclusions du procureur-général Molé : il requiert que le duc de La Valette soit décrété de prise de corps pour être conduit à la Bastille. On va ensuite aux opinions. Le roi prend les voix : il commence par le doyen Pinon : « Quel est votre avis ? — Sire, » puisque M. de La Valette est duc » et pair de France, je supplie Vo- » tre Majesté de le renvoyer au par- » lement. — Opinez. — Je suis d'a- » vis que M. de La Valette soit ren- » voyé au parlement pour y être ju- » gé. — Je ne le veux pas. Ce n'est

» pas là opiner. — Sire, un renvoi » est un avis légitime. — Opinez sur » le fond, autrement je sais bien ce » que j'aurai à faire. — Sire, puis» que Votre Majesté me l'ordonne, » je suis de l'avis des conclusions. » Le président de Nesmond et le président Séguier déclarent que, puisque, malgré leurs remontrances et leurs supplications, le roi veut traiter cette affaire dans son conseil, ils sont de l'avis du décret suivant les conclusions. Le président de Mesmes opine du bonnet. Le président de Bailleul, ayant remarqué qu'avant de prendre sa place Richelieu avait dit que le roi ferait appeler une seconde fois le duc de La Valette avant qu'il fût jugé, dit qu'il approuve l'ouverture proposée par M. le cardinal. Le chancelier fait observer que le cardinal n'a pas encore opiné: « Je le sais bien, reprend Bailleul; » aussi je ne dis pas que je suis de » l'avis de son éminence; mais que » j'approuve son ouverture. — Ne » vous couvrez pas de mon man» teau, dit le cardinal : je n'ai pas » envie de vous le prêter; » et le président, confondu, ne trouve alors d'autre moyen de se tirer d'embarras que de déclarer qu'il est de l'avis des conclusions. Le président de Novion fait remarquer au roi que la procédure est défectueuse, parce que l'âge des témoins n'y est pas exprimé. « Cela est vrai, dit le monar» que. — Ma conscience, ajoute le » président, ne me permet pas d'o» piner ici; mais puisque j'y suis » forcé par le commandement exprès » de Votre Majesté, je suis d'avis » que M. de La Valette soit ajourné » personnellement. » Le président de Bellièvre parle à son tour, et adresse ces nobles paroles au roi : « Votre Majesté, Sire, pourrait-elle » soutenir ici la vue d'un gentilhom» me sur la sellette, et qui ne sortirait » de votre présence que pour aller » mourir sur un échafaud? Cela » est incompatible avec la majesté » royale. Le prince porte partout » les graces avec soi; s'il entre dans » une église interdite, la censure est » aussitôt levée selon les règles du » droit. Tous ceux qui paraissent » devant lui doivent se retirer con» tents et joyeux. — Opinez sur le » fond. — Sire, je ne puis être d'un » autre avis. » Le chancelier veut faire quelques instances: « Monsieur, » reprend Bellièvre, si vous préten» dez me donner ici des instructions, » vous y perdrez votre temps, je » persiste dans mon sentiment. » Le premier président Le Jay, après avoir insisté sur le renvoi au parlement, fut de l'avis des conclusions. Les conseillers-d'état, les ducs et pairs, le chancelier, le cardinal et le roi lui-même opinèrent aussi pour le décret de prise de corps. Quand la séance fut terminée, le roi appela les présidents et le doyen du parlement : « Je suis, leur dit-il, fort mécontent » de vous. Vous me désobéissez tou» jours. Ceux qui disent que je ne » puis pas donner les juges qu'il me » plaît à mes sujets, quand ils m'ont » offensé, sont des ignorants qui » sont indignes de posséder leurs » charges. » On eût dit qu'en servant ainsi la passion de son ministre, Louis XIII voulait faire croire à une grande fermeté de caractère; mais, malheureusement, il la déployait alors contre les principes, et il parlait en maître absolu. On accusa le secrétaire-d'état Le Bret d'avoir proposé à un roi de France l'exemple des sophis de Perse et des sultans de Constantinople, pour lui montrer toute l'étendue de son auto-

rité; et on reprocha au secrétaire-d'état Brulart d'avoir cité, pour appuyer son avis, les procédures violentes des anciens tribunaux de l'Allemagne. Le lendemain, un arrêt du conseil ordonna que le duc de La Valette « serait pris au corps et amené à la Bastille, sinon ajourné à » son de trompe; que cependant ses » biens seraient saisis, etc. » Le 14 mai, les juges par commission se réunirent dans le cabinet du roi. Le cardinal de Richelieu se retira, comme parent de l'accusé. La Poterie fit le rapport. On lut ensuite les conclusions du procureur-général Molé : il requérait que le duc de La Valette fût déclaré criminel de lèse-majesté, coupable de trahison, de lâcheté, de désobéissance, condamné à être décapité; et ses biens confisqués. Tous les juges-commissaires furent de l'avis des conclusions, excepté le président Bellièvre, qui déclara ne voir aucune trace de trahison, et ne pas trouver une preuve suffisante dans ce propos d'une femme de Fontarabie, qui, mettant en vente le manteau du prince de Condé, avait dit : « On ne vendra jamais » ainsi les hardes du duc de La Va» lette; il est trop de nos amis. » Le roi, mettant son chapeau sur la table, opina en ces termes : « Mes» sieurs, comme je n'ai pas été nour» ri dans le parlement, je n'opine» rai pas aussi bien que vous. Je di» rai seulement à ma manière, qu'il » ne s'agit ici ni de la lâcheté du duc » de La Valette, ni de son ignoran» ce dans les fonctions de sa charge. » Il l'entend fort bien, et a du cœur. » Je l'ai vu moi-même se comporter » avec courage en plusieurs rencon» tres; mais il n'a pas voulu pren» dre Fontarabie... Il n'a pu se con» duire comme il l'a fait que par un » mouvement de jalousie qui ne peut » être justifié par aucun prétexte.... » J'avais dessein de vous parler de » ce qui arriva à Corbie; mais cette » circonstance n'est pas dans le pro» cès. Il est vrai que M. de La Va» lette voulut débaucher M. le duc » d'Orléans et M. le comte de Sois» sons, pour tourner leurs forces » contre moi, *et m'enlever avec M.* » *le cardinal de Richelieu. C'était* » *lui et M. de La Valette qui de*» *vaient enlever M. le cardinal*; et » cette entreprise ne leur ayant pas » réussi, lui-même l'a déclaré, ce qui » fait connaître le caractère de son » esprit. » Il paraît que le cardinal connaissait et redoutait ce caractère. On l'avait plusieurs fois entendu dire : *L'affaire d'Amiens n'est pas oubliée. Cette circonstance n'est pas dans le procès*, disait Louis XIII : elle n'y était pas en effet; mais combien elle dut y peser! et qui oserait affirmer qu'elle seule ne fit pas susciter ce procès où elle ne devait pourtant point figurer? L'arrêt de mort fut exécuté en effigie. Un tableau représentant le duc de La Valette sur l'échafaud fut porté par le bourreau, de la Bastille à la Grève, le 8 juin 1639; et ce simulacre d'exécution fut fait aussi à Bordeaux et à Baïonne. En vain Richelieu a voulu justifier, dans son Testament politique, la rigueur de cette sentence : elle ne fut approuvée par les contemporains ni pour le fond ni pour la forme, qui parut menacer d'un renversement les antiques lois de la monarchie. « Cette affaire est singulière, disent les rédacteurs de la *Bibliothèque historique de la France*, en ce qu'on voit un roi, assis au rang des juges, leur imposer presque la nécessité de condamner à mort. » Louis XIII mourut: Richelieu venait de le précéder

dans la tombe. Le duc de La Valette revint en France, et l'inique arrêt rendu contre lui fut cassé par le parlement, le 16 juillet 1643. Il avait pris le titre de duc d'Espernon, à la mort de son père (1642). Il lui succéda dans le gouvernement de la Guienne, et fut aussi gouverneur de Bourgogne. Il fit, en 1655, à Dijon, une entrée triomphale, dont on a une relation française, sous ce titre : *Les Armes triomphantes du duc d'Espernon*, imprimée à Dijon, in-fol., fig.; et une relation latine, intitulée: *Serenissimi ducis Espernonii triumphalia, seu honoraria ac superba hujus heroïs in urbem Divionensium ingressio*, in-4°. Le P. Motet, jésuite de Briançon, avait déjà publié l'*Entrée de la duchesse de La Valette dans Metz*, en 1650, Paris, 1654, in-fol., fig. Les malheurs du duc de La Valette ne parurent pas avoir changé son caractère. Il s'embarrassa peu de faire estimer sa vie et aimer son administration. Il mourut à Paris le 25 juillet 1661, et ne laissa qu'une fille, qui se fit religieuse (1). Le duché d'Espernon passa au duc d'Antin, qui descendait, par sa mère, d'Hélène de Nogaret, sœur de Jean-Louis duc d'Espernon. On a du duc de La Valette, une *Relation du siége de Fontarabie, et de la levée d'icelui, avec la Réponse de M. le prince* (de Condé). On trouve à la bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits de Fontanieu, le *Procès criminel fait au duc de La Valette, ès années* 1638 *et* 1639, in-fol. Une relation de ce procès est imprimée dans le second volume des *Mémoires de Montrésor*. V—VE.

VALETTE (Louis de Nogaret, cardinal de La), second fils du duc d'Espernon, né le 8 février 1593, fut d'abord abbé de Saint-Victor de Marseille, puis archevêque de Toulouse. Il prit le parti de Marie de Médicis, et concourut à son enlèvement du château de Blois; mais il ne tarda pas à abandonner la reine-mère pour s'attacher au cardinal-ministre, dont il devint l'ami et le serviteur le plus dévoué. Richelieu vit chanceler sa fortune, en 1630, dans une révolution de cour, qui fut appelée la *journée des dupes*. Louis XIII, obsédé par sa mère, paraissait près de céder à ses cris et à ses importunités. Le garde-des-sceaux Marillac était le plus dangereux adversaire du cardinal, à qui il devait sa fortune. Les courtisans voyaient déjà la chute du ministre. Sa disgrace était commencée : il se tenait renfermé dans son cabinet avec le cardinal de La Valette; il brûlait ses papiers, et allait se retirer à Pontoise : « Suivez le roi » à Versailles, lui dit son ami, tentez » un dernier effort pour reprendre » votre ascendant. Si vous quittez la » cour, vous serez bientôt oublié; et » le champ libre restera à vos ennemis. » Richelieu goûta ce conseil : il se rendit à Versailles; La Valette l'y suivit; et le pouvoir du ministre grandit au sein de cet orage. Marillac perdit les sceaux. Il mourut, deux ans après, prisonnier du cardinal; et le maréchal, son frère, porta sa tête sur l'échafaud. Le duc d'Espernon, long-temps si fier et si puissant, ne put lutter contre Richelieu. Il s'indignait de voir son fils attaché à ce ministre; et il appelait plaisamment le cardinal de La

(1) Anne-Christine de Foix de La Valette d'Espernon, carmélite sous le nom de *sœur Anne-Marie de Jésus*, morte le 22 août 1701, âgée de 77 ans. Édelinck a gravé son portrait, et Jacques Boileau, docteur de Sorbonne, frère de Despréaux, a écrit sa *Vie*, qui n'a point été imprimée, mais qu'on trouve manuscrite dans plusieurs cabinets. Elle contient, et c'est une singularité, des détails curieux sur la cour de Louis XIV.

Valette le *cardinal-valet*. Ce n'était pas sans raison; car ce prince de l'Église était aussi le très-humble serviteur du fameux capucin Joseph. Chavigny disait, dans une de ses lettres au prélat : « Prenez-garde, Monseigneur, à ce que vous écrivez au » *patelin* (il l'appelle aussi quelquefois *Nero*);...... écrivez pourtant » toujours audit *patelin* avec grande amitié (1637). » Le cardinal de La Valette avait ambitionné la gloire des armes. Richelieu lui fit donner (1635) le commandement d'une armée composée de dix-huit mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux, qui fut envoyée en Allemagne, et se joignit à celle du duc de Weymar. Le cardinal avait pour maréchaux-de-camp le comte de Guiche et le vicomte de Turenne. Une des graves difficultés de cette époque était d'accorder Weymar et La Valette, un cardinal et un prince protestant, sur le cérémonial. Weymar, qui conserva la principale autorité dans le commandement, laissa volontiers au cardinal tous les honneurs qu'il demandait. Les deux armées réunies attaquèrent avec succès le camp de Galas, devant la ville de Deux-Ponts, et forcèrent Mansfeld à lever le siége de Maïence. Mais le cardinal s'était peu occupé des moyens de faire vivre les soldats au-delà du Rhin. Il avait reçu d'excellentes instructions, qu'il ne put ou ne voulut pas suivre. La famine menaçait l'armée; le pain coûtait un écu la livre; les troupes murmuraient : la sédition était à craindre. Enfin le cardinal prit le parti de ramener en France une armée qui allait périr ou se dissoudre. Son carrosse fut livré aux flammes. Il fit brûler tout ce qui ne pouvait être transporté sur le dos de quelques mulets et du petit nombre de chevaux que la faim n'avait pas encore moissonnés. L'artillerie fut enterrée. Treize jours d'une retraite rapide, à travers des montagnes et des défilés, où l'armée ne vivait que d'herbes et de racines, semblaient avoir épuisé toute sa force, lorsqu'à Vauveranges, sur la Sarre, quatorze régiments, détachés de l'armée de Galas, vinrent fondre sur l'arrière-garde. Le combat fut terrible et glorieux. Les impériaux, mis en déroute, perdirent sept étendards; et l'armée française victorieuse, qui avait perdu, dans sa marche, six mille hommes, et se trouvait réduite à quatorze mille, se retira en Lorraine, où Weymar, plus heureux ou plus habile que le cardinal, ramena ses troupes sans que les impériaux les eussent entamées. Les deux généraux se rendirent à Paris, où le plan d'une nouvelle campagne fut réglé avec Richelieu, assisté du maréchal de La Force, du marquis de Feuquières et du P. Joseph. Dans la discussion, le capucin indiquait du doigt, sur la carte, les villes qu'il fallait prendre. « Monsieur Joseph, dit le duc de » Weymar, tout cela serait fort bon » si l'on prenait les villes avec le » bout du doigt. » Cependant le pape Urbain VIII trouvait mauvais qu'un cardinal fût réuni à un prince luthérien dans le commandement des armées. La Valette reçut de Rome un bref qui défendait une telle association; mais Richelieu et Louis firent valoir auprès du Saint-Siége la capacité militaire du cardinal. Ils s'appuyèrent de l'exemple du cardinal-infant, qui commandait les armées d'Espagne dans les Pays-Bas; et le pape souffrit que son bref restât sans exécution. La Valette rentra en Allemagne, avec une armée de dix-huit mille hommes (1637). Il avait

encore sous lui Turenne, Gassion, depuis maréchal de France, et alors lieutenant-colonel. De Thou, qui plus tard périt sur l'échafaud, faisait les fonctions d'intendant. La campagne s'ouvrit par la prise de Cateau-Cambresis, de Landrecies, de Maubeuge. On voyait alors un singulier spectacle : une armée française, que commandait le cardinal de La Valette, aux prises avec une armée espagnole, commandée par le cardinal-infanti; un prince de l'Église en armes contre la confédération catholique, pour faire triompher le luthéranisme en Allemagne! La campagne de Flandre fut terminée par la prise de la Capelle et la délivrance de Maubeuge. L'année suivante (1638), La Valette remplaça, dans le commandement de l'armée d'Italie, le maréchal de Créqui, qui venait d'être emporté par un boulet de canon. Au titre de général, il réunit celui de plénipotentiaire, et commença par conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec la duchesse de Savoie. Cependant Verceil ne put être défendu contre les Espagnols, que commandait le marquis de Léganez; et la chute d'une place si importante commença les malheurs de cette campagne. Telle fut la dévotion de La Valette à Richelieu, qu'il écrivait à ce ministre (1639) : « Vos intérêts et » les miens sont inséparables; et je » ne ferai jamais pour moi ce que je » n'entreprendrai pas pour vous, » toutes et quantes fois que votre ser» vice le requerra. » Il poussa la servilité jusqu'à abandonner son frère à la vengeance du ministre. « Je suis » le premier contre lui, écrivait-il » encore (1639); car il est certain, » Monseigneur, que je serais le plus » ingrat homme du monde si je ne » préférais votre service, non-seule» ment à ses intérêts, mais aussi aux » miens propres. » Le cardinal de La Valette laissa condamner son frère à être décapité! Il venait de prendre Chivas et de battre les Espagnols, lorsqu'il mourut de la fièvre, à Rivoli, le 28 septembre 1639. Le duc de Candale, son frère aîné, était mort à Casal, au mois de février (*V.* CANDALE); et le duc de La Valette avait été exécuté en effigie le 8 juin. Lorsque le duc d'Espernon apprit qu'il venait de perdre, dans son fils, le seul appui qui lui restât à la cour, il soupira, et dit : « Seigneur, puisque vous avez réser» vé ma vieillesse pour survivre à la » perte de mes trois enfants, donnez» moi, s'il vous plaît, la force de » supporter la rigueur de vos juge» ments. » Richelieu dit, dans son Testament politique, que le chagrin causé au cardinal de La Valette par l'*infidélité* de son frère, et le dépit de *voir périr le Piémont à sa vue, lui donnèrent le coup de la mort.* Le P. Vincent, de Rouen, religieux du tiers-ordre de Saint-François, fit imprimer à Toulouse, en 1643, in-4°., un *Discours sur la mort du cardinal de La Valette*. On y a joint : *Cardinalis Valetæ tumulus, epitaphium*, etc. Les historiens contemporains n'ont point ménagé les vices de ce prince de l'Église. Il était hautain et avide comme son père. Il joignait la prodigalité à des mœurs désordonnées; et ses liaisons avec la princesse de Condé furent un sujet de scandale plus éclatant. Il commanda les armées de France pendant cinq années. Jacques Talon, qui avait été son secrétaire, et qui se fit prêtre de l'Oratoire, rédigea les *Mémoires* de sa vie. Le manuscrit original de cet ouvrage, trouvé au château de Beaupuy en Guienne, a été imprimé à Pa-

ris, sous le titre suivant : *Mémoires de Louis de Nogaret, cardinal de La Valette, général des armées du roi en Allemagne, Lorraine, Flandre et Italie, années* 1635-1639, 1772, 2 vol. in-12. V—VE.

VALETTE (Louis de Thomas de La), septième supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, naquit à Toulon, en 1678, d'une famille noble et ancienne, alliée aux plus illustres maisons de la Provence. Son père avait porté les armes avec distinction, sous les rois Louis XIII et Louis XIV. Il était âgé de quatre-vingts ans, lorsque le duc de Savoie vint former le siége de Toulon. Les hussards sardes, après avoir incendié les maisons du village de la Valette, à peu de distance de cette ville, voulurent le forcer, le pistolet sur la gorge, de leur ouvrir les portes de son château. Le généreux vieillard, sans s'épouvanter, dit à l'officier qui les commandait : « Tu » ferais bien, non de me menacer, » mais de me faire tuer, sans quoi, » dès que ton prince paraîtra, je te » ferai pendre. » Le duc de Savoie étant arrivé lui sut bon gré de n'avoir pas douté de sa justice, et eut pour lui toute sorte d'égards. Le fils fut envoyé à Paris, à l'âge de sept ans, avec ses deux frères aînés, dont l'un devint chef d'escadre, et l'autre évêque d'Autun. Ses parents le destinaient à entrer dans l'ordre de Malte, et à servir dans la marine royale; mais sa piété le conduisit, en 1695, dans la congrégation de l'Oratoire. Entraîné par le desir d'une vie plus parfaite, il se retira à la Trappe, d'où il ne serait jamais sorti, si le P. de la Tour, qui sentait tout le prix d'un tel sujet, ne se fût empressé de le réclamer. Pendant qu'il professait la philosophie à Soissons, où sa conduite exemplaire était un sujet d'édification dans toute la ville, il fut nommé, en 1710, directeur de l'Institution de Paris ; il mérita l'affection et la confiance des élèves par sa bonté, et l'estime des personnes du dehors par le succès des conférences de piété qu'il allait faire dans les différents établissements d'éducation de la capitale. Le P. de La Tour, qui avait des vues sur lui pour en faire son successeur, le nomma, en 1730, supérieur de la maison de Saint-Honoré, et le choisit pour assistant. Après la mort de ce général, les voix furent partagées sur celui qui devait le remplacer. Le P. de La Valette, sur lequel se réunissait le plus grand nombre de suffrages, sans avoir toutefois la majorité suffisante, protesta hautement que le généralat étant un ministère de confiance, il ne s'en chargerait jamais, puisqu'il n'avait pas l'unanimité des vœux de ses confrères. Aussi dès qu'on se fut réuni en sa faveur, il disparut de la maison, et ne céda enfin qu'aux sollicitations pressantes de M. de Vintimille, archevêque de Paris, qui lui dit obligeamment : « Je vous en » prie comme votre ami et votre » parent, et je vous l'ordonne comme » votre évêque. » Le cardinal de Fleury joignit son invitation à celle du prélat, et le roi lui fit signifier par M. Hérault, lieutenant-général de police, de se rendre aux vœux de ses confrères. Sa promotion fut marquée par la levée des lettres de cachet qui avaient exclu de la congrégation plusieurs de ses membres, pour raison de jansénisme. Le gouvernement du P. de La Valette fut assez tranquille sous le ministère du cardinal de Fleury. Le zèle ardent de M. Boyer, évêque de Mirepoix, le

rendit orageux. Voyant que l'acceptation de la bulle *Unigenitus* était décidément arrêtée dans l'épiscopat, et desirée par le gouvernement, le P. de la Valette sentit que la congrégation devait s'y soumettre ou succomber. Après avoir résisté longtemps aux instances du ministre de la feuille des bénéfices, il la fit enfin recevoir dans l'assemblée de 1746, comme une loi d'économie qui défendait l'usage du livre des *Réflexions morales*. Les deux partis qui divisaient la France à ce sujet ne furent pas très-satisfaits de ce genre d'acceptation; mais la cour, voyant que le statut de l'assemblée assurait la soumission du seul corps qui eût jusque-là résisté à l'acceptation, s'en contenta. Le cardinal de La Rochefoucauld, qui remplaça l'évêque de Mirepoix dans le ministère de la feuille des bénéfices, jaloux de terminer les contestations qui agitaient l'Église de France, et d'entrer dans les vues pacifiques du gouvernement, eut, à ce sujet, de fréquentes conférences avec le P. de La Valette. Ce père rédigea un Mémoire, dont l'objet était de faire imposer un silence absolu sur toutes les disputes : mais la mort trop prompte de cette éminence fit que le plan du P. de La Valette n'eut pas toute son exécution. La modération du gouvernement, et celle du régime ecclésiastique, laissant un assez libre cours à l'esprit conciliant du P. de La Valette, lui donnèrent les moyens de réparer les maux que la rigueur des temps précédents avait causés à sa congrégation. Il s'en occupa sérieusement jusqu'à sa mort, arrivée le 22 décembre 1772; il était âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Doué d'un caractère affable, d'une vertu qui ne se démentit jamais, il réunissait l'esprit de société et l'amour de la retraite. Ses discours, remplis d'une onction douce et pénétrante, qu'on admirait surtout dans ses conférences, saisissaient tous les cœurs. Tant de belles qualités étaient relevées par son port majestueux, sa figure patriarcale, et par le talent qu'il avait d'insinuer aux autres les sentiments dont il était animé. Il aimait la pauvreté par-dessus tout : elle respirait dans ses habits et dans ses ameublements. Il refusa d'être héritier de son frère, évêque d'Autun, dans la crainte que la succession d'un évêque ne compromît sa délicatesse par les biens d'Église qui pouvaient y être mêlés. L'ancien maréchal de Biron, retiré à l'Institution, ayant légué par son testament, à cette maison, une somme considérable, il la fit remettre aux curés de Paris, afin qu'elle fût distribuée aux pauvres de leurs paroisses. Louis XV le regardait comme le premier ecclésiastique de son royaume. Benoît XIV le consulta quelquefois, par la voie de ses nonces, sur les affaires de l'Église de France. Ce fut à sa prudence que l'Oratoire dut sa conservation dans les temps difficiles où ce corps se trouva sous son administration. Le cardinal de Belloy lui appliquait ce vers d'Ennius que Virgile s'est approprié :

Unus qui nobis cunctando restituit rem.

Lors de la destruction des Jésuites, il écarta la proposition de se charger de plusieurs de leurs établissements, en disant que l'esprit de l'Oratoire n'était pas un esprit d'ambition et d'agrandissement. Ses liaisons intimes avec M. de Montazet n'auraient pas suffi pour lui faire accepter le collége de Lyon, si le prélat ne lui en eût fait donner l'ordre par le roi. Il n'y a d'imprimé de lui que

ses Lettres circulaires pour la convocation des assemblées générales de sa congrégation. Ce sont autant de petits traités sur certaines vérités importantes, relatives aux devoirs de l'état sacerdotal, et spécialement à ceux de sa congrégation, écrits avec beaucoup de dignité et une grande pureté de style. On aurait désiré rendre publiques ses Conférences de piété pour lesquelles il avait un rare talent; mais on n'en trouva que les canevas, qu'il remplissait d'abondance en les débitant. T—D.

VALETTE (SIMÉON FAGON, dit), né à Montauban en 1719, était dans la première enfance lorsque son père fut proscrit judiciairement. C'était à l'époque du système de Law (*V.* ce nom). Les enfants du proscrit furent élevés avec soin par leur mère, qui avait sauvé son patrimoine, et de laquelle celui-ci prit le nom de Valette. Siméon, jeune encore, s'expatria, et trouva quelques ressources dans la vente et l'exposition des tableaux d'un de ses frères, qui était peintre à Montauban. La poésie était une de ses occupations, mais ne l'empêcha pas d'étudier les mathématiques et le pilotage, dont il fit usage dans ses voyages d'outre-mer. De retour en France, il fut recommandé à d'Alembert, par une nièce de Mlle. Quinault (*Voyez* ce nom, XXXVI, 428). D'Alembert, à qui il dédia un ouvrage, chercha vainement les moyens de le placer. Errant de ville en ville, Valette, en se réclamant de d'Alembert, s'adressa, en 1759, à Voltaire, qui lui donna asile pendant quelque temps. Il lui raconta ses malheurs, les embarras de sa vie; et ce récit inspira au philosophe de Ferney, l'idée de sa pièce du *Pauvre diable*. Vers 1760, Valette revint à Montauban, y fonda une école de mathématiques, au prix modique de six francs par mois. Il donnait aussi des leçons en ville. Ce faible revenu suffisait à ses besoins; mais c'est sans doute par le produit de successions, que le *Pauvre diable* devint propriétaire de la maison de campagne de l'Honor-des-Cos, près de Montauban, dans laquelle il est mort le 29 déc. 1801, à l'âge de 82 ans et 7 mois. On a de lui: I. La *Trigonométrie sphérique résolue par le moyen de la règle et du compas*, 1757, in-8°. II. *L'Astronomie*, poème, dans le *Mercure* de janvier 1769. Il a inséré plusieurs autres pièces de poésies dans le même journal, de mai 1744 à 1773, et peut-être plus tard; c'est dans le cahier de novembre 1754, que se trouve le *Petit Chaperon rouge, conte tiré des contes de fées, par Perrault*. III. *Contes nouveaux et plaisants, par une société*, Amsterdam (Montauban), 1770, deux parties in-12. Le *Petit Chaperon rouge* y est reproduit. Quelques contes sont de Vergier, Grécourt, Ferrand, Voltaire, La Monnoye, etc., etc. Il a, de plus, laissé manuscrits trente chants de l'Arioste en vers marotiques. On a dit (*Magasin encyclopédique*, VIIe. année, tome V, pag. 243) que Valette *avait eu la gloire de faciliter à Voltaire les premiers pas dans les mathématiques*. Mais lorsque Voltaire accueillit Valette, il y avait plus de vingt ans que ses *Éléments de la philosophie de Newton* étaient publiés. M. Tourlet a donné, dans le *Magasin encyclopédique*, 1811, tom. II, et dans le Moniteur du 15 mai 1811, des notes curieuses sur Valette. A. B—T.

VALGUARNERA (MARIANO), né, le 7 octobre 1564, d'une famille noble de Palerme, avait passé quel-

ques années à la cour d'Espagne, lorsque, sa femme étant morte, il se fit prêtre, et parvint à jouir de beaucoup de considération auprès d'Urbain VIII. Mongitore, qui en fait un portrait flatteur, le peint comme un homme très-instruit dans la philosophie, la théologie et les mathématiques, comme un polyglotte, qui excellait surtout dans la langue grecque, enfin comme un poète qui faisait des vers italiens, latins et grecs. Cependant l'essai le plus important qu'il nous ait laissé de son savoir appartient à l'érudition historique. Il ne se défendit pas assez d'un écart dans lequel tombèrent alors tous les écrivains qui dirigeaient leurs recherches vers les origines des nations. Ils ne voyaient partout que des Hercules et des Thésées, ou tout au moins des Énées et des Anténors. Ce fut des géants de la Thrace que Valguarnera fit descendre ses concitoyens; et ce fut ainsi qu'il leur témoigna sa reconnaissance pour l'estime qu'ils avaient pour lui. Au nombre de ses amis étaient J.-B. Marino, Ant. Bruno et Gabriel Chiabrera, qui l'a chanté dans ses vers (Lib. II, pag. 48). Vincent Gramigna a intitulé un de ses dialogues imprimés à Naples, en 1615 : *Il Valguarnera, ovvero della Bellezza.* Ce poète mourut à Palerme, le 28 août 1634, et fut inhumé dans l'église de Saint-Dominique. Ses ouvrages sont : I. *Discorso dell' origine e dell' antichità di Palermo e de' primi abitatori della Sicilia e dell' Italia*, Palerme, 1614, in-4°. Dans cet ouvrage, peut-être trop surchargé d'érudition hébraïque et grecque, Valguarnera, après avoir réfuté l'opinion de Fazello, qui faisait venir les premiers habitants d'Italie de la Syrie, les Araméens, opinion qui est pourtant la plus probable, cherche à établir que ces premiers habitants étaient les géants de la Thrace, dont la langue fut, selon lui, l'éolique. Il raconte merveilles de ces ossements humains d'une grandeur prodigieuse que l'on trouvait, dit-on, si souvent dans les grottes de la Sicile. Un observateur plus éclairé n'y aurait vu que des restes d'animaux. II. *Epigrammata et Anagrammata græca in Urbani VIII P. M. laudem*, Palerme, 1623, in-fol. III. *Memoriale della deputazione del regno di Sicilia e della città di Palermo*, 1630. IV. *Canzoni d'Anacreonte, tradotte in verso sciolto*, Palerme, 1795, in-12. Cette traduction n'a été publiée que deux siècles après avoir été faite. D'autres ouvrages de Valguarnera, restés inédits, sont tout-à-fait perdus. On en trouve les titres dans Mongitore, tom. II, pag. 45. — VALGUARNERA (Annibal Godorani), frère du précédent, fut aussi très-versé dans les recherches des antiquités de sa patrie. UG—I.

VALIERO (AUGUSTIN), cardinal et littérateur, naquit à Venise le 7 avril 1531. Après avoir fait ses cours, il s'appliqua avec un soin particulier à la langue latine et aux études ecclésiastiques. En 1561, son oncle Bernard Navagero l'appela à Rome; puis il lui céda l'évêché de Vérone, où Valiero se rendit, et ses exemples furent aussi édifiants que sa prédication était instructive. Il s'était tellement exercé dans la langue latine, qu'il la parlait beaucoup plus facilement que la sienne. Il avait connu à Rome le cardinal Borromée, dont il était estimé. En 1583, Grégoire XIII le fit membre du sacré collége, et l'appela à Rome pour le charger de présider différentes congrégations.

Clément VIII lui conféra l'évêché de Palestrine. L'interdit lancé par Paul V contre les Vénitiens l'affecta au point qu'il mourut de chagrin, le 24 mai 1606. Ses ouvrages sont : I. *De cautione adhibendâ in edendis libris*, Padoue, 1719, in-4°. Ce livre qui fut publié plus d'un siècle après la mort de l'auteur, contient un catalogue de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. II. *Rhetorica ecclesiastica* : cet ouvrage latin, comme la plus grande partie de ceux de Valiero, fut traduit en français par l'abbé Dinouart, Paris, 1750, in-12. Il eut sept éditions du vivant de l'auteur. III. *Gli antichi monumenti de' vescovi di Verona*. IV. La *Vita di san Carlo Borromeo*. V. *Trattato de' doveri de' vescovi*. VI. *Trattato de' doveri de' cardinali*. VII. *Memoriale di Agostino Valiero sopra gli studi a un senatore convenienti*, etc., Venise, 1803, in-4°., publié par Morelli. *Voy.* ce nom ; et Tiraboschi, VII, 392-93. — VALIERO (André), sénateur, de la même famille que le précédent, naquit à Venise. Il rendit des services importants à sa patrie et à la littérature. Nous avons de lui l'*Historia della guerra di Candia*, en huit livres, Venise, 1679, in-4°. UG—I.

VALIERO (BERTUCCIO), fut élu doge de Venise, en 1656, pour remplacer François Cornaro. Son règne fut illustré, dès son ouverture, par la grande victoire que remportèrent les Vénitiens sur Sinan Pacha, le 26 juin 1656, à l'entrée des Dardanelles. Treize galères, six vaisseaux et cinq galéasses tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui perdirent, il est vrai, leur amiral Laurent Marcello. La conquête de Tenedos et de Lemnos fut la conséquence de cette victoire ; mais ces deux îles furent reprises par les Turcs l'année suivante. Pour obtenir du pape Alexandre VII qu'il assistât la république dans sa guerre contre les infidèles, Valiero et le sénat de Venise consentirent, en 1657, à rappeler les jésuites après cinquante ans d'exil. Bertuccio Valiero mourut en 1658. Jean Pesaro lui fut donné pour successeur. S. S—I.

VALIERO (SYLVESTRE), fils du précédent, fut doge de Venise, en 1694, après François Morosini, et pendant la guerre glorieuse des Vénitiens contre les Turcs. La prise de Citelut en Dalmatie, et celle de Scio dans l'archipel illustrèrent la première année de son règne ; mais Scio fut reprise l'année suivante par les Turcs, après la défaite du capitaine général Antonio Zeno. Pendant trois ans, les Vénitiens ne purent engager la flotte turque à combattre. Toutes les forces des Othomans étaient alors dirigées vers la Hongrie pour repousser l'attaque du prince Eugène. Les victoires de ce héros procurèrent aux chrétiens le traité glorieux de Carlowitz, ratifié à Venise, le 7 février 1699, par lequel la république acquit la souveraineté de la Morée avec les îles d'Égine et de Sainte-Maure. Sylvestre Valiero survécut encore une année à ces conquêtes. Il mourut le 5 juillet 1700. Louis Mocenigo lui succéda. S. S-I.

VALIGNANI (ALEXANDRE), missionnaire, né en 1537, à Chieti, d'une famille noble, se fit jésuite en 1566, et fut envoyé, en 1573, par François Borgia aux Indes orientales, où il s'acquitta, avec beaucoup de zèle, des fonctions de visiteur et de provincial. Ce missionnaire était un homme très-robuste, et d'une taille athlétique ; les voyages les plus péni-

bles, et les plus rudes travaux ne purent le rebuter. Après avoir parcouru plusieurs fois le Japon et la Chine, toujours plein d'ardeur pour amener à la foi chrétienne les habitants de ces contrées, il mourut à Macao, le 20 janvier 1606, à l'âge de soixante-neuf ans. Brigantini, dans la préface des *Lettres écrites du Japon* par les Jésuites, imprimées en portugais, appelle Valignani l'apôtre de l'Orient. Ce dernier a laissé les ouvrages suivants : I. *Commentarii ad Japonios et ad cæteras Indiæ nationes Christianæ fidei mysteriis imbuendas, libri duo*, dans la *Biblioth.* de Possevin, dont ils forment les livres X et XI. II. *Apologia pro societate Jesu.* III. *Martyrium Rodulphi Aquavivæ et quatuor sociorum ejus ex societate Jesu*, Prague, 1585 ; il y en a une édition imprimée à Rome en italien. IV. *Litteræ de statu Japoniæ et Chinæ ab anno 1580 ad 1599*, Anvers, 1603, in-12. On attribue encore à Valignani l'ouvrage intitulé : *De Chinensium admirandis*, cité par le P. Jarric, *Trésor de l'Inde*, tome II, liv. 2. UG—I.

VALIN (RENÉ-JOSUÉ), né à la Rochelle en 1695, y fut avocat, procureur du roi, du corps de ville et de l'amirauté, et membre de l'académie ; il se distingua par des ouvrages savants, utiles et écrits dans un style assez correct. Ce digne magistrat mourut en 1765. On a de lui : I. Un Commentaire sur la *Coutume de la Rochelle et du pays d'Aunis*, la Rochelle, 1750, 3 vol. in-4°. On y trouve un bon Traité sur le droit commun coutumier. II. *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août 1681*, la Rochelle, 1760, 2 vol. in-4°. III. *Traité des prises*, la Rochelle, 1762, 2 vol. in-8°. Tous ces ouvrages et principalement le second jouissent d'une estime méritée. T-D.

VALINCOUR (JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE) naquit à Paris en 1653, et son enfance s'écoula sous la direction de sa mère demeurée veuve, circonstance qui fit négliger son instruction. Il se ressentit toujours, dans la suite, de la nullité de ses premières études. En 1681, il entra, sous les auspices de Bossuet, en qualité de gentilhomme, dans la maison du comte de Toulouse, prince du sang et grand-amiral, devint secrétaire de la marine, puis secrétaire des commandements de son patron, et combattit à ses côtés à la bataille navale de Malaga, en 1704. Il y fut blessé à la jambe d'un coup de mitraille. Il remplaça Racine à l'académie française en 1699 ; et l'académie des sciences l'admit, en 1721, comme amateur de physique et de mathématiques. Valincour était un de ces demi-seigneurs, demi-gens de lettres, qui n'étant pas assez titrés pour frayer avec les Montmorency, les Mortemart, les La Rochefoucauld, et n'ayant pas assez de talent pour rivaliser avec les Corneille, les Boileau, les Racine, les Molière, voulaient jouer le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs. Il prospéra cependant dans le commerce de Racine et de Boileau, gagna leur amitié, devint leur collègue dans les académies, dans la place d'historiographe, et acquit par de petits vers et des morceaux de prose de courte haleine la réputation d'homme de goût. C'est à lui que Boileau adressa sa onzième satire sur le vrai et le faux honneur. Un événement qui le servit au mieux dans l'esprit du public fut l'incendie qui

consuma, en 1725, sa maison de Saint-Cloud, sa bibliothèque et ses manuscrits; on eut la bonté de croire que des ouvrages importants que l'académicien tenait en réserve, et notamment son Histoire de Louis XIV, avaient péri dans cet accident. Ce fut une excellente excuse pour l'humeur paresseuse de Valincour. Il mourut, en 1730, sans avoir été marié. On a de lui : I. *Lettres de la marquise de.....*, sur la Princesse de Clèves, Paris, 1678, in-12, réimprimées avec la Princesse de Clèves et la Comtesse de Tende, de Mme. de Lafayette, en 1807, in-8°. Cette critique fut attribuée à Bouhours : elle est judicieuse et pleine d'aménité, mais prolixe, et elle manque de franchise. Dans l'incertitude si le roman était de Segrais ou de Mme. de Lafayette, Valincour ne s'exprime qu'à demi, pour éviter de trop louer un homme ou de démentir sa galanterie en appréciant l'ouvrage d'une femme avec trop de sévérité. On lui répondit par une brochure intitulée *Conversation sur la critique de la Princesse de Clèves*, (par de Charnes), 1679, in-12. II. *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1668, in-12, traduit en anglais, 1681. III. *Discours de réception à l'Académie française*, 1699, in-4°. IV. *Lettre sur Racine*, dans l'Histoire de l'Académie de d'Olivet. V. *Observations critiques sur l'OEdipe de Sophocle*; quelques *Odes* d'Horace, traduites en vers; des *Stances*, des *Contes*, etc. Valincourt est auteur de la *Préface* de l'édition de 1718, du Dictionnaire de l'Académie. Il avait fait aussi, selon le P. Lelong, l'*Histoire du connétable de Bourbon*. Fontenelle a donné l'Éloge de Valincourt, en 1730. F—T.

VALKENBURG (Dirck ou Thierry), peintre, né à Amsterdam en 1675, annonça, presque au sortir de l'enfance, des dispositions si rares pour le dessin, que son père, qui aimait les arts, le mit sous la direction d'un nommé Knilenberg, que l'élève quitta au bout de dix-huit mois, pour suivre les leçons de Melchior Musscher, du bourgmestre Vollenhoven, et enfin de Jean Weeninx. C'est sous ce dernier maître qu'il acheva de former son goût et sa manière. Il parcourut alors la Gueldre et l'Over-Yssel, et vit partout ses portraits et ses tableaux de nature morte extrêmement recherchés. Il résolut alors de passer en Italie; traversa, pour se rendre dans cette contrée, une partie de l'Allemagne, et dans toutes les villes où il s'arrêta obtint les succès les plus flatteurs. L'évêque d'Eystadt, le prince Louis de Bade, voulurent en vain se l'attacher par les offres les plus brillantes: rien ne put le détourner de son voyage. Arrivé à Vienne, il trouva que sa réputation l'avait devancé; le prince Adam de Lichtenstein desira voir ses ouvrages; l'artiste n'avait alors que le seul tableau auquel il travaillait; il l'envoya encore tout frais au prince qui voulut, à tout prix, le garder, et qui en commanda trois autres, exigeant que le peintre logeât dans son palais et mangeât à sa table. Un accueil aussi flatteur changea les idées de Valkenburg: il renonça à son voyage de Rome, et, comblé de présents, il revint dans sa ville natale, où le roi d'Angleterre, Guillaume III, donna l'ordre à Desmarets, contrôleur de ses bâtiments, de le charger de peindre, dans le palais du Loo, quelques tableaux d'oiseaux rares et étrangers; mais avant que Valkenburg eût com-

mencé ces ouvrages, la mort enleva le prince auquel ils étaient destinés. Le roi de Prusse lui fit offrir de venir dans ses états, avec une pension et le titre de peintre de la cour; mais encore dans toute la chaleur d'un nouveau mariage, Valkenburg refusa, et il ne tarda pas à s'en repentir. La femme qu'il avait épousée fut pour lui, par son caractère, une source de chagrins. Voulant retrouver la paix qu'il avait perdue, il s'embarqua pour Surinam; mais le climat de ce pays était contraire à sa santé: au bout d'un séjour de deux ans, il se vit obligé de revenir en Europe, où il reprit le pinceau; les chagrins et la maladie avaient affaibli son talent, et ses derniers ouvrages furent jugés inférieurs à ceux qui avaient établi sa réputation. Il peignait le portrait avec goût; son coloris était juste et vrai; sa touche franche et vigoureuse, et il avait le mérite de saisir la ressemblance. Mais c'est surtout par ses tableaux de nature morte qu'il obtint la réputation qu'il a conservée. Parmi les plus remarquables, on cite un *Lièvre mort;* des *Oiseaux morts, avec quelques attributs de chasse;* un *Chat qui tient un coq sous ses pattes*, etc. Ses ouvrages sont recherchés. Cet artiste mourut, le 22 janvier 1721, d'une attaque d'apoplexie attribuée à ses chagrins domestiques. P—s.

VALLA (Laurent), l'un des premiers philologues du quinzième siècle, et peut-être celui qui, avec le Pogge, contribua le plus au renouvellement des lettres antiques, naquit à Rome en 1406. Ses parents appartenaient à de bonnes familles de Plaisance, et son père, savant docteur en droit, était avocat consistorial auprès du Saint-Siége. Il le perdit à l'âge de treize ans: mais il lui restait, pour surveiller son éducation, un oncle, secrétaire apostolique, auquel il ne put succéder, et sa mère qui jouissait d'une fortune honorable. De très-bonne heure, il dut profiter des leçons de Léonard Bruni (d'Arezzo), sur la langue latine, puisqu'il se vante de l'avoir eu pour maître; mais ce savant ne resta à Rome que jusqu'en 1415. Il étudia aussi la langue grecque; à l'âge de trente-six ans il prenait encore des leçons particulières de Jean Aurispa; mais bien qu'il ait rendu d'éminents services à son siècle par de nombreuses versions d'auteurs grecs, c'est surtout comme latiniste qu'il acquit une immense célébrité. Il faut observer quels étaient les besoins et les caractères de cette époque pour concevoir toute l'importance des travaux philologiques de Valla, ainsi que l'extravagance grossière des guerres de plume qui l'occupèrent toute sa vie, et qui ont produit cette multitude de diatribes dont ses œuvres sont remplies. En 1431, après avoir vainement sollicité, auprès du pape Martin V, l'emploi de secrétaire apostolique qui lui fut refusé à cause de sa jeunesse, peut-être aussi par un premier effet de cette inimitié qui devint ensuite si violente entre le Pogge et lui (c'est du moins ainsi que Valla le rapporte lui-même), il se rendit à Plaisance pour y recueillir quelques biens de famille. Les débats orageux qui bientôt après s'élevèrent à Rome entre le nouveau pape Eugène IV et les Colonnes, l'engagèrent à se transporter à Pavie: il y devint professeur d'éloquence, et compta parmi ses auditeurs Antoine Astesano, ou d'Asti, qui se distingua par ses poésies latines, où il a consigné un souvenir de reconnaissance

pour son maître. A cette époque, Bartole enseignait le droit romain dans la même ville : le latin barbare des jurisconsultes offensait l'oreille de Valla, et il se permit de fréquentes plaisanteries contre le célèbre légiste : s'il faut en croire les *Invectives* que le Pogge lança plus tard contre lui, les écoliers de Bartole, irrités par un pamphlet de Valla contre leur maître, voulurent se jeter sur lui, et l'auraient mis en pièces sans l'intervention d'Antoine de Palerme (*Panormitano*). Valla démentit ce fait, en disant que l'affaire s'était réduite à une dispute entre Bartole et lui, ajoutant qu'au lieu de lui être utile, Antoine de Palerme s'était dès-lors déclaré son ennemi. Quant au pamphlet, il nous a été conservé : c'est un des morceaux les plus piquants de l'auteur, à part les injures et la polémique sur le fond. Il y qualifie Bartole, Balde, Accurse, d'*oies*, qui ont succédé aux *cygnes* de la jurisprudence, tels que les Sulpitius, les Scævola, les Paul, les Ulpien; ensuite il raconte avec beaucoup d'agrément une conversation qu'il eut avec un admirateur passionné de Bartole, qui exalte au-dessus des meilleurs ouvrages de Cicéron un traité du fameux jurisconsulte sur le blason : *De insigniis et armis*. Il passe ensuite à la réfutation des principes de l'ouvrage sur les figures, les couleurs, la position, etc., des armoiries. Cette critique, en forme de lettre au savant Candide Decembrio, est l'ouvrage d'une seule nuit. On la trouve dans les OEuvres de Valla, in-fol., et imprimée à part, Bâle, 1518, in-4°. Mais ce premier combat n'était qu'un prélude à de plus animés. Au milieu d'une société encore à demi-barbare, l'orgueil du savoir concentré entre quelques hommes ne connaissait aucune limite; et les fureurs de l'amour-propre irrité, aucun ménagement. Le bon goût et le sentiment des convenances sociales, qui ont depuis imposé plus de décence aux querelles littéraires, étaient à peu-près inconnus. C'était beaucoup alors, et ce fut la gloire de Valla, d'y préparer les esprits par une intelligence plus délicate des nuances d'une langue savante. Il fallait d'abord polir la latinité de son temps : la politesse des formes ne devait venir qu'ensuite. D'ailleurs la manie déclamatoire convenait assez aux subtilités de l'enseignement des écoles; elle se prêtait aux premiers développements du style comme des pensées; et l'antiquité, vers laquelle on se portait avec tant d'ardeur, n'offrait que trop de modèles de déclamations et d'invectives oratoires. Les injures les plus brutales, les récriminations personnelles et les calomnies les plus atroces, dont les lecteurs modernes se scandalisent, n'étaient guère considérées que comme des mouvements d'éloquence et de véritables fleurs de rhétorique. Ces réflexions nous ont paru nécessaires pour rendre compte de la vie littéraire de Valla, et elles s'appliquent également à ses plus célèbres adversaires. Elles nous font concevoir comment il se peut qu'en tête de ses *Antidotes* contre les *Invectives* du Pogge, on lise *Ad Nicolaum quintum, Pont. Max.*, et qué le pape, protecteur des lettres, auquel s'adressait cet étrange hommage, ne cherchât point à rapprocher deux ennemis qui le prenaient pour témoin de leurs odieux combats. Les mêmes motifs nous dispensent d'ajouter la moindre foi à des faits scandaleux imputés de la sorte à Valla, et que plusieurs biographes

paraissent avoir pris beaucoup trop au sérieux. Telle est l'imputation d'un faux en écriture, fabriqué par lui, suivant le Pogge, pour se libérer des dettes dont il était accablé, et pour lequel il aurait été promené dans Pavie avec une mitre de papier blanc sur la tête, « et ainsi, » fait évêque avant l'âge, sans aucune dispense. » Cette mitre, est-il dit ensuite, déposée par Valla au palais épiscopal de Pavie, dans la crainte, sans doute, d'encourir les censures de Rome, y est restée suspendue en mémoire de ce grand événement. C'est l'évêque de Pavie, mort à l'époque où le Pogge écrivait, qui lui a fait part en riant de ces détails. A une telle inculpation, Valla répond en invoquant le témoignage d'autres prélats et personnages distingués qui l'ont connu; il somme son ennemi de fournir d'autres preuves, et à son tour il l'accuse d'avoir vendu de faux brefs au nom d'Eugène IV, en sa qualité de secrétaire apostolique, dans l'affaire du schisme grec. Valla ne resta pas longtemps à Pavie. Une peste qui s'y répandit dispersa l'université. Il alla enseigner à Milan, à Gênes, à Florence. Bientôt il fut connu du roi d'Aragon, Alphonse, occupé alors de la conquête du royaume de Naples et grand admirateur des talents littéraires. Valla le suivit dans ses guerres et ses voyages, depuis 1435 jusqu'en 1442, époque où ce prince se rendit maître de Naples, le servant sans doute plus de ses leçons que de son bras. Cependant, pour repousser le reproche de lâcheté que Pogge lui adresse, il se vante des campagnes maritimes qu'il a faites, des dangers auxquels il s'est exposé, soit dans un combat naval près d'Ischia, soit ailleurs. Dans une de ces occasions, étant allé voir son frère, prieur d'un couvent à Salerne, la maison fut attaquée; il combattit, dit-il, avec vaillance, et parvint à sauver le monastère. C'est ici que, pour ne pas laisser sans récrimination le reproche de son adversaire, il décrit la scène de soufflets et de coups de poing entre Georges de Trébisonde et le Pogge, en pleine chancellerie, sur le lieu même de l'ancien théâtre de Pompée (*Voy.* POGGIO, XXXV, 133). Peu de temps après le triomphe d'Alphonse, Valla partit de Naples et revint à Rome (1443). Il sortait d'une cour ennemie des prétentions temporelles du Saint-Siége: les conciles de Bâle et de Florence, qui venaient de finir, avaient ramené l'attention sur l'origine de ces prétentions: voulant en interroger les titres, il avait entrepris, dès 1440, un ouvrage très-remarquable, qu'il intitula: *Declamatio de falsò creditâ et ementitâ Constantini donatione*. La prétendue donation de Rome, faite aux papes par Constantin, était alors hautement affirmée par les souverains pontifes, et le document apocryphe sur lequel on l'appuyait paraissait même étendre cette donation à toutes les provinces occidentales de l'empire: l'Italie, la Gaule, l'Espagne, la Germanie, la Grande-Bretagne. Valla s'élève contre l'auteur obscur de cette absurde invention avec toute la véhémence qu'annonce son titre *Declamatio*, et toute l'âpreté de ses formes polémiques, le traitant d'imposteur, de scélérat, d'ignorant stupide, comme si c'eût été l'un de ses contemporains; mais aussi, avec beaucoup de sens et une variété singulière dans les preuves qu'il accumule, sans oublier de relever, en passant, les locutions barbares que ce faussaire

prête au grand Constantin. Ce qui est plus singulier encore pour l'époque, ce sont les maximes simples et fortes que l'auteur tire de l'Évangile sur l'empire spirituel et sur l'ambition sacerdotale, contre laquelle il semble vouloir exciter les empereurs d'Allemagne (1). C'en était plus qu'il ne fallait pour attirer sur lui la vengeance de la cour romaine. On sut qu'il venait de terminer cet ouvrage, dont il ne se cachait point, et pour lequel il ne déguisait pas sa prédilection : *Quo nihil magis oratorium scripsi*, dit-il lui-même dans une de ses lettres. Le pape et les cardinaux se réunirent pour procéder contre lui; mais il en fut averti à temps, et s'enfuit déguisé vers Ostie, passa à Naples, puis à Barcelone, et revint à Naples pour la seconde fois. Là, malgré le bon accueil qu'il reçut d'Alphonse, sa hardiesse provoquante devait lui attirer de nouvelles tracasseries. Il y avait alors un prédicateur très-suivi à Naples, nommé Antoine de Bitonto, lequel prenait pour de l'éloquence l'habitude où il était de crier jusqu'à s'enrouer, suivant ce qu'en dit Valla, et ce qu'on observe encore aujourd'hui dans les mêmes contrées; ce dernier l'entendit, un jour de semaine sainte, enseigner à des enfants, dans une église, que le symbole des apôtres avait été composé par eux séparément, article par article; que Pierre ayant dit le premier : *Credo in Deum patrem omnipotentem*, André ajouta : *Creatorem cœli et terræ*, et ainsi de suite pour les dix autres apôtres. Valla fut choqué de cette doctrine, qui, au reste, n'était pas tout-à-fait nouvelle. Il convint avec un de ses amis, alors présent à cette instruction, d'aller le lendemain au couvent du prédicateur lui soumettre leurs doutes. Ils furent d'abord bien reçus; pour écarter tout soupçon d'agression, ce fut l'ami qui proposa le premier ses difficultés. Le moine, pressé de citer des autorités canoniques, fit preuve d'ignorance dans ses réponses; et dans ce mauvais pas, il prit un ton d'aigreur et d'arrogance. Valla, ne se contenant plus, prit en main la discussion; et l'on en vint bientôt aux injures. Des témoins accoururent au bruit, et les séparèrent. La nuit même, Antoine alla trouver d'autres ennemis que Valla s'était faits par de semblables querelles, et se concerta avec eux. Le lendemain, jour de Pâques, il fit un sermon où il signala avec emportement l'homm qui niait la composition, article pa article, du Symbole, faite par le apôtres, celui-là même qui réduisai à trois les quatre éléments et les di *prédicaments* (catégories logique d'Aristote). Ces dernières inculpa tions et d'autres pareilles se rappor taient à un Traité en trois livres, pu blié par Valla sur la Dialectique, e n'intéressaient guère moins que l'au tre la foi du siècle. Vainement le rc envoya-t-il quelqu'un pour rappele de sa part, l'orateur à plus de mo dération. Celui-ci ne laissa pas, le jours suivants, de lancer des défi

(1) *Quare sciat quisquis est imperator romanus, me judice, se non esse nec Augustum, nec Cæsarem, nec imperatorem, nisi Romæ imperium teneat : et nisi operam det ut urbem Romam recuperet, planè esse perjurum. Nam Cæsares illi priores, quorum fuit primus Constantinus, non adigebantur jusjurandum interponere, quo nunc Cæsarès obstringuntur : sed quantùm humanâ ope præstari potest nihil imminuturos esse de amplitudine imperii romani, eamque sedulò adaucturos.* Il convient ensuite que le titre d'Auguste ne vient point *ob augendo imperio*, comme le veulent quelques ignorants latinistes, mais plutôt des augures, *ab avium gustu*; cependant, ajoute-t-il, *Meliùs summus pontifex ab augendo Augustus diceretur : nisi quòd dùm temporalia auget, spiritualia minuit. Itaque videas, ut quisque pessimus est summorum pontificum, ita maximè defendendæ huic donationi incumbere. Qualis Bonifacius octavus*, etc. Op. p. 790.

publics contre Valla, qui s'empressa de les accepter sur tous les points attaqués, invitant à son prochain triomphe toute la cour, et le jeune prince Ferdinand, à défaut du roi lui-même, qui était malade. Une espèce de théâtre était déjà élevé sur une place publique, pour cette épreuve solennelle; et toute la ville était dans l'attente de l'événement, lorsque, soit par crainte des désordres publics qui pourraient s'ensuivre, soit à l'instigation du parti d'Antoine, inquiet sur l'issue du combat, le roi ordonna qu'il fût différé jusqu'à ce que sa santé lui permît d'y assister. Valla chanta victoire dans un assez mauvais distique, qu'il afficha à la porte de l'église près de laquelle il avait dû soutenir thèse. Ses adversaires, piqués au vif, finirent par l'attirer, de dispute en dispute, entre les mains d'un dominicain inquisiteur, qui lui aurait fait un mauvais parti s'il ne se fût attaché à répondre qu'il croyait tout ce que croit l'Église, même sur les choses dont l'Église ne se mêle point, et surtout si Alphonse ne l'eût pris hautement sous sa protection. C'est lui-même qui raconte, d'une manière très-spirituelle, toute cette affaire, dans le quatrième livre de son *Antidote* contre le Pogge, d'où cet épisode a même été extrait et publié à part, sous ce titre : *Calumnia theologica Laurentio Vallæ olim intentata quòd negasset Symbolum membratim articulatimque per apostolos esse compositum*, Strasbourg, 1522, in-4°. Un autre ouvrage de cet écrivain, composé dans sa jeunesse, et qui avait aussi attiré les censures de ses adversaires, est un traité en trois livres : *De la Volupté et du vrai Bien,* sous la forme d'un dialogue entre une société d'amis. Le Pogge assiste à l'entretien, mais sans y prendre part. Antoine de Palerme, avec lequel Valla n'était pas encore brouillé non plus, y joue un rôle brillant. Léonard d'Arezzo ouvre la discussion par un triste tableau de la condition humaine, qu'il envisage dans l'esprit de la philosophie stoïcienne. Antoine de Palerme lui répond par un long plaidoyer, qui dure jusqu'à la fin du second livre, en faveur de l'épicuréisme le plus immoral, admettant tous les désordres, niant toutes les vertus, ou les rapportant toutes au plaisir. Il invite enfin à dîner ses auditeurs, que la chaleur de ses développements paraît avoir beaucoup divertis. Mais après le repas, Nicolo Niccoli est chargé de traiter la question du vrai Bien dans son rapport avec les choses divines. Considérant le discours d'Antoine comme une simple débauche d'esprit, il rappelle d'un ton plus grave aux assistants qu'ils sont chrétiens; et sans donner raison au stoïcisme, il relève l'épicuréisme vers les biens du ciel, dont il fait une description brillante et pleine d'enthousiasme. Les attaques que cet ouvrage attira contre l'auteur ne furent point aussi vives qu'elles l'auraient été un ou deux siècles plus tard. Le mérite oratoire couvrait tout; et il faut convenir que, sans être très-pur, le style a de l'abondance et de l'harmonie. Mais celui des écrits de Valla qui avait le plus contribué à sa réputation, c'était son Traité *Des Élégances de la langue latine*, en six livres; ouvrage qui se répandit rapidement dans toutes les écoles, et qui continua de faire texte d'enseignement pendant la plus grande partie du seizième siècle. Érasme, qui professe, en beaucoup d'endroits de ses Lettres, une vive admiration pour l'auteur et pour

cet ouvrage en particulier, en avait fait, dans sa jeunesse, un extrait pour son usage, qui fut imprimé deux fois sans son consentement; ce qui l'obligea d'en donner une troisième édition : *Paraphrasis, seu potiùs Epitome*, etc., *in Elegantiarum libros Laur. Vallæ*, etc., Paris, Rob. Estienne, 1548. in-8°. Un autre savant, J.-Roboam Raverin, a eu l'idée malheureuse de mettre en vers latins chaque remarque des *Élégances*, qu'il accompagne d'une explication très-nécessaire pour comprendre ses vers, tant ils sont obscurs, Paris, Charles Estienne, 1557. Les observations de Valla portent sur la valeur de certaines formes de mots, sur celle de plusieurs termes difficiles, et plus encore sur les synonymies de la langue latine. Ce travail, qui a été bien surpassé depuis, n'en atteste pas moins une grande sagacité de recherches et un rare discernement. Le roi Alphonse, auquel ce genre d'études plaisait singulièrement, ne se lassait pas d'entendre Valla, et le mettait quelquefois aux prises avec Antoine de Palerme : *inde iræ*. Il lui donna un diplome enrichi d'une bulle d'or, dans laquelle il le déclarait illustre en presque toutes les sciences, ainsi qu'en la poétique. Il le nomma de plus son secrétaire, et lui donna souvent des récompenses pour des traductions d'auteurs grecs, entreprises par ses ordres. Passionné pour la gloire et jaloux de faire respecter sa dynastie dans ses nouveaux états, ce prince avait choisi pour ses historiographes plusieurs des savants qui l'entouraient. Il fit faire à Valla une *Histoire du roi Ferdinand*, son père, ouvrage très-médiocre, où les faits importants tiennent moins de place que les anecdotes, dont quelques-unes sont pourtant assez intéressantes. On y retrouve à peine le talent de l'auteur, comme prosateur latin. Barthélemi Fazio, son rival auprès du roi ainsi qu'Antoine de Palerme, se ligua avec ce dernier, et composa des *Invectives*, où il maltraitait beaucoup l'Histoire de Ferdinand. On retrouve des fragments de ce *factum* dans le tome VII des *Miscellanea* de Lazzaroni. La réponse de Valla fut sanglante; et elle occupe une grande place dans ses OEuvres. Trois premiers livres sont employés à la justification des fautes de style ou autres qu'on lui reproche; le quatrième à des récriminations et apologies de sa personne et de ses autres écrits. Nous omettons les outrageantes personnalités qui servent d'assaisonnement à la discussion, pour remarquer en cet endroit une assez longue série de corrections sur une partie de Tite-Live, corrections que Valla s'était vanté de pouvoir proposer sur un manuscrit de cet historien, enrichi des émendations de Pétrarque, auquel il avait appartenu, et qui avait été donné au roi de Naples par Cosme de Médicis. Fazio, qu'il appelle fréquemment *Fatuus*, s'était récrié sur l'arrogance de Valla; et cette fois c'est par des faits qu'il lui répond. Tant de querelles lui rendirent désagréable le séjour de Naples, d'où il fit plusieurs fois des démarches pour obtenir d'Eugène IV la permission de retourner à Rome, mais sans succès. Il avait, dès le commencement de son exil, envoyé à ce pontife une apologie : *Pro se et contra calumniatores*, où l'on observe qu'i évite de parler du livre sur la donation de Constantin, quoique ce fût le principal grief contre lui; mai cet ouvrage n'était pas encore devenu public à cette époque. Il y a beaucoup d'artifice et d'esprit dan

la manière dont il justifie son livre *De la Volupté*, etc., ainsi que sa *Dialectique*, et son opinion sur le Symbole; mais l'exorde de cette Apologie, sur la manière de procéder des inquisiteurs, mérite particulièrement d'être lu. Dans un Recueil rare intitulé : ***Epistolæ principum***, *rerum publicarum, ac sapientium virorum*, etc., *nunquam antea editum*, Venise, 1574, in-8°., on trouve plusieurs Lettres curieuses de Valla, dans lesquelles il sollicite, auprès du pape et de plusieurs cardinaux, la permission de revenir à Rome. Il y proteste de son dévouement pour le Saint-Siége, et cherche à excuser son séditieux ouvrage sur de mauvaises suggestions qui l'avaient abusé, sur un vain desir de gloire et l'habitude de la dispute. Ailleurs, il n'en parle qu'avec orgueil, s'appliquant les paroles de Gamaliel que Luther prit ensuite pour devise : *Si ex hominibus concilium hoc* (*aut opus*), *dissolvetur : sin autem ex Deo, non poteritis dissolvere.* C'est peut-être dans ce Recueil que Rinaldi (Annal. eccles., ann. 1446, n°. 9) avait lu le *Discours* de Valla au pape, que Tiraboschi déclare ne point connaître. A la suite d'une nouvelle querelle, où on l'accusa d'avoir volé à des religieuses un manuscrit précieux d'Hippocrate, qu'il soutint avoir acheté à meilleur marché que ses ennemis envieux n'en auraient offert, Valla se rendit au camp d'Alphonse, alors à Tivoli; de là il le suivit dans son expédition contre les Florentins. Mais bientôt le roi l'engagea à retourner à Naples. La troupe dont il faisait partie fut attaquée dans le voyage par cent-soixante brigands, auxquels il eut le bonheur d'échapper avec la plupart de ses compagnons. Arrivé à Naples, il y reçut de Nicolas V, élu depuis peu (1447), une lettre honorable qui l'invitait à revenir se fixer à Rome, en lui offrant des conditions avantageuses. Il s'empressa de s'y rendre par mer, apportant au savant pontife une partie des poèmes d'Homère qu'il avait traduite en prose, et huit livres de notes philologiques sur le Nouveau-Testament. Le pape voulut qu'il se bornât à traduire des textes grecs; mais desirant entrer en concurrence avec George de Trébisonde, secrétaire apostolique et professeur public, grand partisan de Cicéron, Valla, qui s'était déclaré en faveur de Quintilien, obtint secrètement des cardinaux un traitement égal à celui de George, pour enseigner la rhétorique à l'insu du pape. Il est inutile de relever ici l'infâme accusation dont le Pogge voulut flétrir les mœurs de Valla, à l'occasion de ces leçons clandestines. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les scandaleux débats dont nous avons déjà parlé, entre ces deux savants hommes. Le Pogge venait de publier ses *Lettres*, lorsqu'il lui tomba entre les mains une sévère critique de cet écrit; il n'hésita pas à l'attribuer à Valla, quoique celui-ci proteste en plusieurs endroits qu'elle était l'ouvrage d'un de ses écoliers. Quelque virulent que fût quelquefois son style, le caractère du Pogge était encore plus agressif, et paraît avoir eu plus de malignité. Ce dernier lança successivement contre lui cinq *Invectives*, dont la quatrième est restée manuscrite. La réponse ne se fit point attendre, et parut sous le titre d'*Antidote*. La marche de ces libelles est à-peu-près la même que dans ceux contre Barthélemi Fazio; mais l'emportement y est poussé plus loin encore; c'est surtout dans

le quatrième livre qu'on trouve les calomnies et les détails biographiques que les deux ennemis s'opposent l'un à l'autre : car la méthode de Valla consiste à reproduire le texte de son adversaire avant de le réfuter, sans se lasser de transcrire tant d'injures vomies contre lui-même, pourvu qu'il les surpasse par celles qu'il renvoie à son tour. Des amis communs, à défaut du pape, auquel, comme nous l'avons dit, ces libelles étaient dédiés, s'efforcèrent d'apaiser la querelle. Le célèbre Philelphe, si âpre lui même dans ses satires, adressa, à l'un et à l'autre, une Lettre conciliatoire, qui nous a été conservée (*lib.* x, *ep.* 52). Mais ces démarches paraissent n'avoir produit aucun résultat. Pour achever la liste des disputes de Valla, nous indiquerons deux autres de ses ouvrages: l'un contre Antonio da Ro (*Raudensis*), sur la valeur d'un grand nombre de mots latins, l'autre avec Benoît Morandus, débat dont on est étonné, surtout quand on considère l'espace qu'il remplit dans les OEuvres de l'auteur. Il s'agit uniquement de prouver que Lucius et Aruns étaient petits-fils et non fils de Tarquin l'Ancien. Ayant terminé une traduction latine de Thucydide, par les ordres du pape, Valla lui en fit hommage; il reçut en récompense, des propres mains de Nicolas V, une somme de cinq cents écus, fut nommé secrétaire apostolique et chanoine de Saint-Jean de Latran. Antoine Cortese (père de Paul, évêque d'Urbin) a laissé un manuscrit intitulé: *Anti-Valla*, conservé à Lucques, et cité par Tiraboschi. Dans cette diatribe, Valla est accusé d'avoir, par une ingratitude insigne, profité de son emploi, comme secrétaire du pape, pour mettre la dernière main à son livre sur la donation de Constantin, à l'aide des archives qui lui étaient confiées. Nous ne voyons pas pourtant qu'il ait mentionné dans cette *Déclamation* aucun acte qui eût dû rester inconnu, si ce n'est celui de la Donation elle-même, publié ou probablement fabriqué par un certain Palea. Dans ses dernières années, Valla retourna à Naples, où Jovien Pontanus, alors très-jeune, nous apprend qu'il eut occasion de le connaître. Alphonse demanda à son ancien hôte une traduction d'Hérodote, qu'il entreprit; mais on doute qu'il ait eu le temps de l'achever, quoique dans la première édition, Venise, 1474, et dans la seconde, Rome, 1475, on donne cette traduction pour être tout entière de lui. Valla mourut à Naples, au mois d'août 1457, âgé de cinquante-un ans, très-peu de temps avant son ennemi Barth. Fazio. Voyez à l'article de ce dernier l'épigramme relative à cette circonstance. On a trouvé une épitaphe de Valla sur un tombeau, ou plus probablement sur un cénotaphe que sa mère consacra à sa mémoire dans l'église de Saint-Jean de Latran. Apostolo Zeno (*Diss. Voss.*, tom. I, p. 72), et Tiraboschi (*Stor. lett. d'It.*, tom. VI), ont démontré jusqu'à l'évidence qu'il y a erreur dans cette inscription, où on le fait mourir huit ans plus tard, âgé de cinquante ans. Tous les témoignages et surtout celui de Valla lui-même sur différentes époques de sa vie, se réunissent contre cette inexactitude. Il laissa trois fils, quoiqu'il n'eût jamais été marié. La candeur avec laquelle il prétend se justifier à cet égard (*Op.*, p. 362), et la manière dont il récrimine contre le Pogge, offrent des traits de mœurs fort

singuliers. Il y a beaucoup à rejeter dans l'article de Bayle sur L. Valla, composé de détails de la seconde main, d'après Paul Jove, Vossius, Boxhornius, Sponde, etc.; et ces détails avaient été empruntés aveuglément aux libelles calomnieux dont nous avons parlé. Tiraboschi, plus judicieux et plus attentif, a donné, sur cet écrivain, une très-bonne notice, que Ginguené s'est contenté d'extraire (*Hist. litt. d'Ital.*, t. III). Les ouvrages de Valla se trouvent réunis dans l'édition de ses *OEuvres* donnée à Bâle, en 1543, à l'exception de ses traductions d'auteurs grecs, et de son *Histoire de Ferdinand d'Aragon;* celle-ci fut imprimée en 1521, Paris, in-4°.; on la trouve plus facilement dans les *Rerum Hispanic. script.* de Rob. Bel, Francfort, 1579, in-fol., et dans l'*Hispania illustrata*, tome I, Francfort, 1603, in-fol. Les éditions des ouvrages séparés de Valla sont trop nombreuses pour que nous puissions les énumérer ici. Les deux plus anciennes des *Elegantiæ linguæ latinæ* sont celles de Rome et de Venise, 1471, in-fol. Ce Traité est presque toujours accompagné d'une dissertation grammaticale, *De reciprocatione sui et suus.* On trouve de même à la suite du *De Voluptate* un petit entretien *Du libre arbitre.* Quant à ses traductions, nous avons de lui en latin: *Thucydide*, Lyon, 1543, in-8°., revu par Conr. Heresbach (*Voy.* sur cette version estimable et si long-temps utile, l'article THUCYDIDE, XLV, 364 et 365); *Hérodote*, 1510, Paris, in-4°.; *id.* 1589, Francf., in-8°.; revu par H. Estienne; XXXIII *Fables d'Ésope*, 1519, Venise, in-4°.; enfin l'*Iliade* d'Homère, trad. en prose, Venise, 1502, in-fol.; Cologne, 1522, in-8°.; Lyon, 1541. A la suite d'une ancienne édition, Paris, sans date, des Facéties du Pogge, on a joint des *Facetiæ morales* sous le nom de Valla, qui ont été traduites sous ce titre: *Les menus propos fabuleux de Laur. Valla*, Paris, in-16, gothique; compilation informe de fables anciennes, et de quelques contes modernes très-grossiers. Pour de plus amples détails bibliographiques, voyez Fabricius, *Bibl. med. et inf. latin.* lib. 20, tom. VI, p. 281. Il ne nous reste rien d'un certain nombre de distiques très-mordants, composés, dit-on, par Valla, à la suite d'un refus qu'il éprouva de la part du sacré collége, contre chacun de ses membres. V—G—R.

VALLA (GEORGE), autre érudit du quinzième siècle, et probablement de la famille du précédent, étant né dans la ville de Plaisance, dont celui-ci était originaire. Il étudia à Pavie, sous J. Marliani, et il eut Andronic pour maître de langue grecque. Plusieurs critiques l'ont confondu avec un certain George Vallagussa, en supposant qu'il devint précepteur des fils du duc de Milan Fr. Sforce. Il fit des cours publics d'éloquence à Milan, à Venise, à Pavie, où il vivait en 1471. Il n'est pas certain qu'il ait été professeur à Ferrare; mais il l'était, en 1481, à Venise, où il eut pour élève J.-Ant. Flaminio, lequel a fait son éloge, dans ses Lettres, *lib. I, ep.* 7. En 1499, il éprouva, déjà vieux, une fâcheuse disgrace. Le nord de l'Italie était alors occupé de la guerre entre le duc de Milan et Trivulce, qui soutenait les prétentions de la France. George Valla eut l'imprudence de se déclarer publiquement partisan de l'un des deux, probablement du dernier; et l'autre eut le crédit de le fai-

re mettre en prison à Venise. A cette occasion, une anecdote assez singulière est racontée dans un poème latin : *De miseriâ litteratorum*, en deux livres, par Ponticus Virunius. Ce savant, élève et ami de Valla, vit en songe son maître mort, se croyant lui-même occupé à en faire l'Oraison funèbre, en quarante vers. Il s'éveille en sursaut, se hâte d'écrire à Valla de se tenir sur ses gardes, et que quelque danger le menace. La lettre trouva le vieillard vivant, mais en prison; et il s'écria en la lisant : « Bien, mon cher Ponticus! toi qui n'oublies ton maître ni mort ni en vie! » George Valla fut reconnu innocent et réintégré dans ses fonctions; mais, peu de temps après, il arriva qu'un matin, ses élèves ne le virent point paraître à sa chaire, où il expliquait alors les Tusculanes et la doctrine de l'immortalité de l'ame. L'heure de la leçon étant passée, ils s'informèrent de lui, et apprirent qu'il venait de mourir subitement. Tel est le récit attribué à Contarini dans le Traité *De litterarum infelicitate*, de Pierius Valerianus. George Valla n'était pas seulement savant humaniste : il était aussi très-versé dans toutes les sciences naturelles et dans la médecine en particulier, quoiqu'il n'en fît point sa profession, et il y consacra la plus grande partie de ses nombreux ouvrages. Le principal est une sorte d'encyclopédie des connaissances du quinzième siècle, qui atteste une instruction immense, quoique informe et accompagnée de bien des préjugés; il est intitulé : *Georgii Vallæ Placentini viri clariss. de expetendis et fugiendis rebus opus*, 2 vol. in-fol., belle et unique édition donnée, en 1501, à Venise, chez les Aldes, par son fils Jean-Pierre Valla, qui le dédia au même J. J. Trivulce, dont il a été question. Les quarante-neuf livres dont se compose ce vaste travail sont ainsi partagés : trois sur l'arithmétique, cinq sur la musique, six sur la géométrie, où il traite des Éléments d'Euclide, de la mécanique, de l'optique, etc.; quatre sur l'astrologie et l'observation des signes célestes dans l'emploi des médicaments; quatre sur la physiologie et la métaphysique; sept sur la médecine, avec une liste alphabétique des simples; un livre de problèmes physiques; quatre sur la grammaire; trois sur la dialectique; un sur la poétique; deux sur la rhétorique; un sur la philosophie morale; trois sur l'économie domestique et rurale; un sur la politique, comprenant le droit pontifical et civil, la théorie des lois en général, enfin l'art militaire; trois sur les biens et les maux du corps, « dont le premier (c'est l'auteur ou l'éditeur qui parle) traite » de l'ame, le second du corps, le » troisième des urines, d'après Hippocrate et Paul d'Égine, enfin des » questions de Galien sur Hippocrate »; enfin un livre sur les choses extérieures : la gloire, la grandeur, etc. On a du même auteur des Traductions latines du *De Cœlo*, des grandes Éthiques et de la Poétique d'Aristote, Venise, 1498, in-fol.; et à la même date, d'autres Traductions, savoir : d'Alexandre d'Aphrodisée, sur la cause des fièvres; d'Aristarque de Samos, sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune, etc.; de plus un petit traité : *De Orthographiâ*, Venise, 1495, in-fol., et Milan, 1508, in-4°., etc., etc. Voyez, sur sa vie, Tiraboschi, *Stor. lett. d'It.*, tome VI, lequel renvoie à Poggiali, *Memorie per la storia letteraria di Piacenza*. Voyez

aussi Fabricius, comme à l'article précédent. V—G—R.

VALLA (NICOLAS). *Voy.* VALLE (NICOLAS DELLA).

VALLA (NICOLAS), jurisconsulte français, dont le véritable nom est DU VAL ou DUVAL, mais qui n'est connu que par un ouvrage où son nom est ainsi latinisé, vécut au seizième siècle, et fut conseiller au parlement de Paris, puis à celui de Rennes. On l'a quelquefois confondu avec l'italien Nicolas della Valle ou Valla, traducteur en vers d'Homère et d'Hésiode, au quinzième siècle. Il n'a laissé qu'un ouvrage, qui est estimé, sur des matières de jurisprudence : *De rebus dubiis et quæstionibus in jure controversis, tractatus viginti*, publié par son gendre et son collègue à Rennes, Jacques Capel. La 4e. édition est de Paris, 1583, in-8o.; et la 5e. d'Arnheim, 1638, in-4o. Cette dernière ne contient point la dédicace du livre au chancelier de Lhôpital où l'on trouve quelques détails personnels à l'auteur : dès 1523, il s'est adonné à l'étude du droit; il a été ensuite avocat, secrétaire du roi et conseiller dans deux parlements, jusqu'en 1564; plusieurs des questions difficiles, qu'il a consignées dans son livre, ont été débattues sous la présidence de Lhôpital. La partie la plus utile de cet ouvrage présente un exposé, en français, d'*Aucuns arrêts et questions notables donnés et traitées depuis l'an* 1542. De Thou désigne sous le nom de *Nicolaus Valla* un conseiller du parlement de Paris, sans doute celui dont nous parlons, qui, en 1559, lors de la fameuse mercuriale si funeste au malheureux Anne du Bourg, fut également suspect de luthéranisme, et se préserva, par la fuite, du danger qui le menaçait. Cette affaire devint peut-être la cause de sa translation au parlement de Bretagne. V—G—R.

VALLA (JOSEPH), natif de Lhôpital dans le Forez, fit ses études à Montbrison, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y professa les humanités et la philosophie dans le collége de Soissons, et la théologie dans le séminaire de la même ville. Le collége de Lyon ayant été confié à l'Oratoire, M. de Montazet réclama le P. Valla comme son diocésain, pour y remplir le même emploi qu'il avait occupé dans le séminaire de Soissons. Cet archevêque voulant établir l'uniformité d'enseignement dans son diocèse, proposa aux différents professeurs de s'en partager les traités, afin que de leur travail, revu en commun, pût résulter un corps complet de théologie, pour être enseigné dans l'espace de trois ans, auquel il avait fixé le cours des élèves. Le P. Valla fut le seul qui entra dans les vues de M. de Montazet. Il se retira alors dans la maison de l'institution, pour y continuer son travail sans distraction. L'ouvrage fut imprimé en 1782, sous ce titre : *Institutiones theologicæ*, 6 vol. in-12. L'auteur en publia, la même année, en un seul volume, un *Compendium* à l'usage des jeunes gens qui se préparaient aux examens de l'ordination. Le P. Valla, éclairé par l'épreuve de l'enseignement, donna, en 1784, une seconde édition de l'ouvrage entier, avec des corrections, et précédé d'un Mandement de M. de Montazet, où étaient tracées les règles à suivre dans l'étude et dans l'enseignement de la théologie. Cet ouvrage, annoncé comme recommandable par une excellente méthode dans la distribution des matières, par le soin qu'on avait eu d'en bannir, autant

que possible, les questions purement scolastiques, et par l'élégance du style, fut adopté dans plusieurs écoles. L'abbé Pey l'attaqua vivement dans des *Observations* destinées à provoquer une censure de la part de l'assemblée du clergé. Feller consacra aussi quelques articles de son journal à le combattre, et les réunit ensuite sous le titre de *Lettres d'un curé*. L'abbé Bigy, prêtre déporté, en prit la défense, profitant de l'apologie que le P. Valla en avait publiée. Ces critiques n'empêchèrent pas la théologie de Lyon d'avoir plusieurs éditions, dont la plus complète est celle de Gênes, par le P. Minorelli des écoles pies, avec des Notes où l'éditeur réfute les objections des critiques. L'usage de la théologie de Lyon s'introduisit en Italie; mais après la mort de M. de Montazet elle fut inscrite sur le catalogue de l'*Index*, par décret du 17 déc. 1792. L'archevêque de Lyon avait engagé le P. Valla à faire pour la philosophie ce qu'il avait exécuté pour la théologie. Les *Institutions philosophiques* parurent en 1783, 5 vol. in-12: elles ont été réimprimées plusieurs fois. M. de Montazet, contre l'opinion de l'auteur, avait exigé qu'on adoptât le système des idées innées, comme plus analogue aux principes de la religion. Dans les éditions données après la mort du prélat, on y a substitué celui de Locke. Valla était sujet à des palpitations de cœur, que l'excès du travail rendit plus violentes sur la fin de ses jours. Il se retira à Dijon pour se distraire de toute occupation sérieuse; mais son infirmité ne faisant qu'augmenter, il y succomba le 26 février 1790. C'était un homme doux, aimable en société, alliant le goût des belles-lettres au travail sérieux de la théologie, qui formait sa principale occupation, écrivant aussi bien en français qu'en latin. Il est, avec le P. Guibaud, son ami, le principal auteur du *Dictionnaire historique et critique*, imprimé à Troyes, par les soins de l'abbé Barral. Pendant sa retraite à Dijon, il s'était occupé d'une réfutation de la théologie de L. Bailly, sur le modèle de celle de Poitiers, par le P. Maille, et de l'Anti-Tournely de dom Mangenot. L'ouvrage était terminé lorsqu'il mourut: il aurait composé deux volumes. Le manuscrit en a passé dans sa famille (1). T—D.

VALLANCEY (Charles), ingénieur et littérateur anglais, descendait d'une ancienne famille française qui était venue se fixer en Angleterre sous le règne de Charles II. Mis à l'école d'Éton, il s'y lia avec le marquis Townshend, d'une amitié qui devint le principe de son avancement. Lorsque ce seigneur fut nommé vice-roi d'Irlande, il donna à Vallancey, dont il connaissait les talents, la place d'ingénieur en chef de ce royaume. Celui-ci en remplit avec habileté les fonctions, et trouva encore le temps de cultiver la littérature et les arts. Ce qui est assez rare chez ses compatriotes, il parut bientôt enflammé d'une sorte d'enthousiasme pour l'Irlande, et, ce qui n'est pas plus commun, il fut aimé des Irlandais. Peu de temps après son arrivée, il publia un ouvrage intitulé : l'*Ingénieur militaire* (The field Ingineer), et ensuite un Traité sur la taille des

(1) On trouve, dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 7 août 1790, une Notice sur le P. Valla. L'auteur assure que Valla fut souvent gêné par M. de Montazet, qui l'empêcha de développer ses idées; cent fois, dit-on, il fut sur le point de renoncer à son entreprise.

pierres (stone cutting), qui fut suivi d'un autre ouvrage sur l'art du tanneur. Il acquit, en même temps, une connaissance approfondie de la langue irlandaise, dont il publia, en 1773, in-4°., une Grammaire sous le titre de : *Grammaire de la langue hiberno-celtique.* Ayant formé le projet d'épurer l'Histoire d'Irlande, en la séparant des fables dont son origine et ses premiers temps sont enveloppés, il n'épargna ni peines, ni dépenses pour parvenir à son but : malheureusement avec beaucoup d'érudition, de sagacité et d'amour pour le bien, il n'avait pas un jugement assez sûr, un goût assez sévère pour remplir une pareille tâche. Cependant ses efforts eurent le bon effet de provoquer ceux de plusieurs savants qui ont porté la lumière sur cette matière obscure. En 1774, il commença un recueil périodique intitulé : *Collectanea de rebus hibernicis*, pour la rédaction duquel il s'associa, en 1781, M. O'connor, M. Ledwich, et d'autres gens de lettres. Ce recueil eut d'abord un succès étonnant pour un ouvrage de ce genre, mais ce succès ne se soutint pas. Vallancey, homme d'un caractère généreux, mais très-entêté des opinions qu'il avait adoptées, finit par se brouiller avec la plupart de ses collaborateurs. Ce savant se laissait entraîner par une extrême confiance dans un système d'étymologie, qui a fait dire de lui qu'il était en matière d'étymologie ce que Lavater fut en physiognomonie. Croyant avoir trouvé dans la langue irlandaise beaucoup trop de mots hébreux ou carthaginois pour que ce fût l'effet du hasard ; il en conclut qu'il devait y avoir eu des relations entre les Orientaux et les premiers habitants du royaume, et il explique cela du mieux qu'il peut. Suivant lui, la langue irlandaise est la plus abondante, la plus ancienne langue qui existe ; elle est liée à toutes les langues du monde ; il s'était donné la peine de la rapprocher du carthaginois, de l'hébreu, de l'arabe, du chinois, du japonais, du grec, du latin, du calmouk, du tartare, etc. Il publia, en 1781, une seconde édition de sa Grammaire irlandaise avec des additions, et, en 1785, un Traité sur les Irlandais aborigènes, à l'occasion duquel Burke lui écrivit une lettre très-flatteuse, où il lui dit qu'en le lisant il croyait lire Warburton. En 1786, il parut de lui un *Essai ayant pour objet d'éclaircir l'histoire ancienne des Iles britanniques*, in-8°. Le dernier écrit qu'il publia (1802) est le Prospectus d'un Dictionnaire de la langue des Ceuti ou anciens Persans. Il est mort à un âge très-avancé dans les premières années de notre siècle.

Z.

VALLARSI (Dominique), savant ecclésiastique, naquit à Vérone, le 13 novembre 1702, au temps où Maffei et Bianchini y faisaient de profondes recherches sur l'antiquité. Il étudia chez les Jésuites, et à l'âge de douze ans, il soutint une thèse de philosophie. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se livra aux études sacrées et aux langues grecque et hébraïque. Benoît XIV lui donna un bénéfice dans le diocèse de Vicence ; la ville de Vérone et son évêque suivirent l'exemple du pontife, en récompensant les travaux de Vallarsi. Celui-ci voulut aussi aller puiser de nouvelles lumières à Rome : il fouilla dans les bibliothèques du Vatican et de la Minerve, où il trouva un manuscrit de Gaspard Véronais, du quinzième siècle,

contenant une explication des Satires de Juvénal. Il revint à Vérone, et enrichit le musée de cette ville de diverses inscriptions sur marbre. Il écrivit, sur l'Anneau dit *pescatorio*, dont on se servait au temps de l'Église primitive pour le sacre des papes, un Mémoire qui est resté inédit. Mais le principal titre de Vallarsi à l'estime des savants est son édition de saint Jérôme. Maffei, se trouvant à Paris lorsque les premiers volumes y parurent, fut chargé, par les savants français, d'en féliciter l'auteur, circonstance mentionnée dans un ouvrage où Maffei rend un compte détaillé et très-favorable de chaque volume de l'édition de saint Jérôme (*Osservazioni letterarie*, vol. I, pag. I, II, 21, III, 93, V, 110). Le mérite de Vallarsi était tel, que Muratori, Zeno, Mazzucchelli et autres s'empressaient de le consulter dans leurs recherches sur l'antiquité. Il fut nommé réviseur au saint-office pour les langues orientales, et agrégé à différentes sociétés savantes. Très-attaché à ses opinions, et d'un caractère fort aigre, Vallarsi eut plusieurs querelles littéraires. Fontana l'appelle *parcus alienæ industriæ laudator* (*Vita Hieron. Pompei*), et peut-être l'expression *et docet et* DISCIT, qu'on trouve attachée à son nom dans une médaille frappée en son honneur, était-elle un conseil qu'on lui donnait. Repoussant obstinément tous les secours de l'art, il mourut le 14 août 1771, à Vérone. Les autorités de la ville firent graver une inscription sur son tombeau. Ses principaux ouvrages sont : I. *S. Hieronymi opera omnia post monachorum è congregatione S. Mauri recensionem quibusdam ineditis monumentis aliisque lucubrationibus aucta, notis et observationibus illustrata, studio ac labore Dominici Vallarsii*, Vérone, 1734, 12 vol. in-fol. Cette édition est dédiée à Clément XII. Il en parut une autre à Venise, 1766, 24 vol. in-4°. II. *Tyrannii Rufini Aquilejensis opera cum notis et observationibus Dom. Vallarsii*, Vérone, 1745, tome premier; le second ne parut pas. III. *La realtà e lettura delle sacre antiche iscrizioni sulla cassa di piombo contenente le reliquie de' SS. Fermo e Rustico*, Vérone, 1763, in-4°. Il eut aussi part à l'édition de saint Hilaire (*S. Hilarii episc.*, etc., Vérone, 1730, 2 vol. in-fol.), publiée par les bénédictins véronais. Il avait entrepris l'histoire ecclésiastique de Vérone, et préparé une édition des OEuvres de Panvinio. Il laissa des observations inédites sur la *Verona illustrata*, le *Musæum Veronense*, et les *Osservazioni letterarie*, ouvrages de Maffei. Les notes de Vallarsi concernent particulièrement la langue étrusque. *Voy.* son Éloge par Zaccaria Betti, et un autre parmi les *Elogi storici de' più illustri ecclesiastici Veronesi*. UG—I.

VALLART. *Voy.* VALART.

VALLE (JÉROME), poète, né à Padoue, n'a été désigné par plusieurs écrivains que sous le nom de *Gerolamo Padovano* : son ouvrage le plus remarquable est sur la passion de Jésus-Christ, intitulé *Jesuida*, dédié à Pierre Donato, évêque de Padoue. Ce poème, qui est composé de quatre cents vers, fut publié, sans nom d'auteur, par Wolfang Lazius, Bâle, 1551, in-fol. Il avait été déjà publié avec le nom de Valle, à Leipzig et à Vienne, en 1510, in-4°.; et il le fut plus tard à Anvers. Voy. *Epistolæ philolog. crit.*, par Christ. Daum, Chemnitz, 1709, in-8°., et *Giorn. de' letterati d'Italia*, t. X, 487. Valle est encore l'auteur des

ouvrages suivants : I. *De Amoribus ad Helysiam puellam*, dont la poésie est d'une facilité digne d'Ovide. II. Deux Discours latins, l'un à Fantino Dandolo, évêque de Padoue, et l'autre au doge Pasquale Malipiero. Ce doge ayant été nommé en 1457, Fabricius et Vossius, qui font mourir Valle en 1443, se sont trompés. On ne sait pas précisément l'époque de sa mort; mais il est sûr qu'il fut envoyé, par le sénat de Venise, à Ravenne, où il mourut, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. — VALLE (André della), architecte, né à Padoue dans le seizième siècle, a fait construire, sur ses dessins, la Certosa que l'on voit à deux milles de cette ville. Les proportions de ce bâtiment sont si bien prises, et l'ensemble en est si parfait, que l'éditeur des œuvres posthumes de Palladio le lui a attribué, et en a inséré cinq planches dans ces mêmes œuvres. Ug—i.

VALLE (NICOLAS DELLA), que Bayle appelle *Valla*, nom qui lui appartient également comme érudit, mourut à Rome, en 1473, avant la fin de sa vingt-deuxième année. Il était, selon Vossius, docteur en droit et chanoine de Saint-Pierre à Rome. Deux traductions du grec en vers latins lui promettaient déjà de grands succès. L'une est celle de l'*Iliade*, qu'il n'a pu terminer, et qui fut imprimée par fragments, telle qu'il l'avait laissée, en 1474 et en 1510, in-4°. Elle comprend presque la moitié du poème; elle fut réimprimée en 1541, avec trois chants de plus, traduits par Vinc. Opsopœus (*V.* ce nom). L'autre traduction est celle des *Opera et dies* d'Hésiode, Bâle, 1518, in-4°., dont il a été fait plusieurs éditions. Voyez Valerianus : *De litterat. infelicit.*, l. 2; et dans Paolo Cortese : *Dial. de doctis homin.* V—G—R.

VALLE (PIERRE DELLA), voyageur, né à Rome le 2 avril 1586, cultiva les lettres et la poésie avec assez de succès et fut admis dans l'académie des Humoristes. Mais le desir de se signaler dans la carrière militaire le fit entrer au service, lorsque les différends survenus entre le pape et les Vénitiens, et ensuite les troubles qui s'élevèrent après la mort d'Henri IV, roi de France, donnèrent lieu de supposer que la guerre éclaterait bientôt. Plus tard il s'embarqua sur une flotte espagnole qui, en 1611, combattit les Barbaresques sur les côtes d'Afrique. « Mais, dit-il, ce furent plutôt des » escarmouches que de véritables » combats. » De retour à Rome, une contrariété qu'il éprouva, de se voir supplanté dans ses amours par un rival heureux, lui inspira le dessein d'aller à Naples consulter le docteur Mario Schipono, son ami, sur le projet de visiter les Lieux Saints, et d'autres pays de l'Orient. Après avoir entendu la messe dans une église de Naples, il reçut du célébrant l'habit de pélerin, dont il jura de toujours porter le titre; en effet, il ajouta constamment à son nom celui d'*il Pellegrino*. S'étant embarqué à Venise, le 8 juin 1614, il gagna par mer Constantinople, puis l'Égypte; ensuite il alla par terre du Caire à Jérusalem, et de là à Damas, Alep, Anah sur le bord de l'Euphrate, et enfin à Bagdad. La curiosité le conduisit à Hillah, où sont les ruines de Babylone, et dans d'autres lieux du voisinage. Revenu à Bagdad, il y devint amoureux de Sitti Maani Gioerida, jeune Assyrienne chrétienne, âgée de dix-huit ans, née à Mardin, et qui, à l'âge de quatre ans,

avait été emmenée de cette ville par ses parents, dépouillés de leurs biens par les Curdes. Della Valle épousa Sitti Maani, en 1616, et partit avec elle pour la Perse, passant par Hamadan. Le roi n'était pas à Ispahan, de sorte que della Valle courut chercher ce monarque à Ferhabad, sur les bords de la mer Caspienne; mais il ne le trouva qu'à Escreff, ville située un peu plus à l'est. Deux raisons l'engageaient, dit-il, à demeurer quelque temps à la cour: la première, c'est qu'il avait un desir extrême de servir dans la guerre contre les Turcs, que tout annonçait comme prochaine; la seconde était d'obtenir des avantages en Perse pour les Chrétiens persécutés dans les états Othomans. Della Valle fut très-bien accueilli par Chah Abbas, et il suivit ce monarque jusqu'à Ardebil, où l'armée s'était rassemblée. Les Persans furent vainqueurs dans une bataille sanglante et bientôt dictèrent la paix aux Turcs. La femme de della Valle l'avait suivi dans toutes ses courses: il la dépeint comme une véritable amazone à cheval, et que ni le sang, ni le bruit du canon n'épouvantaient. Le 1er. d'octobre 1621, il partit d'Ispahan, visita les ruines de Tchehelminar ou Persépolis, et alla par Chyraz à Lar, d'où il gagna les bords du golfe Persique. Les contrariétés qu'il éprouva dans ce voyage, et l'influence d'un climat insalubre, affectèrent sa santé et celle de plusieurs personnes de sa suite. Sa femme y succomba, le 30 décembre, à Mina, près du golfe d'Ormus. Della Valle fit embaumer son corps afin de le transporter à Rome. Il aurait voulu s'embarquer à Bender-Ser; mais les Persans, aidés des Hollandais, faisaient le siége d'Ormus; la mer était couverte de vaisseaux de guerre. Il fut obligé de retourner à Lar. Enfin après la prise d'Ormus, il monta sur un navire anglais qui, le 10 fév. 1623, surgit à Surate. Della Valle visita successivement Ahmed-Abad, Cambaye, Goa, Canara et autres lieux de la côte, et il alla dans l'intérieur jusqu'à Ikheri. En novembre 1624, il partit de Goa; le navire toucha d'abord à Mascat, puis entra dans le golfe Persique. Della Valle, débarqué à Bassora, traversa le désert, et entra dans Alep, au mois d'août 1625. Ce fut par Cypre, Malte et la Sicile, qu'il revint à Naples; enfin, il revit Rome le 28 mars 1626. Le pape Urbain VIII, qui avait entendu parler de lui, l'admit bientôt à son audience; Della Valle lui présenta ensuite une notice en italien sur la Géorgie, afin d'engager sa sainteté à envoyer des religieux en mission dans ce pays. Le pape le nomma son camérier d'honneur; et la congrégation des missions décréta qu'on le consulterait pour la mission de Géorgie, et en général pour toutes les affaires du Levant. Le 23 mai 1627, della Valle fit célébrer, dans l'église d'Ara-Cœli, avec une grande magnificence, les funérailles de sa femme. Il prononça son oraison funèbre. Son émotion fut si vive, en parlant de la beauté de Maani, que ses larmes l'empêchèrent d'achever. Quelques auteurs disent que ses auditeurs partagèrent son affliction, et qu'ils pleurèrent aussi; d'autres prétendent qu'ils se mirent à rire. Cependant ses regrets se calmèrent; et quelque temps après, il épousa une parente de sa femme qu'il avait amenée en Italie. Quoiqu'il eût dépensé une grande partie de son bien dans ses voyages, il tint toujours un grand état de maison; il vivait très-considéré; mais un jour

de l'Ascension, il tua, sur la place Saint-Pierre, dans un accès de colère, un cocher pendant que le pape donnait sa bénédiction. Il chercha un asile à Naples : la nature de l'affaire, et l'estime que sa sainteté avait pour lui, contribuèrent à le faire rappeler à Rome. Il y mourut le 20 avril 1652. Sa veuve se retira bientôt à Urbin. Ses enfants étaient d'un caractère si emporté et si turbulent, qu'ils reçurent ordre de sortir de Rome. On a de della Valle : I. *Viaggi descritti in lettere familiari al suo amico Mario Schipano, divisi in tre parti, cioè la Turchia, la Persia e l'India*, Rome, 1650-1653, 3 vol. in-4°. Ils ont été traduits en français sous ce titre : *Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et autres lieux*, Paris, 1661-1663, 4 vol. in-4°. Il y en a eu plusieurs éditions, entre autre, celles de Paris et Rouen, 1745, 8 vol. in-12. Il y en a eu une traduction en allemand, Genève, 1674, 4 vol. in-fol. et fig., et une en hollandais, Amsterdam, 1664-1665, 6 vol. in-4°. Della Valle a écrit avec beaucoup d'élégance ; son style est poli et agréable. Il s'attache principalement à décrire les mœurs et les usages des pays qu'il a parcourus ; et sous ce rapport, il laisse bien peu à désirer. Il a donné une très-bonne Notice des antiquités de Persépolis. La politique tient beaucoup de place dans ses réflexions, qui sont généralement justes. Il manifeste une grande haine pour les Turcs, fondée sur leur conduite cruelle envers les Chrétiens. Il juge sainement le mauvais gouvernement des Portugais dans l'Inde. Une particularité très-remarquable, c'est qu'il trouva la méthode de l'enseignement mutuel établie dans l'Inde (*Voyez* LANCASTER dans la *Biographie des hommes vivants*). « Ce voyageur, dit l'historien Gibbon, me paraît être l'homme » qui a le mieux observé la Perse : il est instruit et sensé, mais » d'une vanité et d'une prolixité » insupportables. » Son traducteur français, le P. Carneau, a mis, en tête de chaque lettre et le long des marges, des sommaires dont le style est emphatique jusqu'au ridicule, et qui ne se trouvent pas dans l'original italien. Della Valle avait laissé quantité de plans et de dessins, que sa veuve ne voulut pas donner pour les faire imprimer. Della Valle n'avait publié lui-même que le premier volume de sa relation ; les autres furent rédigés d'après ses manuscrits. II. *Relazione delle condizioni di Abbas rè di Persia*, Venise, 1628 ; in-4°., traduit en français par Baudouin ; Paris, 1631, in-4°. III. *Di tre nuove maniere di verso sdrucciolo, discorso di Pietro della Valle, nell' accademia degli Umoristi il Fantastico, detto nella stessa, a' 20 di novembre* 1633, Rome, 1641, in-4°. IV. Thévenot a inséré dans son Recueil, t. 1, en italien : 1°. *Description de la Géorgie, présentée au pape Urbain VIII, en* 1627 ; il y est plus question d'histoire et de politique que de géographie ; 2°. *Éloge funèbre de Sitti Maani Gioerida*. Il est précédé du portrait de cette femme, et d'une Notice en français sur sa vie. Cet éloge se trouve aussi à la fin de la traduction française. Tous les académiciens de Rome firent des vers sur la mort de Maani. On en forma un Recueil imprimé en un volume, avec l'éloge prononcé par della Valle. Ce voyageur fut enterré dans l'église d'Ara

Cœli, près de sa femme, et l'on y voit encore leur tombeau. E—s.

VALLE (Guillaume della), cordelier très-versé dans l'histoire des beaux-arts, naquit à Sienne, et vécut dans la seconde moitié du dernier siècle. Il publia les *Lettere Sanesi sopra le belle arti*, tome I, Venise, 1782; tome II, Rome, 1785; tome III, Rome, 1786, in-4°.; et une édition des *Vite de' pittori*, etc., par Vasari, Sienne, 1791. Dans les *Lettere Sanesi*, comme dans la préface et dans les notes qu'il a jointes à Vasari, il n'a eu qu'un seul but, celui de prouver que la renaissance des arts en Italie n'y est due ni aux Grecs ni à ceux des artistes toscans qui peuvent avoir été leurs disciples; mais que les arts n'ont jamais péri tout-à-fait en Italie; que Sienne les vit fleurir, indépendamment de Florence, de Cimabue et de Giotto; qu'à Sienne et à Pise, on trouve une succession non interrompue d'artistes. A l'appui de cette opinion, il cite des monuments peu connus auparavant; et il tire des archives de sa patrie des documents curieux. Les discussions du P. della Valle, ne se ressentant que trop de cette rivalité qui subsiste depuis si long-temps entre Sienne et Florence, auraient peu d'intérêt pour le public, si elles ne se rattachaient pas à l'histoire des arts, et surtout à celle de leur renaissance. C'est en l'envisageant sous ce rapport que le chevalier Cicognara a donné à cette question un grand développement, dans son *Histoire de la sculpture*. Il s'étaie des arguments du P. della Valle, les agrandit et les multiplie. A la chaleur avec laquelle cet écrivain a soutenu l'opinion du P. della Valle, M. Éméric-David a opposé quelques faits et des raisonnements qui ne sont pas faciles à résoudre, et qu'en effet le chevalier Cicognara n'a point encore résolus. Ug—i.

VALLÉE (Geoffroy), fameux par son irréligion, était né, dans le seizième siècle, à Orléans, d'une famille considérable. Son père était contrôleur des domaines du roi, et son frère aîné remplissait la charge d'intendant des finances. Desbarreaux, dont les opinions furent long-temps suspectes (*V.* III, 415), était son petit-neveu. Vallée passait pour un des plus beaux hommes de son temps. Il était fort recherché dans sa toilette, et se piquait d'une propreté si grande, qu'il envoyait blanchir son linge dans une ville de Flandre, réputée alors pour la pureté de ses eaux. Il avait d'ailleurs peu d'esprit; et son éducation avait été si négligée, qu'il ne savait pas même les premiers principes de l'orthographe. Étant venu demeurer à Paris, il y fit sa société la plus habituelle de quelques jeunes épicuriens, uniquement occupés de plaisirs et passant leur vie à imaginer de nouveaux divertissements. Leurs entretiens firent sur Vallée une grande impression, et le conduisirent enfin à l'indifférence la plus complète en matière de religion. Il s'avisa, par malheur pour lui, de publier ses opinions, dans un écrit intitulé : la *Béatitude des Chrestiens*, ou le *Fléo de la foy*. C'est un opuscule de seize pages, où la langue n'est pas moins outragée que le bon sens. « Le fond de sa doctrine, » dit La Monnoie, n'est pas l'athéisme proprement dit, mais un déisme commode, qui consiste à reconnaître un Dieu sans le craindre, » et sans appréhender aucune peine après la mort (*Menagiana*, » IV, 311). » Bayle dit (*Dict.*, art. Vallée) que ce livre est plein de blas-

phèmes et d'impiétés contre Jésus-Christ; mais c'est une grave erreur, puisqu'il n'y est pas fait mention de Jésus-Christ, même indirectement. Les amis de Vallée, effrayés des conséquences que la publication de cet ouvrage pouvait avoir pour eux-mêmes, si l'on venait à les soupçonner de complicité, se hâtèrent d'en dénoncer l'auteur. Il fut arrêté et mis dans les prisons du Châtelet. L'instruction de son procès convainquit les juges que Vallée ne jouissait pas de son bon sens. Sur la déclaration des médecins chargés de l'examiner, on pourvut à l'administration de ses biens en lui nommant un curateur. Cependant, par une inconséquence inexplicable, il fut condamné, le 8 mai 1572, à être pendu, après avoir fait amende honorable devant la porte de la principale église de Paris. Le curateur qu'on lui avait donné appela de cette sentence au parlement, qui crut devoir en retarder l'exécution. Vallée était prisonnier depuis plus de deux ans, quand Arnaud Sorbin (*V.* XLIII, 125), un des confesseurs de Charles IX, représenta à son royal pénitent qu'il était impossible de souffrir plus long-temps l'impunité d'un athée qui bravait la justice divine et humaine. Sur-le-champ le roi fit donner l'ordre à son procureur-général de reprendre l'instruction du procès. Le parlement ayant confirmé la sentence des premiers juges, le 8 février 1574 (1), elle reçut, dès le lendemain, son exécution. Quelques-uns disent que Vallée témoigna beaucoup de repentir en mourant; et les autres, qu'il persista jusqu'au bout dans ses erreurs (Voy. Garasse, *Doctrine curieuse*). L'Opuscule auquel il doit sa triste célébrité a pour titre : la *Béatitude des Chrestiens* ou le *fléo de la foy, par Geoffroy Vallée, natif d'Orléans, fils de feu Geoffroy Vallée et de Girarde Le Berruyer, ausquels noms des père et mère assemblez il s'y treuve* LERRE, GERU VREY FLEO D. LA FOY BIGARRÉE; *et au nom du fils*, VA FLEO REGLE FOY; *aultrement*, GUERRE LA FOLE FOY :

Heureux qui sçait;
Au sçavoir repot.

C'est un in-8°. de 16 pag., sans date ni nom de ville ou d'imprimeur. L'édition fut supprimée avec tant de soin qu'on n'en connaît d'autre exemplaire que celui qui paraît avoir servi pour l'instruction du procès de l'auteur. La Monnoie l'ayant acquis par hasard, en fit présent à l'abbé d'Estrées; et il a passé successivement dans les bibliothèques de Boze, Gaignat et La Vallière. D'après une copie faite par La Monnoie lui-même, sur cet exemplaire unique, un curieux fit réimprimer cet opuscule vers 1770, et y ajouta quelques notes tirées du *Menagiana*, des *Mémoires* de Sallengre, de la *Bibliothèque* de La Croix du Maine, du *Dict.* de Bayle, et enfin l'arrêt du parlement, publié par d'Artigny, dans les *Nouveaux Mémoires de littérature*, II, 278. On trouve encore des détails sur Vallée dans le *Diction.* de Chaufepié, dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, vol. I, 171, et dans le *Dict. des livres condamnés au feu*, par M. Peignot, II, 169. W—s.

VALLÉE (JOSEPH LA), littérateur, né, près de Dieppe, en 1747, de parents nobles, embrassa jeune la profession des armes, et obtint une

(1) Les auteurs ont beaucoup varié sur la date du supplice de Vallée; mais il n'est plus possible de se tromper à cet égard, depuis la publication de l'arrêt du parlement, par d'Artigny.

compagnie dans le régiment de Bretagne, infanterie. Dans ses loisirs, il cultiva la poésie légère avec quelque succès, et ne tarda pas à se distinguer parmi les jeunes poètes, soutiens ordinaires de l'Almanach des Muses et des autres recueils périodiques. Il voulut ensuite s'essayer dans le genre du roman; et l'accueil que reçurent les premiers qu'il publia décida sans retour sa vocation pour les lettres. Ayant donné sa démission, il s'établit à Paris, et devint bientôt l'un des membres les plus laborieux du Musée, et ensuite de la société philotechnique, dont il fut long-temps le secrétaire. La Vallée joignait à beaucoup d'esprit naturel une instruction solide et variée; il parlait la plupart des langues de l'Europe, et avait fait une étude approfondie de la théorie des arts. Ayant le travail facile, il concourut à la rédaction d'un grand nombre d'ouvrages, tels que le *Voyage dans les départements de la France*, par Brion, 1792-94, 13 ou 14 vol. in-8°. (1); les *Annales de statistique*; le *Cours historique et élémentaire de peinture*, par Filhol, 1804 et ann. suiv., etc. Lors de la création de la Légion-d'Honneur, il en fut nommé membre; et peu de temps après, il obtint la place de chef de division à la grande chancellerie de cet ordre. Ayant perdu sa place à la chute de Buonaparte, il se retira à Londres, où il mourut, au mois de février 1816, à l'âge de soixante-dix ans. On a de lui: I. Les *Bas-reliefs du dix-huitième siècle*, avec des notes, Londres (Paris), 1786, in-12. II. *Cécile, fille d'Achmet III*, empereur des Turcs, ibid., 1788, 2 vol. in-12. Ce roman a eu plusieurs éditions. III. *Le nègre comme il y a peu de blancs*, ibid., 3 vol. in-12. On y trouve du talent et des intentions philantropiques. IV. *Les dangers de l'intrigue*, ibid., 1790, in-12. V. *Tableau philosophique du règne de Louis XIV*, ou Louis XIV jugé par un français libre, Strasbourg, 1791, in-8°. VI. *La vérité rendue aux lettres par la liberté*; ou de l'importance de l'amour de la vérité dans l'homme de lettres, ibid., 1791, in-8°. VII. *Manlius Torquatus*, tragédie jouée sur le théâtre des arts, en 1795. VIII. Les *Semaines critiques* ou les gestes de l'an v, 4 vol. in-8°., comprenant trente-trois numéros. Ce journal, rare et curieux, fut supprimé à l'époque du 18 fructidor (4 septembre 1797). La Vallée avait aussi concouru, à cette époque, à la rédaction de la *Quotidienne*; mais il s'en cachait avec beaucoup de soin, et ses opinions étaient en général fort différentes de celles de ce journal. IX. *Voyage historique et pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, rédigé d'après l'itinéraire de Cassas (Voy. ce nom dans la *Biographie des hommes vivants*, II, 68), Paris, 1802, grand in-fol. Cet ouvrage est d'une belle exécution; il en a été tiré des exemplaires pap. vél. X. *Lettres d'un Mameluck*, ib., 1803, in-8°.: « elles encourent, dit Chénier, le reproche d'oser rappeler les formes d'un chef-d'œuvre inimitable de Montesquieu; mais le Mameluck Giesid n'en montre pas moins beaucoup de gaîté, de sens et d'esprit » (*Tabl. de la littérat. franç.*) XI. La traduction, avec Petit-Radel, des *Voyages au Cap Nord*, par Jos. Acerbi, ibid., 1804, 3 vol. in-

(1) Cet ouvrage, dont la plupart des cahiers parurent en 1793 et 1794, contient plusieurs erreurs matérielles, et se fait remarquer par l'exagération la plus outrée des principes républicains.
A—T.

8°. XII. *Annales nécrologiques de la Légion-d'Honneur*, ibid., 1807, in-8°. XIII. *Histoire des inquisitions religieuses* d'Italie, d'Espagne et de Portugal, depuis leur origine, ibid., 1809, 2 vol. in-8°., fig. Ce n'est guère qu'une compilation tirée des ouvrages de Marsollier, de Dellon, etc. (*V.* ces noms). XIV. *Histoire* de l'origine, des progrès et de la décadence des diverses factions révolutionnaires qui ont agité la France depuis 1789 jusqu'à la seconde abdication de Buonaparte, Londres, 1816, 3 vol. in-8°. C'est La Vallée qui a rédigé le *Discours préliminaire* de l'*Histoire du couronnement* de Napoléon, par Dusaulchoy (*V.* ce nom, *Biographie des hommes vivants*, II, 503). Outre les *Éloges* de Lemierre, de Wailly l'architecte, des généraux Desaix et Joubert, et une foule d'*Odes*, d'*Épîtres* et de fragments en prose et en vers, lus à la société philotechnique, La Vallée a laissé deux poèmes inédits : l'*Art théâtral* et les *Saisons*. D'après le chant de l'été, de ce dernier poème, Jos. Rosny (*V.* ce nom) n'hésitait pas à placer l'auteur à côté de Delille et de Thomson. « Ce sera, continue-t-il, au public à juger s'il ne leur est pas supérieur. » (Voy. le *Tribunal d'Apollon*, II, 23). Le public est trop éclairé pour être dupe de pareils éloges. W-s.

VALLEMONT (PIERRE LE LORRAIN (1), plus connu sous le nom d'abbé DE), physicien, numismate et littérateur fort médiocre, quoiqu'il ait joui d'une espèce de réputation, était né, le 10 septembre 1649, à Pont-Audemer, d'une famille honorable. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se fit recevoir docteur en théologie, et vint habiter Rouen, où il paraît que son caractère vif et inquiet le brouilla bientôt avec tous ses confrères (2). Il se rendit alors à Paris, et se chargea de l'éducation du fils de M. Pollart, conseiller au parlement, et ensuite de celui du marquis de Dangeau. Il suivit son nouvel élève à Versailles, et il nous apprend lui-même qu'il y demeura dix ans (3). Dans les loisirs que lui laissait sa place, il lisait tous les ouvrages qui paraissaient sur les sciences, ou se promenait dans les jardins du château, examinant avec beaucoup de curiosité les pratiques des jardiniers. Ayant pris l'habitude de faire des extraits de ses lectures, et de tenir note de toutes ses observations, il se crut un habile physicien et un grand cultivateur, parce qu'il trouvait, dans ses cahiers, des réponses à toutes les questions qui se présentaient. Il devint antiquaire en fréquentant le cabinet du roi, à-peu-près comme il était devenu cultivateur en se promenant dans ses jardins. L'explication qu'il publia d'une médaille de Gallien, dont l'inscription embarrassait les plus savants numismates (*Voy.* GALLIEN, XVI, 366), l'engagea dans une querelle assez vive avec Baudelot d'Airval et Galland. Quelque temps après, ayant acquis une médaille ou plutôt un médaillon en argent d'Alexandre-le-Grand, il s'empressa de faire parade de sa découverte : mais Baudelot lui soutint que le coin

(1) Sax le nomme inexactement Louis de Vallemont (*Onomasticon*, VI, 606); cette erreur vient de ce que Vallemont fait précéder son nom, sur le frontispice de ses ouvrages de deux L, *Le Lorrain*, que Sax a cru pouvoir traduire par *l'abbé Louis*.

(2) L'abbé Baudouin, chan. de Laval, attaque vivement la conduite et les mœurs de Vallemont, dans la *Défense* de l'ouvrage de D. de Vert.

(3) Dans la préface des *Curiosités de la nature et de l'art.*

de cette pièce était moderne ; et la plupart des antiquaires se rangèrent à son avis. L'abbé de Vallemont, en quittant Versailles, fut attaché, comme professeur, au collége du cardinal Le Moine. Il y rassembla, dans sa chambre, des machines, des objets d'histoire naturelle, des médailles; et il eut le plaisir de voir son cabinet visité par les curieux et par les étrangers de distinction. Il se retira, sur la fin de sa vie, à Pont-Audemer, où il mourut, le 30 décembre 1721, à l'âge de soixante-douze ans. Outre quelques ouvrages de controverse, dont on trouvera les titres dans le *Dict.* de Moréri, édition de 1759, on a de lui : I. *Description de l'aimant qui s'est formé à la pointe du clocher neuf de Chartres*, avec plusieurs expériences curieuses sur l'aimant et sur d'autres matières de physique, Paris, 1692, in-12. La Hire (*V.* ce nom) s'était occupé déjà d'expliquer ce phénomène; mais Franklin a découvert le premier que le fluide électrique donne au fer les propriétés de l'aimant. II. La *Physique occulte*, ou *Traité de la baguette divinatoire* et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachés, des voleurs et des meurtriers fugitifs, etc., ibid., 1693, in-12, fig.; Amsterd., 1696; Paris, 1709; la Haye, 1722, 1747, 2 vol. in-12. L'auteur n'était pas le seul qui crût alors aux vertus merveilleuses de la baguette : beaucoup de personnes éclairées partageaient son opinion à cet égard (*Voyez* Aimar, I, 350). Le P. Le Brun, de l'Oratoire, a montré le néant de leur système, dans l'ouvrage intitulé : *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette*, etc., réimprimé, avec des additions, dans le tome III de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses* (*Voy.* XXIII, 488). III. *Éléments de l'histoire*, ou ce qu'il faut savoir de chronologie, de géographie, de blason, etc., avant que de lire l'histoire particulière. Paris, 1696, 2 tomes in-12; ouvrage utile et souvent réimprimé, avec des additions. L'édition de 1729, 4 vol. in-12, a été revue par l'abbé Le Clerc. La plus complète est celle de Paris, 1758, 5 vol. in-12. IV. *Nouvelle explication d'une médaille d'or du cabinet du roi, sur laquelle on voit la tête de l'empereur Gallien, avec cette légende : Gallianæ augustæ*, ib., 1698, in-12. Cette première Lettre fut suivie d'une deuxième (Paris, 1699), dans laquelle l'abbé de Vallemont répond aux objections de Baudelot et de Galland. Elles ont été traduites en italien, dans la *Galleria di Minerva*, IV, 2e. part., 17-29, et en latin, par Chr. Woltereck, dans les *Electæ rei numariæ*, 168-79. L'explication donnée par Vallemont est la plus plausible; et la plupart des numismates modernes l'ont adoptée. V. La *Sphère du monde*, selon l'hypothèse de Copernic, démontrée et comparée au système de Copernic et de Tycho-Brahé, ibid., 1701 ou 1707, in-12, fig. VI. *Dissertation sur une médaille singulière d'Alexandre-le-Grand*, par laquelle on justifie l'Histoire de Quinte-Curce, ib., 1703, in-12. Baudelot réfuta le système de Vallemont, dans *trois Lettres* à M. le marquis de Dangeau sur une prétendue médaille d'Alexandre. Vallemont lui répliqua par : *Réponse à M. Baudelot, où se trouve détruit tout ce qu'il a avancé contre l'antiquité de la médaille d'Alexandre-le-Grand*, Trévoux, 1706, in-12. VII. *Curiosités de la nature et de l'art par la végéta-*

tion, ou l'agriculture et le jardinage dans leur perfection, ibid., 1705, in-12, figures; nouvelle édition, corrigée et augmentée, 1711, 2 vol. in-12; réimprimés en 1733. Parmi beaucoup d'erreurs, on y trouve quelques observations utiles. La seconde partie contient le Catalogue des légumes et des fruits cultivés alors à Versailles, dans les jardins du roi, un Calendrier du jardinier, etc. VIII. *Suite des médailles impériales*, où l'on voit les empereurs, les impératrices et leurs proches parents, ibid., 1706, in-12. IX. *Du secret des mystères*, ou l'apologie de la rubrique des missels, ibid., 1710, in-12, 2 part. C'est une réfutation de l'ouvrage de D. Claud. de Vert (*V.* ce nom). Baudouin, chanoine de Laval, en prit la défense, dans un écrit intitulé: *Apologie des cérémonies de l'Église, dans laquelle on fait voir, par la tradition constante et uniforme de toute l'Église, l'usage de célébrer les saints mystères d'une voix intelligible*, etc., Bruxelles (Paris), 1712, in-12. X. *Éloge de Sébast. Le Clerc, dessinateur et graveur du cabinet du roi*, ibid., 1715, in-12. Vallemont est éditeur du *Voyage du tour de la France*, fait, en 1703 et 1704, par H. de Rouvière, apothicaire du roi, Paris, 1713, in-12. On a son portrait gravé in-8°. W—s.

VALLERIOLE (François), médecin, naquit à Montpellier, dans les premières années du seizième siècle, d'une famille riche et distinguée, qui ne négligea rien pour son éducation. Après avoir terminé son cours de philosophie à Paris, il revint à Montpellier, en 1522, et y commença ses cours de médecine. Il était d'une très-petite stature, mais doué d'un génie vaste et d'un amour extraordinaire pour le travail, qui se développèrent de bonne heure. En 1531, il exerçait la médecine à Valence en Dauphiné, quoiqu'il n'eût pris encore que le grade de licencié. Une épidémie ayant ravagé la ville d'Arles, en 1544, Valleriole y fut appelé par le vœu des magistrats et des citoyens, et s'y vit bientôt élevé au rang de patricien, en récompense de son dévouement et des services qu'il avait rendus pendant la contagion. Il s'établit à Arles, s'y maria et y passa vingt-huit années de sa vie, comme le prouve la publication de plusieurs de ses ouvrages qui décèlent un homme pieux, savant, nourri de la lecture des anciens, et plein d'amour pour sa patrie adoptive. Le 16 novembre 1564, Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, entrèrent dans Arles; Valleriole fut chargé par les consuls de diriger la construction des arcs de triomphe, sur lesquels il fit peindre d'ingénieux emblèmes et des devises de sa composition. Jean Argentier, premier professeur en médecine de l'université de Turin, étant mort en 1572, Charles-Émanuel, duc de Savoie, appela Valleriole pour le remplacer; et celui-ci, quoique septuagénaire, alla prendre possession de la chaire vacante. Les services qu'il rendit dans ce pays affligé de la peste furent récompensés par des lettres de noblesse, que lui accorda le duc de Savoie. Il mourut en 1580, regretté de ce prince et des savants, qui firent graver sur le marbre, à Turin, une inscription en son honneur. On a de lui: I. *Galenus, de morbis et symptomatis*, Lyon, 1540, in-8°. Cet ouvrage fut, sans doute, composé à Valence. II. *Enarrationes et responsiones medicinales*, Lyon, 1554, in-fol. L'auteur a dédié ce livre aux consuls et citoyens

d'Arles; il y donne la topographie de cette ville, en décrit le climat, la température et les productions; trace le tableau de l'épidémie de 1544, et rappelle les avis qu'il n'a cessé de donner aux magistrats, pour la destruction des marais et des autres causes des maladies qui infestaient cette riche contrée. III. *Loci communes medici*, Lyon, 1562, in-fol., dédié à Anne de Montmorency, connétable de France, et gouverneur de Provence, qui honorait l'auteur de sa protection. Cette édition est décorée d'un portrait de Valleriole, représenté à l'âge de cinquante-sept ans, ce qui donne lieu de croire qu'il était né vers l'année 1504. IV. *Tractatus de peste*, Lyon, 1566, in-16. V. *Observationes medicæ*, ibid., 1573, in-fol., dédiées aux étudiants en médecine, sans doute de Turin, puisqu'il n'y avait point d'université à Arles. Sur le frontispice, au nom de Valleriole est joint le titre de docteur, qu'on ne voit pas dans ses autres ouvrages: ce qui fait présumer qu'il reçut de Montpellier ce titre qui lui était indispensable pour occuper la chaire de professeur à Turin. On trouve dans ces observations l'histoire d'un paralytique guéri subitement par la peur d'être brûlé dans un incendie; l'étymologie du mot *coqueluche;* l'histoire de l'apparition à Arles, en 1553, d'une multitude de sauterelles, et des moyens qu'on employa pour les détruire; la guérison d'une folie d'amour; les noms des principaux malades d'Arles, guéris par l'auteur, etc. VI. *Commentarii in Galenum, de constitutione artis*, Turin, 1577, in-8°., dédié à Charles-Émanuel, duc de Savoie. VII. *Animadversiones in Jouberti paradoxa*, 1582, dans les ouvrages de Joubert. François Valleriole eut plusieurs enfants, dont un seul, Nicolas Valleriole, suivit la même carrière, publia deux *Traités sur la peste*, et mourut en 1631. Papon a confondu le père avec le fils. — Pierre VALLERIOLE, petit-fils de celui-ci, était avocat et second consul d'Arles, en 1726. La plupart des biographes ont parlé de Valleriole d'une manière inexacte; aucun n'indique le lieu de sa naissance, et ne fait mention de sa longue résidence à Arles. M. Pontier, membre de l'académie d'Aix, a publié, dans le tome I des Mémoires de cette société, une bonne Notice sur Valleriole.

A—T.

VALLERIUS. *Voy.* WALLERIUS.

VALLÈS ou VALESIO (FRANÇOIS), surnommé *Covarruvias*, lieu de sa naissance, dans la Vieille-Castille, fut professeur de médecine à Alcala de Henarès, et devint médecin de Philippe II, roi d'Espagne. On rapporte que ce prince, tourmenté d'une goutte opiniâtre, contre laquelle les secours de l'art avaient jusqu'alors été inutiles, consulta Vallès, qui lui conseilla de se mettre les pieds dans du lait tiède, et que, ce remède ayant réussi, le roi appela Vallès à la cour, et le combla de faveurs. Quoi qu'il en soit, ce dernier s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, qui eurent un grand nombre d'éditions, et qui l'ont fait regarder comme un des premiers médecins qu'ait eus l'Espagne au seizième siècle. Outre des commentaires sur Hippocrate et sur Galien, et une traduction latine de la Physique d'Aristote, nous citerons de lui: I. *De sacrâ philosophiâ, sive de his quæ scripta sunt physicè in libris sacris*, Turin, 1587, in-8°.; Lyon, 1588, 1592, 1595, 1622, in-8°.; Francfort, 1590, 1608, in-8°.

II. *De Methodo medendi*, Venise, 1589; Francfort, 1608; Madrid, 1614; Louvain, 1647, in-8°. III. *Traité des eaux distillées* (en espagnol), Madrid, 1592, in-8°. P—RT.

VALLET (Pierre), jardinier d'Henri IV, est auteur d'un ouvrage qui eut beaucoup de succès, et qui est aujourd'hui tout-à-fait oublié: *le Jardin du Roi très-chrétien Henri IV*, Paris, 1608, in-fol.; seconde édition, 1650, sous le titre d'*Hortus regius*, avec 75 planches. —Vallet (Paul-Joseph), lieutenant-général de police à Grenoble, mort dans cette ville, en 1790, fut, suivant la *Bibliothèque du Dauphiné*, édition de 1797, un homme studieux et recommandable par ses vertus domestiques. On a de lui: I. Plusieurs articles de l'*Encyclopédie* d'Yverdun. II. *Méthode pour faire des progrès rapides dans les sciences et les arts*, 1767, in-12. III. *L'Art de limiter les terres à perpétuité*, 1769, in-12, et quelques ouvrages polémiques devenus sans intérêt. Z.

VALLETTA (Joseph), littérateur bibliographe, né, le 6 octobre 1636, à Naples, se distingua d'abord dans la profession d'avocat, et se fit une réputation telle que le grand-duc de Toscane, voulant l'attirer à Florence, lui offrit le titre de sénateur, qu'il refusa, ne voulant pas quitter sa patrie. Il lisait avidement tous les livres qui lui tombaient sous la main, et l'on eût pu l'appeler, suivant l'expression de Caton, un dévoreur de livres, *helluo librorum*. Il forma, en peu de temps, une bibliothèque de dix-huit mille volumes, bien choisis; et ce fut surtout à cette collection, unique, à cette époque, chez un particulier, qu'il dut sa réputation. Mabillon, Montfaucon, Burnet, Rogissart, de La Seine font de grands éloges de la complaisance et de la politesse du propriétaire, qui prêtait ses livres à tous ceux qui en avaient besoin, et qui, lorsque quelque illustre étranger se rendait à Naples, allait ordinairement à sa rencontre à plusieurs milles de la ville. On a écrit qu'il était alors le seul Napolitain qui parlât anglais (Voy. le *Giornale de' letterati d'Italia*, qui contient un long article sur Valletta et un Catalogue des livres les plus rares de sa bibliothèque, tome XXIV, p. 49-105). Après une longue et douloureuse maladie, il mourut le 7 mai 1714. Le *Giornale de' letterati d'Italia*, que nous venons de citer, dit qu'il avait composé un ouvrage très-savant sur la procédure dans les causes qui ont rapport à la religion, et que cet ouvrage fut traduit en français et en latin. Le même journal fait mention d'un autre ouvrage de Valletta sur une nouvelle monnaie frappée à Naples. Il fit, en outre, plusieurs Traductions de l'anglais. Ug—i.

VALLETTA (Nicolas), né, en 1750, à Arienzo, terre de la Campanie heureuse, se rendit de bonne heure à Naples, où il rechercha la société des savants et suivit les cours de Genovesi et de Cirillo. S'étant livré à l'étude du droit, il parvint bientôt à être nommé substitut d'un professeur. Il obtint, en 1785, la chaire d'institutions civiles, occupa successivement les différentes chaires de droit de l'université, et fut nommé, en 1812, professeur du droit romain et doyen de la faculté. Chargé, en 1814, de faire le discours inaugural de l'université, il choisit pour sujet l'étroite liaison qui existe entre les sciences et les lettres, et il donna lui-même ensuite l'exemple de cette association, en cul-

tivant avec beaucoup de succès la poésie, et en faisant quelquefois diversion à la gravité des études de droit, par d'heureuses improvisations poétiques, et par l'atticisme de ses bons mots. D'une santé faible, il mourut le 21 novembre 1814. Ses ouvrages sont : I. *De animi virtute ethices syntagma*, Naples, 1772, in-8°. II. *Elementi del dritto del regno Napolitano*, Naples, 1776, in-8°. Il fondit ensuite cet ouvrage dans le suivant : III. *Delle leggi del regno Napolitano*, Naples, III tomes, 1786, in-8°. IV. *Institutiones juris feudalis, brevi planâque methodo concinnatæ*, Naples, 1780, in-8°. L'auteur publia ce même ouvrage traduit en italien, Naples, 1796, in-8°. V. *Juris Romani institutiones, brevi planâque methodo concinnatæ*, Naples, 1782, 2 tomes, in-8°. VI. *Partitiones juris canonici*, Naples, 1785, in-8°. Il en est question dans le *Giornale enciclop.* de Naples, 1785, septembre, pag. 110. VII. *Oratio in solemni studiorum instauratione habita in Neap. Archigym.*, an. 1782, *cujus argumentum : Sapientes fortunæ vicibus præstare*, Naples, in 4°. VIII. *Cicalata sul fascino, volgarmente detto jettatura*, Naples, 1787, in-8°., 2e. édit., 1814. C'est une espèce de petite histoire du mesmerisme avant Mesmer. L'auteur étale assez d'érudition en rapportant une foule de faits anciens et modernes touchant cette influence presque toujours malfaisante qu'un homme peut exercer sur les autres, soit qu'il opère sur leurs nerfs par un fluide électrique très-subtil, soit par la sympathie ou l'antipathie que les anciens voyaient entre certains corps. L'auteur ne se propose nullement d'expliquer ces moyens. Il s'efforce, au contraire, d'en outrer le mystérieux; et son opuscule n'est qu'un badinage d'érudition. IX. *Canzonette*, Naples, 1787, in-8°. X. *Elogio funebre del march. Baldassare Cito*, Naples, in-4°. XI. *Piano di riforma dell' università di Napoli*, Naples, in-12. XII. *Apologia del suddetto Piano*, Naples, in-12. XIII. *Del governo e della necessità, origine, dritti, limiti e differenti forme della sovranità* : ouvrage traduit du français de Fénélon, Naples, 1794, in-8°. XIV. *Giosuè al Giordano : cantata ed inscrizioni*, etc., Naples, 1795, in-4°. XV. *In scientiam de officiis : extemporalis prælectio*, Naples, in-8°. XVI. *Canzonette spirituali*, Naples, in-12. XVII. *Dissertazione del Feudo Longobardico opposto alla qualità ereditaria*, Naples, 1810, in-4°. Valletta a laissé plusieurs ouvrages inédits. *V.* son *Éloge* par Charles-Antoine de Rosa, Naples, 1815, in-8°., et les *Notices sur sa vie par Urb. Lampredi*. Elles précèdent la dernière édition de sa *Cicalata sul fascino*. Ug—i.

VALLETTRYE (le sieur de La), est un poète français, sur lequel on n'a que des renseignements fort incomplets. On conjecture qu'il était d'Angoulême. Il vint jeune à Paris, et il fut employé dans les fêtes et les spectacles de la cour. Il avait embrassé le parti de la ligue, comme le prouve sa pièce intitulée : *Episemasie*, dédiée à Monseigneur le le duc de Guise, Paris, 1588. C'est un in-4°. de dix feuillets, dont il existe un exemplaire sur velin (*V.* le *Catalogue* de M. Van Praët, 2e. part., II, 136). Il ne tenait pas à ses opinions au point de leur sacrifier la fortune. Ce fut à Sully qu'il offrit la dédicace de ses *OEuvres poé-*

tiques, Paris, 1602, in-12. Ce volume, devenu rare, contient les *Amours*, le *Faux honneur des dames*, l'*Amour mercenaire et fripponier*, des poésies diverses, des cartels, devises, ballets et vers chantés en musique, des épitaphes, des poésies chrétiennes, la *Chasteté repentie*, pastorale en cinq actes, l'*Amour logé trop haut*, églogue, etc. La plupart des pièces de La Vallettrye sont pleines d'obscénités et d'équivoques grossières. Dans sa pastorale, il se propose de combattre les scrupules des femmes, en leur montrant qu'elles peuvent conserver leur réputation, tout en se livrant aux plaisirs. On trouve l'extrait de cette pièce dans l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait, IV, 46, et dans la *Bibliothèque*, attribuée au duc de La Vallière, I, 360. L'abbé Goujet a donné l'analyse du Recueil de La Vallettrye dans la *Bibliothèque française*, XIV, 20. —On l'a confondu, par inattention, avec LA VALTERIE (1), qui lui est postérieur d'un siècle (*Voy.* VALTERIE). W—s.

VALLI (EUSÈBE) naquit, près de Pistoja dans les états de Lucques, en 1762. Après avoir fait ses études au collége de Prato, il fut envoyé à Pise pour y apprendre la médecine, et s'y fit remarquer par un desir insatiable de s'instruire et de faire des expériences sur la physiologie, la chimie et l'action des remèdes sur le corps humain, expériences qu'il tenta souvent sur lui-même. Il découvrit que le deutoxide de mercure (précipité rouge), mis à une très-petite dose dans une cuvée de vin, en arrête subitement la fermentation. Cette dose est de deux grains de cet oxide par livre de liquide, et il en fit l'épreuve en 1781. Un vigneron lui ayant cherché querelle, parce qu'il avait chassé sur ses terres, il le menaça de jeter un sort sur son vin, et de l'empêcher de cuver. En effet, dès que la vendange fut faite, Valli s'introduisit furtivement dans le cellier, et jeta deux livres de précipité dans une cuve de vingt ânées, en remuant le tout avec un bâton. La fermentation n'eut point lieu, et le vin resta doux et tout-à-fait semblable au moût. Le vigneron épouvanté conta le fait à tout le village; et Valli, regardé comme un sorcier, fut obligé de partir promptement, étant menacé d'être assassiné. Il se rendit à Smyrne, et de là à Constantinople, pour y observer la marche et les effets de la peste, et étudier plus particulièrement cette maladie. Il revint au bout de quelques années en Toscane. Là, il fut un des premiers à expérimenter la vaccine, et s'étant assuré de sa propriété préservatrice de la variole, il repartit pour Constantinople, où il introduisit cette belle découverte. La peste régnait alors dans cette capitale; Valli, remarquant qu'elle n'atteignait point les individus attaqués de la petite vérole, voulut essayer si la vaccine, par analogie, ne serait point aussi un préservatif de ce fléau. Il s'inocula d'abord du virus vaccin, puis le lendemain ayant plongé une lancette dans l'ichor d'un charbon pestilentiel, il se l'inséra aux deux bras et aux cuisses; mais le troisième jour il fut atteint d'une fièvre ardente, de délire, et la peste s'annonça bientôt par une éruption de charbons et de bubons; il eut néanmoins le bonheur de guérir, plus heureux que le docteur Rosenfeld, qui, l'ayant imité, succomba victime de son imprudent essai. Il revint en Italie vers l'an

(1) *Voy.* les *Tables du Catal.* de la bibl. du Roi, du *Catal.* de La Vallière, etc.

1804. Nommé médecin militaire de l'armée gallo-italienne, il se rendit, en 1805, en Dalmatie; là, étant à dîner chez le payeur-général de l'armée, la femme de celui-ci fut mordue à la jambe par un chien enragé. Valli suça la plaie pendant plus d'un quart-d'heure, la pansa avec de l'eau et du sel, et la maladie ne se déclara point chez cette dame, tandis que deux autres personnes mordues par le même chien devinrent enragées. Valli ayant appris que la fièvre jaune s'était déclarée, en 1809, en Espagne, et désirant connaître cette maladie, sollicita du ministre de la guerre de France une commission de médecin pour l'armée d'Espagne, où il se rendit effectivement, et il eut occasion d'y observer cette affreuse maladie; de là il revint exercer la médecine en Toscane. Il était à Milan en 1815. Nous eûmes occasion de l'y voir. Il nous dit qu'il se proposait de publier un Mémoire sur la fièvre jaune; mais que, pour cela, il voulait aller l'étudier *dans son pays natal*, c'est-à-dire, dans l'Amérique, où elle est endémique. Il partit en effet quelque temps après, et s'embarqua au Hâvre pour la Havane, où il arriva le 7 septembre 1816. Il commençait à s'y acclimater, vivant d'une manière très-sobre, comme à son ordinaire: le 21 du même mois, ayant appris qu'un matelot, transporté à l'hôpital, venait de mourir de la fièvre jaune, il s'y rendit aussitôt, dépouilla de sa chemise le cadavre, encore chaud, s'en revêtit, puis la roula et s'en frotta les bras, les mains, le visage, les cuisses, le ventre et la poitrine, et en aspira l'odeur; enfin, il se mit, tout-à-fait nu, en contact avec le corps mort. Au bout de quelques instants il se leva, s'habilla et rentra chez lui satisfait. Il se mit à table, où il se montra fort gai; seulement il était fatigué d'avoir poursuivi des jeunes gens qui le fuyaient, parce qu'il voulait leur frotter les mains avec les siennes, au sortir du lit du pestiféré. Il but un verre de vin, et alla se reposer. Vers le soir se trouvant indisposé, il prit un petit verre de rhum avec de l'eau, et un peu de teinture de quinquina. Le lendemain, se trouvant plus mal et avec de la fièvre, il reçut la visite d'un médecin qui lui prescrivit quelques remèdes insignifiants, regardant la maladie comme une simple indisposition: mais le 23 la fièvre jaune se déclara avec les symptômes les plus alarmants, et le 24 Valli cessa de vivre. Ce médecin, doué de vastes connaissances, fut ainsi victime de son zèle pour la science. Il a publié les Opuscules suivants: I. *Memoria sulla peste di Smyrne, nel* 1784, 1 vol. in-12. II. *Saggio sulle malattie croniche*, Pise, 1792, 1 vol. in-12. III. *Memoria sulla tisi ereditaria* (sur la phthisie), Florence, 1796, 1 vol. in-12. IV. *Memoria sulla peste di Costantinopoli del* 1803, 1 vol. in-12. V. *Memoria su i mezzi d'impedire la fermentazione dei varj liquidi estratti*, etc., ibid., 1814, 1 vol. in-12. Oz—m.

VALLIA ou WALLIA, quatrième roi des Visigoths, le premier qui se soit établi dans les Gaules et qui ait résidé à Toulouse, était beau-frère ou du moins parent d'Ataulphe, dont il vengea la mort, en faisant périr Sigeric, à la place duquel il fut élevé, l'an 415 de J.-C., sur le trône que cet usurpateur n'avait occupé que peu de jours. Pour satisfaire l'humeur belliqueuse des Goths, il prépara une expédition maritime contre les Vandales établis dans l'Es-

pagne méridionale : mais une tempête ayant dispersé ses vaisseaux, Vallia déclara que Dieu désapprouvait cette entreprise, et il détermina sans peine ses troupes à former un établissement solide dans les Gaules. L'échec qu'il venait d'éprouver parut à l'empereur Honorius, et surtout à Constance, son général, une occasion favorable de recouvrer les provinces cédées aux Goths. Constance marcha contre eux ; mais à peine les deux armées étaient-elles en présence, que le général romain offrit la paix à Vallia. Elle fut conclue au commencement de l'an 416. Le roi visigoth rendit la princesse Placidie, qu'il avait toujours traitée avec beaucoup d'égards, et qui épousa Constance peu de temps après. En exécution du traité, Vallia alla faire la guerre en Espagne, aux Vandales, aux Alains et aux Suèves, remporta plusieurs avantages sur les premiers, détruisit presque entièrement les seconds dans une bataille, où ils perdirent leur roi, et les força, par la terreur de ses armes, à se rendre tributaires de l'empire, auquel il remit fidèlement toutes les provinces qu'il avait conquises sur ces barbares. Il repassa les Pyrénées, au commencement de l'an 419, pour se mettre en possession d'une partie de l'Aquitaine, que l'empereur Honorius lui avait cédée en récompense de ses services et de sa bonne foi. Ce territoire comprenait le Toulousain, la Guienne, l'Aunis, le Poitou, la Saintonge et l'Angoumois. Toulouse devint alors la capitale du royaume des Visigoths, et le fut sans interruption pendant quatre-vingt-neuf ans. Vallia mourut comblé de gloire et pleuré de ses sujets, vers l'an 420, peu de temps après son établissement dans les Gaules. Il ne laissa qu'une fille, qui fut l'épouse ou plutôt la mère du Suève Ricimer, ce faiseur d'empereurs, qui devint la principale cause de la destruction de l'empire d'Occident (*V.* RICIMER). Vallia eut pour successeur Théodore ou Théodoric Ier. A—T.

VALLIER (SAINT), ou VALÈRE, *Valerius*, né, au troisième siècle, à Langres, fut instruit dans la théologie morale et scolastique, par le célèbre Didier, évêque de cette ville, qui, témoin de ses vertus, l'éleva au diaconat, et l'institua le dispensateur des biens de son église pour le soulagement des indigents. Vallier s'acquittait de cette charge avec beaucoup de zèle, lorsque Chrocus (*Voy.* ce nom, VIII, 492), à la tête des Vandales, fit une irruption dans le pays des Lingons, et vint mettre le siége devant leur capitale. Le vénérable pasteur, se dévouant pour sauver son troupeau, se présenta devant ce barbare ; mais, loin de se laisser fléchir, Chrocus fit trancher la tête au prélat. Tout le pays fut ravagé, et les malheureux habitants se virent réduits à chercher leur salut dans la fuite. Vallier rallia leurs restes dispersés, et il se proposait de les conduire sur les montagnes du Jura, pour les soustraire à la rage de Vandales. Déjà ils étaient arrivés à Port sur-Saône, et s'apprêtaient à traverser le fleuve, lorsqu'ils furent atteints par les Barbares, qui les firent presque tous périr par le glaive. Le supplice de Vallier fut précédé des plus affreux tourments. Les habitants de Port-sur-Saône lui érigèrent, en ce lieu, une chapelle. Plus tard, ses restes furent transportés à Molême, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains des infidèles. Le trésor de la cathédrale de Langres possède encore quelques-uns des ossements de

ce saint martyr, dont la fête se célèbre le 22 octobre. M—G—R.

VALLIER (FRANÇOIS-CHARLES, comte du SAUSSAY), né à Paris en 1703, président au parlement, puis colonel d'infanterie, se distingua par sa prodigalité et quelques folies. Il venait de se marier à l'âge de soixante-quinze ans, lorsqu'il mourut subitement en janvier 1778, au moment où son tailleur lui essayait un habit pour le deuil de l'électeur de Bavière. Vallier cultivait les lettres, il a écrit: I. *L'amour de la patrie*, poème, 1754, in-8°. Voici quelques vers de cette pièce remarquable par le fond plus que par la forme :

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié;
Contre un père infidèle un fils est sans pitié.
Faut-il donc n'aimer rien pour servir sa patrie?
Si l'on ne trahit tout se croit-elle trahie?
Sans doute, et rien ne doit balancer dans nos cœurs
L'intérêt du pays. Il doit sécher nos pleurs,
La voix du sang alors n'est plus qu'une faiblesse,
L'amour un attentat, et la pitié bassesse.

II. *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont, commandé par M. Chevert*, Metz, 1755, in-4°. III. Le *Citoyen, poème en trois chants*, 1759, in-8°. IV. *Odes sur les eaux de Barèges et de Bagnères, avec un essai sur la guerre, en vers, et une Lettre en prose*, 1762, in-8°. V. *Pièces en vers et en prose*, 1762, in-8°. VI. *Aux grands et aux riches*, Épître qui a concouru pour le prix de l'académie française, et qui a été lue le jour de la Saint-Louis à l'académie d'Amiens, 1764, in-8°.; composée dans les mêmes principes que l'*Épître au peuple*, publiée par Thomas, quatre ans auparavant. On en trouve de longs fragments dans le *Journal encyclopédique* du 15 septembre 1764. VII. *Le Triomphe de Flore*, ballet en un acte, musique de Dauvergne, joué à Fontainebleau, avec succès, le 29 octobre 1765, imprimé la même année, in-8°. VIII. *Eglé*, ou *le Sentiment*, comédie allégorique en un acte, jouée sans succès le même jour que le *Triomphe de Flore*. IX. *Épître à la nation française sur l'établissement des Invalides, de l'École militaire*, etc., 1768, in-4°. X. *Éloge de Chevert*, en vers libres, lu, le 25 août 1769, à l'académie d'Amiens, 1769, in-8°. A. B—T.

VALLIÈRE (JEAN-FLORENT DE), général d'artillerie, né à Paris le 7 septembre 1667, fut nommé cadet à la suite d'un régiment d'artillerie, en 1685, et fit toutes les campagnes de la dernière partie du règne de Louis XIV. On rapporte qu'il avait eu part à soixante siéges et à dix grandes batailles. Il commandait en chef l'artillerie au siége du Quesnoy, en 1713, et avec trente-quatre pièces d'artillerie il en démonta quatre-vingts en vingt-quatre heures. Cet exploit lui valut le grade de brigadier des armées du roi. Chargé de réorganiser l'artillerie française, il lui donna une grande impulsion, détermina l'uniformité des calibres, et en réduisit le nombre à cinq. Son système des pièces longues fut vivement attaqué après sa mort, et défendu par son fils (*V.* l'article suivant). Vallière calcula le premier les effets de la poudre dans les mines. Il fut fait maréchal-de-camp en 1719, directeur-général d'artillerie l'année suivante, et plus tard lieutenant-général. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1733, et qu'il se distingua à la bataille de Dettingen par les meilleures dispositions. Cet excellent officier mourut en 1759. C'est à lui que l'on doit toutes les écoles et les beaux établissements qui ont donné à l'artillerie de France une si grande supériorité. Le maré-

chal de Belle-Isle ayant voulu, dès ce temps-là, séparer l'arme du génie de celle de l'artillerie, Vallière, qui ne croyait pas que cette séparation fût utile, s'y opposa avec fermeté, et elle n'eut lieu que beaucoup plus tard. Ce guerrier, si ferme et si inébranlable lorsqu'il s'agissait du bien du service, était dans le monde le plus simple et le plus doux de tous les hommes, et dans la conduite des affaires le plus sage et le plus prudent. Voici le portrait qu'en a donné Fontenelle :

De rares talents pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain,
Jupiter le chargea du soin de son tonnerre,
Minerve conduisit sa main.

Vallière était de l'académie des sciences, où Granjean de Fouchy prononça son éloge. M—d j.

VALLIÈRE (Joseph-Florent, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris le 22 juin 1717. Sa carrière commença dans la guerre de 1734, où il servit en qualité de commissaire extraordinaire au siége de Philipsbourg. Il fit, en qualité de commissaire provincial, la campagne de Prague, et y donna des preuves de prudence et d'activité. A la bataille de Dettingen, où il se trouva sous les ordres de son père, avec le grade de lieutenant du grand-maître, il commanda une des batteries qui incommodèrent le plus les ennemis. Au siége de Fribourg il suppléa son père, que son grand âge avait mis hors d'état de servir. En 1745, il commanda en second l'artillerie en Flandre; et l'année suivante il fit tous les siéges de la campagne. M. de Lowendal avouait qu'il devait la rapidité de ses conquêtes aux soins et à l'activité de Vallière. Cet officier rendit encore de grands services à la bataille de Rocoux. En 1747, il succéda à son père dans la direction générale des écoles et des bataillons d'artillerie; il contribua singulièrement à la prise de Bergopzoom, en faisant donner beaucoup plus d'étendue au front de l'attaque, et en soutenant avec fermeté qu'on devait attaquer le corps de la place en même temps que le ravelin, ce qui trompa le commandant hollandais. En 1748, la disposition de ses batteries assurait la prise de Maestricht, assiégée par le maréchal de Saxe, si la suspension d'armes n'eût interrompu le siége. Il fut élevé, la même année, au grade de lieutenant-général. En 1755, il fut fait directeur-général des deux corps réunis de l'artillerie et du génie. En 1758, il refusa son approbation à la nouvelle ordonnance sur la séparation des deux corps, parce qu'il la croyait contraire au bien du service; et on ne put le tenter ni par l'offre du cordon rouge, ni par l'assurance d'être fait grand'croix. Dans la guerre de 1755, il commanda en chef l'artillerie sous d'Estrées, Richelieu, Clermont et Contades. Il rendit les plus grands services à la journée d'Hastembeck, par le choix des divers postes où il établit ses batteries, et par l'activité avec laquelle elles furent servies. Dans la dernière campagne, promptitude qu'il mit à disposer de ses batteries obligea le prince Ferdinand, qui était sur le point d'attaquer le maréchal de Contades, à se retirer. En 1761, le roi d'Espagne l'ayant demandé, le duc de Choiseul, lui offrit de la part du roi l'argent nécessaire pour ce voyage; il répondit que les bienfaits de son souverain, et son économie, l'avaient mis en état de ne pas être à charge à sa majesté. En moins de deux ans, arsenaux, manufactu-

res d'armes, poudre, artillerie, fortifications, tout fut examiné avec le plus grand soin. Après avoir rendu les services les plus considérables, il rejeta toutes les offres qu'on lui fit pour le fixer en Espagne, refusa les sommes qu'on lui proposa, et n'accepta que le portrait de Charles III, et le titre de marquis. Il partit avec l'estime de ce prince, et celle de toutes les personnes avec lesquelles il avait eu des rapports. Quelques années après, le roi d'Espagne ayant demandé qu'il se transportât à Naples, pour le même objet, il fit ce voyage avec autant de succès que celui d'Espagne. MM. de Vallière, père et fils, avaient employé tous leurs soins à mettre le corps royal d'artillerie dans le meilleur ordre; et c'est presque entièrement à leur zèle que nous sommes redevables de la supériorité de cette arme. La fermeté avec laquelle ce dernier refusa toujours de donner la moindre atteinte aux sages réglements qu'il regardait comme l'ame du corps fut traitée d'opiniâtreté, et son exactitude de rigorisme. Comme il n'était pas courtisan, les mécontents réussirent aisément à le perdre dans l'esprit des ministres. Longtemps il ne put exercer ses fonctions de directeur-général de l'artillerie. Ceux qu'il avait placés participèrent à sa disgrace. Ses travaux excessifs lui causèrent de fréquents maux de tête, et dérangèrent sensiblement sa santé. A l'avénement de M. de Monteynard au ministère, il reprit les fonctions de sa charge; son travail pour éclairer le ministre sur cette partie rendit ses maux de tête presque continuels; il s'y joignit un crachement de sang; et il mourut le 10 janvier 1776. Dans la dispute qui s'éleva vers la fin de sa vie entre les officiers d'artillerie sur les pièces courtes et les pièces longues, il se déclara fortement pour les dernières, que son père avait fait prescrire par l'ordonnance de 1732. Il composa à ce sujet un Mémoire inséré dans le recueil de l'académie des sciences, où il fait voir, par les calculs les plus exacts et les raisonnements les plus forts, que les pièces courtes, quoique plus légères, exigent un plus grand nombre de chevaux à cause des accessoires, et beaucoup plus de munitions; qu'elles ne peuvent, comme les pièces ordinaires, être employées aux siéges, ce qui mettrait dans la nécessité d'avoir deux trains d'artillerie, un pour les siéges, et l'autre pour la campagne; que leur peu de longueur, et leur légèreté nuisent à la justesse du tir, à la force du coup, qui devient incapable de ricochet, et à l'étendue de la portée; que leur recul est infiniment plus grand, et cause souvent des accidents fâcheux, etc. Vallière possédait éminemment ce qu'on nomme à la guerre le coup-d'œil: toutes les circonstances accessoires se combinaient avec rapidité dans sa tête. Il ne connaissait pas l'oisiveté des camps; jamais occupé de plaisirs, ni d'intrigues, son amusement était de se promener avec quelques officiers d'artillerie, et de rendre ses promenades utiles, en examinant, dans les environs, par où l'artillerie pourrait aller, de quelque côté qu'on voulût diriger la marche; par où l'ennemi pouvait venir; où l'on pourrait placer plus avantageusement les batteries: aussi était-il prêt à tout événement. Dans l'action la plus vive, il conservait un sang-froid inaltérable. Ses connaissances en mathématiques et en phy-

sique lui avaient ouvert les portes de l'académie des sciences, où il fut reçu associé libre en 1761. M—D j.

VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME-LE BLANC DE LA), naquit, en 1644, d'une famille distinguée, qui était originaire du Bourbonnais, et établie en Touraine. Sa mère s'étant remariée à M. de Saint-Remi, premier maître d'hôtel de Gaston, duc d'Orléans, elle fut élevée à la cour de ce prince, et résida successivement à Orléans et à Blois. Tous les Mémoires du temps s'accordent sur le caractère de sagesse et de bonté qui la faisait remarquer dès ses premières années. Quand le frère unique de Louis XIV épousa Henriette d'Angleterre, Mlle. de La Vallière fut placée auprès d'elle, en qualité de fille d'honneur. Prenant part aux plaisirs d'une cour jeune et galante, elle y obtint l'estime par sa droiture, son amour inné de la vertu, sa douceur et la sincérité, la naïveté même qui lui étaient propres. On rendait également justice à ses avantages extérieurs, qui étaient bien au-dessus de son esprit. « Ses regards avaient un charme inexprimable, dit la duchesse d'Orléans (Élisabeth-Charlotte). Elle avait une taille fine; ses yeux me paraissaient bien plus beaux que ceux de Mme. de Montespan. Tout son maintien était modeste. Elle boitait légèrement; mais cela ne lui allait pas mal. » Le cœur tendre et sensible, dont elle-même parle souvent dans ses Lettres, devait bientôt trouver un maître, et quel maître! Accoutumée à voir sans cesse Louis XIV, elle conçut d'abord la plus vive admiration, puis une affection non moins vive pour ce monarque, que la gloire et l'amour semblaient élever au-dessus du reste des hommes. Elle aurait voulu pouvoir se cacher à elle-même des sentiments qui n'étaient pas légitimes : la force lui manquait pour les combattre avec constance et succès. Il est permis de dire que la lutte entre sa faiblesse et la conviction qui la pénétrait de ses devoirs fut courageuse; mais le triomphe d'un jeune roi tel que Louis XIV pouvait-il être long-temps difficile! Il goûta avec cette jeune beauté, si attachante à tous égards, le bonheur, bien rare pour les princes, d'être aimé uniquement pour lui. A travers les bouillantes passions qui l'entraînaient et le dégoût qui en était fréquemment la suite, il revenait toujours à celle qui par sa tendresse si vraie, plus encore que par les graces de sa personne, l'avait subjugué sans art et sans étude. C'était à Fontainebleau que l'intimité de leur liaison avait commencé, en 1661. On peut voir, à l'article FOUQUET (XV, 354), que la beauté de Mlle. de La Vallière avait déjà attiré les regards du surintendant, qui en pareil cas ne ménageait rien pour satisfaire ses goûts passagers. Il offrit à la fille d'honneur de MADAME deux cent mille livres; et l'offre fut reçue par elle avec indignation, avant même qu'elle aspirât au cœur du roi. (1) Plus tard, Fouquet, ayant découvert à quel rival il avait affaire, voulut être le confident de la belle maîtresse de Louis, pour se dédommager de n'avoir pu en être le possesseur. Le monarque, dans un premier moment de colère, avait été tenté de faire arrêter le surintendant, au milieu même d'une fête qu'il en recevait à Vaux; mais il différa sa vengeance. Mlle. de La Vallière fut, pendant deux ans, l'objet caché de tous les amusements et de toutes les fêtes qui se

(1) Cependant il est sûr que dès ce temps-là le roi pensait à Mlle. de La Vallière.

donnaient à la cour. Voltaire nomme un jeune valet de chambre du roi qui composa plusieurs récits que l'on mêlait à des danses, tantôt chez la reine, et tantôt chez MADAME, récits où l'on exprimait mystérieusement la flamme de deux cœurs, qui ne pouvait être long-temps un secret. Parmi les divertissements publics qui furent autant d'hommages de Louis XIV à sa jeune maîtresse, il faut citer le carrousel de 1662, qui eut lieu devant le château des Tuileries, dans une vaste enceinte appelée depuis la *place du Carrousel*. En 1664, à Versailles, dans une fête encore plus belle, où le roi était le principal acteur, il ne distingua, parmi tant de regards fixés sur lui, que ceux de Mlle. de La Vallière. Toute cette pompe, cette représentation si brillante, étaient pour elle seule, qui en jouissait confondue dans la foule. Louis l'idolâtrait; mais on doit observer, avec Saint-Simon, que ce prince, si faible alors, eut cependant assez de force pour se défendre de l'entraînement d'un amour qui eût pu l'empêcher d'aimer autant la gloire. Ce n'était ni par vanité ni par ambition que Mlle. de La Vallière préférait à tout le maître de la France : elle avait pour lui une véritable passion, et ne conçut pas dans toute sa vie d'autre attachement. Du reste sa première grossesse fut cachée avec tant de soin, que la cour ne s'en aperçut pas, et que la reine n'en eut aucun soupçon. Deux seulement des quatre enfants qu'elle eut de Louis XIV vécurent : Marie-Anne de Bourbon, nommée Mlle. de Blois, et depuis princesse de Conti, qui était née en 1666, et le comte de Vermandois, né en 1667. Dans la même année, le roi érigea en duché la terre de Vaujour et deux baronnies, situées, l'une en Touraine et l'autre en Anjou, en faveur de Mlle. de La Vallière et de la princesse sa fille (2). Lorsqu'elle reçut cet honneur, et lorsque ses enfants furent légitimés, elle fut désespérée; car elle avait cru que personne ne devait connaître sa maternité. Il est à remarquer qu'elle appelait sa fille *Mademoiselle*, et que la princesse l'appelait *belle maman*. Bien différente des favorites ordinaires, elle n'abusa, en aucune occasion, de son autorité, de son crédit. Elle aimait, comme le dit Mme. de Caylus, le roi et non la royauté. Ses intrigues se bornaient à solliciter vivement en faveur des personnes qui avaient déplu à Louis, et précisément à cause d'elle et de la faveur dont elle jouissait. Elle n'était jalouse que de faire du bien à tous ceux qui avaient besoin d'être aidés ou secourus par elle, même sans distinguer ses parents. Mme. de Sévigné disait de Mme. de La Vallière, en 1680 : « Il faut l'imaginer (Mme. de Montespan) précisément le contraire de cette petite violette qui se cachait sous l'herbe, et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. Jamais, ajoutait-elle, il n'y en aura sur ce moule. » Vertueuse, s'il est permis de s'exprimer ainsi, au milieu de ses égarements, chaque nouvelle faute lui coûtait presque autant que la première. Les préférences que le roi lui donnait sur la reine révoltaient sa raison. Sous ce rapport elle était tentée de se plaindre d'être trop aimée, tandis qu'elle croyait si habituellement ne pas aimer assez. On lui confiait sans inquiétu-

(2) Par les mêmes lettres patentes, où Louis XIV s'exprimait à-la-fois en amant et en roi, Mlle. de Blois fut légitimée. Le préambule est écrit avec élégance, et en tout la rédaction est très curieuse.

de les secrets les plus importants; et quoiqu'elle eût promis à son royal amant de ne lui rien cacher, elle s'exposa, dans une occasion délicate, à perdre ses bonnes grâces, plutôt que de manquer à la fidélité qu'elle devait à un ami. Louis pénétra le mystère, et fit à Mme. de La Vallière des reproches si vifs de son silence, que, dans son trouble, dans sa profonde consternation, elle sortit, un matin, du palais des Tuileries, où elle demeurait encore auprès de MADAME, et s'alla réfugier dans le couvent de Sainte-Marie, à Chaillot : mais l'époque du véritable repentir n'était pas encore arrivée pour elle. Recherchée avec un extrême empressement, et bientôt découverte, elle se laissa ramener sans résistance, et reprit des chaînes, qui se resserrèrent bien davantage. Cependant, modeste et timide, comme elle l'avait toujours été, elle continuait à ne voir que le roi dans les hommages publics ou particuliers dont elle était l'objet. Un regard de Louis, un sourire de ce maître adoré, et ses plus fermes résolutions étaient ébranlées. Au milieu de sa faiblesse, elle ne redoutait ni les temps de jeûne et de prières, ni les pieuses solennités pendant lesquelles l'usage du monde ou l'étiquette de la cour exigeait l'interruption des plaisirs. C'était comme des moments de relâche, où elle faisait un retour sur elle-même. Dans le temps où elle était encore maîtresse déclarée du roi, ce qui n'empêchait pas qu'il ne lui fût souvent infidèle, il céda au goût que lui inspirait Mme. de Montespan. Celle-ci, en femme, en amante peu délicate, consentit à vivre avec Mme. de La Vallière, ayant la même table et presque la même maison. Elle aima mieux d'abord, dit Mme. de Caylus, que le roi en usât ainsi, soit qu'elle espérât par là abuser le public et son mari, soit que son orgueil lui fît mettre plus de plaisir à l'humiliation de sa rivale qu'elle n'avait de crainte de voir les charmes de celle-ci triompher des siens. Si, à la première preuve certaine de ce nouvel attachement du monarque, Mme. de La Vallière se fût jetée dans un couvent de Carmélites, ce mouvement aurait paru naturel et conforme à son caractère. Elle prit un autre parti, et demeura, non-seulement à la cour, mais même à la suite de Mme. de Montespan, qui abusa outrageusement de ses avantages. Combien d'affronts, de dégoûts, n'eut-elle pas à essuyer pendant tout le temps qu'elle habita encore Versailles! Son cœur était ulcéré; mais à peine se plaignait-elle, se trouvant encore heureuse de voir celui qu'elle ne pouvait cesser d'aimer, comme s'il n'avait pas changé pour elle. Un jour, cependant, où elle osait lui parler avec douleur d'une communauté qu'elle trouvait si pénible, il lui répondit froidement, qu'il était trop sincère pour lui cacher la vérité, et qu'elle n'ignorait pas qu'un roi de son caractère n'aimait pas à être contraint. Saint-Simon rapporte un sonnet qu'elle envoya au monarque à cette occasion (3), et il ajoute que cette pièce de vers fut louée de Louis XIV, qui se contenta de faire assurer sa première maîtresse qu'il aurait toujours de l'estime pour elle. Mais la seconde *Madame* (Élisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans) dit que « le roi la traitait fort mal, à l'instigation de Mme. de Montespan; qu'il était dur

(3) Il est probable que ce sonnet était de quelque bel esprit du temps, ami de la duchesse.

avec elle et ironique jusqu'à l'insulte; que la pauvre créature s'imaginait qu'elle ne pouvait faire un plus grand sacrifice à Dieu qu'en lui sacrifiant la cause même de ses torts, et croyait faire d'autant mieux, que la pénitence viendrait de l'endroit où elle avait péché : aussi restait-elle par pénitence chez la Montespan. » Ce fut en 1674 qu'elle exécuta une résolution formée depuis long-temps. Dès le mois de février 1671, elle s'était retirée, pour la seconde fois, au couvent de Sainte-Marie de Chaillot, voulant y pleurer en liberté. Elle écrivit au roi, qu'elle aurait quitté plus tôt Versailles, si elle avait pu obtenir d'elle-même de ne plus le voir ; que cette faiblesse avait été si grande, qu'à peine se sentait-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu. « Le roi pleura fort, dit Mme. de Sévigné, et envoya Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. » Elle s'y laissa conduire. Louis XIV causa une heure avec elle; et Mme. de Montespan l'accueillit aussi les larmes aux yeux. Celles du monarque, du moins, étaient de joie. Au bout de quelques jours, et au grand dépit de la nouvelle favorite, Mme. de la Vallière paraissait mieux auprès de lui qu'elle n'y avait été depuis long-temps. Deux années s'écoulèrent sans qu'elle fît connaître qu'elle était revenue à ses idées de retraite ; mais une maladie, qui la conduisit aux portes du tombeau, la ramena entièrement au dessein de réparer sa vie passée. Les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, qu'elle écrivit, dit-on, quand elle fut rétablie, sont un monument des sentiments qui l'animaient alors (4). Elle prit pour confident le maréchal de Bellefonds ; c'est à lui que sont adressées des Lettres qui ont été imprimées, et dont la première est du 9 juin 1673. Mme. de La Vallière trouva aussi dans Bossuet, alors évêque de Condom, un guide des plus éclairés et plein de zèle. Elle écrivait, le 21 novembre, au maréchal de Bellefonds, son ami : « Je sens que, malgré la grandeur de mes fautes, que j'ai présentes à tout moment, l'amour a plus de part à mon sacrifice que l'obligation de faire pénitence. » Ce fut au mois d'avril 1674, qu'elle embrassa, suivant les expressions de Voltaire, la ressource des ames tendres, auxquelles il faut des sentiments vifs et profonds. Elle crut que Dieu seul pouvait succéder à son amant. Elle se décida pour les Carmélites, et vint prendre publiquement congé du roi, qui la vit partir d'un œil sec. Avant de s'éloigner tout-à-fait de la cour, elle disait à Mme. Scarron, depuis Mme. de Maintenon, qui avait cherché à la détourner de s'ensevelir dans un cloître : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir » (en parlant de Mme. de Montespan et du roi). Elle était alors âgée de trente ans au plus. Bossuet ne put prononcer le sermon d'usage pour sa prise d'habit : ce fut l'abbé de Fromentières, depuis évêque d'Aire, qui s'en chargea, et il prit pour sujet la parabole de la brebis égarée qui est ramenée dans la bergerie par le bon pasteur. Sa profession eut lieu le 3 juin 1675. La reine donna le voile noir à Mme. de La Vallière ; et cette fois, ce fut l'évêque de Condom qui déploya, pour elle, les trésors de l'éloquence chrétienne. « Elle fit cette action, dit encore Mme. de Sévi-

(4) On n'a point de preuve certaine qu'elle en soit l'auteur.

» gné, comme toutes les autres de » sa vie, d'une manière noble et » toute charmante. Elle était d'une » beauté qui surprenait tout le mon» de. » Mme. de Caylus écrivait beaucoup plus tard, qu'elle l'avait vue dans les dernières années de sa vie, et qu'elle l'avait entendue avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, disant des choses admirables de son état et du bonheur dont elle jouissait déjà, malgré la rigueur de sa pénitence. La reine et la duchesse d'Orléans allèrent aussi visiter, dans son couvent, la sœur *Louise de la Miséricorde ;* et c'est à la première, c'est à l'épouse de Louis XIV, que cette femme, si intéressante dans son repentir, répondit, en 1676 : « Non, je ne suis pas aise, mais je suis contente. » Elle n'était, au surplus, nullement satisfaite de l'obligation de recevoir souvent la reine et plusieurs autres personnes de la cour, qui venaient, disaient-elles, s'édifier près de la sainte religieuse. Son frère étant mort en octobre 1676, elle fit supplier le roi de conserver le gouvernement du Bourbonnais pour acquitter les dettes du marquis de La Vallière, sans parler le moins du monde de ses neveux. La réponse du monarque fut favorable ; elle fut même aimable dans les termes qu'il employa en écrivant très-succinctement à son ancienne amie. En 1679, Mme. de La Vallière eut à soutenir en face les compliments de la cour et de la ville sur le mariage de sa fille, ceux entre autres de M. le Prince et de M. le Duc. « Elle assaisonnait parfaitement, dit Mme. de Sévigné, sa tendresse de mère avec celle d'épouse de Jésus-Christ.... Elle était encore belle en 1680, ayant bonne grâce, bon air, et la plus noble, la plus touchante modestie. En vérité, ajoute l'illustre épistolaire, cet habit et cette retraite sont pour elle une grande dignité. » Au mois de novembre 1683, Bossuet s'étant chargé de lui annoncer la mort du comte de Vermandois, elle commença par répandre beaucoup de larmes ; mais revenue tout-à-coup à elle-même : « C'est trop, dit-elle, à l'illustre prélat, pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance. » De 1675 à 1710, elle vécut dans les plus grandes austérités. Elle avait donné à Dieu tout ce qu'elle avait éprouvé pour Louis XIV, et dès-lors elle n'aima plus que Dieu seul. Mme. de Montespan étant venue la voir avec la reine, au mois d'avril 1676, lui demanda si elle avait quelque chose à faire dire au roi. Elle repoussa cette question avec grâce, et d'un air aimable, quoiqu'elle fût un peu piquée. Bien des années après, Mme. de Montespan, n'étant plus elle-même à la cour, retourna aux Carmélites, où Mme. de La Vallière était devenue pour elle une espèce de directeur. Celle-ci mourut le 6 juin 1710, après avoir souffert de longues et douloureuses infirmités. Voici le portrait qu'en donne l'abbé de Choisy, dans ses Mémoires : « Mlle. » de La Vallière n'était pas de ces » beautés toutes parfaites, qu'on ad» mire souvent sans les aimer. Elle » était fort aimable ; et ce vers de » La Fontaine :

Et la grace plus belle encor que la beauté

» semble avoir été fait pour elle. Elle » avait le teint beau, les cheveux » blonds, le sourire agréable, les » yeux bleus, et le regard si tendre, » et en même temps si modeste, qu'il » gagnait le cœur et l'estime au mê-

» mement; au reste assez peu d'esprit, qu'elle ne laissait pas d'orner » tous les jours par une lecture continuelle. Point d'ambition, point » de vices; plus attentive à songer à » ce qu'elle aimait qu'à lui plaire; » toute renfermée en elle-même et » dans sa passion, qui a été la seule » de sa vie; préférant l'honneur à » toutes choses, et s'exposant plus » d'une fois à mourir plutôt qu'à » laisser soupçonner sa fragilité; » l'humeur douce, libérale, timide, » n'ayant jamais oublié qu'elle faisait mal, espérant toujours rentrer » dans le bon chemin : sentiment » chrétien qui a attiré sur elle tous » les trésors de la miséricorde, en » lui faisant passer une longue vie » dans une joie solide, et même sensible, d'une pénitence austère..... » Depuis qu'elle eut tâté des amours » du roi, elle ne voulut plus voir ses » anciens amis, ni même en entendre parler, uniquement occupée de » sa passion qui lui tenait lieu de » tout. Le roi n'exigeait point d'elle » cette grande retraite : il n'était pas » fait à être jaloux, et encore moins » à être trompé. Enfin, elle voulait » toujours voir son amant, ou songer à lui, sans être distraite par » des compagnies indifférentes. » Il existe une *Vie de Mme. de La Vallière*, sans date, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Cet ouvrage, assez insignifiant, et d'ailleurs mal écrit, est très-incomplet. On en a une autre par l'abbé Claude Le Queulx, qui est précédée des *Lettres* de cette dame au maréchal de Bellefonds, Paris, 1767, in-12, et suivie du Sermon prononcé par l'abbé de Fromentières pour la vêture de la duchesse de La Vallière. M. Quatremère de Roissy a donné, en 1823, *Histoire de Mme. de La Vallière, Duchesse et Carmélite*, 1 vol. in-12. Mme. de Genlis a eu surement une intention très-louable en publiant (1804) un roman historique sur la plus attachante des maîtresses de Louis XIV, sur sa vie amoureuse et le commencement de sa pénitence; mais le talent qu'elle a déployé dans cet ouvrage, l'intérêt qu'inspire le sujet, l'utilité politique qu'a eue (nous le croyons) ce roman, à une époque où il n'était guère permis, en France, de parler ainsi du grand roi et du grand siècle, ne compensent pas les défauts du genre. Mme. de Genlis a, du reste, donné une édition des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par une dame pénitente* (Mme. de La Vallière), qui avaient été imprimées, pour la première fois à Paris, sans la participation de cette dame, en 1680. La peinture a souvent reproduit les traits de la duchesse de La Vallière. Une personne distinguée de sa famille, Mme. la duchesse d'Uzès, née Châtillon, en possède un beau portrait peint par Mignard, qui n'a rien de commun avec la Madeleine de Lebrun (*Voy.* ce nom, XXIII, 497), que l'on admire dans l'église du Val-de-Grace, à Paris, et dans laquelle plusieurs personnes ont prétendu reconnaître les traits de la duchesse de La Vallière. L-p-e.

VALLIÈRE (Louis-César La Baume Le Blanc, duc de La), l'un des bibliophiles français les plus distingués, était petit-neveu de la duchesse de La Vallière (*Voy.* ci-dessus). Il naquit à Paris le 9 octobre 1708, annonça, dès son enfance, le goût des lettres, et perfectionna ses dispositions naturelles par la lecture des meilleurs écrivains. Son titre, purement honorifique, de grand-fauconnier de la couronne, le laissant maître de ses

loisirs, il partagea son temps entre les plaisirs de la campagne et la société des littérateurs les plus aimables et les plus spirituels. Il avait à Montrouge un château avec des jardins délicieux ; et c'est dans cette retraite qu'il se plaisait à réunir souvent Moncrif, l'abbé de Voisenon et les dames de la cour les plus connues par leur esprit et par leurs grâces. Dans sa jeunesse, il avait eu l'occasion de se lier avec Voltaire; et l'exil de ce grand poète n'altéra point les sentiments qu'il lui portait (1). Sa passion pour les livres se manifesta de bonne heure; et il ne négligea ni soins ni dépenses pour en former une collection non moins remarquable par le choix que par le nombre des volumes. Sa bibliothèque, la plus belle et la plus riche qu'aucun particulier ait jamais eue en France, devint le centre des réunions des savants bibliographes français et étrangers. Il en faisait lui-même les honneurs avec une exquise politesse, prenant part aux discussions qui s'élevaient sur le degré de mérite ou de rareté des éditions qu'il était parvenu à se procurer. Il attacha successivement à la garde de cette précieuse collection des hommes d'un mérite réel, tels que l'abbé Boudot, Marin et enfin l'abbé Rive (*Voy.* XXXVIII, 150). La Vallière mourut le 16 novembre 1780, ne laissant qu'une fille, la duchesse de Châtillon. Avec lui s'éteignit la branche masculine de sa famille. Quoiqu'il eût vendu plusieurs fois ses livres doubles (2), il avait une bibliothèque très-considérable. Le *Catalogue* en fut publié en deux parties. La première, Paris, 1783, 3 vol. in-8°., fig., contenant les manuscrits, les éditions *Princeps* et les livres imprimés sur vélin et sur grand papier, fut rédigée par Guill. Debure (et M. Van Praët). C'est un des meilleurs ouvrages de bibliographie universelle (3). La seconde partie, Paris, 1788, 6 vol. in-8°., mise en ordre par Nyon, fut acquise par le marquis de Paulmy, et forme le fond de la bibliothèque de l'Arsenal (*V.* PAULMY, XXXIII, 215). On trouvera des détails sur ces deux Catalogues dans le *Répertoire bibliographique* de M. Peignot, p. 129. Le duc de La Vallière est auteur de quelques pièces de vers et de deux Romances : les *Infortunés amours de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy*, et les *Infortunés amours de Comminges*. Elles ont été publiées séparément avec la musique; et Moncrif les a recueillies dans son *Choix de chansons*, 1757, in-12. La première est intéressante, quoique un peu longue. Elle eut un grand succès dans la haute société. Voltaire, s'étant présenté à l'hôtel du duc de La Vallière pour lui demander cette pièce, et ne l'ayant pas rencontré, laissa dans la loge du portier l'impromptu suivant :

Envoyez-moi, par charité,
Cette romance qui sait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

On attribue au duc de La Vallière : I. *Ballets, Opéras et autres ouvrages lyriques, par ordre chronologique*, Paris, 1760, in-8°. II. *Bibliothèque du Théâtre Français, depuis son origine*, Dresde (Paris),

(1) On en trouve des preuves multipliées dans la *Correspondance* de Voltaire. Dans ses *Mélanges littéraires*, on trouve une lettre au duc de La Vallière, sur les *Sermones festivi* d'Urceus Codrus (*V.* URCEUS).

(2) On a les *Catalogues* de ces différentes ventes, 1767, 2 vol. in-8°.; 1772, in 8°.; 1777, in-8°., tous rédigés par MM. Debure (*Voy.* ce nom).

(3) La première partie des livres de La Vallière, vendus en détail, produisit 464,677 liv. 8 sols.

1768, 3 vol. petit in-8°. Il est certain que ce dernier ouvrage est de plusieurs auteurs (Voyez la *Chasse aux bibliographes*, par Rive, 193). On a des raisons de croire que l'abbé Boudot et Marin y ont coopéré (*V.* V, 586). Cette Bibliothèque est assez recherchée des curieux, parce qu'elle contient des extraits piquants des mystères, des farces et autres pièces représentées en France jusqu'à Corneille. W—s.

VALLISNERI (ANTOINE), naturaliste, né, le 3 mai 1661, au château de Tresilico dans l'état de Modène, fit ses premières études dans cette ville, chez les Jésuites. Lorsqu'il les eut terminées, son père, médecin de la famille d'Este, l'ayant laissé libre d'embrasser le droit ou la médecine, il préféra cette dernière profession, et se rendit à Bologne, accompagné de son père, qui le recommanda à son ami, l'illustre Malpighi. Il alla prendre ses grades à Reggio, en 1684, et revint à Bologne, pour mieux apprendre la pratique de l'art médical. Vallisneri n'oublia pas, en rentrant au sein de sa famille, que ses maîtres lui avaient recommandé de bien observer et de s'en tenir plus aux faits qu'aux théories. Ses ouvrages prouvent combien il sentit l'importance et la vérité de ce conseil. Animé du desir ardent de s'instruire, et de connaître les hommes distingués dans les sciences et la littérature, qui florissaient alors à Venise, il s'y rendit en 1687. Après deux ans de séjour dans cette ville, il revint chez lui. Il épousa, en 1692, la fille du docteur Mattardi, de laquelle il a eu dix-huit enfants. Pour acquérir une instruction solide, et pour observer avec calme, il commença par former chez lui une très-grande collection d'objets d'histoire naturelle. Il s'occupa, comme Malpighi, de l'anatomie du ver à soie, et répéta les expériences de Redi, sur la génération des insectes. Il rectifia quelques erreurs de ce naturaliste, et fit même des découvertes. Lorsque ses propres expériences n'étaient pas d'accord avec celles de Redi, il les faisait répéter à son beau-père, qui trouvait assez souvent que son gendre, s'aidant des expériences de son prédécesseur, avait pénétré plus avant dans les mystères de la science dont il s'occupait. Encouragé par ces succès, Vallisneri fit insérer dans la *Galleria di Minerva*, journal imprimé à Venise, par Albrizzi, un Mémoire en forme de dialogue, intitulé : *Curiosa origine d' alcuni insetti*. Persuadé qu'il n'existe pas de génération spontanée, il crut démontrer que tous les insectes commencent leur développement dans un œuf. La chaire de philosophie dans l'université de Padoue, à laquelle était attaché l'enseignement de l'histoire naturelle, lui fut bientôt proposée. Avant qu'il se fût décidé, on le nomma à celle de médecine pratique, le 26 août 1700 : il l'accepta et se rendit à Padoue. A cette époque, il était d'usage que tout le corps de l'université assistât au discours que prononçait le nouveau professeur à l'ouverture de son cours. Dans cette solennité, Vallisneri prit pour texte : *Studia recentiorum non evertunt veterum medicinam, sed confirmant.* On voit par ce discours, qu'il ne voulait pas précisément donner le change sur ses intentions, mais qu'il avait besoin de ménager les préjugés de ses collègues, afin de pouvoir les convaincre. Dans cette vue, il montra le plus grand respect pour les anciens, poussant la complaisance

au point de trouver dans quelques expressions obscures de leurs livres, toutes les belles découvertes des modernes. Cet innocent artifice lui valut d'abord les suffrages des vieux professeurs de Padoue, qui auraient bien voulu lui voir défendre toujours les vieilles doctrines; mais lorsque, par la suite de ses leçons, ils s'aperçurent qu'il parlait favorablement des doctrines modernes; quoiqu'il s'efforçât de concilier les différents systèmes, ils lui firent une guerre terrible. Sans entrer dans les détails de cette lutte, il suffira de dire que lorsque Vallisneri se vit encouragé par Frédéric Marcello, procureur de Saint-Marc et réformateur des études de Padoue, il ne garda plus de ménagement, et enseigna hautement les nouvelles découvertes en anatomie. Ses délassements pendant les vacances n'étaient qu'un changement d'études. C'était alors que, quittant la médecine et les expériences sur les vers et les insectes, il se livrait à d'autres branches de l'histoire naturelle et de la physique, telles que la botanique et l'origine des sources. Différents journaux d'Italie contiennent les premiers résultats des voyages scientifiques qui lui fournirent les matériaux de deux ouvrages dont nous parlerons plus bas. Les plus importants de ses voyages eurent lieu en 1704 et 1705. Vallisneri saisit cette occasion pour voir les savants des différentes parties d'Italie qu'il parcourut, et pour enrichir son musée, dont on trouve un catalogue dans la vie de l'auteur, par Giannartico di Porzia, écrite d'après les documents rédigés par Vallisneri lui-même. (*Opere fisico-mediche di Vallisneri*, tom. I, pag. LIII de l'édition in-fol. de Venise, 1733, par Coleti). L'empereur Charles VI, à qui Vallisneri avait dédié son *Histoire de la génération*, le nomma son médecin honoraire; et cette nomination fut accompagnée de marques de la munificence impériale, et d'une lettre flatteuse. Le duc de Modène le fit chevalier, ainsi que les aînés de ses descendants. Il fut fait conseiller de la ville de Reggio. La comtesse Clelia Grillo Borromeo, connue par son amour pour les sciences et par la faveur qu'elle accordait aux savants, appela Vallisneri à Milan, où elle le combla de présents et d'honneurs. Il passa tout un été avec elle, et répéta les expériences qui intéressaient le plus à cette époque. Vallisneri refusa la proposition de Clément XI, qui voulait le nommer son médecin, et celle de Victor-Amédée, qui lui offrait une chaire à l'université de Turin. Il mourut à Padoue, le 18 janvier 1730. Avant de citer les principaux ouvrages de Vallisneri, jetons un coup-d'œil sur la part active qu'il prit aux progrès des sciences. Au milieu des opinions qui divisaient alors les savants sur les divers systèmes de la génération, il adopta celui des œufs, et combattit par des arguments nouveaux celui de la génération spontanée. Ses efforts obtinrent le suffrage de Buffon. Dans ses écrits sur les sources des fontaines, il prouva, contre une opinion vulgaire ressuscitée de nos jours par Breyslack, qu'elles ne viennent pas de la mer. Il fit une foule d'expériences sur les insectes, particulièrement sur leur génération et leur manière de vivre, et il en découvrit quelques-uns. Sous ce rapport, il doit être considéré comme le plus digne successeur de Redi, dont il multiplia, approfondit et rectifia les observations, et dont il s'efforça aussi d'imiter le style élégant, quoique, à

cet égard il lui soit resté inférieur. S'étant surtout attaché à observer la nature par lui-même, il ne négligea cependant pas les écrits des naturalistes anciens, ni ceux de ses contemporains. Il les cite fréquemment, soit pour s'étayer de leur suffrage, soit pour les réfuter. Il approuve, par exemple, presque aussi souvent les observations d'Aristote, qu'il combat les assertions de Pline. Il eut le mérite de renverser des erreurs consacrées par l'autorité des anciens, et encore accréditées de son temps. Quant à la botanique, il nous suffira de citer le phénomène qu'il découvrit dans la génération d'une plante aquatique, qui croît dans le Rhône, ainsi que dans les fossés marécageux de Florence et de Pise, et que les botanistes désignent par le nom de *Vallisneria* (*V.* le phénomène de la génération de cette plante dioïque, exactement décrit par M. Brisseau-Mirbel, (*Hist. natur. gén. et partic. des plantes*, II, 56). Comme médecin, Vallisneri a aussi des titres à la reconnaissance publique. On trouve dans ses écrits le germe de plusieurs principes sur lesquels l'école actuelle d'Italie s'appuie. Les expériences multipliées qu'il avait faites sur les insectes, et ses dissections anatomiques, l'avaient amené à croire que la peste, la gale et d'autres maladies contagieuses n'ont pour cause que des insectes qui s'introduisent dans l'économie animale. Les savants contemporains reconnurent tout le mérite de Vallisneri; quelques-uns seulement, le considérant comme novateur, se firent un devoir de le combattre, et ne se rendirent qu'à l'évidence des faits. Tels furent Lancisi et Tamburini. Ce dernier regardait comme tout-à-fait erronée l'opinion de Vallisneri sur l'origine des sources; mais dans le moment même où il s'occupait de le réfuter, convaincu par les raisonnements de l'auteur, il en fit un aveu éclatant dans les journaux. Vallisneri croyant avoir à se plaindre de plusieurs académiciens de Paris, récrimina alors contre eux, et plus particulièrement contre Andry. (*V.* ce nom au supplément). Celui-ci ayant dédaigné de lui répondre, le savant italien attaqua de nouveau Andry avec beaucoup de chaleur. C'est probablement à cause de ces querelles que Vallisneri ne fut pas admis à l'académie des sciences de Paris, comme il le fut dans toutes celles de l'Italie, ainsi que dans l'académie des *Curieux de la Nature*, fondée à Vienne par Montecucculi (1), et dans la société royale de Londres (2). Cependant en France, comme dans toutes les autres contrées, on rendit généralement justice à l'importance de ses découvertes. Il fut d'abord signalé par Buffon comme le naturaliste qui avait pénétré plus avant dans les mystères de la génération, et qui avait donné les meilleures descriptions de plusieurs animaux. Ses expériences et son autorité furent encore invoquées par d'autres naturalistes, et par les auteurs de l'Encyclopédie (*V.* dans cet ouvrage l'article *Génération*). Ses écrits sont : I. *Dialoghi sopra la curiosa origine di molti insetti*, Venise, 1700,

(1) Dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*, on trouve des relations de maladies et des solutions de problèmes d'histoire naturelle faites par Vallisneri. Ses articles contiennent des faits avérés par l'observation, et se distinguent par là de beaucoup d'autres insérés dans le même recueil, qui sont remplis de merveilleux et de phénomènes très-peu naturels.

(2) Une longue lettre latine du secrétaire de la Société royale de Londres, Waller, adressée à Vallisneri, atteste combien la société faisait cas de ce savant étranger. Voyez sa Vie par Porzia.

in-8°., 2e. édit. Ces dialogues entre Pline et Malpighi avaient déjà paru dans la *Galleria di Minerva*, journal qu'on publiait à Venise. Ils ont pour but de combattre les préjugés des anciens et des modernes sur l'origine des insectes, et d'y substituer les observations faites par l'auteur. II. *Prima raccolta d'osservazioni ed esperienze, cavata dalla Galleria di Minerva*, Venise, 1710, in-8°. III. *Considerazioni ed esperienze intorno al creduto cervello di bue impietrito, vivente ancor l'animale, presentato dal sig. Verney all' accademia reale di Parigi*, Padoue, 1710, in-4°. L'auteur appelle concrétion osseuse cérébriforme ce que du Verney appellait un cerveau pétrifie. IV. *Considerazioni ed esperienze intorno alla generazione de' vermi ordinari del corpo umano*, Padoue, 1710, in-4°. *Con nuova giunta di osservazioni e di esperienze intorno all' istoria medica e naturale*, Padoue, 1726, in-4°. L'auteur, considérant que le sang de la mère va directement au fœtus, par la communication des vaisseaux de l'utérus avec ceux du placenta, croit que la transmission des germes vermineux se fait de cette manière de la mère aux enfants, et il en conclut que tous les vers viennent du premier homme; opinion adoptée par Van Phelsum et par Andry. V. *Varie lettere spettanti alla storia medica e naturale*, Padoue, 1713, in-4°. Cet ouvrage est rempli de recherches curieuses, et l'on y trouve plusieurs lettres de divers savants. VI. *Esperienze ed osservazioni intorno all' origine, sviluppi, e costumi di varii insetti*, etc., Padoue, 1713, in-4°. VII. *Nuova idea del male contagioso de' buoi*, etc., Milan, 1714, in-12. Vallisneri reproduit ici une lettre que le docteur Cogrossi lui avait écrite pour lui demander son avis sur cette épizootie. Dans sa réponse il se déclare en faveur du système du P. Kircher, qui admet, comme cause première de cette maladie, une grande quantité de petits vers. VIII. *Istoria del camaleonte affricano, e di varii altri animali d'Italia*, Venise, 1715, in-4°.: morceau curieux, et qui pourrait servir de modèle à ceux qui traitent de pareils sujets. L'auteur avait nourri, pendant quelques années, des caméléons mâles et femelles, qu'on lui envoyait de Tunis. Il essaya d'en faire éclore des œufs; mais il n'y put réussir. Avant de connaître les mœurs des caméléons, il les forçait à manger pendant l'hiver; mais voyant qu'ils en mouraient, il pensa qu'il fallait les laisser tranquilles pendant cette saison, les mettre à l'abri du froid, les exposer au soleil pendant quelques heures, et ne pas les approcher du feu (3). IX. *Lezione accademica intorno all' origine delle fontane*, Venise, 1715, in-4°. Vallisneri prononça ce discours dans une académie de Padoue. Il y combat l'opinion de ceux qui pensaient que la mer était l'origine des sources, et soutient avec Pierre Perrault (*Voy.* XXXIII, 416) que les sources et les

(3) Variété et changement des couleurs les plus brillantes dans le caméléon; manière dont il darde au loin sa langue pour prendre sa nourriture, roulement bizarre des yeux; tous ces phénomènes et d'autres encore sont de nature à exciter vivement la curiosité. Aussi, depuis les anciens jusqu'à nos jours, les naturalistes s'en sont occupés avec une sorte de prédilection. Démocrite avait, dit-on, composé un ouvrage tout entier sur le caméléon. Un siècle avant Vallisneri, Peiresc fit aussi ses délices de ce petit animal de mœurs si douces. Il n'est presque pas question d'autre chose dans ses lettres si curieuses à Thomas d'Arcos (*Lettres inédites de Peiresc*, *Magas. encycl.*, année 1815, tom. IV, p. 53).

fleuves n'ont pas d'autre origine que la pluie et les neiges fondues. Il y a une autre édition de cet ouvrage avec des notes et additions, dans laquelle il répond aux objections qui lui furent faites, Venise, 1726, in-4°. X. *Raccolta di varii trattati del sig. Antonio Vallisneri, accresciuti con annotazioni e giunte*, Venise, 1716, in-4°. C'est un premier recueil des ouvrages de l'auteur, qui avaient été imprimés séparément jusqu'alors. XI. *Istoria della generazione dell' uomo e degli animali, si ia da' vermicelli spermatici o dalle uova; con un trattato nel fine della sterilità e de' suoi rimedi; con la critica de' superflui e de' nocivi; con un discorso accademico intorno la connessione di tutte le cose create, e con alcune lettere, istorie rare, osservazioni d'uomini illustri*, Venise, 1721, in-4°. C'est le plus important ainsi que le plus volumineux des ouvrages de Vallisneri. Il lui coûta trente ans d'observations. Buffon dit qu'il est de tous les naturalistes celui qui a parlé le plus à fond sur la génération. « Il a rassemblé, ajoute notre illustre naturaliste, tout ce qu'on avait découvert avant lui sur cette matière; et ayant lui-même à l'exemple de Malpighi, fait un nombre infini d'observations, il me paraît avoir prouvé bien clairement que les vésicules qu'on trouve dans les testicules de toutes les femelles, ne sont pas des œufs; que jamais ces vésicules ne se détachent du testicule, et qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer à la génération et à la fécondation d'un autre œuf ou de quelque chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé » (*Hist. des animaux*, chap. v). En poursuivant l'exposition des systèmes sur la génération, Buffon rapporte une quantité d'observations faites par Vallisneri, et il le montre toujours cherchant l'œuf, *après lequel il soupirait ardemment*, suivant la propre expression de Vallisneri, sans jamais pouvoir le trouver. Buffon remarque avec raison, que toutes ces recherches infructueuses, quant à la découverte de ce qu'il cherchait de préférence, aurait dû porter Vallisneri à douter de l'existence de cet œuf prétendu, et que cependant le préjugé où il était en faveur de ce système lui a fait admettre l'existence de cet œuf qu'il n'a jamais vu et que jamais personne ne verra. (Buffon, *ibid.*). Plus loin, Buffon ajoute : « Graaf a reconnu le premier qu'il y avait des altérations aux testicules des femelles, et il a eu raison d'assurer que ces testicules étaient des parties essentielles et nécessaires à la génération. Malpighi a démontré ce que c'était que ces altérations, et il a fait voir que ce sont des corps glanduleux qui croissent jusqu'à une entière maturité, après quoi ils s'affaissent, s'oblitèrent et ne laissent qu'une légère cicatrice. Vallisneri a mis cette découverte dans un très-grand jour; il a fait voir que ces corps glanduleux se trouvent sur les testicules de toutes les femelles, qu'ils prennent un accroissement considérable dans la saison de leurs amours, qu'ils s'augmentent et croissent aux dépens des vésicules lymphatiques du testicule, et qu'ils contiennent toujours, dans le temps de leur maturité, une cavité remplie de liqueur. » (*Hist. natur. des animaux*, chap. VIII). Vallisneri ne se borne pas à exposer ses observations sur la femme, il en rap-

porte beaucoup d'autres qu'il avait faites sur les femelles de divers animaux. Ainsi, dans le grand nombre d'auteurs qui ont donné la description anatomique de l'anguille, il est le seul qui en ait laissé une figure bien exécutée, et avec la description des organes des deux sexes, qui sont situés hors du péritoine, et disposés en grappe, comme dans les lamproies (4). Au moyen de ces observations multipliées, Vallisneri établit par quels degrés la nature passe d'un genre d'animaux à l'autre, et en fait ressortir les analogies et la liaison. XII. *De' corpi marini che su monti si trovano; della loro origine, e dello stato del mondo avanti il diluvio, nel diluvio, e dopo il diluvio: Lettere critiche d'Antonio Vallisneri con le annotazioni, alle quali s'aggiungono tre altre lettere critiche contra le opere del sig. Andry e suoi giornali*, Venise, in-4°., 2e. édit., 1728. Les voyages faits par l'auteur, les coquilles fossiles qu'il avait recueillies en grand nombre dans son musée, et les sollicitations de Marsigli furent l'occasion de cet ouvrage. Il y examine la question : *Comment la mer avait pu porter les coquilles fossiles dans les endroits où on les trouve?* Après avoir rapporté et réfuté les opinions des naturalistes ses devanciers, qui attribuaient ce phénomène au déluge, il ne se dissimule point combien la question est difficile, et il reste dans le doute. Néanmoins il tâche de mettre sur la voie ceux qui voudraient s'en occuper. Il les engage surtout à constater la vérité d'un fait, que des observations plus étendues et plus suivies que les siennes pouvaient seules mettre en évidence : c'est que s'il est vrai qu'à côté de ces coquilles on ne trouve point d'ossements humains, il faut en attribuer le déplacement à des submersions partielles et successives et non pas au déluge. Il lui parut aussi que ces coquilles se trouvaient en plus grand nombre sur les monts situés près de la mer, et qui ne sont pas très-élevés. Leibnitz, qui consultait Vallisneri en fait d'histoire naturelle, approuva les vues qu'il avait émises dans cet écrit. A la fin de cet ouvrage on trouve trois Lettres, dans lesquelles il réfute Andry et l'accuse de mauvaise foi dans les extraits de ses écrits qu'il a donnés aux journaux de Paris. Ces Lettres, réunies en une seule, furent traduites en français, par Vergis, sous ce titre : *Lettre critique de M. Vallisneri à l'auteur du livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme*, traduite de l'italien, Paris, 1727, in-12. Niceron se trompe en remarquant qu'il est à présumer que le traducteur a beaucoup ajouté au texte de son auteur. XIII. *Dell' uso e dell' abuso delle bevande e bagnature calde o fredde*, Modène, 1725, in-4°. Du temps de l'auteur, les médecins d'Italie prescrivaient, comme une maxime d'hygiène, de boire chaud à tout propos. Témoin d'une révolution complète à cet égard, et voyant succéder subitement à l'usage établi celui des boissons froides, ainsi que des bains froids, quoiqu'il se fût déclaré assez souvent le partisan des justes réformes, Vallisneri craignit cette fois l'engouement de la mode. Afin qu'on ne s'y livrât pas sans mesure, il rassembla, dans cet ouvrage, une foule d'expériences, dont

(4) On trouve aussi un *Mémoire sur les ovaires des anguilles*, par Vallisneri, dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*, Centuries, I et II ; Appendice, pag. 153, avec figures.

une grande partie avaient été faites par lui-même et sur lui-même. Il ne trouve pas de meilleur conseil à donner sinon que chacun se règle par sa propre expérience. Quant à lui, il se déclare en faveur de l'eau chaude, qui ne peut jamais faire de mal; mais il mourut en suivant ce conseil, et fit mourir ses caméléons en les abreuvant d'eau chaude. XIV. *Orazione problematica, se si deve concedere lo studio delle scienze e delle arti belle alle donne*, Venise, 1729, in-4°. XV. *Stato presente della salsa di Sassuolo, degli effetti*, etc., XVI. *Nuove osservazioni medico-fisiche*, etc. XVII. *Catalogo di alcune rarità venute dall' India*, etc. Tous ces opuscules se trouvent insérés dans un journal de Venise. XVIII. *Notomia dello struzzo*. Cette anatomie de l'autruche est un des morceaux les plus intéressants de Vallisneri; il est rédigé avec un soin particulier. « Beaucoup de gens écrivent; mais il en est peu qui mesurent, qui pèsent, qui comparent. De quinze ou seize autruches dont on a fait la dissection en différents pays, il n'y en a qu'une seule qui ait été pesée; et c'est celle dont nous devons la description à Vallisneri (Buffon, *Histoire naturelle de l'autruche*). » On n'aurait pas imaginé que cette description pût répandre quelque jour sur une question de philologie. Cependant les érudits s'évertuaient depuis long-temps pour trouver le véritable sens de ces vers de l'Élégie de Catulle intitulée *De Comâ Berenices*:

Abjunctæ paulò antè coma mea fata sorores
Lugebant, cùm se Memnonis Æthiops
Unigena, impellens nutantibus aëra pennis,
Obtulit Arsinoës Chloridos ales equus.

Aucun d'eux n'avait pu expliquer d'une manière satisfaisante ces mots *ales equus*: Vallisneri, ayant observé que les ailes de l'autruche n'étaient pas propres au vol, et ayant vu d'ailleurs un de ces animaux, monté par un enfant, faire le tour de la place de Saint-Marc à Venise, avec autant de vélocité qu'un cheval, il l'appela *destriero alato*. Ces deux mots, échappés à Vallisneri, devinrent, un siècle plus tard, le trait de lumière qui éclaira le poète Monti, et lui fit voir dans l'*ales equus* de Catulle l'autruche de Vallisneri (*Lettere filologiche sul cavallo alato di Arsinoe*, par Vincenzo Monti, Milan). XIX. *Saggio d'istoria medica e naturale colla spiegazione de' nomi alla medesima spettanti, posti per alfabeto*. C'est une encyclopédie médicale et d'histoire naturelle, que l'auteur se proposait d'augmenter, si la mort ne l'en eût empêché. XX. *Consulti medici, lettere scientifiche*, et des *Miscellanee* parmi lesquelles on trouve des observations que ses amis lui communiquaient, et qu'il publia sous leur nom, telles qu'une Histoire de la graine *kermès* et des observations sur plusieurs insectes, faites par Hyacinthe Cestoni. Tous ces écrits ont été recueillis dans l'édition complète des OEuvres de Vallisneri, donnée, après sa mort, par son fils, sous ce titre: *Opere fisico-mediche stampate e manoscritte del cavalier Antonio Vallisneri, raccolte da Antonio suo figliuolo*, 3 vol. in-fol., Venise, 1733. Cette édition, très-remarquable par le nombre et l'exécution des planches, contient différents opuscules que nous n'avons pu citer, entre autres des descriptions de monstres. UG—I.

VALLONGUE. *Voyez* PASCAL, XXXIII, 79.

VALLOT (Antoine), médecin, naquit à Reims, selon les uns, et selon les autres à Montpellier, en 1594. Après avoir été premier médecin de la reine régente Anne d'Autriche, et passé sa vie dans la pratique de l'art de guérir, il parut tout-à-coup sur la scène du monde savant, en succédant, en 1652, à Vautier, dans la charge de premier médecin du roi, qu'il acheta du cardinal Mazarin, suivant le rapport souvent infidèle de Gui Patin, et dans l'administration du Jardin des Plantes de Paris. Comme son prédécesseur, Vallot gouverna d'abord fort mal cet établissement, et laissa dépérir totalement le jardin, qui présentait depuis près de dix ans le plus triste aspect : mais étant parvenu, en 1658, à enlever à Bouvard de Fourqueux fils la charge de surintendant du Jardin des Plantes, que son père avait obtenue par lettres-patentes à la mort de Gui de la Brosse, son parent, il en devint le plus zélé protecteur, et mit tout en œuvre pour l'élever à la hauteur qu'il devait occuper plus tard, comme foyer de la science. En 1665, il fit donner à Jonquet la place de démonstrateur de botanique; il engagea le jeune Fagon à parcourir le midi de la France, les Alpes et les Pyrénées, pour y recueillir des plantes et repeupler le Jardin que la méchanceté, la mauvaise foi et la jalousie, plus encore que l'absence des moyens, avaient laissé manquer de tout; il sollicita des semences et des végétaux vivants des pays les plus lointains, et, aidé par Fagon, Longuet, Galois et Louis Morin, il put donner, dans la même année, sous le titre d'*Hortus regius*, un Catalogue des plantes du Jardin, dont le nombre s'élevait à plus de quatre mille espèces et variétés. Ce Catalogue est précédé d'une Épître dédicatoire de Vallot au roi, et suivi d'un poëme de Fagon, où son protecteur est flatté avec autant d'art que d'indiscrétion. Vallot avait adopté, dans sa pratique médicale, l'emploi des remèdes préconisés par Vautier, son prédécesseur, c'est-à-dire, les émétiques antimoniaux, le laudanum et le quinquina, dont l'usage était réprouvé par certaines facultés : ce qui lui attira la censure de quelques médecins. Cependant leurs sarcasmes cessèrent quand, au rapport d'Astruc, il eut guéri Louis XIV avec du vin émétique, dans la grande maladie que ce monarque essuya, en 1658, à Calais. Il ne fut pas aussi heureux dans le traitement de Mme Henriette, et devint alors l'objet d'une foule d'épigrammes. Le plus acharné de ses ennemis fut Gui Patin : aussi n'ajoutons-nous aucune croyance à l'accusation de vénalité qu'il porte sans cesse contre Vallot. Ce dernier mourut au Jardin des Plantes, le 9 août 1671. Sa mort fut l'époque d'un changement notable dans l'administration de ce grand établissement. T. d. B.

VALLOTTI (François-Antoine) naquit à Verceil en Piémont le 11 juin 1697. Ses parents ne pouvant faire les frais de son éducation, il dut à la bienfaisance de plusieurs personnes l'avantage d'être placé au séminaire de Verceil, et s'y distingua particulièrement dans la musique, ayant eu pour maître Brissone. Il passa ensuite à Chambéry, où il se fit cordelier. Revenu en Piémont, il entra dans le couvent de Cuneo, et y continua ses études. Il se rendit ensuite à Milan pour y achever sa théologie. Le P. Donati, ayant connu sa véritable vocation, le conduisit à Padoue. Ce fut là que, se trouvant à la chapel-

le de Saint-Antoine, il sentit les premiers élans de son génie pour la musique. Il fit un voyage à Rome, et à son retour à Padoue, il fut successivement organiste et maître de chapelle de Saint-Antoine. Composée pour les églises, la musique de Vallotti était grave et majestueuse : elle excitait tour-à-tour le respect, la piété et l'allégresse. Sa réputation s'étendit bientôt en Europe. Il obtint une médaille d'or pour la composition d'une messe et d'un *Te Deum* chantés à la consécration d'une église catholique à Berlin. Les étrangers, et surtout les Anglais qui passaient à Padoue, faisaient leurs efforts pour obtenir de lui quelque morceau de musique. Il était d'un caractère très-doux, et sa bonté lui procura beaucoup d'amis, au nombre desquels nous citerons les professeurs Stellini et Barca. Vallotti mourut à Padoue, le 16 janvier 1780. Peu de temps avant sa mort, il publia le premier volume : *Della scienza teorica e pratica della moderna musica*, Padoue, 1779 in-4°. Deux autres volumes inédits sont dans les archives de l'arche de Saint-Antoine. Parmi ses compositions musicales, on distingue plusieurs psaumes à huit voix en plain-chant, réputés des chefs-d'œuvre. Le P. Martini les lui avait demandés dans l'intention de les publier dans son *Histoire de la musique*, qui ne fut pas achevée. Giordano Riccati a rendu compte du volume publié par Vallotti, dans le *Journal de Modène*, 1781. Stellini (*OEuvres diverses*, t. VI, p. 41) parle de la manière dont Vallotti composait sa musique. *Voy.* aussi *Elogi di Tartini, Vallotti e Gozzi*, par Fanzago, Padoue, 1792. UG-I.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, et qui, de même qu'Homère, n'est guère connu que par ses œuvres, ou plutôt par son œuvre ; car le *Ramayana* seul lui est expressément attribué, dans la tradition nationale. Cette tradition, toute fabuleuse, le représente comme un des antiques mounis, ou des solitaires inspirés, qui vivaient en commerce avec les dieux, et le reporte à des myriades d'années, à l'âge même où parut son héros, *Rama* ou *Sri-Rama*, personnage entièrement mythique et divin. Sans doute aussi il chanta dans la contrée même qui vit naître ce dieu incarné, dans le royaume d'Ayodhya ou d'Aoude sur le Gange, la première ou l'une des premières monarchies indiennes. Le *Ramayana*, son ouvrage réel ou supposé, s'ouvre, dans la rédaction actuelle, par une introduction, probablement d'une main récente, sur l'origine de cette épopée et sur son auteur. C'est un dialogue entre Valmiki lui-même et Narada, *richi* ou saint des premiers âges, génie de la musique et de la poésie, qui engage le pieux brahmane à traiter le grand sujet des actions de Rama, en lui offrant un tableau de sa glorieuse carrière, véritable sommaire de tout le poème. L'action principale, à laquelle viennent se rattacher une foule d'épisodes, les uns touchants, les autres merveilleux, la plupart d'un haut intérêt, est la victoire du héros divin d'Ayodhya sur le géant Ravana, roi de Lanka ou Ceylan, et des rakchasas ou mauvais génies. L'exécution et les détails, dans le développement de l'action, sont d'une variété, d'une richesse et d'un éclat qui peuvent soutenir la comparaison avec toute autre épopée. Rama y est peint, selon les propres termes de l'introduction dont nous avons parlé, comme le modèle de tou-

tes les vertus, le législateur, le triomphateur par excellence, le bienfaiteur du monde. Rama est l'homme dans sa perfection, le type sacré du brahmane et du kchatryia, du prêtre et du guerrier, tout-à-la-fois. On entrevoit ici le caractère profondément moral et religieux de la poésie épique chez les Hindous. Une fiction aussi touchante qu'ingénieuse, par laquelle se termine l'introduction du Ramayana, nous montre dans son auteur non-seulement l'inventeur de ce genre, mais l'auteur même de l'art des vers. Valmiki, dans sa retraite des forêts, se préparait à son grand ouvrage par les méditations et par les exercices de la piété. Un jour il aperçoit deux amants. L'un d'eux est tué par l'irruption soudaine d'un guerrier sauvage. Les cris de douleur de l'amante en deuil excitent la compassion du solitaire : il tombe dans une profonde mélancolie, qui tout d'un coup éclate en une plainte mesurée, formant un *sloka* ou distique indien. Frappé de sa découverte, et encouragé par l'apparition de Brahmâ, qui l'exhorte à la féconder, Valmiki ne songe plus qu'à se mettre à l'œuvre. Ainsi, pour nous servir des paroles d'un savant critique, M. Fr. de Schlegel, le doux sentiment de la pitié fut, selon cette fable naïvement originale, la source d'où découla toute poésie métrique chez les Hindous. Le *sloka*, dont il est question ici, et qui est la forme générale de versification dans la plupart des antiques productions de la muse indienne, notamment dans le Ramayana, se compose de deux vers de seize syllabes, ayant chacun une césure au milieu, en sorte que le distique entier renferme quatre membres égaux de huit syllabes, appelés *padas* ou pieds en samscrit. Chaque vers du sloka se termine ordinairement par un dïiambe. On dit que le Ramayana tout entier ne contient pas moins de vingt-quatre mille slokas, distribués en sept livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Quelle que soit l'époque réelle de la composition de cet immense ouvrage, qu'on peut à juste titre nommer l'Iliade de l'Inde, et qui, pareil au chef-d'œuvre d'Homère, enfanta, pour ainsi dire, toute la poésie nationale, il est certain que cette époque doit remonter beaucoup au-delà de notre ère, puisque, dans le siècle qui précéda celle-ci, Calidasa (*V.* ce nom) fut chargé par le rajah Vikramaditya de restaurer le Ramayana, et d'en faire une révision. Nul doute qu'il ne s'y soit glissé un grand nombre d'interpolations, soit avant, soit depuis cette édition nouvelle; mais l'on ne saurait y méconnaître, non plus que dans l'Iliade, une certaine unité vraiment épique, quoique la forme de l'épopée indienne soit encore plus favorable que celle de l'épopée grecque à ce genre d'altérations. Les deux premiers livres du texte samscrit du Ramayana ont été publiés avec une traduction anglaise littérale, par MM. W. Carey et J. Marshman, en 3 vol. in-4°., à Serampore, de 1806 à 1810; et M. A. W. de Schlegel a récemment promis au monde savant une édition complète du poème de Valmiki, en samscrit et en latin, avec un commentaire. Le premier volume de ce grand travail, dont le nom de l'auteur fait si bien augurer, est, dit-on, sur le point de paraître. Dès 1808, son frère, M. Fr. de Schlegel avait donné en vers allemands les deux premières sections du premier livre, d'où nous avons emprunté une partie de cette notice. (*Weisheit der Indier*, p.

231-271). Notre célèbre professeur, M. Chézy, qui depuis long-temps tient en réserve une analyse du Ramayana, avec la traduction en français des morceaux les plus intéressants, en a publié, il y a plus de dix ans, deux épisodes, la *Mort de Yadjnadatta*, et le *Combat de Lakchmana avec le géant Atikaya*, qui font vivement regretter que ce savant n'ait pas cru devoir donner suite à cette publication. Enfin, un jeune professeur de Berlin, M. Fr. Bopp, digne de marcher sur de pareilles traces, traduisit en 1816, à la suite de son *Conjugations-system der samscrit-sprache*, le magnifique épisode des *Pénitences de Viswamitra*, appartenant au premier livre. Le premier cahier de l'*Indische Bibliothek* de A. W. de Schlegel (Bonn, 1820) renferme en outre une imitation en fort beaux vers de la *Descente de la déesse Ganga*, le Gange personnifié, sur la terre, racontée dans le même livre. On peut voir de nouveaux développements avec des extraits en français de plusieurs de ces traductions, dans les *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, tom. 1er., Paris, 1825, p. 199, 231, surtout Notes et Éclaircissements, 572, 611, 638. G-n-t.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), naturaliste français, naquit à Rouen le 17 septembre 1731. Ses études furent aussi brillantes que rapides. Il excella surtout dans la langue grecque. Appelé par son père à la carrière du barreau, où celui-ci s'était acquis une bonne réputation, il lui témoigna le desir de suivre de préférence celle des sciences, montrant pour elles un goût décidé. A dix-neuf ans, il vint en conséquence à Paris, pour prendre place parmi les élèves du célèbre Lecat, et étudier les éléments de l'art pharmaceutique. Ses maîtres ne tardèrent pas à le distinguer; et bientôt il fut en état de voyager, pour augmenter la somme de ses connaissances, déjà fort étendues. Recommandé au ministre d'Argenson, il obtint l'honneur d'être breveté naturaliste voyageur du gouvernement, et de se voir adressé aux agents diplomatiques français résidant à l'étranger. Il visita successivement les Alpes et les Pyrénées, la Suisse et l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, la Suède et la Laponie, ainsi que l'Islande, dont les volcans et la constitution géologique l'occupèrent plus particulièrement. Partout il vit les établissements d'histoire naturelle, les mines et les ateliers de métallurgie; partout il se lia avec les savants les plus distingués, et revint dans sa patrie, chargé d'une abondante récolte, surtout en minéraux. De retour en 1756, il forma un cabinet très-curieux, dans les trois grandes divisions de la nature; et il le mit à la disposition de tous ceux qui se livraient à cette étude. Le 16 juillet de la même année, il ouvrit un cours public d'histoire naturelle, où se rendit un grand nombre d'auditeurs de l'un et de l'autre sexe, de tout rang, et de presque toutes les contrées de l'Europe. Ce cours, qu'il continua jusqu'en 1788, lui mérita les suffrages du grand Linné et de tous les savants français. Il excita l'émulation chez l'étranger, d'où Valmont de Bomare reçut les propositions les plus flatteuses. Il ne voulut point céder aux instances, quelque pressantes qu'elles fussent, et demeura fidèle à son pays et à ses élèves, dont le nombre augmentait chaque année. Il opéra ainsi en France un grand mouvement; et s'il n'eut pas, comme le législateur moderne des sciences natu-

relles, la puissance d'ouvrir à cette branche des connaissances humaines des routes nouvelles, et de lui imposer les lois qui l'ont amenée aux progrès immenses qu'elle fait de nos jours, il a du moins la gloire d'avoir popularisé le goût de l'histoire naturelle, et donné l'idée de ces leçons qui se font, depuis 1791, au Jardin du roi, sur toutes les parties de cette inépuisable science. Les portes des académies les plus célèbres lui furent ouvertes : chacune d'elles s'honorait de le compter au nombre de ses membres. Il reprit ses cours en 1795 jusqu'en 1806, époque à laquelle il sentit ses forces s'affaiblir et lui commander le repos. Il obéit à cet avertissement, et le 24 août 1807, il cessa d'exister, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Il avait été environ deux ans apothicaire à Paris. Son premier ouvrage remonte à l'année 1758 : ce fut le *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, in-8o., dans lequel il fait connaître tous les objets qu'il avait réunis pour sa propre collection. En 1759, il publia un *Extrait nomenclateur du système complet de minéralogie*, in-12, ébauche d'un ouvrage plus considérable, qu'il fit paraître sous ce titre : *Traité de minéralogie* ou *Nouvelle exposition du règne minéral, avec un Dictionnaire nomenclateur et des tables synoptiques*, Paris, 1762, 2 vol. in-8o.; traduits en allemand, Dresde, 1769. Cet ouvrage renferme l'histoire de la minéralogie, avec le système de Wallerius et la nouvelle classification de Linné. Une seconde édition fut donnée à Paris, en 1774. Mais l'ouvrage le plus important de Valmont de Bomare, celui qui constitue son plus beau titre à la gloire, c'est le *Dictionnaire raisonné, universel d'histoire naturelle*, le premier qui ait été conçu et convenablement exécuté à la satisfaction des différentes classes de la société. Il fut accueilli de toute l'Europe savante et traduit dans toutes les langues. Il en a paru plusieurs éditions en France : la première en 5 vol. in-8o., Paris, 1765. On y ajouta un Supplément en 1768. La seconde, augmentée de notes fournies par Haller, Deleuze et Bourgeois, parut à Yverdun, de 1768 à 1770, 6 v. La troisième fut publiée à Paris, en 1775, 9 v. in-8o. La quatrième est de 1791 ; elle a 15 volumes. Enfin la cinquième et dernière parut à Lyon, en 1800, également en 15 vol. in-8o. On doit à la publication de ce Dictionnaire la marche rapide de l'histoire naturelle. Il a singulièrement contribué à en propager le goût, et l'étude. Il a servi de type à tous les ouvrages de ce genre qui ont paru depuis, sans que leurs auteurs aient payé à Valmont de Bomare le tribut de reconnaissance qu'ils lui devaient. Son livre a sur les leurs le mérite de l'unité ; il est dicté par le même esprit : sa pensée, toujours noble, toujours hardie, porte le cachet de la loyauté, d'une sage philosophie. S'il lui échappa quelques erreurs, elles sont moins de son fait que de celui de son temps. Il a débrouillé le chaos ; il a ouvert la marche, il a imprimé le mouvement ; et sans lui, nous attendrions peut-être encore les découvertes importantes qui ont signalé l'aurore du dix-neuvième siècle. Ceux qui sont venus après lui sont bien loin d'avoir rendu les mêmes services. Leurs dictionnaires sont verbeux ; les articles n'y sont point en harmonie les uns avec les autres ; et en général, les objets microscopiques y occupent une place dispropor-

tionnée avec les êtres les plus grands de la création. C'est au défaut d'ensemble, c'est à l'espèce de prépotence qu'exercent les auteurs de chaque article, que l'on doit attribuer cet écueil que Valmont de Bomare sut éviter, en donnant à son Dictionnaire tous ses soins et une étendue limitée. Ce naturaliste joignait à de grandes connaissances un cœur excellent, un esprit droit et une probité rare. Nous l'avons vu s'imposer des privations pour obliger, et entendu dire de son Dictionnaire : « S'il favorise la pa- » resse des hommes superficiels, il a » du moins le mérite de rendre l'é- » tude facile, et de mettre sous les » yeux, d'une manière commode, un » grand nombre de faits épars dans » des livres qu'il n'est pas permis à » tout le monde de consulter et de » posséder. » Il passait une partie de la belle saison à Chantilly, où il avait une petite maison, que les habitants montrent avec une sorte de plaisir, tant il a fait de bien dans le pays, tant il était chéri et respecté, pour ses mœurs douces et vraiment patriarcales. T. D. B.

VALOIS (CHARLES, comte DE), prince de la maison royale de France, était le troisième fils de Philippe-le-Hardi, et naquit le 12 mars 1270. Son père ayant réuni les quatre châtellenies de Crépy, la Ferté-Milon, Pierre-Fonds et Betisi-Verberie, en forma le comté de Valois, qu'il lui donna pour apanage. Charles reçut, en 1284, l'investiture des royaumes d'Aragon et de Valence, et du comté de Barcelone, que le pape Martin IV avait ôtés à Pierre d'Aragon, pour le punir de sa désobéissance au Saint-Siége (*V.* PIERRE, XXXIV, 371). Dès l'année suivante, Philippe entra dans la Catalogne, à la tête de cent mille hommes, pour faire reconnaître les droits de son fils : mais cette expédition échoua par le manque de vivres ; et Philippe, obligé de ramener son armée en France, y mourut d'une maladie contagieuse qui décimait ses soldats (*Voy.* PHILIPPE, XXXIV, 127). En 1290, le comte de Valois épousa Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile, dit le Boiteux, et ayant renoncé, sur la demande de son beau-père, à toutes ses prétentions sur le royaume d'Aragon, il en reçut, par forme de dédommagement les comtés d'Anjou et du Maine. La guerre éclata peu de temps après entre la France et l'Angleterre (*V.* PHILIPPE-LE-BEL, XXXIV, 110). Charles, chargé de conduire des secours au connétable de Nesle, enfermé dans Bordeaux, reprit aux Anglais la Réole, place alors très-importante, que les Gascons leur avaient livrée, et s'empara de Saint-Sever, après un siége de trois mois; mais à peine se fut-il retiré, que les habitants y rappelèrent les Anglais. Il passa en Flandre, pour châtier Gui de Dampierre, qui s'était déclaré pour les Anglais, lui enleva successivement toutes ses places, et l'obligea de se rendre à Paris, avec ses deux fils, pour faire ses excuses au roi et lui prêter hommage, s'engageant à le rétablir ensuite dans ses états. Mais le roi refusa de ratifier la promesse de son frère, et retint le comte de Flandre et ses deux fils prisonniers (*Voy.* G. DE DAMPIERRE, X, 479). Charles, indigné que le roi l'exposât à passer pour déloyal, se retire dans ses terres. Devenu veuf, il épouse Catherine de Courtenay, petite fille de Baudouin II, dernier empereur de Constantinople, et passe en Italie (1) avec

(1) Le président *Hénault* dit que ce fut en Italie que Charles épousa Catherine de Courtenay.

sa femme, et suivi de cinq cents chevaliers. Il est reçu dans Anagni par le pape Boniface VIII, qui le déclare empereur d'Orient, lui accorde des décimes sur les revenus du clergé, pour l'aider à se mettre en possession de ses états, et l'établit son vicaire en Italie, avec le titre de *Défenseur de l'Église*. Sur l'invitation du pontife, il se rend à Florence, toujours divisée par les factieux, et pour y rétablir la paix, il en expulse les Guelphes, qui comptaient parmi leurs chefs le célèbre Dante (*V.* ce nom). Il rejoint ensuite, à Rome, Charles II, roi de Sicile, et marche avec ce prince contre Frédéric d'Aragon, son compétiteur. A leur approche, Frédéric abandonne les conquêtes qu'il avait faites dans la Calabre et dans la Pouille. Charles le poursuit en Sicile, et lui enlève plusieurs villes : mais la maladie détruit la plus grande partie de son armée ; et il est obligé de conclure avec Frédéric une paix honteuse (1). Il fut rappellé par Philippe-le-Bel, mécontent alors de la cour de Rome, et rejoignit l'armée de Flandre. Charles se trouvait à la journée fameuse de Mons-en-Puelle (1304). La retraite avait été sonnée dans le camp français, lorsqu'il fut attaqué par les Flamands, sortis de leurs retranchements pour se procurer des vivres. Au bruit des assaillants, Charles, effrayé pour la première fois, saute sur son cheval, et s'enfuit, entraînant avec lui l'élite des chevaliers ; mais revenu de ce moment de terreur, il rallie un gros de cavalerie, rejoint le roi, dont il partage les dangers, et assure la victoire (*V.* PHILIPPE, XXXIV, 123). Le comte de Valois se rendit, l'année suivante, à Lyon, pour assister au couronnement du pape Clément V ; il y fut blessé grièvement par la chute d'une muraille surchargée de spectateurs (*V.* CLÉMENT V). Le nouveau pape s'était engagé à favoriser de tout son pouvoir l'élection de Charles à l'empire d'Allemagne ; mais, au mépris d'une promesse solennelle, après la mort d'Albert Ier., il pressa les électeurs de porter leurs suffrages sur un prince allemand. Henri de Luxembourg fut élu (1308). Il ne paraît pas que le comte de Valois ait eu part à l'abolition des Templiers ; mais il n'en profita pas moins de leurs dépouilles, en se faisant adjuger les terres qui leur avaient appartenu dans ses domaines. Après la mort de Philippe-le-Bel, il s'empara de toute l'autorité, quoique Louis X dit *le Hutin*, son neveu, fût majeur. [illegible] ppaiser la noblesse qui menaçait de se soulever, il la rétablit dans tous les priviléges dont elle avait joui. Irrité contre Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, qui lui avait donné un démenti public, il l'accusa d'être le seul auteur des maux de la France, et le fit condamner au dernier supplice, sans respecter aucune des formes établies alors en faveur des accusés (*V.* MARIGNY, XXVII, 135). La guerre ayant recommencé en 1324, entre Charles-le-Bel et le roi d'Angleterre, le comte de Valois rentra dans la Guienne, dont il enleva la plus grande partie aux Anglais, qui furent forcés de demander une trève. Il la leur accorda d'autant plus facilement qu'il se sentait atteint de la maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Les derniers jours de sa vie furent troublés par les remords

(1) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* supposent que Charles fit deux expéditions en Sicile, l'une en 1297, et la seconde en 1302, qui commencèrent et se terminèrent de la même manière. Voy. tome II, 707, éd. in-fol. Mais on ne peut en admettre qu'une, celle de 1302.

que lui causait le souvenir de l'injuste supplice de Marigny. Pour les calmer, il chargea l'un de ses officiers de distribuer des aumônes abondantes aux pauvres, en leur recommandant de prier *pour M. Enguerrand, et pour Charles de Valois*. Ce prince mourut le 16 décembre 1325, à Nogent-le-Roi, ou, suivant d'autres auteurs, à Pathay, avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle. Son corps fut inhumé dans l'église des Jacobins de Paris, entre ses deux premières femmes; et son cœur aux Cordeliers, dans l'endroit que Mahaut, comtesse de Saint-Paul, sa troisième femme, avait choisi pour sa sépulture. Charles avait eu plusieurs enfants de ses trois mariages. Philippe de Valois, l'aîné, monta sur le trône de France que ses descendants ont occupé jusqu'à la mort de Henri III, en 1589 (3). On a dit de Charles, qu'il avait été fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, et père de roi, sans être roi. W—s.

VALOIS (Henri de), seigneur d'Orcé, historiographe du roi et critique distingué, naquit, à Paris, le 10 septembre 1603, au sein d'une famille noble, originaire de Normandie. Il fut envoyé au collége de Verdun, dirigé par les Jésuites, auxquels alors l'enseignement était interdit à Paris, mais dont les leçons n'en étaient pas moins recherchées avec empressement. Il annonça les plus heureuses dispositions, une ardeur infatigable pour le travail, une mémoire extraordinaire, une intelligence au-dessus de son âge; et il obtint, dans ses études, les succès les plus brillants. Ses maîtres ayant recouvré, en 1618, la liberté d'enseigner à Paris, il vint achever ses cours au collége de Clermont, où il eut le bonheur de rencontrer pour professeur de rhétorique le célèbre Denis Pétau. Il mérita son affection, ainsi que celle du P. Sirmond, et conserva avec eux, jusqu'à leur mort, une honorable liaison. Il alla ensuite prendre ses degrés en droit à Bourges; et à son retour, il fut reçu avocat au parlement. Pour se conformer aux volontés de son père, il suivit le barreau pendant quelque temps; mais il abandonna ensuite une profession dont il n'avait jamais exercé les fonctions, pour se livrer entier à la culture des lettres. Les auteurs grecs et latins devinrent l'objet particulier de ses méditations, dans la retraite à laquelle il se voua, et qu'il ne quittait que très-rarement pour visiter les hommes distingués dont sa science lui avait gagné l'amitié. Leur nombre ne cessa de s'accroître avec sa réputation. L'énumération qu'en fait Adrien de Valois, dans la Vie de son frère, remplit deux longs paragraphes; et l'on y remarque les noms des hommes les plus illustres, soit par leur érudition, soit par leurs dignités. Nous ne rappellerons que celui du grand Condé. Déjà Valois avait livré au public ses premiers essais, lorsqu'une infirmité cruelle, un affaiblissement toujours croissant de sa vue, vint le contraindre de suspendre ses travaux. De Mesmes, président à mortier, lui fit offrir une pension considérable, à condition qu'il lui communiquerait ses collections. A l'aide de ce secours, Valois se procura un secrétaire, dont l'état de sa fortune l'avait privé jusqu'alors; et il put re-

(3) Voy. pour les autres enfants de Charles de Valois, la *Généalogie de la maison de France*, par le P. Anselme; l'*Art de vérifier les dates*; *Velly*, IV, 258, éd. in-4o.; le *Dictionn.* de Moréri; l'*Histoire du comté de Valois*, par l'abbé Carlier; celle *du comté d'Alençon*, etc., etc.

prendre ses occupations. Il jouit de ce bienfait jusqu'à la mort de M. de Mesmes, arrivée en 1650. Cette même année, il adressa à Christine, qui venait d'être couronnée reine de Suède, un Discours de félicitation, qui lui valut la promesse d'une chaîne d'or et une invitation de venir à la cour de Stokholm; mais Valois ayant annoncé hautement qu'il tâcherait d'empêcher la reine de s'entourer de faux savants et de charlatans, ceux qui se croyaient menacés parvinrent à mettre obstacle à son voyage et à l'envoi du don qui lui était promis. Le médecin Bourdelot et le poète Saint-Amand sont accusés de ces manœuvres. Valois fut dédommagé de ce revers par une commission qu'il reçut du clergé de France. Montchal, archevêque de Toulouse, avait été chargé de publier une édition des auteurs grecs qui ont écrit l'histoire de l'Église. Ses occupations l'empêchant de se livrer à ce travail, il présenta à sa place Valois, qui fut agréé par l'assemblée du clergé; et une pension lui fut attribuée. Les années suivantes, la mort lui ravit successivement trois de ses amis : Sirmond, Dupuy et Pétau. Il paya un juste tribut à leur mémoire, en publiant leur éloge. Le prince généreux sous lequel il avait le bonheur de vivre ne laissa pas ses talents sans récompense. Valois reçut, avec le titre d'historiographe du roi, un traitement de douze cents livres; et plus tard, il fut compris, pour une pension pareille, parmi les gens de lettres français et étrangers auxquels le roi jugea devoir en accorder. Il en avait reçu une autre du cardinal Mazarin, qui lui en assura la continuation par son testament. Il témoigna sa reconnaissance à son bienfaiteur, en lui adressant un Discours sur la paix que ce ministre venait de conclure. Jusqu'à l'âge de soixante ans, Valois, quoique d'une humeur bizarre et d'un commerce très-désagréable, avait vécu avec sa mère et ses frères. Il forma alors le projet de se marier; et à la fin de 1664, il épousa une jeune et belle personne. Cette union lui attira quelque blâme; mais elle n'en fut pas moins heureuse, et elle donna naissance à sept enfants. Valois avait joui d'une santé robuste jusqu'à un âge avancé, dont il écartait la pensée. Il s'offensa, comme d'une injure, d'une lettre de Jacques Gronovius, qui lui souhaitait une longue et heureuse vieillesse. Cependant, deux ans avant sa mort, il ressentit les atteintes d'une maladie qui le tourmenta à divers intervalles, et qui devint à la fin dangereuse. Toujours religieux, il se résigna; et dans ses longues souffrances il se plaisait à entendre la lecture des Sermons de saint Bernard, qu'il préférait à ceux de tous les autres Pères. Enfin, après avoir vu avec calme et fermeté la mort s'approcher de lui, et après avoir reçu les secours de la religion, il succomba le 7 mai 1676, et fut inhumé dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, où était le tombeau de sa famille. Les lettres lui doivent : I. *Excerpta Polybii, Diodori Siculi*, etc., *ex Collectan. Constantini Porphyrogen.*, Paris, 1634, in-8°. C'est le texte et la traduction des extraits faits par ordre de cet empereur, ayant pour objet les *Vertus et les Vices*. Le manuscrit, venu de Chypre, fut acquis par l'illustre Peiresc, qui l'envoya à Paris. Valois se chargea de le publier. Il renferme plusieurs fragments d'auteurs dont les écrits sont perdus. Il a été réimprimé dans le premier

volume de l'Histoire Byzantine. II. *Ammiani Marcellini rerum gestarum libri XVIII*, Paris, 1636, in-4°.; excellente édition de cet historien, améliorée encore depuis par le frère de l'éditeur (*V.* l'art. suiv.). III. Les Histoires ecclésiastiques d'*Eusèbe*, de *Socrate* et de *Sozomène*, de *Théodoret* et d'*Évagre*, avec les fragments de celle de *Philostorge*, 3 vol. in-fol., Paris, 1659, 1668, 1673. Ces Histoires sont accompagnées d'une traduction latine, de notes et de dissertations savantes sur divers points de l'histoire de l'Église. Il se proposait de publier, dans la même forme, les historiens ecclésiastiques latins; mais ce projet n'a point été exécuté. On lui doit encore des Notes sur le Lexique d'Harpocration et sur les Remarques dont Maussac l'avait accompagné : on les trouve dans les éditions de ce lexicographe, données par Gronovius et Blancard (*Voy.* HARPOCRATION). Les divers opuscules que Valois avait mis au jour séparément ont été recueillis par Pierre Burmann, *junior*, qui y a joint deux autres de ses écrits jusqu'alors inédits. Ce Recueil est intitulé : *H. Valesii emendationum libri quinque, et de criticâ libri duo*, etc., Amsterdam, in-4°., 1740. Après les ouvrages qu'annonce le titre, on y trouve le Discours à la reine de Suède, les Éloges de Sirmond, de Dupuy et de Pétau, le Discours sur la paix, les deux Dissertations opposées de N. Rigault et de Boulliau : *De populis fundis*, et l'opinion de Valois sur le même sujet. A la tête, est la Vie de l'auteur, écrite par son frère Adrien; biographie intéressante, où sont retracés avec franchise les talents et les défauts de celui qui en est l'objet. Il nous apprend que Valois avait entrepris un travail considérable sur les lois des Athéniens, mais qu'il l'abandonna lorsque Samuel Petit eut publié le sien. Les savants déplorent une semblable résolution, qui les a privés d'un traité important, que celui de Petit est loin de remplacer. Burmann a encore inséré plusieurs Lettres de Henri de Valois à Nicolas Heinsius, dans le cinquième volume du *Sylloge epistolarum*. Après la mort de Valois, ses livres, chargés de notes de sa main, furent mis en vente par sa veuve. Prousteau, savant professeur en droit à Orléans, les acheta à un prix élevé; et à sa mort, il les légua à la bibliothèque de cette même ville. M. de Villoison, qui s'y réfugia à une des époques les plus orageuses de la révolution, s'occupa à faire le dépouillement de ces notes. Il en résulta un recueil considérable, qu'il a laissé à un littérateur distingué de la capitale. SI—D.

VALOIS (ADRIEN DE), seigneur de La Mare, frère du précédent, naquit à Paris le 14 janvier 1607. Il suivit son frère au collége de Clermont, et y fit ses études avec succès, sous les maîtres habiles qui y enseignaient. Quand elles furent terminées, il s'appliqua avec ardeur à une lecture réfléchie des écrivains grecs et latins. Il trouvait le motif d'une noble émulation dans l'exemple de ce frère qui déjà s'était acquis un nom par ses connaissances, et d'utiles conseils chez les savants dont elles lui avaient gagné l'amitié. Pour son premier essai, il prit part aux attaques que dirigeaient alors presque tous les hommes de lettres, contre le fameux parasite Montmaur. « Je ne voulus pas, dit-il lui-même, » être des derniers à prendre parti

» dans une guerre si plaisante. » Il publia donc un écrit, sous le titre pompeux de *P. Montmauri opera in duos tomos, illustrata à Q. Januario Frontone*, Paris, 1643, in-4°. Ces OEuvres se réduisent à deux courtes pièces que l'éditeur a accompagnées de notes satiriques, et de quelques épigrammes latines : il y joignit encore tous les vers français et latins lancés contre Montmaur, u'il put rassembler. Ce recueil est deven rare ; mais Sallengre l'a augmenté depuis (*V.* MONTMAUR). Il nous apprend qu il se déguisa sous le nom de *Quintus Januarius Fronto*, parce qu'il était le cinquième de ses frères, qu'il était né au mois de janvier, et qu'il avait le front large et élevé. Mais l'histoire de France devint l'objet particulier de ses recherches. Il employa plusieurs années à en étudier les monuments soit imprimés soit manuscrits. Critique judicieux, il a suivi les règles les plus sages pour résoudre les difficultés que présentent des faits si éloignés de nous, et couverts de tant d'obscurités. Bientôt un ouvrage considérable sur les premiers temps de la monarchie française le fit connaître avec éclat ; il est intitulé : *Gesta Francorum, seu rerum francicarum, tom.* I-II-III, Paris, 1646-1658, 3 vol. in-fol. L'auteur y retrace, d'un style pur et élégant, l'histoire des Gaulois et des Francs, depuis le règne de l'empereur Valérien jusqu'à la déposition du roi Childéric, dans un intervalle de cinq siècles, de l'an 254 à l'an 752. C'est un savant commentaire des récits que nous ont transmis Grégoire de Tours, Frédégaire et d'autres. Les faits y sont discutés avec une grande érudition. Il est à regretter que cet ouvrage ne soit pas plus connu. L'auteur y répand le plus grand jour sur les origines de notre nation. Dans cet ouvrage, il avait donné le titre de monastère à l'église ou basilique de Saint-Vincent de Paris. Cette opinion avait surpris quelques savants. L'auteur la défendit dans deux écrits qui ont pour titre : *Disceptatio de basilicis quas primi Franc. reges condiderunt*, etc., Paris, 1658, in-8°. — *Disceptationis de basilicis defensio adversùs F. Launoii de eâ judicium*, Paris, 1660, in-8°. La réputation que lui acquirent ces productions lui méritèrent la faveur de Louis XIV. Il reçut le titre d'historiographe du roi, avec un honoraire de douze cents francs, et il partagea ces avantages avec son frère. Ces récompenses ne pouvaient que l'exciter à de nouveaux travaux. Ayant recouvré deux anciens poèmes, qui n'avaient pas encore vu le jour, il les publia sous ce titre : *Carmen panegyricum de laudibus Berengarii Aug.; et Adelberonis episc. Laudunensis, ad Robertum regem Francor. carmen; ab Had. Valesio è veter. codicibus eruta et notis illustrata*, Paris 1663, in-8°. Le premier poème est un éloge de l'empereur Bérenger ; l'autre est une satire contre les vices des courtisans et des religieux. Plus tard notre histoire lui fut encore redevable d'un autre ouvrage important : *Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*, Paris, 1676, in-fol. Le livre que d'Anville a publié sous le même titre n'a pas fait oublier celui de Valois. Quelques-unes de ses assertions ayant été attaquées par dom Germain, religieux bénédictin, il les défendit dans un écrit qui a pour titre : *Notitiæ Galliarum defensio*, Paris, 1684, in-8°., publié avec un autre écrit, où il combat le

P. Chifflet sur la durée du règne de Dagobert Ier. Ce sont là les principaux ouvrages de ce savant. Ayant été mis au nombre des gens de lettres auxquels Louis XIV assigna une pension, il acquitta la dette commune, en publiant un éloge de ce grand prince, où il loue surtout la munificence qu'il avait déployée pour leur rétablissement. Ce discours parut en 1664, Paris, in-4°. On le retrouve dans le Recueil de Burmann, cité dans l'article précédent. En 1666, ayant été consulté sur l'authenticité du fragment de Pétrone découvert à Trau en Dalmatie, il la combattit dans une dissertation adressée à M. Wagenseil, et imprimée avec une autre de ce savant, Paris, 1666, in-8°. Dix ans après, ayant perdu son frère, il en publia la vie (Paris, 1676, in-12); et cette pièce se voit à la tête de l'édition d'Eusèbe et dans le Recueil de Burmann, qui, dans celui qu'il a donné aussi des lettres de plusieurs hommes célèbres, en a inséré quelques-unes d'Adrien de Valois à Nicolas Heinsius. Il rendit un autre service à la mémoire de son frère, en publiant une seconde édition d'Ammien Marcellin, corrigée et augmentée de beaucoup de remarques nouvelles, et d'une dissertation sur l'hebdome. Cette édition est de 1681, Paris, in-fol. Depuis cette époque, il se voua au repos, goûtant le calme d'une vieillesse honorée, ne sortant que rarement, et n'admettant auprès de lui que quelques amis empressés à venir s'éclairer de ses lumières. Il avait refusé les faveurs de la fortune. Il nous apprend que M. de Montausier lui fit proposer la place de sous-précepteur de M. le Dauphin; mais on exigeait qu'il restât célibataire et qu'il portât l'habit ecclésiastique : il ne jugea pas à propos d'accepter à cette condition, et il se félicite d'avoir pris ce parti. Il mourut le 2 juillet 1692. A l'exemple de son frère, il s'était uni, dans un âge avancé, à une compagne qui fit le bonheur du reste de sa vie. De ce mariage, il eut un fils dont l'article suit. Si—d.

VALOIS (Charles de) de La Mare, fils du précédent, naquit à Paris le 20 déc. 1671, et reçut sa première éducation de son père, qui lui inspira le goût des lettres. Admis de bonne heure dans la société des savants, il eut part à la première édition du *Menagiana* en 1692 (*V.* La Monnoie); et après la mort de son père il publia, sous le titre de *Valesiana*, des remarques historiques et critiques qu'il avait recueillies, soit dans ses manuscrits, soit dans sa conversation. Ce livre parut, en 1694, à Paris, in-12. Il plaça à la fin les poésies latines de son père; depuis il en communiqua quelques autres à Burmann, qui les a insérées à la fin du recueil déjà mentionné. On peut s'étonner à bon droit de la liberté qui règne dans quelques-unes de ces pièces, *tetricis Catonibus non legenda*, dit Burmann. Valois ayant pris ses degrés en droit, se fit recevoir avocat en 1696; mais il ne fréquenta point le barreau, et il refusa d'acheter une charge de magistrature, pour pouvoir se livrer sans partage à la culture des lettres et de la numismatique. Il parvint à former un cabinet, dans lequel il avait rassemblé plus de six mille médailles rares et singulières, entre autres, une suite de deux mille médailles impériales, grand-bronze. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1705; et il en fréquenta les séances avec une exactitude dont il ne se relâcha jamais. Il annonçait, en

1724, la publication prochaine d'une édition de *Florus*, avec les notes de son père (1). Il se chargea de revoir l'*Histoire des Arsacides*, que Jean-Foi Vaillant avait laissée manuscrite, et l'enrichit d'une Préface (*Voy.* VAILLANT, ci-dessus, page 256). Il fut honoré du titre d'antiquaire du roi. Il vivait dans la retraite, heureux auprès d'une compagne à laquelle il s'unit de bonne heure, et qu'il perdit après quarante-cinq ans d'une tendre union, ainsi que deux enfants qu'il en avait eus. Mais bientôt son isolement lui devint à charge, et l'état chancelant de sa santé le porta à s'assurer des secours devenus indispensables. Il épousa, à l'âge de soixante-quinze ans, une amie de sa première femme, et survécut peu à cet événement. Il mourut à Paris le 27 août 1747, sans laisser de postérité. Son caractère, dit Fréret, n'offrait rien qu'une modestie et une méfiance de lui-même portées jusqu'à l'excès, et qui peut-être ont empêché plus d'une fois de rendre assez de justice à sa capacité et à l'étendue de ses connaissances. On a de lui, dans le Recueil de l'académie des inscriptions, I. *Discours*, dans lequel on prétend faire voir que les médailles qui portent pour légende : *Fl. Cl. Constantinus jun. N. C.*, n'appartiennent point à Constantin-le-Jeune, fils de Constantin-le-Grand, II, 543-66. II. *Dissertation sur les Amphyctions*, III, 191-227, et V, 405-15. III. *Histoire de la première guerre sacrée*, VII, 201. IV. *Histoire de la seconde guerre sacrée*, , IX, 57; XII, 177. On trouve encore dans le même Recueil l'analyse de sa Dissertation sur les *Néocores*; de son *Histoire des censeurs romains*; de ses *Mémoires* sur les différents usages du *verre* chez les anciens, et sur les *richesses* du temple de Delphes; et enfin de ses Observations sur les *médailles* de Mezzabarba (*V.* ce nom), et sur différentes médailles inédites. Voyez son Éloge, par Fréret, tome XXI, 234-45.

SI—D et W—S.

(1) Voy. la lettre qu'il écrivait à un libraire de Hollande, dans le supplément aux *Emendationes* de H. de Valois, p. 88.

VALOIS (LOUIS LE), jésuite, né à Melun le 16 décembre 1639, entra de bonne heure au noviciat de la société. De violents maux de tête le forcèrent d'en sortir; mais sa santé s'étant rétablie peu-à-peu, il reprit sa première vocation, et fit ses vœux chez les Jésuites, qui l'employèrent d'abord à l'instruction dans les colléges. Il professa la philosophie à Caen, pendant dix ans, et se fit aimer de la jeunesse par ses talents et son heureux caractère, en même temps qu'il rendait des services au dehors dans l'exercice de son ministère. Il dirigeait plusieurs communautés, et donnait des retraites dans le clergé. Le maréchal de Bellefonds, alors retiré en Normandie, se lia étroitement avec lui. Le Valois allait tous les ans passer quelque temps chez le maréchal, à l'Isle-Marie, et il y établit des retraites pour les laïques. Zélé pour toutes les bonnes œuvres, il eut beaucoup de part à la fondation de l'hôpital général de Caen. Rappelé à Paris par ses supérieurs, il s'y livra aux mêmes soins, et commença, en 1682, à donner des retraites pour les gens du monde et pour les personnes de différentes conditions. Le roi favorisa ces exercices; plusieurs grands seigneurs se mirent sous la direction du P. Le Valois. Le duc de Beauvilliers professait pour lui une estime toute par-

ticulière, et l'on croit que ce fut ce duc qui le fit choisir pour confesseur des princes, petits-fils de Louis XIV. Ainsi Le Valois fut associé aux soins de Beauvilliers et de Fénélon auprès du duc de Bourgogne, et il exerça ce ministère. Les jeunes princes lui témoignèrent une entière confiance, et le duc de Bourgogne, le sachant malade, lui écrivit une lettre remplie de marques de bienveillance et d'attachement. Le Valois fut nommé supérieur de la maison professe, rue St-Antoine, à Paris, et y mourut le 12 septembre 1700. On voit par une lettre du duc de Beauvilliers combien il fut sensible à cette perte. On publia, en 1758, des *OEuvres spirituelles* du P. Le Valois, 3 vol. in-12; le P. Bretonneau en fut l'éditeur. Ces *OEuvres* contiennent des Lettres, des Exhortations et entretiens sur des sujets de piété, et ont été plusieurs fois réimprimées; en tête du premier volume est une *Préface historique sur la vie et les ouvrages de Le Valois*. Cette *Préface* est intéressante et donne une heureuse idée des vertus du pieux jésuite. Feller lui attribue encore un petit écrit contre les sentiments de Descartes; mais il n'en donne point le titre. P—c—t.

VALOIS (Yves), physicien et littérateur estimable, était né à Bordeaux le 2 novembre 1694. Ayant embrassé la règle de saint Ignace, il fut pourvu de la chaire d'hydrographie à l'école de la Rochelle, et il la remplit pendant plus de trente ans, avec autant de zèle que de succès. La culture des lettres le délassait de ses travaux, et il communiquait les fruits de ses loisirs à l'académie dont il était l'un des membres résidents depuis sa création (1732). Touché de l'ignorance où sont la plupart des marins, des principes de la religion, il composa deux ouvrages destinés à leur faire connaître les vérités du christianisme, et à les mettre en garde contre les sophismes de ses détracteurs. Lors de la suppression de l'institut, le P. Valois quitta la Rochelle; mais on ignore le lieu de sa retraite. Son nom ne se trouve plus en 1769 dans la liste des académiciens de cette ville (*Voy.* la *France littéraire*); et l'on peut conjecturer qu'il était mort quelques années auparavant. C'est à tort que quelques dictionnaires l'appellent *de Valois;* ses écrits ne portent point le *de*. On connaît de lui : I. *La science et la pratique du pilotage*, la Rochelle, 1735, in-4°. L'auteur annonçait un Traité sur la manœuvre des vaisseaux; mais il ne l'a pas publié. II. *Conjectures physiques sur la cause, la nature et les propriétés du sel marin*, d'après quelques observations sur un marais salant (de l'Aunis); avec un plan de ce marais. L'auteur adressa ses observations au P. Castel, qui les inséra dans les *Mémoires de Trévoux*, 1744, mars, 430-61. Elles ont été publiées de nouveau dans le *Recueil* de l'académie de la Rochelle, 1752, p. 141. Guettard, et depuis Grandjean de Fouchy (*Hist. de l'académ. des sciences, ann.* 1758), les ont attribuées, par erreur, au P. *Laval*, professeur d'hydrographie à Marseille. III. *Observations sur les auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, la Rochelle, 1749, in-4°. IV. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer*, dédiés au duc de Penthièvre, ibid., 1747, 2 vol. in-12; seconde édit., Lyon, 2 vol. in-12. Il y a des observations critiques sur cet ouvrage dans les

Nouvelles ecclésiastiques, du 26 mars 1748; et dans la feuille du 17 septembre suivant, il est question d'une brochure relative aux *Entretiens*. V. *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion*, Lyon, 1751, 2 volumes. in-12. Cet ouvrage est la suite nécessaire du précédent. VI. *Observations curieuses* sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires; et observations sur la critique qui s'exerce dans les académies pour la perfection du style, Amsterdam, 1755, in-12. VII. *Lettres d'un père à son fils, sur l'incrédulité*, Paris, 1756, in-12. VIII. *Lectures de piété*, à l'usage des maisons religieuses, ibid., 1764, in-12. IX. *Recueil de dissertations littéraires*, ibid., 1765; ou Nantes, 1766, in-8°. On y retrouve les opuscules indiqués sous les n°s. III et VI. X. *Avis sur l'incrédulité moderne*, ibid., 1766, in-8°. XI. *Avis charitables à ceux qui ont le malheur de vivre dans l'incrédulité*, ibid., 1767, in-8°. W—s.

VALOIS (Charles de). *Voy.* Angoulême.

VALORI (Baccio ou Bartolommeo l'ancien), né à Florence, en 1354, d'une famille patricienne (1), fut, pour la première fois, des dix de Balie, en 1390, lorsque les Florentins étaient en guerre avec Galeazzo Visconti, et il harangua ses concitoyens en les excitant à se battre vaillamment. Il fut réélu six fois pour cette magistrature, et tour-à-tour gonfalonier de justice, ambassadeur, ou chargé d'autres fonctions publiques. Il maria aux premières familles de Florence les quatre filles qu'il eut de ses deux femmes, et mourut le 2 septembre 1427, ainsi que nous l'apprend l'inscription latine assez grossièrement sculptée dans l'église de Santa-Croce à Florence, où il fut inhumé. *Voy.* sa Vie par Luca della Robbia, et les *Famiglie nobili Fiorentine*, par Sc. Ammirato. Ug-i.

VALORI (François), neveu du précédent, et l'un des premiers hommes d'état de la république florentine, était né, en 1439, à Florence, de Philippe Valori et de Picchina de Pierre Capponi. Après d'excellentes études, il s'adonna à la philosophie platonicienne, qui était alors en vogue. Bientôt, ayant pris une part active à la direction des affaires publiques de sa patrie, il y porta cette élévation, principal caractère de l'école philosophique qu'il avait adoptée. Il fut employé à des ambassades, et nommé quatre fois gonfalonier de justice; Ammirato lui donne le titre de grand citoyen. Aux qualités de l'âme, il réunissait les dons extérieurs, ce qui avait contribué à lui acquérir de l'ascendant sur le peuple, dont plus tard il fut la victime. Ami de tous les grands hommes florentins de son époque, Ficino, Machiavel et Savonarola, Valori desirait une réforme des abus, que ce dernier avait prêchée avec un zèle si courageux. Lorsque la sévérité des mœurs de ce moine éloquent, et ses invectives contre les désordres de la cour de Rome, eurent excité contre lui les nombreux ennemis qui le traînèrent à la mort, Valori fit tous ses efforts pour conjurer l'orage et pour le soustraire à la fureur populaire; mais il périt lui-même dans cette

(1) Les Valori s'appelaient anciennement Rustichelli; mais l'un d'eux, dont le nom de baptême était Valore, donna occasion de changer le nom même de famille, ainsi qu'on le voit dans l'arbre généalogique de cette ancienne maison, que Scipione Ammirato a conservé.

Rustichella domus, nunc est Valoria proles.

émeute, le 8 avril 1498. Sa femme, frappée d'un javelot, tomba morte au moment où elle s'était mise à la fenêtre de sa maison afin de tâcher d'en faire descendre sa fille, et de la mettre en sureté. Cette maison fut pillée et brûlée. Il méritait un meilleur sort, observe Machiavel, cet homme vertueux et si dévoué à sa patrie, ce citoyen, qui, après avoir rempli les premiers emplois de la république, mourut si pauvre que ses neveux renoncèrent à sa succession. Marsilio Ficino, dans une lettre latine adressée à Nicolas, neveu de François Valori, parle de celui-ci en termes aussi honorables que l'a fait Machiavel. UG—I.

VALORI (NICOLAS), né, à Florence, d'une famille patricienne, eut pour maître Marsilio Ficino, traducteur de Platon et fondateur, en Italie, de l'école des néo-platoniciens. Valori s'y distinguait, lorsqu'il fut détourné de la philosophie par des emplois publics et par des ambassades. La plus importante de toutes fut auprès de Louis XII, roi de France. Il devint ensuite prieur de la république florentine; plus tard, s'étant trouvé inculpé dans la conspiration de Boscoli et de Capponi, il avait été condamné à une réclusion perpétuelle; mais l'intervention de Léon X, lors de son avénement au pontificat, lui fit rendre la liberté. Ce fut alors qu'il envoya à ce pape la Vie de Laurent de Médicis, qu'il avait composée en latin, l'année même de la mort de ce prince (1492). Une traduction, ou plutôt une paraphrase de cette Vie, faite par Philippe Valori, frère de l'auteur, avait déjà paru dans le *Diario de' successi più importanti seguiti in Italia dal 1498 al 1512*, à Florence, Giunti, 1568; mais le texte latin, tiré des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne à Florence, fut publié, pour la première fois, par l'abbé Laurent Mehus, Florence, 1749; in-8°., de 67 pages, précédé d'une dédicace au cardinal Jean de Médicis, devenu pape sous le nom de Léon X. Cette Vie a été traduite en français par Goujet, Paris, 1761. Voy. Zaccaria : *Storia letteraria d'Italia*, tome 1, p. 154-156. UG-I.

VALORI (Le comte FRANÇOIS-FLORENT DE), né à Toul en 1763 cadet d'une ancienne et nombreuse famille originaire de Florence, entra fort jeune dans les gardes-du-corps, et faisait partie de cette troupe, lorsqu'elle essaya de défendre le palais de Versailles contre la populace, dans les journées des 5 et 6 octobre 1789. Licencié peu de temps après cet événement, M. de Valori continua d'habiter Paris, jusqu'au voyage de Varennes. La reine ayant alors demandé à un officier trois gardes-du-corps robustes et capables de soutenir une longue fatigue, cet officier lui donna MM. de Valori, de Malden et de Moustier, tous trois remplissant bien les conditions indiquées, mais d'ailleurs peu propres à tout ce qui pouvait exiger de la présence d'esprit et de la capacité. Ce mal-entendu fut une des premières causes des malheurs du fatal voyage (*Voy.* MARIE-ANTOINETTE). Valori y fut chargé de précéder la voiture du roi, et il s'acquitta assez bien de cette mission jusqu'à l'entrée de Varennes, où, ne trouvant pas le relai qu'avait dû y envoyer M. de Bouillé, il ne sut recourir à aucun autre moyen de faire passer la famille royale. Arrêté et ramené à Paris, avec le monarque, dont il ne voulut point se séparer, il eut beaucoup à souffrir des injures et des mauvais traite-

ments de la populace, surtout à l'entrée de la capitale. Conduit prisonnier à l'Abbaye avec ses camarades, il ne recouvra la liberté qu'au mois de septembre suivant, lorsque le roi en fit une des conditions de l'acceptation qu'il donna à la nouvelle constitution. Valori eut alors l'honneur de paraître devant la famille royale, qui le combla de marques d'affection et du plus vif intérêt. La reine le chargea d'une mission pour la princesse de Lamballe, à Bruxelles. Ne pouvant plus rentrer en France, il se rendit à Berlin, où le général Kalkreuth le nomma son aide-de-camp. Il fit plusieurs campagnes en cette qualité; et ne revint dans sa patrie qu'en 1814. Louis XVIII le nomma alors officier dans une compagnie de ses gardes. Il suivit le roi à Gand, en 1815, et fut, après son second retour, décoré du cordon rouge, et nommé maréchal-de-camp et grand prévôt du département du Doubs. Il mourut à Toul le 17 juillet 1822. Dans son *Précis du voyage à Varennes*, Paris, 1816, in-8°. Valori, a avancé quelques faits que plus tard ont démentis d'autres acteurs de ce malheureux événement, intéressés comme lui à se justifier dans une affaire où il est assez évident que tous eurent des torts. Pendant son séjour à Besançon, où il se fit aimer et estimer par la douceur et la sagesse de son caractère, le comte de Valori a publié une brochure sur les *Moyens d'éteindre la mendicité*. M—D j.

VALPERGA DI CALUSO (THOMAS DES COMTES MASINO), mathématicien et littérateur piémontais, né à Turin le 20 déc. 1737, fut envoyé à Malte, dès l'âge de douze ans, comme page du grand-maître, et passa de là au collége Nazaréen de Rome. L'histoire du maréchal de Saxe étant tombée entre ses mains, sa jeune imagination parut s'enflammer au récit des exploits militaires. Voulant suivre cette inspiration, il monta, en 1764, à bord d'une galère de l'ordre, et il en devint bientôt le commandant. Nommé ensuite sous-lieutenant de galère au service de son souverain, et s'étant trouvé à Nice, il y rencontra des jésuites, qui, frappés d'admiration pour ses talents et ses connaissances, firent tous leurs efforts pour le déterminer à entrer dans leur ordre. Il hésita quelque temps; mais étant allé à Turin, il vit qu'on voulait donner l'air d'une résolution arrêtée à ce qui n'était chez lui qu'un projet naissant : il y renonça entièrement et fit une caravane de Malte à Palerme, où il connut un père de l'oratoire, qui lui inspira une sympathie plus douce que les jésuites n'avaient pu faire. Il se rendit alors à Naples, où il prit l'habit de saint Philippe Neri à l'âge de vingt-quatre ans. Élu bibliothécaire, et ensuite professeur de théologie, il aurait passé sa vie dans cette retraite paisible et studieuse, dont il ne parlait jamais que comme de l'époque la plus heureuse de sa vie, si, en 1768, le gouvernement napolitain n'eût exclu des ordres religieux tous les étrangers. Retourné dans sa patrie, Caluso n'en suivit pas moins la vie simple et retirée dont il avait pris l'habitude. S'étant établi à Turin, il y fonda une société littéraire, et fut associé à l'académie de peinture et à celle des sciences, dans laquelle il exerça, pendant dix-huit ans, les fonctions de secrétaire. Quelques années plus tard commença le cours de ses nombreuses publications sur des sujets si variés. Il n'interrompit ses études

que pour des voyages, qui lui servaient en même temps de délassement et de moyens d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce fut pendant l'un de ces voyages, en 1772, qu'Alfieri eut le bonheur de le connaître à Lisbonne. « Époque mémorable et chère, dit ce poète dans ses Mémoires, où j'ai connu l'abbé Caluso, qui excusa mon ignorance avec une indulgence d'autant plus généreuse que son savoir était immense. L'amitié et la société si douce de cet homme extraordinaire m'inspirèrent les meilleures pensées. » Depuis cette époque, le nom de Caluso revient souvent dans les Mémoires d'Alfieri, et il l'accompagne toujours d'épithètes honorables, dont on sait qu'il n'était pas prodigue. Ce fut à cet ami qu'il dédia sa tragédie de Saül. Caluso, de son côté, n'affectionnait pas moins tendrement Alfieri. Il le suivit dans différentes contrées où son humeur inconstante le conduisit sans cesse. Il savait, par sa douceur et sa prudence, calmer ce caractère altier et sauvage. Les dernières pages de la Vie d'Alfieri, contenant les détails de sa mort, furent écrites par Caluso, qui fut aussi l'éditeur de ses œuvres posthumes, ainsi que son ami l'avait souhaité. Comme il arrive souvent, le caractère de ces deux hommes, qui s'étaient liés d'une amitié si intime, avait peu de ressemblance. Alfieri ne fut pas seulement un grand écrivain, mais un grand homme et un grand citoyen par les sentiments énergiques et élevés qu'il tâcha d'inspirer à sa nation, que l'on accusait, avec trop de justice, de mollesse et de dégradation : mais il n'était pas, à beaucoup près, un homme irréprochable ; et Caluso le fut réellement. Alfieri poussait tout à l'extrême, et Caluso était l'homme du monde le plus modéré. Alfieri avait peu d'instruction, et Caluso était un des hommes les plus savants de son siècle. Alfieri, qui changea si fréquemment de lieu, qui essaya de tant de genres de vie, ne parut jamais content de personne : il ne le fut pas de lui-même. Caluso, au contraire, était très-satisfait de la portion de bonheur qui lui était échue; et dans ses derniers moments, il déclara à ses amis qu'il mourait content de ses souvenirs et de l'espoir d'un avenir encore plus heureux. Depuis 1800 jusqu'en 1814, il consacra une grande partie de ses soirées à enseigner à quelques jeunes gens les littératures grecque et orientale, dont il avait rétabli l'étude en Piémont, puisque avant même d'en ouvrir une école chez lui il les avait professées à l'université de Turin, où il remplit successivement les fonctions de membre du grand conseil et de directeur de l'observatoire pour la partie astronomique. En 1814, il fut nommé président et directeur d'une des classes de l'académie des sciences et des lettres, qu'il a tant illustrée par ses nombreux travaux, et qu'il a soutenue avec un grand zèle jusqu'à ses derniers jours et dans les temps les plus difficiles. La bibliothèque publique de Turin reçut un don magnifique de l'abbé Caluso, consistant en une ample collection de manuscrits hébraïques et arabes, d'éditions précieuses du quinzième siècle et de livres les plus recherchés dans les langues orientales. Depuis le 8 février 1814, on voyait déjà à la bibliothèque le buste en marbre de l'abbé Valperga. Lorsque son présent y fut déposé, une inscription fut gravée audessous de ce buste. Elle était desti-

née à perpétuer le souvenir et la reconnaissance de ce bienfait. Ce nouvel hommage, quoique si juste, excita l'envie, et la seconde partie du monument disparut. Caluso etait membre de la Légion d'honneur, correspondant de l'Institut de France, de la société italienne de Vérone et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes de l'Europe. Il mourut à Turin, le 1er. avril 1815, âgé de soixante-dix-sept ans. Si l'ordre chronologique ne nous était pas prescrit dans la liste de ses écrits, nous pourrions les ranger dans trois classes distinctes, savoir : mathématiques, langues orientales et poésie. Il publiait sous son propre nom les ouvrages de mathématiques, et sous celui de *Didymus Taurinensis* ceux qui regardaient les langues orientales, et qu'il fit imprimer chez Bodoni. Enfin il prenait le nom pastoral d'*Euforbo Melesigenio*, que les arcadiens de Rome lui avaient donné, lorsqu'il publiait des vers italiens, latins ou grecs. Ces divers ouvrages sont : I. *Lettere dell' A. T. V. di M. al P. D. F. R. C. R., in cui si propone un metodo per la soluzione delle equazioni numeriche d'ogni ordine*, insérées d'abord dans un Recueil d'opuscules, publié à Turin par Briolo, et réimprimées séparément à Turin. II. *Descrizione di un celebre Codice greco della biblioteca de' monaci Benedettini della badia Fiorentina*, dans les *Novelle letterarie di Firenze*, 1779. III. *Notizie intorno a Giovanni Andrea de' Bussi vescovo di Aleria*, dans les *Piemontesi illustri*, 1781, 2 vol. in-8°. IV. *Didymi Taurinensis litteraturæ copticæ rudimentum*, Parme, 1783, in-8°. V. *Sur la mesure de la hauteur des montagnes par le baromètre*, Mémoires de l'académie royale des sciences de Turin, tome 1, 1784. Ce volume contient aussi une inscription latine au roi de Suède et un *Mémoire historique* de l'auteur. VI. *De l'utilité des projections orthographiques en général, et plus particulièrement pour entamer la recherche de l'orbite des comètes, et pour découvrir celles dont on attend le retour*, 1785. VII. *Addition à un Mémoire de M. Bernoulli, ayant pour titre : Essai d'une nouvelle manière d'envisager les différences ou les fluxions des quantités variables*. VIII. *Lettre au chev. J. N. Azara*, et préface de l'édition grecque des *Pastoralia* de Longus, Parme, Bodoni, 1786. IX. *De l'orbite d'Herschel*, ou *Uranus*, *avec de nouvelles tables pour cette planète*, acad. de Turin, 1786-1787. X. *Des différentes manières de traiter cette partie des mathématiques que les uns appellent* Calcul différentiel, *et les autres* méthode des Fluxions, 1787. XI. *De la navigation sur la sphéroïde elliptique, ses loxodromies et son plus court chemin*, 1788-1789. XII. *Rapport sur une carte des États du roi*. Le comte Prosper Balbo, un des biographes de Caluso, traduisit de l'italien en français ce *Rapport*, 1790-91. XIII. *Application des formules du plus court chemin sur la sphéroïde elliptique*, 1790-91. XIV. *Masino, scherzo epico di Euforbo Melesigenio P. A.*, Turin, 1791, in-12; Brescia, 1808, in-8°. Ce poème épique, que l'auteur donna comme un badinage, eut pourtant deux éditions. Le goût classique, qui caractérise l'auteur, perce ici jusque dans les plaisanteries. XV. *Notice de l'ouvrage d'Adler : Collectio nova numorum cuficorum*, Copenhague, 1792. XVI. *Didymi Taurinensis, de pronunciatione divini*

nominis quatuor litterarum, cum auctario observationum ad hebraicam et cognatas linguas pertinentium, Parme, 1799, Bodoni, in-8°. La véritable prononciation du nom de Dieu chez les Hébreux est une ancienne question. Philon, Théodoret, saint Jérôme, Frobenius, Diodore de Sicile y avaient apporté plus ou moins de lumière. Caluso y traite la question à fond. Voyez une Lettre d'Alfieri, adressée à l'auteur. L'opinion qui y est émise est fondée, non sur l'érudition, mais sur l'euphonie même que ce nom doit avoir. Voyez aussi Volney: *Hist. de Samuel, inventeur du sacre des rois*, note 1re. XVII. *De la résolution des équations numériques de tous les degrés*, acad. de Turin, 1792-1800. XVIII. *Exemple d'un problème dont la résolution analytique ne serait pas facile*, ibid. XIX. *La Cantica ed il Salmo XVIII secondo il testo ebreo, tradotti in versi da Euforbo Melesigenio*, P. A., Parme, 1800, Bodoni. XX. *Di Livia Colonna*, acad. de Turin, an. X et XI. XXI. *Della impossibilità della quadratura del cerchio*, Memorie della società italiana delle scienze, IX. XXII. *Teoria e calcolo di* $\int \frac{dz}{\log. z}$ ibid., XXII. XXIII. *Prime lezioni di grammatica ebraica*, Turin, 1805, in-4°. XXIV. *Della poesia libri tre*, Turin, 1806, in-4°. XXV. *Latina carmina cum specimine græcorum*, Turin, 1807, in-8°. XXVI. *Versi italiani*, Turin, 1807, in-8°. XXVII. *Projet de tables du soleil et de la lune pour d'anciens temps*, académie de Turin, 1805-1808. XXVIII. *De la courbe élastique*, ibid. XXIX. *Sul paragone del calcolo delle Funzioni derivate coi metodi anteriori*, Società italiana delle scienze, XIV. XXX. *De la Trigonométrie rationelle*, acad. de Turin, 1809-10. XXXI. *Principes de philosophie pour des initiés aux mathématiques*, Turin, 1811, in-8°. XXXII. *Epistola Horatii ad Augustum in morte Mæcenatis, muneri cum aliis litteris missa ad amplissimum virum Ludovicum de Brême*, Turin, 1812, in-4°. XXXIII. *Ad eumdem Epistola altera ad criticam pertinens litterariam*, Turin, 1813, in-4°. XXXIV. *Elegia in luctu egregii adolescentis Ferdinandi Balbi, lecta ad classem literarum et artium*, acad. Taur., 1813, in-4°. XXXV. *Galleria di poeti italiani a Masino*, Turin, 1814, in-4°. XXXVI. *Horatii Oda ad genuinum metrum restituta*: dans l'opuscule intitulé *Prosperi Balbi de metris Horatianis*, Turin, 1815, in-8°. V. *Notice sur T. Valperga*, etc., par César Saluzzo; *Mag. encycl.*, 1815, IV, 390; *Degli studi e delle virtù di T. Valperga*, etc.; *Cenni storici di Lud. de Brême*, Milan, 1815, et la *Vie de l'abbé Valperga*, par Prosper Balbo. UG—I.

VALSALVA (ANTOINE-MARIE), anatomiste, né le 17 janvier 1666 à Imola, fut disciple de Malpighi et maître de Morgagni, qui fut ensuite l'éditeur de ses ouvrages et son biographe. Il pratiquait la médecine en même temps qu'il était professeur d'anatomie à l'université de Bologne, et chirurgien de l'hôpital des incurables dans cette ville. Il eut, en cette qualité, l'honneur d'abolir entièrement l'usage de l'ustion pour arrêter l'hémorragie dans les amputations. Il simplifia aussi les instruments de chirurgie, et en diminua le nombre. Les administrateurs de l'hôpital, voulant conserver le souvenir des services qu'il avait rendus à l'hu-

manité pendant vingt-cinq ans, firent graver une belle inscription sur son tombeau. Comme anatomiste, Valsalva s'acquit une grande réputation par ses découvertes sur l'oreille. L'auteur français du Traité *de l'organe de l'ouïe* avait déjà fait d'importantes recherches sur la structure de cet organe (*Voy.* DUVERNEY). Valsalva les poussa plus loin encore. Persuadé qu'il restait beaucoup à découvrir dans cette partie curieuse et difficile de l'anatomie, il employa seize ans à y faire des observations, et il disséqua plus de mille têtes humaines. A vingt-un ans, il avait trouvé, par lui-même, la manière de disséquer les reins d'un chien, sans que cet animal en mourût. Morgagni rapporte des faits qui prouvent quelle était son ardeur pour la science. Obligé d'interrompre une opération anatomique pour un voyage, il ne trouva plus, lorsqu'il revint, de fossoyeur qui voulût tirer de la tombe un cadavre enseveli depuis treize jours; et voyant que le seul de ces malheureux, qu'il avait décidé à force d'argent, abandonnait l'opération à moitié faite; il la termina lui-même, et ne lâcha sa proie que lorsqu'il eut tout examiné. Telle était sa passion pour la science, qu'il la communiquait à tous ceux qui l'entouraient. Plus d'une fois, tel qui s'était engagé auprès de lui comme domestique, le quitta étant devenu chirurgien. Il mourut d'apoplexie, à Bologne, le 2 février 1723; et plusieurs monuments en marbre lui furent élevés dans cette ville. Il a donné un ouvrage, devenu classique en Italie, sous ce titre: *De aure humanâ tractatus, in quo integra ejusdem auris fabrica, multis novis inventis et iconibus suis illustrata, describitur omniumque ejus partium usus indagatur*, etc., Bologne, 1704, in-4°.; seconde édition, Utrecht, 1707; troisième édition, Genève, 1716; la quatrième parut à Venise, en 1740, in-4°., par les soins de Morgagni, qui la corrigea d'après les manuscrits laissés par son maître. Elle contient trois dissertations que ce grand anatomiste avait lues à l'académie de Bologne, ainsi que la Vie de Valsalva, écrite en latin par Morgagni. Celui-ci y ajouta dix-huit lettres latines très-savantes, dans lesquelles il a relevé le mérite des trois dissertations avec la même impartialité qu'il en a blâmé et corrigé les défauts. UG—I.

VALSECCHI (Dom *VIRGINIUS*), savant bénédictin, né en 1681 à Brescia, entra, jeune encore, dans la congrégation du Mont-Cassin, à Florence, où il professa la philosophie, les sciences sacrées et le droit-canon. Il se livra aussi, avec succès, aux antiquités. Ses amis de Venise, entre autres Apostolo Zeno, ayant échoué dans leurs démarches pour lui procurer, dans l'université de Padoue, une chaire qui fut donnée à l'Augustinien Tonti, le duc de Toscane Côme III lui conféra, en 1711, une chaire d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Il fut ensuite élu abbé de son monastère, à Florence; et il y mourut le 5 août 1739. Ses ouvrages sont: I. *De M. Aurelii Antonini Elagabali tribunitiâ potestate V. Dissertatio historico-chronologica*, Florence, 1711. Les opinions des écrivains sur la durée du règne de l'empereur Éliogabale ne s'accordent guère. De là les ténèbres qui enveloppent des points importants de l'histoire chrétienne

au troisième siècle. Valsecchi, s'essayant à les dissiper, suivit Dion Cassius, guide à la vérité trop peu sûr, au milieu de cette obscurité. Vignoli et Della Torre publièrent des écrits dans lesquels ils combattirent quelques-unes de ses assertions. Encouragé par Bianchini, Valsecchi répondit à ces objections, par la Dissertation suivante : II. *De initio imperii Severi Alexandri Augusti Dissertatio*, Florence, 1715. Dans cette Dissertation, l'auteur, après avoir répondu aux objections qu'on lui avait faites, tâche d'établir, par de nouveaux arguments, sa première thèse. Voy. Gibbon, livre I. III. *Giovanni Gersen, abate dell' ordine di S. Benedetto, sostenuto autore de' libri dell' Imitazione di G.-C., contra il sentimento dell' autore della Dissertazione premessa alla nuova italiana traduzione de' medesimi libri pubblicata in Lucca l'anno 1723, Dissertazione*, Florence, 1724. Dans la question de savoir quel est l'auteur de l'*Imitation*, Valsecchi se rangea du côté de ceux qui soutiennent que c'est Gersen ; et il eut le mérite de faire connaître un manuscrit de cet ouvrage que l'on conservait dans la bibliot. des Bénédictins de Florence, si toutefois ce n'est pas le même qui avait déjà été publié par Montfaucon. M. Gence, fondé sur l'identité du titre et d'une clause, paraît en douter, quoique la date des deux manuscrits soit différente. Valsecchi fit une autre remarque, échappée à ses devanciers : elle consiste à avoir entrevu le nom de Gersen effacé dans un autre manuscrit (Voy. *De Imit. Christi*, par M. Gence, Paris, 1826, p. LXXVII et LXXXI). IV. *Epistola de veteribus Pisanæ civitatis constitutis*, etc. *ad D. Guidonem Grandi*, etc., Florence, 1727. Godefroi Hoffmann inséra cette Épître dans le 3e. vol. de l'*Historia juris romano-Justinianæi*, Leipzig, 1726. Valsecchi y soutient que le Code célèbre des Pandectes avait été porté directement de Constantinople à Pise. C'était aussi l'opinion du P. Grandi, à qui Valsecchi adressa son Épître. L'opinion plus généralement reçue était que les Pisans l'avaient trouvé lors du sac d'Amalfi, en 1135, et que l'empereur Clotaire le leur avait donné. Tanucci défendit cette opinion ; et il s'ensuivit une querelle opiniâtre entre celui-ci et Grandi. V. *Compendio della Vita della beata Catterina de' Ricci*, Florence, 1733, in-4°. ; Rome, 1746, in-8°. ; Florence, 1746. VI. *Delle indulgenze*, etc., Florence, 1734. Valsecchi laissa quelques autres ouvrages inédits. Voyez Fabroni, *Vitæ Italorum*, tome IV, édit. de Rome ; et les *Note del Zeno al Fontanini*, tome II. UG—I.

VALSECCHI (ANTONIN), dominicain, né en 1708 à Vérone, entré dans une congrégation religieuse de l'état de Venise, y fut chargé de l'enseignement de la philosophie. Suivant l'institut de l'ordre qu'il avait embrassé, il employa la première partie de sa carrière à la prédication, et il parcourut les principales chaires d'Italie. En 1758, il fut élu professeur de théologie à l'université de Padoue, et il en remplit les fonctions pendant trente-trois ans et jusqu'à sa mort, arrivée en 1791. Ses ouvrages sont : I. *Riflessioni sopra la lettera responsiva intorno la quaresima appellante*, Venise, 1740. II. *Orazione in morte di Apostolo Zeno*, Venise, 1750. Ce discours peut donner une idée du faux genre d'éloquence sacrée qui ne régna que trop long-temps en

Italie : éloquence verbeuse, déclamatoire, visant à l'effet par des lieux communs et par les moyens les plus vulgairement faciles. Quant à la doctrine de Valsecchi, son rigorisme était tel qu'il emploie dans cette Oraison de longs détours pour excuser son ami Zeno d'avoir écrit des drames qui sont pourtant d'un genre bien moins érotique que ceux de Métastase. III *Oratio ad Theologiam*, Padoue, 1758. IV. *Dei fondamenti della religione, e dei fonti dell' empietà*, Padoue, 1765, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est dédié à Clément XIII. V. *La Religione vincitrice relativa ai libri de' Fondamenti*, etc., Padoue, 1776, 2 vol. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur réfute l'*Examen des Apologistes* par Fréret, est une continuation du précédent. VI. *La Verità della Chiesa cattolica romana*, Padoue, 1787. VII. *Prediche Quaresimali*, œuvre posthume, Venise, 1792. VIII. *Panegirici e Discorsi*, œuvre posthume, Bassano, 1792. Quelques-uns des ouvrages du P. Valsecchi ont été réimprimés, et traduits en latin, en français, et même en polonais. Dans ses sermons, comme dans ses autres écrits, il se montra toujours fort ardent à poursuivre l'impiété, et donnait facilement à beaucoup d'écrivains la qualification d'athée. Comme avant de publier ses ouvrages il en lisait des fragments à l'académie de Padoue, l'abbé Cesarotti, qui en était le secrétaire perpétuel, en rendait compte dans ses *Relazioni accademiche*, de la manière la plus impartiale, plaçant les assertions des philosophes du dix-huitième siècle à côté de celles du P. Valsecchi, et laissant à ses lecteurs le soin de prononcer. UG—I.

VALTERIE (l'abbé DE LA), né à Verneuil dans le Perche, avait été jésuite. Il est auteur de plusieurs *Lettres* anonymes sur les énigmes en paroles et en peinture qui furent insérées dans le *Mercure*, janvier et juillet, 1678. On lui doit aussi des traductions, oubliées depuis longtemps, d'*Homère*, de *Perse* et de *Juvénal* ; il dédia sa Traduction de Perse à Boileau. Quelques curieux recherchent encore celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de l'édition de Hollande, *suivant la copie*, 1682, 4 vol. in-12, à cause des gravures de Schoonebeck, dont elle est ornée. Voy. *Bibl. franç.* de l'abbé Goujet, tom. IV ; et VALLETTRYE. W—S.

VALTRINI (JEAN-ANTOINE), littérateur, né à Rome l'an 1556, entra chez les Jésuites en 1574, et enseigna les belles-lettres, la théologie morale et la Sainte Écriture au collége romain. La Bibliothèque des écrivains de la société l'appelle *Vir candidi ingenii multæque eruditionis*. Il mourut à Lorette le 31 août 1601. Dans sa jeunesse, lorsqu'il professait les belles-lettres, il avait écrit : I. *De re militari veterum Romanorum*, lib. VII, Cologne, 1597, in-8°. En louant cet ouvrage, Tiraboschi dit que l'auteur y expose tout ce qui appartient à son sujet avec ordre, concision et élégance. II. *Annuæ litteræ Societatis Jesu, ann.* 1581 et 1582. III. *Vita de' BB. Luigi Gonzaga e Stanislao Kostka*. On trouve à Rome d'autres opuscules inédits, et des Commentaires sur le livre de Job par Valtrini. Voyez *Biblioth. Societ. Jes.*; Renazzi, *Studi di Roma*, tom. III, pag. 59, et Tiraboschi, VII, 869, seconde édition de Modène. UG—I.

VALTURIO (ROBERT), né à Rimini, vivait encore vers la fin du

quinzième siècle. Tiraboschi, réduit à fonder ses conjectures sur une inscription qu'on voit au tombeau de Valturio dans l'église de Saint-François à Rimini, n'a pas pu mieux préciser les dates de sa naissance et de sa mort. L'abbé Battarra, qui le premier publia cette inscription (*Raccolta Milanese*, tome II, à la fin), dit que Valturio fut conseiller de Sigismond Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini. L'ouvrage qui lui donna de la célébrité est intitulé : *De re militari*, divisé en douze livres, imprimé la première fois à Vérone, 1472, in-fol., figures; ensuite à Bologne, 1483; et réimprimé à Paris, 1532, et 1534, avec des corrections. Il fut aussi traduit en italien par Paul Ramusio, 1483; et en français par Louis Meigret, Paris, 1555. On en trouve un manuscrit bien conservé dans la bibliothèque de Modène. On voit, dit Tiraboschi, que Valturio était très-versé dans les auteurs grecs et latins; et les dessins des machines militaires qu'il donne méritent l'attention des connaisseurs. Le passage suivant nous apprend que Sigismond Pandolphe Malatesta fut l'inventeur des bombes : *Inventum est quoque*, dit Valturio, *machinæ hujusce tuum, Sigismunde Pandulphe, quæ pilœ æneæ tormentarii pulveris plenæ cum fungi aridi fomite urentis emittuntur*. La figure qui est jointe à ce texte représente une bombe, et à côté un canon au lieu du mortier. On y voit aussi un autre canon en forme d'équerre, et dont la bouche est tournée verticalement. Tiraboschi en a conclu qu'il faut reculer l'époque de l'invention de la bombe, qu'on rapportait communément à la guerre de Naples, lorsque Charles VIII descendit en Italie, ou à celles de Flandre, vers le seizième siècle. On a encore de Valturio une Lettre à Mahomet II, écrite au nom de Sigismond Pandolphe Malatesta, en lui envoyant le livre *De re militari*. Valturio avait entrepris d'écrire l'histoire de Sigismond Pandolphe Malatesta; mais on ignore s'il l'acheva. Voy. *Aneddoti*, publiés par Baluze, vol. 3, p. 113, édition de Lucques; et *Raccolta Milanese*, par Battarra, tome I. UG—I.

VALVASONE (ÉRASME DE), poète italien, estimé parmi ceux du second ordre, était seigneur de Valvasone, château du Frioul, où il naquit en 1523. Il vécut très-retiré dans son domaine, partageant ses moments entre les études littéraires et la chasse, pour laquelle il avait un goût passionné, qu'il a su mettre à profit dans l'intérêt de sa gloire poétique. En effet, son principal ouvrage, la *Caccia*, est, après les *Abeilles* de Ruccellai et la *Coltivazione* d'Alamanni, le meilleur poème didactique de l'Italie. Cet ouvrage, en cinq chants et en octaves, ne fut publié par l'auteur qu'en 1591, quoiqu'il l'eût composé dans sa jeunesse, et lui valut de nombreux éloges, entre autres ceux du Tasse, dont il imite çà et là quelques traits. En général, sa poésie est d'un goût pur; mais le mérite didactique s'y trouve à un plus haut degré que celui de l'imagination. L'harmonie et le coloris manquent souvent de vigueur. Les pensées ont du sens et de l'imagination; mais elles deviennent quelquefois prolixes. La diction est châtiée; mais elle sent l'étude. Les deux premiers chants sont une imitation, trop étendue peut-être, de Gratius et de Némésien, sur l'entretien et l'éducation des chiens de chasse; mais le poète corrige ses emprunts

par les souvenirs plus originaux que lui fournit sa propre expérience dans une contrée éminemment favorable à la chasse. Une dévotion plus naïve qu'éclairée se fait remarquer en plusieurs endroits, entre autres lorsqu'il recommande comme une pratique utile pour la guérison des chiens de brûler des cierges devant l'image des saints, ou d'appliquer aux animaux malades le chiffre ou l'emblème de quelque bienheureux martyr, à l'aide d'un fer rouge. Ses épisodes sont agréablement traités: on remarque particulièrement celui de la grotte de Morgane, visitée par le roi Arthur; et à la fin du cinquième livre, la fable de Nisus et de Scylla, imitée de la *Ciris*, attribuée à Virgile. Ce poème fut réimprimé en 1602, Venise, in-12, édition plus complète que la précédente, et enrichie de notes par Olimpio Marcucci. L'inaction politique dans laquelle vécut le seigneur de Valvasone était peut-être commandée par sa situation entre deux puissances jalouses, la maison d'Autriche et la république de Venise, qui se disputaient le pays même qu'il habitait. Il leur adressa successivement ses hommages poétiques. En 1572, tandis que toute l'Europe retentissait de la victoire de Lépante, il publia (Venise, in-4°.) quelques Sonnets et *Canzoni*, adressés au jeune vainqueur, D. Juan d'Autriche. Il a laissé plusieurs autres ouvrages assez estimés, savoir: une Traduction, en octaves, de la *Thébaïde* de Stace, et une autre, en vers libres, de l'*Électre* de Sophocle; les quatre premiers chants d'un poème intitulé: *Il Lancellotti;* une épopée en octaves et en trois chants, l'*Angeleida*, sur le combat des bons et des mauvais anges, Venise, 1590, in 4°. Au sujet de cet ouvrage, Tiraboschi observe que Milton a pu emprunter à Valvasone quelques circonstances de l'action, quelques formes de discours, et en particulier la malheureuse invention de l'artillerie introduite dans la bataille céleste. Enfin un petit poème, en octaves, de Valvasone, plusieurs fois imprimé avec d'autres ouvrages de même genre, et l'une de ses meilleures productions, a pour titre: *Lagrime di S. Maria Maddalena*, et se trouve particulièrement à la suite des *Lagrime di S. Pietro*, de L. Tansillo, Venise, 1592, in-8°., et 1613, in-12. L'image de la dévotion passionnée et de la beauté solitaire de la Madeleine forme un tableau plus voluptueux qu'édifiant, suivant le caractère de la poésie spirituelle des Italiens, et rappelle, quoique d'assez loin, certains tableaux du Corrège et de quelques autres peintres célèbres. Érasme de Valvasone mourut dans le château de ses ancêtres, en 1593, à l'âge de soixante-dix ans. V—G—R.

VAMBA ou WAMBA, trentième roi des Visigoths, et l'un des principaux seigneurs de la nation, fut élu, en 672, pour succéder au vertueux Recesvind. Aussi modeste que vaillant, il refusa avec tant d'opiniâtreté le dangereux honneur qui lui était offert, qu'un des électeurs, lui mettant l'épée sur la gorge, jura de l'en percer s'il ne se rendait pas aux vœux de la nation. Vamba accepta la couronne, mais à condition que l'assemblée générale des Goths confirmerait son élection. *J'aime mieux*, disait-il, *vivre obscur, et mourir s'il le faut, que de régner malgré mes concitoyens et au prix de leur sang.* Il voulut aussi être sacré et couronné par le clergé, à Tolède; et cette cérémonie, jusqu'alors inu-

sitée chez les Goths, n'a eu lieu depuis que pour les deux premiers successeurs de Vamba. Les soucis auxquels ce prince avait cherché à se soustraire ne tardèrent pas à l'accabler. Des révoltes éclatent dans la Cantabrie et la Vasconie (la Biscaye et la Navarre). Un édit impolitique est un nouveau sujet de troubles. Vamba, suivant l'esprit de son siècle, avait banni tous les Juifs. Ils furent accueillis par Hilderic, comte de Nîmes, par l'évêque de Maguelonne et par d'autres seigneurs de la Septimanie, qui se liguèrent contre Vamba. A cette nouvelle, ce prince, qui marchait contre les rebelles d'Espagne, détache une partie de son armée, sous les ordres du duc Paul, grec d'origine; mais le traître fait soulever la Catalogne, et ayant franchi les Pyrénées, il surprend Narbonne, harangue le peuple, se fait proclamer roi, et met dans son parti tous les seigneurs mécontents de la Gaule gothique. Vamba déploie une activité, une présence d'esprit, un courage qu'on n'attendait pas de son âge avancé. Dans ce danger pressant, sept jours lui suffisent pour réduire les Vascons et les Cantabres. Il publie un ban qui oblige tous les Goths, sans en excepter les prêtres et les évêques, à prendre les armes. Il entre dans la Catalogne, et la soumet sans éprouver de résistance, tandis qu'une partie de ses troupes, embarquée sur la flotte, en parcourt les côtes. Le reste de son armée, divisée en deux corps, pénètre par deux défilés dans la Septimanie. Vamba arrive devant Narbonne, que Paul avait abandonné pour se retirer à Nîmes. La place est emportée d'assaut en trois heures. Le gouverneur et les principaux officiers sont dépouillés et battus de verges. Beziers, Agde et Maguelonne se soumettent au vainqueur. Nîmes, après un siége sanglant et horrible dans ses détails, implore la clémence du roi. Paul, les évêques, les grands de son parti, les Français et les Saxons à sa solde, les trésors qu'ils avaient enlevés aux églises, tout tombe au pouvoir de Vamba. Cédant aux instances d'Argobate, évêque de Nîmes, il accorde la vie à tous les rebelles, et renvoie libres tous les étrangers. Après avoir donné des ordres pour réparer les édifices et les fortifications de Nîmes, et pourvu à la sureté et à la tranquillité de la Septimanie, il retourne en Espagne, et fait une entrée triomphale dans Tolède, précédé de Paul et de ses principaux complices qui, la tête et le menton rasés, les pieds nuds et le corps couvert de vêtements grossiers, étaient traînés dans des tombereaux; et furent enfin renfermés dans les prisons qui leur étaient destinées. Vamba fit fortifier Tolède d'une nouvelle enceinte de murailles, avec des tours où l'on plaça les statues des Saints protecteurs de la ville. La paix et la prospérité dont jouirent ses sujets ne furent troublées depuis que par une invasion que les Arabes, maîtres depuis peu de l'Afrique, tentèrent avec deux cent soixante barques sur les côtes d'Espagne. Ils furent battus et dispersés par la flotte de Vamba, et ils n'auraient pas mieux réussi dans cette entreprise, trente ans plus tard, si ce prince eût encore occupé le trône, ou s'il avait eu des successeurs dignes de lui. Secondé par les décisions de plusieurs conciles, il réprima l'ambition, les débauches et les crimes des évêques, et fixa invariablement les limites de leurs diocèses. Ce prince avait comblé de bienfaits le comte Ervige, grec d'origine, mais allié

au sang royal des Goths, soit parce que son père avait épousé une sœur ou une cousin du roi Chindasvind, soit, plus vraisemblab' ment, parce qu'il était lui-même par les femmes arrière-petit-fils d'Hermenegild, fils du roi Leuvigild. Cet ingrat, profitant d'une défaillance de Vamba, et secondé par le clergé, ordonna que ce grand prince fût rasé et revêtu d'un habit monastique, que la discipline de ce temps ne permettait plus de quitter. Vamba, ayant repris ses sens, fut forcé de signer son abdication en faveur d'Ervige, l'an 680, après un règne glorieux de huit ans. Il se retira dans le couvent de Pampliega, près de Burgos, où il passa ses dernières années. Il eut encore le chagrin d'y apprendre que deux conciles avaient cassé les actes les plus remarquables de son administration, outragé sa mémoire, et sanctionné la perfidie de l'usurpateur. Il mourut avant le 4 novembre 683, suivant les uns, mais suivant les autres, il vécut jusqu'en 687, et vit sur le trô.e son neveu Egiza, gendre d'Ervige. Le corps de Vamba fut transféré à Tolède, sous le règne d'Alfonse le Sage. La tragédie de Vamba est une des pièces les plus extravagantes de Lope de Vega.
A—T.

VAMMALE (Antoine Brès de), mal-à-propos nommé *Vérumale*, dans la nouvelle édition du Dictionnaire des Anonymes, tome 2, page 521, article 13407, né à Alais le 25 déc. 1725, fut vicaire-général du diocèse, chanoine-archidiacre du chapitre de Toulouse, et prieur-commandataire de Comequiert. Avant d'être élevé à ces honneurs, il avait été professeur de rhétorique, directeur des études, et supérieur du séminaire de sa ville natale. Ayant quitté l'enseignement pour la prédication, il se fit une grande réputation d'éloquence. Le succès d'un sermon sur la cène, qu'il prêcha en présence des états-généraux du Languedoc, à l'ouverture d'une de leurs assemblées, le fit choisir, en 1766, par l'académie française pour prononcer le panégyrique de saint Louis, et lui valut aussi l'honneur de prêcher devant le roi à Versailles. En 1774, il prononça l'oraison funèbre de Louis XV, dans la métropole à laquelle il appartenait. Ce dernier ouvrage et le panégyrique de saint Louis sont les seuls de ses discours qui aient été imprimés. Distingués par la rapidité, la chaleur, l'élégance du style, et par cette philosophie religieuse qui satisfait également la raison et la foi, ils obtinrent les suffrages universels, et plus particulièrement ceux des gens de lettres. L'archevêque de Toulouse (Brienne) avait pris l'auteur en affection; il l'avait attiré dans son diocèse par des dignités ecclésiastiques, et lui en avait confié en grande partie l'administration : placé lui-même à la tête de la commission créée, en 1766, pour préparer la réforme des ordres religieux, il l'en avait fait nommer secrétaire. Presque tous les écrits publiés en faveur de cette mesure furent rédigés par l'abbé de Vammale. Il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, dans le salon même du château de Brienne, le 14 août 1781.
V. S. L.

VAN AELST. *V.* Aelst.

VAN BEECK. *V.* Torrentinus.

VANBRUGH (Sir John), auteur comique et architecte anglais, naquit sous le règne de Charles II, vers l'année 1672, d'une famille originaire de Gand, que les cruautés du duc d'Albe avaient forcée à s'expatrier.

Son père occupait une place honorable. Le jeune Vanbrugh ressentit de bonne heure un goût très-vif pour la composition dramatique. Étant enseigne dans un régiment, il lia connaissance, pendant un de ses quartiers d'hiver, avec sir Th. Skipwith, qui avait un intérêt dans le privilége d'un théâtre : il lui communiqua l'ébauche qu'il avait faite de deux comédies, et fut encouragé à finir celle qui a pour titre : la *Rechute* (the Relapse). Cette pièce, jouée en 1697, eut un succès qui surpassa de beaucoup l'espérance de l'auteur. Elle fut suivie, en 1698, de la *Femme poussée à bout* (the provoked Wife), qui, donnée sur le théâtre de Lincoln'sInn Fields, ne fut pas moins applaudie. Malheureusement la plus grande licence régnait alors sur la scène anglaise, et l'on ne devait pas attendre qu'un jeune militaire cherchât à en épurer la morale. La *Femme poussée à bout* est une école d'immoralité; on n'y trouve pas un personnage honnête. Le mari, homme de qualité, décoré de la chevalerie, est livré à une débauche crapuleuse, et tient le langage le plus obscène et le plus grossier. Le mariage est surtout l'objet de son mépris, et sa femme ne lui inspire que du dégoût. « Jamais, dit-il, je n'ai pu boire à sa santé, sans vomir dans le verre. » Tout le rôle est à-peu-près du même ton. L'auteur, enrôlé sous la bannière politique des Whigs, avait un protecteur puissant dans lord Halifax. Desirant ouvrir une nouvelle salle de spectacle, il obtint de quelques personnes de distinction des souscriptions pour cet objet. La salle fut construite d'après ses propres plans, et terminée en 1706. La direction de ce théâtre lui fut confiée conjointement avec le célèbre Congrève; mais elle s'ouvrit sous de fâcheux auspices: les temps n'étaient pas favorables à ce genre d'établissements. Une nouvelle production du directeur, la *Ligue des femmes mariées* (the city wives Confederacy), fut reçue froidement; elle n'est pas plus morale que la précédente, mais le vice s'y exprime avec moins de grossièreté. Congrève céda bientôt à son associé sa part dans l'administration, et celui-ci ne tarda guère à se dégager lui-même de soins trop stériles; mais il ne cessa point de consacrer sa plume à enrichir le théâtre, ainsi qu'à tenter de le justifier contre les reproches des esprits rigides (*Voy.* Collier). Ce fut alors que, honteux d'avoir contribué, par la licence de ses écrits, à la corruption des mœurs, il tâcha, dans ses derniers ouvrages, de réparer le mal qu'avaient pu produire ses précédentes compositions. Sa dernière pièce, le *Voyage à Londres* (A Journey to London), écrite dans cette intention, mais restée imparfaite, a été terminée par Cibber. C'est dans le même esprit que, retouchant, en 1725, une scène de la *Femme poussée à bout*, il mit dans la bouche d'une femme du monde ce qu'il avait d'abord prêté à un ecclésiastique. Cette comédie et la *Ligue des femmes mariées*, toutes deux en cinq actes, en prose, ont été insérées dans le choix dramatique intitulé : *The new english Theatre*, Londres, 1776, 12 vol. in-12, avec figures. On cite quelques autres pièces de Vanbrugh : *Esope*, 1698; le *Faux ami*, 1702, et trois imitations de comédies françaises, entre autres le *Cocu imaginaire*. On reconnaît dans ses comédies des traits empruntés à Molière,

à Dancourt et à d'autres de nos auteurs. Ainsi l'on trouve dans la *Ligue des femmes*, comme dans une pièce du théâtre français, cette prétention de la femme d'un notaire d'avoir un portier : « Un portier, dit le mari! un notaire avoir un portier! si je consens à cela, je vais être hué; les petits garçons jeteront des pierres à mon portier. » Les choses ont bien changé depuis ce temps-là. Au jugement de ses compatriotes, Vanbrugh ne le cède, pour la verve comique, à aucun de ses contemporains, et partage avec Congrève la gloire d'avoir ranimé la scène anglaise. Heureux s'il eût moins sacrifié au goût dépravé de son siècle, et s'il n'eût pas ainsi prêté des armes aux adversaires du genre de littérature qu'il cultivait! — Le mérite de Vanbrugh, comme architecte, n'est pas aussi généralement reconnu. Son talent devait néanmoins s'être annoncé avantageusement pour qu'on lui confiât la construction du palais de Blenheim, voté par la nation pour honorer les succès du fameux duc de Marlborough. Ce palais et le château d'Howard (Castle Howard) sont ses deux plus grands travaux. Le comte de Carlisle, pour lequel il bâtit ce château lui procura, en 1704, la place de roi d'armes, bien qu'il fût absolument étranger à la science que ce titre suppose. Cet architecte fut décoré de la chevalerie, en 1714; nommé, en 1715, intendant des bâtiments de la couronne, et en 1716, inspecteur des bâtiments de l'hôpital naval de Greenwich. On raconte que, dans un voyage qu'il fit en France, un ingénieur l'ayant surpris au moment où il dessinait nos fortifications, l'autorité avertie le fit saisir et enfermer à la Bastille, mais que le prisonnier, se trouvant traité avec beaucoup d'humanité, loin de se désespérer, se mit à esquisser des scènes de comédie. Cette tranquillité d'esprit, ajoute-t-on, parut être un indice de son innocence, et bientôt la liberté lui fut rendue. Pope et Swift, animés sans doute par l'esprit de parti, se sont attachés à déprécier le mérite de cet artiste. Horace Walpole ne l'a guère mieux traité. Suivant lui, Vanbrugh n'avait aucune idée de proportion et de convenance; il violait toutes les règles, sans racheter ce tort par le moindre éclair d'imagination. Ce n'est pas ainsi que s'exprime à son égard sir Jos. Reynolds. « Les constructions de Vanbrugh, qui fut en même temps poète et architecte, offrent beaucoup d'imagination, dit ce critique; de là vient l'effet que produisent plusieurs de ses édifices, malgré les imperfections qui les déparent. Il avait le don de l'invention; il savait distribuer la lumière et l'ombre, et composait avec un grand art..... C'est là le tribut qu'un peintre doit à un architecte qui composait comme un peintre, et qui se vit frustré de la récompense due à son mérite, par les beaux-esprits de son temps, par des hommes qui n'entendaient pas mieux que lui les principes de la composition en poésie, et qui n'avaient presque aucune notion de ce qu'il concevait parfaitement, les principes généraux de l'architecture et de la peinture. Le sort de Vanbrugh fut celui du grand Perrault. Tous deux furent les objets des sarcasmes d'écrivains passionnés, et tous deux ont laissé des monuments qui décorent leurs pays, la façade du Louvre, Blenheim et Castle-Howard. » (1) Sir John Vanbrugh mourut, le 26 mars 1726, au palais de

(1) On lit quelques détails descriptifs sur le palais de Blenheim et le château d'Howard dans

Whitehall. Son caractère et ses qualités sociales obtinrent l'estime, même de ceux que ses opinions politiques éloignaient de lui. Pope et Swift, qui l'avaient accablé d'épigrammes, ont exprimé, dans la préface de leurs *Mélanges*, le regret « d'avoir exhalé leur ressentiment et versé la raillerie sur un homme qui avait tant d'esprit et d'honneur. » Vanbrugh laissa un fils, qui fut enseigne d'un régiment des gardes à pied, et qui fut tué en combattant, en 1745. L.

VAN CEULEN. *Voy.* KEULEN.

VANCOULI. *V.* WAN-KOULY.

VANCOUVER (GEORGE), navigateur anglais, né vers 1750, entra de bonne heure dans la marine, et se forma sous les yeux du célèbre Cook, avec lequel il fit le second et le troisième voyage autour du monde. Au retour de cette dernière expédition, il était lieutenant de vaisseau; il alla, en décembre 1780, servir sur l'escadre des Antilles, sous Rodney. Après la paix de 1783, il fut employé jusqu'en 1789 dans la station de la Jamaïque. Il avait montré dans les occasions les plus difficiles tant de talent et d'habileté, qu'en 1790, le gouvernement jeta les yeux sur lui pour un projet important. Il s'agissait de décider la question, si longtemps débattue entre les géographes, s'il existe dans l'Amérique septentrionale entre le 30e. et le 60e. degré de latitude une mer intérieure ou les canaux de communication entre les golfes connus de l'Océan atlantique et le grand Océan. Les découvertes de Cook et de quelques autres navigateurs (celles de La Pérouse n'avaient pas encore été publiées) ne donnaient pas des notions suffisantes pour résoudre la difficulté. Le soin de cette reconnaissance si intéressante fut confié à Vancouver; on le chargea aussi de recevoir des officiers du roi d'Espagne les bâtiments, terrains et navires dont des Anglais avaient été dépossédés par des Espagnols à Noutka, sur la côte nord-ouest d'Amérique. Il fut nommé capitaine de vaisseau; et on lui donna le commandement de la *Découverte*, corvette de cent hommes d'équipages; il avait sous ses ordres le brig le *Chatam*, monté par quarante-cinq hommes, et dont W. Broughton était capitaine. Le 1er. avril 1791, on partit de Falmouth; le 9 juillet, Vancouver laissa tomber l'ancre dans la rade du cap de Bonne-Espérance, où, quelques jours après, il fut rejoint par le *Chatam*. Le 17 août, il quitta cette colonie; le 26 septembre il attérit à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, par 35°. 3'. sud et 116°. 35' à l'est de Greenwich, découvrit le port du roi George, et longea la terre jusqu'à 122°. 8' de longitude. D'Entrecasteaux l'avait reconnue à-peu-près sur la même étendue; mais les deux navigateurs s'arrêtèrent dans des endroits différents. Vancouver, forcé de s'éloigner par des indices de mauvais temps qui lui aurait fait courir des dangers de plus d'une espèce le long d'une côte inconnue, alla mouiller dans la baie Dusky de la Nouvelle-Zélande, où il avait déjà séjourné avec Cook. A peine en était-il sorti, qu'un ouragan le sépara de sa conserve; le 24 novembre il aperçut les *Snares*, écueils dangereux (48°. 3' sud 166°. 4' est). S'avançant ensuite au nord, il découvrit, par 27°. 36' sud, et 215°. 48' est, Oparo, dont les habitants ressemblent à ceux

le *Voyage d'un Français en Angleterre*, en 1810 et 1811, Paris, 1816, 2 vol. in-8°. L'auteur de cet ouvrage (M. Simond de Lyon) ne donne pas une idée avantageuse de ces monuments.

de l'archipel des Amis. Le 30 déc., il retrouva le *Chatam* à Taïti, où de grands changements étaient survenus depuis 1777 qu'il n'avait vu cette île. Le 24 janvier 1792, Vancouver fit voile; le 1er. mars, il eut connaissance d'Ovaïhy; le 14 il s'éloigna de l'archipel des Sandwich; le 16 avril, la Nouvelle Albion, par 39° 27' N. et 235° 41' E., s'offrit à ses regards. Il cingla vers le nord, et commença la reconnaissance de la côte, qu'il continua, cette année, jusqu'à 52° 18' de latitude, s'engageant dans les bras de mer nombreux qui la découpent, et déterminant la forme des îles qui les séparent. Dans cette première campagne, Vancouver reconnut l'entrée de Jean de Fuca (*Voy.* ce nom), et constata qu'elle ne conduit qu'à un détroit qui aboutit au grand Océan, en passant le long de l'île de Quadra et Vancouver. Les capitaines de deux bâtiments de guerre espagnols (1), qu'il rencontra le 22 juin, et qui, ainsi que lui, exploraient ces parages, lui apprirent que, dès l'année précédente, leur compatriote Malespina les y avait précédés, et qu'ils continuaient ses travaux. Le 19 août, Vancouver s'éloigna de la région septentrionale, et fit route au sud, vers Noutka. Le 1er. septembre, don Juan de la Bodega y Quadra, officier de la marine espagnole, lui fit la remise formelle de l'établissement. Le *Dédale* était arrivé d'Angleterre, et s'était rangé sous ses ordres. Vancouver passa quelques jours dans le port de Monterey, expédia le *Dédale* à Botany-Bay, avec du bétail, et y fit embarquer Broughton, qu'il chargea de porter en Europe, avec ses Journaux, les cartes et les plans dressés jusqu'à cette époque. Le 12 février 1793, il mit à la voile avec la *Découverte* et le *Chatam*, pour l'archipel des Sandwich. Il réussit à rétablir la paix entre les chefs des différentes îles, et fit punir de mort, par un chef subalterne, deux insulaires qui avaient pris part au meurtre du capitaine et de plusieurs hommes de l'équipage du *Dédale*. Le 26 avril, il était de nouveau à la côte de l'Amérique; et cette fois il la reconnut jusqu'au cap Décision, par 56° 2' N., et constata que jusque-là elle est bordée d'un archipel, à l'ouest duquel est le groupe des îles de la Reine Charlotte. Le 17 septembre, il retourna au sud, revit Noutka, puis les établissements espagnols de la Nouvelle-Californie, et s'assura qu'au sud de Monterey le pays offre une double chaîne de montagnes, dont la plus voisine de la mer est la plus basse. Le *Dédale* l'avait rejoint, lui apportant des vivres et des munitions. Le 8 janvier 1794, il atteignit Ovaïhy. Ce fut à cette époque que Tamméaméa (*V.* ce nom) fit la cession de l'île au roi de la Grande-Bretagne. Le 3 mars, Vancouver partit d'Ovaïhy, et résolut de commencer sa troisième campagne par le nord, puis de suivre la côte à l'ouest et au sud, jusqu'au point où il l'avait laissée l'année précédente. Le 3 avril, il aperçut, par 55° 49' N. et 205° 4' E., une île haute, nue et couverte de neige, qu'il nomma île Tchirikov, en l'honneur du compagnon de Bering. Ensuite il entra dans la rivière de Cook, s'avança jusqu'à 61° 29' N. et 211° 17' E.; examina les comptoirs russes, parcourut soigneusement toutes les baies, les anses et les détroits, les canaux qui séparaient les îles ou s'enfonçaient dans le continent, et parvint, le 30

(1) La relation du voyage de ces deux goelettes (la *Subtile* et la *Mexicaine*) a été publiee à Madrid, in-4°., et atlas, par M. de Navarrette.

juillet, au cap Décision, où il s'était arrêté l'année précédente. Dans cette dernière campagne, Vancouver explora l'archipel du Roi George et du Prince de Galles, la grande île de l'Amirauté, etc. Partout, entre les îles, la navigation était facile; mais dès cette époque, des glaces obstruaient quelques passages. Le 22 août, il termina ses opérations dans le port Conclusion, par 56° 14′ N. et 225° 37′ E. « Maintenant, dit-il, » que nous avons atteint le but principal que le roi s'était proposé en » ordonnant ce voyage, je me flatte » que notre reconnaissance exacte de » la côte nord-ouest de l'Amérique » dissipera tous les doutes, et écartera toutes les fausses opinions » concernant le passage par le nord-» ouest, et que par conséquent on ne » croira plus qu'il existe une com-» munication possible pour des navi-» res entre le grand Océan septen-» trional et l'intérieur du continent » de l'Amérique, dans l'étendue que » nous avons parcourue. » Le 12 septembre, Vancouver était à Noutka. N'ayant pas trouvé à Monterey, comme il s'y attendait, des dépêches d'Angleterre, relatives à la cession de cette colonie, il reprit la route d'Europe; il reconnut le cap San-Lucar en Californie, puis les îles Gallapagos, et le 20 mars 1795, mouilla dans le port de Valparaiso sur la côte du Chili : il fit une excursion à San-Iago, capitale du pays, et le 7 mai, continua son voyage. Le 29, il doubla le cap Horn. Le 6 juillet, étant arrivé à Sainte-Hélène, il s'aperçut qu'ayant fait le tour du monde par l'est, il avait gagné vingt-quatre heures; car dans l'île on ne comptait que le 5. Vancouver y apprit que la Convention nationale de France avait décrété que, malgré la guerre qui existait entre les deux nations, la *Découverte* et le *Chatam* seraient respectés par les croiseurs français; en conséquence il n'attendit pas l'arrivée d'un convoi venant de l'Inde, et appareilla le 15 juillet : ayant joint ensuite un convoi, il entra le 13 septembre dans l'embouchure du Shannon sur la côte occidentale d'Irlande. Il partit aussitôt pour Londres, afin de rendre compte à l'amirauté du succès de son voyage. Le soin assidu avec lequel il s'était livré aux observations astronomiques et nautiques avait altéré sa santé; toutes les reconnaissances dans l'intérieur des archipels avaient été faites en canot, et il y avait pris constamment une part très-active; d'ailleurs la sollicitude que lui causait la surveillance des travaux, le maintien de l'ordre, et la conservation de la bonne harmonie avec les indigènes, qu'il ne put pas toujours préserver, avait ajouté à ses fatigues. Heureusement il vécut assez long-temps pour rédiger la plus grande partie de sa relation; mais avant que la fin pût être imprimée, il mourut, le 10 mai 1798, à Petersham dans le comté de Surrey. Son frère, Jean Vancouver, mit la dernière main à son ouvrage, qui fut imprimé aux frais du gouvernement, et publié sous ce titre : *Voyage de découvertes à l'Océan pacifique du nord, et autour du monde, dans lequel la côte nord-ouest de l'Amérique a été soigneusement reconnue et relevée ; ordonné par le roi d'Angleterre, et exécuté, de 1790 à 1795, sur la corvette* la Découverte *et le tender* le Chatam, Londres, 1798, 3 vol. in-4°., avec un atlas in-fol.; traduit en français, Paris, an VIII (1800), 3 vol. in-4°., et atlas in-fol.; une

autre traduction abrégée a été donnée par M. Henry, ibid., 1800, 5 vol. in-8°., et atlas in-4°. Il y en a aussi une traduction en allemand, et un extrait en suédois, par Sparmann. C'est à Vancouver que l'on doit la connaissance précise de la côte nord-ouest de l'Amérique; il conduisit ses vaisseaux dans des passes qui ne paraissaient accessibles qu'à de petits navires; et ses détachements parcoururent plus de 9000 milles en canot dans le labyrinthe d'îles qui bordent cette côte. On savait avant lui qu'elle se termine par des terres très-hautes : il a, le premier, pénétré dans les canaux innombrables, libres ou semés d'écueils, qui aboutissent à cette fameuse chaîne de montagnes dont le pied est baigné par l'Océan. Ses cartes offrent le détail de l'espace immense qu'il a déterminé avec tant d'exactitude, dans un temps si court. Elles sont un des monuments les plus remarquables qui existent d'habileté, d'activité et de persévérance de Vancouver. Bienveillant et modeste, il rend partout justice au zèle des marins qui le secondaient, et les nomme toujours avec éloge. Sa relation offre des notions curieuses sur les diverses peuplades indigènes de la côte nord-ouest, sur les comptoirs russes, les colonies espagnoles, et les îles du grand Océan qui, par la fréquentation des Européens, avaient bien changé dans une intervalle de moins de trente ans. Si les détails nautiques fatiguent le lecteur, il en est dédommagé par des récits instructifs et des descriptions intéressantes E—s.

VANDA ou VENDA, princesse polonaise, fut élevée sur le trône, vers l'an 750, après la mort de Cracus son père et celle de ses deux frères, par les Polonais eux-mêmes, persuadés qu'elle épouserait un prince étranger qui, par sa puissance l'affermirait sur le trône. Ritiger, un des princes voisins, envoya demander la main de la princesse, qui répondit : *J'aime mieux exercer l'autorité du prince, que d'être son épouse.* Ritiger fit de nouvelles instances, il en vint même aux menaces; mais voyant que tout était inutile, il s'avança vers les frontières de la Pologne à la tête de son armée. Vanda alla au-devant de lui. Ritiger, avant de tenter le sort des armes, envoya vers elle. Ses députés, de retour dans son camp, parlèrent avec admiration de la princesse, de sa beauté et de sa prudence; ils déclarèrent qu'elle était préparée à la guerre, et qu'elle ne donnerait point sa main. D'après cela, ils engageaient leur roi à ne point livrer un combat dont l'issue serait sans gloire, quand même il aurait l'avantage, ajoutant que s'il persistait à se battre ils quitteraient ses drapeaux pour retourner dans leur patrie. Ritiger chercha à les gagner; mais voyant qu'ils allaient l'abandonner, il ne put supporter la honte d'être vaincu par une femme, et se donna la mort. Les Germains ou Moraviens, dont il était le chef, firent la paix avec Vanda, se retirèrent, et la princesse entra en triomphe dans la ville de Cracovie, que son père avait fondée; elle immola des victimes à ses dieux, prit la résolution de se dévouer à eux; et craignant d'ailleurs que quelque désastre ne vînt troubler son bonheur, elle se précipita du haut du pont dans la Vistule. On retrouva son corps, qui fut enseveli à un mille de la ville, sur un lieu élevé où on lui érigea un monument. C'est-là que l'on voit le bourg et le couvent de Mogila, qui en polonais signifie, *tumulus, tertre, lieu élevé en monument. Van-*

da, tragédie en cinq actes, a paru dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*, tome 23, *Chefs-d'œuvre du Théâtre polonais*, Paris, 1825. Dans l'introduction, le traducteur, M. Gust. de Baer, d'après les recherches qu'il dit avoir faites, a cru pouvoir renverser toutes les traditions historiques établies sur Vanda. Cette princesse, selon lui, a vécu dans le douzième siècle, sous le roi Boleslas : elle était chrétienne ; Ritiger, son père, était staroste de Sendomir ; plus haut il avait dit qu'elle s'était précipitée dans le Veser, qu'il prend pour la Vistule. « Vanda, » tragédie en cinq actes et en vers, » dit M. Gustave de Baer, composée en 1764, par Julien Niemconitz » (lisez Niemcewitz), passe dans » le pays pour un morceau classique, à l'égal de nos chefs-d'œuvre » de Corneille et de Racine. Elle fut » représentée pour la première fois à » Varsovie, le 6 septembre 1764, » lorsque le comte Poniatowsky fut » élu roi de Pologne. » On assure, à Varsovie, que dans cette Notice tout est inventé. Jul. Niemcewitz, qui a donné plusieurs pièces au théâtre polonais, n'a point composé la tragédie de Vanda, et elle n'a été représentée à Varsovie en aucun temps, encore moins en 1764 (1), dans la circonstance solennelle que l'on indique. Il en est de même de deux autres pièces qui, dans le Recueil cité, suivent la tragédie de Vanda ; la première est attribuée à M. Oginski, et la seconde à A. Mowinski, que M. G. de Baer appelle bonnement le Molière de la Pologne. Les deux pièces et les auteurs ne sont point connus à Varsovie. Les Polonais ne peuvent concevoir comment on ose ainsi associer à leur théâtre et à leur littérature les productions les plus pitoyables que la fureur des spéculations mercantiles aient enfantées. *Voy.* le *Journal de Varsovie*, *Dziennik Warszawski*, n°. 11, 1825, pag. 244-274. G—Y.

(1) *Vanda, reine de Pologne*, tragédie de Linant (*V.* ce nom), fut jouée en 1747, sur le Théâtre-Français.

VAN-DALE (ANTOINE), antiquaire, naquit, le 8 nov. 1638, à Harlem, de parents anabaptistes. Obligé d'interrompre ses études pour se livrer au commerce, il employa ses loisirs à se perfectionner dans les langues anciennes ; et s'y rendit fort habile. Libre enfin de suivre son inclination, il se fit recevoir docteur en médecine, et sut allier la culture des lettres à l'exercice de sa profession. Il fut quelque temps prédicateur des Mennonites ou Anabaptistes pacifiques (*V.* XXVIII, 311) ; mais il quitta cet emploi auquel il n'était pas propre. Ayant obtenu la charge de médecin de l'hospice de Harlem, il la remplit avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 28 novembre 1708. Il avait une érudition immense ; mais il multiplie trop les citations, manque d'ordre et de méthode, et néglige son style. C'était, dit Le Clerc, un homme de bon commerce, qui savait mille histoires plaisantes, et qui parlait de tout avec assez de liberté. Ennemi juré de toute superstition, il s'en moquait ouvertement, aussi bien que de l'hypocrisie. Il eut quelquefois à s'en repentir. On a de lui : I. *De oraculis veterum ethnicorum dissertationes duæ*, Amsterd., 1683, in-8°.; ibid., 1700, in-4°. Cette édition est augmentée et corrigée. Le but de Van-Dale, dans cet ouvrage, est de prouver que le démon n'a point eu de part aux oracles du paganisme, et qu'on ne doit y voir qu'une ruse

des prêtres pour entretenir la superstition. Fontenelle en a tiré son *Histoire des oracles* (*V.* Fontenelle, XV, 222, et Baltus, III, 294). Van-Dale a publié, sur le même sujet, un ouvrage en flamand. II. *Dissertationes de origine et progressu idololatriæ et superstitionum; de verâ et falsâ prophetiâ, uti et de divinationibus idololatricis Judæorum;* ibid., 1696, in-4°. On trouve, à la fin du volume, quelques Lettres sur le Pentateuque samaritain, avec les réponses d'Ét. Morin (*Voy.* XXX, 173). III. *Dissertationes IX antiquitatibus quin et marmoribus, cùm Romanis tùm Græcis illustrandis inservientes*, Amsterdam, 1702 ou 1743, in-4°. Cuper a critiqué quelques-unes des explications de Van-Dale, dans une suite de douze Lettres, publiées à la fin de son *Recueil* (*V.* Cuper, X, 366). IV. *Dissertatio super Aristea de LXX interpretibus, cui ipsius Aristeæ textus subjungitur, cum versione latinâ*, ibid., 1704, in-4°. (*V.* Aristée, II, 437) On trouve, à la suite, une Histoire des cérémonies du baptême chez les Juifs et dans les différentes communions chrétiennes, et une Dissertation sur Sanchoniaton. Voyez, pour plus de détails, l'Éloge de Van-Dale, par Le Clerc, dans la *Bibl. choisie*, XVII, 309; les *Mémoires* du P. Niceron, tome XXXVI, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. W—s.

VAN DALEN. *V.* Dalen.

VAN DEN BOSCH. *V.* Bosch.

VAN DEN EECKHOUT. *Voy.* Eeckhout.

VANDENESSE (Jean de), né, vers la fin du quinzième siècle, à Grai, d'une famille noble, mérita, par son zèle et par ses talents, la confiance de l'empereur Charles-Quint. Nommé, en 1514, contrôleur ou surintendant de la maison de ce prince, il remplit cette charge pendant trente-sept ans, à la satisfaction de son maître. Charles-Quint, ayant résolu d'abdiquer, recommanda Vandenesse à Philippe II, qui le maintint dans ses fonctions. Il se démit de cet emploi en 1560, et se retira dans le comté de Bourgogne, où il mourut dans un âge avancé. Il a laissé en manuscrit: le *Journal des voyages de l'empereur Charles-Quint et du roi Philippe II son fils*, de 1514 à 1560, in-fol. La bibliothèque de Tournay possède le manuscrit original de cet ouvrage, précédé d'une dédicace de l'auteur au cardinal de Granvelle; mais il en existe différentes copies à Paris, à Besançon et en Flandre (1). Il est intéressant par une foule de détails curieux qu'on ne trouve pas dans les meilleurs historiens. L'abbé de Nelis annonçait, en 1782, une édition du *Journal* de Vandenesse, avec les notes de dom Berthod; Méermann reprit ensuite ce projet (*V.* XXVIII 108); mais il est resté jusqu'à ce jour sans exécution. Toutefois le goût du public pour les ouvrages historiques doit faire espérer qu'on ne tardera pas à jouir de celui de Vandenesse. Jean avait été chargé de dresser l'*inventaire des titres concernant le domaine du roi en Bourgogne*; la minute de ce travail était à la chambre des comptes de Dijon; et il en existait une copie in-fol. dans le cabinet du président Bouhier. (*V.* la *Bibl. hist. de la France*, par Lelong et Fontette, IV, p. 449). — Guillaume de Vandenesse, frère de Jean, partageait avec lui la confiance de l'empereur Charles-Quint. Il fut at-

(1) Une copie de ce journal a été vendue 341 fr. à la vente de la bibliothèque de La Serna Santander. Voy. le *Catalogue* n°. 4517.

taché, comme aumônier, à ce prince, et récompensé de ses services par l'évêché de Coria dans l'Estramadoure. W—s.

VAN DEN HONAERT (Roch). *Voy.* Honert.

VAN DEN VELDE (Isaïe). *V.* Velde.

VAN DER AA. *Voy.* Aa.

VANDER-BEKEN. (Liévin) *Voy.* Torrentius.

VANDERBURCH (François de), archevêque de Cambrai, naquit à Gand, le 26 juillet 1567, d'une des plus illustres familles de Flandre (1). Une suite d'événements, désastreux pour sa maison, marqua sa naissance. La guerre civile étendait ses ravages sur les Pays-Bas. Le despotisme de Philippe II, la cruauté du duc d'Albe, et la fermentation qu'excitaient dans les esprits les discussions religieuses, avaient poussé une partie de la population à la révolte. Les partisans de la réforme étaient en butte à la sévérité du gouvernement, et les catholiques romains tombaient victimes des protestants et des rebelles. L'attachement que le père de Vanderburch montrait pour le catholicisme, et sa fermeté inébranlable avaient excité contre lui la haine des mécontents. Sa femme venait de lui donner un fils, le sujet de cet article, lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté et traîné en prison : sa maison est pillée, ses domestiques massacrés, sa femme, presque nue, échappe avec peine au danger, et le jeune François Vanderburch arraché des bras de sa mère, et suspendu par les pieds, allait périr victime innocente de la guerre civile, lorsqu'on l'arracha des mains des assassins. Rendu à la liberté, le père de Vanderburch vit de nouveau sa maison livrée aux flammes, ses terres ravagées, et fut obligé de fuir avec sa famille, pour éviter de plus grands malheurs. François Vanderburch fut envoyé, avec sa mère, auprès d'un oncle de cette dernière, doyen de la cathédrale d'Utrecht. Après avoir terminé ses humanités sous la direction de son grand-oncle, qui était un savant théologien, aussi recommandable par sa piété que par la douceur de ses mœurs, il continua ses études à l'université de Douai, et les termina à Louvain. Une imagination vive, fortement ébranlée par le spectacle des malheurs qui affligeaient sa famille, et sans doute aussi les inspirations du doyen, lui donnèrent du dégoût pour le monde, et le déterminèrent à entrer dans les ordres, en renonçant ainsi à la carrière des armes, que ses aïeux avaient suivie avec distinction. Retiré à Louvain, il s'y livrait aux travaux de son état, lorsque l'évêque d'Arras l'appela auprès de lui comme vicaire-général. Ce fut avec un vif regret qu'il quitta sa retraite pour aller remplir ses nouvelles fonctions : ses vertus y brillèrent avec tant d'éclat, que l'archevêque de Malines le nomma doyen du chapitre et vicaire-général de la métropole, dignité qu'on eut beaucoup de peine à lui faire accepter, ce qu'il n'aurait même point fait, sans les sollicitations de son père, pour lequel il avait une respectueuse déférence. A sa mort, il se démit de ses emplois et se contenta d'un simple canonicat à Mons, où il vécut trois ans dans l'obscurité. L'évêché de Gand étant devenu vacant, l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, crut ne pouvoir faire

(1) Son père était comte d'Aubersand, seigneur d'Écaussines et d'Hairefontaines, gentilhomme attaché à la maison des gouverneurs-généraux des Pays-Bas, président du conseil-privé de Flandre.

mieux que d'y nommer Vanderburch. Cette nomination fut un coup de foudre pour l'humble chanoine : il résista aux instances de l'archiduc, aux sollicitations de l'archevêque de Malines, et ne crut devoir céder que lorsque le saint-père lui en eut donné l'ordre positif. La guerre civile et les discussions religieuses avaient laissé des traces profondes dans le diocèse qu'il allait administrer. Les esprits y étaient agités de mille manières; et ce qui augmentait encore les difficultés, c'était le relâchement total de la discipline ecclésiastique. Vanderburch sonda, avec circonspection et sagesse, les plaies qu'il devait guérir: il s'occupa d'abord de la réforme du clergé, et parvint, par son zèle, sa fermeté et sa douceur, à faire renaître l'ordre dans toutes les parties. Les succès qu'il obtint attirèrent sur lui les regards du chapitre de Cambrai, dont le diocèse était en proie aux mêmes désordres qui avaient affligé celui de Gand. Vanderburch fit tous ses efforts pour s'opposer à sa propre élection ; mais sa résistance fut bientôt vaincue, lorsqu'il connut l'état déplorable du Cambresis, où la famine et la peste étendaient leurs ravages : il ne résista plus, dès qu'il vit tant de bien à faire et tant de dangers à courir. Par ses exhortations et son ton de bonté, de franchise, il eut bientôt ramené l'union et la paix parmi ses diocésains. Il brava tous les périls pour assister les pestiférés et encourager par son exemple tous les citoyens à leur porter secours. D'abondantes pluies, en rafraîchissant la terre, lui rendent sa vigueur; l'air devient plus salubre, la peste et la famine s'éloignent du Cambresis. Par d'abondantes aumônes et des distributions journalières de pain, Vanderburch soulagea la misère qui régnait dans les villes et dans les campagnes; il augmenta le nombre des maisons de charité et des hôpitaux, dont il régla l'administration intérieure d'après les principes les plus humains et les plus sages. Les troubles et la licence des temps avaient affaibli l'empire de la morale : l'archevêque, persuadé qu'une éducation religieuse était le plus sûr moyen de faire germer dans les jeunes cœurs l'amour du bien, fonda, à ses frais, une *école dominicale*, qui subsiste encore, et dans laquelle les enfants indigents de la ville reçoivent une éducation chrétienne; et pour que les parents envoyassent leurs enfants à cette école, il faisait distribuer chaque semaine du pain et de l'argent à ceux dont les enfants suivaient les leçons de l'école dominicale. Vanderburch fonda, peu après, sous le nom de maison de Sainte-Agnès, une institution où cent jeunes filles de familles honnêtes et peu aisées étaient élevées pendant six ans gratuitement. Elles ne quittaient cette demeure qu'avec des moyens de se pourvoir dans le monde; et si, dans le cours de leur carrière, un malheur venait les atteindre, elles y trouvaient toujours un asile, des secours et des consolations. Cet intéressant établissement, qui a donné l'idée de la maison de Saint-Cyr, portait cette inscription modeste : *Maison de bienfaisance et d'éducation, fondée par Vanderburch, en* 1631. Après une vie toute employée en bonnes œuvres, Vanderburch fit un testament, modèle de piété et de bienfaisance, que les habitants de Cambrai conservent avec un religieux respect, et il mourut à Mons, dans une visite pastorale, le 23 mars 1644. Son corps fut d'abord inhumé

dans l'église des Jésuites; mais la suppression de leur ordre ayant entraîné la démolition de l'église, M. de Fleury, archevêque de Cambrai, le fit transporter dans cette ville, en 1779; et ses cendres, déposées à côté de celles de Fénélon, furent dispersées sur la voie publique par les révolutionnaires de 1794. En 1823, la *Société d'émulation de Cambrai* ayant mis au concours l'éloge de Vanderburch, l'un des prix fut remporté par M. H. R. Duthilloeul, dont la Notice nous a servi de guide. D—z—s.

VAN DER DOES. *V.* Dousa.

VANDER-GOES (Hugues), peintre, né à Bruges vers l'an 1366, fut élève de Jean Van Eyck, et se distingua par l'élévation de son génie. Il fut un des premiers à employer le procédé de la peinture à l'huile. Parmi les ouvrages de ce peintre que le temps et les révolutions ont épargnés, on cite particulièrement celui qui est placé dans l'église de Saint-Jacques de Gand, et qui orne l'épitaphe de Wouter-Gaultier. Il représente la *Vierge*. La tête en est gracieuse et d'un beau caractère; l'exécution est d'une grande propreté et d'un extrême fini, le fond, les terrains, les herbes, les cailloux, tout est imité avec la plus grande précision, mais avec cette sécheresse qui est un des caractères distinctifs des productions de cette époque. On vante encore son tableau, dont le sujet est *Abigaïl qui vient au-devant de David*. Le roi est représenté à cheval, à la tête de ses gens; Abigaïl, entourée de ses femmes, s'approche de lui. L'air de modestie répandu sur toute sa personne, est admirable; et toute la composition est disposée de la manière la plus ingénieuse. On conservait dans l'église de Saint-Jacques de la ville de Bruges un tableau d'autel, qui fut épargné lors des révolutions dont cette ville fut le théâtre; mais un peintre ignorant le choisit pour y écrire en lettres d'or les tables de la loi de Moïse. Dans la suite, ce tableau fut nettoyé avec précaution : on parvint à faire disparaître le mordant de la couleur d'or, et c'est ainsi qu'on put le sauver. Le Musée du Louvre a possédé quatre tableaux précieux de ce maître, restitués à l'Autriche en 1815, et qui représentent une *Sainte Famille*; un *Saint Jean-Baptiste*, un *Saint Jean et un Saint Jérôme* formant les volets du tableau précédent, et une *Pastorale*. P—s.

VAN DER GOES (Guillaume). *Voy*. Goes.

VANDER-HAER (Floris), trésorier et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, est un savant écrivain, à qui l'on doit un ouvrage fort estimé, qui a pour titre : *Les Châtelains de Lille, leur ancien état, office et famille*, etc., Lille, 1611, in-4°. Il est divisé en deux livres. Dans le premier, l'auteur examine ce qu'étaient les *comtes* chez les Romains, les Gaulois et les Francs. Il passe ensuite à l'état des villes, et prouve que presque toutes doivent leur origine à des châteaux autour desquels les habitants du pays venaient bâtir leurs demeures, s'y trouvant moins exposés aux attaques des brigands. Ces châteaux (*Castra*) étaient une sorte de redoutes ou de forts que les Romains construisaient pour la défense de leurs cantonnements. Ils nommaient l'ensemble des maisons d'alentour *Burgum*, du mot *Bourg* de la langue des Bourguignons et des Francs, dont on a fait d'abord forbourg (1), *Bourg en dehors*,

(1) Le petit peuple à Lille, et les paysans des

lequel, par corruption, s'est changé en faubourg. La ville de Lille a dû son origine tardive (vers le commencement du onzième siècle) à l'un de ces châteaux, et le plus ancien titre authentique qui en fasse mention est celui de la dotation du chapitre de Saint-Pierre, dont Vander-Haer était membre. Il est daté de l'an 1066 (2). Notre auteur, après avoir parlé des révolutions que cette ville éprouva dans les siècles suivants, examine quels étaient l'état et l'office des anciens châtelains de Lille, qui devinrent ensuite comtes de Flandre. Il y a dans tout ce premier livre une grande érudition et beaucoup de sagacité. Rien n'y est avancé que d'après des titres anciens, dont le texte est souvent rapporté en entier. Le second livre contient l'histoire particulière des châtelains de Lille, dans les trois maisons où cette dignité a passé successivement par des alliances: celles de *Lille*, de *Luxembourg* et de *Bourbon*. Le premier châtelain connu est Saswales ou Saswalo, qui fonda, en 1039, l'abbaye de Phalempin, à trois lieues de Lille, sur la terre de ce nom qu'il possédait. Dans les titres latins de cette abbaye, il est nommé *Saswalo*. A ce deuxième livre sont jointes plusieurs cartes généalogiques dressées avec soin. On voit dans la dernière, qui contient la généalogie de la maison de Bourbon depuis saint Louis, comment la dignité de Châtelain de Lille passa dans cette maison par le mariage de Marie de Luxembourg, comtesse de Saint-Pol, avec François de Bourbon, mort en 1495, aïeul d'Antoine de Bourbon, père d'Henri IV. Ainsi le titre de *Comte de Lille*, adopté par Louis XVIII pendant son exil (*V.* ce nom au Supplément), n'était point fictif; et si les états de la province subsistaient encore, il y serait représenté particulièrement, comme premier haut-justicier, par son bailli du fief et baronnie de Phalempin, qui, vers l'an 1030, faisait partie du domaine propre de Saswalo, et fit partie de celui de ses successeurs châtelains comtes de Flandre, et souverains de la ville de Lille et de son territoire jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Nous ne connaissons de l'ouvrage intéressant de Vander-Haer que la seule édition de 1611, in-4°., et nous présumons qu'il n'y en a pas eu d'autre. Il est aussi auteur d'un *Essai historique* sur les troubles des Pays-Bas. D—x.

environs disent encore aujourd'hui *forbou* ou *fourbou*, pour faubourg. Il en est de même en Picardie.

(2) En 1007, le château était dans une petite île formée par la Deûle. Quelques habitations construites autour de cette île devinrent, en se multipliant, un bourg que Baudouin IV entoura de murailles en 1030, et auquel s'étendit la dénomination de *Castrum Illense*. Baudouin V y fonda le chapitre de Saint-Pierre, en 1055; mais la dotation et la dédicace de l'église sont de 1066.

VANDER-HELST (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1613, est un des artistes les plus distingués de l'école hollandaise, et se fit une grande réputation par la manière dont il peignait le portrait. Il ne connut de rival en ce genre que Van Dyck, auquel même il est égal dans les principales parties de l'art. Ses portraits sont composés d'une grande manière. Le dessin, la pose, la couleur, tout en est excellent; et à ce mérite il joignait celui de la ressemblance. Parmi ses productions les plus célèbres, on cite le tableau qui se voit dans la salle du tribunal à la maison de ville d'Amsterdam; il représente les *Chefs de la milice bourgeoise se disposant à distribuer le prix de l'arc*. Les figures en sont de grandeur naturelle; les chairs, les étoffes, les vases d'or

et d'argent y sont peints avec une perfection admirable. Le même tableau, en petit, fait partie du Musée du Louvre, et c'est un des plus précieux de cette magnifique collection. On vante encore le portrait qu'il fit de *Constance Reïns* et qui a été célébré par le poète hollandais Jean Vos, et le *Portrait d'un officier*, qui faisait partie du cabinet de l'électeur palatin. Outre le tableau cité ci-dessus, le Musée du Louvre en possède deux du même maître, peints pour servir de pendants; ce sont : I. *Un Portrait d'homme vêtu de noir*. Il a la main gauche sur la poitrine, la droite appuyée sur le côté. II. *Un Portrait de femme*. Elle tient son éventail des deux mains. Sur la fin de sa vie, cet artiste épousa une jeune femme dont il eut un fils qui cultiva la peinture avec succès. Vander-Helst est mort à Amsterdam, dans un âge très-avancé. P—s.

VANDER-HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum en 1637, n'eut pour maître qu'un peintre sur verre; et c'est en étudiant la seule nature qu'il parvint à s'élever au degré de perfection qui a fait sa réputation. Il commençait par dessiner très-exactement les monuments qui le frappaient; portait ensuite ses dessins sur la toile, et ne les terminait jamais sans consulter de nouveau la nature. Il mettait dans ce travail tant d'exactitude et de précision, que l'on pouvait compter presque jusqu'au nombre des briques, et que l'on distinguait les plus petits détails. Ses tableaux furent regardés comme des prodiges de patience; et les amateurs s'empressaient de les acheter à haut prix. Il peignit alors des sujets plus importants, tels que l'*Hôtel-de-ville d'Amsterdam*, la *Bourse*, le *Bureau du poids public*, l'*Église Neuve*, de la même ville; la *Bourse de Londres*, le *Calvaire*, qui représente une vue de Cologne. Ce qui ajoute un grand prix à la plupart des ouvrages de ce peintre, déjà si habile par lui-même, c'est que Van den Velde en peignait ordinairement les figures. Il se plaisait quelquefois à peindre des sujets de nature morte. On cite particulièrement, dans ce genre, un tableau où il a représenté une Bible ouverte, qui n'a pas plus de cinq pouces de hauteur, et sur laquelle on lit le texte aussi facilement que s'il était imprimé. Il ne se bornait pas à la peinture : la mécanique avait fait l'objet de ses études; et c'est à lui qu'est due, non l'invention des pompes à incendies, comme les Hollandais l'ont avancé, mais leur perfectionnement. Pour le récompenser d'un aussi grand service rendu à l'humanité, les magistrats d'Amsterdam lui accordèrent une pension avec le titre et les fonctions de directeur des pompes à incendies. Il écrivit un Traité sur ces pompes, et le fit imprimer à Amsterdam, en 1690, gr. in-fol. Cet ouvrage est orné de belles planches de son invention, et la plupart gravées par lui. Outre ces planches, on a de lui plusieurs eaux-fortes de sa composition, d'une exécution spirituelle. Ces occupations, en le détournant de ses travaux ordinaires, n'ont fait que donner une plus grande valeur à ses productions, trop peu nombreuses. Ce qu'il y a de vraiment admirable dans les ouvrages de ce peintre, c'est que l'exactitude des détails, qu'il pousse jusqu'à la minutie, ne nuit jamais à l'ensemble du tableau. La touche, quoique précise, est large et pâteuse; l'accord est plein d'harmonie; et son travail, en apparence servile, ne laisse aper-

cevoir, en définitive, qu'un pinceau facile et précieux. Peu de peintres ont porté à un degré aussi éminent que lui la science du clair-obscur et de la perspective aérienne. Le Musée du Louvre possède trois tableaux de ce maître, dont les figures sont d'Adrien Van den Velde; ce sont: I. La *Vue de la maison de ville d'Amsterdam, avec une partie de la place et des édifices qui l'environnent.* Ce tableau est regardé comme un des chefs-d'œuvre de Vander-Heyden. II. *Vue d'une église et d'une place d'une ville de Hollande.* III. *Vue d'un village situé sur le bord d'un canal.* Les barques sont de Guillaume Van den Velde. Le même Musée a possédé quatre autres tableaux de ce maître représentant: I. La *Vue extérieure d'une église de Hollande.* II *Vue d'une porte de la ville d'Anvers et de l'église des Jésuites.* III. *L'ancien palais et jardins des comtes de Flandre à Bruxelles.* On aperçoit dans le lointain l'église de Sainte-Gudule. IV. *Vue d'un village et d'un vieux château.* Un pauvre demande l'aumône à un cavalier qui passe sur le pont. Ces quatre tableaux ont été rendus en 1815. Cet artiste mourut le 28 sept. 1712, emportant l'estime de tous ses concitoyens, qu'il avait obtenue par sa conduite et par son caractère. P—s.

VAN DER LINDEN. *V.* LINDEN.

VANDER-MAESEN (EDME-MARTIN), général français, né, à Versailles, en 1767, s'engagea, en 1782, comme simple soldat, dans le régiment de Touraine. Devenu officier, au commencement de la révolution, il fut chargé de l'instruction de deux bataillons de volontaires du Jura, qui venaient d'être créés, et dont l'un (le onzième) le nomma son commandant. Il fit, en cette qualité, à l'armée du Rhin, la campagne de 1793, se signala dans plusieurs occasions, et fut nommé chef de brigade en 1794. Il eut part ensuite aux brillantes campagnes de Moreau dans la Souabe et la Bavière, et se distingua particulièrement, en 1796, dans la retraite de l'armée du Danube, après la bataille de Stokach, ce qui lui valut un brevet de général de brigade. Attaqué près de Manheim, quelques mois plus tard, par des forces très-supérieures, que commandait le prince Charles, il tomba dans les mains des Autrichiens, et fut conduit prisonnier en Bohême. Échangé en 1801, il partit pour les Indes, en qualité de commandant en second du général Decaen; fut nommé général de division; et après avoir défendu long-temps l'Ile-de-France contre les Anglais, se vit obligé de leur abandonner cette colonie (1810). Revenu en Europe, il fut envoyé à l'armée d'Espagne, et contribua, par son activité et son courage, à maintenir la Biscaye dans l'obéissance. Il commanda ensuite une division sous le maréchal Soult, et mourut glorieusement, percé d'une balle, au passage de la Bidassoa, le 1er. septembre 1813. Un décret impérial l'avait créé comte, quelques jours auparavant. M—D j.

VANDER-MERSCH (JEAN-ANDRÉ) naquit à Menin, le 10 février 1734, d'une famille anoblie. Après avoir fait des études particulièrement dirigées vers les mathématiques et la géographie, il entra dans le régiment de La Marck, au service de France, en qualité de volontaire. Les campagnes de la guerre de Sept-ans lui fournirent de nombreuses occasions de signaler son courage; et bientôt on ne le nomma plus que le *Brave Flamand.* Toujours au fort

de la mêlée, il reçut quatorze blessures, dont cinq à la tête. Sachant unir la prudence à l'intrépidité, il commanda des corps assez considérables de partisans. Ses principaux faits d'armes furent la prise de la ville et du château d'Arensberg, en 1759; celle de Hesse-Cassel où l'artillerie, des munitions, des vivres et un grand nombre de prisonniers tombèrent dans ses mains, en 1761; l'attaque inopinée du village de Bozenzeel, dans lequel il s'empara de plusieurs pièces de canon, et fit mettre bas les armes à douze cents hommes; enfin, les combats de Werle et d'Hexter. Il parvint, en moins de cinq années, au grade de lieutenant-colonel de cavalerie, et reçut la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille. Néanmoins diverses injustices le décidèrent à passer, en 1778, au service d'Autriche, où, malgré la protection du général Wurmser, il ne put obtenir d'abord le rang de colonel. Pendant la courte guerre que termina le traité de Teschen, Vander-Mersch se rendit maître d'Habelschwert et de Graffenort, en Silésie. La paix le ramena dans ses foyers avec le titre et la pension de colonel. Il trouva le bonheur dans le mariage, et vécut à la campagne, partageant ses loisirs entre l'éducation de son fils et les soins de l'agriculture. Les innovations introduites par l'empereur Joseph II, dans le gouvernement des Pays-Bas, ne tardèrent pas à mécontenter les divers ordres de l'état. Le feu de la discorde fut encore attisé par la Prusse, l'Angleterre et la Hollande; une armée s'organisa dans les environs de Breda; Vander-Mersch fut choisi par les chefs de l'insurrection (Vonck, Van-der-Noot et Van-Eupen) pour la commander; il vint se mettre à la tête de trois mille hommes, et battit complétement les Autrichiens à Turnhout, le 27 octobre 1789; il fit ensuite des progrès dans la Campine, dirigea tous ses mouvements avec une habileté soutenue, et, par d'utiles diversions, favorisa la révolte de la Flandre et du Brabant. S'étant assuré des villes de Diest, de Tirlemont et de Léau; il entama des négociations avec le ministère autrichien; mais elles ne produisirent d'autre résultat qu'une suspension d'armes de dix jours. Bruxelles fut évacué par suite d'un soulèvement général; Vander-Mersch fit son entrée à Namur, le 17 décembre, et poussa ses avant-postes jusqu'à Saint-Hubert, dans la province de Luxembourg. Cependant la mésintelligence éclata tout-à-coup entre le général en chef et le congrès souverain des états: on accusait le général de ne pas pousser avec assez de vigueur ses succès, et lui, de son côté, se plaignait de la négligence qu'on mettait à pourvoir aux besoins de l'armée. D'une autre part, le cabinet de Berlin, qui voulait diriger la révolution brabançonne selon ses propres intérêts, eut l'adresse de faire agréer les services du général prussien Schoenfeld; et la perte de Vander-Mersch fut dès-lors résolue: on l'accusa de haute trahison. Le fait est que le général avait adopté le plan de l'avocat Vonck, du duc d'Ursel et du comte de La Marck, pour substituer à la puissance des moines et de la noblesse, dans le gouvernement Belge, les principes adoptés en France par l'assemblée constituante. Schoenfeld, qui, sous le prétexte d'accélérer la reddition de la citadelle d'Anvers, avait rassemblé sept mille hommes, eut l'ordre de marcher avec ses forces sur Namur, afin d'intimider

Vander-Mersch. Les deux armées se trouvent en présence, le 6 avril 1790. Vander-Mersch manque de résolution ; il se laisse prendre aux belles paroles de ses ennemis. Le 8, il arrive à Bruxelles pour y rendre compte de sa conduite : « Je viens, » dit-il avec une noble franchise » aux membres du congrès souve- » rain, je viens, d'après la résolu- » tion de vos députés à Namur, mais » libre et de mon plein gré, me jus- » tifier des accusations atroces lan- » cées contre moi, et présenter ma » tête à la nation pour garant de ma » fidélité : elle doit tomber si je suis » coupable ; mais aussi j'attends une » réparation éclatante, » si l'on ne » peut me convaincre de crime. » Il fut d'abord mis aux arrêts dans une maison particulière, puis transféré, la nuit du 13 au 14 avril, dans la citadelle d'Anvers. Sa femme obtint, non sans difficulté, l'honneur de s'enfermer avec lui. Il quitta cette prison, le 10 novembre, pour être détenu dans le couvent des Alexiens de la ville de Louvain, et ne recouvra sa liberté qu'à l'approche des armées autrichiennes, au mois de décembre suivant. Après quelque séjour à Lille, il rentra dans ses foyers, et mourut à Menin, en 1792. Il avait pris une grande part à la rédaction d'un ouvrage mal écrit, mais semé de faits intéressants, publié sous ce titre : *Mémoire historique, et Pièces justificatives pour M. Vander-Mersch*, 3 vol. in-8o., Lille, 1791, par un de ses officiers nommé Dinne, mort adjudant-général dans la Vendée, en 1795. ST—T.

VANDERMONDE (CHARLES-AUGUSTIN) naquit, à Macao en Chine, le 18 juin 1727, de Jacques-François Vandermonde et d'Espérance Cacilla. Son père était natif de la Flandre française ; et après avoir été reçu docteur en médecine à l'école de Reims, il partit, en 1720, pour Macao, où il exerça sa profession, et obtint du roi de Portugal des lettres de naturalisation. Devenu veuf en 1731, il repassa en Europe avec son fils, qui n'avait alors que quatre ans, et se fixa à Paris, où il fut reçu membre de la faculté de médecine. Ce tendre père ne négligea rien pour l'éducation de son fils ; mais il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses soins, car il mourut peu de temps après. Le jeune Vandermonde chercha à réparer, par une étude assidue, la perte qu'il avait faite. Il reçut le bonnet doctoral en 1748. Le premier ouvrage qu'il publia fut l'*Histoire d'une maladie singulière de la peau*, traduite de Curzio, célèbre médecin de Naples. Cette traduction parut, en 1755, accompagnée d'excellentes notes. L'année suivante, il fit imprimer son *Essai sur les moyens de perfectionner l'espèce humaine*, Paris, 2 vol. in-12, ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur. Peu de temps après, il fut chargé de la direction du Journal général de médecine, qui est encore continué en ce moment (*Voy.* ROUX, XXXIX, 174-75) ; ce qui ne l'empêcha pas de rédiger un *Dictionnaire de santé*, Paris, 1760, 2 vol. in-12. L'institut de Bologne le mit au nombre des ses associés ; et, peu de temps après, il fut nommé censeur royal. La veille du jour où il devait contracter un mariage honorable, il fut attaqué d'une fièvre, dont il se croyait guéri au bout de quelques jours, lorsqu'il mourut subitement le 28 mai 1762. On trouva, dans ses papiers, quelques manuscrits, dont un, composé d'après les notes et les observations de son père, traitait de

la médecine et des médecins de la Chine. Vandermonde avait traduit un manuscrit chinois, contenant un précis de la médecine chinoise, par lequel il paraît que les Chinois connaissent nos principaux médicaments, et les emploient dans les mêmes cas que nous. Oz—m.

VANDERMONDE, mathématicien né à Paris en 1735, était fils d'un médecin de Landrecies; il fit ses études dans la capitale, et fut l'élève du géomètre Fontaine, puis de Dionis du Séjour, qui le mit en rapport avec les membres les plus distingués de l'académie des sciences. Vandermonde entra lui-même dans cette compagnie en 1771, prit beaucoup de part à ses travaux, et publia successivement plusieurs Mémoires, savoir : I. Sur la *Résolution des équations*, où, s'attachant à simplifier les méthodes de calcul, et à diminuer la longueur des formules, qu'il regardait comme l'une des plus grandes difficultés de son sujet, il créa une théorie nouvelle. II. *Problème de situation.* III. *Irrationnelles* d'une nouvelle espèce, où il montra les suites dont ces irrationnelles sont les termes ou la somme, en indiquant une méthode directe et générale d'y faire toutes les réductions possibles. Il publia, dans la même année (1772), un travail sur l'*Élimination des inconnues* dans les quantités algébriques. Vandermonde aimait et cultivait la musique avec passion; et il la connaissait à fond. Il entreprit de décomposer cet art; et dans une séance publique de l'académie des sciences, en 1780, il établit sur deux règles générales la succession des accords et l'arrangement des parties, démontrant que ces deux règles, reconnues par les musiciens, dépendent elles-mêmes d'une loi plus élevée, qui doit régir toute l'harmonie. Ce système fut approuvé des plus célèbres compositeurs, tels que Philidor, Gluck, Piccini, etc. Vandermonde embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et s'associa malheureusement aux hommes atroces qui l'ont souillée. Après la suppression de l'académie des sciences, il fut pendant quelque temps administrateur de l'habillement des troupes. Il fut ensuite nommé professeur d'économie politique à l'école normale, lors de sa création en 1795; et dans la même année, il reprit, à la première classe de l'Institut, la place qu'il avait eue à l'académie des sciences. Vandermonde avait concouru, en 1793, avec Berthollet et Monge, à un *Avis aux ouvriers en fer*, sur la composition de l'acier, par ordre du comité de Salut public, et dont on trouve l'analyse dans les *Annales de chimie*, tome XIX, pag. 1. Cet avis était le résultat d'une longue suite d'expériences faites plusieurs années auparavant, par ces trois savants, rue de Charonne, dans la maison où Vaucanson avait formé un *Conservatoire pour les arts et métiers*. Vandermonde lui avait succédé dans la direction de cet établissement. Depuis 1790, une extinction de voix annonçait que sa poitrine était affectée. Il mourut d'un vomissement de sang en revenant de l'institut le 1er. janvier 1796. C'est le premier membre que ce corps ait perdu. Il y fut remplacé par Carnot. Lacépède, alors secrétaire de la classe des sciences physiques et mathématiques, prononça l'Éloge de Vandermonde; mais il n'y parle que du savant et ne dit pas un mot de sa conduite révolutionnaire, parce que, suivant son opinion, le sanctuaire des scien-

ces ne doit point admettre des discussions sur des matières politiques. Z.

VANDER-NEER (EGLON ou AART), peintre, naquit à Amsterdam, en 1643, d'Arnoult Vander-Neer, bon paysagiste, estimé surtout pour ses clairs de lune, et qui lui donna les premières leçons de son art (1). Mais le jeune Eglon préférait peindre la figure. Il entra chez Jacques Vanloo, peintre estimé, d'Amsterdam, surtout pour les figures de femmes nues; il ne tarda pas à se distinguer sous cet habile maître. A vingt ans, il se rendit à Paris, où l'attirait la réputation de l'école française. Le comte de Dona, gouverneur d'Orange, l'employa pendant quatre ans, au bout desquels il retourna en Hollande. Arrivé à Amsterdam, il épousa la fille du secrétaire du tribunal de Schietand, qui lui apporta une dot considérable: elle mourut après l'avoir rendu père de seize enfants, et tout son bien se cousuma en procès. Il alla s'établir alors à Bruxelles, où ses ouvrages étaient recherchés. Il y contracta un second mariage avec la fille du peintre Du Chalet: sa nouvelle épouse peignait très-bien le portrait en miniature; mais elle mourut en lui laissant neuf enfants. Le besoin accabla Vander-Neer, et pour faire subsister sa nombreuse famille, il dut s'adonner au paysage qui lui coûtait moins de temps et de travail que ses tableaux d'histoire. Cependant il se distingua dans ce genre, et ses paysages eurent le plus grand succès. Il se fit également remarquer par ses tableaux de fleurs. Pour avoir des modèles toujours frais, il établit un parterre dans son atelier même, et se construisit un cabinet portatif, dans lequel il prenait pour ainsi dire la nature sur le fait, et conservait à ses ouvrages cette vie et cet éclat qui font le charme de la nature. Appelé à Dusseldorf, par l'électeur, il se rendit à cette invitation, et après cinq ans de veuvage, il épousa en troisièmes noces la veuve du peintre Breekvelt, qui était elle-même très-instruite dans cet art. Vander-Neer traitait tous les genres avec une égale perfection. Ses tableaux d'histoire sont bien composés; ses portraits en grand et en petit bien coloriés et touchés avec grace et finesse. On voit que ses paysages ont été peints d'après nature; les plans en sont vrais, le feuillé d'une touche légère et d'une couleur naturelle. Lorsqu'il enrichit un tableau d'une plante ou d'une fleur, il la finit avec tant de soin, que le travail en paraît froid, et manque d'accord avec le reste du tableau; mais pris séparément, ce travail est admirable. Il a peint des *Assemblées*, qui ne le cèdent en rien à celles de Terburg. Vander-Neer fut le maître de Vander-Werff. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître. I. *Paysage, sur le devant duquel on voit des voyageurs et une femme qui conduit une charrette attelée d'un cheval blanc.* II. *Une cuisinière tenant sur le bord d'une fenêtre un baquet où sont des harengs.* Le Musée possédait du même deux tableaux beaucoup plus précieux, représentant, l'un, l'*Entrée d'un parc où deux*

(1) Le Musée du Louvre possède d'Arnoult Vander-Neer un beau tableau représentant *Un village sur le bord d'une rivière où l'on voit quelques bateaux*. A gauche, sur le devant, sont trois vaches, que l'on attribue à Albert Cuyp. Cet établissement possédait un autre tableau du même maître, dont le sujet est *Une rivière glacée chargée de patineurs et de traîneaux*: sur le devant du tableau sont plusieurs groupes de figures, et le chiffre dont le peintre marquait ses ouvrages. Il a été rendu en 1815 aux commissaires des Pays-Bas. Ce peintre, né à Amsterdam, en 1619, y mourut en 1683.

jeunes garçons jouent avec un chien et un chat; et l'autre, des *Enfants s'amusant avec un oiseau guetté par un chat*. Ils ont été rendus en 1815 au roi des Pays-Bas. Vander-Neer mourut à Dusseldorff en 1703.
P—s.

VANDER-STRAETEN (Ferdinand), né le 9 mars 1771, à Gand, fit de bonnes études au collége de cette ville. Son père, négociant fort instruit, le destinait au commerce, et les affaires de sa maison le conduisirent plusieurs fois en Angleterre; il s'y appliqua particulièrement à découvrir les causes de la prodigieuse prospérité de ce pays. D'autres voyages en France, en Allemagne, en Hollande, le mirent à même de multiplier ses observations sur les diverses branches de l'économie politique. Fixé dans sa patrie, et débarrassé de ses affaires commerciales, il se livra à l'étude de l'agriculture flamande, et publia le fruit de son expérience, en 1819, sous ce titre: *De l'état actuel du royaume des Pays-Bas*. Cet ouvrage l'exposa à des poursuites fondées sur ce qu'en prédisant la ruine de l'industrie belgique, il jetait l'alarme dans l'esprit des citoyens. La cour d'assises de Bruxelles le condamna à trois mille florins d'amende; et il essuya encore plusieurs condamnations du même genre pour des articles de son journal intitulé: l'*Ami du roi et de la patrie*. Il venait de comparaître devant la cour d'assises, après une détention de deux mois et demi, lorsqu'il mourut subitement, frappé d'un coup d'apoplexie, à Bruxelles, le 2 février 1823. Le second volume *De l'état actuel du royaume des Pays-Bas*, qui parut en trois parties, de 1820 à 1823, est infiniment supérieur au premier, sous le rapport de la méthode et du style. L'un et l'autre annoncent des connaissances en économie politique.
St—t.

VANDER-ULFT (Jacques), peintre, naquit à Gorcum vers 1627. Doué des plus rares dispositions pour son art, il s'y fit un nom par lui-même, et sans qu'on lui connaisse de maître. Il s'appliqua à la peinture sur verre. Les connaissances chimiques dans lesquelles il était versé, et les couleurs qu'il inventa ne le cédaient en rien à celles qu'employaient les deux frères Crabeth; et les vitraux qu'il a peints à Gorcum et dans quelques églises du pays de Gueldre se font remarquer par l'éclat et la vivacité des couleurs. Aussi recommandable par son caractère privé que par son talent, il fut élu bourgmestre, par ses compatriotes, d'une voix unanime; et quoique les soins de sa charge fussent toujours pour lui le premier devoir, il trouvait encore le loisir de cultiver son art favori: mais il ne put, comme il l'avait desiré, aller se perfectionner en Italie; il ne quitta jamais sa ville natale; ce qui paraît d'autant plus surprenant, qu'un grand nombre de ses tableaux représentent des sujets des environs de Rome et de la ville même. Mais c'est en copiant, d'après les estampes, ce que cette ville et l'antique avaient de plus beau, qu'il forma son talent, et qu'il se rendit digne d'obtenir un rang parmi les plus habiles peintres de son pays; et l'on a été jusqu'à douter qu'il eût mieux fait s'il eût eu sous les yeux les objets mêmes qu'il représentait. Il savait saisir avec choix les plus belles formes de l'architecture, et les embellir par des accessoires pleins de goût et d'intérêt. Ses tons de couleur, ménagés avec

soin, donnent à ses tableaux des effets presque magiques ; surtout lorsqu'il représente des ruines, des monuments antiques. Les figures dont il les orne sont d'un bon goût de dessin, d'un excellent ton de couleur; la touche en est fine, légère et spirituelle, et l'on reconnaît, à leur attitude et à leur costume, les diverses nations qu'il a voulu représenter. C'est surtout dans sa manière de les grouper et de tirer le plus grand parti du clair-obscur, que l'on voit le maître. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite : I. Une *Entrée triomphale dans Rome*, tableau capital du plus beau fini. II. La *Construction de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam*. III. Une *Vue des environs de Rome*. IV. Un *Port de mer d'Italie*, dans lequel on voit une multitude de figures et de vaisseaux d'où l'on décharge et où l'on charge des marchandises. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : I. Une *Porte de ville, dont les murs sont baignés par une rivière*. II. *Une place publique sur laquelle se font les préparatifs d'une fête*. P—s.

VAN DER VELDE (CHARLES-FRANÇOIS). *V.* VELDE.

VANDER-VYNCKT (LUC-JOSEPH), né à Gand en mars 1691, prit ses degrés en droit dans l'université de Louvain, voyagea en France, en Italie, en Allemagne, et fut nommé membre du conseil de Flandre, en 1729. Il consacra à l'étude de l'histoire de sa patrie le peu de loisir que lui laissaient ses fonctions, et commença en 1740, un ouvrage intitulé : *Recherches historiques et chronologiques sur les gouverneurs et gouvernantes des Pays-Bas*, dans lequel on remarqua un esprit juste et profond, uni à de vastes connaissances. En 1760, le gouvernement autrichien, désirant approfondir les causes de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II, le comte ministre de Cobentzel chargea Vander-Vynckt de ce travail. Celui-ci fit donc l'histoire des troubles de cette époque, commençant au mariage de Philippe-le-Bel, en 1495, et finissant à la paix de Westphalie. Il l'écrivit en français ; mais comme il n'était pas très-familiarisé avec cette langue, M. de Méan, conseiller à Bruxelles, fut invité par le ministre à en reviser la rédaction. L'ouvrage fut imprimé à Bruxelles ; mais ne fut tiré qu'à cinq exemplaires, le gouvernement ayant ordonné ce travail pour la seule instruction de ses hommes d'état. M. Tarte Cadet à qui la douairière de Méan fit présent, au commencement de ce siècle, de l'exemplaire - épreuve abandonné au conseiller de Méan, l'a réimprimé en 1821, avec de nouvelles corrections de style, et un grand nombre de pièces justificatives, 3 vol. in-8°. Déjà, en 1774, Schloezer, professeur à l'université de Göttingue, avait publié une traduction allemande de cette histoire, faite sur l'un des cinq exemplaires, qui avait été donné à Schoepflin (*V.* ce nom); et d'après cette version, M. Schettema en avait publié quelques fragments en hollandais. Vander-Vynckt écrivait avec pureté et élégance en latin et en flamand. Il a laissé manuscrits divers autres ouvrages dont le détail se trouve dans une Notice de M. Gérard, insérée dans les Mémoires de l'académie de Bruxelles, tome III, p. 39. Voici les principaux : I. *Recherches historiques et chronologiques* : 1°. du *Conseil provincial de Flandre*, 2 vol. in-fol. ; 2°. du *Grand conseil de S. M. à Malines*, 2 vol. in-fol. ; 3°. des *Magistrats des deux bancs*



de la ville de Gand, 2 vol. in-4°., qui peuvent servir de supplément aux *Recherches sur la noblesse de Flandre*, par Espinoi. II. *Dissertation sur le grand-duché de Toscane*, in-fol. III. Plusieurs *Dissertations* sur le mont Vésuve, sur la tour de Pise, sur les abbayes et bénéfices en commande des Pays-Bas, etc. Lorsque M. de Cobentzel eut formé le projet d'ériger une société littéraire à Bruxelles, Vander-Vynckt, dont les talents et le zèle lui étaient connus, fut un des premiers membres élus; et ce vieillard, qui était alors dans sa soixante-dix-huitième année, assista régulièrement à toutes les séances, malgré son grand âge et son éloignement de la capitale. Il se trouva également à la première séance de l'académie; mais une chute ayant dérangé sa constitution, ses forces diminuèrent insensiblement, et il se vit forcé à une retraite absolue. Il mourut le 28 janvier 1779, dans sa quatre-vingt-huitième année. Ses mœurs étaient douces, son caractère gai, sans aucune vue d'intérêt, ni d'ambition; et il jouit, pendant tout le cours de sa vie, d'une tranquillité parfaite. Il s'était marié en 1733, et il fut père de six enfants, dont l'aîné, à l'époque de sa mort, était haut-échevin du pays de Vaes. M—G—R.

VANDER-WERF (ADRIEN), peintre, né, à Kralimgerambacht près Rotterdam, en 1659, annonça de bonne heure son goût pour la peinture. A l'âge de neuf ans, au lieu d'écrire comme ses condisciples, il dessinait ses lettres avec exactitude et régularité. On le mit d'abord chez Corneille Piccolett, peintre de portraits, de Rotterdam; puis il entra chez Vander-Neer. Il n'y avait que peu de temps encore qu'il était dans cette école, lorsqu'on y apporta un tableau de François Mieris, pour le faire copier. Vander-Werf s'offrit: son maître, ne le croyant pas capable de réussir, chargea un autre élève de cette copie; celui-ci ayant trouvé l'ouvrage au-dessus de ses forces, le tableau revint forcément à Vander-Werf, qui s'en tira d'une manière si supérieure, que par la suite la copie a trompé d'habiles connaisseurs, et a souvent passé pour l'original. Dès-lors, Corneille Piccolett se fit aider par lui dans la plupart de ses ouvrages, et le mena à Leyde et à Amsterdam, où il était appelé pour exécuter plusieurs travaux importants. Il n'avait que dix-sept ans quand il quitta son maître. Il fit alors connaissance avec Corneille Brawer, amateur distingué, élève de Rembrandt, qui l'engagea à se rendre à Rotterdam, où il peignit plusieurs portraits en petit, qui eurent un succès prodigieux. Il fit pour M. Steen, riche négociant d'Amsterdam, un tableau qui fut la source de sa fortune. L'électeur palatin l'ayant vu, lors d'un voyage qu'il fit incognito dans cette ville, l'acheta, et promit de ne jamais perdre de vue le peintre ni ses ouvrages. En 1687, Vander-Werf épousa Marguerite Rees, parente de Gowert Flinck, avec le fils duquel il contracta une étroite amitié. Il puisa dans la riche collection de tableaux, d'estampes et de dessins des plus grands maîtres que possédait son ami, un nouveau goût et de nouvelles connaissances, que perfectionna encore l'étude profonde qu'il fit des beaux plâtres moulés sur l'antique renfermés dans la collection du bourgmestre Six. Il s'essaya alors à peindre en grand. Il entreprit, pour son ami Flinck,

la peinture d'un plafond dont le sujet était la *Renommée entourée de génies*. Les arts étaient représentés dans des médaillons en grisaille, et Cérès et Flore, entourées de guirlandes de fruits et de fleurs. Ce coup d'essai, remarquable par sa belle exécution et par la supériorité avec laquelle l'artiste avait su rendre les différents genres, ajouta infiniment à sa réputation. L'électeur palatin ne l'avait point oublié : dans un voyage que ce prince fit en 1696, avec sa famille et une partie de sa cour, en Hollande, il alla à Rotterdam, pour y voir Vander-Werf, auquel il commanda le Jugement de Salomon et son portrait, qu'il destinait au grand-duc de Toscane, et lui fit promettre de lui apporter ces deux tableaux à Dusseldorf, aussitôt qu'ils seraient terminés. L'artiste n'y manqua pas; et l'électeur après l'avoir généreusement récompensé, voulut se l'attacher entièrement : mais il ne consentit à s'engager que pour six mois de l'année, moyennant une forte pension. En 1703, il alla présenter lui-même à l'électeur, son *Christ porté au tombeau*, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Le prince en fut si charmé, qu'il lui commanda quinze sujets de la vie de Jésus-Christ, sur des toiles de deux pieds et demi de haut et de vingt-un pouces de large; il anoblit en outre la famille de Vander-Werf, celle de sa femme et leurs descendants, le créa chevalier et augmenta ses armes d'un quartier des armes électorales. Les titres lui en furent expédiés dans une boîte d'argent, accompagnée d'un portrait du prince, enrichi de diamants d'un grand prix. Vander-Werf, en retour, accorda trois mois de plus par année à l'électeur, qui augmenta sa pension, en se réservant seulement le droit de prendre les ouvrages que le peintre ferait dans les trois mois pendant lesquels il était libre, en les payant le même prix que les personnes qui les lui auraient commandés. C'est pendant ces intervalles de liberté qu'il peignit son tableau de *Diane et Calisto*, dont il fit présent à sa femme, qui refusa de le céder à aucun prix. Ce morceau fit tant de bruit, que l'électeur écrivit à la femme de l'artiste, pour la prier de le lui céder, si son intention était de s'en défaire. A la réception de cette lettre, Vander-Werf et son épouse se hâtèrent de se rendre tous deux à Dusseldorf, et prièrent l'électeur de vouloir bien accepter le don de ce tableau. Le prince força le peintre à recevoir six mille florins; et le lendemain, Mme. Vander-Werf trouva chez elle une magnifique toilette tout en argent et deux belles aiguières du même métal. Le duc de Wolffenbuttel, qui visita ce célèbre artiste en 1709, ne récompensa pas avec moins de magnificence l'hommage d'une *Madeleine pénitente*. Peu de peintres ont vu leurs tableaux payés, de leur vivant, un aussi grand prix; et le mérite de la plupart justifie la vogue qu'ils avaient obtenue. Ils sont si nombreux qu'il serait fastidieux de les rappeler tous. Nous avons cité les principaux. Le Musée du Louvre en possède sept : I. *Adam et Ève près de l'arbre de la science du bien et du mal*. II. La *Fille de Pharaon qui fait retirer du Nil le jeune Moïse*. III. La *Chasteté de Joseph*. IV. Un *Ange qui annonce aux bergers la venue du Messie*. V. La *Madeleine dans le désert*. Elle tient un livre, et elle a près d'elle une tête de mort. VI. *Séleucus cédant la reine Stratonice à son fils Antiochus*. VII. *Deux Nymphes dansant devant un*

jeune faune qui joue de la flûte. Le même établissement en a possédé onze autres, *Samson et Dalila*; *des Bergers et des Satyres*; une *Vénus*; *Vénus et l'Amour jouant avec des colombes*; la *Charité romaine*; une *Femme et deux enfants jouant avec des oiseaux*; un *Jeune homme qui chante*; *Repos de la sainte famille*; *Diane assise à l'entrée d'un bois*, son carquois à ses pieds; les *Amours de Paris et d'OEnone*; *Abel tué par son frère et pleuré par Adam et Eve.* Ce dernier tableau a été gravé d'une manière supérieure par Porporate. Tous ont été rendus en 1815. Toutes les productions de ce peintre se font remarquer par un travail extrêmement précieux, mais qui finit par dégénérer en froideur. Son dessin ne manque ni de goût ni d'élégance; mais il est dépourvu de chaleur et de finesse. La teinte de ses chairs est terne, et ressemble à de l'ivoire; mais sa composition est bien entendue: ses accessoires sont traités avec soin; et l'ensemble de ses tableaux est agréable. Au reste, quelle que soit la vogue qu'il ait obtenue de son temps, il ne peut être mis au rang des Mieris, des Gérard Dow, des Vander-Helst, ni même des Teniers et des Van Ostade. Si ces deux derniers ont moins de noblesse, l'imitation de la nature, la vérité, la chaleur, la verve sont poussées si loin chez eux, qu'ils l'emportent, avec tous leurs défauts, sur le style froid et compassé de ce peintre, qui, comme Gérard Dow, n'a pas su racheter l'excès du fini par ces tons chauds, ce coloris tout à-la-fois fin et vigoureux, qui caractérisent les chefs-d'œuvre de ce dernier. Vander-Werf est cependant un des peintres qui font le plus d'honneur à l'école hollandaise. Son assiduité au travail ruina sa santé; et il mourut à Rotterdam, le 12 nov. 1722, laissant à sa veuve une fortune très-considérable.—Pierre Vander-Werf, frère du précédent et son élève, naquit, en 1665, à Kralimgerambacht, près de Rotterdam. Il copia d'abord les tableaux de son frère, qui ensuite lui fit ébaucher ses ouvrages. Enfin il se hasarda à travailler d'après lui-même; et le succès justifia sa tentative. Cependant on doit convenir que ses meilleures productions sont celles que son frère a retouchées. Parmi ses tableaux les plus remarquables, on cite *Trois Petites Filles jouant avec des fleurs*; une *Sainte Famille*, copiée d'après son frère; une *Madeleine en prière*; un *Petit garçon et une jeune fille dessinant d'après la Vénus antique*, etc. Il ressemblait à son frère par la couleur et le fini précieux de ses tableaux; mais il en différait entièrement par le caractère. Il ne se plaisait que dans les cabarets et les tavernes. Ce genre de vie crapuleux influa sur ses organes: il devint hypocondriaque, et s'imagina que tout le monde cherchait à l'empoisonner. Cette folie le détourna souvent de la pratique de son art; c'est ce qui a rendu ses ouvrages peu communs. Le Musée a possédé de ce peintre un tableau représentant *Samson et Dalila* qui a été repris par les Prussiens en 1815, et qui différait de celui que son frère avait composé sur le même sujet. Il mourut à Rotterdam en 1718. Il avait épousé, en 1695, Marie Bosman, élève du chevalier Vander-Werf, et qui cultiva la peinture avec quelque succès. P—s.

VANDI (André-Jean-Dominique), chimiste, frère de Sante Vandi le peintre, naquit vers l'an 1670 à Bologne, où il mourut le 10 jan-

vier 1763. Il acquit des droits au souvenir de la postérité par son zèle à répandre l'étude de la chimie, à une époque où cette science était peu cultivée, et où l'on ne s'occupait que des rêves de l'alchimie. Ses ouvrages sont : I. *De Remediis*, etc., *Dissertatio medica-chymica*, Bologne, 1720. II. *De auri tincturâ philosophicâ, ejusque maximâ in morbis curandis utilitate et præstantiâ, Dissertatio*, Bologne, 1728. III. *De utilitate et præstantiâ philosophiæ chymicæ et de necessitate promovendi exercitia in laboratorio chymico, Dissertatio*, etc., Bologne, 1730. IV. *De Remediis officinalibus*, etc., Bologne, 1752. Ug—i.

VAN DIEVE. *Voy*. Divæus.

VANDOEVREN (Gautier), médecin, naquit en 1730, à Philippine, dans la Flandre hollandaise. Après avoir fait son cours d'études à Leyde et à Paris, sous les plus habiles maîtres, il fut reçu docteur en médecine à Leyde, en 1653, et publia, à cette occasion, un ouvrage sur les vers intestins de l'homme, où il soutient que le tænia et le strongle sont des vers étrangers au corps humain. Cet ouvrage, qui fixa sa réputation, a été traduit en français. Ayant été nommé à une chaire d'anatomie et de chirurgie à Groningue, Vandoevren prononça, pour l'inauguration, un discours qui fit beaucoup de bruit et lui attira de nombreux ennemis parmi les médecins. Appelé à Leyde pour y professser la médecine, il y prononça un autre discours où la science et l'érudition sont animées par l'imagination. Il publia ensuite un Traité sur les maladies des femmes, qui ajouta beaucoup à sa réputation. Une attaque de goutte, qui se porta à la tête, termina sa carrière le 31 décembre 1783. Z.

VAN DYCK. *Voy*. Dyck.

VANE (le chevalier Henri), homme d'état, Anglais, né, au commencement de 1589, d'une famille distinguée, établie dans le comté de Kent, voyagea dans sa jeunesse, et apprit plusieurs langues étrangères. A son retour, le roi Jacques Ier. le créa chevalier, et il fut élu membre du parlement par la ville de Carlile. Son attachement pour la famille royale était si connu, que le roi le nomma trésorier du prince de Galles, son fils (depuis l'infortuné Charles Ier.), et Vane continua d'en exercer les fonctions, lorsque ce dernier fut monté sur le trône. Le nouveau roi lui témoigna son estime et sa confiance, en l'envoyant notifier aux États-généraux la mort de son père, et en le faisant entrer dans le conseil privé. Au mois de septembre 1631, il se rendit dans le Nord, comme ambassadeur extraordinaire, pour renouveler le traité d'alliance avec Christian IV, roi de Danemark, et pour conclure un traité de paix et de confédération avec Gustave Adolphe, roi de Suède. Il retourna en Angleterre au mois de novembre 1632; et au mois de mai de l'année suivante, Charles Ier., se rendant en Écosse pour être couronné, lui fit l'honneur de s'arrêter à sa terre de Raby-Castle, où il fut reçu avec une grande magnificence. En 1640, Vane fut nommé principal secrétaire d'état. Charles Ier. lui accordait une confiance illimitée et le chargeait des affaires les plus importantes. Strafford ayant été nommé baron de Raby, et ayant même dédaigné de porter ce titre pour montrer le mépris qu'il avait conçu pour Vane, auquel il avait été promis, celui-ci lui voua une haine implacable, et se joignit à ses nombreux ennemis, ce qui détermina le

roi à lui retirer la place de trésorier de sa maison, et même à l'éloigner du poste de premier secrétaire d'état, quoique la patente de cet office fût pour la vie. Le parlement en fit l'un des griefs qu'il invoqua lorsqu'il prit les armes contre Charles Ier. Il ne paraît cependant pas que Vane ait eu aucune part à la rébellion, ni qu'il ait accepté aucun emploi sous le parlement, quoique cette assemblée eût exigé que le roi le créât baron du royaume. Avant le meurtre de Charles Ier., Vane s'était retiré dans sa terre de Raby-Castle, èt ni lui, ni ses fils ne contribuèrent en rien à ce déplorable événement. Clarendon traite Vane très-sévèrement, et il est en effet incontestable que la part active qu'il prit à l'affaire de Strafford fit un tort incalculable à la cause royale. Néanmoins le même écrivain reconnaît que Vane aimait le gouvernement dans l'Église et dans l'état, et qu'il méprisait les rebelles et les moyens dont ils faisaient usage. Il mourut dans sa terre, vers la fin de 1654. D—z—s.

VANE (le chevalier HENRI), fils aîné du précédent, et l'un des enthousiastes les plus turbulents produits par la révolution qui renversa Charles Ier., naquit, en 1612. Il fut élevé d'abord à l'école de Westminster, ensuite à l'université d'Oxford; et même, à cette période peu avancée de sa vie, il semble avoir adopté quelques-unes de ces opinions républicaines qui devaient plonger sa patrie dans tous les malheurs de l'anarchie. On assure qu'il voyagea en France, et se rendit à Genève, et qu'à son retour il manifesta une telle aversion pour la discipline et la lithurgie de l'Église anglicane, que son père en témoigna un profond mécontentement. Voyant tout ce que ses principes lui attiraient de haine, le jeune Vane résolut de se rendre à la Nouvelle-Angleterre, qui servait alors de refuge à tous les ennemis de l'Église. Son père s'opposa d'abord à ce projet insensé; mais il consentit ensuite, d'après les conseils du roi, à lui permettre d'y rester trois ans. Vane avait le dessein de former un établissement sur les bords du Connecticut; mais suivant Néal (*Histoire de la nouvelle Angleterre*), à son arrivée, en 1635, les habitants l'ayant nommé, pour l'année suivante, au gouvernement de Massachusset, il se décida à rester au milieu d'eux. Néal ajoute qu'il ne fut pas plutôt à la tête des affaires, que sa conduite ne répondit pas à l'idée qu'on s'était formée de lui, et qu'il parut au-dessous du poste qu'on lui avait confié. Comme il était naturellement enthousiaste, il embrassa avec beaucoup de chaleur les doctrines *antinomiennes* (*Antinomian doctrines*), et donna de tels encouragements à ceux qui les prêchaient, qu'il exalta leur vanité et leurs espérances. L'accroissement de leur crédit parmi le peuple pouvait amener l'année suivante le renversement de l'Église et du gouvernement, si le parti sage et modéré n'eût pris des mesures pour que Vane ne fût pas réélu. Mather, autre historien de la Nouvelle-Angleterre, parle de lui avec encore plus de mépris, lorsqu'il dit que tant que les habitants de ce pays formeront un corps de nation, l'élection de Vane sera une tache dont ils ne pourront se laver. Enfin, Baxter prétend que Vane s'était rendu si odieux, qu'il fut obligé de se sauver pendant la nuit de son gouvernement avant la fin de l'année; et il ajoute que lorsqu'il arriva en Angleterre, il

devint l'instrument des calamités que Dieu avait réservées à un peuple encore plus corrompu. D'après ces écrivains, il paraîtrait que Vane fut de retour en Angleterre vers 1636. A cette époque, il semblait un peu revenu de ses erreurs, et il se maria à la fille du chevalier Wray. Par le crédit de son père, il fut nommé adjoint du chevalier Guillaume Russel, dans l'office de trésorier, place lucrative et de confiance. Il représenta Kingston-upon-Hull dans le parlement de 1640, et parut, pendant quelque temps, vivre en bonne intelligence avec le gouvernement; mais lors des discussions de son père avec Strafford (*Voy.* l'art. précédent), ils formèrent tous les deux la résolution de se venger de l'outrage qu'ils croyaient avoir reçu : en conséquence, Vane fils, qui avait été créé chevalier en 1640, se joignit à Pym et à d'autres ennemis de la cour, et contribua de tout son pouvoir à la fin malheureuse du comte de Strafford. L'acharnement qu'il montrait contre ce dernier, et contre le roi, lui fit obtenir la confiance entière des rebelles, qui ne lui cachèrent aucun de leurs projets. Lorsque la révolte eut éclaté, il adopta les intérêts du parlement avec un zèle fanatique. Il porta à la chambre des pairs l'accusation formée contre l'archevêque Laud, et fut nommé ensuite l'un des membres de l'assemblée du clergé. En 1642, il figura parmi les commissaires que le parlement envoya pour inviter les Écossais à venir à son secours, et il fut un des plus zélés promoteurs de la ligue du Covenant, quoiqu'on le considérât, à cette époque, comme ayant une égale aversion pour les principes qu'on y professait et pour ceux du clergé. Il contribua puissamment, en 1644, à l'ordonnance du renoncement à soi-même (*V.* Cromwell), véritable momerie, qui donna, pendant quelque temps, de la vie et du relief à la cause des indépendants. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, il déclara que, quoiqu'il eût obtenu la place de trésorier de la marine avant le commencement des troubles, sans la devoir à la faveur du parlement, il était prêt à la lui résigner, et qu'il desirait que les profits qu'elle produisait fussent employés au soutien de la guerre. L'influence qu'il exerçait le fit choisir, en 1645, pour l'un des commissaires du traité d'Uxbridge et de celui de l'île de Wight, en 1648. Comme il desirait un changement dans le gouvernement, il fit tous ses efforts pour retarder la conclusion de ce dernier traité et de toute convention avec le roi, jusqu'à ce que l'armée eût pu atteindre Londres. Afin de parvenir à ce but, il amusa le parti du roi par l'offre de tolérance pour la prière commune et pour l'épiscopat. Comme beaucoup d'autres, il ne sut pas prévoir les conséquences des mesures qu'il faisait adopter; car il désapprouva fortement les violences que l'armée exerçait contre le parlement, de même que l'exécution de Charles Ier; et il s'éloigna des affaires pendant ces déplorables événements. Lors de l'établissement de la république, en 1649, il entra au conseil-d'état, et il y resta jusqu'à la mémorable dissolution du parlement par Cromwell, en 1653. On sait avec quel mépris le protecteur traita, dans cette circonstance, les membres du parlement. Il saisit Vane par son manteau, en lui disant qu'il n'était qu'un jongleur (*a juggling fellow*). Celui-ci avait des principes trop républicains pour se soumettre

à aucune espèce d'autorité ; aussi Cromwell le fit-il sommer, en 1656, de comparaître devant lui en conseil. Lorsqu'il fut arrivé, le protecteur lui reprocha la haine qu'il témoignait pour son gouvernement, ce qui était démontré par la publication d'un pamphlet intitulé : *Question salutaire proposée et résolue*. Vane avoua qu'il en était l'auteur, et ne dissimula pas le déplaisir que lui causait l'état présent des affaires. D'après cette réponse, Cromwell lui enjoignit de donner des garanties pour sa conduite à venir: mais Vane entreprit de se justifier ; et comme il ne réussit pas à convaincre le protecteur, celui-ci le fit enfermer à Carisbrooke, où il fut détenu pendant quatre mois. Cromwell essaya alors d'intimider cet esprit indomptable, en le menaçant de lui faire perdre quelques-uns de ses biens par une procédure légale, ce qui voulait dire en violant toutes les lois ; lui insinuant en même temps que s'il voulait s'unir franchement à son gouvernement, il oublierait ce qui s'était passé, et lui accorderait tout ce qu'il pourrait desirer. Vane fut inflexible, non-seulement pendant la vie d'Olivier Cromwell, mais encore pendant le court règne de Richard, contre lequel plusieurs réunions de républicains furent tenues dans sa maison, près de Charing Cross. Ce fut en vain que les partisans de Richard tentèrent de l'empêcher d'être nommé au parlement de 1659, où il fut élu par le bourg de Whitchurch. Dans cette assemblée, Vane et d'autres républicains firent tous leurs efforts pour renverser le protectorat et les deux chambres, et pour établir une république. Après l'abdication de Richard, le long parlement ayant été rétabli, Vane fut nommé membre de la commission de sureté et du conseil-d'état, et enfin président du conseil, auquel il proposa une nouvelle forme de gouvernement républicain ; mais il eut le malheur de déplaire à ses amis, qui le confinèrent dans sa maison de Raby, au comté de Durham. A la restauration, les mêmes hommes, imaginant qu'il n'avait rien à craindre, d'après la déclaration de Breda, qui n'exceptait du pardon que les régicides, appuyèrent sa réclamation avec tant de force, que les deux chambres firent, à son sujet, une adresse au roi, ce qui équivalait à un acte du parlement. Vane ne crut donc pas devoir s'éloigner ; mais la part qu'il avait prise à l'acte d'accusation du comte de Strafford, et à toutes les mesures violentes qui avaient renversé le gouvernement, et plus que tout cela l'opinion qu'on s'était formée de sa capacité et de son esprit brouillon, décidèrent la cour à le faire comprendre parmi les ennemis les plus dangereux de la restauration. Il fut en conséquence arrêté et traduit en justice, le 4 juin 1661, pour avoir usurpé le gouvernement, et coopéré à la mort de Charles Ier. Il répondit que les membres eux-mêmes du long parlement n'avaient pu le dissoudre, et que, comme il en faisait partie, aucun inférieur ne pouvait le traduire en justice ; ces raisons ne furent pas écoutées : on le déclara coupable, et il fut décapité à Tower-Hill, le 14 juin 1662. Il avait résolu d'adresser un discours aux spectateurs ; mais les tambours, placés sous l'échafaud, se mirent à battre au moment où il allait parler. Il ne s'en émut pas et demanda un peu de silence pour faire ses prières, ce qui lui fut accordé. Lorsqu'il les eut faites et qu'il eut pris congé de ceux qui l'entou-

raient, il voulut dire quelques mots; mais le bruit des tambours l'ayant encore interrompu, il livra sa tête à l'exécuteur, et mourut avec tant de fermeté, qu'il excita l'intérêt même de ceux qui n'estimaient ni son caractère, ni sa conduite. Clarendon le peint comme rempli de dissimulation; mais il vante son esprit, sa pénétration, et surtout son étonnante sagacité à découvrir les projets des autres hommes, tandis qu'il restait lui-même impénétrable et savait se contenir lorsqu'il n'était pas convenable de dévoiler ce qu'il pensait. Burnet le représente comme un homme très-craintif, qui avait des idées peu lucides sur la religion. En effet il s'en était créé une espèce particulière, toute négative, et qui consistait à s'éloigner de toutes les autres formes admises; on nomma ses partisans chercheurs (*seekers*), parce qu'ils semblaient attendre quelques nouvelles manifestations d'en haut plus claires que celles qui avaient inspiré les autres. Baxter les appelle *Vanistes* (*Vanists*). Dans leurs réunions, Vane prêchait et priait souvent lui-même, mais avec cette obscurité qu'on remarque dans tous ses écrits, et qui les rend à-peu-près inintelligibles. Il penchait pour la doctrine de la préexistence et pour les idées d'Origène, qui admettait que tous diables et pécheurs seront généralement sauvés. Milton, qui était attaché à la secte des indépendants, a adressé à Vane, qui en faisait également partie, un très-beau sonnet dans lequel il lui dit que la religion repose en paix soutenue par son bras, et qu'elle le reconnaît pour son fils aîné : éloge que Warton, commentateur de cet illustre poète, ne peut considérer comme fait sérieusement; « car, dit-il, personne ne réunissait à un plus haut degré le fanatisme à la dissimulation, de grands talents à un esprit visionnaire, et le bon sens à la folie. » Vane a publié : I. *Question salutaire proposée et résolue*, etc., 1656, in-4°. Ce pamphlet fut écrit à l'occasion d'un jeûne public, et contenait, dit Ludlow, l'état de la controverse entre les républicains et le roi, la déviation qui avait fait abandonner la cause dans laquelle les premiers s'étaient engagés, et les moyens de réunir tous les partis. II. *Les méditations de l'homme retiré*, ou le *mystère et la puissance de la piété brillant dans le monde vivant*, etc., 1656, in-4°. C'est un Traité plein d'enthousiasme sur la venue du Sauveur pour fonder sur la terre une nouvelle monarchie qui devait durer mille ans. III. *De l'amour de Dieu et de l'union avec Dieu*, 1657, in-4°. Clarendon dit qu'il a essayé de lire ce livre, mais qu'il n'a jamais pu parvenir à le comprendre, et qu'il n'y a pas reconnu la clarté qui se faisait remarquer dans les discours de Vane. IV. *Épître générale au corps mystique de Jésus-Christ sur terre, l'Église universelle de Babylone, qui sont pélerins et étrangers sur la terre, desirant et cherchant la contrée céleste*, 1662, in-4°. V. *La face des temps, où l'on découvre brièvement par différentes écritures prophétiques, depuis le commencement de la Genèse jusqu'à la fin de la révolution, le commencement, les progrès et la fin de l'inimitié et du combat entre la race de la femme et la race du serpent, jusqu'à ce que la tête du serpent soit écrasée, et que toutes les monarchies du monde éprouvent une ruine totale et irrémédiable*, etc., 1662, in-4°.

VI. *La cause du peuple établie ; la vallée de Josaphat considérée et ouverte en comparant 2 chron.* XX, avec *Joel* III. *Méditations sur la vie de l'homme, le gouvernement, l'amitié, les ennemis, la mort.* Vane avait composé dans sa prison cet écrit, qui fut imprimé à la fin de son jugement, en 1662, in-4°. D—z—s.

VAN EFFEN. *Voy.* EFFEN.

VAN-EUPEN (PIERRE-JEAN-SIMON), né, à Anvers, d'une famille bourgeoise, le 12 novembre 1744, fit ses humanités avec distinction, dans cette ville, et suivit ensuite les cours de philosophie et de théologie à l'université de Louvain. Doué d'un caractère doux et social, d'une élocution facile et de quelque éloquence, il eut de nombreux amis, et s'acquit une grande réputation comme orateur de la chaire; mais quoiqu'il parlât correctement le français, il ne prêchait jamais qu'en langue flamande. Successivement professeur au séminaire épiscopal, curé du bourg de Cuntich, chanoine et grand-pénitencier d'Anvers, il se prononça fortement contre les innovations projetées par l'empereur Joseph II. Depuis long-temps en relation avec Vander-Noot, il ne prit néanmoins une part ostensible à la révolution qu'après la victoire remportée par les patriotes sur les Autrichiens, à Turnhout (*Voy.* SCHROEDER, XLI, 246, et VANDER-MERSCH, ci-dessus, p. 432). Il y fut poussé par l'évêque d'Anvers, Nélis, et par l'abbé de Tongerloo. D'abord chargé spécialement de négociations avec la Hollande, puis avec les états de Flandre, il ne tarda pas à devenir secrétaire des états de Brabant et du congrès souverain. Il fut, pour ainsi dire, l'ame de la faction aristocratique; et son habileté triompha des entreprises du duc d'Ursel, du comte de La Mark, de Vonck et de Vander-Mersch, pour faire prévaloir les principes de la démocratie. Il eut une grande part au rejet des propositions pacifiques de l'empereur Léopold. Cependant il dut bientôt s'apercevoir qu'il était dupe du cabinet prussien, et que les Pays-Bas repasseraient sous la domination autrichienne. Il s'enfuit précipitamment de Bruxelles, à l'approche du vainqueur, vers la fin de novembre 1790, et se retira dans la Hollande. Cédant au vif desir de revoir sa patrie, il y revint aussitôt que les Français en eurent fait la conquête, en 1794; mais sa présence alarma l'ombrageuse police des représentants du peuple en mission à Bruxelles. Il fut arrêté comme otage, avec plusieurs notables citoyens, et conduit à la citadelle de Lille, pour répondre de la contribution de guerre de huit millions de francs à laquelle on avait assujéti la ville d'Anvers. Il fut ensuite transféré, sous divers prétextes, à Paris, puis à Bicêtre, d'où il ne sortit que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Las enfin d'une dangereuse célébrité, Van-Eupen se retira dans le village de Zutphaas, près d'Utrecht. Il y remplit, pendant l'espace de dix années, les fonctions sacerdotales, et mourut le 14 mai 1804. Il n'a fait imprimer d'autres ouvrages que les actes émanés du congrès souverain de la Belgique, en 1790. On a débité, sur les prétendues galanteries de Van-Eupen et sur son goût pour l'*illuminisme*, beaucoup de fables puisées dans un libelle calomnieux : les *Masques arrachés*, publié par Beaunoir, sous le nom de *Jacques Lesueur*, Amsterdam (Bruxelles), 1791, 2 vol. in-18. Dans quelques

biographies, on imagine de le faire déporter et mourir à la Guyane, en 1798. St—t.

VAN EYCK ou JEAN DE BRUGES. *Voy.* Eyck.

VAN GALEN. *Voy.* Galen.

VAN GEUNS. *Voy.* Geuns.

VAN-GOYEN (Jean), paysagiste et graveur à l'eau-forte, naquit à Leyde en 1596. Son père, amateur très-distingué de cette ville, fut le premier à encourager ses dispositions, et lui donna successivement pour maîtres Guillaume Geeritz et Isaïe Van den Velde. Le jeune Van-Goyen se fit bientôt connaître par des productions qui le mirent au rang des meilleurs paysagistes de son temps et de son pays. Ses compositions ont un cachet particulier : elles représentent ordinairement des rivières avec de petits bateaux de pêcheurs ou des barques remplies de paysans revenant du marché. Ses fonds laissent toujours apercevoir un village ou un petit bourg. Sa touche est facile et expéditive ; son travail est peu chargé, parce qu'il ne faisait rien que d'après nature. Le seul défaut qu'on reproche à ses tableaux, c'est d'être un peu gris, ce que l'on attribue à l'usage du bleu de Harlem, employé fréquemment à cette époque. Van-Goyen a gravé à l'eau-forte, d'après ses compositions : I. Un *Joli paysage avec fabriques et un bac sur la rivière, près d'aborder*. II. Un autre *Paysage orné de petites chaumières et traversé par un ruisseau*. On reconnaît dans ces deux estampes, qui sont de la plus grande rareté, une touche facile et moelleuse. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : I. La *Vue d'un village sur le bord d'un canal*. On voit sur la rivière un bateau à voiles et des bestiaux que l'on passe dans un bac. II. Une *Marine*. Van-Goyen mourut à la Haye, en 1656. Son portrait a été gravé dans la manière noire par C. de Moor. P—s.

VAN-HELMONT (Segres Jacques), peintre, né à Leyde en 1683, fut élève de son père Mathieu Van-Helmont, connu par de charmants tableaux représentant des boutiques, des laboratoires de chimistes, des marchés à l'italienne, et dont Louis XIV appréciait infiniment les ouvrages. Jacques était si délicat quand il vint au monde, que l'on craignit long-temps pour ses jours. Malgré la faiblesse de sa santé, il se livra avec tant d'assiduité à l'étude de son art, qu'ayant eu le malheur de perdre son père, dans un âge encore tendre, il se trouva en état de suivre, sans aide, la carrière qu'il avait dessein de parcourir. Ses ouvrages obtinrent une grande vogue ; et, surmontant les maux dont il était accablé, il travailla avec une ardeur qui finit par abréger ses jours. Doué d'un véritable génie, sa composition est pleine d'esprit et de noblesse, la marche de ses idées grande et lumineuse, et son dessin correct. Le rang qu'il tient dans son école est justifié par les ouvrages qui ornent plusieurs des églises de la Flandre. Tels sont, dans l'église de Sainte-Gudule de Bruxelles, la *Profanation du Saint Sacrement*, tableau capital ; dans l'église des Carmes non réformés, le *Sacrifice d'Élie* ; à l'Hôtel-de-ville, le *Peuple d'Israël portant ses bijoux au grand-prêtre Aaron pour faire le Veau-d'Or* ; grande composition faite à l'occasion du jubilé de 1720 ; le *Baptême de Clovis*, vaste tableau placé au maître-autel de la paroisse de Wambéké, située entre Bruxelles et Alost ; etc. Van-

Helmont, épuisé par ses travaux, mourut à Bruxelles le 21 août 1726, âgé de quarante-trois ans P—s.

VAN HELMONT. *Voy.* HELMONT.

VAN-HELT STOCCADE (NICOLAS), peintre, naquit à Nimègue, en 1614. Comme il avait épousé la fille de David Ryckaert le vieux, son beau-père le décida à se livrer à la peinture, et l'instruisit avec un soin extraordinaire. Aussitôt que Stoccade se crut capable de tirer un parti avantageux de ses talents, il se rendit à Rome, où il se perfectionna dans le dessin; il alla ensuite à Venise étudier la couleur des habiles maîtres de cette école. A son retour d'Italie il s'arrêta quelques années en France, où ses ouvrages furent recherchés, et où il obtint le titre de peintre du roi. Ses tableaux sont rares dans son pays; la plupart sont à Rome et à Venise, où il a long-temps résidé. Leur mérite et leur rareté les font particulièrement rechercher en Angleterre. Ses compositions historiques sont ordinairement de vaste dimension. Son pinceau est libre et fier; sa couleur d'une grande douceur : il montre un caractère original dans l'expression des divers sentiments de l'ame, et il sait s'écarter avec esprit de la route battue. Ainsi, dans son tableau d'*Andromède*, au lieu de la représenter saisie de terreur à l'aspect du monstre, il la montre rougissant de se voir exposée toute nue aux regards de Persée. Ce tableau, ainsi que ceux de *Clélie* et de *Joseph* distribuant le blé aux peuples de l'Égypte, sont deux ouvrages capitaux, que vantent tous les écrivains de son pays. Il peignait le portrait avec une même supériorité. La reine Christine de Suède, le roi d'Angleterre Charles Ier., le duc de Brandebourg et le prince d'Orange achetèrent à l'envi les ouvrages de ce peintre. P—s.

VAN HEURN (JEAN). *Voy.* HEURNIUS.

VAN-HOECK (JEAN), peintre d'histoire, né à Anvers en 1600, fut élève de Rubens, qu'il égala presque en renommée et en honneurs. Il avait reçu une excellente éducation; et les mêmes goûts lièrent d'une étroite amitié le maître et le disciple. Déjà connu comme un artiste habile, Van-Hoeck voulut voir l'Italie. Arrivé à Rome, il avait résolu de ne point se faire connaître: mais ses ouvrages le décelèrent malgré lui; et les prélats les plus distingués recherchèrent avec empressement la société d'un homme dont le savoir n'était pas moins remarquable que son talent comme peintre. Il fut également admis dans la plupart des académies de belles-lettres de Rome. Le pape chercha à le fixer près de lui; mais Van-Hoeck ne put résister aux instances de l'empereur Ferdinand II, qui l'appelait à sa cour. Il se rendit près de ce prince, et bientôt il ne put suffire aux ouvrages qui lui furent demandés. Les princes et les principaux personnages lui confièrent leurs portraits. La plupart des électeurs l'appelèrent auprès d'eux : Ferdinand II lui permit de se rendre à leurs demandes, et il exécuta pour eux plusieurs ouvrages du premier mérite. Il est peu d'artistes qui, de leur vivant, aient obtenu plus de gloire et de considération. Mais tous ces succès ne purent le détourner du desir de revoir sa patrie. Il y revint à la suite de l'archiduc Léopold, qui le décora du titre de premier peintre des princes. Parmi ses tableaux les plus renommés, on cite celui qui représente

Pallas foulant les vices à ses pieds et embrassant la Prudence; et le *Christ mort, entre la Vierge, saint Jean et la Madeleine*, qu'il peignit pour l'église de Notre-Dame de Malines. Quant à ses portraits, on regardait comme des morceaux achevés et dignes de Van Dyck ceux du *Duc Albert*, et de la *Princesse Isabelle, son épouse*. Les tableaux d'histoire de cet artiste offrent une belle ordonnance et un dessin rempli de finesse : la couleur en est vigoureuse et naturelle, et la délicatesse du pinceau n'y affaiblit jamais la vigueur de ses grandes compositions. Enfin le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui, c'est qu'il n'est point indigne, dans plusieurs parties, d'être comparé à Rubens. Le Musée du Louvre a possédé de ce peintre le *portrait équestre de l'archiduc Léopold Guillaume*, qui a été rendu à l'Autriche en 1815. Van-Hoeck mourut à Anvers, en 1650. — Robert Van-Hoeck, que l'on croit parent du précédent, naquit à Anvers en 1609. Il peignit avec un talent incontestable des *Campements d'armées*, des *Marches*, des *Attaques*, etc. Ce qui fait le mérite de ses ouvrages, c'est une grande finesse de touche, une couleur excellente, une grande correction de dessin, et une grande variété de sujets et de compositions. On admirait, dans l'église de l'abbaye de Saint-Vinox, à l'entour et en dehors du chœur, douze tableaux représentant les *Apôtres*, et dans le fond de chaque tableau le martyre du saint personnage. Le Musée du Louvre a possédé deux tableaux de ce maître, représentant une *Vue de Flandre* et un *Hiver*. Ils ont été rendus à l'Autriche, en 1815. Van-Hoeck, quoique peintre, obtint par d'autres connaissances la confiance de ses concitoyens. Il fut choisi par eux pour exercer la charge de contrôleur des fortifications dans toute la Flandre. P—s.

VAN-HOOREBEKE (Charles-Joseph), né à Gand le 24 septembre 1790, fut doué, malgré la faiblesse de sa constitution, d'une grande ardeur pour la botanique et la science du pharmacien, dans lesquelles il se distingua de bonne heure. Il obtint de grands succès, et fut admis à l'institut des Pays-Bas. Il est auteur de l'Herbier de la Flandre occidentale, que possède aujourd'hui la société d'agriculture et de botanique de Gand, lequel renferme plus de trois mille plantes spontanées, et devait servir à la rédaction de la Flore belge, pour laquelle Van-Hoorebeke prépara d'immenses matériaux demeurés inédits. En reconnaissance de ce travail et des soins qu'il donna à l'établissement du jardin botanique de Gand, ses concitoyens lui ont dédié, sous le nom de *Hoorebekia chiloensis*, une plante originaire des Cordillières du Chili, qui a fleuri pour la première fois en Europe, au mois d'août 1816. Van-Hoorebeke était aussi modeste qu'instruit. Il se fit distinguer par une rare sagacité et une infatigable persévérance. Il est mort dans sa ville natale, le 25 juillet 1821. T. d. B.

VAN HORN. *Voy*. Horn.

VAN-HUGTENBURG (Jean), célèbre peintre de batailles, naquit à Harlem, en 1646. L'amitié d'enfance qui le liait avec Jean Wyck, son compatriote, décida de sa vocation pour la peinture. Son frère Jacques, élève de Berghem, qui résidait à Rome, l'appela près de lui, et dirigea ses études. Une mort prématurée lui ayant enlevé cet appui, il se

détermina à venir à Paris, où il entra chez Vander Meulen, qui se plut à l'initier dans tous les secrets de son art. En 1670, il retourna en Hollande, où sa réputation l'avait devancé; et tous les amateurs voulurent enrichir leurs cabinets de ses ouvrages. En 1710, le prince Eugène le prit à son service, et lui envoyait exactement les plans des siéges et des batailles qu'il dirigeait, et les accompagnait d'observations écrites de sa propre main. L'artiste exécutait d'abord les tableaux d'après ces plans et ces dessins, et les rectifiait ensuite d'après les entretiens et les observations du prince, qui se plaisait à l'honorer de ses fréquentes visites. Les tableaux qu'il a peints de cette manière ont quatre pieds de haut sur cinq de large, et ont été gravés en partie dans la description des batailles du prince Eugène et du duc de Marlborough. On lui demandait de toutes parts des copies de ces tableaux, qu'on lui payait fort cher; et celles qu'il a retouchées de sa main ont un grand mérite. Cet artiste, doué d'un génie réel et d'une instruction agréable et variée, sait rendre avec vérité les différentes affections de l'ame, qui expriment le désespoir, la douleur, l'épouvante et la rage des combattants. Il sait donner aux divers peuples qu'il introduit dans ses tableaux leur physionomie propre. Il avait étudié les accidents de la guerre, et il les rend avec exactitude. Sa couleur est belle et vigoureuse; son dessin toujours conforme à la nature, dont il ne s'écartait jamais. Quelques-uns de ses tableaux ne le cèdent en rien pour le flou et la vapeur à ceux de Wouwermans. Cet artiste mérite aussi un rang distingué parmi les graveurs tant à l'eau-forte et au burin qu'en manière noire. Il a surtout gravé un grand nombre de pièces dans le premier genre, d'après ses propres compositions, et d'après Vander Meulen. C'est en 1725 que parut, à la Haye, la description des différentes actions militaires du prince Eugène, avec des explications historiques par J. Dumont, et *dépeintes et gravées en taille-douce, par le sieur Jean Van-Hugtenburg*. Cependant cet ouvrage, tout curieux qu'il est, n'est pas en ce genre la meilleure production de l'artiste : on estime davantage ses eaux-fortes; elles sont rendues dans un style spirituel et avec une grande liberté de main. Ses gravures en manière noire sont moins recherchées à cause de la difficulté de trouver de bonnes épreuves. Ses estampes sont marquées de différentes manières : tantôt il les signait de son nom, tantôt des initiales J. V. H., tantôt du chiffre H. B. entrelacé. Parmi ses eaux-fortes, les plus remarquables sont : I. *Quatre beaux paysages montagneux, ornés de figures*. II. *Un combat de cavalerie, et dans le lointain une grande bataille*, d'après Vander Meulen. III. *Vue de Lille environnée de l'armée française, en 1667*, d'après le même. IV. *Une grande bataille entre les Allemands et les Français, en Italie*. V. Le *Grand marché aux chevaux dans une ville de Hollande*. Ces deux dernières pièces, d'après Hoogstraten, gravées à l'eau-forte et terminées au burin, sont capitales. Cet artiste résidait ordinairement à la Haye, où il faisait un commerce très-lucratif de tableaux; mais peu de temps avant sa mort, arrivée en 1733, il revint à Amsterdam, où il mourut chez sa fille à l'âge de quatre-vingt-sept ans. P-s.

VAN HUYSUM. *Voy.* HUYSUM.

VANIÈRE (JACQUES), poète latin, naquit le 9 mars 1664, à Causses, diocèse de Béziers, d'une famille noble. Ses parents, préférant à tout autre avantage une vie douce et tranquille, habitaient une campagne où ils n'étaient connus que par leur bienfaisance. La vue continuelle des beautés de la nature dut éveiller de bonne heure son imagination, et contribua sans doute à tourner ses idées vers la poésie pastorale. Cependant il avait si peu d'aptitude pour la versification, qu'il pria son régent de le dispenser d'une tâche inutile, et dont la difficulté le rebutait. C'était le P. Joubert (*V.* ce nom), dont on a des *Dictionnaires* classiques estimés. Ce professeur l'obligea de vaincre sa répugnance, et l'aida par ses conseils à triompher d'obstacles qui lui paraissaient insurmontables. Après avoir terminé ses études, Vanière embrassa la règle de saint Ignace, et professa successivement les humanités et la rhétorique dans divers colléges de l'institut. Il sollicita de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile dans les Indes; mais il ne put l'obtenir. Il était déjà connu par un petit poème sur les étangs (*Stagna*): ceux qu'il publia sur le colombier (*Columbaria*), la vigne (*Vitis*), et le potager (*Ollus*), ajoutèrent à sa réputation. Encouragé par le succès de ces opuscules, il conçut le projet de les refondre et de les réunir dans un seul ouvrage, qui contiendrait la description de la vie et des travaux des champs. C'est ce qu'il exécuta dans le *Prædium rusticum*, poème dans lequel, de l'aveu des meilleurs critiques, le P. Vanière s'est approché de Virgile autant qu'il est permis à un moderne d'en approcher en latin. La publication de ce poème excita le plus vif enthousiasme pour l'auteur; mais il n'aurait peut-être jamais joui de toute sa gloire sans une circonstance fâcheuse qui le força d'aller à Paris. M. de La Berchère, archevêque de Narbonne, cédant aux instances de Vanière, avait légué sa riche bibliothèque aux Jésuites de Toulouse. Ses héritiers attaquèrent le legs; et l'affaire ayant été renvoyée au conseil-d'état, Vanière fut chargé du rôle de solliciteur. Dans son voyage, il reçut des honneurs réservés d'ordinaire aux princes. L'académie de Lyon vint le recevoir en corps à l'entrée de la ville. Pendant son séjour à Paris, il fut constamment l'objet des attentions les plus délicates; mais elles durent quelquefois faire souffrir sa modestie. Lorsqu'il se rendit au collége de Louis-le-Grand, les leçons furent suspendues; et le P. Porée (*V.* ce nom), sortant de sa classe avec ses élèves, leur dit: « Venez voir le plus grand poète de nos jours. » Titon du Tillet (*V.* ce nom) lui dit: « Mon père, j'avais besoin de donner sur notre Parnasse un compagnon au P. Rapin; que je vais lui faire de plaisir de lui en donner un tel que vous! » La visite qu'il fit à la bibliothèque royale fut consignée sur les registres de l'établissement. Les ministres, les princes, le roi lui-même, s'empressèrent de rendre hommage à son talent; enfin on fit frapper en son honneur une médaille portant au revers ces mots: *Ruris opes et deliciæ* (1). Malgré la protection du cardinal de Fleury, qu'il avait sollicitée par une Épître ingénieuse, le P. Vanière perdit son

(1) Elle est figurée dans le *Musæum Mazzuchellianum*, II, pl. 169.

procès ; mais il obtint une pension pour l'aider à continuer son Dictionnaire français-latin, auquel il travaillait depuis vingt ans, et qui devait former 6 vol. in-fol. L'âge n'avait point ralenti son ardeur pour l'étude ; il dormait peu, et malgré ses occupations multipliées, il trouvait le moyen de consacrer douze à quatorze heures par jour à son grand ouvrage. A la suite d'une courte maladie, la mort l'enleva le 22 août 1739, à soixante-seize ans. Il y en avait plus de quarante qu'il habitait Toulouse, ou la campagne que les Jésuites possédaient près de cette ville. « Le P. Vanière, dit son biographe (2), avait une taille haute et » sans grâce, un extérieur négligé, » des manières embarrassées. Une » physionomie qui laissait entrevoir » moins de finesse que de candeur, » une conversation plus sensée qu'a» gréable, presque timide et sans » saillies, cachaient l'auteur élégant et » châtié. Sa modestie ne contribuait » pas à le faire découvrir : il semblait » ignorer ses talents. » Le principal titre littéraire de Vanière est le *Prædium rusticum*. Les dix premiers livres furent imprimés à Paris, en 1710, in-12 ; mais il ne parut complet qu'en 1730, Toulouse, in-12, fig. Parmi les éditions de ce poème, on distingue celles de Paris, 1756, in-12 ; ibid., Barbou, 1774, petit in-8°. ; et ibid., 1786, in-12, précédée d'une *Vie* de l'auteur, en latin. Le *Prædium rusticum* a été traduit en français, sous le titre d'*OEconomie rurale*, par L. Et. Berland d'Halouvry, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Il en existe une autre traduction par Ant. Le Camus, insérée dans le *Journal économique*, ann. 1755 et 1756. Ce poème est divisé en seize livres. Dans le premier, l'auteur traite du choix et de l'achat de la ferme ; dans le second, des qualités qu'il faut chercher dans ses serviteurs. Les deux suivants sont consacrés aux soins des troupeaux ; le cinquième et le sixième aux arbres ; le septième et le huitième aux travaux annuels de la campagne ; le neuvième contient le potager ; le dixième et le onzième la vigne et l'art de faire le vin ; le douzième, la basse-cour ; le treizième, le colombier ; le quatorzième, les abeilles (Arthur Murphy (*Voy.* ce nom) en a donné une imitation en vers anglais), le quinzième, les étangs ; et le seizième, la garenne et le parc. C'est moins un poème, dit un critique, qu'une suite de petits poèmes charmants. On peut reprocher à l'auteur quelques fautes de goût, des épisodes déplacés, surtout dans un ouvrage destiné à faire aimer la campagne ; mais la douceur et la grâce du style, le charme des descriptions en feront toujours les délices des amateurs de la poésie latine. On a quelquefois appelé Vanière le *Virgile de la France*, et il mérite à quelques égards ce titre glorieux ; mais il n'approcha jamais de la précision et surtout de l'exquise sensibilité du chantre de Mantoue. « Vanière est plus abondant que » Virgile ; Virgile est plus rapide » que lui. Le poète romain est » plus agréable dans les détails » arides, que le poète toulousain » dans les objets les plus riants. » Celui-ci exprime quelquefois pro» saïquement les objets les plus poé» tiques ; l'autre revêt de la plus » belle poésie les objets les plus sim» ples. Je remarque dans l'un une » profusion souvent mal-entendue ;

(2) Le P. Théod. Lombard, son élève, et qu'il s'était associé pour la rédaction de son *Grand Dictionnaire*, resté inédit.

» j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin » on trouve plus de variété dans le » petit terrain qu'a défriché Virgile, » que dans l'espace immense que Vanière a cultivé. » Tel est le jugement que l'abbé Delille porte de Vanière, dans la Préface de sa traduction des Géorgiques. Outre un *Dictionnarium poeticum*, Lyon, 1710, 1722, 1740, in-4°., dont on a fait un *Abrégé* pour le mettre à la portée des commençants, on doit encore au P. Vanière plusieurs poésies fugitives recueillies à Toulouse, en 1730, in-12, sous le titre d'*Opuscula*. Ce volume contient neuf Églogues sur l'amitié et les obligations qu'elle impose; des Lettres, des Odes, une entre autres sur la mort d'Henri IV, traduite de Goudelin (*V.* ce nom, XVIII, 168-69) poète languedocien; des Épigrammes, des Hymnes et des Épitaphes. Le P. Lombard a publié la *Vie* de Vanière, 1739, in-8°.; on en trouve l'analyse dans les différents journaux de la même année. Son portrait a été gravé plusieurs fois format in-12. — VANIÈRE, neveu du précédent, mort à Paris, en 1768, a publié : I. *Nouveaux amusements poétiques*, 1755, in-12. II. *Traduction* des Odes d'Horace, 1761, in-8°. III. *Cours de latinité*, 2 vol. in-8°. IV. Deux *Discours*, l'un *sur l'éducation*, et l'autre *sur l'art et la nécessité d'apprendre aisément la langue latine*. W—s.

VANINA D'ORNANO. *Voyez* SAMPIETRO.

VANINI (LUCILIO) naquit à Taurozano, dans la terre d'Otrante, au royaume de Naples, sur la fin de 1585. Son père était fermier ou intendant de don François de Castro, duc de Taurozano. Après ses premières études, Vanini fut envoyé à Rome, pour y étudier la philosophie et la théologie. Il nous apprend lui-même qu'un de ses maîtres, le carme Jean Bacon, *lui enseigna à ne jurer que par Averroès*. De Rome, il se rendit à Naples, et y continua sa philosophie, s'occupant en même temps de médecine et d'astronomie. Il ne tarda pas à se livrer à l'étude de la théologie scolastique, dont il ne fait pas grand cas dans ses ouvrages. Dès qu'il eut été promu au sacerdoce, il s'adonna à la prédication, dans laquelle il se vante d'avoir réussi, mais qu'il ne pouvait cultiver à cause de ses travaux et de ses courses. Il paraît que, dans ce temps-là, il étudiait le droit civil et le droit canon, puisqu'il prit dans la suite le titre de docteur *in utroque jure*. Son ardeur pour les sciences le fit aller à Padoue, où il séjourna quelques années, repassant tout ce qu'il avait appris, *se perfectionnant dans tous les genres d'érudition, et menant une vie qui approchait de la misère*. Ses auteurs favoris étaient Averroès, Cardan, Pomponace, et surtout Aristote, qu'il appelle *le dieu des philosophes, le dictateur de la sagesse humaine, et le souverain pontife des sages*. Lorsque Vanini eut achevé ses études, il retourna à Taurozano, pour mettre ordre à ses affaires et se disposer à répandre sa doctrine. Il fit le voyage de Naples, et y forma, dit-on, l'étrange dessein d'aller prêcher son athéisme dans le monde, avec onze ou treize de ses camarades. C'est le P. Mersenne et le P. Garasse qui nous l'apprennent. Ces deux religieux prétendent même que Vanini en fit l'aveu devant le parlement de Toulouse. Mais cet aveu ne paraît pas vraisemblable, parce que le président Gra-

mond, qui était présent, n'en parle pas, et parce que le jésuite donne onze associés à Vanini, et que le minime lui en accorde treize. Quoi qu'il en soit, à son départ pour la France, Vanini quitta son nom de Lucilio, et se fit appeler Jules-César. Nous remarquerons ici avec Garasse, que ce misérable changea de nom trois ou quatre fois, *à mesure qu'il gagnait du pays :* « Car étant » en Gascogne, ajoute le jésuite, il » se faisait nommer le sieur Pom- » peio, et par les noblesses, on ne » le connaissait point sous autre ti- » tre. En Hollande, il s'appelait Ju- » lio-Cæsare; à Paris, lorsqu'il vou- » lut imprimer, il se qualifia du » nom de Julio-Cæsare Vanino; à » Lyon, imprimant son Amphithéâ- » tre, il ajouta *Taurizano*. En som- » me, étant à Toulouse, devant sa » prise, durant qu'on lui fit son » procès, il s'appela le sieur Lu- » cilio (1). » Jean-Maurice Schramm a tracé son itinéraire avec la plus grande exactitude ; nous ne pouvons mieux faire que de le suivre. Après avoir traversé une partie de l'Allemagne, Vanini s'avança jusqu'en Bohème, où il entra en discussion avec un anabaptiste dans la bouche duquel il met cette incartade que, *les chrétiens disputaient entre eux sur des articles de néant* (*de lanâ caprinâ*). Il parcourut ensuite le reste de l'Allemagne, les Pays-Bas, et s'arrêta à Amsterdam, où il eut plusieurs disputes avec un athée. Il partit pour Genève, contestant partout sur sa route, et plus encore à son arrivée dans cette ville. Ne se croyant pas en sureté à Genève, il alla dogmatiser à Lyon ; mais la peur du fagot le força de se rendre à Londres, en 1514 ; *il s'y attira*, à ce qu'il dit, *la persécution des protestants. On le tint en prison, où il demeura quarante-neuf jours, bien préparé à recevoir la couronne du martyre, pour laquelle il soupirait avec toute l'ardeur imaginable* (2). On le tira de prison ; il repassa la mer, et reprit le chemin d'Italie. Gênes lui parut propre à recevoir ses leçons; il s'y fixa et y prit des écoliers de toute condition, et pour plusieurs sciences ; mais il ne tarda guère à y soulever tout le monde contre lui par ses impiétés. Il revint à Lyon; et pour se mettre à couvert de la persécution, il publia son *Amphithéâtre*, sous prétexte de réfuter les erreurs de Cardan. Cette précaution ne le rassura pas : il retourna en Italie, d'où il revint presque aussitôt en France. Il se retira dans la Gascogne et s'y fit religieux ; mais on ne sait dans quel couvent. Il est curieux d'entendre le P. Garasse raconter les manœuvres hypocrites de Vanini pour empêcher qu'on ne pénétrât ses véritables sentiments. « Quelles » protestations est-ce qu'il ne fait de » bon et religieux catholique? quelles » injures ne dit-il contre les libertins? » quelles louanges ne donne-t-il aux » pères de notre compagnie, comme » aux plus vaillants champions de » l'univers, à son dire, pour ter- » rasser cet horrible monstre de » l'athéisme? Étant à Toulouse, » et rodant en Gascogne, devant » qu'on eût découvert sa malice, » quelles paroles saintes et sacrées, » quels propos douillets et sucrés ne » tenait-il? Combien de confessions » a-t-il faites dans nos églises mê- » mes? Quelles prédications a-t-il » perdues dans Toulouse? Combien

(1) *Doctrine curieuse*, pag. 1024.

(2) *Amphitheatrum*, pag. 118.

» de fois est-il venu voir et visiter » nos pères pour leur demander des » cas de conscience? Le tout couvert d'une lâche hypocrisie... Mais » aussitôt que ce méchant homme » fut découvert, il se porta à une rage désespérée. » Ces paroles du jésuite Garasse, et quelques autres données, nous font un peu deviner à quel ordre religieux appartint Vanini. Mersenne et Patin disent qu'il fut chassé du couvent à cause de ses mauvaises mœurs et parce qu'il se livrait à un vice *trop commun dans son pays*. Après son expulsion, il se réfugia à Paris, et s'introduisit chez le nonce du pape, Roberto Ubaldini, évêque de Politio, qui lui ouvrit sa riche bibliothèque et lui fournit les moyens de lire les ouvrages des athées et des incrédules, dont il fit un si triste usage. Cependant il continuait son apostolat avec un zèle digne d'une meilleure cause. Il séduisit beaucoup de jeunes gens, des médecins et des poètes. Il faut qu'il ait fait bien des progrès, puisque le P. Mersenne porte le nombre des athées qui se trouvaient dans la capitale, à plus de cinquante mille. Vers le même temps, il devint aumônier du maréchal de Bassompierre, dont il recevait deux cents écus de pension, et à qui il dédia ses *Dialogues de la nature*. Un de ses historiens remarque qu'il ne fut point content de ce poste, qui l'obligeait à être réglé, et qu'il aima mieux courir et dogmatiser (3). Il quitta Paris, en 1617, dans le temps même que la Sorbonne censurait son dernier ouvrage, et se retira à Toulouse. Il fit dans cette ville ce qu'il avait fait ailleurs, dogmatisa et pervertit tous ceux qui entretenaient des relations avec lui. Il professa la médecine, la philosophie et la théologie avec ses principes et sa méthode ordinaires. On prétend qu'ayant été chargé de l'éducation des enfants du premier président du parlement de Toulouse, il donna de l'ombrage au procureur-général, qui le déféra à la cour, et poursuivit sa condamnation avec beaucoup d'acharnement. Il fut arrêté en nov. 1618. Bien que les ouvrages de Vanini aient été produits au procès, on sait, par l'aveu presque unanime des contemporains les plus dignes de foi, que ces pièces ont moins contribué à le perdre que les discours impies dont il fut accusé par un gentilhomme qui faisait profession de piété, et auquel on accorda une entière croyance. Le parlement était sur le point de l'élargir à cause de l'ambiguïté des preuves, dit le président Gramond (4), lorsque le sieur de Francon déposa que Vanini avait souvent révoqué en doute l'existence de Dieu et tourné en dérision les mystères les plus augustes de la religion. On confronta l'accusé et le témoin, qui soutint ce qu'il avait avancé. Garasse ajoute qu'il y eut d'autres dépositions secrètes, conformes à celles de Francon. Interrogé, à l'audience, sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, Vanini répondit *qu'il adorait avec l'Église un Dieu en trois personnes, et que la nature démontrait évidemment l'existence de la divinité*. Ayant, par hasard, aperçu une paille à terre, il la ramassa, et, étendant la main, il dit à ses juges : *Cette paille me force à croire qu'il y a un Dieu ;* et il ajouta : *Le grain jeté en terre semble d'abord détruit et commence à blanchir ; il devient vert et*

(3) Durand, *Vie de Vanini*, pag. 54.

(4) *Historia Galliæ ab excessu Henrici IV*, lib. 3.

sort de la terre; il croît insensiblement; les rosées l'aident à s'élever, la pluie lui donne encore plus de force; il se garnit d'épis dont les pointes éloignent les oiseaux; le tuyau s'élève et se couvre de feuilles; il jaunit et s'élève plus haut; peu après il commence à baisser jusqu'à ce qu'il meure; on le bat dans l'aire, et la paille ayant été séparée du grain, celui-ci sert à la nourriture des hommes; celle-là est donnée aux animaux, créés pour l'usage de l'homme. D'où il conclut que Dieu est auteur de toutes choses. Pour répondre à l'objection qu'on aurait pu faire, *que la nature est la cause de ces productions*, il reprit ainsi : *Si la nature a produit ce grain, qui est-ce qui a produit l'autre grain qui l'a précédé immédiatement? Si ce grain est aussi produit par la nature, qu'on remonte à un autre, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au premier, qui nécessairement aura été créé, puisqu'on ne saurait trouver d'autre cause de sa production;* et par là il renforça sa première conséquence, que puisque la nature ne peut être la cause de rien, c'est Dieu qui est la cause de tout. Le président Gramond n'hésite point à déclarer que Vanini n'était point persuadé de ce qu'il disait, et qu'il ne discourait ainsi que par vanité ou pour échapper au supplice. La procédure dura six mois; et Vanini fut condamné, à la pluralité des voix, à avoir la langue coupée et à être pendu et brûlé. Aussitôt que la sentence fut prononcée, il leva entièrement le masque, et abjura tout sentiment de religion. Pendant que son procès s'instruisait, il se confessait et communiait souvent; mais dès que le procès fut terminé, il ne voulut point entendre parler de confession, et rejeta avec obstination le ministère d'un cordelier, qui était venu pour l'exhorter. Gramond assure qu'il repoussa le crucifix, en disant : *Jésus sua de crainte et de faiblesse, en allant à la mort, et moi je meurs intrépide:* ce qui est dénué de vérité, suivant le docte magistrat, Vanini étant mort *comme une bête et comme un lâche.* D'un autre côté, le jésuite Garasse raconte que lorsqu'on exigea de Vanini qu'il demandât pardon à Dieu, au roi et à la justice, conformément à l'usage, ce misérable répondit : *Pour Dieu, je n'en crois point; pour le roi, je ne l'ai point offensé; pour la justice, que les diables l'emportent, si toutefois il y a des diables au monde;* qu'étant sur le gibet, il proféra encore trois ou quatre notables impiétés, et mourut enragé. Le *Mercure* rapporte en substance ces dernières paroles; mais il ne s'accorde pas sur toutes les circonstances du procès et de la mort de Vanini, avec Gramond et Garasse, ni même avec Mersenne. Il est presque impossible de savoir au juste ce qui se passa dans ce tragique événement, à cause de l'éloignement ou de la passion de ceux qui en ont parlé (5). Vanini fut supplicié sur la place de Saint-Étienne, à Toulouse, le 19 février 1619. Ses écrits sont : I. *Amphitheatrum æternæ Providentiæ divino-magicum, christiano-physicum, necnon astrologo-catholicum, adversùs philosophos, atheos, epicureos, peripateticos et stoicos*, Lyon, 1615, in-8°., avec approba-

(5) Quelques écrivains rapportent, qu'à l'aspect des apprêts de son supplice, Vanini s'écria : *Ha mon Dieu!* et que le religieux qui l'exhortait, lui ayant dit alors : Vous reconnaissez donc un Dieu, puisque vous l'invoquez, il répondit : *Non, c'est une façon de parler.* Balzac dit qu'on lui coupa la langue dans la prison. Voy. *le Socrate*, p. 123, éd. de Courbé.

tion et privilége. Ce livre est extrêment rare. Le corps de l'ouvrage est composé de trois cent trente-six pages. II. *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis, libri quatuor*, Paris, 1616, in-8°., avec approbation et privilége; plus rare encore que le précédent. Il est dédié au maréchal de Bassompierre: il a quatre-cent quatre-vingt-quinze pages et soixante dialogues en tout. Il est inutile de nous appesantir sur ces deux écrits, dont on a dit tant de fois tout ce qu'il y avait à dire. III. *Commentarii physici*, inédits. Voy. les *Dialogues*, pag. 88. IV. *Commentarii medici*, inédits. Voy. les *Dialogues*, pag. 88 et 166. V. *De verâ sapientiâ*, inédit. Voy. les *Dialogues*, pag. 275. Le P. Garasse le connaissait, puisqu'il en parle dans sa *Doctrine curieuse*, page 1015. VI. *Tractatus physico-magicus*, inédit. Voyez les *Dialogues*, page 252. VII. *De contemnendâ gloriâ*, inédit. Voy. les *Dialogues*, p. 359. VIII. *Apologia pro lege mosaicâ et christianâ*, inédit. Voy. l'*Amphithéâtre*, pag. 38, 64; et les *Dialogues*, pag. 123 et 329. IX. *Apologia pro concilio Tridentino*, inédite. Voy. l'*Amphithéâtre*, pag. 70 et 77. X. *Libri astronomici*, Strasbourg, en très-beaux caractères, suivant les *Dialogues*, page 31. Aucun bibliographe ne l'a vu; et La Croze assure avoir fait de vains efforts pour se le procurer. On a beaucoup varié sur le caractère et les mœurs de Vanini. Garasse le traite d'*effronté*, de *pédant*, de *parasite*, de *bélistre*, de *libertin*, etc. Le président Gramond, le P. Mersenne(6), Schramm, Patin, Parker et Durand ne le traitent pas mieux. Ils parlent tous de ses mœurs d'une manière très-défavorable. Bayle et Arpe ont cherché un peu à pallier ses défauts; mais il semble bien difficile qu'un homme qui avait des principes aussi corrompus que ceux qu'il a professés dans ses *Dialogues*, et qui répétait sans cesse:

Perduto è tutto il tempo
Che in amar non si spende,

ait été vertueux dans sa conduite. Au surplus, tout le monde s'accorde à dire qu'il avait un esprit très-délié, de l'érudition et de l'éloquence, et qu'il aurait pu devenir très-dangereux si l'inexorable sévérité du parlement de Toulouse n'eût arrêté le cours de son entreprise, en le faisant mourir à l'âge de trente-quatre ans. *Voy.* Jean-Maurice Schramm, *De vitâ et scriptis famosi athei Julii Cæsaris Vanini tractatus singularis*, 1709; Durand, la *Vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-8°.; Pierre-Frédéric Arpe, *Apologia pro Julio Cæsare Vanino*, Cosmopoli, 1712, in-8°.; Niceron, *Mémoires*, t. XXVI; Chaufepié, *Supplément au Dictionnaire de Bayle*; M. Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, tome II; Garasse, *Doctrine curieuse*. Ce jésuite avait connu particulièrement Vanini, et il en rapporte des choses très-remarquables (7).

L—B—E.

VANLOO (Jacques), tige de cette famille de peintres qui ont rendu le nom de Vanloo si célèbre, naquit à l'Écluse, ville de Hollande, en 1614. Après avoir étudié les éléments de son art dans sa ville natale, il alla se perfectionner à Amsterdam; et lorsque son talent fut entiè-

(6) *Quæstiones celeberrimæ in genesim*, p. 671.

(7) Voltaire a consacré à Vanini la troisième de ses *Lettres à son altesse monseigneur le prince de****. A. B—T.

rement formé, il vint se fixer en France. Pendant son séjour à Amsterdam, il avait cultivé avec succès le genre historique, et s'était fait une grande réputation par sa belle manière de rendre le nu: mais lorsqu'il fut à Paris, il abandonna l'histoire pour se consacrer au portrait, genre dans lequel il montra un véritable talent. Il se fit naturaliser; et en 1663, l'académie de peinture l'admit au nombre de ses membres, sur le *Portrait de Michel Corneille* le père, peintre et graveur célèbre. Ce Portrait, qui fait aujourd'hui partie du Musée du Louvre, rend témoignage du talent du peintre, et surtout de la beauté de son coloris. Cet artiste mourut à Paris, en 1670. — Louis VANLOO, fils du précédent, naquit à Amsterdam, et vint fort jeune étudier à Paris, où il précéda son père. Plein d'ardeur pour l'étude, et doué de grandes dispositions, il remporta le premier prix à l'académie, et il aurait été admis dans cette compagnie, si ce qu'on appelle une affaire d'honneur ne l'eût obligé d'aller chercher un asile en Savoie. Il se fixa d'abord à Nice; et lorsqu'il put sans danger revenir en France, il s'arrêta dans la ville d'Aix, où il se maria, en 1683. Il passait pour un dessinateur habile; et ses ouvrages à fresque lui ont acquis une réputation. Il avait peint, pour la chapelle des Pénitents gris de Toulon, un *Saint François*, qui lui fit beaucoup d'honneur. — Jean-Baptiste VANLOO, fils du précédent, naquit à Aix, en 1684. Dès l'âge de huit ans, il manifesta les dispositions qu'il avait pour l'art du dessin; et son père se plut à les cultiver, en lui faisant copier les ouvrages des plus célèbres maîtres. Il parcourut ainsi toutes les villes de la Provence; revint à Nice rejoindre son père; puis, s'étant rendu à Toulon, y épousa, en 1706, la fille d'un avocat. Il s'y trouvait encore lorsque Victor-Amédée, duc de Savoie, vint en faire le siége. Il s'occupait d'une *Sainte Famille*, pour l'église des Dominicains; et, pour se délasser, il s'amusait à peindre, sur des cartes, des portraits à l'huile, qu'il commençait et terminait dans un seul jour. La crainte de la guerre le décida à se réfugier à Aix. N'ayant pu trouver de voiture, il se vit obligé de mettre sa femme et son fils, qui n'avait qu'un mois, sur un âne qu'il conduisit lui-même, à pied, jusqu'à Aix. Durant cinq années qu'il demeura dans cette ville, il s'occupa d'un grand nombre d'ouvrages qui consolidèrent sa réputation. Parmi ces peintures, on distingue surtout une belle *Annonciation*, aux Jacobins; l'*Agonie de saint Joseph*, dans l'église de la Madeleine; aux Carmes, dans la chapelle des Pénitents blancs, une *Résurrection de Lazare*; un plafond représentant l'*Assemblée des dieux*, dans la maison de campagne de M. Lenfant, commissaire des guerres; et enfin, parmi un grand nombre de beaux portraits, celui de M. de Mailly, archevêque d'Arles. En, 1712 il alla rejoindre son père à Nice. Ayant eu le malheur de le perdre quelque temps après, il termina plusieurs de ses ouvrages restés imparfaits. Sur sa réputation, le prince de Monaco l'engagea à venir peindre les princesses ses filles. De là il se rendit à Gènes, puis à Turin. Le duc de Savoie le chargea de faire le portrait du prince de Carignan, son fils, qui prit l'artiste sous sa protection, tandis qu'un autre peintre exécutait celui du prince de Piémont; lorsque le duc eut vu les deux ou-

vrages, il fut si charmé de celui de Vanloo, qu'il lui ordonna de peindre à son tour le prince de Piémont. Cependant le prince de Carignan, premier protecteur de Vanloo, jaloux, en quelque sorte, de l'accueil que celui-ci recevait à la cour de Turin, lui proposa de l'envoyer à Rome, à ses frais, et de se charger de sa famille pendant son absence. Il accepta avec empressement. Arrivé à Rome, il entra chez Benedetto Luti, qui ne tarda pas à sentir tout le mérite d'un semblable élève; lorsqu'il était embarrassé pour une composition, il lui présentait le crayon, que Vanloo refusait modestement; mais forcé par les instances de son maître, il se mettait enfin à l'ouvrage, et savait si bien rendre la pensée de Luti, que ce dernier l'embrassait en lui disant: *Tu en sais plus que moi.* Bientôt il se fit connaître par une foule de beaux ouvrages, et notamment par deux morceaux sur cuivre, représentant une *Sainte Famille* et *J-C. qui donne les clés à saint Pierre :* dans une exposition publique faite à Rome, ces morceaux passèrent pour être de Carle Maratte. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il commença l'éducation pittoresque de son frère et de ses trois fils aînés. Appelé à Paris par le prince de Carignan, son protecteur, il peignit, en passant à Turin, deux plafonds pour le château de Rivoli. Sa femme, qui le suivait dans tous ses voyages, étant accouchée d'un fils, le prince de Piémont et la princesse de Carignan le tinrent sur les fonts de baptême, et lui donnèrent les noms de Charles-Amédée-Philippe. Arrivé à Paris, le prince de Carignan le logea dans son hôtel, et ne passait pas un seul jour sans aller le voir travailler. Il fit, pour ce prince, de grands sujets tirés des Métamorphoses, et le *Triomphe de Galathée.* Il aurait été reçu à l'académie, le jour même où il présenta ce tableau, si le prince de Carignan avait voulu le céder. Il fut seulement agréé en 1722. Malgré ses succès dans le genre de l'histoire, il s'adonna plus particulièrement au portrait. Ayant basardé le fruit de son travail dans les actions de la banque de Law, il perdit tout ce qu'il possédait; et se vit obligé de recommencer sa fortune. La mort du duc d'Orléans, régent, l'ayant empêché de faire le portrait du roi, ce que ce prince lui avait permis, il vint à Versailles à plusieurs reprises, et se rendit si familiers les traits du monarque, qu'il retourna en poste à Paris, et fit un portrait extrêmement ressemblant. Louis XV, ayant vu ce portrait, lui en commanda un autre en pied, qui servit de modèle pour un grand nombre de copies que Vanloo fit pour ce prince. Il peignit encore la tête de ce monarque, dans un grand tableau où Parrocel l'a représenté à cheval. En 1731, il fut reçu membre de l'académie, sur son tableau de *Diane et Endymion.* Il fut chargé de peindre le tableau commandé par le prévôt des marchands et les échevins de Paris, pour la naissance du dauphin. Le grand tableau de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, dans lequel *Henri III reçoit le comte de Gonzalès*, mit le sceau à sa réputation. L'académie le nomma professeur adjoint, en 1733, et professeur en 1735. Ce fut alors qu'il se rendit à Aix; mais, en 1736, son fils Louis-Michel ayant été appelé en Espagne, il revint à Paris, et de là passa en Angleterre; il y reçut de Robert Walpole l'accueil le plus distingué, et fit le portrait de ce mi-

nistre. Toute la cour suivit bientôt cet exemple; mais le climat, joint au chagrin que lui causa la mort d'un de ses fils, nommé Claude, qui annonçait les plus rares dispositions, altéra sa santé; et sa femme fut obligée de le ramener en France, après un séjour de quatre ans en Angleterre. Il se hâta de retourner à Aix : mais le coup était porté; et il mourut, le 19 septembre 1745, âgé de soixante-un ans. Il fut enterré dans la même paroisse qu'il avait été baptisé. C'est surtout par le coloris que ses ouvrages se font remarquer. Le ton en est excellent; sa touche est légère et spirituelle, et ses carnations ont tant de fraîcheur qu'on n'a pas craint de le comparer, sur ce point, à Rubens. Larmessin a gravé, d'après lui, le *Portrait de Louis XV à cheval*, ainsi que le *Portrait en pied* du même prince. Celui de la *reine Marie Lecksinska* a été gravé deux fois par Chereau, qui a aussi gravé les *Portraits de Mesdames de Prie* et de *Sabran*. — Carle ou Charles-André Vanloo, frère du précédent, naquit à Nice en 1705. Il n'était âgé que d'un an, lorsque le maréchal de Berwick vint assiéger cette ville; le premier soin de ses parents fut de descendre l'enfant dans une cave. On le croyait en sureté dans cet asile, lorsqu'une bombe tomba sur la maison, traversa les plafonds, et en éclatant emporta jusqu'aux moindres vestiges du berceau. Heureusement qu'en ce moment son frère le tenait dans ses bras et l'avait emporté par hasard dans un autre endroit. Quand son frère Jean-Baptiste fut envoyé à Rome par le prince de Carignan, il le suivit et entra en même temps que lui dans l'école de Benedetto Luti, qui se plut à cultiver les dispositions qu'il découvrit dans ses deux élèves. Carle fit alors connaissance avec le statuaire Legros qui lui donna du goût pour la sculpture, au point qu'il fut au moment d'abandonner la peinture pour se livrer à ce dernier art. Mais Legros mourut en 1719; et Carle, ne se sentant plus soutenu par les conseils de cet habile artiste, revint à ses premières études et reprit le pinceau. A cette époque où l'expérience ne l'avait point encore éclairé, son goût se ressentait de la fougue de son caractère. En vain son frère Jean-Baptiste, doué d'un esprit plus froid et plus rassis, lui recommandait sans cesse la sagesse et la sévérité; ses conseils ne devaient porter leurs fruits que plus tard: en vain pour amortir sa fougue, il l'associait aux travaux qui lui étaient confiés; Carle le quitta pour se faire décorateur d'opéra. Il ne tarda guère à se dégoûter de ce genre secondaire; mais s'il l'abandonna, ce fut pour se livrer à de petits portraits dessinés, genre plus misérable encore. Cette inconstance et cette instabilité dans ses études n'étaient toutefois que les écarts d'un jeune homme qui aimait éperdument le plaisir, et pour qui les moyens les plus prompts d'avoir de l'argent étaient les meilleurs. Son frère ayant été appelé, à cette époque, à Paris, par le prince de Carignan, Carle revint en France avec lui, et l'aida dans la restauration des peintures que le Primatice avait exécutées pour François Ier., dans le château de Fontainebleau. En 1727, il retourna à Rome, accompagné de deux de ses neveux, Louis et François Vanloo. C'est alors qu'il remporta le prix du dessin que l'académie de Saint-Luc distribue tous les ans. Il peignit ensuite, pour l'église de Saint-Isidore, un magnifique pla-

fond représentant l'*Apothéose de ce saint*. Le *Saint François*, la *Sainte Marthe*, destinés pour les cordeliers de Tarascon, lui attirèrent l'estime des connaisseurs et surtout du cardinal de Polignac, qui écrivit en sa faveur au duc d'Antin et qui lui fit obtenir la pension. Le pape le décora du titre de chevalier, qu'il accompagna d'un brevet encore plus flatteur. Depuis ce moment sa réputation ne fit que s'accroître; et ses ouvrages furent recherchés jusque dans les pays étrangers. Il peignit, pour l'Angleterre, une *Femme orientale à sa toilette*, avec un bracelet à la cuisse, singularité qui a donné de la célébrité à ce tableau. En quittant Rome, il se rendit à Turin, accompagné de son neveu François, jeune homme de la plus grande espérance, qu'il eut le malheur de perdre par une affreuse catastrophe. Ayant voulu conduire lui-même les chevaux de la voiture dans laquelle ils voyageaient, il fut renversé, et son pied s'étant embarrassé dans l'étrier, il fut traîné long-temps parmi les buissons et les cailloux, et mourut à Turin, des suites de ses blessures. Le roi de Sardaigne chargea Vanloo de plusieurs travaux pour l'embellissement des ses palais et des principales églises de la capitale; et toutes ses compositions soutiennent le parallèle avec les ouvrages des peintres italiens les plus célèbres de cette époque. On distingue surtout les onze compositions dont il orna le cabinet du roi, et dont les sujets étaient tirés de la *Jérusalem délivrée*. Ce fut pendant son séjour en Italie qu'il épousa la fille du musicien Sommis, qui n'était pas moins remarquable par les charmes de sa figure et de son esprit, que par son talent comme cantatrice. Arrivé à Paris, sa maison devint le rendez-vous des artistes et des amateurs les plus distingués. Sa femme fut une des premières qui fit connaître et goûter en France les charmes de la musique italienne. En 1735, il se présenta pour être admis à l'académie de peinture, et son tableau de réception fut *Apollon qui écorche le satyre Marsyas* (il a été gravé par S.-C. Miger). Parmi ses ouvrages de cabinet les plus remarquables, on vante une *Résurrection*; son *Allégorie des Parques*; un *Concert d'instruments*, et une *Conversation espagnole*. Ces deux derniers tableaux, que Vanloo avait peints pour Mme. Geoffrin, ont passé, après la mort de cette femme célèbre, dans le cabinet de l'impératrice Catherine II. Parmi ses tableaux publics, les plus distingués sont *Saint Charles Borromée communiant les pestiférés*, et la *Prédication de saint Augustin*. La *Résurrection* qu'on voit dans le chœur de la cathédrale de Besançon passe aussi pour un de ses meilleurs ouvrages. Il peignait le portrait avec un grand succès, et celui de *Louis XV*, qui fut exposé au salon de 1763, et qui se trouve actuellement dans un des appartements du château du Grand-Trianon, suffirait pour prouver qu'il aurait pu se faire une réputation dans ce genre. Il serait trop long de rappeler tous les autres travaux de ce peintre, qui, doué d'une facilité merveilleuse, les a peut-être multipliés aux dépens de sa gloire. On a dit qu'il avait pris de Legros l'usage de modeler ses figures avant de les dessiner et de les peindre; c'est une erreur: jamais ce peintre n'a fait un de ses modèles en terre; il avait tout simplement un mannequin à ressort qu'il posait d'abord, qu'il drapait ensuite avec des étoffes diverses et de couleurs dif-

férentes, et d'après lequel il peignait: mais le plus souvent il ne se servait pas même de mannequin, et il exécutait en grand d'après une esquisse plus ou moins terminée, et faite de verve. Il sentait lui-même tous les abus de cette facilité; car il n'était jamais content de ses ouvrages: mais malheureusement les morceaux qu'il détruisait étaient souvent bien supérieurs à ceux qu'il refaisait. C'est ainsi qu'il mit en pièces le tableau des *Grâces enchaînées par l'Amour*, qui avait obtenu beaucoup de succès au salon de 1763. Dénué de toute instruction, sachant à peine lire et écrire, il n'était que peintre: il ne dédaignait pas les conseils de ses élèves, « dont il payait quelquefois, » dit Diderot, la sincérité d'un coup » de pied ou d'un soufflet; mais le » moment d'après, et l'incartade de » l'artiste et le défaut de l'ouvrage » étaient réparés. » Après avoir été admis à l'académie, il devint successivement professeur-adjoint, et professeur, chevalier de Saint-Michel, premier peintre du roi (*Voy.* Restout), et directeur de l'école. Tous ces honneurs, dont on semble aujourd'hui lui faire un reproche, lui étaient réellement dus à l'époque où il vécut. Il avait un goût sain et un style naturel, trop naturel peut-être, mais qui fut utile à l'école française, livrée depuis trop long-temps, par Coypel et de Troy, à un goût maniéré, théatral et affecté. A ces qualités il joignait un dessin qui n'était pas sans agrément, quoique lâche et sans précision; un pinceau moelleux et facile, et une couleur qui n'était pas sans éclat: mais il avait peu de variété dans les airs de tête, manquait généralement d'expression, et ne savait pas donner à ses figures l'esprit qui y supplée. On trouve en lui plutôt un air de noblesse qu'un grand caractère; plutôt un aspect gracieux que de la véritable beauté. De son vivant, on ne craignit pas de le comparer à Raphaël pour le dessin, au Corrège pour le pinceau, au Titien pour la couleur. L'exagération de cet éloge prouve à quel point on était alors étranger au sentiment du vrai beau. Mais, par un excès contraire, à ces éloges outrés a succédé un dénigrement qui n'est pas moins injuste. En effet, quel est le peintre de son époque que l'on pourrait lui préférer? Sans doute il n'a qu'un mérite inférieur si on le compare aux grands maîtres de l'art; mais c'est un peintre très-distingué quand on ne le met en parallèle qu'avec ses contemporains. Le Musée du Louvre renferme deux tableaux de cet artiste. I. *Le Saint-Esprit qui préside à l'union de la Vierge et de saint Joseph*. II. *Énée portant son père Anchise au milieu de l'incendie de Troie*. Le premier de ces deux tableaux est extrêmement fin de ton et de couleur; et tous deux offrent le type des qualités et des défauts qui ont caractérisé son talent. Il mourut à Paris, d'un coup de sang, le 15 juillet 1765. — Louis-Michel Vanloo, fils de Jean-Baptiste, et neveu du précédent, naquit à Toulon en 1707. Plus jeune que son oncle de deux ans seulement, il reçut, comme lui, les leçons de son père, qui l'envoya enfin à Rome, où il ne tarda pas à remporter le prix de dessin à l'académie de Saint-Luc, et à obtenir la pension du roi. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie avant son père. Son tableau de réception représentait *Apollon et Daphné*. Envoyé par son père à Turin, pour engager son oncle Carle à revenir à Paris, il re-

çut du roi de Sardaigne la commande de plusieurs grands travaux. En 1736, le roi d'Espagne ayant chargé Rigaud de lui procurer un peintre habile, Louis-Michel Vanloo fut désigné par lui à ce prince, qui l'accueillit avec distinction et lui accorda le titre de son premier peintre. Après la mort de Philippe V, il revint en France, et mérita les applaudissements du public par les portraits qu'il exposa aux différents salons. Ce genre, pour lequel il avait abandonné l'histoire, fut traité par lui avec un véritable talent. Il se fit remarquer au salon de 1761, par un *Portrait en pied de Louis XV, en habits royaux*, beau, bien peint et très-ressemblant. Lorsque son oncle Carle mourut, il exposa au salon de 1765 le portrait qu'il en avait fait. Il l'a représenté en robe de chambre, en bonnet d'atelier, le corps de profil, et la tête de face : il était d'une ressemblance frappante, d'une touche vigoureuse, et peint de grande manière, quoique cependant un peu rouge. On remarqua, en 1767, les Portraits du *cardinal de Choiseul*, de l'*abbé de Breteuil*, et de *Cochin*, et *un petit jeune homme en pied*, habillé à l'ancienne mode d'Angleterre, où le peintre rappelle la manière de Van Dyck. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite le *Concert espagnol*, très-beau tableau d'une composition sage sans être froide, où l'on distingue une grande variété de figures charmantes, toutes aussi vraies, aussi soignées que des portraits. Mais son chef-d'œuvre est peut-être le tableau dans lequel il s'est représenté avec toute sa famille : c'est, par la manière dont il l'a traité, un tableau d'histoire plutôt qu'un portrait. Diderot nous a conservé le trait suivant, qui fait autant d'honneur à l'artiste que le meilleur tableau. « Il avait un ami » en Espagne; il prit envie à cet » ami d'équiper un vaisseau. Michel » lui confia toute sa fortune. Le » vaisseau fit naufrage, la fortune » confiée fut perdue et l'ami noyé. » Michel apprend ce désastre, et le » premier mot qui lui vient à la bou» che, c'est : *J'ai perdu un bon » ami.* » Cet artiste mourut à Paris en 1771. S.-C. Miger a gravé le portrait de Louis-Michel, peint par lui-même, et tenant en main le portrait de son père. — Charles-Amédée-Philippe Vanloo, frère du précédent, et comme lui élève de son père, naquit à Turin en 1718, et fut tenu sur les fonts de baptême par le prince de Piémont et la princesse de Carignan. Il accompagna à Rome son oncle Carle et son frère Louis-Michel, et y obtint les mêmes succès. De retour en France, il fut appelé à Berlin, où il résida long-temps, soutenant l'honneur de sa famille, comme peintre d'histoire et de portraits. Parmi ses productions les plus remarquables, on cite ses *deux Familles de Satyres*, qu'il peignit en 1761. P—s.

VAN-LOON (Gérard), historien et numismatographe hollandais, né à Leyde en 1683, a bien mérité de l'histoire de son pays par les ouvrages suivants, tous publiés en langue hollandaise. I. *Histoire métallique des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade, en* 1716, la Haye, 1723, 4 vol. in-fol. Elle est infiniment supérieure à celle de Bizot (*Voyez* ce nom), et a été traduite en français (par Van Effen), ibidem, 5 volumes in-fol., 1732-1737. II. *Histoire ancienne de Hollande*, ibid., 1732, 2 vol. in-fol. III. *Nu-*

mismatique moderne, ibid., 1734, 1 vol. in-fol. IV. *Description de l'ancien Gouvernement hollandais*, en 6 parties, Leyde, 1744, in-8°. V. *Essai sur les marchés hebdomadaires et annuels, ainsi que sur les foires ou carmesses de Hollande*, ibid., 1743, in-8°. VI. *Démonstration historique que le comté de Hollande a toujours été un fief de l'empire germanique*, ibid., 1744, in-8°. VII. *De l'allodialité du comté de Hollande*, faisant suite au précédent, ibid., 1748, in-8°. VIII. Une édition de la *Pseudo-Chronique rimée de Klaas-Kolyn*, avec des *Observations littéraires et historiques*, la Haye, 1745, in-fol. — Guillaume VAN-LOON a publié, avec Henri Cannegieter, le *Recueil d'édits et d'arrêts* (Groot Placaat-Boek) de la province de Gueldre, Nimègue, 1701, et Arnhem, 1740, 3 vol. in-fol. M—ON.

VANNETTI (JOSEPH-VALÉRIEN), né à Roveredo en 1719, y exerça avec honneur divers emplois publics. Avant lui, sa patrie était presque étrangère aux lettres; il les y introduisit, en fondant l'académie des *Agiati;* et il épousa une femme qui cultivait la poésie. Ces deux époux ne négligèrent rien pour inspirer l'amour de l'étude à leur fils. Les ouvrages imprimés de Joseph Valérien sont : *Poésies burlesques*, suivies d'un poème traduit de l'allemand, sur l'*Origine de la foudre et des éclairs*, 1750. II. *Barbologie*, ou Dissertation sur la barbe, avec quelques poésies nouvelles, 1759. III. *Leçons sur le Dialecte Rovéretin*, 1762. IV. *Lettres*, etc. Un plus grand nombre sont restés inédits (*V.* sa Vie, par J.-B. Chiaramonti, Brescia, 1766.) — VANNETTI (*Clémentin*), fils du précédent, né à Roveredo le 14 nov. 1754, se fit connaître, dès l'âge de treize ans, par divers opuscules italiens et latins, qui lui méritèrent l'amitié des hommes les plus illustres de son temps. Il se livra ensuite à l'étude des anciens auteurs classiques, et fit des *Commentaires* sur Plaute et sur Térence, dont il affectionnait particulièrement les ouvrages. Député au gymnase, et secrétaire de l'académie fondée par son père, il devint bientôt membre de celle de Florence, et de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie. Les uns l'ont regardé comme un des meilleurs écrivains et littérateurs latins du dix-huitième siècle; et d'autres, comme un pédant. En général, ses vers sont plus estimés que sa prose, et il a réussi particulièrement dans la poésie badine; où il ne manque ni d'élégance, ni de naturel. Il était très-versé dans la philosophie, les mathématiques et l'Histoire Sainte. On compte de lui plus de quarante ouvrages dans tous les genres; nous ne citerons que les principaux : I. *Épître sur les Poésies de Martial.* Tiraboschi avait porté un jugement juste, mais sévère, de ce poète; deux Jésuites espagnols, qui se trouvaient alors en Italie, crurent devoir prendre la défense de leur compatriote : Vannetti, dans cette Épître latine, se range du côté de l'historien de la littérature italienne. II. Diverses *Épîtres* en vers italiens, adressées aux poètes Monti, Pindemonte et Bettinelli; les deux premières furent insérées dans les journaux littéraires, et la troisième fut imprimée à Roveredo en 1790. III. Plusieurs *Vies* d'hommes de lettres, écrites en latin, entre autres celles d'Eustache Zanotti, et de J.-B. Graser. IV. *Lettre*

sur Pline le jeune, et traduction italienne de douze *Lettres* de celui-ci; *Éloge de Jean Volano*, en latin. Ces trois écrits furent insérés dans le journal de Modène, tomes 27, 35, 37. V. *Mémoire sur le séjour de Cagliostro à Roveredo*, 1789. Il y tourne en ridicule les prétendus miracles de cet imposteur célèbre. VI. *Observations sur Horace*, 3 vol. in-8°., Roveredo, 1792. Ce Commentaire n'est pas sans mérite; mais on y remarque plus d'érudition que de goût; le style en est sec et prétentieux, et la langue morte y tue la langue vivante. Vannetti publia encore une foule de *Poésies*, quatorze *Dialogues*, divers *Discours* sur la question de savoir si les modernes peuvent bien écrire en latin; et il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une *Vie de Cicéron*. Vannetti cultiva aussi la peinture avec succès, et fut un excellent paysagiste. Il mourut d'une pleurésie, le 13 mars 1795. *V.* sa Vie écrite par Antoine Cesari, Vérone, 1818; et les Mémoires de Constantin Lorenzi, Roveredo, 1795.

M—G—R et UG—I.

VAN-NEVE (FRANÇOIS), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1627, se forma sur les ouvrages de Rubens et de Van Dyck. Après s'être ainsi préparé, il se rendit à Rome, où l'étude de Raphaël et de l'antique, en agrandissant sa manière, lui acquit bientôt une réputation qu'il justifia par ses ouvrages. Après un séjour de plusieurs années en Italie, l'amour de la patrie le ramena à Anvers, où il ne tarda pas à se mettre en vogue par un grand nombre de beaux ouvrages dans le genre historique. Bientôt il put à peine suffire à tous les tableaux qui lui étaient demandés; et la ville d'Anvers en conserve plusieurs avec soin. On en voit une collection précieuse au jardin de Leyen, maison de plaisance dans les environs de cette ville. En général, sa composition est chaude, son coloris vigoureux et brillant, et son dessin d'une élégance peu ordinaire chez les peintres de son pays. Van-Neve s'occupa aussi avec beaucoup de succès de la gravure à l'eau-forte. Les pièces nombreuses qu'il a gravées en ce genre offrent une exécution brillante et facile; on admire surtout le feuillé de ses arbres, et l'effet général de chaque morceau; ce qui ajoute à leur mérite, c'est qu'ils sont tous de sa composition. Ils représentent ordinairement de beaux paysages enrichis de figures héroïques. Voici les plus marquants. I. *Deux paysages montagneux, ornés de fabriques et de petites figures dans le costume antique*. II. *Deux scènes pastorales, ornées de beaux arbres et de figures ajustées dans le goût des bergers d'Arcadie*. III. *Deux paysages héroïques*, dont l'un a pour sujet *Diane et Endymion*; et l'autre *Vénus couchée au bord d'un canal, et Cupidon les mains sur les yeux, dans l'eau jusqu'aux épaules*. IV. *Deux grands paysages héroïques, ornés de beaux arbres et de figures de grande proportion*. Dans l'un sont représentés *Écho et Narcisse*, et dans l'autre *une bergère assise auprès de ses moutons, jouant du tympanon*. P—s.

VANNI ou VANNIUS (FRANÇOIS), peintre, né à Sienne en 1563, est regardé comme le plus habile pinceau de cette école, et l'Italie le compte parmi les restaurateurs de la peinture au seizième siècle. Archangiolo Venturi fut son parrain et son premier maître. Il n'avait que seize ans lorsqu'il se rendit

à Rome, où il s'occupa à dessiner d'après Raphaël et les meilleurs maîtres. Jean de' Vecchj le dirigea dans ces études, et il rapporta à Sienne la manière de ce peintre. On en trouve encore plusieurs essais dans différentes églises de Sienne, et l'on sait que cette manière ne plut point à ses concitoyens. Cet échec, au commencement de sa carrière, lui fut d'abord extrêmement sensible; mais comme tous les hommes qui ont une véritable vocation, il y puisa un nouveau courage. Il résolut alors de parcourir la Lombardie pour étudier les chefs-d'œuvre que renferme cette province: il s'arrêta à Parme pour y faire de nombreuses copies; il alla plus tard à Bologne; et c'est là qu'il commença d'exercer son talent: il y suivit les leçons de dessin dans l'académie du Facini et du Mirandola. Il a laissé dans cette ville quelques productions, telles que la *Madone* qui existe dans la galerie Zambeccari, si toutefois ce tableau est en effet de lui, et *la Fuite en Égypte*, qu'il fit pour l'église de San-Quirico de Sienne, où l'on aperçoit des traces indubitables de l'école bolonaise. Du reste, quoiqu'il ait essayé de plusieurs styles, il ne fit pas comme le Casolani, qui n'en adopta jamais un seul. Vanni, attiré par la noblesse et le fleuri du Baroche, chercha à s'approprier la manière de ce peintre, et y réussit parfaitement. On peut en voir la preuve à Rome dans le tableau de *la Chute de Simon le magicien*, qu'il a peint sur ardoise dans l'église de Saint-Pierre. Quand ce tableau fut terminé, il plut tant aux cardinaux inspecteurs de cette église, et notamment au cardinal Baronius, qui lui en avait fait obtenir l'exécution, que, sur leur recommandation il fut magnifiquement payé par le pape Clément VIII, qui, en outre accorda à Vanni le titre de chevalier. Ce tableau, quoiqu'il ait été nettoyé dans ces derniers temps avec peu de ménagement et d'adresse, excite encore l'admiration. Il est dessiné et colorié comme un Baroche. Il a été préparé avec tant de soin, qu'il a résisté à l'humidité de ce temple, et qu'on n'a pas été obligé de le changer de place comme beaucoup d'autres. Il existe des productions de son pinceau à Sienne, et dans plusieurs villes d'Italie. Aucun peintre, parmi ceux qui ont reçu les plus longues leçons du Baroche lui-même, et sans en excepter le Viviani, ne s'est approché autant que lui du maître qu'il avait choisi pour modèle. Dans sa patrie, on fait le plus grand cas du *Mariage de sainte Catherine*, qui est dans l'église du Refuge, et dans lequel on admire une troupe innombrable d'anges qui environnent la sainte; de *la Vierge au milieu de plusieurs saints*, qu'il fit pour l'église de Monna Agnese; du *Saint Raymond qui marche sur la mer*, chez les dominicains, tableau que quelques personnes regardent comme le meilleur morceau de ce peintre que possède la ville de Sienne, où cependant ses productions sont très-communes. On compte parmi les plus beaux tableaux de Pise celui qui représente *la Dispute sur les Sacrements*, qu'il peignit dans l'église primatiale, en concurrence avec le chevalier Ventura le frère, qui s'était surpassé lui-même dans le tableau qu'il avait fait pour l'autel des Anges. On voit encore plusieurs de ses productions du goût le plus exquis à l'Humilité de Pistoja; aux Camaldules de Fabriano; et particulièrement son *Ecce homo*, aux Capucins de San-Quirico. Ses tableaux, du reste,

sont en si grand nombre, qu'il n'en existe point de catalogue complet. Dans la plupart, il marche de bien près sur les traces du Baroche; et dans beaucoup de galeries les amateurs confondent souvent ses tableaux avec ceux de ce dernier peintre, trompés surtout par le coloris, et par les têtes d'enfants qui paraissent sortir d'un même moule. Cependant lorsqu'on a particulièrement étudié le Baroche, on trouve dans son dessin plus de grandeur, et dans sa touche plus de franchise de pinceau. Quant aux peintures de peu de prix ou sans étude, dont on voit quelques-unes à Sienne, et qui sont attribuées à Vanni, il est difficile de croire qu'elles soient de lui. Son exemple et ses leçons maintinrent dans Sienne, tant qu'il vécut, l'honneur de la peinture. Il mit sur la bonne route plusieurs jeunes gens, qui l'abandonnèrent par la suite pour suivre le maître le plus en renom à leur époque, ce qui est dire pour suivre la mode. Indépendamment de la peinture, Vanni possédait de grandes connaissances en architecture et en mécanique. Il a laissé aussi quelques eaux-fortes, qui font vivement regretter qu'il ne se soit pas occupé davantage de ce genre de gravure. Ce sont : I. *Une petite Vierge contemplant l'Enfant-Jésus endormi.* II. *Sainte Catherine de Sienne recevant les stigmates.* III. *Saint Francois recevant les Stigmates.* IV. *Saint Francois en extase*, demi-figure tenant un crucifix, avec un petit ange nu qui joue du violon. Le même sujet a été gravé par Augustin Carrache avec cette différence que l'ange y est d'une forme plus grande et vêtu. Le Musée du Louvre possède trois tableaux de ce maître. I. *Un Ange qui présente à la Vierge des aliments pour l'Enfant-Jésus.* II. *L'Enfant-Jésus debout sur les genoux de sa mère, essayant d'atteindre aux fruits que saint Joseph lui présente.* III. Le *Martyre de sainte Irène.* Le même établissement renferme en outre cinq dessins de Vanni. I. *La Vierge qui s'évanouit entre les bras des saintes femmes à la vue de J.-C. attaché à la colonne.* Dessin à la sanguine, qui a été gravé par Pierre de Jode. II. *Saint Hyacinthe ressuscitant le fils d'une veuve.* Grisaille à l'huile. III. *Jésus assis sur les genoux de la Vierge recevant les hommages de saint Bernardin de Sienne.* Dessin lavé au bistre, gravé par Corneille Galle. IV. *Sainte Catherine de Sienne guérissant une femme possédée.* Première pensée du tableau placé dans l'église des Dominicains de Sienne. V. *La Vierge implorée par sainte Catherine de Sienne, saint François et saint Hubert leur apparaît et offre l'Enfant Jésus à leur adoration.* Dessin aux crayons noir et blanc, sur papier bleu. Vanni mourut à Sienne, vers 1610.—Michel-Ange Vanni, fils du précédent et son élève, n'atteignit pas comme peintre à la célébrité de son père. Il ne paraît pas qu'il ait jamais quitté Sienne. Ses ouvrages sont peu nombreux; le plus remarquable est la *Sainte Catherine occupée à réciter l'office avec le Sauveur*, qu'il peignit pour les Olivétains. Mais ce qui a contribué à sa réputation, c'est l'invention d'un procédé pour colorer les marbres. Voulant laisser un exemple de son talent à la postérité, il érigea à son père, en 1656, un tombeau orné de colonnes, de frises, de festons d'enfants, avec la généalogie de sa famille. Tout fut dessiné sur de grandes plaques de marbre blanc,

mais coloré avec art, suivant l'objet qu'il voulait représenter, de sorte qu'on dirait qu'il est composé de différentes espèces de marbre. On croit qu'il parvint à donner la couleur au marbre avec l'extrait de quelque substance minérale; car elle a pénétré fort avant. Dans l'inscription, il prend le titre d'inventeur de cet art. — Raphaël Vanni, frère du précédent, naquit à Sienne en 1596. Resté orphelin à l'âge de treize ans, il fut confié aux soins d'Antoine Carrache, et il fit sous ce maître de si grands progrès qu'on prédit qu'il surpasserait son père. La postérité en a jugé autrement. Toutefois on lui accorde généralement un dessin grandiose, un bon goût dans ses ombres et son coloris, non sans quelque imitation de Pietre de Cortone, qui à cette époque entraînait sur ses pas presque tous ses contemporains. Cependant la *Naissance de la Vierge*, qu'il fit pour la Paix à Rome, et quelques autres tableaux également de lui, laissent voir peu de traces des idées et des oppositions familières au Cortone. Il vécut long-temps à Rome, et il fut souvent employé dans les travaux qui, à cette époque, eurent lieu dans cette ville. On trouve un assez grand nombre de ses productions en Toscane. Telles sont à Pise, dans l'église de *Sainte-Catherine*, le tableau représentant cette sainte; à Florence, les peintures de la salle Riccardi, et à Saint-Georges de Sienne, *Jésus-Christ portant sa croix au Calvaire*. On les regarde comme ses meilleurs ouvrages, et le dernier tableau passe pour son chef-d'œuvre. Il fut, ainsi que son frère, décoré du titre de chevalier; mais c'était au premier surtout que ce titre était dû. Il vivait encore en 1655. P—s.

VANNI (Jean-Baptiste), peintre, né à Pise en 1599, fut un des élèves les plus distingués de Christophe Allori, dont il suivit les leçons pendant six ans, après avoir étudié quelque temps sous l'Empoli et d'autres peintres. Il imita d'une manière merveilleuse le coloris de son maître ainsi que son dessin, partie dans laquelle il fut presque son rival, et il se plut, pendant assez long-temps, à l'aider dans ses cours. S'il avait eu une meilleure conduite et des principes plus solidement établis, il aurait pu, avec le génie qu'il avait reçu de la nature, s'élever à une grande hauteur dans son art. Il visita les plus célèbres écoles d'Italie, et partout où il s'arrêta, il copia ou du moins dessina les productions les plus remarquables de chacune de ces écoles. On estime particulièrement quelques copies qu'il a faites d'après le Titien, le Corrège et Paul Véronèse. Malgré de pareilles études, loin d'étendre ses progrès dans le coloris, il ne fit que rétrograder dans cette partie de l'art qu'il avait d'abord si bien possédée; il devint en outre de plus en plus maniéré, et ce défaut l'a empêché de laisser après lui aucun ouvrage véritablement classique. Le *Saint-Laurent* que l'on voit dans l'église de Saint-Simon à Sienne est regardé comme une de ses meilleures productions : le choix des figures n'offre rien de rare, mais la lueur du feu qui éclaire les personnages et tout le lieu de la scène est d'un effet entièrement neuf, et qui donne à tout le tableau un accord admirable. Pendant son séjour à Rome, il apprit de Jules Parigi la gravure à l'eau-forte. Il mit à profit ce talent pour graver, en 1642, la *Coupole du dôme de Parme*, par le Corrège. C'est un service qu'il a rendu à l'art; car ce

chef-d'œuvre de peinture est aujourd'hui tellement dégradé, qu'on ne peut plus s'en faire une idée que par les estampes. Il grava aussi à l'eau-forte le tableau du Corrège représentant *le Martyre de saint Placide et de sainte Flavie sa sœur*, que ce grand maître a peint dans l'église de Saint-Jean de Parme. Enfin on lui doit encore la gravure du célèbre tableau des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, qui se voit aujourd'hui au Musée du Louvre. Cette Estampe, d'une très-grande dimension, et divisée en deux feuilles, est une pièce capitale et le chef-d'œuvre de Vanni en ce genre. Il mourut, en 1660, à Florence, où il était venu se fixer, et où il exécuta un grand nombre d'ouvrages. — Torino VANNI, peintre, né à Pise, florissait en 1340. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau qui représente la *Vierge et l'enfant Jésus recevant les adorations des esprits célestes*. Ce tableau est peint sur bois et sur un fond doré. Sur le premier plan, le peintre a écrit ces mots en caractères usités de son temps : *Turinus Vannius à Pisis pinxit*. P—s.

VANNUCCHI, dit ANDRÉ DEL SARTO, parce que son père était tailleur, naquit à Florence en 1488, et manifesta, dès l'âge le plus tendre, de grandes dispositions pour le dessin. Placé d'abord chez un orfèvre, il ne tarda pas à quitter la ciselure pour la peinture, dont il apprit les éléments de Jean Barile, peintre très-médiocre, mais excellent sculpteur d'ornements, qui, sous la conduite de Raphaël, exécuta les plafonds, les portes et tous les ouvrages de menuiserie du Vatican. André, avide d'instruction, en chercha chez un artiste plus habile, Pierre de Cosimo, assez bon coloriste, mais faible de dessin et d'invention. L'élève, reconnaissant bientôt les défauts de son maître, et devinant ses propres forces, secoua les entraves de l'école, s'élança sur les traces de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël, étudia leurs ouvrages; enfin, la vue de Rome et des chefs-d'œuvre de l'antiquité acheva de développer le beau talent dont il devait le germe à la nature. C'est dans les peintures en grisaille du cloître de la compagnie *dello Scalzo*, et surtout dans celles dont il décora le petit cloître des Servites de la *Nunziata*, que l'on peut observer la marche progressive de son talent. Dans ces peintures commencées, interrompues, reprises à différentes époques, on voit comment, guidé par son esprit naturel, il s'éleva par degrés à ce haut point de perfection qui l'a fait ranger parmi les grands maîtres de l'art. Les connaisseurs se disputèrent bientôt ses productions pour en orner les églises et les palais ; les marchands portèrent ses tableaux de chevalet, et répandirent sa réputation dans les pays étrangers, et surtout en France. François Ier., ce protecteur éclairé des sciences et des arts, apprécia le mérite d'André, l'appela à sa cour, où il espérait le retenir par ses bienfaits ; il le chargea de l'exécution d'ouvrages importants, au nombre desquels on compte cette belle *Charité*, qui orne aujourd'hui le musée royal. André avait entrepris d'autres travaux, lorsque, troublé par les sollicitations de sa femme qu'il avait laissée à Florence, il quitta brusquement la France, promettant au roi, sous la foi du serment, de revenir peu de temps après. François Ier. l'avait comblé de ses dons, et même, à ce qu'on prétend, il lui

avait confié une somme considérable destinée à l'acquisition de statues antiques, et de tableaux des meilleurs maîtres; on ajoute qu'André fit un mauvais usage de cet argent : maîtrisé par sa femme, dont il était devenu l'esclave, il lui permit d'abuser de ce dépôt, et s'exposa au ressentiment de son bienfaiteur. André sentit sa faute, voulut la réparer, mais trop tard; et malgré ses efforts, ne pouvant rentrer en grâce, il en conçut un tel chagrin qu'il ne fit plus que traîner une pénible existence, jusqu'au moment où, atteint de la peste qui désolait sa patrie, il mourut en 1530, à l'âge de quarante-deux ans, abandonné même de cette femme à laquelle il avait sacrifié son honneur et sa gloire, et qui avait empoisonné ses dernières années par la mauvaise conduite qu'elle menait. Il fut persécuté, même après sa mort : on donna l'ordre de détruire un petit monument que lui avait fait élever Dom. Conti, son élève, sous prétexte qu'il avait été placé sans permission; ce ne fut qu'en 1606 qu'on érigea enfin un monument durable à la mémoire d'André *del Sarto*, dans ce même péristyle de la *Nunziata* qu'il avait immortalisé par ses ouvrages. Ses fresques, et surtout la madone *del Sacco*, chef-d'œuvre de vérité, de grâce et de coloris, qu'on voit encore dans le grand cloître du même couvent, suffiraient à sa réputation; néanmoins, on connaît de lui d'autres ouvrages très-remarquables, tels que *Jules César* recevant le tribut des provinces romaines, distinguées par leurs habits et par les animaux qu'elles présentent, composition à fresque dans la grande salle de Poggio à Caïano; la *Cène de N.-S.*, autre peinture à fresque dans le réfectoire du monastère de San-Salvi, près Florence, morceau d'une si grande beauté, que lors du siége de cette ville, en 1529, il fut respecté par les assiégeants, qui déjà avaient détruit le reste du monastère; le *Sacrifice d'Abraham*, aujourd'hui dans la galerie de Dresde; le *Christ mort*, déposé de la croix, et pleuré par les saintes femmes, composition capitale, exécutée pour l'église des religieuses de Lugo, transportée depuis dans la tribune de la galerie de Florence, et à présent au Musée royal. On doit regretter les peintures en grisaille qu'André exécuta en 1515, lors de l'entrée du pape Léon X à Florence, et qui ornaient la façade provisoire de l'église de Sainte-Marie *del Fiore*. Il peignit aussi plusieurs bannières que les députations des villes de la Toscane portaient processionnellement le jour de la Saint-Jean. Cette cérémonie se faisait encore il y a quelques années; mais les bannières d'André *del Sarto* n'existaient plus. André, modeste et naturellement sensible, a déployé tout son caractère dans ses ouvages. Quoiqu'il eût étudié les peintures de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, il ne ressemble en rien à ces maîtres : sa manière est plus timide, mais plus gracieuse; son dessin est correct, sans être grand; son coloris est frais, harmonieux et aérien; son pinceau est d'une admirable légèreté; ses airs de tête, quelquefois d'un grand caractère, sont toujours d'un beau choix; enfin, ses draperies sont bien jetées, mais elles manquent de style. Les principaux ouvrages de ce maître sont gravés. Son école a été nombreuse; parmi les peintres habiles qu'elle a fournis, on distingue Jacques de Pontormo; François Salviati; Georges Vasari, auteur de la Vie des peintres; Jacques del Conte;

Jacone, qui l'aida beaucoup dans ses ouvrages; Nannocio et André Sguazzella, qui l'accompagnèrent en France, où ce dernier a beaucoup travaillé dans la manière de son maître, et notamment au château de Semblançai près de Troyes, dont il exécuta toute la décoration. C—N.

VAN-OBSTAL (GÉRARD), sculpteur, naquit à Anvers en 1597, et mourut à Paris en 1663, étant recteur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses bas-reliefs et ses travaux sur l'ivoire lui acquirent beaucoup de réputation. On cite comme l'ouvrage le plus remarquable de cet artiste, la statue de Louis XIV, qui était placée sur la porte Saint-Antoine (*Voy.* LAMOIGNON DE BAVILLE, XXIII, 301). Z.

VAN-OS, peintre hollandais, naquit en 1744, à Middelharnas, dans la Zélande, et perdit ses parents étant encore en bas âge. Abandonné aux soins d'un oncle maternel, il fut placé par lui chez un vitrier-barbouilleur, pour apprendre son état; mais le jeune Van-Os, à l'insu du vitrier, se levait tous les matins dès le point du jour, pour copier des dessins et des estampes qu'il achetait avec l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. A l'âge de dix-sept ans, il quitta son patron, et ne trouvant aucun maître capable de l'instruire à son gré, il s'appliqua sans relâche à l'étude de la nature, et plus particulièrement à celle de la marine, s'occupant sans cesse à dessiner et à peindre des vaisseaux. Ayant atteint, en 1769, l'âge de majorité, et devenu maître de l'héritage de ses parents, il vint s'établir à la Haye, où les sciences et les arts, surtout à cette époque de prospérité pour la Hollande, florissaient à l'envi. Ce fut là que ce jeune artiste eut un libre accès dans les riches cabinets de Verschuuring, de Van Dusselen, etc., et devint l'ami du poète Speks, qui lui inspira l'amour des belles-lettres et de la poésie, et fixa son talent, en lui recommandant de peindre des fleurs, art que Van-os a cultivé avec tant de succès. Il se rendit à Amsterdam, pour la première fois, en 1770, et y fut très-bien accueilli par M. Braamcamp, possesseur d'un des plus précieux cabinets de tableaux qui existât en Europe (1), ainsi que par Ploos, Van Amstel, et plusieurs autres amateurs des arts. Ce fut alors qu'il admira les magnifiques tableaux des Van Huysum, Van den Velde, etc. La vue de tant de chefs-d'œuvre excita de plus en plus son émulation, et lui fit donner, à son retour à la Haye, un libre essor à son génie. Peu de temps après on lui commanda deux tableaux de fleurs pour l'impératrice de Russie; et ces deux morceaux, envoyés à Pétersbourg, y furent très-bien appréciés. Van-Os épousa, en 1775, Susanne de La Croix, fille d'un peintre en miniature, et il eut de cette union, qui fut très-heureuse, plusieurs enfants; mais il perdit sa femme chérie, et il en conçut un tel chagrin, que son pinceau en parut altéré. Il se livra alors davantage à la poésie, et composa plusieurs morceaux inspirés par une vive douleur, et qui ont été insérés dans divers recueils. Ses tableaux, très-estimés en Hollande, sont répandus dans les cabinets des amateurs; et ses deux fils, artistes distingués, en possèdent un grand nombre. Jean Van-Os termina sa carrière en nov. 1818. Z.

(1) Ce cabinet fut vendu en 1772, à l'impératrice de Russie; et le bâtiment qui le transportait périt dans la traversée.

VAN OOST. *V.* Oost.

VAN OOSTERWICK (Marie). *Voy.* Oosterwick.

VAN OSTADE. *V.* Ostade.

VAN SANTEN. *V.* Santen.

VAN SPAENDONCK. *V.* Spaendonck.

VANSTABEL (Pierre-Jean), contre-amiral, né à Dunkerque en 1742, se voua de bonne heure à la marine du commerce. Il était capitaine, lorsque, en 1778, il fut appelé au service en qualité d'officier auxiliaire. Sa bravoure et son extrême activité le firent bientôt remarquer et sur le compte qui fut rendu au roi de la conduite qu'il avait tenue dans divers combats, Sa Majesté lui fit présent d'une épée en 1780. Nommé lieutenant de frégate, en 1782, il commanda divers bâtiments de guerre, et devint bientôt enseigne de vaisseau. En 1788, le ministre de la marine le chargea de la reconnaissance des côtes de la Manche. On lui donna, à cet effet, le lougre le *Fanfaron*; et il s'acquitta de cette mission avec zèle et intelligence. Après avoir commandé successivement les frégates la *Proserpine* et la *Thétis*, il fut promu au grade de capitaine de vaisseau, en 1792. Au mois d'octobre de l'année suivante, Vanstabel, qui commandait le vaisseau le *Tigre*, fut chargé de se rendre aux États-Unis d'Amérique, et d'y réunir tous les bâtiments français qui se trouvaient dans ces parages. Il en rassembla cent soixante-dix, tous chargés de grains ou de denrées coloniales. C'était une entreprise hardie que de traverser, avec un convoi aussi considérable, escorté seulement par un vaisseau et deux frégates, des mers couvertes de vaisseaux ennemis. Vanstabel, après des dangers infinis, parvint à faire entrer son convoi dans le port de Brest sans avoir perdu un seul bâtiment, et ayant au contraire fait dans sa route onze prises sur les Anglais. L'arrivée de ce convoi, dans un moment où la France éprouvait une grande disette, couvrit Vanstabel de gloire; et le gouvernement l'éleva au grade de contre-amiral. En 1794, il commandait l'escadre légère dans l'armée navale, aux ordres de Villaret-Joyeuse, destinée à opérer une descente en Angleterre. L'armée perdit plusieurs vaisseaux; mais Vanstabel ramena à Brest tous ceux qui étaient sous son pavillon. Depuis long-temps, l'Escaut et ses ports étaient fermés aux puissances neutres et amies. Le gouvernement français, ayant résolu de les leur ouvrir, chargea Vanstabel de cette mission. On lui donna quelques bricks et canonnières, et ce fut avec des forces aussi faibles que cet amiral se présenta, au mois d'avril 1796, pour franchir les passes de l'Escaut, ayant sous son convoi plusieurs bâtiments de commerce français et suédois, qu'il devait conduire à Anvers. Les commandants des forts placés sur ce fleuve voulurent s'opposer à cette entreprise; mais Vanstabel leur exhiba ses ordres, et leur fit connaître qu'il était décidé à les exécuter. Les Hollandais, intimidés par son audace, se contentèrent de montrer quelques dispositions hostiles; et Vanstabel entra dans le port d'Anvers le troisième jour de son départ de Flessingue, aux acclamations des habitants, qui voyaient se rouvrir pour eux les sources d'une prospérité tarie depuis plus de cent cinquante ans. Nommé commandant en chef des forces navales dans les mers du Nord, le contre-amiral Vanstabel se disposait à prendre le commandement de l'escadre



qui avait été mise sous ses ordres, lorsqu'une maladie, causée par l'excès de ses travaux, vint l'enlever à l'État et à ses amis, au mois de janvier 1797. H—Q—N.

VAN-STORK (Abraham), peintre, naquit à Amsterdam vers l'an 1650. On ne lui connaît d'autre maître que la nature, qu'il étudia avec assiduité, et qui fit de lui un des plus habiles peintres de marine qu'ait produits la Hollande. Il dessinait soigneusement les vaisseaux et les sites qu'il voulait introduire dans chaque composition, et par ce moyen, ses mers, ses rochers, ses rades, ses vaisseaux ont une force de caractère et de vérité qui rend ses tableaux extrêmement précieux. Les sujets qu'il traitait de préférence étaient des vaisseaux en pleine mer, navigant paisiblement ou assaillis par la tempête, ou fixés à l'ancre dans une rade. Ses vues de ports de mer offrent une grande variété de barques, de chaloupes, d'embarcations de toute espèce, et sont remplies d'une foule de figures occupées diversement, et chargeant ou déchargeant les vaisseaux. Son coloris est agréable, sa touche pleine de goût, son pinceau brillant, et remarquable par sa netteté et sa délicatesse. Ses figures, quoique d'une très-petite dimension, sont dessinées d'une manière exacte et correcte; et ses compositions les présentent avec une si grande profusion, qu'on est étonné de l'art avec lequel il a su les grouper, pour qu'elles ne soient jamais confuses. Une de ses productions capitales est la réception du duc de Marlborough sur les bords de l'Amstel. On y voit une multitude innombrable de vaisseaux, de barques, de chaloupes décorées et pavoisées, et chargées d'une foule d'habitants en habits de fête, faisant retentir l'air de leurs acclamations. Rien n'est confus dans cette vaste composition, tout y est disposé avec art; la facilité, la finesse et la netteté de l'exécution ajoutent encore au mérite de ce chef-d'œuvre. Van-Stork mourut en 1708. Son frère cadet peignit avec succès le paysage, particulièrement quelques vues du Rhin. P—s.

VAN-SWANEVELT (Herman), paysagiste, naquit à Voerden en Hollande, en 1626. On présume qu'il reçut les premières leçons de Gérard Dow. Il sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il se rendit à Paris, et quelque temps après, à Rome. Arrivé dans cette ville, il fut frappé de la beauté des ouvrages de Claude le Lorrain; devint son élève, et le prit pour modèle. Il voulut joindre aussi à ses études celle de la nature, le premier de tous les maîtres; et il excella bientôt dans son genre. Tout entier à son art, il évitait la société des artistes ses compatriotes. On le voyait sans cesse le crayon à la main, dans les campagnes de Rome, copiant tout ce qu'il croyait digne d'attention, vues, restes d'antiquité, fragments d'architecture; et cette vie sauvage et retirée lui valut le surnom d'*Ermite*. Le séjour qu'il fit à Rome lui fit aussi donner le nom d'Herman d'Italie, sous lequel il est également connu. Il tâcha de s'approprier cette franchise de ton et cette touche précieuse qui caractérisent les ouvrages de Claude le Lorrain; mais s'il ne put atteindre le haut degré auquel ce dernier a porté cette partie de l'art, il le surpassa dans la manière de peindre la figure et les animaux. Ses ouvrages, recherchés de tous les amateurs, répandirent sa réputation dans toute l'Europe, au point d'inspirer

quelque jalousie à son maître. Cependant ce sentiment n'eut pas assez de force pour rompre l'union qui existait entre eux. Le Musée du Louvre a possédé un de ses dessins, représentant des *Charlatans sur une place, qui amusent le peuple*. Ce dessin, qui provenait de la conquête de la Prusse, en 1806, était à la plume et lavé; il portait le monogramme du peintre et la date de 1643, et faisait connaître la manière de dessiner de cet artiste, lorsqu'il séjournait à Paris, avant d'aller à Rome. Swanevelt a beaucoup gravé à l'eau-forte; et toutes ses gravures sont exécutées dans un style libre et savant. Ses compositions sont ordinairement enrichies de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup d'esprit et de goût. Ses estampes, au nombre de plus de cent, sont fort recherchées, et il est rare d'en trouver de bonnes épreuves. Huber et Rost, dans leur Manuel de l'amateur, citent treize suites de différentes pièces gravées par lui, comme les plus remarquables de son œuvre. Van-Swanevelt mourut à Rome en 1670. P—s.

VAN-SWIÉTEN (Gérard), médecin, naquit à Leyde, le 7 mai 1700, de parents aisés et catholiques. Après avoir fait ses études dans cette ville et à Louvain, il suivit, dans sa patrie, ses cours de médecine : il eut pour maître le célèbre Boerhaave, devint un de ses élèves les plus zélés, et fut assez heureux pour obtenir son amitié; mais peu s'en fallut que son ardeur au travail n'eût des suites funestes pour sa santé. Il en conserva une affection spasmodique du cerveau, désignée sous le nom de mélancolie; ce qui fit que Boerhaave le pressa de suspendre pendant quelque temps ses occupations. A l'âge de 25 ans, Van-Swiéten obtint le grade de docteur, et publia, pour thèse inaugurale, une Dissertation latine *Sur la structure et l'usage des artères*, Leyde, 1725. C'était l'époque où, après avoir combattu les systèmes des chimistes et des animistes, Boerhaave présentait une doctrine plus spécieuse que la leur sur la médecine, et rattachait tous les phénomènes de l'économie aux lois de la physique et de la mécanique. Cette théorie séduisante, quoique erronée, fut adoptée presque généralement par les médecins de tous les pays, dans un temps où l'on était las des subtilités métaphysiques qui faisaient la base de l'enseignement médical. Cependant la doctrine de Boerhaave était à peine écrite : il n'en avait donné que la substance, dans ses Aphorismes et dans quelques autres ouvrages. Pour être comprise et bien démontrée, il fallait des développements; c'est ce dont Van-Swiéten voulut se charger : il publia à Leyde, en 1741, le premier volume de ses Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave : *Commentaria in H. Boerhaavii Aphorismis de cognoscendis et curandis morbis*, Leyde, 1741. Cet ouvrage, où l'on trouve une forte dialectique et une vaste érudition, peut être regardé, malgré le peu de fondement de ses principes, comme un des monuments les plus précieux de la médecine pratique. Il eut, dès son apparition, un très-grand succès, et fut, pendant un demi-siècle, le principal guide des médecins. Peu de temps après, l'auteur fut nommé professeur à l'université de Leyde; mais alors il se trouva en butte à l'envie. On prétendit qu'étant catholique il ne pouvait pas enseigner la médecine dans une université protestante; et il fut obligé de se démettre. Cette injustice ne fit

qu'accroître l'intérêt qu'il méritait à tant d'égards. L'impératrice Marie-Thérèse le nomma, en 1745, à une chaire de l'université de Vienne: et bientôt après, elle le prit pour son premier médecin, et le créa baron de l'empire. Van-Swiéten justifia pleinement le choix de cette souveraine, et ne cessa, pendant huit ans, de commenter les Aphorismes de Boerhaave, en présence d'un grand concours d'auditeurs. Il ne s'était rendu à Vienne qu'à condition de ne rien changer à sa manière de vivre. Il parut long-temps à la cour avec les cheveux plats; et, pour lui faire porter des manchettes, il fallut que l'impératrice lui en brodât elle-même une paire de sa main. On avait ajouté à son emploi de premier médecin de la cour celui de bibliothécaire et de directeur-général des études; et cette dernière place lui donna souvent occasion de montrer l'inflexibilité de son caractère : du reste c'est à son zèle et à son activité que l'on doit, en Autriche, les améliorations que l'art de guérir y a obtenues. Il y établit un amphithéâtre anatomique, un laboratoire public de chimie, un jardin des plantes, où l'on fit des démonstrations, des préparations anatomiques et des instruments pour la chirurgie, tous objets qui manquaient à Vienne. Les obstacles qui gênaient les dissections furent levés par de bonnes ordonnances. Les pharmaciens furent soumis à des visites imprévues, pour constater l'état de leurs médicaments. On réduisit considérablement ce qu'il en coûtait auparavant pour obtenir le doctorat. On pourvut au soulagement des veuves et des enfants des médecins morts sans fortune. Enfin on doit encore à Van-Swiéten divers établissements pour les progrès des sciences. En sa qualité de censeur, il fit prohiber beaucoup de livres irréligieux; ce qui excita de vives réclamations de la part du parti philosophique, et fit nommer Van-Swiéten *le tyran des esprits et l'assassin des corps*. Il continua successivement la publication de son travail sur les Aphorismes. Le second volume fut publié à Leyde, en 1745, le troisième en 1753, le quatrième en 1764, et le cinquième en 1772, in-4°. Cet ouvrage, où Van-Swiéten développe et éclaircit, par des exemples, toutes les théories dont son auteur n'avait présenté que les éléments, fut accueilli avec tant d'empressement à mesure qu'il parut, qu'on le réimprimait en même temps, volume par volume, à Paris, à Turin, à Vienne, etc. Il a été traduit en français, par parties. Paul a traduit les *Fièvres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des enfants*, 1769, in-12, et le *Traité de la pleurésie*, in-12. Louis a traduit les *Aphorismes de chirurgie*, 1768, 7 vol. in-12. Sa traduction des *Aphorismes de médecine*, dont il a paru 2 vol. in-12, 1766, n'a pas été continuée. Van-Swiéten donna, en français, une Description abrégée des maladies qui règnent le plus communément dans les armées, avec la méthode de les traiter, Vienne, 1759, in-8°. Il obtint de l'impératrice la formation d'une école de clinique, qui est devenue le modèle de celles qui ont été créées depuis, tant à Paris qu'en Europe, et qui ont été la source de l'instruction la plus solide en médecine. Il fit rebâtir l'université, et rendit sa bibliothèque publique. Pendant quelques années, Van-Swiéten se montra contraire à l'inoculation; mais il finit par en reconnaître les avantages. L'impératrice ayant été

atteinte, en 1779, d'une petite-vérole confluente, qui la mit aux portes du tombeau, son médecin parvint à la tirer de cette maladie. Il fut atteint lui-même, peu de temps après, d'une gangrène à la jambe, dont il mourut à Schœnbrun, le 18 juin 1772. Il montra jusqu'à ses derniers moments une grande piété; et l'on fit graver ces mots sur son tombeau : *Heroicè et christianè*. L'impératrice était allée visiter plusieurs fois Van-Swiéten dans sa maladie; et il fut administré en présence de l'archiduc et de l'archiduchesse. Marie-Thérèse lui fit élever, après sa mort, une statue dans l'université. On a encore de lui un *Traité de la médecine des armées*, in-12 et in-8°., qui a été traduit en français. Stoll a publié de Van-Swiéten un ouvrage posthume, en latin, sur les épidémies, Vienne et Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°. N—н.

VAN-SWINDEN. *Voy.* SWINDEN.

VAN-UDEN (LUCAS), peintre, né à Anvers, en 1595, fut élève de son père, peintre peu connu, qu'il ne tarda pas à surpasser. Il ne prit plus alors que la nature pour modèle: on le voyait sans cesse parcourant la campagne, le crayon à la main, dans toutes les saisons, dans tous les temps, et s'efforçant de retracer sur la toile les différents phénomènes qu'il avait observés. Le succès couronna ses efforts : ses tableaux furent admirés, et Rubens fut un des premiers à apprécier son mérite; il l'aida de ses conseils, et se plut à orner plusieurs de ses paysages de figures charmantes. Cette association mit Van-Uden tout-à-fait en vogue ; et c'est alors que la ville de Gand le chargea d'exécuter quelques paysages tirés de la Vie des pères du désert, pour orner des chapelles de l'église de Saint-Bruno. Ses compositions sont intéressantes, ses eaux et ses lointains sont peints avec clarté et transparence, son paysage est étendu, ses arbres variés, et la légèreté avec laquelle ils sont touchés semble donner du mouvement au feuillage. Sa couleur est naturelle, quelquefois tendre et parfois vigoureuse. Fin et piquant dans ses petits tableaux, large et décidé dans les grands, on peut lui assigner un rang distingué parmi les artistes qui ont le mieux peint la figure; et comme paysagiste, il peut être placé au nombre des plus grands maîtres. Rubens l'employait souvent pour peindre les paysages de ses tableaux, et le plus grand éloge qu'on puisse donner à Van-Uden, c'est qu'il soutenait parfaitement une association qui aurait été dangereuse pour tout autre. Le Musée du Louvre a possédé un paysage de ce maître, qui provenait de la galerie impériale de Vienne, et qui a été rendu à l'Autriche en 1815. Van-Uden cultivait aussi la gravure à l'eau-forte; et nous avons de lui, en ce genre, plusieurs pièces qui ne méritent pas moins d'estime que ses tableaux. La pointe d'aucun peintre n'a rien produit de plus délicat que ces petites pièces, rien de plus spirituel et de plus piquant que la touche de ses arbres et ses lointains. Ce sont des paysages au nombre de seize, dont dix d'après ses propres compositions, quatre d'après Rubens, et deux d'après le Titien. Lucas Van-Uden mourut à Anvers en 1662. — Jacques VAN-UDEN, frère du précédent, et son élève, peignit tout-à-fait dans sa manière; mais il fut loin d'avoir son talent : toutefois quelques-uns de ses paysages ont passé, auprès d'amateurs

peu connaisseurs, pour des productions de son frère. P—s.

VAN VEEN. *V.* Veen.

VAN VIAN (François). *V.* Vian.

VANVITELLI ou VAN-VITEL (Gaspard), peintre, né à Utrecht en 1647, étudia la peinture à Hoorn, sous la direction de Mathieu Verrhoes. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il vint à Rome, et il s'annonça bientôt comme un habile peintre d'architecture et de paysage. Il visita successivement Venise, Bologne, Milan, Florence; et partout il peignit, pour les principaux seigneurs, de très-belles vues de ces différentes villes. Il avait épousé une Romaine, nommée Anna Laurenzini, qui l'accompagna à Naples lorsqu'il y fut appelé par le vice-roi don Louis de La Cerda, duc de Medina-Celi. Sa femme étant accouchée dans cette ville, le vice-roi tint son enfant sur les fonts de baptême, et lui donna le nom de Louis. Les troubles qui eurent lieu à cette époque à Naples obligèrent Vanvitelli de quitter cette ville, et il revint à Rome, où il se fixa. Les principales familles d'Italie, notamment les Sacchetti, les Colonna, et une foule d'étrangers distingués, le chargèrent de nombreux travaux. La capitale l'admit au rang des citoyens romains, et l'académie de Saint-Luc au nombre de ses membres. Devenu en quelque sorte Italien, il ne put empêcher son nom de subir la terminaison de la langue du pays qui l'avait adopté. Vanvitelli avait la vue extrêmement délicate, et l'usage où il était de porter des lunettes lui fit donner le surnom de *Gaspare degli occhiali.* Sur ses derniers ans, il fut atteint de la cataracte : il voulut se faire faire l'opération d'un œil; elle manqua, et il perdit l'œil. Cela ne l'empêcha pas de continuer à peindre, mais de son invention et en grand. Ses tableaux, répandus dans toute l'Europe, retracent tout ce que Rome renferme de plus beaux monuments et les édifices les plus célèbres de l'Europe. Lorsque le sujet le comporte, il y ajoute même la vue du pays. Il est de la plus grande exactitude dans ses élévations et dans ses mesures; son coloris est aimable et brillant, et il ne laisserait rien à desirer s'il avait un peu plus de variété dans le paysage et si ses ciels étaient moins négligés. Il mourut en 1736, regretté à-la-fois comme artiste, comme érudit, et comme homme de bien. P—s.

VANVITELLI (Louis), fils du précédent, l'un des plus célèbres architectes modernes, et l'auteur du plus grand monument de son siècle, naquit à Naples en 1700. Dès l'âge de six ans il maniait le crayon et dessinait d'après nature. Peintre habile et maître, à l'âge où l'on n'est ordinairement qu'élève, il n'avait que vingt ans, lorsque le cardinal Aquaviva lui fit peindre à fresque, dans l'église de Sainte-Cécile, la chapelle des reliques, et à l'huile, le tableau de la sainte. Plus d'un ouvrage de ce genre le classait déjà parmi les meilleurs peintres de son temps; mais dès-lors un autre art partageait ses hommages et devait s'emparer de tout son génie. Étudiant l'architecture sous Ivara, il promettait de surpasser bientôt son maître : aussi le cardinal de Saint-Clément n'hésita point à le conduire, très-jeune encore, à Urbin, pour restaurer le palais Albani. Là, Vanvitelli fut chargé de construire les églises de Saint-François et de Saint-Dominique. On peut dire que son talent et sa réputation

n'eurent point de jeunesse ; car à vingt-six ans, il fut fait architecte de Saint-Pierre. Cette grande basilique était à la vérité terminée dans ses parties les plus considérables ; mais sa décoration intérieure demandait encore d'importants travaux. De ce nombre étaient ceux des grandes mosaïques qui ornent ses chapelles et y remplacent les tableaux, dans des dimensions appropriées au local, et que la plupart des originaux n'avaient point. Vanvitelli en copia lui-même plusieurs, pour être traduits en mosaïque. Il participait dès-lors à tous les grands ouvrages de son époque, soit en réalité, soit en projet. Associé à Nicolas Salvi, dans la conduite des eaux qui devaient arriver à la fontaine de Trevi, il partagea toutes ses fatigues. Lui-même, dans des Mémoires écrits de sa main, et que conserve l'académie de Saint-Luc à Rome, nous apprend qu'il concourut volontairement avec beaucoup d'autres au projet du grand portail de Saint-Jean de Latran. Vingt-deux dessins furent exposés, dans une salle du palais Quirinal, au jugement des académiciens : les projets de Vanvitelli et de Nicolas Salvi furent préférés ; mais le pape adjugea l'ouvrage à Galilei. Il confia à Salvi la fontaine de Trevi, et à Vanvitelli les travaux d'Ancône. Ce dernier avait présenté deux dessins de portail pour Saint-Jean de Latran. L'un avec un ordre unique de colonnes, l'autre composé de deux. Celui-ci avait son ordre inférieur en colonnes corinthiennes isolées ; celles de dessus étaient composites, avec frontispice, balustres et de grandes statues. Vanvitelli alla donc à Ancône, où il construisit un lazaret pentagone, ayant un bastion, un môle de trois cents palmes (romains) de longueur, sur cinquante de profondeur, avec une belle entrée ou porte, ornée de colonnes doriques. Il eut, sans sortir de cette ville, à faire exécuter un grand nombre de projets, soit de sa composition, soit de restauration : par exemple, pour la chapelle des reliques de San-Ciriaco, pour l'église de Jésus, pour celle de Saint-Augustin, pour la maison des Exercices spirituels ; à Macerata pour la chapelle de la Miséricorde ; à Pérouse, pour l'église et le monastère des Olivétains ; à Pesaro, pour celle de la Madeleine ; à Foligno, pour la cathédrale ; à Sienne, pour l'église de Saint-Augustin. En 1745, il entreprit, dans un séjour qu'il fit à Milan, un projet de frontispice pour la cathédrale de cette ville, qui avait l'avantage d'offrir un parti d'architecture mitoyen entre le style antique et le style gothique. Rien ne pouvait mieux s'assortir au caractère mixte du monument. Mais les circonstances politiques ne permirent pas de donner suite à cet ouvrage (1). A Rome, Vanvitelli fit quelques augmentations à la bibliothèque des Jésuites, et des restaurations à leur maison de Frascati, appelée la Rufinella. Il composa une chapelle de la plus grande richesse, qui fut transportée et placée dans l'église des Jésuites de Lisbonne. Mais sa plus grande entreprise à Rome fut le couvent de Saint-Augustin, édifice des plus considérables entre tous ceux de cette ville. Ce fut lui qui exécuta la célèbre opération des cercles de fer, qui furent placés autour de la coupole de Saint-Pierre dans l'intention d'arrêter le progrès des désunions ou lézardes, qui s'y étaient manifestées, vers

(1) La façade de la cathédrale de Milan a été achevée par ordre de Napoléon, mais non d'après les dessins de Vanvitelli. UG—I.

le commencement du dernier siècle. Lui-même a laissé une description des moyens qui furent employés (2). Vanvitelli, dans ses Mémoires déjà cités, se donne pour l'auteur du grand pont de charpente dont on se servit dans l'intérieur de la coupole de Saint-Pierre pour remplir les intervalles opérés par les lézardes. Mais Bottari et Rome entière en attribuent l'invention à Zabaglia. Il y a encore, entre ce dernier et Fontana, un pareil conflit sur une construction du même genre. Ce qu'on doit dire à ce sujet, c'est que fort naturellement il peut y avoir débat entre celui qui invente ce qu'il n'aurait peut-être pas pu exécuter, et celui qui exécute ce qu'il n'avait pas imaginé. D'autres ouvrages, plus ou moins importants, occupèrent encore Vanvitelli à Rome. De ce nombre furent les grandes décorations qu'exigea, dans l'église de Saint-Pierre, la célébration de l'année sainte, en 1750; l'illumination de la coupole, pour laquelle il imagina un dessin nouveau; des projets pour une canonisation; le catafalque de la reine d'Angleterre; des dispositions ou exécutées ou projetées pour la grande église de la Chartreuse, pratiquée dans les restes de construction des Thermes de Dioclétien. Sa réputation était parvenue à un tel point, que lorsque le roi de Naples Charles III (depuis roi d'Espagne) voulut élever à Caserte un palais (3) qui ne le cédât à aucun de ceux que les souverains de l'Europe ont construits avec le plus de grandeur et de magnificence, il ne balança point à en charger Vanvitelli. Un tel choix méritait, de la part de l'architecte, des efforts proportionnés à l'honneur qu'il recevait et à l'importance de l'entreprise. On peut dire qu'il ne manqua point à ce double engagement. Rien de plus grand, comme ensemble un et complet, n'existe en Europe. Sans doute le seizième siècle a produit, quoique dans des masses moins considérables, des palais d'un caractère d'architecture plus sévère, plus grandiose, plus empreint du style de l'antiquité, plus riches en détails classiques, et d'une plus haute harmonie. Toutefois il fut heureux pour le palais de Caserte d'avoir été construit à cette époque du dix-huitième siècle où, de toutes parts, le goût désabusé des caprices et des innovations stériles du siècle précédent était rentré dans les voies de l'ordre, de la rai-

(2) L'expérience semble avoir prouvé depuis, que cette désunion dont on s'alarma tant alors avait pu n'être qu'un effet assez naturel, ou de quelque négligence dans l'opération de la bâtisse, ou du retrait de la maçonnerie, et qu'elle ne provenait d'aucun vice dépendant de la courbe de la voûte, attendu que les coupoles sphériques ne produisent aucune poussée; et l'on a conclu que les cercles de fer étaient inutiles. Bottari a beaucoup combattu cette opération. Croyant que cette sorte de désunion devait être le propre de toutes les coupoles, il en a inféré qu'il ne fallait point faire de coupoles.

(3) Comme Versailles, Caserte commença par un palais et finit par devenir une ville dont le plan est subordonné au palais. Ce dernier, situé sur une hauteur, domine de tous les côtés; c'est ce qui l'a fait appeler Caserta (*Casa erta*), *maison élevée*. La pose de la première pierre du palais de Caserte fut une solennité dans laquelle Vanvitelli déploya autant de goût que dans les dessins mêmes du palais. Il fut ce jour-là (20 janv. 1752) non-seulement le premier architecte du roi, mais le général en chef de l'armée royale qui fut mise à sa disposition. Il rangea d'abord l'infanterie sur les deux lignes de la double façade: les grenadiers représentaient les corps du milieu, les régiments d'élite les autres avant-corps. La cavalerie était sur les deux petits côtés du rectangle, et les pièces d'artillerie sur les coins. Les décharges précédèrent et suivirent la pose de la première pierre. Dans l'endroit qui répondait perpendiculairement au chœur de la chapelle, une estrade rectangulaire s'élevait, environnée d'un grand escalier qui y conduisait de tous côtés. Sur cette estrade dix colonnes corinthiennes soutenaient le pavillon orné de fleurs de lys. La pierre qu'on fit descendre de cette hauteur portait cette inscription:

Stet domus et solium et soboles Borbonica donec
Ad sup. ros proprià vi lapis hic redeat.

UG—I.

son et de la simplicité, cause première de toute beauté dans l'art de bâtir. On doit déjà rendre justice à l'unité comme à la régularité du vaste plan de ce palais, dont la masse s'élève sur une superficie de neufcent cinquante palmes (napolitains) en longueur, et de sept cents palmes en largeur. Il ne faut pas oublier non plus de comprendre dans l'étendue de son ensemble la grande place elliptique, à laquelle il se rattache par deux petits corps avancés. Cette place, où aboutissent cinq avenues, est environnée de bâtiments destinés aux logements, tant de service, que des gardes à pied et à cheval, avec toutes leurs dépendances. Le plan général du palais proprement dit est, comme ses mesures l'ont déjà fait voir, un carré long, divisé en quatre grandes cours égales entre elles, par quatre corps de bâtiments qui font la croix. Ainsi chaque cour est comme un palais tout entier. On aperçoit dès-lors quelle prodigieuse étendue aurait cet ensemble si, au lieu d'être ainsi ramassé et multiplié dans un quadruple carré, il se développait, comme on l'a pratiqué ailleurs, sur une seule ligne. Mais il est tout aussi facile de comprendre l'avantage que le service intérieur de ce grand palais doit retirer d'une composition qui, rapprochant ainsi entre elles et subordonnant à un plan uniforme les diverses parties du tout, réunit, par une circulation facile et régulière, les services multipliés d'une habitation royale. Le palais de Caserte a sur tous les grands édifices du même genre une supériorité incontestable, c'est la parfaite unité que son plan a inspirée. Cette qualité, il faut l'entendre sous ses deux principaux rapports, savoir l'unité de conception et l'unité d'exécution; et pour parler d'abord de cette dernière, on sait assez combien il est rare qu'une vaste entreprise n'éprouve point de ces interruptions qui amènent ou une succession d'architectes jaloux de mettre du leur dans l'ouvrage d'autrui, ou des maîtres accessibles à de nouvelles idées, ou des révolutions du goût, dont l'effet a toujours été de porter les hommes à se plaindre du passé et à vanter le présent. L'ouvrage de Vanvitelli a échappé à ces divers contre-temps. L'architecte eut le bonheur d'exécuter, lui seul, toute sa construction dans le cours d'un petit nombre d'années. Aussi le tout semble-t-il avoir été comme coulé d'un seul jet. Nulle addition, nulle correction, nulle modification n'en a altéré, ni dans l'ensemble, ni dans les détails, le projet originaire. L'unité de conception n'y est pas moins remarquable, soit dans le plan, soit dans l'élévation. Il faudrait pouvoir rendre compte ici de ce qui ne peut être saisi que par la vue, sur les plans des trois étages de ce palais, pour faire voir comment, tout ayant été conçu et coordonné dans toutes les parties de ses nombreuses dépendances, il ne fut jamais nécessaire d'y opérer le moindre changement. On ne saurait imaginer plus d'accord entre la distribution du plan et la disposition des élévations. Sur un soubassement qui comprend l'étage à rez-de-chaussée, et au-dessus un petit étage de service (que nous appelons entresol), s'élève une ordonnance ionique en colonnes, dans les deux espèces d'avant-corps de chaque extrémité, et dans celui du milieu, mais en pilastres dans tout le reste (on parle de la façade sur le jardin). Deux rangs de fenêtres avec leurs chambranles

occupent la hauteur des entre-colonements. Le tout se termine par un entablement continu, dans la frise duquel sont pratiquées de petites ouvertures ou *Mezzanino*. Une balustrade ornée de statues règne dans tout le pourtour. Les deux espèces d'avant-corps, dont on a parlé, aux extrémités de chaque façade, supportent chacun un pavillon carré à deux étages, avec colonnes et pilastres d'ordre corinthien. L'espèce d'avant-corps du milieu est couronné de chaque côté par une coupole circulaire. Pareille ordonnance pour la façade d'entrée, moins les pilastres entre les fenêtres, et pareille répétition aux deux façades latérales. Trois portes, dans les deux grandes façades, forment les entrées du palais. Celle du milieu conduit à un vestibule circulaire, suivi d'un autre portique en longueur, qui aboutit au centre, où se trouve un vaste et magnifique escalier, construit tout en marbre. Les deux autres portes, destinées particulièrement au passage des voitures, donnent entrée, de chaque côté, dans l'intérieur d'une première cour, d'où une porte et un portique orné de niches, et passant sous le grand corps de bâtiment transversal, conduisent, de l'un et de l'autre côté, à une autre cour toute semblable. Ces quatre cours ont leur rez-de-chaussée en arcades, et la communication entre elles est établie par les percées de la traverse, qui forme la croix dans le plan général. On ferait un long ouvrage de la description des principaux détails du palais de Caserte. Nous nous contenterons d'une simple mention des objets les plus remarquables de son intérieur. Ce qui frappe surtout les yeux, c'est le magnifique vestibule, orné de colonnes en marbre de Sicile, et formant le centre des quatre branches de la croix intérieure, qui constitue les quatre cours; c'est l'escalier tout en incrustations et en colonnes de marbre, qui, du centre dont on vient de parler, produit l'aspect le plus riche et le plus pittoresque; c'est la chapelle avec ses colonnes corinthiennes de marbre sur leurs piédestaux, et où la richesse de l'art le dispute au luxe des matières; c'est la grandeur et la noble distribution des appartements, des galeries et des salles de tout genre. Quant au goût d'architecture, on a déjà fait entendre que, s'il ne s'y trouve rien que l'artiste puisse reconnaître comme modèle classique, on n'y rencontre rien non plus qui soit capable de déparer un aussi grand monument. Rien dans le fait à reprendre aux profils des entablements; aucun ressaut n'interrompt la grandeur de leurs lignes. Nulle part, de ces ornements capricieux que le goût et la raison s'accordent à condamner. Les proportions des ordres y sont régulières. Les fenêtres ont généralement leurs chambranles d'une bonne forme. Tous les rapports y sont judicieusement combinés. Partout règne une véritable eurythmie, qui satisfait l'esprit et les yeux. On aime encore à y trouver ce caractère de sobriété dans la décoration, qui laisse bien triompher les masses, une pureté d'exécution remarquable, un choix et un emploi soigné des moyens de construction. On ne saurait quitter le palais de Caserte sans faire mention d'un autre grand ouvrage qui en est, si l'on peut dire, une dépendance, l'aqueduc construit par Vanvitelli, pour conduire des eaux abondantes à ce palais. Ici notre architecte eut encore le privilége d'élever la construction la plus importante

de toutes les entreprises modernes en ce genre, et de la conduire à sa fin. Les travaux souterrains de cet aqueduc sont aussi considérables que les constructions extérieures; mais les difficultés en furent beaucoup plus grandes. Les eaux parcourent, avant d'arriver à leur terme, un espace qu'on évalue à neuf lieues. Les sources (4) où l'on est allé les chercher sont à douze milles au levant de Caserte. Il a fallu percer cinq fois des montagnes; la première fois, sur une espace de onze cents toises dans le tuf; la seconde sur un espace de neuf cents cinquante toises : la troisième dans de la terre grasse; et ensuite dans un roc vif sur une longueur de trois cent cinquante toises; enfin, dans la montagne de Caserte, sur deux-cent-cinquante toises. Trois fois il fallut faire traverser au conduit des vallées sur des ponts : le premier, de trois arches, au pied du Taberno; le second dans la vallée de Durazzano, formé par trois arcades fort exhaussées; enfin, vers le mont appelé di Garzano, l'aqueduc traverse une vallée où a été exécuté le plus grand travail, c'est-à-dire, un pont à trois étages, de seize cents pieds de longueur et de cent soixante-dix-huit de hauteur. Ce dernier ouvrage peut le disputer à ceux des Romains. Le premier rang (celui d'en bas) a dix-neuf arcades, le second vingt-huit; le plus haut quarante-trois. Les piles des arches inférieures ont trente-deux pieds d'épaisseur en bas, et dix-huit en haut. Elles sont hautes de quarante-quatre pieds, celles de l'étage au-dessus ont de hauteur cinquante-trois pieds. La hauteur totale est de cent soixante-dix-huit pieds. Toute cette construction est de tuf ou de pierre tendre entremêlée de rangées de briques. Les piliers sont renforcés par des contre-forts, qui donnent une grande consistance à l'ouvrage, mais qui ne laissent pas d'en déparer l'aspect. On serait tenté d'en blâmer l'emploi, si l'on ne pensait, qu'en de tels travaux, la considération de la solidité doit passer avant toute autre. L'aqueduc, dans sa longueur totale, a vingt-un mille cent trente-trois toises. La pente du conduit est d'un pied sur quatre mille huit cents pieds. La quantité d'eau est de trois pieds huit pouces de largeur sur deux pieds cinq pouces de hauteur. Le réservoir ou château d'eau auquel cet aqueduc aboutit, sur la montagne au nord de Caserte, est à seize cents toises du palais, et à quatre cents pieds au-dessus du niveau de sa cour. La direction d'aussi grandes entreprises n'empêcha point Vanvitelli de donner encore de son temps et de ses soins à d'autres ouvrages, qui auraient pu occuper toute la vie et exiger tous les soins d'un artiste. On cite un assez grand nombre de compositions

(4) Il y a dix sources, toutes près les unes des autres, que l'on présumait avoir formé l'ancienne *Aqua julia*, ainsi appelée, parce que César l'avait conduite jusqu'à Capoue; on en eut bientôt la certitude lorsque, dans l'excavation du nouvel aqueduc, on rencontra les débris de l'ancien près de la source de Molinise. Le vieux aqueduc était de la même dimension que le nouveau, de sorte que s'il n'eût pas été presque entièrement détruit, il aurait épargné une nouvelle construction dans l'espace de plusieurs lieues. L'aqueduc *Carolino* fut achevé au commencement de l'année 1759, et l'on n'y employa que six ans. L'introduction des eaux dans l'aqueduc eut lieu le 17 mai 1762. Au moment où on leur ouvrit le passage du côté de la source, des coups de canon en donnèrent l'avis à ceux qui se tenaient du côté opposé, où les eaux devaient déboucher. Vanvitelli, d'après ses calculs, avait annoncé au roi que l'eau mettrait quatre heures à faire le chemin. Aussitôt que ce temps fut écoulé, le roi, la montre à la main, en avertit Vanvitelli. Quelques minutes s'étant passées, et l'eau n'arrivant pas, le roi fit remarquer de nouveau ce retard; mais à peine cette seconde remarque commençait-elle à troubler le pauvre architecte, que des torrents d'eau débouchèrent avec un bruit épouvantable sous les yeux de la foule remplie de joie. Alors la cour d'applaudir Vanvitelli, et le roi de l'embrasser avec le plus touchant enthousiasme. Qu—r.

dont il fit les dessins ou suivit l'exécution. Il construisit à Naples, au pont de la Madeleine, la caserne de la cavalerie, édifice d'un goût sévère, et conforme à sa destination, soit par son caractère extérieur, soit par la commodité de ses distributions. On lui attribue la salle de la sacristie, et la chapelle de la conception à *San-Luigi di Palazzo.* De lui est la colonnade dorique de la place qu'on appelle *Largo di Spirito Santo*, pour la statue équestre de Charles III, roi d'Espagne. De lui sont encore les églises de San-Marcellino, de la Rotonde, de l'Annonciade; la façade du palais de Genzano, à Fontana Medina; la grande porte, l'escalier et l'achèvement du palais Calabritto à Chiaia; enfin des ouvrages à Resina, à Matalone, à Bénévent. On met encore sous son nom, à Brescia, la grande salle publique; à Milan, le palais archiducal. Chargé, à Naples, de la décoration de toutes les fêtes publiques, il soutint dignement sa réputation par des compositions analogues à chaque sujet. Heureux dans toutes ses entreprises, il n'essuya qu'une seule disgrace; et ce fut à Rome. Nous lisons dans Milizia, que pour restaurer l'aqueduc de l'*Aqua felice*, près de Pantano, il avait évalué à deux mille écus romains la dépense de l'ouvrage; mais elle passa vingt-deux mille écus. Il fut condamné à en payer cinq mille de ses deniers. Il mourut à Caserte, en 1773, laissant six enfants, dont deux suivirent Charles III en Espagne. Vanvitelli était d'un caractère honnête et doux, d'une humeur facile dans les rapports qu'il avait avec tous ceux qu'il devait conduire. Dessinateur infatigable, il ne pouvait vivre que dans l'étude et le travail. Savant en tout ce qui tient à la pratique et au mécanisme de l'art, il n'eut pas moins d'habileté en toutes les parties de la distribution, de l'ordonnance, et de la décoration. Doué d'un bon jugement et d'un goût sûr, il eut le mérite de se préserver des écarts de l'école vicieuse qui l'avait précédé. Porté aux grandes entreprises, on peut dire qu'il voyait grandement, et l'on doit le regarder comme ayant contribué, en Italie, à désabuser les yeux et les esprits des fausses manières qui régnaient encore de son temps. La postérité l'a placé, sans aucune contestation, au premier rang des architectes de son époque. Peut-être par son palais de Caserte a-t-il aussi marqué dans son pays le dernier terme où de grandes entreprises puissent arriver. Cet architecte a publié les *Plans et Dessins du palais* de Caserte, Naples, à l'imprimerie royale, 1756. On a une Vie de Vanvitelli, dans les *Memorie degli Architetti* de Milizia. Un de ses neveux en a publié une autre à Naples en 1823, d'après ses manuscrits.

Q. Q.

VANZELLE. *Voy.* HONORÉ DE SAINTE-MARIE.

VARANDA (JEAN), né à Nîmes vers le milieu du seizième siècle, alla au sortir du collége, étudier la médecine à Montpellier, et y fut reçu docteur en 1587. Dix ans après, il obtint une chaire au concours. Les Annales de la faculté, dont il était le doyen, en 1609, renferment les témoignages les plus honorables pour sa mémoire. Gui Patin le plaçait dans son estime au même rang que Laurent Joubert. Cependant l'opinion qu'il avait du mérite de Varanda parut subir quelques restrictions, quand les Œu-

vres du professeur de Montpellier eurent été mises au jour. Astruc l'a loué long-temps après, sans rétractation. Varanda a écrit en latin sur la physiologie et la pathologie, sur les affections des reins et de la vessie, sur les maladies des femmes, sur l'éléphantiasis, sur la syphilis et sur la thérapeutique. Tous ses ouvrages, recueillis par un médecin nommé Henri Gras, furent publiés sous ce titre : *J. Varandæi*, etc., *opera omnia theorica et practica*, Montpellier et Genève, 1620, in-8°.; Lyon, 1658, in-fol. Il manque à cette collection deux traités du même, qui ont été imprimés séparément, savoir : *Elephantiasis seu Lepra*, et *De Lue venereá et hepatide*, Genève, 1620, in-8°. Varanda mourut à Montpellier en 1617. V. S. L.

VARANO (Ridolfe Ier. de), seigneur de Camerino, était un des chefs du parti Guelfe, dans la marche d'Ancône. Après s'être signalé par son zèle pour ce parti, et par sa bravoure dans plusieurs rencontres, il profita de l'anarchie que le séjour des papes à Avignon entretenait dans l'état de l'Église, pour se faire déférer par ses concitoyens la souveraineté de Camerino ; il l'obtint entre les années 1320 et 1330. Elle s'est conservée plus de deux siècles dans sa famille. Il exerçait, en même temps, une grande influence dans d'autres villes et se fit nommer podestat d'Agobbio, en 1350 ; il était sur le point de se rendre dans cette ville, mais quelques discussions qui éclatèrent dans sa famille le retinrent à Camerino. Il croyait les avoir calmées lorsqu'il fut assassiné, au mois de juillet 1350, par son neveu nommé, comme lui, Ridolfe. S. S—i.

VARANO (Ridolfe II), neveu du précédent, s'empara de la souveraineté de Camerino, après avoir assassiné son oncle. Pour s'y affermir par l'autorité de l'Église, il rechercha l'alliance du pape Innocent VI et celle du cardinal Albornoz. Ce dernier, qui se préparait à reconquérir l'état de l'Église, le nomma son général; et, au mois d'août 1355, Ridolfe de Varano battit, avec l'armée pontificale, et fit prisonnier Galeotto Malatesti; ce qui détermina la puissante maison des seigneurs de Rimini à se soumettre au pape. Après que la Romagne fut rentrée dans l'obéissance de l'Église, Ridolfe, qui voulait entretenir auprès de lui des soldats exercés et qui lui fussent dévoués, chercha du service chez d'autres puissances. Il commanda, en 1362, l'armée florentine dans la guerre de Pise; mais il y acquit peu de réputation. Quelques années plus tard, un légat du pape chassa Ridolfe de Camerino, et réunit ce petit état à la chambre apostolique. Ridolfe de Varano profita, en 1376, de la guerre de la liberté suscitée par les Florentins au pape Grégoire XI, pour recouvrer son patrimoine, et y joindre encore Macerata. Il fut nommé ensuite général de l'armée florentine, et opposé au cardinal de Genève, qui, avec une armée française, menaçait Bologne. Il l'arrêta, et défendit avec succès la ville qui lui avait été confiée. Cependant les Florentins ayant, l'année suivante, pris à leur service Jean Hawkwood et la compagnie anglaise, Ridolfe, jaloux du crédit et de la puissance de cet étranger, abandonna le camp florentin, et passa au service du pape. On lui donna le commandement des Bretons, qu'il avait arrêtés dans leurs conquêtes l'année précédente; mais il se laissa battre avec eux, presque aux portes de Camerino,

par Lucius Lando. La paix de 1378 confirma Ridolfe de Varano dans la possession de sa petite souveraineté. Il mourut à une époque inconnue ; mais Gentile de Varano, qu'on croit être son fils, lui avait déjà succédé dans la principauté de Camerino, en 1393. — VARANO (Gentile de) succéda à Ridolfe II, qu'on croit être son père, dans la petite principauté de Camerino, pendant que l'Église était divisée par le grand schisme d'Occident, et que son patrimoine était dévasté par les compagnies d'aventuriers. Le pape Boniface IX avait donné à son frère André Tomacelli le titre de marquis d'Ancône, et voulait que tous les petits princes de cette marche se soumissent à lui. Gentile de Varano, loin de reconnaître l'autorité de ce marquis, l'assiégea dans Macerata, avec l'aide de Biordo de Michelotti ; le fit prisonnier, et ne lui rendit sa liberté qu'après avoir fait confirmer par le Saint-Siége l'indépendance de la principauté de Camerino. — VARANO (Ridolfe III) avait succédé à Gentile dans la principauté de Camerino, avant l'année 1415, dans laquelle il prit à sa solde Bernardino des Ubaldini, avec deux cents lances, pour faire la guerre aux Malatesti. Il eut aussi à défendre son indépendance contre Braccio de Montone, seigneur de Pérouse, qui étendait chaque jour ses conquêtes dans la marche d'Ancône, et qui, s'il eût vécu, l'aurait soumise en entier. S. S—I.

VARANO (BÉRARD DE). Ridolfe III avait laissé trois fils : Bérard, né de sa première femme, était l'aîné ; Jean Ier. et Pierre-Gentile étaient fils de la seconde. Tous trois gouvernaient en commun leur petite principauté. Jean avait, en 1427, servi les Florentins contre le duc de Milan. Pierre-Gentile avait servi l'Église. Bérard, qui était marié et qui avait plusieurs enfants, voyait avec inquiétude leur petite principauté prête à se subdiviser. Il demanda conseil, en 1434, à Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, et premier ministre du pape Eugène IV. Celui-ci, espérant, s'il causait la ruine de la maison de Varano, réunir Camerino à la chambre apostolique, lui conseilla de se défaire de ses frères, et lui offrit son assistance. Il fit arrêter et décapiter Pierre-Gentile à Recanati ; Bérard fit massacrer sous ses yeux son frère Jean à Camerino. Mais le peuple de cette dernière ville, excité en secret par Vitelleschi, prit aussitôt les armes pour venger les deux princes qui venaient de périr : il massacra Bérard et tous ses enfants, et résolut de faire de Camerino une république ; bientôt après il fut forcé de se soumettre à François Sforce, qui, vers le même temps, conquit la marche d'Ancône. S. S—I.

VARANO (JULES DE) recouvra, après le milieu du quinzième siècle, la petite principauté de Camerino, qui, vers l'an 1447, avait été évacuée par François Sforce, et qui était ensuite demeurée plusieurs années sous le gouvernement des papes. Jules de Varano régna obscurément jusqu'en 1502, que César Borgia l'attaqua par surprise, l'arrêta dans sa capitale, dont il s'empara, et après l'avoir retenu quelque temps en prison avec deux de ses fils, les fit étrangler tous les trois. S. S—I.

VARANO (JEAN II DE), duc de Camerino, troisième fils de Jules, ayant échappé au massacre de sa famille, recourut aux généraux de César Borgia, qui s'étaient ligués contre lui, à la Magione dans l'état de Pérouse. Les Orsini et

Vitelli, chefs de cette ligue, le rétablirent dans la principauté de Camerino, comme la Rovère dans le duché d'Urbin : mais bientôt après ils se laissèrent séduire par les négociations de César Borgia; et les deux princes qu'ils avaient rétablis, se sentant privés de leur appui, s'enfuirent à Venise, pour éviter les poignards de Borgia. La mort d'Alexandre VI rappela, pour la seconde fois, Jean de Varano à Camerino. Le pape Jules II érigea en sa faveur son petit état en duché. Pendant le pontificat de Léon X, ce duché fut disputé entre Jean-Matthieu et Sigismond de Varano; le premier, protégé par le pape, le second, allié du duc d'Urbin. A la mort de Léon X, en 1522, Sigismond s'empara de Camerino à main armée. Il eut pour successeur Jean-Marie son fils, dernier duc de Camerino, qui n'ayant eu qu'une fille, nommée Julie, la maria, en 1534, avec Guid'Ubaldo de la Rovère, fils du duc d'Urbin. Julie devait porter en dot à la maison de la Rovère le duché de Camerino; mais Guid'Ubaldo, ayant éprouvé quelque difficulté à obtenir l'investiture du duché d'Urbin, céda, en 1538, celui de Camerino à Paul III, pour se le rendre favorable; et Paul en investit son petit-fils Octave Farnèse. Cependant la maison de Varano n'était point éteinte, et ses descendants ont continué long-temps encore à réclamer leur héritage auprès de la chambre apostolique.

S. S—I.

VARANO (Constance de), femme savante, de la famille des précédents, née en 1428, était, par sa mère, la petite-fille de Battista de Montefeltre, femme non moins savante et non moins célèbre. Constance échappée au massacre de ses parents, dut à son aïeule une éducation littéraire très-soignée, et par conséquent le bonheur de sa famille, puisque, dès l'âge de quatorze ans, elle put demander, dans un très-beau discours en vers, à l'épouse du comte François Sforce, qui traversait le marquisat d'Ancône, la restitution de la seigneurie de Camerino. Ce Discours fut célèbre dans toute l'Italie; cependant il n'eut alors aucun résultat : mais l'auteur ne se découragea point, elle envoya quelque temps après une Épître du même genre à Alphonse, roi de Naples, si connu par son amour pour les lettres, et enfin, nouveau Virgile, elle obtint, en 1444, par la protection de ce prince, la réintégration de sa famille dans la seigneurie de Camerino. Constance épousa, en 1445, Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, et elle mourut en 1460. Ses discours latins ont été imprimés dans les *Mélanges* de l'abbé Lazzarini, tom. VII, 300.—Sa fille (Battista), épousa Fréderic, duc d'Urbin, en 1459, et mourut en 1472, âgée de vingt-sept ans, après s'être fait aussi une grande réputation littéraire. Ayant adressé au pape Pie II une harangue en latin, ce pontife déclara qu'il n'était point capable de lui répondre dans un aussi beau style. Son Oraison funèbre fut prononcée par l'évêque Capano. — Une autre Battista, fille de Jules de Varano, fut religieuse de S. Chiara. Crescimbeni a publié son Éloge sous le titre de *Beata Battista*. Z.

VARANO (D. Alphonse de), *des ducs de Camerino*, de la même famille que les précédents, naquit à Ferrare le 13 déc. 1705. Quoiqu'il mît beaucoup de prix au nom historique qu'il portait, il ne s'en tint pas à ce genre d'illustration, et vou-

lut y réunir le mérite littéraire, en cultivant la poésie avec beaucoup d'ardeur. Après avoir passé plusieurs années au collége des nobles de Modène, où il eut pour maître l'abbé Tagliazucchi qui, de son école, répandit le bon goût en Italie, il revint dans sa patrie, à l'âge de dix-neuf ans. C'était l'époque où les jeunes gens des premières familles se livraient à une oisiveté complète, et à tous les désordres qui en sont la suite. Varano se voua, au contraire, entièrement aux lettres, et surtout à la poésie. Le seul tribut qu'il paya aux travers de son temps fut de choisir pour sujet de ses premières poésies une Philis vraie ou supposée. Cependant ses vers érotiques mêmes se distinguaient de ceux qu'on faisait alors, par la nouveauté des idées et des images et par une élocution sobre et choisie. Bientôt, quittant tout-à-fait les traces de ses contemporains, il rendit le premier à la poésie italienne cette gravité, cet accent mâle et cette élévation que Dante lui avait donnés, et dont on s'était tant écarté depuis (1). Plus tard, Varano s'essaya avec peu de succès dans l'art dramatique. Après une vie longue et paisible, remplie de sentiments religieux, et passée dans la culture des Muses, il mourut le 23 juin 1788. Ses ouvrages sont : *Opere poetiche*, Parme, 1789 ; 3 vol. (2) ; le premier contient *Rime giovanili, pastorali, sacre, profane, anacreontiche e scherzevoli;* le second contient *Visioni sacre e morali.* Cet œuvre poétique donna une nouvelle direction à la poésie italienne. Les Muses de ces contrées ne chantaient plus que les amours. Dans les autres sujets même, on ne pouvait saisir la pensée noyée dans un déluge de mots. Au milieu de cette aberration universelle, les Visions de Varano frappèrent vivement les esprits. Elles prouvèrent à quel degré de force et de majesté la langue italienne peut s'élever dans les mains de ceux qui en connaissent toutes les ressources. On y vit l'enthousiasme soumis à beaucoup d'art. On sentit tout ce qu'il y avait de profond dans la pensée, de fini dans les vers. Varano, imitant le Paradis du Dante, où la théologie se revêt de toutes les couleurs poétiques que sa gravité permet, n'en fut que plus sublime ; mais il cessa quelquefois d'être clair. Le spiritualisme des sujets, et la manière originale de les traiter, forcent parfois Varano à s'envelopper de nuages ; mais il en sort comme la foudre, en frappant par des traits de lumière. Ces Visions eurent un autre avantage. Elles éveillèrent un génie encore plus poétique, qui, au lieu du Paradis, prit pour modèle l'Enfer et le Purgatoire du Dante, où les passions humaines sont mises en jeu avec une grande énergie. Monti, en prêtant les charmes de l'imagination à des objets et à des intérêts plus sensibles, a complété la réforme poétique, et a répandu le goût épuré et sévère, dont Varano avait donné le signal. Le troisième volume des *OEuvres poétiques* de celui-ci renferme le *Demetrio*, tragédie qui eut six éditions, dont la dernière est de Parme, 1789 ; *Giovanni di*

---

(1) Cependant la poésie de Varano manque souvent d'harmonie ; parmi ses vers, il n'est pas rare d'en trouver d'aussi durs que celui-ci :

Prische opre tue mai rea Famà confuse.
(tom 1, p. 101).

(2) L'auteur, dans un avis qui précède cette belle, mais très-incorrecte édition de ses OEuvres donnée par Bodoni à Parme, rejette tout ce qu'il avait publié auparavant tant en vers qu'en prose. Il désavoue ces écrits comme des fruits trop prématurés de sa jeunesse.

Giscala, tiranno del tempio di Gerusalemme; et *Agnese, martire del Giappone*, tragédies. Voy. *Storia critica de' teatri di Pietro Napoli Signorelli*, Naples. UG—I.

VARARANES. *Voy.* BEHRAM.

VARCHI (BENOÎT), poète et historien, né à Florence en 1502, quitta de bonne heure le commerce et le barreau, professions auxquelles son père l'avait successivement destiné, pour s'adonner à la littérature. Il étudia à Padoue et à Pise, où Pierre Vettori lui enseigna le grec. Attaché d'abord à la famille Strozzi, il prit part à l'expulsion des Médicis, en 1527, et à différents faits d'armes qui eurent lieu dans les environs de Florence, lorsque cette ville fut assiégée par les partisans des Médicis. Il se trouva à la bataille de Sestino, où il fut entraîné par ses liaisons avec Baccio del Segajuolo, qui y fut fait prisonnier et plus tard décapité à Florence. Il s'en fallut peu que Varchi ne se trouvât aussi à Monte-Murlo, où les destinées de la république florentine s'accomplirent. Comme la mort du duc Alexandre, et les tentatives que les patriotes firent ensuite, ne purent empêcher qu'on ne tirât d'une branche collatérale des Médicis le nouveau duc Côme, presque tous les amis de la liberté quittèrent Florence. Varchi suivit les Strozzi dans leur émigration; et il fut chargé de l'éducation des enfants de cette riche famille. Il passa avec elle la plus grande partie de son exil, soit à Venise, soit à Padoue ou à Bologne, recherchant partout la société des savants. Le temps qu'il n'employait pas à l'instruction de ses élèves, il le consacrait aux lettres. Lorsque ses ouvrages lui eurent acquis la réputation d'écrivain pur et élégant, Côme Ier., qui voulait encourager les études littéraires, le rappela de l'exil, lui donna d'abord une pension, et facilita l'établissement de l'académie florentine, auquel Varchi eut la plus grande part; ensuite il le chargea d'écrire l'histoire des derniers temps de la république et de l'origine de la puissance des Médicis; doubla sa pension; et, si l'on en croit son biographe Razzi, l'encouragea à écrire avec indépendance; aussi Varchi ne se montra pas reconnaissant aux dépens de son caractère d'historien; et quoique Tiraboschi dise positivement qu'il fut un des adulateurs des Médicis, il les ménage peu dans divers passages de son Histoire, et il s'y montre toujours l'ami du parti républicain (1). Côme, impatient de connaître cet ouvrage, s'en faisait lire des fragments à mesure que l'auteur les composait; et Razzi raconte qu'il en était si satisfait, qu'il interrompait souvent l'historien pour s'écrier : *A merveille, à merveille, messire Varchi!* Dans le temps où Varchi faisait ces lectures, il fut assailli un soir dans les rues, et frappé de plusieurs coups de poignard. Quelques contemporains et Razzi lui-même, ont dit que cet assassinat fut une suite du ressentiment que certains passages de son Histoire avaient causé; mais Ginguené ob-

(1) Tiraboschi avait d'abord accusé Varchi d'adulation envers les Médicis, et il regardait comme une fable le crime de Pierre-Louis Farnèse, rapporté par cet historien. Quoique Tiraboschi affirme rarement ce dont il n'est pas très-assuré, il est aujourd'hui prouvé que ces deux assertions étaient également fausses, et Tiraboschi a rétracté lui-même, dans la seconde édition de son histoire, ce qui regarde Farnèse. Quant aux flatteries envers les Médicis, on peut voir dans son histoire de quelle manière Varchi parle de ce Lorenzino qui tua Alexandre. Ginguené, M. Sismondi et M. Majer ont réfuté cette accusation. Tout en jugeant Varchi trop verbeux, ces écrivains applaudissent unanimement aux sentiments élevés et à la philosophie répandus dans son ouvrage.

serve avec raison qu'il n'en avait encore composé qu'un seul livre, et que ce livre n'était connu que du grand-duc et de Paul Jove. Quoi qu'il en soit, Varchi guérit de ses blessures assez promptement, et il ne voulut jamais révéler les auteurs de ce crime, si ce n'est à Côme, qui en exigea la confidence. Varchi, très-attaché à ce prince, l'allait voir chaque année, lorsqu'il résidait à Pise: Dans la crainte de lui déplaire, il refusa les offres du pape Paul III, qui l'appelait à Rome. Ce fut par ordre du grand-duc, que non-seulement il écrivit l'histoire de Florence, mais qu'il fit encore deux traductions du latin : celle du Traité *De Consolatione*, de Boèce, qui avait été demandée au duc par l'empereur Charles-Quint, et celle du Traité *De Beneficiis*, de Sénèque, que desirait Éléonore de Tolède, femme du duc. Dans les derniers temps de sa vie, Benoît Varchi s'était retiré à Monte Varchi, village situé dans la vallée de l'Arno, d'où sa famille tirait son origine et son nom. A la mort du curé de la paroisse, dont le revenu était considérable, il embrassa le sacerdoce, et se disposait à l'aller remplacer, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut le 18 déc. 1565. Léonard Salviati, si connu par son zèle pour la pureté de la langue toscane, prononça son Oraison funèbre. L'abbé Silvano Razzi, l'un de ses amis les plus intimes et son biographe, le peint comme un homme excellent, qui avait toujours sa maison et sa table ouvertes aux nombreux amis avec lesquels il vivait. Il fut aussi lié avec Annibal Caro, d'une amitié qui dura toute leur vie, et qu'atteste leur correspondance (Voy. le recueil des *Lettres* de ce dernier, Padoue, 1735). D'une extrême générosité envers eux, lorsque la fortune lui souriait, il en supportait les revers, dont sa prodigalité était souvent la cause, avec calme et même avec gaîté. Varchi fut consul ou président de l'académie Florentine, pendant une année, durant laquelle il fit la plupart de ses *lezioni* (lectures) sur une grande variété de sujets. Cette étendue de connaissances, et la facilité avec laquelle il a réussi dans un grand nombre de genres différents est très-remarquable. Ses ouvrages sont : I. *Lettura sopra un sonetto della gelosia*, etc., Mantoue, 1545, in-8°. II. *Orazione funerale sopra la morte di Stefano Colonna*, Florence, 1548, in-8°. III. *Due lezioni, nella prima delle quali si dichiara un sonetto del Buonarroti*, etc., ibid., 1549, in-4°. La première de ces deux leçons fut réimprimée par Manni dans l'édition des *Rime del Buonarroti*, Florence, 1726, in-8°. IV. *Orazione funerale*, etc., *sopra la morte di Maria Salviata de' Medici, madre del Ser. Gran Duca Cosimo primo*, etc., *con un Sermone*, etc., ibid., 1549, in-8°. Parmi les oraisons funèbres de Varchi, on distingue celle qu'il prononça lorsque les restes de Michel-Ange, transportés à Florence, y reçurent de nouveaux honneurs (*V.* MICHEL-ANGE, XXVIII, 587). V. *Boezio Severino, della Consolazione della filosofia, tradotto dal latino*, Florence, 1551 ; Parme, 1798, in-4°. Plusieurs écrivains ont donné en même temps une traduction de ce Traité ; mais celle de Varchi est la meilleure. On en fit un grand nombre d'éditions. VI. *Seneca de' Benefizii*, Florence, 1554, in-4°. ; Venise, 1738, in-8°. Cette traduction a le même mérite, et eut le

même succès que la précédente. VII. *Due lezioni, l'una d'amore, l'altra della gelosia*, etc., Lyon, Rovillio, 1560, in-8°. VIII. *Prima parte delle lezioni*, Florence, Giunti, 1560, in-8°. *Seconda parte*, etc., ibid., 1561, in-8°. IX. *Sonetti*, parte prima, Florence, 1555, in-8°.; Venise, 1555, in-8°., avec trois Églogues. Ces mêmes Sonnets, dont le style est très-élégant, furent imprimés avec les *Proposte e risposte* de plusieurs, Florence, 1557, in-8°. X. *Componimenti pastorali*, etc., Bologne, 1576, in-4°. XI. *Amor fuggitivo, idillio di Mosco tradotto.* Cette traduction fut publiée par Morelli, à Venise; l'épisode de *Nisus* et *Euryale*, aussi traduit par Varchi, fut publié par Zannoni, à Florence. Varchi traduisit encore en vers blancs le XIIIe. livre des Métamorphoses d'Ovide. XII. *Sonetti spirituali con alcune risposte*, etc., Florence, Giunti, 1572, ou 1573, in-4°. XIII. *L'Ercolano, dialogo nel quale si ragiona delle lingue, ed in particolare della toscana e della fiorentina* (2), Florence, Giunti, 1570, in-4°.; Venise, 1570, et avec le frontispice réimprimé en 1580, in-4°; Florence, 1730, in-4°., édition publiée par Bottari; Padoue, Comino, 1744, 2 vol. in-8°., avec les *corrections* de Castelvetro, et la *Varchina* du Muzio, Milan, dans l'édition des classiques italiens, 1804, in-8°., 2 vol. Après l'*Histoire de Florence*, l'*Ercolano* est le plus estimé des ouvrages de Varchi, qui lui donna ce titre, pour honorer le comte César Ercolani de Bologne, l'un des interlocuteurs du dialogue. Il l'avait entrepris pour la défense de son ami Caro, critiqué à outrance par Castelvetro, au sujet d'une *canzone* devenue célèbre à cause de cette querelle littéraire, où s'engagèrent presque tous les hommes de lettres contemporains. Dans la suite de son ouvrage il perd de vue son premier objet, et se jette sur la grammaire, sur l'origine et les différences des langues, etc. Il examine différentes questions qui ont rapport à la langue italienne ou toscane, ou florentine, comme il prétend qu'elle doit être appelée. XIV. *La Suocera, commedia*, Florence, 1569, in-8°. XV. *Storia fiorentina, nella quale si contengono le ultime rivoluzioni della repubblica*, etc., Cologne (Florence), 1721, in-fol (3). Le chevalier Settimani donna cette première édition plus d'un siècle et demi après la mort de Varchi. (*V.* DOMENICHI). Cette histoire n'embrasse qu'un court espace de temps, de 1527 à 1538 : elle est néanmoins d'un grand intérêt par l'exactitude avec laquelle l'auteur décrit la chute de la république de Florence et l'avénement des Médicis. Ses longues digressions sur la situation, les revenus, les monnaies et les mœurs des Florentins, prouvent son affection pour sa patrie; mais elles fatiguent quelquefois. Ce ne fut pas sans courage qu'il osa faire le récit de l'horrible crime de Pierre-Louis Farnèse, commis sur le jeune évêque de Fano (*Voy.* FARNÈSE, XIV, 169). Les circonstances effroyables de cet attenat remplissent les dernières pages de l'*Histoire flo-*

(2) Il en existe, dans la bibliothèque Capponi, un exemplaire avec des notes marginales, par Alexandre Tassoni. Un autre exemplaire (édition de 1730) enrichi de notes manuscrites d'Alfiéri se trouve à la bibliothèque de l'Institut de France.

(3) Requier a donné une traduction française de cette histoire, 1754, 3 vol. in-8°.; 1765, 3 vol. in-12.

rentine. Aucun historien n'avait encore osé en parler. S'appuyant de ce silence, les écrivains postérieurs révoquèrent le fait en doute (Voyez Poggiali, *Storia di Piacenza*, IX, 228). La *Vie de Pierre-Louis Farnèse, par Affò*, publiée, depuis quelques années, à Milan, a confirmé le fait rapporté par Varchi. On trouve, dans l'Histoire de celui-ci un jugement un peu sévère sur le caractère des deux historiens qui l'avaient précédé, Machiavel et Guichardin. XVI. *Rime*. Elles furent imprimées plusieurs fois, surtout un choix de *capitoli*, du genre *bernesque* ou plaisant, qui se retrouvent dans le Recueil donné par Atanagi, I, 28; dans les *Rime* du Dolce, I, 182; II, 267; dans celles de Berni, I, 87, éd. de 1542. Dans les *Canti carnescialeschi*, Florence, 1559, in-8°., neuf sont de Varchi. Dans le Recueil d'Oraisons donné par Sansovino, six sont de Varchi, part. I, 49, 128, 145; part. II, 36, 41, 54. Varchi donna une édition des *Asolani* de Bembo; et il la dédia au duc Côme, Florence, 1549, in-4°. Étant à Padoue, il traduisit la Logique et la Philosophie d'Aristote; puis l'Art poétique, dont on conserve le manuscrit à la Magliabecchiana. Enfin, suivant Negri, cet infatigable écrivain traduisit et commenta les *Épigrammes* de Catulle et les *Éléments* d'Euclide, selon l'ordre dans lequel Théon les a rangés. Il existe une médaille offrant les traits de Varchi. Ses avantages extérieurs contribuèrent avec ses talents oratoires à le faire réussir dans les nombreuses occasions solennelles où il prit la parole. Il écrivait fort bien en latin, et l'on a de lui plusieurs pièces de vers en cette langue. Ceux de ses discours où il a traité des sujets de physiologie et d'histoire naturelle, méritent moins d'être lus aujourd'hui que ses dissertations intéressantes sur la littérature et les arts du dessin. *Voy*. pour plus de détails, sur la vie et les ouvrages de Varchi, la *Préface* de Bottari, en tête de l'édition qu'il a publiée de l'*Ercolano*, indiquée ci-dessus, n°. XIII, préface reproduite dans l'édition de 1744 du même ouvrage. Ug—I.

VARDANE ou BARDANE, vingtième roi des Parthes, monta sur le trône, l'an 43 de J.-C., après son père Artaban III, qui l'avait déclaré son successeur. Mais, son neveu, Gotarzès ou Gouderz, réclamant les droits de son père Arsace, l'aîné des fils d'Artaban, se forma un puissant parti dans l'état, et disputa la couronne à Vardane qui le vainquit et le força de se réfugier dans l'Hyrcanie. Ce monarque ayant mécontenté les Parthes, en déclarant la guerre aux Romains, Gotarzès, soutenu par les Hyrcaniens et les Dahes, revint dans la Parthyène, et fut reconnu souverain. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de mettre à mort Artaban, l'un de ses frères. Indignés de cette cruauté, les Parthes rappellent Vardane. La guerre recommence entre ces deux princes. Mais au moment d'en venir à une action décisive, dans la Bactriane, Gotarzès, informé d'une conspiration tramée contre lui, fait sonner la retraite et propose la paix à son rival. Il lui abandonne l'empire, et se contente de régner sur l'Hyrcanie. Vardane chercha à regagner l'affection de ses sujets, que son caractère violent lui avait fait perdre. Il entreprit le siége de Séleucie, et réduisit sous sa domination cette ville, qui combattait depuis sept ans pour le maintien de sa liberté. Ce fut dans le but de di-

minuer la population et la splendeur de cette capitale, que Vardane se plut à embellir Ctésiphon, qui devint dans la suite la résidence des monarques arsacides, ce qui a fait croire, par erreur, au judicieux Ammien Marcellin, que ce prince en avait été le premier fondateur. Pendant son séjour dans la Mésopotamie, Vardane y vit Apollonius de Tyanes (*V.* ce nom). Ce philosophe eut avec le roi de fréquents entretiens, lui donna de sages maximes politiques, et continua son voyage pour les Indes, comblé d'honneurs et de bienfaits par ce prince. Cependant Gotarzès excité par le roi de Médie, et jaloux des succès de son oncle, reprend les armes contre lui. Il est battu avec son allié, qui perd lui-même ses états. Vardane en disposa en faveur de Vonones, qui régna depuis sur les Parthes. Le vainqueur, en poursuivant son rival, s'avança jusque dans des pays barbares où ses prédécesseurs n'avaient jamais pénétré. Il aurait subjugué les nations qui les habitaient, si ses soldats fatigués n'eussent pas témoigné de la répugnance à seconder ses projets. Enivré de ses exploits, il devint superbe, injuste et cruel. Il fit proposer à Isatès, roi de l'Adiabène, de s'unir à lui contre les Romains; et sur son refus, il se préparait à l'attaquer, lorsqu'il fut lui-même assassiné, l'an 47, par les grands de sa cour, dans une partie de chasse. Sa mort plongea l'empire dans de nouveaux troubles. Gotarzès, reconnu roi par une faction, se rend odieux par ses vices. Meherdate, fils de Vonones Ier., est appelé par les mécontents. Il revient de Rome où il était en otage. Vaincu sur l'Euphrate, il est livré à son rival, qui lui fait couper les oreilles, et qui survit peu à son triomphe, étant mort l'an 50 ou 51. Son fils Vonones II ne put se maintenir sur le trône, où il fut remplacé par Vologèse Ier. A—T.

VARDES (François-René Crespin du Bec, marquis de), courtisan fameux par ses intrigues sous le règne de Louis XIV, était le fils du marquis de Vardes, gouverneur de la Capelle, et de la comtesse de Moret, une des maîtresses de Henri IV. Le maréchal du Bec, un de ses aïeux, avait suivi saint Louis en Afrique. Vardes fut nommé, en 1646, mestre-de-camp d'un régiment de son nom, et prit part à la guerre de Flandre. Ayant été fait maréchal-de-camp, en 1649, il fut employé à l'armée royale, dans les guerres de la fronde, se trouva à l'attaque de Charenton et à la prise de Brie-Comte-Robert, puis sous Turenne, au combat d'Étampes et à celui du faubourg Saint-Antoine. Il se signala ensuite à la défaite des Espagnols, près de la Roquette en Piémont. Devenu lieutenant-général, en 1654, il alla rejoindre l'armée de Catalogne, obtint, en 1665, la charge de capitaine-colonel des cent-suisses, et continua de servir dans la guerre d'Espagne. En 1660, il succéda au duc d'Orléans, dans le gouvernement d'Aigues-Mortes; enfin il fut nommé chevalier des ordres du roi. A la gloire, aux plaisirs et à la galanterie qui avaient rempli les premières années du règne de Louis XIV, ce monarque voulut joindre les douceurs de l'amitié; et son choix tomba sur Vardes et sur Lauzun. Le premier devint confident de la passion du roi pour Mlle. de La Vallière, fille d'honneur de Madame, qui fut mécontente de ce choix, ainsi qu'Olympe Mancini, comtesse de Soissons. Celle-ci, dans

son dépit, se rendit à l'amour que lui exprimait Vardes, qui (dit le marquis de La Fare) « n'était plus » dans sa première jeunesse, mais » plus aimable encore par son es- » prit, par ses manières insinuantes » et par sa figure, que tous les jeu- » nes gens de la cour. » On crut que c'était par ordre du roi qu'il avait adressé ses vœux à la comtesse, et que ce prince ne dédaignait pas de jouer, à son tour, le rôle de confident. Ce qu'on peut assurer, c'est que, dans cette occasion, l'habile courtisan fut plutôt dirigé par des vues d'ambition que par des sentiments de tendresse. Tout ce qui est relatif à l'odieuse lettre supposée du roi d'Espagne à sa fille, pour éveiller la jalousie de cette princesse sur les galanteries du roi son époux, est trop bien développé dans l'article de Henriette d'Angleterre (XX, 195 et suiv.), pour que nous y revenions ici, et pour que nous parlions de la nouvelle intrigue qui, à la fin de 1664, fit connaître à Louis XIV les véritables auteurs de cette lettre. Vardes était près de devenir duc et pair, lorsque cette faute fut reconnue. On vit alors toute la lâcheté qu'il avait montrée dès l'origine de cette intrigue, en accusant la duchesse de Navailles et son mari (*V.* NAVAILLES, XXX, 605). Enfermé d'abord à la Bastille, il fut envoyé plus tard à la citadelle de Montpellier, et on y mit avec lui Corbinelli, de la confiance duquel il avait abusé (1). Ils restèrent dix-huit mois prisonniers ensemble, et ce ne fut qu'au bout de ce temps, que Vardes eut la ville de Montpellier pour lieu d'exil, avec la permission d'aller dans son gouvernement d'Aigues-Mortes. On dit qu'il profita de sa disgrace pour se livrer à l'étude, et qu'il se fit généralement estimer dans toute la province du bas Languedoc. Mme. de Grignan le voyait beaucoup en Provence, où Mme. de Sévigné se trouva avec lui dans un de ses séjours chez sa fille. Elle le vit aussi à Vichy, en 1677. Il est souvent question de Vardes, et avec des témoignages d'intérêt, non équivoques, dans la correspondance de la mère de Mme. de Grignan, quoiqu'elle déclare être loin de l'approuver en tout. Dans la première moitié de la vie de Louis XIV, l'indulgence que montrait la classe de la société la plus haute, la plus éclairée, nous ajouterions presque la plus religieuse, pour tout ce qui tenait aux intrigues d'amour, et surtout lorsqu'elles se rattachaient au roi, nous paraît avoir quelque chose de bien remarquable, de bien caractéristique. Ces intrigues tinrent une grande place dans la vie de Vardes, même jusqu'à ses derniers jours. Bussy-Rabutin parle de lui dans une lettre du mois d'août 1654, comme étant épris d'une grande dame, et ayant dessein d'être épris d'une autre, l'hiver suivant. Il ne craignait pas de s'élever jusqu'aux princesses. Conrart le présente aussi, dans ses Mémoires récemment publiés par M. de Monmerqué, comme avantageux et peu délicat sur ce point. En 1678, la fille unique de Vardes, qui était une très-riche héritière, épousa, de l'aveu du roi, le duc de Rohan, que l'on dépeint comme un homme hautain, difficile à vivre, et rempli de morgue. Dans cette année, il vendit sa charge. Louvois s'entretint avec lui, dans le mois de mai 1680, lorsque ce ministre passait par Aix, pour

(1) Corbinelli etant l'amant de Mlle. de Montalais, s'était trouvé dépositaire des lettres du comte de Guiche, adressées à Madame.

aller négocier avec le duc de Mantoue la cession de Casal. Vardes était désespéré de la longueur de son exil, qui dura dix-huit ans. Le roi voulut surprendre tout le monde, en le rappelant, par une lettre de sa main, dans le mois de mai 1683. Cet événement produisit le plus grand effet à la cour et à la ville. Le vieux courtisan arriva à Versailles, avec son ancien costume, qu'un aussi long intervalle avait rendu très-remarquable. Il se mit à genoux devant Louis XIV, qui lui dit avec beaucoup de grace : « Je ne vous ai point rappelé tant » que mon cœur était blessé : mais » présentement c'est de bon cœur ; et » je suis aise de vous voir ». « Var» des, dit Mme. de Sévigné, répon» dit parfaitement bien et d'un air » pénétré. Ce don des larmes, que » Dieu lui a accordé, ne fit pas mal » son effet dans cette occasion. Après » cette première vue, le roi fit ap» peler M. le dauphin, et le présenta » comme un jeune courtisan. M. de » Vardes le reconnut et le salua. Le » roi lui dit en riant : *Vardes, voi» là une sottise; vous savez bien » qu'on ne salue personne devant » moi.* Vardes, du même ton : *Sire, » je ne sais plus rien : j'ai tout ou» blié. Il faut que Votre Majesté » me pardonne jusqu'à trente sot» tises.— Eh bien, je le veux,* dit » le roi ; *reste à vingt-neuf.* Ensuite » il se moqua de son juste-au-corps. » *Sire*, ajouta Vardes, *quand on est » assez misérable pour être éloigné » de vous, non-seulement on est » malheureux, mais on est ridicu» le.* » En 1685, ses entrées, en qualité de capitaine des cent-suisses, lui furent rendues. En 1687, Corbinelli parlait de lui comme étant toujours bien traité par le roi. Vardes fut atteint, en 1688, d'une fièvre lente, qui le conduisit au tombeau, dans le mois de septembre de cette même année. Prêt à mourir avec les secours de l'Église, il demanda encore une fois pardon à Louis XIV. Mme de Sévigné le regretta, « parce qu'il n'y a » plus, dit-elle, d'homme à la cour » bâti sur ce modèle-là. » Il avait épousé une Nicolaï, morte en 1661. Le gouvernement d'Aigues-Mortes, qui valait vingt-un mille livres, fut donné, non pas à son gendre, qu'il détestait, et auquel il aurait peut-être cependant desiré, par tendresse pour sa fille, pouvoir le transmettre, mais à d'Aubigné, frère de Mme. de Maintenon. Vardes ne laissa rien, dans son testament, à Corbinelli, auquel il avait assuré seulement, en 1680, une pension de douze cents francs, et fait quelques présents : mais il n'avait cessé de lui avoir des obligations; et c'était, comme dit encore Mme. de Sévigné, qu'on ne peut trop citer, son *fidèle Achate*. L-P-E.

VARELA Y ULLOA (Don Joseph), savant marin espagnol, naquit en Galice, d'une famille noble, le 14 août 1748, et entra au service dès l'âge de onze ans, en qualité de garde-marine. Son zèle, son activité, et surtout ses progrès dans l'étude des sciences mathématiques, lui procurèrent un avancement rapide et le firent connaître avantageusement dans l'Europe savante. En 1776, il aida le célèbre Borda à mesurer géométriquement le Pic de Teneriffe, et à lever le plan des îles Canaries et de la côte d'Afrique, depuis le cap Spartel jusqu'au cap Verd. Il détermina aussi la véritable position des îles du golfe de Guinée, de l'île Sainte-Catherine, au Brésil, et des ports de la rivière de la Plata. Chargé de divers commandements et de commissions im-

portantes, il s'en acquitta avec autant de zèle et d'intelligence que de succès ; il était déjà parvenu au grade de brigadier de marine, lorsque le ministère le choisit pour fixer les limites des possessions espagnoles et portugaises dans l'Amérique Méridionale. Dans cette opération vaste et difficile, il déploya l'étendue et la supériorité de ses connaissances, en recherchant comme naturaliste, géographe et politique, les productions de ces contrées, leur situation, leurs rapports avec les pays voisins, et les avantages que le gouvernement espagnol pouvait en retirer. Ce travail lui valut le grade de chef-d'escadre, en 1791. Il était, depuis plusieurs années, professeur de mathématiques à l'académie des gardes-marine du département de Cadix, où il avait fait, soit comme élève, soit comme adjoint du savant Tofiño (*V.* ce nom) une suite d'observations astronomiques qui obtinrent l'approbation des savants nationaux et étrangers. A une étonnante perspicacité, à une érudition peu commune, Varela joignait la connaissance de plusieurs langues, et surtout une candeur et une modestie qui relevaient encore ses talents. Parti de Cadix, le 16 avril 1794, avec une division d'un vaisseau et de trois frégates, et ayant relâché à la Havane, il y mourut le 23 juillet suivant. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Biscaye. — Don Pédro Varela y Ulloa, parent du précédent, était grand-bailli honoraire de l'ordre de Malte, lorsqu'il fut reçu en audience par Charles IV, roi d'Espagne, comme ambassadeur du maître, le 6 octobre 1795; après, ce monarque le nomma ministre de la marine, à la place de Valdès ; mais en janvier 1797, Varela remit ce porte-feuille à l'amiral Langara, et fut chargé de celui des finances, qu'il dirigeait avec autant de désintéressement que de capacité, lorsqu'il mourut à Aranjuez, le 11 juin de la même année. Sa veuve a épousé le duc de Crillon-Mahon, troisième fils du vainqueur de Minorque. A—T.

VARENIUS (Auguste), théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg le 20 septembre 1620, a été mis par Scultet, continuateur de Baillet, au nombre des *Enfants célèbres*. Ce fut surtout par ses progrès très-précoces dans l'étude de l'hébreu qu'il mérita un tel honneur. Il parlait cette langue aussi bien que la sienne ; et c'est à lui qu'est due la parfaite connaissance des accents hébraïques. Il savait par cœur tous les textes ; et l'on raconte qu'un juif lui ayant récité en hébreu le premier psaume, il répondit en récitant le second, et que celui-ci ayant dit le troisième, il récita le quatrième, puis le cinquième, jusqu'à ce que l'israélite s'avouât vaincu. Ce savant mourut en 1684. On a de lui un Commentaire sur Isaïe, imprimé à Rostock et à Leipzig, 1708, in-4°. La Vie de Varenius se trouve en tête de cette dernière édition, avec un Catalogue de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. — Varenius (Jean), né à Malines en 1462, et mort en 1536, a laissé une *Syntaxe de la langue grecque*, Anvers, 1578. Z.

VARÉNIUS (Bernhard Varen, connu sous le nom latinisé de), celui de tous les géographes modernes, après Danville, qui a le mieux mérité de la science, naquit à Amsterdam, vers le commencement du dix-

septième siècle, et y passa une grande partie de sa vie. Lorsqu'il eut achevé ses cours de médecine, et comme on peut le croire, commencé à exercer cette profession, il paraît que le peu de ressources pécuniaires qu'il avait par lui-même, et la difficulté de se créer une clientelle, le déterminèrent à renoncer à cette carrière ; il y revint peu après, et fut un des plus estimables praticiens d'Amsterdam. Mais ce n'est pas comme médecin que Varénius est arrivé à une grande célébrité. Passionné pour l'étude des sciences exactes, particulièrement des mathématiques et de la physique, c'est à celles-ci qu'il se livra avec le plus de persévérance; et quoiqu'il dise dans une des Préfaces qu'il aime à adresser à ses lecteurs, que ces sciences lui semblaient tenir de trop près à la médecine, pour qu'un médecin n'en fit pas l'étude de toute sa vie, il est présumable qu'elles furent pour lui un but plutôt qu'un moyen. Varénius ne fit dans ces sciences aucune découverte proprement dite ; mais il en enta une autre sur celles-ci, et ouvrit en quelque sorte une voie nouvelle en cherchant à les appliquer à de nouveaux objets. Des circonstances particulières l'ayant mis en relation avec un grand nombre de navigateurs, ses compatriotes, c'est vers la géographie que se dirigèrent ces applications principalement. Il devint ainsi le créateur de la Géographie scientifique. Avant l'époque où il se livra totalement à cette étude, il avait composé un *Traité des sections côniques ;* et il se plaint, dans la préface qui est à la tête de la *Description du Japon*, du refus des libraires, qui ne voulurent point imprimer son Traité, sous prétexte qu'un ouvrage transcendental ne trouverait point d'acheteurs. C'est peu de temps après ce refus, qu'il publia sa description de l'empire du Japon et du royaume de Siam (*Descript. regni Japoniæ et Siam ; item de Japoniorum et Siamensium religione et diverss. omnium gentt. religg. Præmitt. Dissert. de variis rerum-publ. generib., et quædam de priscorum Afrorum fide, excerpta ex Leone Africano.* Cantabrig. Jo. Hayes, 1673, in-8°.). Cette Relation se compose de trois parties, ou trois livres, que l'on peut considérer comme détachés, et qui certainement ne forment pas, par leur réunion, un ensemble véritable. La seconde partie est une traduction du hollandais de Schouten, directeur du commerce et agent de la compagnie hollandaise des Indes orientales, vers 1636. (*Voy.* SCHOUTEN (Josse), XLI, 235). La troisième est un exposé de la religion ou pour mieux dire des religions japonaises et de l'histoire du christianisme au Japon. Ces sujets peuvent fournir matière à un ouvrage du plus haut intérêt; mais celui de Varénius laisse beaucoup à desirer. Dans les deux premiers chapitres, où il traite des dieux du Japon et de leurs prêtres, il y a peu d'ordre; la distribution de tous les dogmes et de tous les actes religieux du pays sous le Buddoïsme d'une part, et le Sintoïsme de l'autre, n'est pas même indiquée. Il raconte tout simplement que Xaca exista il y a des milliers de siècles, et s'incarna 8000 fois, sans ajouter une seule réflexion à ce récit, de telle sorte que la distinction précieuse que l'antiquité de l'une et la naissance en quelque sorte moderne de l'autre mettent entre les divinités Camis et Xaca, reste plétement inaperçue. D'aut

il narre avec quelque partialité l'introduction et les progrès du christianisme au Japon; et dans les éloges qu'il prodigue à la bonté naturelle des Japonais, il nous semble imiter un peu trop la bonhomie des pères missionnaires, qui, dans leur zèle pour la religion, voyaient toujours d'un œil d'indulgence le caractère du peuple qu'ils avaient converti ou se flattaient de convertir. Mais la première partie de l'ouvrage, celle qui contient la description de l'empire du Japon, est extrêmement curieuse, et peut encore être lue aujourd'hui avec autant de fruit que d'agrément. L'auteur, avec une précision, une brièveté et un ordre admirables, y passe en revue la situation du pays, la température, les produits, les richesses minérales et végétales, le commerce, la guerre, les monnaies, les finances, les mœurs, les usages, la condition des femmes, etc. La religion seule n'y est qu'indiquée; mais on sait que cette lacune se trouve plus que réparée dans le livre III. Plusieurs chapitres sont particulièrement curieux : ce sont ceux où il traite du Daïri et de sa cour, de la révolution qui mit la puissance souveraine aux mains d'un prince séculier, des revenus annuels de chaque gouverneur de province. Ici, ce n'est point par des généralités qu'il procède : les noms de toutes les divisions et subdivisions du royaume sont placés les uns à la suite des autres; et au bout de chacun se trouve le chiffre du revenu. A la fin du livre, il y a quelques dissertations très-savantes et très-bien raisonnées. Cet ouvrage, dédié à la reine Christine, fut composé en 1649, et il en existe une édition elzévirienne in-24, qui porte ce millésime. Ce n'est que quinze ans après que Varénius donna sa grande Géographie scientifique, sous le titre de *Geographia generalis, in quâ affectiones generales telluris explicantur*, etc., Amsterdam, Elzévier, 1664, in-12. La totalité de l'ouvrage est divisée en trois livres, qu'il nomme *partie absolue*, *partie respective et partie comparative*. Dans la première se trouve tout ce qui a rapport à la terre en elle-même, abstraction faite de l'influence que les cieux peuvent avoir sur elle, et de la comparaison des lieux terrestres les uns avec les autres. Les modifications apportées par les astres, ou la contemplation des astres, tantôt à la terre, tantôt à l'étude de la terre, forment le sujet du deuxième livre. Dans le troisième sont traitées toutes les questions relatives à la comparaison des lieux les uns avec les autres, tels que les antipodes, les antesciens, etc. On voit par là que la Géographie de Varénius ne ressemble nullement aux traités ordinaires de géographie, dans lesquels, partant d'un point quelconque du globe, on examine successivement toutes les contrées, nommant les royaumes, les provinces, les villes, les fleuves. L'auteur, prenant le mot de Géographie dans son acception la plus vaste, décrit la terre en général et ne nomme les lieux, les fleuves, les montagnes, que comme spécialités, prouvant, expliquant ou fondant par leur réunion ses idées générales. C'est principalement la physique et l'astronomie qui sont les objets de son attention; mais il sort souvent de ce cercle et entame la géologie, qui alors n'était pas fondée, et dont le nom n'était pas même encore porté sur le catalogue des sciences. Il n'est aucune question de géographie mathématique, physique, astronomique, géologique, qu'il n'ait,

sinon résolue, du moins posée et examinée. De plus, au lieu de prendre les divisions géographiques telles que les a formées la politique, ou que les présente le hasard, il les a fondées sur des bases plus réelles et plus durables, sur la configuration générale du globe, l'extension naturelle des plateaux, l'inclinaison des sols etc.; et il ne s'est pas contenté d'indiquer vaguement que tels devaient être les fondements de toute étude scientifique de la géographie, il est descendu dans les spécialités et a énuméré tous les accidents de tous les endroits de la terre, décidé le nombre et le mode de chaque division, soit principale, soit secondaire, etc. Il a profité de toutes les recherches faites antérieurement à lui, ainsi que des découvertes contemporaines. On sent pourtant qu'un travail aussi étendu et aussi difficile n'a pu être exécuté, surtout il y a cent soixante ans, sans que des lacunes ou des fautes se mêlassent aux solutions les plus hautes ou aux théories les plus ingénieuses. Ainsi, par exemple, plusieurs tables de longitudes présentent des résultats inexacts; la description des sinuosités des rivages et du cours des fleuves, quoique faite avec le plus grand soin, a du être réformée; enfin certaines suppositions qui n'ont d'autre autorité que le nom de Descartes, dont l'auteur était un disciple fort zélé, sont insoutenables. Malgré ces imperfections, il est juste de dire que le travail de Varénius est le plus beau, le plus savant traité de géographie qu'on ait fait paraître. Il opéra une révolution complète, et donna une nouvelle face à la science; enfin il fut tellement estimé que, neuf ans après sa publication, Newton s'en fit éditeur et commentateur. Son édition parut à Cambridge, sous le titre de *Bernh. Varenii Med. D., Geographia generalis, etc., etc., summâ curâ quàm plurimis locis, etc., etc., illustrata ab Isaaco Newton*, Cantab., 1681, in-8°. Elle a été réimprimée, Londres, 1736, 2 vol. in-8°.; mais Jurin en avait donné, dans l'intervalle, une autre encore plus complète et beaucoup meilleure, Naples, 1715, 2 vol. in-8°. La Géographie de Varénius a été traduite en anglais, par Dugdall, Londres, 1736, in-8°., 2 vol.; et en français, par De Puisieux, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

P—OT.

VARENNE (Jacques de), né dans les premières années du dix-huitième siècle, était greffier des états de Bourgogne, lorsqu'il fut chargé, par le ministère de Louis XV, de composer un Mémoire qu'il publia en 1762 sous ce titre : *Mémoire pour les élus généraux des états du duché de Bourgogne*. Dans cet ouvrage, qui était alors d'une assez grande importance politique, Varenne fit preuve de talent et de zèle; mais il mécontenta les parlements au plus haut degré, et le volume fut condamné par arrêt du parlement de Dijon, du 7 juin 1763, à être brûlé par la main du bourreau. La Cour des aides de Paris, se montrant encore plus sévère, décréta l'auteur d'ajournement personnel, et le poursuivit jusqu'à Versailles, ne respectant pas même un ordre du roi, qui enjoignait à Varenne de rester dans cette ville, et qu'il opposa vainement aux huissiers. Ce fut alors que Louis XV, voulant montrer plus spécialement encore la protection qu'il lui accordait, le décora du cordon de St.-Michel; mais par une faiblesse qui n'a eu que trop d'exemples, le monarque n'osa pas

soutenir plus ouvertement un homme qui n'était cependant ainsi persécuté que pour avoir défendu son gouvernement et rempli ses intentions. Déjà ce malheureux avait été condamné par contumace, lorsque le ministère, ne trouvant pas d'autre moyen de le soustraire à un jugement définitif, imagina de lui donner des lettres d'abolition. C'était reconnaître des torts que Varenne n'avait pas. Cependant il fut contraint de recevoir cette espèce de grace à genoux, dans l'attitude d'un criminel, à l'audience de la cour des aides; et Malesherbes, qui en était le premier président (*Voy.* MALESHERBES), lui fit alors entendre ces paroles plus dures peut-être que n'eût été la peine la plus rigoureuse : *Le roi vous accorde des lettres de grace, la cour les entérine. Retirez-vous; la peine vous est remise; mais le crime vous reste.* Et quel était ce crime? Varenne avait dit dans son livre, que *les parlements n'étaient pas inaccessibles aux faiblesses de l'humanité, ni aux séductions de l'amour-propre; que les passions y jouaient un grand rôle, et que la jeunesse, éblouie par une opinion innée de prééminence et de supériorité, y entraînait souvent ceux à qui l'âge et les réflexions ouvrent les yeux sur le danger.* Tel est littéralement le seul passage que les défenseurs les plus ardents des prérogatives parlementaires purent incriminer dans un gros volume destiné à repousser les attaques des cours souveraines contre l'administration. Toute la procédure fut établie sur ce peu de mots si simples et si vrais. Pour un tel délit, le malheureux Varenne, après avoir essuyé des poursuites quel'on eût à peine dirigées contre un malfaiteur, perdit sa charge de greffier des états de Bourgogne; et son fils aîné, qui fut impliqué dans cette affaire, sans que l'on sache pourquoi, en perdit la survivance. Cependant le prince de Condé dédommagea un peu plus tard le premier, par la charge de receveur-général des finances des États de Bretagne. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, en 1763, Jacques de Varenne fit imprimer des pièces qu'il avait recueillies dans les archives du parlement de Bourgogne, et il les publia sous ce titre : *Registre du parlement de Dijon de tout ce qui s'est passé pendant la ligue*. Ce volume, qui est un monument historique très-précieux, ne pouvait plaire au parlement. L'auteur n'osa y mettre ni son nom, ni la date, ni le lieu de l'impression; il n'en fit même paraître que quelques exemplaires qu'il confia à des amis; mais, en 1770, lorsque le ministère de Maupeou commença ses attaques contre les cours souveraines, Varenne publia son édition toute entière, et elle fit une grande sensation. Dénoncé le 12 juillet au parlement de Dijon, par le conseiller Guénichot de Nogent, ce volume fut supprimé comme *tendant à donner une idée fausse de la conduite et des sentiments des magistrats.* Le même arrêt porte que l'avertissement sera lacéré et brûlé par la main du bourreau. L'exil du parlement empêcha bientôt qu'on poussât plus loin ces poursuites; et Varenne put terminer en paix son honorable carrière, sans être dédommagé toutefois, par le gouvernement, des sacrifices qu'il avait faits pour le servir. C'était un homme probe et de beaucoup de capacité dans l'administration. Il mourut à Paris, vers 1780, dans un

âge avancé. On a encore de lui : *Considération sur l'inaliénabilité du domaine de la couronne*, Paris, 1775, in-8°. M—d j.

VARENNE DE FENILLE (Philibert-Charles-Marie), second fils de Jacques de Varenne (*V.* ci-dessus), receveur des impositions de Bresse et de Dombes, membre des sociétés d'agriculture de Paris, Lyon, Dijon et Bourg, naquit à Dijon vers le milieu du dernier siècle, et vint s'établir, après les malheurs de son père, en Bresse, où sa famille possédait une terre dont elle lui avait laissé l'administration. Ce fut là qu'il se livra, jeune encore, aux plantations, à l'étude des dessèchements, et à toutes sortes d'expériences agricoles. Il établit ensuite des pépinières sur un terrain qu'il avait acheté dans les fossés de l'ancienne place de Bourg : c'étaient les premières que l'on vit dans la contrée. Sa vie, tout-à-fait isolée, s'écoulait paisible au milieu des utiles travaux des champs et des recherches les plus minutieuses en physiologie végétale, lorsque la révolution vint les troubler. Quoiqu'il ne prît aucune part aux affaires politiques, il fut arrêté comme fédéraliste, en 1794, par ordre du représentant Albitte, et conduit à Lyon, sur une charette, par un temps de pluie glaciale, avec plusieurs des principaux habitants de Bourg. La voiture ne s'arrêta que devant l'échafaud, et tous furent exécutés à l'instant même de leur arrivée (26 pluviôse an II, fév. 1794). On a de Varenne de Fenille : I. *Observations, Expériences et Mémoires sur l'agriculture et sur les causes de la mortalité du poisson dans les étangs pendant l'hiver de 1789*, broch. in-8°., Lyon, 1789, avec fig. II. *Réflexions sur une question importante d'économie politique*, Paris, 1790, br. in-8°. de 56 pag. : cet ouvrage traite du mode à établir pour l'égale répartition de l'impôt, et de la nécessité de n'en voter l'assiette que tous les vingt ans, afin de laisser au propriétaire le temps d'améliorer son sol, et de retirer une partie de ses frais. III. *Observations sur les étangs*, Bourg, 1791, in-8°., qui furent suivies dans la même année d'un supplément de 75 pages. IV. *Mémoires sur l'aménagement des forêts nationales, sur l'administration forestière, sur les qualités individuelles des bois indigènes, ou qui sont acclimatés en France, et description des bois exotiques que nous fournit le commerce*, Bourg, 1792, 2 vol. in 8°. V. *Observations sur le voyage agricole d'Arthur Young en France.* VI. *Procédé simple pour acquérir la connaissance exacte des accroissements successifs d'un taillis.* VII. *Expériences relatives à la culture du maïs et du froment.* Ces trois derniers écrits, publiés séparément, en 1793 et 1794, se trouvent dans la *Feuille du Cultivateur*. Tous les ouvrages de Varenne de Fenille ont été réunis, en 1807, sous le titre général d'*OEuvres d'agriculture*, 3 vol. in-8°. Les deux premiers renferment ce qui est relatif à l'administration forestière ; le troisième présente ce qui traite de la culture des terres, du dessèchement des étangs et marais, du maïs, de la plantation des vergers, des jachères, des moyens de prévenir la mortalité des poissons, etc. Varenne de Fenille possédait éminemment le talent d'écrire pour les cultivateurs. Il est serré, sans cesser d'être clair, et n'oublie rien de ce qui pourrait confirmer ou affaiblir ses idées ; enfin ses écrits font

autorité. Il a vérifié, corroboré et complété les travaux de Duhamel-Dumonceau et de Buffon sur les bois; il a ajouté à leurs découvertes, rectifié celles de Malpighi, Hales, et donné à l'administration forestière un Code complet d'expériences propres à maintenir la balance entre la production et la consommation. Buffon avait laissé un grand problème à résoudre, celui de déterminer, par une méthode précise, l'instant du plus haut point d'accroissement d'un bois taillis: Varenne de Fenille l'a résolu de la manière la plus satisfaisante. Sa découverte l'a conduit de la méthode des éclaircies à celle de convertir un taillis en belle futaie, sans nuire aux intérêts du propriétaire. Les habitants de la Bresse lui doivent les améliorations apportées dans l'administration de leurs terres, et dans leur existence physique et morale. Personne mieux que lui n'a traité la question du desséchement des marais et du gouvernement des étangs. Il n'aimait, et ne cultivait l'histoire naturelle que sous le rapport de l'utilité: comme Réaumur, il voulait que la science eût un but d'intérêt public. Il aida Malesherbes dans tous ses essais d'acclimatation et d'appréciation des bois exotiques. Trois jours avant son arrestation, il avait adressé à Dubois, son ami, un Mémoire (*Voy.* le n°. VI) qui a été publié dans le *Feuille du Cultivateur*. — Son fils est aujourd'hui membre de la chambre des députés. T. D. B.

VARGAS (LOUIS DE), peintre, né à Séville en 1502, commença, dans son pays, à peindre sur la serge; méthode adoptée à cette époque pour donner de la légèreté à la main. Desirant abandonner la manière sèche et aride qui régnait encore alors en Andalousie, il partit pour Rome, où il entra dans l'école de Pierino del Vaga, qui l'initia dans les belles traditions qu'il tenait lui-même de Raphaël. Après un séjour de sept ans en Italie, il revint en Espagne, se croyant assez habile pour y porter le grand goût qu'il avait puisé dans l'étude des peintres italiens. Mais son attente fut trompée: ses ouvrages parurent inférieurs à ceux de deux peintres flamands alors en vogue, Antoine Flores et Pierre Campana, dont le dernier était lui-même élève de Raphaël. Sans se laisser décourager, Vargas retourna en Italie, se livra à des études encore plus profondes et plus assidues, et après un nouveau séjour de sept autres années, il revint à Séville dans tout l'éclat de son talent. Le premier tableau qu'il exécuta alors fut une *Nativité* qui emporta tous les suffrages. Il en exécuta, bientôt après, un autre qui est un des plus beaux ornements de la cathédrale de Séville, et qui représente la *Génération temporelle de J.-C.* Ce tableau est célèbre sous le nom de la *Gamba*, qui lui a été donné à cause de la jambe d'Adam, qui semble tellement sortir du tableau, que le spectateur ne peut la regarder sans étonnement. Supérieur à tous les peintres de son temps et de son pays, il fut chargé d'embellir les principaux édifices religieux et particuliers d'un grand nombre de beaux ouvrages, où il se signala comme peintre à l'huile et à fresque. Ces travaux le placent sur la ligne des plus grands professeurs d'Italie: il s'y montre admirable par la science des raccourcis, le grandiose des formes, l'exactitude des contours, la noblesse des caractères, la grâce des têtes, l'expression des figures. Il n'a été surpassé ni peut-être même égalé

dans ces parties essentielles de l'art par les peintres d'aucune école; et l'on n'a pas craint de dire qu'il aurait balancé la réputation de Raphaël s'il avait su mettre plus d'air dans ses tableaux, et dégrader avec plus d'art le brillant de ses teintes. Parmi les fresques qui le placèrent au-dessus de tous les peintres de son pays, on cite celles qu'il fit en 1555 pour le vieux sanctuaire de la cathédrale et pour l'église de Saint-Paul; cette dernière représente la *Vierge du Rosaire*. Ces fresques, que les Italiens eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer, ont malheureusement été détruites par le temps. C'est en 1568 qu'il commença la fameuse *Voie de douleur*, dont on aperçoit encore quelques traces sur les degrés de la cathédrale. On a laissé dépérir ce chef-d'œuvre, que le peintre avait mis cinq ans à exécuter, et qui était un des ornements les plus admirables de Séville. Il n'en existe plus que des vestiges, qui font vivement déplorer la perte du reste. La même incurie a laissé disparaître aussi, en grande partie, le *Jugement dernier*, dont il avait décoré la maison de la Miséricorde. Les figures du Rédempteur, de la Vierge et des Apôtres, encore bien conservées, offrent à l'admiration des artistes des raccourcis, des nus, qui font voir jusqu'à quel point Vargas avait poussé ses études. Ses plus belles productions ornent la cathédrale et la plupart des églises de Séville; son chef-d'œuvre est le *Calvaire*, qu'il a peint dans l'hôpital de *las Bubas*. Cette composition est peut-être une des plus belles choses que la peinture ait produites. Il peignait aussi le portrait avec supériorité. Parmi le grand nombre de ceux qu'il a faits, celui de la duchesse d'Alcana est si parfait qu'on peut le comparer aux plus beaux de Raphaël. Ses dessins sont extrêmement recherchés; ils sont ordinairement sur papier bleu, à la plume et rehaussés de blanc. Doué du caractère le plus gai, il ne s'en livrait pas moins à toutes les austérités de la pénitence: il ne se couchait que dans une bière et couvert d'un cilice. Il mourut à Séville, en 1568. — André de Vargas, peintre, né à Cuenca en 1613, était déjà assez âgé, lorsqu'il se rendit à Madrid pour y étudier la peinture sous la direction de François Camilo, qui, quoique fort jeune alors, jouissait déjà d'une grande réputation. Son assiduité et son application à suivre les enseignements de son maître le rendirent bientôt dessinateur habile et coloriste brillant. Son maître se servit de lui dans presque tous ses travaux; il lui procura même de fréquentes occasions de travailler seul, pour des particuliers et pour quelques monastères de Madrid. Ces travaux lui acquirent une certaine vogue. De retour dans sa patrie, il fut chargé de peindre à fresque la chapelle du Sanctuaire dans l'église cathédrale, qu'il orna aussi de plusieurs grands tableaux à l'huile. Ce peintre avait reçu de la nature des dispositions rares; et les tableaux que l'on voit de lui à Madrid, à Cuenca, à Hiniesta et dans les cabinets de quelques amateurs, prouvent qu'il se serait placé au premier rang des artistes de son pays si son insouciance ne lui eût fait trop souvent négliger son art. Il avait coutume de ne soigner ses tableaux qu'en proportion du prix qu'on lui en donnait. Il mourut dans sa patrie, en 1674.

P—s.

VARGAS (François), jurisconsulte espagnol, dans le seizième siè-

cle. Après avoir rempli plusieurs charges de judicature sous les rois Charles-Quint et Philippe II, il fit partie du conseil souverain de Castille, dont il avait été long-temps l'avocat-fiscal. Charles-Quint l'envoya à Bologne, en 1548, pour protester contre la translation du Concile de Trente dans cette ville. En 1550, il fut envoyé à Trente pour y féliciter les pères du concile sur leur retour dans cette ville. Après la dissolution du concile, il alla à Venise où il passa sept à huit ans. Philippe II l'envoya à Rome, auprès du pape Paul IV, qui avait refusé de recevoir Jean Fonséca en qualité d'ambassadeur. Après l'exaltation de Pie IV, Vargas continua de résider dans cette ville, quoiqu'il y eût un autre envoyé d'Espagne. Il jouissait d'une si haute renommée, que les cardinaux et le pape le consultèrent sur l'abdication volontaire de Charles-Quint, sur l'avénement de Ferdinand I[er]. à l'empire, et sur les affaires du Concile de Trente. Pie IV était si persuadé du savoir et de la droiture d'esprit de Vargas, qu'il lui demanda son avis sur l'origine de la juridiction des évêques, dont les Pères de Trente disputaient avec beaucoup de chaleur. Le cardinal Pallavicini en fait mention dans son histoire, livre XXI, chap. XL. De retour en Espagne, Vargas fut nommé conseiller-d'état. Sur la fin de sa vie il se retira près de Tolède, dans le monastère de Cislos, de l'ordre de Saint-Jérôme. Alvare-Gomez dit, dans la vie du cardinal Ximenès, que Vargas était un homme d'une grande intégrité, d'une érudition extraordinaire, et d'une expérience consommée. Il mourut vers l'an 1560. Nous avons de lui : I. un traité en latin, *de la Juridiction du pape et des évêques*, Venise, 1563, in-4°. Cet ouvrage fut imprimé par ordre et aux frais de Pie IV. II. *Lettres et Mémoires touchant le Concile de Trente*, traduites de l'espagnol, avec des remarques, par Michel Levassor, Amsterdam, 1700 et 1720, in-8°. On lit dans ces Lettres un grand nombre de traits satiriques contre les Pères du Concile. Vargas avait composé sur d'autres matières des ouvrages qui n'ont pas été imprimés. On trouve un assez grand nombre de lettres de lui dans les mémoires de Granvelle. Elles sont, dit l'abbé Boisot, d'une beauté, d'une netteté, d'une force et d'une vivacité admirables ; mais si difficiles à lire qu'il vaudrait mieux qu'elles fussent écrites en chiffres (Voy. la *Continuation des Mémoires de littérat.* par Desmolets, IV, 85). — Jean de VARGAS, autre jurisconsulte espagnol, fut le principal membre du tribunal de sang que le duc d'Albe créa dans les Pays-Bas, en 1566, sous le nom de *Conseil des Troubles* (*V.* ALBE, I, 389). Selon l'abbé Pluquet, ce juge cruel avait pris pour base de sa jurisprudence ce prétendu axiôme : « Tous » les habitants de ces contrées méri» tent d'être pendus ; les hérétiques » pour avoir pillé les églises, les » catholiques pour ne les avoir pas » défendues. » D—C.

VARGAS-MACCIUCCA (FRANÇOIS, marquis DE VATOLLA), né, le 26 septembre 1699, à Teramo, dans les Abruzzes, où son père était président du tribunal, reçut sa première éducation chez les jésuites à Naples, et ayant montré du goût pour le dessin et pour la sculpture, fut envoyé à Rome. Les cardinaux Orsini et Lambertini, qui, plus tard, devinrent tous deux papes, sous les noms

de Benoît XIII et de Benoît XIV, l'admirent dans leur société, où il brilla par sa prodigieuse mémoire, qui lui fournissait les plus heureuses citations des classiques grecs, latins et italiens, genre de conversation alors en vogue à Rome. Il parlait avec facilité les langues espagnole, française, allemande, anglaise, et connaissa t aussi l'hébreu. Il n'avait encore que vingt ans lorsqu'il fit une traduction de l'anglais du *Système intellectuel de la nature*, par Cudwort; il l'enrichit de notes, et le dédia à la société royale de Londres, qui l'admit alors dans son sein. Mais ayant appris que Mosheim s'occupait de traduire le même ouvrage en latin, il renonça à publier le reste de son travail. On trouve, dans les fragments qui virent le jour, un détail historique de ses études. Rebuté de la philosophie scolastique, par laquelle il avait commencé, il s'adonna à la philosophie expérimentale. S'apercevant combien il avait perdu de temps, il s'écria : « Heureux les jeunes gens qui nous succéderont! ils commenceront leurs études par où nous finissons les nôtres. » Le père du studieux Macciucca, informé que l'excès du travail nuisait à la santé de son fils, lui ordonna de se rendre chez sa sœur, mariée à Vatolla, terre de la province de Salerne, où l'on crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner la chambre qu'avait occupée l'illustre Vico; mais cette circonstance ne fit qu'augmenter son ardeur pour l'étude. Il se mit à fabriquer des microscopes, des télescopes et des miroirs ardents, ne prenant d'autre distraction que de composer des vers latins et italiens. Quelque temps après, il se rendit à Naples, où il apprit à jouer de plusieurs instruments de musique. Il écrivit même un Traité sur le contre-point, qui surprit son maître de musique, Scarlati. Les ancêtres de Vargas-Macciucca s'étant distingués dans le barreau, son père desirait beaucoup qu'il embrassât cette carrière. Il se soumit à ce vœu de sa famille, et parvint aux premières magistratures du royaume. Ce fut alors qu'il devint l'ami et le Mécène des littérateurs de son pays. Tous les jours Martorelli, Mazzocchi, Ignarra, Serao, Dominique et Joseph Cirillo, Daniele, Caulino, Galanti, Morisani, Filangieri et Cotugno se rassemblaient chez lui. Dans un âge très-avancé, il avait conservé toutes ses facultés mentales. On rapporte qu'à soixante-dix-huit ans, il dicta un poème d'environ cent soixante hexamètres, avec une telle facilité que l'on eût dit qu'il improvisait. Un jour qu'on lui lisait la nouvelle de la découverte de Montgolfier, il interrompit brusquement la lecture, et désigna l'endroit de sa bibliothèque où se trouvait le *Prodromo di alcune invenzioni*, imprimé à Brescia, en 1670, par le P. Lana-Terzi (*V.* ce nom); et à la page qu'il indiqua, on trouva, au grand étonnement de l'assemblée, la description d'un *navire volant* soutenu par quatre globes aérostatiques, ainsi que le dessin gravé de cette machine. Vargas-Macciucca mourut le 17 juillet 1785. Ses ouvrages sont : I. *La dignità della ragion di stato e guerra*, 1732. II. *Sulla ricompra di taluni tributi dal fisco alienati*, 1743. III. *Sull' abuso delle doti delle monache*, 1745. Ce sont les sujets et les titres de quelques Discours et Mémoires composés par l'auteur, lorsqu'il était avocat. Ug—i.

VARGAS-MACCIUCCA (Michel, duc de), antiquaire, de la même famille que le précédent, naquit,

le 12 avril 1742, à Salerne, où son père était président du tribunal. Il le perdit étant encore jeune, et fut élevé par les soins d'un oncle paternel. Comme ses ancêtres, il entra dans la magistrature. Se livrant en même temps à l'étude des langues savantes, il apprit l'hébreu, l'étrusque et le phénicien. Ce fut par le moyen de cette étude qu'il parvint à jeter du jour sur l'origine des premiers habitants de sa patrie. Il consacra la plus grande partie de sa vie à ces recherches laborieuses, et mourut le 20 août 1794. Ses principaux écrits sont : I. *Delle antiche colonie venute a Napoli*, 2 vol. in-4°., 1764. C'est une dissertation sur les premières colonies phénicienne et eubéenne. L'auteur voulait y en ajouter une autre sur la colonie des Athéniens ; mais la mort ne lui permit pas de l'achever. On annonce que son cousin, le duc actuel, s'est occupé de remplir cette lacune ; mais rien n'a encore été publié. II. *Spiegazione di un raro marmo greco, nel quale si vede l'antico modo di celebrare i Giuochi lampadici*, 1791, in-4°.

Ug—I.

VARGAS Y PONCE (Don Joseph), géographe et marin espagnol, né à Cadix ou à Séville vers l'an 1755, s'était déjà fait connaître avantageusement par un *Éloge du roi Alfonse-le-Sage*, que l'académie royale espagnole avait couronné et publié en 1782, lorsque son mérite et ses talents le firent choisir pour être un des officiers chargés de seconder don Vincent Tofiño (*V.* ce nom). Vargas donna particulièrement ses soins à la publication de l'*Atlas des côtes d'Espagne*, dont il dirigea le dessin et l'impression avec autant d'activité que de succès. Il donna les mêmes soins au travail relatif au *Routier* de la partie méridionale, et la savante introduction de cet ouvrage est entièrement de lui. Pendant son séjour à Iviça, où, suivant les instructions du ministre de la marine, il était occupé à relever les points principaux et les montagnes, il crut devoir étendre ses observations aux pays adjacents à la côte ; et son projet ayant obtenu l'agrément de la cour, il le mit à exécution, et publia depuis : *Description des îles Pityuses et Baléares*, par ordre supérieur, Madrid, 1787, grand in-4°. Cet ouvrage, auquel Vargas eut le plus de part, ne ressemble pas à ces histoires particulières des villes et des provinces que l'Espagne possède en plus grand nombre qu'aucune autre nation, mais qui, écrites ordinairement par des habitants enthousiastes de leur pays natal, ne contiennent que des faits d'un intérêt purement local, des détails souvent puérils, et rien qui touche à l'utilité générale. Vargas et ses collaborateurs évitèrent ces inconvénients. Ils joignirent à leurs propres observations les renseignements qu'ils avaient obtenus de la société royale économique de Maïorque, les meilleurs mémoires imprimés et inédits sur cette île et celles qui l'avoisinent, et les notes que leur avaient fournies les hommes les plus accrédités par leurs talents et leurs lumières. En tête de l'ouvrage est une introduction qui traite des commencements et des progrès de la géographie en Espagne. Vargas a publié encore, par ordre du roi, la *Relation du dernier voyage dans le détroit de Magellan, fait par la frégate la Santa Maria de la Cabeza*, Madrid, 1788, in-4°. Il en a soigné l'édition, l'a enrichie de ses observations, et en a rédigé l'in-

troduction, ainsi que la seconde partie, qui contient l'histoire des voyages précédemment entrepris dans le détroit de Magellan, des notions sur le pays, sur ses habitants, et des conjectures très-probables sur l'origine de sa population. Tous les ouvrages de Vargas attestent son érudition autant que son expérience dans l'art de la navigation. Il en avait composé d'autres qui vraisemblablement n'ont jamais vu le jour ; mais l'on ne connaît le titre que d'un seul ; c'était une *Description statistique de la province de Guispuscoa*. Vargas était depuis long temps de l'académie d'histoire, et capitaine de frégate, lorsqu'il quitta le service. Il fut membre des cortès, après la révolution de 1820, et mourut à Madrid, en 1821. A—T.

VARIGNANA (Barthélemi de), médecin, né, dans le treizième siècle (1), à Bologne, d'une famille noble, fut le disciple de Taddeo d'Alderotto, l'un des plus grands maîtres que l'Italie ait produits à cette époque de la renaissance des arts. Quelques-uns des élèves de Taddeo ayant quitté son école pour suivre les leçons de Varignana, d'amis qu'ils étaient ils devinrent ennemis irréconciliables. Varignana fut exilé de Bologne pour avoir embrassé le parti de l'empereur Henri VII ; mais ce prince le récompensa de son dévouement en le nommant son premier médecin. L'empereur, alors à Pise, se disposait à la conquête du royaume de Naples. Barthélemi le prévint que s'il se mettait en marche pendant les chaleurs de l'été, il s'exposait à une mort presque certaine. L'événement ne tarda pas à justifier ce pronostic. Cependant le bruit s'étant répandu que l'empereur avait été empoisonné, dans une hostie, par un dominicain, Barthélemi fit constater, par une note authentique, sa prédiction, afin de détruire cette calomnie (*V.* Henri VII, xx, 82). Varignana mourut vers 1318. Il a laissé des *Commentaires* sur plusieurs livres d'Hippocrate et de Galien, conservés dans quelques bibliothèques d'Italie. On trouve une bonne Notice sur ce médecin dans l'ouvrage de P. Sarti : *De professoribus Bononiens.*, I, 484. — Varignana (Guillaume de) était fils du précédent. C'est donc à tort que Conring et après lui M. Portal le font d'origine juive. Il pratiqua la médecine, et professa cette science avec succès à Bologne, dans les premières années du quatorzième siècle. Suivant l'Alidossi (*Dottor. Bolognes.*, 79), il était membre du consulat de cette ville, en 1304. On ignore d'après quelle autorité M. Portal a dit que Guillaume exerça son art à Gênes ; Tiraboschi ne trouve pas cette assertion fondée. Il n'égalait son père ni comme praticien, ni comme professeur ; mais ses ouvrages ont eu un meilleur sort. Le Recueil en a été publié sous ce titre : *Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata*, Lyon, 1526, in-4°. ; et avec quelques changements dans l'intitulé, Bâle, 1536, in-8°. ; ibid., 1545, in-4°., et 1597, in-8°. Cette dernière édition est accompagnée des Remarques de Gasp. Bauhin. La différence dans les titres a trompé les biographes, qui font Guillaume auteur de deux ouvrages différents. M. Portal a donné l'analyse du Recueil de Guillaume (*Histoire de l'anatomie*, I,

(1) Éloy n'a pas su l'époque où vivait Barthélemi, puisqu'il dit qu'il publia, en 1501, une *Pratique* de médecine. Voy. le *Dict. de médecine*.

204). Suivant cet habile juge, les Remarques de Varignana sur la nature du cal sont curieuses; et ses préceptes sur le traitement des fractures méritent des éloges. — Pierre et Matthieu de VARIGNANA professèrent la médecine à Bologne avec distinction, en 1381. Le grand nombre de médecins célèbres sortis de cette famille a fait dit à un poète :

Varignana domus medicorum semper alumna.

W—s.

VARIGNON (PIERRE), célèbre géomètre, né en 1654 à Caen, était fils d'un architecte entrepreneur, qui ne pouvait qu'à peine soutenir sa famille par son travail. Ses parents le destinant à l'état ecclésiastique, il fut envoyé de bonne heure au collège, où il ne se distingua en aucune manière des autres enfants. Ayant vu son père, un jour, tracer un cadran solaire, il soupçonna l'existence d'une théorie générale; mais personne ne put lui donner l'explication qu'il demandait, et il la chercha sans la trouver. Plus tard, la lecture des *Éléments* d'Euclide lui révéla son goût pour les hautes sciences. L'étude de la géométrie le conduisit aux ouvrages de Descartes; et dès-lors il s'imposa des privations pour se procurer des livres de mathématiques, qu'il ne lisait qu'à l'insu de ses parents. Il achevait son cours de théologie quand il connut l'abbé de Saint-Pierre (*V.* ce nom). La conformité de goûts, plus que celle de caractère, établit entre eux une amitié que chaque jour resserrait davantage. L'abbé jouissait de dix-huit cents livres de rente : il en détacha trois cents, dont il força Varignon d'accepter le contrat. C'était beaucoup par rapport à ses besoins et à ses desirs. Les deux amis vinrent, en 1686, à Paris, pour y perfectionner leurs connaissances, et s'établirent dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. Ils travaillaient chacun de son côté, et se réunissaient le soir, pour se faire part de leurs réflexions. Fontenelle, leur compatriote, venait fréquemment les visiter et passait quelquefois trois jours avec eux. Varignon, doué d'une constitution robuste, passait les jours, et souvent même une partie des nuits, à s'avancer dans les mathématiques. Cette étude si sérieuse ne diminua rien de sa gaîté naturelle. Il riait volontiers, en parlant de géométrie, dit Fontenelle, et à le voir, on eût cru qu'il fallait étudier cette science pour se divertir. Quoiqu'il ne fût nullement répandu, il se trouva bientôt lié avec des savants du premier ordre, tels que Duhamel, Duverney, Lahire; il reçut du second des connaissances anatomiques, et lui témoigna sa reconnaissance en appliquant au mécanisme des muscles le raisonnement mathématique. Le *Projet d'une nouvelle mécanique*, qu'il mit au jour en 1687, acheva de le faire connaître. Cet ouvrage lui valut, en 1688, son admission à l'académie des sciences et à la chaire de mathématiques du collège Mazarin, qui n'avait été donnée encore à personne. Les devoirs de cette place, qu'il remplissait avec beaucoup de zèle ne l'empêchèrent pas d'assister aux séances de l'académie, où il faisait de fréquentes lectures. Il avait connu, l'un des premiers en France, les avantages qu'on devait retirer du calcul différentiel et intégral, et il se montra l'un des plus ardents défenseurs de la géométrie des infiniment petits, attaquée en pleine académie (*Voyez* LHÔPITAL, XXIV, 426). Il remplaça Duhamel, en 1704, dans la chaire de philosophie du collège de

France. Les soins qu'il donnait à ses nombreux élèves, dont il devinait et annonçait les dispositions, ses travaux académiques et la rédaction de ses ouvrages partageaient tous ses instants. Un rhumatisme fixé sur sa poitrine ne lui fit rien relâcher de ses occupations ordinaires. Il mourut subitement, dans la nuit du 22 décembre 1722, à l'âge de soixante-huit ans. Le jour même, il avait fait sa leçon au collége Mazarin ; et ses élèves ne s'étaient aperçus d'aucun affaiblissement dans ses facultés. Par son testament, il légua ses manuscrits à Fontenelle. Varignon était membre de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. Outre une foule d'articles dans le *Recueil* de l'académie des sciences (1), on a de lui : I. *Projet d'une nouvelle mécanique*, Paris, 1687, in-4°. Ce livre, dit Montucla, lui fit beaucoup d'honneur, à cause de l'universalité qui y règne. On y trouve toute la statique déduite d'un principe unique, et que l'auteur emploie avec succès pour résoudre un grand nombre de questions mécaniques d'une manière nouvelle. Ce principe, que Stevin et d'autres avaient entrevu, n'est proprement que celui de la composition du mouvement étendu à l'équilibre (Voy. *Hist. des mathématiq.*, II, 488). II. *Nouvelles conjectures sur la pesanteur*, ibid., 1690, in-12. Ce système de Varignon n'eut, même dans le temps, presque aucun partisan. III. *Nouvelle mécanique ou statique*, ibid., 1725, 2 vol. in-4°. C'est l'ouvrage dont il avait publié le *Projet*, près de quarante ans auparavant : mais la science, depuis cette époque, avait fait de grands progrès, et il ne produisit aucune sensation. Beaufort et l'abbé Camus en furent les éditeurs. IV. *Éclaircissements sur l'analyse des infiniment petits et sur le calcul exponentiel de Bernoulli*, ibid., 1725, in-4°. V. *Traité du mouvement et de la mesure des eaux courantes et jaillissantes*, avec un Traité préliminaire du mouvement en général, ibid., 1725, in-4°. VI. *Éléments de mathématiques*, ibid., 1732, in-4°. C'est une traduction, par Cochet, des leçons de Varignon au collége Mazarin. VII. *Démonstration de la possibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ;* elle fait partie d'un *Recueil de pièces fugitives sur l'Eucharistie*, publié par Vernet, avec une préface, Genève, 1730 et 1747, in-8°. Niceron en a donné l'analyse, dans le tome XX de ses *Mémoires*, 26-29. Fontenelle promettait de publier la *Correspondance* de Varignon avec les savants ; mais il n'a pas tenu sa parole. *V.* l'*Éloge de Varignon*, par Fontenelle ; les *Mémoires* de Niceron, tomes XI et XX ; l'*Histoire des philosophes modernes*, par Saverien, V, 245. On a son portrait in-4°., gravé à Londres, en 1725. Il fait partie du Recueil de Desrochers ; et on le retrouve dans Saverien, à la manière du crayon, in-8°. W—s.

VARILLAS (ANTOINE), historien, naquit en 1624 à Guéret, capitale de la Marche. Son père était procureur au présidial de cette ville. Dès qu'il eut terminé ses études, on lui confia l'éducation de quelques jeunes gens, avec lesquels il vint à Paris, où il ne tarda pas à se faire des protecteurs. Sur leur recommandation, il obtint, en 1648, la charge d'historiographe de Gaston, duc

(1) On en trouve la liste détaillée dans les *Mémoires* de Niceron, ainsi que celle des articles qu'il avait publiés dans les Journaux scientifiques.

d'Orléans; mais il ne la conserva que peu de temps. Admis à l'intimité du savant Pierre Dupuy (*V.* ce nom), garde de la bibliothèque royale, il profita de sa complaisance pour examiner une foule de manuscrits dont il fit des extraits. Dupuy, charmé de son application, le demanda pour son adjoint; et Varillas continua d'exercer cet emploi sous les successeurs de ce bibliothécaire. Ayant été chargé par le ministre Colbert de collationner la copie qu'il venait d'acquérir des manuscrits de Brienne (*Voy.* ce nom), avec les originaux conservés à la bibliothèque, il s'acquitta de ce travail avec tant de négligence qu'il fut remercié et remplacé par Carcavi (*V.* ce nom, VII, 120). On lui accorda cependant une pension de douze cents livres, pour le récompenser de ses services. Varillas se retira dans la communauté de Saint-Côme, pour y travailler plus tranquillement à son Histoire de France. « Il habi» tait, dit un contemporain, un vé» ritable galetas. Un lit, une table, » quatre siéges, une lampe, une écri» toire et quelques livres composaient » tout son ameublement; il passait » l'hiver sans feu, et il était vêtu si » pauvrement, que Richelet n'a pu » s'empêcher de se moquer de son » manteau, dont on voyait les cor» des. » (*Mélanges de Vigneul-Marville*). Varillas ne sortait que pour se promener dans l'enclos des Chartreux, où il passait, tous les jours, quelques heures à causer avec de vieux prêtres qui le suivaient partout. Si le cercle s'augmentait de curieux, il élevait la voix, qu'il avait très-forte, et développait ses opinions avec beaucoup d'ordre et de netteté. Ses premiers ouvrages, qui circulèrent en manuscrit, eurent l'approbation générale, et furent très-recherchés. On savait que pendant qu'il était attaché à la bibliothèque, il avait puisé dans des sources inconnues à tous les autres historiens; et son style, quoique incorrect, parut vif, piquant et très-agréable. La réputation de Varillas s'étendit bientôt dans les pays étrangers. Les états de Hollande lui offrirent, en 1669, une pension pour qu'il écrivît l'histoire des Provinces-Unies. Quoique assez pauvre, il n'hésita pas à la refuser, ne voulant pas prêter le secours de sa plume aux ennemis de la France. Ce fut ce moment-là même que Colbert, prévenu contre Varillas, choisit pour supprimer la pension dont il jouissait comme ancien employé de la bibliothèque royale. L'archevêque de Paris (de Harlay), informé qu'il préparait une *Histoire des hérésies*, voulut réparer l'injustice du ministre, en lui faisant accorder, en 1670, une pension par l'assemblée du clergé. Varillas déclara qu'il avait remercié l'archevêque de sa bienveillance, et n'avait accepté qu'un léger secours, parce qu'il se trouvait dans le besoin : mais les protestants n'en soutinrent pas moins qu'il était pensionné du clergé de France, et se servirent avec succès de ce moyen pour faire suspecter sa véracité. Dès que l'*Histoire des hérésies* parut, elle fut attaquée très-vivement par Burnet et Larroque (*V.* ces noms). Leurs critiques étaient fondées; et malgré toutes ses apologies, Varillas resta convaincu de plagiat et d'inexactitude. Averti qu'on ne devait pas le croire sur parole, on examina plus attentivement ses premiers ouvrages; on y trouva de nombreuses infidélités, des faits altérés (*Voy.* DE LA MARCHE, XXVI,

607), d'autres entièrement controuvés, puisque les manuscrits dont l'auteur prétendait les avoir tirés n'avaient jamais existé que dans sa tête. Dès-lors Varillas fut regardé comme un romancier, et sa réputation s'éclipsa sans retour. Il ne trouvait plus de libraire qui voulût se charger de l'impression de ses ouvrages, naguère si courus (1); mais il n'en continua pas moins de travailler avec une inconcevable rapidité. Dans les dernières années de sa vie, la fatigue affaiblit sa vue, au point qu'il fut obligé de se servir d'un secrétaire, auquel il dictait, tous les jours, pendant plusieurs heures de suite, sans vérifier aucune citation. Varillas mourut le 9 juin 1696, à soixante-douze ans, et fut inhumé dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques « sans que pas un de nos faiseurs d'éloges ait jeté une seule » goutte d'eau bénite sur sa fosse, » ni honoré sa mémoire de deux ou » trois vers : malheureux ou heureux » de n'avoir pas eu cent écus à laisser à nos poètes pour lui faire une » méchante épitaphe. » (*Mélanges de Vigneul-Marville*). Si la réputation de Varillas, dit l'auteur qu'on vient de citer, a bronché du côté des lettres, elle est demeurée ferme du côté de la piété et de la vertu. C'était un philosophe chrétien, méprisant les biens de la terre, et ne demandant que ce qu'il lui fallait pour n'être à charge à personne. On dit que Varillas déshérita son neveu, parce qu'il ne savait pas l'orthographe, et qu'il disposa de ce qu'il laissait en faveur de différents établissements, entre autres du collége de Guéret, dont il passe pour un des fondateurs. Vigneul-Marville regardait la vanité de Varillas comme la véritable cause du mépris où ses ouvrages sont tombés. « Il » avait, dit-il, des jaloux de sa gloi» re, qu'il aurait gagnés avec un peu » de déférence et de soumission; » mais il ne prenait conseil de per» sonne. » Le savant Huet ne partageait point l'indifférence du public pour les travaux de Varillas : « De » tous ceux, dit-il, qui se sont mê» lés d'écrire notre histoire, aucun » ne l'a tant creusée que lui; la dili» gence et la constance qu'il a ap» portée à cette étude n'est pas croya» ble. Quoique son langage ne soit » pas dans une exacte pureté, son » style est noble, élevé et vraiment » historique. Il a embrassé tant de » matières, que faute de mémoire, » ou peut-être d'exactitude, il est » tombé dans quelques contradic» tions; mais on est amplement dé» dommagé par l'abondance des » nouveautés. » (*Huetiana*, p. 49). Suivant Palissot, les narrations de Varillas sont très-agréables, et il a l'art de distribuer ses matières avec beaucoup d'intelligence; enfin c'est à lui qu'on doit l'abbé de Saint-Réal (*Mémoires sur la littérature*). Mais l'arrêt rendu contre Varillas paraît définitif, et il n'est pas à présumer qu'il reprenne jamais un rang parmi nos historiens. Ses ouvrages sur l'*Histoire de France*, Paris, 1683 et ann. suiv., 14 vol. in-4°.

(1) C'est Varillas qui nous l'apprend lui-même dans la dédicace de son Histoire de Henri III, datée de 1693. Henri III, dit-il au roi, dans les temps les plus difficiles fit exactement payer les pensions de la *Pléiade* et des autres gens de lettres, et même il y ajouta de très-considérables gratifications : au lieu qu'on a retranché durant vingt-deux ans la pension que V. M. m'avait accordée pour les *longs services* que j'ai rendus dans votre bibliothèque; et si on l'a retablie l'année précédente, on discontinue celle-ci de la payer, nonobstant l'aveuglement presqu'entier qui m'est survenu, le *prodigieux* nombre de volumes que j'ai composés, et les *45 ou 50 volumes* que j'ai prêts de donner au public, et qui courent risque de pourrir dans la poussière, si l'on m'abandonne pour le peu de temps qui me reste à vivre.

ou 28 vol. in-12, comprennent les règnes de Louis XI à Henri IV, et la minorité de saint Louis. En outre on a de ce laborieux écrivain : I. *La Politique de la maison d'Autriche*, Paris, 1658, in-12. Suivant Lenglet-Dufresnoy, c'est le moins mauvais de ses ouvrages. Il le publia sous le nom de *Bonair*, maison de campagne appartenant à M. de Pomponne, et où Varillas allait alors fréquemment. II. La *Pratique de l'éducation des princes*, ou l'Histoire de Guill. de Croy, seigneur de Chièvres, Paris, 1684, in-12 (*V.* CHIÈVRES, VIII, 380). III. Les *Anecdotes de Florence*, ou l'Histoire secrète de la maison de Médicis, la Haye, 1685, in-12. C'est le livre le plus décrié de Varillas, pour les inexactitudes et les faussetés dont il est rempli. Bayle en a signalé plusieurs dans son Journal et dans ses Lettres (Voy. ses *OEuvres diverses*). IV. *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe, en matière de religion*, Paris, 1686-89, 6 vol. in-4°. ou 12 vol. in-12. Elle s'étend de 1374 à 1569; mais l'auteur se proposait de conduire cet ouvrage jusqu'à la mort du comte de Montrose, en 1650. Cette continuation, qui n'aurait pas formé moins de 12 vol. in-4°., est restée manuscrite (2). V. La *Politique de Ferdinand le Catholique*, Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a une suite en manuscrit. Le Noble a publié l'*Esprit d'Yves de Chartres* (*V.* YVES), tiré des ouvrages de Varillas; et Boscheron : *Varillasiana*, ou ce que l'on a entendu dire à M. Ant. Varillas, historiographe de France, Amsterd. (Paris), 1734, in-12. Ce volume est précédé d'une *Vie* détaillée de cet écrivain. On peut encore consulter un *Mémoire* du P. Lelong sur la vie de Varillas, dans le tom. III de la *Bibl. historiq. de la France*, éd. de Fontette; les *Mémoires* de Niceron, tom. V et X, part. II; et enfin les *Mélanges de Vigneul-Marville* (Bonav. d'Argonne), II, 442-53. Le portrait de Varillas est gravé.

W—s.

VARIN (1) (JEAN), graveur en médailles, né en 1604, à Liége, était fils d'un gentilhomme du comte de Rochefort, et fut admis fort jeune au nombre des pages de ce prince. Dans les loisirs que lui laissaient ses exercices, il cultiva les arts du dessin, et y fit des progrès étonnants. Il perfectionna le premier la gravure des médailles, et imagina, pour les frapper, des procédés supérieurs à ceux qu'on avait employés jusqu'alors. Ses talents l'ayant fait appeler à Paris, il fut chargé de graver le sceau de l'académie française, nouvellement fondée (1635), et la perfection avec laquelle il l'exécuta lui mérita la bienveillance du cardinal de Richelieu (2). Nommé, peu de temps après, garde-général des monnaies, ce fut sous sa direction que s'effectua la refonte des monnaies légères d'or et d'argent, ordonnée par un édit, et il grava tous les nouveaux poinçons. Sa reconnaissance pour le

(2) Cette histoire avait couru manuscrite : on en publia un extrait à Lyon, en 1682, sous ce titre : *Histoire de Wiclef, de Jean Hus et de Jérôme de Prague, ou l'Histoire du Wiclefianisme*, 2 vol. in-12. Varillas réclama contre cet abus de confiance, et obtint un arrêt du conseil, portant suppression de l'ouvrage. Cependant il n'est ni rare ni recherché.

(1) Quelques biographes le nomment *Warin*; mais on a dû suivre l'orthographe adoptée le plus généralement.

(2) Le premier sceau de l'académie portait l'image de son instituteur, avec ces mots : *Armand, cardinal de Richelieu, protecteur de l'académie française, établie en l'an 1635.* Hist. de l'acad., I, 70, éd. in-12.

cardinal lui fit exécuter le buste de cette éminence, en or, dans de petites dimensions. Ce chef-d'œuvre avait passé dans le cabinet du président de Menars; mais on ignore ce qu'il est devenu. On dut à Varin la suite des médailles frappées pour perpétuer le souvenir des principaux événements du règne de Louis XIII. Après la mort de ce prince, il conserva la direction des monnaies, et joignit à cette charge celle d'intendant des bâtiments de la couronne. Il fut l'un des premiers membres de l'académie de peinture et de sculpture (1664). Il exécuta la statue en marbre de Louis XIV, qu'on voyait dans les grands appartements à Versailles, et deux bustes de ce prince, en marbre et en bronze, dans des proportions colossales. Il avait entrepris l'histoire métallique de son règne, quand il mourut, le 26 août 1692, à l'âge de soixante-huit ans. Comme il avait reçu de la nature un tempérament robuste et qui lui promettait une longue vie, on soupçonna, dit Perrault, qu'il avait été empoisonné par des scélérats auxquels il avait refusé les poinçons des monnaies. Quoiqu'il eût acquis une fortune considérable, Varin était fort avare. En 1651, il maria sa fille unique, belle et jeune, à un correcteur des comptes, très-riche, mais boiteux, bossu et écrouellenx; elle s'empoisonna, dix jours après, avec du sublimé qu'elle avala dans un œuf, en disant: « Il faut mourir, puisque l'avarice de mon père l'a voulu » (*V.* les *Lettres choisies de Guy Patin* à Spon, I, 190, et la *Gazette* de Loret). On trouve l'éloge de Varin, par Perrault, dans les *Hommes illustres de France*, II, 85, et dans l'*Histoire littéraire de Louis XIV*, par l'abbé Lambert, III, 240. Son portrait a été gravé par Edelinck, in-fol., pour l'ouvrage de Perrault, et il fait aussi partie du *Recueil* d'Odieuvre, in-4°. W—s.

VARIN (Thomas), historien, seigneur d'Audeux, naquit le 8 février 1610, à Besançon, d'une famille patricienne, qui subsiste encore honorablement. Le suffrage de ses compatriotes le porta de bonne heure aux premiers emplois de l'administration publique. Il fut ensuite pourvu de la charge de juge en la *Regalie*, qu'il remplit avec zèle et désintéressement. C'est au milieu de ses occupations qu'il trouva le loisir de se livrer aux recherches d'histoire. Il était en correspondance avec le P. Menestrier et avec Guichenon, qui le nomme *son singulier et grand ami.* Varin mourut le 27 oct. 1668. On voyait encore, il y a quelques années, son épitaphe dans une chapelle de l'église des Carmes de l'ancienne Observance. On a de lui : I. *Besançon tout en joie*, dans l'heureuse possession de son auguste souverain; ou relation curieuse des grandes et publiques réjouissances de cette libre et impériale cité, par la glorieuse élection de son invincible empereur Léopold premier, etc., Besançon, 1659, in-4°. de 96 pag. Ce petit volume rare, et qui contient des détails intéressants sur les mœurs et les usages des Bisontins à cette époque, est orné d'un portrait de l'empereur, gravé par P. de Loisy. II. *L'État de l'illustre confrérie de Saint-Georges*, autrement dit de Rougemont, en Franche-Comté de Bourgogne; avec les noms, surnoms, réceptions, armes et blasons de chacun des confrères, vivants en la présente année, 1663, petit in-fol. Le texte et les armoiries sont gravés par de Loisy (*V.* ce nom,

XXIV, 630). On a déjà donné des détails sur la confrérie de Saint-Georges à l'art. Philib. de Molans (*V.* XXIX, 279). III. *Narré fidel et curieux de tout ce qui s'est passé dans l'heureuse prise de possession de la cité de Besançon*, par le marquis de Castel-Rodrigo, ibid., 1664, in-4°. de 41 pag. C'est à cette époque que Besançon, cessant d'être ville impériale, passa sous la domination de l'Espagne; mais elle garda ses franchises et ses priviléges avec la forme de son gouvernement, jusqu'à la réunion définitive de la Franche-Comté à la France. Parmi les ouvrages que Varin a laissés manuscrits, on cite un opuscule latin, *De pace civitatis Bisuntinæ, anno 1666*; la *Généalogie de l'illustre maison d'Oiselay* (*V.* ce nom), et enfin le *Nobiliaire du comté de Bourgogne*. Ce dernier ouvrage, dont il existe plusieurs copies in-fol., n'a pas été inutile à Dunod. *Voy.* la *Biblioth. historique de la France*, IV, 40671. W—s.

VARIN (Joseph), célèbre graveur, né à Châlons-sur-Marne le 11 mai 1740, s'honorait de compter parmi ses ancêtres Jean Varin (*V.* ci-dessus). Il eut pour premier maître son père, graveur sur métaux, qui avait fondé, en 1755, une école gratuite de dessin à Châlons, où il enseignait en même temps les éléments de la géométrie, de l'architecture, de la perspective et de la fortification. Joseph fit des progrès rapides sous un tel maître, et fut bientôt en état de se perfectionner à Paris, où il se rendit avec son frère, en 1760, et où il trouva dans les Crozat, les Caylus, les Dargenville, les Watelet, des protecteurs et des amis qui lui donnèrent les plus grands encouragements. C'est à la vue des productions les plus célèbres, que les frères Varin sentirent naître en eux une noble émulation. Joseph avait déjà débuté par un *Saint François anachorète*, du chevalier de La Touche, gravé dans le genre du dessin; mais il ne continua pas long-temps ses essais en ce genre, et se livra à différents travaux d'architecture, de géographie et de topographie, bien plus analogues à ses premières études. Il fut chargé, par les états de Bourgogne, en 1755, de la gravure d'une partie de la grande carte de la province, dont il fit aussi les ornements : ce travail lui valut une médaille et l'honneur d'être présenté au roi avec les députés des états. D'autres ouvrages lui firent obtenir le diplome de membre associé de l'académie de Dijon. Parmi les nombreuses productions dues au talent de Joseph Varin, nous citerons le *Traité d'architecture*, in-4°., de Blondel, qu'il grava de concert avec Saint-Aubin; celui de fortification du marquis de Montalembert, gravé en société avec Perrier, et ensuite les cartes et ornements d'inscription qui devaient servir de clef à l'ouvrage de Belin et Berthier, intitulé : *Instruction pour la marine royale*. En 1766, M. Rouillé-d'Orfeuil, intendant de la province de Champagne, et le conseil municipal de Reims, voulant perpétuer, par la gravure, les fêtes données dans cette ville au sujet de l'inauguration de la statue pédestre de Louis XV, invitèrent les frères Varin à exécuter ce travail sur les dessins de Moreau et Blaremberghe, et sous la direction de Cochin. Lorsque les estampes en furent présentées au roi par les ministres, les auteurs-graveurs furent admis à l'audience donnée aux députés de la ville, dont le conseil les gratifia d'une médaille en témoignage

de sa satisfaction. En 1774, l'abbé de Saint-Non ayant publié son *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, les frères Varin réunirent de nouveau leurs talents pour l'exécution des gravures de cette superbe édition. Joseph travailla ensuite aux belles planches qui ornent l'édition du *Voyage en Grèce* de M. de Choiseul-Gouffier. On doit encore au burin de ce laborieux artiste, d'abord pour l'œuvre de l'architecte Le Doux, la *Vue générale de la ville de Caux*, et des édifices qui la décorent; celles des villes d'*Aix*, *Besançon* et *Neufchâtel*; ensuite pour l'œuvre de M. Louis, la *Vue et perspective de la superbe place de Bordeaux*, *celle du théâtre de cette ville*, *prise intérieurement*: les *Vues de la salle de comédie à Nantes; celle du Palais-Royal*, *jardin et galerie*, ainsi que du *Palais de Justice à Paris; celle du Palais, place et prisons de Caen*, du *Palais des états à Dijon*, etc., etc. Mais ce qui acheva de fonder sa réputation, ce sont les planches dont le *Tableau de l'empire Othoman*, par le chevalier d'Ohsson Mouradja, est enrichi, ainsi que celles du *Voyage pittoresque de Syrie, de Phénicie et de Palestine*, de l'infatigable Cassas. Après avoir perdu par la révolution le fruit de ses économies, il termina sa laborieuse carrière le 6 novembre 1800, dans la soixante-unième année de son âge.

J—B.

VARIN (Jacques), né, en 1740, à Saint-Thomas-la Chaussée, près de Rouen, annonça de bonne heure un goût particulier pour la botanique. Encore enfant, il avait déjà classé dans sa mémoire les noms de toutes les plantes que cultivait le curé de son village, dont ses dispositions lui avaient gagné l'affection, et qui se plut à en favoriser le développement. Étant allé à Rouen, dans le dessein de s'instruire, il s'y plaça chez un jardinier; et quelques savants, qu'il eut l'avantage de trouver dans cette ville, le dirigèrent dans l'étude des végétaux. Il ne tarda pas à sentir l'utilité de connaissances positives dans la culture des plantes exotiques, et pour les acquérir il résolut de se rendre à Paris, où l'art typographique, dans lequel il devint habile en peu de temps, lui offrit une ressource suffisante. On le vit alors consacrer à la botanique tous les instants dont sa profession lui permit de disposer. Thouin et Richard père, dont il suivait les cours au Jardin du Roi, se firent un plaisir de seconder son zèle. Déjà ses connaissances en agriculture l'avaient mis en état de faire quelques économies, lorsqu'il fut placé à la tête du Jardin des plantes de Rouen. Pendant trente-deux ans qu'il en eut la direction, il n'épargna ni observations, ni voyages, ni fatigues, pour en accroître les richesses On le vit, dans le rigoureux hiver de 1789, se priver, durant six semaines, de coucher dans son lit, pour veiller à la conservation des plantes exotiques, objet de son adoption et de sa paternelle sollicitude. Le nombre de végétaux que possédait le Jardin de botanique s'accrut considérablement par ses soins, et, à l'époque de sa mort (24 mai 1808), il s'élevait à plus de trois mille. Varin n'a point laissé d'ouvrage imprimé; mais il a transmis à ses élèves d'excellents préceptes pour la pratique. Il a perfectionné l'art de la greffe; et plusieurs plantes, telles que le lilas et l'iris, lui doivent des variétés remar-

quables. Enfin, ce fut lui qui importa en France le mastic inventé par Forsyth, pour fermer les plaies des arbres, et opérer la régénérescence des troncs de ceux qui sont pourris. M—G—R.

VARIUS (*Lucius*), poète latin, vivait au premier siècle avant l'ère vulgaire. On n'a point de renseignements précis sur la date ni sur le lieu de sa naissance : mais on suppose qu'il était de Rome, et l'on sait qu'il avait pour contemporains Messala-Corvinus, Asinius-Pollio, Munatius-Plancus, Plotius-Tucca, Virgile et Horace. Il a été quelquefois confondu avec Q. Varus, général de l'armée d'Auguste, vaincue en Allemagne par Arminius, et même avec Alfenus Varus, celui dont parle Virgile, dans sa neuvième Églogue. Les noms de Varus et de Varius ont été souvent pris l'un pour l'autre : c'est ce qui a rendu le poète latin dont il s'agit difficile à distinguer de trois ou quatre autres personnages. On peut le reconnaître par le surnom de Lucius, que Donat lui donne, et par les traditions qui se sont conservées sur ses relations avec Virgile et avec Horace. Virgile n'a réellement fait aucune mention de lui ; mais Servius raconte que l'auteur des églogues ayant achevé une tragédie, en fit présent à la femme de Varius, qui était très-lettrée, et avec laquelle il avait une liaison très-intime (1) ; qu'elle fit accroire à son mari qu'elle-même l'avait composée ; que Varius s'en empara, et la récita comme son propre ouvrage. Servius ajoute que Virgile fait allusion à ce plagiat dans les vers de la troisième Églogue où Damète se plaint de Damon, qui lui a enlevé un chevreau, prix des combats poétiques (et particulièrement des tragédies) (2). Mais ce commentaire et le récit qui le précède méritent assez peu de confiance : il ne s'agit pas plus de Varius dans la troisième Églogue que dans les vers de la neuvième (3) que nous avons déjà indiqués. On élève moins de doutes sur la part qu'eut Varius à la révision et à la publication de l'Énéide. Virgile mourant ordonnait de brûler ce poème : Varius et Tucca lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait jamais. Le poète les chargea de le corriger, mais sans y faire aucune addition. Par son testament, Virgile léguait la moitié de ses biens à Valerius-Proculus, un quart à Auguste, un douzième à Mécène, et le surplus, c'est-à-dire, deux douzièmes, à Varius et à Tucca, qui, selon ses intentions, et conformément aux ordres d'Auguste, corrigèrent en effet l'Énéide, en s'abstenant d'y rien ajouter et même d'achever les vers imparfaits. Toutefois Donat, de qui l'on tient ces détails, parle d'un grammairien nommé Nisus, qui racontait, comme l'ayant oui dire à des vieillards, que Varius avait retranché les quatre premiers vers : *Ille ego qui quondam*, etc., et transposé deux livres, de telle sorte que celui qui était le second est devenu le troisième. On a peine à concevoir ce déplacement ; car il eût obligé à changer plusieurs vers au commencement et à la fin de ces deux chants. Quant à Horace, il a plu-

(1) *Varius... habuit uxorem litteratissimam cum quâ Virgilius adulterium solebat admittere; cui etiam dedit scriptam tragœdiam*, etc.

(2) *Quam rem Virgilius dicit per allegoriam* (Si nescis, meus ille caper fuit); *nam tragœdiæ præmium caper fuerat.*

(3) *Nam neque adhùc Varo videor nec dicere Cinnâ*
Digna....
Vossius et d'autres lisent mal-à-propos *Vario*.

sieur fois nommé Varius, et d'abord dans la satire où le voyage de Brindes est décrit, et que Dacier suppose avoir été composée vers l'an 40 avant notre ère. Une honorable amitié régnait dès-lors entre Virgile, Tucca, Varius et Horace (4). L'Ode : *Scriberis Vario* nous apprend que Varius avait entrepris, en l'an 29, un poème épique, où les exploits d'Agrippa et d'Octave étaient célébrés. (*Voy.* CIAMPITTI, dans la *Biographie des hommes vivants*). Deux ans après parut la dixième satire, où le génie de l'épopée lui est attribué (5). Il passe pour l'auteur de deux vers (6) cités dans l'Épître seizième, écrite vers l'an 19. Varius, en ces temps-là, était accueilli à la cour : il s'était joint à Virgile pour recommander Horace à Mécène ; la Satire VI en fait foi (7). Les noms de Virgile et de Varius sont rapprochés encore dans les vers de l'Art poétique où l'on réclame, pour ces deux poètes, la liberté dont Cæcilius et Plaute ont joui. Enfin ces deux noms reparaissent ensemble vers la fin de l'Épître à Auguste : on y lit que les deux hommes célèbres qui les avaient portés étaient chéris de cet empereur (8). Cette Épître paraît être de l'an 11 ou 10 avant J.-C.; et il y a lieu de croire que Varius avait alors cessé de vivre. Nous ne savons de sa vie que ce qu'en disent les textes qui viennent d'être indiqués. De toutes ses poésies épiques ou dramatiques, il ne reste que quinze vers, y compris les deux que nous avons désignés comme insérés dans une Épître d'Horace. Maittaire a recueilli les treize autres (*Op. et Fragm. poet. lat.*, tom. II, pag. 1527). Il y en a qui, à quelques mots près, se retrouvent dans Virgile (9). Un seul est extrait de la tragédie de Thyeste: *Jam fero* (ou *ferre*) *infandissima, jam facere cogor* ; cette tragédie a été fort louée par Quintilien (*Instit. orat.*, XI), qui la jugeait comparable aux chefs-d'œuvre des Grecs; et par l'auteur du Dialogue sur la corruption de l'éloquence (*Voy.* TACITE, XLIV, 369, 370). Quoiqu'on puisse s'appuyer de ces deux témoignages pour attribuer à Varius cette pièce de théâtre, il faut pourtant dire qu'elle lui a été contestée. Elle est attribuée à Virgile, non-seulement par Servius, comme on l'a vu plus haut, mais aussi par Donat, qui assure que plusieurs ouvrages de Virgile ont été publiés sous des noms étrangers, et qui cite en exemple le *Thyeste* usurpé par Varius. On a prétendu aussi que ce poème était d'un Cassius, particulièrement celui de Parme, qui fut l'un des meurtriers de Jules César. On a supposé que Varus, après la mort de Cassius, avait saisi ses manuscrits, qu'il s'était approprié le *Thyeste*, et qu'ensuite la ressemblance des noms de Varus et de Varius avait induit à considérer celui-ci comme l'auteur de cette tragédie (*V.* CASSIUS, VII, 307, et les articles Cassius, dans le Dict. de Bayle). Quelques lignes d'un scoliaste d'Horace (*V.* CRUQUIUS, X, 319) ont semblé autoriser ces vaines hypothèses; mais Wieland a montré

(4) *Plotius et Varius Sinuessæ, Virgiliusque Occurrunt, animæ quales neque candidiores Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter.. Flentibus hic Varius discedit mæstus amicis.*

(5) V. 43.................. *Forte epos acer, Ut nemo, Varius ducit.*

(6) *Tene magis salvum*, etc.

(7) *Virgilius, post hunc Varius, dixêre quid essem*, v. 55.

(8) *Dilecti tibi Virgilius Variusque poetæ.*

(9) *Vendidit hic* Latium populis agrosque Quiritum Eripuit; *fixit leges pretio atque refixit.*
V. Æneid., VI, v. 621, 622.

que ce scoliaste, G.-J. Vossius et d'autres savants ont confondu ici les personnes et les époques. Il convient donc de s'en tenir à ce que dit expressément Quintilien, et de laisser le *Thyeste* à Varius. Heerkens (*V.* XIX, 567, 568) a voulu lui faire honneur d'une seconde tragédie, intitulée *Tereus*, dont il se disait possesseur. Il en publia des vers, dans lesquels Dav. Christ. Grimm crut reconnaître au contraire un poète chrétien. L'académie des inscriptions et belles-lettres fut consultée : Villoison en écrivit à Morelli de Venise; et il se trouva que le prétendu *Térée* de Varius n'était que la *Progné* de Grég. Corraro (*V.* IX, 651), imprimée en 1558 et en 1638, in-4°. Nous n'avons donc plus aucun moyen d'apprécier les talents poétiques de Varius : nous n'en pouvons juger que par les hommages que lui ont rendus Horace, Quintilien et l'auteur du Dialogue sur les causes de la décadence du bon goût. D—n—u.

VARLET DE LAGRANGE (Charles), comédien français au dix-septième siècle, était natif d'Amiens et fils d'un riche procureur. Son père, en mourant, laissa deux fils orphelins, sous la tutelle d'un ami dont l'infidélité ne leur laissa d'autre ressource que celle du théâtre. Ils parcoururent d'abord la province; mais Charles, qui était l'aîné, vint à Paris, en 1658, et débuta dans la troupe du Palais-Royal, où Molière prit plaisir à le former et en fit un bon acteur. Aussi, dans l'*Impromptu de Versailles*, après avoir donné des avis à plusieurs de ses camarades, Molière n'adresse à Lagrange que cette phrase : « Pour vous, je n'ai rien à vous dire. » En 1673, Lagrange passa au théâtre de la rue Guénégaud, et fut conservé lors de la réunion avec la troupe de l'hôtel de Bourgogne, en 1680. Il avait d'abord joué dans les deux genres; mais à cette époque il quitta la tragédie, et s'en tint aux rôles du *haut comique*, qu'il remplit avec aisance et noblesse, toujours applaudi jusque dans un âge assez avancé. Six ans avant de mourir, Molière lui avait cédé l'emploi de haranguer le public, et Lagrange continua d'être l'orateur des troupes dont il était membre. Il parlait avec grâce, facilité, et ne fit regretter, sous ce rapport, ni Hauteroche, ni Molière lui-même. Il joignait à ses talents un grand fonds de zèle, d'intelligence et de probité, qualités qui lui méritèrent de remplacer ce grand homme dans la direction de la troupe et des intérêts de ses camarades. L'édition des OEuvres de Molière de 1682, et la préface qui la précède, avaient été données par Vinot, son ami, et par Lagrange. Ce dernier avait épousé Marie Ragueneau, actrice médiocre, laide et dissolue, qui l'avait suivi sur les divers théâtres où il se distingua, et qui n'était supportable que dans les rôles de *caractères*. Il n'en eut qu'une fille, et l'ayant mariée à un homme qui la rendit malheureuse, il en mourut de chagrin, le premier mars 1692. Sa veuve obtint sa retraite la même année, et mourut fort âgée, en 1727. — Achille Varlet dit Verneuil, reçu d'abord dans la troupe du Marais, n'avait dû qu'à la protection de son frère d'être admis dans celles de la rue Guénégaud et de l'hôtel de Bourgogne, pour y jouer les *confidents tragiques* et les *utilités* dans la comédie. Il se retira en 1684, et mourut à Amiens en 1707. A—t.

VARLET (Dominique-Marie), évêque de Babylone, né à Paris le

15 mars 1678, fut élevé dans la piété et l'amour de la retraite. Il fit son séminaire à Saint-Magloire, et sa licence dans la maison de Navarre. En 1706, il fut à-la-fois élevé au sacerdoce et reçu docteur en théologie. Il exerça quelque temps le ministère dans différentes paroisses du diocèse; puis s'étant lié avec les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, on l'engagea à passer, comme missionnaire, dans la Louisiane, où il travailla six ans. Ses supérieurs le rappelèrent, en 1718, et le pape, sur leur témoignage, le nomma évêque d'Ascalon, et coadjuteur de M. Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone. Il fut sacré à Paris, le 19 février 1719, par M. de Matignon, ancien évêque de Condom, assisté du coadjuteur de Québec, et de Massillon, et il apprit le jour même la mort de l'évêque de Babylone. Il se hâta de partir, et prit sa route par la Hollande, où il contracta des liaisons avec les opposants de ce pays. De là il se rendit en Russie, d'où il arriva le 1er. novembre 1717 à Schamaké, en Perse, sur les bords de la mer Caspienne. Mais la cour de Rome avait appris de lui des choses qui firent concevoir des soupçons sur ses sentiments touchant les affaires de l'Église. L'évêque d'Ispahan, vicaire apostolique dans ces contrées, eut ordre de le déclarer suspect. Varlet revint en Hollande, où il se livra entièrement aux appelants, et justifia ainsi la mesure prise contre lui. Il appela lui-même, et prêta son ministère aux prêtres d'Utrecht, qui aspiraient à donner à leur parti un simulacre d'épiscopat. Quatre archevêques d'Utrecht furent successivement sacrés par lui, sans qu'il eût observé aucune des formes canoniques usitées en pareil cas, et même malgré les censures de Rome. Ce prélat publia une première apologie en 1724, et une seconde en 1727 (toutes deux ont été réunies en 1 vol. in-4°.); une lettre à l'évêque de Senez contre le concile d'Embrun; une lettre à un missionnaire de Tong-King sur la constitution, les miracles et autres objets; une autre, du 23 octobre 1736, à Soanen, contre les erreurs avancées dans quelques nouveaux écrits; une lettre au même sur les miracles du diacre Pâris, et une plus étendue à M. Colbert, sur le même sujet. Tous ces écrits furent successivement imprimés; nous n'avons pas besoin de dire dans quel esprit ils étaient rédigés. Varlet habita Amsterdam jusqu'en 1727; il résida ensuite à Schoonaw avec les chartreux fugitifs, puis à Rhynwick avec les religieux d'Orval, qui s'y étaient retirés. Il était en relation étroite avec les appelants français, qui lui envoyaient des fonds. Il vint même une fois très-secrètement en France, et logea chez l'évêque d'Auxerre, M. de Caylus, dans son château de Régennes. Le marquis de Fénélon, ambassadeur de France en Hollande, et M. d'Acunha, ambassadeur de Portugal dans le même pays, essayèrent de le ramener, dans une conférence qu'ils eurent avec lui au château de Zeyst; mais Varlet était trop attaché à son parti pour reculer. Il mourut, le 14 mai 1742, à Rhynwick près Utrecht, et fut enterré à Utrecht, dans une portion du cloître de l'église Sainte-Marie. On le regarde comme le fondateur du schisme d'Utrecht; et c'est principalement à ce titre qu'il est loué dans les *Nouvelles ecclésiastiques*. *Voy*. entre autres une Notice, sur lui, feuille du 8 juillet 1742, et son tes-

tament spirituel, feuille du 25 novembre suivant. P—c—T.

VARNIER, médecin, naquit à Vitry-sur-Marne, le 14 août 1709, d'une famille chez qui l'art de la médecine était presque héréditaire. Son trisaïeul était apothicaire; son bisaïeul chirurgien, et son grand-père médecin. Son père, sourd dès sa jeunesse, vécut sans embrasser de profession. Le frère aîné de celui-ci, médecin de Montpellier, mourut à Berlin, vers 1750. Les parents du jeune Varnier prirent peu de soin de son éducation. Confiné dans une petite pension, et voyant qu'on menait ses camarades, même plus jeunes que lui, chez le maître de latin, il y alla avec eux malgré ses parents. Ayant entendu souvent parler avec éloge de son grand-père le médecin, il conçut le dessein de suivre la même profession, et se rendit, en 1730, à Paris, où il étudia la médecine sous les meilleurs maîtres. En 1734, il se fit recevoir maître ès-arts à Avignon, et reçut le bonnet de docteur à Montpellier, en 1735. Pendant le cours de ses examens, il donna à la société royale de cette ville un Mémoire sur le sel essentiel du sang humain, par lequel, sans le savoir, il décidait une question qui avait partagé l'école pendant plus de quarante ans. Quelque temps après, il donna un second Mémoire sur une nouvelle méthode de faire le kermès minéral, qu'il regardait comme une rouille ou une érosion de l'antimoine par les sels alcalis, en sorte qu'au moyen d'ébullition réitérée, et avec le même alcali dégagé par la filtration et la résidence des parties corrodées de l'antimoine, il le réduisit tout en kermès, ce qui est moins coûteux et rend davantage. Ces deux Mémoires lui valurent des lettres de correspondant pour la chimie et la physique, lettres qui, à l'âge où il était, lui firent beaucoup d'honneur. Il revint à Paris, suivre quelque temps les hôpitaux, puis à Vitry, sa ville natale, qu'il a servie depuis cette époque avec le dévouement le plus inaltérable. Invité souvent à aller jouir ailleurs d'un meilleur sort, il refusa constamment. Mécontent de toutes les découvertes qu'il voyait dans les journaux, pour éviter la carie des froments, il rédigea un Mémoire sur cette matière, inséré au Journal de Verdun, juillet 1741. Il fit imprimer, en 1742, un autre Mémoire fort étendu sur l'usage de la saignée au bras des femmes en couches. Les trois derniers volumes des Consultations de M. Thieulier contiennent plusieurs exposés de maladies qu'il a rédigés, entre autres une discussion fort instructive sur l'hydropisie de poitrine (Voir le 2e. vol., pag. 356 et suivantes), parce qu'il y avait entre Thieulier et lui différence d'opinion sur la diagnostique. On reconnaîtra l'ouvrage du docteur Varnier dans ces volumes, par la date de Vitry, et les initiales V. D. M. M. Il visita toutes les eaux minérales de la Champagne, et en fit même venir chez lui pour les analyser : les résultats de ses analyses sont consignés dans son premier Mémoire pour servir à l'histoire naturelle de la province. En 1744 ou 1745, les journaux parlèrent beaucoup des moyens de dessaler l'eau de la mer : on admettait la distillation, et par cette voie, on n'obtenait qu'une liqueur amère impotable. Les registres de Varnier témoignent qu'il avait imaginé d'ajouter des sels alcalis dans l'eau avant de la distiller. Habitant loin de la mer, il ne put vérifier son opération; et ce secret a été donné depuis par

un Anglais, sous le nom de *Pierre infernale*, ou plutôt *Pierre à cautère;* car la pierre infernale, dont l'argent fin est la base, serait trop coûteuse. Au milieu de ses occupations médicinales, Varnier avait amassé une suite de trois mille médailles en argent et en bronze, et beaucoup d'antiquités, dont il fit les catalogues. Lors de la création de l'académie de Châlons, il fut un de ses membres les plus distingués, et l'enrichit de plusieurs Mémoires sur l'histoire naturelle de la Champagne. Il en a aussi fourni lui-même au Journal de médecine, qui, pour la plupart, sont imprimés : 1°. *Sur les pierres de la vésicule du fiel;* 2°. *sur les moyens de soulagement dans les petites véroles les plus fâcheuses;* 3°. *sur la maladie noire*, en plusieurs articles; 4°. *sur l'usage des sudorifiques dans les fluxions de poitrine;* 5°. *sur une fièvre gangreneuse guérie par le quinquina.* Il a laissé plusieurs autres Mémoires qui n'ont pas été imprimés. Cet homme laborieux mourut vers la fin du dix-huitième siècle J—B.

VAROLI (Constant), chirurgien, né à Bologne en 1543, fit ses études dans cette ville, et y enseigna ensuite l'anatomie avec beaucoup de distinction. Le pape Grégoire XIII l'ayant nommé son premier médecin, il se rendit à Rome; mais une mort prématurée (1575) l'empêcha de jouir long-temps de cet emploi honorable. Il avait acquis une grande réputation comme lithotomiste. Ce fut lui qui introduisit la méthode de disséquer le cerveau par la base. On a de lui : I. *Lettre sur les nerfs optiques et sur quelques autres nerfs observés dans la tête de l'homme, hors de l'opinion vulgaire*, Padoue, 1573, in-8°., et Francfort, 1591. Cet ouvrage, écrit en latin, est fort estimé. L'auteur avait fait une étude spéciale de l'origine des nerfs. L'éditeur, J.-B. Cartesio, y a joint des Lettres de Varoli et de J. Mercurialis sur le même sujet. II. *Sur la dissolution du corps humain*, en quatre livres, Francfort 1591, in-8°. La protubérance annulaire du cerveau a été consacrée à cet anatomiste, sous le nom de *Pont de Varole*. C'est à tort qu'il s'est attribué deux découvertes, dont l'une, celle de la valvule-ilio-colique, appartient à Achillini; et l'autre, celle des couches optiques, est due à Custachi. Z.

VARON (Casimir et non Christophe), né en 1761, s'adonna tout entier aux lettres et à l'étude des beaux-arts. Il fit un voyage en Italie, et se trouvait à Rome lors de l'assasinat de Bassville (*Voyez* Bassville, III, 509), le 13 février 1793. Beaucoup de Français, alors dans cette ville, furent obligés de se cacher ou de fuir, pour se dérober aux fureurs de la populace. Varon eut le bonheur d'échapper au massacre; mais dans une fuite précipitée, il lui fallut abandonner ses effets et le fruit de tous ses travaux. Revenu en France, il fut nommé membre de la commission temporaire des arts. Il occupait la place d'administrateur du département de Jemmapes, lorsqu'il mourut à Mons, le 8 déc. 1796, âgé de trente-cinq ans. On a de lui : I. *Étrennes du Parnasse*, années 1788 et 1789, formant chacune un volume petit in-12. Cette collection avait été commencée par Milliet, en 1770, puis continuée par Le Prevost d'Exmes (*Voy.* ce nom, XXXVI, 73) et autres. II. *Essai sur le paysage historique de la campagne de Rome*. Ces fragments sont imprimés dans la *Décade philosophique*, 1,

528; II, 24, 79; IV, 465, 534. Il a donné, dans le même journal, quelques Pièces de vers, entre autres une imitation de Tibulle. Varon a été le rédacteur des voyages de Le Vaillant (*V.* ce nom, ci-dessus, pag. 263). Toutefois c'est Legrand d'Aussy qui a mis la dernière main au *Second voyage*. Il est reconnu que Le Vaillant avait perdu l'usage de la langue française; des corrections sur épreuves auraient été insuffisantes ou trop dispendieuses. Le travail préliminaire de Varon était donc nécessaire, et je connais des personnes qui l'ont vu s'y livrer. Il n'y a au reste, dans cela, rien d'injurieux à la mémoire de Le Vaillant. Varon avait commencé une traduction des *Monuments inédits de Winckelmann;* mais ce qu'il en avait rédigé était parmi les papiers et porte-feuilles qu'il laissa en fuyant de Rome, en 1793. A. B—T.

VAROTARI (DARIO), peintre, né à Vérone en 1539, vint, jeune encore, s'établir à Padoue, où il fut le fondateur d'une école florissante. Avant de quitter Vérone, il avait pratiqué, pendant quelque temps, Paul Véronèse, dont il retint certains airs de ressemblance, quoique son goût général se soit certainement formé sur d'autres modèles. Son dessin est châtié, comme l'est ordinairement celui de l'école de Vérone; mais il a souvent la timidité des artistes de cette époque, qui, tout en donnant plus de *pastosité* à leurs contours que leurs maîtres, semblent craindre néanmoins, dans chaque ligne, de s'éloigner trop de leur exemple. Tel est le goût dans lequel sont exécutées ses peintures à Saint-Égide de Padoue. Dans quelques peintures qu'il a faites dans un âge plus mûr, il semble avoir voulu imiter des artistes plus modernes, tels que Paul Véronèse, et le Titien même, dans le dessin et spécialement dans les airs de tête; car, pour son coloris, il n'a ni la beauté ni la vigueur des peintres vénitiens, quoiqu'il soit vrai et harmonieux. Venise, Padoue, la Polésine possèdent de ses tableaux, qui sont peu nombreux. Parmi les élèves étrangers à sa famille qui sont sortis de son école, le Ridolfi cite Jean-Baptiste Bossoli, excellent peintre de portraits, dont il a écrit la vie. Dario mourut en 1596. — Claire VAROTARI, fille et élève du précédent, est célébrée par les historiens comme très-habile peintre de portraits. Celui qu'elle a fait d'elle-même plut tant aux grands-ducs de Toscane, qu'ils l'admirent au nombre des portraits qui composent le cabinet des peintres célèbres, dans la galerie de Florence. Le Boschini, dans son poème intitulé : *La Carta del navegar pittoresco*, donne à entendre qu'elle tint, à l'exemple d'Élisabeth Sirani, une école, d'où sont sorties une Catherine Taraboti et une Lucia Scaligeri, qui se montrèrent, comme elles, habiles à peindre le portrait. Claire Varotari vivait en 1660. — Alexandre VAROTARI, frère de la précédente, et comme elle élève de son père, naquit à Padoue en 1590, et fut l'honneur de cette école. Resté orphelin, jeune encore, il se rendit à Venise. Ce fut là qu'il reçut, du lieu de sa naisssance, le nom de *Padovanino*, qu'il conserva jusque dans sa vieillesse, et sous lequel on le désigne encore aujourd'hui. Les fresques que le Titien avait laissées à Padoue furent l'objet des premières études d'Alexandre Varotari; et les copies qu'il en tira dans un âge aussi tendre firent et font encore l'étonnement et l'admiration des plus habiles professeurs.

A Venise, il continua à faire de ce grand peintre le but de ses études; et peu-à-peu il parvint à en saisir si bien le caractère, que beaucoup de personnes le préfèrent à tous les autres imitateurs du Titien. Il sut parfaitement traiter tous les mêmes thèmes que ce maître : les nobles avec grâce, les forts avec vigueur, les héroïques avec grandiose; et c'est surtout dans ces derniers sujets qu'il l'emporte sur tous les imitateurs du Titien. Les *dames*, les *chevaliers*, les *armes*, les *amours*, et généralement les enfants, étaient les sujets que le Padovanino traitait de préférence, qu'il rendait le mieux, et qu'il introduisait le plus souvent dans ses compositions. On peut même y ajouter le paysage, qu'il a touché d'une manière admirable dans ses petits tableaux. Il a possédé à un haut degré la science du raccourci, et a peut-être donné le meilleur exemple de ce genre de peinture, dans les trois belles histoires tirées de la *Vie de saint André*, qu'il a peintes à Bergame, dans l'église sous l'invocation de ce saint; ouvrage d'un effet admirable, et dans chaque partie duquel il a su répandre une foule de beautés. Il a su également se rapprocher de son modèle dans la sobriété de la composition, le talent si difficile de ménager les demi-teintes, les oppositions, la couleur des chairs, la morbidesse et la facilité du pinceau. Mais le Titien n'en reste pas moins unique; et Varotari est à une grande distance de lui pour la vivacité et l'expression. On peut douter d'ailleurs que sa méthode de préparer les toiles et de les colorer fût la même que celles des autres élèves du Titien, puisqu'un grand nombre de ses tableaux ont poussé au noir, et que les ombres se sont renforcées ou altérées, ainsi qu'on le voit dans son *Christ mort*, de la galerie de Florence. Du reste il semble qu'il s'est conduit envers le maître qu'il avait choisi pour modèle comme le Poussin envers Raphaël, dont il n'atteignit point toute la perfection, et parce qu'il le ne put pas, et parce qu'il craignit de tomber dans la servilité. Les *Noces de Cana* passent pour son chef-d'œuvre. Ce tableau, que le Patin a fait graver dans ses *Peintures choisies*, fut placé d'abord à Padoue : maintenant il se trouve à Venise, dans le chapitre de la Charité. Les personnages en sont peu nombreux en proportion de la scène. La pompe des vêtements et de l'appareil du festin, les chiens, qui semblent vivants, à l'exemple de Paul Véronèse; la beauté des serviteurs, des femmes, dont les formes ont plus d'agrément et d'idéal que le Titien lui-même n'en a donné à ses figures, la grace de leurs mouvements, tout fait de cette composition un ouvrage du premier mérite. Néanmoins l'éclat et la fraîcheur des teintes n'y sont pas portés au même degré que dans les quatre tableaux de la *Vie de saint Dominique*, que l'on voit dans le réfectoire du couvent de Saint-Jean et Saint-Paul, et qui renferment en quelque sorte toute la fleur du style du Padovanino. Cet artiste, d'un talent si noble et si aimable, partagea son temps entre Venise et sa patrie. C'est dans ces deux villes seulement qu'il existe un grand nombre de ses tableaux publics. Lorsqu'on veut juger de ses ouvrages, il faut prendre garde que ce ne soient pas des copies; car ses élèves ont su l'imiter d'une manière si heureuse, que les professeurs vénitiens eux-mêmes ne discernent qu'avec peine leur pinceau

de celui du maître. Le premier de ses élèves est Barthélemi Scaligero. Viennent ensuite Jean-Baptiste Rossi, Jules Carpioni, le Maestri et le Leoni, qui ont soutenu dignement l'école qu'il a fondée. Le Musée du Louvre possède un dessin de Varotari, fait à la plume et lavé, représentant une *Réunion joyeuse de six personnes des deux sexes dans un jardin.* — Dario VAROTARI le jeune, fils et élève du précédent, est vanté par le Boschini, comme médecin, poète, peintre et graveur. Dans la table placée à la fin de son poème de la *Carta del Navegar*, il lui donne rang dans le Catalogue des amateurs, parce qu'il ne s'occupait point uniquement de peinture, et qu'il peignait plutôt pour faire des cadeaux à ses amis que pour tirer un gain de ses productions. On y trouve une liste d'ouvrages dont tout bon maître pourrait se contenter; et l'on y vante un certain nombre de portraits d'un empâtement excellent, disposés avec esprit, d'un goût exquis et dans la manière du Giorgion. Ce peintre florissait en 1660. P—s.

VARRON (*M. Terentius Varro*), consul romain, fameux par sa témérité et par le désastre de Cannes, était issu du sang le plus obscur et le plus vil de Rome. Fils d'un riche boucher, il avait exercé, sous son père, le métier auquel semblait l'avoir destiné la fortune, lorsque l'ambition s'empara de son ame turbulente et présomptueuse. Il crut qu'avec de l'or, il pouvait aspirer aux plus hautes fonctions; et quittant la tuerie pour les assemblées populaires et le barreau, il se fit connaître en peu de temps par ses déclamations furibondes contre les principaux de la république, par sa promptitude à épouser les querelles et à plaider les causes des derniers citoyens, enfin par l'ardeur extravagante avec laquelle il appuyait toutes les innovations. La populace, qu'il cajolait, se montra reconnaissante, et il parcourut rapidement la carrière des honneurs. Questeur, édile plébéien, édile curule, enfin préteur, il lui restait encore un pas à franchir. Une circonstance inattendue aplanit toutes les difficultés. Minutius, maître de la cavalerie sous le dictateur Fabius Maximus, intriguait sourdement pour se faire revêtir d'une autorité égale à celle de son général; et déjà un tribun en avait développé la proposition en pleine assemblée: mais il fallait, avant d'aller aux voix, que quelqu'un appuyât le projet. Varron seul eut le courage honteux de soutenir le tribun et d'exciter la multitude à voter contre le dictateur. La lutte ne fut pas longue, et la populace, qui haïssait Fabius, devint enthousiaste de celui qui se déclarait son antagoniste; elle attribua à l'orateur démagogue tout le mérite du plébiscite qui restreignait l'autorité d'un patricien odieux; et lorsque, peu après, les comices s'ouvrirent, il fut proclamé consul à l'unanimité. Non-seulement on le préféra à cinq candidats des premières familles de Rome, mais encore on le créa seul consul, afin qu'il présidât aux assemblées dans lesquelles on lui donnerait un collègue. Ce collègue fut Émile (L. Æmilius Paulus), qui avait déjà exercé le consulat l'an de Rome 535 (avant J.-C. 216). Tous deux entrèrent en charge au commencement de l'année 538 (avant J. C. 216), et quelques jours après partirent pour le midi de l'Italie, à la tête d'une armée de quatre-vingt-sept mille hommes, afin de s'opposer aux succès sans cesse croissants d'Annibal. Ce chef des forces carthaginoises,

après avoir emporté Sagonte en Espagne, avait franchi les Pyrénées, le Rhône, les Alpes; écrasé trois armées, battu trois consuls, et traversé la Péninsule Italique dans toute sa longueur. Orgueilleux de sa popularité ainsi que de la haine des nobles, et plus avide de gloire que capable de la mériter, Varron ne cessait d'invectiver contre l'impéritie et la lâcheté de ses prédécesseurs, principalement de Fabius; contre l'égoïsme des patriciens qui cherchaient à traîner la guerre en longueur; contre les aruspices et les augures, complices, disait-il, du sénat et d'Annibal. Il gourmandait son collègue, qui, fidèle disciple du temporiseur, évitait la bataille sans cesse offerte par le général carthaginois. Il jurait qu'en quelques jours il aurait anéanti toute l'armée ennemie, et balayé l'Italie infestée depuis trois ans de la présence des Barbares. Cependant Annibal, réduit à l'immobilité ou à des marches insignifiantes par la tactique prudente d'Émile, et ne pouvant en venir au combat qu'il appelait de tous ses vœux, manquant de vivres, manquant d'argent, et voyant ses alliés les Espagnols sur le point de passer au camp ennemi, commençait à craindre pour sa sureté et même songeait, dit-on, à s'enfuir dans les Gaules avec sa cavalerie. L'inexpérience et la légèreté de Varron le tirèrent de cette position critique. On était alors à Cannes, petite bourgade de la Daunie sur l'Aufide (aujourd'hui *Ufanto*). Impatient de terminer la guerre par un coup d'éclat, et irrité des insultes journalières de l'ennemi, qui osait poursuivre les Romains jusqu'aux portes du camp, il jura de combattre le lendemain (21 mai), et dès le matin, en effet, il fit avancer les troupes qui étaient sous ses ordres (1). Émile, obligé de le seconder, quoiqu'il n'approuvât nullement l'entreprise, suivit à regret avec ses soldats. Tout le monde sait quel fut le succès de cette bataille ou pour mieux dire de cette boucherie: soixante-dix mille Romains furent passés au fil de l'épée par cinquante mille Carthaginois; deux questeurs, vingt-un tribuns légionnaires, un grand nombre de préteurs et de consulaires, Émile lui-même, restèrent percés de coups sur le champ de bataille; quatre mille hommes environ échappèrent au massacre et se réfugièrent dans les villes voisines (*V.* Annibal). Varron se sauva, lui soixante-onzième, à Venusie. Les résultats de la victoire furent immenses pour les Carthaginois; ils lui durent, outre de riches dépouilles, des trésors, des habits, des vivres, de bons quartiers d'hiver, enfin des alliés. L'Italie méridionale se détacha de la cause des Romains; et Rome même pouvait avoir un siége à subir. Cependant Varron, après avoir rallié ou plutôt laissé rallier par deux de ses officiers, le jeune Scipion et Claudius, les faibles débris de l'armée, osa reparaître dans Rome. Là nul reproche ne lui fut adressé en public, nul visage ne s'arma de sévérité; le sénat vint en pompe au devant de lui et le félicita de n'avoir pas désespéré du salut de la république. On le prorogea même, l'année suivante (215 avant J.-C.; de Rome

(1) Le chevalier Folard regarde comme admirable l'ordre dans lequel il disposa son armée. Son grand tort fut d'avoir marché en avant, et d'avoir osé combattre en rase campagne contre un ennemi supérieur en cavalerie, malgré l'avis de son collègue Paul Émile. D'ailleurs, en hasardant le combat, il avait rempli les vœux du peuple et les ordres du sénat, qui, à son départ, lui avait recommandé de ne pas suivre l'exemple de Fabius, mais de le délivrer au plus tôt d'Annibal. Il commit cependant une grande faute en permettant à son infanterie victorieuse d'aller trop loin à la poursuite de l'ennemi qui se retirait. M—D j.

537), dans le commandement; mais on eut soin de ne lui confier que des entreprises de médiocre importance; encore y fit-il de nouveau preuve de maladresse et d'incapacité. Chargé d'aller demander des secours aux Campaniens, il leur peignit avec tant d'exagération le désastre des Romains, et sollicita leur coopération avec tant de bassesse, que ceux-ci, croyant la puissance romaine à jamais anéantie, se rangèrent, peu de temps après, sous les bannières d'Annibal. Depuis cette époque le nom de Varron ne se retrouve plus dans l'histoire. P—OT.

VARRON (*Marcus-Terentius Varro*), savant auteur latin, naquit à Rome l'an 116 avant l'ère vulgaire: cette date nous paraît plus probable que celle de 114 indiquée par Eusèbe, et que celle de 118 préférée par quelques modernes. La famille Terentia était plébéienne, mais ancienne: l'une de ses branches avait pris le surnom de Varron, depuis la guerre d'Illyrie où un ennemi ainsi appelé avait été pris par un Terentius. On croit qu'en langue sabine Terentius équivalait à *Mollis;* et l'on se fonde sur un texte cité par Macrobe, et dans lequel Varron lui-même rapproche le nom de Terentius de celui des Tarentins, fameux par la mollesse de leurs mœurs. Pour lui, il se distingua de bonne heure par une laborieuse activité: il suivit les leçons de Stilon à Rome, d'Antiochus d'Ascalon à Athènes, fit une étude particulière des poésies d'Ennius, et en même temps des doctrines philosophiques de l'Académie et du Portique: son maître, Antiochus (*V.* ce nom, II, 261), qui appartenait à la première de ces écoles, avait entrepris de la concilier avec la seconde. Cicéron, né dix ans après lui, eut à son tour les mêmes maîtres; devint, malgré cette différence d'âge, l'un de ses plus intimes amis; et le prenait volontiers pour son Aristarque: il lui a écrit plusieurs lettres, dont huit subsistent, et dédié ses Questions académiques, peut-être aussi son Traité de la République. De son côté, Varron a fait hommage à Cicéron de quelques-uns de ses livres sur la langue latine. Ils avaient des amis communs: Atticus, par exemple, et Pompée, pour lequel fut composé, à ce qu'assure Aulu-Gelle, l'un des livres de Varron. Celui-ci, à son retour d'Athènes, parut au barreau de Rome, fit les premiers pas dans la carrière politique, et prit pour épouse la fille de Fundanius. Il n'a point été un orateur fort célèbre; mais il a rempli honorablement et non sans péril des fonctions civiles et militaires. Après avoir été quelque temps associé aux fermiers des revenus de l'état, il fut élu triumvir, puis tribun du peuple: c'est lui qui nous apprend que, dans l'exercice de ces deux charges, il a scrupuleusement observé les lois et respecté la liberté des personnes. Il avait quarante-neuf ans, lorsque Pompée, chargé de faire la guerre aux pirates, lui confia le commandement d'une flotte grecque. On dit que, pour aller s'acquitter de cette mission, Varron tenta de traverser sur des ponts le détroit qui sépare l'Italie de la Grèce, entre Hydrunte et Apollonie. Parvenu, avec ses vaisseaux, sur les côtes de la Cilicie, il eut à soutenir un combat naval, où, remplissant à-la-fois les devoirs d'un soldat et ceux d'un capitaine, il sauta le premier dans un navire ennemi. Cette action courageuse lui mérita une couronne rostrale, que lui décerna Pompée; honneur jusqu'alors

sans exemple, et que depuis ce temps jusqu'à Vespasien, Agrippa seul a obtenu. Varron s'était aussi rendu fort recommandable par les soins qu'il avait pris des hommes qui montaient ses vaisseaux. Propréteur et gouverneur de la Cilicie, il avait pour secrétaire un affranchi de Seius, et pour questeur Septimius, auquel sont adressés les trois premiers livres de son traité de la langue latine. Quoiqu'il fût âgé de soixante-sept ans lorsque la guerre civile éclata entre Pompée et César, ses anciennes relations avec le premier l'entraînèrent dans son parti. Pompée eut trois lieutenants en Espagne : Afranius et Petreius dans la citérieure, Varron dans l'ultérieure. Toutefois, se défiant un peu de la fortune du chef qu'il servait, Varron s'était d'abord tenu en repos : on ne le voyait se mouvoir en aucun sens, et on l'entendait parler avantageusement de César, dont il avait aussi cultivé jadis l'amitié. Mais sur les nouvelles qu'il reçut de ce qui se passait dans les autres provinces espagnoles et à Marseille, il crut que le destin se déclarait pour Pompée, et commença de suivre le mouvement que les affaires lui semblaient prendre : *se quoque ad motum fortunæ movere cœpit*. Ce sont les expressions de Jules-César, qui raconte ensuite (*De Bello civ.*, II, 17-21) comment Varron leva des troupes, arma trente cohortes, en forma deux légions, rassembla de toute parts de l'argent, des bleds, des navires, et ne négligea aucun moyen de persuasion ni de contrainte pour entraîner toute sa province dans le parti de Pompée. De son côté, César accourut en Espagne, se rendit maître de la partie citérieure, et frappa l'autre d'un tel effroi, que les habitants et toute une légion romaine se donnèrent à lui. Ces défections déterminèrent Varron à regagner l'Italie; et lorsqu'il vit qu'on lui avait fermé les passages, il offrit de livrer au vainqueur la légion qui lui restait. Il suivit lui-même de fort près le messager qui faisait en son nom cette promesse, vint trouver César à Cordoue, et mit à sa disposition tout ce qu'il avait de vaisseaux, d'argent et de subsistances. A ces conditions, il lui fut permis de retourner à Rome, où il attendit la fin de la guerre d'Afrique. Après les derniers triomphes de Jules-César, il crut à propos de quitter la ville et de se cacher : ses maisons de campagne lui servirent d'asile. Il y reprit ses études, et n'osa reparaître à Rome que lorsqu'il eut appris avec quelle modération le dictateur usait de la victoire et de la puissance. Il devint l'ami d'Oppius, d'Hirtius, des autres confidents de César, et bientôt l'ami de César lui-même, qui lui confia le soin d'établir et d'arranger une bibliothèque publique : c'est du moins ce qu'on lit dans Suétone. Quelques auteurs supposent que Varron a été questeur en Gaule, l'an 47 ou 46 avant notre ère : ils se fondent sur une lettre où Cicéron recommande à Brutus, proconsul en cette contrée, le questeur Varron; mais, comme l'a observé Popma, l'usage n'était pas de charger un septuagénaire des soins d'une questure; et l'on a lieu de présumer qu'il s'agit d'un autre Varron, de celui qui, adopté par le personnage qui nous occupe, est appelé tantôt M. Terentius Varro Lucullus, tantôt M. Licinius Lucullus, jurisconsulte habile, qui, s'étant attaché à Brutus, fut une des victimes immolées par Marc-Antoine. Nous n'avons rien dit non plus d'un préten-

du consulat de notre Varron, ni de son proconsulat en Cilicie : le Varron qui a été consul en l'an 74 porte le surnom de Lucullus dans les fastes, et il est le seul du nom de Varron qui ait été, en ce siècle, investi de cette dignité ; d'un autre coté, les fonctions exercées dans la Cilicie, en 67, par le personnage auquel cet article est consacré, n'étaient pas celles de proconsul; elles lui avaient été confiées par Pompée, comme on l'a vu plus haut. Selon toute apparence, il n'en a jamais exercé d'autres que les fonctions que nous lui avons attribuées; et l'on peut assurer surtout, que depuis l'an 49, il ne s'est plus mêlé d'affaires publiques. Il n'en fut pas moins, en 42, à l'âge de soixante-quatorze ans, inscrit, par les triumvirs, sur la liste des proscrits. Ses anciennes relations avec Pompée, avec Cicéron; son mérite personnel et ses richesses avaient attiré sur lui les regards et l'animosité d'Antoine. Il possédait des bergeries, des haras, des parcs et de spacieux pâturages : ses troupeaux hivernaient en Apulie, et passaient l'été sur les monts voisins de Reate ou Rieti. On lui connaissait des habitations rurales très-belles et très-productives, une à Cume, près de celle de Cicéron, une autre à Tusculum, une troisième à Pomptinum, une plus magnifique située aux bords du Casin, et dans laquelle on admirait particulièrement une volière. Antoine s'empara de cette quatrième maison de campagne : il la pilla, et ce fut là probablement que Varron perdit ses livres et une partie de ses propres écrits. On avait une très-haute idée de ses richesses littéraires : « Il ne manquera rien à votre bibliothèque, lui avait écrit Cicéron, s'il y a dans la même enceinte un jardin. » Nous citons ce texte, parce que l'étendue et la valeur de cette bibliothèque y sont mieux attestées que par des paroles de Pline l'Ancien, où il s'agit plutôt des ouvrages que Varron avait composés. Mais dans une autre épître, Cicéron parle d'une dépense à laquelle il ne pourrait suffire quand il posséderait les trésors de Varron. Ces mots qui exprimeraient une extrême opulence, s'appliquent-ils au Varron qui est resté le plus célèbre? Cela est fort douteux; car, outre celui que nous avons distingué par le surnom de Lucullus, et qui périt atteint par les proscriptions triumvirales, il existait plusieurs Romains du même nom, un entre autres qui était tribun du peuple, et qui conçut une frayeur mortelle des effets que pouvait amener cette homonymie : Helvius Cinna venait d'être victime d'une pareille méprise. L'auteur du traité de la langue latine était réellement poursuivi : il dut son salut à l'amitié de Calenus (*V.* ce nom, VI, 618), qui le recueillit et lui procura un asile secret et sûr dans une maison où Antoine venait souvent loger, sans être tenté d'y faire aucune recherche. Le nom de Varron fut enfin rayé, on ne sait trop par quels moyens, de la liste fatale; et il passa dans une retraite paisible les quinze dernières années de sa vie, occupé de travaux littéraires, environné d'hommes instruits, auxquels il offrait l'usage de sa bibliothèque, et qui profitaient encore plus de sa riche érudition. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il avait, selon Aulu-Gelle, écrit quatre cent quatre-vingt-dix volumes ou livres; et Pline dit qu'il continuait d'en composer quatre ans plus tard. Le nombre et la variété des sujets qu'il a traités lui ont fait donner le nom

de Πολυγραφώτατος (Polygraphissime). Il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année. Il ne faut pas prendre à la lettre les mots de Valère-Maxime : *Sæculi tempus æquavit* (sa vie a rempli un siècle). On fixe le plus ordinairement sa mort à l'an 27 avant J.-C.; et cette date nous paraît préférable à celles de 30, 29, 28 et 26, qui ont été aussi indiquées. Il ne reste aucun document précis sur cet article. Ce qui subsiste des Œuvres d'un si laborieux et si fécond écrivain tiendrait en un seul volume. Peut-être quelques-uns de ses écrits avaient-ils disparu de son vivant : il en a péri bien davantage dans le cours des siècles et par les causes assez mal connues qui nous ont ravi tant d'autres monuments de l'antiquité littéraire. C'est sans assigner de preuves positives que Machiavel, Cardan, et après eux Naudé, ont accusé particulièrement le pape Grégoire VII d'avoir fait brûler les livres de Varron; mais il en est dont en effet nous ne connaissons plus que les titres : *Musique*, *Polyandrie*, *Tricipitina*, *De Æstuariis*, etc. A quelques mots ou quelques lignes près, on a aussi tout-à-fait perdu ceux qui concernaient l'astrologie, les augures, les théâtres, les bibliothèques, les familles troyennes, les commencements de Rome, la vie de l'auteur; et beaucoup d'autres Traités, auxquels il faut joindre un corps d'Annales. Il nous reste un peu plus de débris, quoiqu'ils soient bien exigus encore, des Lettres de Varron, de ses Questions épistolaires, de ses vingt-cinq livres d'Antiquités des choses humaines, des seize d'Antiquités des choses divines, et de ce qu'il avait écrit sur le culte des dieux, sur la philosophie, sur les comédies de Plaute, sur d'autres poésies, etc. Un ouvrage assez étendu, qui était intitulé *Semaines* ou *Images*, et qui contenait, à ce qu'il semble, des Éloges d'hommes illustres, n'est tant soit peu connu que par la mention que Symmaque en a faite, et par deux ou trois pages sur le nombre Sept, qu'Aulu-Gelle a pris soin d'en extraire. Varron avait laissé de plus des livres logistoriques : c'étaient apparemment des mélanges de philologie et d'histoire; du moins on en jugerait ainsi par les fragments que nous en ont conservés Aulu-Gelle, Censorin, Macrobe, Servius et d'anciens grammairiens. On a pu recueillir une plus longue suite d'extraits de sa Satire Ménippée, pas assez néanmoins pour faire connaître le plan, les détails et les caractères de cette composition. En parlant des satires, Quintilien dit que Lucilius avait précédé Varron, mais que celui-ci a travaillé dans le genre plus ancien, dont Ménippe (*V.* ce nom, XXVIII, 310) était l'inventeur. Ce genre exigeait ou admettait le mélange du sérieux au plaisant, des vers à la prose, du grec au latin, des traits originaux à des citations ou à des parodies. Cicéron estimait cette production de son ami Varron, et la considérait comme un poëme. Pétrone, Sénèque, Lucien, Julien, parmi les anciens, et les auteurs du *Catholicon d'Espagne*, chez les modernes, se sont exercés dans ce même genre, sur lequel on peut consulter les Dissertations d'Isaac Casaubon, de Dacier et de Hauptmann. Il existait aussi des Épigrammes versifiées par Varron; mais nous ne donnons point ici une liste complète de ses écrits : la seule transcription des titres alongerait beaucoup trop cet article; et nous ne nous arrêterons qu'aux deux ouvrages dont il reste des parties

considérables. L'un est le *Traité de la langue latine*, qui se composait de trente-quatre livres, où il s'agissait d'abord de l'origine des mots, puis des déclinaisons et des conjugaisons, en troisième et dernier lieu, de la syntaxe. Sept de ces livres nous sont parvenus, sauf des lacunes, savoir : le quatrième et les six qui le suivent, avec des fragments des autres, aussi bien que d'un second Traité sur la même matière, qui était adressé à Marcellus, et qui se divisait en sept livres au moins. Quelque instructifs que soient les restes de ces ouvrages, et surtout du premier, on doit fort souvent se méfier des étymologies de Varron. Quintilien dit qu'à cet égard, il s'était donné tant de licences, que toutes celles qu'on voudrait prendre après lui devraient sembler pardonnables. En effet, plusieurs de ces origines, comme celle de *Parca à partu*, sont pleinement chimériques, ainsi que l'ont remarqué quelques auteurs modernes, particulièrement Banier. C'était une sorte d'esprit national qui suggérait à Varron ces hypothèses étymologiques : il ne voulait laisser venir du grec que le moins possible de mots latins. Ces livres ont été imprimés à Venise, en 1474, in-fol.; et cette édition a passé pour la première. Celles qui ont été annoncées sous les dates de 1471 et 1472, ne sont point datées, et nous sembleraient moins anciennes. Il en a paru, avant 1557, environ vingt-cinq autres, entre lesquelles on distingue celles de Parme, 1480; de Brescia, 1483; de Venise, 1492; et chez Alde, 1491, 1513, 1527; toutes in-fol., et avec les Traités de quelques autres anciens grammairiens. Les éditeurs étaient Pomponius Lætus, Nic. Perotto, Mich. Bentini, J.-B. Pio. Le texte a été revu depuis par Antoine Augustin, Vertramius Maurus, Jos. Scaliger, les Estiennes, Turnèbe, Ausone Popma, Denis Godefroy, Gasp. Scioppius, aux soins desquels on doit les éditions de Rome, 1557; de Lyon, 1563; Paris, 1565, 1566, 1569, 1581, in 8°.; Saint-Gervais, 1602, in-4°.; Dordrecht, 1619, in-8°. L'une des plus nouvelles et des meilleures est celle qui fait partie de la Collection de Deux-Ponts, 2 vol. in-8°., publiés en 1788. Il vient d'en paraître une à Berlin, in-8°, par les soins de M. L. Spengel : on annonce qu'elle contient des variantes recueillies dans plusieurs anciens manuscrits, spécialement dans ceux que possède la Bibliothèque royale de Paris. L'autre ouvrage qui nous reste de Varron est son Traité d'Agriculture, composé par lui à l'âge de plus de quatre-vingts ans, adressé à sa femme Fundania, et partagé en trois livres, qui traitent de l'art du cultivateur, des troupeaux et de l'économie rurale. Il a été compris dans le Recueil : *Rei rusticæ scriptores*, imprimé, pour la première fois, à Venise, chez Janson, en 1470, in-fol., et dont les éditions se sont fort multipliées jusqu'à nos jours : Reggio, in-fol., 1482; Bologne, 1494, même format, avec de nouvelles Leçons recueillies par Phil. Beroalde; Venise, chez les Aldes, 1514, in-4°.; Florence, chez Phil. Junte, in-4°., 1515; Lyon, Séb. Gryphe, 1541, in-8°., avec des corrections et des explications par Pierre Vettori; Paris, Rob. Estienne, 1543, in-8°.; Heidelberg, chez Commelin, in-8°., 1595;.... Leipzig, 1735, in-4°., par les soins de J.-Matth. Gesner; et dans la même ville, 1773, in-4°., avec des additions dues à Ernesti; Manheim, 1781, in-12; Deux-Ponts,

1787, in-8°.; Leipzig, 1794-97, in-8°., avec les notes de J.-Gottl. Schneider, jointes aux Commentaires précédents. Les deux ouvrages de Varron et les fragments de ses autres livres ont été plus ou moins complétement rassemblés, dans les éditions de Henri Estienne, 1569, 1573, 1581, et de Leyde, 1601, in-8°., sans les Traités d'agriculture de Caton, de Columelle, de Palladius, etc. Ses trois livres sur ce sujet ont été traduits en allemand, par J.-Fréd. Meyer, Nuremberg, in-8°., 1774, 1781; en italien, par Fr. Soave; en français, par Saboureux de La Bonnéterie (*Voyez* ce nom, XXXIX, 444). On aurait pu former un recueil utile des opinions les plus remarquables de Varron, en histoire, en littérature, en philosophie et en matières religieuses. Il divisait les temps passés en trois séries : l'une tout-à-fait inconnue, jusqu'au premier déluge; la seconde fabuleuse, jusqu'à la première olympiade; et la troisième historique. C'est lui qui a fixé la fondation de Rome à l'an 753 avant notre ère, hypothèse adoptée par la plupart des chronologistes modernes (1). Il croyait que l'usage du papier ne s'était introduit chez les Grecs qu'après la conquête de l'Égypte par Alexandre. Il a confondu la poétesse Myro avec le sculpteur Myron; et ce n'est pas le seul détail erroné qui se rencontre dans le peu qui nous reste de ses savants écrits. L'étude des sciences mathématiques l'avait long-temps occupé; et l'on assure que le cardinal Strozzi possédait un manuscrit de son Arithmétique, qui n'a pourtant jamais été publiée; mais on sait qu'il avait laissé aussi des Traités de géométrie, d'architecture et d'astronomie. Il a fait mention d'un prétendu changement considérable dans la grosseur, la couleur, la figure et les révolutions de la planète Vénus. Ses travaux philosophiques n'étaient que de simples essais aux yeux de Cicéron, qui lui écrivait à ce propos : « C'est assez pour inspirer le goût de cette science ; c'est trop peu pour l'enseigner. » Quoique Varron ait parlé de toutes les sectes, on ne sait pas très-bien à laquelle il appartenait. Fort souvent on le rattache à l'ancienne académie; d'autres le font purement stoïcien; Huet le revendique pour l'académie moyenne ; Brucker assure au contraire qu'on a tort de l'accuser de scepticisme, et ne voit dans les paroles qu'on a prises pour un aveu de l'incertitude des connaissances humaines qu'une censure de la folie des hommes et de leur négligence à rechercher la vérité. L'attention de Varron s'était principalement portée sur les doctrines et les institutions religieuses; il en avait profondément étudié l'histoire. Il élevait à six mille le nombre des dieux que les divers peuples avaient adorés, et il y comprenait trois cents Jupiters. Il distinguait trois théologies, la mythique, la physique et la politique; c'est-à-dire celles des poètes, des philosophes et des hommes d'état. La sienne propre était fort vicieuse, selon saint Augustin, qui en avait fait un sérieux examen. Tout en proclamant l'unité de Dieu, il ne concevait ce Dieu suprême que comme l'ame du monde, et divisait cette ame en plusieurs parties qui étaient autant de divinités. Il trouvait bon que les hommes éminents se

(1) On trouve, dans la quatrième édition du Tacite de Dureau de Lamalle, un nouveau développement des preuves de l'exactitude de cette date donnée par Censorin, d'après l'ouvrage de Varron.

eussent issus des dieux, que le peuple ignorât certaines vérités, et qu'on lui enseignât des erreurs. Mais les imperfections des ouvrages de Varron ne l'ont point empêché de recevoir les hommages de ses contemporains et de la postérité. Cicéron loue son vaste savoir, l'exactitude et l'utilité de ses recherches: « Nous étions, lui dit-il, étrangers et presque égarés au sein de notre propre ville : vos livres nous ont appris à nous reconnaître nous-mêmes, et nous ont introduits en quelque sorte dans notre patrie; ils nous ont dévoilé son origine, ses époques, sa topographie, ses lois sacrées et civiles, sa discipline militaire, tout le système de ses institutions divines et humaines. » Atticus avait composé et fait lire à Cicéron un panégyrique de Varron. Quand Asinius Pollio construisit et embellit une bibliothèque, il y plaça l'image d'un seul homme vivant; ce n'était pas celle d'Auguste : c'était celle du plus docte écrivain de Rome, ancien lieutenant de Pompée. Toutefois on n'admirait pas le style de Varron autant que son savoir; il avait laissé à son ami Cicéron toute la gloire de l'éloquence. Aussi voyons-nous qu'au siècle suivant, Quintilien, après avoir exalté son érudition, son habileté, ajoute que ses livres enseignent mieux l'histoire de l'antiquité que l'art d'écrire. Il a été bien plus durement critiqué par Rhemmius Palémon, si nous en croyons Suétone. Un autre grammairien, Terentianus Maurus, le qualifie sans restriction *vir doctissimus undequaque*. Aulu-Gelle le compare à Nigidius Figulus (*V.* XXXI, 284); et Servius dit que Nigidius était plus fort en littérature, Varron en théologie. Les ouvrages de celui-ci ont été lus avec fruit par les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles : Lactance le déclare le plus savant des Latins, et même des Grecs; Arnobe tient à-peu-près le même langage, et saint Augustin s'étonne qu'il ait pu à-la-fois tout lire et tant écrire: « Non, dit-il, personne n'a porté dans les recherches savantes plus d'ardeur, plus d'attention, ni plus de sagacité. » Quant aux auteurs modernes, ils n'ont guère pu l'apprécier que par les témoignages des anciens : nous remarquerons cependant que Scioppius lui reprochait des archaïsmes et des néologismes; que Bayle ne le jugeait pas aussi crédule qu'on le croirait en lisant certains contes puérils extraits de ses écrits; que Gédoyn ne reconnaissait parmi les Romains que trois hommes dignes du titre d'érudits : Varron, Cicéron et Pline le naturaliste; qu'enfin Laharpe trouve qu'il avait fait à-peu-près pour Rome ce que Pausanias a fait pour la Grèce : rapprochement qui peut sembler étrange; car l'unique ouvrage de Pausanias se réduit à des descriptions de lieux et d'objets d'art, accompagnées de traditions historiques, ou de notions archéologiques, tandis que les innombrables volumes de Varron embrassaient presque toutes les connaissances acquises de son temps, grammaire, poétique, histoire, philosophie, politique, navigation, agriculture, arts du dessin et doctrines religieuses. Les notices rédigées par M. Hanckius, Vertramius, Aus. Popma, G. S. Vossius, Alb. Fabricius, sur la vie et les écrits de Varron, se trouvent en très-grande partie dans les éditions de ses œuvres.

D—N—U.

VARRON (*P. Terentius Varro Atacinus*), poète latin, contemporain des premiers triumvirs, naquit vers l'an de Rome 672 (av.

J.-C., 82), à Narbo Martius (Narbonne) selon les uns, ou dans la petite ville d'Atax suivant les autres (1). Il serait aujourd'hui impossible de dire avec certitude s'il était d'origine romaine ou du moins italienne (2); s'il appartenait à la même famille que le précédent; ou si, esclave et ensuite affranchi de quelque membre de la maison Térentia, il avait pris les noms de son ancien maître; enfin s'il vint de bonne heure en Italie. Cependant comme la Narbonaise était, longtemps avant l'époque de sa naissance, province romaine, et que, conformément au système de colonisation suivi avec persévérance par le sénat, nombre de citoyens romains s'étaient établis dans cette contrée opulente et avantageusement située pour le commerce, nous sommes portés à croire que, né d'un père romain, le jeune Térentius fut, dès son adolescence, envoyé à Rome pour s'y livrer à l'étude des lettres et de l'éloquence. Mais l'art d'Hortensius et de Cicéron eut moins d'attrait pour lui que la poésie. Il y consacra entièrement ses veilles, et contribua puissamment, avec Lucrèce et Catulle, à la faire sortir de l'enfance. Il débuta par la traduction en vers du poème des Argonautes d'Apollonius de Rhodes, et le publia sous le titre de Jason, donnant ainsi à l'ouvrage le nom du héros principal, et peut-être indiquant par ce changement qu'infidèle quelquefois à l'humble rôle de traducteur, il modifiait l'auteur original. Prenant ensuite un essor plus élevé, il osa entreprendre un poème épique, et pour comble d'audace il s'empara d'un sujet contemporain, la victoire de César sur les Séquaniens, et la soumission de ce peuple au peuple-roi. Il est vrai que ce sujet, éminemment national, et palpitant encore de l'intérêt du moment, offrait des chances presque infaillibles de succès. Aussi le poème *De Bello Sequanico* fut-il reçu avec enthousiasme; un poète contemporain, Hostius, donna, à l'exemple de Varron, un poème épique sur la *Guerre d'Istrie*; et plus tard Virgile imita beaucoup de passages de ces deux poètes dans son Énéide. Cependant, autant qu'il est permis de juger sur des renseignements incomplets et vagues une œuvre qu'on n'a pas sous les yeux, on sent que la guerre qui fait le sujet de l'ouvrage est peu importante par elle-même et par ses résultats. Lucain, Silius, furent mieux inspirés lorsqu'ils choisirent parmi les sujets d'épopée qu'offraient les annales romaines,

(1) On peut même, en adoptant la première opinion, expliquer l'*agnomen* Atacinus, Narbonne étant située à l'embouchure d'une petite rivière nommée Atax (aujourd'hui l'Aude), dans la Méditerranée. Cependant il est rare que les *agnomina* dérivent ainsi du nom d'un fleuve et non de celui d'un pays, d'une ville; et nous avouons que la seconde hypothèse, nous semble de beaucoup préférable, quoique opposée au système de Wernsdorf (*Poetæ latini minores*) et à celui de Rhuneken, qui regarde l'existence de la ville d'Atax comme fort douteuse. Il ne faut point parler de la misérable conjecture de Ferd. Lampinet, qui veut qu'Horace ait écrit *Atacinus* pour *Datacinus* ou *Ditacinus*, et qui en conclut que Varron était de Ditatium, dans la grande Séquanaise. A ceci nous répondrons, 1°. que ces aphérèses dans les noms propres sont sans exemple; 2°. que dans cette hypothèse, Varron serait incontestablement Gaulois d'origine; car les Romains, à l'époque de sa naissance, n'avaient point de colonies dans la Séquanaise, et alors comment aurait-il chanté l'asservissement de sa patrie au joug des Romains? C'est cependant là dessus que Lampinet fonde son opinion, partagée par dom Payen (*Voy.* leurs articles, et la *Biblioth. séquanoise* de l'un et de l'autre).

(2) On peut remarquer cependant que, selon toutes les apparences, s'il eût été d'origine gauloise, on aurait joint à son nom celui de Gallus. Quel pays avait donné naissance à un barbare, pouvait sembler important à savoir; mais quelle ville dans ce pays avait été son berceau, c'est ce que l'on affectait d'ignorer. Ainsi les noms de *Publius Syrus*, *Terentius Afer*, *Terentianus Maurus*, et mille autres sont des noms d'esclaves nés en Afrique, en Syrie, en Mauritanie; *Tyrius*, *Uticensis* sont des noms d'hommes libres, et par conséquent de Romains.

l'un, la guerre civile de César et de Pompée, l'autre l'invasion d'Annibal, et cette fatale série de batailles qui mit Rome à deux doigts de sa perte. Ensuite comment introduire le merveilleux dans la relation d'un fait entrepris et accompli sous les yeux de la génération contemporaine? Outre cette grande composition, qui place Varron parmi les poètes les plus remarquables du grand siècle de Rome, il publia encore trois ouvrages didactiques en vers, savoir : 1°. une Chorographie ou Description des lieux, dans laquelle il paraît qu'il parlait de la terre et du ciel; 2°. les *Libri Navales*, ou Chants sur la navigation et les dangers qui menacent les marins (3); 3°. enfin l'*Europe* ou *Europe*, car nous ignorons complétement s'il y chante la fille d'Agénor ou la partie du monde à laquelle la princesse fugitive donna son nom. Il nous semble probable que ce dernier morceau était un épisode du poème de la Navigation, épisode publié séparément pour sonder le goût du public, et ensuite réuni à tout l'ouvrage. Varron avait aussi composé des Élégies, dans lesquelles il chantait sa maîtresse sous le nom supposé de Leucadie; des Épigrammes et diverses poésies fugitives. Enfin il s'était essayé dans le genre satirique. Mais il paraît qu'il n'avait que médiocrement réussi. Horace lui fait son procès en deux mots (4). Mais Ovide et Properce parlent de ses autres ouvrages avec éloge. Il est fâcheux que le temps nous ait privés de ses œuvres. Il n'en reste aujourd'hui que quelques fragments insérés par Wernsdorf dans sa collection des *Poetæ latini minores*, tom. v, pag. 1335, etc. La Chorographie se trouve dans l'Anthologie de P. Burmann, tom. II, pag. 335 et suiv. Nous transcrirons ici, à cause de sa singularité, le double distique suivant. Il est dirigé contre un certain Licinus, esclave barbier d'Auguste, et ensuite affranchi, qui avait possédé d'immenses richesses, et auquel on avait élevé un mausolée magnifique sur la voie *Salaria*.

Marmoreo Licinus tumulo jacet; at Cato parvo,
Pompeius nullo. Credimus esse Deos?
Saxa premunt Licinum; levat altum fama Catonem,
Pompeium tituli. Credimus esse Deos (5).

Anthol. lat., tom. I, pag. 205.

On a aussi regardé Varron comme l'auteur d'un morceau de soixante-un vers sur les éclipses de soleil et de lune, morceau que nous possédons encore; mais les taches qui déparent ce fragment, auquel, du reste, on ne peut contester quelque mérite, ne permettent pas de l'attribuer à un écrivain du siècle d'or de la littérature latine; et nous

(3) Wernsdorf argumente de la composition des *Libri Navales*, pour prouver que notre auteur était natif de Narbonne, quoique né à Atax; comme si les connaissances géographiques et nautiques qu'il déploya dans ses ouvrages, n'avaient pu être acquises que dans une ville maritime!

(4) *Hoc erat, experto frustrà Varrone Atacino,*
Atque quibusdam aliis, meliùs quod scribere possem,
Inventore minor.

Hor., lib. I, sat. X, v. 45 seqq.

(5) « Licinus repose dans une tombe de marbre, Caton dans une urne mesquine; Pompée n'a pas de cercueil : y a-t-il des dieux? » — « Ces marbres écrasent Licinus; Caton et Pompée, l'un à force de gloire, l'autre à force de grandeurs, sont dans les cieux. Il est des dieux. » J'ai donné à cette épigramme le nom de double distique, au lieu de celui de quatrain, parce que je la regarde comme composée de deux épigrammes, chacune de deux vers. Il me semble que l'indignation dicta la première sans que l'auteur songeât à rien ajouter au distique. Plus tard l'idée contraire se présenta à lui; et plus juste que precedemment, il se réfuta lui-même et réhabilita des dieux, comme Claudien dans cette tirade célèbre qui commence son poème contre Rufin. Je crois même que la ponctuation du second vers est vicieuse, et qu'au lieu de *Credimus esse deos?* il faut lire *Credimus esse deos!* avec la marque de l'exclamation : en français : « et nous croyons qu'il est des dieux! »

croyons devoir, avec Gérard Meerman et M. Schœll (*Hist. de la litt. rom.*, tom. I, pag. 273, éd., Paris, 1815), en rapporter la composition à Sisebut, roi des Visigoths en Espagne, de l'an 612 à l'an 620 de l'ère chrétienne. — On ignore les autres particularités de la vie de Varron, ainsi que l'époque de sa mort : mais les auteurs de l'*Histoire du Languedoc* l'ont confondu (*V.* tome I[er]., 31) avec le fameux grammairien M. Terent. Varron, quand ils disent qu'Atacinus fut employé par Pompée dans la guerre contre les pirates. On trouvera quelques renseignements sur Varron d'Atax, dans Ovide, *Amours*, liv. I, élég. XV, v. 21; Properce, liv. II, élég. XXV, v. 85; Quintil., liv. X, ch. I. D. Rivet a inséré une Notice sur Varron Atacinus dans l'*Histoire littéraire de la France*, I, 108-14.

P—OT.

VARTAN *le Grand*, prince de Daron en Arménie, de la race des Mamigonéans, né vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, gouverna l'Arménie avec le patriarche Sahag, son oncle, pendant l'interrègne qui commença l'an 415 de J.-C., après le départ du roi Schahpour, fils de Iezdedjerd I[er]., souverain de la Perse. Trois ans après, ils allèrent à la cour de Bahram V, fils et successeur de Iezdedjerd, et en obtinrent pour roi Ardaschès ou Ardaschir, fils de l'un de leurs derniers princes. Mais Ardaschès opprima tellement ses sujets, qu'au bout de six ans, accusé devant Bahram de trahison et de tyrannie, il fut rappelé et renfermé, vers l'an 428. Bahram ne donna point de successeur à ce prince, qui fut le dernier des Arsacides en Arménie, où sa race avait régné cinq cent quatre-vingts ans. Il y envoya un *Marzban* (*gardien de la frontière*), pour gouverner la partie la plus considérable et la plus belle du royaume, dont le reste était sous la dépendance des empereurs de Constantinople. Vartan continua néanmoins, sous ce gouvernement, de tenir le premier rang parmi les princes arméniens, et de commander les troupes, avec le titre de *sbarabied*. L'Arménie jouit de quelques années de tranquillité; mais Iezdedjerd II, roi de Perse, ayant voulu contraindre les Arméniens et les peuples du Caucase à renoncer à la religion chrétienne pour embrasser celle de Zoroastre, leur envoya, en 442, un de ses généraux avec beaucoup de prêtres et de soldats pour les convertir par la persuasion ou par la force. Plusieurs princes arméniens furent arrêtés et conduits en Perse, où on les fit périr. Cependant la nation entière, animée par les exhortations du patriarche Joseph, refusa de renoncer à la foi chrétienne. Irrité de cette résistance, Iezdedjerd fit amener à sa cour, chargés de fers, en 450, le marzban Vasag, le sbarabied Vartan et plusieurs autres princes arméniens qui avaient rendu de grands services à la Perse, et combattu pendant plus de deux ans, contre les Huns, au-delà des portes caucasiennes. Ses menaces les déterminèrent à abjurer le christianisme en présence du roi, et à pratiquer le culte des mages. Content de leur soumission, Iezdedjerd les renvoya en Arménie; mais les persécutions et les ravages dont Vartan fut témoin le firent rougir de sa faiblesse. Il s'enfuit du camp des Persans, alla se jeter aux pieds du patriarche pour obtenir le pardon de son apostasie, et jura devant lui, ainsi que tous ceux qui avaient partagé sa faute, de vain-

cre ou de mourir pour la foi de ses pères. Son zèle se communiqua à plusieurs chefs de la nation arménienne. Bientôt, à la tête de cent mille guerriers, il tailla en pièces les Persans, brûla les temples qu'ils avaient élevés, et fit périr dans les supplices les apostats. Cette insurrection aurait pu rendre à l'Arménie son indépendance, sans la mort de l'empereur Théodose II, dont Vartan et ses alliés avaient réclamé l'appui. Réduits à leurs propres forces, ils ne laissèrent pas de secourir les Albaniens victimes aussi des vexations du roi de Perse : mais tandis que Vartan triomphait des Persans, sur les bords du Cyrus, délivrait l'Albanie, ouvrait le défilé de Derbend, et appelait les Huns comme auxiliaires; le marzban Vasag, jetant le masque, renonçait au christianisme, se joignait aux ennemis de sa patrie, et entraînait, par son exemple, plusieurs princes arméniens. A la nouvelle de cette défection et des malheurs qu'elle provoque, Vartan accourt de l'Albanie, et dévaste à son tour les possessions de Vasag et des autres apostats; mais attaqué par des forces supérieures, il fut vaincu sur les bords du Deghmod dans la province d'Ardaz, près des frontières de l'Adzerbaïdjan, l'an 451, et périt glorieusement avec la plupart des princes. Son frère Hmaïcag eut le même sort; peu de temps après, l'Arménie entière subit le joug des vainqueurs, et les personnages les plus illustres, emmenés en Perse, y furent martyrisés. Le perfide Vasag reçut, l'année suivante, le prix de sa trahison. Devenu suspect au monarque qu'il avait si bien servi, il fut condamné à mort.—VARTAN *le Petit*, arrière-petit-fils de Hmaïcag, frère de Vartan, se révolta contre les Persans, s'empara de la ville de Tovin, l'an 571, tua le marzban Souren, et se rendit indépendant avec l'appui de l'empereur de Constantinople. Il vainquit, sur les bords du lac d'Ourmiah, une armée persanne envoyée contre lui par le roi Khosrou-Nouschirwan; mais, malgré les secours qu'il reçut, pendant plusieurs années, des empereurs grecs, il ne put résister aux forces et aux talents du général Bahram Tchoubin (depuis roi de Perse). Les chefs arméniens se divisèrent, et leur pays se soumit de nouveau à la Perse. A—T.

VARTAN (1), *Vertabied* ou docteur arménien, qui tient le premier rang parmi les savants que l'Arménie a produits, florissait dans le treizième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui : I. Une *Histoire d'Arménie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1267 de J.-C. On y trouve de nombreux et curieux renseignements sur les contrées voisines. Comme il possédait plusieurs langues orientales, il avait été à même de consulter plusieurs archives et monuments de l'antiquité. Ses récits sont appuyés sur le témoignage des mages, des prêtres païens, des auteurs juifs, persans et arabes. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé, et les manuscrits en sont fort rares. La bibliothèque du couvent arménien à Venise en possède un exemplaire; mais celle du roi, à Paris, n'en a que des extraits et des fragments cités dans les livres de cette communauté, et dans divers auteurs. II. Des *Fables* dont une partie est de

(1) M. Chahan de Cirbied, dans ses *Recherches curieuses sur l'hist. ancienne de l'Asie*, ajoute à ce nom celui de *Vanagan*, et M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires histor. et géograph. sur l'Arménie*, donne à Vartan le surnom de *Paraserpertsi*.

son invention, et les autres sont imitées d'Ésope. Elles ont été publiées sous ce titre : *Choix de Fables arméniennes du docteur Vartan*, accompagné d'une traduction littérale en français, par J.-M. Saint-Martin, Paris, 1825, gr. in-8°. III. Des *Poèmes*, l'un écrit à la demande du patriarche Narsès, *contre le démon auteur de la chute du premier homme*; les autres *sur la faiblesse de la nature humaine; sur la venue du Christ, et sur le jugement dernier.* IV. Des *Commentaires sur l'Ancien Testament*, sur le Cantique des Cantiques, sur Daniel. V. *Remarques* écrites par ordre de Hayton, roi d'Arménie, *sur quelques passages des Livres sacrés.* VI. *Explication de divers passages de l'Écriture.* VII. Des *Homélies.* VIII. *De l'eau qui ne doit point être mêlée dans le calice.* IX. *Profession de foi*, où l'auteur déclame avec véhémence contre les vices. X. *Lettre* et réponse, par ordre du roi Hayton, à quelques objections proposées par le légat du pape Innocent IV. XI. *Lettre en réponse*, par ordre du patriarche Narsès, à la lettre écrite par Innocent IV, à Hayton, roi d'Arménie. On attribue aussi à Vartan un petit Traité géographique sous ce titre : *Géographie courte et abrégée, faite par le vertabied Vartan, le nouvel interprète de l'Écriture, et le second illuminateur :* mais c'est plutôt l'ouvrage d'un de ses disciples; car il y est parlé du monastère de Kaloudsor, où Vartan passa les dernières années de sa vie jusqu'à sa mort, l'an 1271, et de son tombeau dans l'église de Khorvirah, près d'Erivan. Quoique cet ouvrage manque d'ordre et de méthode, il est fort intéressant et fort utile pour la géographie de l'Arménie. L'édition qui en a été publiée à Constantinople, en 1728, par Diratsou-Mourad, est mal exécutée et pleine de fautes en tous genres. Il en existe à la Bibliothèque royale à Paris un manuscrit d'après lequel M. Saint-Martin a donné la traduction de la géographie de Vartan, accompagnée de notes, dans le tome II de ses *Mémoires sur l'Arménie.* Tous les autres ouvrages de Vartan que nous avons cités, à l'exception de son Histoire d'Arménie, se trouvent aussi parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi. A-T.

VARTAN HOUNANIAN, archevêque arménien de Leopol en Pologne, naquit en 1644 à Tokat dans l'Arménie turque, et partit de son pays natal, en 1665, à la suite d'un légat envoyé par le patriarche d'Edchmiadzin ou des Trois Églises, à Leopol, où la congrégation de la propagande de Rome avait, depuis quelques années, fondé un collége dirigé par les Théatins, pour l'éducation des jeunes Arméniens catholiques. Quoique Vartan fût déjà diacre, l'amour de l'étude le détermina à se séparer du légat, et à devenir élève pontifical du collége des Théatins. Les élèves de cette maison représentaient alors des tragédies arméniennes, telles que la *Mort de César*, la *Mort d'Hérode*, *Pulchérie*, les *Proverbes de Salomon*, etc. Vartan Hounanian y joua lui-même, en 1668, le rôle du roi Tiridate, dans une tragédie de *Sainte Ripsime*, composée probablement par le P. Pidou, qui était alors supérieur de ce collége (*Voy.* PIDOU DE SAINT-OLON, XXXIV, 293). L'esprit et le zèle que Vartan manifesta dans ses études fixèrent sur lui l'attention de la cour de Rome; il parcourut rapidement tous les de-

grés de la prêtrise, et après la mort de l'archevêque arménien Nicolas Torosowicz, il fut élevé au siége pontifical de Leopol. Il s'y montra constamment attaché à la saine doctrine catholique; et les efforts qu'il fit pour la répandre parmi les Arméniens de la Pologne furent couronnés d'un plein succès. Il convoqua à Leopol un synode provincial, qui se tint le 20 octobre 1689, et il le présida conjointement avec l'archevêque de Césarée, Jacques Cantelmi, nonce apostolique en Pologne. Vartan Hounanian et ses prosélytes y déclarèrent renoncer entièrement à toute dépendance du patriarche de la Grande-Arménie, et leur réunion à l'Église romaine y fut consommée. Ce prélat mourut dans les premières années du dix-septième siècle. Nous avons tiré ces détails du *Journal asiatique*, seconde année, où M. Saint-Martin a donné l'analyse de la tragédie de Sainte Ripsime. A—T.

VARTOMANUS (*Ludovicus*), ou plutôt Louis Varthema ou Barthema, gentilhomme bolonais, et patrice romain, fut un voyageur célèbre, dans le XVIe. siècle. Il est presque inconnu dans le nôtre, parce que l'abbé Prévost et ceux qui ont écrit l'histoire des Voyages ont négligé de parler du sien, quoiqu'il soit un des plus importants pour l'histoire de la géographie et pour l'histoire en général, attendu qu'il décrit presque toutes les contrées de l'Orient, au commencement du seizième siècle, et à une époque antérieure, pour plusieurs d'entre elles, aux conquêtes des Mahométans. Louis Barthema partit de Venise, se rendit en Égypte, en Arabie, en Perse, dans l'Inde, en deçà et au-delà du Gange, dans les îles de l'Archipel oriental, et aux Moluques, puis sur la côte orientale de l'Afrique, au cap de Bonne-Espérance; de là à Lisbonne, et ensuite à Rome. Il dédia son Voyage, ou, comme il l'appelle lui-même, son Itinéraire, à la célèbre Agnesina Feltria Colonna, comtesse d'Albi et duchesse de Tagliocozzo. Il paraît qu'il avait d'abord écrit cet ouvrage en italien vulgaire; mais cette version originale est aujourd'hui perdue. Il fut traduit en latin, et même imprimé en un volume in-folio, qui semble avoir été inconnu à Archangel Madrignan, puisqu'il le traduisit de nouveau en cette langue. Cette version fut insérée dans la Collection de Grynæus. Cependant Christophe de Arcos, prêtre de Séville, ayant obtenu une traduction latine, dédiée à monseigneur Bernardino, cardinal Carvajal di Santa Croce, plus exacte et faite sur l'original italien, la traduisit en espagnol; et c'est d'après cette version espagnole que Ramusio a donné ce Voyage en italien, et l'a inséré dans sa Collection. Au défaut de l'original qui est perdu, les différentes traductions de l'Itinéraire de Louis Barthema, en latin, en italien et en espagnol, devront être soigneusement comparées entre elles pour donner une édition de cet important voyage. C'est par cette raison qu'il nous paraît utile de présenter, par ordre chronologique, une liste de toutes les éditions qui sont parvenues à notre connaissance. La plus ancienne est, nous croyons, celle qui est sans date, ni nom de ville, in-folio, qui a servi à la traduction espagnole, puisque la souscription dit qu'elle a été faite *auspiciis cultissimi celeberrimique Bernardini Carvajal*, etc. Le titre de cette traduction est *Ludovici, patricii Romæ, novum Itinerarium*

Æthiopiæ, Ægypti, utriusque Arabiæ, Persiæ, Syriæ et Indiæ citrà ultràque Gangem. On cite d'après la *Biblioth. crofstiana* une édition de Rome de 1510, qui est, dit-on, la première, et est intitulée : *Itinerario di Ludovico de Varthema nell' Egitto, nellaSurria, nella Arabia, nella Persia, nella India e nella Etiopia, stampato Guilliereti e Ercole di Nani.* La traduction d'Archange Madrignan est intitulée : *Ludovici, patritii romani, Itinerarium novum Æthiopiæ, Ægypti, utriusque Arabiæ, Persidis, Syriæ ac Indiæ ultrà citràque Gangem, latinè redditum ab Archangelo Madrignano monacho caravallensi*, 1511, in-folio. On cite ensuite une édition faite à Venise en 1518, et une autre imprimée à Rome, en 1519, par Guillereti Loreno. La traduction de Madrignan fut insérée dans Grynæus, *Novus Orbis*, 1532, page 64, et 1555, page 162 (1). On remarquera que, dans ces deux traductions, le nom de famille de l'auteur n'était pas révélé. Il se trouve dans la traduction italienne faite par Ramusio sur la traduction espagnole, édition de 1550, p. 168, et édit. de 1613, p. 147; ce titre est ainsi conçu : *Itinerario di Lodovico Barthema Bolognese.* Nous ignorons si Ramusio a fait sa traduction italienne d'après la version espagnole manuscrite ou imprimée; mais l'édition de cette traduction que nous trouvons mentionnée dans un recueil bibliographique, si la date indiquée est exacte, est très-postérieure à la première édition de Ramusio. Nous la transcrivons ici telle que nous la trouvons : *Barthema (Ludovico) Itinerario, en la qual se halla mucha parte de la Ethiopia, Egypto y las tres Arabias, Syria, y la India, traducido por Cristoval de Arcos*, Séville, 1576, in-fol. On indique aussi une édition italienne de Venise, 1589, in-12, et une autre édition faite à Nuremberg, 1610, in-12. Ce Voyage a, dit-on, été traduit aussi en allemand; mais nous ne pouvons indiquer les titres de ces traductions que nous n'avons pas vues. La traduction française de Jean Temporal, faite sur le texte italien de Ramusio, est, comme toutes celles de cet ignorant traducteur, pleine de fautes grossières. Barthema ne donne point la date de son départ de Venise, ni de son retour à Rome; mais on peut conjecturer, d'après les dates qu'il indique, dans son avant-dernier livre, qu'il était dans l'Inde en l'an 1507, et se trouvait de retour en Europe au commencement de l'année 1508. Nous nous proposons de faire connaître en détail, dans notre Histoire générale des voyages, la relation de Barthema, curieuse et instructive, à cause de l'époque de sa publication et de la multitude de pays parcourus par ce voyageur. W—R.

(1) On lit 262, parce que la page 100 est numérotée 200, et ainsi des suivantes par erreur.

VARUS (*Quintilius*), général romain, était d'une famille plus illustre par ses emplois que par l'antiquité de sa noblesse. Son père avait combattu sous les drapeaux de Brutus, à Philippes, et, ne voulant pas survivre à la perte de la liberté de Rome, s'était fait tuer par un affranchi. Varus n'en parvint pas moins à la faveur d'Auguste, qui le déclara consul avec Tibère, pour l'an 739 (13 ans av. J.-C.). Il fut fait ensuite proconsul de Syrie, et après la mort d'Hérode, il appuya les droits d'Archelaüs, son fils, au trône de

Judée, et châtia sévèrement ceux qui s'étaient soulevés contre ce prince (*V.* Josèphe, *Histoire des juifs*). L'histoire nous vante cependant la douceur de ses mœurs; mais, comme M. Stapfer l'a remarqué, sa douceur, selon toute probabilité, n'était autre chose qu'une funeste indulgence pour les complices de ses rapines, et pour tous les citoyens de Rome qu'il avait intérêt à obliger. Varus, dit un écrivain contemporain (*Velleius-Paterculus*), était entré pauvre dans la Syrie riche, et il sortit riche de la Syrie pauvre. Nommé gouverneur de la Germanie, il s'occupa moins du soin de surveiller des peuplades guerrières et jalouses de leur liberté, que du projet insensé de les plier à de nouvelles institutions, calquées sur celles des Romains. De la multitude de légistes dont il était entouré constamment, aucun n'aperçut ou n'osa lui représenter le danger d'une pareille entreprise. Le mécontentement des Germains favorisa le dessein qu'avait Arminius d'affranchir son pays du joug de Rome. Varus fut averti par Segeste, roi des Cattes, de toute la conspiration : « Faites-moi arrêter, lui dit ce fidèle allié des Romains, avec Arminius et les autres principaux chefs; le peuple n'osera rien entreprendre, et vous aurez le temps ensuite de distinguer les innocents des coupables » (Tacite, *Annal.*, I, 55). La présomption ou la loyauté de Varus lui fit mépriser cet avis important. Plein d'une confiance aveugle dans Arminius, il se laissa conduire avec l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie, où elle fut attaquée à l'improviste. Les Romains, entourés d'ennemis, se défendirent pendant trois jours; mais leur valeur dut céder au nombre. Varus, déjà blessé, ne voulut point survivre à la honte de sa défaite, et se tua, l'an 9 de l'ère chrétienne (*V.* ARMINIUS, II, 480, et GERMANICUS). Les Romains n'avaient point éprouvé un pareil revers depuis la défaite de Crassus par les Parthes. Auguste en l'apprenant tomba dans le désespoir, et pendant plusieurs mois il ne cessa de s'écrier avec l'accent de la plus vive douleur : *Q. Varus, rends-moi mes légions* (*V.* AUGUSTE, III, 42). W—s.

VARUS (ALFENUS). *V.* ALFENUS.

VASARI (GEORGES), peintre et écrivain pittoresque, naquit à Arezzo, en 1512, dans une famille qui depuis long-temps n'avait cessé de cultiver les arts. Il était arrière-petit-fils de Lazare Vasari, qui fut élève et imitateur en peinture de Pierre de la Francesca; et petit-fils d'un autre Georges Vasari qui, dans la fabrication des vases de terre cuite, rappela l'exemple des anciens par les formes, les bas-reliefs et le brillant du vernis. On conserve encore plusieurs de ces essais dans la galerie de Florence. Quant au jeune Vasari, Michel-Ange, André del Sarto, et autres artistes célèbres l'instruisirent dans le dessin; ce furent le Priore et le Rosso qui le dirigèrent dans la peinture. Mais sa véritable école fut Rome, où le conduisit le cardinal Hippolyte de Médicis, auteur de toute sa fortune, puisque c'est par lui qu'il obtint la protection de cette famille, qui le combla de richesses et d'honneurs. Après avoir dessiné tous les ouvrages de son premier maître, de Raphaël et des meilleurs peintres de cette école, qui se trouvaient à Rome, ainsi que les plus beaux marbres antiques, il se forma un style dans lequel on reconnaît la trace de ces diverses études, mais où l'on ne

peut méconnaître sa prédilection pour Michel-Ange. Devenu habile peintre de figures, il fut en outre un très-habile architecte, le premier peut-être de son temps, et il réunit en lui ces connaissances diverses, qu'à l'exemple de Raphaël possédèrent Perino del Vaga, Jules Romain et les élèves de ces grands maîtres. Il put aussi lui seul présider aux travaux d'une grande fabrique quelconque, et y disposer dans les intérieurs les figures, les grotesques, les paysages, les stucs, les dorures et tout ce que demandait l'ornement d'un palais. C'est ainsi qu'il commença à se faire connaître dans toute l'Italie, et qu'il fut employé à peindre en divers endroits et dans Rome même. Il exécuta de nombreux travaux dans la chartreuse des Camaldules, et dans divers monastères des Olivétains; dans celui de Rimini, un tableau de l'*Adoration des Mages*, et diverses fresques dans l'église; dans celui de Bologne, trois sujets tirés de l'Histoire sainte, qui ornent le réfectoire, avec d'autres décorations; mais spécialement dans celui de Naples, dont non-seulement il distribua le réfectoire d'après les bonnes règles de l'architecture, mais qu'il décora magnifiquement de peintures de tous genres et de stucs. Il employa une année entière à ces derniers travaux, pour lesquels il se fit aider par un grand nombre de jeunes gens; et ces travaux furent les premiers, comme il le dit lui-même, qui, dans cette cité, donnèrent l'idée du goût moderne. On voit d'autres peintures de lui à Ravenne, à Saint-Pierre-de-Pérouse, au Bois près d'Alexandrie, à Venise, à Pise, à Florence, à Rome: les plus importantes qu'il ait faites dans cette dernière ville sont celles qui se trouvent dans divers endroits du Vatican et dans la salle de la Chancellerie. Ce sont des fresques dont les sujets sont tirés de la vie de Paul III, et que lui avait ordonnées le cardinal Farnèse, qui lui inspira aussi l'idée d'écrire la vie des peintres, qu'il publia par la suite à Florence. Mis en crédit par ces travaux, appuyé de l'estime et de l'amitié de Michel-Ange, et recommandé surtout par la multiplicité de ses connaissances, Vasari fut invité par le grand-duc de Florence Côme Ier. à se rendre à sa cour. Il s'y transporta, en 1553, avec toute sa famille, quand les peintres et artistes dont la concurrence aurait pu être dangereuse pour lui avaient cessé de vivre ou n'étaient plus en état de travailler. Il présida aux vastes travaux que le prince ordonna, et parmi lesquels on ne saurait oublier le *Palais des Offices*, qui est mis au nombre des plus beaux que possède l'Italie, et le *Palais vieux* divisé en appartements nombreux, tous peints et ornés, comme une habitation royale, par Vasari et ses élèves. Il y a un de ces appartements dont chaque pièce porte le nom d'un des personnages de la famille de Médicis, et où sont peintes les principales actions de sa vie. C'est un de ses ouvrages les plus louables; on distingue surtout la chambre de Clément VII, dans laquelle il a représenté ce *Pape couronnant l'empereur Charles-Quint*; d'autres tableaux rappellent ses vertus, ses victoires et ses actions les plus mémorables. Dans ce travail, le génie et le goût de l'artiste le disputent à la magnificence et au luxe du souverain. On peut voir dans ce qu'il a écrit de sa propre vie jusqu'en 1567, et que son continuateur a poussée jusqu'à l'époque de sa mort, tous ses

autres ouvrages, les uns durables pour églises et appartements, les autres temporaires pour funérailles, pour fêtes, et qu'il serait trop long de rappeler en détail. Comme peintre, s'il n'existait de lui que quelques-unes de ses peintures du Palais vieux, *la Conception* dans l'église de Saint-Apostolo de Florence, que le Borghini loue comme son meilleur ouvrage, la *Décollation de saint Jean* dans l'église de ce saint à Rome, le *Festin d'Assuérus* aux bénédictins d'Arezzo, quelques *portraits* que Bottari ne craint pas de comparer aux plus beaux du Giorgion, et autres peintures dans lesquelles il voulut faire preuve de tout son talent, sa réputation eût été bien plus grande: mais il voulut trop faire, et le plus souvent il sacrifia le fini à la célérité. Voilà pourquoi, bien que bon dessinateur, toutes ses figures ne sont pas correctes, et souvent toute la peinture languit par la grossièreté des couleurs et leur peu d'empâtement. Le vice dans lequel il tombe presque continuellement, c'est de peindre de pratique : cette méthode, qui peut être lucrative pour l'artiste, en ce qu'elle lui permet de s'abstenir de faire des études, est tout-à-fait nuisible à l'art, qui tombe nécessairement dans la manière, c'est-à-dire dans l'altération de la vérité. C'est surtout dans les ouvrages qu'il a voulu exécuter avec vitesse, ou qu'il a confiés à d'autres, que ces défauts ne peuvent échapper à l'œil le moins exercé. Il s'en excuse en plusieurs endroits de ses écrits; et ce qui a pu donner lieu à ces apologies, ce sont les reproches que lui attirèrent les peintures de la salle de la Chancellerie, qu'il ne mit que cent jours à exécuter, afin de remplir les intentions du cardinal ainsi qu'il le dit lui-même ; comme s'il n'eût pas mieux valu s'excuser alors auprès du cardinal, et le prier de se servir d'un autre peintre, que d'être réduit à demander pardon à la postérité et à la prier de ne pas le condamner pour ses erreurs. On peut attribuer encore ces apologies aux représentations de ses amis, parmi lesquels Annibal Caro ne se lassa jamais de lui remontrer tout le tort qu'il faisait à sa réputation par cet excès de vitesse. Comme il présida long-temps aux nombreux travaux que le grand-duc Côme Ier. et le prince don François exécutèrent à Florence, et qu'il s'y fit aider par un grand nombre de jeunes gens, ses élèves, c'est à lui qu'on attribue généralement cette dureté de style qui forme un des principaux caractères de l'école florentine à cette époque et depuis lui. Toutefois ce style ne fut maintenu et entièrement adopté que par quelques-uns de ses élèves, et particulièrement par François Morandini, surnommé le Poppi, du lieu de sa naissance; par Jean Stradan, né en Flandre, et par Jacques et François Zucchi. Mais si l'on considère Vasari comme écrivain pittoresque, sa renommée s'agrandit beaucoup. Il écrivit sur les préceptes de l'art, sur la vie des artistes, et il y ajouta quelques opuscules moins connus sur ses *apparats* et sur ses peintures. Il se décida à cette entreprise d'après les encouragements du cardinal Farnèse et de Paul Jove, auxquels se joignirent Annibal Caro, Molza, Toloméi et d'autres gens de lettres de la cour. Le premier projet était qu'il rassemblât des notices sur les artistes ; Paul Jove devait ensuite les rédiger ; mais lorsque l'on vit que Vasari était un excellent écrivain, capable de rédiger

très-bien ces Notices, et de se servir des termes techniques mieux que Paul Jove lui-même, il resta chargé de tout le fardeau de l'entreprise. Ayant terminé son livre, en 1547, il se rendit à Rome; et tandis qu'il était à peindre chez les Olivétains, le P. D. Gio. Matteo Faetani, abbé du monastère, s'occupa à revoir son ouvrage et à le faire entièrement transcrire; et vers la fin de l'année, il fut envoyé à Annibal Caro pour qu'il le lût. Cet illustre savant l'approuva comme écrit correctement et dans un bon esprit, et se borna à y desirer en quelques endroits un style moins travaillé et plus naturel. Après avoir fait disparaître ces défauts, Vasari fit, en 1550, imprimer son ouvrage à Florence, par le Torrentino, en deux volumes. Il fut beaucoup aidé dans cette édition par le P. Miniato Pitti, aussi religieux olivétain. Vasari, après la publication de son livre, se plaignit *de ce que beaucoup de choses, sans qu'il sût comment, y avaient été introduites ou retranchées à son insu et pendant son absence*. Il y a lieu de croire que s'étant attiré la colère d'un grand nombre d'artistes par la révélation de beaucoup d'anecdotes odieuses, il chercha à s'en excuser ainsi du mieux qu'il put. Mais qui pourrait s'imaginer que les nombreux passages qu'il a retranchés de sa seconde édition, qui est un ouvrage presque entièrement nouveau, fussent tout simplement des jugements portés, *sans savoir comment*, par d'autres, et non pas plutôt, pour la plupart, des erreurs commises par lui-même? De quelque manière que la chose se soit passée, Vasari eut le temps de corriger son ouvrage, de l'augmenter et de le réimprimer, après y avoir ajouté les portraits des artistes. Depuis la publication de la première édition, il avait puisé de nouvelles lumières dans les manuscrits du Ghiberti, de Dominique Ghirlandajo, et de Raphaël; lui-même, en parcourant l'Italie, s'était procuré un grand nombre de notices. Lorsqu'il se décida à réimprimer son livre, il fit, en 1566, un nouveau voyage, ainsi qu'il le raconte dans la Vie de Benvenuto Garofalo. Il revit tous les ouvrages qu'il avait déjà vus, et recueillit de nouvelles lumières de plusieurs amis dont il a cité les noms, relativement aux artistes de Furli et de Vérone. A la manière dont il a inséré ces notices dans ses Vies, il y en aurait intercalé beaucoup d'autres, si l'effet avait répondu à ses soins. C'est pourquoi il se plaint, au début et à la fin de la vie du Carraccio, de n'avoir pu être instruit de toutes les particularités concernant un grand nombre d'artistes, ni obtenir leur portrait. Il prie qu'on veuille bien accueillir ainsi son ouvrage; car, dit-il, *J'ai fait ce que j'ai pu, ne pouvant faire ce que j'aurais voulu*. Cette seconde édition, sortie des presses des Juntes, parut en 1568. Le Borghini, et surtout le P. D. Silvano Razzi, camaldule, eurent une grande part aux nombreuses additions qui renferment de si beaux passages de philosophie et de morale chrétienne, qu'on ne peut attribuer à Vasari. Toutefois il ne paraît pas qu'ils se soient occupés de la révision du livre sous le rapport de la correction du texte et de la critique. Il est rempli d'erreurs non-seulement de construction, mais de noms et de dates; et quoiqu'il ait été réimprimé à Bologne, en 1648; à Rome, en 1759, avec les notes et les corrections de Bottari; à Livourne et à

Florence, en 1767, avec de nouvelles notes du même; à Sienne, avec les notes et les corrections du P. Della Valle; et à Milan enfin, dans la Collection des classiques italiens, il reste encore une foule de nouvelles corrections à faire dans la nomenclature et la chronologie des artistes. Tel est le reproche réel et mérité que l'on peut adresser à Vasari. Tous ceux qu'on lit dans un si grand nombre de livres sont, pour la plupart, exagérés par des écrivains piqués du silence de Vasari, ou du jugement qu'il porte de tel ou tel artiste de leur pays. On lui a opposé des passages de la première édition qu'il avait retranchés de la seconde; on lui a fait un crime de quelques laids portraits, comme si on eût dû mettre sur lui ce qui était la faute de la nature; on a interprété dans un mauvais sens ses expressions les plus innocentes; on a voulu donner à entendre que, pour relever ses Florentins, il avait négligé tous les autres Italiens, comme si, pour célébrer la gloire de ces derniers, il n'eût pas voyagé et recherché ce qui les concernait, quoique souvent sans y réussir, comme il le dit lui-même. Cependant les écrivains de toutes les écoles en ont agi envers lui comme ont fait envers Servius les commentateurs de Virgile. Tous en disent du mal, et tous en profitent. Si l'on supprimait ce qu'il a recueilli sur les peintres anciens des écoles vénitienne, bolonaise et lombarde, que connaîtrait-on aujourd'hui de leur histoire? Il faut donc lui savoir beaucoup de gré de ce qu'il a dit, et ne pas trop lui en vouloir de ce qu'il a tu. Si ses jugements paraissent quelquefois injustes envers les peintres des autres écoles, il ne faut pas l'accuser pour cela de méchanceté ni d'envie, comme l'observe fort bien Lomazzo. Il a protesté qu'*il a fait tout ce qui dépendait de lui pour dire la vérité, ou du moins ce qu'il regarde comme la vérité*; et il suffit de le lire sans prévention: on est obligé de le croire. On voit un homme qui écrit comme il sent. Il dit également du bien de ses amis, et de Baldinelli et de Zuccaro, qui étaient ses ennemis. Il dispense d'une main égale et le blâme et la louange aux Toscans et aux autres. Ses jugements tiennent en général à ses principes. Il regardait Michel-Ange comme le plus grand peintre qui eût jamais existé, et le dessin comme la partie la plus essentielle de l'art, ne faisant nul cas de la beauté du coloris ou de l'idéal des formes. Voilà d'où procèdent quelques-unes des opinions qu'on lui reproche sur le Bassan, sur le Titien et sur Raphaël lui-même. Mais n'est-ce pas là plutôt le résultat de son éducation qu'un effet de sa méchanceté? Il n'en est pas moins le père de l'histoire pittoresque, dont il nous a conservé les monuments les plus précieux. Élevé dans les meilleurs temps de la peinture, il a perpétué jusqu'à nous les enseignements de ce beau siècle. En lisant ses Vies, il semble qu'on assiste aux conversations des artistes dont il nous rappelle la mémoire. Il plaît, non-seulement par les choses, mais par la manière dont il les dit. Son style est clair, simple, naturel et tissu de ces mots techniques nés dans Florence, et que ne dédaignerait pas la plume la plus habile. En un mot, si l'on découvre en lui quelque affection tenant à son éducation, ou quelque mouvement d'amour-propre, ce ne sont pas là des défauts capables de diminuer en rien

le mérite d'un ouvrage qui restera toujours comme modèle, lorsque l'on voudra écrire sur les arts. Il ne faut point oublier non plus une autre obligation importante que les arts ont à Vasari : c'est l'académie de dessin fondée par ses soins à Florence, vers l'an 1561, et d'où sont sortis un grand nombre d'artistes du premier ordre. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : l'*Annonciation* et la *Passion de Notre-Seigneur J.-C.*; et cinq dessins : I. Les *Corybantes qui font retentir l'air du son de leurs instruments, en accompagnant la déesse Ops, assise sur un char traîné par des lions*, dessin de forme ovale, à la plume et lavé. Il a été exécuté dans une des salles du palais ducal à Florence, gravé dans l'*Etruria pittrice*, et amplement décrit dans les *Ragionamenti* de Vasari. II. *Léon X donnant l'investiture du duché d'Urbin à son neveu Lorenzino de Médicis*. III. *Léon X conférant à son frère Julien de Médicis les droits de citoyen romain et le titre de gonfalonier de l'Église*. Ces deux dessins, de forme octogone, à la plume, lavés et rehaussés de blanc, ont été exécutés dans le palais ducal, et décrits dans les *Ragionamenti*. IV. Dessin à la plume et lavé, du *Plafond de la salle dite de Côme de Médicis, père de la patrie*, qui est exécuté dans le palais ducal à Florence. Il est divisé en treize cadres, dont les intervalles sont ornés d'arabesques. Dans celui du milieu, le peintre a représenté *Côme revenant d'exil, et messer Rinaldo degli Albizzi, quoique son ennemi déclaré, allant à sa rencontre*. V. Dessin à la plume et lavé, du plafond de la salle dite de Côme Ier., peint dans le même palais et divisé en autant de compartiments que le précédent. Dans le milieu, Vasari a représenté les *Bannis florentins amenés devant le grand-duc Côme Ier., après la déroute de Montemurlo*. On trouve dans les *Ragionamenti* la description détaillée des sujets de ces deux plafonds. Le Musée du Louvre a eu en sa possession une *Sainte Famille*, qui a été reprise par l'Autriche, en 1815, et une autre *Sainte Famille*, qui fait actuellement partie du musée de Grenoble. Vasari mourut en 1574. Tous ses écrits ont été recueillis dans l'édition des classiques italiens, publiée à Milan. Ils forment 16 volumes in-8°., enrichis des portraits des artistes gravés à l'eau-forte. On avait commencé à Paris, en 1803, la publication d'une traduction française des *Vies des peintres, sculpteurs et architectes les plus célèbres, par G. Vasari*. Il n'en a paru que deux volumes, in-8°. P—s.

VASBOURG ou VASSEBOURG (Richard), archidiacre de l'église de Verdun, né à Saint-Mihiel, fit ses études au collége de la Marche à Paris, et y fut successivement, dans l'espace de trente ans, boursier, régent, procureur et principal. Il fit imprimer à Verdun, en 1549, les *Antiquités de la Gaule Belgique, depuis Jules César jusqu'à son temps*. Cet ouvrage est écrit de bonne foi, mais avec trop de crédulité. Il devrait porter le titre d'Histoire générale de l'Europe, puisqu'on y trouve les Vies des papes, des empereurs et des rois, avec beaucoup de faits qui ne regardent pas la Belgique. Cependant on doit à l'auteur la conservation de quelques pièces et monuments précieux. Son système sur l'origine de la maison de Lorraine a été réfuté par Leibnitz, Lemire, Vignier, et même par le P. Benoist de Toul,

dans son *Origine de la très-illustre maison de Lorraine.* Z.

VASCO DE QUIROGA, premier évêque de Michoacan, dans l'intendance de Valladolid, nouvelle Espagne. Ce vertueux prélat, qui vivait au commencement du seizième siècle, et que les indigènes appellent encore leur père (*Tata don Vasco*), eut plus de succès en protégeant les malheureux habitants du Mexique que le vertueux évêque de Chiapa, Barthélemi de Las Casas. Quiroga devint surtout le bienfaiteur des Indiens tocarques, dont il encouragea l'industrie. Il prescrivit à chaque village indien une branche de commerce particulière. Ces institutions utiles se sont conservées jusqu'à nos jours. La mémoire de ce vertueux prélat est vénérée depuis deux siècles et demi par les Indiens. Il mourut en 1556 au village d'Umapa. Ses cendres reposent à Pasmaro, sur les bords du lac de ce nom, dans la province de Valladolid. Voy. *Essai politique sur la nouvelle Espagne*, Paris, 1811, in-8°. B—P.

VASCO. *Voy.* BALBOA et GAMA.

VASCOSAN (MICHEL DE), né à Amiens, où son père était fourbisseur, quitta de bonne heure la maison paternelle, et vint à Paris pour s'y livrer à l'imprimerie. Il épousa Catherine Badius, fille de Josse Badius (*V.* ce nom, III, 201, 202), et se trouva ainsi le beau-frère de Robert Estienne et de Jean de Roigny. Il imprimait dès 1530, et eut le titre d'imprimeur de l'université, puis celui d'imprimeur du roi. Ses impressions se recommandaient sous tous les rapports : le choix des ouvrages, la beauté du papier, l'élégance et la correction. S'il faut en croire le *Scaligeriana*, le Traité de Cardan *De Subtilitate*, imprimé par Vascosan, 1557, in-4°., n'a point de fautes. Le P. Daire dit que les critiques les plus sévères n'en ont trouvé que trois dans l'ouvrage de Budé *De Asse*. L'*Errata* de ce volume in-fol. n'indique en effet que trois fautes. Vascosan est un des premiers imprimeurs de Paris qui aient rejeté le caractère gothique. Mais en faisant, comme tout le monde, l'éloge de ses lettres latines, La Monnoie dit qu'*en grec* ce n'est *pas la même chose, parce qu'il n'avait point d'autres caractères en cette langue que ceux que sa femme lui avait apportés en dot*. Devenu veuf, il épousa Robine Coing, et après avoir fleuri sous les règnes de François Ier., Henri II, François II, Charles IX, il mourut sous celui de Henri III, en 1576, laissant trois enfants, dont deux garçons et une fille mariée à Frédéric Morel (*V.* ce nom, XXX, 109), qui avait publié plusieurs ouvrages avec lui. Michel de Vascosan fut enterré dans l'église de Saint-Benoît, près de son beau-père, avec une épitaphe composée par son gendre. On recherche encore ses éditions des *Vies des Hommes illustres de Plutarque, trad. par Amyot*, 1567, 7 vol. in-8°., y compris le vol. d'Allègre (*V.* ALLÈGRE, I, 588); les *OEuvres morales* du même, 1574, 6 vol. in-8°., etc. Toutefois les impressions de Vascosan n'ont conservé de prix qu'autant que les ouvrages n'ont point perdu de leur mérite littéraire. Ainsi l'on trouve à bon marché le volume intitulé : *Sept Livres des Histoires de Diodore, Sicilien, nouvellement traduits du grec en françois* (par Amyot), Paris, Michel de Vascosan, 1554, in-fol.; et autres ouvrages sortis de ses presses.

A. B—T.

VASCONCELLOS (Michel de), fils de Pierre Barbosa, homme d'état portugais, fut, dans le commencement du seizième siècle, lorsque le Portugal gémissait sous la domination de l'Espagne, l'un des principaux instruments de l'oppression de sa patrie. Il était, avec Diègue Soares, dont il avait épousé la fille, le seul de la noblesse portugaise qui eût ployé sous le joug du duc d'Olivarez, ministre espagnol, et qui montrât un dévouement sans bornes aux ordres de Philippe IV. Tous deux avaient le titre de secrétaires-d'état; mais Soares résidait à Madrid, avec une autorité supérieure, et Vasconcellos exerçait sa charge à Lisbonne, où Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, n'avait que le titre de vice-reine. Le pouvoir tout entier était dans les mains de Vasconcellos. « Né, dit Vertot, avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué, laborieux, fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, inflexible et dur jusqu'à la cruauté, sans parents, sans amis, sans entrailles, il ne s'occupait, tout en cherchant à justifier la confiance d'Olivarez, qu'à amasser de nouvelles richesses. » « Superbe et timide tout à-la-fois, dit un autre écrivain qui connaissait encore mieux le Portugal que Vertot; haï de la noblesse, qu'il haïssait à son tour; détesté de tout le monde, il affectait une puissance souveraine, parlait avec audace et commandait d'une manière plus absolue que n'eût commandé le roi lui-même. Il était vain, léger, cruel et livré à la plus sordide avarice. » Les Portugais, réduits au désespoir, aspiraient depuis long-temps à secouer le joug de l'Espagne. On peut voir à l'article Pinto-Ribeiro comment cet homme courageux sut profiter de la disposition des esprits pour préparer l'élévation de la maison de Bragance sur le trône de Portugal. La conjuration fut menée avec tant de secret, que la veille du jour fixé pour proclamer D. Juan, Vasconcellos se rendit sans nulle défiance à une fête préparée pour lui, dans un jardin sur les bords du Tage. Sa sortie de Lisbonne avait alarmé les conjurés; et ils ne furent pleinement rassurés qu'en apprenant qu'il était rentré dans la nuit, au son des hautbois. Le lendemain (1er. décembre 1640), Pinto, suivi de quelques hommes déterminés, se rendit à l'appartement de Vasconcellos, dont la mort avait été résolue. Les conjurés étaient sur le point d'y entrer sans qu'il eût cherché à se mettre à l'abri de leur fureur, lorsque Fonseca vint l'avertir du péril qui le menaçait. « César lui répondit-il, informé qu'on devait l'assassiner dans le sénat, ne laissa pas d'y entrer; je l'imiterai en me livrant à la fortune. » Cependant une vieille femme qui le servait depuis longtemps fondait en larmes auprès de lui. Ses larmes commencèrent à l'émouvoir; le bruit que faisaient les conjurés, et qui redoublait à mesure qu'ils approchaient, acheva de l'intimider, et il se détermina à se cacher dans une armoire pratiquée dans le mur de son appartement. A peine y fut-il enfermé, que les conjurés arrivèrent. Ils le cherchèrent partout, renversant tous les meubles, et ils commençaient à désespérer de le trouver, lorsque la vieille, effrayée par leurs menaces, indiqua de la main l'endroit où il était. On le découvrit caché sous un amas de papier, et tellement accablé de frayeur, qu'il ne put prononcer une

seule parole. Un des chefs, nommé Tello, lui tira un coup de pistolet; et le corps de Vasconcellos, percé de cent coups d'épée, fut jeté par la fenêtre, aux cris de *vive la liberté et D. Juan, roi de Portugal! le tyran est mort!* Le peuple accabla son cadavre d'outrages; l'un le frappait du pied, l'autre lui arrachait la barbe, celui-là lui crevait les yeux, l'autre le dépouillait et l'exposait aux regards tout nu; quelques-uns excitaient les chiens à le dévorer; enfin, on le traîna dans les rues pendant deux jours, et ce ne fut que lorsque don Gaston de Contigno interposa son autorité, que le corps de Vasconcellos, enveloppé d'un vieux drap, acheté avec l'argent que les assistants donnèrent par charité, put être enseveli dans l'église des Frères de la miséricorde. Ses appartements renfermaient des richesses immenses, qui furent pillées par la populace. D—s—z et W—s.

VASCONCELLOS (Augustin-Manuel de), gentilhomme portugais, né en 1583, fut destiné à l'état ecclésiastique, et fit ses études à l'université de Coimbre; mais son aîné étant mort, il devint l'héritier de sa maison, et se maria successivement deux fois, sans avoir d'enfants. Ayant trempé dans une conspiration contre le roi Jean IV, il eut la tête tranchée à Lisbonne, le 29 août 1641, avec deux de ses complices, le duc de Caminha et le comte d'Armainar. C'était un homme savant pour le temps où il vivait; il a laissé des ouvrages historiques estimés. I. La *Vie de don Duarte de Meneses, troisième comte de Viana, contenant aussi une partie de l'histoire de Portugal*, Lisbonne, 1627, in-4°. (en castillan). II. *La Vie et les actions du roi Jean II de Portugal*, Madrid, 1639, in-4°. (en castillan). Cet ouvrage fut traduit par l'auteur, en français, et imprimé à Paris, en 1641. Voy. *Mémoire du comte d'Ericeyra*, dans le tome XLII des Mémoires de Niceron. — Vasconcellos (Antoine), jésuite portugais, a publié: I. *Anacephaleosis; id est summa capita actorum regum Lusitaniæ, et regni lusitani descriptio: accesserunt epigrammata in singulos reges; et illorum effigies; item Philippi II Lusitanica expeditio*, Anvers, 1641, in-4°. II. *Relatio persecutionis Japonicæ, annorum* 1588 et 1589. — Vasconcellos (Simon), jésuite portugais, né en 1599, se rendit dès sa jeunesse dans le Brésil, où il passa le reste de sa vie, et mourut en 1670. On a de lui: I. *Chronique de la compagnie de Jésus dans le Brésil*, Lisbonne, 1663, in-fol., en portugais. II. *Vie de Jean Almeyda*. III. *Vie de Joseph Anchieta*. Z.

VASEL BEN ATHA. *V.* Wasel.

VASI (le chevalier Joseph), graveur et dessinateur, né en Sicile le 28 août 1710, vint se fixer à Rome, où il passa presque toute sa vie, occupé de la composition de plusieurs ouvrages qui lui méritèrent le titre de chevalier de l'Éperon d'or. Le pape Benoît XIV, qui avait su apprécier son talent, le chargea de graver plusieurs vues du port d'Ancône, ce qu'il fit avec beaucoup de succès en deux grandes feuilles. Ayant été ensuite chargé par le roi de Naples, Charles III, de graver les décorations qui avaient servi à solenniser la naissance de son fils aîné, ce prince en fut si satisfait, qu'il lui donna un logement dans son palais Farnèse à Rome. Excité par ces encouragements, Vasi s'occupa avec beaucoup d'ardeur de graver les plus

35.

beaux monuments de Rome; et ce fut lui qui, le premier, les fit en perspective. Le P. Bianchini de l'Oratoire ayant rédigé son texte, il publia, en 1761, une grande collection en 10 vol. in-fol., sous ce titre : *Delle magnificenze di Roma, tanto dentro che fuori della medesima, si dell' antica che della moderna, incise in 200 tavole in rame, le quali espongono le più rimarcabili fabbriche, giardini, fontane*, etc. La réussite de cette vaste entreprise décida Vasi à en faire d'autres; ce fut d'abord la *Ville de Rome en perspective, prise du mont Janicule*, en six feuilles. Cette publication, dédiée à Charles III, eut le plus grand succès, et on la trouve aujourd'hui dans tous les cabinets de l'Europe. Vasi publia ensuite (1778), *Tesoro sacro, cioè : le Basiliche, le chiese, i Cimiterj e i Santuarj di Roma con le opere di pietà e di religione che vi si esercitano*, 2 vol. Il avait fait paraître dans l'intervalle un second ouvrage destiné à l'instruction des voyageurs, intitulé : *Itinerario istruttivo di Roma nella pittura, scultura, e architettura*, etc, *con una breve disgressione sopra alcune città e castelli suburbani*, Rome, 1777. On trouve à la fin un catalogue des livres et des estampes relatifs aux monuments de Rome, gravés et publiés par Vasi, jusqu'à cette époque. Un abrégé de ce dernier ouvrage, formant un gros volume in-16, orné de vues des principaux monuments de Rome, assez médiocrement exécutées, sert encore d'itinéraire aux étrangers dans cette capitale. Vasi mourut à Rome, le 16 avril 1782, et non en 1785, comme le dit le Dictionnaire de Bassano. J.-B. Piranesi fut un de ses élèves. P—s et Ug—i.

VASQUEZ DE CORONADO (François), voyageur espagnol, était gouverneur de la Nouvelle-Galice, en 1540, lorsqu'Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, enflammé par les récits pompeux de Marco de Niza (*Voy.* Niza, XXXI, 498), le chargea d'aller reconnaître les riches pays découverts par ce religieux. La chose paraissait si importante, que Vasquez prit avec lui cent cinquante cavaliers dont plusieurs menaient deux chevaux; deux cents fantassins bien armés, et quelques pièces de campagne; une bonne provision de munitions de guerre et de bouche; enfin des troupeaux de moutons et de porcs. Il partit de Culiacan au mois d'avril 1540, avec le dessein d'établir des colonies partout où il le jugerait convenable. En sept jours, il parvint à Cinaloa près du grand Océan. Arrivé à trente lieues du pays que Niza avait tant vanté, il envoya de ce côté des détachements qui, au lieu d'une terre unie et fertile, ne rencontrèrent que des montagnes raboteuses et quelques pauvres villages. Le 27 mai, on entra dans une vallée moins stérile et plus peuplée; mais le maïs y était rare. Vasquez de Coronado marcha ensuite au nord-est et trouva que les lieux où il passait étaient bien plus éloignés du grand Océan que Niza ne les avait indiqués. Il fut mal reçu à Cibola; les habitants refusèrent de donner des vivres, d'embrasser la religion chrétienne et de se reconnaître vassaux du roi d'Espagne. Coronado fut jeté à terre et blessé d'un coup de pierre : les ennemis furent dispersés, on eut du maïs en abondance. On alla ensuite dans la province de Tucayan, à cinq journées au nord-est; on y trouva sept bourgades assez peuplées, qu'on

supposa être les sept cités de Niza; mais on n'y découvrit nulle apparence de richesses. Plus loin, on vit des campagnes où paissaient des bœufs à bosse. Les Espagnols furent ensuite égarés par la perfidie d'un guide au milieu de marais inaccessibles; ils y étaient depuis huit jours quand un autre sauvage les avertit, et en vingt jours ils arrivèrent à une bourgade, dont le chef aveugle et très-vieux se souvenait d'avoir vu quelques années auparavant quatre Chrétiens. C'étaient sans doute des compagnons de Pamphile Narvaez. Vasquez, ayant renvoyé une partie de ses gens au premier lieu où ils avaient séjourné, s'avança avec vingt-neuf cavaliers, pendant trente jours, droit vers le nord, mais à petites journées, par des cantons remplis d'eau et abondants en bœufs. Arrivé le 30 juin à une rivière qu'il nomma de Saint-Pierre et Saint-Paul, il la passa, et descendit le long de ses bords vers le nord-est. Des sauvages qui chassaient lui donnèrent des renseignements sur cette province et celle d'Harac, plus éloignée. Enfin, il entra dans Quivira, qui n'était qu'une bourgade à-peu-près semblable à celles qu'il avait déjà vues. Comme le pays n'offrait rien qui méritât tant de peine, et que la fin du mois d'août approchait, Vasquez craignit d'être surpris par le mauvais temps et le débordement des rivières; il retourna sur ses pas, rejoignit le reste de sa troupe, et revint dans la Nouvelle-Galice. Il avait parcouru trois cents lieues en allant; il prit, en revenant, un chemin plus direct, et n'en fit que deux cents. Le vice-roi fut très-mécontent de ce qu'il n'avait établi des colonies nulle part. La relation du *Voyage de Vasquez de Coronado* se trouve dans le tome III de Ramusio. Elle contient des détails curieux sur les pays que cet aventurier a vus. Il dit que jusqu'à Cibola, toutes les rivières et torrents coulent vers l'ouest, et sans doute dans la mer du Sud, et qu'au delà, elles se rendent dans la mer du Nord; celles qu'il traversa allaient du nord-ouest au sud-est; il a donc franchi la chaîne de la Sierra Verde dans le Nouveau Mexique, et sera descendu dans les savanes qui sont à l'est de ces montagnes. Les bœufs à bosse sont les bisons; les cabanes des sauvages sont décrites telles qu'elles sont encore aujourd'hui. Toutes les indications de Vasquez sont exactes. Il place Quivira par 40 deg. de lat. Il est très-probable qu'il est parvenu jusque sur les bords de l'Arkansâ, puis de la Platte, grandes rivières qui portent leurs eaux au Mississipi. La rivière Saint-Pierre et Saint-Paul, et celle de Quivira courant au N. E., sont sans doute celles qui par leur jonction forment le Padouca, branche méridionale de la Platte. Niza avait parlé d'un royaume de Tontéac; Coronado montre que ce n'est qu'un lac chaud près duquel il y avait eu des cabanes; il existe des eaux chaudes dans la partie supérieure du cours de l'Arkansâ. Herrera, dans sa sixième décade, raconte le voyage de Vasquez de Coronado. E—s.

VASQUEZ (Gabriel), célèbre casuiste espagnol, naquit, en 1551, à Belmonte del Tajo, bourg de la Nouvelle-Castille. A dix-huit ans, il embrassa la règle de saint Ignace, et il s'appliqua dès-lors avec beaucoup de zèle à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastique. Après avoir professé quelque temps à Occaña et à Madrid, il fut appelé par ses supérieurs à Alcala, et en-

suite à Rome, où il enseigna plus de vingt ans la théologie, avec une réputation toujours croissante. L'affaiblissement de sa santé détermina ses chefs à le renvoyer à Alcala, dans l'espoir que l'air natal et le repos contribueraient à le rétablir promptement; mais il y mourut le 23 septembre 1604, à l'âge de cinquante-cinq ans. Le P. Vasquez joignait à beaucoup d'érudition un esprit vif et pénétrant et une grande facilité d'élocution. Les bibliothécaires de son ordre ont recueilli, dans la notice qu'ils lui ont consacrée, une foule de témoignages honorables à ce théologien (Voy. *Bibl. soc. Jesu.*, 271 et suiv.); mais ses principes de morale, calqués sur ceux du trop fameux Escobar (*V.* ce nom, XIII, 302), l'ont fait accuser de relâchement. On lui reproche aussi, comme à la plupart de ses confrères, d'avoir travaillé de tout son pouvoir à établir la suprématie de la cour de Rome sur les rois. Ses ouvrages, dont il serait trop long de donner ici la liste, ont été recueillis en dix tomes in-fol. L'édition la plus estimée est celle de Lyon, Pillehotte, 1620. W—s.

VASQUEZ (Alphonse), peintre, né à Rome, vers 1575, de parents espagnols, vint à Séville, âgé seulement de sept ans, et fut élève d'Antoine Arfian, qui, suivant la méthode adoptée en Espagne à cette époque, lui fit faire ses études sur de la serge, pour lui donner de la légèreté dans la main. Vasquez s'appliqua particulièrement au dessin, et il acquit cette correction, ces formes sveltes et grandioses qui caractérisent son talent, à la perfection duquel les fresques que César Arbasia et Paul Cespèdes ont laissées à Cordoue ne paraissent pas avoir été étrangères. La réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages était déjà si bien établie en 1598, qu'il fut chargé de l'exécution du superbe catafalque qui fut élevé dans la cathédrale pour les funérailles de Philippe II, et auquel concoururent les plus habiles artistes de Séville. Le temps a détruit les peintures que Vasquez avait faites pour le maître-autel de Saint-Isidore, dans la même cathédrale, ainsi que les fresques qu'il exécuta, conjointement avec Antoine Mohedano, pour la galerie du couvent de Saint-François. Il n'est resté d'autre fresque de lui dans Séville qu'une *médaille de Saint-Louis Beltrand*, et quelques ornements d'un goût très-épuré, qu'on voit sur la porte du cloître de Saint-Paul. Parmi les tableaux qui ont fait sa réputation, on cite la *Madeleine*, si expressive; le *Christ mort, avec la Vierge, Saint Jean* et *Saint François d'Assise*, que l'on voit dans la sacristie du couvent de la Merci, et principalement les tableaux de la *Vie de Saint Raymond*, qu'il fit en concurrence avec Pacheco, dans le cloître principal du même couvent. Vasquez était grand anatomiste, et il peignait avec le talent le plus rare les fruits, les fleurs, et tous les autres objets de nature morte. Voulant donner une preuve de tout ce qu'il savait faire, il peignit son beau tableau du *Mauvais Riche*, que possède la famille d'Alcala, et y représenta, sur un buffet, des vases d'or et d'argent, des cristaux, des fruits et des fleurs, avec un naturel et une perfection admirables. Cet artiste mourut vers 1645. — Jean-Baptiste Vasquez, peintre et sculpteur, né à Séville dans le seizième siècle, et, selon toute apparence, de la famille du précédent, se fit une réputation méritée dans les deux arts

qu'il cultiva. Parmi ses tableaux, le plus célèbre est celui de la *Vierge présentant une grenade à l'Enfant-Jésus qui s'amuse avec un chardonneret*, qu'il fit pour l'autel de Notre-Dame de la Grenade, dans la cour des Orangers. P—s.

VASSAL (FORTANIER DE), cardinal et négociateur, issu d'une ancienne famille du Quercy (1), naquit à Vailhac, vers la fin du treizième siècle, il prit l'habit de saint François, à Gourdon, et fut envoyé à Paris pour y faire ses études. Recommandé au chancelier de l'université, par le pape Jean XXII, son compatriote, il fut reçu docteur en 1333. Après avoir rempli les premières charges de l'ordre des Franciscains ou Frères-Mineurs, dans sa province, il en fut nommé vicaire-général, en 1342, par Clément VI, jusqu'à l'élection d'un nouveau général : il présida le chapitre qui se tint à Marseille (ce qui a fait croire qu'il était évêque de cette ville), y fut élu général, en 1343, et gouverna avec autant de zèle que de sagesse. Voulant travailler à rétablir la pureté de la règle de saint François, il demanda un protecteur de son ordre, et obtint du pape le cardinal Élie de Talleyrand, à la place de Jacques Gaëtan, cardinal d'Anagni (*Voy.* TALLEYRAND, XLIV, 431). Après avoir vu et remercié le pape à Avignon, il partit pour l'Italie, y visita les provinces et les maisons de l'ordre, et favorisa la réforme de l'Observance d'où sont sortis les Cordeliers et les Récollets. Envoyé à Naples, par le pape, il réussit dans la commission épineuse de suspendre les intrigues de cette cour, et d'assurer le trône à Jeanne Ire. (*V.* ce nom). Il confirma la reine de Sicile, Sanche de Maïorque, veuve du roi Robert, dans sa résolution de renoncer au monde, et lui donna le voile dans l'ordre des Clarisses, au couvent de Sainte-Croix, qu'elle avait fondé, et dont elle prit le nom. En 1346, Vassal tint à Venise un chapitre général de son ordre, où l'on fit de sages réglements. En 1347, il fut nommé archevêque de Ravenne; mais il continua de gouverner les Franciscains, comme vicaire-général, jusqu'au chapitre tenu à Vérone, qu'il présida en 1348. Nommé, en 1351, au patriarcat de Grado (transféré plus tard à Venise), Vassal conserva l'administration de l'archevêché de Ravenne, qui l'aida à soutenir la dignité patriarcale. Il fut chargé de pacifier les Génois et les Vénitiens, qui se faisaient une cruelle guerre, et il y réussit non sans peine. Sa mission en qualité de légat, pour négocier la paix entre les Anglais et les Espagnols, ne paraît fondée que sur des faits un peu hasardés. Envoyé avec le patriarche d'Aquilée et l'archevêque de Saltzbourg, il réconcilia la république de Venise avec Charobert, roi de Hongrie. En 1354, Innocent VI chargea Fortanier de Vassal et les patriarches de Constantinople et d'Aquilée de placer la couronne de fer sur la tête de l'empereur Charles IV, si l'archevêque de Milan se refusait de présider à cette cérémonie; mais celui-ci usa de son droit. Vassal fut adjoint au cardinal Gilles de Albornoz, et accompagna ce légat au-delà des Alpes, pour faire rentrer dans le devoir une foule de petits tyrans qui, profitant du séjour des papes à Avi-

(1) C'est par erreur que quelques auteurs ont dit qu'il était Anglais; que d'autres lui ont donné le prénom de *Sertorius*, au lieu de Fortanerius; et que Mathieu Villani, confondant *Caorsa* (Cahors) avec *Casa-Ursino*, a supposé Vassal issu de la maison des Ursins.

gnon, remplissaient l'Italie de troubles, de carnage et de désolation, par les guerres qu'ils se faisaient entre eux. Il l'aida de ses conseils, lui avança des sommes considérables pour lever et soudoyer les troupes qui furent employées à la réduction des factieux; et ces deux prélats préparèrent ainsi le retour des papes à Rome. En 1356, Fortanier fut chargé, par Innocent VI, de publier une bulle d'excommunication contre François Ordelesso de Foligni, Jean et Guillaume Manfredi de Faenza : il monta en chaire à Rimini, donna le signe de la croisade à Malatesti, à son fils, surnommé *le Hongrois* (*Voy.* ce nom, XXVI, 326), et à six cents hommes qui devaient agir contre les ennemis du Saint-Siége. Il reçut aussi le serment des habitants de Ravenne. Le pape, l'ayant nommé cardinal (17 sept. 1361), l'invita à venir recevoir le chapeau à Avignon. Le légat se mit aussitôt en route; mais il fut atteint de la peste à Padoue, et y mourut vers la fin d'octobre, au couvent des Frères-Mineurs. Il fut enterré avec grande pompe dans leur église, où on lisait encore son épitaphe en 1789. A la même époque on voyait son portrait au château de La Coste, près Belvès dans le Quercy. Revêtu des premières dignités de l'Église, employé dans les affaires les plus importantes, Vassal vécut toujours comme le plus humble des fils de saint François, et trouva le temps de cultiver les lettres. Il est auteur de *Commentaires* sur la *Sainte-Écriture*, sur les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, et sur le *Maître des sentences*. Il avait composé des Sermons, des Discours, des Commentaires et des Questions quolibétiques. Il paraît qu'on doit aussi lui attribuer l'*Office des stigmates de saint François*, qu'il composa, étant simple religieux, par l'ordre de son général Geraud Odon, sous le nom duquel cet ouvrage parut. — Guillaume de VASSAL, chevalier et docteur ès-lois, co-seigneur de Fraissinet, seigneur de Loupiac, etc., proche parent du cardinal, réunit les talents et les qualités d'un homme de guerre à l'éloquence et au savoir d'un jurisconsulte. Sa probité ne le rendit pas moins recommandable que ses lumières, et il reçut de plusieurs de nos rois et des papes qui siégeaient alors à Avignon des témoignages d'estime et de confiance. En 1352, il était lieutenant du gouverneur des pays entre la Loire et la Dordogne; et en 1354, il l'était du sénéchal de Quercy. Il mourut vers la fin de 1367. — Jacques de VASSAL, marquis de Montviel, de la même famille que les précédents, né en 1659, lieutenant au régiment du Roi, en 1680, fit ses premières armes en 1683, au siége de Charleroi, et à la prise de Dixmude, puis au siége de Luxembourg, en 1684, et fut fait capitaine la même année. Il servit en 1688 à la prise de Philisbourg et de Manheim, à la bataille de Fleurus, à la prise de Mons, à celle de Namur, au combat de Steinkerke, au bombardement de Charleroi, à la bataille de Nerwinde, et au bombardement de Bruxelles, en 1693. Nommé commandant de bataillon dans son régiment, en 1696, il fut appelé aussi aux fonctions de maréchal-général-des-logis de l'armée d'Italie, et servit au siége de Valence; puis en Flandre, sous Catinat, en 1697. Le 5 juin 1698, il fut nommé gentilhomme de la manche du duc de Bourgogne (depuis Dauphin), ce qui

ne l'empêcha pas de suivre en Espagne Philippe V, qui le choisit pour un de ses aides-de-camp, et le nomma brigadier de ses armées, en 1702. Il accompagna ce prince en Italie, combattit à Luzara, revint en France à la fin de la campagne, et y fut fait brigadier des armées. Il obtint la croix de Saint-Louis, en 1703, à la suite du combat d'Eckeren. Maréchal-général-des-logis de l'armée de Flandre, de 1704 à 1712, il se trouva aux batailles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Denain, aux siéges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, et eut le même titre à l'armée du Rhin, en 1713, à la prise de Landau et de Fribourg, et à la paix de l'empire. Colonel à la suite, après la réforme du régiment de Montviel, dont il était colonel-propriétaire depuis 1709, il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, en 1716, maréchal-de-camp en 1718, lieutenant-général en 1734, et mourut à Paris le 19 sept. 1744. — Jean-Baptiste de VASSAL, chevalier, puis comte de Montviel, frère du précédent, né en 1673, entra comme enseigne au régiment de la vieille marine, en 1686, et y commandait une compagnie en 1690, à l'armée d'Allemagne, puis à la conquête de Nice, Villefranche et Montmélian, en 1691, et à la bataille de la Marsaille en 1693. Major de son régiment, l'année suivante, il fit les campagnes d'Italie, jusqu'à la paix, en 1696; passa alors à l'armée de Catalogne, se distingua comme chef de brigade au siége de Barcelone, combattit à Carpi et à Chiari, en 1701, à la bataille de Luzara, à la prise de cette place et de Borgo-Forte, et fut nommé aide-major-général de l'infanterie de l'armée d'Italie. Il servit en cette qualité à tous les siéges et combats jusqu'à la bataille de Turin, en 1706. Colonel du régiment de Dauphiné, la même année, il le commandait à la bataille d'Almanza et au siége de Lérida en 1707, à l'armée de Piémont en 1708, à celle de Flandre en 1710 et 1711, et aux siéges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712. Il fut nommé inspecteur-général de l'infanterie en 1716, brigadier en 1719, et servit aux siéges de Saint-Sébastien, de Fontarabie et d'Urgel; maréchal-de-camp en 1730, il se démit de son régiment, et mourut à Caussade le 20 août 1735.—Deux frères du marquis et du comte Vassal de Montviel furent tués au siége de Barcelone, en 1714: on doit remarquer aussi que la maison de Vassal comptait, en 1735, quatre-vingts officiers de tous grades à l'armée d'Italie, et en 1791, plus de vingt qui combattaient pour la cause royale. A—T.

VASSALLI-EANDI (ANTOINE-MARIE), savant Piémontais, né à Turin le 30 janvier 1761, était le neveu du professeur à l'université de cette ville, nommé Eandi. Après avoir reçu de son oncle sa première éducation, il obtint au concours, en 1779, une place au collége royal des provinces, où il étudia la philosophie sous le célèbre Beccaria. En 1785, étant déjà prêtre, il fut envoyé comme professeur de philosophie à Tortone, et il publia, en 1786, sur les *Bolides*, une dissertation qui le mit en correspondance avec Senebier, Saussure, Toaldo et Volta. En 1792, il fut appelé à l'université de Turin, en qualité de professeur de physique suppléant, et en même temps il fut chargé de la rédaction des Traités à l'usage des écoles royales. Lorsque les armées françaises eurent envahi le Piémont,

en 1796, et que l'ancienne monarchie de Sardaigne fut renversée, Vassalli continua sa carrière dans l'enseignement, et il fut envoyé à Paris, en 1799, pour faire partie de la commission des poids et mesures. Admis aux séances de la société de médecine de Paris, il y lut un Mémoire *sur les affinités des gaz*, qui fut imprimé; et c'est à cette occasion que pour la première fois il joignit à son nom celui de *Eandi*, par reconnaissance pour son oncle, qu'il venait de perdre. Après la bataille de Marengo, en juin 1800, il retourna à Turin, où il fut nommé professeur de physique. Devenu membre de la consulta législative, il y parla contre une nouvelle émission de papier-monnaie, qui avait déjà fait le malheur du Piémont; et sa franchise lui attira des persécutions; mais il fut bien accueilli par Napoléon, en 1805, et décoré de la croix de la Légion-d'Honneur au camp de Marengo. Après le retour du roi de Sardaigne dans ses états, en 1814, Vassalli fut remplacé dans sa chaire de physique, et mis à la retraite, avec le titre de professeur honoraire, et celui de secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. Cependant il obtint, en 1819, un traitement comme directeur du Muséum d'Histoire naturelle, et de l'Observatoire de Turin. Quoiqu'il fût accablé d'infirmités, il s'occupa de l'impression des Mémoires de l'académie et de ceux de la société d'agriculture. Ce savant mourut le 5 juillet 1825, dans les bras de son neveu, le médecin Beruti, qui a publié sur lui, quelques mois après, une Notice biographique. Il était correspondant de l'Institut de France. Ses principaux écrits sont: I. *Conjectures sur l'Art d'établir des Paratonnerres chez les anciens Romains*, Turin, 1791. II. *Physicæ elementa et Geometriæ*, 3 vol. in-8°., Turin, 1793. III. *Lettres sur le Galvanisme*, Paris, 1799. IV. *Mémoires et Notices historiques de l'Académie des sciences de Turin, depuis 1792 jusqu'à 1809*. V. *Annales de l'Observatoire de Turin, depuis* 1809 jusqu'à 1818. VI. *Rapport sur le tremblement de terre de Pignerol*, 1808. VII. *La Meteorologia Torinese, ossia risultamenti delle osservazioni fatte del 1757 al 1817*, Turin, 1819, in-4°. G-G-Y.

VASSELIER (JOSEPH), né à Rocroy en 1735, était employé dans l'administration des postes et premier commis de la direction de Lyon en 1769. Il eut, dans cette place, occasion de rendre service à Voltaire pour la circulation de ses écrits; et une correspondance s'ouvrit entre le patriarche de Ferney et le commis de Lyon. Plusieurs de leurs lettres sont imprimées dans les œuvres de l'un et de l'autre. Tous les ans, Vasselier allait passer à Ferney une partie de l'automne. Cultivant les lettres pour son plaisir, il lisait ses pièces à quelques amis ou en faisait circuler des copies manuscrites, sans songer à en retirer ni gloire ni profit. Vasselier était membre des académies de Dijon et de Lyon; il mourut dans cette dernière ville en novembre 1798. Son esprit était vif et original. On a de lui: I. *Épître sur la paix*, 1783, in-8°. C'est peut-être la seule pièce de l'auteur imprimée séparément de son vivant. II. *Poésies*, précédées de la vie de l'auteur, avec son portrait, Paris, 1799, trois parties, grand in-18, ou Londres, 1800, in-16, contenant: — 1°. les *Contes*; — 2°. les *Chansons*; — 3°. *Mélanges*. Le conte de l'*Origine des truffes* est



la plus célèbre des productions de Vasselier, et a été imprimé dans plusieurs collections, quelquefois sans le nom de l'auteur. Il n'attachait aucune importance à ce qui sortait de sa plume; et c'est dans les journaux ou recueils du temps qu'il a fallu aller chercher la plupart de ces pièces peu poétiques et souvent obscènes. Il n'est donc pas étonnant qu'il en ait échappé quelques-uns à son éditeur, par exemple ce quatrain sur les deux amants de Lyon dont l'histoire a fourni à Léonard le sujet d'un roman (*V.* Léonard, XXIV, 155), quatrain cité sans nom d'auteur, par Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Caton*.

A votre sang mêlons nos pleurs;
Attendrissons-nous d'âge en âge
Sur vos amours et vos malheurs;
Mais admirons votre courage.

A. B—t.

VASSELIN (George-Victor), né à Paris en 1767, était docteur en droit et avocat. Partisan des principes de la révolution, il n'en approuva pas les excès. Le 10 juin 1792, à la tête d'une députation de cinq ou six personnes, il vint à la barre de l'Assemblée législative dénoncer le ministre Servan, sur la formation d'un camp de vingt mille hommes au nord de Paris, qu'il regardait comme injurieuse à la garde nationale; quelques passages de la pétition qu'il lut occasionnèrent des murmures et de vives apostrophes, à la suite desquels fut rendu un décret, qui enjoignait aux pétitionnaires de se retirer à l'instant. Lorsque les affaires furent devenues plus calmes, Vasselin ouvrit chez lui un cours de droit, qui, à défaut d'écoles publiques, fut alors d'un grand secours pour plusieurs personnes. Le succès de ses leçons le détermina à les rédiger par écrit, et à les faire imprimer; mais il mourut avant d'avoir achevé son travail, le 31 juillet 1801, à l'âge de trente-quatre ans. On a de lui: I. *Théorie des peines capitales*, ou *abus et dangers de la peine de mort et des tourments*, ouvrage présenté à l'Assemblée nationale, 1790, in-8°. II. *Adresse d'un citoyen français à ses représentants, sur la constitution de* 1793. III. *Respect à la propriété, ou le seul point de ralliement des représentants aux représentés, et des gouvernés aux gouvernants*, 1796, in-8°., écrit en faveur des personnes que le régime sanguinaire si long-temps suivi avait contraintes à fuir ou à se cacher, et qui cependant étaient inscrites sur la listes des émigrés. IV. *Mémorial révolutionnaire de la Convention, ou histoire des révolutions de France, depuis le* 20 *septembre* 1792 *jusqu'au* 26 *octobre* 1795, Paris, 1797, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, qui a eu du succès, est devenu rare: c'est des lambeaux de ce livre qu'est composée une partie du tome sixième de l'édition du président Hénault, par M. Walckenaer, avec une continuation anonyme désavouée par M. Walckenaer (1). Le continuateur anonyme s'est bien gardé de citer Vasselin. V. *Cours de droit civil*, formant un vol. in-8°. Les six premiers cahiers seulement furent publiés par Vasselin, le septième et dernier, complétant l'ouvrage, l'a été par M. C. Guynemer. Vasselin a composé un journal intitulé: *Le cri public ou le journal des frères et amis*, qui fut supprimé le 18 fructidor an V. A. B—t.

(1) Les trois volumes du président Hénault, avec le travail de M. Walckenaer, sont de 1821. La continuation, aussi en 3 volumes in-8°., est de 1822.

VASSIF EFFENDI (Elhadj-Ahmed), diplomate turc, dont on ne connaît que les particularités qu'il rapporte sur lui-même dans la préface de ses *Annales de l'empire othoman*, imprimées à Constantinople, l'an 1219 de l'hég. (1804). Ces Annales, qui commencent à l'année 1166 de l'hég. (1752), embrassent les règnes de Mahmoud Ier., d'Osman II, de Mustapha III, d'Abdul Hamid, et la presque totalité de celui de Sélim III, jusqu'à l'année de l'hégire 1217 (1802). Les Annales de Vassif se divisent en deux parties, dont la première a été écrite d'après les Mémoires des historiographes ses prédécesseurs, Hakim Tchechani Zadè, Moussa-Zadè, et Rehttcheti-Hassan Effendi. Cette première partie rappelle entre autres événements remarquables la prise par les glaces du port de Constantinople, en 1168; la mort d'Osman II, l'avénement de Mustapha III, et la naissance de Sélim III; elle contient des relations de plusieurs ambassades othomanes à Vienne, à Berlin, à Varsovie, à Saint-Petersbourg, et se termine par la déclaration de guerre à la Russie, motivée sur les troubles de la Pologne. La seconde partie se compose d'une histoire d'Aly-Beig, patron du fameux Djezzar Pacha, de la mort de Mustapha III, du récit des événements de la guerre de 1768, jusqu'à la paix de Hutchuse Caïnardjè, en 1774 (1), et se termine à la première année du règne d'Abdul Hamid. Ce qui ajoute au mérite de cette dernière partie des Annales de Vassif, c'est que l'auteur l'a écrite d'après ses propres observations. Témoin oculaire des événements de la guerre, et employé à la suite de l'armée, il fut, comme il le dit lui-même, initié dans les actes les plus secrets du gouvernement, aux négociations des plénipotentiaires nommés pour la paix, et assista au second congrès en qualité d'Amedji ou de secrétaire-rapporteur des conférences, fonctions dont les attributions le mettaient en outre dans le cas d'écrire tous les rapports secrets du grand vezir au sulthan. Malheureusement, la partie imprimée des Annales de Vassif ne va pas au-delà de 1775. Vassif Effendi, qui avait heureusement débuté dans la carrière des emplois publics sous le règne de Mustapha III, éprouva, par une de ces transitions si communes en Turquie, un sort tout contraire sous le règne suivant. Il ne cessa, comme il le dit dans son ouvrage, d'être plongé dans l'abîme de l'oubli et du malheur, tout le temps qu'Abdul Hamid resta sur le trône. Les premières années de Sélim III ne lui furent pas plus favorables : il fut exilé dans une des îles de l'Archipel, sous prétexte qu'il aimait le vin; mais le vrai motif de cette disgrace était la force de son caractère et sa franchise naturelle. Plus tard, Sélim III, convaincu de son mérite, l'éleva au grade de nichandji, secrétaire-d'état, et d'historiographe de l'empire (Vakanuvis). En cette qualité, il fut chargé de continuer les Annales dont Izzi Effendi avait poussé la rédaction jusqu'en 1166 (1751). Enfin, en 1805, Vassif Effendi fut nommé Reïs Effendi, ministre des affaires étrangères. Jusque-là, il avait été peu favorisé des dons de la fortune; mais il était généralement estimé et considéré pour

(1) Une partie de ces annales a été traduite, sous la forme d'extrait, par M. Caussin fils, professeur d'arabe vulgaire, sous ce titre : *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes*, Paris, 1822, in-8°.

la pureté de ses mœurs et son amour des sciences. Il passait pour une des meilleures têtes de l'empire, et possédait parfaitement l'arabe, le turc et le persan. Ayant été en ambassade à Madrid, il parlait volontiers de l'Espagne et des Espagnols : il a même écrit une relation de cette ambassade, dont il avait promis une copie à M. Ruffin. Il est à regretter que la partie non-imprimée des Annales de Vassif, depuis 1775 jusqu'en 1802, ne se trouve pas : ce document serait d'autant plus intéressant, qu'il comprend presque tout le règne de Sélim III, et le récit des faits historiques remarquables qui ont précédé la fin de ce prince infortuné. Nous éprouvons également le regret de ne pouvoir indiquer les circonstances et l'époque de la mort de Vassif Effendi : on doit présumer qu'il fut une des nombreuses victimes de la révolution qui précipita du trône Sélim III en 1807. B—ui.

VASSILI ou BASILE Ier. (Jaroslawitch), grand-duc de Russie, s'était rendu sous le règne de Jaroslaf, son frère aîné, à la grande horde, pour apaiser le khan des Tartares, qui se disposait à marcher contre la Russie. Son frère étant mort en 1272, il se hâta de retourner à la horde, afin de prévenir Dmitri, son cousin, qui aspirait à la dignité de grand-duc, et qui y avait des droits comme l'aîné de la famille. Vassili l'emporta sur lui ; il fut nommé grand-duc par le khan, quoiqu'il ne fût que prince de Kostroma (1). Son cousin, le prince Dmitri, voulait s'emparer de Novogorod ; mais le khan rejeta ses prétentions, et les habitants eux-mêmes reconnurent Vassili pour leur duc. En 1275, les Tartares se préparant à marcher contre la Lithuanie, Vassili, qui redoutait leur passage à travers la Russie, fit un troisième voyage à la grande horde. A son retour à Kostroma, il mourut âgé de quarante ans, regretté des princes et du peuple, qui respectaient sa sagesse et sa bonté. Sous son règne, ou plutôt sous son administration, le khan des Tartares fit faire un nouveau dénombrement des habitants dans toutes les provinces de la Russie, afin de pouvoir fixer sur des bases plus exactes le tribut que la Russie devait lui payer. Vassili et les autres princes russes, courbés sous le poids de la servitude, souffrirent, sans murmurer, cette mesure humiliante. Depuis trente ans, le grand-duc n'était ainsi qu'une espèce de percepteur pour les Tartares. En 1274, le métropolitain de Kiow se rendit à Vladimir, où résidait Vassili, pour y tenir, sous la protection du prince, un concile dont on a les actes. Il y est dit, entre autres choses : « Dieu nous a dispersés sur la surface de la terre ; nos villes sont tombées au pouvoir de l'ennemi ; nos princes ont péri dans les combats ; nos familles ont été traînées en esclavage ; nos temples ont été profanés, brûlés, renversés ; et le joug qui nous accable s'appesantit tous les jours davantage sur nous. » Les canons de ce concile font une triste peinture des mœurs du clergé et des fidèles. On y voit jusqu'à quel

(1) Jusqu'à l'invasion des Tartares, à la mort d'un grand-duc le plus âgé de la famille régnante lui succédait, et le duché de Kiow était attaché à la souveraineté ; les autres princes avaient des apanages. Les Tartares ayant détruit Kiow, et les Lithuaniens s'en étant depuis emparés, les grands-ducs bâtirent Moscou, et y fixèrent leur résidence. Lorsqu'un d'eux mourait, les princes se rendaient en toute hâte à la grande horde, et celui qui l'emportait en bassesses et en présents était reconnu par le khan. Un nouvel ordre de choses s'introduisit sous Dmitri Donskoi (*Voy.* l'article suivant et Vladimir-le-Brave). L'action des Tartares sur la Russie s'affaiblit peu-à-peu ; elle ne cessa entièrement qu'à la fin du quinzième siècle.

degré d'avilissement la nation russe était alors tombée. Vassili eut pour successeur Dmitri Ier. G—y.

VASSILI II (DMITRIÉWITCH), grand-duc de Russie, fils aîné de Dmitri Donskoï, n'avait qu'onze ans lorsqu'en 1383 il fut envoyé, comme otage, à la grande horde des Tartares. Son père, sentant ses forces s'affaiblir et desirant le voir avant de mourir, lui fit insinuer probablement de s'enfuir. Le jeune prince quitta la horde secrètement, et se rendit, en 1388, près du hospodar de Moldavie. Dmitri envoya des boyards à Jagellon pour le prier de vouloir bien favoriser la fuite de son fils. Le jeune Vassili arriva heureusement à Moscou, avec une suite nombreuse de seigneurs polonais, que Jagellon lui avait donnés pour sa sureté. On pouvait craindre qu'après la mort de Dmitri, Vladimir-le-Brave (*Voy.* ce nom) n'usât de son influence et de sa popularité pour s'emparer du grand-duché, au préjudice du jeune Vassili et de ses frères: mais ce prince aimait trop sincèrement sa patrie pour vouloir élever des discussions qui lui auraient été funestes. Le jour de l'Annonciation, en 1389, il vint trouver Dmitri, avec lequel il conclut un nouveau traité qui affermissait l'ordre de succession déjà établi par le traité de 1364. Il y était dit: « Moi, Vladimir, je vous respecterai, Dmitri, comme mon père, et vous, Vassili Dmitriéwitch, comme mon frère aîné. » Dmitri ne survécut que quelques mois à ce traité, aussi avantageux pour sa famille que pour la Russie. Étant mort le 19 mai 1389, son fils aîné, Vassili II, lui succéda sans difficulté. Comme la Russie n'était pas encore en mesure de braver les Tartares, il envoya à la grande horde, et le khan députa un ambassadeur qui, le 15 août 1389, mit la couronne ducale sur la tête du jeune prince. La cérémonie se fit à Vladimir, où l'on conservait la couronne. Depuis elle se fit à Moscou. Quelque temps après, Vassili épousa la princesse Sophie, fille de Vitold, grand-duc de Lithuanie. Selon une ancienne chronique russe, Vassili, après s'être enfui de la horde, serait tombé entre les mains de Vitold, qui ne l'aurait relâché qu'à condition que le jeune prince épouserait une de ses filles. Cette chronique donne des louanges à la franchise de Vassili, qui, étant devenu grand-duc, n'avait point oublié une promesse qu'alors il lui était si facile de violer. L'histoire a fait justice de ce conte, qui, bien que répété par Lévesque, est en contradiction avec les faits les plus authentiques. Ce fut Jagellon, et non Vitold, qui favorisa la fuite de Vassili. En 1388, lorsque celui-ci échappa aux Tartares, Vitold était en exil. Mais lorsqu'il accorda sa fille au prince russe, il était devenu assez puissant pour que la Russie desirât son alliance: cette alliance devenait d'autant plus importante, que Vassili entreprit, en 1392, un voyage à la grande horde. Il y fut reçu, non plus comme un tributaire, mais comme un allié dont l'amitié pouvait être utile. Toktamisch, alors en guerre avec Tamerlan, se disposant à marcher contre son fier ennemi, accorda à Vassili deux principautés qui avaient été détachées du grand-duché pour en former des apanages. Vassili, de retour à Moscou, après une absence de trois mois, réunit au grand-duché les principautés de Nyni-Novogorod et de Souzdal. Boris, qui avait inutilement sollicité le

khan afin de pouvoir conserver ce bel héritage, mourut deux ans après en avoir été privé. Rien ne prouve que Vassili ait abrégé les jours de son parent. Pendant que ce prince était occupé à réunir à la couronne les domaines qu'elle avait perdus, il apprit que Tamerlan, après avoir vaincu Toktamisch, s'avançait sur Moscou, pour tirer vengeance des secours que les grands-ducs avaient donnés à son ennemi. La terreur fut générale en Russie : enfin on apprit avec surprise que le fier Tamerlan, après quinze jours d'hésitation, s'était tout-à-coup (26 août 1395) tourné vers le sud, pour marcher sur Azow. Tous les ans, la Russie célèbre, par une fête solennelle, sa délivrance miraculeuse. A peine se vit-elle en sureté, qu'un autre danger vint la menacer. Vitold s'étant emparé de Smolensk, la Lithuanie ayant agrandi ses limites d'une manière si inquiétante, Vassili se rendit, en 1396, dans cette ville pour y visiter son beau-père. Dans cette entrevue, on fixa les frontières des deux états Alors Vitold possédait le gouvernement d'Orel, ceux de Kalouga et de Tula en partie; maître de Rjew et Veliki-Louki, il s'étendait depuis Pleskow jusqu'à la Gallicie et la Moldavie, d'un côté; de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dniéper, tandis que Vassili, relégué dans les froides contrées du nord, voyait les limites de la Lithuanie portées jusqu'à trente lieues de Moscou. Dans cette même entrevue, Vitold promit à Vassili, qui s'était fait accompagner par son métropolitain, que la religion grecque serait protégée dans les contrées soumises à la Lithuanie. En 1398, Vassili s'empara de Novogorod, sans doute après s'être concerté avec Vitold, qui, peu après, demanda à son gendre des troupes pour l'expédition qu'il méditait contre les Tartares. Au lieu de secours, Vassili lui envoya son épouse, qui n'eut point de peine à lui faire comprendre que la Russie n'était pas en mesure de prendre une part ostensible à ses hostilités contre les Tartares. La campagne de 1399 fut désastreuse pour Vitold; et il fut entièrement défait (*Voy.* VITOLD). En 1406, des différends s'élevèrent entre le gendre et le beau-père, qui, d'un ton menaçant, demanda des explications. Vassili, contre l'avis de ses boyards, députa à la grande horde, pour solliciter des secours contre Vitold, qu'il appelait l'ennemi commun des Russes et des Tartares. Le khan envoya des troupes, qui ne firent que commettre des excès dans leur marche, sans rendre aucun service à la Russie. Vitold et Vassili se rencontrèrent aux environs de Tula, n'étant séparés que par la Krapiwna. Vassili redoutait les événements; il fit des ouvertures amicales qui furent suivies d'un armistice. En 1409, la Russie se vit menacée par un danger bien plus grand. Édigée, le compagnon d'armes et le lieutenant de Tamerlan, s'avançait sur Moscou avec une armée formidable. Vassili avait des agents à la grande horde; mais ils le servaient si mal que l'ennemi arriva presque aux portes de la capitale avant que l'on sût qu'il était en marche. Vassili, effrayé, s'enfuit à Kostroma avec sa femme et ses enfants, laissant à Vladimir-le-Brave le soin de défendre la capitale. Le 1er. déc., Édigée se présenta devant Moscou, et ses Tartares se répandirent dans les provinces voisines pour les ravager. « Les Russes, disent les annalistes du temps, ressemblaient à

un troupeau de brebis abandonnées à la fureur du loup. Les habitants des villes et des campagnes tombaient à genoux aux pieds des Tartares, qui se faisaient un horrible plaisir de les percer de leurs flèches ou de les mutiler. Les plus vigoureux étaient réservés pour l'esclavage, tandis que les autres, dépouillés de leurs vêtements, périssaient dans leur sang au milieu des neiges. On liait les prisonniers et on les menait à la chaîne comme des chiens. Un seul Tartare suffisait pour conduire quarante de ces infortunés. » Le duc de Twer avait promis aux Tartares des machines et de l'artillerie pour faire le siége de Moscou ; il vit ensuite avec douleur qu'il allait servir d'instrument pour la ruine de sa patrie, et retourna à Twer, sous prétexte de maladie. Cependant Édigée espérait pouvoir soumettre Moscou par la famine ; mais ayant reçu des nouvelles inquiétantes de la horde, il fit connaître à Vladimir qu'il se retirerait, si on voulait lui donner une somme d'argent. Le prince russe, qui ne savait pas ce qui se passait au dehors, offrit trois mille roubles, qui, à son grand étonnement, furent acceptés; et le 21 décembre les Tartares commencèrent leur retraite. Vassili rentra dans Moscou, et bientôt il perdit le brave lieutenant qui avait plus d'une fois sauvé la capitale et l'empire. Après la retraite des Tartares, la peste et la famine ravagèrent la Russie avec une extrême fureur. Vassili mourut au milieu de la désolation générale, le 27 février 1425, à l'âge de cinquante-trois ans ; il en avait régné trente-six. Deux ans avant sa mort, il avait envoyé à Smolensk la grande-duchesse Sophie, avec son testament, dans lequel il mettait sous la protection de Vitold son épouse et son fils unique, Vassili III, qui n'était alors âgé que de huit ans. Sophie conjura instamment son père de vouloir bien reconnaître le jeune prince pour grand-duc, après la mort de Vassili, et de le protéger en cette qualité contre ses oncles; ce que Vitold promit avec les serments les plus solennels. Ces assurances donnèrent quelques consolations à Vassili dans ses derniers moments. La faiblesse de son caractère avait entraîné l'empire dans des guerres qu'il avait mal soutenues. Ses ministres, ses favoris et surtout son trésorier abusèrent de sa bonté naturelle. Il avait entretenu des relations amicales avec les empereurs de Constantinople. En 1398, il envoya à l'empereur Manuel, alors resserré dans sa capitale, de puissants secours en argent; et, en 1414, il donna sa fille Anne à Jean Paléologue, fils de l'empereur Manuel : cette princesse mourut quelques années après de la peste. Vassili fit faire, par un religieux du mont Athos, la première horloge à sonnerie qui eût paru en Russie ; elle coûta cent cinquante roubles, et fut placée dans le Kremlin, où le peuple la vénérait comme une production miraculeuse. Vassili étant le protecteur des provinces situées le long de la Dwina leur avait donné un code qui adoucit un peu la férocité des anciennes lois. G—Y.

VASSILI III (Wassiliéwitch), fils du précédent, n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père le 27 février 1425. Pendant son règne, la Russie fut le théâtre de guerres désastreuses, et elle tomba dans un grand avilissement. La peste et la famine exercèrent des

ravages si affreux, que l'on regarde cette époque comme la plus funeste dans l'histoire de Russie. Youri, oncle de Vassili, ayant refusé de le reconnaître, les deux princes se rendirent à la grande horde, et soumirent leurs prétentions au jugement du khan des Tartares. Vassili fut reconnu pour *grand prince*, et afin d'établir sa suprématie, Youri, selon un ancien usage asiatique, fut condamné à mener le cheval de son neveu par la bride; ce que Vassili refusa par respect pour son oncle. Youri méprisa cette décision, et en appela aux droits du plus fort. Vassili ayant été défait, Youri s'empara de Moscou et prit le titre de grand-duc, mais la mort mit fin à ses projets (1434); et son fils aîné tomba dans les mains de Vassili, qui lui fit crever les yeux, cruauté dont on n'avait pas d'exemple en Russie depuis plus de deux siècles. Vassili rentra dans Moscou, reprit le titre de grand-duc, et acquitta exactement envers les Tartares le tribut que son père avait cessé de payer. En 1440, Isidore, métropolitain de Kiow, étant revenu à Moscou, et ayant rendu compte de l'union qui avait été conclue au concile de Florence, entre l'Église grecque et l'Église latine, fut enfermé, par ordre de Vassili, dans un monastère, d'où il s'enfuit pour retourner à Rome. Le czar envoya à Constantinople pour protester contre ce qui s'était fait à Florence; mais son envoyé n'arriva point jusqu'à la capitale de l'empire d'Orient, qui tomba bientôt après au pouvoir des Musulmans. Depuis ce moment, il y eut scission déclarée dans l'Église russe. Jonas, reconnu pour patriarche de Moscou, se mit à la tête de l'Église grecque schismatique, et le métropolitain de Kiow, disciple d'Isidore, reconnu comme métropolitain de la Russie méridionale, admit le concile de Florence, et resta uni à l'Église latine. La métropole de Kiow comprenait alors les diocèses de Briansk, de Smolensk, de Przémysle, de Tourow, de Luck, de Polotsk, de Kulm et de Halitz. En 1446, les Tartares de Kazan ayant fait une irruption en Russie, Vassili, qui était allé au-devant d'eux pour les repousser, fut défait et tomba dans leurs mains. Les barbares lui ôtèrent les croix d'or qu'il portait au cou, et les envoyèrent à la mère et à l'épouse de ce malheureux prince, pour attester la victoire qu'ils venaient de remporter. La terreur se répandit dans toute la Russie : cet empire avait souvent vu ses souverains obligés de fuir; mais il n'avait pas encore eu à déplorer leur captivité. Cependant la division régnant parmi les Tartares, Vassili, mis en liberté, rentra bientôt dans sa capitale. Mais un malheur plus terrible l'attendait. Les fils d'Youri, ses cousins, ayant pris Moscou par trahison, l'arrêtèrent et lui crevèrent les yeux. Cette action atroce souleva tellement les habitants de Moscou, que ces indignes parents furent obligés de s'enfuir; Vassili fut rappelé par le vœu unanime de ses sujets. Après avoir associé au gouvernement son fils aîné Iwan, il mourut le 17 mars 1461, et il eut pour successeur Iwan III.

G—Y.

VASSILI IV (Iwanowitch), fils d'Iwan III, et de la grande-duchesse Sophie, nièce de Constantin Paléologue (*V.* Sophie, au Supplément), naquit en 1478, et tomba jeune encore dans la disgrace de son père, qui le déshérita. Quelques courtisans, lui ayant persuadé que

le grand-duc avait dessein de choisir pour son successeur Dmitri (1), son petit-fils, proposèrent à Vassili de faire périr ce jeune prince; mais Iwan informé de cette conjuration en fit arrêter les auteurs, qui furent punis de mort. Vassili et sa mère furent gardés à vue, et Iwan mit la couronne sur la tête de son petit-fils. Cependant le père malheureux paraissait troublé, inquiet : ses préventions se dissipèrent, il rendit toute sa tendresse à Vassili, et le nomma grand-prince de Novogorod et de Pleskow. En 1502, Dmitri étant lui-même tombé en disgrace, le titre de grand-prince lui fut ôté : Iwan proclama son fils Vassili grand-duc, et héritier du trône. Voulant lui donner une épouse, il renouvela l'ancien usage des rois de Perse. On fit venir des jeunes personnes des différentes provinces. Parmi quinze cents prétendantes que l'on réunit à la cour, Iwan choisit pour sa bru Solomonie, fille d'un officier obscur, Tartare d'origine. Après la mort de ce prince, arrivée le 17 octobre 1505, Vassili fit enfermer Dmitri, son neveu, qui mourut en 1509, succombant au chagrin et aux rigueurs de la prison. Vassili IV montra pour l'autocratie autant de zèle qu'Iwan son père : moins dur, moins sévère, mais également ferme, inflexible, il suivit les mêmes principes dans ses relations politiques et dans l'administration intérieure. Il ne fut point heureux dans la première guerre qu'il entreprit. Voulant punir le khan de Kazan, il envoya contre lui le prince Dmitri, son frère, qui, après avoir obtenu de grands avantages et avoir poursuivi l'ennemi jusque sous les murs de Kazan, se laissa surprendre et fut battu complétement. Alexandre, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, étant mort en 1506, Vassili conçut le projet assez bizarre de se faire nommer son successeur; et, dans ce dessein, il envoya un ambassadeur à sa sœur Hélène, veuve du prince défunt, pour lui représenter qu'elle immortaliserait son nom si, en persuadant aux grands des deux états de l'élire roi et grand-duc, elle parvenait à réunir sur la même tête les couronnes de Lithuanie, de Pologne et de Russie. « La différence de » religion, disait-il, ne doit faire au» cun obstacle; je m'engagerai par » serment à protéger la foi catholi» que. » Il écrivit dans ce sens aux membres les plus influents de la Lithuanie. Mais Hélène se hâta de lui répondre que Sigismond ayant été, du vivant même d'Alexandre, élu son successeur, il était impossible de lui ravir ses droits. Vassili persista néanmoins dans son projet; et il se mit en guerre contre la Pologne. On ruina, on saccagea les provinces limitrophes, sans aucun résultat important; et la paix ne se rétablit qu'en 1509. Pendant plus de six siècles, la ville de Pleskow avait joui de sa propre constitution, laquelle, quoique démocratique, admettait des patriciens qui, appelés *enfants-possadnicks*, occupaient les premières places dans l'administration. Par l'activité de son commerce, Pleskow avait acquis de grandes richesses; ses habitants, beaucoup plus civilisés que les Russes, connaissaient les arts et les lettres; placés sous la protection des grands-ducs, ils avaient lutté, souvent avec gloire, contre la puissance des cheva-

(1) Iwan III avait eu de sa première épouse un fils qui mourut laissant pour héritier de ses droits son fils Dmitri; celui-ci était âgé de 17 ans, lorsqu'il fut couronné par son grand-père.

liers teutoniques. Vassili, ayant fait la paix avec Sigismond, marcha contre Pleskow, et s'occupa pendant quatre mois de détruire toutes les institutions de cette ville, pour mettre à leur place sa puissance autocratique. Trois cents familles patriciennes furent données aux boyards russes, et autant de familles russes furent envoyées à Pleskow pour y jouir des biens des exilés. La guerre ayant de nouveau éclaté entre Vassili et Sigismond, les Russes s'emparèrent de Smolensk (1514), qui depuis cent dix ans était sous la domination de la Lithuanie. Le 1er. août 1514, Vassili y fit son entrée solennelle; le 28 octobre suivant, les Polonais, commandés par le prince Constantin Ostrowski, s'en vengèrent dans les plaines d'Orscha, où les Russes furent complétement défaits : huit boyards, trente-sept princes, quinze cents gentilshommes tombèrent entre les mains du vainqueur, avec les bagages, les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, qui fut presque entièrement détruite. Malgré cette victoire, qui devait être décisive pour la campagne, Ostrowski ne put reprendre Smolensk; il fut même forcé de lever le siége d'Opotchka (18 oct. 1517). L'empereur Maximilien (2) envoya le baron de Herberstein à Moscou pour négocier la paix entre Vassili et Sigismond. On se sépara sans rien conclure. Comme Vassili entretenait des relations amicales avec la Porte Othomane, le pape Léon X lui fit représenter qu'étant fils d'une princesse grecque, Constantinople était son héritage légitime; que les lois d'une saine politique lui ordonnaient de faire la paix avec les princes chrétiens, et qu'en s'unissant avec eux contre les Turcs, il pourrait élever la Russie au plus haut degré de puissance; que par la prise de Constantinople, l'Église grecque se trouvant sans chef, le métropolitain russe pourrait, s'il se rapprochait de l'Église romaine, être élevé à la dignité de patriarche. Vassili donna une réponse évasive; et ces ouvertures n'eurent alors point de suite. Cependant un ennemi terrible menaçait la Russie. Les Tartares de la Tauride et de Kazan s'étaient jetés sur les provinces orientales de l'empire, et le 29 juillet 1521, après avoir tout dévasté sur leur passage, ils étaient arrivés sous les murs de Moscou. Vassili, craignant pour sa capitale, signa un traité ignominieux. Cette invasion fut l'événement le plus malheureux de son règne. Les Barbares entraînèrent avec eux une multitude innombrable d'habitants, qui furent vendus aux marchés de Caffa et d'Astrakhan. Dès que ce désastre eut cessé, Vassili, convoitant les principautés de Rézan et de Séwerski, qui depuis plusieurs siècles appartenaient comme apanages à des princes de la maison régnante, fit arrêter et mourir en prison ceux qui les possédaient (1523). Il avait aussi formé le projet de s'emparer de Kazan, dont le khan, prince tartare, était son tributaire. Mais s'étant laissé surprendre, son armée fut battue et forcée de se retirer. Depuis vingt ans, ce prince vivait heureux avec Solomonie, que son père lui avait donnée pour épouse; mais elle était stérile. Les flatteurs lui conseillèrent de la faire entrer dans un couvent, et de contracter une autre union. La grande-duchesse se refusant à toute pro-

(2) On conserve, dit-on, dans les archives de Moscou, une lettre de Maximilien adressée à Vassili dans laquelle il lui donne le titre d'*Empereur*. (*Voy.* IWAN IV).

position, on employa la violence, et Vassili épousa la princesse Hélène Glinski (1526). Ce choix déplut à la nation russe, qui méprisait les Glinski, transfuges venus de la Lithuanie, après avoir trahi leur prince. Ces sentiments s'adoucirent, quand Hélène eut donné au grand-duc deux princes, dont l'aîné fut Iwan IV, surnommé *le Cruel*. Vassili eut avec les puissances étrangères des relations beaucoup plus fréquentes que ses prédécesseurs. Un voyageur génois, le capitaine Paolo, vivement recommandé par le pape Léon X, vint lui proposer d'établir une route marchande pour communiquer avec l'Indostan, par le Volga, la mer Caspienne et l'Indus. Il représenta que les Portugais s'étant exclusivement emparés du commerce avec l'Inde, ils fixaient arbitrairement le prix des épiceries et des aromates; que les Russes pourraient facilement leur enlever ce commerce; qu'il ne demandait que la permission de reconnaître les rivières qui se jettent dans le Volga, et de descendre le fleuve jusqu'à Astrakhan; ce qui fut refusé. Clément VII envoya dans ce temps-là à Moscou un légat pour proposer la guerre contre les Turcs et la réunion des deux églises. Sans s'expliquer, Vassili le fit accompagner à Rome par Dmitri Gérasim, célèbre diplomate, qui y fut reçu avec la plus haute distinction (3). Sous la médiation du pape et de Charles-Quint, Vassili et Sigismond conclurent une trêve, n'ayant pu s'entendre sur les conditions d'une paix stable. Vassili étant tombé dangereusement malade, demanda l'habit religieux. Le métropolitain y consentit; mais les princes et les courtisans s'y opposèrent, et une vive contestation s'éleva dans la chambre même du malade. Le métropolitain l'emporta sur les princes, qui voulurent lui arracher la robe; Vassili reçut la tonsure, le nom religieux de Warlaam; et lorsqu'on l'eut revêtu de l'habit de religion, il expira le 21 novembre 1533. Ce prince a beaucoup agrandi l'empire russe; mais on ne peut justifier les moyens qu'il employa. Il fut sévère jusqu'à l'excès. Le secrétaire Dolmalow ayant, sous prétexte de pauvreté, refusé l'ambassade près de l'empereur Maximilien, on fit fouiller dans sa maison, et comme on y trouva trois mille roubles, il fut mis à mort. Beaucoup d'autres victimes furent immolées d'une manière aussi barbare par les ordres de Vassili IV. Dès les premiers jours de son règne, ce prince, visitant le trésor que son père lui avait laissé, aperçut des livres grecs entassés négligemment; il voulut aussitôt les mettre en ordre et les faire traduire, mais ne trouvant à Moscou personne qui fût en état de faire ce travail, il écrivit au patriarche de Constantinople, qui lui envoya Maxime, religieux du Mont-Athos. Né en Grèce, Maxime, avait fait ses études à Paris et à Florence; il connaissait les langues anciennes et vivantes. Arrivé à Moscou, il visita la bibliothèque de Vassili, et dit au prince, dans les transports de sa joie : « Que vous êtes heureux, » seigneur? A présent vous cherche- » riez en vain dans la Grèce une bi- » bliothèque qui renfermât un pareil » trésor! » Après avoir dressé son catalogue, Maxime traduisit l'expli-

(3) On trouve un document très-remarquable dans les archives de l'église patriarcale de Venise, relativement à ces négociations; c'est une lettre que l'empereur Charles-Quint écrivit en latin, le 13 sept. 1551, au pape Jules III, afin que le pontife fit tous ses efforts pour rapprocher les églises grecque et latine.

cation du Psautier en ancienne langue slavone, qui est encore aujourd'hui la langue liturgique. Alors il demanda avec instance la permission de retourner dans son monastère; Vassili la lui refusa, et tous les jours il voulait s'entretenir quelques moments avec Maxime, qu'il retint ainsi à Moscou pendant neuf ans, l'occupant à traduire et à composer. On conservait ses ouvrages, au nombre de cent trente-quatre, dans la bibliothèque de la Trinité. Il profitait de l'accès qu'il avait près du prince pour intercéder en faveur des malheureux, et plusieurs graces lui furent accordées. Cette faveur déplut au clergé russe, qui chercha à le noircir dans l'esprit de Vassili, en représentant qu'il désapprouvait hautement le divorce du prince et son second mariage. On trouva facilement des juges tels qu'on les voulait, et Maxime fut relégué dans une maison religieuse de Twer, pour y être gardé comme criminel d'état. Un étranger, devant qui l'on vantait les richesses de Vassili, dit : « Est-il étonnant qu'il soit riche? Il ne donne rien ni à ses troupes ni à ses ambassadeurs, et même il enlève à ceux-ci ce qu'ils reçoivent des souverains auxquels ils sont envoyés. » Ainsi, le prince Yaroslawsky, à son retour d'Espagne, fut obligé de déposer au trésor les chaînes d'or, les étoffes précieuses et les vases d'argent que l'empereur et l'archiduc lui avaient donnés. Cependant personne ne se plaignait; on disait : « *Le grand prince prend, le grand prince rendra.* » G—Y.

VASSILI V (IWANOWITCH SCHOUISKI), descendait de Vladimir-le-Grand. Ses ancêtres, princes de Sourdal, ayant été dépossédés par Vassili II, se tinrent pendant quelque temps éloignés de la cour; y étant revenus, ils eurent, comme princes de la maison régnante, une grande influence dans l'administration pendant la minorité d'Iwan IV : Vassili et Jean Schouiski s'emparèrent de la régence, et plus tard Pierre Schouiski fut un des premiers généraux du czar. Par sa sagesse et sa valeur, il contribua efficacement à la soumission de Pleskow, de Novogorod et de la Livonie. Au commencement du dix-septième siècle, la Russie tomba dans l'opprobre et l'abjection, la grande dynastie étant éteinte. Féodor II avait été renversé par un aventurier, appelé *le faux Dmitri*. (*Voyez* DÉMÉTRIUS, XI, 46). Vassili Schouiski, ne pouvant supporter que le trône des czars fût occupé par un étranger de basse extraction, résolut de l'en précipiter. Dans la nuit du 17 mai 1606, ayant rassemblé ses parents, ses amis, il leur parla avec tant de force, qu'ils coururent aux armes, sonnèrent le tocsin, et réunirent les habitants en criant : *Mort à l'imposteur Dmitri.* Vassili marcha à leur tête vers le palais, tenant l'épée d'une main et la croix de l'autre. Les portes sont enfoncées, Dmitri se cache dans les appartements les plus reculés; mais on le découvre, on se saisit de lui; la populace le perce de coups et brûle son corps, après l'avoir exposé pendant trois jours. L'imposteur avait épousé une Polonaise de haute naissance, qu'un corps de troupes de sa nation avait accompagnée à Moscou : Vassili réussit à se soumettre ces soldats étrangers. Son parti le conduisit sur la place publique, et le nomma czar par acclamation. Il ne fallait plus que la cérémonie du couronnement; afin de la rendre plus facile, Vassili déposa

le patriarche de Moscou, et en nomma un autre, qui s'empressa de mettre la couronne sur la tête du prince : par là Vassili prévint les grands de l'empire, qui avaient formé le projet d'indiquer une élection, afin de conserver à la noblesse le droit qu'elle avait de donner la couronne, à l'extinction de la famille régnante ; mais il ne put empêcher les suites du mécontentement, qui devint général. La révolte commença en Ukraine. Un esclave fugitif, appelé Bolotnikow, s'étant mis à la tête d'un rassemblement, s'empara de Rézan, de Tula, de Kolomna, et s'avança jusque près de Moscou. Vassili avait heureusement reçu un corps de troupes venu de Smolensk, et Bolotnikow fut battu avec grande perte. Pendant que Vassili se réjouissait d'avoir terminé cette première révolte, il s'en élevait une nouvelle parmi les Cosaques, qui mirent à leur tête un autre esclave appelé Pierre, lequel prétendait être fils du czar Féodor. Un esprit d'aveuglement et de vertige semblait s'être emparé de la nation russe. On ajouta foi à une fable mal-adroitement inventée par des barbares. Les habitants, attirés par l'espoir du pillage, venaient en foule trouver Pierre, dont les droits furent reconnus par les deux princes Schakowski et Téliatewski, qui l'aidèrent à prendre Tula et Kaluga. Vassili attaqua les rebelles. Après une première bataille dans laquelle Téliatewski resta sur la place, il s'avança contre Tula. Ayant pris de force cette ville où les chefs des révoltés s'étaient enfermés, il les fit périr dans les supplices (1). Bientôt se montra un troisième aventurier, sorti de Starodoub, sur les frontières de la Pologne, qui prétendait aussi être ce prince Dmitri, fils d'Iwan II, et mort en 1591, sous le nom duquel avait déjà paru un premier imposteur renversé depuis un an. Le second Dmitri, fortifié par les partisans qui lui arrivaient de toutes parts, surtout de la Lithuanie, s'avança jusqu'à Orel, où il passa l'hiver de 1607 à 1608. Ayant battu le prince Kourakin, il s'avança jusqu'à Touchino, à deux lieues de Moscou. Des généraux polonais, entre autres l'Hetman des cosaques Bruginski, et le célèbre Sapieha vinrent donner de l'éclat à son parti, auquel ils rendirent des services importants. Les villes effrayées se hâtaient, par leur soumission, de prévenir de plus grands malheurs. Vassili avait heureusement étouffé une conspiration formée dans Moscou même. Mais la capitale, désolée par une famine affreuse, devenait son plus terrible ennemi, lorsqu'il apprit qu'un corps de troupes suédoises s'avançait à son secours. Aussitôt que les premiers mécontentements s'étaient manifestés, il avait envoyé son neveu, le prince Michel Schouiski, en Suède, près de Charles IX, qui, moyennant un subside convenu, lui accorda un corps de cinq mille hommes sous les ordres du comte Jacques de La Gardie. Ce général, qui devait exécuter les opérations indiquées par

(1) Les soldats entrèrent au service de Vassili. Les Mahometans, qui étaient en grand nombre, prêtèrent serment de la manière suivante : On suspendait sur leurs têtes des sabres nus, et après leur avoir lu le serment, on leur donnait à la pointe d'un couteau un morceau de pain avec du sel ; ils juraient, et ajoutaient : « Si je ne sers fidèlement le grand prince Vassili Schouiski ainsi » que je l'ai promis, que le pain et le sel du czar » me servent de poison et que ma tête soit détachée » de mon corps par le glaive de feu du Très-Haut » qui est suspendu sur ma tête. » On trouve encore dans les archives de la couronne ce serment, dont Pierre-le-Grand a abrégé la formule.

le prince Michel, se dirigea sur Pleskow. Twer et un grand nombre de villes envoyèrent au prince leur soumission. D'un autre côté, le colonel Bobowski ayant amené de la Pologne de nouveaux secours à Dmitri, l'imposteur reprit courage, et on en vint aux mains. Deux batailles sanglantes, gagnées par Vassili, ne relevèrent que faiblement ses espérances. Sigismond, roi de Pologne, crut devoir, en 1609, profiter des circonstances pour déclarer la guerre à la Russie; les généraux qui servaient dans les troupes de Dmitri tâchèrent de les gagner à la Pologne, en leur représentant que le seul parti raisonnable qui leur restât était de s'emparer de l'imposteur, de le livrer à Sigismond et de demander à ce prince son fils Vladislas pour grand-duc. Dmitri, qui fut instruit de ce qui se passait, quitta secrétement son camp et se retira à Kaluga. La dissention se mit parmi ses troupes; une partie vint à Moscou demander grace. Les Suédois étaient entrés dans la capitale, et elle était sauvée; mais il fallait aller au secours de Smolensk, que les Polonais assiégeaient. Vassili y envoya un corps de troupes sous les ordres du prince Dmitri son frère. La Gardie, qui devait se concerter avec celui-ci pour délivrer la place, se jeta sur Novogorod et Ladoga, d'où il retourna en Suède. Jelkowski s'était avancé jusqu'aux environs de Moscou, à la tête d'un corps de troupes polonaises, et fomentait le mécontentement dans la capitale. Au mois de juin 1610, les habitants se soulevèrent: Vassili, son épouse, les princes Dmitri et Iwan ses frères, arrêtés et enfermés d'abord dans des monastères, furent peu après livrés entre les mains de Jelkowski, qui les fit conduire au camp du roi Sigismond. De là ils furent transportés à Varsovie, où ils moururent en captivité. G—Y.

VASSOR (Michel Le). *Voy.* Levassor.

VASSOULT (Jean-Baptiste), naquit à Bagnolet près Paris, vers l'an 1667. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt chargé d'enseigner la grammaire et les lettres aux pages du roi, emploi qu'il exerça pendant près de cinquante ans. Estimé de Louis XIV, il devint aumônier et confesseur de Madame la dauphine, et fut nommé prédicateur de la maison de ce monarque. Il avait fait une étude particulière des auteurs sacrés, et surtout de Tertullien, dont il affectionnait beaucoup les ouvrages. Il fit paraître, en 1714, la Traduction suivante: *Apologétique de Tertullien*, ou *Défense des premiers Chrétiens contre les calomnies des Gentils, avec des notes pour l'éclaircissement des faits et des matières*, Paris, magnifique édition in-4°., ornée d'un beau portrait de Louis XIV. Ce prince avait accepté la dédicace de cet ouvrage, dont il fut fait, en 1715, une seconde édition in-12. Les notes sont savantes et nombreuses. A la fin du volume se trouve la Lettre de Pline le Jeune, gouverneur des provinces de Pont et de Bithynie, à Trajan, pour le consulter sur la conduite à tenir envers les Chrétiens de son gouvernement, et la Réponse de l'empereur à cette Lettre. Cette même Traduction est précédée d'une préface, dans laquelle Vassoult donne une liste de tous les apologistes du christianisme, dans ces temps de persécution; et ils sont en grand nombre. Tous défendent cette cause sacrée avec le mê-

me zèle, le même courage et avec plus ou moins de succès ; mais Vassoult, après un soigneux examen de ces écrits, met l'Apologétique bien au-dessus de tout ce qui a été fait sur le même sujet. Vassoult laissa entrevoir que son projet était de traduire tous les ouvrages de Tertullien. Il avait même déjà traduit de ce Père (1) une autre *Apologétique* ou *Remontrance*, adressée à Scapula, proconsul d'Afrique, pour l'engager à faire cesser la persécution contre les Chrétiens, et de plus l'*Exhortation au martyre*, les *Traités de la Patience, de la Pénitence, de la Prière, des Spectacles, de l'Ajustement des femmes*, etc. Pour achever le tout, et corriger, autant que cela était nécessaire, ce qui était déjà fait, il attendait la publication d'une édition des OEuvres de Tertullien, à laquelle on travaillait, et qui devait être plus exacte que celles qu'on avait eues jusqu'alors. On ne sait s'il a continué son travail, ni même ce que sont devenues les traductions des divers Traités dont il vient d'être fait mention, quoiqu'on soit bien assuré qu'il y avait mis la dernière main ; c'est une perte qu'on doit regretter. Vassoult a encore donné les *Psaumes de David, en forme de prières*, un vol. in-12, imprimé chez Columbat, et dont il y a eu, chez le même, une seconde édition qui porte la date de 1733. Il préparait un *Dictionnaire* pour l'intelligence des ouvrages de Tertullien, lequel devait contenir les mots inusités employés par cet auteur, et que souvent il a forgés. Ce laborieux écrivain mourut chez le curé de Viroflay, dans le parc de Versailles, le 6 janv. 1745. L—Y.

VASTHI (*qui boit*), reine de Perse, femme d'Assuérus, qui régnait depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces. La troisième année de son règne, ce prince donna un grand festin à tous les officiers de son empire, et à tous les Satrapes, dans les appartements et dans les jardins de son palais, où il déploya toute la magnificence d'un puissant souverain, et tout le faste de l'Orient. La reine Vasthi, de son côté, traitait avec la même somptuosité, dans l'intérieur de son harem, les principales femmes du royaume et de la ville de Suze. Le septième jour, le roi étant plus gai qu'à l'ordinaire, et dans la chaleur du vin, ordonna à ses eunuques d'amener la reine Vasthi, avec le diadême sur la tête, *et toute nue*, suivant le chaldéen, pour faire admirer sa rare beauté à tous ses peuples, et aux premiers personnages de sa cour (1). Vasthi refusa d'obéir, et ne voulut point se donner en spectacle, au mépris des coutumes orientales qui ne permettent pas que les femmes se montrent en public. Assuérus en fut extrêmement irrité, et consulta son conseil sur ce qu'il avait à faire. Un de ses conseillers lui fit entendre que Vasthi, n'ayant pas seulement offensé le roi, mais encore tous les

(1) Malgré les erreurs dans lesquelles peut être tombé Tertullien, on ne saurait guère refuser ce titre à l'auteur de tant d'écrits sublimes en faveur de la religion, et à l'un de ses plus doctes et plus zélés défenseurs. Vassoult semble ne pas croire aux torts qu'on lui impute, et il oppose à ces imputations « les témoignages qu'ont rendus à cet homme célèbre, les pères de l'Église et les auteurs ecclésiastiques qui en font mention ; ceux qui ont le plus approché de son temps, comme ceux qui en sont le plus éloignés. Il n'y a guère que cent ans, ajoute-t-il, que l'hérésie a commencé d'en parler autrement, et c'est elle en quelque façon qui a donné le ton à ceux des catholiques qui n'en ont point parlé avec plus de respect et peut-être avec encore moins d'équité. » (*Préface de l'Apologétique*).

(1) *Ut ostenderet pulchritudinem ejus ; erat pulchra valde.*

peuples et tous les grands, et que l'exemple de la reine pouvant inspirer à toutes les femmes la désobéissance envers leurs maris, il convenait qu'il fût rendu un édit, selon la loi des Mèdes et des Perses, portant que la reine Vasthi ne se présenterait plus devant le roi, et que sa couronne serait donnée à une autre qui en fût plus digne. Le conseil fut agréé, et Vasthi répudiée. Le grec porte que le lendemain le roi ne se souvint plus de la manière dont elle avait agi, et dont il l'avait condamnée. L'hébreu, au contraire, dit qu'il se souvint de Vasthi, et de ce qu'elle avait souffert. Quoi qu'il en soit, Esther ne tarda pas à occuper la place de cette princesse, et à être décorée du diadème. (*Voy.* ESTHER). Quelques écrivains ont prétendu que Vasthi était la sœur d'Assuérus, mais ce n'est pas vraisemblable; d'autres ont prétendu qu'elle était *Athossa*, fille de Cyrus, qui avait épousé d'abord Cambyse, son frère, puis le Mage qui voulut se faire passer pour Smerdis, et qui épousa enfin Darius, fils d'Hystaspe. Cette opinion est encore moins vraisemblable que la première. Nous ne nous arrêterons pas à résoudre les difficultés que présente le livre d'Esther dans quelques-uns de ses détails; elles se trouvent résolues, en grande partie, dans les articles *Aman*, *Assuérus*, *Artaxercès*, etc. L—B—E.

VATABLE ou VATEBLÉ (FRANÇOIS), né à Gamache, village du diocèse d'Amiens, fut d'abord curé de Bramet dans le Valois, puis professeur d'hébreu à Paris, lorsque François Ier. fonda le collége royal, et il mourut abbé de Bellozane. Le grand nom qu'il a conservé jusqu'à nos jours est fondé sur son érudition immense, bien digérée, et d'une communication facile; sur le talent qu'il eut pour enseigner, et sur le concours d'auditeurs que sa réputation attirait à ses leçons. Il professait d'abondance; beaucoup de juifs même venaient l'entendre et admiraient son savoir: du reste, il a peu écrit. On a dit que ses écoliers ayant recueilli ses *notes* sur l'Ancien-Testament, Robert Estienne les imprima en 1545, dans son édition de la Nouvelle Bible latine de Léon de Juda: mais comme ces *notes* sont pleines de lambeaux pris de Caléon, de Munster, de Fagius et d'autres protestants français et allemands, copiés quelquefois mot pour mot, il est probable que Robert Estienne, qui avait de grandes liaisons avec les réformés de Zurich, emprunta d'eux ces *notes*, aussi bien que la version: il ne se servit du nom de Vatable que pour ne pas se rendre odieux aux docteurs de Paris qui ne l'aimaient pas. Quoi qu'il en soit, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. Estienne, retiré à Genève, les défendit avec emportement, et les rendit encore plus calvinistes en les réimprimant. Les docteurs de Salamanque, moins scrupuleux que ceux de Paris, les firent reparaître avec approbation, toutefois après les avoir retouchées et corrigées en plusieurs endroits. Nicolas Henri, professeur d'hébreu au collége royal, en a donné la dernière édition, 1729-45, 2 vol. in-fol. Elles sont littérales, critiques, claires et d'une grande utilité pour l'intelligence de l'écriture. Vatable fut le restaurateur de l'étude de la langue hébraïque en France. La Bible qu'on appelle de Vatable contient la version Vulgate et celle de Léon de Juda. Vatable n'était pas moins savant dans le

grec que dans l'hébreu. Il avait traduit les traités d'Aristote intitulés : *Parva naturalia*, qu'on trouve dans l'édition de Duval. Il fut persécuté par les docteurs de Sorbonne de la faction de Béda. Les Protestants voulurent l'attirer à leur parti ; mais il vécut en bon ecclésiastique, et mourut, le 16 mars 1547, plein d'attachement pour la religion catholique qu'il n'avait jamais cessé de pratiquer (*Voy*. Clément Marot). T—d.

VATACE (Jean Ducas, dit Batatzétès ou), empereur de Nicée, était natif de Didymotiche en Thrace, et descendait de cette illustre famille des Ducas, qui, dans le onzième siècle, avait occupé le trône de Constantinople. Non moins digne du trône que ses aïeux, le jeune Vatace fit, dès son adolescence, briller le germe des grandes qualités qu'il devait posséder un jour : intrépidité à toute épreuve, activité dévorante, sagesse, bonté, prudence, haine irréconciliable pour les ennemis de la Grèce. Cette réunion de traits héroïques fixa sur lui de bonne heure les yeux de tous les Grecs ; et Théodore Lascaris, à qui, pendant les guerres qu'il avait eues à soutenir, soit contre les Turks ou les Bulgares, soit contre les Français, maîtres de Constantinople, il avait rendu les services les plus éminents, paya la dette de la reconnaissance en le nommant son gendre, et quelque temps après, son successeur. Ainsi Vatace prit les rênes du gouvernement à la mort de son beau-père, en 1222. Lui-même avait alors vingt-neuf ans. Cependant Lascaris n'était point mort sans postérité. De trois fils qu'il avait eus, restait encore un jeune prince à peine âgé de huit ans. Théodore, moins sensible à la voix de la nature qu'à celle de la patrie, avait écarté ce faible enfant d'un trône encore mal affermi. De plus, il avait laissé deux frères, Alexis et Isaac, qui revendiquèrent la couronne impériale, et prétendirent qu'au défaut de leur neveu, c'était à eux qu'elle devait retourner. Incapables de soutenir cette chimère contre un prince protégé à-la-fois par ses qualités personnelles et par l'estime universelle, ils se retirèrent de la cour de Bithynie, et allèrent à celle de Constantinople, aigrir contre lui l'imprudent Robert de Courtenay. Celui-ci ne songea plus qu'à la guerre, et, pour la commencer, envoya demander au pape des hommes, du blé et de l'argent. La guerre n'effrayait nullement Vatace. Élevé dans les camps, ennemi de tout ennemi des Grecs, il gémissait de voir l'empire d'Orient démoli pièce à pièce par des barbares. Quatre monarchies impériales, Constantinople, Thessalonique, Nicée, Trébizonde, se disputaient le territoire étroit laissé par les Seljoucides et les Huns aux descendants des Romains. Dans son indignation, il n'aspirait qu'à rayer de la liste des empires ces principautés éphémères, et attendait avec impatience l'instant de courir aux armes, lorsque la flotte latine, grossie des troupes levées dans l'Occident, cingla vers Lampsaque. Une grande bataille s'engage près de Pémanin. Vatace triomphe, et ses troupes font un horrible carnage, un immense butin. Alexis et Isaac se laissent prendre, et ont les yeux crevés. Eschise, Lantienne, Cariozos, la Troade, l'île de Mitylène sont soumises successivement ; la Thrace même est envahie. Andrinople appelle les Grecs, et reçoit avec ivresse Isès Protostrator et Camitzès, lieutenants de Vatace. En-

fin on marche sur Constantinople, on l'assiége, on la prenait peut-être, si l'arrivée inattendue de Théodore Comnène, empereur de Thessalonique, n'eût opéré une diversion (1225). Les phalanges peu nombreuses que Vatace a transportées sur les rives de la Chersonèse, alors sans vivres et sans argent, ne peuvent point garder leurs conquêtes. Il faut abandonner Andrinople même, reprendre la mer, et attendre des circonstances plus favorables. Cependant Robert, qui a deux ennemis sur les bras, et qui n'a pas même assez de forces pour résister à un seul, implore la paix de Vatace, et signe un traité ignominieux, par lequel il confère à l'empereur de Nicée la possession de tout ce qu'il a conquis avant la bataille de Pémanin, et de toutes les villes au midi de Lampsaque. Tandis que la guerre continue en Europe, que Robert expire à la fleur de l'âge, et que Jean de Brienne le remplace, que le jeune Comnène va perdre la liberté, la couronne et la vie en Bulgarie, Vatace s'applique à rendre heureux ses sujets d'Asie, favorise les développements de l'agriculture, fait fleurir le commerce, forme des alliances avec les princes orientaux, afin de fondre sans rien craindre sur des voisins en qui il ne voit que des usurpateurs. De petites expéditions entretiennent le courage et l'ardeur de ses soldats. Tantôt ils se jettent sur le territoire de Trébizonde, tantôt ils pillent les villages, et dévastent les plaines du sulthan de Roum; tantôt enfin ils attaquent Rhodes, dont vient de s'emparer Léon Gabalès. Tout-à-coup (1233), pendant qu'il est au siége de cette île, les Latins, infidèles au traité de paix, apparaissent sur les côtes de la Troade et de la Bithynie, et viennent attaquer Lampsaque. En vain Vatace se hâte d'arriver; il ne peut empêcher que la ville ne soit prise en sa présence. En vain il détache du parti de son adversaire le roi de Bulgarie, Asan, et fait alliance avec lui; après quelques avantages remportés sur les rives de la Propontide, il voit sa flotte et celle des Bulgares anéanties deux fois de suite (en 1236 et 1237), devant Constantinople, qu'il ose assiéger. Bientôt, cédant aux instances perpétuelles d'Anne de Hongrie, sa femme, nièce de Baudouin, Asan abandonne l'empereur de Nicée, et vient, avec les ennemis, l'assiéger dans Tzurullum; puis il change encore de parti, et revient se joindre aux soldats de Vatace. Frédéric, empereur d'Allemagne, ennemi secret des Français, ébloui d'ailleurs par les promesses magnifiques des deux princes confédérés, forma une alliance avec eux, et les servit utilement, en s'opposant à l'arrivée des secours que Jean de Béthune amenait à l'empereur de Constantinople. Pressé de toutes parts et réduit, en quelque sorte, à la possession de sa capitale, ce prince fut forcé par le besoin d'engager aux Vénitiens la couronne d'épines pour treize mille cent trente-quatre pèpres (4 septembre 1238). Il se rendit même à Rome, et de là à la cour de France, afin d'y solliciter des secours. Il rassembla environ six mille hommes, parvint à détacher l'empereur de l'alliance de son ennemi, et ayant obtenu la permission de traverser l'Allemagne avec ses troupes, arriva dans ses états vers la fin de l'an 1239. Le roi de Hongrie, Béla, lui fournit aussi quelques secours. Asan, toujours inconstant, sépara de nouveau sa cause de celle de Vatace. Enfin les Scythes Comanes, qui, de-

puis trois ans, remplissaient de ravages et de meurtres la Macédoine et la Thrace, se joignirent aux Français. Vatace avait levé le siége de Constantinople. Il eut bientôt la douleur de se voir enlever Tzurullum défendu par Jean Pétraliphe Chartophilax, général dont l'héroïsme ne put préserver la ville (1240). Hors d'état de tenir dans l'Europe, Vatace se jeta sur l'Asie, et y enleva Nicomédie, Charax, Dacébize, Nicotiate, qui appartenaient encore aux Français. Ils ne possédaient plus, sur cette côte, que le fort d'Asquilli; et Vatace se préparait à le réduire, quand la flotte ennemie arriva, et le vainquit complétement. Il consentit alors une trève de deux ans (1241); mais la mort d'Ionas, chef des Scythes Comanes et allié aussi fidèle qu'intrépide des Français de Constantinople, lui inspira subitement de nouveaux projets de conquête. Jean Comnène venait, grace aux intrigues de Théodore, son père, d'être couronné empereur de Thessalonique. Vatace l'attira auprès de lui, dans une ville maritime d'Asie, sous un prétexte frivole; et s'étant emparé de sa personne, il envahit la Macédoine, où il fit la guerre avec des succès variés, mais cependant avec avantage. Un traité, par lequel il fut convenu que Jean quitterait les insignes de l'empire et le titre d'empereur pour celui de despote, et ne posséderait ses états qu'en faisant hommage au prince de Nicée, fut le résultat de cette guerre, qui dura deux ans (1241-42). Vatace se hâta de repasser dans ses états, pour empêcher que le sulthan d'Iconium, Gaïath-Eddyn II, fit alliance avec Baudouin; n'étant pas arrivé à temps pour prévenir cette union, il parvint du moins à la faire rompre, et eut, à Tripoli, sur le Méandre, avec ce prince voluptueux, une entrevue dans laquelle ils jurèrent une paix éternelle. Ces nouvelles irritèrent au plus haut degré les partisans de la dynastie française; mais tandis qu'ils tenaient des conciles, et s'appelaient mutuellement aux armes, Vatace, croyant que l'occasion était venue de reconquérir l'Europe, enleva le despote de Thessalonique, Démétrius (1246), se jeta sur la Hongrie, dont le roi était mineur, et prit la plus grande partie des villes de cette contrée. De là il marcha sur les possessions françaises, et s'empara de nouveau de la ville de Tzurullum (1247). Les années suivantes se passèrent en conférences avec les envoyés du pape, pour la réunion des deux Églises, sans que cependant l'empereur négligeât les soins extérieurs. Il déclara la guerre à Michel Comnène, prince de Bérée et allié de Baudouin; et il venait de conquérir les villes de Déavoli et Castori, quand il fut attaqué, à son retour en Asie, d'une épilepsie, qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Il se fit conduire à Smyrne, et de là à Nymphée, où il mourut le 30 octobre 1255, âgé de soixante-deux ans, et dans la trente-troisième année de son règne. Ce prince avait de grandes qualités. Il était intrépide, affable, juste, libéral avec discernement, et, ce qui est encore plus rare, économe malgré ses libéralités. Théodore Lascaris, son fils, s'étant un jour présenté à ses yeux avec des vêtements magnifiques: « Quels services, lui dit l'empereur, avez-vous rendus aux Grecs pour dissiper leurs biens par un vain étalage de luxe? Ignorez-vous que ces vêtements d'or et de soie sont leur sang et leur

substance? Si vous voulez savoir quand il est permis d'en faire usage, apprenez que ce n'est qu'en présence des ambassadeurs étrangers, devant qui il est nécessaire de faire éclater la majesté de l'empire et la force de la nation à laquelle vous commandez. » P—OT.

VATER (CHRÉTIEN), né, à Juterbock, en 1651, fut nommé, en 1690, professeur de médecine à Wittenberg, où il mourut le 6 octobre 1732. On a de lui : I. *De morbis classiarorum et navigantium*, Wittenberg, 1715, in-4°. II. *Semiotica medica*, Francfort, 1721, in-4°. III. *Institutiones medicæ*, Wittenberg, 1722, in-4°. IV. *Physica experimentalis systematica*, Wittenberg, 1734, in-4°. — VATER (ABRAHAM), fils du précédent, né à Wittenberg le 9 décembre 1684, fut, en 1710, nommé à la première chaire de médecine à l'université de Wittenberg. Afin de joindre l'expérience à ses connaissances théoriques, il visita l'Allemagne, la Hollande, les Pays-Bas et l'Angleterre, d'où il revint en Hollande, pour entendre de nouveau les leçons d'anatomie du célèbre Ruysch. A son retour à Wittenberg, il quitta la chaire de médecine pour prendre celle de botanique et d'anatomie, que, sur ses prières instantes, le roi Frédéric-Auguste II dota avec une magnificence royale. Il se formait lui-même un cabinet d'anatomie, qu'il enrichissait tous les jours par de nouvelles découvertes. On prétend que l'artifice admirable de ses injections et ses préparations anatomiques l'ont placé sur la même ligne que Ruysch, son maître, dont il a su transporter les méthodes en Allemagne. Vater est le premier qui ait introduit en Allemagne l'inoculation de la petite-vérole, pratique contre laquelle on avait alors les plus forts préjugés. Il mourut le 18 novembre 1751. Ses ouvrages les plus remarquables sont : I. *De viis absconditis pulmonum, quibus aer respirando receptus in sanguinem penetrat, necnon de vasorum secretoriorum structurâ mechanicâ et de fibrillarum nervearum in cerebro principiis*, Wittenberg, 1708, in-4°. II. *De succi nervei secretione mechanicâ*, Marbourg, 1711, in-4°. III. *De methodo novâ transplantandi variolas per insitionem*, Wittenberg, 1720, in-4°. IV. *De utero gravido physiologicè et pathologicè considerato*, Wittenberg, 1725, in-4°. V. *De observationibus rarissimis calculorum in corpore humano generationem illustrantibus*, Wittenberg, 1726, in-4°. VI. *De efficaciâ admiranâ chin-chinæ ad gangrænam sistendam in Angliâ*. VII. *De olei olivarum efficaciâ contrà morsum canis rabiosi, experimento Dresdæ facto adstructâ*, Wittenberg, 1736, in 4°. VIII. *Musæum anatomicum proprium*, Helmstadt, 1750, in-4°., avec figures. C'est une description du cabinet anatomique de l'auteur. On y voit qu'il avait découvert un nouveau conduit pour la salive et un nouveau siége de la bile. IX. *Physiologia medica, seu de actionibus corporis humani sani doctrina mathematicis atque anatomicis principiis superstructa*, Iéna, 1751, in-4°. G—Y.

VATER (JEAN-SÉVERIN), l'un des savants les plus distingués de ce siècle, naquit en 1771 à Altenbourg en Saxe. Nommé, en 1798, professeur à l'université d'Iéna; en 1799, professeur des langues orientales à celle de Halle, il quitta, en 1810, cette université, pour aller

occuper la chaire de théologie à Kœnigsberg. En 1820, ses travaux littéraires le rappelèrent à Halle, où il occupa de nouveau la chaire des langues orientales. Il est mort dans ces dernières fonctions, le 18 mars 1826. Les ouvrages nombreux qu'il a publiés attestent les connaissances profondes qu'il avait acquises sur l'histoire des peuples anciens et modernes. Nous citerons les principaux : I. *Animadversiones et lectiones ad Aristotelis libros tres rhetoricorum*, Leipzig, 1794, in-8°. Dans la préface, l'auteur indique les différentes éditions qui ont été publiées de la Rhétorique d'Aristote, les interprètes qui l'ont commentée, les variantes, qu'il compare entre elles; d'où il passe à l'explication du texte. II. *Livre de lecture, en langues arabe, syriaque et chaldéenne, avec des morceaux arabes, jusqu'à présent inédits, un Vocabulaire et des indications grammaticales*, Leipzig, 1802, in-8°. Les pièces arabes inédites, publiées dans la seconde partie, sont relatives à la géographie, à l'histoire, à l'art oratoire et à la poésie, et suivies d'un Catalogue où l'on trouve les principaux ouvrages publiés sur cette langue. III. *Manuel de grammaires hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe, à l'usage de ceux qui commencent à apprendre ces langues*, Leipzig, 1802, in-8°. IV. *Tableaux synchronistiques de l'histoire ecclésiastique, depuis l'origine du christianisme jusqu'aux temps modernes* (en allemand), Halle, 1803, in-fol. Cet ouvrage se répandit rapidement dans les universités protestantes d'Allemagne. L'auteur en a publié, en 1825, une quatrième édition. V. *Grammaire générale, avec comparaison des langues anciennes et modernes, ouvrage spécialement destiné aux élèves des classes supérieures* (en allemand), Halle, 1805, in-8°. VI. *Grammaire de la langue hébraïque, premier cours, pour les commençants*, Leipzig, 1807, in-8°. L'auteur avait déjà fait paraître deux grammaires hébraïques, l'une en 1799, et l'autre en 1801. VII. *Archives générales d'ethnographie et de la science linguistique*, avec gravures (all.), 1808, in-8°. Les objets traités dans cet ouvrage sont: langue des peuples, formes extérieures, caractères, mœurs, habitudes, nourriture, habillement, demeure, forme de gouvernement, degré de civilisation. M. de Humboldt et d'autres savants ont concouru à la publication de cet ouvrage. VIII. *Grammaire pratique de la langue russe, avec une introduction à l'histoire de cette langue et à celle de ses grammaires* (allem.), Leipzig, 1808, in-8°. L'auteur a mis à la fin de l'ouvrage des tableaux qui présentent les différentes formes de la langue russe. IX. *Population de l'Amérique, mise en rapport avec les peuples de l'ancien continent qui ont passé dans le Nouveau-Monde pour l'habiter* (allem.), Leipzig, 1810, in-8°. L'ouvrage est dédié à M. Al. de Humboldt, à qui l'auteur reconnaît devoir des matériaux précieux. Il y expose les différentes opinions que les savants ont émises sur la population de l'Amérique; les caractères physiques qui distinguent les Américains; leurs anciens monuments et leurs dialectes qu'il compare avec ceux qui sont en usage dans l'Asie, dans les îles du Sud, en Afrique et en Europe. D'après ces données, Vater indique les peuples de l'ancien continent qui ont pu passer dans le Nouveau-Monde pour l'ha-

biter et en augmenter la population. X. *Linguarum totius orbis index alphabeticus, quarum grammaticæ, lexica, collectiones vocabulorum recensentur, patria significatur, historia adumbratur;* ou *Littérature des grammaires, lexiques et recueils de mots pris dans toutes les langues de la terre, selon leur ordre alphabétique, avec un court aperçu de leur patrie, des changements qu'elles ont éprouvés, et des rapports qu'elles ont entre elles*, Berlin, 1815, in-8°. Le titre et l'exposé historique de chaque langue sont donnés en latin et en allemand. A l'exposé est jointe l'indication des grammaires et dictionnaires à consulter pour chaque langue. XI. *Mithridates, ou connaissance générale des langues avec le Pater dans près de cinq cents langues, idiomes ou dialectes*, 1er. vol. *par J.-Chr. Adelung;* les trois derniers *par Vater*, Berlin, 1806 à 1817, in-8°. Adelung étant mort après avoir terminé le premier volume, qui comprend les langues de l'Asie, on jeta les yeux sur Vater, pour compléter ce grand ouvrage. Dans le second volume, ce savant a donné les langues anciennes de l'Europe : le cantabre ou basque; le celte, le celto-germanique ou cimbre, le germain, le gréco-latin, le slave, le germano-slave, le romano-slave ou walaque, le tchoude ou finnois, les langues mixtes, comme le hongrois et l'albanais. Le troisième volume comprend les langues de l'Afrique et de l'Amérique. Pour cette dernière partie, Vater a fait usage des Grammaires, Dictionnaires et d'autres matériaux que M. Alex. de Humboldt lui avait communiqués. Le quatrième volume du Mithridates contient des additions et des corrections. XII. *Analectes de la connaissance des langues, avec un tableau représentant les langues des Indes orientales* (all.), Leipzig, 1820, in-8°. Dans cet ouvrage, on remarquera, entre autres choses, ce que l'auteur rapporte sur la langue chinoise et sur le dialecte samoïède. Il y examine un manuscrit qui se trouve à Kœnigsberg, et qui contient l'oraison dominicale en vingt-cinq dialectes. XIII. *Langue des anciens habitants de la Prusse, ce qu'il nous en reste, grammaire et dictionnaire* (all.), Brunswick, 1821, in-8°. Cet ouvrage est d'autant plus important, que tout y était à faire, et pour ainsi dire à créer. Il fallait étudier la langue des peuples qui, établis sur les côtes de la mer Baltique, sur les deux rives du Niémen, s'étaient répandus dans le duché de Prusse, dans la Courlande et la Lithuanie; il fallait recueillir les vestiges de leurs idiomes, en étudier les formes, et avec ces matériaux composer une Grammaire et un Dictionnaire de l'ancienne langue, appelée *prusso-lithuanienne*. Les principales sources où Vater a puisé sont les catéchismes et les livres liturgiques publiés en cet idiome dans les commencements de la réformation. Les premiers Catéchismes prusso-lithuaniens parurent en 1545, 1547 et 1561. En 1579, on publia, dans la même langue, les Évangiles et les Épîtres pour les dimanches et fêtes de l'année, avec la Passion tirée des quatre évangélistes. En 1660, le prince de Radziwil fit publier à Londres la première Bible qui ait paru en prusso-lithuanien. Ces livres liturgiques ont servi de base au travail de Vater. Le prusso-lithuanien diffère essentiellement du polonais, du russe et des autres langues slaves; cependant il ne s'est point conservé

pur, les révolutions politiques, les guerres et les changements de domination y ayant introduit un mélange plus ou moins sensible de russe, de polonais et d'allemand. Il faut lire, sur l'ouvrage de Vater, le rapport que le savant Linde en a présenté à l'académie des sciences de Varsovie, séance du 26 octobre 1821. XIV. *Tableaux où l'on compare les langues primitives de l'Europe avec celles du sud-ouest de l'Asie; sur la langue des Thraces; Grammaire albanaise; Grammaire géorgienne ou grecsiniche, et Grammaire galloise* (allemand), Halle, 1822, in-8°. XV. *Lettre au conseiller Planck, sur les preuves que l'histoire fournit pour établir la di- ..'é du christianisme* (allemand), Halle, 1822, in-8°. Dans cet écrit théologique, l'auteur se montre ce qu'il paraît avoir été, c'est-à-dire protestant-déiste. Cette lettre lui attira, de la part de ses coreligionnaires, des critiques auxquelles il n'a pas répondu. XVI. *Histoire universelle et chronologique de l'Église chrétienne, depuis le commencement de la réformation jusqu'à nos jours* (allemand), Brunswick, 1823, in-8°. D'après ses divisions, l'auteur traite les objets suivants : Réformation jusqu'en 1555; Église catholique et grecque; les Jésuites; Église protestante jusqu'à la paix de Westphalie; Église catholique jusqu'en 1713; Église protestante jusqu'à la même époque; Église catholique et grecque jusqu'à nos jours; Église protestante, depuis l'influence que la philosophie de Wolf a exercée sur elle jusqu'à nos jours. Il termine en parlant de la réunion de l'Église protestante avec la communion réformée. XVII. *Novum-Testamentum, textum græcum Griesbacchii, Knappii, denuò recognovit, delectu varietatis lectionum testimoniis confirmatarum, adnotatione cùm criticâ tùm exegeticâ et indicibus, historico et geographico, vocum græcarum infrequentiorum et subsidiorum criticorum exegeticorumque instruxit J. S. Vater*, Halle, 1824, in-8°. Ce Nouveau-Testament grec plaît par l'élégance de ses formes et la commodité du format. L'éditeur a choisi des caractères grecs et latins de manière à renfermer dans un seul volume le texte sacré, avec des notes grammaticales et exégétiques ou explicatives du texte. Ces dernières notes ont été vivement censurées par les hommes religieux. On a reproché à Vater d'avoir gardé le silence sur les miracles de Jésus-Christ; de ne s'être point expliqué sur la divinité et la toute-puissance de notre Sauveur, et d'avoir cherché à tenir un certain milieu entre le déisme et la foi chrétienne. Un journal littéraire de sa communion, ayant relevé l'insuffisance de ses notes, impute à Vater d'avoir fait, en publiant ce Nouveau-Testament grec, une spéculation mercantile indigne de son nom et de sa gloire littéraire. L'auteur a repoussé ces accusations dans les journaux; et, par ses dernières dispositions, il a affecté les revenus provenant de cette publication, ainsi que d'autres fonds, à l'entretien de jeunes étudiants peu favorisés de la fortune. XVIII. *Grammaire de la langue servienne, par Wuk Stephanowitsch* (1), *traduite en allemand*

(1) La langue servienne, qui est parlée par quatre millions d'individus, méritait bien que Vater s'occupât d'elle. Wuk, auteur de la Grammaire que notre savant a traduite, était, sous le fameux Czerni George, secrétaire du sénat servien; il connaît

avec des observations sur les chants héroïques des Serviens, Berlin, 1824, in-8°. XIX. *Archives pour l'histoire de l'Église*, Halle, 1824, 1825 et 1826. Ce journal paraissait par cahier. Vater a conservé jusqu'à ses derniers moments toute son activité. Quelques mois avant sa mort, il publia : XX. *Journal pour les ministres de la parole évangélique*, dernier numéro du LXVII[e]. vol., Halle, 1826, in-8°. Deux autres savants l'aidaient dans la publication de ce journal. Pendant l'année littéraire de 1825 à 1826, il s'était engagé à expliquer, à l'université de Halle, les Actes des apôtres et l'Apocalypse; il donnait en même temps trois cours l'un sur la méthode à suivre dans l'étude de la théologie, le second sur la bibliographie de cette science, et le troisième sur les études grammaticales nécessaires pour expliquer le Nouveau-Testament. G—1.

VATINIUS (P.), fougueux démagogue et l'un des plus vils partisans de César, naquit, selon l'hypothèse la plus probable, à Rome même, de l'an 654 à l'an 660 de la fondation (94 à 96 av. J.-C.). Sa naissance était des plus obscures, ainsi que le prouvent et les reproches fréquents de Cicéron à ce sujet, et l'absence de cet *agnomen* (1), appendice caractéristique du nom d'un noble romain. Spectateur des guerres civiles de Sylla et de Marius, et des spoliations, des meurtres, des troubles de toute espèce qui les signalèrent, Vatinius s'habitua de bonne heure à mépriser les lois, les dieux et la morale, et se promit de parvenir aux honneurs, n'importe par quelle voie. On ne pouvait prétendre aux charges publiques avant l'âge de trente ans accomplis. L'ambitieux plébéien passa presque tout le temps qui devait s'écouler jusqu'à cette époque au milieu d'orgies honteuses, de débauches infâmes, et s'acquit une sorte d'illustration parmi les jeunes fanfarons de libertinage dont Rome était remplie. Il paraît qu'il s'amusait souvent à faire la cuisine (2): goût ignoble, qui dans la suite ne trouva que trop d'imitateurs parmi les Romains les plus illustres! singularité inexplicable chez ces maîtres du monde, qui auraient rougi d'être proclamés les émules des Phidias ou des Apelle, et qui disputaient des couronnes à un baladin et à un cuisinier! Ces bizarres plaisanteries allèrent plus loin encore; et, s'il faut en croire Cicéron, quelquefois il volait les passants dans la rue. Quoi qu'il en soit, tout en s'a-

parfaitement son idiome national. Il a publié à Vienne, en 1817 et 1818, un Dictionnaire servien, et il a fait, dans la même langue, une traduction du Nouveau-Testament, qui a paru depuis peu à Pétersbourg.

(1) On sait qu'à Rome tous ceux qui appartenaient aux familles patriciennes ou du moins aux familles historiques portaient trois noms. Ainsi Camille s'appelait *M. Furius Camillus*; Cicéron, *M. Tullius Cicero*, etc Le second de ces mots est le véritable nom de famille, et portait seul chez les Romains le titre de *nomen*. Celui qui précède était dit *prænomen*, et celui qui suit *agnomen*. C'était le propre des maisons illustres de se diviser en branches assez remarquables pour que chacune portât un nom particulier. De là les *agnomina*. De sorte que le nom distinguait les familles, le surnom la branche de cette famille, et les prénoms tous les individus de cette branche. Quelquefois le même homme portait deux et jusqu'à trois *agnomina*, ce qui indiquait des subdivisions dans la branche. Ainsi l'on disait *P. Cornelius Scipio Africanus*, *P. Cornelius Scipio Æmilianus Africanus Numantinus*.

(2) C'est du moins ce que semblent indiquer ces mots de Cicéron (*in Vatin. n.* 32) : « *Hunc tu morem ignorabas? Nunquam epulum videras? Nunquam puer aut adolescens inter coquos fueras?* » Quelques-uns cependant pensent que Vatinius avait exercé le métier de cuisinier pour vivre; mais alors le mot *coquus* serait peut-être plus dans notre goût que dans celui de Cicéron. De plus il est à croire qu'ayant à lui reprocher non-seulement la bassesse de sa naissance, mais la domesticité, il y reviendrait plus souvent; et cependant voilà le seul endroit dans lequel il fasse allusion aux talents culinaires de Vatinius.

bandonnant aux plus grands désordres, il eut l'art ou le bonheur de se distinguer à la guerre par quelques traits de bravoure, et de se rendre agréable dans Rome à quelques personnages capables de jouer un rôle, mais vicieux, turbulents et appelant de tous leurs vœux une révolution. Tels étaient entre autres, Clodius, Gabinius, Pison, et, à la tête de tous, César. Par leur influence, il fut nommé questeur l'année même du consulat de Cicéron (691 de Rome, avant J.-C. 63). Envoyé à Puteoli (Pouzzoles), pour s'opposer à la sortie de l'or et de l'argent, il fit main-basse sur tout le numéraire qu'il put atteindre, multiplia les visites domiciliaires, confisqua illégalement les marchandises, vendit pour des sommes énormes, et à son profit, le droit d'exporter. Sa tyrannie alla au point qu'on leva la main sur lui en plein *Forum*, et que des plaintes au nom de la ville furent adressées au consul. Mais la conspiration de Catilina occupait trop sérieusement le sénat et le peuple pour que l'on songeât à sévir contre un obscur concussionnaire. Loin d'être puni, il fut envoyé en Espagne, où il lui fut encore plus loisible de piller et d'amonceler des trésors. Revenu à Rome, Vatinius fut nommé tribun du peuple, l'an 695 (avant J.-C. 59). Dévoué à tous les caprices de César, à qui il était redevable de sa nomination, et qui avait été élu consul la même année, il le servit de tout son pouvoir. C'est lui qui, lorsque le collègue de César, l'inflexible et probe Bibulus, s'opposait à la réception de la loi agraire, le fit saisir, malgré l'opposition des neuf autres tribuns du peuple, et conduire en prison; violence qui intimida ce magistrat au point que, rendu à la liberté, il se renferma chez lui abandonnant à César l'administration de la république (3). Un homme se laisse prendre dans le sénat, et prétend qu'il est là avec un poignard pour tuer Pompée: « Par qui a-t-il été aposté? » s'écrie Vatinius; et il l'interroge, il lui fait dénoncer comme instigateurs du crime les hommes les plus illustres: le peuple applaudit à cette comédie, et, dans sa crédulité, il vomit des injures contre les optimates qui veulent assassiner leur chef, et exalte l'impartialité du tribun. Vingt lois nouvelles passent, mais au mépris de toutes celles qui règlent les formes de la législation: tantôt il brave le *veto* de ses collègues, tantôt il rit des auspices défavorables qui doivent faire remettre l'assemblée; et, chose étonnante, si les contradictions pouvaient étonner de la part d'un pareil ambitieux, il brigue le titre d'augure. Mais, sur ce point, César l'abandonne à ses ressources; et d'ailleurs les patriciens seuls nomment à l'augurat. L'année suivante, il se fait adjuger par le peuple le titre de lieutenant de César dans les Gaules, et part aussitôt sans attendre que le sénat ratifie par un sénatus-consulte le plébiscite qui vient d'être rendu. Mais à peine César l'a-t-il rejoint dans la province, qu'on l'accuse au tribunal du préteur Mummius. Aussi adroit et aussi hypocrite qu'il a été audacieux et turbulent, il rentre à Rome et comparaît, quoiqu'une loi défende d'agir contre le magistrat en fonctions, et permette de reculer le procès jusqu'à sa sortie de charge; mais en vain il a cru que

(3) C'est à cette occasion que les mauvais plaisants de Rome, au lieu de la formule: « Sous le consulat de César et de Bibulus » (*Cæsare, Bibulo coss.*), disaient: « Sous le consulat de Jules et de César (*Julio, Cæsare coss.*).

sa feinte déférence en imposerait ; personne n'est dupe, et on est sur le point de le condamner. Il implore le secours des tribuns, mesure encore sans exemple, et aussi insitée qu'illégale, car l'énorme puissance des tribuns n'avait jamais été jusqu'à interrompre le cours de la justice. L'infatigable agitateur du peuple, Clodius, alors tribun, répond à cet appel. Une troupe de mercenaires armés le suit ; et tous deux chassent le préteur de son tribunal, renversent les bancs des juges, brisent les urnes destinées à recevoir les suffrages : à peine les accusateurs peuvent-ils sauver leur vie. L'an 54, Vatinius brigue la préture concurremment avec Caton ; et tel est l'aveuglement de la multitude, que d'ailleurs Pompée dirige en secret, qu'il est préféré à son concurrent. Accusé, quelque temps après l'expiration de sa charge, il trouve encore un appui dans Pompée, toujours ami et toujours dupe de César ; et Cicéron, son ennemi juré, le défend et le fait absoudre. En 48, il se rend dans l'Italie méridionale, afin de lever des troupes pour César, qui a franchi le Rubicon, pris Rome, usurpé la dictature, et qui marche à Pharsale ; mais il tombe malade à Brindes. Pendant ce temps, les petites armées de son protecteur sont battues dans l'Illyrie, et Octavius, lieutenant de Pompée, est maître de toute la province. A cette nouvelle, Vatinius rassemble quelques forces, passe l'Adriatique, fait lever le siége d'Épidaure, remporte la victoire navale de Tauris, malgré l'infériorité du nombre et de ses bâtiments ; et entrant en vainqueur dans le port d'où Octavius est sorti (47 avant J.-C.) il rend la province entière à Cornificius, lieutenant de César. Ce succès décisif lui valut le consulat pendant les derniers jours de l'année. César, qui avait pour système de reconnaître tous les services, ne fût-ce que par des récompenses honorifiques, le nomma consul, conjointement avec Fufius Calenus, vers la fin de décembre. La courte durée de ce consulat devint pour Cicéron la matière d'intarissables plaisanteries : « Je voulais aller vous rendre visite, dit-il, dans votre consulat ; mais la nuit m'a pris en chemin (4). » Il fut ensuite envoyé dans l'Illyrie, avec trois légions, pour la contenir, ce qui ne fut pas difficile tant que le dictateur exista ; mais après sa mort, et dès qu'il s'agit sérieusement d'une guerre entre les triumvirs et les républicains, les habitants commencèrent à remuer ; les soldats hésitèrent eux-mêmes sur le parti qu'ils devaient prendre, et sur ces entrefaites (44 avant J.-C.), Brutus ayant paru sous les murs de Dyrrachium, tous passèrent de son côté. Deux ans après, Vatinius obtint le triomphe. Ainsi cet homme universellement méprisé parcourut la carrière des honneurs avec plus d'éclat et de succès que n'en eurent ni Caton, ni Brutus, triste preuve que la liberté n'était plus qu'un rêve. Vatinius était sans foi et sans respect pour la religion. Brutal et grossier, il s'emportait jusqu'à frapper sa mère ; et César lui-même, au rapport de Cicéron, ne voyait en lui qu'un instrument vil, mais utile, de

(4) Cicéron avait ainsi raillé jusqu'à satiété Caninius Rebilus, nommé consul par César, le 31 décembre (45 avant J.-C.), à une heure, et dont le pouvoir devait expirer à minuit. « Hâtons-nous, dit-il, de lui rendre visite de peur qu'avant notre arrivée il ne soit sorti de charge. » — « Quelque jour on demandera sous quels consuls Caninius a été consul. » — « Jamais magistrat ne fut plus vigilant que Rebilus ; il n'a pas fermé l'œil de tout son consulat. »

ses entreprises criminelles pour arriver à la toute-puissance. Au reste on ne peut nier qu'il eût quelques talents militaires. Tribun du peuple, il prétendit aussi à quelques succès dans l'art oratoire : s'il réussit, c'est ce qu'il est impossible de dire ; nous savons seulement que Cicéron, grand amateur de jeux de mots, faisant allusion à son style et à un goître qu'il avait au cou, le qualifie d'orateur boursouflé. P—ot.

VATRY (René), littérateur, fils d'un marchand de Reims, naquit en cette ville le 21 oct. 1697. Après avoir commencé ses études sous la direction d'un oncle, prêtre, il les termina au collége de sa ville natale, et, se destinant à l'état ecclésiastique, entra au séminaire des *Trente-Trois* à Paris. Suivant l'exemple de quelques-uns de ses condisciples, il employa les loisirs que lui laissait la théologie à la lecture des meilleurs auteurs grecs et latins. Jaloux de se faire un nom dans les lettres, il se contenta d'un canonicat de Saint-Étienne-des-Grès, qui lui donnait à peine le nécessaire, afin de pouvoir disposer d'une plus grande partie de son temps. Son assiduité à l'étude l'ayant fait connaître, l'académie des inscriptions se l'associa en 1727 ; et il fut nommé, l'année suivante, procureur, puis principal du collége de Reims à Paris. Il devint, en 1739, l'un des rédacteurs du *Journal des savants*. La chaire de littérature grecque au collége de France était restée vacante depuis la mort de Jean Boivin, par des motifs d'économie (*V.* les *Mémoires de Goujet*, I, 616). L'abbé Vatry se chargea de la remplir gratuitement, et en prit possession au mois de novembre 1742. Peu de temps après, il fut pourvu de la place d'inspecteur du même collége ; et il exerça ce double emploi avec beaucoup de distinction et d'exactitude. Encouragé par le suffrage de ses amis, il préparait divers ouvrages importants, quand il fut frappé, en 1754, d'une violente attaque d'apoplexie. Les secours de l'art prolongèrent son existence et ses douleurs pendant seize ans ; mais il ne recouvra jamais ses facultés intellectuelles, et mourut le 16 décembre 1769, à l'âge de soixante-treize ans. Outre l'analyse de quelques-uns de ses Mémoires, le *Recueil* de l'académie des inscriptions contient, de l'abbé Vatry, les Dissertations suivantes : *Dissertation* où l'on examine s'il est nécessaire qu'une tragédie soit en cinq actes, VIII, 188 ; il conclut qu'une tragédie peut avoir quelque acte de plus ou de moins si le sujet le demande ; — *Dissertation* où l'on traite des avantages que la tragédie ancienne retirait de ses chœurs, ibid., 199 ; — sur la récitation des tragédies anciennes, ibid., 211 ; — *Discours* sur la fable épique, IX, 228 ; — *Réponse* à un Mémoire (*V.* de La Barre) où l'on examine s'il est nécessaire que la fable du poème épique ait rapport à une vérité morale, ibid., 291 ; — *Recherches* sur les ouvrages d'Isocrate que nous n'avons plus, XIII, 162 ; — sur la vie et les ouvrages d'Eschine l'orateur, XIV, 94 ; — sur l'origine et les progrès de la tragédie, XV, 255 ; XIX, 219 ; — sur l'origine et les progrès de la comédie grecque, XVI, 389 ; — sur l'origine de la famille Julia, ibid., 412 ; — *Discours* sur la fable de l'Énéide, XIX, 345 ; — *Observations* sur la vieille comédie, XXI, 145. Voy. l'*Éloge* de Vatry, par Le Beau, dans le tome XXXVIII du même Recueil. W—s.

VATTEL (Emmerich de), célèbre publiciste, naquit à Couret dans la principauté de Neuchâtel, en 1714. Fils d'un ministre protestant, après avoir fait à Bâle et à Genève ses humanités et sa philosophie, il s'adonna plus particulièrement à cette dernière science. Ayant médité les ouvrages de Leibnitz et de Wolf, il donna au public sa Défense du système du premier : ce travail annonce une certaine connaissance des parties les plus abstraites de la métaphysique, et l'on y trouve, outre le développement des principes du philosophe allemand, la discussion des objections de ceux qui ne les admettaient pas, et un Traité de la liberté de l'homme. C'est ainsi qu'en cultivant la science la plus propre à exercer les facultés de l'entendement, Vattel cherchait à se mettre en état de remplir des fonctions du premier ordre dans la société. Né sujet du roi de Prusse, il se rendit à Berlin, en 1741, pour offrir ses services à Frédéric II, qui venait de monter sur le trône; et s'y lia avec Jordan, membre de l'académie. Il desirait un emploi qui l'appelât à la conduite des affaires politiques; mais il n'y en avait point de vacant, et sa fortune ne lui permettait pas d'attendre. On lui fit espérer plus de succès à la cour de Dresde; il y passa, en 1743, et l'accueil qu'il y reçut du comte de Bruhl acheva de fixer son choix. Des affaires particulières le rappelèrent dans sa patrie : mais il retourna à Dresde, en 1746. Auguste III lui accorda le titre de conseiller d'ambassade, avec une pension; et l'envoya ensuite à Berne, en qualité de son ministre auprès de cette république. Cet emploi ne l'obligeant pas à une résidence continuelle, il passait une partie de l'année au sein de sa famille; et ce fut là que, consacrant aux lettres le loisir que lui laissaient les affaires, il publia aussi des *Mélanges de littérature, de morale et de politique*; des *Loisirs philosophiques* et *la Poliergie*; mais il s'occupa surtout du grand ouvrage dont il avait formé le plan depuis long-temps, de son fameux Traité du *Droit des gens*. Vattel fut rappelé de sa mission en 1758, pour travailler à Dresde dans le cabinet; et bientôt après ses services furent récompensés par le titre de conseiller privé de S. A. Électorale: mais le zèle dont il était animé pour les intérêts de son souverain, et son application continuelle à un travail que les circonstances politiques rendaient plus pénible encore, affaiblirent par degrés le tempérament robuste qu'il avait reçu de la nature. Sa santé se dérangea à tel point qu'il fut obligé de suspendre ses occupations, et d'aller respirer l'air natal. Le repos et l'usage de quelques remèdes paraissant lui avoir rendu ses forces, il se hâta de retourner à Dresde pendant l'automne de 1766, et d'y reprendre ses fonctions avec une ardeur et une assiduité que sa convalescence, encore imparfaite, ne put soutenir. Une rechute le força, dès l'année suivante, de faire de nouveau le voyage de Neuchâtel, et il y mourut le 20 déc. 1767, ne laissant qu'un fils, qui est aujourd'hui membre du conseil d'état de cette principauté. Le dernier fruit des études politiques et philosophiques de Vattel parut sous le titre de *Questions de droit naturel*, ou *observations sur le traité du droit de la nature, par Wolf*, dans lesquelles il critique la méthode et les démonstrations de

ce philosophe; mais l'ouvrage qui l'a le plus fait connaître est son *Droit des gens, ou principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains* (1). On en peut pressentir les doctrines par ce titre seul, où les nations sont placées avant les souverains. Déjà, dans la préface, il annonce avec assez d'assurance qu'il s'écarte en plusieurs points de la marche de son maître, le célèbre Wolf, et c'est précisément pour s'en écarter dans ce que ce philosophe avait dit de plus judicieux. Ainsi Vattel rejette avec dédain l'idée des *royaumes patrimoniaux*, dont il trouve la dénomination même choquante et injurieuse à l'humanité. Pour nous, nous n'y voyons rien qui offense notre jugement; car si un particulier peut posséder des terres patrimoniales, même fort étendues, et avoir, en vertu d'engagements libres, des rapports de divers genres avec les habitants de ces domaines, sans être pour cela le maître absolu de leurs personnes et de leurs biens, pourquoi un souverain, c'est-à-dire un homme indépendant, ne pourrait-il pas avoir le même droit? Du reste, l'ouvrage de Vattel se compose, comme tous les livres semblables, de quelques lieux communs sur le droit public, ou le rapport entre le prince et le peuple, et ensuite du développement plus ample du droit des gens, c'est-à-dire des rapports d'état à état, ou de souverain à souverain. On retrouve dans la première partie tous les principes erronés de l'école philosophique, qui tire son origine d'une fausse application du droit ou plutôt du langage romain, et dont les conséquences rigoureuses ont amené les révolutions modernes. C'est toujours et partout l'absurde hypothèse d'un prétendu abandon de l'état de nature et des sociétés naturelles, de la réunion volontaire en une société factice ou civile, du sacrifice des droits individuels au corps entier de la société, de l'établissement d'une autorité publique, que Vattel appelle improprement la souveraineté. Selon lui, la nation *est une personne morale délibérante et prenant des résolutions en commun*, bien qu'il n'ait jamais existé sur la terre une *nation entière* qui ait délibéré et pris des résolutions en commun. « Cette nation, dit encore » le même auteur, demeure toujours » libre et indépendante, malgré l'*é- » tablissement d'une autorité pu- » blique*; elle doit choisir la meil- » leure constitution; elle peut la for- » mer et la réformer elle-même, et » changer le gouvernement à la sim- » ple pluralité des voix » (pag. 31 à 35). Notre publiciste veut aussi des assemblées constituantes, et que la nation soit le juge de toutes les contestations en matière de gouvernement: si elle établit l'hérédité du trône, elle peut changer l'ordre de succession, et décider toutes les questions litigieuses qui s'y rapportent (pages 59-63). Enfin, le but de la société civile est de procurer à tous ses membres *les nécessités, les agréments et les commodités de la vie*, en sorte que chacun pourrait réclamer son droit à être logé, nourri et vêtu, selon sa fantaisie, aux frais des souverains ou du corps de la société. De pareilles erreurs, qui dé-

(1) La première édition est de 1758, Neuchâtel, 2 vol. in-4°. ou 3 vol. in-12.; l'ouvrage a été traduit en plusieurs langues, et souvent réimprimé: Paris, 1760, 3 vol. in-12.; Neufchâtel, 1773, 2 vol. in-4°., édition que Camus signale comme très-incorrecte; Amsterdam, 1775, 2 vol. in-4°., édition augmentée et contenant une notice sur la vie de l'auteur.

coulent des mêmes faux principes, se reproduisent dans le développement des divers droits, ou, dans le système de Vattel, des fonctions de l'autorité publique; par exemple, l'état doit accorder une entière liberté de conscience. Puis il ajoute que la religion est une affaire purement politique, et que le souverain doit avoir autorité directe sur ceux qui enseignent la religion, ce qui pourtant ne s'accorde guère avec la liberté générale de conscience. Imbu de tous les préjugés du protestantisme, Vattel déclame contre l'Église catholique et sa discipline, contre la hiérarchie ecclésiastique, contre la confirmation des évêques par le pape, contre le célibat des prêtres, contre les couvents, etc., enfin, il appelle toujours le pape un *étranger*. Quant aux domaines du prince, il les regarde comme des biens nationaux. La nation seule peut les vendre, les engager et même les céder au souverain, quoique l'histoire entière prouve que les princes ont acquis ces domaines à titre particulier. Par une conséquence toute simple, les dettes des princes sont aussi les *dettes de l'état;* et de là vient, selon Vattel, le droit d'imposer la nation pour payer ces dettes ou pour en servir les intérêts. Il en est résulté de nos jours que les princes ont presque partout conservé leurs domaines, mais qu'ils ont mis leurs dettes à la charge des peuples. Cela devait arriver. Enfin, si l'on en croit cet auteur philosophe, la propriété elle-même n'a été introduite qu'avec certaines restrictions (p. 300), en sorte que l'état peut en disposer comme il lui plaît, et que le vol de la part des particuliers est permis en cas de nécessité. Quand Vattel oublie les faux principes qu'il a établis, et que le bon sens naturel l'emporte sur les sophismes de l'école, son ouvrage devient plus judicieux. Il n'y a donc pas autant d'erreurs à relever dans le second volume, qui traite fort amplement de la guerre et de la paix, des traités, des alliances, des ambassades, d'après l'équité naturelle et l'usage général. Cependant le paradoxe de la souveraineté du peuple corrompt le droit des gens comme le droit public, et toujours bien plus au détriment des peuples qu'à celui des princes. Il suit de là, ainsi que Vattel l'enseigne, que les guerres se font de nation à nation, et non plus de souverain à souverain; que par conséquent la nation est rigoureusement obligée de fournir les hommes, l'argent et toutes les autres ressources pour la guerre; que la conscription et les réquisitions forcées sont légitimes; que le clergé même, selon Vattel, ne doit pas être exempt du service militaire, bien moins encore les religieux, qu'il regarde comme des fainéants (pag. 9). « *Tous les sujets » de deux états qui se font la guerre, » même les femmes et les enfants, » sont ennemis, et demeurent tels » en tout lieu, tant pour leurs per- » sonnes que pour leurs biens* » (pag. 58), maxime atroce qui justifie toutes les cruautés et nécessite des guerres d'extermination, mais qui dérive aussi du principe que les guerres se font aujourd'hui de nation à nation, tandis qu'autrefois, où elles ne se faisaient qu'au souverain et à ses auxiliaires combattants, on ménageait les femmes, les enfants et les habitants paisibles, non par simple générosité, mais de droit parce qu'ils ne sont pas des ennemis, et qu'ils n'épousent qu'indirectement la querelle de leur maître. Enfin, par une nouvelle contradiction, Vattel

va jusqu'à soutenir (page 259) « *que le souverain peut disposer*, » *dans le traité de paix*, *des* » *choses mêmes qui appartiennent* » *aux particuliers*, *aussi bien que* » *de leurs personnes*; » mais s'il en peut disposer, pourquoi donc le conquérant ne pourrait-il pas les acquérir? et si le souverain légitime, qu'on dit cependant lié par son mandat, par des lois et des constitutions, est néanmoins le maître des personnes et des propriétés de ses sujets, pourquoi le vainqueur ne le serait-il pas aussi, lui qui n'est lié par rien, et qui a même un titre de plus, puisque, pour sa propre sureté, il peut prendre, à l'égard de ses ennemis vaincus, telles précautions qu'il lui plaît? D'après les anciens principes, au contraire, nul souverain n'avait le droit de disposer, dans un traité de paix, de ce qui ne lui appartenait pas. Sa propre cause était engagée dans la guerre, et devenait l'objet de la paix. Dans le cas même où il cédait, soit un pays, soit une province, il ne cédait au fond que ses droits ou ses possessions dans cette province; et les traités s'exprimaient, à cet égard, avec beaucoup de précision. En résumé, le Traité du *Droit des gens* est faible, vague, plein de contradictions. On n'y trouve pas une idée neuve, ou même seulement ingénieuse. Ce qu'il y a de mieux est puisé dans Grotius, dans Wolf et dans Pufendorf. Il est toutefois juste de reconnaître que les erreurs de Vattel appartiennent aux écoles antérieures; et peut-être le droit des gens, aussi bien que le droit public, aurait-il besoin d'une réforme totale, plus encore dans l'intérêt des peuples que dans celui des princes; car ce qu'on appelle *Droit public* n'est que le droit public particulier appliqué à des seigneuries et à des communautés indépendantes. G-RD.

VATTEVILLE (Don JEAN DE) ou *Watteville*, abbé de Baume, célèbre par sa vie aventureuse, était issu d'une ancienne famille de Berne, dont une branche s'établit dans le comté de Bourgogne lors de l'introduction de la réforme en Suisse. Nicolas de Vatteville, aïeul de celui qui fait l'objet de cet article, épousa l'héritière de la maison de Joux, et devint ainsi propriétaire de domaines considérables en Bourgogne (1). Jean, né vers 1613, à Besançon, embrassa jeune la profession des armes, et servit, avec distinction, dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre la France, pour le maintien de ses possessions en Italie. Ayant eu une querelle avec un gentilhomme de la reine d'Espagne, qui passait à Milan, il eut le malheur de le tuer, et craignant d'être poursuivi, il revint en Franche-Comté, où il entra dans un couvent de Chartreux (2). Il y passa trois ou quatre ans, dans les exercices de la pénitence la plus austère. Mais le temps calma sa ferveur; et ennuyé de la vie cénobitique, il résolut d'aller en Espagne, solliciter sa grace pour le meurtre qu'il avait commis, et sa réintégration dans son grade. Surpris par le prieur, au moment qu'il escaladait le mur du couvent, il ne put s'en débarrasser qu'en le poi-

(1) Voy. la généalogie de cette branche de la maison de Vatteville dans l'*Histoire du comté de Bourgogne*, par Dunod, II, 543.

(2) Suivant l'abbé de Saint-Pierre, Vatteville, après avoir entendu prêcher sur les peines de l'enfer, fut tellement effrayé de la difficulté de faire son salut dans l'état militaire, qu'il entra dans l'ordre des Capucins; et ne trouvant pas la règle assez sévère, il demanda la permission de passer chez les Chartreux. Mais l'épitaphe de Vatteville prouve qu'il avait porté les armes en Italie, avant de se renfermer dans un cloître; et il est certain qu'il n'y entra qu'après avoir tué en duel un gentilhomme espagnol.

gnardant. Un ami qu'il avait instruit de ses projets l'attendait dans un bois voisin, avec un cheval, des habits pour se déguiser, et de l'argent. Après avoir marché toute la journée, il s'arrête dans une mauvaise auberge, pour rafraîchir son cheval et prendre quelque nourriture. Une dispute s'élève entre lui et un officier qui voulait partager son souper et son lit; Vatteville le tue, dort tranquillement le reste de la nuit, et le matin, reprend sa route. Arrivé à Madrid, il se fait présenter à la cour sous un nom supposé, trouve des amis qui s'empressent de lui rendre toutes sortes de bons offices, et obtient du ministre la promesse d'être bientôt employé. Une nuit qu'il se promenait seul dans les rues de Madrid, il prend querelle avec un cavalier inconnu, le renverse mort d'un coup d'épée, et se voit encore obligé de fuir. Il reçoit un asile dans une abbaye de dames nobles, dont la supérieure était sa parente, séduit une des religieuses, l'enlève et la conduit à Lisbonne, où ils s'embarquent sur un vaisseau qui partait pour Smyrne. Au bout de quelques mois, sa maîtresse meurt; et ne voulant plus habiter des lieux qui lui rappelleraient sans cesse une femme adorée, il se rend à Constantinople, prend le turban, et parvient rapidement aux premiers emplois de l'armée, par la protection d'un vézir dont il avait su captiver la confiance. La mort de son protecteur le laissant exposé aux tracasseries des autres vézirs jaloux de son élévation subite, il songea aux moyens de revenir dans sa patrie, et de s'y ménager une existence honorable et tranquille. Se trouvant alors sur les frontières de l'Autriche avec un corps de dix mille hommes, il offre au général autrichien de lui livrer son armée (3) s'il lui fait obtenir le pardon de ses fautes. Le baron de Vatteville, son frère (*V.* ci-dessous, page 586), qui jouissait d'un crédit sans bornes à la cour d'Espagne, aplanit toutes les difficultés. Don Jean se rend à Rome, et ayant reçu du pape l'absolution de son apostasie, est pourvu (1659) de l'abbaye de Baume, l'un des plus riches bénéfices de la Franche-Comté. Deux ans après, il est nommé haut-doyen du chapitre de Besançon, et il aurait été fait archevêque, si les chanoines ne se fussent ligués pour empêcher un tel scandale. Il obtint, en 1665, une charge de maître-des-requêtes au parlement de Dole; et les états, avertis des vues de Louis XIV sur la province, le chargèrent de négocier avec les Suisses, pour obtenir des secours, en cas d'invasion (4). Il échoua complétement dans cette mission; et regardant dès-lors la perte de la Franche-Comté comme inévitable, il écouta les propositions que lui fit faire le ministère de France, pour vendre la province. « La Franche-Comté, dit Pellisson (5), n'avait guère de personnes plus intelligentes et plus capables d'affaires ou d'intrigues que

(3) Il devint bacha, dit Duclos, et obtint le gouvernement de quelques places de la Morée, dans le temps que les Vénitiens et les Turcs étaient en guerre. Cette circonstance lui parut favorable pour rentrer dans sa patrie. Les Vénitiens obtinrent pour lui l'absolution de son apostasie, sa sécularisation et la promesse d'un bénéfice considérable en Franche-Comté : moyennant cela Vatteville leur livra les places dont il était le maître. Rien ne manque à ce récit que la vérité. Les Vénitiens ne songeaient point encore à s'emparer de la Morée.

(4) On possède en manuscrit le Rapport que Vatteville fit aux états sur sa mission en Suisse. Cette pièce est citée dans la *Biblioth. historique de la France*, n°. 38460.

(5) Voy. l'*Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, par Pellisson, dans la *Continuation des Mémoires de littérature*, par Desmolets, VII, 179.

don Jean de Vatteville. La nature et la fortune avaient contribué presque également à son habileté. Un tempérament froid et paisible en apparence, ardent et violent en effet; beaucoup d'esprit, de vivacité et d'impétuosité au-dedans; beaucoup de dissimulation, de modération et de retenue au-dehors; des flammes couvertes de neige et de glace; un grand silence ou un torrent de paroles, propres à persuader; renfermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin avec plus de force: tout cela exercé par une vie pleine d'agitations et de tempêtes, propre à donner plus de fermeté et de souplesse à l'esprit. » Tel était l'homme dont on s'assura pour faciliter à Louis XIV la conquête d'une province pauvre, mal peuplée et abandonnée à ses seules ressources. L'abbé de Baume fut autorisé à promettre de l'argent, des places et des *honneurs* à tous ceux qu'il entraînerait dans sa défection. Presque tous les grands seigneurs de la province cédèrent à ses insinuations: « Si, leur disait-il, nous avons fait les bêtes avec les Suisses, il ne faut pas faire mal-à-propos les braves avec les Français. » La reddition de Gray lui fut payée deux mille pistoles (6); et ayant fait recevoir des garnisons françaises dans plusieurs autres villes et châteaux, il en fut récompensé par la charge de grand-bailli d'Amont et la coadjutorerie de l'abbaye de Luxeuil. La Franche-Comté fut rendue à l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668). Vatteville, déçu de ses espérances, se retira à Paris, d'où il adressa son *Apologie* à la cour d'Espagne. Il revint dans sa province, en 1674, à la suite des armées françaises; fit sa paix avec le chapitre de Besançon, en se démettant du haut-doyenné, et abandonna sa charge de grand-bailli d'Amont, ainsi que ses prétentions sur l'abbaye de Luxeuil. Retiré dans son abbaye de Baume, il y vécut en grand seigneur, ayant un équipage de chasse, une table somptueuse, de nombreux valets et une espèce de sérail; car il ne put jamais quitter les habitudes qu'il avait contractées en Turquie. Il était d'ailleurs très-charitable, et il savait se faire craindre et aimer de ses vassaux. Il jugeait lui-même leurs différends d'une manière impartiale, et faisait corriger à coups de bâton celui qui avait tort. Il mourut, le 4 janv. 1702, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, « tant, ajoute Duclos, la tranquillité d'ame et la bonne conscience contribuent à la santé. » Ses restes furent inhumés dans l'église de son abbaye, qu'il avait décorée et embellie, sous un riche tombeau de marbre, orné de l'épitaphe suivante:

Italus et Burgundus in armis; Gallus in albis;
In curiâ rectus presbyter: abbas adest.

Les aventures de l'abbé de Vatteville ont été racontées avec plus ou moins d'exactitude, par l'abbé de Saint-Pierre. Voy. ses *OEuvres*, XIII, 150-67; dans le *Radoteur*, ann. 1777, tome II; et par Duclos, dans ses *OEuvres*, tome IX, 117, éd. de M. Auger. — VATTEVILLE (7) (Charles, baron DE), frère aîné du précédent, suivit avec succès la carrière de la diplomatie. Il représenta l'Espagne aux conférences qui précédèrent le traité des Pyrénées, en 1657 (*Voy.* Louis DE HARO), et il y montra autant de capacité que de zèle pour les intérêts de son maître. Nommé

(6) *Histoire de Gray*, par M. Crestin, p. 268.

(7) Plusieurs historiens français le nomment Batteville. C'est un gasconisme qu'il était bon de signaler.

depuis à l'ambassade de Londres, il y prit le pas, dans une cérémonie publique, sur l'ambassadeur de France (*V.* D'ESTRADES, XIII, 404). Louis XIV exigea des réparations de l'insulte faite à son ambassadeur. Vatteville fut rappelé; mais la cour de Madrid ne lui sut pas mauvais gré de la conduite qu'il avait tenue dans cette circonstance. Il était déjà chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. Il fut nommé vice-roi de Biscaye, et ensuite ambassadeur du Portugal. Il mourut à Lisbonne, du chagrin, dit-on, que lui causa la trahison dont son frère s'était rendu coupable, en livrant à la France le comté de Bourgogne. Il n'était point marié. W—s.

VATTEVILLE. *Voyez* MONTCHRESTIEN, XXIX, 472.

VATTIER (PIERRE), orientaliste, né à Montreuil-l'Argile près de Lisieux, en 1623, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des lettres, de l'histoire naturelle et de la médecine, L'estime qu'il conçut pour les ouvrages d'Avicenne lui fit apprendre l'arabe, afin de pouvoir les lire en original; et il acquit bientôt une connaissance assez profonde de cette langue. S'étant fait recevoir docteur en médecine, il s'établit à Paris, où il fut nommé médecin de Gaston, duc d'Orléans, et pourvu, en 1658, de la chaire d'arabe au collége de France. Il remplit cette place avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1667, et non pas en 1670, comme le disent tous les dictionnaires historiques. Le savant Bochart a dit de Vattier: *Viribus ingenii potest super astra volare*. C'était un homme instruit et très-laborieux. On a de lui: I. L'*Histoire mahométane* ou *les XLIX chalifes du Macine, contenant un abrégé chronologique de l'histoire musulmane en général, depuis Mahomet jusqu'au règne des François dans la Terre-Sainte*, avec un sommaire de l'histoire des Musulmans ou Sarrasins en Espagne, extrait de Rodrigue Ximenès, Paris, 1657, in-4°. On dit que Vattier s'est beaucoup aidé de la version latine d'Erpenius (*Voy.* EL MACIN, XIII, 93). Il promet, dans la préface, la *Géographie* des provinces et des villes citées par l'auteur arabe; mais elle n'a point paru. II. L'*Histoire du grand Tamerlan*, contenant l'origine, la vie et la mort de ce fameux conquérant, traduit de l'arabe d'Achamed, fils de Gueraspe, ibid., 1658, in-4°. III. *Portrait du grand Tamerlan*, avec la suite de son Histoire jusques à l'établissement de l'empire du Mogol, ibid., 1658, in-4°. (*Voy.* ARAB-CHAH et TAMERLAN). Il promettait une version latine du même ouvrage. IV. La *Logique du fils de Sina, communément appelé Avicenne*, nouvellement traduite d'arabe en français, ib., 1658 (1), in-8°., très-rare. L'abbé Goujet l'avait inutilement cherchée dans les bibliothèques de Paris. V. *Avicennæ de morbis mentis tractatus*, trad. de l'arabe avec des notes; ib. 1659, in-8°. VI. *Nouvelles pensées sur la nature des passions*, où leurs vraies différences et les dépendances qu'elles ont les unes des autres sont méthodiquement découvertes, et leur nombre infini mis en ordre, ibid., 1659, in-4°. Cet ouvrage est très-inférieur à celui de La Chambre (*V.* ce nom), que Vattier paraît s'être proposé pour modèle (2). VII. *Le*

(1) Et non pas 1678 comme on lit, par une faute typographique, à l'art. *Avicenne*.

(2) Dans le privilége pour l'impression de cet ouvrage, Vattier est autorisé à publier ses traductions d'*Aristote*, de *Xénophon* et de *Platon*; mais il n'a pas profité de la permission, et on ignore ce que les manuscrits sont devenus.

cœur détrôné, discours de l'usage du foie, où il est montré que le cœur ne fait pas le sang, prononcé par l'auteur, ib. 1660, in 8°. VIII. *L'Élégie de Tograï, avec quelques sentences tirées des poètes arabes, l'Hymne d'Avicenne et les Proverbes du chalife Gali* (*Ali*), Paris, 1660, petit in-8°. C'est la traduction d'un recueil arabe publié par Golius, en 1629, chez les Elzevirs. L'original et la version sont également très-rares (Voy. le *Catal.* de Langlès, 1331). Vattier l'a fait précéder d'un Avis au lecteur, *où il est traité de la prosodie arabique, et remarqué, en passant, quelque chose de nouveau sur la française*. IX. L'*Onésicrite musulman*, ou Doctrine et interprétation des songes, selon les Arabes, par Gaddorhachaman, fils de Nasar, traduit sur le manusc., ib., 1664, petit in-12, rare. X. *L'Égypte de Murtadi, fils de Gaghiphe, où il est traité des pyramides, du débordement du Nil et des autres merveilles de cette province*, selon les opinions et les traditions des Arabes; traduit sur un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Mazarin, ibid., 1666, in-12. Outre des Notes sur quelques *Livres* d'Hippocrate, et des abrégés, en grec, de plusieurs *Livres* de Galien (Voyez Colomiès, *Gallia orientalis*, p. 229), on cite encore de Vattier une *Traduction latine complète* des ouvrages d'*Avicenne*, dont il est fait mention dans la préface de son Histoire mahométane où, dès 1657, il annonçait qu'elle *était quasi toute prête à voir le jour*. Bochart dit que le latin en est fort élégant. Suivant Chapelain, cette traduction de Vattier était fort desirée des médecins, parce qu'ils espéraient y trouver le vrai sens de l'auteur, souvent corrompu dans l'ancienne (*Mélanges de littérat.*, publiés par Camusat, 205). Il n'en donna cependant qu'un seul livre, cité n°. v. (*Voy.* AVICENNE), et remit son manuscrit à Louis Boivin, son neveu (3); mais il ne paraît pas qu'elle ait été publiée. Vattier avait aussi traduit une *Histoire de Perse*, dont il confia le manuscrit à Melchisedech Thévenot, qui dit à Boivin l'avoir remis à l'orientaliste Claude Berault, pour l'examiner. On ignore ce que sont devenus ces deux manuscrits, dont la perte est peu regrettable (4). Toutes les traductions de Vattier sont remplies de fautes et de contre-sens. Les noms propres y sont défigurés; et quoique l'auteur ait eu la réputation d'un habile orientaliste, ses ouvrages ne jouissent plus d'aucune estime. Il fut un des principaux collaborateurs de la célèbre édition des *OEuvres de Galien*, par René Chartier (*V.* ce nom). L'abbé Goujet a donné une courte Notice sur Vattier, dans son *Histoire du collége royal*, III, 291-94.

A—T et W—S.

(3) Vattier était le frère de la mère de Boivin; c'est donc par inadvertance, qu'à l'art. *Avicenne* on a dit qu'ils étaient beaux-frères.

(4) Vattier desirait que son manuscrit d'Avicenne fût déposé dans la bibliothèque de Colbert. Boivin, deux mois après, fit le voyage de Paris pour remplir les intentions de son oncle, et remit le manuscrit à Chapelain, qui le garda ou le remit à Thévenot. Celui ci, dit de Boze, savait bien où il était; mais il en faisait mystère. Enfin on en perdit la trace. *V.* l'*Éloge de Boivin* par de Boze, tom. V du *Rec. de l'Acad. des Inscript.*

FIN DU QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME.





